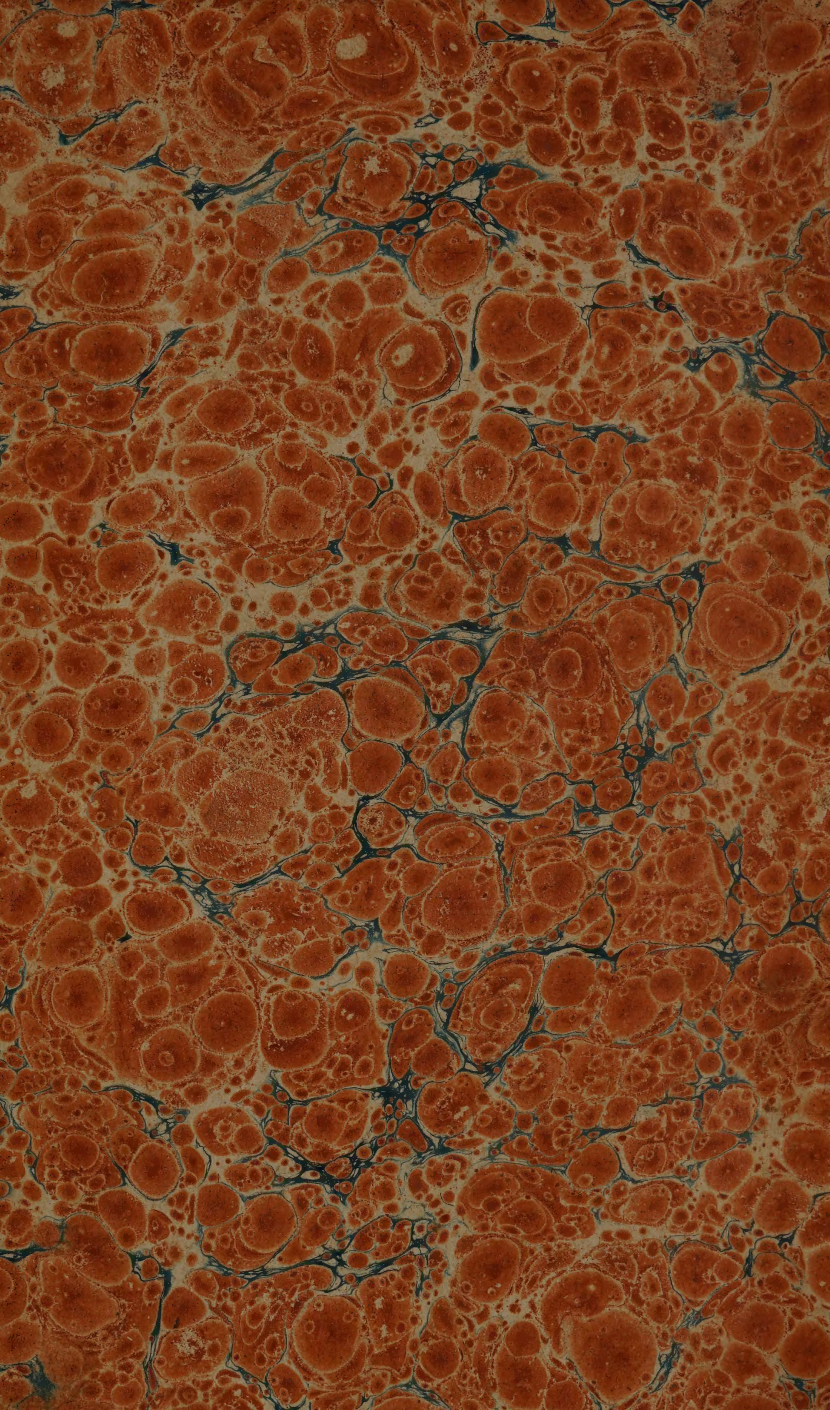
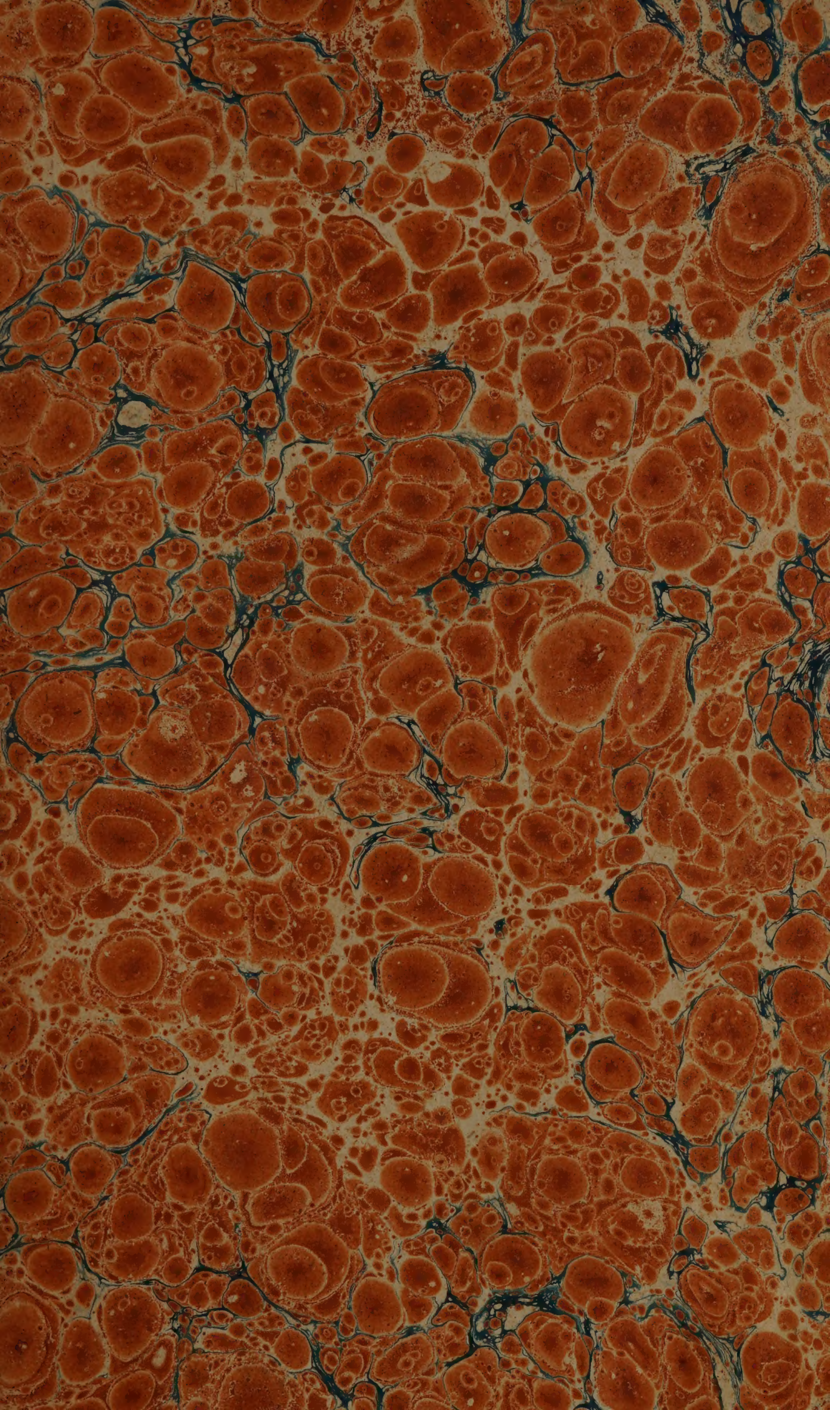




BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

BR—CA.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS

On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME SIXIÈME.



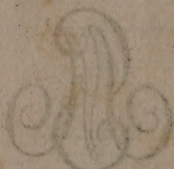
A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

1812.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU SIXIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—T.	BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A—D—R.	AMAR-DURIVIER.
A—G—R.	AUGER.
A—S.	AUGUIS.
B. C—T.	CONSTANT-DE-REBECQUE.
B—E p.	BARANTE père (DE).
B—G.	BOURGOING.
B—I.	BERNARDI.
B—P.	BEAUCHAMP (Alphonse DE).
B—R j.	BARBIER jeune.
B—RS.	BOINVILLERS.
B—SS.	BOISSONNADE.
B—U.	BEAULIEU.
C. et A.	CHAUSSIER et ADELON.
C—AU.	CATTEAU.
C. G.	CADET-GASSICOURT.
C. M. P.	PILLET.
C—N.	CASTELLAN.
C—R.	CLAVIER.
C—T.	CALVET.
C. T—Y.	COQUEBERT DE TAIZY.
C—V—R.	CUVIER.
D—G.	DEPPING.
D. L.	DELAULNAYE.
D. L. C.	LACOMBE (DE).
D—L—E.	DELAMBRE.
D—M—T.	DEMUSSET-PATHAY.
D-N L-E.	DAUXION-LAVAISSE.
D. N—L.	DE NOUAL-LAHOUSSAYE.
D—P—S.	DU PETIT-THOUARS.
D—S.	DESPORTES (BOSCHERON).
D—T.	DURDENT.
E—C D-D.	EMERIC DAVID.
E—S.	EYRIÈS.
F—E.	FIÉVÉE.
F—LE.	FAYOLE.
G—É.	GINGUENÉ.
G—R.	GROSIER.
G—T.	GUIZOT.
H—Y.	HÉMEY D'AUBERIVE.
J—B.	JACOB.
J. D—E.	J. DELILLE.
J—N.	JOURDAIN.
K.	Anonyme.

MM.	
L—P—E.	LAPORTE (Hippolyte DE).
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.
L—S.	LANGLÈS.
L—S—E.	LA SALLE.
L—T—L.	LALLY-TOLENDAL (DE).
L—X.	LACROIX.
L—Y.	LECUY.
M—D.	MICHAUD.
M—D j.	MICHAUD jeune.
M—LE.	MENTELLE.
M—L—V.	MATON DE LA VARENNE.
M—ON.	MARRON.
N—L.	NOEL.
N. S. H.	NECKER-STAEL-HOLSTEIN (Mme. DE).
P—E.	PONCE.
P—X.	PUJOULX.
Q—R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.
R. G.	ROQUEFORT, revu par M. GINGUENÉ.
R—L.	ROSSEL (DE).
R—N.	ROBIN.
R—S.	RHAZIS.
R—T.	ROQUEFORT.
S—D.	SUARD.
S—R.	STAPFER.
S—S.	SENONES (DE).
S. S—I.	SIMONDE-SISMONDI.
S—V—Y.	SAVARY.
S—Y.	SALABERRY (DE).
T—D.	TABARAUD.
T—N.	TOCHON.
U—I.	USTÉRI.
V. E—N.	VAN ERTBORN.
V. R—X.	VITAL-ROUX.
V—S.	VILLERS.
V. S—L.	VINCENT-SAINT-LAURENT.
V. S. M.	VIALART-ST.-MORYS.
V—T.	VITET.
V—Z.	VANNOZ (Mme. DE).
V—VE.	VILLENAVE.
W—R.	WALKENAER.
W—S.	WEISS.
X—S.	Revu par M. SUARD.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

B

BROCARD, BORCHARD, BURCHARD, ou BURCARD (sans prénom connu), né en Westphalie, suivant Reineccius, et, suivant d'autres, à Strasbourg, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut envoyé, vers l'an 1232, dans la Terre-Sainte. Il y vécut dix ans au monastère du Mont-Sion (d'où il fut surnommé *Brocardus de Monte Sion*). A l'époque où il visita ce pays, vers le milieu du 13e. siècle, les chrétiens en étaient encore en possession, de sorte qu'il put aller dans beaucoup de lieux où il leur est impossible de pénétrer aujourd'hui. Il vit des villes et des villages qui ont disparu. Sa relation, malgré les traits fabuleux dont elle est entremêlée, offre de l'intérêt. Il a divisé son ouvrage en plusieurs voyages particuliers : la ville d'Acre est le point commun de départ. Brocard porte son attention sur tous les objets qui méritent de fixer les regards d'un voyageur curieux; il voit bien, observe avec sagacité, et décrit avec exactitude : ce qu'il dit de plusieurs végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe, est si clair et si précis qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il ne les indique pas par leurs noms. Cet auteur donne aussi des détails piquants sur l'Arménie et la Cilicie. Son voyage, qu'il a dédié à son frère, religieux du même ordre, existe en manuscrit dans diverses bibliothèques. Toutes ces copies présentent des différences considérables, quelques-unes même ne portent pas son nom. Cette relation fut imprimée, pour la première fois, dans le livre intitulé: *Catena temporum, seu Rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, qui parut à Lubeck, en 1475, 2 vol. in-fol., et qui a été traduite en français gothique, sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition de Brocard est la meilleure. Elle contient un assez grand nombre de choses qui manquent dans les autres; celles-ci ont été grossies par des additions de tout genre. A la relation est jointe une carte de la Terre-Sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être de cette sorte, qui existe. Le Voyage de Brocard a été réimprimé plusieurs fois dans différents recueils, et toujours avec des additions. Les éditions les plus conformes à la première, sont celle qui se trouve dans le *Veridica Terræ-Sanctæ regionumque finitimarum*, Venise, 1519, et celle de Magdebourg, de 1593, réimpression de la précédente. On y a joint le Voyage de Salignac. Le texte est encore assez correct dans les diverses éditions du *Novus orbis* de Grynæus. La Relation de Brocard a été imprimée séparément à Anvers, en 1536, sous ce titre : *Locorum Terræ Sanctæ exactissima descriptio*, etc. (ce n'est

qu'une réimpression du texte de la 1re. édition de Grynæus), puis à Paris en 1544, et à Cologne en 1624. Les éditions que l'on trouve dans Canisius (*Lectiones Antiquæ*) sont les plus fautives. — Les travaux de Brocard ont été mis à profit par Adrichomius, qui, dans le 16e. siècle, publia une topographie de la Terre-Sainte, et par Busching, juste appréciateur du mérite d'un écrivain en géographie. On voit dans le catalogue de Gaignat, sous le N°. 2637, un *Recueil de pièces anciennes manuscrites concernant les historiens d'oultremer*. La première pièce de ce manuscrit du 15e. siècle (1460) est un *Advis directif pour faire le saint voyage d'oultremer, composé en latin, par frère Brochard l'allemant, de l'ordre des Frères Prescheurs, et translaté en françois*, en 1457, pour le duc de Bourgogne, par *Jehan Mielot, chanoine de Lille en Flandres, avec la description de la Terre-Sainte*. Ce duc de Bourgogne était Philippe-le-Bon, qui avait conçu le projet d'une croisade avec ses chevaliers de la Toison-d'Or. La conformité du nom latin *Brocardus*, avec le français *Brochard*, a donné lieu de confondre le dominicain Brocard avec le cordelier Bonaventure Brochard, qui avait aussi écrit une relation de son pèlerinage à Jérusalem (*Voyez* Brochard). La différence d'institut, de nation, et du siècle où les deux moines voyageurs ont vécu, aurait pu faire éviter cette erreur, qui a été partagée par plusieurs savants, entre autres par Philippe Bosquier, qui fit imprimer à Cologne, en 1624, in-8°., sous le nom de Bonaventure Brochard, la description de la Terre-Sainte, de Brocard, jacobin allemand, qu'on n'a jamais appelé *Bonaventure*; et par Canisius, qui, dans ses *Lectiones antiquæ*, lui donne le même prénom. Il y a cependant un espace de deux cent cinquante ans entre Brocard et Bonaventure Brochard.

V—ve et E—s.

BROCARD (Jacques), vénitien suivant les uns, piémontais selon les autres, est un fameux visionnaire du 16e. siècle. Il fondait sa mission sur une prétendue vision, dans laquelle il crut avoir découvert à Venise, en 1563, l'application de divers endroits de l'Écriture sainte aux événements particuliers de son siècle, spécialement à ceux qui concernaient la reine Elisabeth, Philippe II, le prince d'Orange, etc. Comme il n'est pas de charlatan qui ne fasse des dupes, il trouva dans le crédule Ségur-Pardaillan, gentilhomme calviniste, toutes les ressources nécessaires pour l'impression de ses livres apocalyptiques. C'étaient des commentaires sur l'*Apocalypse*, des explications mystiques et prophétiques de quelques autres livres de l'Écriture; un traité du second avènement de J.-C., adressé aux chrétiens; un du premier avènement, adressé aux juifs; un troisième traité *De antibaptismo jurantium in papam*, etc., Leyde, 1580. On peut voir, dans J. A. Fabricius (*Bibl. lat. mediæ et infimæ ætatis*), la liste de ses écrits. Les voies de la persuasion n'ayant pu le ramener, il fut condamné dans les synodes de Middelbourg, de la Rochelle, en 1581, et dans quelques autres. Chassé de la première de ces villes, il se réfugia à Brême, courut toute l'Europe, se fixa enfin à Nuremberg, où il trouva des protecteurs, et y termina sa carrière sur la fin du 16e. siècle. T—d.

BROCARIO (Arnaud-Guillaume de), célèbre imprimeur espagnol, au commencement du 16e. siècle, im-

prima, dans l'université d'Alcala de Henarès (*Complutum*), en 1514-1516, les six volumes in-fol. de la fameuse *Bible Polyglotte*, dite *de Ximenès*, ou *de Complute*, ou *d'Alcala*. Cette grande entreprise n'avait encore été exécutée chez aucun peuple, et depuis elle a servi de modèle aux *Bibles Polyglottes* de Justiniani, de Jean Draconite, d'Arias Montanus, de Raimondi, de Le Chevalier, de Bertram, de Wolder, d'Elie Hutter, d'André de Léon, de Le Jay, de Walton et de Richard Simon. Les quatre premiers volumes de la *Polyglotte d'Alcala*, contiennent l'*Ancien Testament*, en hébreu, en chaldéen et en grec, avec une version latine. Ils furent imprimés en 1516. Le 5e. volume, portant la date de 1514, comprend le *Nouveau Testament*, imprimé, pour la première fois, en grec et en latin. Le 6e. volume contient un *Vocabulaire hébraïque et chaldaïque*, et fut imprimé en 1515. On voit, dans les préfaces de cette *Polyglotte*, que Brocario fondit les caractères hébreux (où il retrancha les accents) et les caractères grecs, sans accents et sans *esprits*, pour mieux représenter le texte des anciens manuscrits. Il est dit que l'ouvrage a été imprimé *industriâ et solertiâ honorabilis viri Arnaldi Guillelmi de Brocario, artis impressoriæ magistri.* Il fallait, pour exécuter cette grande entreprise, un homme aussi puissant et aussi riche que le cardinal Ximenès; il fallait aussi un imprimeur aussi habile que Brocario. Ximenès acheta sept manuscrits hébreux qui lui coûtèrent quatre mille écus d'or. Léon X lui communiqua les manuscrits grecs du Vatican. Les pensions des savants, les gages des copistes, l'achat des manuscrits, les dépenses pour les voyages, et les frais d'impression, coûtèrent au cardinal plus de 50,000 écus d'or. Les savants qui travaillèrent à cette Bible, sont Démétrius Ducas, Antoine de Lebrixa, Jacques Lopez de Zuniga, Ferdinand Nuñez de Guzman, Paul Coronel, Alphonse de Zamora et Jean de Vergara. Arnaud Brocario avait un fils, nommé Jean, qui fut aussi imprimeur à Alcala. Il était encore enfant, lorsque son père l'envoya au cardinal pour lui présenter le dernier volume; et le cardinal, levant les yeux au ciel, remercia Dieu de ce qu'il lui était permis de voir la fin de cette vaste entreprise. Sa mort, arrivée quelques mois après, retarda la publication de la *Polyglotte*; il fallut, pour l'autoriser, un bref de Léon X; il est daté du 20 mars 1520, et ce ne fut que cette année-là que l'ouvrage fut rendu public. On pourrait conjecturer même que la vente en commença plus tard; en effet, Erasme ne le connaissait pas en 1522, lorsqu'il donna la 3e. édition du *Nouveau Testament* grec, mais il le cite très souvent dans la 4e. édition, qui parut en 1527. Le prix de la *Polyglotte*, en feuilles, fut fixé, par ordre de Léon X, à 6 ducats d'or et demi, ce qui revient à 40 francs de notre monnaie de ce temps-là. Cette *Polyglotte* est rare, et le prix en est plus élevé que celui des *Polyglottes* de Le Jay et de Walton; un exemplaire, imprimé sur vélin, a été acheté 11,200 francs, par M. Maccarthy, à la vente de Pinelli. V—VE.

BROCCHI (Joseph-Marie), né à Florence, en 1687, était homme d'église, et obtint, en 1716, le prieuré de Ste.-Marie-aux-Ormes, près le bourg St.-Laurent. L'archevêque de Florence, Joseph-Marie Martelli, le fit, en 1723, recteur du séminaire des jeunes ecclésiastiques: il était proto-

notaire apostolique, et membre de la *società Colombaria*. Il mourut le 8 juin 1751. On a de lui plusieurs ouvrages conformes à son état; en latin : des *Principes généraux de théologie morale*; un *Traité sur l'occasion prochaine du péché, sur les récidives*; en italien : *Les Constitutions du séminaire de Florence*, et un assez grand nombre de *Vies de Saints*. On a aussi un ouvrage qui peut être utile pour l'histoire et la topographie d'une province de la Toscane; il est intitulé : *Descrizione della provincia del Mugello, con la carta geografica del medesimo, aggiuntavi un' antica cronica della nobili famiglia da Lutiano, illustrata con annotazioni*, etc., Florence, 1748, in-4°. La famille des *Lutiani*, qui était une des branches de la tige des anciens Ubaldini de Florence, venait de s'éteindre; la dernière héritière de ce nom avait légué à Brocchi, par testament, en 1726, le château de *Lutiano*, ancienne habitation de cette famille, et situé au milieu de la province du Mugello; de-là vient son intérêt pour cette province et pour une famille qui y avait fleuri autrefois. La *Chronique* qui suit la *Description* de la province, fut commencée en 1366, par un Lorenzo da Lutiano, qui mourut en 1408, âgé de quatre-vingt-treize ans, et la continua jusqu'à sa mort. Elle contient beaucoup de faits particuliers à lui et à sa famille, mais plusieurs aussi qui peuvent servir à l'histoire de la province. Brocchi y a joint des explications et des notes. G—É.

BROCHARD (BONAVENTURE), cordelier au couvent de Bernay, en Normandie, entreprit le voyage de la Terre-Sainte, en 1533, avec Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles, chevalier du Saint-Sépulcre. Il écrivit en français la relation de ce voyage (en Hyérusalem et au mont Sinaï), dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque impériale (sous le N°. 10265). Cette relation paraît être l'ouvrage commun du moine et du chevalier, qui avait fait trois voyages dans la Palestine. Brochard a été souvent confondu avec *Brocard* (*Voy.* BROCARD). Possevin, Vossius, Canisius, Bayle, Dupin et plusieurs autres ont été induits en erreur par Simler, dans son *Supplément à la Bibliothèque de Gessner*. Lacroix du Maine avait vu le voyage de Bonaventure Brochard et de Greffin Arfagart, écrit à la main, avec la relation de celui que Jean Gassot fit aussi à Jérusalem et au mont Sinaï, vers le même temps, c'est-à-dire en 1547. V—VE.

BROCHARD (l'abbé MICHEL), professeur au collége Mazarin, mort en 1728 ou 1729. Il a donné une nouvelle édition de Catulle, Tibulle et Properce, Paris, 1723, in-4°., qui passe pour être défectueuse, et à laquelle on reproche à l'éditeur d'avoir supprimé quelques vers de ces auteurs. Il a concouru avec Lamonnoye et l'abbé de Boissy à corriger le texte du livre du Pogge, *De varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, Paris, 1723, in-4°., en y joignant en marge les corrections conjecturales de ces trois savants. Il donna aussi, en 1728, une édition d'Horace purgée de toutes obscénités. L'abbé Brochard, littérateur instruit, était un de ces amateurs éclairés qui passent la plus grande partie de leur vie à se former une collection de livres précieux; il n'en admettait dans son cabinet aucun qui ne fût ou foncièrement bon, ou recommandable, soit par sa singularité, soit par sa rareté et par son prix. Il mettait à leur beauté, à leur conservation et à leur condition une attention si scrupuleuse, qu'il fit

souvent le désespoir des libraires qui les lui vendaient, ou des relieurs qui travaillaient pour lui. On peut dire qu'il a beaucoup contribué, avec Gabriel Martin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art utile de dresser des catalogues de bibliothèque, par ordre de matières. C'est lui qui dressa la *Bibliotheca Fayana*, que Gabriel Martin imprima, Paris, 1725, in-8°., en y joignant une bonne table des auteurs. Il avait fait aussi le catalogue de sa propre bibliothèque, qui fut publié de même par Martin, avec une table d'auteurs, sous le titre de *Musæum selectum*, Paris, 1729, in-8°. Ces deux bibliographes étaient intimement liés, et l'abbé Brochard avait ordonné, par un article exprès de son testament, que la vente de ses livres fut faite et dirigée par son ami (*V.* la table du *Journal des Savants*). C—T—Y.

BROCKE (HENRI-CHRISTIAN DE), auteur allemand, né en 1713, mort en 1778, s'est occupé de l'agriculture, et des sciences qui ont pour objet la meilleure manière de former des forêts, de les entretenir, et de les administrer. Il a publié, en allemand: I. *Vraies bases physiques et expérimentales des sciences forestières*, Leipzig, 1768 à 1775, in-8°.; II. *Observations sur quelques fleurs, sur leur culture et la préparation de la terre qui leur convient*, Leipzig, 1771, in-8°. — BROCKE (Adrien de), aussi allemand, a donné une *Relation de Madagascar* (en allemand), Leipzig, 1748, in-8°.

D—P—S.

BROCKELSBY (RICHARD), médecin, né en 1722, dans le comté de Sommerset, étudia successivement à Edimbourg et à Leyde sous le célèbre Gaubius; il fut reçu docteur en 1745, et soutint, à cette occasion, une dissertation *De salivâ sanâ et morbosâ*, Leyde, in-4°., 1745. De retour à Londres, il publia, en 1746, un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à corne*, in-8°. En 1758, nommé médecin de l'armée anglaise, il l'accompagna dans la guerre de sept ans, et revint, en 1763, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération. Il mourut en 1797, à l'âge de soixante-quinze ans. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui: I. *Observations médicales et économiques, depuis 1738 jusqu'en 1763, tendant à la réforme et à l'amélioration des hôpitaux*, 1764, in-8°.; II. *Eulogium medicum, sive Oratio anniversaria Harveiana, habita in theatris collegii regalis medicorum Londinensium*, 1760, in-4°.; III. plusieurs Mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, savoir: *Essai sur la plante vénéneuse trouvée récemment mêlée avec la gentiane*, N°. 486; *Cas d'une femme attaquée des diabètès*, N°. 111; *Expériences relatives à l'analyse et aux qualités de l'eau de Selts*, ibid., vol. 4; *Cas d'une tumeur enkistée dans l'orbite de l'œil*, et *Dissertation sur la musique des Anciens*; *Expériences sur la sensibilité et l'irritabilité de diverses parties des animaux*, vol. 45; *Sur le poison des Indiens dont parle la Condamine*, ibid., vol. 44. C. et A.

BROCKES (BARTHOLD-HENRI), poète estimé de son temps, naquit le 22 septembre 1680, à Hambourg, où son père faisait un commerce considérable. Après avoir voyagé en France, en Italie et en Hollande, il se disposait à passer en Angleterre, lorsque des circonstances de famille le rappelèrent dans sa patrie, dont il ne sortit plus que pour s'acquitter de

quelques missions que lui fit confier l'estime de ses concitoyens. Ami du repos, il cultiva avec succès son talent naturel pour la poésie, et s'appliqua surtout à chanter les beautés de la nature, considérées dans leurs rapports avec le bonheur de l'homme et la bonté de Dieu; de là est résultée une collection de petits poëmes pieux, imprimés à diverses reprises, sous le titre de : *Plaisir terrestre en Dieu*, Hambourg, de 1726 à 1746, 9 vol. in-8°., et réimprimés plusieurs fois. Ces poésies sont minutieuses et peu animées, mais écrites avec facilité et pleines de sentiments doux. Brockes a traduit en allemand plusieurs ouvrages de Marino, Pope, Thomson, etc. Il mourut à Hambourg le 16 janvier 1747. G—T.

BROCKES (*Voy*. BROKES).

BRODEAU. C'est le nom d'une famille originaire de Tours, d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres; elle descendait de Victor Brodeau, qui, ayant accompagné son père au siége d'Acre où il périt, fut anobli par Philippe-Auguste. Les personnages les plus connus de cette famille, sont: Victor BRODEAU, secrétaire et valet-de-chambre de François Ier. et de la reine de Navarre, sa sœur, mort au mois de septembre 1540. Il composa quelques pièces de vers qu'on trouve parmi celles de ses contemporains, et un poëme en vers de dix syllabes, intitulé : *Louanges de Jésus-Christ*, Lyon, 1540, in-8°. (plusieurs fois réimprimé). On lui attribue une *Épître du pécheur à Jésus-Christ*, imprimée à Lyon par Etienne Dolet; elle fut censurée par la faculté de théologie de Paris, après la mort de l'auteur. Marot estimait Victor Brodeau, et Lamonnoye regrette que ses poésies enjouées n'aient pas vu le jour. — Jean BRODEAU, fils d'un valet-de-chambre de Louis XII, cultiva les belles-lettres, les langues savantes, les mathématiques, fut lié avec les Sadolet, les Bembo, les Manuce, les Danès, et regardé comme un des meilleurs littérateurs de son temps. Il mourut chanoine de Saint-Martin de Tours, en 1563, à soixante-trois ans. On a de lui : I. dix livres de *Mélanges*, dans les tom. II et IV du recueil de Jean Gruter, intitulé *Lampas, seu Fax artium*, Francfort, 1604, 6 vol. in-8°. : ce sont des observations, corrections, etc. estimées, sur quantité d'endroits d'auteurs anciens; les six premiers livres avaient déjà paru séparément, Bâle, Oporin, 1555, in-8°.; II. des *Commentaires sur l'Anthologie*, dans l'*Epigrammatum græcar. libri septem*, Bâle, 1549, et Francfort, 1600, in-fol.; Scaliger les met au-dessus des autres ouvrages de ce genre; III. *Notæ in Martialem*, Leyde, 1619, in-8°.; IV. *Annotationes in Euripidis tragedias*, Paris, 1561, et Bâle, 1558. — Julien BRODEAU, préféra la fonction d'avocat, dans laquelle il excellait, aux charges plus relevées auxquelles sa naissance et ses talents lui donnaient droit d'aspirer. Tous ses ouvrages sont estimés : I. *Notes sur les arrêts de Louet*, dont Boileau parle dans ces vers :

Et commentant Louet, allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le barreau.

Elles ont eu un grand nombre d'éditions; la dernière est de 1712, 2 vol. in-fol. II. *Commentaires sur la coutume de Paris*, 1658, 1669, 2 vol. in-fol.; III. *Vie de Charles Dumoulin*, Paris, 1654, in-4°., et à la tête des œuvres de Dumoulin, Paris, 1681. Ce savant jurisconsulte mourut à Paris en 1653. — Pierre-Julien BRODEAU de Moncharville, fils du précédent, servit dans la marine, devint

inspecteur-général des fortifications, et mourut en 1711. Il est auteur de divers ouvrages, entre autres, d'un *Nouveau système de l'univers*, 1702; des *Jeux d'esprit et de mémoire*; d'une *Moralité curieuse sur les six premiers jours de la création*, Tours, 1703.— Julien-Simon BRODEAU d'Oiseville, fils du précédent, successivement conseiller au parlement de Paris, lieutenant-général de Tours, conseiller au conseil souverain de Roussillon, auteur de la traduction du *Divorce céleste*, de Ferrante Pallavicino, Amsterdam, 1695, in-12 (*Voy.* PALLAVICINO). T—D.

BRODERIC (ÉTIENNE), évêque de Watzen en Hongrie, esclavon d'origine, se rendit utile au jeune Louis II, roi de Hongrie, dont les états étaient menacés par les Turks, fut envoyé à Rome pour y réclamer des secours, et, chargé de se rendre ensuite auprès de François Ier., qui était alors prisonnier, il lui porta, de la part de Louis II, des motifs de consolation, et lui offrit tous les services qui étaient en son pouvoir. De retour en Hongrie, ce prélat fut nommé chancelier, servit avec zèle le jeune et malheureux Louis II, qui était trop faible pour s'opposer aux Turks, l'accompagna à l'armée, et se trouva à la bataille de Mohatz avec ce prince, qui y périt. Broderic suivit ensuite le parti de Jean Zapol, et prêta son ministère à son inauguration. Il mourut en 1540, avec la réputation d'un prélat recommandable par ses connaissances, et par son talent à concilier les intérêts des princes et à les ramener à la concorde. On a de lui une Relation curieuse de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse hongroise, publiée sous ce titre : *De clade Ludovici II, regis Hungariæ;* on la trouve à la suite de l'*Histoire de Bonfinius*, publiée par Sambac, Francfort, 1581; Hanau, 1606; elle a été réimprimée sous le titre de *Narratio de prælio quo, ad Mohatzium, anno 1526, Ludovicus Hungariæ rex periit, cum commentariis J. G. Kuhnii*, Strasbourg, 1688, in-8°. B—P.

BRODERSON (ABRAHAM), né en Suède dans le 14e siècle, d'une famille très puissante depuis les premiers temps de la monarchie. Ayant paru à la cour de Marguerite, fille de Valdemar, qui régnait en Danemark et en Norwège, il captiva le cœur de cette princesse, et l'on prétend qu'il naquit de cette liaison une fille, qui fut élevée au couvent de Vadstena, fondé par Ste. Brigitte. Allié aux maisons les plus riches et les plus considérées de son pays, le favori seconda l'ambition de Marguerite, et lui aplanit le chemin au trône de Suède, lorsqu'un parti puissant se fut élevé contre Albert de Mecklenbourg. Il appuya ensuite de tout son crédit le projet de réunir sur une seule tête les trois couronnes du Nord, et de désigner comme successeur de la reine, son arrière-neveu Eric de Poméranie. La reconnaissance de Marguerite se manifesta d'une manière éclatante. Abraham Broderson fut comblé de distinctions, et obtint des provinces entières où il commandait en souverain; mais Eric vit en lui un rival redoutable du trône, et fut choqué de ses prétentions orgueilleuses. Admis à partager le gouvernement avec la reine, ce prince fit éclater ses sentiments. Malgré la protection de Marguerite, Abraham Broderson, après avoir été arrêté en Holstein, où il avait un commandement militaire, eut la tête tranchée au château de Sonderbourg en 1410. Il avait épousé Brigitte Bielke. Une de ses filles périt dans un incendie qui

éclata dans le château qu'elle habitait. C—AU.

BROEKHUIZEN (JEAN VAN), appelé aussi *Janus Broukhusius*, était issu d'une famille distinguée d'Utrecht. Son aïeule, Anne van Blockhoven, avait été condamnée à mort par le tribunal inquisitorial du gouvernement espagnol, pour avoir eu part à la destruction des images dans les églises catholiques. Jean van Broekhuizen naquit à Amsterdam en 1649. Dès sa plus tendre enfance, il eut le malheur de perdre son père : son oncle s'étant chargé de son éducation, et voyant en lui de grandes dispositions, le confia à Hadrien Fumius, recteur du gymnase d'Amsterdam, qui, doué d'un talent particulier pour l'éducation littéraire, fit faire au jeune Broekhuizen des progrès très rapides. L'oncle le plaça ensuite chez un apothicaire. Broekhuizen y resta plusieurs années, et continua de cultiver avec ardeur la poésie latine; il quitta ensuite la pharmacie, et entra comme cadet dans un corps d'infanterie : il y obtint peu de temps après le grade d'enseigne, puis celui de lieutenant. Il fit la campagne de 1672, et fut envoyé en 1674, avec son régiment, en Amérique, sur la flotte de l'amiral Ruyter. Les distractions de la vie militaire ne le détournèrent point des lettres. Lorsque la flotte fut à l'ancre devant St.-Domingue, il mit en vers latins le psaume 44, et composa une ode intitulée *Céladon*, ou *le Désir de la patrie*. Il chanta aussi la mort glorieuse des soldats qui avaient péri dans cette campagne. Le régiment retourna encore la même année en Hollande, et Broekhuizen fut envoyé en garnison à Utrecht, où il fit connaissance avec Grævius, qui lui rendit bientôt un service signalé : s'étant laissé entraîner par un de ses camarades à le seconder dans un duel, Broekhuizen encourut la peine de mort, d'après les lois militaires de la Hollande. Grævius s'adressa sur-le-champ au grand pensionnaire Heinsius, qui obtint du stathouder la grâce de Broekhuizen. Depuis ce temps, il s'appliqua plus que jamais à la poésie latine; Properce devint son auteur favori, et il entreprit une nouvelle édition de ce poète. Il publia aussi un recueil de poésies latines de sa propre composition. Il fut ensuite promu au grade de capitaine dans la milice d'Amsterdam; mais cette milice étant devenue inutile par la paix de Riswick, en 1697, une grande partie en fut congédiée, et Broekhuizen se retira avec une pension à Amstelveen, où il passa, dans un loisir studieux, le reste de sa vie : les sollicitations les plus pressantes de ses amis ne furent pas capables de le tirer une journée entière de cette retraite. Il y partagea son temps entre l'étude et la conversation avec des hommes distingués par leur instruction, qui accouraient de toutes parts pour l'y voir. Un de ses amis les plus intimes était le professeur Francius, pour la défense duquel il publia un pamphlet, intitulé : *Querela ad publicum*, sous le faux nom de *Rutger Hermannides*. Cette brochure, qui eut un très prompt débit, lui attira beaucoup d'injures de la part des ennemis de Francius : c'est le seul écrit violent que Broekhuizen ait publié. Il mourut le 15 décembre 1707, âgé de cinquante-huit ans. Il avait désiré d'être enterré dans l'église d'Amstelveen. Soixante ans après sa mort, Calkoen, bailli d'Amsterdam, lui fit ériger un tombeau, sur lequel il fit inscrire une belle épitaphe en vers latins, faite par Burmann, dit *le Second*. Le premier a célébré la mémoire de Broekhuizen par une oraison funèbre

qui se trouve insérée dans ses *Orationes*. Les poésies latines de Broekhuizen, imprimées d'abord sous une forme très modeste à Utrecht, en 1684, furent publiées dans une belle édition, par Hoogstraten, sous le titre de *Jani Broukhusii poëmatum libri sexdecim*, 1711, in-4°. Son édition de Properce parut à Amsterdam, 1702, in-4°.; P. Vlaming en fit une seconde édition en 1726; la première ne porte point, sur le titre, le nom de Broekhuizen, qu'on ne trouve même dans aucun de ses ouvrages publiés de son vivant. Ses poésies hollandaises, en petit nombre, mais très élégantes, furent recueillies par Hoogstraten, en un volume in-8°., Amsterdam, 1712. Broekhuizen fut l'éditeur de *Actii Sinceri Sannazari opera latina... item 3 fratrum Amaltheorum, Hieronymi, J. Baptistæ, Cornelii Carmina*, Amsterdam, 1689, in-12; il donna aussi une édition de *Tibulle*, imprimée à Amsterdam, 1708, in-4°.; seconde édition, par Vlaming, Amsterdam, 1727; et de *Aonii palearii Verulani opera*, Amsterdam, 1696, in-8°. Il a aussi traduit en latin la *Comparaison de Virgile et d'Homère*, du P. Rapin. — Broekhuisen (Benjamin), né aussi en Hollande, fut d'abord chirurgien-major dans un régiment, ensuite professeur de médecine et de philosophie à Bois-le-Duc. Il s'y montra zélé partisan du cartésianisme. On a de lui: *Œconomia corporis animalis, sive cogitationes succinctæ de mente, corpore, et utriusque conjunctione*, Nimègue, 1672, in-12; Amsterdam, 1683, in-4°.; il en donna une troisième édition, sous ce titre: *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ*, la Haye, 1687, in-4°. Il paraît être mort vers l'an 1686. D—g.

BROEUCQUEZ (Jean-François), médecin, né à Mons, en 1690, mort dans la même ville le 11 juillet 1749, reçu docteur à l'université de Louvain, est auteur de deux ouvrages qui ont quelque mérite: I. *Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina*, Mons, 1725, in-12. II. *Preuves de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin doit en faire pour la guérison des maladies*, Mons, 1729, in-12. — Son 4e. fils (Antoine-François), né à Belloeil, village près d'Ath, en 1723, mort à Mons en 1767, reçu aussi docteur à Louvain, pratiqua de même son art à Mons, où il succéda à son père, et a laissé aussi deux ouvrages: I. *Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte*, Mons, 1754, in-12; II. *Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescents*, Mons, 1757, in-12. C. et A.

BROGHILL. *Voy*. Boyle (Roger).

BROGITARUS, de Galatie, était gendre du roi Déjotarus, accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir conspiré contre Jules-César, et pour lequel Cicéron composa la harangue *Pro rege Dejotaro*. La Galatie, ou Gallo-Grèce, ainsi nommée des Gaulois qui allèrent s'y établir, était divisée en douze tétrarchies; à la tête de chacune d'elles était un chef qu'on appelait *tetrarque*. Strabon nous apprend que, de son temps, le nombre en fut réduit à trois, ensuite à deux, et qu'enfin Déjotarus, en prenant le titre de roi, devint souverain de toute cette province de l'Asie mineure. Brogitarus aspira également à la royauté. Ayant gagné par ses présents le tribun Clodius, celui-ci lui fit donner, à Rome, le titre de roi dans une assemblée du

peuple, et le mit en possession de la ville de Pessinunte et du temple de la mère des Dieux, qui y était en grande vénération. Déjotarus fut obligé de marcher contre son gendre : il le chassa de Pessinunte, et rétablit le grand-prêtre du temple dans ses fonctions. Cicéron, dans sa *harangue pour les Aruspices*, adresse à Clodius des reproches très graves sur la manière dont il avait livré Pessinunte à Brogitarus, sur ce qu'il lui avait fait donner le titre de roi, tandis que Déjotarus l'avait seul obtenu du sénat et de César. On a des médailles de plusieurs rois de Galatie, peu connus dans l'histoire, de Bitoviogogus, Bitucus, Céantolus, Psamytes, Déjotarus, Amyntas. Celui-ci fut le dernier qui régna sur cette province. Il avait été secrétaire de Déjotarus. Ayant puissamment secondé Marc-Antoine contre Cassius et Brutus, ce triumvir lui promit le titre de roi après la mort de Déjotarus. Il l'eut en effet, et on ajouta à ses états une partie de la Lycaonie et de la Pamphilie. Après la mort d'Amyntas, la Galatie devint province romaine. Les médailles des rois de Galatie n'offrent point leur portrait : presque toutes sont en bronze; on ne connaît en argent qu'un beau tétradrachme de Brogitarus. Il prend sur cette médaille le titre de roi et le surnom d'*ami des Romains*. Elle a été publiée, par M. Rostan, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1798, t. V, p. 460. Elle est maintenant dans le cabinet de M. de Lagoi. Cette médaille est d'autant plus importante, qu'elle confirme le récit de Cicéron, le seul auteur qui fasse mention de ce Brogitarus. Ce n'est pas la première fois que la numismatique sert à expliquer ou à confirmer quelques points historiques inconnus ou obscurs. T—N.

BROGLIE (VICTOR-MAURICE, comte DE), né en 1639, d'une famille originaire de Quiers, en Piémont, n'avait que trois ans lorsqu'il fut pourvu d'un régiment d'infanterie anglaise, vacant par la défection de Rokebi. Il eut, en 1660, la survivance du gouvernement d'Avesnes, qu'avait son oncle, et, en 1666, un guidon dans les gendarmes de la garde. Il fit en 1667 la campagne de Flandre avec le roi, et se trouva aux siéges de Douai, de Lille, et, en 1668, à ceux de Dôle et de Gray, en Franche-Comté. Il obtint en 1670 la compagnie des chevau-légers de Bourgogne, se trouva en 1672 à la prise d'Orsoy, de Rhinberg, au passage du Rhin, et, en 1673, à la prise de Maëstricht. Il leva, en 1674, un régiment de son nom, combattit à Seneff, où il chargea plusieurs fois les ennemis, à la tête de la gendarmerie, et conduisit l'arrière-garde après le combat. Capitaine des gendarmes bourguignons, il enfonça les chevau-légers de Lorraine au combat de Mulhausen, sous Turenne, en 1674, et y fut blessé. Brigadier en 1675, il servit en Flandre, sous le prince de Condé, au siége de Limbourg. Il se trouva en 1676 aux siéges de Condé et de Bouchain, et eut un cheval tué sous lui en repoussant une sortie au siége d'Aire. Sous le maréchal de Schomberg, il chargea avec succès l'arrière-garde du prince d'Orange, qui leva le siége de Maëstricht. Maréchal-de-camp dans la même année, il se distingua, sous le maréchal de Créqui, au siége de Fribourg. Sous le même général, en 1678, il eut part à différentes actions, et était, le 27 juillet, à l'assaut du fort de Kehl, qu'on emporta l'épée à la main. Il servit au siége de Luxembourg en 1684, fut créé lieutenant-général et commandant en Languedoc en 1688. Il leva un régiment d'infanterie de son nom en 1702. Il se dé-

mit en 1703 du commandement de la province du Languedoc, qu'il avait, sans autre secours que celui des milices, maintenu dans la paix et l'obéissance. Il y fit échouer les intrigues des ennemis, qui y fomentaient la rébellion. Il était le plus ancien des lieutenants-généraux, lorsqu'il fut créé maréchal de France, en 1724. Il mourut trois ans après, dans son château de Buhy, le 4 août 1727, âgé de quatre-vingt-huit ans. D. L. C.

BROGLIE (FRANÇOIS - MARIE, maréchal duc DE), né le 11 janvier 1671, était le 3e. fils du précédent. D'abord connu sous le nom de *chevalier de Broglie*, il entra dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685. Cornette au régiment des cuirassiers en 1687, il combattit à Valcourt en 1689, et à Fleurus en 1690. Capitaine de cavalerie la même année, il servit en Allemagne, en Italie, et était à la bataille de la Marsaille en 1693. Mestre-de-camp du régiment de cavalerie du roi, il servit en Flandre en 1694-97, et, en 1702, sous le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufiers; il eut part à la défaite des Hollandais, sous les remparts de Nimègue. Brigadier dans la même année, il servit en 1703 sous les maréchaux de Boufiers et de Villeroi; en 1704, à l'armée de la Moselle, sous le comte de Coigny, et fut fait maréchal-de-camp à trente-trois ans. Employé à l'armée d'Italie, sous le duc de Vendôme, en 1705, il se trouva à la bataille de Cassano; à l'armée du Rhin, en 1706, sous le maréchal de Villars, il s'empara de l'île du Marquisat. Inspecteur-général de cavalerie en 1707, il servit à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Villars, et se signala à la prise des retranchements de Stoloffen. Détaché avec quinze cents chevaux vers la Franconie, il en amena des otages pour la sûreté des contributions qu'il y avait établies; il força Lauffen, et concourut à la prise de Manheim. Il était en 1708 à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Berwick; à l'armée de Flandre, en 1709, sous le maréchal de Villars, il combattit à Malplaquet, battit un parti de fourrageurs ennemis, en tua six cents, et fit cent cinquante prisonniers. Créé lieutenant-général en 1710, il servit en Flandre sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et emporta le 2 juin le poste de Biache, où il fit deux cent vingt prisonniers. En 1711, il chargea la garde avancée des ennemis, pendant qu'on attaquait d'un autre côté un corps de troupes qui couvrait les travailleurs du poste d'Arleux, s'empara du poste de l'Écluse, sur la Sensée, battit sept cents chevaux, et en prit deux cent cinquante. A l'attaque de Denain, il commanda quarante escadrons, força un côté des lignes, tomba ensuite sur un convoi de cinq cents charriots de pain, escortés par cinq cents hommes de pied et cinq cents chevaux, qui furent tous tués ou pris. Il prit Marchiennes, investit Douay, et se trouva aux siéges du Quesnoi et de Bouchain. A l'armée du Rhin, sous les maréchaux de Villars et de Bezons, en 1713, il concourut à la prise de Landau et à la défaite du général Vaubonne. Au siége de Fribourg, les troupes ayant attaqué le chemin couvert, laissérent derrière elles une redoute, défendue par quatre cents hommes, dont le feu aurait obligé les Français d'abandonner leur logement; le comte de Broglie y marcha avec ce qu'il put rassembler de grenadiers à la tranchée, emporta la redoute, quoiqu'il n'y eut aucune brèche. Les grenadiers y montèrent sur les épaules les uns des autres; Fribourg fut abandonné; les forts et châteaux capitulèrent. Il eut pendant

l'hiver le commandement des pays situés entre le Rhin, la Queiche et la Moselle, et y établit des troupes, qui en sortirent parfaitement rétablies. On le fit en 1719 directeur-général de la cavalerie et des dragons. Le régent trouva dans les papiers de Louis XIV une liste écrite de la main de ce prince, où le comte de Broglie était désigné pour la première promotion de maréchaux de France; il la lui montra, et lui dit qu'il suivrait l'intention du roi. Le comte répondit qu'il refuserait cette dignité, à laquelle son père, qui servait depuis plus de cinquante ans, avait plus de droits que lui, et qu'il quitterait plutôt le service que de lui donner ce désagrément. Le régent, d'abord étonné, fut touché d'un exemple si rare d'amour filial, et finit par approuver la délicatesse du comte, dont le père fut créé maréchal de France en 1724. Celui qui fait le sujet de cet article, nommé ambassadeur en Angleterre en 1724, y conclut, le 3 septembre 1725, entre la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité par lequel ces trois puissances contractaient une alliance pour le maintien de la pacification générale d'Utrecht, et se garantissaient réciproquement la possession actuelle de leurs états. Ce traité déconcerta les desseins hostiles de l'Espagne et de l'Autriche, qui s'étaient unies secrètement par quatre traités, désavantageux pour la France, signés, dans un même jour à Vienne, par le duc de Riperda, ambassadeur d'Espagne, et par les ministres de l'empereur. Le comte de Broglie fut nommé chevalier des ordres du roi en 1731. Employé à l'armée d'Italie en 1733, il fut créé maréchal de France en 1734, et commanda l'armée avec le maréchal de Coigny. Il donna à la bataille de Parme les plus grands exemples d'intrépidité, et s'empara de Guastalla, où il fit douze cents prisonniers. Le 15 septembre, dix mille impériaux, sur les six heures du matin, forcèrent cinquante hommes qui gardaient le gué de la Secchia, et s'emparèrent de la maison du maréchal; il se retira par les derrières, se mit à la tête de la brigade de Champagne, qui se trouvait à portée de lui, la mit en bataille avec celle d'Auvergne, et fit face aux ennemis. Le maréchal de Coigny vint à son secours. Il commandait la droite à la bataille de Guastalla; mais, jugeant que le plus grand feu serait à la gauche, il y vint joindre le maréchal de Coigny. Il eut le commandement général de l'Alsace en 1739, celui de l'armée de Bohême en 1741, et eut un pouvoir, en 1742, pour commander celle de Bavière, qu'il ne put joindre, parce qu'il fut obligé de s'enfermer dans Prague avec l'armée de Bohême. Le maréchal de Belle-Isle le joignit à Piseck; ils passèrent la Blanitz, et gagnèrent Sahai par une marche pénible de cinq lieues, entrecoupée de fossés, de marais et de rivières. On força d'abord une aile des ennemis; ils se retirèrent dans un bois, et en sortirent bientôt en ordre de bataille; vivement repoussés, ils regagnèrent le bois, et reparurent encore avec douze pièces de canon; mais Sahai fut emporté. L'action dura cinq heures; les Autrichiens abandonnèrent le champ de bataille, et levèrent le siége de Frauenberg. Le prince Charles de Lorraine, à la tête de quarante mille hommes, poursuivait le maréchal, qui n'en avait que douze mille. Le maréchal mit un ruisseau entre sa petite armée et celle du prince, forma trois pelotons de quatre mille hommes, les mit en bataille, et attendit l'ennemi. Les Autrichiens parurent sur le bord du ruisseau, attaquèrent le village qui était au front de l'armée française, et

furent repoussés avec perte. On se canonna le 6 juin pendant tout le jour; la nuit suivante, le maréchal décampa, et se rendit à Prague, qui fut bientôt investi, ainsi que le camp du maréchal. Il proposa, par ordre du roi, un accommodement; les ennemis n'en voulaient accepter qu'à des conditions honteuses et flétrissantes pour les Français; il aima mieux s'exposer à périr que de se rendre. Forcé de rentrer dans la place, il fatigua les assiégeants par de fréquentes sorties, toujours en garde contre les ennemis du dedans et les attaques du dehors; obligé d'affermir le soldat et de le soutenir contre la faim, il inspira à sa garnison sa fermeté et son courage. Le secours qu'amenait le maréchal de Maillebois détermina le prince Charles à convertir le siége en blocus, et à décamper de devant la place. Le maréchal de Broglie força bientôt après le général Festetitz de s'éloigner des environs de Prague, où les provisions de toute espèce arrivèrent en abondance. Il reçut un ordre du roi pour commander les armées de Bavière, de Bohême, et de Maillebois en cas de réunion. Il chassa les Autrichiens d'un pont qu'ils occupaient sur la basse Moldau, s'empara de Melnik-sur-l'Elbe et de plusieurs magasins. Il sortit de Prague le 27 octobre 1742, pour prendre le commandement de l'armée de Maillebois, qui n'avait pu pénétrer en Bohême, et contraignit, le 9 décembre, le prince Charles de lever le siége de Braunau. On le créa duc de Broglie en érigeant en duché sa baronie de Ferrières, en Normandie. Aussi bon citoyen que grand général, il eut le courage de résister au conseil du roi, qui voulait qu'avec des forces très inférieures, il défendît la Bavière ravagée, et où ses troupes auraient péri par le fer des ennemis, les maladies et la disette. Il envoya successivement onze courriers à la cour pour faire connaître les motifs et la nécessité de sa retraite; ne recevant aucune réponse, il prit sur lui de ramener son armée sur les frontières de France en juillet 1743, et en remit le commandement au comte, depuis maréchal, de Saxe. Il fut sacrifié à la politique des ministres, qui, pour sauver la gloire du roi, voulaient faire tomber sur son général ce qu'avait d'odieux l'abandon d'un allié fidèle et malheureux. Il fut exilé à Broglie, où il mourut, dans de grands sentiments de piété, le 22 mai 1745, universellement regretté. On peut dire qu'il fut puni pour avoir sauvé son armée d'une ruine certaine. Son zèle pour le service, sa vivacité, sa franchise l'emportaient quelquefois dans ses réprimandes; mais sa bonté naturelle adoucissait bientôt l'amertume de ses reproches. On pouvait le comparer au célèbre Julius Agricola, qui, avec les mêmes vertus, disait « qu'il vaut mieux offenser que haïr. » Il fut père du maréchal de Broglie et du comte de Broglie (Charles-François), dont les articles sont ci-après; du comte de Revel, officier plein de zèle, de talents et de courage, tué à la bataille de Rosbach; de l'évêque de Noyon, mort à la fleur de son âge, au moment d'être cardinal, et de Marie-Thérèse de Broglie, mariée au comte de Lameth, maréchal de camp, maréchal-général-des-logis de la cavalerie de l'armée d'Allemagne, mort à Francfort en 1761, regretté des troupes et des habitants.

D. L. C.

BROGLIE (Victor-François, duc de), fils aîné du précédent, né le 19 octobre 1718, fut d'abord connu sous le nom de *comte de Broglie*. Capitaine de cavalerie en 1734, il combattit à Parme, à Guastalla; envoyé au roi pour annoncer le gain de

cette dernière bataille, il obtint le régiment de Luxembourg, et servit en Italie jusqu'à la rentrée des troupes en France. Il escalada Prague à la tête de trois détachements de Piémont, conjointement avec M. de Chevert, et s'empara de la porte Neuve par laquelle on fit entrer les troupes. Aide-major-général de l'armée de Bohême en 1742, il porta au roi la nouvelle de la prise d'Égra, et fut fait brigadier. Il se distingua au combat de Sahai, où il eut un bras cassé, et à la défense de Prague. Major-général de l'armée de Bavière, il rentra en France en 1743, fut employé à l'armée de la haute Alsace sous le maréchal de Coigny, et à l'armée du Rhin, en 1744 et 1745. Maréchal de camp dans la même année, il devint duc de Broglie par la mort de son père. Il passa à l'armée de Flandre en 1746, fut créé inspecteur-général de l'infanterie, combattit à Rocoux et à Laufeld, servit au siége de Maëstricht, et fut créé lieutenant-général en 1748. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1757, sous le maréchal d'Estrées, il combattit à Hastembeck, s'empara de Minden et de Rethem. On le détacha avec vingt bataillons et dix-huit escadrons pour aller joindre l'armée de Soubise, en Saxe. Il combattit à Rosbach, le 5 novembre, et rejoignit ensuite l'armée dans l'electorat de Hanovre. Les ennemis ayant rompu la capitulation de Closter-Seven, et marchant en force sur l'armée, le duc de Broglie fut chargé de prendre le commandement de douze bataillons et de huit escadrons dans le duché de Brême, pour agir sur la Wumme. Il passa cette rivière à pied sur la glace, à la tête des grenadiers, et marcha à Wegesack. Le 15 janvier 1758, il s'empara de Brême, remit le commandement de ce duché au comte de St-Germain, et se rendit à Cassel pour commander dans la Hesse. Il évacua ce pays, marcha en si bon ordre que les ennemis n'osèrent le poursuivre, et arriva le 7 avril à Cologne. Employé à l'armée de Soubise, il y servit comme premier lieutenant-général; commandant l'avant-garde, il occupa Marbourg le 16 juillet; joignit le 23, à Sunderhausen, un corps de huit mille hommes, le mit en fuite, en tua deux mille cinq cents, et fit grand nombre de prisonniers : le roi lui fit présent de quatre pièces de canon prises dans cette bataille. Le 10 octobre, il contribua puissamment au gain de la bataille de Lutzelberg. Chevalier des ordres du roi le 1er. janvier 1759, il eut, le 2 du même mois, le commandement de Francfort. En mars, les Prussiens et les Hessois tentèrent une irruption dans les quartiers de l'armée de l'Empire; le duc de Broglie rassembla ses troupes, et renversa le projet des ennemis, qui se retirèrent précipitamment. Revenus, le 13 d'avril, au nombre de quarante mille hommes, ils attaquèrent l'armée française à Berghen; les dispositions du duc de Broglie étaient faites avec tant d'habileté, ses mesures concertées avec tant de sagesse, qu'avec vingt-huit mille hommes seulement, il repoussa les ennemis qui chargèrent jusqu'à trois fois, leur tua six mille hommes, et les contraignit de se retirer en désordre : ils évacuèrent la Franconie, et l'armée française rentra dans ses cantonnements. Le duc de Broglie fut créé prince de l'Empire pour lui et ses descendants, par diplôme de l'empereur, en 1759. Employé la même année, sous le maréchal de Contades, il força les ennemis d'abandonner Cassel et Munden; s'empara de Minden, y prit le général Zastrow, deux drapeaux, l'artillerie, des magasins de toute es-

pèce, et s'ouvrit, par la prise de cette ville, l'entrée de l'électorat de Hanovre. Il couvrit la retraite de l'armée française, le 1er. août, à la bataille de Minden : alors le maréchal de Contades se replia sur la Hesse, et se tint sur la défensive. Le duc de Broglie fut nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne, le 23 octobre 1759, et créé maréchal de France, le 16 décembre suivant, à l'âge de quarante-deux ans. Il est le seul qui l'ait été aussi jeune, depuis le maréchal de Gassion qui le fut à trente-quatre ans. On ne peut douter qu'il n'eût mérité une pareille distinction ; l'un des plus judicieux historiens de cette guerre, le général Jomini, le regarde comme le seul général français qui s'y soit montré constamment habile. Le maréchal de Broglie continua de commander pendant les campagnes de 1760 et de 1761. Le 10 juillet de la première année, il battit les ennemis à Corbach, et, vers le milieu de la dernière, l'armée de Soubise se réunit à la sienne. Le défaut de concert entre les deux généraux nuisit aux opérations de nos armes. L'affaire de Villinghausen occasionna entre eux une contestation qui fut portée à la décision du conseil d'état : le maréchal fut exilé en 1762. Le jour où cette nouvelle fut sue à Paris, on donnait, au théâtre Français, *Tancrède;* Mlle. Clairon appuya avec affectation sur ces vers :

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort des héros d'être persécutés.

Le public en fit aussitôt l'application au maréchal de Broglie, et l'actrice, aux acclamations universelles des spectateurs, fut obligée de les répéter. Il s'occupa, dans sa retraite, de l'éducation de ses enfants; se fit chérir de ses voisins et adorer de ses vassaux. Rappelé en 1764, le roi lui donna le gouvernement général du pays Messin. En 1789, Louis XVI l'appela auprès de lui, lui confia le ministère de la guerre et le commandement des troupes rassemblées près de sa personne. La disposition des esprits, la connaissance qu'il avait de la cour, faisaient présager depuis longtemps au maréchal les malheurs de sa patrie ; ses conseils auraient pu les prévenir, mais ils ne furent point suivis; il se vit lui-même exposé aux dangers qui menaçaient le trône, et forcé d'aller chercher un asyle hors de la France. Il en sortit, non en fugitif, mais avec la dignité et le courage qui convenaient à son rang et à son caractère, et se retira à Luxembourg, où il fut reçu par le maréchal de Bender, qui envoya sur-le-champ un courrier à l'empereur Joseph. Ce prince, non seulement approuva la réception honorable qu'on lui avait faite, mais y ajouta les marques les plus flatteuses d'estime et de considération. Sa dernière campagne fut l'expédition de Champagne (en 1792), où il commandait un corps d'émigrés. Il est mort à Munster en 1804, à quatre-vingt-six ans. On a inséré une relation de ses campagnes d'Allemagne, tirée de ses propres papiers, dans les *Mémoires historiques sur la guerre* (de sept ans), par M. de Bourcet, Paris, 1792, 3 vol. in-8°. D. L. C.

BROGLIE (Charles-François, comte de), frère du précédent, naquit le 20 août 1719. En 1752, il fut nommé ambassadeur de France auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Revêtu des plus grands pouvoirs, il correspondait directement avec Louis XV, et informait ce monarque des projets et de la politique des puissances rivales de la France. « Pendant son séjour à Varsovie, dit Rhulières, il se » montra ce qu'il fut dans la suite, ami » et protecteur ardent et fidèle, enne-

» mi implacable, opiniâtre; livré » sans relâche et sans trève à la fu- » reur de ses animosités; passionné » pour la gloire du nom français; ne » connaissant ni le luxe, ni la mol- » lesse, ni les délassements de l'es- » prit; capable du plus profond se- » cret dans ses longues et impénétra- » bles intrigues, mais sans dissimu- » lation dans la société; enfin, dans » ce rôle singulier, où il fut conduit » par les conjonctures, affectant et » devant affecter la rectitude d'un cen- » seur; portant la sévérité de ses » principes jusqu'à l'exigeance la plus « rigoureuse dans les moindres de- » voirs, jusqu'à la pédanterie dans les » affaires; portant la justice même à cet » excès où elle cesse d'être juste; ne » pardonnant rien à ceux qui ne lui » étaient pas dévoués, plus indulgent » et plus facile pour ceux qui lui con- » sacraient leurs talents; ne s'étant » jamais trompé dans le choix des » hommes qui secondèrent ses des- » seins, quoique les événements l'aient » presque toujours trompé dans ses » vues ». Tel fut le caractère que dé- ploya le comte de Broglie au milieu des partis et des divisions qui agitaient la Pologne. La maison de Saxe, menacée par les Russes, se jeta, pour ainsi dire, entre les bras de l'ambassadeur de France; une foule d'hommés courageux et de citoyens remarquables par leurs talents s'étaient réunis aux projets de cet ambassadeur; toutes les grâces, tous les emplois furent, à sa recommandation, donnés aux amis de la république, et, dès-lors, toute la noblesse se rallia sous son autorité. En trois années de séjour en Pologne, le comte de Broglie était ainsi parvenu à rassembler un parti nombreux, et à forcer la cour d'adhérer à ses vues. La Pologne semblait être à l'abri des intrigues et des révolutions qui la menaçaient au-dedans et au-dehors. On espérait même que cette ancienne république allait reprendre, avec son indépendance, un gouvernement plus fort, des lois plus sages, une politique plus régulière; mais la France, à la suite de différentes intrigues, renversa toutes les mesures de son ambassadeur, et ce dernier, sans crédit à sa cour, malgré la confidence de Louis XV, fut rappelé. A son retour en France, le comte de Broglie fut employé à l'armée d'Allemagne, et servit dans le corps de réserve que commandait son frère; il s'empara de Hall, se trouva à la bataille de Minden, et lorsque le duc de Broglie prit le commandement de l'armée, il en fut fait maréchal-de-logis. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1760, et se fit remarquer par la belle défense de Cassel, en 1761. Après la guerre, Louis XV lui confia la direction du ministère secret, qui avait pour objet de correspondre directement avec le roi, de lui proposer des plans, et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Les conseils que le comte de Broglie faisait parvenir à ce prince étaient quelquefois directement opposés aux vues de ses ministres, en apparence si puissants, et Louis, qui voulait le bien, et qu'une longue habitude de la dissipation avait rendu incapable de la moindre contention d'esprit, ne pouvant résoudre par lui-même des questions aussi épineuses, aussi compliquées que le sont la plupart des questions politiques, n'osant prendre un parti entre des avis contraires, laissait d'un côté son ministre donner des ordres absolus, et, de l'autre côté, le comte de Broglie donner secrètement, au nom de l'autorité souveraine, des ordres totalement opposés. Cette position pour le

comte était difficile et embarrassante. Il fut exilé par ordre du roi, et, par un second ordre du même prince, continua sa correspondance du fond de son exil. Rappelé ensuite à la cour, il se montra avec ardeur dans le parti qui fit exiler le duc de Choiseul, et se déclara ouvertement contre la politique du ministère. Il fut exilé de nouveau quelque temps avant la mort de Louis XV, et mourut en 1781, dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant dix-sept années. Les papiers de ce ministère secret, dont il fut si long-temps le directeur, ont été, en partie, conservés, et peuvent jeter quelque jour sur l'état et la politique de l'Europe pendant le règne de Louis XV. M—D.

BROGLIE (Claude-Victor, prince de), fils du troisième maréchal de France de ce nom, fut député de la noblesse de Colmar et de Schelestadt, aux états-généraux de 1789, où il se réunit au tiers-état, et vota presque toujours avec le parti dominant dans l'assemblée; cependant il y réclama un sursis à l'exécution de la loi contre les émigrés, en faveur de son père, et répandit des larmes en avançant plusieurs faits qui furent démentis peu de jours après, par une lettre du maréchal, rendue publique, et qui fit beaucoup de bruit. A la fin de la session, Victor de Broglie fut employé comme maréchal de camp à l'armée du Rhin. Lorsqu'on lui présenta les décrets du 10 août qui suspendaient le roi, il refusa de les reconnaître, et fut destitué par les commissaires de l'assemblée. Il se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit au président de la convention, pour justifier sa conduite et protester de son patriotisme. Revenu à Paris, il se présenta à la barre de la convention à la tête d'une députation de la section des Invalides : mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 juin 1794; il était âgé de trente-sept ans. On a de lui un *Mémoire sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin*, adressé à l'assemblé législative. — Son frère cadet, prince de Revel, tint une conduite toute opposée dans le cours de la révolution, et il suivit le maréchal dans son émigration. Il est mort en Allemagne, à l'âge de trente ans. K.

BROGNI (Jean Allarmet, connu sous le nom de *cardinal* de), né en 1342, était fils d'un paysan du village de Brogni, à une lieue d'Anneci, sur la route de Genève. Il était occupé à garder un troupeau, lorsque des religieux, qui allaient à Genève, et qui lui demandaient le chemin, furent frappés de sa physionomie spirituelle et de son intelligence prématurée. Ils lui proposèrent de les suivre, en promettant de lui faciliter les moyens d'étudier; le jeune berger ne demandait pas mieux. Son père y ayant donné son consentement, il suivit ses protecteurs à Genève, et travailla avec tant d'ardeur, que bientôt il se fit distinguer par ses talents. Quelque temps après, un cardinal le détermina à le suivre à Avignon, pour continuer ses études sous de plus habiles professeurs: il s'y appliqua surtout à l'étude du droit canonique, fut reçu docteur, et acquit bientôt une telle réputation, qu'on le consultait de toutes parts sur les difficultés les plus épineuses, et l'archevêque du Vienne s'estima heureux de l'avoir pour son vicaire-général dans la ville de Romans. Le pape Clément VII, de la maison de Genève, siégeait à Avignon; instruit du mérite et des talents du jeune docteur, il lui confia l'éducation d'Hum-

bert de Thoire de Vilars, son neveu. L'élève profita si bien sous un tel maître, que le pape, émerveillé des connaissances du jeune de Thoire, combla de bienfaits son instituteur, le créa cardinal en 1385, lui donna l'évêché de Viviers, et, quelque temps après, l'archevêché d'Arles. Pierre de Lune, qui, sous le nom de *Benoît XIII*, remplaça Clément VII sur le siége d'Avignon, nomma le cardinal de Brogni évêque d'Ostie et de Veletri, et le fit vice-chancelier de l'Eglise romaine. Malgré les sentiments qui l'attachaient à son bienfaiteur, le cardinal d'Ostie, ou de Viviers (car on le désigne souvent sous ces deux titres) mit tout en œuvre pour engager Pierre de Lune à faire cesser, par une démission volontaire, le scandale d'un schisme dont l'Eglise gémissait depuis si longtemps. N'ayant pu l'y déterminer, il passa lui-même en Italie avec dix autres cardinaux, pour favoriser la convocation du concile de Pise. Alexandre V, que l'Italie reconnaissait pour pape, lui confirma la collation de l'évêché d'Ostie, et le nomma chancelier de l'Eglise en 1409. Son intégrité et son désintéressement étaient si connus, qu'on lui confia l'administration d'un grand nombre d'évêchés, dont il n'employa les revenus qu'à des fondations d'utilité publique, ou pour subvenir à des besoins pressants de l'Eglise romaine. Le roi de Naples, Ladislas, s'étant emparé de Rome, le cardinal prêta jusqu'à 27,000 écus d'or au pape Jean XXIII, qui, avec ce secours, leva quelques troupes, reprit sa capitale, et rétablit son pouvoir dans la ville de Bologne. L'extinction du schisme, et le maintien de l'autorité de l'Eglise, menacée en Allemagne par les nouvelles opinions des Hussites, étaient ce qui affectait le plus ce pacifique cardinal. Malgré son grand âge, il se rendit à Constance au mois d'août de l'année 1414, pour s'y concerter avec les magistrats et les commissaires impériaux sur la tenue du concile qui devait rendre la paix à l'Eglise. Il le présida depuis la sixième session jusqu'à la quarante-unième (1415-1417), pendant la vacance du Saint-Siége, et eut jour et nuit des conférences avec l'empereur Sigismond, avec les princes et avec les prélats, pour en accélérer l'heureuse issue. Sa présidence fut marquée par de grands événements : il prononça la sentence de déposition contre le pape Jean XXIII, qui avait convoqué le concile; il reçut l'abdication de Grégoire XII, qui, en récompense de sa soumission, fut déclaré doyen des cardinaux, et déchargé de tout ce qui pouvait s'être passé d'irrégulier pendant son pontificat; enfin, il lut la sentence de déposition contre l'anti-pape Benoît XIII (Pierre de Lune), qui, se refusant à toute soumission, fut déclaré parjure, schismatique et hérétique. Le Saint-Siége étant décidément vacant, le cardinal de Brogni, qui présidait le conclave, eût pu facilement réunir en sa faveur les suffrages des cardinaux; mais, éloigné de toute vue ambitieuse, il fit tomber le choix sur le cardinal Colonne, et le couronna le 14 novembre 1417, sous le nom de *Martin V*. Avant de procéder à cette élection, le concile voulut terminer l'affaire des Hussites. Brogni, touché des malheurs de Jean Hus, le visita dans sa prison, cherchant à vaincre son obstination par tous les raisonnements que la douceur et la charité chrétienne pouvaient inspirer. Les protestants reconnaissent eux-mêmes qu'il montra pour cet infortuné la tendresse d'un père; mais ce novateur étant demeuré inflexible, le cardinal ne put se dispenser de prononcer la sentence qui condam-

naît sa doctrine, et qui abandonnait sa personne au bras séculier (1). Ce concile étant terminé en 1418, Brogni accompagna Martin V à Genève et à Rome. En 1422, il fut transféré du siége d'Arles à celui de Genève. Quoique ce dernier fût d'un revenu bien inférieur, il consentit avec plaisir à cette translation, qui le plaçait dans le diocèse où il était né, et où il se flattait d'être plus agréable au peuple qu'un étranger. Son grand âge l'empêcha d'en venir prendre possession, et il mourut à Rome le 15 février 1426, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il voulut être enterré à Genève, dans la chapelle des Maccabées, qu'il avait fondée. Il avait voulu établir dans la même ville une université; mais le peuple s'y refusa, dans la crainte que les étudiants trop nombreux ne troublassent la tranquillité publique. Il tourna donc d'un autre côté ses vues bienfaisantes, et fonda le collége de St.-Nicolas, à Avignon, pour vingt-quatre étudiants, dont un tiers devait être du diocèse de Genève, et, par préférence du mandement d'Anneci, un tiers de la Savoie, et l'autre tiers, des diocèses de Vienne et d'Arles. Il légua à ce collége sa nombreuse bibliothèque, dont beaucoup de livres étaient écrits de sa main. Il fonda l'hôpital d'Anneci, et plusieurs établissements de ce genre; il avait des manufactures pour habiller les indigents, il bâtissait des maisons aux pauvres, mariait souvent de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il dotait. Il nourrissait régulièrement trente pauvres chaque jour, et il ordonna par son codicile que cette œuvre de charité fût continuée pendant une année entière après sa mort. Passant au village de Brogni, il voulut dîner avec tous les vieillards du lieu, et, par son testament, il laissa des legs à toutes les filles ou veuves des environs d'Anneci qui se trouveraient être de ses parentes; car, loin de rougir de son humble origine, il en voulut laisser à la postérité des monuments authentiques, par des sculptures et des peintures qu'on a pu voir long-temps à la chapelle des Maccabées, et dont quelques-unes se conservent encore dans la bibliothèque publique de Genève. On y voyait un enfant gardant des cochons sous un arbre, ailleurs des glands et des feuilles de chêne, plus loin des souliers, pour conserver le souvenir de la générosité d'un cordonnier, qui lui fit crédit de quelques deniers qui lui manquaient pour payer une paire de souliers (apparemment lorsqu'il partit à pied pour Avignon), et lui dit en riant qu'il lui paierait le surplus quand il serait cardinal: Brogni, parvenu à cette dignité, se souvint de sa parole, et lui donna la charge de son maître-d'hôtel. Ces anecdotes et d'autres pareilles, conservées par la tradition, ont probablement donné lieu à Gregorio Leti, qui était à Genève quand il composa son roman historique, intitulé: *Vie du pape Sixte-Quint*, d'attribuer à ce pape plusieurs traits de la première enfance du cardinal de Brogni. L'abbé Giraud Soulavie a composé une *Histoire de Jean d'Alonzier Allarmet de Brogni, cardinal de Viviers* (Paris, 1774, in-12). Cet ouvrage, imprimé très incorrectement, n'a pas été publié, et l'auteur n'en a fait tirer que quelques exemplaires pour ses amis; c'est ce que nous apprend une note de Mercier de Saint-Léger. On trouvera des notices plus authentiques sur ce cardinal dans les *Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique des*

(1) « *Consilium patris, hoc est cardinalis Ostiensis, quem sic nominat ne, eum in periculum conjiciat, videbatur enim cardinalis dictus minimè malè velle Hussio.* » (*V.* les OEuvres de Jean Hus, Nuremberg, 1558, t. I, p. 70).

diocèses de Savoie, par Besson; Nancy (Anneci), 1759, in-4°. On y trouve le testament du cardinal, son codicile, et son oraison funèbre, prononcée à Rome en 1426, par François Blanchi de Vellate. On peut voir aussi l'acte de fondation du collége St.-Nicolas, inséré dans les Rapports et Arrêtés de la commission des hospices civils d'Anneci, an 7 (1799), in-4°. Cette pièce est curieuse par le détail que le cardinal y donne de ses créances. Dans le nombre des banquiers chez lesquels il avait placé des capitaux, il nomme trois maisons différentes établies à Florence, sous la raison de Médicis et compagnie : « *Item per Joannem de Medicis, et Hilarionem de Bardis, et alios socios eorum; item per Aneraldum de Medicis*, etc. » C. M. P.

BROHON (Jean), médecin à Coutances, au 16e. siècle, a laissé : I. *De stirpibus vel plantis ordine alphabetico digestis epitome*, Caen, 1541, in-8°. : ce n'est autre chose qu'une réimpression de l'*Epitome in Ruellium*, publié, en 1539, par Léger-Duchêne ; II. *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, etc., *plus un Traité présagique des comètes*, Paris, 1568, in-8°.; III. *Almanach* ou *Journal astrologique, avec les jugements prognostiques pour l'an* 1572, Rouen, 1571. — Brohon (Jacqueline-Aimée), morte à Paris, le 18 octobre 1778, composa deux romans : I. *les Amans philosophes*, ou *le Triomphe de la raison*, 1745, in-12; II. *les Tablettes enchantées*. Dégoûtée tout à coup des applaudissements que lui avaient valus ces ouvrages, elle se retira dans la solitude, et s'y livra, pendant quatorze ans, à la prière et à la contemplation. On a publié en 1791 des *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, in-12, et, en 1799, un extrait de ses ouvrages, sous le titre de *Manuel des victimes de Jésus*, ou *Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*, in-8°. A. B—t.

BROKES (Henri), jurisconsulte, né à Lubeck en 1706, fit ses études à Wittenberg, à Halle, à Leipzig, occupa, en 1740, une chaire de droit à Wittenberg, et fut nommé, en 1768, bourgmestre dans sa patrie, où il mourut, le 21 mai 1773. On a de lui un grand nombre de traités; les principaux sont : I. *Historia juris Romani succincta*, Wittenberg, 1732, in-8°., et 1742, in-8°.; II. *Collegium juris theticum, prima juris civilis fundamenta juxta seriem Pandectarum exhibens*, ibid., 1733, in-8°.; III. *De Cicerone juris civilis teste ac interprete, dissertationes tres*, 1738-39-41; IV. *Selectæ observationes forenses*, Jena, de 1748 à 1751, et Lubeck, 1765, in-4°. et in-fol., etc. G—t.

BROKES. *Voy.* Brockes.

BROKESBY (François), ecclésiastique anglais, non conformiste, né à Stoke, dans le comté de Leicester, mort vers l'année 1718, fut associé du collége de la Trinité à Oxford, et recteur de Rowley, dans le comté d'York. On a de lui une *Vie de J.-C.*; une *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles et le commencement du 4e.* 1712, in-8°. en latin, bon ouvrage, mais peu connu hors de l'Angleterre; et la *Vie de Henri Dodwell*, Londres, 1715, 2 vol. in-8°. en anglais. On lui attribue un traité intitulé : *De l'Education, par rapport aux écoles de grammaire et aux universités*, 1710, in-8°., et il a eu part à la compilation publiée par M. Nelson, sous le titre de *Fêtes et Fastes de l'Eglise d'Angleterre*. X—s.

BROME (Richard), auteur comique anglais, qui vivait sous le règne de Charles Ier., avait été, dans sa jeunesse, domestique de Ben-Johnson. Ses pièces, au nombre de quinze, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères. Elles obtinrent un grand succès dans leur nouveauté, et plusieurs, à l'aide de quelques changements, ont reparu depuis, avec honneur, sur la scène anglaise, particulièrement sa comédie intitulée: *la Troupe joviale*. Brome mourut en 1652. Dix de ses comédies ont été publiées ensemble par Alexandre Brome, en 2 vol. in-8°., 1653-59. — Brome (Alexandre), poète anglais, et procureur près la cour du lord-maire de Londres, sous le règne de Charles II, né en 1620, mort en 1666, se fit remarquer parmi les plus chauds partisans de la cause royale. Il est auteur d'une grande partie des odes, sonnets, chansons, épigrammes, etc., qui furent publiés contre les républicains, pendant la rebellion, et sous le protectorat de Cromwell. Après la restauration, ces différentes pièces de Brome furent imprimées ensemble avec ses épîtres et autres poésies, 1661, 1 vol. in-8°. Il a aussi publié une traduction d'Horace, faite en commun avec d'autres auteurs, et qui est assez estimée; et une comédie intitulée *les Amans rusés*. — Brome (Jacques), a publié quelques relations de voyages; la plus connue est intitulée: *Travels in England, to Scotland and Wales*, Londres, 1700; ibid, 1707, in-8°.; la 1re. édition avait paru sous le nom de Roger. On estime aussi son voyage en Espagne et en Italie, *Travels trough Portugal, Spain, and Italy*, Londres, 1712, in-8°. X—s.

BROMEL (Olaus), médecin et botaniste suédois, né en 1639, dans la province de Néricie, mort en 1705, a publié un petit ouvrage sur les plantes des environs de Gothembourg, sous le titre de *Chloris Gothica*, Gothembourg, 1694, in-8°. Ce pays, situé sous le 57e. degré de latitude, ne possède qu'un petit nombre de plantes, parmi lesquelles il y en a très peu de remarquables, et dont aucune ne lui est particulière. Cet ouvrage n'a d'autre mérite que d'être le premier qui ait fait connaître authentiquement les plantes de Suède. A la suite de sa *Chloris*, ou *Flore*, il a donné le catalogue des livres de botanique de sa bibliothèque, et l'on voit, par le nombre de ces livres, qu'il étudiait cette science avec beaucoup de zèle, et sous tous ses rapports. On a encore de lui: I. un traité sur le Houblon, qui est estimé, *Lupulogia*, etc., Gothembourg, 1687; Stockholm, 1740; II. *De pleuritide, disputatio medica*, Upsal, 1667, in-4°.; III. *De lumbricis terrestribus, illorumque in medicinâ proprietatibus, atque recto usu*, la Haye, 1673, in-4°.; IV. *Catalogus generalis, seu Prodromus indicis specialioris rerum curiosarum, tam artificialium quam naturalium, quæ inveniuntur in Pinacothecâ Olai Bromellii*, Gothembourg, 1698, in-4°. C'est la description d'un cabinet qu'il s'était formé, et son dernier ouvrage. Plumier lui a dédié un genre de plantes, sous le nom de *Bromelia*; il ne renfermait que quelques plantes d'Amérique; mais il est devenu plus nombreux et plus intéressant, depuis que Linné y a réuni l'ananas, dont l'espèce le plus généralement cultivée en Europe pour son fruit, qui fait les délices de nos tables, est nommée *bromelia ananas*. Olaüs Bromel avait accompagné, en qualité de médecin, plusieurs ambassades suédoises en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. — Bro-

MEL (Magnus von), fils d'Olaüs, né à Stockholm en 1679, mort en 1731, fut premier médecin du roi de Suède, et président du collége de médecine de Stockholm. Il avait fait ses études à Leyde et à Oxford, et il fut reçu docteur à Reims. Il a publié un ouvrage intitulé : *Lithographiæ Suecanæ specimen*, etc., qui a paru successivement dans les *Acta litterar. Suec.*, depuis 1725, jusqu'en 1730. L'auteur y décrit, non seulement les marbres et les autres pierres proprement dites, mais aussi toutes les concrétions pierreuses, même celles qui se forment dans la vessie de l'homme, et dans celle des animaux. Il a composé quelques écrits peu importants sur la médecine; il a beaucoup contribué à répandre en Suède l'étude des sciences physiques. Dans les *Acta litteraria Sueciæ* de 1730, il a aussi donné *Historia numismatica senatorum et magnatum Sueciæ.* D—P—s.

BROMPTON (JEAN), bénédictin anglais, abbé de Jorevall, ou Jerevall, dans le comté d'York, n'est connu que pour avoir donné son nom à une Chronique, qui n'est pas de lui, mais qui, sans lui, aurait sans doute été perdue. Cette Chronique comprend un espace de six cent dix ans, depuis l'an 588 que S. Augustin arriva en Angleterre, jusqu'en 1198, époque de la mort de Richard Ier. Elle fut imprimée, avec neuf autres ouvrages historiques, par les soins de Roger Twisden, Londres, 1652, in-fol. On présume que l'auteur vivait sous le règne d'Édouard III. Il a copié Hoveden en beaucoup d'endroits de son ouvrage. X—s.

BRONCHORST (JEAN), connu aussi sous le nom de *Noviomagus*, qu'il a mis à quelques-uns de ses ouvrages, parce qu'il était de Nimègue, naquit en 1494. Après son cours de philosophie, il fut créé maître ès-arts à Rostock vers 1512. Il eut une chaire de mathématiques dans cette université, puis fut professeur de philosophie à Cologne. Il retourna, vers 1550, dans les Pays-Bas, et fut fait recteur de l'école de Deventer. Les troubles que la réforme excita dans cette ville l'en firent sortir. Il vint mourir à Cologne en 1570. On a de lui : I. *De astrolabii compositione*, Cologne, 1533, in-12; II. *Apologia pro identitate auctoris librorum de cœlesti hierarchiâ cum Dionysio Areopagitâ, de quo Paulus in Actis Apost. cap.* XVII; III. *S. Dionysii Areopagitæ martyrium latinè versum*, traduction faite sur le manuscrit grec d'une pièce apocryphe. Ces deux opuscules sont imprimés à la suite des commentaires de Denys le Chartreux sur le prétendu S. Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536. IV. *Scholia in dialecticam Georgii Trapezuntii, adjecto Gilberti Porretani libello de principiis, interprete Hermolao Barbaro, et suis ad eum scholiis*, Cologne, 1536, in-8°.; Paris, 1537; Lyon, 1537, in-8°.; V. *Bedæ presbyteri opuscula complura de temporum ratione diligenter castigata*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de plusieurs œuvres de Bède le Vénérable sur la physique, sur le calendrier, et sur la chronologie, continué jusqu'en 1531, avec des notes de Bronchorst. VI. *De humeris libri duo*, 1539, in-12; 1544, in-12; VII. *Ptolemæi libri octo de geographiâ, è græco denuò traducti*, Cologne, 1540, in-12. Cette édition, inconnue à Fabricius, est la plus commode de toutes, à cause de son format; elle a servi de guide à Mercator pour dresser ses cartes, parce qu'il a reconnu que l'éditeur avait réellement traduit et corrigé son auteur d'après des manuscrits grecs. VIII. *Etymologia*

grammaticæ latinæ, plusieurs fois imprimée. Paquot cite une édition donnée à Deventer, 1559, in-12. IX. Une édition avec préface de l'*Introductio ad sapientiam Joannis Ludovici Vivis*, Deventer, 1558, in-12. Il paraît qu'il avait composé des commentaires (inédits) sur divers livres d'Aristote. Foppens lui attribue *Urbis Pictaviensis tumultus*, 1562, in-8°.; mais ce petit poëme, relatif aux guerres des Huguenots, a pour auteur Florent Brouchorst, jésuite, né à Leyde, vers 1520, mort le 14 juin 1610. — Everard Bronchorst, né à Deventer, en 1554, était fils de Jean Bronchorst, fut professeur en droit à Erfurt et à Leyde, et mourut le 27 mai 1627. Outre plusieurs livres de droit, peu consultés aujourd'hui, on lui doit une traduction latine des *Proverbia græcorum*, recueillis par Jos. Just. Scaliger. A. B—t et W—r.

BRONCKHORST. Nom de trois peintres hollandais, dont le plus ancien, Bronckhorst (Pierre), naquit à Delft, le 16 mai 1588. Il peignait des vues d'Églises extérieures ou intérieures, et ornait ses tableaux de traits historiques, propres à corriger la froideur du genre. Descamps assure que ses tableaux sont d'un beau fini, qu'il entendait l'architecture, et que ses petites figures étaient bien peintes et de bonne couleur. Il cite, comme ses principaux ouvrages, deux tableaux faits pour la ville de Delft; l'un, représentant *le Temple où Salomon prononce son premier jugement*; l'autre, *le Temple d'où J.-C. chasse les marchands*. Pierre Bronckhorst mourut le 22 juin 1661, à soixante-treize ans. — Bronckhorst (Jean van), né à Utrecht en 1603, étudia d'abord chez Jean Verburg, peintre sur verre, et sous plusieurs autres maîtres connus. L'amitié et les conseils de Corneille Poëlembourg lui firent prendre le parti de peindre à l'huile; mais cet artiste étant passé en Angleterre, Jean van Bronckhorst ne dut plus rien qu'à lui-même. Ses tableaux n'en furent pas moins recherchés. Parmi ses peintures sur verre, on estime surtout celles de la nouvelle église d'Amsterdam. L'année de sa mort est inconnue. — Bronckhorst (Jean), né à Leyde, ayant perdu son père à treize ans, débuta comme notre Claude Lorrain, mais sans atteindre à la célébrité de ce grand peintre. Sa mère le plaça chez un de ses parents, pâtissier à Harlem. En 1670, il exerçait ce métier, lorsqu'il se maria dans la ville de Hoorn. Ce fut alors qu'il se livra à son goût pour la peinture, en commençant par dessiner, puis par peindre à gouache des oiseaux de toute espèce d'après nature. Il disait, en plaisantant, que « s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. » On vante la légéreté de son travail, la vérité de son imitation, et l'harmonie qu'il savait mettre entre les objets peints sur le devant et les fonds de ses tableaux. A ces détails, Descamps ajoute que Jean Bronkhorst fit un grand volume, plein de dessins, parmi lesquels il y en a de coloriés. Le musée Napoléon ne possède aucun ouvrage de ces trois peintres. D—t.

BRONGNIART (Auguste-Louis), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où ces deux sciences comptaient à Paris peu de professeurs. La facilité avec laquelle il s'énonçait, la clarté de ses démonstrations, le firent nommer professeur au collége de pharmacie, et, lorsque Rouelle le jeune mourut, il fut appelé à la chaire de professeur de chimie appliquée aux arts, et se trouva collégue de Fourcroy au lycée Répu-

blicain et au jardin des Plantes. Pendant une partie de la révolution, il remplit les fonctions de pharmacien militaire, puis fut professeur au muséum d'histoire naturelle. Il est mort à Paris le 24 février 1804. Il a publié un *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances*, ou *Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science*, Paris, 1778, gros in-8°. Il a travaillé, en 1792, avec Hassenfratz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et à d'autres feuilles périodiques. C. G.

BRONIOVIUS, ou BRONIOWSKI (MARTIN), fut deux fois ministre de Pologne en Tatarie, au commencement du 17e. siècle. On a de lui, en polonais, la *Relation de deux victoires remportées sur les Tartares par les Polonois en* 1620 *et* 1624, et, en latin, *Descriptio Tartariæ*, à la suite de la *Moscovia* d'Ant. Possevin, Cologne, 1595, in-fol. Il a aussi donné une description de la Moldavie et de la Valachie. C—AU.

BROOKE (HENRI), poète anglais, naquit en 1706, d'un ecclésiastique irlandais. Il fut élevé dans le collége de Dublin, et destiné à la profession des lois. Nommé, très jeune, tuteur d'une très jeune cousine, il prit pour elle et lui inspira une passion qui se termina fort promptement par le mariage, puisque sa femme n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'elle lui donna un premier enfant, qui, dans une heureuse union de près de cinquante ans, fut suivi de seize autres, en sorte que le bonheur conjugal, qui l'avait d'abord éloigné du monde et des affaires, le força bientôt de s'y rejeter pour trouver des moyens de subsistance. Il suivit quelque temps, malgré lui, la profession d'avocat consultant : son goût dominant était pour la poésie et la littérature. Ce goût, fortifié par la société de Pope et de Swift, avec lesquels il s'était intimement lié pendant le séjour qu'il avait fait à Londres pour y étudier le droit, s'était déjà manifesté, dans un second voyage à Londres, par un poëme philosophique sur *la beauté universelle*. Dans un troisième voyage, Brooke sentit réchauffer sa veine ; il composa et fit représenter à Dublin sa tragédie de *Gustave-Vasa*, pièce remarquable par les sentiments de liberté dont elle est remplie, et qui produisit un tel effet que le parlement crut en devoir défendre la représentation ; ce qui augmenta tellement l'enthousiasme que, lorsqu'en 1739, la pièce fut publiée par souscription, elle rapporta à l'auteur beaucoup plus que n'aurait pu faire la représentation. Elle lui valut aussi la protection de Frédéric, prince de Galles, qui se déclarait alors l'appui des lettres et de la liberté; mais cette protection ne lui procurant que des promesses dont il n'était probablement pas en état d'attendre l'effet, il y renonça pour retourner à la campagne, le seul lieu où il pût vivre à la fois avec l'économie qui convenait à sa situation, et dans l'indolence qui convenait à son caractère. Il en fut de nouveau tiré par la protection de lord Chesterfield, qui lui donna une place dans l'administration. Il retourna ensuite à la campagne, et continua de s'y livrer à la littérature. Il composa plusieurs tragédies, *le Comte de Westmoreland*, joué à Dublin en 1745; *le Comte d'Essex*, joué à Dublin en 1749, et à Drury-Lane en 1760; plusieurs pièces qui ne furent point reçues au théâtre; quelques petits poëmes, parmi lesquels on distingue *The female seducers*, fable insérée dans le recueil de

Moore, intitulée : *Fables for the female sex;* plusieurs ouvrages en prose, un entre autres en faveur des catholiques d'Irlande; plusieurs romans, entre autres *le Fou de qualité*, publié en 1766, ouvrage ingénieux, d'un ton original et un peu bizarre, et qui obtint un grand succès; *Juliette Grenville*, imprimé en 1774, mais qui, composé dans les dernières années de sa vie, indique le déclin de ses facultés. Des malheurs avaient contribué à les affaiblir. Quoique Brooke eût obtenu des succès, ils n'avaient pas été assez constants pour lui procurer une aisance proportionnée aux besoins d'un caractère généreux et imprévoyant. Dans le moment d'éclat que lui avait donné *Gustave Vasa*, Garrick avait désiré de l'attacher à son théâtre. Brooke refusa ses propositions avec quelque hauteur; peut-être plus tard il aurait pu se montrer plus traitable, mais plus tard les propositions ne s'étaient pas renouvelées. Il s'était vu obligé de vendre les biens qu'il tenait de sa famille, et de se réduire par degrés à l'habitation d'une petite ferme. Il n'avait pu trouver dans son esprit, aimable et doux, plutôt qu'énergique, de quoi supporter l'adversité qui l'atteignit dans sa vieillesse. La mort de sa femme, qu'il n'avait cessé de chérir tendrement, et la perte de celui de ses enfants qu'il aimait le plus, achevèrent de l'accabler. Il languit quelque temps dans un état d'enfance presque absolue, et mourut en 1783. Tous ses ouvrages, excepté ses romans, ont été réunis en 4 vol. in-8°., 1780. *Gustave Vasa* a été traduit en français par Maillet du Clairon, 1766, in-8°. S—D.

BROOKE (Françoise), fille d'un ecclésiastique anglais, nommé *Moore*, se distingua également par ses agréments, son esprit et ses talents littéraires. Le premier ouvrage par lequel elle se fit connaître est une espèce de journal intitulé la *Vieille Fille*, commencé le 15 novembre 1755, continué jusqu'à la fin de juillet 1756, et dont les numéros ont été depuis recueillis en 1 vol. in-12. Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres l'*Histoire de Julie Mandeville*, imprimée en 1763. Ce roman, dans le genre de ceux de Richardson, fut lu avec beaucoup d'avidité, obtint l'approbation générale, quoiqu'on eût désiré que la catastrophe en fût moins lugubre, et a été traduit en français (*Voy.* Bouchaud). Elle donna la même année une traduction des *Lettres de Julie Catesby*, roman de Mme. Riccoboni, et partit quelque temps après pour le Canada, avec son mari, nommé chapelain de la garnison de Quebec. Ce fut là qu'elle prit l'idée des scènes pittoresques qu'elle a décrites dans son *Histoire d'Emilie Montague*, roman très agréable, publié en 1769, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé depuis, et qui est devenu un livre assez rare; il a été traduit en français, par Frenais, Paris, 1770, 4 part. in-12. De retour en Angleterre, elle se lia avec ce que Londres possédait de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson. Elle mourut en 1789, quelques jours après son mari. Parmi ses autres productions, on distingue : 1°. *Virginie, tragédie, suivie d'odes, de pastorales et de traductions*, 1756, in-8°.; 2°. *Mémoires du marquis de St.-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12; 3°. *l'Excursion* ou *l'Escapade*, 2 vol. in-12, 1777; il a été traduit par Henri Rieu, Lausanne, 1778, 2 parties, in-12 : c'est un roman satirique, dirigé contre Garrick, alors directeur du théâtre de Drury-

Lanc, qui avait rejeté une de ses pièces; 4°. *Eléments de l'histoire d'Angleterre*, traduits du français de l'abbé Millot, 1771, 4 vol. in-12; 5°. *le Siége de Sinope*, tragédie médiocre, représentée à Covent-Garden, en 1781; 6°. *Rosine*, drame en musique, représenté avec un grand succès, à Covent-Garden, en 1782. C'est en Angleterre l'ouvrage le plus célèbre de l'auteur. X—s.

BROOKES (Richard), médecin de Londres, du 18e. siècle, connu par plusieurs ouvrages, tous écrits en anglais, et dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues. Les principaux sont : I. *Histoire naturelle du chocolat*, Londres, 1730, in-8°.; II. *Histoire de la Chine, de la Tartarie chinoise, de la Corée et du Tibet*, d'après les pères Du Halde et Lecomte, Londres, 1741, 4 vol. in-4°., fig.; III. *Pratique générale de médecine*, ibid, 1751, 2 vol. in-12; IV. *Introduction à la médecine et à la chirurgie*, ibid, 1754; ibid, 1763, in-8°.; V. *Nouveau système d'histoire naturelle*, Londres, 1763, 6 vol. in-12, avec 137 planches assez médiocres. L'ouvrage est peu exact et sans ordre systématique; les végétaux, par exemple, qui forment le 5e. volume, sont par ordre alphabétique. VI. *Précis des Pharmacopées de Londres et d'Edimbourg*. On l'a traduit en allemand, Berlin, 1770. VII. Böhmer lui attribue un traité sur l'art de la pêche, *the Art of angling Rok and sea fishing*, 2e. édition, Londres, 1743, petit in-12, avec 133 fig. C. M. P.

BROOKS (François), né à Bristol, était marin de profession. Il venait de quitter Marseille, et retournait dans sa patrie, lorsqu'en août 1681, le navire sur lequel il naviguait fut pris par un corsaire de Tanger. Conduit à Salé, puis à Miquenez, Brooks y trouva plusieurs de ses compatriotes qui gémissaient dans l'esclavage. Ceux-ci avaient adressé, l'année précédente, une supplique à Charles II, leur souverain, pour qu'il les délivrât de captivité. Ce prince, sensible à leurs maux, envoya un agent pour traiter de leur rançon avec l'empereur de Maroc. La négociation eut le succès le plus heureux, et l'agent anglais partit pour Tanger, emmenant ses compatriotes et les Portugais qu'il avait rachetés; mais les chefs des juifs ayant offert une somme d'argent aussi considérable que celle qu'avait promise l'agent, si l'empereur voulait lui accorder les esclaves chrétiens pour travailler à la construction du village des juifs, le despote sans foi fit courir après les chrétiens, qui furent contraints de reprendre leurs chaînes. Brooks fait un tableau déchirant du mauvais traitement et des cruautés affreuses que les malheureux captifs éprouvaient, souvent même de la main de l'empereur. Ce forcené était Muley-Ismaël, dont d'autres voyageurs ont tracé un portrait non moins hideux. Brooks supportait depuis onze ans ce triste sort, lorsqu'un More, touché de compassion, lui proposa de le conduire à Mazagan, alors en la possession des Portugais. Brooks accepta ses offres, à condition qu'il emmenerait aussi deux de ses compatriotes. Ils sortirent de Miquenez en juin 1692. Ils parcoururent un pays aride et infesté par les lions, ne voyageant que la nuit, de crainte d'être découverts et trahis. Ils endurèrent, durant ce voyage, tous les tourments imaginables de la faim et de la soif, et passèrent quelques rivières avec grand péril. Un jour, le More, pour soulager ces infortunés, alla à une bourgade voisine vendre sa besace, et, avec le produit, leur ache-

ta du pain. Ils arrivèrent vers le milieu de juillet à Mazagan, où ils furent accueillis par le gouverneur, et ensuite s'embarquèrent pour Lisbonne, où on les présenta au roi de Portugal. Brooks recommanda à sa bienfaisance les chrétiens captifs; il alla ensuite en Hollande, d'où il passa en Angleterre. Sa relation, publiée sous ce titre : *Navigation faite en Barbarie, par François Brooks*, trad. de l'anglais, Utrecht, 1737, in-12, est assez rare. E—s.

BROOME (GUILLAUME), auteur anglais du 18e. siècle, né de parents obscurs dans le Cheshire, fut élevé au collége d'Eton, d'où il passa à l'université de Cambridge. Une grande facilité à faire des vers lui valut de bonne heure, parmi ses condisciples, le surnom de poète. Son premier ouvrage fut la traduction en prose de l'*Odyssée*, qu'il fit conjointement avec Ozell et Oldisworth. Pope l'employa à extraire des passages d'Eustathe, pour les notes de sa traduction de l'*Iliade*, et le succès de cet ouvrage l'ayant engagé à donner la traduction de l'*Odyssée*, il jeta les yeux sur Fenton et Broome, pour l'aider dans cette vaste entreprise. Il se réserva la moitié du travail, et partagea l'autre moitié entre ses deux associés, donnant quatre chants à traduire à Fenton, et huit à Broome, à qui il confia en outre la rédaction de toutes les notes. Fenton reçut de Pope 300 liv. sterl., et Broome 500, et une centaine d'exemplaires de l'ouvrage. Le salaire n'était pas proportionné : Broome se plaignit, parla hautement de Pope, comme d'un homme intéressé, avare, et finit par s'attirer toute l'animosité du poète, qui, non seulement le nomma avec mépris dans la *Dunciade*, mais, dans son traité du *Bathos*, le présenta comme un de ces perroquets « qui répètent les paroles des autres d'un ton rauque et étrange qui semble les leur rendre propres. » On dit qu'ils se réconcilièrent par la suite. Broome mourut à Bath, en 1745, après avoir joui de quelques bénéfices ecclésiastiques. On a aussi de lui un recueil de poésies, et la traduction en vers de quelques odes d'Anacréon, publiée, sous le nom supposé de Chester, dans le *Gentleman's Magazine*. C'était, suivant Johnson, un véritable érudit, un pur versificateur, un homme tout-à-fait étranger aux usages et au ton du monde. Mais comment un pur versificateur est-il donc parvenu à faire des vers que, de l'aveu de Johnson lui-même, on ne peut guère distinguer d'avec ceux de Pope? Il est vrai que Pope les retouchait, et disait même qu'il avait plus de peine à corriger les vers de Broome, que ceux de son coopérateur Fenton. S—D.

BROSIUS (JEAN-THOMAS), conseiller intime de l'électeur palatin dans les duchés de Juliers et de Berg, et syndic de l'ordre teutonique, a laissé : *Annales Juliæ montiumque comitum, marchionum et ducum*, ouvrage publié après sa mort, par Ad. Mich. Mazzius, à Cologne, 1731, 3 vol. in-fol. Selon quelques bibliographes, Jean Buchel, bibliothécaire à Heidelberg, était le véritable auteur de cette compilation historique. G—T.

BROSSARD (SÉBASTIEN DE), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, et chanoine de cette église, mourut le 10 août 1730, âgé de plus de soixante-dix ans. Il a été un des plus savants musiciens de la France, sous le double rapport de la théorie et de la pratique. Son *Dictionnaire de musique*, ouvrage dont celui de J.-J. Rousseau, sur la même matière, a mon-

tré l'insuffisance, contient une explication dogmatique des termes grecs, latins et italiens, relatifs à la musique, 1re. édition, 1703, 1 vol. in-fol., et 2e. édition, 1705, 1 vol. in-8°.; la 6e. édition (Amsterdam, in-8°.) est sans date. Sa *Lettre en forme de dissertation à M. Demoz, sur sa nouvelle méthode d'écrire le plainchant et la musique*, a paru en 1729, 1 vol. in-4°. En musique pratique, Brossard a composé un *Prodromus musicalis*, 2 vol. in-fol.; 2 livres de Motets, à une, deux et trois voix avec instruments, 1702, in-fol.; neuf leçons de *Ténèbres* et un recueil d'airs à chanter. Tous ces ouvrages ont été imprimés par Ballard. Brossard avait rassemblé une nombreuse bibliothèque de musique, dont il avait dressé lui-même le catalogue raisonné, et qu'il donna à Louis XIV. Ce prince, en l'acceptant, lui accorda une pension de douze cents livres sur un bénéfice, et une autre de même somme sur le trésor royal, pour sa nièce. M. Vanpraët, conservateur de la Bibliothèque impériale, a bien voulu nous communiquer le mémoire de Brossard, concernant son cabinet de musique, en voici le précis : « Ce » cabinet est des plus nombreux et » des mieux assortis que l'on con- » naisse. Pendant plus de cinquante » années, l'auteur n'a épargné ni soins » ni dépenses pour se faire le recueil » le plus complet qu'il soit possible, » de tout ce qu'il y a de meilleur et de » rare en musique, soit imprimé, soit » manuscrit. La première partie du » recueil contient les auteurs anciens » et modernes, tant imprimés que » manuscrits, qui ont écrit sur la mu- » sique en général; la seconde partie » renferme les praticiens : elle con- » siste en un grand nombre de volu- » mes ou de pièces, la plupart iné- » dits. C'est une réunion de tous les » genres de musique sacrée et profane, » vocale et instrumentale, où tout est » disposé avec ordre, ainsi qu'on peut » s'en assurer par le catalogue que » Brossard a remis à la bibliothèque » de sa majesté ». L'auteur de cet article est propriétaire du manuscrit de Brossard, renfermant une grande partie de la traduction latine de l'ouvrage allemand de Printz, sur l'histoire de la musique. F—LE.

BROSSARD, chirurgien français, qui exerçait son art à la Châtre en Berri, vers le milieu du 18e. siècle, connu pour avoir amené l'emploi de l'agaric en chirurgie pour arrêter les hémorragies. Dillen, médecin allemand, en avait déjà parlé dans les *Mémoires des curieux de la nature;* mais Brossard rappela l'usage de ce moyen, que l'académie de chirurgie approuva, et pour lequel il eut une pension et une gratification de Louis XV. Cet agaric n'agit pas par une action styptique et spéciale, comme on l'avait cru, mais en arrêtant mécaniquement le sang, qui dès-lors se coagule, et dont le caillot bouche ensuite l'ouverture faite au vaisseau, qui est le siége de l'hémorragie. C. et A.

BROSSE (Pierre de la), homme de basse extraction, naquit en Touraine, où il embrassa la profession de barbier ou de chirurgien, ce qui était la même chose de son temps. Cet homme, qui avait autant d'esprit que d'habileté, quitta sa province, se fit connaître à la cour, et devint barbier du roi S. Louis. Ayant gagné les bonnes grâces de Philippe de France, fils aîné de Louis IX, à peine ce prince fut-il sur le trône, en 1270, qu'il fit la Brosse son chambellan; bientôt Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, ne posséda plus entièrement la confiance du jeune roi, et la faveur du chambellan nuisit

beaucoup à l'autorité du premier ministre. Philippe-le-Hardi perdit, en 1271, sa première femme, Isabelle d'Arragon, dont il avait trois enfants. Il épousa, en 1274, Marie de Brabant, dont il eut un fils, tige de la branche royale d'Evreux. Ici commence un tissu d'atrocités invraisemblables, et qui n'a jamais été appuyé de preuves. La Brosse, jusque-là tout-puissant, craignit l'ascendant qu'il voyait prendre à la jeune reine, et chercha à la perdre. Louis, fils aîné de Philippe-le-Hardi, vint à mourir, et son genre de mort permit de soupçonner qu'il avait été empoisonné. La Brosse entretint le roi dans ce soupçon : même il paraît qu'il tâcha de lui persuader que c'était la jeune reine qui avait fait empoisonner le prince, et qu'elle réservait le même sort à ses frères, afin d'assurer la couronne aux enfants qu'elle pourrait avoir. On informa contre Marie de Brabant, et on lui donna des gardes. La Brosse conseilla à son jeune maître d'envoyer à Nivelle, consulter une devineresse, pour savoir si la reine était coupable. Le roi y envoya Mathieu de Vendôme, qui n'était rien moins que dans les intérêts de la Brosse, et l'on vit un principal ministre du royaume, revêtu du caractère de prêtre, aller dans un village de Flandre, consulter follement une béguine accréditée par ses impostures. Pierre, évêque de Bayeux, parent de la Brosse, fut le compagnon de voyage de l'abbé de Saint-Denis; il promit, dit-on, à la béguine de Nivelle de grandes récompenses, si elle voulait charger la reine; elle ne répondit rien que de vague et d'obscur, et le roi, instruit des démarches suspectes de l'évêque de Bayeux, commença à croire que la Brosse avait cherché à le tromper et à perdre une princesse innocente, pour régner avec plus d'empire sur son esprit. On commença même à répandre que la Brosse était coupable lui seul de la mort du prince. L'oracle de la béguine fit tomber le crédit du chambellan; une intrigue monacale acheva de le perdre. La France était alors en guerre avec Alphonse X, roi de Castille : le comte d'Artois, qui commandait l'armée française envoyée en Espagne, eut une entrevue avec ce roi, et prétendit qu'il était convenu d'avoir des intelligences à la cour de Philippe-le-Hardi, et des espions dans son conseil. On répandit le bruit que Pierre de la Brosse était le traître. Un jacobin de Mirepoix vint à la cour, demanda à parler au roi, lui remit une cassette, disant la tenir d'un inconnu qui était venu à son abbaye, où il était mort, et qui, en mourant, lui avait recommandé de remettre cette cassette au roi en mains propres. On l'ouvrit en plein conseil, et on y trouva une lettre vraie ou supposée qui prouvait la trahison de la Brosse. Il fut arrêté et conduit d'abord à Janville en Beauce, puis au château de Vincennes. Son procès ne fut point instruit publiquement; mais il fut condamné à être pendu en 1276. Les ducs de Bourgogne et de Brabant, le comte d'Artois, et une foule de seigneurs à qui sa mort était agréable, parce qu'il leur avait rendu de mauvais services auprès du roi, voulurent assister à son exécution. Rien ne prouve qu'il fût coupable de haute trahison; Mézerai, cependant, trouve « qu'il l'était assez quand il n'aurait commis d'autre crime que d'avoir obsédé son roi, et enlacé sa personne sacrée et son esprit par ses artifices ».

S—y.

BROSSE (Jean de), connu sous le nom de *maréchal de Boussac*, du nom d'une petite ville du Bourbonnais

dont il était seigneur, suivit le parti de Charles VII; mais, comme beaucoup d'autres serviteurs de ce prince, il lui fit acheter son appui et son dévouement par bien des manques de respect. Chambellan de son maître, placé spécialement auprès de sa personne, à la tête de quarante hommes d'armes entretenus par le roi, revêtu de la dignité de maréchal de France, Jean de Brosse n'en exécuta pas moins l'ordre que lui donna le connétable de Richemont, de tuer Le Camus de Beaulieu, favori de Charles VII. Le maréchal de Boussac le fit assassiner publiquement à Poitiers, presque sous les yeux du prince. « Le connestable estoit allé devers le roi, et là » lui furent remontrés les termes que » tenoit Le Camus de Beaulieu, car il » gastoit tout; si en estoit la royne de » Sicile et tous les seigneurs mal » contents: pour ce en fit le mareschal » de Boussac la raison; car il le fit » tuer; et celui mesme qui le gouver» noit l'amena au lieu attitré dans » un petit prez, proche le chasteau » de Poitiers, sur la rivière; et lors » deux compagnons qui estoient audit » mareschal de Boussac lui donnerent » sur la teste tant, qu'ils la lui fen» dirent, et lui couperent une main: » de sorte que plus il ne bougea et » s'en alla celui qui l'avoit amené, et » ramena son mulet au chasteau, là, » où estoit le roi qui le regardoit, et » Dieu sait s'il y eut beau bruit. » (*Mémoire de Richemond.*) C'était le second favori dont le connétable, d'ailleurs tout dévoué au roi de France, se défaisait sans forme juridique et de son autorité privée: Giac avait été le premier; tel était le prix que ces seigneurs altiers, mais fidèles, mettaient à leur attachement pour leur suzerain, que les circonstances forçaient à dévorer ces affronts. Le roi, par modération et par politique, ne punit que le connétable, qu'il éloigna de la cour. Le maréchal de Boussac n'en resta pas moins auprès de lui, à la tête de cent hommes d'armes et de cinquante gens de trait. Il se signala à la levée du siége d'Orléans, à la bataille de Patai, en 1429; il assista au sacre de Charles VII, à Reims, lorsque la Pucelle d'Orléans termina sa mission divine en l'y conduisant. Le roi le fit, en 1430, son lieutenant-général au-delà des rivières de Seine, de Marne et de Somme: il lui fit même don de la terre de Moncy, confisquée sur Patrouillard de Trie, qui suivait le parti bourguignon. Le maréchal de Boussac fit aussi lever aux Anglais et aux Bourguignons les siéges de Compiègne et de Lagny, et mourut en 1433. Son fils, qui épousa Nicole, fille unique de Charles de Blois, comtesse de Penthièvre, à condition de prendre le nom et les armes de Bretagne, vit son comté confisqué par le duc son souverain, parce qu'il suivit le parti de Louis XI, dans la guerre dite du bien public. Désespérant d'y rentrer, il céda, et transporta au roi de France tous les droits qu'il pouvait prétendre au duché de Bretagne, du chef de sa femme.

S—Y.

BROSSE (Jacques de), architecte français du 16e. siècle. Marie de Médicis, après la mort de Henri IV, ayant formé le projet de construire un palais où elle fût logée plus commodément qu'au Louvre, acheta, avec d'autres maisons voisines, l'hôtel du Luxembourg qui tombait en ruine. Le palais Pitti, séjour du grand-duc de Toscane à Florence, fut, dit-on, le modèle qu'elle voulut qu'on imitât, au moins pour la décoration toscane qui y règne. De Brosse, sur qui tomba le choix de la reine, ne négligea rien

pour la satisfaire. Il fit plusieurs plans; celui qu'elle préféra fut envoyé par ses ordres en Italie, et dans plusieurs autres royaumes d'Europe, aux architectes célèbres, dont la princesse souhaitait avoir les avis. Il ne faut donc plus s'étonner si le Luxembourg surpasse en grandeur et en magnificence tous les bâtiments du royaume, à l'exception du Louvre. Le cavalier Bernin avouait sincèrement qu'il n'y en avait point de mieux bâti ni de plus régulier. Très remarquable par son étendue, sa solidité et sa noblesse, ce palais ne l'est pas également du côté de la légèreté et des proportions. L'ordre toscan, consacré aux grottes, aux campagnes et aux ouvrages militaires, est peu digne d'un édifice si magnifique. Les bossages alternatifs affectés à cet ordre, au dorique et à l'attique, donnent à toute cette composition un air de pesanteur. Les arcades des portiques sont trop hautes pour leur largeur, et les métopes de l'ordre dorique, au lieu d'être carrées, sont rectangulaires. L'entrée du jardin, le vestibule et le grand escalier, trop massif et trop sombre, étaient indignes de la magnificence d'une maison royale; M. Chalgrin les a reconstruits sur un nouveau plan. Le portail de St.-Gervais fut bâti dans le même temps, sous la direction de Jacques de Brosse. Sa noble construction, et surtout sa forme pyramidale, font regretter que l'œil du spectateur ne puisse en embrasser l'ensemble. Turgot, prévôt-des-marchands, avait fort à cœur de faire jouir de ce monument les amateurs des beaux-arts. Il fit dessiner les plans d'une place convenable à son aspect; mais toute l'activité de son zèle ne put persuader aux propriétaires des maisons voisines de les vendre à la ville pour être abattues. Ce portail a de la célébrité, cependant les détails en sont incorrects. De Brosse a construit aussi pour la belle Gabrielle, le château de Monceaux, près de Meaux; ce monument, dans une superbe position, est un de ceux qui fait le plus d'honneur à cet artiste. La grande salle du Palais ayant été consumée par le feu, en 1618, de Brosse la rétablit, et, en 1622, cette salle fut achevée dans l'état où nous la voyons. Elle est voûtée en pierre de taille, avec un rang d'arcades au milieu, soutenues par des piliers; l'ordre dorique y préside. La distribution de sa frise n'est pas plus régulière qu'au Luxembourg et à St.-Gervais; les deux arcades du fond sont inégales, et on remarque qu'il y a un demi-pilastre de moins du côté de la plus petite: elle est très mal éclairée. Cette production ressemble à toutes celles que nous a laissées de Brosse; les grands traits de l'architecture y brillent; mais ils manquent de sévérité. Vers le même temps, cet architecte donna les dessins du temple de Charenton, que les protestants firent rebâtir en 1623. On dit qu'il pouvait contenir quatorze mille personnes. Le 21 octobre 1685, jour de l'enregistrement de la révocation de l'édit de Nantes, on commença à démolir ce temple; cinq jours après, on n'en reconnaissait pas les traces, et, dans la quinzaine, on bâtit sur ce terrain un couvent de filles. Le dernier ouvrage connu de cet architecte est l'aqueduc d'Arcueil, achevé en 1624, dont la voûte, couverte de grandes pierres de taille, est comparable aux ouvrages des Romains en ce genre. On doit regretter que l'on n'ait pas conservé quelques détails sur la vie de Jacques de Brosse, dont les ouvrages, malgré leurs défauts, lui assurent un rang distingué parmi les artistes qui ont honoré la France. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont in-

connues. On a de lui : *Règle générale d'architecture des cinq manières de colonnes*, Paris, 1619, in-fol. K.

BROSSE (GUI DE LA), médecin de Louis XIII, et fondateur du jardin Royal à Paris, naquit à Rouen. Il était grand-oncle du célèbre Fagon. Dirigé par des vues d'utilité publique, et voulant faciliter l'étude de la botanique, il donna au roi le terrain où est le jardin des Plantes de Paris; mais il était alors beaucoup moins grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Comme il fallait encore y nommer des professeurs, et pourvoir aux frais qu'exigeait un pareil établissement, il sollicita le cardinal de Richelieu, et, à force d'instances, il parvint à lui arracher, pour ainsi dire, les moyens d'existence de cet établissement. Sa fondation date de l'année 1626. La Brosse en fut nommé le premier intendant. En 1633, le nombre des plantes qu'il y avait rassemblées était déjà assez considérable pour qu'il en donnât la description. Il travailla toute sa vie à enrichir ce jardin, des plantes qu'il faisait venir de toutes parts. Gui de la Brosse mourut en 1641, et fut enterré dans la chapelle qui se trouvait dans les bâtiments du jardin qui font aujourd'hui partie des salles du Muséum. Il y a quelques années que l'on trouva son tombeau, en faisant des changements à la distribution de cet édifice. Gui de la Brosse a laissé : I. *Traité de la peste*, Paris, 1623, in-8°.; II. *Dessin du jardin Royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du roi touchant l'établissement de ce jardin en 1626*, Paris, 1628, in-8°.; III. *De la nature, vertu et utilité des plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, Paris, 1628, in-8°.; 1640, in-fol., avec 50 planches gravées sur cuivre. L'ouvrage est divisé en cinq livres. L'auteur dit qu'il ne veut pas s'astreindre à suivre ni les anciens, ni les modernes. Parmi quelques idées futiles, il y en a de très importantes sur la physiologie végétale, sur la respiration des plantes et sur leur sommeil, et beaucoup d'autres, qui n'ont été vérifiées que long-temps après. IV. *Avis pour le jardin Royal des plantes que le roi Louis XIII veut établir*, Paris, 1631, in-4°. Cet ouvrage reparut cinq ans après, sous ce titre : *Avis défensif du jardin Royal des plantes médicinales*, Paris, 1636, in-4°. C'est une collection de pièces différentes. On y trouve : 1°. Mémoire des plantes usagères et de leurs parties, que l'on doit trouver à toutes les occurrences, soit récentes ou sèches, selon la saison, au jardin Royal des plantes, ensemble les sucs, eaux simples et distillées, les sels et les essences; 2°. Édit du roi Louis XIII pour l'établissement du jardin des Plantes médicinales, du mois de janvier 1626; 3°. cinq lettres écrites au roi, au cardinal de Richelieu, au garde-des-sceaux, au surintendant des finances, et à Bouvart, premier médecin, au sujet de l'établissement de ce jardin; 4°. Description du Jardin, avec le catalogue des plantes qu'il renferme. V. l'*Ouverture du jardin Royal des plantes médicinales de Paris*, 1640, in-4°.; VI. *Description du jardin Royal des plantes médicinales, établi par le roi Louis-le-Juste à Paris, contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641 et 1665, in-4°.; VII. *Éclaircissement contre le livre de Beaugrand, intitulé Géostatique*, Paris, 1637, in-fol.; VIII. *Recueil des plantes du jardin du Roi*, grand in-fol. Voici ce qu'en dit Antoine de Jussieu dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1727 : « Gui

» de la Brosse, dans le dessein de faire » connaître la supériorité du jardin » du Roi, se servit de la main d'Abraham Bosse pour représenter en un » vol. in-fol. les plantes singulières » qu'il y élevait, et qui manquaient aux » autres jardins. C'était un ouvrage » d'une grande entreprise, de l'échantillon duquel nous avons cinquante » planches; dans ce nombre, il y a » certaines espèces qu'aucun botaniste, » depuis lui, ne peut se vanter d'avoir » possédées. Ces 50 planches, que feu » M. Fagon, son neveu maternel, sauva, long-temps après, des mains d'un » chaudronnier, auquel les héritiers de » la Brosse, qui connaissaient peu leur » mérite, les avaient livrées, étaient les » restes de près de quatre cents autres, » déjà gravées. » Vaillant et Antoine de Jussieu en firent tirer seulement vingt-quatre exemplaires, qu'ils distribuèrent à leurs amis. On en voit un au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de la Brosse un genre de plantes de l'Amérique, auquel il a donné le nom de *brossæa*. — BROSSE (Louis-Philippe de la), chanoine de Notre-Dame-de-Foy de Girovillers, a donné un *Traité du baromètre*, Nancy, 1717, in-12. — Nicolas de la BROSSE a laissé : *Description de la terre et baronie de Ricey* (en Champagne), Paris, 1654, in-12. On y trouve aussi la *Généalogie de la maison de Vignier*, du même. D—P—S.

BROSSE (.... DE), auteur dramatique du 17e. siècle, a donné au théâtre : I. *la Stratonice*, ou *le Malade d'amour*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, 1644, in-4°.; II. *les Innocents coupables*, comédie en cinq actes et en vers, 1645, in-4°.; III. *les Songes des hommes éveillés*, comédie en cinq actes et en vers, 1646, in-4°.; IV. *le Turne de Virgile*, tragédie, 1647, in-4°.; V. *l'Aveugle clairvoyant*, comédie en cinq actes et en vers, 1650, in-4°. Ce n'est pas cette pièce, mais celle de Legrand, sous le même titre, qui est restée au théâtre. — Un frère de DE BROSSE est auteur du *Curieux impertinent*, ou *le Jaloux*, comédie, 1645, in-4°. L'auteur était mort lorsque sa pièce fut imprimée. A. B—T.

BROSSE (ANGE DE LA). *V.* ANGE.

BROSSES (CHARLES DE), premier président au parlement de Bourgogne, naquit à Dijon le 17 février 1709. Il fit ses études avec beaucoup de succès et de rapidité, et mit de bonne heure à profit les leçons de ses maîtres et celles de son père, homme recommandable par son savoir. Destiné à la magistrature, il s'occupa de l'étude des lois, sans perdre de vue les lettres et les sciences, pour lesquelles il avait montré autant de penchant que de dispositions. L'étude particulière qu'il avait faite de l'histoire romaine lui fit naître le désir de voir l'Italie, qu'il parcourut, en 1739, avec un de ses amis, Lacurne de Sainte-Palaye. A son retour en France, il publia ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum*, Dijon, 1750, in-8°. C'était le premier écrit publié sur ce sujet; il fut traduit en italien et en anglais. Dix ans après, de Brosses publia une dissertation sur le *Culte des dieux fétiches*, 1760, 1 vol. in-12. L'auteur y combat les opinions de Jamblique, et des derniers platoniciens, sur le figurisme et les allégories égyptiennes, et cherche à établir que l'ancienne religion de l'Égypte n'était autre chose dans l'origine que l'idolâtrie actuelle des peuples de la Nigritie. Cette dissertation a été réimprimée dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Dict. de la philos. ancienne*). Sur l'invitation de Buffon, qui

était son ami de l'enfance, de Brosses s'occupa d'une *Histoire des navigations aux terres australes*, et la donna au public en 1756, en 2 vol. in-4°., avec des cartes de Robert de Vaugondy. C'est encore aujourd'hui la meilleure histoire des progrès de la géographie dans le grand Océan. C'est dans ce livre que le président de Brosses a, le premier, proposé de considérer ces nouvelles découvertes comme une cinquième partie du monde, et qu'il a établi les divisions d'*australasie* et de *Polynesie*, que M. Pinkerton, en les adoptant, a depuis rendues vulgaires. A l'époque où écrivait de Brosses, on croyait à l'existence d'un continent austral (*Voy.* BUACHE.); mais les voyages du capitaine Cook ont fait disparaître cette erreur, et rendu inutile une troisième division des nouvelles découvertes, à laquelle de Brosses avait donné le nom de *Magellanie*. Cet ouvrage fut suivi d'une production d'un genre tout différent, qui annonçait l'étendue et la variété des connaissances de son auteur : c'est le *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, 2 vol. in-12, réimprimé en l'an IX (1801). Cet écrit, plus estimé des étrangers que des Français, a été traduit en allemand, Leipzig, 1777, in-8°.; il renferme beaucoup de recherches neuves et profondes, des hypothèses et des aperçus ingénieux, mais il n'est pas exempt de cet esprit de système qui semble s'attacher à tous ceux qui recherchent l'origine des choses, et qui s'occupent de la science étymologique. Le président de Brosses avait préparé une nouvelle édition de cet ouvrage augmenté d'un volume. Il s'occupait en même temps, et s'était occupé toute sa vie, d'un travail qui ne devait pas avoir moins de prix aux yeux des érudits; il avait formé le projet de traduire Salluste, et de remplir les lacunes de cet historien. Il publia enfin l'*Histoire du 7e. siècle de la république romaine*, Dijon, 1777, 3 vol. in-4°. « C'est, sans doute, un assez » singulier projet, dit La Harpe, en par- » lant de cet ouvrage, et qui demande » toute la constance d'un érudit, que » de former un tout régulier de frag- » ments informes qui nous restent de » Salluste; il ne faut pas une médio- » cre sagacité pour deviner ce qui peut » amener deux ou trois lignes, et sou- » vent deux ou trois mots, qui sem- » blent ne tenir à rien. Quoiqu'en ce » genre il y ait beaucoup à donner aux » conjectures, il faut avouer que tous » les passages du texte latin ne pou- » vaient être plus naturellement pla- » cés qu'ils le sont dans la narra- » tion de l'historien français. Ce qui » d'ailleurs est remarquable et digne » d'éloges, c'est la profonde connais- » sance qu'il montre partout de l'his- » toire, des écrivains et des mœurs de » Rome. Il semble y avoir vécu, et » être entré dans le secret des acteurs » qu'il met sur la scène. » Cet ouvrage du président de Brosses aurait eu beaucoup plus de succès, si le mérite du style y eût répondu à la profondeur et à la sagacité des recherches. L'*Histoire de la république romaine* est précédée d'une savante *Vie de Salluste*, qui a été réimprimée à la tête de la traduction de l'historien latin, par A. Dureau-de-Lamalle. Les trois premiers volumes de l'ouvrage de de Brosses devaient être suivis d'un quatrième, entièrement écrit en latin; ce quatrième volume contenait : 1°. le texte de Salluste, corrigé de la main de de Brosses, d'après un grand nombre de manuscrits; 2°. l'histoire rétablie, ou les fragments de Salluste, avec des suppléments en latin, suivant le plan annoncé dans la préface de l'ouvrage français; 3°. le commentaire latin, renfer-

mant les remarques critiques et grammaticales sur les textes qu'on vient de citer, et les noms historiques qui se trouvent dans l'édition française; 4°. une table des fragments rangés dans l'ordre numérique suivant lequel ils sont cités; 5°. un catalogue des variantes; 6°. un dictionnaire critique des locutions particulières à Salluste. Le manuscrit de cet important ouvrage, qu'on avait cru perdu, a été retrouvé après la mort du président de Brosses; mais comme il aurait été trop volumineux, on n'en a publié que les variantes et les fragments (42 p. in-4°.), et les tables des auteurs d'où ils sont tirés (34 p. in-4°.); ce supplément, qui doit se trouver à la fin du 3e. v., manque à beaucoup d'exemplaires. Tant de travaux n'empêchèrent point de Brosses de remplir avec distinction les fonctions de magistrat, et d'entretenir une correspondance suivie avec les savants et les gens de lettres les plus distingués de son temps. Il se livra, au reste, à ses travaux littéraires les plus considérables pendant la suspension des parlements en 1771. En 1758, il remplaça le marquis de Caumont à l'académie des belles-lettres. Des gens d'affaires l'avaient brouillé avec Voltaire, qui fit tous ses efforts pour l'éloigner de l'académie française, où il se présenta plusieurs fois. Le président de Brosses mourut dans un voyage qu'il fit à Paris, le 7 mai 1777. Il emporta les regrets de tous ceux qui l'avaient connu; il était aussi recherché dans le monde par la gaîté et la vivacité de son esprit, qu'il était distingué parmi les savants par la variété et l'étendue de ses connaissances. Son éloge, prononcé à l'académie de Dijon par le docteur Maret, se trouve dans le *Nécrologe* de 1778. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il reste encore de de Brosses plusieurs mémoires et dissertations insérées dans les collections de l'académie des inscriptions et dans celle de l'académie de Dijon. Il a fait un grand nombre d'articles du *Dictionnaire encyclopédique*, sur la grammaire générale, l'art étymologique, la musique théorique, etc. Il avait laissé plusieurs manuscrits qui ont été perdus pendant la révolution; le plus considérable était intitulé : *Essai sur l'histoire des temps incertains et fabuleux, jusqu'à la prise de Babylone, par Darah, fils de Ghustasp.* Cet ouvrage devait former 2 vol. in-4°. On a publié, à Paris, dans l'an VIII, des *Lettres historiques et critiques*, que le président de Brosses avait écrites pendant son voyage en Italie, 3 vol. in-8°. Sa famille a reclamé contre la publication d'une correspondance qui n'était point destinée à voir le jour. M—D.

BROSSETTE (Claude), seigneur de Varennes - Rappetour, avocat au parlement de Paris, et aux cours de Lyon, successivement administrateur de l'Hôtel-Dieu, et avocat-général de l'hôpital de la Charité, puis échevin à Lyon en 1730, y naquit le 8 novembre 1671, et mourut le 16 juin 1743. Il tenait chez lui une assemblée de gens de lettres et de savants, qui fut érigée en académie en 1700. Brossette en fut nommé secrétaire perpétuel. Lorsque l'avocat Aubert eut donné, en 1731, sa bibliothèque à la ville, à condition qu'elle serait destinée à l'usage du public, la direction en fut confiée à Brossette, qui, pendant l'espace de dix années, l'enrichit beaucoup. Ayant perdu sa femme, il imagina de faire détacher de son cerveau la glande pinéale, que quelques auteurs regardent comme le siége de l'ame, et il la porta constamment enchassée dans une bague. On a de Brossette : I. *Procès-verbal des confé-*

rences pour l'examen des articles des ordonnances de 1667 et 1670, Lyon, 1697 et 1700; Paris, 1709, in-4°.; II. *les Titres des droits civil et canonique*, 1705, in-4°., ouvrage inséré en entier dans la *Bibliothèque des arrêts*, de Brillon; III. *Histoire abrégée*, ou *Eloge historique de la ville de Lyon*, 1711, in-4°.; ce n'est que l'*Eloge historique de la ville de Lyon*, par le P. Ménestrier (1669, in-4°.), reproduit sous une autre forme, à la demande du corps consulaire de Lyon. Non seulement la division des deux ouvrages est la même, mais les mêmes planches de blason se retrouvent dans les deux ouvrages, avec la seule différence que, pour cet objet, le P. Ménestrier s'arrête en 1669, et que Brossette les donne jusqu'en 1711. Sur le titre courant du volume de Brossette, on lit : *Nouvel éloge de la ville de Lyon*, et le *Dictionnaire historique*, imprimé à Lyon, a pris ce nouveau titre pour un nouvel ouvrage qui n'existe pas, quoiqu'il le proclame *digne d'éloges*. IV. *OEuvres de Boileau, avec des éclaircissements historiques*, 1716, 2 vol. in-4°.; 1717, 4 vol. in-12; 1718, 2 vol. in-folio, souvent réimprimées en plusieurs formats. C'est de Boileau lui-même que Brossette tenait la plupart des éclaircissements qu'il donne. Cependant il faisait, de son côté, des recherches, et Boileau, à qui il fit part de ses découvertes, lui dit un jour : « A » l'air dont vous y allez, vous saurez » mieux votre Boileau que moi-même. » On a reproché à ces éclaircissements d'être diffus et minutieux : ils n'en sont pas moins curieux; aussi ont-ils été reproduits par tous les commentateurs de Boileau avec plus ou moins de retranchements. V. *OEuvres de Régnier, avec des éclaircissements historiques*, Londres, chez Voodman et Lyon, 1729, in-4°. et in-8°. Brossette avait, sur la vie, la mort, les mœurs et la fortune de ce poète, des renseignements particuliers qu'il avait puisés dans les papiers même de sa famille, et s'était essayé sur cet auteur avant de travailler à son commentaire sur Boileau. VI. *Lettres familières de Boileau-Despréaux et Brossette*, publiées par Cizeron-Rival, 1770, 3 vol. petit in-12. La première lettre est du 10 mars 1699; la dernière du 4 avril 1710. On trouve à la suite l'éloge de Brossette et la liste de ses ouvrages manuscrits. On doit regretter la perte de son commentaire sur Molière; les faits lui avaient été indiqués, non seulement par Despréaux, mais encore par Baron, et autres personnes qui avaient vécu familièrement avec le comique français. Brossette avait fait un recueil des lettres de J.-B. Rousseau; les infirmités dont il fut accablé depuis 1738, ne lui permirent pas de mettre la dernière main à ce recueil; et c'est à Louis Racine, et non à Brossette, que l'on doit les *Lettres de (J.-B.) Rousseau, sur différents sujets de littérature*, 1750, 5 vol. in-12. Dans les *Récréations littéraires*, de Cizeron-Rival, 1765, in-12, il y a beaucoup d'articles de Brossette, dont plusieurs sont relatifs à Molière. Quelques biographes on dit par erreur que Brossette fut jésuite, et ils l'ont confondu avec ses deux frères, membres de cette société. A. B—T et D. L.

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, en Sologne, attaquée, en 1569, d'une maladie étrange à l'âge de vingt-deux ans, se fit exorciser comme possédée. Les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. On la promena de ville en ville; les capucins lui servaient de conducteurs. Elle passait pour entendre parfaitement le grec, le latin, l'anglais

et d'autres langues ; pour découvrir l'intérieur des consciences et les secrets des cœurs. Elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre ; discernait les vraies et les fausses reliques ; tout ce qui avait été béni et consacré redoublait ses convulsions. On prétendit qu'elle avait été excitée par la ligue pour faire naître des troubles, et que le médecin Duret avait été gagné pour assurer qu'il y avait en elle quelque chose de surnaturel. Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison. On mettait, à l'insu de cette fille, de l'eau bénite dans sa boisson, et l'eau bénite ne faisait pas plus d'impression sur elle que l'eau commune. On lui présenta un bénitier dans lequel il n'y avait que de l'eau ordinaire; Marthe, la jugeant bénite, tomba par terre, se débattit, et fit ses grimaces accoutumées. L'évêque, un Virgile à la main, qu'il dit être un livre d'exorcismes, prononça d'un ton grave le commencement de l'Énéide : *Arma virumque cano* ; à ces mots les convulsions redoublèrent. Miron, bien convaincu de l'imposture, chassa de son diocèse la prétendue possédée, et défendit les exorcismes. Elle se rendit à Orléans; l'official, tout aussi peu crédule que l'évêque d'Angers, se fit apporter un *Despautere*, relié avec des ais et des fermoirs de cuivre, ce qui donnait au livre un air antique et vénérable. On le présenta à l'énergumène, qui tomba sur ce passage : « *Nexo, xui, xum, vult; texo, xuit, indèque textùm.* » Des mots si énergiques renversèrent Marthe par terre, où elle se roula et s'agita à son ordinaire. On fit d'autres espèces d'exorcismes, après lesquels l'official la chassa comme elle avait déjà été chassée d'Angers, ce qui mortifia beaucoup les capucins, ses conducteurs. Ils la menèrent à Paris, où les médecins furent d'abord partagés sur son état; les uns la croyant possédée, les autres ne voyant en elle que de la fourberie. Presque tous se réunirent enfin au dernier parti, et, après l'avoir sérieusement examinée, ils prononcèrent que *nihil à dæmone, multa ficta, à morbo pauca*. Elle fut donc condamnée, par arrêt du parlement, elle, son père, ses frères et ses sœurs, à s'en retourner à Romorantin, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle, malgré les clameurs du docteur Duval, qui déclamait en chaire contre la violation des priviléges de l'Eglise sur les possédés. Elle trouva cependant le moyen de s'échapper de la maison paternelle; et un abbé de St.-Martin, de la maison de Rendan, soit qu'il eût plus de dévotion que de lumières, soit qu'il fût animé d'un reste fanatique de la ligue, amena la prétendue possédée à Clermont, où son frère était évêque, pour faire recommencer les exorcismes. Un nouvel arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se réfugia à Rome avec sa démoniaque; mais le cardinal d'Ossat avait si bien pris ses mesures qu'à leur arrivée, cette fille fut enfermée dans une communauté. Là finit sa possession, ou plutôt sa comédie. L'abbé de St.-Martin, honteux d'avoir été la dupe d'une pareille imposture, survécut peu à son humiliation. On peut voir, sur cette affaire, les lettres du cardinal d'Ossat, et une brochure curieuse, intitulée : *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier* (par le médecin Marescot), Paris, 1599, in-8°., rare. On y trouve le texte du rapport de quelques médecins de Paris, concluant à la possession, une solide réfutation de ce rapport, et l'arrêt du parlement, en date du 24 mai 1599, rendu après le long examen qui fut fait de cette prétendue démoniaque, à l'abbaye de Ste.-Geneviève,

en présence de l'évêque de Paris, et d'une douzaine de médecins et de théologiens. T—D.

BROTIER (Gabriel), né à Tannay, dans le Nivernois, le 5 septembre 1723, entra chez les jésuites, fut bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, et, après la suppression de l'ordre, passa, dans le sein de l'étude et de l'amitié, chez de la Tour, imprimeur, les vingt-six dernières années de sa vie. En 1781, il fut reçu membre de l'académie des belles-lettres. Il mourut à Paris, le 12 février 1789. Il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et lisait, tous les ans, dans le texte original, les livres de Salomon et ceux d'Hippocrate, ne connaissant pas, disait-il, de meilleurs ouvrages pour guérir les maladies de l'esprit et du corps. L'histoire ancienne et moderne, la chronologie, l'archéologie, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine même, occupaient et charmaient ses loisirs. Ses travaux lui acquirent une de ces réputations plus solides que brillantes, à qui le temps ne fait rien perdre, parce qu'elles tiennent à des productions toujours utiles, et non au goût du siècle, qui change et souvent s'efface avec lui. On a de Gabriel Brotier : I. *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*, 1753, in-8°.; II. *Conclusiones ex universâ theologiâ*, 1754, in-4°.; III. *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques, comparées avec les monnaies de France*, 1760, in-4°. Cet ouvrage est utile pour l'intelligence de la *Bible* et des auteurs grecs et latins; IV. *Vie de l'abbé de La Caille*, en latin, Paris, 1763, in-4°., de 24 p. Cette vie est imprimée à la tête du *Cælum australe stelliferum*. Il en fut tiré un certain nombre d'exemplaires séparément. V. *Corn. Taciti opera, recognovit, emendavit, supplevit, explevit*, etc., Paris, 1771, 4 vol. in-4°., et 1776, 7 vol. in-12. Ce n'est pas absolument deux éditions d'un même livre; il y a dans l'in-12 des choses qui ne sont pas dans l'in-4°., et dans l'in-4°., des choses qui ne sont pas dans l'in-12; il faut donc les avoir toutes les deux, ou acheter les éditions anglaises, dans lesquelles on a tout réuni. Le *Tacite* de Brotier est la base la plus solide de sa réputation. Il y joignit des notes et de savantes dissertations. Il fit pour Tacite, avec un grand succès, ce que Freinshémius avait exécuté pour Quinte-Curce, et le président de Brosses pour Salluste. La plupart des auteurs de l'antiquité ne sont point parvenus dans leur intégrité jusqu'à nous; il est bien difficile de coudre des fragments, de suppléer des livres entiers, d'imiter le style et la manière des grands écrivains. Ce fut une grande témérité de vouloir remplir les lacunes de Tacite; mais cette témérité fut heureuse, et tous les savants de l'Europe en ont porté ce jugement. M. Edme Ferlet a fait (dans ses *Observations sur les histoires de Tacite*, Paris, 2 vol. in-8°., 1801) une critique virulente du travail de Brotier; il a souvent raison au fond, mais toujours tort par la forme. Brotier avait publié, en 1761, le prospectus de ce grand ouvrage, qui a été réimprimé en Angleterre, en 1796, in-4°. et in-8°. Les livres VII à X, suppléés dans les *Annales*, ont été publiés séparément à Prague, en 1775, in-8°. VI. *C. Plinii secundi hist. natural.*, etc., Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Cette édition n'est qu'un abrégé de celle que Brotier avait préparée pour augmenter, en la corrigeant, l'édition de Hardouin. Il se proposait d'y ajouter une suite qui aurait contenu l'histoire de toutes les découvertes faites jusqu'au 18e. siècle.

VII. *Mémoires du Levant*, 1780, in-8°.; VIII. une édition du *Poëme des Jardins*, du P. Rapin, avec des notes, Paris, Barbou, 1780, in-12. L'éditeur y ajouta une histoire des jardins. IX. Une édition des *Fables de Phèdre*, avec des notes, Paris, Barbou, 1783, in-12.; X. la belle édition donnée avec de Vauvilliers, du *Plutarque* d'Amyot, Paris, 1783, et années suivantes, 22 vol. in-8°., ouvrage estimé, qui a eu une seconde édition, revue et augmentée, par M. Clavier, Paris, 1801; 25 vol. in-8°.; XI. trois ouvrages posthumes, publiés par son neveu. (*Voy.* l'article suivant). V—VE.

BROTIER (ANDRÉ-CHARLES), neveu du précédent, naquit, en 1751, à Tannay, en Nivernois, fit ses études à Paris, au collége Ste.-Barbe, et embrassa l'état ecclésiastique. Son goût dominant était pour les mathématiques, et il obtint la chaire de professeur à l'école militaire de Paris. Il s'occupa aussi de littérature et de botanique, et ne prit d'abord aucune part aux événements de la révolution; mais en 1797, il se trouva impliqué dans une conspiration, comme agent des Bourbons, ainsi que Lavilleheurnois et Duverne de Presle. Cherchant à gagner les troupes, ils s'étaient adressés au colonel Malo, qui feignit d'entrer dans leurs vues, les dénonça au directoire, et les attira ensuite dans un piége. Ils furent arrêtés le 14 mars à l'École militaire, où ils s'étaient rendus, à l'invitation de Malo; et, traduits devant une commission militaire, ils furent condamnés à mort; mais cette peine fut commuée en un emprisonnement de cinq ans. Le directoire les fit ensuite comprendre dans la déportation qui suivit le 18 fructidor (4 septembre 1797). Transporté à Synnamari, Brotier acquit quelque crédit auprès des chefs de l'administration de cette colonie, et s'en servit pour adoucir quelquefois le sort de ses compagnons d'infortune, auxquels il prodiguait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Il mourut le 13 septembre 1798. André-Charles Brotier a publié trois ouvrages posthumes de son oncle : I. une édition des *OEuvres morales de la Rochefoucauld*, contenant ses maximes, ses premières pensées, ses réflexions, et autres pièces qui n'avaient point encore paru, avec des observations, 1789, in-8°. Ce qui est remarquable dans cette édition, c'est que Brotier critique et réforme celle de l'imprimerie royale, faite en 1778, par ordre de M. Turgot, pour plaire à Mme. la duchesse d'Enville, qui avait fourni les manuscrits originaux de son grand oncle, desquels elle était propriétaire. Brotier prétend que, dans cette édition, il y a plus de cinquante maximes déplacées, altérées, défigurées, gâtées. II. *Paroles mémorables*, 1790, in-8°.; III. *le Manuel d'Epictète, nouvellement traduit du grec, précédé d'un Discours sur la vie et la morale d'Epictète*, Paris, Mérigot, an 2 de la république. Brotier travailla, en 1790, à l'*Année littéraire*. Il a achevé, avec Vauvilliers, la belle édition du *Plutarque d'Amyot*, commencée par G. Brotier son oncle. Il a dirigé la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* (Paris, 1785, 13 vol. in-8°.), à laquelle il a fourni la traduction d'*Aristophane*. Il avait traduit *Plaute*; mais ce travail n'a pas vu le jour. A. B—T.

BROU. *Voy.* FEYDEAU.

BROUCHORST. *V.* BRONCHORST.

BROUCHIER (JEAN), né à Troyes, doit être compté au nombre des poëtes latins modernes, parmi lesquels il est loin cependant de briller au premier rang. On ignore, et la date pré-

cise de sa naissance et celle de sa mort. Son premier ouvrage parut en 1512. C'est un commentaire sur le poëme du carme Baptiste Mantouan, *De fortunâ Francisci Gonzagæ;* il fut imprimé à Paris, chez Badius d'Assche ou Ascensius, in-4°., et il est peu commun. Dans l'épître dédicatoire, Brouchier dit à Badius : *Hæ sunt primitiæ nostræ.* Quelques poésies latines de Brouchier parurent à la suite de ses commentaires *In Luciani Scaphidium et libellum de luctu; in Erasmi næniam de senectute*, et de son *Oratio habita in libellum Baptistæ Mantuani de Franc. Gonzagæ fortunâ: in calcographiâ Ascensianâ*, Paris, 1521, in-4°. de 58 feuillets. Il y a eu, de ces poésies, une seconde édition augmentée, à la suite du commentaire de Brouchier sur le *Ludus septem sapientum* d'Ausone, à Paris, chez Simon de Colines, 1528, in-8°. de 67 feuillets, dont les poésies occupent les dix derniers. Chez le même Colines, Brouchier avait déjà publié un abrégé des *Adages d'Erasme*, en 1523, in-8°. Il paraît avoir eu un goût décidé pour les proverbes, témoins ses quatrains sur quelques sentences ou proverbes choisis (*Tetrasticha parabolica*), par lesquels commencent ses poésies. Dans le nombre de ses quatrains, il en est un : *De muliere Tornacensi quæ anno* 1517 *reperta fuit in Campaniâ Gallicanâ, sexum mentita virilem, duas duxisse uxores, easque simulato membro virili stuprasse.* La moralité de ce quatrain est celle-ci :

Fœmineus nullâ vincitur arte dolus.

Maittaire a eu connaissance d'une troisième édition de ces poésies, probablement plus étendue que les précédentes, Paris, 1534, in-8°. On lit, dans les *Deliciæ poëtarum Gallorum* de Gruter (part. 1re., pag. 791-796), huit pièces de Brouchier, dont sept sont extraites des *Tetrasticha parabolica;* la huitième et la plus étendue a pour titre : *Mos plantandæ arboris ante Januam præceptoris, unde?* Elle est en dix-huit distiques, et ne se trouve pas dans les éditions de 1528.

M—N.

BROUE (Pierre de la), évêque de Mirepoix, naquit à Toulouse, en 1643, d'une ancienne famille parlementaire. Après avoir remporté, dans sa jeunesse, plusieurs prix aux jeux floraux, il se livra avec succès au ministère de la chaire. Ce fut après l'avoir entendu le jour de la Purification, que Louis XIV le nomma, en 1679, à l'évêché de Mirepoix. La conversion des protestants fixa surtout sa sollicitude. Il publia, à cet effet, six lettres pastorales, dont trois, adressées aux nouveaux réunis, forment un savant traité sur la matière de l'Eucharistie. On trouve, dans le Recueil des lettres de Bossuet, une correspondance entre ce grand homme et de la Broue, sur les voies les plus propres à opérer la conversion des réformés. La bulle *Unigenitus* jeta de la Broue, dans un autre genre de controverse; il prit parti parmi les évêques qui refusèrent l'acceptation pure et simple de cette bulle, et qui demandèrent des explications au pape avant de s'y soumettre. Il exposa ses dispositions à cet égard dans un projet de mandement du mois de mai 1714. Les explications ayant été refusées, il interjeta appel de cette constitution, avec les évêques de Montpellier, de Sénez et de Boulogne, et mourut dans ces dispositions le 20 septembre 1720, à Bellestat, village de son diocèse. C'était un prélat de vie exemplaire, zélé pour la discipline de l'Église. Il assistait aux conférences ecclésiasti-

ques, qu'il avait lui-même établies. Il obligea les chanoines de sa cathédrale à célébrer tout l'office canonial au chœur. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui : I. un *Catéchisme* pour l'instruction de ses diocésains; II. des *Statuts synodaux;* III. une *Oraison funèbre d'Anne-Christine de Bavière*, dauphine de France, Paris, 1690, in-4°.; IV. une *Défense de la grace efficace par elle-même*, contre le P. Daniel et Fénélon; V. une *Relation des conférences tenues en* 1716 *à l'archevéché de Paris et au Palais-Royal, sur les accommodements proposés dans l'affaire de la bulle* Unigenitus. Cette relation, adressée en forme de lettre à M. de Catelan, évêque de Valence, est imprimée dans l'*Histoire du livre des réflexions morales*, par l'abbé Louail. — Claude de la Broue, jésuite, mort en 1651, est auteur d'une *Histoire de Jean-François Regis*, au Puy, 1650, in-8°.; Paris, même année, in-12; traduite en latin par le P. Creuxius, Cologne, 1660, in-12. — François-Antoine de la Broue, baron de Vareilles, officier d'artillerie, est connu par un *Journal de la défense de Cassel* en 1762, et par un *Tableau historique et chronologique du corps royal de l'artillerie*, 1762, in-12. — Salomon de la Broue a donné *le Cavalerice françois*, Paris, 1602; ibid., 1646, in-fol.; ouvrage estimé et qui peut encore être utile. T—d.

BROUERIUS VAN NYEDEK *ou* DE NIEDEK (Mathieu), issu d'une famille noble de Suède, naquit, en 1667, probablement à Amsterdam, où son père habitait. La jurisprudence était le principal objet de ses études, mais il donnait tous ses loisirs à l'étude des lettres savantes et des antiquités. On a de lui une dissertation fort érudite : *De populorum veterum ac recentiorum adorationibus*, Amsterdam, 1713, in-12, fig. Cette dissertation, où la matière est à peu près épuisée, a été réimprimée dans le 2e. volume du *Supplément aux Antiquités grecques et romaines*, par Poleni. Broüerius avait le projet de donner un traité *De hastis et facibus ;* un autre, *De dis alatis et adoptione veterum;* et des *Collectanea de inscriptionibus*, où il devait traiter des inscriptions latines en vers. Nous ne croyons pas qu'aucun de ces ouvrages ait été publié. Il est auteur de la continuation du *Théâtre des Provinces-Unies*, de Halma, dans l'édition de 1725, 2 vol. in-fol.; et de 1727 à 1733, il a publié, en société avec Lelong, *Kabinet van Nederlandsche*, etc. (c'est-à-dire, le cabinet des antiquités des Pays-Bas et de Clèves, etc.), 6 parties, in-4°. Il est mort en 1735. B—ss.

BROUGHTON (Hugues), théologien anglais, né, en 1549, à Oldbury, dans le comté de Shrop, fut élevé à Cambridge, par la générosité de Bernard Gilpin, qui, l'ayant rencontré à pied sur la grande route d'Oxford, l'interrogea, et, content de ses réponses, l'envoya à l'école qu'il tenait à Houghton, et de là à Cambridge, où le jeune Broughton se distingua par ses progrès, particulièrement dans la connaissance du grec et de l'hébreu. En sortant de l'université, il se rendit à Londres, où sa manière de prêcher, hardie, mystique et singulière, lui attira un grand nombre de partisans. En 1588, il publia un livre intitulé : l'*Accord des Écritures*. L'auteur prétend que la langue d'Adam et d'Eve s'est conservée jusqu'à la captivité de Babylone, et que c'est celle des saintes Écritures. Cet ouvrage ayant été vivement attaqué, il obtint la permission d'en donner publiquement des explications, une fois par

semaine, dans l'église de St.-Paul, à la condition toutefois de déclarer le nom et la demeure de tous ceux qui composaient son auditoire; mais les évêques lui ayant fait retirer cette permission, il continua ses explications, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. En 1589, il passa en Allemagne, avec un jeune homme auquel il servait de gouverneur, et publia, à son retour en Angleterre, une *Explication sur l'article de la descente du Christ aux enfers*. Son opinion à cet égard, adoptée depuis par l'église anglicane, fut reçue avec l'opposition à laquelle Broughton devait être accoutumé, et qu'il provoquait par sa dureté dans la dispute, sa violence et son opiniâtreté. Il publia, en 1591, *Treatise of Melchisedech, proving him to be Sem*. Il y soutient que Melchisedech n'est autre que Sem, fils de Noé. Peu content de son pays, il passa presque tout le reste de sa vie à voyager, prêchant et disputant, surtout avec les juifs, qu'il avait fort à cœur de convertir, souvent avec les catholiques romains, et même avec les protestants. Il attaqua fort rudement le fameux Bèze, dans une lettre en grec adressée aux Génevois, Mayence, 1601, in-8°. Ses talents le firent accueillir avec distinction par plusieurs prélats catholiques, entre autres par l'archevêque de Mayence, auquel il dédia sa traduction en grec des prophètes hébreux; mais il n'est point vrai, comme on l'a dit, qu'on lui ait offert le chapeau de cardinal s'il voulait embrasser le catholicisme. Il fut long-temps prédicateur à Middelbourg; sa santé commençant à décliner, il revint en 1611 en Angleterre, où il mourut en 1612. C'était un homme d'un profond savoir et d'une grande application à l'étude, à laquelle il donnait souvent jusqu'à seize heures de la journée; mais d'un caractère peu traitable et entier dans ses opinions. Il s'était fait en Angleterre un grand nombre de partisans, qui l'aidèrent souvent de leur bourse, et qui accompagnèrent son convoi avec de grandes marques de regret. La plus grande partie de ses ouvrages, écrits en anglais ou en latin, a été imprimée à Londres en 1662, 1 vol. in-fol. Loués avec excès par les savants de ce temps, ils sont aujourd'hui entièrement oubliés. X—s.

BROUGHTON (Richard), natif de Great-Stukley, dans le comté de Huntingdon, d'une famille originaire de la province de Lancastre, fut envoyé très jeune au collége anglais de Reims, où il fit d'excellentes études, et s'appliqua surtout à celle de la langue hébraïque et des antiquités de la Grande-Bretagne. Ayant été ordonné prêtre en 1593, il revint comme missionnaire en Angleterre. Il s'y consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. Pour se livrer plus facilement à ces recherches, il se fixa à Oxford, en se donnant pour un étranger. Il devint vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre. Broughton mourut en 1634, après quarante-deux ans de mission. Ses ouvrages sont plus recommandables par l'érudition que par le style: I. *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J.-C. jusqu'à la conversion des Saxons* (en anglais), Douai, 1633, in-fol.; *idem* Londres, 1651, in-fol.; II. *Monasticum Britannicum*, etc. (en anglais), Londres, 1655, in-8°.; III. *Jugement des temps apostoliques sur les trente-neuf articles de la confession de foi anglicane*, Douai, 1632, in-8°.; IV. *Epître apologétique*, en réponse au livre où l'on prétend prouver que les catholiques ne sont pas des sujets

fidèles ; V. *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestants.* (*V.* ANDERTON). T—D.

BROUGHTON (THOMAS), savant théologien anglais, né à Londres, en 1704, fut élevé à Eton et à Cambridge, et occupa dans l'Église plusieurs bénéfices lucratifs. Il joignait à des connaissances très étendues dans les sciences et dans les langues, quelque talent pour la poésie. Son goût pour la musique le lia particulièrement avec Hændel, auquel il a fourni les paroles de plusieurs de ses compositions. Il mourut en 1774, âgé de soixante-onze ans. Il est principalement connu comme un des premiers auteurs de la *Biographia Britannica.* On remarque parmi ses autres ouvrages : I. *le Christianisme distinct de la religion naturelle, en trois parties,* en réponse au livre de Tindal, intitulé : *le Christianisme aussi ancien que le monde ;* II. *Bibliotheca historico-sacra*, Dictionnaire historique de toutes les religions, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, 1756, 2 vol. in-fol.; III. *Coup-d'œil sur l'avenir,* en quatre dissertations, etc. Il a publié en outre quelques traductions, et donné des éditions de différents ouvrages anglais. X—s.

BROUKHUSIUS (JANUS). *Voyez* BROEKHUISEN.

BROUNCKER, ou BROUNKER (GUILLAUME), né en 1620, et créé, en 1645, vicomte de Castle-Lyons en Irlande, se distingua par ses connaissances mathématiques. Attaché à la cause de Charles Ier., il fut un des nobles qui signèrent la fameuse déclaration publiée en avril 1660, et par laquelle le général Monk était reconnu comme le restaurateur des lois et des priviléges de la nation. Après le rétablissement de la royauté, il occupa les places de chancelier de la reine Catherine, de garde du grand-sceau, de commissaire de la marine, et de directeur de l'hôpital Ste.-Catherine. Il était du nombre des savants dont la réunion forma ensuite la société royale. Lors de l'institution de cette société par Charles II, il en fut nommé président, et continua de l'être pendant quinze ans, par des élections renouvelées chaque année. On trouve dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits de Brouncker, notamment des *Expériences sur le recul des armes à feu,* et *papier algébrique sur la quadrature de l'hyperbole*, qui est le premier écrit que l'on connaisse sur ce sujet. On a aussi de lui une traduction anglaise du traité de Descartes, intitulé: *Musicæ Compendium,* publiée en 1653, sans le nom du traducteur, et des lettres au docteur Wallis, sur des sujets mathématiques, publiées par ce savant, dans son *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Brouncker mourut à Westminster, en 1684. X—s.

BROUSSE (JOACHIM BERNIER DE LA), avocat, né à Poitiers, dans le 16e. siècle. Quelques biographes le nomment *François*, mais sans fondement. Il fut élevé par l'abbé Deplanches, son oncle, qui lui inspira le goût de la poésie. Les occupations plus sérieuses qu'il eut dans la suite ne le détournèrent jamais de sa passion pour les vers. Les siens ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Poitiers, 1618, in-12. Ce recueil est divisé en cinq parties ; la première contient *les Amours d'Hélène*, *de Chloris et de Marphise*, et enfin de *Thysbé ;* la seconde, des *Odes ;* la troisième, des *Bergeries ;* la quatrième, *deux tragédies*, et la cinquième, des *Mélanges.* Les *Bergeries* de la Brousse sont extrêmement insipides. La pre-

mière de ses tragédies est intitulée l'*Embryon romain*; le sujet est la naissance de Rémus et de Romulus, leurs premiers exploits, et le rétablissement de leur grand père sur le trône; le sujet de la seconde, qui a pour titre, les *Heureuses infortunes*, est tiré d'un ouvrage intitulé: *Gesta Romanorum*. Cet auteur vivait encore en 1623. — BROUSSE (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, dans le 17[e]. siècle, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé: *Pro Clemente quinto, pontif. max., Vindiciæ, seu de primatu Aquitaniæ dissertatio*, in-4°., Paris, 1657. Ce traité, cité par Ménage, est écrit avec concision et clarté, et l'on y remarque de savantes recherches sur les antiquités de la province de Guienne. W—s.

BROUSSE DES FAUCHERETS. *Voy.* DESAUCHERETS.

BROUSSEL (PIERRE), conseiller au parlement de Paris, reçu en 1637, sous la régence d'Anne d'Autriche, fut une des principales causes des divisions qui agitèrent la France à cette époque, par son opposition au gouvernement dans toutes les discussions relatives aux impôts. Il acquit ainsi une grande popularité; mais la régente, choquée de son obstination, le fit arrêter. Le carosse dans lequel on le conduisait à la prison de Madrid, s'étant rompu deux fois en chemin, la populace reconnut Broussel, qu'elle appelait son père, et bientôt il se forma un attroupement nombreux qui marcha contre le Palais, en criant: « Broussel et liberté. » Anne ne fut point effrayée de ce soulèvement, et elle résista avec la plus grande fermeté, pendant les trois journées des *Barricades*, aux instances de la cour effrayée, et aux sollicitations du parlement, qui vint à plusieurs reprises, au milieu des vociférations du peuple, demander que la reine se soumît à de pareils ordres (*Voyez* RETZ, cardinal de). L'année suivante, 1649, lorsque la populace s'empara de la Bastille, gardée par une compagnie d'invalides, Broussel fut nommé, à la demande du parlement, gouverneur de cette forteresse; et ce fut lui qui, peu de temps après, fit renvoyer avec une réponse évasive le hérault envoyé par la cour avec des paroles de paix. Ayant ensuite été accusé d'avoir trempé dans l'assassinat médité contre le prince de Condé, il fut obligé de se récuser dans le procès intenté à ce sujet; et il chercha vainement à se venger, en faisant également récuser le président Molé. Lorsque Mazarin fut exclus du ministère, Broussel demanda que cette mesure fût applicable à tous les cardinaux. En 1652, les frondeurs ayant destitué le prévôt des marchands, mirent à sa place Broussel qui était regardé comme leur patriarche. La fin des troubles fit rentrer cet homme dans l'oubli, et il mourut au commencement du règne de Louis XIV, dans un âge avancé. M—D J.

BROUSSON (CLAUDE), né à Nîmes en 1647, exerça pendant vingt ans, avec une grande réputation de talent et de désintéressement, la profession d'avocat à la chambre mi-partie de Castres et de Castelnaudari, puis au parlement de Toulouse. Les églises réformées trouvèrent en lui un zélé défenseur devant cette compagnie, qui lui offrit inutilement une charge de conseiller, s'il voulait embrasser la religion catholique. Ce fut chez lui que se tint, en mai 1683, la fameuse assemblée des députés de toutes ces églises, dans laquelle on décida de continuer les réunions, quand même on en viendrait à dé-

molir leurs temples. Ce fut cette assemblée qui posa les premiers fondements de ce qu'on nomma depuis *les assemblées du désert*, et qui donna lieu alors à des mouvements séditieux, à des exécutions militaires, et à des massacres, suivis d'une amnistie, dont furent exclus les ministres et cinquante coupables. Brousson, l'un des plus ardents, averti qu'on devait l'arrêter, se réfugia à Genève, et de là à Lausanne, où il publia l'*Etat des réformés en France*, 1684, la Haye, 1685. Cet écrit fut suivi de ses *Lettres au clergé de France*, en faveur des religionnaires (1685), des *Lettres des protestants de France, à tous les autres protestants de l'Europe*, Berlin, 1688, que l'électeur de Brandebourg fit distribuer dans toutes les cours, des *Lettres aux catholiques romains*, 1689. Afin d'être plus à portée de répandre ses écrits, il rentra secrètement dans le royaume, suivi de plusieurs ballots remplis de ces volumes, exerça pendant quatre ans le ministère dans les Cévennes, exposé à mille dangers, et passa, en 1693, en Hollande, où son dévouement fut récompensé par une pension des états-généraux. Brousson, la tête remplie des visions et des présages de ce qu'on appelait alors les *petits prophètes*, publia sa *Relation sommaire des merveilles que Dieu fait en France dans les Cévennes*, in-8°., 1694 (*Voy.* JURIEU). Ses missions auprès des princes protestants, pour les émouvoir en faveur des réfugiés, et dans les différentes provinces de France, pour soutenir le courage de ses frères, ne l'empêchèrent pas d'écrire sans cesse, de distribuer de tous côtés, en 1697, une foule de livres de sa composition, les uns de controverse, les autres de piété : I. des *Remarques sur le Nouveau Testament* du P. Amelotte; II. un *Traité de la génuflexion*; III. des *Lettres pastorales sur le Cantique des cantiques*; IV. des *Lettres aux fidèles persécutés*; V. des *Considérations sur le rétablissement de la Jérusalem mystique*; VI. des *Réponses aux objections contre le rétablissement de l'édit de Nantes*, etc., etc. Brousson s'étant hasardé dans une troisième mission en France, fut arrêté à Oléron, comme il se sauvait en Espagne, et traduit à Montpellier, où on lui fit son procès. Il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état; d'être rentré dans le royaume malgré l'avis qu'on lui avait fait donner, que, s'il était pris, il n'y aurait point de grâce pour lui; d'avoir été envoyé par les Hollandais, alors en guerre avec la France; d'avoir parcouru les provinces où il y avait le plus de protestants en état de prendre les armes; d'avoir eu de longues conférences avec eux. On lui montra un projet écrit de sa main et adressé au comte de Schomberg, alors au service de Savoie, pour introduire en France des troupes anglaises et savoyardes, qui devaient s'y combiner avec les protestants des provinces méridionales prêts à prendre les armes. Il fut, en conséquence de tous ces griefs, condamné à être rompu vif, et exécuté le 4 novembre 1698. Il mourut comme un homme qui aurait scellé sa foi de son sang; regardé par les sages et vrais Français comme un séditieux fanatique, par les autres comme un martyr. Les états de Hollande ajoutèrent, en faveur de sa veuve, six cents florins de pension aux quatre cents qu'ils lui avaient faits de son vivant. L'abrégé de sa vie se trouve imprimé avec ses lettres et opuscules, Utrecht, 1701, in-8°. T—D.

BROUSSONNET (PIERRE-MARIE-AUGUSTE), médecin naturaliste, na-

quit à Montpellier, le 28 février 1761. Fils de médecin, et destiné à la profession de son père, son éducation fut, dès l'âge le plus tendre, dirigée vers cet art si difficile, et qui exige des connaissances si variées. Il s'appliqua aussi au dessin et à la gravure, qui lui furent très utiles par la suite, dans ses travaux botaniques. A dix-huit ans, il fut reçu docteur à l'école de Montpellier, avec tant de distinction, que cette université demanda alors pour lui la survivance à la chaire de son père. Sa thèse, *Variæ positiones circà respirationem*, Montpellier, 1778, est un fort bon morceau d'anatomie comparée, et a été réimprimée en divers recueils. Venu à Paris pour appuyer de ses démarches la demande qu'avait faite pour lui l'université de Montpellier, et écarté à cause de son jeune âge, Broussonnet se consola par le travail, et en profitant des leçons que lui fournissait pour l'étude le séjour de la capitale. L'histoire naturelle l'occupa particulièrement, et, très versé déjà dans la partie botanique de cette science, il travailla plus spécialement à la partie zoologique, et fit même, dans cette vue, quelques voyages. Outre les connaissances rectes sur quelques points de zoologie qui lui sont dues, et que nous allons indiquer, il fut le premier en France qui transporta, dans la zoologie, le systême de nomenclature et de description de Linné, dont l'application jusqu'alors avait été restreinte à la botanique. Il en fit le premier essai dans son travail sur les poissons, qu'il commença en Angleterre, chez M. Banks, l'illustre compagnon du capitaine Cook; il n'en publia que la 1re. partie, sous ce titre: *Ichthyologiæ decas Ia.*, Londres, 1782, qui contient l'histoire de dix poissons rares, dont cinq étaient inédits. Cette description, faite dans un style linnéen, et accompagnée de planches, fait regretter que l'ouvrage n'ait pas été continué; car les planches des livraisons suivantes étaient gravées. Dans le même temps, il lut à la société royale de Londres un mémoire sur l'*Ophidium*, et cette illustre compagnie l'admit au nombre de ses membres. Après trois ans de séjour en Angleterre, Broussonnet revint à Paris. Daubenton, que la grande influence de Buffon rendait opposé au systême de travail de Linné, ne fut pas moins l'ami et le protecteur de Broussonnet; il le fit nommer son suppléant à la chaire du collége de France, et, en 1784, son adjoint à l'école Vétérinaire. Cependant, Broussonnet présentait de nombreux et d'intéressants mémoires à l'académie, savoir: I. une *Description des chiens de mer* dans laquelle il en avait réuni vingt-sept espèces, et dont un tiers était inconnu; II. un *Plan d'ichthyologie* qui est resté manuscrit, et contenant douze cents espèces de poissons, au lieu de quatre cent soixante signalées auparavant par les naturalistes; III. des Mémoires sur *le loup de mer*, sur *le silure trembleur*, sur *les vaisseaux spermatiques des poissons*; IV. *Description d'une espèce de sainfoin* (Hédysarum gyrans), *dont les feuilles sont dans un mouvement continuel*: il en prend occasion de comparer les mouvements des plantes avec ceux des animaux; V. *Mémoire sur la respiration des poissons*; VI. un *Mémoire sur les dents*, où il établit, d'après la forme de ces parties chez l'homme, que cet être est de trois cinquièmes frugivore, et de deux cinquièmes carnivore; VII. un *Mémoire sur la reproduction des nageoires des poissons*, suite des expériences que Bouvet et Spallanzani avaient faites sur les salamandres aquatiques, etc.

Ces travaux lui méritèrent bientôt l'honneur d'être nommé membre de l'académie des sciences. En 1785, l'intendant de Paris, Berthier de Sauvigni, avec lequel il avait été lié en Angleterre, voulant donner à la société d'agriculture de Paris, une nouvelle organisation, le nomma secrétaire de cette société. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, et en fit une compagnie nouvelle, qui publiait, chaque trimestre, des mémoires utiles, distribuait des prix dans ses assemblées publiques, et se montra toujours empressée à recueillir et à répandre les procédés et les inventions agricoles. On trouve, dans la collection de cette société, son *Mémoire sur l'art de faire de la toile avec les tiges du genêt d'Espagne.* Outre un grand nombre d'instructions qui furent envoyées dans les campagnes, Broussonnet publia l'*Année rurale*, ou *Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. Il travailla aussi à la *Feuille du cultivateur*, 1788 et suivantes, 8 vol. in-4°. (*Voyez* Dubois). Il se servit de la considération dont il jouissait pour faire venir d'Espagne le premier troupeau de mérinos, et du Levant, des chèvres d'Angora. Broussonnet montra dans l'exercice des fonctions de sa place une grande flexibilité de talent; il quitta peu à peu la sécheresse du style didactique auquel il s'était habitué dans ses ouvrages, acquit de l'élégance, et se montra même éloquent, surtout dans les discours et les éloges qu'il fit comme secrétaire de la société d'agriculture, principalement dans ceux de Turgot et de Buffon. Il donna dans le même temps une traduction de l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, par J.-R. Forster, Paris, 1789, 2 vol. in-8°., avec trois cartes; mais les troubles politiques vinrent l'arracher à ses paisibles travaux, et semer sa vie, jusqu'alors heureuse et calme, de dangers et de chagrins. En 1789, il fut nommé au corps électoral de Paris; à l'ouverture des états-généraux, à Versailles, il lut, à la suite du discours prononcé par M. Necker, le rapport sur l'état de la France, que ce ministre faisait aux députés de la nation; au 14 juillet, il fut appelé, comme tous les électeurs, à remplacer temporairement à l'Hôtel-de-Ville les anciens magistrats; et, le jour qu'il y alla siéger, il y vit égorger sous ses yeux l'intendant de Paris, son ami et son protecteur. Il fut ensuite chargé, avec Vauvilliers, de l'approvisionnement de la capitale, et vingt fois il fut menacé de perdre la vie. Il fut nommé à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer, et, lors de l'établissement de la convention, il se retira à Montpellier, où il fut arrêté après le 31 mai, ayant été, avec la plupart des habitants du Midi, dans le parti de la Gironde, et, ayant même été nommé membre de la convention insurrectionnelle que ce parti avait projeté de former à Bourges. Broussonnet parvint à s'évader, et, traversant les Pyrénées sous prétexte d'herboriser, arriva à Madrid à pied, sans argent et sans habits; il y fut parfaitement accueilli par les botanistes Ortega et Cavanilles; mais les émigrés royalistes le firent expulser. M. Banks ayant appris sa situation, lui envoya généreusement un crédit de mille louis qu'il pourrait recevoir partout où il irait. Broussonnet s'embarqua pour les Indes, sur un vaisseau anglais que la tempête força de relâcher à Lisbonne. Malgré le crédit du duc de la Foens, prince du sang et président de l'académie, qui le tint caché dans sa bibliothèque; de nouvelles persécutions le

chassèrent encore de cet asyle. Après avoir erré quelque temps dans l'Algarve et l'Andalousie, il passa en Afrique en qualité de médecin de M. Simpson, ambassadeur extraordinaire des États-Unis auprès de l'empereur de Maroc. C'est là qu'il reprit ses premières études botaniques, et avec elles retrouva le bonheur. Il rassembla quelques collections qu'il fit passer à M. Banks. Rentré en France après sa radiation de la liste des émigrés, il fut nommé consul à Mogador, et voyageur de l'Institut, dont il avait été nommé et conservé membre, malgré son absence, particularité d'autant plus honorable pour lui, qu'elle était contraire aux statuts de cette compagnie. Il s'embarqua avec sa famille, séjourna quelque temps aux Canaries, dont il fut nommé aussi consul, et allait remplir la même fonction au cap de Bonne-Espérance, quand son parent, M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, le nomma professeur de botanique à l'école de Montpellier. Broussonnet y remplit dignement cet emploi, soit par la clarté et le charme de ses leçons, soit par la distribution méthodique qu'il établit dans les plantes du jardin botanique de cette faculté. Il fut nommé, en 1805, membre du corps législatif, et il mourut prématurément, et jeune encore, le 27 juillet 1807, d'une apoplexie, dont une chute fut sans doute la cause prédisposante, mais dont des chagrins domestiques précipitèrent la marche. Sa maladie présenta une particularité propre à éclairer l'histoire idéologique de l'homme. Broussonnet, dans les derniers mois de sa vie, depuis sa chute, avait entièrement perdu la mémoire des noms propres et des substantifs; les adjectifs, soit français, soit latins, se présentaient en foule, et il s'en servait pour caractériser les objets dont il voulait parler. Outre les écrits dont nous avons parlé dans cet article et ailleurs (*Voy.* Belleval et Born), Broussonnet a fourni des pièces intéressantes aux Mémoires de l'Institut, et a laissé des manuscrits précieux, entre autres : I. la Relation de ses voyages; II. une *Histoire abrégée des animaux,* faite en 1788 pour le Dauphin, avec quarante-neuf planches in-4°. qui étaient déjà gravées; III. une *Flore économique des Canaries :* elle contient seize cents plantes. Dans le nombre des végétaux utiles que la France doit à Broussonnet, il faut compter le *mûrier à papier*, originaire de la Chine et du Japon; l'individu mâle était connu depuis environ vingt-cinq ans; mais cet arbre étant *dioïque*, ne pouvait fructifier seul. Broussonnet observa l'individu femelle dans le jardin d'Oxford, et l'apporta en France. L'Héritier, son ami, ayant découvert quelques différences dans les caractères de la fructification, en forma un genre nouveau auquel il donna le nom de *Broussonnetia*, qui lui a été conservé. M. Cuvier a fait son éloge à l'Institut.

C. et A. et D—P—s.

BROUWER. *Voy.* Brauwer.

BROUZET, médecin, né à Béziers, reçu docteur à l'université de Montpellier en 1736, fut médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris, et mourut à Fontainebleau vers 1772; il est connu surtout par un bon ouvrage intitulé : *Essai sur l'éducation médicinale des enfants et sur leurs maladies*, 2 vol. in-12, Paris, 1754; traduit en allemand, Atlenbourg, 1774, 2 vol. in-8°. C. et A.

BROWALLIUS (Jean), évêque d'Abo en Finlande, de l'académie des sciences de Stockholm, né à Westeras en 1707, mort en 1755, était physicien et naturaliste. Il a publié

plusieurs petits ouvrages sous la forme de mémoires ou de dissertations. Le premier est un discours d'introduction pour les leçons dans les écoles et gymnases d'histoire naturelle; il est intitulé : *Discursus de introducendâ in scholas et gymnasia historiæ naturalis lectione*, imprimé dans le *Critica botanica Linnæi*, Leyde, 1737. Browallius défendit ensuite Linné contre les attaques de Siegesbeck; mais il le fit avec plus d'âcreté que de solidité; son ouvrage a pour titre : *Examen epicriseos in systema plantarum sexuale, Clariss. Linnæi, anno 1737, Petropoli evulgatæ, authore Joanne-Georgio Siegesbeck*, Abo, 1739, in-4°.; il a été réimprimé avec le discours de Linné qui a pour titre : *De la nécessité des voyages dans la patrie*, c'est-à-dire, *chacun dans son propre pays*, Leyde, 1743, in-8°. On lui doit encore : *De harmoniâ fructificationis plantarum cum generatione animalium*, Abo, 1744, in-4°.; et *Specimen de transmutatione specierum in regno vegetabili*, Abo, 1745, in-4°. Il a présidé à une thèse : *De convallariâ specie vulgo lilium convallium*, et donné quelques mémoires sur l'économie rurale. Son ouvrage le plus remarquable est son *Traité de la diminution des eaux*, en suédois, Stockholm, 1755, in-8°. C'est une réfutation de l'opinion d'André Celsius, qui avait soutenu que le niveau de la mer avait baissé de temps immémorial, et baissait encore annuellement. Browallius fut appuyé principalement par le clergé et par plusieurs savants ; mais Linné se déclara pour l'opinion de Celsius, et donna même à cette occasion une *Théorie de la terre*. Browallius a publié d'autres ouvrages moins importants, et a laissé en manuscrit une *Description de la Dalécarlie et de la Norwège boréale ;* une *Flore Dalécarlienne ;* et une *Flore Finnoise*. Linné récompensa à sa manière le service que lui avait rendu l'évêque d'Abo, en prenant la défense de son système contre la critique de Siegesbeck. Il lui dédia un genre de plantes auquel il donna son nom : la première espèce étant une belle plante, il la nomma *Browaltia exaltata ;* mais depuis, croyant avoir à se plaindre de cet auteur, il donna le nom de *demissa*, ou basse, à une seconde espèce; enfin une troisième reçut celui d'*alienata*. Comme elle n'a pas été vue depuis, pas même dans son herbier, on a cru qu'elle n'avait d'existence que par une allusion maligne du botaniste suédois.

C—AU et D—P—S.

BROWER (CHRISTOPHE), né à Arnheim dans la Gueldre, vers 1560, entra chez les jésuites à Cologne en 1580, enseigna les humanités et la philosophie à Trèves, devint recteur du collége de Fulde, puis de la maison-professe de la première de ces villes, où il mourut le 2 juin 1617, à la suite de deux jours de léthargie, suite de sa vie sédentaire et de son extrême assiduité au travail, que n'avaient jamais pu interrompre les douleurs de la goutte et de la pierre qui le tourmentèrent dans ses dernières années. L'électeur, Jacques de Eltz, l'avait chargé de composer l'histoire de son archevêché, pour l'opposer à celle de Kirlander, dirigée contre la religion catholique et contre les intérêts de l'électeur. Cet ouvrage lui coûta trente ans de recherches et de travail. Lorsqu'après sa mort, on voulut le rendre public, l'électeur Lothaire de Metternich le soumit à des censeurs qui, ne le trouvant pas assez favorable aux droits de leur maître, y firent beaucoup de changements; c'est dans

cet état qu'il fut imprimé à Cologne en 1626, sous ce titre : *Antiquitates annalium Trevirensium libri XXII*, in-folio ; mais, avant d'être mis en circulation, peut-être même avant d'être entièrement imprimée, car la préface et la fin manquent dans le petit nombre d'exemplaires qu'on en conserve, cette histoire fut de nouveau arrêtée, parce qu'on trouva qu'elle favorisait encore trop les droits ou les prétentions des habitants contre l'archevêque et le chapitre. Masénius fut alors chargé de revoir l'ouvrage de son confrère. Il en donna donc une nouvelle édition en 1670, à Liége, 2 vol. in-fol., augmentée de trois nouveaux livres qui conduisent cette histoire depuis 1600, où Brower avait terminé son travail, jusqu'en 1652. L'éditeur y a ajouté la préface de l'auteur, et conservé ses savants prolégomènes remplis de profondes recherches sur les antiquités, les mœurs, la langue et les coutumes du pays. L'ouvrage de Brower aurait un plus grand prix, si son style était plus coulant et plus clair, s'il y eût mis plus de critique, et s'il l'eût enrichi des pièces justificatives. Il est excusable sur ce dernier point, parce qu'on ne lui permit pas de pénétrer dans les archives électorales et capitulaires ; néanmoins, dans l'état où est sa première édition, on la préfère à la seconde, soit parce que celle-ci a subi des mutilations considérables, soit parce que Masénius était meilleur grammairien et orateur que bon critique et historien. Les autres ouvrages de Brower sont : I. *Fuldensium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4°., ouvrage exact et fort estimé : il s'étend jusqu'en 1606 ; II. *Sidera illustrium et sanctorum virorum qui Germaniam ornârunt*, Mayence, 1616, in-4°. Ces vies sont tirées d'anciens manuscrits et accompagnées de quelques notes. III. *Fortunati et Rhabani Mauri, poëmata cum notis*, Fulde, 1603 ; Mayence, 1616, in4°., rare.—Brower (Jacques de), natif de Hoochstraet en Brabant, entré dans l'ordre de St.-Dominique, docteur et professeur de philosophie et de théologie à Douai, commissaire apostolique en Danemark pour y organiser les missions, inspecteur de celles de Hollande, mort le 4 novembre 1637, à Anvers, prieur du couvent de son ordre et définiteur de sa province, avait donné en 1613, à Douai, une édition corrigée des *Commentaires de Dominique Soto sur les physiques d'Aristote* ; et en 1621, dans la même ville, un traité sous le titre de *Clavis apostolica*, pour prouver que Paul V était vrai pape. La médiocrité de ces deux ouvrages nous inspire peu de regrets sur ceux qu'il a laissés manuscrits. T—d.

BROWER (Adrien). *Voyez* Brauwer.

BROWN (Robert), théologien anglais, qui a vécu dans les 16e. et 17e. siècles, et a donné son nom à la secte des brownistes, sortait d'une famille ancienne et distinguée. Son grand-père, François Brown, avait obtenu, par une charte de Henri VIII, confirmée par un acte du parlement, le droit de se couvrir, tant qu'il lui plairait, en présence du roi, de ses héritiers et de tous ses nobles. Il était allié de près au lord trésorier Cécil. Il naquit à Northampton, étudia la théologie à Cambridge, et montra de bonne heure un tour d'esprit extraordinaire et une disposition turbulente, qui, accompagnée de savoir et de talents, devait être dangereuse pour lui et pour les autres. Séduit d'abord par les opinions de Cartwright, il les trouva bientôt trop modérées, et commença à s'élever hautement contre

la hiérarchie ecclésiastique, la forme de l'administration des sacrements, la liturgie, etc. Ses premières prédications eurent lieu en 1580, à Norwich, devant une congrégation de Hollandais établis dans cette ville, et la plupart anabaptistes. Les rapports qui se trouvaient entre la doctrine de Brown et celle de la secte à laquelle ils appartenaient, lui firent d'abord un grand nombre de partisans parmi ceux qu'il avait soin d'échauffer par une grande apparence de zèle et un extérieur de sainteté, bien qu'au fond sa vie ne fût pas très régulière, ni son caractère évangélique. S'étant associé un maître d'école de campagne, nommé *Richard Harrison*, il commença à faire des progrès parmi ses compatriotes, et à leur enseigner que l'unique moyen de salut était de se séparer de l'église dominante, impure par les vices de ses ministres, et par le mélange de paganisme qui infectait ses cérémonies, dans lesquelles il ne restait presque rien des institutions du Christ; ajoutant que lui seul et ses disciples, évidemment inspirés du ciel, conservaient la pureté de l'église primitive. Leurs dogmes, fort semblables à ceux des anciens donatistes, des puritains, des séparatistes, ne s'en distinguaient, à ce qu'il paraît, que par une grande exagération de sévérité et de républicanisme. Ils rejetaient toute hiérarchie, et refusaient même de reconnaître dans le sacerdoce un caractère ineffaçable. Le prêtre, nommé par le consentement de sa communauté, pouvait être également dépouillé par elle de son titre et de son caractère. Chaque communauté se formait de la réunion volontaire d'un certain nombre de personnes. Un prêtre ne pouvait administrer ni le baptême ni la communion qu'à des personnes de la communauté à laquelle il appartenait. Il n'était point permis de baptiser les enfants nés de parents hors du sein de l'Église, ou qui seulement étaient connus pour ne pas soigner assez l'éducation de leurs enfants. Les brownistes prétendaient que l'indignité du prêtre affectait la vertu du sacrement, et ne permettaient pas aux femmes de baptiser les enfants en danger de mourir, cette pratique tenant à l'hérésie, qui voue à la damnation les enfants morts sans baptême. Ils regardaient le mariage comme un contrat purement civil, et rejetaient, dans l'administration des sacrements, les formes adoptées par l'Église anglicane, ainsi que presque toute forme extérieure de culte, comme la génuflexion, etc. Ils rejetaient toute forme de prière réglée, et regardaient l'*Oraison dominicale*, non comme une prière, mais seulement comme une espèce de patron sur lequel chacun doit former les prières qu'il adresse de lui-même à la Divinité, etc. Brown, cité devant l'évêque de Norwich (Freake), et plusieurs autres commissaires ecclésiastiques, non seulement soutint sa doctrine, mais encore se conduisit avec tant d'insolence, qu'il fut mis en prison. Son parent, le ministre Cécil, ayant obtenu qu'il fût relâché, le fit venir à Londres, où il espérait qu'on parviendrait par persuasion à lui faire abandonner sa doctrine; mais Brown s'échappa et passa en Zélande, où, avec l'autorisation des sectes, lui et ses sectateurs fondèrent une église, dont il développa les principes et le plan dans un ouvrage publié in-8°. à Middelbourg, en 1582, sous le titre de *Traité de la réformation sans aucune concession à quelque homme que ce soit.* Cependant, étant ensuite repassé en Angleterre, il fut, en 1585, cité devant l'archevêque de Cantorbery, Whitgift. Celui-ci, en ayant, à force

de douceur et de raisonnement, obtenu quelque apparence de soumission aux règles établies, le lord trésorier le renvoya chez son père; mais bientôt Brown, plus incorrigible que jamais, fut abandonné de son père lui-même, et alors poursuivi avec plus de rigueur. Après avoir éprouvé beaucoup de vexations, ayant refusé d'obéir à une citation de l'évêque de Péterborough Lindseh, il en fut excommunié. Brown, dont la tête était apparemment aussi faible que son esprit était ardent et son caractère impétueux, fut si frappé de cette censure d'une église qu'il rejetait, qu'en 1590, il se soumit, obtint son absolution, et, par la protection du comte d'Exeter, son parent, fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Northampton, bien qu'il n'eût jamais, à ce qu'on prétend, formellement retracté ses opinions. Il se dispensa de remplir les fonctions de sa cure, dont il se contenta de recevoir les revenus, en se faisant remplacer, moyennant un salaire, par un autre ecclésiastique. La défection du chef ne dissipa point le parti : en 1592, on comptait vingt mille brownistes. Vivement poursuivis, dispersés, emprisonnés, quelquefois mis à mort, ils se refugièrent pour la plupart en Hollande. Ils reparurent en Angleterre dans les guerres civiles, et se confondirent enfin, ainsi que plusieurs autres sectes du même genre, dans celle des indépendants. Quant à Brown, sa mort fut digne de sa vie. Le constable de sa paroisse, requérant de lui, d'une manière un peu rude, le paiement de quelque taxe, Brown, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, entra dans une telle colère, qu'il s'emporta jusqu'à frapper le constable; conduit devant le juge, au lieu de répondre à l'indulgence que celui-ci était disposé à lui témoigner, il poussa l'insolence à tel point qu'il se fit conduire en prison, où il tomba malade, et mourut en 1630, se vantant d'avoir « été renfermé dans trente-deux prisons. » Brown ne rachetait la violence de son caractère ni par la fermeté, ni par la régularité de mœurs qui peuvent faire du moins estimer ce qu'on ne peut aimer; et, comme l'a remarqué un auteur anglais, « il eut une » femme avec laquelle il n'a jamais » vécu, et une église dans laquelle il » n'a jamais prêché. » Il avait des talents et beaucoup d'instruction. Son *Traité de la réformation*, etc., est curieux et bien écrit. On a publié, en hollandais, un petit livre curieux et rare sur les brownistes. Il est intitulé : *Belydenisse des geloefs*, etc. (profession de foi), Amsterdam, 1670, in-8°. S—D.

BROWN (Thomas), chanoine de Windsor et recteur d'Oddington, naquit en 1604, dans le comté de Middlesex, lors de la rebellion contre Charles Ier. Sa fidélité pour son prince lui fit perdre ses bénéfices, et l'obligea de se retirer en Hollande, où la princesse d'Orange se l'attacha en qualité de chapelain. Lors du rétablissement de Charles II, Brown rentra en possession de ses bénéfices; mais il ne retint que le canonicat de Windsor, où il mourut le 6 décembre 1673, âgé de soixante-neuf ans. Isaac Vossius fut son exécuteur testamentaire, et lui fit construire un tombeau, qu'il décora d'une épitaphe très honorable. Les ouvrages de Brown sont : I. une traduction anglaise du 2e. volume des *Annales de la reine Elisabeth*, par Camden, Londres, 1629, in-4°.; II. un écrit polémique, intitulé : *la Clef du Cabinet du roi*, Oxford, 1645, in-4°. (en anglais); III. une réponse, sous le nom de *Justus Pacius*, à une critique, par Sau-

maise, d'un Traité posthume de Grotius, touchant l'Eucharistie, la Haye, 1647, in-8°. (en latin); IV. *Dissertatio de therapeutis Philonis adversus Henricum Valesium*, Londres, 1687, in-8°. — BROWN (Edouard), curé dans le comté de Kent, a donné une 2e. édition, augmentée de plus de la moitié, du *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* d'Orthninus Gratius, ou Graès, Londres, 1690, 2 vol. in-folio. C'est un recueil de pièces relatives au concile de Bâle. C. T—Y.

BROWN (THOMAS), auteur anglais du 17e. siècle, était fils d'un riche fermier du comté de Shrop, et passa d'une école particulière de sa province, à l'université d'Oxford, où il se fit autant remarquer par son esprit et ses progrès que par sa mauvaise conduite. Obligé de quitter l'université, il vint chercher fortune à Londres, et n'y trouva que la misère. La nécessité le porta à ouvrir une école à Kingston; mais, dégoûté bientôt de cette profession pénible et sédentaire, il revint à Londres, où son caractère enjoué et ses bons mots lui firent beaucoup d'amis, mais pas un protecteur utile. Il se mit alors à écrire pour avoir du pain, et publia, sous les titres de *Dialogues*, *Lettres*, *Poëmes*, un grand nombre d'ouvrages de peu d'étendue, où l'on trouve beaucoup d'érudition, et de ce que les Anglais appellent *humour*, mais sans délicatesse. Addison l'appelait Thomas Brown *de facétieuse mémoire*. Il avait surtout beaucoup de penchant à la satire, et, quoiqu'il ne fût pas naturellement méchant, on lui a reproché, comme à la plupart des plaisants de profession, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot. Il s'exprimait sur la religion et ses ministres avec beaucoup de légèreté, et disait quelquefois qu'il connaissait trop bien le monde pour s'exposer à être regardé comme un *juste*. Ses satires contre le clergé et contre les grands n'étaient pas faites pour améliorer l'état de ses finances. On rapporte cependant que le comte de Dorset l'invita un jour à un dîner, où se trouvaient Dryden et d'autres littérateurs distingués, et que Brown fut agréablement surpris de trouver sous son assiette un billet de 50 liv. st., tandis que Dryden trouva sous la sienne un billet de 100 liv. Brown mourut en 1704, et fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Westminster, près de mistriss Behn, avec laquelle il avait été intimement lié. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 4 vol., en 1707. X—s.

BROWN (ULYSSE-MAXIMILIEN, comte DE), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit à Bâle le 23 octobre 1705, d'une famille originaire d'Irlande, et se distingua dans la guerre de sept ans. Il fit ses premières armes contre les Turks en 1737, et donna des preuves d'habileté et de bravoure dans la campagne d'Italie, en particulier dans les batailles de Parme et de Guastalla. Elevé en 1739 au grade de feld-maréchal, il fut opposé à Frédéric II dans les guerres de Silésie, et rendit à l'impératrice Marie-Thérèse d'importants services en retardant plusieurs fois les progrès de son ennemi. En 1744, il repassa en Italie avec le prince de Lobkowitz, gagna, le 15 juin 1746, la bataille de Plaisance, s'empara de Gênes, et retourna en Allemagne pour obtenir, en 1752, le gouvernement de Prague. Frédéric II, ayant tenté en 1756 de pénétrer en Bohême par la Saxe, Brown lui livra la bataille de Lowositz, et entreprit, sept jours après, cette marche célèbre qui avait pour objet de délivrer l'armée saxonne

bloquée dans le camp de Pirna. Il exécuta la marche; mais ne put en atteindre le but. Il réussit en revanche à chasser les Prussiens de la Bohême : ce qui lui valut l'ordre de la Toison-d'Or. Mais Frédéric repoussé, prenait, en se retirant, de nouvelles forces; il rentra en Bohême l'année suivante, et livra, le 6 mai, au comte de Brown, la fameuse bataille de Prague, long-temps disputée, presque également meurtrière pour les deux partis, et gagnée enfin par le roi. Le feld-maréchal, blessé mortellement dans l'action, au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, entendit, pendant qu'on l'emportait du champ de bataille, une nouvelle canonnade : « Les Prussiens » recommencent l'attaque ! » s'écria-t-il en se soulevant sur la litière. On lui répéta vainement que c'étaient les coups de canons de la victoire; il avait pressenti la défaite de ses troupes, et eut la douleur d'en avoir la certitude avant sa mort, qui ne survint que le 26 juin suivant. Il laissa après lui, non seulement la réputation d'un bon général, mais encore celle d'un habile politique. La Vie de ce général a été publiée en allemand, Prague, 1757. On l'a traduite en français. G—T.

BROWN (Jean), ministre anglican, né en 1715 à Rothbury, dans le Northumberland, étudia à Cambridge, où il reçut ses divers degrés. Il occupait déjà quelque emploi dans l'église, lorsqu'en 1745, pendant la rebellion, il prit les armes pour la défense de son roi, et se conduisit avec beaucoup d'intrépidité au siége de Carlisle. Après la défaite des rebelles, quelques-uns d'entre eux ayant été mis en jugement à Carlisle en 1746, Brown prêcha à cette occasion, dans la cathédrale, deux sermons sur *la liaison mutuelle qui existe entre la vérité religieuse et la liberté civile ; entre la superstition et la tyrannie, entre l'irreligion et l'immoralité.* Son attachement aux principes des whigs le recommanda au docteur Osbaldiston, évêque de Carlisle, qui le nomma l'un de ses chapelains. Ce fut probablement alors qu'il écrivit son poëme intitulé *l'Honneur*, imité de la satire de Boileau sur le même sujet, et qui fut suivi, en 1750, de l'*Essai sur la Satire*, en trois chants, composé à l'occasion de la mort de Pope, imprimé en tête du 2e. volume des œuvres de ce poète (édition de Warburton), et réimprimé dans la collection des poëtes anglais de Dodsley. Cet ouvrage lui procura la protection de plusieurs personnes éminentes, et commença sa fortune. Tandis qu'il était à Bath, chez un de ses généreux protecteurs, il prononça un sermon contre *les excès du jeu*, qui fit, dit-on, supprimer dans cette ville les maisons de jeu. Les *Essais sur les Caractères de Shaftesbury*, publiés en 1751, furent encore plus favorablement accueillis du public, et ont été réimprimés, pour la cinquième fois, en 1764, en un volume in-8°. Il fut nommé par le lord Hardwicke, en 1754, ministre de Great Horkesley, dans le comté d'Essex. En 1755, parut sa tragédie de *Barberousse*, représentée avec un très grand succès; et, en 1756, la tragédie d'*Athelstan*, qui en eut un peu moins; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrement célèbre, et répandit sa réputation dans toute l'Europe, c'est l'*Appréciation des mœurs et des principes du temps*, in-8°., 1757, écrit à l'occasion de l'esprit de découragement qui s'était alors emparé de la nation, et fut bientôt suivi d'un réveil funeste à ses voisins. Voltaire

attribue ce réveil à l'ouvrage de Brown, qu'il regarde en grande partie comme la cause des succès qu'obtinrent alors les Anglais sur toutes les parties du globe; mais si on peut contester à l'ouvrage de Brown une si extraordinaire influence, on a du moins des preuves de son succès. On en fit sept éditions dans l'année; il a depuis été traduit en français par Chais, sous ce titre: *Les mœurs anglaises, ou Appréciation*, etc., la Haye, 1758, in-8°. Le public aime à voir fronder le public; le ton satirique fut évidemment une des causes de la vogue qu'obtint cet ouvrage, qui, aujourd'hui, est fort peu lu. Brown, en s'élevant contre la vanité du siècle, laissa percer lui-même dans son livre, une intolérable vanité. Son ton dogmatique et arrogant lui suscita une foule d'adversaires qui le déchirèrent impitoyablement. Le second volume de l'ouvrage, qui parut en 1758, ne fit qu'aigrir les esprits des critiques, et il se vit obligé, pour laisser apaiser l'orage, de se retirer à la campagne, où il écrivit, dans une suite de lettres à un ami, une explication apologétique de son livre, qui produisit peu d'effet. Ayant résigné sa cure du comté d'Essex, il obtint celle de St.-Nicolas-de-Newcastle sur la Tyne, par le crédit du docteur Osbaldiston, qui venait d'être nommé évêque de Londres. Ce prélat mourut peu de temps après, et Brown perdit en lui son unique protecteur, le seul ami que lui eût laissé son caractère peu aimable, et avec lui toute espérance d'avancement dans l'Eglise. Il publia, en 1760, un *Dialogue des morts entre Périclès et Aristide*, pour servir de suite au *Dialogue entre Périclès et Cosme de Médicis*, par le lord Lyttelton. Ce dialogue fut suivi, en 1763, d'une ode sacrée, intitulée *la Guérison de Saül*, et, la même année, d'une *Dissertation sur l'origine, l'union, le pouvoir, les progrès, la séparation et la corruption de la poésie et de la musique*. Cet ouvrage ayant été attaqué, Brown répondit par des *Remarques sur quelques observations*, etc. L'*Histoire de l'origine et des progrès de la poésie*, qu'il publia en 1764, et dont Lenglet fait un pompeux éloge, n'est qu'un extrait de l'ouvrage précédent : il en existe une traduction française par Eidous, Paris, 1768, in-8°. Un volume de *Sermons*, 1764; des *Pensées sur la liberté civile, la licence et les factions*, 1765; un poëme sur *la Liberté*, sont, avec quelques pamphlets anonymes, à peu près tout ce qu'il publia dans ses dernières années; mais quelques-uns de ces ouvrages eurent pour lui un résultat important et funeste. Des sermons de Brown, trois étaient relatifs à l'éducation, et avaient pour but d'attaquer l'*Emile* de Rousseau et ses idées, sur l'enseignement religieux. Le succès de ces discours engagea Brown à composer une espèce de code d'éducation, que, devenu extrêmement partisan de l'autorité, il voulait faire adopter par le gouvernement. Le docteur Priestley, zélé défenseur de toutes les libertés, attaqua vivement le projet de Brown, dont cette discussion augmenta la célébrité. Le docteur Dumaresque ayant été chargé par l'impératrice de Russie, de l'organisation de l'instruction publique dans cet empire, écrivit à Brown pour lui demander des instructions. Brown répondit par un plan général d'éducation, accompagné de l'offre de se rendre à Pétersbourg pour en diriger l'exécution. Ce plan fut présenté à l'impératrice, qui, frappée des idées de Brown, l'invita à se rendre à Pé-

tersbourg, en lui assignant une somme de 1,000 livres sterl. pour les frais de son voyage. Tout était prêt pour son départ, lorsque de violentes attaques de goutte et de rhumatisme vinrent l'assaillir; d'autres difficultés s'opposèrent aussi à l'exécution de ce projet. L'éclat qu'en avait fait probablement un homme aussi vain que Brown donna lieu à quelques bruits fâcheux. Il tomba dans l'abattement et le dégoût de la vie; et un jour, plus accablé qu'à l'ordinaire, il prit un rasoir, se coupa la gorge, et mourut, en 1766, dans la 51e. année de son âge. Il paraît qu'il était sujet à des accès de la plus sombre mélancolie; il disait quelquefois « qu'il craignait » que tôt ou tard quelque mauvaise » pensée ne vînt subitement s'offrir à » lui, dans les moments où il était en- » tièrement privé de sa raison. » Les vers de Brown, où il semble avoir pris Boileau pour modèle, ont du nerf et de la pureté. On trouve dans ses ouvrages en prose une grande connaissance du cœur humain, une saine morale et un style élégant et correct; la lecture en est intéressante, malgré le ton de suffisance qui s'y fait sentir. X—s.

BROWN (Moïse), auteur anglais, né en 1703, mort en 1787, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après avoir été vicaire d'Olney, dans le comté de Backingham, et chapelain du collége de Morden. Il était originairement tailleur de plumes. Ce fut Hervey, l'auteur des *Méditations*, qui le tira de l'obscurité et le fit entrer dans les ordres. On a de lui, entre autres ouvrages, une tragédie intitulée : *Polidius, ou l'Amour malheureux*, 1723; *All Bedevilled*, espèce de farce; un volume de *Poésies*, 1739, in-8°.; *Pensées du dimanche*, poëme, 1749, in-12; *Percy Lodge*, poëme descriptif, 1756; quelques sermons; la traduction des ouvrages de Zimmerman. Il est en outre l'éditeur du *Parfait Pêcheur à la ligne* de Walton, et il a réimprimé, en 1773, les *Eglogues sur la pêche* (*Piscatory eglogues*), du même auteur. X—s.

BROWN (Jean), peintre écossais, né à Edimbourg en 1752, est principalement connu par ses *Lettres sur la poésie et la musique de l'opéra italien*, publiées après sa mort, en 1789, 1 vol. in-12, par le lord Monboddo, à qui elles étaient adressées, et qui les fit précéder d'une introduction où il fait le plus grand éloge des talents et du goût de l'auteur. Ces lettres, qui n'étaient point destinées à l'impression, sont écrites d'un style clair et élégant, et sont très estimées en Angleterre. Brown avait passé plusieurs années à Rome et dans la Sicile, attaché comme dessinateur à sir Williams Young et à M. Townley. En 1786, il vint à Londres, où il se livra avec succès au genre du portrait, et se lia avec ce que cette ville possédait de plus distingué. Il mourut l'année suivante, 1787, âgé de trente-cinq ans. C'est de lui que Monboddo tenait ce qu'il a dit de la langue italienne, dans son ouvrage sur l'*Origine et les progrès du langage*. On a conservé de Brown des dessins qui se font remarquer par la correction et le bon goût. X—s.

BROWN (Jean), médecin écossais, naquit en 1736, dans un petit village du comté de Berwick. Sa vie offre un exemple, si commun dans l'histoire des sciences, de ces enfants que des dispositions naturelles entraînent vers un certain usage de leurs facultés, avec une force que ne peuvent arrêter les difficultés les plus puissantes de la fortune et de l'éducation. Son père était un pauvre jour-

nalier du village où il était né; sa mère gagnait quelque chose à vendre le lait d'une seule vache. Il n'avait pas encore quatre ans qu'il fut envoyé à une petite école tenue par une vieille femme; et, dans un âge encore si tendre, il se distingua par une telle vivacité d'intelligence, qu'au bout d'un an il lisait la Bible avec facilité. Il montra dès-lors un goût insatiable pour la lecture, au point que, dans les heures même de récréation, on ne le voyait jamais sans un livre à la main. Ses progrès dans tous les genres d'instruction qu'il pouvait recevoir, étaient étonnants; ils furent rallentis quelque temps par la mort de son père, et par le second mariage que contracta sa mère avec un tisserand, qui voulut faire apprendre son métier au jeune Brown; mais le penchant qui entraînait cet enfant vers les études littéraires, lui donnait pour cette profession un dégoût qu'il ne put dissimuler et que ses parents ne cherchèrent pas à combattre. Une circonstance particulière contribua à la complaisance qu'ils eurent à cet égard: ils étaient l'un et l'autre d'une secte de presbytériens, nommés *seceders*, qui, depuis quelque temps, faisait des progrès en Ecosse: on leur suggéra l'idée que leur fils, avec les talents extraordinaires qui se développaient en lui, pouvait devenir un des soutiens de la secte, comme prédicateur et comme ministre. On lui permit donc de continuer ses études dans l'école de Dunse, tenue par un habile maître. La rapidité et l'éclat de ses progrès le firent regarder comme un prodige. Il se fit autant remarquer par sa force et son adresse dans les exercices du corps, que par la promptitude de son intelligence dans ceux de l'esprit. Il faisait à pied des courses extraordinaires, et se distinguait dans ces luttes, corps à corps, si familières aux Anglais. La fréquentation de ses condisciples, l'esprit peu tolérant des seceders, et quelques circonstances particulières, lui firent abandonner par humeur une secte qu'il n'avait embrassée que par imitation. Il ne s'en tint pas là, et la lecture de quelques ouvrages irréligieux le conduisit par degrés à une incrédulité totale, qu'il ne craignit pas d'avouer. A l'âge de treize ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable; mais la fierté de son caractère lui rendait trop pénible la sorte de dépendance que lui imposaient ses fonctions. Il alla à Edimbourg pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis lui ayant proposé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en anglais, il le fit avec une supériorité qui fut remarquée. Ce succès lui fit sentir sa force, et lui inspira le désir de se faire médecin: cette circonstance seule détermina sa destinée. Tous les médecins de l'université d'Edimbourg s'empressèrent de favoriser son ardeur pour l'étude de la médecine, et il y fit, comme dans toutes ses autres études, les progrès les plus rapides. Pour suppléer à son peu de fortune, il faisait des répétitions aux jeunes étudiants, et, s'étant marié en 1765, il fit de sa maison un pensionnat pour les élèves en médecine. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Edimbourg, dont on le nomma président en 1776 et en 1780. Ce fut alors qu'il conçut les premières idées du système médical qui l'a rendu célèbre, et dont il développa les principes, peu de temps après, dans son ouvrage intitulé: *Elementa medicinæ*. Cet ouvrage, qui eut un grand éclat, établit la réputation de son auteur. Il joignit à une pratique déjà très étendue, des cours publics qui

attiraient une grande affluence d'auditeurs. Ces succès auraient promptement assuré sa fortune, s'il avait eu une conduite plus sage et des mœurs plus régulières. Son caractère hautain et peu sociable lui fit beaucoup d'ennemis, et sa réputation excita l'envie. Il s'était brouillé avec son maître, le docteur Cullen, qui, frappé des talents extraordinaires et prématurés de son jeune disciple, avait été le premier à présager ses succès et à favoriser son avancement; il lui avait même confié l'instruction de ses enfants; mais la reconnaissance et les égards que méritaient ces bons offices ne purent empêcher Brown d'attaquer avec beaucoup de hauteur la doctrine de Cullen, en y opposant la sienne. Il s'était marié très jeune, et avait eu de bonne heure un grand nombre d'enfants. Son luxe, son désordre et son goût excessif pour les plaisirs consumèrent promptement la fortune que ses talents et sa réputation lui avaient acquise. On le vit, en 1784, fonder une loge de francs-maçons, où l'on ne devait parler qu'en latin. Il avait indisposé contre lui tous les premiers médecins d'Edimbourg, avec lesquels il dédaignait même de consulter; aussi, à la mort du docteur Monro, s'étant présenté pour lui succéder, il fut rejeté par l'université. Sa nouvelle doctrine avait formé, parmi les étudiants en médecine, un parti de *brownistes*, qui avait déclaré une guerre violente aux élèves de Cullen, auxquels on donnait le nom de *cullenistes;* et l'acharnement des deux partis était tel qu'il en résultait souvent des rixes sanglantes. Ces incidents dégoûtèrent Brown de la résidence d'Edimbourg. Il prit le parti, en 1786, de se rendre à Londres, où il espérait trouver des moyens de fortune que l'Ecosse ne pouvait plus lui offrir; mais il fut trompé dans cette attente; des filous lui firent d'abord perdre au jeu une grande partie de l'argent qu'il avait apporté avec lui. Habitué à un genre de vie où il ne refusait rien à ses goûts et à ses fantaisies, il eut bientôt épuisé ses dernières ressources. Hors d'état d'acquitter les dettes qu'il avait contractées, ses créanciers le firent mettre dans la prison du *Banc du roi*, où il resta plusieurs mois, et d'où il fut tiré par la générosité d'un ami. C'est là qu'ayant appris que quelqu'un se proposait de traduire en anglais ses *Elementa medicinæ*, il se chargea lui-même de cette traduction, qu'il acheva en très peu de temps. Cependant les expériences téméraires qu'il faisait dans le cours de ses leçons, en prenant de fortes doses d'opium et d'autres stimulants pour démontrer à ses auditeurs les effets de la méthode excitante, finirent par ruiner sa constitution, quelque robuste qu'elle fût. En 1788, l'ambassadeur de Prusse vint lui offrir, de la part de son maître, un établissement avantageux à la cour de Berlin; pendant que cette affaire se traitait, Brown fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui termina sa vie le 7 octobre de la même année: il avait environ cinquante-trois ans. Outre ses *Eléments de médecine*, il a laissé un petit ouvrage intitulé: *Observations sur la médecine.* Quelques-uns le croyent aussi l'auteur d'un autre petit ouvrage intitulé: *Recherches*, plus généralement attribué au docteur Jones. Le système médical de Brown a éprouvé beaucoup de variations dans sa destinée; la violence de l'esprit de parti qu'il avait excitée en Ecosse à sa naissance, s'est promptement calmée, et il y trouve aujourd'hui plus de contradicteurs que de partisans. Ce système fut reçu avec beaucoup de froideur à Londres, où il n'a que très peu de

vogue dans la pratique des médecins : il paraît avoir eu plus de succès dans les autres pays de l'Europe, particulièrement en Allemagne, en Italie, et plus encore dans les Etats-Unis d'Amérique. Il nous reste à donner quelque idée des bases de cette doctrine célèbre, d'après l'exposé que le docteur Beddoes en a placé à la tête des *Eléments de médecine*, et surtout d'après quelques observations sur le même système, qu'a bien voulu nous communiquer un médecin étranger résidant à Paris (M. Friedlander). Tout corps animé est une machine, composée de parties diverses dont la combinaison et les mouvements constituent la vie de l'animal ; mais le jeu de la machine est soumis à l'action d'une puissance secrète, qui imprime le premier mouvement et qui l'entretient par des moyens encore inconnus ; ses opérations ne peuvent s'expliquer par les lois de la mécanique, et paraissent supposer des qualités propres aux parties constituantes du corps vivant, et absolument étrangères à la matière morte. Plusieurs médecins philosophes se sont occupés, depuis quelque temps, à rechercher la nature de ce principe ; mais cette découverte, qui doit être la clef de la physiologie animale, demande vraisemblablement encore des observations plus multipliées et plus approfondies, en attendant le coup-d'œil fécondant du génie. Brown ne s'est point occupé à rechercher la nature du principe de la vitalité ; il s'est borné à en observer l'action par ses effets immédiats ; et voici les résultats généraux de son observation : 1°. tout corps animé possède une certaine portion du principe d'où découle le phénomène de la vie ; ce principe est désigné par le nom d'*excitabilité*; 2°. l'excitabilité varie, non seulement dans les animaux divers, mais encore dans le même animal en différents temps ; et, selon qu'elle a plus d'énergie, l'animal a une plus grande intensité de vie, c'est-à-dire, qu'il est plus susceptible de l'action des pouvoirs *excitatifs* ; 3°. les pouvoirs excitatifs ou *stimulants*, peuvent être divisés en deux classes : en externes, comme la chaleur, l'air, la nourriture, le vin, les poisons, les médicaments, etc., et en internes, comme les mouvements musculaires, les fonctions vitales, la pensée et les affections de l'ame; 4°. la vie est un état forcé : si les pouvoirs excitants cessent d'agir, la vie cesse, de même que lorsque l'excitabilité est épuisée ; 5°. le siége de l'excitabilité est dans la portion médullaire des nerfs, ainsi que dans les fibres musculaires ; dès qu'elle est stimulée dans une partie, elle l'est en même temps dans tout le système ; 6°. l'excitation peut être ou trop grande ou trop petite, ou dans une juste mesure. Il y a un état moyen d'équilibre qui constitue la santé ; il a lieu lorsque la quantité du stimulant ou du pouvoir excitatif est proportionnée à la quantité d'excitabilité ; 7°. le défaut d'équilibre, qui constitue l'état de maladie, naît, tantôt du manque de stimulant, par conséquent d'excès d'excitabilité, tantôt d'excès de stimulant, et par conséquent d'épuisement d'excitabilité ; 8°. toutes les maladies peuvent être rangées sous deux divisions principales, les unes naissant d'un excès de force (*sténiques*), les autres d'un défaut de force (*asténiques*). D'après ce petit nombre de données, on conçoit que les règles des méthodes curatives doivent être fort simples : il n'y aura que des remèdes stimulants qui épuisent plus ou moins l'excitabilité, ou qui la provoquent peu à peu, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. Brown n'admet point, parmi les médicaments,

la distinction des *sédatifs* et des stimulants, qui ne diffèrent, selon lui, que par le degré. Ainsi, toutes les méthodes curatives se réduisent à l'art de modifier l'excitabilité par les stimulants, au point de produire l'état moyen qui constitue la santé. La simplicité apparente du système de Brown a quelque chose de spécieux; mais cette simplicité même, dépendant de la grande généralité donnée à un principe abstrait, a dû produire trop d'arbitraire dans les développements, et trop de vague dans les applications, pour qu'il puisse en résulter une direction sûre et générale. C'est aux médecins observateurs et philosophes à déterminer le degré d'influence que cette doctrine peut avoir sur les progrès de l'art de guérir. Nous avons deux traductions des *Eléments* de Brown; l'une a été publiée sous ce titre: *Eléments de médecine de Brown, avec les commentaires de l'auteur et les notes du docteur Beddoes*, traduits du latin et de l'anglais, par R.-J. Bertin (fils de Joseph Exupère Bertin), 1805, in-8°.; l'autre, sous le titre d'*Eléments de médecine de J. Brown*, traduits de l'original latin, par Fouquier, avec des additions et des notes de l'auteur, d'après sa traduction anglaise, et avec la table de Lynch, 1805. in-8°. Parmi les ouvrages auxquels le système de Brown a donné naissance, on doit distinguer la *Doctrine médicale simplifiée*, ou *Eclaircissements et confirmation du nouveau système de médecine de Brown*, composée en allemand, par Weikard, traduite en italien avec des notes par Joseph Frank, et, d'après la traduction italienne, traduite en français par R.-J. Bertin, avec l'examen critique de cette doctrine. S—D.

BROWNE (George), le premier évêque qui ait embrassé et introduit la réformation en Irlande, était moine dans un couvent d'Augustins à Londres. Son savoir le fit nommer provincial de son ordre en Angleterre, et son goût pour la doctrine de Luther, qui commençait à se répandre, le recommanda au roi Henri VIII, qui le nomma, en 1534, archevêque de Dublin. Peu de mois après son arrivée en Irlande, il reçut l'ordre de disposer ses diocésains à renoncer à la soumission au pape et à reconnaître la suprématie du roi d'Angleterre. Il obéit, non sans quelque danger. Il représenta au parlement, assemblé à Dublin, que J.-C., *le grand-prêtre de nos ames*, ayant payé tribut à César, *quoiqu'il ne fût pas chrétien*, on devait beaucoup plus au roi d'Angleterre, qui l'était. Malgré ce sophisme, il eut beaucoup de peine à faire passer dans ce parlement l'acte de suprématie, et encore plus de peine à le faire exécuter. Il continua d'y travailler avec zèle, et fut nommé, en 1551, primat d'Irlande, à la place de l'archevêque d'Armagh, Dondal, vivement opposé aux mesures de la cour; mais il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque, en 1554, par la reine Marie, et mourut en 1556. On n'a de lui qu'un sermon contre le culte des images et l'usage de prier en latin, imprimé à la suite de sa vie, Londres, 1681, in-4°., et quelques lettres relatives aux affaires d'Irlande. X—s.

BROWNE (Guillaume), poète anglais, né, en 1590, à Tavistock, dans le comté de Devon, étudia à Exeter et à Oxford, et entra ensuite à Inner-Temple à Londres, pour se livrer à l'étude du droit. Il publia, en 1613, un recueil de *Pastorales anglaises*, dont la plus grande partie paraît avoir été composée avant l'âge de vingt ans; la *Flûte du berger*, en sept églogues, 1614, in-8°., et, trois

ans après, un second volume de *Pastorales*. Il retourna à Oxford en 1614, et devint gouverneur du jeune comte de Caernavon. Il mourut vers 1645. Ses ouvrages, fort estimés de son temps, et loués par Selden et Johnson, mais tombés dans l'oubli après sa mort, sont défigurés par les pointes et les jeux de mots. Ils étaient devenus très rares, lorsque M. Davies en donna, en 1772, une nouvelle édition, en 3 vol. in-12. X—s.

BROWNE (Thomas), médecin et antiquaire anglais, naquit à Londres, en 1605, d'un marchand de la Cité. Il commença son éducation à Winchester, et l'acheva à Oxford. Après avoir parcouru l'Angleterre, il passa sur le continent en 1629, et visita les principales universités. Il demeura quelque temps à Leyde, où il prit le bonnet de docteur, ensuite il rentra dans sa patrie en 1634, et se fixa à Norwich. En 1665, il fut admis au collége des médecins de Londres, comme membre honoraire. Charles II, passant à Norwich en 1671, le créa chevalier. Il vécut heureux dans le sein de sa famille, et termina tranquillement ses jours le 19 octobre 1682, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il a laissé trois filles, et un fils, Edouard, qui s'est distingué depuis comme médecin et par les relations de ses voyages. Son premier ouvrage, qui parut en 1642, in-8°., a pour titre : *Religio medici*. Il y en a eu un grand nombre d'éditions en anglais ; il fut traduit par J. Merryweather en latin, Leyde, 1644, in-12, et à Strasbourg, avec des notes de L.-N. Moltke, en 1652, in-12; et, d'après la traduction latine, en français, par Nicolas Lefebvre, la Haye, 1668, in-12; et en allemand. Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une suite de préceptes, ou l'exposé des principes de morale et de la doctrine de tout un corps, mais une espèce de profession de foi d'un seul individu; et c'était la sienne qu'il exposait. Il commençait par déclarer qu'il était chrétien et attaché à l'église anglicane, et qu'il en professait hautement tous les dogmes ; mais ensuite il ajoutait d'autres points de croyance, et en retranchait d'autres, de manière qu'à beaucoup de personnes, il ne parut qu'un incrédule déguisé. Cependant il était loin de l'être, puisqu'il était persuadé de l'existence d'esprits intermédiaires entre les anges et l'homme, et que celui-ci pouvait communiquer avec eux. Il était convaincu qu'il existait des sorciers. Le docteur Hutchinson en cite un fait aussi singulier que remarquable, dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, le grand jury, faisant à Norwich le procès à deux personnes accusées de sorcellerie, consulta le docteur Browne comme un personnage éminent pour son savoir : celui-ci signa une attestation, dans laquelle il reconnaissait l'existence de cet art diabolique, et cita des faits analogues à ceux dont ces malheureux étaient accusés, et qui lui paraissaient incontestables. Hutchinson a donné une copie authentique de cette pièce. Il y a bien apparence que ce fut ce qui détermina le jugement et le supplice de ces malheureux. C'est le dernier exemple que l'on ait vu en Angleterre de cette sorte de barbarie. Cependant tout, dans l'ouvrage de la *Religion du médecin*, indique un homme bien éloigné de l'intolérance : partout, au contraire, une douce philanthropie se fait sentir, et on le reconnaît toujours disposé à bien penser de ses semblables. Il donne de son caractère une idée fort avantageuse; mais il y a lieu de croire que la vanité a beaucoup de part à ce portrait. Ce livre, qui avait fait une grande sensa-

tion en Angleterre, et qui fut traduit en plusieurs langues, fut attaqué par Kenelm Digby, mais d'une manière noble et polie; il le fut au contraire fort durement par Alexandre Ross. Les théologiens de l'Allemagne l'attaquèrent plus sérieusement, et voulurent faire passer l'auteur pour athée. En 1646, Browne accrut sa réputation littéraire par un second ouvrage, intitulé : *Pseudodoxia epidemica or Enquiries in the vulgar errors*, (*Essai sur les erreurs vulgaires*), Londres, in-fol. Ce traité, résultat d'un savoir immense, fut généralement accueilli, et l'auteur ne fut pas exposé aux critiques et aux imputations d'irréligion qu'il s'était attirées par son précédent ouvrage. Il eut plusieurs éditions, en 1650, in-fol.; en 1658, 1664, 1666, 1672, in-4°., et en 1673, in-fol. Il en parut une traduction en hollandais, à Amsterdam, en 1668, in-8°., et une en allemand, à Nuremberg, en 1680, in-4°. L'abbé Souchay en a donné une en français, sur la 7ᵉ. édition, sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1733, 2 vol. in-12, et 1742, idem. Ce livre, qui était nécessaire au temps où il parut, n'a plus aujourd'hui le même degré d'utilité, parce que la plupart des erreurs qu'il combat se sont dissipées. Plusieurs auteurs, avant et après Brown, ont écrit sur le même sujet, et il leur est supérieur, si ce n'est pour le fond, du moins par la manière dont il le traite. C'est avec beaucoup de modération qu'il attaque ce qu'il regarde comme des erreurs. Il commence par les exposer, et cite les auteurs qui les ont propagées; ensuite, il les combat avec la seule force du raisonnement, sans employer ni le sarcasme ni l'ironie. Quoique zélé protestant, c'est avec beaucoup de ménagements qu'il examine quelques points de la croyance de l'Église romaine. Pour le temps où il écrivait, il montre des connaissances fort étendues sur la physique; il déploie dans tous ses ouvrages une vaste érudition; mais quelquefois il se trompe, et il remplace une erreur par une autre. Il attaque même des vérités, qui déjà paraissaient alors démontrées, et il semble douter du système de Copernic. En 1658, il publia : *Hydriotaphia*; il y réunit un autre petit traité, *Garden of Cyrus*, ou *Traité du quinquonce*. Ces deux traités ne forment qu'un petit vol. in-8°. Dans le premier, il disserte très savamment sur les urnes cinéraires et sur ce qui concernait les monuments funéraires chez les anciens; il ne néglige rien et souvent sort de son sujet. On y trouve, entre autres, la première observation sur la substance singulière provenant de la décomposition des cadavres, retrouvée depuis, par Fourcroy, dans le cimetière des Innocents, à Paris, et connue maintenant sous le nom d'*adipo-cire*. Le *Traité du quinquonce* fait voir qu'il a cultivé la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle; il tâche de prouver que la nature, dans ses productions, emploie plus souvent le nombre cinq que tous les autres. Il cite une multitude d'exemples à l'appui de cette opinion. On doit le regarder comme le premier qui ait vu que ce nombre cinq est beaucoup plus commun dans les parties des fleurs que tous les autres nombres. Browne n'a laissé qu'un seul écrit sur sa profession : c'est une lettre très courte sur l'étude de la médecine, dans laquelle il montre plus d'érudition que de jugement. Ses œuvres réunies parurent de son vivant, en 1666; elles furent traduites en allemand, et enrichies de notes, par Christian Peganius, et publiées à Francfort et à Leipzig en 1680,

in-4°. Après sa mort, l'archevêque Tenisson recueillit tous les écrits qu'il avait laissés en manuscrit; ce sont des *Dissertations* sur des antiquités; ils furent mis au jour dans une édition complète de ses œuvres, publiée à Londres en 1686, in-fol. A la tête de cette édition, est sa vie, écrite par Tenisson. Le docteur Johnson en a aussi donné une, où il apprécie avec impartialité ses talents et ses ouvrages. « Son style, dit-il, est vigoureux, mais » dur; il est érudit, mais pédantesque; » il frappe, mais il ne plaît point; il » est profond, mais obscur; les figures » qu'il emploie sont bizarres et ses com- » binaisons forcées; il emprunte des » expressions de toutes les sciences, ce » qui le rend quelquefois disparate. » On ne peut disconvenir, cependant, qu'il n'ait enrichi la langue scientifique de beaucoup de mots, dont on ne pouvait exprimer le sens avant lui que par des périphrases. D—P—s.

BROWNE (Édouard), fils du précédent, et médecin comme lui, naquit en 1642. Il se distingua de bonne heure par sa facilité et ses progrès, principalement dans l'étude des langues anciennes. Après avoir reçu de son père les premiers éléments des sciences, il fut mis à l'école de Norwich, et de là à Cambridge. Il prit, en 1665, à Oxford, le degré de docteur en médecine. En 1668, il commença ses voyages, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, etc., revint à Londres, et, l'année suivante, repartit pour une tournée encore plus considérable, dans laquelle il vit les cours de l'empereur Léopold à Vienne, du sultan Mahomet IV à Larisse, de Clément IX à Rome, et de Louis XIV à Versailles. A son retour, il fut reçu membre de la société royale et du collége des médecins, et se lia particulièrement avec le comte de Dorset, qui l'engagea à publier une partie de ses voyages. Cette relation, où l'on trouvait des particularités intéressantes sur des pays alors peu connus, ainsi que sur plusieurs objets d'antiquité et d'histoire naturelle, obtint un très grand succès. En 1673, Browne retourna sur le continent pour faire de nouvelles observations d'histoire naturelle, particulièrement sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle. Il fut ensuite nommé médecin du roi Charles II, qu'il soigna dans sa dernière maladie, et, en 1682, médecin de l'hôpital de St.-Barthélemi. Il se livra aussi à la chimie, et il est cité honorablement par Boyle. La mort de Charles II et ensuite la révolution l'éloignèrent entièrement de la cour. Il fut nommé, en 1705, président du collége royal, et mourut le 27 août 1708. Les voyages de Browne, en augmentant ses connaissances, avaient donné en même temps à ses manières une sorte de politesse, dont le savoir n'est pas toujours accompagné. Charles disait « qu'il était aussi savant qu'aucun » des membres du collége royal, et » d'aussi bon ton qu'aucun des hom- » mes de la cour. » Ses ouvrages sont la collection de ses voyages, réunis, et publiés en anglais, à Londres, en 1673, in-4°., réimprimés avec des augmentations en 1685; ils ont été traduits en français, Paris, 1674, in-4°. On y trouve beaucoup d'observations sur la physique et l'histoire naturelle; mais son objet principal était la minéralogie. Il a eu le mérite de faire le premier connaître, sous ce rapport, les diverses contrées qu'il avait parcourues. Il avait fait, en 1677, un nouveau voyage en Allemagne, dont il a donné la relation dans la seconde édition de ses Voyages. Il traduisit du grec de Plutarque les *Vies de Thémistocle et de Sertorius*,

qui ont paru dans l'édition de Dryden. S—D.

BROWNE (Simon), ecclésiastique anglais dissident, né en 1680 à Shepton-Mallet, dans le comté de Sommerset, fit d'excellentes études, et commença à prêcher avant l'âge de vingt ans. Après avoir été successivement pasteur d'une congrégation à Portsmouth et à Londres, il perdit en même temps, en 1723, sa femme et son fils unique, et ce double malheur l'affecta au point de troubler sa raison; non seulement il résigna ses fonctions, mais il ne voulut plus se soumettre à aucune pratique religieuse. Ses amis lui ayant demandé le motif de ce changement dans un homme autrefois si recommandable par sa piété, il leur dit : « qu'il était tombé dans » la disgrâce de Dieu, qui avait voulu » que son ame mourût par degrés, et » ne lui avait laissé qu'une vie ani- » male en commun avec les brutes; » que, bien qu'il conservât la figure » humaine et la faculté de parler » d'une manière qui semblait raison- » nable aux autres, il n'avait pas plus » d'idée de ce qu'il disait qu'un perro- » quet; qu'il y aurait donc de sa part » impiété à faire des prières, et in- » décence à assister à celles des au- » tres. » Mais sa folie, si même l'on peut tout-à-fait appeler ainsi ce singulier travers d'esprit, ne paraissait porter que sur ce seul point. Il se retira dans son lieu natal, où, tout en assurant que ses facultés intellectuelles étaient pour jamais éteintes, il composa divers ouvrages où l'on trouve autant de savoir que d'esprit et de talent; notamment deux défenses du christianisme contre Woolston et Tindal, écrites dans les deux dernières années de sa vie. La première, intitulée : *Réprimande convenable, adressée à un incrédule qui l'est de gaîté de cœur, avec une préface concernant les poursuites du pouvoir civil contre cette sorte d'écrivains*, est remarquable par la force du raisonnement et par l'esprit de tolérance qui y règne. L'autre a pour titre : *Défense de la religion, de la nature et de la révélation chrétienne, contre la fausse interprétation de l'une et les objections faites contre l'autre dans le livre intitulé le Christianisme aussi ancien que la création.* Cet ouvrage de Browne est un des meilleurs que cette controverse ait produits. Il l'avait dédié à la reine Caroline; mais comme il rendait compte dans la dédicace de l'état de son esprit, ses amis crurent avec raison qu'elle pourrait détruire tout l'effet de l'ouvrage; et la supprimèrent. Elle a été depuis imprimée dans le N°. 88 de l'*Adventurer*, et c'est un morceau vraiment unique pour la singularité. Browne y déclare que, si son livre a quelque chose d'extraordinaire, c'est d'avoir pour auteur « un être, le premier de ce genre, et qui n'a pas encore de nom, » et prétend qu'on racontera « comme l'événement le plus mémorable et le plus surprenant du règne de George II, qu'un traité composé par une pareille chose (thing), ait été présenté à l'illustre Caroline. » Browne mourut en 1732. Outre les deux ouvrages que nous avons cités, et qui ont été publiés par Guillaume Harris, il avait publié avant son malheur quelques sermons, ainsi qu'un recueil d'hymnes et de cantiques. Il avait aussi composé des traductions en vers anglais d'anciens poètes grecs et latins, une grammaire anglaise, des fables, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. S—D.

BROWNE (Pierre), docteur en théologie, fit ses études dans l'université de Dublin, où il parvint à être

principal en 1699. Il fut promu, en 1709, aux évêchés de Corke et de Ross. Peu de prélats protestants peuvent lui être comparés pour la science et la pureté des mœurs. Ardent défenseur de la religion chrétienne, il conserva un attachement inviolable à la pompe extérieure du culte, aux anciens rites de son église, et resta constamment célibataire. Cette conduite le fit passer, aux yeux de quelques protestants irlandais, pour un catholique romain déguisé. Prédicateur solide, sensé et éloquent, il réforma, par ses instructions et son exemple, le mauvais goût des jeunes prédicateurs de son temps; ses revenus furent employés à de fréquentes aumônes, et à rebâtir une belle maison destinée à recevoir des écoles de charité, ainsi qu'une bibliothèque qu'il fonda pour le service du public. Il mourut dans son palais épiscopal de Corke, le 25 août 1735, laissant un assez grand nombre d'écrits, dont les suivants ont été publiés, de son vivant, en anglais : I. une Lettre servant de réponse au livre de Toland (intitulé : *la Religion chrétienne sans mystère*), ainsi qu'aux objections des incrédules, Londres, 1696, in-8°.; II. de *la Coutume de boire en mémoire des morts*, avec la suite et la réponse à un prélat qui prétend la justifier, Dublin, 1713, 1714 et 1715, 3 vol. in-12; III. la *Doctrine des partis et des circonstances en fait de religion exposée*, 1715, in-12; IV. *Discours contre la coutume de boire aux santés*, Dublin, 1716, in-12 (il y a encore de lui une Lettre sur le même sujet, 1722, in-12); V. la *Foi distinguée de l'opinion et de la science*, Dublin, 1716, in-8°.; VI. *le Progrès, l'étendue et les limites de l'entendement humain*, Londres et Dublin, 1728, in-8°.; c'est une espèce de supplément aux preuves de son premier écrit contre Toland; VII. les *Choses surnaturelles et divines, conçues par l'analogie des choses naturelles et humaines*, Londres, 1733, in-8°.; VIII. plusieurs *Sermons*. Browne laissa tous ses autres ouvrages manuscrits à son neveu Thomas Russel. C. T—y.

BROWNE (Isaac-Hawkins), poète anglais, né en 1706, à Burton-sur-Trent, dans le comté de Stafford, passa, en 1727, de l'université d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn à Londres, où il s'occupa beaucoup plus de poésie que de jurisprudence. Possesseur d'une fortune suffisante, il quitta bientôt l'étude des lois pour une vie indépendante et dévouée aux loisirs de la littérature. Ce fut cependant durant son séjour à cette école qu'il composa un poëme sur *le dessin et la beauté*, et un autre intitulé *la Pipe de tabac*, divisé en six chants, dont chacun offre l'imitation heureuse et piquante du style d'un poète vivant. Les six poètes imités sont Cibber, Ambroise Philipps, Thomson, Young, Pope et Swift. Le chant imité de Philipps est l'ouvrage du docteur Hoadly. Brown fut choisi, en 1744 et en 1748, pour représenter au parlement le bourg de Wenlock, dans le comté de Shrop. Le plus considérable de ses ouvrages est le poëme intitulé : *De animi immortalitate*, publié en 1754. Ce poëme eut un très grand succès en Angleterre, et il en fut fait en très peu de temps plusieurs traductions anglaises, dont la meilleure est celle de Soame Jenyns, imprimée dans les *Mélanges* de cet auteur. On a de Browne, quelques autres productions poétiques. Il mourut en 1760, âgé de cinquante-cinq ans. Hawkins Browne, son fils, a donné, en 1768, en 1 vol. in-8°., une jolie édition de ses œuvres. X—s.

BROWNE (sir William), médecin et littérateur anglais, né dans le comté de Norfolck, en 1692, exerça avec succès la médecine à Lynn, comté de Suffolk, et ensuite à Londres, où il mourut, en 1774, âgé de quatre vingt-deux ans, laissant par son testament deux prix à décerner annuellement aux deux meilleurs poëmes qui sortiraient de l'université de Cambridge. Il était membre de la société royale de Londres, et président du collége des médecins de cette ville. La part active qu'il prit, en cette qualité, en 1768, dans la contestation qui s'éleva entre le collége des médecins et les licenciés, engagea Foote à l'introduire dans son *Diable boîteux*. Le portrait était frappant : Browne s'y reconnut le premier, et envoya à l'auteur une carte pour le complimenter sur son habileté; mais comme il avait oublié de se munir d'un manchon, il lui envoya le sien. Cette manière de se venger désarma Foote. Browne était ami de la gaîté; il fréquentait habituellement un bal qui se donnait chaque année à Londres, dans une pension de jeunes demoiselles. Un dignitaire de l'église s'y étant rendu un jour pour voir danser sa fille, et apercevant notre médecin debout, au milieu de ces jeunes personnes, dit qu'il croyait voir *Hermippus redivivus*, vivant *anhelitu puellarum*. Browne est auteur d'un grand nombre d'essais en prose et en vers, et il a donné une traduction du latin en anglais, des *Eléments de catoptrique et de dioptrique*, du docteur Grégory, auxquels il a ajouté quelques écrits sur le même sujet (Londres, 1715, in-8°.) X—s.

BROWNE (Patrice), médecin et botaniste, naquit à Crosboyne en Irlande, en 1720. Etant fort jeune encore, on l'envoya chez un parent, à l'île d'Antigoa; mais le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe, en 1737. Il se mit à étudier la médecine, et vint à Paris où il demeura cinq ans. Il alla ensuite à Leyde, et y fut reçu docteur en médecine; ensuite, il se rendit à Londres, où il fut en liaison avec plusieurs savants. Il retourna en Amérique et se fixa à la Jamaïque. C'est à lui que la ville de Kingston doit l'avantage d'être un port de douane, au lieu de Spanish-Town, ou San-Yago, qui l'était auparavant. Il fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île. Il eut l'occasion de perfectionner les découvertes qu'y avait faites Sloane, et d'en faire lui-même de nouvelles. De retour en Angleterre, il donna, en 1755, une carte très exacte de cette île, qu'il avait tracée de sa main, et qui a été gravée en deux feuilles, par Bailey. L'année suivante, il publia un excellent ouvrage sous ce titre : *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque* (Londres, 1756, in-fol.), en anglais, enrichie de superbes figures dessinées par le célèbre Ehret. Il y rectifie les caractères de plusieurs genres de plantes du P. Plumier, et il en établit quelques nouveaux. Linné n'en admit qu'un petit nombre; mais presque tous les autres ont été reconnus depuis. Hans Sloane n'avait pas recueilli, dans tous ses voyages, plus de huit cents espèces de plantes; Browne en décrit, dans la Jamaïque seule, environ douze cents. Il retourna aux Antilles, et séjourna pendant quatre ans à Antigoa et à Montserrat. Il paraît qu'il se livra entièrement à l'exercice de la médecine, et qu'il ne put continuer ses travaux sur la botanique. Il essuya des malheurs, et perdit tous ses livres. Revenu en Angleterre, en 1782, après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se

retira à Bellinok, dans le comté de Mayo en Irlande. Là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha à l'étude des mousses et des autres végétaux cryptogames. Il s'occupait aussi à faire une *Flore de l'Irlande*, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il mourut en 1790, à Rusbrook, âgé de soixante dix ans. Dans sa retraite, il s'était tellement isolé de la société, que, malgré la célébrité que lui avait donnée son premier ouvrage, on le croyait mort, et ce fut par hasard qu'il apprit que l'on venait d'en annoncer à Londres une nouvelle édition, qui n'est, au reste, que l'ancienne édition, dont on a imprimé les planches sur papier vélin, en y mettant un nouveau titre avec la date de 1790. Il est à désirer que l'on publie sa *Flore d'Irlande*, ainsi que de nouvelles observations sur les plantes de la Jamaïque, qu'il avait faites dans son dernier voyage, et qu'il a laissées en manuscrit. On a aussi de lui deux catalogues des oiseaux et des poissons de l'Irlande. Il était lié avec Gronovius, avec Musschenbroeck, et plus particulièrement avec Linné, qui entretint jusqu'à sa mort une correspondance suivie avec lui. Browne fut un des premiers en Angleterre à adopter le système de Linné; aussi ce naturaliste donna le nom de *brownea* à un genre de la famille des légumineuses. — Outre les botanistes et médecins du même nom, que nous avons indiqués, on connaît encore Browne (Jean), chirurgien ordinaire de Charles II, auteur d'un *Traité complet des plaies*, Londres, in-4°., 1678; d'un *Traité sur les tumeurs*, idem; d'un *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des écrouelles*, Londres, in-4°., 1684, tous trois écrits en anglais; et d'une *Myographie*, dont les planches sont tirées de Casserius, en anglais, en 1681 et 1697, in-fol.; en allemand, Berlin, 1704, Leipzig, 1715, in-fol., et traduite en latin sous ce titre: *Myographia nova, sive musculorum omnium in corpore humano hactenùs repertorum accuratissima descriptio*, Londres, 1684, in-fol.; Leyde, 1687, 1690, in-fol.; Amsterdam, 1694, in-fol. — Browne (André), auteur d'un ouvrage sur les fièvres, *De febribus tentamen theoretico-practicum*, Edimbourg, 1695, in-8°. — Browne (Jean), auteur d'*Institutes de médecine*, en anglais, Londres, 1714, in-8°. — Browne (Joseph), auteur d'un *Recueil de toutes les épidémies pestilentielles du 17e. siècle*, en anglais, Londres, 1720, in-8°. — Browne (Richard), auteur d'un *Essai sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain*, en anglais, 1729; en latin, à Londres, 1735, sous ce titre: *Medicina musica*. — Browne (Guillaume), aggrégé au collége de la Madeleine, à Oxford, mort en 1678, âgé de cinquante ans, a publié le catalogue du jardin de botanique de cette ville: *Catalogus horti Oxoniensis*, Oxford, 1658, in-8°. — Browne (Alexandre), chirurgien anglais, a voyagé aux Indes orientales, vers la fin du 17e. siècle. Il recueillit beaucoup de plantes de ces contrées, et les envoya à Plukenet, qui les publia dans ses ouvrages. C'est en considération du service qu'il a rendu à la botanique que Linné a donné le nom de *brownia*, à un genre de plante de la famille des nerpruns, composé de plusieurs arbustes du cap de Bonne-Espérance, remarquables par la petitesse de leurs feuilles. — Browne (Samuel), chirurgien anglais, établi à Madras, sur la fin du 17e. siècle,

a contribué aux progrès de la botanique, en envoyant des herbiers composés de plantes de l'Inde à plusieurs savants botanistes d'Angleterre, et entre autres à Petiver, qui en fit connaître un grand nombre dans ses ouvrages. On voit, dans les *Transactions philosophiques*, un catalogue fort nombreux de celles qu'il avait découvertes, tom. XXII, ann. 1700. — BROWNE (Jean), chimiste de Londres, membre de la société royale, mort en 1735, a publié quelques mémoires dans les *Transactions philosophiques*. C. et A. et D—P—s.

BROWNE (GEORGE, comte DE), général au service de Russie, né en Irlande, l'an 1698, d'une famille catholique. Il eut de bonne heure du goût pour l'état militaire; mais ne pouvant espérer de l'avancement dans son pays, à cause de sa religion, il se rendit en Allemagne, et s'engagea au service de l'électeur Palatin. Il passa ensuite en Russie, avec Keith, et avança rapidement, surtout lorsqu'il eut rendu un service important dans une circonstance critique. Une conspiration s'étant formée contre l'impératrice Anne, Browne parvint à la dissiper, en fondant sur les conjurés l'épée à la main, à la tête d'une troupe d'élite, dont il connaissait le dévouement. Peu à près, de grandes entreprises militaires donnèrent occasion aux généraux russes de signaler leurs talents. Lascy, Munich, Keith, parurent avec des forces considérables sur le Rhin et le Wolga; Browne prit part à leurs travaux et à leurs succès; il fit des marches savantes, et arrêta, avec un corps d'environ trois mille hommes, l'armée turke sur les bords du Wolga. Tombé ensuite entre les mains des ennemis, il fut conduit à Andrinople, et vendu comme esclave. Ayant recouvré la liberté par les bons offices d'un officier français, et s'étant instruit des plans de campagne des Turks, il s'échappa de Constantinople, et se rendit à Pétersbourg, où l'on tira parti des renseignements qu'il donna. Peu à près, la guerre éclata avec la Suède; Browne fut opposé à un corps de Suédois, qu'il tint éloigné des frontières de Russie par des manœuvres bien combinées. Pendant la guerre de sept ans, il se trouva aux batailles de Prague, de Collin, de Jaegerndorf, de Zorndorf. Il eut, à cette dernière bataille, un commandement en chef, et en décida l'issue, en ralliant les Russes; mais en même temps il fut fait prisonnier par les Prussiens. S'étant dégagé par sa présence d'esprit, il reçut cinq coups de sabre à la tête, et resta sur le champ de bataille parmi les morts. Ayant été retiré, on lui donna les premiers secours de l'art, et il fut transporté à Pétersbourg. Lorsque la paix eut été rétablie entre la Russie et la Prusse, Pierre III voulut mettre Browne à la tête de l'armée qui devait marcher contre les Danois; le général désaprouva cette guerre, et manifesta son opinion. L'empereur irrité le renvoya du service; mais, peu de jours après, ce mouvement de colère étant apaisé, Browne fut rappelé, et obtint le gouvernement de Livonie. Il rendit à cette province des services signalés, en réprimant les abus, et en protégeant le peuple. Quelques années avant sa mort, il demanda sa retraite; mais Catherine II lui répondit: « Il n'y » a plus que la mort qui puisse nous » séparer. » Browne mourut le 18 septembre 1792, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Depuis vingt ans, il avait fait construire son cercueil, qu'il se faisait présenter souvent, et qu'il contemplait avec le calme d'un héros et d'un philosophe. C—AU.

BROWNRIG, ou BROMRIG

(Raoul), théologien anglais, naquit en 1592 à Ipswich, dans le comté de Suffolk, d'un marchand de cette ville. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et, en 1628, reçu docteur à l'université d'Oxford. Il fut promu successivement à plusieurs bénéfices considérables, et nommé, en 1641, évêque d'Exeter; mais dans les troubles qui éclatèrent bientôt après, il se trouva, en sa qualité d'évêque, exposé aux violences du parti parlementaire. Sa vie fut menacée; et, dépouillé de ses revenus, il se vit sans autre ressource pour vivre que la générosité d'un ami, chez lequel il se retira. Cette détresse n'abattit point son courage, et l'on dit qu'il osa conseiller à Cromwell de rétablir Charles II sur le trône. Il fut nommé, en 1658, prédicateur du Temple, avec des appointements assez considérables, et mourut en 1659. On n'a de lui que quarante sermons, passables pour le temps, et imprimés après sa mort, à Londres, 1662, 1664, 2 vol. in-fol. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'une littérature étendue, et d'une conduite irréprochable, quoique, dans ces temps de parti, on l'ait accusé de n'avoir pas montré assez de zèle pour la religion. X—s.

BRU (Moyse-Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1682. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'école de Juan Conchillos, peintre habile, et surpassa bientôt tous ses camarades. Lorsqu'on voulut décorer de tableaux l'église de St.-Jean del Mercado, de Valence, Bru, malgré sa jeunesse, fut choisi pour en exécuter trois. Il peignit le *Passage du Jourdain*, *S. François de Paule*, et *tous les Saints*, c'est-à-dire, la réunion, dans le même tableau, d'un grand nombre de Saints. Palomino Velasco, qui a fourni ces détails, dit que « ces ouvrages annoncent la main d'un grand maître, et » une grande force de génie. » Ces éloges donnent lieu de regretter la fin prématurée d'un artiste qui débutait si bien. Bru mourut à Valence, en 1703, n'ayant encore que vingt-un ans. D—t.

BRUAND (Pierre-François), médecin, né à Besançon en 1716, mort en cette ville, en 1786, s'était acquis une réputation méritée dans la pratique de son art. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses états; mais il ne fut point touché des promesses du monarque, et il préféra aux emplois brillants qu'on lui offrait, une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On a de ce médecin : I. *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763, in-8°.; II. *Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes*, Besançon, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage avait remporté le prix de l'académie de cette ville en 1763, et il a été réimprimé, avec des additions, sous le titre de *Traité des maladies épizootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme*, Besançon, 1782, 2 vol. in-12. Bruand était membre des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, et on trouve plusieurs observations importantes de lui dans les mémoires de ces sociétés. — Bruand, ou Bruan, natif de Nancy, et curé de Mousson, au 16e. siècle, a donné : *Bref discours* (en vers) *de la très noble, très illustre et très ancienne maison de Lorraine*, Lyon, 1591, in-8°., poëme que Chevrier qualifie de mauvais. W—s.

BRUANT (Libéral), donna, en 1671, les dessins de la première église et des bâtiments de l'hôtel des Invalides, et ensuite de la Salpé-

trière. Il a continué l'église des Petits-Pères, près de la place des Victoires, commencée par Lemuet, et achevée depuis par Artaud. Le style de son architecture était noble et simple. Il laissa un fils qui bâtit, en 1721, l'hôtel de Belle-Isle, dont les dessins, les profils et le goût d'ornement sont très estimés. Bruant fils fut professeur de l'académie royale d'architecture. On a de Libéral Bruant *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres, faite en 1684, par le sieur Bruant, architecte du roi, avec les plans dessinés par Pierre Bruant son neveu*, in-4°. Cet ouvrage se conservait, en manuscrit, dans la bibliothèque de M. Pelletier, qui a été vendue et dispersée. — Un autre Bruant, frère aîné du précédent, a fait la porte du bureau des marchands drapiers, rue des Déchargeurs. Elle est décorée de colonnes doriques accouplées, dont les métopes sont cependant carrées, sans que néanmoins les bases et les chapitaux se pénétrent ou se confondent. Le moyen qu'il a employé a été de donner aux pilastres la même diminution qu'aux colonnes.

K.

BRUC-MONTPLAISIR. *Voyez* Montplaisir.

BRUCÆUS (Henri), médecin, né à Alost en 1531, d'abord professeur de mathématiques à Rome, reçu ensuite docteur à l'université de Bologne, alla, en 1567, professer les mathématiques et pratiquer la médecine à Rostoch; il y mourut très considéré, sous l'un et l'autre rapport, le 31 décembre 1593, ayant laissé des ouvrages sur les deux sciences qu'il avait cultivées; sur les mathématiques: *De motu primo*, 1580, in-12; 1604, in-12; *Institutiones spheræ*, vers 1584; sur la médecine: *Propositiones de morbo gallico*, Rostoch, 1569, in-8°.; *De scorbuto, propositiones Rostochii disputatæ*, 1589, 1591; et dans le livre des *Observations sur le scorbut* de Severius Eugalenus: *Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis*, avec les mélanges de Henri Smet, Francfort, 1611, in-8°. C. et A.

BRUCCIOLI. *Voy.* Brucioli.

BRUCE (Robert), comte d'Anandale en Ecosse, et de Cléveland en Angleterre; fils de Robert Bruce, surnommé *le Noble*, et d'Isabelle d'Ecosse, se porta pour compétiteur de Jean Bailleul (*V.* Bailleul), lorsqu'en 1285, le trône devint vacant par la mort d'Alexandre III et par celle de sa petite-fille et unique héritière directe, Marguerite de Norwège. A peine sacré à Scône, Bailleul se hâta d'aller à New-Castle jurer foi et hommage au roi d'Angleterre. Les chefs écossais, dont il s'était fait accompagner, et qui n'étaient pas préparés à résister en face aux deux rois, prêtèrent le même serment, avec l'horreur de s'y soumettre et l'impatience de s'y soustraire. Bruce, qui n'avait pas plus reconnu la nomination du roi élu que la suprématie du roi électeur, travailla sur-le-champ à grossir le nombre de ses amis de celui des mécontents. Bientôt, menacé par son rival, entraîné par ses sujets, insulté par son suzerain, Bailleul lui-même voulut secouer le joug. On courut aux armes. Edouard essuya les premiers revers, employa le moyen bannal de diviser ses ennemis pour les affaiblir, et offrit de nouveau la couronne à Bruce, sans autre condition que de l'aider à punir Bailleul. Bruce vint joindre l'armée anglaise avec son fils et ses guerriers les plus actifs, tandis que ses autres amis devaient travailler les esprits, et disposer le peuple à un changement de souverain. Edouard, ainsi aidé, s'ouvrit l'Ecosse par la conquête de Berwick,

écrasa Bailleul à la bataille de Dumbar, l'envoya bientôt prisonnier dans la tour de Londres, et répondit à Bruce, qui lui demandait le prix convenu de ses services : « Croyez-vous que je » n'aye autre chose à faire que de vous » conquérir un royaume? » L'Ecossais indigné quitta les drapeaux d'Edouard, mais y fut ramené par des motifs bien moins nobles que ceux qui jusques-là l'avaient inspiré. L'Ecosse était asservie, son roi emprisonné, ses défenseurs séduits, massacrés ou emmenés captifs comme leur souverain; lorsque ce malheureux pays paraissait sans ressource, on y vit tout à coup, d'un rang obscur, sortir une ame sublime, faite pour sauver sa patrie, et digne de se dévouer pour elle. Un simple gentilhomme, fils cadet d'un chevalier, aussi pauvre que brave, Guillaume Wallace (*Voy.* WALLACE). trouva moyen de se former une armée, détruisit celle des Anglais, tua le vice-roi représentant d'Edouard, pénétra en vainqueur jusque dans l'Angleterre, et, rentré dans son pays, où il n'y avait plus d'ennemis que ceux qui étaient prisonniers, il fut proclamé, par la reconnaissance des peuples, régent du royaume. Et Robert Bruce, et Jean Cumyn, allié, ainsi que lui, à la maison royale, ne purent se défendre ou du poison de l'envie, ou des ombrages de l'orgueil et de l'ambition. Ils accusèrent Wallace d'aspirer au trône. Sans se rendre compte à eux-mêmes de cet affreux sentiment, ils aimèrent mieux voir l'Ecosse perdue que sauvée par leur obscur rival, et ils rentrèrent dans les rangs de l'armée anglaise pour le combattre; moins coupables encore que ceux qui restèrent dans l'armée de Wallace pour le trahir; car tous ces grands ne pouvaient pardonner tant de renommée et tant d'élévation, même à tant de services! Wallace, ne pouvant résister à la fois, et aux forces de son ennemi, et aux factions de ses concitoyens, perdit, contre Edouard Ier., la terrible bataille de Falkirck (22 juillet 1298), se fit cependant jour à travers les vainqueurs avec les débris de son armée, et s'arrêta derrière un fleuve étroit, mais profond, qu'il sut mettre entre lui et Bruce, qui le poursuivait ardemment. Là, sur la demande de Bruce, que fatiguaient sans doute ses remords, il y eut, d'une rive à l'autre, une explication à haute voix entre ces deux chefs. Wallace y déploya tant de patriotisme, de désintéressement et de pureté, que Bruce, fondant en larmes, s'humilia devant le noble caractère qu'il avait méconnu, et jura d'expier la funeste victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. Le généreux Wallace, en se réservant toujours de combattre et de mourir pour son pays, voulut cesser de le gouverner. Il abdiqua la régence; Cumyn en fut revêtu; et Bruce, qui ne se serait pas permis de l'accepter, mourut vers ce temps, heureux de s'être réconcilié avec sa patrie, et laissant un fils qui devait bientôt mériter et obtenir la couronne d'Ecosse. — Nous avons cru devoir suivre, dans cette notice, les historiens écossais Drummond, Lesly, Buchanan, etc., qui sont unanimes, plutôt que les auteurs anglais, qui ne s'accordent pas. Hume a préféré quelquefois ces derniers. Rapin a prétendu concilier les uns et les autres. Dans le récit de Hume, ce n'est point avec Robert Bruce le père, mais avec le fils, que Wallace eut cette fameuse explication, le fleuve entre deux. Rien n'empêcherait de croire que le père eût voulu avoir son fils pour témoin d'une entrevue si importante. A l'art. Robert BRUCE cessent toutes les incertitudes historiques. L—T—L.

BRUCE (Robert), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Ecosse, sous le nom de *Robert I*, paraît décidément avoir été fils du précédent, quoiqu'au dire de quelques auteurs, il n'ait été que son petits-fils. A partir de la bataille de Falkirk, en 1298, il y avait eu pendant sept années, entre les Anglais et les Ecossais, une alternative continuelle de soumissions forcées et d'insurrections renaissantes, de guerres et de trèves, de succès variés, où la fortune avait favorisé tantôt les attaques de l'ambition, et tantôt la résistance du patriotisme. Maître absolu pour la troisième fois, en 1305; destructeur inexorable de tout ce qui paraissait propre à réveiller parmi les vaincus l'idée d'une indépendance nationale; délivré de l'indomptable Wallace par une horrible trahison et par un plus horrible supplice, Edouard Ier. était rentré à Londres, croyant enfin sa conquête assurée, et il y était rentré ayant près de lui l'homme qui devait la lui enlever. A la tête des seigneurs écossois, dont il aimait à s'environner, et qu'il prétendait séduire, tandis qu'il épouvantait les autres, étaient Robert Bruce, et Jean Cumyn, le premier repassant toujours dans sa mémoire les droits de son père au trône, et les paroles patriotiques de Wallace, sur les bords du Caron; le second, cousin-germain de Bailleul roi détrôné, et supportant impatiemment de s'être vu enlever la régence. Maintes fois Edouard les avait appelés séparément dans son intérieur, et avait sollicité les services de chacun d'eux, en leur promettant pour récompense la couronne d'Ecosse, qui, sous un suzerain tel que le roi d'Angleterre, avait encore, disait-il, de quoi flatter l'ambition. Honteux et outrés de se voir si long-temps dupes de promesses perfides, les deux rivaux s'étaient ouverts l'un à l'autre et avaient conspiré. Un traité avait été signé entre eux, portant qu'ils travailleraient de concert à soulever l'Ecosse; que Bruce en serait élu roi; que ses comtés et ses terres passeraient à Cumyn, qui, sous le titre de lieutenant-général, serait la seconde personne après le souverain; qu'enfin un des deux resterait en Ecosse pour préparer les voies à cette révolution, et que l'autre suivrait partout Edouard pour endormir sa vigilance. Cumyn était resté, et il devint traître. De ses terres d'Ecosse, il envoya une copie du traité au roi d'Angleterre, qui la reçut à Londres. Edouard furieux se contint: l'arrestation précipitée de Robert Bruce eût fait évader ses trois frères, qui étaient éloignés de lui, et dont Edouard voulait aussi s'assurer. Bruce reçut seulement une défense de quitter la cour: mais il reçut en même temps un message d'une espèce singulière. Un comte de Gower, ami de toute sa famille, et l'un des seigneurs anglais les plus qualifiés, lui envoyait une paire d'éperons et une bourse remplie d'or, comme les lui ayant empruntés depuis quelques jours. Bruce comprit ce langage. La terre était couverte de neige: il fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ; choisit deux compagnons sûrs; voyagea toute la nuit; intercepta une nouvelle dénonciation de Cumyn contre lui; et, avec la rapidité de l'éclair, courut assembler ses amis à Mabane, poignarder Cumyn à Dumfries, et se faire couronner roi à Scône. De ce jour, l'Ecosse fut délivrée d'un joug étranger, quelque vicissitude que dût encore subir la destinée de son libérateur. L'éclat de ses premiers succès subit une éclipse, et il s'y résigna. Deux fois vaincu par le

comte de Pembroke, il dispersa lui-même son armée, en lui annonçant qu'il la réunirait un jour; et, ne voulant emmener avec lui que deux amis fidèles, lord Hay et lord Lénox, il alla se cacher avec eux dans les rochers des îles Hébrides. Sa femme fut emmenée captive à Londres; ses trois frères y furent pendus: il sentit son cœur déchiré; mais son ame fut encore exaltée, bien plutôt qu'abattue. On le croyait mort, lorsqu'à la tête d'une armée d'insulaires, et joint par l'illustre auteur des Douglass, il reparut en Ecosse, s'empara de Carrick et d'Inverness, passa les garnisons anglaises au fil de l'épée, rasa les forts, et appela sous son étendard ses fidèles sujets, qui coururent en foule s'y rallier. Edouard Ier. se mit en marche pour aller arrêter des progrès si menaçants: la mort l'arrêta lui-même sur les frontières d'Ecosse, et cet orgueilleux monarque ne put autre chose que souiller son dernier jour, en donnant, pendant son agonie, l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes rejetons qu'il avait enlevés à leurs familles comme autant d'otages. Edouard II, héritier du trône de son père, se rendit à Dumfries, somma tous les nobles Ecossais de venir lui prêter serment, vit ses sommations méprisées, et se retira honteusement en Angleterre, tandis que Robert Bruce, malade, mais ne voulant pas perdre un instant pour la délivrance de sa patrie, était porté en litière au milieu des batailles qu'il gagnait, et sur les remparts des villes qu'il prenait d'assaut. Bientôt, il eut recouvré toute l'Ecosse, et ce fut lui à son tour qui envahit les provinces de son ennemi. Edouard adressa un manifeste à tous les aventuriers de l'Europe, les invitant au partage de tout le territoire écossais. Il y entra en effet à la tête de l'armée la plus formidable que jamais roi d'Angleterre eût menée dans ces contrées, mais pour y essuyer le plus grand revers que la monarchie anglaise eût éprouvé depuis la conquête. Ainsi est qualifiée, par les historiens des deux nations, cette bataille sanglante de Bannockburn (24 juin 1314), où Robert Bruce, à la tête de trente mille Ecossais, tailla en pièces une armée anglaise de cent mille hommes, les poursuivit pendant trois lieues en les hâchant, et fut au moment de compter le roi Edouard parmi ses prisonniers. Après cette victoire décisive, il se hâta de convoquer les états du royaume, qui, après lui avoir déféré les titres de libérateur et de père de la patrie, fixèrent la couronne dans sa maison, en y appelant, à défaut d'enfants mâles, de lui ou de son frère, sa fille Marie et les héritiers qui naîtraient d'elle. Ce frère, dont nous venons de parler, Edouard Bruce, fut invité alors par les Irlandais à venir régner sur eux, passa dans cette île, s'y maintint pendant trois ans, et eût consolidé ce second trône dans sa famille, s'il eût eu la sagesse de Robert comme il en avait la bravoure (*Voyez* son article). Pendant une excursion rapide que Robert d'Ecosse fit en Irlande pour soutenir cette entreprise, les Anglais voulurent profiter de son absence pour rentrer en Ecosse; mais Robert avait tout rempli de son esprit. Des légions écossaises levées de toutes parts, commandées les unes par des chevaliers, les autres par des prélats, ne se bornèrent pas à repousser les invasions: la ville de Berwick fut prise sur les Anglais, celle d'Yorck ravagée, ainsi que son territoire, malgré les prouesses guerrières de son archevêque et de tout son clergé. Rendu à ses états, Robert eut besoin, pour gouverner, de la fermeté avec

laquelle il avait vaincu. L'anarchie des guerres avait confondu les propriétés; les grands en avaient usurpé beaucoup, et sur la couronne et sur les communes : le roi voulut que tous produisissent le titre en vertu duquel ils possédaient. Une bande de confédérés l'environna un jour, et tous, tirant leurs épées, s'écrièrent : « Voilà nos titres » de propriété. » Conduits bientôt, par leurs réflexions, à juger qu'une telle insolence ne pouvait rester impunie, ils formèrent le complot de livrer l'Ecosse au monarque anglais; c'était là que Robert les attendait. Muni des preuves de leur trahison, il assembla un parlement qui les frappa de mort, et que les Ecossais ont appelé le *parlement noir*, comme les Anglais avaient donné le nom de *bataille blanche* à celle où l'on avait vu récemment tant de surplis dans les rangs et parmi les morts. Au nombre des coupables se trouva un neveu du roi, qui subit comme les autres la peine due à son crime. Edouard II espéra encore que cette sévérité produirait des troubles, et entra en Ecosse avec une armée immense. Robert le laissa pénétrer jusqu'à Edimbourg, se repliant de poste en poste avec l'armée, les habitants et le bétail. Une détresse absolue força bientôt les Anglais de se retirer, et, leur dépit se changeant en fureur, ils laissèrent partout derrière eux la dévastation, le sacrilége et le meurtre. Alors Robert se mit à leur poursuite avec l'ardeur de la vengeance unie à celle du courage; il les atteignit dans les plaines de Byland, et remporta sur eux, en 1323, une victoire non moins mémorable que toutes les autres. Ce fut sa dernière. Désormais vieux et infirme, il mit à la tête de ses armées le comte Ranulphe et le chevalier Douglass, qui marchèrent sur ses traces. Le roi Edouard ayant enfin renoncé à tout acte d'hostilité, et s'étant jugé trop heureux de signer une trève de treize ans, Robert put se livrer sans distraction au soin de consolider pour sa patrie tous les bienfaits qu'il lui avait été donné de répandre sur elle. La dernière année de sa vie devait mettre le comble à sa gloire et à son bonheur. Edouard III, âgé seulement de quinze ans, étant devenu roi d'Angleterre en 1328, Robert Bruce jugea que le moment était venu de couronner son ouvrage, avec un roi jeune que la politique n'avait pas corrompu, et une régence incertaine que la guerre pouvait effrayer. Il fit entrer son armée en Angleterre, et, dès l'année suivante, 1329, il amena Edouard III à signer un traité, par lequel le monarque anglais reconnaissait l'indépendance absolue du royaume d'Ecosse, désavouait les prétentions de ses prédécesseurs, et donnait la princesse Jeanne, sa sœur, en mariage au prince David, fils du roi Robert. Après avoir célébré ces noces avec une solennité digne de la circonstance; avoir appelé à sa succession, si son fils mourait sans enfants, Robert Stuart, fils de sa fille Marie; avoir enfin conclu un traité avec la France, pour préserver l'Ecosse des discordes intestines, si cette succession était disputée, Robert Ier. finit doucement sa glorieuse vie, le 9 juillet 1329, ayant régné vingt-quatre ans, et laissant un nom à jamais consacré par les bénédictions de son pays et l'admiration des étrangers. Son corps fut enseveli à Dumferling, son cœur porté à Jérusalem, par le chevalier Douglass, et déposé auprès du St.-Sépulcre, ainsi que ce grand roi et ce pieux guerrier l'avait ordonné par son testament. L—T—L.

BRUCE (David II), fils de Robert Ier., fut proclamé roi d'Écosse

aussitôt après la mort de son père, en 1329. Il n'avait alors que neuf ans, quoique marié avec Jeanne d'Angleterre, fille du roi Édouard II. Bientôt les troubles de sa minorité, l'invasion de son royaume, la perfidie de son beau-frère, ne laissèrent voir de sûreté pour lui qu'à la cour de France, où le conduisit une escorte fidèle, et où il trouva un généreux appui (*V.* BAILLEUL, ÉDOUARD III et PHILIPPE VI). Après dix ans de vicissitudes entre les factions qui déchiraient l'Écosse, les *Bruciens*, qui avaient toujours eu en leur possession plusieurs places fortes, et à leur tête un régent titulaire, représentant leur roi exilé, trouvèrent moyen d'entrer en campagne, conduits par les Murray, les Douglass, surtout par Robert Stuart. Ils furent vainqueurs à Panmure, à Perth, à Striveling, à Édimbourg. Bailleul s'enfuit à Londres, Édouard III guerroyait en France, David Bruce fut rappelé en Écosse par des ambassadeurs de sa noblesse. Ils lui annoncèrent que ses ennemis étaient chassés, que ses places étaient occupées par ses serviteurs; que les rênes de l'état l'attendaient dans les mains de son neveu, Robert Stuart; mais que tous avaient promis de les remettre à Édouard, si, avant l'expiration d'une longue trève, leur roi émigré n'était pas venu les reprendre. David accourut, en 1342, après avoir conclu un traité offensif et défensif avec Philippe de Valois. Jeune, sensible, transporté de reconnaissance à la vue de ses fidèles sujets, et de colère à l'aspect de leur pays ravagé, il usa du triste droit de représailles, fondit sur l'Angleterre avec une armée d'Écossais, de Français, de Suédois, de Norvégiens; dévasta tout le Northumberland; prit d'assaut et réduisit en cendres la ville de Durham; entra dans le pays de Galles, et mit le siége devant ce fameux château de Salisbury, où la belle et sage comtesse de ce nom, privée de l'appui de son époux, prisonnier en France, se vit entourée de chevaliers, jurant de mourir pour la défendre. Leur défense, en effet, ayant donné au roi Édouard le temps d'arriver avec des forces supérieures à celles des Écossais, ceux-ci, obligés de lever le siége, allèrent se retrancher dans leurs forêts de Gédéours. Édouard les y poursuivit, reconnut l'impossibilité de les y forcer, et conclut avec David une trève de deux ans, qui fut prolongée jusqu'à cinq. A cette dernière époque (1347), Édouard, qui avait déjà vaincu à Crécy, ayant mis le siége devant Calais, le roi de France écrivit au roi d'Écosse, pour lui rappeler le lien qui les unissait, et lui demander une diversion. David rentra aussitôt dans les provinces anglaises. Instruit que la reine d'Angleterre venait à sa rencontre avec de vieilles milices, et se portait sur Newcastle, il lui envoya proposer la bataille, qui fut acceptée. Elle dura six heures; la victoire se décida enfin pour les Anglais, lorsque David, blessé grièvement, eut été fait prisonnier et emmené sur son cheval jusqu'à quinze lieues du champ de bataille, sans que ses blessures fussent pansées. Il fut conduit à la tour de Londres, et il y était enfermé depuis dix ans, lorsqu'après la bataille de Poitiers, l'orgueilleux Édouard III dîna publiquement, le jour de Noël, 1357, ayant à ses deux côtés deux rois captifs, celui de France et celui d'Écosse. Enfin, les larmes et les prières de Jeanne, épouse de David et sœur d'Édouard, déterminèrent celui-ci à délivrer son beau-frère. Il l'envoya régner en Écosse, après avoir extorqué de lui la signature du traité le plus bizarre. David s'était engagé à

payer 100,000 marcs pour sa rançon, à reconnaître la suzeraineté du roi d'Angleterre; à faire tous ses efforts auprès des nobles de son royaume, pour le transmettre après lui au petit-fils d'Édouard; à observer une trève de neuf ans, et à livrer vingt otages. Il en fut de ce traité comme de tous ceux qu'impose l'abus de la force: les nobles Écossais, assemblés, *grincèrent des dents*, dit Lesly, à la lecture de ces articles. Il n'y eut de ratifié que la trève, qui se prolongea, et la rançon, qui ne fut pas même payée en entier. David, devenu veuf, s'allia étroitement avec Charles V, roi de France, épousa la fille d'un de ces chevaliers écossais qui avaient si vaillamment défendu ses droits, récompensa pendant treize ans la fidélité de ses peuples par son zèle à réparer leurs malheurs; et lui et ses successeurs gouvernèrent, dit Robertson, avec une autorité qui ne le cédait en rien à celle des premiers rois d'Écosse. Il mourut en 1370, laissant sa couronne à Robert Stuart, son neveu, qui, plus qu'aucun autre, la lui avait conservée. Ce n'est pas que Bruce n'eût des parents collatéraux de son nom; car il en existe encore des descendants, dont le chef est le comte Elgin. L—T—L.

BRUCE (Edouard), frère de Robert Ier., roi d'Ecosse, avait partagé constamment la gloire et les succès de son frère. Après la victoire de Bannockburn, où il s'était signalé plus que jamais, il voulut aussi partager le pouvoir du vainqueur et être associé à la souveraineté. Il ne lui suffisait pas que Robert l'eût fait déclarer son héritier, s'il mourait sans enfants mâles, lui donnant ainsi la préférence sur ses propres filles: Edouard voulait une royauté certaine et immédiate. De son côté, Robert repoussait le partage de l'autorité souveraine. Une contestation terrible était à craindre entre des frères si valeureux, et dans un royaume encore si peu affermi, lorsqu'un événement imprévu vint tout concilier. La renommée des victoires remportées sur les Anglais, par le roi d'Ecosse, retentit dans toute l'Irlande. Les tribus natives de cette dernière contrée supportaient plus impatiemment chaque jour les usurpations des colons et les cruautés des gouverneurs anglais. Trop divisées d'ailleurs entre elles pour qu'un de leurs chefs pût compter sur la subordination de tous les autres, ces tribus envoyèrent une ambassade à Robert Bruce; elles lui représentèrent que les Scots d'Albanie, ayant eu pour pères ceux d'Hibernie, ne pouvaient rester indifférents au malheur de leurs frères; qu'enorgueillies de la gloire de Robert Bruce, elles le suppliaient ou de régner sur l'Irlande en même temps que sur l'Ecosse, ou de leur envoyer un prince de son sang qui devînt leur sauveur et leur monarque. Robert se sentit soulagé de pouvoir proposer cette couronne à son frère Edouard, qui, après avoir échoué par trop de précipitation dans une première tentative, revint en Ecosse équiper une flotte de trois cents bâtiments, alla descendre près de Carrick-Fergus, dans le nord de l'Irlande, avec une armée de six mille Ecossais, fut joint par une armée de natifs, et proclamé monarque, en mai 1315. Tous ses premiers combats furent autant de victoires, et bientôt, de proche en proche, non-seulement les ô Neil et les ô Donnel, mais les ô Connor, les ô Mul-Lally, les Mac-Carthy, les ô Brien, etc., se rangèrent sous ses drapeaux et reconnurent sa suzeraineté, en même temps qu'il reconnut leurs dynasties. Il fut solennellement couronné à Dundalk, comme souverain de toute

l'île. Pendant trois ans, il eût le siége de son gouvernement établi en Ultonie, et il put parcourir toute l'Irlande en vainqueur, excepté Dublin, où siégeait le gouvernement anglais, et d'où partaient de temps à autres des corps de troupes pour inquiéter les Ecossais. Une disette affligea l'Irlande, les Anglais travaillèrent à en augmenter l'horreur pour leurs ennemis, tandis que par mer ils étaient facilement approvisionnés. Robert Bruce, qui était venu d'Ecosse au secours de son frère, fut obligé par la faim d'y retourner promptement, laissant seulement quelques renforts d'hommes à l'armée d'Edouard. Celui-ci sortit de l'Ultonie comme un lion affamé, et, dévastant tout sur son passage, s'avança jusqu'aux portes de Dublin. Les Anglais saisis de terreur brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs. Edouard manquant de ce qui était nécessaire pour les assiéger, se jeta sur les possessions qu'ils avaient encore dans le midi, laissa partout des traces d'une vengeance aveugle, augmenta par ses ravages cette famine même qui le réduisait au désespoir, et, sur la nouvelle d'un armement anglais débarqué à Younghal, se retira dans son Ultonie, où, avec une constance sauvage, il endura des maux effroyables. La famine qui consumait son armée en vint à cet excès, que ses soldats se nourrissaient de la chair de ceux qui en étaient morts. Quand le fléau cessa, toutes les troupes d'Edouard se réduisaient à trois mille hommes; mais les Anglais n'en avaient que quinze cents à leur opposer, après un échec terrible qu'ils venaient d'essuyer dans le Thomond. Le prince écossais voulut enfin décider la querelle. La prudence lui conseillait d'attendre le roi d'Ecosse qui, venait de lui annoncer sa prochaine arrivée avec un secours considérable: mais la valeur romanesque d'Edouard et son orgueil jaloux craignaient également de devoir la victoire à une trop grande supériorité de forces, ou d'en partager la gloire avec un autre chef. Il hâta sa marche pour prévenir l'arrivée de son frère, rencontra les Anglais près de Dundalk et leur livra bataille. Le chevalier Jean Birmingham qui les commandait, était aussi bon capitaine que brave soldat. La victoire se balançait, lorsqu'un chevalier anglais, nommé Maupas, d'une bravoure aussi aventureuse que celle d'Edouard Bruce, l'aperçut dans la mêlée, et s'ouvrit un passage jusqu'à lui. Après des efforts surnaturels, on vit les deux champions succomber tous les deux à la fois. L'armée anglaise ne perdait qu'un soldat, celle des Ecossais perdait son général et son roi: ils prirent la fuite en poussant des cris de désespoir, et l'on en massacra plus des deux tiers. On trouva sur le champ de bataille les corps de Bruce et de Maupas déchirés l'un sur l'autre. Selon Walsingham et Baker, Bruce respirait encore, et fut porté dans la tente de Birmingham. Pour l'honneur de l'humanité, nous aimons mieux ne pas croire cette version; car il est certain que le général anglais coupa la tête de ce malheureux prince, et l'envoya au roi d'Angleterre, qui l'en récompensa en le créant comte de Louth. L—T—L.

BRUCE (Pierre-Henri), officier du génie, d'une famille écossaise qui, du temps de Cromwel, était passée au service de l'électeur de Brandebourg, naquit en Westphalie, en 1692. Il servit en Flandre sous le prince Eugène en 1706, passa depuis au service de Russie en 1711, avec le grade de capitaine, et fut à l'affaire de Pruth et à l'expédition contre la Perse en

1722, après avoir rempli quelques missions diplomatiques à Constantinople. En 1724, il quitta le service de Russie, et revint en Écosse. En 1740, il fut envoyé en Amérique pour réparer et augmenter les fortifications de toutes les places de guerre des colonies anglaises, et, de retour en Écosse, il y mourut en 1757. Il a laissé une relation de ses voyages qui fut publiée long-temps après sa mort, sous ce titre : *Memoirs of P. H. Bruce, containing an account of his travels in Germany, Russia, Tartary, Turkey, the New-Indies*, Londres, 1782, gr. in-4°. : on y trouve des détails curieux, surtout relativement au czar Pierre-le-Grand. Ce Voyage a été traduit en allemand, Leipzig, 1784, gr. in-8°. — Bruce (Guillaume) avait publié, long-temps auparavant, une relation de la Tatarie : *Guillelmi Brussii Diarium de Tartariâ*, Cologne, 1593 ; Francfort, 1598, in-8°. — Bruce (Edouard), a été l'éditeur de la belle collection des poètes latins qui ont écrit sur la chasse, publiée sous ce titre : *Poëtæ Latini rei venaticœ scriptores et Bucolici antiqui, videlicet Gratii Falisci, atque Aur. Olymp. Nemesiani Cynegeticon, Halieuticon, et de Aucupio, cum notis integris Casp. Barthii, Jani Vlitii, Th. Johnson, Ed. Brucei*, etc., Leyde, 1728, in-4°. C'est par erreur qu'on attribue cette édition à Ger. Kempfer, qui n'y a fourni que quelques notes sur les trois premières éclogues de Calpurnius : Bruce fut l'éditeur principal ; mais ayant quitté la Hollande avant la fin de l'impression, Havercamp acheva de revoir les épreuves.

C. M. P.

BRUCE (Jacques), naquit le 14 décembre 1730, à Kinnaird, dans le comté de Stirling en Ecosse, d'une famille noble et ancienne. Il descendait, du côté des femmes, de la maison royale, avantage dont il se prévalait avec orgueil. Destiné d'abord au barreau, mais préférant les plaisirs de la chasse et les charmes des beaux arts aux arides études du droit, il vivait incertain de l'état qu'il devait embrasser, lorsque, par un excellent mariage avec la fille d'un négociant de Londres, il se vit entraîné en quelque sorte dans la carrière du commerce. Sa fortune s'accrut rapidement, et tout lui promettait une existence brillante et tranquille, lorsque la mort de sa femme vint détruire son bonheur. Mme. Bruce mourut à Paris, en allant rétablir sa santé dans le midi de la France. Bruce chercha des consolations dans l'étude. Il ne put les y trouver, et, pour distraire sa douleur, il se décida à voyager, et parcourut le Portugal et l'Espagne. A Madrid, il eut le projet de visiter les manuscrits arabes de l'Escurial, et, quoique peu versé dans l'arabe, il espérait hâter par ses soins la publication de ces manuscrits. Le gouvernement espagnol s'y opposa. A son retour en Angleterre, son goût pour l'arabe prit une nouvelle force, et il joignit à l'étude de cette langue celle de l'éthiopien ou geez. Ce fut à cette époque que lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil ; Bruce ayant accepté la proposition, fut nommé consul à Alger, en 1763. Ce fut en juin 1768 que Bruce se mit en route pour l'Abyssinie. Arrivé en Afrique, il commença ses voyages par visiter Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie, et quelques autres contrées de l'Asie mineure. L'artiste italien qui l'accompagnait dessina les ruines de Palmyre et de Balbec, et quelques autres restes de l'antiquité. Ces dessins sont maintenant déposés

dans la bibliothèque royale de Kew; mais la relation de ce voyage n'a jamais paru. Il partit du Caire vers la fin de 1769, et visita les ruines d'Axum, suivit les bords du Taccazzé, l'un des grands fleuves du pays, pénétra, à travers mille périls, jusqu'à la ville de Gondaar, séjour des rois, et partit de là pour les sources du Nil, qu'il trouva dans une petite île verdoyante, dessinée en forme d'autel, sous la garde d'un grand prêtre qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après un séjour de quatre ans dans l'Abyssinie, où il occupa à la cour la place de commandant de la cavalerie noire, après des recherches nombreuses et des aventures romanesques, Bruce reprit le chemin de l'Egypte par la Nubie. Son séjour à Sennaar offre encore des événements merveilleux et des observations piquantes et nouvelles. Echappé à la trahison du roi nubien, il traversa le désert, malgré les colonnes de sable mouvant, malgré le souffle embrasé du Samoun, malgré les embûches et les attaques des Arabes, et arriva enfin dans la haute Egypte, à Syené, où il fut favorablement accueilli. De retour en Angleterre, Bruce trouva tout son bien entre les mains ds ses parents, qui, le croyant mort, se l'étaient partagé avec une précipitation qui déplut au savant voyageur. Pour se venger de leur avidité, il se remaria, et eut un fils de sa seconde femme; mais il eut le chagrin de la perdre en 1784. Alors, dégoûté du monde, il se retira dans sa terre de Kinnaird, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage, qui parut en 1790. C'est dans cette retraite, embellie d'un riche muséum, que Bruce passa les dernières années de sa vie. Un triste accident la termina en peu de jours; il mourut des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier, sur la fin d'avril 1794. Bruce a contribué, par sa relation, à faire mieux connaître l'Abyssinie que les voyageurs des 16e. et 17e. siècles, surtout dans ce qui a rapport à l'histoire naturelle; mais ses prétentions ne se bornent pas là. Il s'est regardé comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil, et il a eu doublement tort d'affirmer cette fausseté. Premièrement, il n'a point vu les sources du vrai Nil (Bahr-el-Abiad), situées au pied des Alpes de Kumri, ou montagnes de la Lune. Elles n'ont point encore été visitées par les Européens. Brown, dans son voyage au Dar-Four, est celui qui s'en est le plus approché. Quant à celles du Bahr-el-Azrek, ou Nil des Abyssins, qui est l'*Astapus* des anciens, Bruce ne peut encore se faire honneur de cette découverte. Le père Paez, missionnaire portugais, les avait visitées et décrites long-temps avant lui, et Bruce n'a fait que le copier minutieusement. On peut voir dans l'*OEdipus Ægyptiacus* la description de Paez citée par Kircher. La relation de Bruce a été imprimée en Angleterre sous ce titre : *Travels to discover the sources of the Nile in the Years* 1768, 69, 70, 71 *and* 72; Edimbourg, 1790, 5 vol. in-4°., fig. Elle a été traduite en allemand par Wolkmann; en français par M. J. Castera, Paris, 1790 et 1791, 5 vol. in-4°., ou 10 vol. in-8°., et atlas; et ensuite abrégée, in-18, en 1806, par M. Henry. A. Murray a publié à Londres une seconde édition anglaise de ce voyage, 7 vol. in-8°., et atlas, imprimée sur l'exemplaire préparé par Bruce lui-même, et enrichie de la vie de l'auteur, et de plusieurs mémoires qui traitent des manuscrits éthiopiens rapportés par Bruce, de la mythologie égyptienne, de la

population de l'Egypte, de l'histoire de l'Abyssinie, etc. Dans les additions que contient cette édition, tom. VII, page 91, l'auteur parle du *Bahr-el-Abiad* (ou le vrai Nil), et il avoue qu'à l'endroit où il le traversa, il est trois fois aussi considérable que le Bahr-el-Azrek, qu'il nomme *le Nil*. Dans sa narration et dans sa carte, il ne fait nulle mention du Bahr-el-Abiad. On remarque dans les récits de Bruce des événements si extraordinaires, que cela leur donne souvent l'air d'un roman. L'exactitude de plusieurs faits qui lui avait d'abord été contestée a cependant été reconnue depuis. Bruce a fait quelques recherches sur les animaux et les plantes. Il n'y en a qu'un petit nombre de figurés dans sa relation. L'édition anglaise contient quarante-deux figures d'animaux et de plantes; et, dans quelques exemplaires, elles sont coloriées d'après les dessins de l'auteur. On y voit entr'autres un *mimosa* ou acacia, qui produit une résine qu'il dit être la substance connue sous le nom de *myrrhe*, et un protée, genre singulier, dont les nombreuses espèces n'avaient été trouvées jusqu'alors qu'au cap de Bonne-Espérance; mais ce qui est le plus important, il fit connaître un arbre dont on se sert en Abyssinie, comme d'un spécifique contre la dyssenterie; et, comme il en avait rapporté des graines, on a eu la satisfaction de les voir germer; en sorte qu'on le possède maintenant dans les jardins de botanique. Mais cet arbre étant de ceux qu'on nomme *dioïques*, c'est-à-dire, qui ont des fleurs mâles sur un individu, et des fleurs femelles sur un autre, comme on n'a que le mâle, on ne peut espérer de le voir fructifier. C'est avec raison que Miller et l'Héritier ont donné à cet arbre le nom de *Brucea*. Il a rapporté aussi une graminée du genre Poa (*Poa Abyssinica*), dont la graine, malgré sa petitesse, sert à la nourriture des Abyssins. L. R—E et D—P—S.

BRUCIOLI, ou BRUCCIOLI (ANTOINE), naquit à Florence vers la fin du 15e. siècle. On connaît peu l'emploi qu'il fit de ses premières années; on sait seulement qu'il montra dès-lors des dispositions extraordinaires, et que, jeune encore, il fit partie de la société des plus savants Florentins qui se rassemblait dans les beaux jardins de Bernard Rucellaï. En 1522, il entra dans une conjuration formée par quelques citoyens de Florence, contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait alors cette république au nom de Léon X, et qui depuis fut pape sous le nom de *Clément VII*. Cette conspiration ayant été découverte, Bruccioli fut obligé de se cacher, et vint en France chercher un asyle. Lorsque les Médicis eurent été chassés de Florence par la révolution arrivée en 1527, il se hâta de revenir dans sa patrie. Il y rapporta les opinions, alors nouvelles, des réformateurs, et se mit à déclamer hautement contre les moines et contre le clergé. Sa foi devint suspecte; il fut arrêté et mis en prison. Accusé d'hérésie, et de projets contraires au repos de l'état, il n'échappa au supplice que par le crédit de quelques amis, qui parvinrent à faire commuer sa peine en deux ans de bannissement. Il se retira alors à Venise avec ses deux frères, qui étaient imprimeurs. Brucioli se servit de leurs presses pour publier la plus grande partie de ses ouvrages. Le plus célèbre est *la Bibbia tradotta in lingua toscana*, dont la première édition parut en 1532, in-fol. Il la dédia au roi François Ier., et ne reçut ni récompense, ni même aucune réponse de ce monarque. L'A-

retin en parle et s'en étonne dans une de ses lettres. « Peut-être, dit-il iro-» niquement, le livre n'était-il pas as-» sez bien traduit, ni assez bien re-» lié. » La reliure pouvait être fort belle; mais le fait est que la traduction n'avait eu aucun succès dans le public. On l'avait trouvée, non seulement fort mal écrite, mais pleine d'hérésies. Bruccioli en mit bien plus encore dans le commentaire diffus qu'il publia ensuite en 7 tomes ou 3 vol. in-fol. Cette nouvelle édition, qu'on trouve très rarement complète, parut à Venise en 1544-1548. Il prétendit avoir fait sa version sur le texte original; mais Richard Simon a fort bien prouvé (*Hist. critique du Vieux Testament*, l. II, c. 22, et *Hist. critique des versions du Nouveau Testament*, c. 40) que Bruccioli savait très peu l'hébreu; qu'il s'était généralement servi de la version latine du père Santes Pagnini, qui avait paru en 1528, et qu'il ne l'avait même pas toujours bien entendue. Ses autres ouvrages consistent en traductions italiennes d'auteurs grecs et latins, parmi lesquelles on remarque celles de plusieurs traités d'Aristote et de Cicéron; il a aussi revu la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline, donnée par Christophe Landini, Venise, 1543, in-4°. On lui doit encore des éditions de Pétrarque, Venise, 1548, in-8°., et de Boccace, Venise, 1538, in-4°., avec des notes, et enfin *I Dialoghi della morale filosofia*, Venise, 1528, in-8°., et *I Dialoghi faceti*, Venise, 1535, in-4°. Cet auteur avait tant écrit, que le même Arétin disait que le nombre de volumes qu'il avait publiés surpassait de beaucoup celui de ses années. On ignore l'époque de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1554, puisqu'il composa et prononça un discours sur l'élection du doge François Véniéro, discours qui fut imprimé la même année. G—É.

BRUCKER (Jean-Jacques), savant distingué, naquit à Augsbourg, le 22 janvier 1696, fit ses études à Jéna, et revint, en 1720, dans sa patrie. La supériorité de ses lumières, et les succès qu'il obtint, lui attirèrent la jalousie de ses rivaux, et son mérite resta long-temps sans récompense. Il quitta Augsbourg pour occuper une place de pasteur à Kaufbeuern; mais la réputation qu'il ne tarda pas à acquérir fit ouvrir les yeux à ses concitoyens: ils firent par vanité ce qu'ils n'avaient pas fait par justice, et Brucker, rappelé à Augsbourg, y rentra avec honneur dans la carrière de la prédication. Ses travaux s'étaient constamment dirigés vers l'histoire de la philosophie, et il avait déjà donné à Jéna son *Tentamen introductionis in historiam doctrinæ de ideis*, 1719, in-4°., qu'il développa et compléta ensuite, sous le titre d'*Historia philosophica doctrinæ de ideis*, Augsbourg, 1723, in-8°. Il avait aussi fait paraître trois dissertations relatives à la philosophie, sous le titre d'*Otium Vindelicum, sive Meletematum historico-philosophicorum triga*, Augsbourg, 1731, in-8°.; la 3e. dissertation renferme des observations critiques sur l'*Histoire de la philosophie païenne*, de Lévêque de Burigny, imprimée d'abord à la Haye, 1725, 2 vol. in-12. Il se préparait ainsi au grand ouvrage qui a fait sa réputation: *Historia critica philosophiæ, à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipzig, 1741-44, 5 vol. in-4°., réimpr. avec augmentation d'un 6e. vol., en 1767, ib. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité.

Il en publia lui-même un extrait : *Institutiones historiæ philosophicæ*, Leipzig, 1747, in-8°., ibid., 1756. M. Fr. Gottl. Born, professeur à Leipzig, en a donné depuis une nouvelle édition fort augmentée : *Jac. Bruckeri institutiones philosophiæ usui academicæ juventutis adornatæ : denuò perlustravit et ad nostra tempora continuavit F. G. Born*, Leipzig, 1790, grand in-8°. Brucker a publié plusieurs autres ouvrages d'érudition, dont les principaux sont : I. *Pinacotheca scriptorum nostra ætate literis illustrium*, etc., avec des portraits à la manière noire, par J. J. Haid, graveur assez distingué, Augsbourg, 1741-55, dix décad., fol.; II. *Monument élevé à l'honneur de l'érudition allemande*, ou *Vies des savants allemands qui ont vécu dans les 15e., 16e. et 17e. siècles, avec leurs portraits*, Augsbourg, 1747-49, cinq decad., in-4°. (en allem.); III. *Dissertat. epistol. de vitâ Hier. Wolffii*, Augsbourg, 1739, in-4°.; IV. *Miscellanea historiæ philosophicæ literariæ criticæ olim sparsìm edita nunc uno fasce collecta*, Augsbourg, 1748, in-8°. Ce recueil renferme vingt-huit dissertations fort intéressantes sur des points d'érudition et d'histoire littéraire. V. *L'Ancien et le Nouveau Testament, avec une explication tirée des théologiens anglais*, Leipzig, 1758-70, six parties, in-fol. Cette édition fut commencée par Teller. VI. *Disputatio de comparatione philosophiæ gentilis cum scripturâ*, Jéna, 1720, in-4°.; VII. *Questions sur l'histoire de la philosophie depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de J.-C.* (en allem.), Ulm, 1731-36, 7 vol. in-12, etc. Brucker mourut à Augsbourg, en 1770. G—t.

BRUCKER (Jean-Henri), né à Bâle, en 1725, y mourut fort jeune, en 1754. Il fut bibliothécaire, et professeur d'histoire à l'université de sa ville, et se distingua par une érudition variée. On a de lui : I. *Scriptores rerum Basileensium minores*, t. Ier., Bâle, 1752, in-8°. Cette collection est faite avec choix, et les notes de l'éditeur ont du mérite; l'ouvrage n'a pas été continué. II. *Observationes philologicæ circa causas obscuritatis in scriptoribus græcis*, Bâle, 1744, in-4°. U—i.

BRUCKMANN (François-Ernest), médecin distingué, né à Marienthal, près de Helmstædt, le 27 septembre 1697, fit ses études à Jéna et à Helmstædt, exerça la médecine avec succès à Brunswick, à Helmstædt, à Wolfenbuttel, fit, en 1723, un voyage en Hongrie, pendant lequel il recueillit une collection précieuse de pierres et de minéraux, et mourut à Wolfenbuttel, le 21 mars 1753. Il s'est beaucoup occupé d'histoire naturelle, particulièrement de botanique et de minéralogie, et quelques-uns de ses écrits peuvent encore être lus avec intérêt; les principaux sont : I. *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos, vulgò tubera terræ dictos*, Helmstædt, 1720, in-4°., fig.; II. *Specimen physicum exhibens historiam naturalem Oolithi*, ibid, 1721, in-4°.; III. *Relatio historico-physico-medica de cerevisiâ Regio-Lothariensi vulgò Duckstein dicta*, ibid, 1722, in-4°.; IV. *Catalogus exhibens appellationes et denominationes omnium potûs generum quæ olim in usu fuerunt et adhuc sunt per totum terrarum orbem*, ibid, 1722, in-4°.; V. *Historia naturalis curiosa lapidis* του ἀσβεστου, *ejusque præparatorum, chartæ, lini lintei et ellychniorum incombustibilium*, Brunswick et Leipsig, 1727, in-4°. de quarante-huit

pages ; VI. *Theses physicæ ex historiâ lapidis*, του ἀσϐεςου, *ejusque præparatorum adsumptæ*, ibid., 1727, in-4°. de huit pages. Ces deux dissertations sont relatives aux diverses préparations de l'amiante, ou lin incombustible, dont on peut faire du linge, des mèches et même du papier. L'auteur fit tirer sur de pareil papier quatre exemplaires de la première. Après les avoir distribués, l'abbesse de Gandersheim et le bourgmestre d'Offenbach, lui en ayant fait demander, comme il ne lui restait plus que deux feuilles de ce papier, il composa la seconde dissertation pour satisfaire à leur demande, et fit tirer une épreuve de son portrait sur le dernier quart de feuille qui lui restait. VII. *Bibliotheca numismatica*, Wolfenbuttel, 1729, in-8°.; supplém. 1 et 2, 1732-41, 2 vol. in-8°.; VIII. *Bibliotheca animalis*, ibid. 1743 et 1747, deux parties in-8°.; c'est une bibliographie raisonnée des meilleurs ouvrages qui traitent des animaux ou de leurs parties : il a aussi donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, du *Prodromus Bibliothecæ metallicæ*, de Jacques Leupold; ibid., 1732, in-8°. IX. *Opuscula physico-danica*, Brunswick, in-4°.; X. *Dissert. medica de avellanâ mexicanâ vulgò cacao dicta*, Helmstædt, 1721; Brunswick, 1728, in-4°.; XI. *Magnalia Dei in locis subterraneis*, 1re. partie, Helmstædt, 1727-30, 2 vol in-fol., avec quatorze et trente-huit planches; supplément contenant les mines de Suède, Wolfenbuttel, 1734, in-fol., avec trois planches. C'est une description détaillée de plus de seize cents mines, répandues dans les quatre parties du monde. On y a joint: *Epistolæ itinerariæ, centuria prima*, Wolfenbutel, 1742, in-4°.; *centuria secunda*, ibidem, 1749; *centuria tertia*, ibidem, 1750 et suiv. (celle-ci ne contient que soixante-quinze lettres). Il y a des faits curieux, tant sur les plantes que sur les botanistes, etc. On trouve dans differentes collections savantes, comme celles de Breslau, de Buechner, etc., un grand nombre de dissertations de Bruckmann, dont quelques-unes sont curieuses. (Voyez-en la liste dans Meusel, *Dictionnaire des écrivains morts de 1750 à 1800*, tom. Ier., p. 616). Non content de ses propres ouvrages, il donna des traductions latines d'ouvrages italiens moins connus, tel est le *Pugillus melitensis*, de Cavallini, et une *Dissertation sur la pierre à champignon*, de Jean Severini. Il fit paraître aussi beaucoup d'articles, soit dans le *Commercium literarium*, de Nuremberg, soit dans les *Ephémérides des curieux de la nature*. Ce naturaliste est un des premiers qui ait remarqué que les plantes transsudaient par l'extrémité de leurs racines une sorte d'excréments comparables à ceux des animaux, et qui devenaient nuisibles aux autres végétaux; de-là, l'espèce d'antipathie qui, suivant la remarque des anciens, existait entre différentes plantes, d'où il résulte qu'elles se font périr réciproquement quand elles se trouvent trop voisines. Cette idée ingénieuse a été depuis approfondie par M. de Humboldt.

G—T et D—P—s.

BRUCKNER (Isaac), naquit à Bâle, en 1686, et y mourut en 1762. Géomètre et mécanicien célèbre, il avait séjourné plusieurs années à Paris, et y avait obtenu des distinctions honorifiques et des gratifications. En 1723, il accepta la place de mécanicien de l'académie de St.-Pétersbourg. Seize ans après, il quitta la Russie, voyagea en Hollande et en Angleterre, demeura quelque temps à Berlin, et

revint en 1750 à Paris, où il s'occupa de travaux, récompensés par l'académie des sciences, pour déterminer les longitudes. Il retourna à Bâle en 1752, où les magistrats lui assignèrent une pension, moyennant laquelle il donna des cours publics de géographie. Il fit imprimer en 1722 un mémoire allemand *sur l'usage et la division du globe terrestre*; une *Description d'un cadran solaire universel*, Pétersbourg, 1735, in-4°.; un *Nouvel Atlas de marine*, Berlin, 1749; des *Tables de longitude des principaux lieux*, 1752; *Carte du globe terrestre*, examinée et approuvée par Dan. Bernoulli, Bâle, 1755, in-fol. — BRUCKNER (Daniel), son neveu, a été l'un des principaux auteurs du *Recueil statistique* de Bâle, dont 23 cahiers in-8°. ont paru de 1748 à 1765 (*Versuch der Merkwürdigkeiten der Landschaft Basel*). Il a continué la *Chronique bâloise* de Wursteisen, de 1580 à 1620, Bâle, 1765-79, 3 vol. in-fol. On y trouve, entre autres détails précieux, une notice curieuse des monnaies de Bâle en 1621. Bruckner avait poussé la continuation de son histoire jusqu'à 1640; le manuscrit de ce travail, bien plus détaillé que le précédent, forme neuf volumes in-fol. On lui doit aussi une *Carte du canton de Bâle*, 1756, la meilleure qui eût encore paru. Il a laissé d'autres travaux manuscrits relatifs à l'histoire de Bâle, où il est mort en 1785. — BRUCKNER (Jérôme), a publié quelques relations de ses voyages à Genève, en 1668, et des voyages du prince H. Albert de Saxe-Gotha, en Danemark et en Suède, en 1670; On en trouve les extraits dans Fabri, *Nouveau Magasin géographique*, tom. II, III et IV. U—I et C. M. P.

BRUDO (ABRAHAM), rabbin de Constantinople, auteur d'un commentaire sur la *Genèse*, intitulé : *Bircàd Avraàm* (*Bénédiction d'Abraham*), Venise, 1696. L'auteur mourut à Jérusalem en 1710. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Abraham BRUDO, premier rabbin de Prague, célèbre dans toute l'Allemagne par son savoir, ses vertus, et ses différents ouvrages. C. M. P.

BRUE (ANDRÉ), directeur et commandant-général pour la compagnie du Sénégal et d'Afrique, et l'un des hommes dont les talents ont le plus contribué à la prospérité de notre commerce dans cette partie du monde. Les voyages qu'il fit dans toute l'étendue des possessions de la compagnie, pour rétablir et régler son commerce, le mirent à même de prendre une connaissance exacte des gouvernements et des peuples qui les habitent. La *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, publiée en 1729, par le père Labat, a été composée presqu'entièrement sur ses mémoires, et nous donne une grande idée de l'étendue de ses vues, et de sa dextérité à manier l'esprit des princes africains, près desquels il a toujours joui d'une grande considération. Cette histoire inspire d'autant plus de confiance, qu'elle a été écrite du vivant de Brue, et que l'auteur a souvent recours à son témoignage. Labat nous laisse ignorer la famille de Brue, le lieu de sa naissance, et ne nous a transmis aucun détail sur sa vie privée; mais il nous a mis en état de donner le précis de ses opérations. Une compagnie de Normands de Rouen et de Dieppe avait, de temps immémorial, un comptoir dans la rivière du Sénégal (*Voy.* LABAT). Nous avons la série des gouverneurs qui y furent chargés de ses affaires, depuis 1626 jusqu'en 1664, qu'elle fut obligée de céder son commerce et de vendre ses établissements

à la compagnie des Indes occidentales. Celle-ci, par sa négligence, força le gouvernement à lui retirer son privilége, et elle fut remplacée successivement par trois autres compagnies : la dernière, établie le 23 janvier 1696, donna la direction de ses établissements à André Brue. Des changements d'administration aussi fréquents peuvent faire juger du délâbrement de ses affaires ; et c'est par le rétablissement du commerce d'Afrique que le nouveau directeur fonda ses titres à l'estime publique. Les deux grandes rivières du Sénégal et de Gambie étaient comprises dans la concession de la compagnie; mais la rivière du Sénégal est celle qui méritait le plus de fixer son attention. Le premier soin de Brue fut de visiter tous les comptoirs, et de régler la conduite des employés de la compagnie, dans laquelle il s'était glissé de grands abus. Il traita avec tous les princes dont les possessions bordent le fleuve, et obtint de former de nouveaux établissements. Il gagna leur amitié par ses manières, et leur montra en même temps une fermeté qui le fit respecter ; depuis il sut toujours les maintenir dans ses intérêts. Brue chercha à pénétrer dans le lac Cayar, qui communique par un canal à la partie la plus nord du cours du fleuve, et projeta d'établir dans ce lac un fort qui l'aurait rapproché des forêts où l'on recueille la gomme. Il jugeait, avec raison, que sa proximité aurait dû y attirer les caravanes, et détourner celles qui vont à Portendic et à Arguin ; mais il trouva la navigation interrompue par des bancs couverts de joncs impénétrables. L'objet cependant qui l'occupa le plus fut de se rapprocher des contrées d'où l'on tire l'or, et de chercher à les connaître. Il remonta donc le Sénégal et se transporta deux fois jusqu'au rocher Felou, près duquel se trouve un village où passent les caravanes qui viennent de Tombut avec de l'or et des esclaves. Il établit un fort sur la rive sud du fleuve, à peu de distance de ce village, et à sept ou huit lieues du confluent de la rivière de Falemé, qui court nord et sud, et qui a sa source près de la rivière de Gambie. Il espérait procurer à la France la plus grande partie des marchandises que les caravanes portaient aux Anglais établis sur cette dernière rivière ; mais son principal but était de se rapprocher des mines du royaume de Bambouc, qu'il avait eu le bonheur de découvrir presque sur les bords de la rivière de Falemé. Cette découverte fut faite par deux agents intelligents qu'il en avait chargés. Le premier s'était assuré de la position du royaume de Bambouc; le second, après avoir surmonté toutes les fatigues d'un long voyage chez des peuples barbares, et avoir évité les dangers que la méfiance et l'avarice peuvent faire craindre, vint apprendre à Brue qu'il avait découvert ce riche pays, où l'on trouve l'or en grattant la superficie de la terre, et ajouta que les premières mines étaient très près de l'établissement qu'il avait formé près de la rivière de Falemé. Brue ne tarda pas à faire construire le fort St.-Pierre sur cette rivière, à seize lieues au-dessus de son confluent. Il avait projeté d'établir, de distance en distance, des retranchements en palissades, que l'on aurait pu transporter près des mines les plus riches, afin de faire écouler en France tout l'or de Bambouc. Les mauvaises affaires de la compagnie empêchèrent de fournir les fonds nécessaires pour mettre ce projet à exécution. Brue fut rappelé, et vint aider de ses conseils les administrateurs de la compagnie. On ne s'occupa plus, après son départ, qu'à contrarier ses

vues, et, lorsqu'il revint en 1714, commander au Sénégal pour la nouvelle compagnie des Indes, il n'eut pas le temps de les réaliser. Ces belles entreprises ne firent pas négliger à Brue les richesses que l'on pouvait tirer de la rivière de Gambie et des pays qui sont au sud du Sénégal. Il traversa les états du Damel, qui s'étendent depuis ce fleuve jusqu'au cap Vert, et mit ce prince dans ses intérêts; ensuite, il donna ses soins au commerce de la rivière de Gambie, et contracta des alliances avec les princes qui l'avoisinaient. Il rétablit d'abord le comptoir d'Albreda, situé à la rive droite vis-à-vis de James-Fort. Comme les Anglais s'étaient emparés de tout le commerce de la rivière, il songea à étendre celui de France dans la rivière de Bintam, qui se jette dans celle de Gambie, un peu au-dessus de James-Fort, et parvint à établir des communications avec les rivières de Cazamanza et Saint-Domingue. Brue se transporta jusqu'à Cachéo; mais ce dernier établissement étant aux Portugais, il entreprit un voyage pour en former un autre à la limite méridionale de la concession de la compagnie. Le groupe d'îles situées en-dedans du banc et des îles Bissagos fut choisi. Le grand nombre de rivières qui se jettent à la mer dans cet endroit, le rendent très propre au commerce. Le comptoir fut placé à la pointe nord-est de l'île Bissao. Brue retourna bientôt après en France, ayant rendu notre commerce dans ces contrées plus florissant qu'il n'avait jamais été : il le serait devenu encore davantage sous une administration moins versatile, qui eût voulu mettre tous ses projets à exécution. Brue revint en Afrique, en 1723, avec la qualité de commissaire de la compagnie, sur une escadre qui, après avoir manqué la prise de l'île d'Arguin, vint s'emparer de Portendic. Nous ignorons les réglements qu'il fit; mais ce que Labat nous a fait connaître de son administration suffit pour nous donner une grande idée de ses talents. Il a gouverné les affaires des différentes compagnies qui lui ont confié leurs intérêts, en véritable homme d'état. R—L.

BRUEIS (....), et non BRUIX, d'une ancienne famille noble d'Uzès, naquit dans cette ville, vers le milieu du 18e. siècle, servit dès sa plus tendre jeunesse dans la marine militaire, parvint au grade de contre-amiral, et fut chargé du commandement de l'escadre qui portait l'armée envoyée, en juin 1798, à la conquête de l'Egypte. Cette flotte sortie de Toulon, escortée par treize vaisseaux de ligne et trois frégates, ne fut point rencontrée par l'amiral anglais Nelson; elle concourut, chemin faisant, à la prise de Malte, et arriva sans accident dans la rade d'Aboukir. On a dit, qu'après le débarquement des troupes, l'amiral Brueïs aurait dû, ou entrer dans le port d'Alexandrie, ou retourner, sans perte de temps, en France, à Malte, ou à Corfou. Il se crut en sûreté dans un mouillage où il semblait, en effet, inattaquable, non seulement par sa position, mais encore par les précautions qu'il avait prises pour se mettre hors de toute atteinte. Malheureusement, ces dispositions même lui devinrent funestes, leur objet n'étant que de prévenir ou de repousser une attaque de front, parce qu'il ne supposait pas que l'ennemi pût passer entre la terre et l'escadre embossée, après avoir coupé sa ligne par le centre. Ses vaisseaux, trop près les uns des autres, n'eurent ni assez d'espace, ni assez de liberté de mouvement pour manœuvrer et pour combiner leur défense, lorsque, avec une audace

jusqu'alors inouïe, ils furent assaillis, en quelque sorte, l'un après l'autre, par toutes les forces réunies de l'ennemi. Si le séjour de l'amiral Brueïs dans la rade d'Aboukir fut une faute, s'il ne prévit pas tous les dangers qu'il pouvait courir, et s'il négligea quelques-uns des moyens propres à prévenir son malheur, il combattit du moins avec un courage digne d'un meilleur sort, et ne survécut pas à son désastre. Il fut emporté par un boulet de canon, un moment avant que son vaisseau embrasé (l'*Orient*, de cent vingt canons), sautât en l'air. Ce déplorable événement se passa le 1er. août au soir. V. S—L.

BRUEL (Joachim), en latin *Joachimus Brulius*, né à Vorst, village de Brabant, au commencement du 17e. siècle, entra dans l'ordre des Augustins, y professa successivement la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'ayant envoyé en France, il y prit le bonnet de docteur en théologie à Bourges. Elu prieur du couvent de Cologne, en 1638, il fut élevé deux fois au grade de provincial; la première en 1640, la seconde en 1649. Il mourut le 29 juin 1653. On a de lui: I. *Breves resolutiones casuum apud regulares reservatorum*, Cologne, 1640; II. *les Confessions du bienheureux Père Alphonse d'Orasco, traduites de l'espagnol en français*, Cologne, 1640, in-16; III. *Vita B. Joannis Chisii*, Anvers, in-16; IV. *Historiæ Peruanæ ordinis eremitarum S. P. Augustini libri octodecim*, Anvers, 1651, in-fol.; V. *De sequestratione religiosorum*, imprimé vers 1653; VI. *Rerum morumque in regno Chinensi maximè notabilium historia, ex ipsis Chinensium libris, et religiosorum, qui in illo primi fuerunt, litteris ac relatione concinnata; item Patrum Augustinianorum et Franciscanorum in illud ingressus per J. G. de Mendoza*, Anvers, 1655, in-4°. C'est une traduction faite, sur l'espagnol, d'un ouvrage de Mendoza, (*Voy.* Mendoza). A—B—t.

BRUÈRE (Charles-Antoine Leclerc de la), né à Paris, en 1715, donna en 1734, au Théâtre Français, *les Mécontents*, comédie en trois actes, qu'il réduisit ensuite en un acte. Il fit représenter sur le théâtre de l'Opéra, en 1736, *les Voyages de l'Amour;* en 1739, *Dardanus*; sur le théâtre des Petits-Appartements, *Erigone*, en 1748; *le Prince de Noisy*, en 1749. Au mois de novembre 1744, il obtint, avec Fuzelier, le privilége du *Mercure*. Ce dernier étant mort en 1752, la Bruère resta seul chargé du journal. Le duc de Nivernois, chez lequel la Bruère logeait, ayant été, en 1743, nommé ambassadeur à Rome, l'y emmena, et l'y laissa ensuite en qualité de chargé d'affaires. Pendant son séjour dans cette ville, il fut question d'établir à Paris un second journal littéraire; mais la Bruère ayant fait agir ses protecteurs, de concert avec Raynal, alors rédacteur du *Mercure*, parvint à conserver le privilége exclusif de ce dernier journal. Sur le point de revenir dans sa patrie, la Bruère mourut à Rome de la petite vérole, le 18 septembre 1754, âgé d'environ trente-huit ans. Il est auteur d'une *Histoire du règne de Charlemagne*, 1745, 2 tomes in-12, en un vol., ouvrage très-superficiel. L'auteur était des académies de la Crusca et des arcadiens de Rome. Son opéra de *Dardanus*, dont Rameau a fait la musique, est resté au théâtre. M. Guillard le réduisit en quatre actes en 1784, et en trois actes en 1786. Sacchini y fit une musique nouvelle. « Le fond du sujet, dit Laharpe, est » plus noble qu'intéressant; mais le

» style a plus de force que n'en a d'or-» dinaire l'opéra, et, dans la dernière » scène, il va jusqu'à égaler celui de la » tragédie. » A. B—T.

BRUEYS (DAVID-AUGUSTIN DE), né à Aix en 1640, d'une famille noble et ancienne, fut élevé dans la religion protestante, et destiné au barreau. Se sentant peu de goût pour la jurisprudence, il se livra tout entier à la théologie, et devint en peu de temps un des plus savants membres du consistoire de Montpellier. En cette qualité, il fit une réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet (1681, in-12); Bossuet, au lieu de répliquer, entreprit de convertir son adversaire, et il y réussit. Brueys devint alors un des plus zélés défenseurs du catholicisme, et publia successivement l'*Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants*, 1682; la *Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique*, Paris, 1686; la *Réponse aux plaintes des protestants contre les moyens qu'on a employés pour leur réunion et contre le livre intitulé :* La Politique du clergé de France, 1686, in-8°.; le *Traité de l'Eucharistie en forme d'entretiens*, 1686; le *Traité de l'Eglise*, Paris, 1687, 1700; et le *Traité de la sainte Messe*, Paris, 1683, 1700. Ayant perdu sa femme peu de temps après son abjuration, il embrassa l'état ecclésiastique. Le clergé et le roi, en récompense de ses travaux pour la religion, lui donnèrent des pensions et des bénéfices. Pendant son séjour à Paris, la fréquentation du théâtre l'avait averti de son talent pour l'art dramatique; mais son habit et sa qualité de controversiste ne lui permettaient pas de s'y livrer ouvertement. Il s'estima heureux de trouver dans Palaprat, son compatriote et son ami, doué comme lui de goût et de dispositions pour la comédie, un homme qui pût contribuer à ses ouvrages, et surtout faire les démarches nécessaires pour leur représentation. Le *Grondeur* et le *Muet* furent les principaux fruits de cette espèce d'association, où Brueys mettait la plus forte part; elle dura assez long-temps et sans aucune mésintelligence réelle. Il paraît que Palaprat se laissait volontiers faire honneur de ce qui appartenait à son ami; mais, dès que celui-ci reclamait ses droits, il s'empressait de les reconnaître. Le *Grondeur* avait d'abord été fait en cinq actes : pendant un voyage de Brueys, Palaprat, pour le faire jouer, fut obligé de le réduire en trois actes. La pièce, pleine de vérité dans les caractères, de naturel dans le dialogue, de comique dans les situations, n'eut pourtant d'abord qu'un fort médiocre succès. A son retour, Brueys se fâcha, et dit, à ce qu'on prétend : « Le premier acte du » *Grondeur* est entièrement de moi, » et il est excellent; le second a été » gâté par quelques scènes de farce » de Palaprat, et il est médiocre; le » troisième est entièrement de lui, et » il est détestable. » Le *Muet*, imité de l'*Eunuque* de Térence, ne peut être mis en parallèle avec le *Grondeur*, mais il est soutenu par la vivacité de l'intrigue, l'intérêt de l'action, la verve et le comique d'un rôle dont l'effet cependant dépend beaucoup du jeu de l'acteur. L'*Avocat Patelin*, l'*Important*, les *Empiriques*, l'*Opiniâtre*, le *Sot toujours sot* ou *la Force du sang*, les *Quiproquo* et *les Embarras du derrière du théâtre*, sont de Brueys seul. Il est encore auteur de trois tragédies, *Gabinie*, *Asba* et *Lysimacus ;* la première fut jouée avec quelque succès, les deux autres ne le furent point. Tous ces ouvrages, suivis d'une paraphrase en prose de

l'*Art poétique* d'Horace, qui avait été sa première production (en 1683), forment 3 vol. in-12, Paris, 1735. On trouve à la tête du 1er. volume, la vie de l'auteur, par l'abbé de Launay. Le *Sot toujours sot* donna lieu à un singulier procès. Un ami de Brueys, voulant le faire jouer aux Italiens, apprit qu'on allait le jouer aussi aux Français, comme un ouvrage de Palaprat, dans les papiers de qui on en avait trouvé une copie après sa mort. Le lieutenant de police, à qui cet ami porta sa plainte, décida que la pièce serait jouée le même jour sur les deux théâtres, et qu'elle resterait à celui où elle aurait obtenu le plus de succès: les Italiens l'emportèrent. La société de Brueys et de Palaprat avait été dissoute forcément, parce que celui-ci avait été obligé de suivre, à la guerre d'Italie, le grand-prieur de Vendôme. De son côté, Brueys s'était retiré à Montpellier, où il faisait alternativement des pièces de théâtre et des traités de controverse. Il y mourut le 25 novembre 1723, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses derniers ouvrages théologiques sont un *Traité de l'obéissance des Chrétiens aux puissances temporelles*, 1709 et 1735, in-12; l'*Histoire du fanatisme de notre temps*, 4 vol. in-12, 1692, 1709 et 1713; *id.*, Utrecht (Paris), 1737, 3 vol. in-12: cette histoire est bien écrite et assez curieuse; et un *Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi*, Paris, 1717, in-16. Ses écrits de controverse furent réfutés par Bayle, Claude et Jurieu, qui le regardaient comme un ennemi dangereux. Il avait la vue fort basse et portait des lunettes. Louis XIV lui demanda un jour comment allaient ses yeux: « Sire, répon» dit-il, Sidobre, mon neveu, dit que » je vois un peu mieux. » — « Sa pe» tite comédie du *Grondeur*, dit Vol» taire, supérieure à toutes les farces » de Molière, et celle de l'*Avocat* » *patelin*, ancien monument de la » naïveté gauloise, qu'il rajeunit (*Voy.* » BLANCHET), le feront connaître, » tant qu'il y aura un théâtre en Fran» ce » (1). A—G—R.

BRUGES (JEAN DE). *Voyez* EYCK (Jean Van).

BRUGIANTINO (VINCENT). *V.* BRUSANTINI.

BRUGHIUS. *Voyez* BRUXIUS.

BRUGIÈRE (CLAUDE-IGNACE), sieur de Barante, né à Riom en 1670, donna, dans sa première jeunesse, quelques comédies à l'ancien Théâtre Italien. Ces pièces, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire des théâtres*, de Léris, ont été imprimées sous les initiales *de B*, dans le *Théâtre italien* d'Evariste Ghérardi, Paris, 1700, 6 vol. in-12. On lui doit aussi: I. une traduction de trois livres d'Apulée (*voyez* APULÉE); II. *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade en 1688, et imprimé à Paris, en 1693, avec une lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone*, Paris, 1694, in-12. Brugière de Barante conteste l'authenticité de ce fragment, et son opinion est aujourd'hui celle d'un grand nombre de savants. Goujet (*Biblioth. fr.*, t. VI, p. 202-206), parle avec éloge de ces *Observations;* il dit que l'auteur les avait communiquées à MM. de Harlai et de Valincour, et que c'est par eux qu'il fut engagé à les publier. III. *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français, depuis Marot jusqu'à présent, avec des notes historiques et critiques; et le Traité de*

(1) Un autre BRUEYS (Claude), écuyer, né à Aix, a publié un recueil de pièces singulières en langue provençale; il a pour titre: *Jardin deys Musos Provensalos, divisat en quatre partidos*, Aix, 1628, 4 part. in-8°., rare. V—VE.

la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit, traduit du latin de MM. de Port-Royal, Paris, 1698, 2 vol. in-12; réimprimé dans la même ville, 1700, 2 vol. in-12. La première édition est anonyme: le premier volume seul contient des épigrammes et un abrégé des Vies des épigrammatistes français; le second renferme les *bergeries* et les *odes* de Racan, avec une notice sur ce poète. Bruzen de la Martinière, qui a fait un *Nouveau recueil des épigrammatistes français anciens et modernes*, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12, reconnaît avoir profité du travail de son prédécesseur, qu'il prétend n'être autre que Richelet « qui s'est déguisé, » dit-il, sous le nom de Claude Ignace » de Brugière, sieur de Barante, afin » de donner à son livre un air de » Port-Royal. » C'est une erreur de Bruzen. On a pu voir, par ce que nous avons dit, que Brugière n'est pas un personnage imaginaire. Rappelé à Riom, par des affaires de famille, cet auteur s'y fixa tout-à-fait en 1697; il y est mort en 1745; et, dans cet intervalle de près de cinquante ans, il n'a publié aucun autre ouvrage; mais il porta au barreau et dans les fonctions publiques le goût et l'amour des lettres, et se distingua par les agréments de son esprit, autant que par ses lumières et ses services. Sa famille existe encore dans le même pays, et y tient un rang distingué. A. B—т.

BRUGIÈRE (Pierre), parent du précédent, né à Thiers, en 1730, fut aumônier de la Salpétrière, puis curé constitutionnel de la paroisse St.-Paul, à Paris. Dans un écrit qu'il signa avec trois autres curés, il attaqua la conduite de l'évêque Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un prêtre. Cette conduite le fit mettre en prison en 1793, et traduire au tribunal révolutionnaire qui l'acquitta; mais il ne tarda pas à être de nouveau arrêté, parce qu'il continuait à exercer son ministère, malgré les fureurs de la persécution. Il adressa encore, du fond de sa prison, des instructions pastorales à ses paroissiens. Il fut un des adhérents au concile national de Paris, en 1798, et mourut en 1803. On a de lui beaucoup d'ouvrages relatifs à ses opinions politiques: I. *Relation de ce qui s'est passé à l'assemblée du clergé à Paris* (intra muros), 1789, in-8°.; II. *Doléance des prêtres des paroisses de Paris*, 1789; III. *la Lanterne sourde*, ou *la Conscience de M**** (Bonal), *ci-devant évêque de**** (Clermont), *éclairée par les lois de l'église et de l'état, sur l'organisation civile du clergé*, 1791, in-8°.; IV. *le Nouveau disciple de Luther*, ou *le Prêtre ***, convaincu par les lois d'être un concubinaire publiquement scandaleux*, 1791, in-8°.; V. *Instruction pastorale sur le bref du pape* (contre la constitution civile du clergé), 1791, in-8°. Cette *instruction* fut attaquée dans une *Lettre du prêtre catholique*, 1791, in-8°., Opuscule que M. Ersch a tort d'attribuer à Brugière, contre qui il est dirigé; VI. *Réflexions d'un curé constitutionnel sur le décret de l'assemblée nationale concernant le mariage*, 1791, in-8°.; VII. *Lettres d'un curé sur le décret qui supprime le costume des prêtres*, 1791, in-8°.; VIII. *Lettres d'un curé du fond de sa prison à ses paroissiens*, 1793, in-8°. IX. *Eloges funèbres de MM. Sanson et Minard*, 1798, in-8°.; X. *Observations des fidèles à MM. les évêques de France, à l'occasion d'une indulgence plénière, en forme de jubilé, adressée à tous les Français, par le cardinal Caprara*,

1802, in-8°.; XI. *Avis aux fidèles sur la rétractation du serment civil, faite par le curé et le clergé de* *** ; XII. *Appel au peuple français concernant l'admission de la langue française dans l'administration des Sacrements;* XIII. *Instructions catholiques sur la dévotion au sacré cœur de Jésus;* XIV. *Instructions choisies*, ouvrage posthume, publié par M. Degola, 1804, 2 vol. in-8°. La vie de P. Brugière a été publiée par MM. Massy et Renaud (ce dernier mort en 1806), sous le titre de *Mémoire apologétique de Pierre Brugière*, 1804, in-8°.

A. B—T.

BRUGUIER (JEAN), né à Nismes, au commencement du 17e. siècle, fut l'un des pasteurs de l'église réformée de cette ville. Parmi les atteintes partielles qu'on portait à l'édit de Nantes, long-temps avant sa révocation, il faut compter la défense faite aux calvinistes de chanter les psaumes dans les lieux où l'exercice de leur culte était autorisé. Bruguier entreprit de prouver l'innocence de cette pratique. Il publia, dans cette intention, un *Discours sur le chant des psaumes*, 1663, in-12. Un arrêt du conseil condamna le livre au feu, suspendit Bruguier des fonctions du ministère, l'exila de la province, et bannit l'imprimeur. Bruguier s'étant retiré à Genève après cet événement, ne reparut sur la scène qu'en 1673, par sa *Réponse sommaire au livre de M. Arnauld, intitulé: Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, Quevilly, 1673, in-12. Arnauld fit paraître en réponse: *L'impiété de la morale des calvinistes découverte par le livre de M. Bruguier*, Paris, 1675, in-12. Bruguier a encore donné un autre ouvrage, sous ce titre: *Idea totius philosophiæ, in quâ omnia studiosis philosophiæ scitu necessaria, breviter ac dilucidè, juxtà rationem et experientiam demonstrantur*, 1676, in-8°. Il mourut à Genève en 1684.

V. S—L.

BRUGUIÈRES (JEAN-GUILLAUME), naturaliste et voyageur, naquit à Montpellier, en 1750. Il y étudia en médecine; mais, entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, il ne se livra point à la pratique. Le ministre de la marine (de Boyne) ayant déterminé Louis XV, en 1773, à envoyer deux vaisseaux, sous les ordres du capitaine Kerguelen, pour faire des découvertes dans la mer du Sud, Bruguières partit pour cette expédition, en qualité de naturaliste. Il y observa quelques objets intéressants, surtout dans une relâche que l'on fit à Madagascar. Le capitaine ayant été accusé, à son retour, de divers genres de malversations, fut dégradé et condamné à six ans de prison, et ne publia de ce voyage qu'une relation tout-à-fait informe (Paris, 1781, in-8°.); en sorte que Bruguières ne pût faire connaître les résultats de ses recherches que dans quelques mémoires insérés dans le *Journal de physique*. Il y décrit (tome XLIV) un reptile singulier, et auquel on a conservé le nom de *Langaha* qu'il porte à Madagascar. De retour à Montpellier, il travailla à découvrir une mine de charbon de terre, dont on avait des indices, et quelques fossiles qu'il trouva dans ses fouilles l'engagèrent à faire une étude approfondie des coquillages. Il vint à Paris dans l'espoir d'y tirer parti de ce travail, ce qu'il fit en effet dans l'*Encyclopédie méthodique*, pour laquelle il a rédigé le premier volume de l'*Histoire naturelle des vers*, et les deux premiers volumes des planches relatives à la même classe d'animaux, publiés en

1791 et 1792. L'*Histoire naturelle des vers*, quoique sous la forme alphabétique, ne ressemble point à la plupart des ouvrages de ce genre. L'auteur y présente une méthode qui lui est propre, et qui l'emporte à plusieurs égards sur celles de ses prédécesseurs; il donne des descriptions originales fort claires et fort détaillées de la plupart des espèces dont il traite, et en fait connaître plusieurs pour la première fois. On doit beaucoup regretter qu'il se soit arrêté sitôt, n'ayant point passé la lettre *C*. Bruguières a aussi travaillé avec MM. Haüy, Lamarck, Olivier, Fourcroy et Pelletier, à un *Journal d'histoire naturelle*, qui a paru en 1792, en deux volumes in-8°., et que le libraire a reproduit sous le titre de *Choix de Mémoires d'histoire naturelle*. En 1791, Bruguières a donné quelques mémoires dans les *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, tome Ier.; mais toutes ces publications furent interrompues par un voyage au Levant que le ministre Roland lui fit entreprendre avec M. Olivier, à la fin de 1792. Les deux voyageurs se rendirent à Constantinople; ils visitèrent l'Archipel, passèrent quelque temps en Égypte, et revinrent dans l'Archipel, où ils firent connaître au gouvernement turk, dans l'île de Santorin, une carrière de pouzzolane, qui a été fort utile pour les constructions maritimes. Ils traversèrent ensuite la Syrie, entrèrent en Perse par Bagdhâd, parcoururent la partie occidentale de cet empire, firent quelque séjour à Téhéran, sa nouvelle capitale, restèrent six mois à Bagdhâd à leur retour, et revinrent par l'Asie mineure, Constantinople, la Grèce et les îles Ioniennes. M. Olivier a publié une relation de ce voyage, en 2 vol. in-4°., et 4 vol. in-8°., et un atlas, Paris, 1801-1804. Bruguières, dont la santé était déjà altérée avant son départ, à cause d'un genre de vie trop sédentaire, fut presque toujours malade pendant la route, et ne put prendre aux recherches d'histoire naturelle autant de part qu'il l'espérait. Il mourut à Ancône, presque en débarquant, le 1er. octobre 1799, d'une fièvre maligne, occasionnée par les fatigues du voyage, et par le chagrin subit d'apprendre que son frère était mort depuis peu dans le même pays où il venait d'aborder. Les naturalistes lui ont dédié un genre de plantes de Madagascar, auquel on a donné le nom de *bruguiera*. Bruguières était associé de l'Institut. C—v—r.

BRUHESIUS, ou VAN BRUHESEN (Pierre), médecin, né à Rythoven, village de la Campine, au commencement du 16e. siècle, mort à Bruges en 1571, est auteur de quelques opuscules: I. *De thermarum Aquisgranensium viribus, causâ, ac legitimo usu, epistolæ duæ scriptæ anno 1550, in quibus etiam acidarum aquarum, ultra Leodium existentium, facultas et sumendi ratio explicatur*, Anvers, 1552, in-12.; II. *De ratione medendi morbi articularis epistolæ duæ*, Francfort, 1592, in-8°., dans le recueil de Garet sur la goutte; III. *De usu et ratione cauteriorum*, dans le même recueil. Il est surtout connu par son *Grand et perpétuel Almanach*, imprimé pour la ville de Bruges, en 1550, dans lequel il indiquait avec scrupule, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à se purger, se baigner, se faire saigner, même raser, etc. Vrai modèle de ces conseils ridicules consignés encore dans le fameux *Almanach de Liége*, ce *Grand et perpétuel Almanach* causa beaucoup de rumeur à Bruges.

Le magistrat, qui l'avait beaucoup goûté fit « très expresses invitations et » défenses à quiconque exerçait, dans » Bruges, le métier de barberie, de » rien entreprendre sur le menton » de ses concitoyens pendant les jours » fatals. » François Rapaërt, médecin à Bruges, indigné de cette ordonnance, publia contre l'ouvrage de Bruhesius un *Magnum et perpetuum Almanach, seu Empiricorum et medicastrorum flagellum*, 1551, in-12. Pierre Haschaert, médecin et chirurgien, grand partisan de l'astrologie judiciaire, publia, pour la défense de Bruhesius, *Clypeus astrologicus contra Flagellum astrologorum Francisci Rapardi*, 1552, in-12.

A. B—T et C. et A.

BRUHIER - D'ABLAINCOURT (JEAN - JACQUES), né à Beauvais, reçu docteur en médecine à Angers, membre de l'académie de cette ville, censeur royal, est mort à Paris le 24 oct. 1756. Il fut un des médecins du dernier siècle qui ont le plus servi la bibliographie médicale, par le nombre des ouvrages qu'il a traduits, ou dont il a donné des éditions ; savoir : I. *Observations sur le manuel des accouchements*, Paris, 1733, in-4°., traduit de Deventer; II. *la Médecine raisonnée* d'Hoffmann, Paris, 1739, 9 vol. in-12.; III. *Traité des fièvres* d'Hoffmann, Paris, 1746, 3 vol. in-12; IV. *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme*, du même, 1747, in-12; V. *la Politique du médecin*, Paris, 1751, in-12, traduit du même. VI. *Traité des aliments*, par Lémery, Paris, 1755, 2 vol. in-12, 3e. édition. Il fit aussi connaître un grand nombre de bons ouvrages dans le *Journal des Savants*, dont il était un des plus judicieux collaborateurs. On lui doit encore quelques compositions qui lui sont propres : I. *Caprices d'imagination*, ou *Lettres sur différents sujets*, Paris, 1740, in-12; Amsterd., 1741, in-8°. : c'est la meilleure édition; II. *Mémoire pour servir à la vie de M. Silva*, Paris, 1741, in-8°.; mais il a surtout mérité les souvenirs de la postérité, par ses divers ouvrages sur les signes de la mort, et par la démonstration publique qu'il fit de la nécessité de différer les enterrements : *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, et l'abus des enterrements et embaumements précipités*, Paris, 1742, in-12, tirée en grande partie du traité latin de Winslow, sur le même sujet; idem, 1749 et 1752, 2 vol. in-12, avec des augmentations; traduite en anglais, Londres, 1746, in-12; en suédois, Stockholm, 1751, in-12; en allemand, Copenhague, 1754, in-8°.

C. et A.

BRUHL (HENRI, comte DE), ministre d'Auguste III, roi de Pologne, naquit en 1700, dans la Thuringe. Son père, conseiller intime du duc de Saxe-Weissenfels, était pauvre et hors d'état d'établir ses cinq enfants. Henri entra, comme page, au service de la duchesse Elisabeth. Sa gaîté, l'agrément de sa conversation et de ses manières, lui valurent d'abord la faveur de cette princesse, et bientôt après celle du roi Auguste II, qui le prit pour son page favori, le nomma ensuite chambellan, et s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Le jeune Bruhl ne négligea aucune occasion de faire servir sa faveur à sa fortune, et il avait déjà obtenu plusieurs charges importantes, lorsque le roi mourut à Varsovie, le 1er. février 1733. Bruhl avait à s'assurer la bienveillance d'un successeur. Par un bonheur singulier, la couronne et les joyaux de Pologne avaient été remis

à sa garde; il part brusquement pour Dresde, va les porter au nouvel électeur Auguste III, et contribue puissamment, par ses intrigues, à lui assurer le trône. Dès-lors la fortune ne cessa plus de favoriser le comte de Bruhl, et il la seconda merveilleusement lui-même. Flatteur et complaisant, il enchaîna son maître en s'asservissant à tous ses goûts, et sut écarter tous ceux qui auraient été tentés d'acheter le même pouvoir au prix des mêmes bassesses. Auguste III avait accordé ses bonnes grâces au comte de Sulkowsky; le comte de Bruhl, trop peu sûr encore de son crédit pour ne pas craindre celui d'un autre, se fit l'ami de son rival, partagea avec lui le ministère, et le flatta jusqu'au moment où il se crut assez fort pour le renverser. Bruhl avait épousé la comtesse de Kollowrath, favorite de la reine; par l'entremise de sa femme, il anima cette princesse contre le comte de Sulkowsky; et le roi, entraîné à son tour par la reine, renvoya son favori. Le comte de Bruhl n'eut plus alors de concurrent, et le principal soin de sa vie fut d'écarter tous ceux qui pouvaient approcher de son maître. Aucun employé, aucun laquais même, n'entrait au service du roi sans son approbation. Quand le roi sortait ou se rendait à la chapelle, le comte de Bruhl envoyait d'avance un de ses gens pour faire éloigner tous ceux qui auraient pu se trouver sur son passage. Auguste était catholique; Bruhl abandonna la religion protestante, et fit sa cour au Père Guarini, directeur du roi et de la reine, qui ne cessait, en revanche, de faire son éloge devant leurs majestés, ce qui le servit beaucoup dans l'esprit d'Auguste, qui n'était pas éloigné du désir de rétablir en Saxe le catholicisme. D'ailleurs le comte de Bruhl ne bornait pas là sa complaisance. Auguste prenait plaisir à être servi par un ministre fastueux, et ce ministre poussa le faste au dernier excès. « Sans mes profusions, » disait-il, le roi me laisserait manquer du nécessaire. » Aussi sa maison était composée de plus de deux cents domestiques. Il entretenait une garde mieux payée que celle du roi; sa table était servie avec la plus grande somptuosité, sa garde-robe magnifique. « C'était, dit Frédéric II, » l'homme de ce siècle qui avait le » plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de » pantouffles. César l'aurait rangé dans » le nombre de ces têtes si bien frisées et si bien parfumées qu'il ne » craignait guère. » Auguste III n'était pas César, et Bruhl, qui n'eût rien été sous un grand homme, était tout sous un monarque inepte et indolent. « Jamais respects plus serviles » ne furent rendus à aucun prince.... » toujours à sa suite dans les forêts, » ou passant les matinées entières en » sa présence, sans jamais dire un » mot, tandis que ce prince désœuvré se promenait en fumant, et laissait tomber les yeux sur lui sans le » voir. Bruhl, ai-je de l'argent? — » Oui, sire. — Ce fut toujours là sa réponse. » Et, pour pouvoir répondre de la sorte, il abusa tellement du crédit de l'état, chargea tellement la banque de billets de caisse, augmenta tellement les dettes du gouvernement, qu'une banqueroute, honteuse pour le roi et ruineuse pour les sujets, fut le seul moyen d'échapper aux embarras provenus de son administration. Pour suffire à ces extravagantes dépenses, il avait réduit l'armée, et, lorsque la guerre de sept ans vint à éclater, la Saxe, que Bruhl avait engagée dans l'alliance de l'Autriche et

de la Russie, au parti desquelles il fut constamment dévoué, n'eut que dix-sept mille hommes, mal organisés et mal payés, à opposer aux troupes du grand Frédéric. On sait quel fut le sort de ces dix-sept mille hommes enfermés dans le camp de Pirna. Cependant le comte de Bruhl s'était enfui en Pologne avec son maître, et, en fuyant, on prit soin de sauver les tableaux et les porcelaines, tandis qu'on oublia les archives de l'électorat, qui, par cette négligence, tombèrent entre les mains du vainqueur. La conduite du ministre en Pologne ne fut ni plus sage, ni plus noble que celle qu'il avait tenue en Saxe; non moins vain qu'ambitieux, il s'était fait déclarer descendant du comte de Bruhl, waywode de Posen. L'impératrice de Russie, Elisabeth, lui avait envoyé l'ordre de St.-André; l'empereur Charles VI l'avait élevé au rang de comte d'empire. Tant de dignités ne l'empêchèrent pas de commettre de nouvelles bassesses; il s'entendit avec les Russes contre les Polonais, fit voler la nuit, avec de fausses clefs, les correspondances du ministre prussien à Varsovie, et s'en servit pour tromper les autres cours; il alla même jusqu'à abuser du sceau du roi, qui, informé de cette audace, se contenta de vouloir tout signer lui-même, et signait aveuglement sans lire ce que le comte lui présentait. Ce dernier profitait d'une telle indolence pour traiter les affaires publiques avec la négligence la plus coupable: « En vivant au jour » le jour, disait-il, les affaires se font » toutes seules; » et, quand il arrivait un moment décisif, il n'avait que de viles intrigues à opposer à de grands événements, et prétendait faire face à tout avec les petites combinaisons d'un vieux courtisan, qui prenait sa ruse pour de l'habileté. Il ne traitait pas avec la même insouciance ses intérêts personnels et ceux de sa famille : possesseur d'immenses richesses, il acquit en Saxe et en Pologne des terres considérables. Tous ceux qui se dévouaient à lui étaient sûrs de se voir comblés de dons et placés avantageusement. A la mort de la reine, qui, après s'être brouillée avec lui, parce qu'il avait voulu la brouiller avec son mari, avait fait de vains efforts pour éclairer le roi sur son compte, ce monarque lui donna tout l'apanage de cette princesse, pour le dédommager de la perte de ses biens en Saxe, que Frédéric, pendant la guerre, s'était particulièrement attaché à dévaster. Cette prodigalité de bienfaits et son insolence toujours croissante lui attirèrent justement cette haine des cours, dont une faveur méritée n'est pas toujours à l'abri. Les grands polonais, qu'il avait traités avec dédain, se plaignirent; et lorsqu'il revint à Dresde, après la paix de Hubertsbourg, il offrit à l'Europe le spectacle d'un ministre malade, accompagnant un roi mourant, et quittant une nation dont il emportait le mépris et la haine, pour en aller retrouver une autre qui lui reprochait ses malheurs. Auguste expira le 5 octobre 1763. Le comte de Bruhl, qui avait lutté contre son épuisement pour remplir jusqu'au bout les fonctions d'un favori, fit un nouvel effort pour recommencer à en jouir sous un nouveau règne. « Il vint travailler avec le » jeune électeur; mais ce prince lui de- » manda sa démission, et lui conserva, » par respect pour la mémoire du roi, » une pension considérable. » Le comte n'eut pas à supporter long-temps le poids de cette disgrâce; il mourut le 28 octobre suivant. Ses biens passèrent à ses enfants, à l'exception de sa riche bibliothèque, composée de plus

de vingt mille volumes, qui fut achetée par l'électeur pour 50,000 écus.
G—T.

BRUHL (Frédéric-Louis, comte de), fils du précédent, staroste de Varsovie, seigneur de Pfœrten, payeur général de la couronne de Pologne, naquit à Dresde le 31 juillet 1739. Malgré le luxe et le relâchement qui régnaient dans la maison de son père, il y fut élevé avec sévérité, et, lorsqu'on l'envoya faire ses études à Leipzig, sa mère, qui se méfiait de l'indulgence des professeurs pour le fils du premier ministre, arriva un jour brusquement à l'université, le fit examiner en sa présence, et, peu satisfaite de ses progrès, lui fit quitter Leipzig pour Leyde, où il ne trouva plus les mêmes flatteurs. Il ne tarda pas à y acquérir des connaissances étendues et variées, surtout dans les arts mécaniques qu'il aimait de prédilection: il passa un an à Augsbourg dans une fonderie de canons, pour en étudier les procédés. Ses voyages accrurent et perfectionnèrent cette instruction. Il visita toutes les cours de l'Europe. Une figure très belle, des manières aimables, la vivacité et la gaîté de son esprit, lui valurent des succès; mais un tempérament ardent, une fortune immense et une extrême facilité à se permettre tout ce qui lui plaisait un instant, et à changer d'avis l'instant d'après, le jetèrent dans des excès dont il se ressentit toute sa vie. Il y contracta ce goût pour les gens d'un état fort inférieur au sien, et pour leurs plaisirs, qu'il ne cessa de manifester dans la suite. De retour en Saxe, il servit pendant la guerre de sept ans, fut employé avec honneur dans les affaires de Pologne, s'en vit écarté à la mort de son père, y rentra peu après, en se réconciliant avec le roi Stanislas (Poniatowski), et finit par se retirer dans sa terre de Pfœrten, où il passa les huit dernières années de sa vie au milieu de l'éclat d'un luxe ruineux. Il donnait des fêtes somptueuses, avait un théâtre, et composait lui-même des comédies où il paraissait quelquefois comme acteur, après avoir fait aussi le métier de décorateur. Ces pièces ont été recueillies et publiées de son vivant, sous le titre de *Divertissements de Théâtre*, Dresde, 1785-90, 5 vol., in-8°. On y remarque de l'esprit, des traits comiques, mais un style fort négligé, et d'autant plus ignoble que les sujets en sont pris dans les classes inférieures de la société; la meilleure est intitulée: *Comment on démasque un Trompeur*, publiée aussi à part, Dresde, 1787, in-8°. On y trouve encore des traductions libres d'*Aucassin et Nicolette*, du *Comte d'Albert*, et de quelques autres petites pièces françaises. Le comte de Bruhl traduisit aussi en français l'*Alcibiade* de Meissner, sous ce titre: *Traduction d'Alcibiade, d'après l'original allemand du professeur Meissner, par un amateur qui désire faire connaître aux Français un génie d'Allemagne*, Dresde, 1787-91, 4 vol. in-8°.; mais cet amateur écrivait le français en allemand. On a encore du comte de Bruhl une *Lettre sur le Duel*, Pfœrten, 1786, in-8°., tirée à un petit nombre d'exemplaires, et dont on trouve quelques fragments dans le *Nécrologe de Schlichtegroll pour* 1793, tom. II, pag. 56. Il a laissé en manuscrit quelques traités de tactique. Il mourut subitement à Berlin, le 30 janvier 1793. — Son frère, Charles-Adolphe de Bruhl, né à Dresde en 1741, entra au service de France, et fut adjudant, d'abord de M. de Chevert, ensuite du comte de Broglie. En 1762, il eut un régiment

de cavalerie au service de Saxe. Envoyé à Pétersbourg avec son frère, il y gagna la bienveillance du grand-duc Paul, depuis empereur. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela à Berlin en 1786, pour le nommer général et gouverneur des princes. Il se fit remarquer par une instruction variée, et mourut à Berlin le 4 juillet 1802. G—T.

BRUHL (JEAN-MAURICE, comte DE), de Martinskirchen, né en Saxe le 20 décembre 1736, fut conseiller privé de l'électeur de Saxe, et son envoyé à Londres. Il se distingua par ses talents dans la mécanique appliquée à l'horlogerie et aux observations astronomiques. Il a laissé plusieurs mémoires intéressants, insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Mémoires académiques* de Pétersbourg et de Berlin, dans le Journal de Meissner, ou imprimés à part. Il s'occupa beaucoup, en 1796, des diverses méthodes proposées pour la recherche des longitudes en mer. (Voyez la *Bibliographie astronomique* de Lalande.) C. M. P.

BRUIN. *Voyez* BRUYN.

BRUIX (le chevalier DE), littérateur estimable, né à Bayonne en 1728, est mort en 1780. Il a publié: I. *Réflexions diverses*, 1758, in-12; II. *le Conservateur*, ou *Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, 1756-1761, 30 volumes in-12. Turben, et ensuite Leblanc de Guillet, furent ses collaborateurs. III. *Les Après-Soupers de la Campagne*, ou *Recueil d'histoires courtes et amusantes*, 1759, 4 volumes in-12; IV. *le Discoureur*, 1762, in-8°., ouvrage périodique, auquel contribuèrent plusieurs autres personnes; V. *Cécile*, drame en trois actes et en prose, imprimé en 1776, non représenté; VI. *Sennemours et Rosalie de Civraye*, histoire française, 1773, 3 vol. in-12. A. B—T.

BRUIX (EUSTACHE), naquit en 1759, à St.-Domingue. Sa famille, originaire du Béarn, comptait, au service de France et à celui d'Espagne, plusieurs militaires distingués. Dès l'âge le plus tendre, ses parents le firent passer en Europe, et ce fut à Paris qu'il reçut les premiers éléments de son éducation. Il se fit bientôt remarquer par une extrême facilité, et par une sorte de penchant à la raillerie, que, dans un âge plus mûr, il laissait encore paraître quelquefois. Son goût irrésistible pour la navigation le porta, tout jeune encore, à Brest; et lorsqu'en 1778, il fut nommé garde de la marine, le métier de la mer lui était déjà familier. Son impatience ne lui avait pas permis d'attendre qu'il fût employé sur les vaisseaux de l'état: dès l'âge de quinze ans, il s'était embarqué comme simple volontaire sur un vaisseau marchand. Ses deux premières campagnes dans la marine militaire furent sur les frégates le *Fox* et la *Concorde*. Le nom de celle-ci est devenu célèbre par le combat de la Praya, action glorieuse pour la marine française, et dont Bruix partagea l'honneur. Dans la savante campagne de M. de Guichen contre l'amiral Rodney, Bruix montait la *Médée*. Ce fut alors que, pour la première fois, il se vit à portée d'observer, sous toutes ses faces, la science de la tactique navale; et dès-lors elle devint l'objet de ses méditations. Parvenu au grade d'enseigne pendant cette guerre, qu'avait allumée l'indépendance de l'Amérique, il était en cette qualité sur le vaisseau l'*Auguste*, lorsque la paix désarma les deux continents. Elle ne ralentit point son activité. Il obtint en 1784 le commandement du *Pivert*, et, pendant quatre années, il seconda

M. de Puységur dans les opérations qui préparèrent la formation des cartes précieuses que l'on doit à cet officier sur les côtes et les débouquements de St.-Domingue. Lieutenant de vaisseau en 1786, à la même époque membre de l'académie de marine, les circonstances qui accompagnèrent la révolution hâtèrent son avancement. Il commandait la frégate la *Sémillante*, dès 1792, et, peu de temps après, le vaisseau l'*Indomptable* lui fut confié; mais la marche des événements suspendit les services qu'il eût pu rendre à sa patrie. Bruix fut enveloppé dans la mesure générale prise, en 1793, à l'égard des anciens officiers du corps de la marine. Sans fortune, privé de son état, il se retira dans un asyle obscur, et trouva encore, dans son activité et dans ses connaissances, des ressources contre l'indigence qui menaçait sa famille. Rendu, en 1794, au service de la mer, il remplit jusqu'en 1796 les fonctions de major-général de l'escadre commandée par l'amiral Villaret. Il fut ensuite major-général de la marine à Brest, et directeur du port. Quoique sa santé fût déjà très affaiblie, il accepta l'année suivante les fonctions de major-général de l'armée navale destinée à l'expédition d'Irlande, qui n'eut pas de succès. Il était contre-amiral, lorsqu'il fut nommé ministre de la marine. Pendant une année qu'il en remplit les fonctions, il fut constamment occupé d'un projet qu'il avait formé, et dont il voulut lui-même diriger l'exécution. Un coup de vent force les ennemis qui bloquaient le port de Brest, à s'élever au large. Deux heures de leur absence suffisent à Bruix. Il appareille, il sort, il est déjà à l'entrée de la Méditerranée, que les Anglais regardent encore sa sortie comme une fable. Cette campagne fut remarquable par l'habileté de ses manœuvres. Il soutint l'honneur du pavillon français sur des mers couvertes de flottes ennemies. Il ravitailla Gênes, reçut dans ses vaisseaux les troupes qu'il devait prendre sur les côtes d'Italie, fit sa jonction à Cadix et à Carthagêne, avec les vaisseaux espagnols, et les conduisit dans le port de Brest. Peu de temps avant la paix de 1802, il commandait l'escadre rassemblée sur la rade de l'île d'Aix. Un long repos eût été nécessaire à l'amiral Bruix : la guerre, qui ne tarda pas à se rallumer, ne lui permit pas de le prendre. Un vaste plan fut conçu contre l'Angleterre, et Bruix fut nommé amiral de la flottille impériale; mais sa vie, usée par l'étude, les fatigues et les travaux, était déjà près de s'éteindre. Venu à Paris pour assister au couronnement de l'empereur, il y mourut, le 18 mars 1805. M. Mazères, son secrétaire intime, a publié une *Notice historique sur Eustache Bruix*, 1805, in-8°. D. N—L.

BRULART DE SILLERY. *Voy.* SILLERY et PUYSIEUX.

BRULART-GENLIS (CHARLES). *Voy.* SILLERY.

BRUMMER (JEAN), poète dramatique allemand, naquit dans le duché d'Hoya en Westphalie, et fut fait recteur des écoles latines de Kaufbeuren en Suabe, vers 1572. Il avait donné, en 1559, une édition des *Lettres de S. Ignace d'Antioche*, in-fol., grec-latin, mais son principal ouvrage est sa *Tragico-comœdia apostolica* (ou Histoire des actes des apôtres arrangée en forme de comédie), Laugingen, 1592, in-4°.; ibid., 1593, in-8°. Cette pièce singulière, qui est en vers allemands, faciles, coulants et bien rimés, n'a pas moins de 246 personnages. Il la fit représenter par la bourgeoisie de Kaufbeu-

ren, le jour de la Pentecôte de l'an 1592. On voit, par le titre du livre, qu'il avait déjà composé et fait jouer un autre ouvrage du même genre sur la vie entière, la passion et la mort de Jésus-Christ, formant trois pièces dramatiques successives (Voy. le *Muséum allemand*, août 1776, en allemand). C. M. P.

BRUMMER (Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Leipzig en 1642, fit un voyage en France, et se noya dans la rivière d'Alberine, près de Lyon, où sa voiture fut renversée, le 3 décembre 1661. On a de lui : I. *Declamatio contrà otium, studiorum pessimam pestem*, Leipzig, 1688, in-4°.; II. *Commentarius in legem Cinciam*, dédié à Colbert, et imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1668, in-4°. : cette loi concerne le salaire des avocats, et Brummer a traité cette matière avec beaucoup d'érudition; III. *Disputatio de locatione conductione*, et d'autres opuscules recueillis sous le titre de *Brummeriana*, et publiés par George Beyer, professeur en droit à Wittemberg, Leipzig, 1712, in-8°. Il avait aussi laissé en manuscrit des observations sur Juvénal, desquelles Fabricius parle avec éloge, *Biblioth. lat.*, lib. II., cap. XVIII. G—T.

BRUMOY (Pierre), né à Rouen en 1688, jésuite en 1704, professa d'abord les humanités en province, puis vint à Paris, où il fut chargé de l'éducation du prince de Talmont, et eut part au *Journal de Trévoux*. Il commença à se faire connaître par des *Pensées sur la décadence de la poésie latine* (*Mém. de Trévoux*, mai 1722, réimprimées à la tête du *Recueil de ses pièces diverses*). Editeur de l'*Histoire de Tamerlan*, par son confrère Margat, Paris, 1739, 2 vol. in-12, il fut obligé de quitter pour quelque temps la capitale. A son retour, ses supérieurs lui confièrent la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*, que les Pères de Longueval et Fontenay avaient conduite jusqu'au 10e. vol. inclusivement. Il en publia le 11e., et achevait le 12e., lorsqu'il mourut à Paris, le 16 avril 1742, dans sa 54e. année. Par son caractère et par ses ouvrages, c'est un des membres de la société de Jésus qui lui ont fait le plus d'honneur. A l'étude des lettres, il avait joint celle des mathématiques, qu'il professa depuis 1725 jusqu'en 1731, et c'est à cette occasion qu'il prononça son *Discours sur l'usage des mathématiques par rapport aux belles-lettres* : ce discours est inséré dans le recueil ci-après, N°. VI. On a encore de lui : I. *Vie de l'impératrice Eléonore*, Paris, 1723, in-12, imitée du latin du P. Céva : cette vie, très édifiante, n'est traitée que sous le rapport religieux; II. *Apologie des Anglais et des Français*, ou *Observations sur le livre* (de Muralt) *intitulé :* Lettres sur les Anglais et les Français, 1726, in-12; ouvrage fait en société avec Desfontaines. On trouve, à la fin du volume, deux autres pièces attribuées au P. Brumoy, savoir, la *Défense de la 6e. Satyre de Boileau*, et la *Justification du bel-esprit*. III. *Examen du Poëme sur la grace*, Bruxelles (Paris), 1723, in-8°., avec les PP. Rouillé et Hongnant, jésuites; IV. *Abrégé des vertus de sœur Jeanne Silénie de la Motte des Goutes, religieuse de la Visitation*, Moulins, 1724, in-12; V. *le Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et analyses des tragédies grecques, des discours et des remarques sur le théâtre grec, Paris, 1730, 3 vol. in-4°., et 1747, 6 vol. in-12, ouvrage estimé et plein d'érudition, à la composition duquel on assure que le

P. Fleuriau, jésuite, a eu beaucoup de part. Cet ouvrage a eu le sort de tous les bons livres, celui de faire éclore beaucoup de faibles imitations. On eût désiré seulement plus de simplicité et de précision dans le style, et que le traducteur, toujours élégant, eût été plus exact. Ces inexactitudes et ces incorrections ont été rectifiées dans l'édition donnée par MM. de Rochefort, de la Porte du Theil, Prévost, et Brottier neveu, éditeur, Paris, 1785-1789, 13 vol. in-8°., fig. On peut aussi reprocher à l'auteur, sinon son admiration pour le théâtre grec, au moins trop de penchant à déprimer le nôtre. VI. Un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, 4 vol. pet. in-8°., Paris, 1741. On y trouve deux poëmes latins; le premier, sur les *Passions*, plein d'imagination et de poésie, et recommandable par l'élégance et la pureté du style; le deuxième sur la *Verrerie*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poëmes, que l'auteur a traduits en prose très inférieure à ses vers, sont des discours, des épîtres, des tragédies, *Isaac, Jonathas*, et *le Couronnement de David*; des comédies, *la Boîte de Pandore*, et *Plutus*, « pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens, que d'égaler, par ses propres productions, les grands modèles. » Le P. Brumoy a donné de plus une nouvelle édition du *Traité de la poésie française*, par le P. Mourgues, Paris, 1724, in-12; il a traduit deux des harangues du P. Porée, l'une sur les spectacles, et l'autre sur la question de savoir lequel des deux états, le monarchique ou le républicain, est le plus propre à former des héros, traductions qui se trouvent dans le recueil des harangues de son confrère. Il a achevé avec le P. Rouillé les *Révolutions d'Espagne*, du P. d'Orléans, Paris, 1734, 3 vol. in-4°.; travaillé aux *Mémoires de Trévoux*, et revu l'*Histoire de Rienzi*, du P. du Cerceau, Paris, 1733, in-12. Son ami, M. Titon du Tillet, lui a donné place dans le *Supplément à la Description du parnasse français*.

N—L.

BRUN (Rodolphe), premier bourgmestre de Zurich, né vers la fin du 13e. siècle, d'une famille riche et ancienne de cette ville, fut l'auteur d'une révolution qui en changea la constitution. L'empire germanique était tombé dans une espèce d'anarchie; plusieurs princes s'en disputaient la couronne, et ces divisions avaient inspiré aux bourgeois des villes le courage nécessaire pour s'affranchir du joug des souverains et de la noblesse. L'administration de Zurich se trouvait en grande partie entre les mains d'un conseil choisi par la bourgeoisie, mais concentré depuis des siècles dans les anciennes familles. Le peuple, enrichi par son industrie, devenait peu à peu moins soumis à ses magistrats, et les accusait d'arrogance et de dilapidations. Brun, peu content du crédit et de l'influence que sa place au conseil lui donnait, accueillait et encourageait les mécontents; une insurrection éclata, et on demanda aux magistrats compte de leur conduite. Ceux-ci ne montrèrent ni union ni fermeté; plusieurs s'enfuirent consternés; le gouvernement fut dissous. L'assemblée générale confia une espèce de dictature à Rodolphe Brun, et, sur sa proposition, elle adopta en 1336 une forme de gouvernement nouvelle, dont la partie la plus essentielle a subsisté jusqu'en 1798, et qui fit passer le principal pouvoir de l'ancien conseil, où les nobles dominaient, à ces communautés

d'artisans auxquelles la prospérité de leur profession particulière paraît toujours la mesure de la prospérité générale. La constitution de Brun établit les tribus, dont la première était formée par les nobles et ceux qui vivaient sans métier; les gens de métier se trouvaient distribués dans les douze autres. Chacune avait son président ou tribun, élu pour six mois, par la tribu, dans son sein. Le conseil de la ville était composé de ces tribuns, des conseillers tirés de la tribu des nobles, et du bourgmestre, place qui avait été conférée pour la vie à Rodolphe Brun. L'empereur Louis de Bavière, qu'il avait prévenu contre les magistrats déposés, le confirma dans sa nouvelle autorité. Ceux-ci trouvèrent un protecteur dans la personne du comte Jean de Habsbourg, seigneur de Raperschwyl, qui combattait pour eux. Brun triompha de leurs efforts, et montra dès-lors plus de rigueur contre ses adversaires; on confisqua les biens des fugitifs, et on fit périr ceux qui étaient restés. Le ressentiment des familles abaissées augmenta en proportion, et, dans la 14e. année de l'administration du bourgmestre (en 1350), un complot fut formé contre ses jours : les grands seigneurs du voisinage y entrèrent, et le jour fut fixé pour l'exécution. Une imprudence le fit découvrir. Le bourgmestre fit périr sur la roue et sur l'échafaud trente-sept des conjurés; il alla ensuite assiéger, brûler et détruire la ville de Raperschwyl, dont les habitants avaient pris parti pour leur seigneur. Sa cruauté ne pouvait que lui attirer de nouveaux ennemis. Menacé de la vengeance des ducs d'Autriche, dont les comtes de Habsbourg, seigneurs de Raperschwyl, étaient les parents et les vassaux, il se vit dans la nécessité de demander aux quatre cantons confédérés leur secours, et de rechercher leur alliance. Elle offrait de grands avantages aux uns et aux autres, et l'accession de Zurich à la confédération naissante, si faible encore, ne pouvait qu'augmenter sa force, et consolider son existence. L'alliance fut consommée et jurée à Zurich : elle s'étendit peu après sur Glaris et Zug. Le duc Albert d'Autriche faisait la guerre à la confédération, combattant pour ses droits lésés; l'empereur le soutenait; ses ambassadeurs avaient su gagner le bourgmestre de Zurich, qui, moyennant une pension qu'on lui assurait, et une somme d'argent qu'on lui paya, souscrivit des engagements plus qu'équivoques, et que les confédérés trouvèrent contraires au serment que Zurich leur avait prêté. Le duc Albert mourut sur ces entrefaites, et Rodolphe Brun ne lui survécut que peu de temps. Il mourut le 18 octobre 1360. Sa veuve et ses fils furent bannis plusieurs années après, comme auteurs et complices d'assassinats et de meurtres. Sa famille n'existe plus depuis longtemps. Jean de Muller, dans son *Histoire des Suisses* (vol. II), a développé d'une manière très intéressante le caractère révolutionnaire et violent de Rodolphe Brun. U—I.

BRUN, ou BRUEN (Antoine), d'une ancienne famille de Franche-Comté, naquit à Dôle en 1600. Il fit ses études à l'université de cette ville, où il se distingua par une grande application et une rare facilité. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'était déjà fait connaître par quelques pièces de vers. Lorsqu'il eut achevé son cours de droit, il embrassa la profession d'avocat, où il acquit une grande réputation. En 1632, il fut nommé procureur-général au parlement de Dôle, et, en cette qualité, il se trouva mem-

bre du conseil chargé de la défense de cette ville (*Voy.* BOYVIN). Le compte avantageux qu'on rendit de Brun à la cour d'Espagne, détermina le roi à l'envoyer aux diètes de Worms et de Ratisbonne, et à le nommer enfin son plénipotentiaire au congrès de Munster en 1643. Il se conduisit dans cette place importante avec beaucoup d'habileté, et eut seul le mérite de cette négociation, dont le résultat fut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Brun fut alors envoyé en Hollande avec le titre d'ambassadeur; en même temps, il fut créé baron et conseiller d'état au conseil suprême de Flandre à Madrid. L'estime qu'on avait pour Brun en Hollande s'accrut encore quand il fut mieux connu. Il ne s'y traitait rien sans qu'il fût consulté, et la confiance qu'on avait dans ses lumières et dans sa droiture était telle, que souvent même on s'en rapportait entièrement à sa décision sur des points contestés. Il mourut à la Haye, le 11 janvier 1654, dans un âge peu avancé. Quelques écrivains français, rivaux ou ennemis de Brun, ont parlé de lui d'une manière peu avantageuse; mais on prendra de ses talents et de ses qualités personnelles une opinion plus favorable et plus juste, si l'on s'en rapporte à ce qu'en disent Wicquefort, dans son *Traité de l'ambassadeur et de ses fonctions*, et le P. Bougeant, dans son *Histoire du traité de Westphalie*, deux auteurs dont le témoignage ne saurait être suspect. Balzac nommait Brun le *Démosthènes de Dôle*. Faret et Théophile lui ont donné aussi de grands éloges. On a de Brun les ouvrages suivants : I. *Choix des Épîtres de Juste-Lipse*, traduites du latin en français, Lyon, 1619, in-8°. L'abbé Joly, dans ses *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle*, en cite une nouvelle édition de Lyon, 1624, in-8°., et Moréri, une 3e. de Lyon, 1650, in-8°.; mais ces prétendues éditions de 1624 et de 1650 ne diffèrent de la première que par le frontispice. II. *Les Pieux devoirs du sieur Brun à la glorieuse mémoire de Philippe III, monarque des Espagnes, et d'Albert, archiduc d'Autriche, duc et comte de Bourgogne*, Besançon, Moingesse, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été attribué, par erreur, à Jean-Laurent Brun, frère d'Antoine Brun, doyen du chapitre de Poligny. III. *Bibliotheca gallo-suecica. Erasmus Irenicus collegit; Utopiæ* (Paris), 1642, in-4°.; nouvelle édition in-4°. Cet ouvrage, très rare, est attribué, par les uns, à Isaac Wolmar, et, par d'autres, à Antoine Brun. Le cardinal Mazarin en regardait Brun comme l'auteur, et son opinion est ici d'un grand poids. C'est un catalogue de livres supposés contre la France; il fut supprimé par arrêt du parlement de Paris, et l'imprimeur condamné au fouet. IV. *Amico-critica monitio ad Galliæ legatos, monasterium Westphalorum pacis tractandæ titulo missos auct. Adolph. Sprengero*, Francfort, 1644, in-4°. Mathieu de Morgues, sieur de St.-Germain, répondit à cet ouvrage. Brun lui répliqua par les suivants : V. *Spongia Franco-Gallicæ lituræ, à Wilhelmo Rodulpho Gemberlakhio, apud Triboces consule*, Inspruck, 1646, in-4°.; VI. *Oratio libera Wolfgangi Ernesti à Papenhauzen, liberi baronis*, in-4°. Mathieu de Morgues fit une nouvelle réponse à ces deux ouvrages, plus violente que la première. M. Barbier attribue à Ant. Brun : *Politiscimus Gallicus, seu Fœdus triplex Gallo-Turcicum, Gallo-Hollandicum, Gallo-Suecicum*, Cosmopoli, 1646, in-4°. Il a encore publié : VII. *Pierre de touche des vé-*

ritables intérêts des provinces-unies du Pays-Bas, et des intentions des deux couronnes (de France et d'Espagne) sur le traité de paix, 1650, in-8°., réimprimée plusieurs fois in-8°. et in-4°.; VIII. *Lettre d'Ant. Brun, ambassadeur pour S. M. C. en Hollande, sur l'innocence de MM. les princes, du 19 août* 1650, in-4°. Dans sa jeunesse, Brun avait composé des vers français. On en trouve quelques-uns dans *les Délices de la poésie française*, 1620, in-8°. Ciaconius, dans sa *Bibliothèque latine*, lui attribue des *Chansons*, imprimées à Nuremberg. W—s.

BRUN (Marie-Marguerite de *Maison-Forte*, plus connue sous le nom de Mme.), naquit à Coligny le 25 juin 1713. Elle unissait, à la beauté et aux grâces extérieures, un esprit vif et agréable, des connaissances variées et une mémoire étonnante. Elle épousa, en 1730, M. Brun, subdélégué de Besançon, et ensuite procureur du roi du bureau des finances de Franche-Comté. Sa maison devint le rendez-vous de toutes les personnes de la province distinguées par leur naissance, par leur esprit, ou seulement par leur goût pour la littérature. Elle est morte à Besançon au mois de juillet 1794, dans sa 81e. année. On a de cette dame les ouvrages suivants : I. *Essai d'un Dictionnaire comtois-français*, Besançon, 1753, in-8°.; 2e. édition, augmentée, 1755, in-8°. M. Petit-Benoist a eu part à cet ouvrage utile, mais superficiel et incomplet. II. *L'Amour maternel*, poëme qui a obtenu une mention au concours, pour le prix de l'académie française, en 1773, Besançon, 1773, in-4°.; III. *l'Amour des Français pour leur roi*, poëme, Besançon, 1774, in-4°. Mme. Brun avait composé un grand nombre de poésies fugitives. La plupart de ces pièces, que sa modestie ne lui a jamais permis de faire imprimer, se trouvent entre les mains de M. Hannier, secrétaire-général de la préfecture du Doubs. W—s.

BRUN (Antoine), espagnol, a fait imprimer à Sarragosse, en 1612, *Arte para aprender a escrivir.* — Jérôme Brun, aussi espagnol, a donné une histoire du siége de Paris en 1590, sous ce titre : *Lo mas noble cerco de Paris que hizo el duque de Nemurs gobernador de los cercados; el secorro que embio el rey D. Felipe con los duques de Parma y Humena*, Sarragosse, chez Jean Escatrilla, 1591, in-8°. Dans la *Bibliothèque historique de la France*, il n'est fait aucune mention de cet ouvrage, que Nicolas Antonio dit au reste n'être qu'un extrait des relations françaises. A. B—t.

BRUN (le). *Voy.* Lebrun.

BRUNACCI, ou BRUNAZI (Jean), naquit à Montselice, dans le Padouan, le 2 décembre 1711. Après ses premières études, il entra, en 1723, au séminaire de Padoue, où il fit de grands progrès dans la théologie, et fut reçu docteur en 1734. Sa plus forte inclination était pour l'étude des antiquités et de l'histoire du moyen âge. L'ardeur avec laquelle il s'y livra lui fit visiter et extraire les archives de Padoue, de Venise, et de plusieurs autres villes, dans lesquelles il recueillit des copies de diplômes, de chartes et de documents précieux. Le bruit de son mérite étant venu aux oreilles du cardinal Rezzonico, alors archevêque de Padoue, ensuite pape, sous le nom de *Clément XIII*, celui-ci lui fit une pension, et le chargea d'écrire l'histoire de son église. Cette pension ne fut payée à Brunacci que pendant quelques années. Il s'occupa de ce grand travail, et le poussa jusqu'à la

moitié du 12e. siècle. Il le composa d'abord en italien, et voulut ensuite le traduire en latin; mais sa mort, arrivée le 30 octobre 1772, l'empêcha de terminer cette traduction. Elle ne va que jusqu'à la moitié du 11e. siècle. Ces deux ouvrages sont restés manuscrits, malgré l'utilité dont ils pourraient être pour l'histoire du Padouan. Les talents et l'érudition de Brunacci furent appréciés par ses contemporains. Diverses académies, tant italiennes qu'étrangères, s'empressèrent de se l'associer. Il a laissé les ouvrages suivants : I. *De re nummaria Patavinorum*, Venise, 1744, in-4°., réimprimé dans le tome II du recueil donné par Ph. Argelati; II. *Ragionamento sopra il titolo di canonichesse nelle monache di S. Pietro di Padova*, Venise, 1745, in-8°.; III. *Pomponatius Jo. Brunatii*, dans le tom. XLI du recueil de Calogerà; IV. *De Benedicto Tyriaco-Mantuano Epistola ad Petrum Barbadicum senatorem Venetum*, dans le même recueil, tom. XLIII; V. *De Facto Marchiæ Epistola amico suo Calogerà*, même recueil, tom. XLV; VI. *Epistola al P. Anselmo Costadoni*, même recueil, tom. XLVI; VII. plusieurs *Lettres* publiées dans les *Novelle letterarie di Firenze*; VIII. *Supplemento al Teatro nummario del Muratori*, qui contient trois cents monnaies inédites, Ferrare, 1756: la plupart étaient tirées de son cabinet; il possédait en outre une prodigieuse quantité de monnaies du moyen âge, de sceaux, de plombs, etc.; IX. *Lezione d'ingresso nell' academia de' Ricovrati di Padova*, Venise, 1759, in-4°., dans laquelle il traite de l'origine de la langue vulgaire du Padouan et de l'Italie en général; X. *Chartarum S. Justinæ explicatio*, Padoue, 1763, in-4°.; XI. *Lettera al signor Niccolo Venezze*, sur trois monnaies de la maison d'Este, in-4°.; XII. *Vita della B. Beatrice d'Este*, etc., in-4°.; XIII. *Conforti della medicatura degli occhi*, Padoue, 1765, in-4°., etc. — Un autre BRUNACCI (Gaudence), médecin italien du 17e. siècle, fit imprimer, à Venise, un traité sur le quinquina; il est intitulé : *De cina cina, seu pulvere ad febres syntagma philosophicum*, Venise, 1661, in-8°. R. G.

BRUNCK (RICHARD-FRANÇOIS-PHILIPPE), ancien commissaire des guerres et receveur des finances, membre associé de l'académie des inscriptions, et depuis de l'institut national, naquit à Strasbourg, le 30 décembre 1729. Il fut élevé à Paris chez les jésuites de la rue St.-Jacques, et fit d'excellentes études; mais étant entré dans les affaires immédiatement après le collége, il négligea ces heureux commencements. Ce ne fut que longtemps après qu'il revint à la littérature, et prit pour les poètes de l'antiquité cette passion qui a fait sa gloire et le charme de la plus grande partie de sa vie. Etant en quartier d'hiver à Giessen, pendant les campagnes de Hanovre, il se trouva logé chez un professeur, qui, par ses conseils et par son exemple, réveilla chez lui le goût des lettres, et le ramena à la lecture des classiques. Revenu à Strasbourg, Brunck donna à l'étude du grec tous les moments dont il put disposer. On le vit, âgé de trente ans, et revêtu d'une charge publique, aller, ses livres sous le bras, aux leçons particulières du professeur de grec de l'université. Ce professeur était un homme de peu de goût, mais qui possédait à fond le matériel et le mécanisme de la langue. Il n'en fallait pas davantage à Brunck. Doué du goût le plus exquis, du sentiment le

plus délicat des beautés littéraires et de l'harmonie poétique, il n'avait besoin que des leçons d'un grammairien. L'enthousiasme qui lui avait fait entreprendre cette pénible étude, s'augmenta tellement par le plaisir d'en avoir surmonté les difficultés, qu'il en vint à se persuader que toutes les négligences qu'il remarquait dans les poètes grecs, n'étaient que des négligences de copistes. Dans cette conviction, il corrigeait les vers, les déplaçait, les bouleversait avec une audace souvent heureuse, sous le rapport du goût et du sentiment poétique; mais ces hardis changements, que les anciens eux-mêmes n'auraient peut-être pas toujours désavoués, étaient, sous le rapport critique, absolument condamnables. Des personnes qui l'ont connu, et qui ont vu sa bibliothèque et ses manuscrits, nous ont appris qu'il s'était abandonné, sans aucune réserve, à cette fureur de corriger, principalement dans les notes marginales de ses livres, et dans les nombreuses copies qu'il faisait des poètes grecs, pour son plaisir encore plus que pour son usage. Renfermés dans l'enceinte du cabinet de M. Brunck, ces badinages philologiques étaient sans conséquence; et, s'il y a un plus utile emploi du temps et de la science, il n'y en a guère de plus innocent. Malheureusement cette manie capricieuse de refaire les textes dépare aussi quelquefois les éditions qu'il a données au public. Bien qu'il y ait été beaucoup plus circonspect et plus prudent que dans ses travaux particuliers, cependant il corrige trop souvent sans autorité et de pure fantaisie; aussi le voit-on, en plus d'un endroit, se repentir en note de la correction mise dans le texte, en proposer une autre, dont il se repent encore dans le supplément. Cette légèreté, cette témérité diminuent beaucoup la confiance du lecteur érudit, et l'on ne doit user qu'avec précaution des éditions de Brunck, même des meilleures. Mais ces défauts, quoique très graves, ne doivent pas nous empêcher de reconnaître que ce grand critique a rendu à la littérature grecque des services signalés; et que, depuis la renaissance des lettres, peu d'hommes ont aussi efficacement contribué à leurs progrès. Ce qu'il a fait dans une espace de vingt ans est véritablement étonnant. Il y a tel de ses ouvrages, l'*Anthologie*, par exemple, ou *Aristophane*, ou *Sophocle*, qui seul eût pris à un autre savant la moitié du temps que Brunck a mis à les faire tous. Au reste, il est juste d'observer que sa méthode était fort expéditive. Il évitait les recherches d'érudition; il ne faisait point de commentaires, point de dissertations; il établissait le texte sur la comparaison des éditions, sur le collationnement fort succinct des manuscrits, sur ses conjectures et celles des critiques, et n'écrivait, en général, que de courtes notes, où il parlait des changements qu'il avait faits, ou de ceux qu'il voudrait faire. J'ajoute que Brunck avait beaucoup de loisir; de plus, il était riche, et ne dépendait point des caprices des libraires. Quand il avait préparé une édition, il pouvait la faire imprimer sans délai, ni lenteur. Son premier ouvrage est l'*Anthologie grecque*, qu'il publia sous le titre d'*Analecta veterum poëtarum græcorum* (1776, Strasbourg, 3 vol. in-8°.). Outre les épigrammes connues, et la partie jusqu'alors inédite de l'*Anthologie*, ce recueil contient Anacréon, Callimaque, Théocrite, Bion, Moschus, et plusieurs petits poëmes que l'on est à la fois étonné et charmé d'y trouver; car ils n'appartiennent

réellement pas à l'*Anthologie* : aussi M. Jacobs a-t-il pu se croire autorisé à les retrancher de la réimpression qu'il a donnée des *Analecta*. Comme critique, Brunck a dans cette édition commis de très grandes fautes. Il a perpétuellement corrigé le texte d'une manière arbitraire, et n'a même pas eu l'attention d'en avertir en note. Le savant M. Wyttenbach, tout en louant la doctrine et le zèle de l'éditeur, a fort justement blâmé cet excès de témérité et d'inexactitude (Voy. *Bibliotheca critica*, vol. Ier., part. II, pag. 41). Brunck, qui avait fait entrer Anacréon dans son recueil des *Analecta*, en donna, en 1778, une petite édition séparée, de format in-18, et le fit encore réimprimer deux fois en 1786. Ces deux dernières impressions, pour lesquelles Brunck profita des bonnes leçons du manuscrit du Vatican, offrent chacune des différences, que M. Larcher a soigneusement indiquées dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions* (tom. XLVIII, pag. 237). Dans cet intervalle de huit années entre sa première et sa seconde édition d'Anacréon, Brunck avait été occupé de travaux d'une haute importance. En 1779, il donna en deux petits volumes, et comme essai d'une collection complète des poètes dramatiques grecs, l'*Electre* et l'*OEdipe-Roi* de Sophocle; l'*Andromaque* et l'*Oreste* d'Euripide : M. Schweighauser, si connu par ses excellents travaux sur les historiens grecs, en fut l'éditeur. Le *Prométhée*, les *Perses*, les *Sept devant Thèbes*, d'Eschyle, et la *Médée* d'Euripide, parurent aussi, en 1779, réunis dans un volume, auquel se joint naturellement un autre volume, publié l'année suivante, et qui contient l'*Hécube*, les *Phéniciennes*, l'*Hippolyte* et les *Bacchantes*. Ces différentes éditions, dont la critique était en général sage et réservée, dont l'exécution était très belle, donnaient la plus grande impatience de voir le *Sophocle* complet, dont Brunck annonçait la publication comme prochaine; mais il se laissa distraire par d'autres idées. En 1780, on vit paraître *Apollonius de Rhodes*, corrigé avec un soin et une exactitude remarquables; mais on regretta que Brunck n'eût pas fait imprimer le Scholiaste. Apollonius était un des auteurs favoris de Brunck, et il avait commencé à le traduire en français. Quand il sut que M. Caussin en préparait une traduction, il lui envoya tous ses papiers, et, comme il les appelait, « ses broutilles sur Apollonius »; mais ce n'était qu'une faible ébauche, dont M. Caussin ne put tirer une grande utilité. La publication d'*Apollonius* fut suivie de celle d'*Aristophane*, en 3 vol. (Strasbourg, 1783, in-8°.) Quoique cette importante édition porte quelques marques de précipitation, elle n'en est pas moins, pour la critique, infiniment supérieure à toutes celles qui existaient alors, et on ne l'a pas encore surpassée. Brunck joignit au texte une excellente traduction latine, et il la disposa typographiquement de manière que l'on pût se la procurer à part. Sous le titre de ΗΘΙΚΗ ΠΟΙΗΣΙΣ, *sive Gnomici poetæ græci*, il donna, en 1784, dans un petit in-8°., parfaitement imprimé (comme le sont, au reste, toutes ses éditions), les fragments de Théognis, de Solon, de Simonide, et plusieurs autres morceaux de poésie didactique et morale. Brunck, qui n'avait point négligé les lettres latines, mit au jour, en 1785, une édition de Virgile, qui est fort estimée pour la correction du texte; elle reparut, en 1789, de format in-4°. : la première impression

était in-8°. Le Sophocle, si long-temps désiré, et retardé par tant d'obstacles, fut enfin publié en 1786, et remplit l'attente des savants : c'est le chef-d'œuvre de Brunck. Cette édition de 1786 est en 2 vol. in-4°; en 1788, il en parut une autre en 3 vol. in-8°., qui ne fut tirée qu'à deux cent cinquante exemplaires ; il y en a une troisième, de 1786-89, en 4 vol. in-8°. Le roi, à qui Brunck avait offert un exemplaire in-4°., imprimé magnifiquement, sur peau de vélin, lui accorda, en récompense de ses utiles travaux, une pension annuelle de deux mille francs. Brunck perdit cette pension à l'époque de nos troubles civils, mais par la suite elle lui fut rendue. Comme sa traduction d'Aristophane avait prouvé qu'il connaissait parfaitement le style des comiques latins, on le pria de revoir le Plaute, publié en 1788 dans la collection de Deux-Ponts, et les soins qu'il donna à cette édition la firent beaucoup rechercher. Vers ce temps, la révolution française vint interrompre ses études littéraires. Il entra avec ardeur dans les nouvelles idées, et fut un des premiers membres de la société populaire de Strasbourg. Au reste, ses amis ont rendu témoignage à sa modération ; et ce qui la prouve encore mieux, c'est que, pendant la terreur, il fut enfermé à Besançon, et ne sortit de prison qu'après la mort de Robespierre. En 1791, il avait été obligé, par des raisons de fortune, de vendre une portion de sa bibliothèque ; et il fut, en 1801, forcé de recourir encore à cette ressource. Il aimait ses livres passionnément, et cette privation lui fut d'abord très amère. Quand on parlait devant lui de quelque auteur qu'il avait possédé, les larmes lui venaient aux yeux. De ce moment, les lettres grecques, auxquelles il devait sa réputation, lui devinrent tout-à-fait odieuses : il conserva pourtant quelque goût pour les poètes latins, et, en 1797, il fit imprimer in-4°. une superbe édition de Térence. Plaute devait paraître dans le même format : c'était le désir de Brunck, et son travail était tout prêt pour l'impression ; mais sa mort, arrivée le 12 juin 1803, empêcha l'exécution de ce projet. Le manuscrit de Plaute est entre les mains d'un libraire de Strasbourg, qui en a fait espérer la publication. On a remarqué que Brunck, qui a publié tant de poètes grecs, n'a jamais remis à l'imprimeur un exemplaire imprimé d'une édition antérieure ; il donnait toujours un texte écrit de sa propre main. Lorsqu'après avoir fait une copie bien nette d'un auteur qu'il destinait à l'impression, il trouvait nécessaire d'y faire de nombreux changements, il le transcrivait de nouveau d'un bout à l'autre. C'est ainsi qu'il a copié deux fois tout Aristophane, et Apollonius au moins cinq fois. Plusieurs de ces copies sont conservées aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Paris, avec beaucoup d'autres papiers de la main de Brunck. Au nombre des plus intéressants est une lettre française sur le *Longus* de Villoison. Brunck, qui était très décisif et très caustique, comme ses notes imprimées n'en offrent que trop de preuves, critique Villoison avec fort peu de ménagement. Un éditeur de *Longus* pourrait extraire de cette lettre quelques bonnes observations ; M. Bast, dans ses Remarques sur Grégoire de Corinthe, en a cité un passage assez curieux. B—ss.

BRUNEAU (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, dans le 17°. siècle, publia, en 1678, son *Traité des criées*, ouvrage estimé, qui fut réimprimé en 1704, in-4°. Il fit im-

primer en 1705 des *Observations et maximes sur les matières criminelles*, in-4°. Il est encore auteur d'un *Supplément contenant en abrégé l'institution des vingt-une universités de France*, Paris, 1686, in-12. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Bruneau n'a fait aucun ouvrage précédent dont celui-ci soit le *Supplément*. On y trouve quelques détails sur la vie des docteurs les plus connus dans le droit civil et canonique, des remarques historiques et des recherches curieuses, mais disposées sans ordre. L'auteur se proposait de donner une seconde édition de son *Supplément*, corrigée et augmentée de moitié; le manuscrit de cette seconde édition était dans la bibliothèque de l'abbé Goujet.—Un autre BRUNEAU est auteur d'un *Etat présent des affaires d'Allemagne*, imprimé à Paris et à Cologne en 1675, in-12. Ce qui regarde les affaires de l'Empire est imparfaitement traité dans ce volume, mais on estime la relation qu'on y trouve de la campagne de Turenne en Allemagne, en 1674. L'ouvrage est anonyme. — BRUNEAU (François) a composé une *Vie de S. Phalier, patron de Chabry en Berri*, Paris, 1643, in-8°. — Enfin, un autre BRUNEAU, avocat, est cité par Ménage, dans ses *Remarques sur la vie de P. Ayrault*, comme auteur d'un ouvrage manuscrit, qui a pour titre : *Historia rerum Andegavensium*. V—VE.

BRUNEHAUT, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, épousa, en 568, Sigebert, roi d'Austrasie, l'un des quatre fils de Clotaire Ier. Cette princesse, séduisante par sa beauté, son esprit et son courage, eut le malheur d'avoir un grand ascendant sur son époux, et d'ignorer que les rois eux-mêmes ne peuvent pas toujours se venger impunément. Sa sœur Galsuinte, femme de Chilpéric, ayant été assassinée par Frédégonde, qui prit sa place sur le trône, Brunehaut conçut pour celle-ci une haine implacable, résolut de la perdre, et ne parvint qu'à attirer sur sa propre famille, et sur elle-même, une suite d'infortunes qui changèrent son caractère, et firent un monstre de cette reine, dont les premières actions ont été louées avec justice par les historiens contemporains. Chilpéric vivait d'une manière scandaleuse; ce fut dans l'espérance de le rappeler à la dignité si nécessaire aux rois, que Brunehaut obtint pour lui la main de sa sœur Galsuinte; et Chilpéric prit à cet égard les engagements les plus sacrés, qu'il viola bientôt en faisant assassiner Galsuinte, en refusant de rendre les trésors qu'elle lui avait apportés, et en retenant les places qu'il lui avait assurées pour dot; il fit plus, il profita de l'éloignement de son frère Sigebert, qui était allé repousser les Huns au-delà du Rhin, pour faire une irruption dans ses états : tels furent les crimes dont Brunehaut poursuivit la réparation, et dont elle aurait en effet obtenu une justice éclatante, si elle avait su mettre des bornes à sa vengeance. Trop bien servie par la victoire, elle voulut tenir ses ennemis en sa puissance; ils firent assassiner Sigebert, son époux; et cette mort, qui produisit une révolution dans l'armée du vainqueur, la rendit elle-même prisonnière de ceux qu'elle était au moment de saisir. Lorsqu'elle eut la permission de retourner en Austrasie, où régnait son fils encore mineur, elle trouva les grands en possession du pouvoir, et n'obtint pas même assez de crédit pour pouvoir garder auprès d'elle le fils de Chilpéric, Mérovée, qu'elle avait épousé avec beaucoup d'imprudence. Cette humiliation l'entraîna dans des cabales, qui ne tournèrent pas tou-

jours à son avantage; mais elle se montra digne de ses premiers jours, lorsque, voyant en présence les partis formés en Austrasie, elle prit un habit de guerre, s'élança sur un cheval de bataille, se jeta entre les deux armées, et, malgré les injures et les menaces dont on l'accablait, parvint à arrêter l'effusion du sang en sauvant ceux qui s'étaient trop exposés pour la servir. Comment cette princesse, qui montra tant de courage et de générosité, à laquelle les papes témoignèrent publiquement leur reconnaissance pour le zèle qu'elle mit à les servir dans le dessein d'attirer à l'Église les Anglais encore païens; qui fonda des hôpitaux, fit réparer des voies romaines dont les débris portent encore son nom; qui fut épouse fidèle de Sigebert, sœur trop sensible, et mère digne d'être consultée par son fils Childebert; comment devint-elle, dans sa vieillesse, une femme dissolue, l'auteur présumé de vingt assassinats, la marâtre d'un de ses petits-fils, et l'horreur de la France entière? Lorsqu'elle tomba entre les mains de Clotaire II, fils de Frédégonde, elle fut condamnée à des tourments si rigoureux, qu'il est impossible de ne pas reconnaître dans son supplice les traces de la vengeance; car ce n'est pas ainsi que la justice punit. Brunehaut, fille, sœur, tante, nièce, aïeule et bisaïeule de rois, fut pendant trois jours exposée dans le camp aux insultes des soldats et à la cruauté des bourreaux; on l'attacha ensuite à la queue d'un cheval indompté; les lambeaux de son corps furent brûlés, et les cendres dispersées par les vents. Tant de barbarie serait inexpliquable même dans les mœurs de ce temps, si l'on ne connaissait la haine que les grands de l'état portaient à cette princesse; son plus grand crime fut d'avoir voulu gouverner sans leur assistance; ils s'en vengèrent avec une férocité qui n'appartenait qu'à l'ambition. Plusieurs écrivains ont essayé de rétablir sa mémoire; on ne doit pas s'en étonner; les accusations portées contre elle par ses bourreaux, l'ayant chargée des crimes même qui avaient été commis pour la perdre, il n'est pas extraordinaire que cette injustice ait frappé quelques esprits jusqu'à leur inspirer le désir de la trouver innocente; mais les pièces manquent pour revoir ce grand procès. Le résultat d'un nouvel examen serait sans doute que cette reine n'a pas commis tous les crimes dont elle a été accusée, sans qu'on puisse conclure qu'elle n'a pas mérité la réputation que les historiens lui ont faite. La postérité a confondu dans le même jugement Frédégonde et Brunehaut. On peut remarquer cependant que la première fonda son élévation sur ses forfaits, et que la seconde fut entraînée par la vengeance jusqu'à imiter celle qu'elle voulait justement punir (1). F—E.

(1) « Brunehaut, dit Bossuet, livrée à Clotaire II, fut immolée à l'ambition de ce prince; sa mémoire fut déchirée, et sa vertu, tant louée par le pape S. Grégoire, a peine encore à se défendre. » Brunehaut fut accusée d'avoir fait périr dix rois, deux maires du palais, S. Didier, etc. etc. Parmi les historiens ou chroniqueurs qui ont été peu favorables à cette reine, on remarque le moine Jonas, qui n'était point contemporain; le crédule Frédégaire, qui écrivait un siècle après l'événement; Adon, évêque de Vienne, postérieur à Frédégaire de cinquante ans, et Aimoin, religieux de l'ordre de St.-Benoît, qui vivait dans un temps encore plus éloigné. Mais les auteurs qui ont loué cette princesse étaient ses contemporains. S. Grégoire de Tours, mort en 595, trouve en elle un modèle de vertu, de sagesse et de douceur. Fortunat, évêque de Poitiers, qui mourut vers l'an 609, loue ses grâces et sa beauté. Le pape S. Grégoire, mort en 604, la peint comme une reine pieuse, une vertueuse régente, une mère chrétienne. Parmi les historiens modernes qui ont défendu la mémoire de Brunehaut, nous citerons Mariana, du Tillet, Papire Masson, Paul-Emile, Boccace, Pasquier, Cordemoi et Velly. On voit dans la Bourgogne, la Flandre et la Picardie de grandes levées et de superbes chaussées qui portent encore le nom de Brunehaut. Son tombeau, élevé l'an 614, dans l'église de l'abbaye de St.-Martin d'Autun, fut ouvert en 1632; on y trouva ses cendres, des ossements, quelques morceaux de charbon, et une mollette d'éperon.

BRUNEL (....), était maire de Béziers, lorsqu'en septembre 1791, il fut nommé député suppléant à l'assemblée législative. L'année suivante, il devint membre de la convention, émit dans le procès de Louis XVI le vote de détention perpétuelle ou de bannissement, si cette dernière mesure était jugée convenable. Ayant été envoyé à Lyon après le 31 mai, il y fut mis en arrestation par les autorités insurgées; mais on lui rendit ensuite la liberté. Chabot le dénonça, peu de temps après, comme ayant correspondu avec les *fédéralistes* de Bordeaux, et le fit décréter d'accusation. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Envoyé de nouveau en mission dans le midi, il était à Toulon, lorsque les terroristes de cette ville s'insurgèrent en faveur de leurs frères de Marseille. Au lieu de leur opposer une vigoureuse résistance, lorsqu'ils voulurent enlever les armes de l'arsenal, il eut la faiblesse de signer un arrêté pour mettre en liberté leurs partisans, qui étaient détenus. Il s'en punit en se brûlant la cervelle. Un décret de la convention accorda des secours à sa femme et à ses enfants. K.

BRUNELLESCHI (PHILIPPE), né en 1377 à Florence. Son père était notaire, et sa mère de la maison des Spini. On soigna l'éducation de Philippe, qui devait succéder à son père; mais l'esprit de ce jeune homme était plutôt tourné vers les ouvrages de génie que vers les affaires. Sans cesse occupé des sciences et des arts, il étudia successivement les livres saints, les ouvrages du Dante, le dessin, la sculpture, la physique, la mécanique, et la perspective, dont les règles étaient à peine connues. Il modela plusieurs figures, et exécuta des machines ingénieuses. Cependant l'architecture était la partie qui lui plaisait le plus, et à laquelle il rapportait ses autres études. Il n'apprit le dessin que pour pouvoir exprimer ses compositions d'édifices; la sculpture, que pour les orner; la mécanique, que pour en élever les matériaux. Il étudia aussi à fond les mathématiques et surtout la géométrie, sous la direction de Paul del Pozzo Toscanelli. On ajoute même qu'il dessina les vues perspectives des principaux monuments de Florence, art considéré pour lors comme très surprenant, et qu'il enseigna au célèbre Masaccio. Enfin, toutes ces connaissances, qui paraissent d'abord étrangères les unes aux autres, formèrent par la suite ce faisceau de lumières qui guida Brunelleschi dans ses entreprises hardies, et lui fit obtenir le titre de régénérateur de l'architecture. Il se fit d'abord connaître comme sculpteur, et il dut ce talent à sa liaison intime avec Donatello, alors fort jeune, mais déjà très habile. D'après ses conseils, Brunelleschi exécuta en bois, pour l'église du St.-Esprit, une *Ste. Marie-Magdeleine*, qui fut brûlée en 1471, lors de l'incendie de cette église. Le maître et l'élève, enthousiastes de leur art, s'exprimaient franchement sur le mérite ou les défauts de leurs propres ouvrages. Donatello ayant terminé un grand Crucifix en bois, pria son ami de lui en dire son sentiment: « Ce n'est point, » dit celui-ci, la figure d'un Dieu, » mais celle d'un paysan, que tu as » mis sur la croix. » Donatello, piqué de cette sévère critique, répondit: « S'il était aussi aisé de faire que de » juger, mon Christ te paraîtrait di» vin. Prends du bois, et essaye d'en » faire un toi-même. » Brunelleschi supporta patiemment cette mordante réplique, retourna chez lui, et y resta renfermé pendant plusieurs mois. Un jour, il engagea Donatello à passer à son atelier; celui-ci arrive, et reste

stupéfait à la vue d'un Christ de même dimension que le sien, mais d'un style plus grand et d'une plus belle exécution. Il s'avoue vaincu, embrasse son ami, et va partout publier ses louanges. Tous deux concoururent ensuite pour l'exécution des portes de bronze du baptistère de Florence, avec Jacopo della Quercia, Lorenzo Ghiberti, et plusieurs autres. Les deux amis reconnurent la supériorité de Ghiberti, et dirigèrent le choix du public et celui des magistrats sur son modèle, qui en effet était un chef-d'œuvre, et même Brunelleschi, jugé digne de seconder Ghiberti, refusa de partager l'honneur de cette entreprise. Ce sont ces mêmes portes dont Michel-Ange disait qu'elles méritaient d'être les portes du paradis. Brunelleschi et Donatello, toujours amis, et désirant se perfectionner, l'un dans l'architecture, l'autre dans la sculpture, partirent pour Rome. Le premier vendit une petite propriété pour subvenir aux frais de leur voyage. Les deux artistes, émerveillés de tous les chefs-d'œuvre qui se trouvaient alors dans cette capitale, travaillèrent avec ardeur. Brunelleschi dessina et mesura tous les monuments antiques. Animé par deux grandes idées, il voulait recréer, en quelque sorte, l'architecture sur les principes des Grecs et des Romains, et surtout il voulait couronner d'une immense coupole, sans y employer le fer, la cathédrale de Florence, Santa Maria del Fiore, entreprise hasardeuse, dont personne n'avait osé se charger depuis la mort d'Arnolphe di Lapo. Brunelleschi ne parlait jamais de cette idée gigantesque, pas même à son ami; mais il y pensait sans cesse, en faisait l'objet de toutes ses recherches, et, pour assurer la réussite de ce projet, il dessinait avec soin les voûtes antiques des grandes salles des thermes, des tombeaux, des temples, et particulièrement du Panthéon. En 1407, les architectes et les ingénieurs du pays ayant été réunis à Florence pour donner leur avis sur les moyens de couvrir la cathédrale, Brunelleschi revient aussitôt dans sa patrie, hasarde quelques conseils, s'indigne du peu de cas qu'on en fait, et repart pour Rome. Ce qu'il avait prévu arriva; les autres artistes, ayant épuisé leurs moyens, renoncèrent à un projet au-dessus de leurs forces, et l'on fut obligé d'avoir recours à Brunelleschi. Alors, faisant sentir toute l'importance d'une telle entreprise, il proposa d'appeler à Florence les architectes et les ingénieurs les plus célèbres, non seulement de l'Italie, mais des pays étrangers, persuadé qu'ils ne feraient que rendre son triomphe plus complet. Les artistes accoururent de toutes parts; chacun porta un avis différent. Les uns voulaient faire la voûte de pierre-ponce, pour qu'elle fût plus légère; d'autres l'appuyaient sur d'immenses arcs-boutants, ou bien, construisaient un pilier central qui aurait soutenu la retombée d'une voûte annulaire; enfin, on proposa de remplir l'église d'une montagne de terre qui servirait de forme ou d'échafaudage à la coupole, et dans laquelle on disséminerait une quantité de pièces de monnaie, pour que l'appât du gain engageât le peuple à débarrasser promptement l'intérieur de l'édifice, lorsqu'il serait terminé. Brunelleschi dit à son tour qu'il n'avait besoin, pour exécuter le dôme, ni de forme de terre, ni de pilier, ni d'arcs-boutants, ni même d'armature en charpente, et que sa voûte se soutiendrait sans appui, par son propre poids et par la seule force d'adhésion de ses parties. Cette opinion parut si étrange, qu'on crut qu'il extravaguait,

et on le chassa, ou plutôt on l'emporta de force hors de l'assemblée. Cependant, aucun des autres projets ne répondant aux vœux et à l'attente des magistrats, on rappela de nouveau Brunelleschi pour lui demander la communication de ses plans et de ses moyens d'exécution ; mais il ne voulut point faire voir son modèle, et se contenta de présenter à l'assemblée un œuf : « Voici, dit-il, la forme du dôme; » mais la difficulté est de le faire tenir » debout; celui qui en trouvera le » moyen sera digne d'être choisi. » Ses rivaux consentirent à tenter cette puérile expérience; mais ils ne purent réussir. Alors Brunelleschi, frappant l'œuf sur une table de marbre, en cassa la pointe, et résolut ainsi le problême. Chacun de s'écrier qu'il en aurait fait autant. « Il fallait donc le faire, » leur dit Brunelleschi avec un sourire ironique, et il ajouta : « N'en serait- » il pas de même de la coupole, si je » vous en montrais le modèle ? » Cette plaisanterie, qu'on attribue aussi, avec moins de raison, à Christophe Colomb, eut d'heureuses suites; elle donna plus de confiance dans les talents de Brunelleschi, que tout ce qu'il avait fait et dit jusqu'alors; et, d'une commune voix, il fut chargé de l'exécution de l'entreprise. Néanmoins, comme il avait avancé qu'il ferait sa voûte sans le secours d'un cintre en charpente, on exigea de lui un essai de sa manière d'opérer, et il construisit deux petites chapelles, suivant son nouveau systême. Ses envieux, qui cherchaient toujours à traverser ses desseins, lui firent nommer un adjoint, ce même Ghiberti, dont il avait refusé noblement de devenir le collégue; mais Brunelleschi parvint à faire reconnaître l'ignorance de ce sculpteur, et l'obligea de se retirer. Ayant remarqué que plus les travaux s'élevaient, plus on perdait de temps, il imagina d'établir de petits cabarets sur la voûte de l'église, et, par ce moyen, il empêcha les ouvriers de quitter l'ouvrage avant la fin de leur journée. Enfin, aidé de son seul génie, et au milieu des applaudissements de tous ses contemporains, et à la gloire de sa patrie, il éleva cette fameuse coupole qui est l'une des conceptions les plus hardies de l'esprit humain ; mais il n'eut point la satisfaction de voir son ouvrage parfait, et la lanterne élégante qui couronne ce dôme n'était pas encore terminée lorsqu'il mourut; cependant elle fut achevée sur ses dessins. Cette lanterne est elle-même un petit temple. On fut effrayé de la quantité de marbre qui entrait dans sa construction, et on craignit que la voûte ne pût supporter cet énorme fardeau. Brunelleschi se moquait de ces craintes, et n'en suivait pas moins ses projets. Les plans et les élévations de cette immense fabrique ont été gravés par Carlo Fontana, dans l'ouvrage intitulé : *Tempio Vaticano*, et en seize planches qui accompagnent la description qu'en a donnée le sénateur J. B. Nelli. Cette église est, suivant Richardson, une fois et demie aussi grande que St.-Paul de Londres, et sa coupole est le plus admirable chef-d'œuvre que l'art ait jamais produit. Aucun monument antique ne fut aussi élevé, et le seul dôme de St.-Pierre, fait depuis, le surpasse en hauteur, mais ne l'égale pas en grâce ni en légéreté. Michel-Ange disait qu'il était difficile d'imiter Brunelleschi, et impossible de le surpasser. Brunelleschi fit une foule d'autres ouvrages de différents genres; on cite une forteresse qu'il construisit à Milan; on exécuta sur ses dessins celles de Vico Pisano de Pesaro, et la vieille citadelle de Pise : il fut aussi appelé à Mantoue

pour construire des digues destinées à contenir le Pô. C'est surtout dans l'église du St.-Esprit à Florence qu'on découvre le véritable restaurateur de l'art; le plan et les proportions générales de cet édifice seront toujours un sujet d'étude. Il fit aussi les modèles de l'abbaye de Fiésole; de l'église de St.-Laurent à Florence, d'un palais que Cosme Ier. de Médicis voulait faire construire en face de cette église, et enfin du palais Pitti, dont il exécuta la façade extérieure et les principaux appartements. Ce palais, resté imparfait, ayant été acheté plus tard par Eléonore de Tolède, duchesse de Florence, le duc Cosme chargea l'Ammanato de l'achever sur ses propres dessins, le modèle de Brunelleschi étant perdu. Nous ne ferons pas une plus longue énumération des ouvrages de Brunelleschi, dont plusieurs n'ont pas été finis; nous ajouterons seulement que son nom était tellement répandu, qu'on lui demandait de toutes parts des modèles ou des dessins pour les monuments de quelque importance. L'emploi qu'il fit des ordres romains, grecs (car il remit en usage les corniches antiques et les ordres toscan, dorique, ionique et corinthien), porta au style gothique le coup le plus funeste. Alberti et Bramante achevèrent de le détruire, en lui opposant ce même style antique qui atteignit bientôt à la perfection entre les mains de Balthazar Perruzzi, de San Gallo de Palladio et de Vignole; mais il ne faut pas moins restituer à Brunelleschi la gloire de leur avoir ouvert la carrière où ils ne se sont même illustrés qu'en suivant ses traces. Brunelleschi avait la plus haute idée de son art et le sentiment intime de la force de son génie Si la nature n'avait point doué cet homme célèbre d'un extérieur agréable, elle l'avait amplement dédommagé par les dons de l'esprit et par les vertus dont elle le décora. Il joignait au génie beaucoup de finesse, de facilité, et, ce qui vaut mieux, une rare bonté. Il avait beaucoup d'envieux, mais pas un ennemi; il jugeait sans passion du mérite des autres, et oubliait souvent ses propres intérêts pour ceux de ses amis. Il se faisait aimer et respecter des ouvriers, en employant tour à tour la fermeté et la douceur; il leur communiquait sa prodigieuse activité, et leur inspirait la plus grande confiance. Sa patrie récompensa ses longs et éclatants services, en le nommant, en 1423, membre du conseil *degli Signori*, place qu'il exerça avec autant d'habileté que de sagesse. Brunelleschi mourut en 1444, âgé de soixante-sept ans. Son convoi se fit avec solennité, et, quoique le tombeau de sa famille fût à St.-Marc, on transporta son corps à Ste.-Marie del Fiore. On lui érigea un tombeau surmonté de son buste, exécuté par Buggiano, son élève. Il avait eu quelques autres élèves, parmi lesquels on distingue Dominique del Lago Lugano, Jérémie dà Cremona, sculpteur qui orna Venise de plusieurs ouvrages en bronze; Antonio et Nicolo de Florence, qui exécutèrent, en 1461, à Ferrare, la statue équestre du duc Borso. C—n.

BRUNELLI (Jérôme), jésuite, né à Sienne en 1550, enseigna au collége Romain, les langues grecque et hébraïque, et y traduisit en latin trois homélies de St.-Chrysostôme. On les trouve dans le tom. VI de l'édition d'Anvers, 1614. On lui doit aussi une édition grecque des *Hymnes de Synesius*, Rome, 1609. Il mourut le 22 février 1613. C. M. P.

BRUNELLI (Gabriel), sculpteur, élève de l'Algarde, était de Bologne, et florissait au 17e. siècle. Il

était fort laborieux, et on voit, à Bologne seulement, quarante-quatre statues ou autres ouvrages de marbre de sa main. On en voit aussi à Naples, à Ravenne, à Padoue, et dans d'autres villes de la Lombardie; ils consistent en statues, tombeaux, bas-reliefs, bains et fontaines publiques, avec des figures gigantesques, genre dans lequel il réussissait singulièrement. K.

BRUNET (HUGUES), troubadour, né à Rodez, mort en 1223. On le destinait à l'état ecclésiastique, mais il entra par goût dans une autre carrière, où il eut tour à tour pour protecteurs, son seigneur le comte de Rodez, le comte de Toulouse, le dauphin d'Auvergne, et le roi d'Arragon. Ses pièces roulent sur des sujets souvent traités par les poètes provençaux. Dans ses chansons, il se plaint de la rigueur des dames; dans ses petits poëmes, il déclame contre la dépravation des mœurs. Il paraît qu'il eut en effet à se plaindre des dames et des grands; car la belle Galiana, bourgeoise d'Aurillac, étant aimée du comte de Rodez, lui sacrifia Brunet qui l'adorait. Congédié par elle, il se retira de désespoir dans un monastère de Chartreux, où il passa le reste de ses jours. P—x.

BRUNET (CLAUDE), médecin et philosophe qui vivait à Paris à la fin du 17e. et au commencement du 18e. siècle, n'a pas joui jusqu'ici de la réputation que les idées neuves, grandes et hardies, répandues dans ses ouvrages, lui avaient méritée. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance et de sa mort. Ses livres, cachés dans la poussière de quelques bibliothèques, sont devenus excessivement rares. Il en est même qui semblent être entièrement perdus. Tout ce qu'on sait de sa vie privée, c'est qu'il paraissait aux conférences publiques de l'abbé de la Roque, où il fit une fois un discours sur le langage des bêtes, en présence de Régis, Auzout, Ozanam, Leméry, Duverney, etc., et qu'il fréquentait beaucoup la société de l'abbé de Cordemoi. Le 22 avril 1717, il soutint, dans son cours de médecine, une thèse curieuse: *A diversis alimentis, indoles ingeniis diversa*. Si l'on savait ce qu'est devenue la bibliothèque de ce savant, et où sont déposés ses papiers, on acquerrait, sans doute, plus de lumières sur Claude Brunet. Ses principaux ouvrages sont: I. un Traité du *Progrès de la médecine*, imprimé en 1709, chez Laurent d'Houry (introuvable). *Voyez*, sur cet ouvrage, la *Bibliothèque des philosophes et des savants, tant anciens que modernes*, par H. Gautier, 2 vol. in-8°., Paris, 1723, chez A. Cailleau. Il se trouve, pag. 283-5 du 1er. vol., deux articles BRUNET, qui, peut-être, concernent le même individu. II. Le *Progrès de la médecine, contenant un recueil de tout ce qui s'observe d'utile à la pratique, avec un jugement de tous les ouvrages qui ont rapport à la théorie de cette science*, Paris, chez Jean Anisson, directeur de l'imprimerie royale. Cet ouvrage est une sorte de journal rempli de faits curieux et d'observations intéressantes. On trouve encore quelques cahiers, depuis 1695 et les années suivantes. Le premier cahier est dédié à M. Bourdelot, médecin de Louis XIV, qui a laissé en manuscrit un *Catalogue des livres de médecine, avec une critique abrégée et la vie de leurs auteurs*, manuscrit dans lequel on trouverait peut-être aussi des renseignements sur notre Brunet. Les derniers cahiers de ce journal sont ceux de janvier, février et mars 1709. On ne saurait assurer que Gautier, dans sa *Bibliothèque*,

ne les ait pas eus en vue, et n'ait voulu simplement que les indiquer. (*Voyez* aussi la *Bibliothèque de la médecine*, par Joseph-Baptiste Carrère, 1776.) III. *Traité raisonné sur la structure des organes des deux sexes destinés à la génération*, 1696; IV. une thèse, *Ergo à diverso glandularum situ secretiones*, Paris, 1737, in-4°.; elle est citée par Haller, dans son édition du *Methodus studii medici*, de Boerhaave, tom. I, pag. 426; V. *Projet d'une nouvelle métaphysique*, lu d'abord dans les conférences de l'abbé de Cordemoi, et imprimé ensuite, en 1703 ou 1704, chez la veuve Horthemels. C'est par cet ouvrage surtout, que Claude Brunet nous paraît singulièrement remarquable. Il a été tout-à-fait impossible d'en découvrir un seul exemplaire; mais, par ce qu'en disent les journaux du temps, on voit que son auteur y exposait un système d'idéalisme hardi et conséquent, le même qui, dix ans après, rendit si célèbre l'évêque anglais Berkeley, et que, sous une nouvelle forme, a réveillé de nos jours, en Allemagne, l'ingénieux professeur Fichte, ce qui assurerait au philosophe français la priorité. Et qui sait si son livre n'a pas été le point de départ de l'évêque de Cloyne? Brunet, dans le journal de médecine ci-dessus désigné, laisse échapper des indications fréquentes du système philosophique qui l'occupait. « Je considère, » dit-il, l'ame, ou le *moi*, comme une » lumière d'intelligence et de senti- » ment qui s'éclaire intimement elle- » même, et qui, connaissant par cons- » cience tout ce qu'elle est, tout ce » qu'elle opère et tout ce qui se passe » en elle, se rend toutes choses in- » telligibles et sensibles dans les idées » et les modifications qu'elle se donne » par tous ces actes directs et réfléchis, » émanés d'elle vers elle-même, sui- » vant les diverses impressions qui se » font dans sa propre essence, toute » apercevante et toute aperçue, s'aper- » cevant elle-même à l'infini; en qui » seule, comme individuelle, elle borne » toutes ses vues, etc. » Brunet doit donc être regardé comme le père de l'idéalisme moderne, puisque ce système hardi était né chez lui spontanément, sans modèle et sans guide, et non pas d'une manière historique, ou par enseignement. Au reste, l'idéaliste Brunet devait se déclarer contre plusieurs des opinions philosophiques du réalisme de Descartes; mais on aperçoit sans doute, dans celles qu'il leur oppose, le résultat de la fermentation salutaire que ce grand homme avait produite en France dans les esprits. Tout le temps que dura cette belle période, qu'on peut appeler l'âge d'or de la philosophie en France, la pensée s'exerça vigoureusement sur les plus hauts objets, et se montra sous les formes les plus libérales et les plus profondes, chez Pascal, Gassendi, Bayle et tant d'autres, parmi lesquels doit être compté Claude Brunet. Les controverses religieuses, celles des partisans de Jansénius et de leurs adversaires, quoi qu'on puisse leur reprocher, déposent cependant de cette tendance grave et relevée des esprits d'alors. La pensée fut bientôt après avilie, quand le système de Locke, mal entendu et mal appliqué, vint produire parmi nous le matérialisme en métaphysique, et l'égoïsme en morale. Nous ne nous sommes pas encore relevés de cette honteuse chute. Quant au système d'idéalisme de Brunet, et à quelques autres ouvrages qu'il a publiés, *voyez* les *Pièces fugitives d'histoire et de littérature* (par Flachat-St.-Sauveur), Paris, 1704, pag. 347 à 360. Le journaliste s'y exprime

ainsi: « M. Brunet, connu dans la » république des lettres par plusieurs » systêmes de physique, etc., a voulu » montrer depuis peu, que ses pro- » fondes méditations sur les causes » générales des choses, et sur les lois » les plus constantes de la nature, » ne l'éloignaient point de la pratique » et de l'usage qu'un médecin doit » faire de son intelligence sur les pro- » priétés de la matière, et sur l'éco- » nomie animale. » Ce qui suit nous apprend que Brunet s'occupait alors de l'extraction de la pierre, et que ses idées à ce sujet excitèrent une grande rumeur à l'académie des sciences, où elles furent proposées. Cependant le journaliste ne manque pas de s'égayer sur le *Projet d'une nouvelle métaphysique*, et de faire, à ce sujet, les objections et les plaisanteries que les gens superficiels opposent d'ordinaire à l'idéalisme qu'ils ne comprennent pas, et dont ils n'apprécient point la sévère conséquence. V—s.

BRUNET (Jean-Louis), savant canoniste, né à Arles en 1688, d'une famille originaire de Salon, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1717, et mourut sur la fin d'avril 1747, « comme meurent la plupart des sa- » vants, dit Durand de Maillane, sans » fortune et sans récompense, mais » jouissant d'une considération qui re- » jaillit sur leur nom. » Nous lui devons: I. le *Parfait notaire apostolique*, Paris, 1728, 1730, 1734, 2 vol. in-4°., dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1775, avec les notes de Durand de Maillane, in-4°., 2 vol.; II. *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Église*, Paris, 1720, 1750, sous la rubrique de Londres, sans date, 1 vol. in-12. Cet ouvrage, où l'on trouve des opinions trop hardies, était destiné à pressentir le goût du public, sur des *Institutes du droit canonique de France*, auxquelles l'auteur travaillait depuis longtemps, mais qui n'ont pas vu le jour. III. *Traité du champart*, joint aux décisions de Drapier sur les dîmes; IV. une nouvelle édition du *Traité de l'abus*, de Févret, corrigée, augmentée, enrichie de savantes notes, dans lequel il a inséré la *Défense de la jurisdiction ecclésiastique de Hauteserre*, Lyon, 1736, in-fol., 2 vol.; V. une nouvelle édition du *Traité des droits et des libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1731, in-fol., 4 vol., avec d'excellentes notes et une dissertation curieuse de l'auteur, en forme de lettres, sur la conférence de Vincennes en 1329. Le grand vice de cet ouvrage, comme l'a dit l'abbé Fleury, est qu'on veut y établir le droit par les faits, au lieu de juger les faits par le droit: mais le défaut de cette édition est que Brunet a négligé d'y mettre l'ordre didactique dans la distribution des pièces, et d'y insérer celles que les événements postérieurs aux premières éditions de cet ouvrage auraient pu lui fournir. Prévôt, savant avocat au parlement de Paris, mort en 1753, y a fait des observations qui sont déposées en manuscrit à la bibliothèque des avocats. VI. Une nouvelle édition des *Maximes du droit canonique de France*, de Louis Dubois, corrigées et augmentées. T—d.

BRUNET (Pierre-Nicolas), né à Paris en 1733, mort le 4 novembre 1771, est auteur des ouvrages suivants: I. *Minorque conquise*, poëme héroïque en quatre chants, 1756, in-8°.; II. *Abrégé chronologique des grands fiefs de la couronne de France*, 1759, in-8°., ouvrage inexact, qu'il fit en société avec son père; III. plusieurs comédies, savoir: pour le théâtre Français, *les Noms*

changés, ou l'*Indifférent corrigé*, en trois actes, Paris, 1758, in-8°. : pour la comédie Italienne, *les Faux devins*, en trois actes; *la Rentrée des théâtres*, en un acte : pour l'Opéra, *Hippomène et Atalante*, en un acte ; *Apollon et Daphné*, en un acte ; *Théagène et Chariclée*, en cinq actes : pour le theâtre de la Foire, *la Fausse Turque*, non imprimée. Il fut chargé, par les directeurs de l'Opéra, de faire quelques changements aux opéras de *Scanderberg* et d'*Alphée et Aréthuse*. Il a fait aussi l'entrée du *Rival favorable*, qu'on ajouta aux fêtes d'*Euterpe*. A. B—T.

BRUNET (Jean-Baptiste), général français, né à Valensol, en Dauphiné, commanda en 1792 l'avant-garde de l'armée du général Anselme, dans le comté de Nice, prit, en 1793, le commandement en chef de l'armée d'Italie, fut repoussé par les Piémontais, les 12 et 17 juillet, aux attaques des camps retranchés des Fourches et de Saorgio; et accusé, peu de temps après, d'avoir eu des intelligences avec les principaux auteurs de la reddition de Toulon, il fut arrêté dans son camp, transféré à l'abbaye, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 novembre 1793. — Son fils, général de brigade, commanda l'avant-garde de l'armée du général Rochambeau, dans l'expédition de St.-Domingue, en 1801. Ce fut lui qui arrêta prisonnier le général noir Toussaint-Louverture. Il mourut de maladie dans cette île, en 1802, après s'être distingué dans plusieurs combats. Il avait remplacé le général Watrin dans la partie du sud et de l'ouest. B—P.

BRUNET (François-Florentin), assistant-général des Lazaristes, et non supérieur de l'ordre, comme on l'a dit, naquit à Vitel, en Lorraine, vers le milieu du siècle dernier. Admis fort jeune dans la congrégation de la Mission, il s'y distingua par ses talents, et fut choisi pour être professeur de philosophie au séminaire de Toul. Il obtint ensuite le gouvernement de celui de Châlons-sur-Marne. Nommé, quelque temps après, assistant-général, il accompagna, en cette qualité, Cayla de la Garde, le dernier supérieur de la Mission, à Rome ; lorsqu'il fut y chercher un asyle contre les persécutions révolutionnaires. Cayla, en mourant, le désigna pour être son vicaire-général, et lorsque, en 1804, les missionnaires furent rétablis en France, Brunet revint à Paris, où il termina ses jours le 15 sept. 1806. Brunet s'est principalement fait connaître par une volumineuse et savante compilation, intitulée : *Parallèle des religions*, Paris, 1792, trois tomes en cinq volumes in-4°. Cet ouvrage, écrit avec simplicité, présente un modèle de méthode et de modération. On y distingue quatre grandes classes : le paganisme, le mahométisme, le judaïsme et le christianisme. Ces classes se subdivisent en huit parties. La première, composée de deux sections, offre dans l'une (le paganisme moderne) les religions de la Perse, de l'Inde, du Thibet, de la Chine, du Japon, de la Tatarie, de la Laponie, de l'Amérique, des terres australes, et de l'Afrique; dans la seconde (le paganisme ancien), sont décrits les cultes des Finnois, des Sarmates, Scandinaves, Celtes, Scythes, Arabes, Arméniens, Ethiopiens, Africains, Romains, Illyriens, Gètes, Thraces, insulaires de la Méditerranée, peuples de l'Asie mineure, Grecs, Egyptiens, Syriens, Phœniciens, Assyriens et Babyloniens. La seconde partie présente le parallèle des religions païennes entre elles. Dans la troisième est tracé le tableau du ma-

hométisme, que suit, dans la quatrième, le parallèle de cette religion et du paganisme. L'auteur traite, dans la cinquième partie, du judaïsme, et, dans la sixième, du parallèle de la loi de Moïse, avec le culte des païens et celui des mahométans. Enfin, la septième partie est consacrée au christianisme, et la huitième offre le parallèle de cette religion avec toutes celles précédemment décrites. Le tableau de chaque religion en présente l'exposé, l'histoire et l'explication. Ce sont trois parties distinctes pour l'auteur. Dans la dernière, l'auteur met à contribution les savantes recherches de Fréret, d'Anquetil-Duperron, de Sainte-Croix, de Gébelin, de Dupuis, de Dow, de Mallet, de Bailly, du président de Brosses, de Bergier, de Banier, de Batteux, etc. Indépendamment des huit divisions de cet ouvrage, on y trouve un traité philosophique de la révélation, destiné à servir de guide au lecteur, dans le choix d'un culte. Le parallèle des religions fut primitivement proposé par souscription, et l'impression s'en fit d'abord à Châlons-sur-Marne; mais la mauvaise exécution typographique du livre, et peut-être aussi l'étendue considérable que Brunet fut obligé de lui donner, le discréditèrent dès sa naissance, et l'édition presque entière a passé au Brésil. Il n'existe pourtant point, sur l'histoire des religions, d'ouvrage plus complet, plus utile, et les auteurs qui ont écrit depuis n'ont fait bien souvent que le copier, sans daigner même le citer. On a encore de Brunet : I. *Elementa theologiæ ad omnium scholarum catholicarum usum, ordine novo, aptatæ*, Rome, 1804, in-4°., 5 vol. On y trouve un précis du Parallèle des religions; II. *Traité des devoirs des pénitents et des confesseurs*, Metz, 1788; III. *Du zèle de la foi dans les femmes, et des heureux effets qu'il peut produire dans l'Eglise*, in-12, traduit ensuite en italien; IV. *Lettre sur la manière d'étudier la théologie.* K.

BRUNETTO-LATINI. *V.* LATINI.

BRUNFELS, ou BRUNSFELD (OTHON), médecin du 16e. siècle, fut l'un des premiers fondateurs de la botanique à l'époque de la renaissance des lettres. Il naquit à Mayence où son père était tonnelier. Il paraît que le nom de sa famille venait de celui du bourg de Brunfels, qui n'est pas éloigné de cette ville. Othon, après avoir acquis une profonde connaissance des langues savantes et de la théologie, prit l'habit religieux dans la chartreuse de Mayence. Comme il avait peu de santé, il devint inquiet sur sa situation, et tomba dans une mélancolie qui le rendit inconstant sur l'état et le genre de vie qu'il avait embrassé. La doctrine de Luther commençait à se répandre en Allemagne, il l'adopta, et fut un des premiers prosélytes de ce réformateur. Il quitta secrètement son cloître, et alla à Strasbourg; mais étant dénué de fortune, il fut obligé de se faire maître d'école pour subsister. Après avoir enseigné pendant neuf ans, il voulut prendre un état plus analogue à son goût, et se rendit à Bâle, où, par le moyen de ses épargnes, il put étudier la médecine. Reçu docteur en 1530, il retourna à Strasbourg avec l'intention de s'y fixer. Dans l'espace de quatre ans, il publia, sur la botanique, la matière médicale et diverses parties de la médecine, plusieurs ouvrages, qui lui acquirent une grande célébrité. En 1534, il fut appelé à Berne, pour y remplir les fonctions de médecin pensionné de la ville. Il y mourut le 23 décembre de la même année. Voici le catalogue des ouvrages de

Brunfels : I. *Herbarum vivæ Eicones ad naturæ imitationem summâ diligentiâ et artificio effigiatæ, unà cum effectibus earumdem. Quibus adjecta est ad calcem appendix isagogica de usu et administratione simplicium*, Strasbourg, 1530-31-36, 3 vol. in-fol. Les deux premiers volumes furent réimprimés plusieurs fois avec des augmentations ou des changements avant la publication du troisième ; ce qui rend les exemplaires différents les uns des autres. Les trois tomes furent imprimés ensemble, et réunis dans le même volume in-fol., en 1537, 1539, 1540, à Strasbourg. C'est un monument curieux et rare des premiers travaux sur la botanique. Othon le publia en allemand, en 1532. Il y donne les figures de deux cent trente-huit plantes gravées sur bois ; il a le mérite d'être le premier qui en ait publié de bonnes. La plupart n'ont pas été surpassées, pour la parfaite ressemblance, la correction du dessin, et la beauté de la gravure. Il n'a représenté que des plantes indigènes de l'Allemagne, et quelques-unes qui sont cultivées dans les jardins. Les descriptions, sous le nom de *rapsodies*, sont un recueil exact de tout ce qui a été écrit, sur les plantes, par les anciens, en sorte qu'elles sont surchargées d'érudition. Quelquefois les figures ne s'accordent pas avec les descriptions. A cet ouvrage sont réunis des morceaux sur l'histoire des plantes, par différens auteurs, dont quelques-uns sont très curieux. Dans le troisième volume, Brunfels a ajouté des recherches sur l'étude de l'agriculture chez les anciens, et sur les Romains illustres qui s'en étaient occupés. Cet ouvrage fut publié en allemand, à peu près dans la même forme, sous le titre de *Contrafayt Krauterbruch*, Strasbourg, 1532, in-fol. ; la seconde partie en 1537. Il en parut une autre édition : *Krauterbuch contrafaytvollkummen*, Strasbourg, 1534, in-4°., dont les planches sont plus petites, Francfort, 1546, in-fol. II. *Catalogus illustrium medicorum, seu de primis medicinæ scriptoribus*, Strasbourg, 1530, in-4°., notice si vague et si incomplète qu'elle ne peut être d'aucun usage ; III. *Theses, seu communes loci totius rei medicæ*, etc., Strasbourg, 1532, in-8°.; IV. *Jatrion medicamentorum simplicium*, etc., Strasbourg, 1533, 2 vol. in-8°. L'auteur y indique les remèdes les plus vantés par les anciens, pour les maladies, tant des hommes que des animaux domestiques. V. *Neotericorum aliquot medicorum in medicinam practicam introductiones*, Strasbourg, 1533, in-24 ; VI. *Onomasticon medicum, continens omnia nomina herbarum, fructuum, arborum, seminum, florum, lapidum pretiosorum, morborum, instrumentorum medicinæ, et id genus alia*, Strasbourg, 1534 et 1543, in-fol. C'est un vocabulaire universel de médecine, très bon à consulter pour les dénominations anciennes. On le trouve avec les œuvres de Théophraste, de la version de Gaza, Strasbourg, 1534 et 1543, in-fol. VII. *Epitome medices, summam totius medicinæ complectens*, Anvers, 1540, in-8°.; Paris, 1540, in-8°.; Venise, 1542, in-8°.; VIII. *Reformation der Apotheken von Krautern, wurzeln, vertente Hans Eller*, Strasbourg, 1536, in-4°.; IX. *Chirurgia parva*, Francfort, 1569, in-8°. Il a écrit aussi quelque chose sur l'astrologie, et un commentaire sur Dioscoride. On a encore de lui quelques ouvrages théologiques. Plumier lui a consacré, sous le nom de *Brunfelsia*, un des

nouveaux genres de plantes qu'il a observés en Amérique ; il ne renferme qu'un seul arbuste que l'on rapporte avec doute à la famille des solanées. D—P—s.

BRUNI (Léonard), écrivain célèbre en Italie, et l'un des principaux restaurateurs des lettres grecques et latines au 15e. siècle, naquit l'an 1369, à Arezzo en Toscane ; c'est ce qui le fait appeler assez communément *Léonard Arétin*, ou d'*Arezzo*. Il fit ses premières études dans sa patrie. Rien n'annonçait en lui des dispositions particulières, lorsqu'ayant été fait prisonnier par les Français avec son père, et renfermé dans le château de Quarata, un portrait de Pétrarque, qui se trouva dans sa chambre, et qu'il regardait souvent, frappa son imagination, et alluma en lui cet amour des lettres qui ne s'éteignit plus. Il se rendit à Florence, où les plus habiles maîtres de littérature, de philosophie et de droit l'eurent parmi leurs disciples, et le distinguèrent par ses progrès. Il quitta ensuite pendant deux ans toutes ces études pour se livrer entièrement à celle du grec, sous Emmanuel Chrysoloras. Le Pogge, qui était son ami, lui procura, en 1405, une place de secrétaire apostolique auprès du pape Innocent VII. Ce pape, en le voyant, le trouva trop jeune, et le lui dit ; mais il le soumit à des épreuves dont ce jeune homme se tira mieux que des concurrents plus âgés, et alors Bruni obtint la préférence. Il exerça cet emploi sous Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXIII. En 1410, la république de Florence l'ayant nommé son chancelier, il se rendit à son poste, y renonça quelques mois après, reprit son service auprès du pape, et, quoiqu'il eût abandonné l'état ecclésiastique et se fût marié en 1412, il resta attaché à Jean XXIII, jusqu'au moment où celui-ci fut déposé dans le concile de Constance. Léonard, qui l'y avait accompagné, s'enfuit à pied, et n'ayant, pendant trois jours, d'autre nourriture que de mauvais fruits. Arrivé à Florence, il y reprit, en 1415, les études qu'il avait interrompues depuis plusieurs années. Il y composa, entre autres ouvrages, une *Histoire de Florence*, dont la république le récompensa par le titre de citoyen ; elle y joignit même quelques revenus transmissibles à ses enfants. Alors il se fixa entièrement à Florence, où était la famille de sa femme. On lui offrit de nouveau la place de chancelier ; après l'avoir refusée pendant quelque temps, il l'accepta enfin. C'était en 1427, et il la conserva jusqu'à sa mort : il eût même été gonfalonier s'il eût vécu davantage. Le respect que ses concitoyens avaient pour lui était partagé par les étrangers. Tous ceux qui passaient à Florence le visitaient ; on assure même qu'un Espagnol, qui l'alla voir de la part du roi, se mit à genoux devant lui, et ne se releva qu'après les plus vives instances. Son caractère, plein de dignité, de bonté, de gravité, lui attirait ces hommages, plus encore que sa renommée littéraire et son profond savoir. Il mourut subitement à Florence, le 9 mars 1444. Son oraison funèbre fut prononcée solennellement à ses funérailles dans l'église de *Santa-Croce* ; l'orateur, Giannozzo Manetti, par décret de la seigneurie, le couronna de laurier. Son histoire de Florence fut placée sur sa poitrine, et le sculpteur Bernardino Rossellino fut chargé de lui élever en marbre un tombeau, qui subsiste encore. Arezzo, sa patrie, voulut rivaliser avec Florence, et décréta qu'il serait fait, à son illustre citoyen, des obsèques dont la dépense fut fixée à 40 florins d'or. Léonard

Arétin laissa un grand nombre d'ouvrages : les plus estimés sont ses traductions du grec et ses ouvrages historiques : ses discours oratoires le sont beaucoup moins, sa latinité n'ayant pas l'élégance nécessaire à ce genre de composition. Le catalogue de ses œuvres imprimées, donné par Mazzuchelli, monte à vingt-six articles, et celui des œuvres inédites à plus de cinquante. Nous nous bornerons à citer les principaux ouvrages imprimés : I. *De bello Italico adversus Gothos gesto libri quatuor*, Foligno, 1470, in-fol.; Venise, 1471, in-fol., et réimprimé avec l'histoire de Procope et d'autres relatives à la guerre des Goths, Bâle, 1531, in-fol.; Paris, 1534, in-8°., etc. Cette histoire n'est, en grande partie, qu'une traduction de Procope, que Bruni eut le tort de ne point nommer dans sa préface, et dont on assura même, de son temps, qu'il avait cru posséder le seul et unique manuscrit. II. *De temporibus suis libri II*, Venise, 1475 et 1485, in-4°.; Florence, 1488, in-4°., insérée dans le tom. XIX des *Scriptor. rer. Italic.* III. *De bello Punico libri II*, etc., première édition, sans nom de ville, 1490, in-fol.; réimprimée à Brescia, 1498, in-fol.; Paris, 1512, in-4°., etc.; IV. *Historiarum Florentinarum libri XII, necnon commentarius rerum suo tempore in Italiá gestarum*, etc., Strasbourg, 1610, in-fol; V. *le Vite di Dante e del Petrarca*, Pérouse, 1671, in-12; Florence, 1672, in-12; souvent réimprimées avec les œuvres du Dante et de Pétrarque; VI. des traductions latines de plusieurs Vies de Plutarque, des Politiques et des Economiques d'Aristote, des deux harangues d'Eschine et de Démosthènes, *pro coroná*, etc.; VII. des lettres latines, dont le recueil est ce qu'il y a de plus précieux parmi ses ouvrages ; elles le sont surtout par les renseignements qu'elles fournissent sur l'histoire littéraire du 15e. siècle. La première édition parut en 1472, in-fol., sans nom de lieu, mais on croit que ce fut à Brescia; il en a été fait plusieurs autres en différents temps ; la meilleure et la plus complète de toutes est celle que le savant abbé Méhus a donnée à Florence, 1731, 2 vol. in-8°., précédée d'une vie de l'auteur faite avec beaucoup de soin, et terminée par un catalogue complet et raisonné de ses ouvrages. G—É.

BRUNI (Antoine), poète italien, naquit vers la fin du 16e. siècle, à Casal-Nuovo, dans la terre d'Otrante. Sa famille, honnête, mais peu riche, était originaire d'Asti en Piémont. Bruni, après avoir étudié la philosophie, la théologie et les lois, se livra tout entier aux belles-lettres. Il fut secrétaire du duc d'Urbin, François-Marie II, et ensuite du cardinal Gessi. Associé aux académies, il fut lié avec les poètes les plus célèbres de son temps, et surtout avec le Marini, dont il suivit l'école, et imita le mauvais style ; mais comme ce style était alors seul à la mode, il eut de son vivant une grande réputation, qui s'est un peu éclipsée depuis, comme celle de son maître. Il était très gai, très bon convive ; mais d'un embonpoint excessif, et si gourmand, que l'on assure qu'il abrégea sa vie par des excès de bonne chère. Il mourut à Rome le 24 septembre 1635. On a de lui : I. *Selva di Parnaso, parte Ia. e IIa.*, Venise, 1615, in-12. Ce sont des poésies mêlées, des amours, des fantaisies, des éloges, des funérailles, des moralités, des plaisanteries, des dévotions, des madrigaux, des jeux, etc. II. *Epistole eroiche, libri II*,

Milan, 1626 et 1627, in-12; Rome, 1634, in-8°.; Venise, 1636, in-12, etc. Haym annonce que la meilleure édition est celle où chaque épître est ornée d'une gravure, d'après les dessins du Guide, du Dominiquin, et d'autres peintres célèbres. Ce n'est point celle de Venise, 1636, qui porte ces ornements, mais celle de Rome, 1647, augmentée de plusieurs pièces, et donnée par Mascardi, *ad istanza d'Alessandro Lancia*: c'est la huitième édition. Dans ces épîtres, Bruni voulut imiter les héroïdes d'Ovide; les personnages qu'il y fait parler, ou plutôt écrire, sont tirés de l'histoire ancienne et moderne, de la fable, des romans, etc. C'est son meilleur ouvrage, encore y trouve-t-on plus souvent les défauts d'Ovide que ses beautés. III. *Le Tre Grazie, rime, con la Pallade, cioè proposte e risposte*, Rome, 1630, in-12; IV. *le Veneri, cioè la Celeste e la Terrestre, poésie; e il Pomo d'oro, proposte e risposti*, Rome, 1633 et 1634, in-12. G—É.

BRUNI (Théophile), vénitien, s'appliqua aux mathématiques et à la gnomonique, au commencement du 17e. siècle, et publia : *Harmonia astronomica e geometrica dove s'insegna la ragione di tutti gli orologi*, Venise, 1622, in-4°. — Bruni (Dominique), de Pistoie, est auteur d'un petit traité intitulé : *Difese delle Donne*, imprimé à Florence chez les Juntes, 1552, in-8°.; idem, Milan, 1559, in-8°. C. M. P.

BRUNIER (Abel). *Voy.* Brunyer.

BRUNINGS (Chrétien), théologien réformé allemand, docteur et professeur de théologie à Heidelberg, né à Brême le 16 janvier 1702, mort à Heidelberg, le 6 mars 1763, a laissé plusieurs ouvrages pleins de sagacité et d'érudition; les principaux sont : I. *Compendium antiquitatum græcarum è profanis sacrarum*, Francfort-sur-le-Mein, 1734, in-8°., réimprimé en 1745 et en 1759; II. *Compendium antiquitatum hebraicarum*, 1763; III. *Observationes practicæ generales ad orat. dominic., circa ejus autorem, scopum, materiam, formam, et usum*, Heidelberg, 1752; IV. *Theses Micellan. de excommunicatione Judaïca*, 1753; V. *Primæ lineæ studii homiletici*, Francfort, 1744, in-8°. — Son fils, Godefroi-Chrétien Brunings, prédicateur distingué, né à Creutznach en 1727, mort en 1793, a laissé de bons *Sermons*, imprimés à Francfort, 1770, in-8°., et des *Principes d'homilétique* (en allemand), Manheim, 1776, in-8°. G—T.

BRUNN (Lucas), mathématicien allemand, né à Annaberg, dans les montagnes de la Saxe, mort en 1640, à Dresde, où il était depuis quelques années mathématicien au service de l'électeur de Saxe, et inspecteur du musée. Il a laissé deux ouvrages : I. *Praxis perspectivæ*, Nuremberg, 1615, et Leipzig, 1616. Ce livre a paru d'abord en latin; l'auteur l'a traduit ensuite en allemand. II. *Euclidis elementa practica*, Nuremberg, 1625. G—T.

BRUNN (Jean-Jacques), médecin distingué, né à Bâle en 1591, fut reçu maître-ès-arts en 1611, et docteur en 1615. Après avoir continué ses études à Montpellier, et avoir voyagé dans toute l'Europe, il revint dans sa patrie, et fut nommé aux chaires de botanique et d'anatomie de l'université de Bâle, en 1625, et à celle de médecine pratique en 1629. Il professa avec la plus grande distinction jusqu'à sa mort. On a de lui une matière médicale dont il y a eu de très nombreuses éditions : *Sys-*

tema materiæ medicæ, continens medicamentorum universalium et particularium (simplicium et compositorum) seriem ac sylvam, methodo medendi ac formulis remediorum præscribendis accommodatam, Bâle, 1630, in-8°.; Genève, 1639, in-8°.; Leipzig, 1645, in-8°.; Padoue, 1647, in-12; Rouen, 1650, in-12; Leipzig, 1654, in-8°.; Amsterdam, 1659, 1665, in-12; Amsterdam et la Haye, 1680, in-12; ces trois dernières éditions sont augmentées par Gérard Blasius. Brunn donna aussi une nouvelle édition fort améliorée de l'ouvrage de P. Morel, intitulé : *Methodus præscribendi formulas remediorum.* On a encore de lui : *Vita Joh. Jacob. Grynæi.* Ce célèbre théologien était son grand père. Brunn mourut le 22 janvier 1660. C. et A.

BRUNN, ou BRUNNER (Jean-Conrad de), médecin et anatomiste du 17e. siècle, né à Diessenhofen, près de Schaffhouse, en 1653, fut, à l'âge de seize ans, envoyé à Strasbourg pour étudier la médecine, et y fut reçu docteur en 1672. Sa thèse, relative à un fœtus à deux têtes, dont il venait de faire la dissection, *De monstro bicipiti*, le fit connaître avantageusement. Il voyagea ensuite dans les diverses contrées de l'Europe, se liant partout avec les savants et les anatomistes les plus distingués ; à Paris, avec Dionis, Duverney; en Angleterre, avec Willis, Lower; à Amsterdam, avec Ruisch et Swammerdam, etc. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fit paraître ses expériences sur le pancréas, organe que les médecins-chimistes du temps, Sylvius del Boë, Degraaf, considéraient comme fournissant un suc acide favorable à la digestion, qu'ils disaient être une fermentation, et que Brunn prouve être une glande analogue aux salivaires, et versant dans le premier des intestins un suc à peu près analogue à la salive qui est versée dans la bouche : *Experimenta nova circa pancreas, accedit diatriba de lympha et genuino pancreatis usu*, Amsterdam, 1682, in-8°.; Leyde, 1709, 1722, in-8°. Il revint ensuite en Allemagne pratiquer la médecine avec un grand succès. En 1685, l'académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom d'*Hérophile*, et trouva en lui un collaborateur zélé. En 1687, il fut nommé professeur de médecine à Heidelberg, y publia de nouveau son traité du pancréas, et de plus : *Dissertatio anatomica de glandulâ pituitaria*, Heidelberg, 1688, in-4°.; *Glandulæ duodeni, seu pancreas secundarium detectum*, Francfort et Heidelberg, 1715, in-4°. Dans ce dernier ouvrage, il décrit ces petits organes placés à la surface de la membrane interne des intestins, et destinés à y verser un suc qui tout à la fois concourt à la garantir du contact des matières alimentaires, à préparer l'élaboration de celles-ci, et à faciliter leur progression; Brunn les appelle des glandes, et y a attaché son nom; mais la précision plus grande qu'on a portée de nos jours dans l'étude de l'anatomie, a fait signaler la différence de texture qui existe entre les glandes proprement dites et ces petits organes secréteurs, et leur a fait donner le nom de follicules. Quoi qu'il en soit, par leur nombre, ils fournissent un fluide presque aussi abondant que celui qui vient du pancréas, et c'est à cause de cela qu'on désigna leur ensemble sous le nom de second pancréas, et plus particulièrement les points où, groupés en certaine quantité, ils semblent former un organe isolé, d'un certain volume. Du reste, si cette découverte assez importante doit transmettre infailliblement à la postérité

le nom de Brunn, il est certain d'autre part qu'il fut, parmi les médecins de l'Europe, un de ceux qui y jouit pendant sa vie de la réputation la plus étendue. Il fut revêtu de la confiance de plusieurs souverains. Il mourut à Manheim le 2 octobre 1727, âgé de soixante-quatorze ans. On doit aux soins d'un de ses fils, Jean-Jacques de Brunn, médecin aussi, un ouvrage posthume de Jean-Conrad de Brunn : *Methodus tuta ac facilis citrà salivationem curandi luem veneream*, 1739, in-4°. C. et A.

BRUNNEMANN (Jean), jurisconsulte et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, né en 1608 à Cologne-sur-la-Sprée, fit ses études à Wittenberg, et ne s'occupa pendant long-temps que de théologie : forcé d'abandonner cette carrière, à cause de la faiblesse de sa voix, qui ne lui permettait pas de parler en public, il s'adonna à la jurisprudence, et a laissé d'utiles monuments de ses travaux. Son principal ouvrage est son *Commentaire sur les Pandectes et sur le Code*, Leipzig, 1714; Genève, 1755 et 1762, 4 vol in-fol. La première édition du *Commentaire sur le Code* est de 1663, et la première du *Commentaire sur le Digeste*, de 1670. On a encore de lui plusieurs traités estimés, entr'autres : I. *De jure ecclesiastico*, Francfort, 1709, in-4°., et avec des additions de Samuël Stryck, Francfort-sur-l'Oder, 1681, in-4°.; II. *Processus civilis et criminalis*, ibid., 1737; III. *Collegium irenico-politicum de tractatibus pacis*; IV. *Consilia academica*; V. *Jus institutionum controversum*, etc. Il mourut à Francfort, le 5 décembre 1672.—Son neveu, Jacques Brunnemann, né à Colberg en 1674, mort à Stargard 1735, a laissé un ouvrage intéressant, intitulé : *Introductio in juris publici prudentiam*, Halle, 1702, in-4°. G—t.

BRUNNER (André), jésuite allemand, né à Halle dans le Tyrol, en 1589, mort le 20 avril 1650, était très versé dans la connaissance des antiquités et de l'histoire. Son principal ouvrage, intitulé : *Annales virtutis et fortunæ Boiorum, à primis initiis ad annum* 1314, publié d'abord à Munich en 1626, 1629 et 1637, 3 vol. in-8°., lui a valu le surnom de *Tite-Live bavarois*; il l'écrivit par ordre de Maximilien, duc, puis électeur de Bavière, et la poussa jusqu'au commencement du règne de Louis de Bavière, en 1314 : il n'osa continuer, persuadé que l'histoire de ce prince le brouillerait infailliblement avec Maximilien, ou avec la cour de Rome. Cet ouvrage a été réimprimé avec les *Annales Boiorum*, d'Adlzreiter (*Voy.* Adlzreiter), Francfort, 1710, in-fol., par les soins de Ferdinand Louis de Bresler, et d'Aschenburg, sénateur de Breslau, avec une préface de Leibnitz. On a encore de Brunner : I. *Fasti Mariani*, qu'il publia, sans y mettre son nom, en allemand et en latin; II. *Excubiæ tutelares Ferd. Mariæ ducis Bavariæ cunis appositæ*, Munich, 1637. On y trouve soixante portraits des ducs de Bavière, gravés par Kilian. Baillet lui a attribué aussi le *Collegium Monachiense*. G—t.

BRUNNER (Balthazar), médecin, né à Halle en Saxe, en 1533, fit ses études à Jéna et à Leipzig, voyagea en Italie, en Espagne, en Angleterre, en France, et, de retour en Allemagne, refusa plusieurs chaires qui lui furent offertes, pour se borner à pratiquer la médecine dans sa patrie. Il accepta cependant la charge de médecin du prince d'Anhalt. Il s'occupa beaucoup de chimie, et dépensa,

dit-on, plus de 16,000 écus à chercher la pierre philosophale. Il mourut à Halle en 1604. On a de lui un *Traité sur le scorbut*, et des *Consilia medica, summo studio collecta et revisa à Laur. Hoffmanno*, Halle, 1617, in-4°., Francfort, 1727, in-4°. Son ouvrage *De morbis mesenterii*, que Stubendorf, dans sa préface à Eugalénus, avait promis de publier, n'a point paru. — BRUNNER (Martin), savant helléniste, et professeur à Upsal, publia une bonne édition du traité de Paléphate, *De incredibilibus*, gr.-lat., Upsal, 1663, in-8°. Il mourut en 1679. G—T.

BRUNO (S.), fondateur de l'ordre des chartreux, naquit à Cologne vers l'an 1030, d'une famille noble et ancienne qui subsistait encore en Allemagne au milieu du 18e. siècle. Ses parents vertueux le firent élever sous leurs yeux dans l'école de la collégiale de Saint-Cunibert, à laquelle l'évêque S. Annon l'attacha par un canonicat. Attiré par la réputation dont jouissait alors l'école de Reims, il y parcourut avec distinction la carrière de toutes les sciences, et excella surtout dans la théologie. L'archevêque Gervais, ravi de ses progrès et de sa sagesse exemplaire, lui conféra d'abord la dignité de scolastique, dont dépendait l'instruction des clercs, puis celle de chancelier, qui lui donnait la direction des écoles publiques de la ville, et l'inspection sur toutes les grandes études du diocèse. Il eut pour disciples des hommes qui rendirent son nom célèbre, et dont plusieurs furent depuis élevés aux plus éminentes dignités de l'église, entr'autres Odon, qui devint pape sous le nom d'*Urbain II*. Manassès, usurpateur simoniaque du siége de Reims, tyran oppresseur de tous ses diocésains, ayant été cité au concile d'Autun, en 1077, Bruno et deux autres chanoines, s'y portèrent pour ses accusateurs. Manassès, condamné par contumace, et déclaré suspendu de ses fonctions, déchargea sa fureur sur les trois membres de son chapitre, enfonça leurs maisons, pilla leurs propriétés, vendit leurs prébendes, et les força de se réfugier au château du comte de Roucy, pour mettre leurs personnes à l'abri de ses violences. Tant de déréglements le firent enfin déposer au concile de Lyon, en 1080. Le chapitre de Reims jeta les yeux sur Bruno pour lui succéder; mais la vue des désordres de Manassès lui avait inspiré depuis long-temps le projet d'aller vivre dans la solitude. Il s'arracha donc aux empressements de ses confrères, et se retira à Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres, où il passa quelque temps dans les exercices de la vie monastique, avec deux amis qui l'avaient suivi dans cette retraite. L'apparition miraculeuse du chanoine de Paris, Raymond, à laquelle la tradition des chartreux attribuait la conversion de leur fondateur, est une fable ignorée des auteurs contemporains; les premiers qui en ont parlé écrivaient cent-cinquante ans après la mort de S. Bruno; elle est aujourd'hui rejetée par tous les bons critiques : elle a même été retranchée du bréviaire romain sous Urbain VIII. Bruno et six de ses compagnons, voulant mener une vie encore plus retirée, allèrent trouver S. Hugues, évêque de Grenoble, qui les conduisit lui-même, en 1084, dans le désert appelé *Chartreuse*, à quatre lieues de cette ville, désert affreux, d'un abord presque inaccessible, qui donna depuis son nom à l'ordre célèbre qui y prit naissance. Ce fut là, dans une étroite vallée, dominée par deux rochers escarpés, cou-

ronnés de bois, couverts une grande partie de l'année de neiges et de brouillards épais, que Bruno et ses compagnons construisirent un oratoire, de petites cellules isolées, comme les anciennes laures de la Palestine, et jetèrent les fondements d'un des plus saints ordres monastiques. Les habitants de ce désert se multiplièrent en peu d'années. Ils bâtirent leur église sur une hauteur, qu'ils entourèrent de leurs cellules, où ils logeaient d'abord deux à deux. Bientôt après, chacun eut la sienne. Leurs successeurs, en abattant les bois, formèrent des jardins à force de travail et d'art. Ils établirent des usines, firent exploiter les mines, animèrent l'industrie, et vivifièrent ainsi par leurs soins un lieu qui semblait n'être destiné qu'à un repaire de bêtes féroces. Pierre le Vénérable, cinquante ans après leur établissement, faisait le tableau suivant de leur genre de vie: « Ils sont les plus pauvres de » tous les moines; la vue seule de leur » extérieur effraye. Ils portent un » rude cilice, affligent leur chair par » des jeûnes presque continuels, et » ne mangent que du pain de son, en » maladie comme en santé. Ils ne con- » naissent point l'usage de la viande, » et ne mangent de poisson que quand » on leur en donne. Les dimanches et » les jeudis, ils vivent d'œufs et de » fromage : des herbes bouillies font » leur nourriture les mardis et les sa- » medis; les autres jours de la se- » maine, ils vivent de pain et d'eau. » Ils ne font par jour qu'un seul re- » pas, excepté dans les octaves de » Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de » la Pentecôte et de quelques autres » fêtes. La prière, la lecture et le tra- » vail des mains qui consiste prin- » cipalement à copier des livres, sont » leur occupation ordinaire. Ils réci- » tent les petites heures de l'office di- » vin dans leurs cellules, lorsqu'ils » entendent sonner la cloche; mais ils » s'assemblent à l'église pour chanter » Vêpres et Matines; ils disent la Mes- » se les dimanches et les fêtes. » Bruno vivait paisiblement dans son désert, chéri de ses disciples comme un père l'est de ses enfants, lorsqu'Urbain II, dont il avait été le maître, l'appela, en 1089, auprès de lui pour l'aider de ses conseils dans le gouvernement de l'Église. Il obéit contre son gré, et fut suivi de tout son troupeau, qui, bientôt après, dégoûté du séjour de Rome, revint à la chartreuse sous la conduite de Landwin. La dissipation de la cour romaine ne lui convenait point; ses instances auprès du pontife pour obtenir la permission de regagner sa retraite furent sans effet; il refusa l'archevêché de Reggio, qu'Urbain voulait lui conférer sur les instances du clergé et du peuple; mais enfin, il lui fut permis, en 1094, d'aller fonder une seconde chartreuse dans la solitude *della Torre*, au diocèse de Squillace, en Calabre. Il y reprit son ancien genre de vie, gouverna cette nouvelle colonie avec la même sagesse qu'il avait gouverné la première, et mourut saintement, entre les bras de ses disciples, le 6 oct. 1101. Léon X, en 1514, autorisa les chartreux à célébrer un office propre en son honneur, ce qui fut regardé comme une vraie béatification. Grégoire XV, en 1623, étendit cet office à toute l'Église, et, dès ce moment, son nom fut inscrit sur le catalogue des saints. Bruno n'avait point donné de règle particulière à ses disciples. Guigues, 5ᵉ. général de l'ordre, rédigea, en 1228, les usages et les coutumes qui s'étaient transmises depuis le saint fondateur. Plusieurs chapitres généraux y ajoutèrent de nouveaux statuts. De tout cela, il se forma un code complet en 1581, qui, ayant été

approuvé quelques années après par Innocent IX, produisit ce qu'on appelle *la Règle des Chartreux*. Cet ordre a toujours été regardé comme le plus parfait modèle de la vie contemplative; il n'a jamais eu besoin de réforme, quoique la règle primitive ait subi quelques modifications : ce qu'on peut attribuer à son entière séparation du monde et à la vigilance des supérieurs. Avant les nouvelles suppressions commencées par Joseph II, il possédait, dans les différents états catholiques, cent soixante-douze maisons, divisées en seize provinces, dont chacune avait deux visiteurs. Il y avait dans ce nombre quatre couvents de femmes; on avait même un peu adouci la règle en leur faveur, à cause de la délicatesse de leur sexe, surtout relativement à l'article du silence. S. Bruno était l'un des plus savants hommes de son temps. Ses Commentaires sur les Psaumes et sur les épîtres de S. Paul, ouvrage solide, clair, précis, d'un latin qui ne le cède à aucun des autres écrivains de la même époque, prouvent qu'il était versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu, et dans celle des SS. Pères. Presque tous les premiers compagnons de sa retraite avaient fait de bonnes études. Il transmit le même goût à ses disciples, recommanda qu'on établît des bibliothèques dans chaque maison, et qu'on les fournît de bons livres. Une de leurs principales occupations, comme on l'a déjà dit, était de ramasser et de copier d'anciens manuscrits. Le bienheureux Guigues en fit un article capital de ses statuts. Chaque particulier n'était pas libre de corriger arbitrairement les endroits défectueux; il fallait que la correction subît l'examen du chapitre de la maison. Voilà comment leur travail en ce genre a contribué à conserver la pureté du texte de la *Bible* et des Pères, et comment les bibliothèques des chartreux ont fourni un grand nombre de manuscrits précieux aux nouveaux éditeurs de ces sortes d'ouvrages. Nous avons trois éditions des œuvres de S. Bruno; la première de Paris, 1524, in-fol, par Josse Badius, sur les manuscrits que lui avait procurés Bibaucius, général des chartreux; cette édition, en bon papier, beaux caractères, avec des planches en bois, qui représentent l'histoire du chanoine de Paris, est rare et recherchée : les deux autres éditions, données par le chartreux Petréius, sont de Cologne, 1611 et 1640, in-fol. Mais, à la réserve des Commentaires sur les Psaumes et sur S. Paul, et des deux lettres, l'une à ses frères de la chartreuse, et l'autre à Raoul le Vert, qui a été traduite en français par Leroy de Haute-Fontaine, dans sa solitude chrétienne, les autres ouvrages renfermés dans ces éditions, et attribués à notre saint, sont, les uns de Bruno d'Asti, et les autres de Bruno de Wurtzbourg. On trouve la confession de foi qu'il fit à sa mort dans le 4e. tome des *Analecta* de D. Mabillon. On a plusieurs Vies du saint, en latin, en français et en espagnol; la meilleure est celle qu'en a donnée le P. de Tracy, théatin, Paris, 1786, in-12. On connaît les belles peintures représentant son histoire, en vingt-deux tableaux, dont Le Sueur avait orné le cloître des chartreux de Paris. Elles ont été transportées dans la galerie du sénat-conservateur, et réparées des dégradations qu'elles avaient souffertes. T—D.

BRUNO, ou BRUNON (S.), né à Soléria, dans le diocèse d'Asti en Piémont, où il devint chanoine de la cathédrale, disputa fortement contre Bérenger au concile de Rome, en 1077, devant Grégoire VII, qui

le fit évêque de Segni dans la Campanie. Il quitta ce siége en 1104, pour aller embrasser la vie monastique au mont Cassin, dont il devint abbé en 1107; mais Paschal II, pressé par les sollicitations des habitants de Segni, l'obligea de reprendre le gouvernement de son ancienne église, où il mourut en 1123, et fut canonisé en 1183, par le pape Luce III. D. Marchesi, moine et doyen du mont Cassin, donna, en 1652, à Venise, une édition de ses œuvres, avec une bonne dissertation, dans laquelle il explique les endroits qui offrent des difficultés, 2 vol. in-fol. On y trouve, 1°. cent quarante-cinq sermons ou homélies, dont la plupart ont quelquefois été imprimés sous le nom d'Eusèbe d'Emèse, et d'autres fois sous celui du saint fondateur des chartreux; 2°. un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, inséré mal à propos parmi les œuvres de S. Thomas d'Aquin; 3°. divers Traités sur le Cantique de Zacharie, sur l'incarnation et la sépulture de J.-C., sur le sacrifice offert avec du pain azyme, sur les sacrements, les mystères et les rits ecclésiastiques, à la suite duquel est la Vie de Léon IX; 4°. deux Lettres, où il blâme la conduite de Paschal II, qui, pour recouvrer sa liberté, accorda les investitures à l'empereur Henri; et d'autres ouvrages écrits d'un style clair et précis, et qui donnent une idée avantageuse de l'érudition de l'auteur et de sa piété. On a encore de S. Bruno: *Expositio de consecratione ecclesiæ, deque vestimentis episcopalibus*, imprimée dans le tome XII du *Spicilége* de d'Achery. T.—D.

BRUNO, dit *le Grand*, archevêque de Cologne, 3e. fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon Ier., eut une grande influence dans les affaires de son temps. Othon étant parvenu à l'empire, lui confia l'administration du duché de Lorraine, l'employa dans diverses négociations, et, forcé de se rendre en Italie, le laissa à la tête des affaires de l'état. Bruno, étant allé en France pour concilier des différends qui s'étaient élevés entre cette cour et Othon, tomba malade à Compiègne, se fit transporter à Reims, et y mourut le 11 octobre 965. C'était un prélat éclairé; il avait étudié avec soin les lettres grecques et latines, et se faisait accompagner partout de savants qu'il protégeait. On lui attribue des *Commentaires sur les livres de Moïse*, et quelques *Vies de Saints*. — BRUNO, bénédictin allemand, qui vivait à la fin du 11e. siècle, a écrit une histoire intéressante *De bello Saxonico*, de 1073 à 1082, qui se trouve dans les *Scriptor. rer. Germ.* de Freher. L'auteur y traite avec beaucoup de sévérité l'empereur Henri IV. G—T.

BRUNO (GIORDANO), en latin, *Brunus*, naquit, de parents nobles, à Nole, dans le royaume de Naples, vers le milieu du 16e. siècle. Son éducation fut extrêmement soignée. Aux sciences mathématiques et philosophiques, il joignit l'étude des lettres et de la théologie, annonçant dès sa jeunesse une mémoire heureuse, une conception facile, un esprit ardent et porté naturellement à l'enthousiasme. Le désir d'accroître ses lumières le fit entrer dans l'ordre des dominicains; mais les mœurs corrompues de ses compagnons de cloître, et les difficultés sans nombre que présentaient à son esprit les dogmes de l'église romaine, ne tardèrent pas à le dégoûter de son nouvel état. Il abandonna donc son couvent, sa patrie, et se retira à Genève vers l'an 1580. Dans cette ville, il embrassa le calvinisme; mais, peu sa-

tisfait encore de cette nouvelle religion, il quitta Genève au bout de deux ans, passa par Lyon, Toulouse, et se rendit à Paris en 1582, ainsi que le prouve l'impression de plusieurs livres qu'il y publia. Ne pouvant y occuper une chaire, à cause de sa religion, il se fit professeur extraordinaire de philosophie, et se mit à fronder publiquement la doctrine d'Aristote, qui comptait alors de nombreux partisans. Les désagréments que lui attirèrent ses opinions le contraignirent à passer en Angleterre : ce dut être en 1583, comme on le verra plus loin. Ce fut à Londres qu'il publia son fameux livre de l'*Expulsion de la bête triomphante*, et plusieurs autres du même genre. Bruno quitta l'Angleterre en 1586, et se transporta à Wittenberg, où il paraît avoir enseigné la philosophie. Il y demeura jusqu'en 1588, passa de Wittemberg à Prague, de Prague à Brunswick, puis à Helmstaedt, et se trouvait à Francfort en 1591. Le désir imprudent de revoir sa patrie le conduisit, en 1598, à Venise, où il fut arrêté, renfermé dans les prisons de l'Inquisition, ensuite transféré à Rome. Il languit dans les cachots de cette ville, pendant deux années, qu'on nous représente comme un délai charitable offert à sa rétractation. Enfin, le 9 févr. 1600, on lui lut sa sentence de mort; on le dégrada, puis on le livra au bras séculier. Cette horrible sentence fut exécutée le 17 février : on conduisit Bruno dans le champ de Flore, lieu ordinaire des auto-da-fés, et son corps fut livré aux flammes. On rapporte, qu'après la lecture de son arrêt, il dit à ses juges : « Cette sentence, prononcée au nom » d'un Dieu de miséricorde, vous fait » peut-être plus de peur qu'à moi-» même. » Il est difficile, sans doute, d'exposer d'une manière à la fois claire et succincte les opinions philosophiques de Bruno. Que Scioppius, le fanatique Lacroze et beaucoup d'autres lui aient prodigué les injures, cette intolérance a peu de quoi surprendre. Brucker le qualifie de *semi-pythagoricien*, et cette appréciation nous paraît assez juste. En effet, on retrouve dans les écrits de Bruno : « Que l'Esprit est le Dieu » par excellence, infus dans tous les » êtres; que Dieu est la monade prin» cipiante, source de tous nombres, » simplicité de toutes grandeurs, sub» stance de toutes compositions; que » Dieu, sa puissance et ses œuvres » sont infinis; qu'il est une essence » simple, homogène, immobile, in» divisible, sans oppositions, sans » composition intérieure; qu'ainsi sa » volonté est une, au-dessus de toutes » choses, et qu'elle ne peut être em» pêchée ni par elle, ni hors d'elle; » que la nécessité et la liberté sont » *unum et idem;* que la substance des » corps est une, immortelle, impéris» sable, qu'ainsi l'univers, assem» blage de tous les corps, est un; » d'où l'on doit conclure que la na» ture des esprits ne diffère point de » celle des corps, et que, par con» séquent, l'essence divine est la » même chose que la matière; qu'il » existe ou peut exister un nombre » infini de mondes, semblables au » nôtre, puisque l'espace est infini; » que ces mondes ne sauraient se » nuire, car, dans l'infini, le milieu » est partout; que, puisque l'espace » est infini, l'univers n'a aucune for» me, car ce qui est infini ne peut en » avoir; que le bien et le mal, l'utile » et le nuisible, le juste et l'injuste ne » sont rien par eux-mêmes, et n'exis» tent que par comparaison; qu'en » effet, la puissance infinie de Dieu » ne pourrait avoir lieu, s'il existait » simultanément un principe infini

» du mal; que les atomes sont le fondement et la base de toutes choses; » mais qu'ils ont été mis en mouvement par l'esprit de Dieu, ame du » monde, etc. » On lui attribue, en outre, l'opinion de la métempsycose, et l'on prétend que ses spéculations philosophiques ont été fort utiles à Descartes. Les ouvrages de Bruno sont presque tous d'une excessive rareté, et méritent d'être décrits avec soin, d'autant plus que Nicéron en a omis plusieurs; ce sont: I. *De umbris idearum, implicantibus artem quærendi, inveniendi, judicandi, ordinandi, et applicandi*, Paris, Ægidius Gorbinus, 1582, in-8°. Ce livre est dédié à Henri III; il contient deux pièces, l'une intitulée *De umbris idearum*, l'autre, *Ars memoriæ*. II. *Cantus circæus, ad eam memoriæ praxim ordinatus quam ipse judiciariam appellat*, Paris, 1582, in-8°., et non 1583, comme le dit Nicéron; III. *De compendiosâ architecturâ et complemento artis Lullii*, Paris, 1582, in-16. Bruno s'y donne l'épithète de *Philothée*. On ne peut nier que cet auteur ait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries de Raymond Lulle, dont il n'est personne aujourd'hui qui ne reconnaisse l'inanité. Si quelque chose pouvait l'excuser, ce serait la réputation, alors colossale, du Maïorquain, et l'ignorance des temps où vivait Bruno. IV. *Candelajo, commedia de Bruno Nolano, achademico di nulla achademia, detto il Fastidito* (*In tristitia hilaris, in hilaritate tristis*), Paris, Guillaume Julien, 1582, in-12, 146 feuillets. Cette comédie est en cinq actes et en prose; l'auteur a pour objet d'y tourner en ridicule l'avarice et la pédanterie. On y retrouve la confusion, le mauvais goût, et les imbroglio des anciennes comédies italiennes; elle a été traduite en français, sous le titre de *Boniface et le Pédant*, Paris, 1633, in-8°., avec deux prologues. V. *Explicatio triginta sigillorum ad omnium scientiarum et artium inventionem, dispositionem et memoriam*, etc., sans nom de lieu ni date, in-8°. Il y a apparence que ce livre a été imprimé à Londres en 1583 ou 84, ainsi que semble le prouver la dédicace à Michel de Castelnau, seigneur de la Mauvissière, ambassadeur de France en Angleterre. L'ouvrage est divisé en quatre parties, dont la dernière a pour titre: *Recens et completa ars reminiscendi*; la deuxième, *Explicatio sigillorum*, est réimprimée à Francfort, 1591, à la suite du traité *De imaginum compositione*. VI. *Spaccio de la Bestia trionfante, proposto da Giove, effettuato dal conseglo, revelato da Mercurio, recitato da Sophia, udito da Saulino, registrato dal Nolano, diviso in tre dialogi, subdivisi in tre parti*, Paris (Londres), 1584, in-8°. Ce célèbre ouvrage, écrit avec autant d'esprit que de finesse, est dédié au chevalier Philippe Sidney. L'idée en est neuve, et prête facilement aux allusions. Jupiter, irrité de voir son culte négligé, fait comparaître devant lui les quarante-huit constellations, parmi lesquelles il veut établir une réforme. Momus lui représente que tout le mal vient de ce que l'on a donné aux astres le nom des Dieux, que leurs aventures scandaleuses ont rendu l'objet du mépris des mortels. Il propose, en conséquence, de substituer à ces noms ceux des vertus. Ainsi, Hercule est appelé la Valeur; le Dragon, la Prudence; Callisto, la Vérité; le Triangle, la Fidélité. L'Eridan, comme se trouvant à la fois au ciel et sur la terre, reçoit le privilége d'être partout et

nulle part : qui boira de ses eaux, sera comme s'il n'avait point bu; qui mangera de ses poissons, comme s'il n'avait rien mangé; qui l'invoquera, comme s'il n'invoquait aucun Dieu. Le Grand Chien, image de la chasse destructrice, est renvoyé en Angleterre, et remplacé par la destruction des tyrans, la vigilance et l'amour de la patrie. Le Centaure leur donne plus de mal : Momus remarque en lui l'union hypostatique des deux natures (d'homme et de cheval) : il objecte, en outre, que ce mythe présente trois personnes en une, le Dieu, l'Homme, la Bête; ce qui, ajoute-t-il, n'est pas trop facile à comprendre. Jupiter lui répond que c'est un mystère, dont on doit faire un article de foi. Enfin, après bien des débats, Jupiter confie au Centaure le ministère de l'Autel, sur quoi Momus observe qu'il pourra servir à la fois de sacrificateur et de victime. Telle est, en peu de mots, l'idée de cette plaisanterie, dans laquelle on doit entendre, par la *Bête triomphante*, non le Pape, comme le prétend Scioppius, mais la Superstition en général. Qui connaîtrait les vociférations de Lacroze contre ce livre, serait bien étonné du passage suivant du *Spectateur* : « J'ai lu cet ouvrage, dit-il, » avec le préjugé qu'il contenait des » arguments fort redoutables ; mais » il y a si peu à craindre de cette » lecture, que je me hasarderai à » rendre ici un fidèle compte du plan » que l'auteur a suivi. » Le *Spaccio* a été traduit en anglais, par Jean Toland, Londres, 1713, in-8°., édition tirée à un petit nombre d'exemplaires, et dont le frontispice existe en italien et en anglais. L'abbé Louis Valentin de Vougny, conseiller de grand'chambre, et chanoine de Notre-Dame, mort le 25 janvier 1754, a donné : *le Ciel réformé, essai de traduction de partie du Spaccio*, sans date ni nom de ville, 1750, 1754, in-8°. Ce n'est qu'un très court fragment du livre de Bruno. VII. *La Cena de le ceneri; descritta in cinque dialogi, per quattro interlocutori, con tre considerazioni circa doi suggesti* (Londres), 1584, in-8°. Ce livre, dédié à de la Mauvissière, est ainsi nommé, parce qu'on suppose que les dialogues symposiaques qui le composent ont eu lieu le jour des Cendres. L'édition de 1580, que cite Duverdier, n'a jamais existé. VIII. *De la causa, principio e uno*, Venise (Londres), 1584, in-8°. IX. *De l'infinito, universo, e mondi*, Venise (Londres), 1584, in-8°. Ces deux ouvrages sont encore dédiés à de la Mauvissière. X. *De gli heroici furori*, Paris, Baïus (Londres), 1585, in-8°., dédié au chevalier Sidney. XI. *Cabala del Cavallo Pegaseo, in tre dialogi. l'Asino Cillenico*, Paris, Baïus (Londres), 1585, in-8°. Ce livre, dont il n'existe qu'un seul exemplaire en France, celui du duc de la Vallière, maintenant à la Bibliothèque impériale, est dédié à dom Sapatino, abbé; on en trouvera une courte description dans la *Bibliographie de Debure*. XII. *Figuratio Aristotelici physici auditûs, ad ejusdem intelligentiam atque retentionem per 15 figuras explicanda*, Paris, Pierre Chevillot, 1586, in-8°. Cet ouvrage est imprimé à Londres ou en Allemagne. XIII. *De lampade combinatoriâ Lullianâ* (Wittenberg), 1587, in-8°., dédié au sénat de cette ville. XIV. *De progressu et lampade venatoriâ logicorum* (Wittenberg), 1587, in-8°. XV. *De specierum scrutinio et lampade combinatoriâ Raymundi Lullii*, Prague, G. Nigrinus, 1588, in-8°. Ces trois derniers opuscules se trouvent aussi dans l'édition des ouvrages

de R. Lulle, Strasbourg, 1617, in-8°. XVI. *Acrotismus, seu rationes articulorum physicorum adversus peripateticos Parisiis propositorum*, Wittenberg, Zacharie Craton, 1588, in-8°. XVII. *Oratio valedictoria ad auditores in academiâ Wittenberg.*, ibid, Z. Craton, in-4°., prononcée le 8 mars 1588; elle se trouve aussi dans les *Acta philosoph.* d'Heuman. XVIII. *Articuli centum et sexaginta adversus mathematicos et philosophos*, Prague, 1588, in-8°. XIX. *Oratio consolatoria, habita in acad. Juliâ*, Helmstæd, 1589, in-4°., discours prononcé le 1er. juillet, sur la mort du prince de Brunswick. XX. *De imaginum, signorum et idearum compositione, ad omnia inventionum, dispositionum et memoriæ genera, lib. tres*, Francfort, J. Wechel, 1591, in-8°., dédié à J. Henri Haincellius. XXI. *De Triplici, Minimo et Mensura, ad trium speculativarum scientiarum et multarum activarum artium principia*, Francfort, ibid, 1591, in-8°. Cet ouvrage, en vers, avec un commentaire en prose, est dédié au prince Henri Jules de Brunswick. Il paraît certain que Bruno quitta Francfort avant que ce livre fût mis en vente. XXII. *De Monade, numero et figura liber consequens. Quinque de minimo, magno et mensura*, Francfort, 1591, in-8°.; ibid, 1614, in-8°. Les deux derniers ouvrages de Bruno n'ont pas été publiés par lui; ce sont: XXIII. *Summa terminorum metaphysicorum*, donnée par Raphaël Eglin, son disciple, Zurich, Jean Wolph, 1595, in-4°.; Marpurg, 1609, in-8°. XXIV. *Artificium perorandi, à J. Henrico Alstedio traditum*, Francfort, Ant. Hummius, 1612, in-8°. On peut, sur Bruno, consulter Bayle, et surtout Chaufepié, les *Mémoires de Nicéron*, tome XVII, Toppi et Nicodemo, *Biblioth. Napoletana*, et les *Entretiens sur divers sujets d'histoire*, par Lacroze, page 284. D.L.

BRUNO, ou plutôt BRAUN (Samuel), chirurgien, né à Bâle, vers la fin du 16e. siècle, fut, dès sa jeunesse, animé du désir de parcourir les contrées lointaines. Il alla en Hollande, s'embarqua, en 1611, à bord d'un navire qui allait au Congo, et, jusqu'en 1621, fit trois voyages le long de la côte d'Afrique jusqu'à Angola, et deux voyages dans la Méditerranée. Ses relations n'ont pas tant pour objet les détails de la navigation, que ceux des actions où il s'est trouvé et des pays qu'il a vus, et où il a séjourné; l'exactitude de ses observations se trouve confirmée par les rapports des voyageurs qui, postérieurement, ont vu les mêmes contrées. Comme chirurgien, son attention se porte sur les effets pernicieux du climat de la côte d'Afrique, mortel pour les Européens qui ne sont pas tempérants. De retour de ses voyages, Bruno en écrivit la relation en allemand. Elle a été publiée par les héritiers de De Bry, dans leur collection allemande des petits voyages en 1625, puis traduite en latin, et insérée, comme supplément, à la suite de la 1re. partie de leur édition latine des petits voyages, sous ce titre: *Appendix regni Congo quâ continentur navigationes quinque Samuelis Brunonis civis et chirurgi Basileensis*, etc., 1625, avec des figures. Cet appendix n'a été imprimé qu'une fois. Le traducteur signe *J. L. Gotefridus;* Meusel pense que c'est un nom qui désigne J. Ph. Abelin. Les estampes jointes aux relations de Bruno paraissent avoir été imaginées d'après ses récits, et pour orner le texte. Ce qu'elles offrent

de plus intéressant est la forme des habitations des nègres. E—s.

BRUNO (JACQUES-PANCRACE), médecin célèbre, né à Altorff, le 23 janvier 1629, étudia son art, d'abord à Jéna et à Padoue, et se fit recevoir docteur à Altorf; pratiqua la médecine à Nuremberg, et enfin, en 1662, il fut nommé professeur à Altorff, où il mourut en 1709. Il a beaucoup écrit. Outre quelques ouvrages d'autrui qu'il a fait paraître, comme l'*Isagoge medica* d'Hoffmann, le *Judicium de sanguine, vená sectá, dimisso*, de J. de Jessen, on a de lui : I. *Oratio de vitâ, moribus et scriptis Gaspari Hoffmanni*, Leipzig, 1664, 1678, in-12; II. *Dogmata medicinæ generalia in ordinem noviter redacta*, Nuremberg, 1670, in-8°.; III. *Remoræ ac impedimenta purgationis in scriptis Hippocratis detecta*, Altorff, 1676, in-4°.; IV. *Castellus renovatus, hoc est, lexicon medicum Bartholomæi Castelli, correctum et amplificatum*, Nuremberg, 1682, in-4°.; Leipzig, 1713, in-4°.; Padoue, 1713, 1721, in-4°.; Genève, 1748, in-4°., etc.; V. *Mantissa nomenclaturæ medicæ hexaglottæ, vocabula latina ordine alphabetico, cum annexis arabicis, hebræis, græcis, gallicis et italicis proponentis*, Nuremberg, 1682, in-4°.; VI. *Epitome elementa veræ medicinæ complectens*, Altorff, 1696, in-8°.; VII. *Monita et porismata medicinæ miscellanea*, Altorff, 1698, in-4°. Il a laissé des Commentaires sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, et plusieurs autres traités de médecine qui n'ont jamais été publiés. C. et A.

BRUNON, évêque de Wurtzbourg, dit *Herbipolensis*, oncle paternel de l'empereur Conrad II, était fils de Conrad, duc de Carinthie. Il naquit en Saxe, et fût élevé, en 1033, à l'épiscopat. C'était un prélat recommandable par sa science et par sa vertu. Il fut écrasé, le 17 mai 1045, sous les ruines de sa salle à manger. Nous avons de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des Commentaires sur le Pentateuque, où il fait usage des obeles et des astérisques, à la manière d'Origène, pour marquer les différences du texte hébreu et des Septante d'avec l'ancienne Vulgate; d'autres Commentaires du même sur le *Psautier* et sur les cantiques de l'ancien et du nouveau *Testament*; des Traités de piété, mis quelquefois sous le nom de S. Bruno; des explications du *Symbole des Apôtres* et de celui de S. Athanase, qui ont été imprimées à Cologne en 1494, et se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. T—D.

BRUNOI. *Voy*. PARIS DE MONTMARTEL.

BRUNON. *Voy*. LÉON IX.

BRUNQUELL (JEAN-SALOMON), jurisconsulte allemand, né à Quedlinbourg en 1693, étudia le droit à Jéna et à Leipzig, et professa ensuite cette science à Jéna, avec un grand succès. Il reçut en 1733, des ducs de Saxe-Gotha, et de Saxe-Eisenach, le titre de conseiller aulique, que lui conféra aussi le roi d'Angleterre en 1735, en l'appelant à professer le droit à l'université de Göttingue. Brunquell y mourut le 21 mai 1735, peu de mois après son arrivée. Son principal ouvrage est son *Historia juris romano-germanici*, Jéna, 1727, in-8°. Une grande érudition et une critique judicieuse rendent cette histoire très recommandable. La 3e. édition (Amsterdam, 1740, in-8°.), plus ample et plus correcte, est augmentée de la vie de l'auteur. Parmi les autres écrits de Brunquell, les plus importants sont : I. *Dissertationes de*

criminum abolitione; de codice Theodosiano ejusque in Justinianeo usu, de picturâ honestâ et utili; de usu Linguæ germanicæ veteris in studio juris feudalis Longobardico; II. une édition des *Observationes juris canonici*, d'Innocent Ciron, qu'il fit précéder d'une Dissertation *De utilitate ex historiâ atque antiquitatibus sacris in jurisprudentiæ ecclesiasticæ studio capiendâ*, 1726; III. *Isagoge in universam jurisprudentiam*. La mort l'empêcha d'en publier les dernières parties. Ses nombreuses Dissertations ont été recueillies et publiées par H. Z. O. Kœnig, sous le titre d'*Opuscula ad historiam et jurisprudentiam spectantia*, Halle, 1774, in-8°. On y trouve aussi sa Vie. G—T.

BRUNSCHWYG, ou BRUNSWICH (Jérôme), chirurgien et apothicaire de Strasbourg, naquit vers le commencement du 15e. siècle, et parvint à une extrême vieillesse. Suivant Ranzov, il mourut dans la 110e. année de son âge. Il a publié *Von dem Cyrurgicus*, etc. (ou *du Chirurgien*, etc.), Strasbourg, 1397 (1497), in-fol., fig. en bois, livre singulier et rare. Il fit imprimer dans la même ville, en 1500, un livre in-fol. en langue allemande, sur l'art de distiller, et sur les propriétés des plantes usuelles. Peu de temps après, il en parut une version en latin, sous ce titre *De arte distillandi*, in-fol. Il y décrit un petit nombre de plantes, et en donne des figures gravées sur bois qui sont très mauvaises. Ce sont les mêmes qui avaient déjà paru dans l'*Hortus sanitatis* de Cuba; en sorte que Gessner ne les regardait que comme une simple édition de ce dernier ouvrage, quoique l'on en eût changé l'ordre et réformé l'orthographe allemande. Le livre de Brunschwyg fut sans doute très utile dans ce temps-là, et il fut bien accueilli, si l'on peut en juger par plusieurs éditions qui en furent faites successivement, avec des titres différents, entr'autres sous celui d'*Apotheca vulgi*, 1529. Il paraît que cet auteur avait fait quelques recherches sur les plantes des anciens, mais avec peu de succès. Il a commis un grand nombre d'erreurs, comme on doit l'attendre du temps où il a écrit: c'est ainsi qu'il a pris le sureau, ou *sambucus* des Latins, pour le sambac des Arabes, qui est le jasmin sambac, ou le mogori des Italiens. Brunfels a réimprimé cet ouvrage, sous le titre d'*Hieronymi herbarii Argentoratensi, Apodexis vulgi*. De-là vient l'erreur qu'a commise Seguier dans sa *Bibliothèque botanique*, d'attribuer ce livre à Tragus ou le Bock, qui se nommait aussi *Hieronymus*. D—P—s.

BRUNSWICK (Othon, dit l'*Enfant*, 1er. duc de), fut ainsi nommé, parce qu'à la mort de son père, le duc Guillaume, il n'était âgé que de dix ans. A peine fut-il en état de gouverner qu'il se trouva engagé dans des affaires épineuses. Son oncle Henri, palatin du Rhin, qui avait possédé une grande partie des états de Brunswick, avait laissé deux filles, Agnès, femme d'Othon, duc de Bavière, et Ermengarde, femme de Henri, margrave de Bade. Ces deux princesses, se fondant sur un testament de leur père, voulurent vendre à l'empereur Frédéric II les pays qui lui avaient appartenu dans la Basse-Saxe. Othon s'y opposa, et soutint que, tant qu'il restait un héritier mâle, fût-il à un degré plus éloigné, les femmes ne pouvaient succéder. Pour appuyer cette opposition, il commença par s'emparer, en 1227, de la ville de Brunswick, du consen-

tement des citoyens, et prit le titre de duc, avant d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Une guerre malheureuse qu'il eut à soutenir contre les comtes de Holstein et la ville de Lubeck, pour avoir voulu donner du secours à son cousin Waldemar II, roi de Danemark, l'empêcha de jouir tranquillement de ses nouvelles possessions; il fut fait prisonnier par Henri, comte de Schwerin. Pendant sa détention, les intrigues de la cour impériale et de plusieurs princes ses voisins soulevèrent contre lui la noblesse de son duché. La ville de Brunswick fut assiégée; mais ses beaux-frères, Jean et Othon, fils d'Albert, margrave de Brandebourg, dont il avait épousé la fille, embrassèrent sa défense; il sortit de prison, apaisa la révolte et punit les rebelles. Il ne songea plus dès-lors qu'à gouverner en paix, et à se réconcilier avec l'empereur. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter: un légat du pape Grégoire IX parcourait l'Allemagne pour en soulever les princes contre Frédéric; Othon n'écouta point ses insinuations, et fit solennellement sa paix avec l'empereur, en 1235, à la diète de Mayence. A genoux devant ce monarque, il lui remit la ville de Lunebourg, sa banlieue, et les reprit aussitôt de ses mains, comme fiefs de l'Empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Reconnu ainsi légitime possesseur de ses états, il ne s'occupa qu'à y maintenir la paix et le bon ordre. Quelques campagnes qu'il fit pour secourir les chevaliers teutoniques et le margrave Othon de Brandebourg furent ses derniers exploits militaires. Il mourut le 9 juin 1252, laissant plusieurs enfants. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses états, et furent la tige, l'un de l'ancienne maison des ducs de Brunswick, l'autre de celle des ducs de Brunswick-Lunebourg. G—t.

BRUNSWICK (Othon de), mari de Jeanne Ire., reine de Naples, prince cadet de la maison de Brunswick, n'ayant point d'héritage à espérer en Allemagne, passa en Italie en 1363, pour y faire le métier de *condottiere*, comme faisaient alors plusieurs de ses compatriotes. Il s'engagea d'abord au service du marquis Jean de Montferrat, et, s'unissant à la compagnie anglaise que ce seigneur avait prise à sa solde, il se distingua dans la guerre qu'il fit aux Visconti. Pendant neuf ans, il fut le principal conseiller, le ministre et le général du marquis; celui-ci qui mourut au mois de mars 1372, désigna, par son testament, Othon de Brunswick pour être tuteur de ses enfants. Ce prince s'acquitta de cet emploi avec la même loyauté et le même dévouement. Il força les Visconti à lever le siége d'Asti; et, à son tour, il porta la désolation dans le Milanais, jusqu'à ce qu'il contraignît les seigneurs de Milan à faire la paix, et à reconnaître les droits de ses pupilles. Cependant Jeanne Iere. de Naples, ayant perdu son troisième mari, l'infant d'Aragon, résolut de passer à de quatrièmes noces, pour se donner un appui contre le roi Louis de Hongrie, ou contre les princes du sang de sa cour. Elle fit choix d'Othon de Brunswick, et elle l'épousa le 25 mars 1376, sans partager avec lui son trône. Othon néanmoins ne renonça point à la tutelle des jeunes marquis de Monferrat; il maria l'aîné, nommé *Secondotto*, à une sœur de Jean-Galeaz Visconti; mais ce jeune prince, sujet à de violents accès de colère, ayant été tué en décembre 1378, à Langirano, par un homme qu'il voulait frapper, son second frère, Jean III, rappela Othon auprès

de lui, pour prendre sa tutelle, et le défendre contre le seigneur de Milan. Jeanne de Naples eut bientôt, à son tour, besoin de la protection d'Othon de Brunswick, lorsqu'elle fut attaquée par Charles de Durazzo son cousin, secondé par le roi de Hongrie et par le pape Urbain VI; mais Othon, abandonné successivement par la noblesse et les milices de Naples, fut obligé de se retirer devant son adversaire, et de le laisser entrer dans la capitale sans livrer de combats. Lorsqu'il sut cependant que Jeanne, réfugiée dans le château Neuf, avait promis de se rendre si elle n'était pas secourue avant huit jours, il vint présenter la bataille à Charles de Durazzo, le 25 août 1381, devant le château St.-Elme. Il lui était resté si peu de soldats qu'il fut bientôt battu et fait prisonnier; son pupille, le marquis de Montferrat, fut tué à ses côtés, et Jeanne, obligée de se rendre, fut sacrifiée à la défiance cruelle de son vainqueur. Charles III, le nouveau roi, attaqué peu de temps après par Louis d'Anjou, que Jeanne avait adopté en mourant, fut engagé par cet adversaire, devant Barlette, dans une situation si difficile, au mois d'août 1384, qu'il désespérait presque de son royaume. Alors il tira Othon de Brunswick du château de Molfetta, où il l'avait retenu trois ans prisonnier, et il ne dédaigna pas de demander des conseils à cet ennemi, qui passait pour le plus habile général de l'Italie. En effet, Othon sauva Charles en lui enseignant l'art de temporiser. Louis d'Anjou, qui ne pouvait jamais l'atteindre, vit son armée détruite par les maladies; il mourut lui-même le 10 octobre de la même année, et Charles, ne redoutant plus de dangers, rendit la liberté à Othon, qui vint s'établir à Rome. Mais la mort de Charles et la minorité de Ladislas son fils offrirent à Othon une nouvelle occasion de porter la guerre dans le royaume de Naples, et de venger Jeanne. Il s'avança contre Naples au mois de juin 1387, avec l'armée de Louis II d'Anjou; il prit cette ville le 20 juillet, et fit punir tous ceux qui avaient contribué au meurtre de la reine. Bientôt après, cependant, Louis II fit passer à Naples un nouveau gouverneur qui manqua d'égards pour le duc de Brunswick, et le fit repentir de ses succès. Othon irrité quitta le parti des Angevins, et embrassa celui de Ladislas. Jeanne lui avait donné la principauté de Tarente, et il était devenu italien par le cœur et par tous ses intérêts, en sorte que le joug des Français lui devenait insupportable, comme à tous les Napolitains. Othon fut fait prisonnier en 1392, dans une bataille livrée aux Sanseverini, qui soutenaient le parti d'Anjou. Il racheta sa liberté pour deux mille florins; mais on exigea de lui sa parole qu'il ne reprendrait pas les armes de dix ans. Il mourut sans enfants, en 1399, avant la fin du repos forcé auquel il se voyait condamné. S. S—I.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (ERIC, dit l'*Ancien*, duc DE), né le 16 février 1470, fut envoyé, dans son enfance, à la cour d'Albert, duc de Bavière, pour y recevoir une éducation analogue à son rang. Il ne tarda pas à exceller dans tous les exercices militaires. Après avoir fait, à l'âge de dix-huit ans, un voyage en Palestine, pour visiter les lieux saints, il se rendit à la cour de l'empereur Maximilien Ier., et obtint bientôt toute la faveur de ce prince. Chargé, en 1493, du commandement d'un corps de quinze mille hommes dans la guerre contre les Turks, il remporta plusieurs avanta-

ges qui lui valurent une grande considération. Elle s'accrut encore par l'important service qu'il rendit à l'empereur en 1504, à la bataille de Ratisbonne. Maximilien blessé était tombé de cheval : Eric se comporta si courageusement à ses côtés, que l'empereur eut le temps de se relever et de rétablir le combat. Le duc obtint pour récompense la permission de placer dans ses armes une étoile d'or, au milieu de la queue de paon qui les distinguait. Sa générosité égalait sa bravoure : lors de la prise de la forteresse de Kufstein, dont la garnison s'était défendue avec une extrême opiniâtreté, l'empereur jura qu'il la ferait pendre, et qu'il donnerait un soufflet à quiconque oserait parler en sa faveur. Dix-sept braves soldats avaient déjà subi le cruel supplice; Eric sauva le reste en consentant à recevoir le soufflet. Tant que vécut l'empereur Maximilien, le duc n'eut rien à craindre de ses ennemis; mais, à la mort de ce monarque, il fut attaqué et fait prisonnier par Jean, évêque de Hildesheim, né duc de Saxe-Lauenbourg. Charles-Quint, parvenu à l'empire, le fit relâcher; mais Eric perdit la plus grande partie de ses états. Dans les querelles de religion qui s'élevèrent alors, il se conduisit avec tolérance, demeurant fidèle au culte de ses pères, mais ne gênant en rien la liberté de ceux de ses sujets qui voulaient en embrasser un nouveau. Il mourut le 26 juillet 1540, laissant la réputation d'un bon prince et d'un habile guerrier. Il s'était trouvé à douze batailles, et avait monté en personne à vingt assauts. Son fils Eric lui succéda. G—T.

BRUNSWICK (Eric de, dit le *Jeune*), fils du précédent, né le 10 août 1528, fut élevé par sa mère avec beaucoup de soin, et instruit dans la religion luthérienne; mais on assure que, lorsqu'il se rendit à Wittenberg pour voir Luther, celui-ci dit que le jeune prince ne tarderait pas à revenir à la religion catholique. En effet, il servit l'empereur Charles-Quint contre les princes de la confession d'Augsbourg, et, de retour dans ses états, il s'efforça d'y arrêter les progrès de la réforme; mais son alliance avec Albert, margrave de Brandebourg, le besoin qu'il eut du secours des villes anséatiques, et les exhortations de sa mère, l'engagèrent à changer de conduite. Il délivra les prédicateurs protestants qu'il avait fait emprisonner, et, en 1553, il permit, par un édit spécial, l'exercice public du nouveau culte. Philippe II, auprès duquel il jouissait d'une grande réputation, l'employa dans ses guerres avec la France, et se trouva si bien de ses services, qu'il l'en récompensa en lui envoyant l'ordre de la Toison d'or; mais les violences qu'Eric se permit envers ses voisins, et les querelles dans lesquelles il ne cessa de s'engager, l'empêchèrent de jouir tranquillement des faveurs de son souverain. Ayant entrepris un voyage en Italie, il mourut subitement à Padoue en 1584. G—T.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (Henri, duc de), né le 10 novembre 1489. A peine eut-il le pouvoir en main, qu'il s'engagea dans une sanglante querelle avec l'évêque d'Hildesheim. En 1525, il travailla, avec d'autres princes de l'Empire, à étouffer la rébellion dite *guerre des paysans*; en 1528, il accompagna Charles-Quint en Italie; mais ses talents et sa puissance n'étaient pas assez grands pour soutenir son humeur guerrière; il dirigea mal le corps de troupes qu'il avait amené, ne put payer ses soldats, les vit déserter l'un après l'autre, et revint en Allemagne presque seul. Les troubles de la ré-

forme commençaient à agiter cette contrée ; Henri avait paru d'abord pencher pour les réformateurs ; mais ses démêlés avec quelques princes qui en avaient embrassé le parti, entre autres avec l'électeur de Saxe, le rejetèrent du côté des catholiques. En 1538, il refusa un sauf-conduit à l'électeur de Saxe qui voulait se rendre à Brunswick, où se réunissaient les chefs de la nouvelle communion, et aucun courrier protestant ne pouvait traverser ses états. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former cette même année la ligue catholique de Nuremberg : non content de fomenter les troubles politiques, il travailla à faire naître des dissensions parmi ses voisins ; il brouilla le duc de Saxe, George, avec son frère Henri, et fut si irrité de ce que la mort du premier de ces princes l'empêcha de tirer de cette brouillerie tout ce qu'il en avait espéré, qu'il dit un jour avec humeur : « J'aurais mieux aimé que » Dieu fût mort dans le ciel, que le » duc George dans son duché. » Il se dédommagea bientôt de ce mécompte en se jetant dans de nouvelles querelles avec son cousin Eric le Jeune, duc de Brunswick, avec le landgrave de Hesse, la ville de Gosslar, le comte de Mansfeld, le margrave de Brandebourg, et plusieurs autres princes. Chassé à diverses reprises de ses états, tantôt intriguant pour y rentrer, tantôt forcé d'en sortir encore pour de nouvelles intrigues qui lui suscitaient de nouveaux ennemis, il passa sa vie dans une agitation continuelle : son inconstance ou quelque secret motif lui firent enfin abandonner la religion de ses pères pour embrasser le luthéranisme, et il mourut dans cette communion le 12 juin 1568, âgé de soixante-dix-neuf ans. K.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ernest-le-Confesseur, duc de), fils de Henri le Jeune, naquit le 26 juin 1497, fit ses études à l'université de Wittenberg, et suivit avec beaucoup d'assiduité les leçons de théologie que Luther y donnait alors. Il alla ensuite faire un voyage en France ; mais les troubles politiques et religieux qui s'élevèrent en Allemagne l'y rappelèrent bientôt. Il y revint pour se déclarer partisan de la religion réformée, et chercher à l'introduire dans son pays. Il signa la confession d'Augsbourg, s'engagea dans la ligue de Smalkalde, et établit dans son duché la nouvelle doctrine. C'était d'ailleurs un prince sage et vaillant, qui ne négligea rien pour assurer la prospérité de ses états ; il rebâtit des villes, fonda des écoles. On raconte que, comme les routes étaient infestées par des brigands, nobles et bourgeois, il accompagna un jour lui-même une troupe de marchands qui voyageaient, et en imposa aux voleurs par sa seule présence. Il mourut le 11 juin 1546, la même année que Luther. On remarqua à cette occasion qu'il était né la même année que Mélanchthon. Ce dernier prononça son éloge. Ses deux fils, Henri de Danneberg et Guillaume le Jeune, furent la tige des deux nouvelles maisons de Brunswick et de Lunébourg. G—t.

BRUNSWICK (Jules de), de la seconde maison de Brunswick, naquit le 29 janvier 1528. Il était le 3e. fils du duc Henri de Brunswick, et de Marie de Wurtemberg. Son père le destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais le jeune prince embrassa la religion luthérienne, et, forcé de fuir la colère de son père, se retira chez le margrave de Custrin. Ses deux frères ayant été tués à la bataille de Sievershausen, en 1553, le duc Henri se voyant sans héritier, rappela son fils Jules, et lui accorda son par-

don. Ce prince, parvenu à la souveraineté en 1568, donna tous ses soins à l'établissement du luthéranisme dans ses états. Martin Chemnitz et Jacques André, théologiens luthériens, se partagèrent sa bienveillance. En 1571, il fonda à Gandersheim un gymnase, qu'en 1557 il transporta à Helmstædt, où l'année suivante il en fit, avec des priviléges qu'il obtint de l'empereur, une université qui depuis est devenue célèbre. En 1576, parut son *Corpus doctrinæ Julium,* qui contenait les trois symboles de la confession d'Augsbourg, les articles de Smalkalde, les deux catéchismes de Luther et plusieurs autres traités théologiques. Cet ouvrage fut destiné à servir de base aux études de théologie dans l'université de Helmstædt et dans tous les établissements d'instruction publique du pays de Brunswick, qui s'étendit beaucoup en 1582 et en 1584, par l'accession de la principauté de Calenberg et des villes de Stolzenau, Sirck, Diepenau, etc. Le duc Jules mourut le 3 mai 1589. Il avait pour devise : *Aliis inserviendo consumor*, et il la justifiait par sa conduite. G—T.

BRUNSWICK (Frédéric-Ulrich de), fils du duc Henri-Jules, évêque de Halberstadt, et d'Elisabeth, fille de Frédéric II, roi de Danemark, naquit le 5 avril 1591. Il fit de bonnes études à Helmstædt et à Tubingue, parcourut la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, et retourna en Allemagne en 1612, pour assister à l'élection de l'empereur Mathias. L'année suivante, la mort de son père le laissa possesseur des principautés de Wolfenbüttel, de Calenberg et de Grubenhagen; mais il fut contraint, en 1617, d'abandonner cette dernière au duc de Brunswick-Lunebourg. La guerre de trente ans étant venue à éclater, il embrassa d'abord le parti de l'empereur, dans l'espérance d'écarter ainsi du cercle de Basse-Saxe, les malheurs et la dévastation qui s'ensuivent; mais la marche des troupes impériales lui ayant fait perdre cet espoir, il s'unit tout à coup aux états saxons qui s'étaient alliés avec Christian roi de Danemarck, contre l'empereur. La perte de la bataille de Luttern, en 1626, le força de nouveau à changer de parti, destinée presque inévitable des petits princes qui, n'ayant pas assez de forces réelles pour soutenir leur caractère, se voient contraints de régler leur conduite d'après des intérêts toujours vacillants. Les nouveaux alliés de Frédéric-Ulrich lui furent bientôt aussi à charge que s'ils avaient été ses ennemis; ses états ne cessaient d'être dévastés par le passage et le séjour des troupes impériales. Il se flatta de trouver dans l'alliance de Gustave-Adolphe, qui ne s'annonçait que par des victoires, plus de sûreté et d'avantage; il sollicita donc et obtint, en 1631, l'amitié de ce prince : elle lui fut en effet très profitable. Il recouvra, en 1633, la principauté de Calenberg ; mais la mort le surprit le 11 août 1634, à la suite d'une chute où il s'était cassé la jambe. Comme il ne laissa point d'héritier, ses états échurent à la maison de Brunswick-Lunebourg. G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (Christian, duc de), évêque d'Halberstadt, né le 10 septembre 1599, se rendit célèbre, dans la guerre de trente ans, par son courage, son infatigable activité, et son attachement opiniâtre à la cause du malheureux électeur palatin, Frédéric V, élu roi de Bohême. Lorsque ce prince eut pris la fuite après la perte de la bataille de Prague, le duc Christian prit un gant de la main de la princesse sa femme,

l'attacha à son chapeau, et jura qu'il ne l'en ôterait pas avant d'avoir rétabli Frédéric sur le trône. Il rassembla aussitôt une armée en Saxe et en Westphalie, ravagea la Hesse, s'empara de Lippe, de Sœst, de Paderborn, et y fit un butin considérable, en pillant les Eglises et en enlevant les ornements sacrés: il prit entre autres, à Paderborn, la statue de S. Liboire, qui était d'or massif, et du poids de soixante livres. C'était ainsi que faisaient la guerre, des chefs qui n'avaient d'ailleurs ni assez d'argent ni assez de moyens pour entretenir une armée. Christian fit frapper, après ce pillage, des écus qui portaient pour devise: « Ami de Dieu, ennemi des » prêtres. » Il se dirigea ensuite vers le diocèse de Mayence, et y continua ses sacriléges et ses dévastations. Battu par les impériaux, au passage du Mein, il rassembla, malgré sa défaite, un corps de treize mille hommes, se joignit au comte de Mansfeld, se tourna vers l'Alsace, et entra, en 1622, au service des Hollandais, qui avaient grand besoin de secours pour résister à la puissance du roi d'Espagne, et à l'habileté de Gonzalve de Cordoue. Le 19 août de la même année, ce général livra aux confédérés, près de Fleury, une bataille sanglante où la victoire demeura incertaine. Le duc de Brunswick y reçut un coup de feu au bras gauche; la gangrène se déclara; il se fit couper le bras en présence de l'armée, au son des tambours et des trompettes; et, à peine guéri, il alla faire lever le siége de Berg-op-Zoom. Rentré en Allemagne peu après, il aurait pu se réconcilier avec l'empereur, mais il s'y refusa, parce qu'on ne voulut pas comprendre dans la réconciliation l'électeur palatin et ses autres alliés. La guerre qu'il recommença ne fut pas heureuse; battu par le général Tilly, il se vit forcé de fuir et d'aller chercher des secours en Hollande et en Angleterre. A son retour, il obtint quelques succès, de concert avec le comte de Mansfeld, mais la mort l'empêcha de les suivre: il mourut à Wolfenbuttel, le 9 juin 1626. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné. G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (Auguste de), né le 19 novembre 1568. Le duc Guillaume, son père, avait acquis le duché de Zell, et la princesse Dorothée, sa mère, était fille de Christian III, roi de Danemark. Il fit de bonnes études à Wittenberg, à Leipzig, à Strasbourg, et entra, en 1591, dans le régiment du prince Christian d'Anhalt, qui se rendait en France pour secourir Henri IV, alors occupé du soin de conquérir son royaume. Il avait quatre frères, Ernest, Christian, Frédéric et George: ils étaient convenus qu'un seul d'entre eux se marierait publiquement. Le sort tomba sur George, le plus jeune, et Auguste contracta un mariage de la main gauche avec la fille d'un bourgeois de Zelle, dont il eût plusieurs enfants, qui furent regardés comme de simples gentilshommes, et appelés seigneurs de Lunebourg. En 1635, il convoqua à Lunebourg une assemblée où, de concert avec les princes des états de la Basse-Saxe, et malgré les efforts d'Oxenstiern, chancelier de Suède, il adhéra au traité conclu la même année entre l'empereur Ferdinand II et l'électeur de Saxe, Jean-George. Il mourut subitement le 10 octobre 1636, au moment où il prenait de l'eau pour se laver les mains (1). G—T.

---

(1) Pendant qu'il étudiait à Wittemberg, il écrivit, en 1586, sur l'*Album* de Daniel de Behr, gentilhomme poméranien, cette maxime que suit sa signature: *Pulcherrimarum rerum notitia non ocio sed negotio, non vigiliis sed studiis, non votis sed laboribus, non pretio sed prece para-*

BRUNSWICK-LUNEBOURG (AUGUSTE, duc DE), dit *le Jeune,* pour le distinguer du précédent, naquit le 10 avril 1579. Il s'appliqua, dès sa première jeunesse, à la culture des lettres, et fit ses études à Rostock, à Tubingue et à Strasbourg; il parcourut aussitôt après les principaux états de l'Europe, et s'y fit remarquer, tant par l'étendue de ses connaissances que par sa force et son adresse dans tous les exercices du corps. En Angleterre, il assista au couronnement de Jacques I[er]., successeur d'Elisabeth, et s'acquit en France l'amitié de Henri IV. La mort du duc Frédéric Ulrich lui transmit, en 1634, la souveraineté du duché de Brunswick-Wolfenbuttel, de la principauté de Calenberg et des comtés d'Ober-Hoya et de Blankenbourg. Son amour pour la paix lui fit céder, en 1635, la principauté de Calenberg à la ligne de Brunswick-Zelle, et les comtés de Hoya et de Diepholz, à celle de Brunswick-Haarbourg. Le bonheur de ses sujets fut le principal objet de ses soins : il remit sur pied les travaux des mines de métal et de sel, accorda aux lettres une protection éclairée, et transporta en 1643, à Wolfenbuttel, son immense bibliothèque, qu'il avait établie d'abord à Hizaker. Elle était déjà, en 1614, de 80,000 volumes. Ce vertueux prince mourut dans sa capitale, le 17 septembre 1666, âgé de plus de quatre-vingt-sept ans. Sa piété était remarquable; il lisait chaque jour un chapitre de la *Bible*, et avait continué depuis sa jeunesse à écrire des notes latines en marge de son exemplaire des livres saints. Il a publié ses écrits sous le nom de *Gustave Sélénus*, suivant l'usage des érudits de son temps, qui croyaient se donner plus de relief en traduisant leur nom en grec : *Sélénus*, du grec Σελήνη (*la lune*), était une espèce de traduction du mot *Lunebourg* et *Gustave* est un anagramme d'*Auguste*. Ses principaux ouvrages sont : I. un *Traité du jeu d'échecs*, avec des gravures, Leipzig, 1616, en allemand.; II. un *Traité sur la culture des vergers*, publié en 1636, ouvrage estimé en Allemagne; III. une *Histoire de la Passion, de la mort et de la sépulture du Christ*, Lunebourg, 1640, in-8°.; IV. *Cryptomenityces et Cryptographiæ, in quibus et planissima stenographiæ à Jos. Trithemio magicè et ænigmaticè conscriptæ enodatio traditur, inspersis ubique authoris ac aliorum non contemnendis inventis*, Lunebourg, 1624, in-fol. Ce Traité de stéganographie est fort curieux. (*V. la Chronique de Brunswick*, de Bethmeier, en allemand, page 1382-1493, et *Histor. Biblioth. Augustæ* de Burckhard, tom. I, p. 53-98.)

G—T.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (RODOLPHE-AUGUSTE, duc DE), fils du précédent, né le 16 mai 1627, fit ses études littéraires à l'université d'Helmstædt, et ses études politiques et militaires à la cour de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg. Devenu souverain à la mort de son père, il partagea le pouvoir avec son frère Antoine Ulrich (*Voy.* l'article suivant), et rien ne put altérer leur union. Il vint à bout de réduire sous sa puissance, en 1671, la ville de Brunswick, devant laquelle plusieurs princes de sa maison avaient échoué. A la vérité, lorsqu'il investit cette place avec un corps de 20,000 hom-

---

tur. Son frère Ernest inscrivit, sur un autre feuillet de ce même *album*, le distique suivant :

Sperare in Christum et vitæ tolerare labores,
Et benè posse mori disce, beatus eris.

(*Extrait de la collection de M.* V--TE.)

mes, une partie des citoyens étaient hors des murs, et les assiégés avaient imprudemment vendu presque toute leur poudre à leur ennemi. Rodolphe ne conserva la possession de cette place qu'en cédant au duc de Brunswick-Zelle le district de Danneberg. Le duc de Brunswick-Hanovre se contenta, dit-on, des reliques des saints qu'on avait trouvées dans Brunswick. Rodolphe fit sans doute un sacrifice en les lui cédant; car il était lui-même d'une grande piété; sa devise était: *Moriamur quando voluerit Deus, modò quomodo velit vivamus.* Dans la maladie qui précéda sa mort, survenue le 26 janvier 1704, son prédicateur lui disait: *Deus fortificabit serenitatem vestram!* Plus de vanité, répondit-il, dites: *Paupertatem vestram.* G—T.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (ANTOINE-ULRICH, duc DE), né à Hitzaker le 4 octobre 1633, frère du précédent, eut pour précepteur Juste George Schottel, qui inspira à son élève le goût le plus vif pour les sciences et pour les lettres. Le jeune duc fit ses études à l'université de Helmstædt, et remplit à une promotion théologique la place de vice-chancelier. La théologie et la poésie étaient les objets favoris de ses travaux. En sortant de l'universisé, il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie; son nom, son caractère et son esprit lui attirèrent partout l'accueil le plus flatteur. De retour en Allemagne, il épousa, en 1656, Elisabeth-Julienne, princesse de Holstein, et prit place dans le conseil d'état, où ses lumières furent souvent utiles à sa patrie et à son père. A la mort de celui-ci, le duc Rodolphe Auguste nomma Antoine-Ulrich son lieutenant, et, bientôt après, partagea avec lui ses titres et son pouvoir. Ces deux frères étaient unis d'une amitié si tendre, que l'on frappa à cette occasion une médaille portant pour inscription: *Dulce est fratres habitare in unum.* La supériorité d'esprit du duc Antoine lui assurait presque toujours la prépondérance. Il termina habilement les démêlés du duché de Brunswick avec la couronne de Suède, et reçut du roi de Danemark l'ordre de l'Eléphant; mais l'élévation de la maison de Hanovre à la dignité électorale fut pour lui une source de contrariétés et d'embarras; il vit de mauvais œil cette élévation, et fut soupçonné par les états de l'Empire d'avoir contracté, pour s'y opposer, une alliance avec la France: l'empereur voulut le dépouiller de la part qu'il avait au gouvernement du duché de Brunswick, et ces différends ne se terminèrent que lorsque le duc Antoine eut consenti à signer un traité par lequel le duc Rodolphe, son frère, s'était arrangé avec l'électeur de Hanovre. A la mort de ce frère, arrivée en 1704, il resta seul souverain du duché, devint un des plus zélés défenseurs de la maison d'Autriche, et donna sa fille Elisabeth en mariage à l'empereur Charles VI. En 1710, il embrassa publiquement à Bamberg la religion catholique romaine, à l'occasion du mariage de sa petite-fille Elisabeth-Christine avec le roi d'Espagne Charles III. On croit qu'il était déjà converti depuis quelque temps; mais qu'il avait demandé au pape Clément XI la permission de tenir sa conversion secrète. Il assura à ses sujets le libre exercice de leur religion, protesta que son changement de croyance n'en introduirait aucun dans l'état, et se contenta de faire bâtir une église catholique à Brunswick. Il mourut le 27 mars 1714, à Salzthal, avec une fermeté d'ame et une tranquillité d'esprit qui étonnèrent tous ceux qui l'approchaient. L'abbé

de Bucquoy a donné un récit de sa mort, intitulé : *la Force d'esprit ou la Belle mort, récit de ce qui s'est passé au décès d'Antoine-Ulrich de Brunswick*, 1714, in-8°. Comme souverain, il était recommandable par sa pénétration, son énergie et par son amour pour les lettres ; il les favorisa et les protégea tant qu'il vécut ; il augmenta beaucoup la bibliothèque qu'avait laissée son père, et fonda à Wolfenbuttel une académie. Les lettres durent sans doute cette protection aux études et aux lumières du duc, qui était lui-même un écrivain distingué. Il a laissé plusieurs ouvrages ; les principaux sont deux romans intitulés : I. *Aramène, princesse de Syrie*, Nuremberg, 1669, in-8°. ; le sujet est tiré de l'*Histoire des patriarches*. Il y a inséré un épisode pastoral, *Jacob trompé sur Rachel* ; II. *Octavie*, Nuremberg, 1685 et 1707, in-8°. C'est l'histoire de la cour de Rome depuis Claude jusqu'à Vespasien ; l'auteur y a intercalé, sous des noms romains, un assez grand nombre d'épisodes tirés des événements qui s'étaient passés de son temps dans les cours d'Allemagne ; mais on n'a pas la clef de ces allusions qui seraient peut-être intéressantes pour l'histoire. Le style du duc de Brunswick a de la noblesse et du mouvement ; mais on lui reproche de manquer de simplicité et de concision. Entraîné par une imagination vive, et par le désir de faire des allusions, il a rarement conservé le costume antique et respecté la vraisemblance. Malgré ces défauts, il sera toujours remarquable, et comme écrivain, et comme un de ces princes qui se sont honorés du commerce des muses. G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (FERDINAND - ALBERT, duc DE), fils d'Auguste, dit *le jeune*, naquit en 1636. Il eut pour instituteur Sigismond de Bircken, connu par différents écrits, et désigné fréquemment par le nom de *Betulius*. Le jeune duc, ainsi qu'il nous le dit lui-même, apprit dix langues, acquit beaucoup de connaissances, et étudia surtout les auteurs anciens. Dès son enfance, il traduisit du latin en allemand quelques ouvrages qui ont été publiés. Son savoir peu commun le fit admettre dans la société des Fructifiants (1), et, lors de son voyage à Londres, dans la société royale. La première lui donna la qualification de l'*Admirable* ; il en fut tellement flatté, qu'il aimait à s'intituler ainsi. Après la mort de son père, en 1666, il choisit pour sa résidence le château de Bevern, situé sur le Weser, et fut le fondateur de la branche de Bevern. Il mourut en 1687. En 1658, à l'âge de 22 ans, il fit son premier voyage à cheval, et sans suite proportionnée à son rang, n'ayant avec lui que son gouverneur, qu'il appelle le mordant Kater. A son retour, il le congédia. Il alla en France par Mayence ; prit à Lyon des leçons d'équitation et d'escrime, et revint par Trèves et Cassel chez son père, qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas toujours pour lui des procédés bien affectueux. En 1662, il fit son second voyage, accompagné de Philippe de Rickingen, baron du Saint-Empire. Il visita l'Italie entière, la Sicile, Malte, le Goze, monta sur l'Etna, revint par Salzbourg et Passau, après une absence d'un an et demi. En 1663, il parcourut les Pays-

(1) La société des Fructifiants (*fruchtbringende*) fut fondée le 24 août 1617, par les soins de Teutleben, maréchal de la cour de Weimar, qui en fut le premier président. Elle dura jusqu'en 1668, et compta dans son sein un roi, cent cinquante-trois princes, et plus de six cents barons, nobles, ou savants distingués. Tous ses membres prenaient l'engagement de travailler à épurer la langue allemande.

Bas ; en 1664, l'Angleterre, où il resta dix mois. S'étant marié en 1667, il alla, en 1670 voir ses augustes parents et alliés en Danemark et en Suède. En 1675, il partit pour Vienne. avec son épouse enceinte, pour réclamer une créance à la cour impériale. Il traversa la Hongrie et la Silésie, et, après avoir séjourné un an à Eschwege, chez les parents de son épouse, il s'occupa, à son retour à Bevern, de faire imprimer la relation de ses voyages. Elle parut en 1678, sous ce titre : *Aventures admirables, et état admirable dans ce monde admirablement pervers, le tout recueilli par la propre expérience et dans les écrits des hommes pieux, sensés et expérimentés par celui que l'on appelle, dans la société des Fructifiants : l'*ADMIRABLE DANS LES FRUITS, 1re. partie, contenant la vie et les voyages de l'*Admirable*, imprimée au château ducal de Bevern, par Jean Heitmuller, 1678, 1 gros vol. in-4°., en allemand, avec le portrait de l'auteur, gravé par Sandrart. Ce livre, assez mal imprimé, était, dès le commencement du 18e. siècle, une curiosité bibliographique, parce que l'auteur ne l'avait pas mis en vente et en avait fait des cadeaux. Dans ses voyages, il vit tout ce qui était digne de remarque; mais ses observations sont si succinctes, qu'elles n'apprennent que peu de choses. Il ne dit pas un mot de l'état des cours étrangères, sinon pour mentionner quelles sont celles où on l'a reçu avec une certaine pompe. Il rapporta de ses voyages beaucoup de curiosités, qu'il plaça dans sa collection à Bevern, et en dressa le catalogue, qu'il inséra à la suite d'un de ses ouvrages ascétiques. Partout, dans ses écrits, il se plaint de ses persécuteurs, de ses ennemis, de l'infidélité et de la trahison de ses domestiques; il prétend même qu'on a voulu l'empoisonner, et que l'on a laissé périr par négligence trois de ses enfants. Ses ennemis l'ont empêché aussi, dit-il, de faire paraître la seconde partie de ses *Aventures admirables*. Elle a cependant été imprimée en partie à Bevern, en 1680, sous le titre de *Seconde partie contenant les choses miraculeuses et divines de l'ancien et du nouveau Testament*. L'impression ayant été interrompue, ce qui concerne le nouveau Testament ne se trouve pas dans ce livre, purement mystique. Ferdinand Albert prouva, comme beaucoup d'hommes, par un triste exemple, que l'on peut, avec beaucoup de piété, de bonté et de science, n'avoir pas la tête bien saine. Il se livra aux rêveries théologiques, qui lui attirèrent des railleries de la part des professeurs de l'université de Helmstædt, située dans ses états ; aussi ne leur fit-il pas don de ses ouvrages, qu'il envoya à différentes universités étrangères. La faiblesse de son esprit augmenta avec l'âge, et il finit par s'imaginer que ses enfants en voulaient à sa vie. Il a publié, indépendamment de sa relation, divers ouvrages dont les titres n'intéresseraient pas plus que leur contenu n'est instructif. E—s.

BRUNSWICK - WOLFENBUTTEL (CHARLOTTE DE), femme du tsarowitch Alexis. Ce jeune prince avait donné tant de sujets de mécontentement à Pierre-le-Grand, son père, et avait montré tant de dégoût pour les affaires du gouvernement, que celui-ci ne vit plus d'autre moyen pour former son esprit, que de le faire voyager. Alexis se rendit en Allemagne, visita diverses cours, entre autres celle de Brunswick-Wolfenbuttel, où il connut la jeune princesse Charlotte. Il l'épousa d'après les ordres de son père. On

espérait que les vertus de cette princesse feraient un heureux effet sur le cœur du tsarowitch ; mais il resta insensible aux belles qualités que tout le monde admirait dans son épouse; et joignit même l'outrage à son indifférence, en lui préférant une paysanne finnoise. Charlotte n'osa se plaindre ; bientôt le chagrin détruisit sa santé. En 1714, elle mit au jour une princesse qui fut nommée *Natalie ;* mais ses secondes couches la mirent au tombeau en 1715. Avant de mourir, elle recommanda ses enfants à Pierre-le-Grand : son mari ne se montra point dans ses derniers moments. Elle mourut le 2 novembre, âgée de vingt-un ans, et dans la 4e. année de son mariage. Elle avait défendu qu'on embaumât son corps. Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup de pompe, et le 7 novembre, elle fut inhumée dans l'église de la citadelle de Pétersbourg. Voilà ce que racontent de cette princesse les mémoires authentiques ; mais les mémoires romanesques ont bien d'autres détails à ajouter. La princesse, disent-ils, était grosse de huit mois, quand son mari, le tsarowitch, la maltraita au point qu'elle tomba évanouie et baignée dans son sang. Après cette action brutale, Alexis partit pour la campagne. Les personnes qui entouraient la princesse, touchées de pitié, lui conseillèrent de s'enfuir secrètement. A peine rétablie de ses couches, Charlotte s'évada ; la comtesse de Kœnigsmark et les autres personnes de sa suite publièrent qu'elle était morte en couches, et firent enterrer une bûche à sa place, ce qui était d'autant plus aisé, qu'Alexis ordonna de l'enterrer sans cérémonie. Charlotte passa en France, et se rendit, on ne sait pourquoi, à la Louisiane, où elle épousa un gentilhomme sans fortune, nommé d'Aubant. Elle revint avec lui en France. Un jour, en se promenant dans le jardin des Tuileries, elle fut reconnue par le maréchal de Saxe. Dans la suite, elle fit de nouveaux voyages, perdit son mari, se maria une troisième fois avec un M. de Moldack, ou Maldaque, devint encore veuve, et termina ses jours à Vitry-sur-Seine. Peu de mots suffisent pour détruire ce roman. On sait positivement que les funérailles de la princesse se firent publiquement, et selon l'usage russe, qui veut que les personnes de la famille régnante soient exposées sur un lit de parade, et reçoivent les derniers hommages des sujets qui viennent leur baiser les mains. On a fait lever l'extrait mortuaire de la dame Moldack, à la paroisse de Vitry, et l'on a vu qu'elle s'appelait *Marie-Elisabeth Danielson.* (*Voy.* le *Journal de Paris*, 15 février, 1781.) Une lettre de Voltaire, insérée dans le même journal, 19 juillet 1782, acheva de démontrer la fausseté du conte de la bûche. « Une Polonaise, » en 1722, vint à Paris, et se logea » à quelques pas de la maison que » j'occupais; elle avait quelques traits » de ressemblance avec l'épouse du » tsarowitch. Un officier français, nommé d'*Aubant*, qui avait servi en » Russie, fut frappé de la ressemblance : cette méprise donna envie » à la dame d'être princesse. Elle » avoua ingénuement à l'officier qu'elle » était la veuve de l'héritier de la Russie ; qu'elle avait fait enterrer une » bûche à sa place, pour se sauver de » son mari. D'Aubant fut amoureux » d'elle et de sa principauté; d'Aubant, » nommé gouverneur dans une partie » de la Louisiane, mena sa princesse » en Amérique. Le bon homme est » mort croyant fermement avoir épousé une belle-sœur d'un empereur » d'Allemagne, et la bru de l'empereur

» de Russie : ses enfants le croient aussi, » et ses petits-enfants n'en douteront » pas. » Ce qui a donné un peu de poids au récit des aventures de cette dame, c'est qu'il s'est trouvé dans les papiers de Duclos ; mais Lévesque, observe fort bien, dans son *Histoire de Russie*, t. V, qu'en supposant que Duclos lui-même ait écrit l'anecdote, il peut l'avoir conservée, aussi bien que plusieurs autres qui se trouvent dans son recueil, pour l'examiner à loisir et la réfuter. On trouve dans la *Correspondance de Grimm* (nov. 1771), de nouvelles preuves de la fausseté de cette anecdote. D—G.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (GEORGE-GUILLAUME, duc DE), naquit le 16 janvier 1624. La succession de son père, le duc George, et de son frère aîné, le duc Christian-Louis, le jeta dans de longues querelles avec son troisième frère le duc Jean-Frédéric, qui s'était emparé illégalement des principautés de Zelle et de Calenberg. L'intervention de l'électeur de Brandebourg les termina en 1666, et les deux princes se partagèrent leurs états héréditaires, dans un traité conclu à Hildesheim. L'activité du duc George-Guillaume, long-temps occupée par ces dissensions domestiques, se porta alors sur les guerres extérieures ; il prit part à celles qui déchirèrent l'Europe vers la fin du 17e. siècle, et, non content de faire la guerre en personne, tantôt contre la France, tantôt contre le Danemark, tantôt contre des princes ses voisins, il envoya des troupes aux Vénitiens qui attaquaient l'île de Candie, et aux Hollandais qui avaient des démêlés avec l'évêque de Munster. En 1688, il favorisa la descente en Angleterre du prince d'Orange, depuis roi sous le nom de *Guillaume III*, et en reçut, dans la suite, l'ordre de la Jarretière. En 1689, le dernier duc de Saxe-Lauenbourg étant mort sans héritier mâle, le duc George-Guillaume fut le plus heureux des prétendants à sa succession ; il commença par s'en emparer, et se l'assura en 1697, moyennant une somme de 1,100,000 écus, sous la condition que, si la maison de Brunswick-Lunebourg venait à manquer d'héritiers mâles, ces biens retourneraient à la maison électorale de Saxe, ce qui arriva effectivement à sa mort, survenue le 28 août 1705. L'empereur lui avait offert le rang d'électeur, mais, comme il n'avait qu'une fille, il le refusa, et cette dignité fut conférée à son frère Ernest Auguste, duc de Brunswick-Hanovre. (*Voyez* l'article suivant.) Quoique George-Guillaume suivît pendant quelque temps un système politique contraire aux intérêts de la France, il aimait la langue et les usages de ce pays, où il avait séjourné dans sa jeunesse. Mlle. d'Olbreuse, d'une famille protestante du Poitou, étant passée en Allemagne, le duc de Lunebourg-Zelle lui offrit un asyle. Elle sut plaire à son bienfaiteur, qui, pour la rapprocher de son rang, engagea l'empereur d'Allemagne à lui donner le titre de princesse d'Harbourg. Peu après elle devint son épouse. La duchesse se fit remarquer par son esprit et ses talents, et attira plusieurs Français à Zelle. C'est à la cour de George-Guillaume que fut dit un mot cité dans plusieurs recueils d'anecdotes. Un Français, admis à la table du duc, ne voyant, outre le duc lui-même, que des compatriotes, dit en plaisantant : « Il n'y a ici d'étran- » gers que Monseigneur ». George-Guillaume mourut en 1705, ne laissant de son mariage avec Mlle. d'Olbreuse, qu'une fille, Sophie-Dorothée, qui avait épousé George-Louis de Hanovre. G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (ERNEST-AUGUSTE, duc DE), premier électeur d'Hanovre, fils du duc George et d'Anne Eléonore, fille de Louis V, landgrave de Hesse-Darmstadt, naquit le 10 novembre 1629. Il fit ses études à l'université de Marbourg, parcourut à diverses reprises la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, et, de retour en Allemagne, joua un rôle très actif dans les affaires de son pays. En 1667, lors de l'irruption des troupes françaises dans les Pays-Bas, il s'allia, pour leur résister, avec le Danemark, le Brandebourg et la Hollande. En 1668, pour témoigner sa reconnaissance aux Vénitiens qui l'avaient fort bien reçu dans son voyage en Italie, il leur envoya un corps de troupes sous les ordres du comte de Waldeck, pour les aider à prendre l'île de Candie. En 1675, lors de la dévastation du Palatinat, il s'unit à l'empereur, à l'Espagne et aux États-généraux, et remporta quelques avantages sur le maréchal de Créqui. En 1679, la mort de son frère, le duc Jean-Frédéric, l'ayant rendu héritier de la principauté de Calenberg, il fixa sa résidence à Hanovre. Les services qu'il continua de rendre à l'empereur, dans ses guerres contre la France et la Hongrie, lui valurent, en 1692, la dignité électorale; mais le collége des électeurs et plusieurs autres princes protestèrent contre cette innovation, et firent une ligue, appelée celle des *princes correspondants*, contre l'établissement d'un neuvième électorat. L'an 1693, l'empereur prévint l'orage qui se formait à cette occasion, en suspendant les effets de l'investiture qu'il avait donnée au duc de Hanovre, jusqu'à ce qu'elle fût approuvée du collége des princes. Les négociations de Ryswick s'étant ouvertes en 1697, il y envoya un ambassadeur, et prit part au traité conclu le 30 octobre de la même année. Il mourut le 23 janvier 1698, laissant plusieurs enfants, et, entre autres, George-Louis, son successeur à l'électorat, depuis roi d'Angleterre sous le nom de *George Ier*. Ernest-Auguste avait épousé Sophie, fille de Frédéric, électeur-palatin, et petite-fille, par Élisabeth sa mère, de Jacques Ier., roi d'Angleterre. Lorsque le parlement dut désigner un successeur à la reine Anne, il y avait cinquante-quatre princes ou princesses qui pouvaient prétendre à la succession, les uns descendants de Charles Ier., les autres issus de Frédéric et d'Élisabeth. On comptait, parmi ces derniers, les maisons d'Orléans, de Bourbon-Condé et de Lorraine; mais Sophie de Hanovre l'emporta, parce qu'elle était protestante. Cette princesse mourut avant la reine Anne, et ce fut son fils George-Louis qui alla régner sur les bords de la Tamise.

G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG - ZELLE (SOPHIE-DOROTHÉE DE), fille de George Guillaume, et de Mlle. d'Olbreuse. Elle épousa George-Louis de Hanovre, fils aîné d'Ernest-Auguste, et de Sophie. Ce mariage avait été proposé par Ernest; mais Sophie le désapprouva, en témoigna son mécontentement, et accueillit très froidement sa belle-fille. Cette jeune princesse trouva d'ailleurs à la cour de Hanovre un ton très différent de celui qui régnait à Zelle, et l'humeur sombre de son époux était peu propre à la captiver. Isolée dans son nouveau séjour, et livrée à l'ennui, elle revit avec intérêt un voyageur dont elle avait fait la première connaissance dans le palais de son père : c'était le comte de Kœnigsmarck, issu d'une famille illustre, et frère de la comtesse Aurore Kœnigs-

marck, qui avait fixé le cœur d'Auguste, roi de Pologne, et qui devint mère du maréchal de Saxe. La liaison qui se forma entre le comte et Sophie-Dorothée devint bientôt le sujet des propos et des intrigues de la cour. On fit à l'époux des rapports qui l'irritèrent; il montra d'abord de l'humeur, et se livra ensuite à des traitements violents. La princesse prit le parti de quitter un séjour qui lui était devenu odieux. Elle donna sa confiance à Kœnigsmarck, qui s'engagea à la conduire en France, où elle se proposait de changer de religion, et d'entrer dans un couvent. La résolution était prise; mais le moment de l'exécution n'était pas fixé. En attendant, le secret transpira par une indiscrétion, à ce qu'on rapporte, du confident de la princesse. Un soir, le comte sortant du château fut assailli, dans une allée obscure, par quatre hommes qui le renversèrent à coups de piques, et jetèrent son corps dans un égoût. George-Louis désapprouva hautement cet acte de barbarie; mais il consentit que sa femme fût exilée, et demanda le divorce. Les enfants furent cependant reconnus et maintenus dans leurs droits. Sophie-Dorothée eut pour résidence le vieux château d'Ahlden, d'où lui vint le nom de *princesse d'Ahlden*, par lequel elle est ordinairement désignée dans les mémoires du temps. Son père ne voulut jamais la revoir; mais elle fut souvent consolée par sa mère. Quand George-Louis eut été assuré de la succession au trône d'Angleterre, il fit offrir à la princesse de lui rendre sa main; elle refusa cette offre en répondant: « Si je suis coupable, je ne suis pas » digne de lui; si je suis innocente, » il n'est pas digne de moi. » George réitéra sa demande; mais la princesse persista dans son refus, et mourut dans son exil. Son histoire a été chargée de plusieurs circonstances plus singulières qu'authentiques. La correspondance qu'elle eut avec le comte de Kœnigsmarck est conservée dans la famille Lewenhaupt, en Suède, alliée à celle des Kœnigsmarck, et entre les mains de laquelle elle fut remise par le valet de chambre du comte, qui était parvenu à la sauver.

C—AU.

BRUNSWICK - BEVERN (ANTOINE - ULRIC, duc DE), fils du duc Ferdinand-Albert, naquit en 1714. En 1730, il entra, comme colonel d'un régiment de cuirassiers, au service de Russie, et épousa, en 1739, la princesse Anne, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg, et de Catherine, nièce de Pierre-le-Grand. En 1740, il en eut pour fils le prince Iwan, que la czarine Anne, sa grande tante, nomma son héritier, mais en le plaçant sous la tutelle de son favori, Jean-Ernest de Biron, duc de Courlande. Celui-ci fut bientôt chassé par la mère du jeune empereur, qui s'était déjà faite régente, lorsqu'une nouvelle révolution, opérée par Elisabeth, dernière fille de Pierre-le-Grand, vint lui enlever le pouvoir, et précipiter son fils du trône. Elle fut envoyée en Sibérie, avec son mari, le duc Antoine, qui, après avoir passé la moitié de sa vie dans une douloureuse captivité, mourut à Kolmogori, dans le mois de mai 1775. « Il avait, » dit le général de Manstein, dans ses » *Mémoires historiques, politiques* » *et militaires sur la Russie*, un » cœur excellent, les meilleures qua- » lités que l'on puisse concevoir, et » ce courage inébranlable qui semble » héréditaire dans la maison de Bruns- » wick. » Le sort de son fils Iwan fut encore plus déplorable. (*Voy*. IWAN.)

G—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG-BEVERN (AUGUSTE - GUILLAUME, duc DE), né à Brunswick en 1715, entra en 1731 au service de Prusse, fit la guerre en 1734 sur les bords du Rhin, fut blessé en 1740 à la bataille de Molwitz, et assura, à celle de Hohenfriedberg, sa réputation de bravoure. A l'ouverture de la guerre de sept ans, il conduisit en Saxe et en Bohême un corps de troupes royales, remporta, le 21 avril 1757, la victoire de Reichenberg, contribua à la défaite des Autrichiens près de Prague, se distingua à Collin, et ne cessa de donner des preuves d'habileté et de vaillance, jusqu'au 27 novembre 1757, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens, à la reconnaissance de Breslau. Sorti de captivité en 1758, il marcha contre les Russes et les Suédois qui occupaient les environs de Stettin, commanda encore en diverses occasions, et se retira, sur la fin de sa vie, à Stettin, où il mourut dans la nuit du 1er. au 2 août 1781. G—T.

BRUNSWICK (FERDINAND, duc DE), l'un des généraux les plus célèbres dans la guerre de sept ans, et l'oncle du dernier duc de Brunswick, naquit le 11 janvier 1721, de Ferdinand-Albert, duc de Brunswick-Wolfenbuttel, et d'Antoinette-Amélie, fille de Louis-Rodolphe, duc de Brunswick-Blankenbourg. Cette princesse était sœur de l'empereur Charles VI. On fit voyager le prince Ferdinand en Hollande, en France et en Italie. De retour de ses voyages, il entra, en 1740, à l'âge de dix-neuf ans, au service de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, qui venait de remplacer Frédéric-Guillaume Ier. La première guerre de Silésie, qui éclata presqu'au moment de l'avènement de ce monarque, offrit à Ferdinand, très jeune encore, peu d'occasions de se faire remarquer. On sait seulement qu'à l'affaire de Molwitz, il fut obligé d'accompagner dans sa fuite Frédéric II, qui, assistant pour la première fois à une bataille, se laissa entraîner par un mouvement irréfléchi de terreur. Lors de la reprise des hostilités, en 1744, Ferdinand se distingua davantage. Il assista à la prise de Prague, et fut légèrement blessé à la bataille de Soor. Sa conduite y fut telle, que le roi de Prusse le combla d'éloges, et lui donna des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises. Mais ce fut principalement dans la guerre de sept ans que Ferdinand prit sa place au premier rang des chefs de l'armée. Le roi d'Angleterre, George II, le demanda à Frédéric pour le mettre à la tête des troupes anglaises et hanovriennes. Ferdinand prit ce commandement à l'époque où l'Angleterre venait de rompre la convention de Closterseven, que le maréchal de Richelieu avait eu le bonheur de conclure, et la maladresse de laisser sans exécution. La rupture de cette convention ayant rendu à Ferdinand des forces considérables, il obligea les Français à repasser le Rhin, les défit à Crevelt en se portant derrière leur ligne par une manœuvre aussi audacieuse que savante. Il reçut ensuite un échec à Berghen; mais, l'année suivante, il s'empara de Minden, et remporta près de cette ville une victoire éclatante. Ce fut à la bataille de Minden que s'éleva, entre lui et lord Sackville qui commandait la cavalerie anglaise, un démêlé long-temps fameux. Ferdinand sut ménager l'orgueil anglais, en accusant néanmoins de lâcheté un général de cette nation (V. SACKVILLE). En 1762, Ferdinand parvint à chasser les Français de la Hesse. La paix de 1763 termina sa carrière militaire. Il eut l'honneur, très rare dès-

lors, de déposer le commandement d'une armée nombreuse, sans être plus riche que lorsqu'il en avait été revêtu. Son désintéressement fut d'autant plus remarqué, qu'il contrastait avec la conduite du général qu'il avait eu à combattre. Tandis que le maréchal de Richelieu construisait des édifices superbes, que le public appelait du nom des provinces où il avait fait la guerre, le duc Ferdinand ne retirait de ses longs travaux que de la gloire, une modique pension du roi d'Angleterre, et la place de doyen du chapitre de Magdebourg: le roi de Prusse, qu'il avait si bien servi, lui disputa même cette place, et ne consentit à la lui confirmer, que parce que l'opinion l'y força. Après avoir quitté le service de Prusse, Ferdinand se retira à Brunswick, où il s'occupa principalement de la franc-maçonnerie. Il fut nommé grand-maître de toutes les loges de franc-maçons, dans une grande partie de l'Allemagne; et ici commence une époque de sa vie sur laquelle nous ne pouvons guère nous étendre, et qui toutefois présente assez d'intérêt. L'on assure, et il y a plusieurs raisons pour croire à cette assertion, que les hommes qui captivèrent la confiance de ce prince mêlaient aux secrets de leur ordre, des choses surnaturelles, du moins en apparence, des prophéties, des évocations; en général, les doctrines religieuses secrètes du siècle dernier ont eu, pour la plupart, beaucoup d'analogie avec la théurgie des platoniciens du 3e. et du 4e. siècle, peut-être parce que les deux époques se ressemblaient assez elles-mêmes, et que, dans l'une et dans l'autre, la destruction des croyances publiques, appelait des croyances individuelles pour satisfaire l'ame humaine, qui, créée pour croire, ne peut s'écarter long-temps de sa destination primitive, et supplée à ce qu'on lui ôte. Les bienfaits dont Ferdinand combla ceux qui l'initiaient à ces mystères, étant l'objet de beaucoup d'envie, furent assez naturellement celui de beaucoup de blâme et de quelque ridicule. Cependant, on ne peut citer aucun résultat fâcheux de sa condescendance et de sa crédulité à cet égard; car ce n'est pas un grand mal qu'il ait enrichi quelques thaumaturges, au lieu d'enrichir quelques athées. La religion avait toujours occupé une grande place dans ses réflexions et dans sa vie. Il en avait professé les principes au milieu de la cour incrédule et ironique de Frédéric II; et ce n'était pas une petite preuve de courage que la résistance à la moquerie qui partait d'un trône entouré de gloire. Aussi Ferdinand avait-il toutes les vertus que la religion donne: il était humain, même dans la guerre, charitable, affectueux avec ses inférieurs. Sa politesse était cérémonieuse et quelquefois fatigante, tant parce qu'il en avait contracté l'habitude dès l'enfance, que parce qu'il satisfaisait ainsi une vanité douce et bienveillante. Il y a des époques où les vanités du rang et du pouvoir se montrent par l'âpreté des formes: c'est lorsqu'elles sont inquiètes. Il y en a où elles ne se font sentir que par un excès de politesse et une surabondance d'affabilité: c'est lorsqu'elles sont rassurées. Celle de Ferdinand était de cette dernière espèce. Il mourut à Brunswick, le 3 juillet 1792, âgé de soixante-onze ans et quelques mois, le jour même où son neveu quitta sa capitale pour sa déplorable expédition de Champagne. B. C—T.

BRUNSWICK - LUNEBOURG (CHARLES-GUILLAUME-FERDINAND, duc DE), naquit à Brunswick, le 9 octobre 1735, dans une famille remarquée depuis long-temps entre

toutes les maisons souveraines de l'Allemagne par l'éducation des jeunes princes. Aucun soin ne dut y être oublié pour celui des nombreux enfants du duc Charles, qui était destiné à lui succéder. Le conseiller de Walmoden fut son gouverneur; et il eut pour précepteurs Jérusalem, Hirchmann et Gærtner. Ses progrès furent rapides dans toutes les sciences, et principalement dans les langues modernes et dans tout ce qui est relatif à la guerre. Instruit par les leçons du prince Ferdinand et du grand Frédéric, tous les deux ses oncles et ses modèles, il obtint de grands succès dès son début dans cette carrière. A l'âge de 22 ans, il emporta, l'épée à la main, une batterie française à la bataille d'Hastembeck, et, par ce trait de bravoure, il sauva d'un désastre inévitable l'armée du duc de Cumberland. Le Grand-Frédéric dit alors que ce jeune prince « avait montré, par ce coup d'essai, » que la nature le destinait à devenir » un héros. » En 1758, il passa le Weser, à la tête d'un faible détachement, devant l'armée française tout entière, et il ouvrit, par cet exploit, la campagne du Bas-Rhin, qui fit tant d'honneur au prince Ferdinand, et dans laquelle son neveu fut toujours à la tête de l'avant-garde. Au passage du Rhin, à Crevelt, enfin dans toutes les occasions importantes, le prince héréditaire de Brunswick signala son courage et son habileté. En 1760, il commandait encore l'avant-garde, lorsqu'il rencontra près de Korback l'armée du maréchal de Broglie. Obligé de se retirer devant des forces supérieures, et pressé vivement par la cavalerie française, il se mit lui-même à la tête de la sienne, et reçut une légère blessure en assurant, par son seul courage, la retraite de ses troupes. Sept jours après, il se vengea de cet échec en attaquant, auprès d'Emsdorff, un corps ennemi auquel il fit deux mille prisonniers. Jamais il ne montra mieux combien il méritait la confiance dont l'honora toujours le prince Ferdinand, que lorsqu'à la tête de quinze mille hommes, il s'avança vers le Bas-Rhin pour assiéger Wesel, et s'opposer à l'armée du marquis de Castries. Il réussit d'abord à surprendre les Français pendant la nuit, à Kloster-Camp; mais, ayant éprouvé une forte résistance, il fut obligé de se retirer. Une crue d'eau subite ayant entraîné le pont sur lequel sa troupe avait passé le Rhin, il ne fit pas paraître le moindre trouble, et se montra en bataille devant l'ennemi pendant tout le temps que, derrière lui, on reconstruisait le pont. Il se signala encore à Berghen, où le prince d'Isembourg fut tué à ses côtés. Enfin, le nom du prince héréditaire de Brunswick est écrit glorieusement dans toutes les pages de l'histoire de la guerre de sept ans. Dès que la paix fut conclue, avide de tous les genres d'instruction et de célébrité, il voyagea dans différentes contrées, et vint d'abord en France, sous le nom de *comte de Blanckenbourg*. Il séjourna pendant deux mois à Paris, où il vit tout ce qu'il y avait de curieux, et étonna tout le monde par la profondeur de ses connaissances. Il parcourut ensuite l'Italie, et ce fut avec le savant Winkelmann qu'il visita les monuments de Rome. Passionné pour la musique, il entendit dans chaque ville les principaux musiciens, et fut si charmé du talent de Nardini, qu'il le fit venir à Brunswick, où il le retint plusieurs mois, et le renvoya comblé de présents. En 1770 et 1771, il fit différents voyages militaires avec le grand Frédéric, en Moravie, en Silésie et en Westphalie. En 1778, la guerre que

ralluma un instant la succession de Bavière, donna au prince héréditaire une nouvelle occasion d'ajouter encore à sa gloire militaire; l'habileté avec laquelle il se maintint dans le poste difficile de Troppau, devant toutes les forces de l'empereur réunies, lui fit beaucoup d'honneur. En 1780, il succéda à son père dans le gouvernement de son duché; et, dès-lors, il s'illustra autant par la sagesse de son administration qu'il s'était distingué à la guerre par son courage et son habileté. Il fonda plusieurs établissements utiles, et, protégeant les lettres avec beaucoup de zèle, il combla de bienfaits ceux qui les cultivaient (*Voy.* JÉRUSALEM). Mirabeau, qui le vit à Brunswick en 1786, en conçut la plus haute idée. « Sa figure, écrivait alors à » son ministère le diplomate français, » annonce profondeur et finesse. Il » parle avec précision et élégance; » il est prodigieusement laborieux, » instruit, perspicace. Ses corres» pondances sont immenses, ce qu'il » ne peut devoir qu'à sa considéra» tion personnelle; car il n'est pas » assez riche pour payer tant de cor» respondants, et peu de cabinets » sont aussi bien instruits que lui. Ses » affaires en tout genre sont excel» lentes. Il a trouvé l'état surchargé » de près de 40 millions de dettes par » la prodigalité de son père; et il a » tellement administré, qu'avec un » revenu d'environ cent mille louis, et » une caisse d'amortissement où il a » versé les reliquats des subsides de » l'Angleterre, dès 1790, il aura liqui» dé toutes les dettes. Religieusement » soumis à son métier de souverain, il a » senti que l'économie était sa première » ressource. Sa maîtresse, Mlle. de » Hartfeld, est la femme la plus rai» sonnable de sa cour; et ce choix est » tellement convenable, que le duc » ayant montré dernièrement quel» que velléité pour une autre femme, » la duchesse s'est liguée avec Mlle. » de Hartfeld pour l'écarter. Véri» table Alcibiade, il aime les grâces » et les voluptés; mais elles ne pren» nent jamais sur son travail et sur » ses devoirs même de convenance. » Est-il à son rôle de général prus» sien? personne n'est ni aussi mati» nal, aussi actif, aussi minutieuse» ment exact que lui. Enivré de » succès militaires, et universellement » désigné comme le premier dans cette » carrière, il désire sincèrement la » paix, et semble ne plus vouloir s'ex» poser aux chances de la guerre. » Pour preuve de cette dernière assertion, Mirabeau rapporte une conversation bien remarquable qu'il eut alors avec le duc : « Jamais homme sensé, » lui dit ce prince, surtout en avan» çant en âge, ne compromettra sa » réputation dans une carrière si ha» sardeuse, s'il peut s'en dispenser. » Je n'y ai pas été malheureux; peut» être aujourd'hui serais-je plus ha» bile, et pourtant infortuné. » Mirabeau était convaincu que la Prusse ne tarderait pas à être dirigée par l'ascendant des talents du duc de Brunswick; mais le nouveau roi (*V.* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II), qui ne voulait pas qu'on pût croire qu'il se laissait diriger, éloigna tous les hommes supérieurs. Il n'eut pour le duc que des égards de politesse, et, en le nommant grand-maréchal, il ne lui donna aucune autorité. Le duc se tint éloigné de Berlin, et uniquement occupé du bonheur de ses petits états. Ce calme dura jusqu'aux troubles de la Hollande en 1787. Chargé alors du commandement de vingt mille Prussiens en Westphalie, le duc de Brunswick s'avança peu à peu jusqu'aux frontières de la république, et, voyant que les

Français, qui avaient promis du secours au parti patriotique, ne faisaient pas un mouvement, il entra brusquement en Hollande, s'empara d'Utrecht, de la Haye sans coup férir, et, après vingt jours de siége, reçut la capitulation d'Amsterdam, seule ville où il éprouva une faible résistance, dirigée par une centaine de canonniers français. Ce coup d'audace donna une grande influence à la Prusse dans les affaires de l'Europe, et cette puissance se trouvait au même point où l'avait laissée le grand Frédéric, lorsque la révolution de France vint changer tous les rapports et tous les intérêts. Le duc de Brunswick était alors, par son expérience et sa réputation militaires, au-dessus de tous les généraux connus. Dès qu'il fut question de guerre, tous les regards se portèrent sur lui; et la victoire sembla ne devoir appartenir qu'à la cause qu'il allait défendre. C'est cependant depuis cette époque que les fautes les plus évidentes, les revers les plus étonnants ont effacé la gloire de quarante ans de travaux. En 1792, la Prusse et l'Autriche, alliées par le traité de Pilnitz, donnèrent le commandement général de leurs armées au duc de Brunswick, et il fut chargé de marcher contre la France pour délivrer Louis XVI, alors prisonnier dans Paris. Frédéric-Guillaume voulut être lui-même de cette expédition chevaleresque; et ce monarque, à la tête de soixante mille Prussiens, quinze mille Autrichiens et vingt mille Français émigrés, pénétra en Lorraine dès les premiers jours d'août. Le duc de Brunswick fit précéder cette invasion par un manifeste très violent, et accompagné de menaces, au moins maladroites, contre le parti patriotique. La révolution du 10 août, en livrant le pouvoir à la faction la plus démagogique, venait d'éloigner de l'armée le petit nombre de chefs expérimentés qui lui étaient restés après les émigrations successives. Cette armée, disséminée sur toute l'étendue des frontières, ne présentait nulle part une force suffisante pour résister à une pareille attaque. Il ne s'agissait donc que de manœuvrer avec rapidité sur un point de cette ligne immense, et d'empêcher que les corps épars ne pussent se réunir. Cette opération, commencée avec succès par la prise de Longwi, se fit ensuite avec une extrême lenteur. Ce ne fut que le 3 septembre que Verdun se rendit; et, le même jour, les passages de l'Argonne furent occupés par l'armée française, avant que le duc de Brunswick parût en avoir senti l'importance. Ce fut derrière ces défilés que Dumouriez, par des marches hardies (*Voy.* DUMOURIEZ), fit sa jonction avec Kellermann et Beurnonville, sans que l'ennemi eût rien fait pour s'y opposer. « Les Prussiens ne savent » plus faire la guerre, écrivait alors » Dumouriez au général Biron; si j'a» vais eu affaire au grand Frédéric, » dès le 3 j'aurais été chassé jusqu'à » Châlons. » Le défilé de la Croix-aux-Bois avait été enlevé par les Autrichiens, et celui de Grandpré avait été abandonné dès le 15 septembre. Les alliés y firent passer leur armée, et ils entrèrent en Champagne, où de vastes plaines et la supériorité de leur cavalerie leur promettaient des succès faciles; mais les Français avaient reçu de nombreux renforts : 80 mille hommes étaient réunis au camp de Sainte-Menehoult, et il ne s'agissait plus d'une suite de postes que l'on pût enlever les uns après les autres; il fallait livrer une bataille sérieuse. Le duc de Brunswick n'osa pas en tenter les hasards, quoiqu'il fût encore supérieur par le nombre et surtout par

la discipline de son armée; il n'osa pas non plus se porter en avant, de peur d'être coupé de ses communications avec Verdun; et, malgré l'avis des autres chefs, surtout de Clairfayt qui commandait le corps autrichien, après deux tentatives insignifiantes, l'une sur le poste des Islettes, et l'autre sur le camp de Valmi, le roi de Prusse, dirigé par les conseils de son général, entama une négociation avec Dumouriez, et, peu de jours après, il capitula pour la retraite de son armée. Le temps n'a pas encore fait connaître les conditions de cette capitulation, et elle parut alors si étonnante, qu'on l'attribua à différentes causes. La seule circonstance bien connue, c'est que le roi de Prusse s'engagea à ne plus prendre aucune part à la guerre; mais le conseil exécutif n'ayant pas voulu ratifier toutes les clauses de cette convention, et Custine ayant fait aussitôt après une invasion dans les états des alliés du roi de Prusse, ce prince se vit obligé de rester sur le Rhin avec son armée, qui fut encore commandée par le duc de Brunswick. Elle obligea les Français à se retirer sur la rive gauche, et s'empara de Mayence après trois mois de siége. Le duc entra dans le Palatinat, et obtint encore quelques succès à Weissembourg et à Kaiserslautern; mais quelques différends qu'il eut avec le général autrichien Wurmser, et plusieurs échecs qu'éprouvèrent les alliés, combattus par Hoche et Pichegru, notamment la levée du siége de Landau, le portèrent à demander sa démission en janvier 1794. Il quitta en effet le commandement, et publia alors une lettre remarquable qu'il venait d'adresser au roi de Prusse, sur la mésintelligence des alliés. L'armée prussienne ne fit, au reste, plus rien de remarquable jusqu'à la paix de Bâle, en 1795, et, depuis ce temps, le duc, dont on ne peut douter que les conseils n'aient contribué à ce traité, resta paisible dans ses états, uniquement occupé de l'administration, et redoutant la guerre par-dessus tout. Il accueillit de la manière la plus généreuse les Français exilés, et notamment ses anciens adversaires, ceux qu'il avait combattus dans la guerre de sept ans, les maréchaux de Broglie et de Castries. Ce dernier étant mort dans ses états, il lui fit élever un monument. Vers la fin de 1806, voyant que la France, par ses accroissements successifs, prenait une attitude inquiétante pour la Prusse, et craignant pour ses propres états, qui déjà étaient entourés de troupes françaises, il parut vouloir porter le cabinet de Berlin à prendre un parti décisif; et il est probable que son voyage à Pétersbourg, vers le commencement de 1806, n'eut d'autre but que d'y trouver des alliés. Porté de nouveau au commandement général, au moment où la Prusse prit définitivement une attitude hostile, il conduisit son armée en Franconie, avec toute la lenteur et l'hésitation qu'il avait montrée en 1792, et que l'âge semblait n'avoir fait qu'augmenter; tandis que ses ennemis, conduits par une main habile, et formés par quinze ans de guerre, lui laissèrent à peine le temps de les reconnaître. Déjà l'avant-garde prussienne avait été tournée et dispersée, avant que le duc pût croire que les Français approchaient. La grandeur du péril lui rendit cependant quelque vigueur; le 14 octobre, il se mit à la tête des grenadiers pour repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. A peine le feu était-il commencé, qu'il fut atteint d'une balle dans les yeux. On lui fit quitter le champ de bataille, et l'armée, restée sans chef, poursuivie par

un ennemi actif et impétueux, fut bientôt dans la déroute la plus complète. Le duc se fit d'abord conduire à Erfurt, et ensuite à Blanckenbourg, où il resta plusieurs jours, espérant que les Prussiens se rallieraient. Trompé dans cet espoir, il se fit transporter à Brunswick, puis à Altona, où il mourut le 10 novembre 1806, et fut enterré à Ottensen. Ce prince avait épousé en 1764 Augustine d'Angleterre, dont il a laissé trois fils et quatre filles. Peu de jours avant la bataille d'Jéna, il avait perdu son fils aîné. On a publié à Tubingen, en 1809, un *Portrait biographique de Charles Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick*, 1 vol. in-8°., en allemand : c'est un froid panégyrique où l'on trouve peu de détails positifs. On a imprimé à Paris, en l'an III (1795), un vol. in-8°. intitulé : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en* 1792, *traduite de l'allemand d'un officier prussien*. Cet ouvrage n'est qu'un mauvais pamphlet révolutionnaire, où l'on chercherait en vain quelque trait historique.

M—D J.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL-OELS (FRÉDÉRIC-AUGUSTE DE), frère du précédent, né en 1740, se livra avec beaucoup d'ardeur à la culture des lettres sous les mêmes maîtres que ses frères, et fut nommé membre de l'académie de Berlin. Il a traduit du français en italien, avec beaucoup de pureté de style et même d'élégance, dit M. l'abbé de Denina, les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, de Montesquieu, et composé, dans cette dernière langue, une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, traduite en français par Erman. Il a aussi fait pour le théâtre de la cour quelques pièces en allemand et en français, dont quelques-unes ont ensuite été jouées à Berlin et à Strasbourg. Ce prince est mort à Weimar, le 8 octobre 1805. — Son frère (GUILLAUME-ADOLPHE), né en 1745, fut aussi de l'académie de Berlin. Il a publié une *Traduction de Salluste*, et un *Discours sur la guerre* qui fut très agréable au grand Frédéric, dans l'armée duquel il servait, ainsi que deux de ses oncles et trois de ses frères. Son poëme en vers français, sur la conquête du Mexique, intitulé la *Mexicade*, n'a pas été publié : Frédéric en parle avec éloge dans ses lettres. Ce jeune prince mourut en 1771, d'une fièvre inflammatoire, en allant combattre les Turks avec l'armée russe, dans laquelle il avait pris du service. L'abbé Jérusalem a fait son Éloge, qui a été traduit en français par M. Mérian.

M—D J.

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (MAXIMILIEN-JULES-LÉOPOLD, duc DE), frère des précédents, né à Wolfenbuttel, le 10 octobre 1752, a laissé, après une vie fort courte, une mémoire d'autant plus honorée, que les vertus qui l'ont illustrée, quoique simples et naturelles, sont plus rares chez les princes. Il fut élevé avec beaucoup de soin par l'abbé Jérusalem, et voyagea en Italie sous la direction du célèbre Lessing. De retour en Allemagne, il entra, en 1776, au service de Prusse, et prit le commandement d'un régiment en garnison à Francfort-sur-l'Oder. La guerre de la succession de Bavière l'éloigna momentanément de cette ville ; mais, lorsqu'il y revint, il y fixa son séjour, et ce fut un grand bonheur pour les habitants. Léopold employait ses journées à visiter les malades, les pauvres, et à leur faire donner des secours. Il montait aux étages les plus élevés, entrait dans les plus tristes

réduits de la misère, et, outre des aumônes extraordinaires, distribuait par mois 500 fr. pris sur sa cassette, somme considérable pour un prince peu riche, et pour une ville peu étendue. Son régiment était aussi l'objet de ses soins ; il y entretenait un maître d'école pour les enfants des soldats, et leur faisait apprendre des métiers. En 1780, Francfort fut préservé, par sa vigilance, d'une inondation qui eût rompu les digues et détruit les faubourgs ; mais, par une fatale succession de calamités, cette même inondation revint avec plus de violence en 1785 ; elle occasionna d'affreux désastres.

L'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissants ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée :

Tel était le spectacle qu'offrait cette malheureuse ville;

Deux hommes, seuls encor de tant d'infortunés,
Luttaient contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée,
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, près de les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir;
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance,
Lorsqu'un jeune homme arrive, et les mains pleines d'or :
« Enfants, qui veut me suivre, il en est temps encor;
» Une barque, et volons au secours de nos frères. »

C'était le duc Léopold : il s'élança dans une barque avec deux rameurs qui consentirent à le suivre, et parvint jusqu'aux infortunés pour le salut desquels il se dévouait si noblement ; mais le retour fut impossible ; ils luttèrent en vain contre l'impétuosité du fleuve, et le peuple eut la douleur de voir périr du rivage un prince qui, seul parmi tant d'hommes, avait cru devoir exposer sa vie pour sauver deux malheureux. Ce trait de courage et de dévouement, beau en toute occasion, héroïque de la part d'un prince, a été, en Allemagne et en France, le sujet d'une foule de morceaux en prose et en vers, consacrés à honorer la mémoire de Léopold. Les vers que nous avons cités sont tirés d'un petit poëme de Marmontel, lu à l'Académie française, le 13 mars 1788. Le comte d'Artois proposa un prix pour la meilleure pièce de vers sur ce sujet, que l'Académie mit au concours. Le nombre d'odes, d'élégies, de poëmes que ce concours produisit est vraiment extraordinaire : mais peu de ces pièces ont mérité d'être recueillies et conservées. F. From publia à Berlin, en 1785 et 1787, deux essais intitulés : *Le duc Léopold de Brunswick, ami de l'humanité*, in-8°. (en allem.)

G—T.

BRUNSWICK (ANNE-MARIE). *Voy.* ANNE-MARIE.

BRUNULFE, oncle d'Aribert, ou Charibert, et de Dagobert Ier., entreprit, l'an 628, de faire valoir les droits du premier contre les prétentions du second, qui, après la mort de Clotaire II, voulut se faire reconnaître seul roi, à l'exclusion de son frère. Les armes et la politique de Dagobert assurèrent le succès de cette entreprise, et Brunulfe, obligé de céder, vint lui-même avec Aribert au-devant du monarque, et lui fit hommage. Cependant Aribert fut nommé roi d'Aquitaine; il régna dans Toulouse. Brunulfe, pour ne point faire ombrage à Dagobert, le suivit en Bourgogne ; mais le roi le fit arrêter à St.-Jean-de-Lône, et il fut mis à mort par trois des principaux seigneurs de la cour. On ne connaît pas le motif de ce crime. Les historiens n'accusent Brunulfe d'aucune intrigue nouvelle, et, d'un autre côté, Dagobert gouvernait alors avec sagesse, et faisait bénir aux peuples sa justice; mais il craignit sans doute que Brunulfe ne favorisât, dans la suite, Aribert. Ce prince se trouvait dépouillé d'une grande partie de ses droits au partage qui,

jusqu'à cette époque, avait toujours eu lieu entre les enfants des rois de la première race; peut-être aussi Dagobert craignait-il que Brunulfe ne s'opposât à la répudiation qu'il fit, cette même année, de la reine Gomatrude, pour épouser Nantilde, fille d'honneur de cette reine. V—VE.

BRUNUS, ou BRUN (CONRAD), jurisconsulte allemand dans le 16ᵉ. siècle, était né à Kirchen, petite ville du Wurtemberg, vers 1491. Il fit ses études à l'université de Tubingue, embrassa l'état ecclésiastique, et prit ensuite ses degrés en droit. Ayant approfondi particulièrement les lois et les constitutions de l'Allemagne, il parut avec éclat dans plusieurs diètes. Charles-Quint le choisit, avec Conrad Visch, pour dresser les réglements de la chambre impériale d'Augsbourg. Peu de temps après, il fut pourvu d'un canonicat dans cette même ville, et d'un autre à Ratisbonne. Appelé à Inspruck par l'empereur Ferdinand Iᵉʳ., pour conférer avec lui sur des objets importants, Brunus ne put résister à l'excès du travail; et, à son retour, épuisé de fatigues, il tomba malade à Munich, où il mourut au mois de juin 1563, dans sa 73ᵉ. année. On transporta son corps à Augsbourg, où il fut enterré avec pompe. Brunus était savant, mais trop systématique, et son zèle contre les écrivains d'une autre opinion n'était pas assez réfléchi. On a de lui : I. *De legationibus libri V; De cæremoniis libri VI; De imaginibus liber I*, Mayence, 1548, in-fol.; II. *De hæreticis in genere libri VI*, Mayence, 1549, in-fol. Cet ouvrage se trouve ordinairement réuni à celui d'Optat de Milève contre les donatistes, et il a été inséré dans le XIᵉ. tome des *Tractatus juris*, Venise, 1584, in-fol. III. *De seditiosis libri VI*, Mayence, 1550, in-fol., et dans le même tome des *Tractatus juris*; IV. *De calumniis libri III; De universali concilio libri IX*, 1550, in-fol.; V. *Annotata de personis judicii cameræ imperialis*, Ingolstadt, 1557, in-fol.; VI. *Adversùs novam Histor. ecclesiasticam Mathiæ Illyrici*, Dillingen, 1565, in-8°. C'est une réfutation des centuriateurs de Magdebourg; il est le premier qui les ait critiqués. On a encore de Brunus un essai, en allemand, d'un *Traité de l'autorité et de la puissance de l'Église catholique*, Dillingen, 1559, in-fol. Jean Cochlée, éditeur de ses ouvrages, en a publié aussi séparément des extraits. — BRUNUS (Albert), sénateur à Milan, et depuis avocat fiscal du duc de Savoie en 1541, naquit à Asti, et mourut vers le milieu du 16ᵉ. siècle, âgé de soixante-quatorze ans. Il a écrit *De formâ et solemnitate jurium*, *De augmento et diminutione monetarum*, *De constitutionibus*, *De consuetudine*, ouvrages que l'on trouve dans les tom. II, XII, XVII et XVIII des *Tractatus juris*. On a aussi de lui *Consilia feudalia*, Venise, 1579, deux tomes in-fol. — BRUNUS (Mathieu) a donné un traité *De cessione bonorum*, qu'on trouve aussi dans les *Tractatus juris*, tome III. W—s.

BRUNUS. *V*. BRUNI et BRUNO.

BRUNUS, médecin du commencement du 14ᵉ. siècle, auteur de la *Chirurgia magna et parva*, insérée dans un recueil de plusieurs traités de chirurgie, imprimé à Venise en 1490, 1499, 1513, 1546, in-fol., et 1559, aussi in-fol., compilation des médecins grecs et arabes, écrite dans un style barbare, et extraite surtout d'Albucasis, bonne encore à consulter, et offrant quelques traces

de quelques-uns des procédés chirurgicaux consacrés de nos jours. C. et A.

BRUNYER (Abel), médecin des enfants de Henri IV, naquit à Uzès, le 22 décembre 1573, d'une famille protestante. Il descendait de Jacques Brunyer, chancelier de Humbert, dauphin de Viennois, qui, en 1343, transporta la souveraineté du Dauphiné à Philippe de Valois. Abandonné, après la mort des auteurs de ses jours, d'une partie de sa famille, qui était restée catholique, il craignit, s'il embrassait la profession des armes, comme avaient fait ses ancêtres, d'être entraîné dans le parti protestant armé contre son roi, dont il fut toujours un des sujets les plus fidèles; il suivit une carrière plus conforme à son caractère, en se livrant à l'étude des sciences, particulièrement de la médecine, dont il alla puiser les éléments à Montpellier. En peu de temps, il y fit des progrès étonnants, et, après avoir été reçu docteur avec l'approbation la plus flatteuse des grands maîtres de cette savante école, il partit pour Paris, où il ne tarda guère à se faire une grande réputation. Henri IV l'attacha à la personne de ses enfants, dont il fut singulièrement estimé et chéri. Louis XIII, devenu roi, s'empressa de le récompenser par le brevet de conseiller d'état, et le cardinal de Richelieu le plaça près de Gaston, duc d'Orléans, en qualité de premier médecin, mais plus particulièrement encore pour assister ce prince de ses sages avis, et l'empêcher de se livrer à de mauvaises impressions, auxquelles il n'était que trop porté par sa faiblesse naturelle. Abel Brunyer fut également employé par ce premier ministre à plusieurs négociations importantes auprès des protestants du Languedoc, dont il avait la confiance. Le poète Scarron a, dans son style burlesque, payé un tribut de louanges à ce célèbre médecin :

> Son altesse peu de temps but ;
> Car dessus ses jambes il chut
> Une très douloureuse goutte ;
> Mal où nul vivant ne voit goutte,
> Fût-ce Brunier son médecin.
> N'en déplaise à feu Jean Calvin,
> C'est grand dommage que cet homme
> Ne croit pas au pape de Rome :
> Car à tout le monde il est cher,
> Quoiqu'en carême mangeant chair.

Abel Brunyer vécut constamment dans la religion protestante jusqu'au 14 juillet 1665, époque où il termina sa carrière, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il laissa plusieurs enfants, de l'un desquels descendait Pierre-Edouard Brunyer, mort à Versailles en 1811, après avoir, ainsi que son aïeul, joui de la confiance de la famille royale, à laquelle il était attaché comme médecin des enfants de France. Abel, en société avec Marchant, avait publié, en 1653, une description du jardin de botanique fondé à Blois par Gaston d'Orléans, sous le titre de *Hortus regius Blesensis*, in-fol. Il en donna, en 1655, une nouvelle édition, dans laquelle il se vante d'avoir, pendant ces deux années d'intervalle, enrichi le jardin de cinq cents plantes nouvelles. (*Voy.* Gaston, duc d'Orléans, et Robert Morison.) L—p—e.

BRUS. *Voy.* Bruce.

BRUSANTINI (le comte Vincent), poète italien du 16e. siècle, était d'une bonne et ancienne noblesse de Ferrare. Il n'y a rien de certain dans les circonstances de sa vie, donnée par Mazzuchelli (*Scrittori d'Italia*), qui les a puisées dans une *Histoire* inédite *des poètes*, par Alessandro Zilioli, auteur et ouvrage peu dignes de foi. On croit que le Brusantini mourut d'une maladie contagieuse vers 1570. Le poëme qui lui a fait quelque réputation est intitulé :

Angelica innamorata, Venise, 1550, in-4°., et réimprimé en 1553, avec des figures gravées en bois, et des allégories à chaque chant. C'est une suite du *Roland furieux*. L'Arioste avait conduit l'action de son poëme jusqu'à l'union de Roger et de Bradamante; Brusantini prit pour sujet du sien, qui est en trente-sept chants, la mort de Roger, tué en trahison par la faction de Mayence, implacable ennemie de sa maison, et la vengeance que tirent de cette mort Bradamante, femme de Roger, et Marphise sa sœur. Une autre vengeance qui termine le poëme est celle qu'Angélique prend d'Alcine. Cette méchante fée lui avait jeté un sort qui la rendait subitement amoureuse du premier venu, fût-il le plus vil et le dernier des hommes. C'est ce qui est annoncé par ce titre d'*Angelica innamorata*. Angélique a beau se venger, détruire l'île et tous les enchantements de son ennemie, l'espèce de tour qu'Alcine lui avait joué ne l'en avilit pas moins. Il aurait fallu un prodigieux talent d'écrire, pour faire passer sur ce défaut inhérent au sujet; et le style de Brusantini est lourd, froid, et sans grâces. Il a montré peut-être moins de talent encore dans un autre poëme, où il entreprit de lutter en mauvais vers contre la prose la plus parfaite, celle du *Décaméron*, qu'il prétendit traduire, et qu'il ne fit que défigurer. Cet essai malheureux est intitulé : *Le Cento Novelle di Vencenzo Brusantini dette in ottava rima*, Venise, 1554, in-4°. Ce titre ne trompe point, ce sont bien en effet les cent Nouvelles de Brusantini; ce ne sont plus celles de Boccace. G—É.

BRUSATI (TEBALDO), seigneur de Brescia, dont la famille était à la tête des guelfes de cette ville, était émigré avec tous ceux de son parti, lorsque l'empereur Henri VII le rappela en 1311, espérant rétablir la paix en faisant rentrer les exilés dans toutes les villes. Soit que Tébaldo Brusati ne sentît pas ce qu'il devait à la reconnaissance, soit que l'intérêt de sa patrie ou de son parti l'emportât sur les affections personnelles, il fit prendre les armes aux Brescians, au moment où tous les guelfes de Lombardie se révoltaient contre l'empereur. Brescia fut assiégée dès le 19 mai 1311; mais Brusati, par sa valeur et par sa prudence, fit échouer long-temps toutes les attaques de Henri VII. Il fut enfin fait prisonnier dans une sortie; alors, au lieu de perdre courage, il exhorta les Brescians à redoubler de zèle pour la défense de leur patrie et de leur liberté. Il fut traîné à quatre chevaux au pied même des murs, et, comme cet horrible supplice commençait, il éleva la voix encore une fois pour exhorter ses compatriotes à se défendre. S. S—I.

BRUSCAMBILLE. *V.* DES LAURIERS.

BRUSCH, ou BRUSCHIUS (GASPARD), historien et poète allemand du 16ᵉ. siècle, naquit le 19 août 1518, à Schlackenwald en Bohême, et fut élevé à Egra, patrie de ses pères, où ils portaient le nom de *Bruschelius*. Son talent pour la poésie latine, qui se distinguait par le naturel et la facilité du style, lui valut l'honneur, en 1552, d'être couronné poète lauréat, par Ferdinand, roi des Romains, qui le créa de plus comte palatin. Wolfgang de Salms, évêque de Passau, le fixa dans cette ville, où il se livra entièrement à l'étude de l'histoire ecclésiastique d'Allemagne, et à la composition de divers ouvrages en ce genre. Il fut tué en 1559, au coin d'un bois, par des gentilshommes contre lesquels, dit-on, il avait fait ou me-

nacé de faire des satires. Les deux principaux ouvrages de Bruschius, sont : I. *De Germaniæ episcopatibus epitome*, Nuremberg, 1549, in-8°. Ce n'est là que le premier volume d'une grande entreprise qui devait comprendre tous les évêchés d'Allemagne ; il ne contient que la métropole de Mayence, et l'évêché de Bamberg, qui était indépendant de toute juridiction métropolitaine. II. *Monasteriorum Germaniæ præcipuorum chronologia,* Ingolstad, 1551, in-fol.; Sulzbach, 1582, in-4°. Nessel en a publié la suite ou 2e. centurie, enrichie de plusieurs pièces, sous le titre de *Supplément*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque imperiale ; Vienne, 1692, in-4°. Ces deux ouvrages coûtèrent à Brusch beaucoup de voyages et de recherches, et absorbèrent toute sa fortune, au point qu'à la fin il ne vivait plus que des présents qu'il recevait des abbés dont il décrivait les monastères. S'étant trouvé à Bâle avec la bourse mieux garnie que de coutume, il s'y fit faire un habit neuf, mais, voyant que cette parure lui attirait plus de respect, il en fut outré de dépit et mit en pièces l'habit qui ne méritait pas, disait-il, d'être plus honoré que son maître. Ses ouvrages se ressentent un peu des nouvelles opinions de Luther que l'auteur avait embrassées ; ce qui paraît encore davantage par ses traductions latines des *Dominicales* et des *Consolations* de ce patriarche de la réforme, par celles du *Catéchisme* et des *Postilles* de Mélanchthon, et du Traité *De autoritate verbi Dei*, de George Major. Bruschius est encore auteur de quelques autres ouvrages qui ne méritent pas d'être cités : nous indiquerons cependant un traité *De ortu et fine imperii romani*, composé par l'abbé Engelbert, dont il fut éditeur, et auquel, en le publiant, il ajouta son *Odœporicon et alia minutiora poëmata*, Bâle, 1553, in-8°. (1). T—D.

BRUSLÉ DE MONTPLAINCHAMP (JEAN), chanoine de Ste.-Gudule de Bruxelles, né à Namur, vers le milieu du 17e. siècle, a laissé quelques ouvrages ; les principaux sont : I. *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur*, Cologne, 1689, in-12, réimprimée en 1692, 2e. édition retouchée, mais tronquée, et, pour la troisième fois

---

(1) Nous parlons de ce recueil, parce qu'il sert à dévoiler une assez singulière surpercherie. Vers le milieu du siècle dernier, on imprima dans le *Mercure de France*, et, vingt-cinq ans après, Fréron réimprima dans ses feuilles, une prophétie en huit vers latins, qu'on débitait avoir été trouvée à Liska en Hongrie, dans le tombeau de Regiomontanus, et qui annonçait d'affreux désastres pour l'année 1788. A l'époque de la révolution, on rappela cette prophétie, et mille bouches la répétèrent. La voici :

Post mille expletos à partu virginis annos
Et septingentos rursus ab orbe datos,
Octogesimus octavus mirabilis annus
Ingruet : is secum tristia fata trahet.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruent :
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia : et luctus undique grandis erit.

Quoique les gens sensés n'y fissent pas plus d'attention qu'à cent autres prédictions aussi ridicules qui circulaient alors, celle-ci ne laissait pas d'embarrasser bien des personnes raisonnables, parce qu'elle était connue et publiée très long-temps avant l'événement : un homme instruit fut donc prié de l'examiner et d'en approfondir le mystère. Il y consentit, et, après quelques recherches, il observa d'abord que cette prophétie prétendue ne pouvait pas avoir été trouvée en Hongrie dans le tombeau du célèbre astronome Jean Muller, auquel on l'attribuait, puisqu'il était mort à Rome en 1476, qu'il y avait été enterré, et que son tombeau s'y voit encore. Mais le savant mit l'imposture absolument à découvert, en produisant le volume de Bruschius dont nous venons de parler : la prétendue prophétie s'y trouve en effet, d'abord en quatre vers allemands dans la dédicace du petit traité d'Engelbert, et puis dans l'*Odœporicon*, traduite en huit vers latins tels que nous les avons cités, à la date près : car Bruschius y annonce les désastres pour l'année 1588. Notre savant nous fit encore lire dans M. de Thou, livre *L* de son histoire, et dans les lettres d'Etienne Pasquier, la fermentation qu'alors excita cette prophétie. Qu'a donc fait le moderne jongleur ? Il a simplement rajeuni la prophétie et mis la date fatale à l'année 1788, au lieu de 1588. Bruschius avait dit : *Post mille elapsos à partu virginis annos, et post quingenta.* A ces derniers mots il substitué, *et septingentos* qui conservent la mesure du vers. Voilà toute la ruse que nous révélons, parce que, s'il est aisé de mépriser les fourbes, il est plus sûr encore de les démasquer. H—T.

en 1697, in-12; histoire mal écrite, mais dont les deux premiers livres sont intéressants, par les nombreux portraits que l'auteur y fait de différentes personnes. Entre le 4e. et le 5e. livre, on trouve l'oraison funèbre du duc de Mercœur, composée et prononcée à Notre-Dame de Paris, le 27 avril 1602, par S. François de Sales. II. *Histoire de dom Jean d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint*, Amsterdam, 1690, in-12; III. *Histoire d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoye, gouverneur-général de la Belgique*, Amsterdam, 1692, in-12; IV. *Histoire d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur de la Belgique*, Amsterdam, 1692, in-12; V. *Histoire de l'archiduc Albert, gouverneur et puis prince souverain de la Belgique*, Cologne 1693, in-12. On ignore l'époque de la mort de Bruslé; mais il paraît qu'il vivait encore en 1712, époque à laquelle parut contre lui une satire intitulée: *L'Original multiplié*, ou *Portrait de Jean Bruslé*, Liége, in-12. C'est peut-être au même Bruslé que l'on doit *Ésope en belle humeur, dernière traduction augmentée de ses fables en prose et en vers*, Bruxelles, 1700, 2 vol. in-12. C. T—y.

BRUSONI (Jérôme), d'une famille noble de Legnago, dans le Veronais, naquit le 10 décembre 1610. Après avoir fait d'excellentes études à Venise, à Ferrare et à Padoue, en littérature, en philosophie, en jurisprudence, en histoire sacrée et profane, et même en théologie, il s'annonça, encore jeune, au public par des poésies latines et italiennes qui eurent alors un grand succès. Il prit l'habit dans l'ordre des chartreux, le quitta, le reprit, et le quitta encore. A cette seconde émancipation, que l'on traita d'apostasie, il fut arrêté à Venise, et mis pour quelque temps en prison. Bientôt son imprudence lui attira un dangereux ennemi. Le P. Aprosio de Vintimille, auteur satirique dont nous avons parlé (*Voy.* Aprosio), avait fait, contre une femme qu'il n'aimait pas, un écrit intitulé: *la Maschera scoperta*. Brusoni se le procura, et le remit à cette femme pour de l'argent. Aprosio, qui l'avait loué précédemment, et contre qui cependant Brusoni avait déjà lancé quelques traits dans un écrit intitulé: *Il Sogno di Parnaso*, ne lui pardonna point ce dernier acte, et fut depuis ce moment son ennemi déclaré. Brusoni, remis en liberté, vécut tranquillement à Venise, où il publia beaucoup d'ouvrages, et se fit un assez grand nombre d'amis, parmi lesquels on remarque surtout Ferrante Pallavicino, et Jean-François Loredano. Il se mêla aussi de politique, et il eut la gloire de contribuer, en 1644, aux négociations qui amenèrent la paix entre l'Espagne et le duc de Parme. On ignore l'époque précise de sa mort. Il vivait encore en 1679, puisque son *Histoire d'Italie*, le meilleur de ses ouvrages, s'étend jusqu'à cette année. On a de lui: I. *la Fugitiva*, Venise, 1640, in-12, espèce de roman en quatre livres, qui contient, sous des noms supposés, les Aventures de Pellegrina Buonaventuri, fille de Bianca Capello, et femme du comte Ulysse Bentivoglio Manzoli de Bologne; II. *Del Camerotto parti III*, Venise, 1645, in-12; c'est un recueil de prose et de vers dans le genre facétieux, et qu'il écrivit dans les prisons de Venise, appelées *i Camerotti*; III. *la Vita di Ferrante Pallavicino*, Venise, 1651 et 1655, in-12, sous le nom de l'*Incognito Aggirato*, parce que Brusoni était à Venise de l'académie des *Incogniti*, et y était appelé l'*Aggirato*.

Cette Vie reparut en tête de l'édition des *Œuvres choisies de Pallavicino*, avec des notes de Brusoni, Venise, 1660. IV. *Istoria d'Italia*, de 1635 à 1655, Venise, 1656, in-4°.; de 1627 à 1656, *ibid.*, 1657, in-4°.; de 1625 à 1670, in-4°., *ibid.*, 1671; et enfin de 1625 à 1679, Turin, 1680, petit in-fol.; V. *delle Historie universali d'Europa compendiate da Girolamo Brusoni*, Venise, 1657, 2 vol. in-4°.; VI. *il Perfetto elucidario poetico*, Venise, 1657, 1664 et 1669, in-12; VII. *la Gondola a tre remi, passatempo carnavalesco*, Venise, 1662, in-12, opuscule porté en 1663 sur l'*index* des livres défendus; *Il Carrozino alla moda, trattenimento estivo*, porté sur le même *index*, en 1669; VIII. *le Campagne dell' Ungheria, degli anni* 1663 *e* 1664, Venise, 1665, in-4°. Brusoni ayant mal parlé des chevaliers de Malte dans cet ouvrage, le chevalier Magri de la Vallette y répondit sous ce titre : *Il valor Maltese difeso contro la calunnie di Girolamo Brusoni*, Rome, 1667. IX. *Istoria dell' ultima guerra tra Veneziani e i Turchi*, etc., *dall' anno* 1644 *al* 1671, Venise, 1673, in-4°.; et *dal* 1644 *al* 1672, Bologne, 1674, in-4°.; X. *Poesie, parti IV*, Venise, sans date, in-12. On lui attribue aussi : *Frammenti Storici della guerra in Dalmatia*, Venise, 1692, in-12. G—é.

BRUSQUET (.....), né en Provence, fut successeur de Triboulet, dans l'emploi de fou du roi, sous les règnes de François Ier., de Henri II, de François II et de Charles IX. Il se donna d'abord pour chirurgien, et pouvait avoir vingt-cinq ans quand il commença à exercer son métier au camp d'Avignon, en 1536. Il s'établit aux quartiers des Suisses et des Lansquenets, « où il donnait aux hommes » de bonnes médecines de chevaux ; » et ceux que le tempérament, une bonne constitution, ou le hasard ne sauvaient pas, « allaient, dit Brantôme, » *ad patres*, drus comme mouches. » On peut juger des recettes de Brusquet, par celle qu'il donna contre la colique, à un ambassadeur de Venise, la cour étant alors à Romorantin (*Voyez* Brantôme, *Vie du maréchal Strozzi*, tome V). Sur le hasard de ses cures, qui ne réussissaient pas toutes, le connétable de Montmorenci voulut le faire pendre : le dauphin, depuis Henri II, sauva la vie à Brusquet; il le trouva plaisant, et le prit à son service. Lorsque François Ier. sortit du conseil où venait d'être décidée l'invasion du Milanais, Brusquet lui dit que les conseillers étaient des fous : « Pourquoi demanda » le monarque ? — C'est, répondit » Brusquet, qu'ils ont seulement décidé » comment vous entreriez en Italie, » sans penser comment vous en sor- » tiriez. » Il avait un livre qu'il appelait le *Calendrier des fous*, et sur lequel il inscrivait ceux qui lui paraissaient mériter d'entrer dans ce singulier catalogue. Lorsque Charles-Quint traversa la France pour aller châtier la révolte de Gand, Brusquet le mit dans son calendrier. François Ier. lui ayant demandé pourquoi il avait placé le nom de l'empereur sur sa liste : « C'est, dit Brusquet, qu'il faut être » fou pour passer dans les états d'un » prince qu'on a maltraité. — Eh! » que dirais-tu, répliqua le monar- » que, si tu le voyais repasser dans » mon royaume avec autant de sûreté » et d'éclat que s'il était en Espagne ? » —Je ne dirais rien, reprit le bouffon, » mais j'effacerais sur-le-champ le » nom de Charles-Quint, et je met- » trais sur mon registre celui de votre

» majesté. » Ce trait a fourni à M. Revoil le sujet d'un joli tableau qui a été remarqué à l'exposition de 1810. Brusquet ne manquait pas de finesse, ni de jugement : sa gaîté, son esprit, son originalité le firent devenir promptement valet-de-chambre du dauphin, et ensuite maître de la poste aux chevaux de Paris. Il joignait à l'esprit naturel l'esprit acquis ; car, outre son français provençal, il savait assez bien l'italien et l'espagnol. Il tira un parti admirable des ambassadeurs, des seigneurs, des princes même qui l'admirent dans leur familiarité. Tous lui faisaient des présents, bon gré, mal gré. Brusquet jouissait de la faveur du roi Henri II, et était dans les bonnes grâces du cardinal de Lorraine. Ce prélat le mena à sa suite quand il alla à Bruxelles jurer la paix faite avec l'Espagne; et les saillies, les espiégleries, les escroqueries même de Brusquet divertirent singulièrement Philippe II. « Le pauvre diable, dit Brantôme, jouissoit d'une fortune assez » bien arrangée, estoit bien à la cour, » lorsqu'on s'avisa de le soupçonner » d'huguenotisme. On prétendit que, » pour le favoriser, il fesoit perdre et » soustraire des paquets et dépesches » du roi : mais ce ne fut pas tant lui » comme son gendre, qui estoit hu- » guenot, si jamais homme l'a été. » La maison de Brusquet fut pillée aux premiers troubles de 1562. Il sortit de Paris, et se sauva chez Mme. de Valentinois, qui ne refusa pas un asyle à un homme que le roi avait honoré de sa bienveillance. Enfin, par le moyen de Strozzi, fils du maréchal, il obtint son pardon, « de sorte qu'il » put achever ses vieux jours en » paix et repos; mais il ne la fit guère » longue après cela. » Brusquet mourut chez madame de Valentinois, en 1563, selon les apparences, au château d'Anet. Voici deux traits qui feront juger les saillies de Brusquet. Ses postillons étaient occupés à seller une mule fort vive, et ne pouvaient en venir à bout: « Parbleu, dit-il, allez » chercher le secrétaire de M. le » chancelier ; il en viendra à bout ; » car il scelle tout. » On parlait devant lui de la difficulté de prendre Calais. « Il n'y a, dit-il, qu'à envoyer N.... » (conseiller au parlement, d'une probité suspecte): « il prendra Calais; il » n'y a rien qu'il ne prenne. » Mais on ne se fera une idée vraie des étranges mystifications dont le commerce était établi entre Brusquet et les courtisans du roi Henri II, qu'en entendant Brantôme lui-même. « Le mareschal (Strozzi) vint un jour chez le roi avec un » beau manteau de velours noir, en » broderies d'argent à manches, com- » me on en portoit en ce temps-là. » Brusquet, qui avoit envie du man- » teau, alla à la cuisine du roi faire pro- » vision d'une lardoire et de force lar- » dons; et ainsy que le maréchal en- » tretenoit le roi, Brusquet lui larda » quasi tout son manteau par derrière, » sans qu'il s'en aperçust, et puis tour- » nant Strozzi devers le roi, il dit : » Sire, ne voilà-t-il pas de belles ai- » guillettes d'or que M. le mareschal » porte à son manteau? Il ne faut pas » demander si le roi s'en mit à rire ; » et M. le maréchal aussi, et sans se » fascher autrement ni le frapper; car » il ne le frappoit jamais, et prenoit » tout en jeu ce qu'il lui faisoit; mais » il ne faisoit que songer pour lui ren- » dre le change. » Voici ce que le maréchal Strozzi appelait rendre le change à Brusquet. « Il estoit allé à » Rome avec M. le cardinal de Lor- » raine; M. Strozzi attitra un courrier » pour venir en poste porter les nou- » velles de la mort de Brusquet, avec » son testament qu'il avoit supposé et

» fait faulx, en disposant de tous ses » biens; et eniceluy, il prioit le roi de » vouloir donner et continuer la poste » à sa femme, à condition qu'elle » épousast ce courrier, et non aultre- » ment. Ce que le roi accorda facile- » ment en la faveur de mon dit sei- » gneur Strozzi. La femme ayant su » la mort de son mari par le même » courrier, et entendu la volonté du » roi sur la continuation de la poste, » après avoir célébré les obsèques de » son mari et fait ses deuils, le cour- » rier et elle se marient; il couche » avec elle, pour le moins un bon » mois, et tire d'elle de bons escus par » bon contrat de mariage; mais sur » ces entrefaites, Brusquet, qu'on » tenoit pour mort partout, arriva, » et fut bien esbahi. » (Brant., Discours 52e., *Vie des Hommes illustres.*) S—Y.

BRUSSEL (Pierre van), né à Bois-le-Duc en 1612, entra dans la compagnie de Jésus en 1636, professa successivement les humanités, la philosophie, la rhétorique, et fut ensuite employé aux missions dans le duché de Berg. Il mourut à Hildesheim, le 7 mai 1664, après avoir publié en allemand un Traité intitulé : *la Résurrection spirituelle, ou Défense d'un docteur en médecine nouvellement converti, contre le consistoire de Duisbourg*, Cologne, 1664, in-8°. A. B—T.

BRUSSEL (.....), auditeur des comptes de Paris, a laissé un *Nouvel Examen de l'usage général des fiefs en France pendant les* 11e., 12e., 13e. et 14e. siècles, Paris, 1727 et 1750, 2 vol. in-4°., ouvrage sur lequel on peut consulter le *Journal de Verdun*, de septembre 1727. Il est cité avantageusement par le président Hénault et par l'abbé de Mably. — Brussel (Pierre), neveu du précédent, et aussi auditeur des comptes, mort vers 1781, est auteur de deux ouvrages burlesques : I. *la Promenade utile et récréative de deux Parisiens, en cent soixante-cinq jours*, Avignon et Paris, 1768, 2 vol. in-12. C'est la relation d'un voyage de Brussel en Italie. II. *Suite du Virgile travesti, ou livres VIII, IX, X, XI et XII*, la Haye (Paris), 1767, in-12. Scarron n'avait donné que les sept premiers livres de l'*Énéide travestie*. Moreau de Brasey en publia une suite en 1706. Chavray de Boissy cite quelques petites pièces de vers de Pierre Brussel, dans son livre intitulé : l'*Avocat, ou Réflexions sur l'exercice du barreau*, Paris, 1778, in-8°. Il y fait un grand éloge de cet auteur, et dit qu'il cultivait avec le même succès les belles-lettres, la poésie, la musique et la peinture.

A. B—T et V—VE.

BRUTÉ (Jean), né à Paris le 9 avril 1699, mort le 1er. juin 1762, fut docteur de Sorbonne, et curé de St.-Benoît à Paris. On a de lui : I. *Lettre d'un curé de Paris sur les vertus de Jean Bessard, paysan de Stains, près de Saint-Denis*, 1753, in-12; II. *Chronologie historique des curés de St.-Benoît, depuis* 1181 *jusqu'en* 1752, Paris, 1752, in-12 : on y trouve quelques anecdotes et quelques particularités sur plusieurs personnes enterrées à St.-Benoît; III. *Paraphrases des psaumes et cantiques qui se chantent à St.-Benoît*, 1752, in-12; IV. *Discours sur les mariages à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne* (frère aîné de Louis XVI, mort en 1761), 1761, in-4°.; V. *Lettre sur la suppression des bancs dans les paroisses*, 1752, in-4°. — Bruté de Loirelle (.......), abbé et

censeur royal, mort le 21 mai 1783, a laissé : I. *les Ennemis réconciliés*, pièce dramatique en trois actes et en prose, dont le sujet est tiré d'une des anecdotes les plus intéressantes du temps de la ligue, 1766, in-8°.; quelques exemplaires portent le nom supposé de *Merville ;* II. *le Joueur*, tragédie bourgeoise, traduite de l'anglais de Lillo, 1762, in-12 : ces deux pièces n'ont jamais été jouées; III. *Pastorales et Poëmes de Gessner, qui n'avaient pas encore été traduits, suivis de deux Odes de Haller, traduites de l'allemand, et d'une Ode de Dryden, traduite de l'anglais en vers français*, 1766, in-12. La traduction des pastorales et des poëmes de Gessner a été réimprimée dans les diverses éditions des œuvres de cet auteur. IV. *L'Héroïsme de l'amitié, David et Jonathas,* poëme en quatre chants, 1776, in-12. On trouve à la suite plusieurs pièces sur différents sujets, en vers et en prose, parmi lesquelles sont des odes sacrées, des épîtres, et la traduction des *Remarques sur l'Ecriture sainte,* attribuées à Longin. A. B—T.

BRUTEL DE LA RIVIÈRE (Jean-Baptiste), né à Montpellier en 1669, ministre de l'église Wallone, à Amsterdam, mort en août 1742, âgé de soixante-quatorze ans, est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. une édition du *Dictionnaire de Furetière*, fort augmentée, la Haye, 1725, 4 vol. in-fol. C'est le fruit de quatorze années de travail; il en a exclu tout ce qui concerne l'histoire et la géographie. II. Des *Sermons* sur divers textes de l'Écriture-Sainte, Amsterdam, 1746, in-8°. On y trouve de très bonnes choses, mais non cet esprit de paix et de charité qui convient à un ministre de l'Évangile.

C. T—Y.

BRUTIDIUS-NIGER, sénateur romain, disciple d'Apollodore, écrivit une histoire qui n'est point venue jusqu'à nous. Sénèque, qui en parle avec estime, nous apprend qu'on y trouvait de grands éloges de Cicéron. Brutidius-Niger était ami de Séjan, et il lui survécut. L'an 22 de notre ère (773 de Rome), il se porta accusateur de Silanus, dénoncé comme ayant violé la majesté d'Auguste et méprisé la majesté de Tibère. Il fut nommé édile. Il eût pu, par son mérite, s'élever aux plus hautes dignités, si, comme le remarque Tacite, il n'eût point préféré une fortune rapide, mais dangereuse, à un avancement moins prompt, mais plus solide.

V—VE.

BRUTO, ou BRUTI (Jean-Michel), naquit à Venise vers 1515, et mourut dans la Transylvanie, vers la fin du 16e. siècle. On ignore par quelle aventure il fut obligé d'abandonner sa patrie presqu'au sortir de ses études. Quoiqu'il n'ait point partagé la manie cicéronienne, alors presque universelle, il tient un rang distingué parmi les bons humanistes. Sa vie fut un voyage perpétuel, tant en Italie que dans les pays étrangers. Il resta quelque temps à Padoue, où il profita beaucoup dans les entretiens de Lazare Buonamici, ensuite à Florence, où il se lia d'amitié avec Pierre Vettori, Pierre Angélio da Barga, et plusieurs autres savants. Il fit deux fois le voyage de France, et s'arrêta assez long-temps à Lyon; il voyagea aussi en Espagne, et sut se concilier dans cette cour l'amitié de Paul Tripolo, ambassadeur de la république de Venise. En 1574, il alla en Transylvanie, d'après l'invitation du prince Etienne Battori, qui le chargea d'écrire l'histoire de ce pays, et, lorsque ce prince fut élu roi de Pologne, il le suivit à Cracovie. Après la mort d'E-

tienne, il se rendit à la cour de Vienne, où l'empereur Rodolphe II lui donna le titre de son historiographe. Enfin, vers l'année 1594, il mourut en Transylvanie, où il était retourné peu de temps auparavant. Il ne paraît pas que les emplois dont plusieurs princes l'avaient revêtu, l'eussent enrichi; car, pendant ses dernières années, il vécut dans un état voisin de l'indigence; il méritait cependant par ses travaux d'avoir part aux récompenses. Son *Histoire de Florence* est un des plus beaux monuments de ce siècle, et, parmi les historiens qui écrivirent alors en latin, et qui sont en très grand nombre, elle donne un des premiers rangs à son auteur. Il n'en publia, ou peut-être même n'en termina que la première partie, qui ne va que jusqu'à la mort de Laurent de Médicis, arrivée en 1492. La première édition parut à Lyon, sous ce titre : *Florentinæ historiæ libri VIII priores cum indice locupletissimo*, Lyon, 1562, in-4°. Bruto se proposa, dans cette histoire, de défendre les Florentins contre les accusations de Paul Jove. Il s'y montre très défavorable aux Médicis, et les y représente en toute occasion sous des couleurs odieuses, ce qu'on attribue au long séjour qu'il avait fait à Lyon, où se trouvaient alors un grand nombre de réfugiés florentins, chassés de leur patrie par les Médicis. Aussi les grands-ducs de cette famille ont-ils fait rechercher avec soin et supprimer les exemplaires de cet ouvrage, dont la première édition est devenue fort rare. Il a été réimprimé à Venise en 1764, in-4°., et par Burmann dans la première partie du tom. VIII du *Thesaur. antiquit. et histor. Ital.* Les autres principaux ouvrages de Bruti, sont : I. *De origine Venetiarum*, imprimé à Lyon dans le premier livre des *Epistolæ claror. viror.*, qu'il y publia en 1561; II. *Epistolæ*, Cracovie, 1593, in-8°., et Berlin, 1597, in-8°.; il y a des détails curieux sur la Pologne; III. *Selectarum epistolarum libri V; De historiæ laudibus, sive de certâ viâ et ratione quâ sunt rerum scriptores legendi, liber; Præceptorum conjugalium liber*, Cracovie, 1582, 1583 et 1589, in-8°. On a réimprimé ce recueil à Berlin, 1698, in-8°. Le traité sur l'histoire est bien écrit, bien raisonné, mais trop succinct. IV. *Vita Callimachi Experientis.* Cette vie, très bien faite et précédée d'une savante préface, se trouve dans l'édition que Bruti donna à Cracovie en 1582, in-4°., de l'*Histoire de Ladislas*, roi de Hongrie, écrite par Callimachus Expériens (nom savant que s'était donné Philippe Buonaccorsi, membre de l'académie romaine au 15e. siècle). V. *De rebus à Carolo V, imperatore gestis oratio*, Anvers, 1555, in-8°. Bruti a donné en outre plusieurs éditions d'auteurs anciens, auxquelles il a joint des commentaires et des notes. On distingue, parmi ces éditions, celles d'Horace, de Jules-César et des Oraisons de Cicéron. On lui doit aussi l'édition des commentaires de Barthel. Facio, *De rebus gestis ab Alphonso I, Neapol. rege, libri X*, Lyon, 1560 et 1562, in-4°.

R. G.

BRUTUS (Lucius Junius), fils de Marcus Junius. Sa mère, Tarquinia, était sœur de Tarquin le Superbe, comme Bayle le prouve très bien, en s'appuyant de l'autorité de Tite-live, et non fille de Tarquin l'Ancien, ainsi que l'ont prétendu plusieurs biographes, qui ont copié une erreur de Moréri. Tarquin ayant fait mourir le père et le frère aîné de Brutus, celui-ci affecta

la stupidité, abandonna ses biens au monarque, ne dédaigna pas même le surnom injurieux de *Brutus*, par lequel il était dès-lors connu, et attendit en silence l'occasion de se venger. Son imbécillité paraissait si réelle, qu'Aruns et Titus, fils de Tarquin, ayant été envoyés à Delphes pour consulter l'oracle, à l'occasion d'une épidémie qui désolait Rome, emmenèrent Brutus avec eux pour leur servir de jouet. Lorsqu'ils firent des présents au dieu, Brutus offrit une simple canne; mais elle était creuse, et renfermait une baguette d'or. C'était, dit Tite-Live, un emblême aussi ingénieux que significatif de sa conduite. L'outrage fait à Lucrèce, épouse de L. T. Collatin, par Sextus, 3e. fils de Tarquin, fournit à Brutus les moyens de se faire connaître (*Voy.* LUCRÈCE). Arrachant du sein de cette victime de la pudeur le poignard avec lequel elle s'était donné la mort, il jura sur cette arme ensanglantée qu'il chasserait de Rome la famille de Tarquin. Le père de Lucrèce, Collatin, son mari, et ses parents prêtèrent le même serment. Cette scène pathétique se passait à Collatie. Brutus, sans perdre de temps, marche sur Rome, soulève le peuple, et fait prononcer, avec l'expulsion de la famille régnante, l'abolition de la royauté. Cette révolution, qui eut une si grande influence sur les destinées de Rome, arriva l'an 509 avant J.-C. Tarquin se présenta aux portes de Rome; mais il n'y parut que pour recevoir en personne l'assurance de sa disgrâce. Empressé de terminer l'entreprise qu'il avait si heureusement commencée, Brutus se rendit au camp, en fit chasser les fils du roi, et fut nommé consul avec Collatin. Bientôt le peuple, ombrageux et fier, qui se persuadait avoir conquis la liberté, ne put, dit-on, souffrir dans le collégue de Brutus un homme proche parent de Tarquin, et qui portait le même nom que lui. Il le força de s'exiler, et lui substitua Valérius, surnommé *Publicola.* Il est permis de penser que Brutus ne fut pas étranger à cet acte d'injustice populaire. Lui-même n'était-il pas neveu de Tarquin? Son amour pour le pouvoir, ou si l'on veut pour la patrie, fut bientôt mis à une terrible épreuve. Ses deux fils, Titus et Tibérius, à peine parvenus à l'adolescence, désirèrent, ainsi que d'autres Romains, remettre Tarquin sur le trône. Ce projet fut découvert aux consuls par un esclave nommé *Vindex*, et Brutus donna le spectacle effrayant d'un père immolant ses propres enfants à la sûreté de l'état. Il assista même à leur exécution. Ce fait, dont la poésie et la peinture se sont emparés, a été diversement jugé. Peut-être la meilleure manière de l'apprécier a-t-elle été celle de Virgile, qui y reconnaît bien l'amour de la patrie, mais qui y voit aussi une ardeur démesurée de la louange : *Vincit amor patriæ*, dit-il; mais il ajoute aussitôt : *Laudumque immensa cupido.* Machiavel, qui envisage en politique la conduite de Brutus, pense au contraire que cette cruelle sévérité lui fut impérieusement commandée par le besoin de sa propre sûreté. Quoi qu'il en soit, devenu roi de Rome sous un autre titre, et véritablement successeur de Tarquin, Brutus eut à combattre ce prince, et Porsenna, monarque d'Étrurie, qui avait embrassé sa défense. Aruns, fils de Tarquin, se trouva dans une bataille en présence du consul. Animés d'une haine mutuelle, ils fondirent l'un sur l'autre. Chacun pensant moins à se défendre qu'à tuer son ennemi, ils se percèrent au même instant, l'an 245 de Rome, et 507

avant J.-C. Rome décerna de grands honneurs funèbres à son premier consul; son corps fut rapporté dans la ville par les chevaliers. Les sénateurs, dont Brutus avait élevé le nombre jusqu'à trois cents, vinrent le recevoir, et les matrônes romaines honorèrent par un deuil d'une année le vengeur de Lucrèce. On lui érigea dans le Capitole une statue, avec un poignard à la main. D—T.

BRUTUS (Lucius Junius), homme d'un caractère turbulent et séditieux, parlant avec audace et facilité, encouragea dans la révolte le peuple de Rome, lorsqu'il se retira sur le mont Sacré. Le sénat proposait, par des députés, un accommodement. L. Junius, qui avait pris le surnom de *Brutus* pour mieux ressembler au destructeur de la tyrannie des Tarquins, fit entendre à Sicinnius, chef des mécontents, qu'il n'était pas de l'intérêt du peuple de se rendre facilement aux propositions qu'on lui faisait; qu'il fallait épouvanter le sénat par des menaces, et il offrit de répondre au nom du peuple romain. Alors il prit la parole au milieu des plus vifs applaudissements; et, quand il parla de l'arrogance des patriciens, et de tous les maux que les plebéiens avaient soufferts, on entendit dans l'assemblée des cris et des gémissements; les députés même ne purent retenir leurs larmes à la vue des malheurs dont Rome était menacée, si elle se divisait en deux peuples ennemis. Leur visage exprimait la douleur et la consternation; ils se taisaient et ne savaient que répondre. Cependant, après le bel *Apologue des membres et de l'estomac*, fait par Ménénius Agrippa, les mécontents étaient disposés à se rendre aux propositions du sénat, lorsque L. Junius réprima leur empressement: il commença par convenir que le peuple devait être content des promesses qui lui étaient faites, des demandes qui lui étaient accordées; mais il craignait, dit-il, l'avenir, et ne voyait d'autre moyen de rassurer le peuple contre les entreprises des grands, que dans des sûretés qu'il fallait lui donner; et Ménénius, l'invitant à s'expliquer: « Accordez-nous, dit-il, la liberté de » créer tous les ans des magistrats » choisis parmi nous, et qui n'auront » qu'un pouvoir d'opposition, celui » d'empêcher qu'on ne dépouille les » plébéiens de leurs droits. C'est la » seule grâce que nous vous prions » d'ajouter à celles que vous nous avez » déjà accordées. Ne la refusez pas, si » véritablement vous voulez la paix, et » si vos propositions ne sont pas de vai» nes paroles sans effets. » Le peuple applaudit, la demande fut accordée, on donna le nom de *tribuns* aux nouveaux magistrats. L. Junius fit déclarer leur dignité inviolable et sacrée, par une loi spéciale, portant qu'il ne serait permis à personne de frapper ou de faire frapper, de tuer ou de faire tuer un tribun du peuple; que quiconque aurait enfreint cette loi, serait en exécration, que ses biens seraient consacrés à Cérès, et que tout auteur du meurtre de ceux qui auraient commis un pareil crime ne pourrait être recherché comme coupable d'homicide. Le peuple s'ôta lui-même le pouvoir d'abroger cette loi; il en jura l'observation pour lui et pour ses descendants, et, après avoir joint à ce serment les imprécations les plus terribles, il descendit du mont Sacré, et rentra dans Rome. Mais les tribuns ne tardèrent pas à troubler la république, à s'arroger le droit de convoquer le peuple, d'empêcher les délibérations du sénat, d'abroger ses décrets, d'emprisonner les consuls. Du temps de Denys d'Halicarnasse, on donnait encore aux tri-

buns l'épithète de *Sacro-Sancti*. Lucius Junius Brutus fut le premier revêtu de ce pouvoir qu'il fit établir dans Rome, qui divisa si souvent les deux ordres de l'état, et dont Cicéron disait : *Tribunorum potestas mihi pestifera videtur, in seditione et ad seditionem nata.* V—VE.

BRUTUS DAMASIPPUS était prêteur, et commandait dans Rome, en l'absence des consuls, l'an 82 avant J.-C., lorsque Marius lui écrivit de son camp, et lui ordonna de massacrer les chefs de la faction de Sylla. Brutus Damasippus, dévoué aux fureurs du parti qu'il avait embrassé, et joignant la perfidie à la cruauté, convoqua le sénat, comme s'il eût eu quelque communication importante à lui faire. Des meurtriers qu'il fit entrer dans la salle égorgèrent un grand nombre de sénateurs. Parmi ces tristes victimes des dissensions civiles, étaient Antistius, beau-père de Pompée; Carbon Arvina, parent de Carbon, collégue de Marius dans le consulat; L. Domitius, et le grand pontife Q. Scævola. La tête de Carbon, attachée au fer d'une lance, fut promenée dans la ville. On traîna les cadavres des sénateurs dans les rues, jusqu'au Tibre. Calpurnie, femme d'Antistius, ne put soutenir cet horrible spectacle, et se donna la mort. Le crime du prêteur ne demeura pas long-temps impuni. Les factions, en réagissant les unes sur les autres, vengent souvent leurs victimes. Brutus Damasippus avait été inscrit par Sylla sur ses listes fatales, et l'un des premiers proscripteurs sous Marius périt un des premiers proscrits sous Sylla. V—VE.

BRUTUS (MARCUS JUNIUS) naquit l'an de Rome 668. Il était fils de M. Junius Brutus, et de Servilie (1). Une tradition, fortifiée par l'opinion de Plutarque, de Cicéron et d'Atticus, le faisait descendre du fameux Junius Brutus; mais Denys d'Halicarnasse combat cette opinion (1). Caton d'Utique était son oncle: il devint son beau-père, en lui donnant Porcie sa fille. Brutus était fort jeune quand il perdit son père, tué par l'ordre de Pompée, dans la guerre de Marius et de Sylla. Son éducation n'en souffrit point. Caton le forma à l'étude des belles connaissances, particulièrement de l'éloquence et de la philosophie; et, quoiqu'il fût encore dans l'adolescence, il l'appela auprès de lui en Chypre, où il était retenu par la mort du roi Ptolémée. L'opulente succession de ce prince se trouvait dévolue aux Romains. Caton ne voulait confier la garde et l'administration de tant de richesses qu'à des mains bien pures. Brutus répugnait à cette commission, qui convenait mal à ses goûts et à son caractère; il l'accepta cependant, et s'en acquitta si dignement, qu'il en fut loué par Caton même. Il fut mis

(1) Il porta aussi les noms de *Quintus Cæpio*, lorsqu'il fut adopté par Q. Servilius Cæpio, frère de Servilie et de Caton. On le trouve ainsi nommé sur plusieurs médailles.

(1) Il est, au moins, certain que Brutus s'en glorifiait; car, après la mort de César, il fit frapper des médailles où l'on voit d'un côté la tête de L. Junius Brutus, dont il prétendait descendre par son père; et de l'autre, la tête de Servilius Ahala, dont il faisait descendre sa mère Servilie. Ce Servilius Ahala était général de la cavalerie sous Q. Cincinnatus; il tua de sa propre main Mélius, qui aspirait à la royauté. Ces médailles font allusion à la liberté qu'il croyait avoir rendue au peuple romain par la mort de César. D'autres nous offrent sa tête et le type, ou de la liberté, ou du bonnet de la liberté (*Pileus libertatis*), et deux poignards, avec la légende : EID. MART. (*Ides de Mars*); il y prend le titre d'*imperator* qui lui avait été donné par l'armée. César fut le premier chez les Romains qui osa faire mettre son effigie sur les monnaies. Il est étonnant que Brutus ait, à son exemple, exercé l'un des premiers actes de la souveraineté, dans le temps même où il se vantait de rendre la liberté au peuple romain, en le délivrant d'un maître. Il serait cependant possible que ces médailles eussent été frappées par l'ordre de ses lieutenants; mais Dion assure positivement que Brutus fit mettre son portrait sur ses médailles, ainsi que le bonnet de la liberté et deux poignards, pour indiquer, par ce type, qu'il avait sauvé la patrie. T—N.

ensuite à une bien plus grande épreuve. César et Pompée s'étaient partagé les forces de la république : son sort allait se décider par les armes. On était dans l'attente du parti qu'embrasserait Brutus. Il ne balança pas à se rendre au camp de Pompée, quoiqu'il le détestât depuis la mort de son père; mais il était persuadé que la cause qu'il défendait était la plus juste. Le général, instruit de l'arrivée du jeune volontaire, alla au-devant de lui, et le reçut avec une distinction due à son nom et à la générosité de sa démarche. Il n'était connu encore que par la douceur de ses mœurs, et par son goût pour l'étude. La veille de la bataille de Pharsale, il ne cessa d'écrire et de travailler à un sommaire de Polybe. Echappé au désastre de cette journée, non seulement il trouva grâce auprès du vainqueur, mais il y jouit d'une faveur particulière, dont il profita pour obtenir le pardon de Cassius, et de Déjotarus roi de Galatie. Brutus s'était prêté à la faveur de César, par l'effet d'une bienveillance et d'une modération qui lui étaient propres. Il était sans haine et sans jalousie, comme sans ambition. Toujours fidèle à ses principes d'ordre et de justice, il s'était prononcé hautement en faveur de Milon, dans l'affaire du meurtre de Clodius; et, quand il plaida devant César la cause du roi Déjotarus, il parla avec tant de force et d'assurance, que le vainqueur de Pharsale dit à ses amis : « Je ne sais ce que veut ce jeune » homme; mais tout ce qu'il veut, c'est » avec bien de la véhémence. » César, passant en Afrique pour y combattre Caton d'Utique et Scipion, confia le gouvernement de la Gaule cisalpine à Brutus : ce fut un bonheur pour cette province. Le temps de nommer aux prétures arriva : Brutus et Cassius briguaient celle qui s'exerçait dans Rome, et qu'on appelait *la préture urbaine*. Les deux candidats firent valoir leurs titres devant le dictateur; par sa faveur, Brutus l'emporta. Le ressentiment que Cassius en conçut fut fatal à César (*Voyez* CASSIUS). Il alla réveiller dans le cœur patriotique de Brutus le fanatisme de la liberté. Tous les vrais Romains l'appelaient à la venger; de toutes parts, on l'accusait d'inertie, d'abandon de la cause publique; on lui rappelait, on lui reprochait son nom. Brutus céda à ce vœu général. Les ides de mars parurent favorables aux conjurés pour l'exécution de leur entreprise. Ce jour-là Brutus sortit de sa maison, armé sous sa robe d'une courte épée, et se rendit au sénat. César y vint siéger (*Voyez* CÉSAR). Quand le moment dont on était convenu pour le frapper fut arrivé, Casca lui porta le premier coup : les autres suivirent, et Brutus le perça de son épée. César l'ayant aperçu au nombre de ses meurtriers, ne put s'empêcher de s'écrier : « Et toi aussi Brutus! » L'assassinat ayant été ainsi consommé par tous les conjurés, ils se retirèrent, et allèrent au Capitole. Le sénat et une foule de citoyens les y suivirent. Là, Brutus fit un discours dont l'objet était de se concilier la faveur du peuple, et de justifier la conduite des conjurés. Il n'y eut qu'une voix pour leur crier qu'ils avaient fait une bonne action, et qu'ils descendissent sans crainte. Brutus se rendit sur la place publique, accompagné des personnes les plus considérables. Il harangua la multitude qui l'écouta d'abord avec tranquillité; mais Cinna, un des conjurés, ayant pris la parole et commençant à accuser César, son mécontentement éclata, et fut porté au point que Brutus et son parti crurent prudent de retourner au Capitole. Le sénat s'étant assemblé le

lendemain, Antoine, Plancus et Cicéron proposèrent d'ensevelir le passé dans l'oubli, et de ramener la concorde. Il fut décrété que, non seulement les conjurés seraient absous, mais encore que le consul s'entendrait avec le sénat pour aviser aux honneurs qui leur seraient décernés. Alors Brutus et ses amis descendirent du Capitole. Tous les citoyens, sans distinction de parti, s'embrassèrent. Antoine reçut Cassius à souper dans sa maison, Lépide reçut Brutus, etc. Le jour suivant, le sénat, dans une assemblée générale, loua le consul d'avoir éteint le commencement d'une guerre civile; il donna ensuite de grands éloges à Brutus et aux autres conjurés, et leur assigna des gouvernements. Le moment vint de parler du testament de César et de ses obsèques: Antoine fut d'avis qu'on lût le testament publiquement, et que les funérailles fussent faites avec pompe, dans la crainte que le peuple, déjà aigri, ne s'irritât davantage. Cassius combattit cette opinion; mais Brutus s'y rendit. C'était lui qui déjà s'était opposé à ce qu'Antoine fût tué avec César aux ides de mars; il avait cru la chose injuste. Les événements prouvèrent qu'il avait été la cause de deux grandes fautes en politique. Quand le peuple eut entendu la lecture du testament, par lequel César lui léguait de l'argent, ses jardins, etc, des regrets éclatèrent de toutes parts. Antoine prononça un éloge funèbre suivant l'usage (*Voyez* Antoine). Il descendit de la tribune, et, déployant la robe du dictateur, il fit voir le sang et les marques sans nombre des coups qu'il avait reçus. A ce spectacle, le peuple devint furieux; les uns criaient qu'il fallait tuer les meurtriers, d'autres formèrent un bûcher, y posèrent le corps de César, et en emportèrent des brandons pour incendier les maisons des conjurés. Brutus et son parti effrayés sortirent de Rome. Les choses en étaient là, quand l'arrivée imprévue du jeune Octave donna aux affaires une impulsion nouvelle (*Voyez* Auguste). Il se présentait pour recueillir la succession de son père adoptif; et d'abord, pour gagner la faveur du peuple, il prit le nom de *César*, et distribua à la multitude l'argent qui lui était légué par son testament. Ces moyens eurent un grand succès, mais aux dépens du crédit d'Antoine. Rome se partageant entre ces deux rivaux, et les soldats se vendant à qui les payait le plus, Brutus n'espéra plus rien des affaires, et ne songea qu'à quitter l'Italie et à faire voile pour la Grèce. Il parut à Athènes: le peuple de cette ancienne patrie de la liberté reçut avec les plus grandes démonstrations d'estime l'assassin de César. Des éloges publics lui furent décernés par plusieurs décrets. Brutus se reposait des orages politiques, dans les tranquilles entretiens des philosophes du lycée et du portique; mais toujours homme d'état, au milieu des études de la sagesse et des lettres, il se préparait à la guerre. Il attachait à la cause de la liberté tous les jeunes Romains que leurs familles avaient envoyés à Athènes pour s'y former dans ses savantes écoles. Il s'empara d'armes et d'argent destinés à Antoine; rallia tous les soldats de Pompée, épars dans la Thessalie; se fit livrer la Macédoine par le gouverneur de cette province, et vit tous les rois et les princes voisins embrasser son parti. A Rome, la face des choses était désespérante. Le jeune César, Antoine et Lépide ne s'étaient unis que pour se partager l'empire et proscrire leurs ennemis. Brutus ne balança pas à passer en Asie avec son armée, et mit une flotte en mer. Il

écrivit à Cassius pour le détourner d'aller en Egypte, l'engager à joindre leurs forces, et à se rapprocher le plus possible de l'Italie, pour être à portée de secourir leurs concitoyens. Ce fut toujours là son plan, dont il ne s'écarta que malgré lui et trompé par les circonstances. Comme il ne jouait qu'à regret le rôle de chef de parti dans une guerre civile, il ne demandait qu'à mettre promptement tout au hasard d'une action décisive. Enfin, Antoine et Octave d'un côté, et Brutus et Cassius de l'autre, se trouvèrent en présence dans les champs de Philippes en Macédoine. On n'avait jamais vu deux armées romaines si belles et si puissantes, prêtes à en venir aux mains. Le combat s'engagea par l'impatiente ardeur des troupes de l'aile droite que commandait Brutus. Une partie, sans attendre le signal, courut impétueusement charger l'ennemi : cette précipitation mit le désordre dans les légions de Brutus. La première, que menait Messala, et celles qui le suivaient de plus près, dépassèrent l'aile droite d'Antoine, et allèrent tomber sur le camp de César. Le carnage y fut grand : celles des troupes de Brutus qui étaient restées fermes à leurs postes, ayant chargé de front les légions de César qu'elles avaient en tête, les mirent facilement en déroute, et, emportées par le feu de l'action et de la poursuite, elles entrèrent en même temps que les fuyards dans leur camp, ayant Brutus avec elles. Le corps d'armée d'Antoine, à demi-vaincu, s'aperçut de la faute que les vainqueurs avaient faite ; il vit que leur aile gauche était restée à découvert : aussitôt il se porta dessus, et la chargea vigoureusement. Les légions du centre soutinrent le choc avec intrépidité ; mais l'aile gauche, où était Cassius, plia et prit la fuite. Ainsi, dans cette journée, Brutus avait eu, de son côté, tout l'avantage qu'il pouvait avoir, et Cassius, du sien, avait tout perdu. Ce qui fit leur malheur à tous deux, ce fut que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, le croyant victorieux comme lui ; et que celui-ci, qui ne doutait pas que Brutus ne fût battu, n'attendit rien de lui. Cassius se tua : la certitude de sa mort redonna du courage au parti d'Antoine et d'Octave. Ces deux chefs qui manquaient de vivres, et qui se trouvaient dans une position critique, ne demandaient qu'à engager de nouveau le combat ; il était d'ailleurs très important pour eux que Brutus, qui pouvait temporiser, ne fût pas instruit que sa flotte avait défait un corps de troupes qui allait grossir leur armée, et cela le jour même de la bataille sur terre. Par une sorte de fatalité, Brutus n'apprit ce succès qu'après l'issue de la seconde journée. Il se trouva d'ailleurs comme forcé d'accepter le combat, par la défiance qu'il avait d'une partie de son armée. L'aile droite qu'il commandait se montra bien encore : elle enfonça les ennemis qu'elle avait devant elle ; mais la gauche fut rompue et mise en déroute. Enveloppé de toutes parts, et au milieu de la mêlée la plus chaude, Brutus fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un grand capitaine et d'un intrépide soldat. Tout ce qu'il y avait de plus brave dans l'armée et de plus attaché à sa personne se fit tuer pour lui sauver la vie. Il était loin de vouloir la conserver plus longtemps. Après avoir donné des larmes à ceux de ses amis qui s'étaient sacrifiés sous ses yeux, il pria ceux qui lui restaient de songer à leur sûreté, et, s'étant tiré à l'écart, il se perça de son épée. Telle fut la fin de Brutus, homme d'état, guerrier et philosophe. Il fut loué par Antoine lui-même, qui

déclara que, de tous les assassins de César, M. Brutus était le seul qui n'eût point été guidé par la haine, la jalousie, l'ambition. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, l'an 712 de Rome. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique, et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Il ne reste de lui que quelques lettres écrites à Cicéron et à Atticus. On lui attribue aussi des lettres grecques supposées écrites depuis la mort de César. Plutarque en cite trois dans sa *Vie de Brutus*, ce qui prouve que, si ces lettres sont supposées, elles sont tout au moins très anciennes. On les trouve dans les collections d'Epistolaires grecs, entre autres dans celle de Genève, 1606, in-fol. Q—R—Y.

BRUTUS (DÉCIMUS JUNIUS), connu sous les noms de *Décimus Brutus*, fut un des meurtriers de César (1). Il avait servi sous lui dans la Gaule, et avait été fait général de sa cavalerie. Le jour de l'assassinat du dictateur, aussi alarmé que les autres conjurés de ce que César ne se rendait pas au sénat, il alla chez ce dernier, tourna en ridicule les terreurs et les songes de Calpurnie, ainsi que les présages des devins, et l'entraîna hors de sa maison. Quand on lut le testament de César, on trouva que Décimus Brutus, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, devait succéder aux droits d'Octave, dans le cas où celui-ci mourrait sans enfants mâles. Le dictateur, en le nommant consul, lui avait donné le gouvernement de la Gaule cisalpine, ce que le sénat avait confirmé par un décret; mais Antoine se le fit accorder par le peuple. Le sénat alors exhorta Brutus à se maintenir dans son gouvernement, même par la voie des armes s'il était nécessaire. Brutus n'eut pas de peine à s'y décider : il répondit négativement à la demande que lui fit Antoine de lui céder son gouvernement, et s'enferma dans Modène, avec une troupe de gladiateurs et trois légions. Dans la bataille qui se livra sous les murs de la ville, Décimus Brutus secourut à propos les troupes des consuls et d'Octave, en attaquant et mettant en déroute l'arrière-garde d'Antoine, qui, dès le lendemain, leva le siége. Brutus, délivré de cet ennemi, ne sut quelque temps comment agir envers Octave qui n'était pas son ami; il lui proposa une entrevue qui n'eut d'autre résultat que des discours hautains de part et d'autre. Le sénat alors affecta de combler Brutus d'honneurs; il lui décerna le triomphe; lui donna le commandement général des troupes de la Gaule cisalpine, et le chargea de poursuivre Antoine comme ennemi public. Brutus le pressa si vivement qu'il lui fit quitter l'Italie, et il écrivit au sénat qu'il avait dispersé son armée. Antoine, qui s'était fortifié des troupes de Lépide, marcha contre Brutus : celui-ci, hors d'état de lui résister, se mit en devoir d'abandonner la Gaule cisalpine, et de se rendre par l'Illyrie en Macédoine, auprès de Marcus Brutus; mais les passages étaient occupés par les troupes d'Octave, qui, trahissant la cause qu'il avait été chargé de défendre, venait de se joindre à Antoine. Décimus Brutus résolut de passer les Alpes, et d'arriver à son but en traversant le Rhin et la Germanie. La crainte des dangers et des fatigues d'un si long voyage, porta ses troupes à l'abandonner. Réduit à quelques escadrons de cavalerie gauloise, Brutus gagna les bords du Rhin, et, se trouvant à la fin sans

(1) On croit qu'il était fils de Décimus Brutus, qui fut consul l'an de Rome 676. Il prit le nom d'*Albinus* lorsqu'il fut adopté par Aulus Postumius Albinus. Sur les médailles de la famille Junia, il est nommé *Albinus Bruti Filius*. T—N.

soldats, il se déguisa en Gaulois pour passer en Italie par la Gaule. Il fut bientôt arrêté et conduit devant un seigneur du pays, appelé *Camélius* ou *Camillus*, que, du temps de César, il avait comblé de bienfaits : cet homme le trahit auprès d'Antoine qui lui donna ordre de faire mourir son prisonnier. La plupart des historiens disent que Brutus eut recours aux bassesses pour sauver sa vie. Cicéron s'en explique autrement : quoi qu'il en soit, Camillus lui fit trancher la tête et l'envoya à Antoine. Le triumvir la considéra, dit-on, d'un œil inquiet, et la fit remettre aux amis de Brutus qui lui donnèrent les honneurs de la sépulture. Telle fut, l'an 709 de Rome, la fin malheureuse d'un homme qu'on ne peut justifier d'avoir joint envers César l'ingratitude à la perfidie. Q—R—Y.

BRUTUS (PIERRE), né à Venise, non dans le 14e. siècle, comme le dit Moréri, mais vers le milieu du 15e., a laissé plusieurs ouvrages, dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Trithème, et qui sont aujourd'hui inconnus, si l'on en excepte celui qu'il écrivit contre les juifs. Dans sa jeunesse, il avait montré pour leur conversion un zèle dont il avait été récompensé par l'évêché de Cattaro en Dalmatie. Ce fut pendant les loisirs que lui laissait l'administration de son diocèse qu'il composa l'ouvrage dont nous parlons, intitulé : *Victoria contrà Judæos*. Il l'adressa à un prêtre de ses amis, nommé *J. Bonavitus*, en lui recommandant de n'en pas laisser prendre de copie ; mais cet ami, manquant à sa parole, remit le manuscrit à Simon Bevilaqua, qui l'imprima en 1489, in-fol. Cette édition étant la seule de cet ouvrage, on ne doit pas être surpris qu'il soit rare. W—s.

BRUUN, surnommé *Candidus*, moine de l'abbaye de Fulde, peintre et poète du 9e. siècle, couvrit de peintures, vers l'an 821, les murs et la voûte du chœur de l'église de son couvent, terminée sous l'abbé OEgil. Il célébra lui-même, dans un poëme en vers latins, publié par d'Achery et Mabillon, la beauté de ce monument, et la magnificence des abbés qui l'avaient élevé. Le portrait de cet artiste, peint en miniature par un religieux du même couvent, nommé *Modestus*, se trouve gravé, ainsi que celui de Modestus lui-même, dans les *Antiquités de Fulde*, de Brower, Anvers, 1612, in-fol. pag. 170. E—c D—d.

BRUXIUS, ou BRUGHIUS (ADAM), médecin silésien, s'est distingué dans le nombre des savants du 17e. siècle qui cherchaient à retrouver l'art de la mnémonique, pratiqué par les anciens, et qu'on a prétendu remettre en vogue de nos jours. Sous le nom emprunté de *Sebald Smaragisius*, il publia d'abord le résultat de ses recherches sous ce titre : *Ars reminiscentiæ*, Leipzig, 1608, in-8°. Ce premier ouvrage, qui ne contient guère que des considérations générales sur les avantages de l'art mnémonique, ayant eu du succès, il publia deux ans après son grand ouvrage : *Simonides redivivus, seu Ars memoriæ et oblivionis tabulis comprehensa, cum nomenclatore mnemonico*, Leipzig, 1610, in-8°.; ibid., 1640, in-4°. C'est un des ouvrages les plus complets que nous ayons sur cette matière ; les mots, les phrases, l'ordre chronologique, tout y est réduit en tableaux. Quant au nomenclateur mnémonique, dont l'auteur vante la grande utilité, mais dont il n'indique pas l'usage, il paraît au premier coup-d'œil n'être qu'une

puérilité : Morhof pense qu'avec un peu de sagacité l'on pourra s'en servir utilement. C. M. P.

BRUYÈRE (Jean de la), naquit près de Dourdan en Normandie, en 1644. C'est à cet écrivain surtout qu'il faut appliquer cette pensée d'un moderne, que la vie d'un homme de lettres est tout entière dans ses ouvrages. Il nous reste peu de détails sur l'auteur des *Caractères*. On sait seulement qu'il fut trésorier de France à Caen, et chargé ensuite d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, sous la direction de Bossuet; qu'il passa le reste de ses jours auprès de ce prince, en qualité d'homme de lettres, avec une pension de mille écus ; qu'il fut reçu à l'académie française le 15 juin 1693, et qu'il mourut d'apoplexie à Versailles, le 10 mai 1696. L'abbé d'Olivet nous représente La Bruyère comme un philosophe qui ne cherchait qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres; faisant un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant les plaisirs; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. Le talent d'observation, que La Bruyère possédait au plus haut degré, lui fit préférer, parmi les écrits des anciens, les *Caractères* de Théophraste. Il étudia long-temps cet ouvrage, le traduisit en français, et résolut de peindre son propre siècle, comme le philosophe grec avait peint le sien. S'il est vrai, comme on l'a dit, que Théophraste ait, pour ainsi dire, créé La Bruyère, il faut convenir que c'est là sa plus belle gloire et son plus bel ouvrage. Lorsque La Bruyère eut composé son livre des *Caractères*, il le montra à M. de Malézieux, qui lui dit : « Voilà de quoi » vous attirer beaucoup de lecteurs » et beaucoup d'ennemis. » Quand le livre parut (en 1687), il fut lu avec avidité, non seulement parce qu'il était excellent, mais parce qu'on supposa à l'auteur des intentions qu'il n'avait point eues : on voulut connaître dans la société les personnages qui sortaient du pinceau de La Bruyère; on plaça des noms au bas de ses caractères et de ses portraits. Ainsi, la malignité contribua d'abord au succès de l'ouvrage, autant peut-être que le mérite réel qu'on y retrouvera toujours, et qui le fera rechercher dans tous les temps. Les *Caractères* de La Bruyère durent attirer des ennemis à leur auteur; mais il ne paraît pas que la haine ait été jusqu'à la persécution. La Bruyère se défendit de l'injustice de quelques critiques par son caractère qu'on estimait autant qu'on admirait son livre. Il paraît aussi qu'il s'éloigna d'un monde qu'il avait peint avec trop de vérité, ce qui explique le silence qu'on a gardé sur sa vie. Tandis que la malignité de ses lecteurs reconnaissait dans ses portraits satiriques plusieurs personnages de la cour et de la ville, on se plaisait à le retrouver lui-même dans le portrait qu'il trace du vrai philosophe : « Entrez, dit-il, chez ce philosophe, » vous le trouverez sur les livres de » Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame, ou la plume à la main » pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. Vous lui apportez quelque chose de plus précieux » que l'argent et l'or, si c'est une » occasion de vous obliger. Le manieur d'argent, l'homme d'affaires » est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge » qu'avec peine : l'homme de lettres, » au contraire, est vu de tous et à

» toutes les heures; il ne peut être » important, et il ne le veut point » être. » La Bruyère eut en mourant la consolation de voir la réputation de son livre parfaitement établie, et cette réputation n'a fait que s'accroître. Chaque jour, la vérité de ses caractères a été mieux connue, et sa manière plus appréciée. Pour le peindre, il faudrait avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avait dit avant lui, d'une manière si piquante ce qu'on n'avait pas encore dit. Son ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse la connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent. On n'entend pas ce qu'a voulu dire Boileau dans les quatre vers qu'il a faits pour le portrait de La Bruyère:

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par ses leçons se voit guéri,
Et dans son livre si chéri
Apprend à se haïr lui-même.

L'auteur des *Caractères* a fait une satire ingénieuse et piquante des vices et des ridicules; mais il ne doit point être placé parmi ces moralistes austères et fâcheux qui font haïr l'humanité. On n'a qu'à le suivre au milieu de ce monde qu'il a peint avec des couleurs si vives; on voit un homme qui entre dans la société sans intérêt et sans prévention; il en sort sans engouement et sans humeur; il traverse la foule sans la pousser et sans se laisser entraîner par elle; il passe à côté des préjugés et des opinions reçues sans les heurter, ni les caresser; mais il accorde aux faiblesses humaines toute la condescendance que lui permettent la raison et la vertu. On a comparé les *Caractères* de La Bruyère à ceux de Théophraste; mais la comparaison est tout entière ici à l'avantage du philosophe moderne. Dans les *Caractères* de Théophraste, le lecteur se trouve souvent en mauvaise compagnie; l'auteur semble avoir choisi dans les dernières classes de la société les modèles de ses portraits; la volonté y paraît sans noblesse, le caprice sans esprit, la fantaisie sans grâce; à chaque page, on trouve des descriptions dégoûtantes des fonctions les plus communes de la vie populaire, des marchés et des repas d'Athènes. La Bruyère, tantôt dans les sociétés les plus polies, tantôt dans la cour la plus magnifique de l'Europe, entouré de personnes distinguées par de grands noms, de grandes places, ou de grandes qualités, d'extravagances et de sottises titrées, tourne autour du crédit, de la puissance et de la gloire, en observe, en saisit le côté faible, et, sans malveillance comme sans flatterie, écrit la plus noble et la plus intéressante partie de l'histoire du monde, peint la ville et la cour mutuellement influencées, l'une par l'envie de dominer, l'autre par la manie bourgeoise de singer les manières des courtisans, et même leurs travers, saisit les rapports des petits et des grands, et montre tout à coup l'autorité suprême remettant tous les rangs au niveau, et ramenant à soi toutes les illusions de la multitude idolâtre de la grandeur. Quelle différence entre les sociétés turbulentes de Rome et d'Athènes, et ces sociétés aimables où la France admettait avec plaisir les étrangers les plus recommandables par leurs titres et leurs lumières, et qui,

s'ils emportaient quelquefois chez eux des mécontentements chagrins et des préventions jalouses contre les formes ordinaires de nos sociétés, plus souvent partaient surpris et charmés de tout ce que l'amabilité du caractère, la grâce du langage, la finesse du tact, l'observation délicate des bienséances, les concessions mutuelles de la politesse leur avaient paru jeter d'agréments et de charmes dans les rendez-vous délicieux de ces réunions souvent préférées aux fêtes les plus magnifiques! C'est dans ces cercles polis, où tous les rangs, tous les états, tous les âges contribuaient, ou à l'ennui, ou au plaisir commun, que La Bruyère étudia les hommes, choisit ses caractères, et forma sa morale. S'il l'emporte sur le philosophe grec, ce n'est pas seulement parce qu'il a vécu dans un siècle parvenu au dernier degré de la civilisation; c'est aussi parce qu'il a mis plus d'art dans son style et dans ses portraits. Jamais peintre ne sut mieux disposer ses couleurs que l'auteur des *Caractères*. Dans chacun de ses tableaux, le lecteur, ou plutôt le spectateur, est entraîné de surprise en surprise; chacun des portraits qu'il retrace est comme une petite scène qui a son exposition, son milieu et son dénoûment, où l'intérêt croît, pour ainsi dire, à chaque phrase, où tout est disposé pour l'idée principale. Personne n'a mieux connu l'art de produire de l'effet, de soutenir l'attention par les contrastes, de piquer la curiosité par des suspensions adroitement ménagées, d'attacher le lecteur par la rapidité et la variété des tournures. Boileau félicitait ou plutôt accusait La Bruyère de s'être affranchi de la gêne et du travail des transitions. Son art est de surprendre le lecteur, et de se jouer des règles de l'art. Il n'appartenait qu'à un homme de génie d'intéresser de cette manière; un homme médiocre aurait pu mettre plus d'ordre et de méthode dans un livre; mais il aurait fait un ouvrage ennuyeux. Le livre de La Bruyère, qui nous représente le monde tel qu'il est, et tel qu'il sera toujours, est comme ce monde lui-même, où tout change, tout se renouvelle sans cesse, où tout semble jeté au hasard, où chaque jour amène un nouveau sujet d'observation, de surprise et d'intérêt (1). On a de La Bruyère: I. *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle*, Paris, 1687, in-12. Il y a eu des augmentations considérables dans les éditions suivantes, parmi lesquelles nous citerons celles d'Amsterdam, 1720, 3 vol. in-12; de Paris, 1740, 2 vol. in-12; avec les notes de Coste, ibid., 1750, 2 vol. petit in-12, et 1765, in-4°. M. Belin de Ballu, qui a donné une édition des *Caractères de La Bruyère*, Paris, Bastien, 1790, 2 vol. in-8°., a fait aussi imprimer la traduction de Théophraste par La Bruyère, Paris, Bastien, 1790, in-8°., et y a ajouté la traduction des chapitres 29 et 30 de l'auteur grec. Les éditions que nous citons contiennent la clef des *Caractères*. M. Suard a donné *Maximes et réflexions morales extraites de La Bruyère*, 1781, in-12. Ce petit volume contient un excellent morceau sur La Bruyère, qui a été réimprimé à la tête de l'édition stéréotype de La Bruyère; dans le tome II des *Mélanges de littérature*, 1805, 5 vol. in-8°.; dans le tome Ier. des *Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 vol. in-12, etc. M. Philippon de la Ma-

(1) M. Delille a cru devoir rappeler ici ce qu'il a dit de La Bruyère dans la préface du poëme de la *Conversation*. Il y a ajouté plusieurs traits et observations qui caractérisent heureusement la vie et les écrits de cet auteur.

delaine a fait imprimer des *Morceaux choisis de La Bruyère*, 1808, in-12. Mme. de Genlis vient de publier une édition des *Caractères*, *avec de nouvelles notes critiques*, 1812, in-12. II. *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère*, *sur le quiétisme*, *continués et donnés au public par Louis Ellies Dupin*, Paris, 1699, in-12. Cette querelle était assez étrangère à La Bruyère, pour qu'il pût se dispenser d'y prendre part, mais, ainsi que l'a remarqué M. de Bausset : « une » juste admiration, réunie à la reconn» naissance, ne permettait pas à La » Bruyère d'hésiter entre Bossuet et » Fénélon. » L'auteur n'aurait peut-être jamais publié lui-même un ouvrage qu'il n'avait qu'ébauché; mais si, dans cette circonstance, il fut opposé à l'archevêque de Cambrai, il avait su lui rendre justice, et en faire l'éloge dans son discours de réception à l'académie française. Fénélon alors n'avait écrit ni son livre des *Maximes des Saints*, ni son *Télémaque*. « La » Bruyère le montra à la France et à » son siècle, avant qu'il fût devenu » célèbre. » Le catalogue de la bibliothèque La Vallière, N°. 5236, attribue à La Bruyère, des *Caractères satyriques de la cour de Louis XIV*, manuscrit in-4°. Dans les *Mélanges de littérature* de Vigneul-Marville (d'Argonne), on trouve une aigre diatribe contre La Bruyère, qui a donné lieu à P. Coste de publier la *Défense de La Bruyère*. Brillon, imitateur de La Bruyère, avait déjà fait son *Apologie* (*Voyez* Brillon). La seconde classe de l'Institut avait, pour le concours de 1810, proposé l'*Eloge de La Bruyère*. Le prix a été remporté par M. Victorin Fabre. J. D—e.

BRUYERIN (Jean-Baptiste), médecin français, né à Lyon, vers le commencement du 16e. siècle, était le neveu de Symphorien Champier. Ses talents le firent appeler à la cour de François Ier., et il fut médecin de Henri II. Il est l'auteur d'un ouvrage remarquable pour l'époque où il a été publié, *De re cibaria*, Périgueux, 1560, in-8°.; il paraît, par la dédicace adressée au chancelier de l'Hôpital, qu'il l'avait déjà composé en 1530. Cet ouvrage est divisé en vingt-deux livres, dans lesquels l'auteur passe en revue toutes les espèces d'aliments, dont chacun fait le sujet d'un chapitre. Il y rassemble les avis des anciens auteurs, qu'il discute avec discernement; y compare les différents usages, surtout ceux des Français, et y ajoute beaucoup de choses de son propre fond, sur la manière de vivre et les mœurs de ses contemporains; en sorte qu'on le lit encore avec plaisir. Othon Casmann en donna une édition très augmentée, à Francfort, en 1600, in-8°., et une troisième en 1606, sous ce titre : *Dipnosophia et sitologia revisa et indice locupletata*. Le catalogue de la bibliothèque Bodléienne donne le titre d'un autre ouvrage moins connu, que Bruyerin avait déjà publié en 1537 : *Collectanea de sanitatis functionibus*, *de sanitate tuendâ*, *et de curandis morbis*, *ex Averrhoë sumpta*, Lyon, in-4°. Tout porte à croire que c'est à Bruyerin que l'on doit une édition de la version latine de Dioscoride, par Ruel, avec des commentaires : *Pedacii Dioscoridis Anazarbæi, de medicinali materiâ*, *libri sex*, Lyon, 1550, in-8°. On y a ajouté les petites figures de l'*Histoire des plantes* de Fuchs, qui avait été publiée à Lyon en 1550. Ce qui nous porte à lui attribuer ce livre, c'est que, dans la dédicace, qui est adressée à François de St.-Gelais, doyen du chapitre d'Angoulême, il dit qu'il s'occupe à mettre

en latin les auteurs arabes, en corrigeant les fautes qui pouvaient s'y être glissées, en les comparant avec les auteurs grecs et latins. Il dit, de plus, que c'est à Angoulême, près de lui, qu'il avait rassemblé les matériaux de son Dioscoride. De-là vient que son traité *De re cibariâ* est imprimé à Périgueux. Il n'aura pas jugé à propos de mettre son nom à cette édition de Dioscoride, parce que, dans le fait, il y a peu mis du sien, les commentaires étant presque entièrement copiés de ceux de Matthiole, qui venaient de paraître. Bruyerin a aussi publié une version latine du traité d'Avicenne *De corde ejusque facultatibus libellus*, Lyon, 1559, in-8°., et une autre d'une partie du *Collyget* d'Averrhoës; il parut sous ce titre: *Joannes Bruyerinus Campegius, Averrhois collectaneorum sectiones tres, secundo, sexto, et septimo Collyget libris respondentes, in latinum sermonem convertit*, dans l'édition des œuvres d'Averrhoës, publiée à Venise, chez les Juntes, en 1553.

D—P—s.

BRUYN, ou BRUIN (Nicolas de), graveur, né à Anvers en 1562, a exécuté un grand nombre de sujets dans le genre de Lucas de Leyde, qu'il cherchait à imiter, et qui sont remplis d'un travail immense et d'un soin prodigieux, qui donnent à sa manière trop de sécheresse et de maigreur; son dessin est dans le goût gothique. Son *Age d'or*, d'après Abraham Bloëmaert, est sa pièce capitale; elle a été copiée et réduite par Théodore de Bry. On recherche aussi sa *Vision d'Ezéchiel;* une suite de sujets tirés de la Vie de Jésus-Christ, et divers grands paysages et foires, d'après Vinckbons. Ses compositions annoncent du génie; son dessin, quoique sec et un peu gothique, n'est pas dépourvu de grâce, ainsi que ses airs de tête. On ignore l'époque de sa mort. — Son père, Abraham van Bruyn, qui florissait à Anvers entre 1560 et 1580, et dont on a des estampes d'un burin sec et dur, et des têtes et des portraits plus estimés, a laissé aussi un ouvrage en latin et en allemand, contenant cinquante-deux planches, dans lequel on remarque son talent comme dessinateur, comme graveur et comme érudit; il est intitulé: *Diversarum gentium armatura equestris*, in-4°., latin et allemand. Il a aussi publié: *Imagines omnium penè gentium*, 1577, in-fol.

P—e.

BRUYN (Corneille le), peintre habile, mais plus célèbre comme voyageur, naquit à la Haye en 1652. Il quitta sa patrie en 1674, pour se rendre à Rome, où il étudia son art pendant deux ans et demi; il résolut ensuite de faire servir son talent à satisfaire son goût pour les voyages, et, après avoir visité Naples et plusieurs autres villes d'Italie, il s'embarqua pour Smyrne, parcourut l'Asie mineure, l'Egypte et les îles de l'Archipel, décrivant et dessinant tout ce qui lui paraissait digne de remarque. De retour en Europe, il se fixa à Venise, fit de nouvelles études en peinture, et fut l'élève de Carlo Lotti. Il revint dans sa patrie en 1693, et publia ses voyages en 1698. Le succès de cet ouvrage réveilla en lui l'ardeur qu'il avait eue dès son jeune âge pour visiter des contrées lointaines. Il quitta donc de nouveau la Hollande, le 28 mai 1701, passa en Russie, se rendit ensuite dans la Perse, dans l'Inde, et visita même Ceylan et quelques-unes des îles Asiatiques. Il peignit plusieurs portraits durant le cours de ce voyage, entre autres ceux de Pierre-le-Grand et de plusieurs princes de sa famille. En 1708, Corneille le Bruyn

était de retour dans sa patrie, qu'il ne quitta plus. La rédaction de son dernier voyage, et la gravure des dessins qui en font partie l'occupèrent pendant trois ans. Cet ouvrage, qui parut en 1711, eut encore plus de succès que le premier. L'auteur passa le reste de ses jours uniquement occupé de son art, et mourut à Utrecht chez un de ses amis et protecteurs, nommé *Van Mollem;* on ne dit point en quelle année. Ce voyageur instruit davantage par ses dessins, qui sont très beaux et très fidèles, que par ses observations, la plupart superficielles, et quelquefois inexactes. Presque toutes les contrées qu'il a parcourues ont été mieux décrites depuis; cependant il a le mérite d'avoir, un des premiers, donné quelques notions sur le pays et les mœurs des Samoyedes. Il se vante aussi, avec raison, d'avoir dessiné et décrit avec plus d'exactitude que Chardin et Kœmpfer les ruines de Persépolis et les tombes royales des Perses. Les planches qui accompagnent la description de l'Arménie et de la Perse surpassent, pour la vérité, le caractère du dessin et la beauté de la gravure, celles qu'on trouve dans les autres relations de ces mêmes contrées publiées jusqu'à ce jour. Son premier voyage, intitulé *Voyage au Levant et dans les principales parties de l'Asie mineure*, etc., parut en hollandais, à Delft, 1698, in-fol., et en français, dans la même ville, 1700, in-fol. Il fut réimprimé ensuite à Paris, en 1704, in-fol., chez Cavelier. Dans cette traduction, ainsi que dans celle des autres voyages, le nom de l'auteur est traduit ou défiguré en celui de *Corneille le Brun;* mais dans la traduction anglaise, publiée à Londres, in-fol, 1702, le véritable nom a été conservé. Le second ouvrage de Bruyn est intitulé : *Voyage par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales;* il parut en hollandais, à Delft et à Amsterdam, en 1711, in-fol.; et fut réimprimé dans cette dernière ville en 1714. On en publia dans la même ville une traduction française, en 1718, 2 vol. in-fol. L'abbé Banier retoucha le style de cette traduction, y ajouta des notes, et publia une édition des deux voyages à Rouen, en 1725, 5 vol. in-4°. Cette édition est préférable à toutes les autres pour le texte, et est la moins recherchée pour les gravures. On sait que, sous ce dernier rapport, les plus anciennes éditions hollandaises sont les meilleures. Le second voyage de Corneille le Bruyn a aussi été traduit en anglais, et parut à Londres en 1720, 3 vol. in-folio.

W—R.

BRUYN (Nicolas), poète hollandais, né en 1671, à Amsterdam, où son père était pasteur d'une commune protestante. Nicolas Bruyn s'adonna au commerce, et fut, jusqu'à sa mort (en 1752), teneur de livres chez un marchand. Le sujet de son premier essai poétique fut le tremblement de terre qui s'était fait sentir en Hollande l'an 1692. Il publia ensuite quelques pièces sur des sujets religieux, sous ce titre : *Aandagtige Bespiegelingen.* Quelques années après, il fit une tragédie intitulée : l'*Origine de la liberté de Rome*, à laquelle il en fit succéder six autres, qui toutes eurent du succès, et sont restées au répertoire du théâtre d'Amsterdam. Trois petits voyages d'agrément qu'il fit avec ses amis, lui fournirent le sujet de deux jolis poëmes, qu'il nomma *Arcadie de Clèves et de Sud-Hollande*, et *Arcadie de Nord-Hollande;* l'un et l'autre ont été publiés par ses amis, avec des notes historiques. Ce cadre lui plut beaucoup, et il composa encore un *Voyage le long de la rivière*

de Vechte, et un autre dans les environs de Harlem. Bruyn a fait en outre beaucoup de pièces en vers sur différents sujets, des épigrammes, des inscriptions, des dialogues, des monologues, des mélanges, etc. Toutes ses poésies ont été recueillies en 11 vol. D—G.

BRUYS (Pierre de), hérésiarque du 12e. siècle. Les restes des manichéens, chassés des contrées asiatiques, étaient venus se réfugier en Lombardie, dans le 10e. siècle, d'où ils se répandirent ensuite dans plusieurs provinces de France. Trouvant qu'il était trop dangereux de défendre les dogmes du manichéisme, ils les abandonnèrent; ils s'en prirent à tout ce qui pouvait attirer de la considération au clergé, qui ne cessait de leur faire la guerre. L'efficacité des sacrements, l'autorité de l'église, les cérémonies sacrées, le pouvoir des évêques, devinrent surtout l'objet de leur fanatisme. Pierre de Bruys, simple laïque, chef d'une de ces bandes, parcourut les provinces pendant vingt-cinq ans, saccageant les églises, abattant les croix, détruisant les autels, rebaptisant les chrétiens, fouettant les prêtres, emprisonnant les moines. Chassé du Dauphiné par les seigneurs et les évêques réunis, il alla exercer les mêmes désordres en Provence et en Languedoc. Fier de la multitude qu'il avait séduite, il eut l'audace de se présenter sur la place de St.-Gilles, dans cette dernière province, d'y brûler publiquement un amas de croix brisées ou abattues, d'autels renversés, et d'autres instruments du culte. A ce spectacle, les catholiques furieux se saisirent de sa personne, dressèrent un bûcher de leur côté, et, sans autre formalité, le firent périr dans les flammes. Cet événement est de 1147. Les protestants le reconnaissent pour un de leurs patriarches, dont Dieu s'est servi pour perpétuer la saine doctrine. Mosheim convient cependant que son zèle n'était pas sans quelque mélange de fanatisme. Sa vie errante ne lui avait permis de composer aucun écrit. Néanmoins, le ministre Perrin, dans son *Histoire des Vaudois*, lui attribue un livre de l'*Antechrist*, dont il fixe la composition à 1120, et dont les centuriateurs de Magdebourg regrettent fortement la perte; mais Bossuet a prouvé, dans son *Histoire des variations*, que le livre n'est ni de Pierre de Bruys, ni d'aucun de ses disciples, et qu'il est d'une date beaucoup plus récente. Pierre le Vénérable, celui de tous les auteurs du temps qui a écrit le plus exactement sur ses erreurs, les réduit aux cinq articles suivants : 1°. que le baptême est inutile aux enfants avant qu'ils soient en état de faire un acte de foi en le recevant; 2°. qu'on n'a pas besoin d'églises, et qu'il faut détruire celles qui existent, la prière étant aussi agréable à Dieu dans une taverne et sur une place publique, qu'au pied des autels; 3°. qu'on ne doit point adorer la croix; mais briser et brûler cet instrument des souffrances du Sauveur; 4°. que l'Eucharistie ne contient ni la chair ni le sang de J.-C., ni même la figure et apparence de son corps; 5°. que les prières, les oblations, les œuvres de charité des vivants sont inutiles aux morts. Les disciples de Pierre de Bruys s'appelèrent *Pétrobrusiens*. Basnage a prétendu, sans preuves, qu'ils formèrent une secte fort étendue (*V.* Henri). T—D.

BRUYS (François), né le 7 février 1708, au village de Serrières, dans le Mâconnois, d'un père qui était marchand, fit ses humanités à Cluni, sa philosophie chez les PP. de l'Oratoire, à Notre-Dame de Grâce en

Forez, passa à Genève, et de là en Suisse. Le désir de voir des parents réfugiés en Hollande le conduisit en 1728 à la Haye, où il embrassa la religion protestante, qui avait été celle de ses pères. L'indigence le fit auteur. Il entreprit un ouvrage périodique, intitulé : *la Critique désintéressée des journaux littéraires et des ouvrages des Savants*, 1730, 3 vol. in-12. Ayant voulu y prendre parti pour Jacques Saurin, contre La Chapelle, en faveur du mensonge officieux, ce journal fut supprimé par la cour de Hollande, sur la dénonciation du synode wallon, et le public n'y perdit rien; car cette production est très médiocre. Quel titre pouvait en effet avoir un auteur famélique de vingt-deux ans pour s'ériger en aristarque de tous les journalistes? Les chagrins et les dépenses que lui avaient causés cette affaire l'obligèrent de se retirer à Emmerick, où il se maria. Le comte de Neuwied le nomma son bibliothécaire en 1735; mais l'envie de revenir au sein de l'Eglise le ramena en France en 1736, et il fit son abjuration à Paris. Ses mémoires, composés depuis, attestent la sincérité de sa conversion. Il se disposait à exercer la profession d'avocat; mais le jour même où il prit ses grades en droit à Dijon, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 21 mai 1738. Bruys est principalement connu par une *Histoire des papes, depuis S. Pierre jusqu'à Benoît XIII, inclusivement*, la Haye, 1732-34, 5 vol. in-4°., ouvrage qui eut d'abord quelque vogue parmi les protestants, mais qui ne tarda pas à être généralement décrié, par le ton d'emportement, de mauvaise foi contre les pontifes romains, par le style grossièrement licencieux, l'arianisme et le socinianisme qui le déshonorent. L'auteur, brouillé avec ses parents, quand il entreprit cette compilation pour s'en faire une ressource contre l'indigence, se mit aux gages de Scheurleer, libraire à la Haye, qui lui donnait vingt-quatre livres par feuille. Pouvait-on attendre quelque chose de mieux d'un jeune homme dans une situation aussi pénible? Les uns attribuent l'*Histoire des papes* à un bénédictin, les autres à un cordelier, dont Bruys n'aurait fait que dénaturer le travail par des insertions calomnieuses; mais l'abbé Joly, qui l'avait connu particulièrement, affirme qu'il est véritablement l'auteur de cette détestable compilation, et que, dans ses dernières années, il témoigna souvent et publiquement l'horreur qu'il avait d'un pareil ouvrage (Voy. *d'Artigny*, tom. IV, *Nicéron*, tom. XLII). Bruys avait déjà publié, toujours pressé par les mêmes besoins, une *Traduction de Tacite, avec des notes politiques et historiques*, pour servir de continuation à l'ouvrage d'Amelot de la Houssaye sur le même historien, la Haye, 1730 et 1735, 6 vol. in-12; mais il resta bien au-dessous de son modèle, s'il est vrai même qu'il soit l'auteur de cette continuation : elle est annoncée comme l'ouvrage de M. le C. de G., et ce sont peut-être les lettres initiales du véritable auteur. On a publié depuis sa mort des *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. L'éditeur est l'abbé Joly, qui a fait réimprimer avec quelques changements, en tête du premier volume, la vie et le catalogue des ouvrages de Bruys, qu'il avait déjà donnés dans le 42e. vol. des *Mémoires de Nicéron*. Ces deux volumes contiennent ses *Mémoires sur les Suisses*, ceux *sur les Hollandais*, et ceux *sur les Allemands*; l'*Eloge du prince Eugène de Savoie*, et l'*Eloge de la comtesse de Neuwied*, etc.

(*Voyez* Guéret et Bourbon). On attribue au même Bruys : *le Postillon*, ouvrage historique, critique, politique, moral, philosophique, littéraire et galant, 1733, 4 vol. in-12 ; et *l'Art de connaître les femmes*, *avec une dissertation sur l'adultère*, sous le nom du chevalier de Plante-Amour, la Haye, 1730, in-8°., et Amsterdam, 1749, in-8°. T—d.

BRUZEN DE LA MARTINIERE. *Voy.* Martinière (de la).

BRY (Théodore de), graveur et libraire, prenait lui-même indifférem-ment les noms de Thierry ou de Théodore (*Theodoricus* ou *Theodorus*) : il est plus connu sous ce dernier. Né à Liége en 1528, d'une famille riche et distinguée, il s'adonna à la gravure, et devint bientôt un artiste remarquable. Les partisans de Luther ayant, en 1570, essayé d'introduire la réforme à Liége, un décret bannit de cette ville tous les fauteurs de ces opinions. De Bry, expulsé par ce décret, et privé de ses biens, se retira à Francfort-sur-le-Mein, où il fit ressource de ses talents. Il mourut le 27 mars 1598, laissant deux fils, Jean-Israël, qui n'existait plus en 1612, et Jean-Théodore, qui vécut jusqu'en 1623. « Quoi-» qu'on mette Théodore de Bry au » rang des petits-maîtres, il a cepen-» dant, dit l'abbé de Fontenai, gravé » plusieurs morceaux d'histoire et » d'ornements que les amateurs re-» cherchent avec raison. » On distingue surtout parmi ses gravures : 1°. *l'Age d'or*, d'après Abr. Bloemaert ; 2°. *le Bal vénitien*, qui lui sert de pendant ; 3°. *la petite Foire de village* ; 4°. *la Fontaine de Jouvence* ; 5°. *le Triomphe*, d'après Jules-Romain. Théodore a aussi gravé, avec Jean Praël, l'ouvrage intitulé : *Alphabeta et characteres à creato mundo ad nostra tempora*, Francfort, 1596, in-8°., oblong ; les figures du *Proscenium*, *sive Emblemata vitæ humanæ*, Francfort, 1627, in-4°. Les estampes qu'il a copiées d'après d'autres maîtres, et qu'il a réduites en petit, sont souvent plus estimées que les originaux. — Jean-Théodore, né à Liége en 1561, mort à Francfort en 1623, dont les productions sont moins renommées, fut cependant un graveur habile, lequel, suivant Heinecken, surpassa son frère et même son père. Jean-Théodore a dessiné et gravé des fleurs pour le *Florilegium novum*, Francfort, 1612-18, 3 vol. in-fol., réimprimé en 1641, à Francfort, chez Mérian, sous le titre de *Florilegii renovati et aucti* ; et pour l'*Anthologia magna*, 1626, ou 1692, in-fol. : ces figures ont été plus utiles aux brodeurs et aux fabricants de papiers peints, qu'aux botanistes. On a aussi de Jean-Théodore et de Jean-Israël, frères : *Veræ icones variarum gentium ære incisæ, cum brevi descriptione*, Francfort, 1599. Jean-Théodore a gravé les figures du *Theatrum anatomicum* de Gasp. Bauhin, 1621 ; mais ce qui a rendu célèbre le nom de de Bry, c'est, par-dessus tout, la *Collection des grands et des petits Voyages*. « On appelle ainsi, dit Camus, un » recueil commencé par Théodore de » Bry, et composé de plusieurs volu-» mes in-fol. qui renferment plusieurs » voyages aux Indes orientales et aux » Indes occidentales. Les volumes qui » concernent les Indes occidentales » étant d'un format un peu plus grand » que ceux qui concernent les Indes » orientales, on a donné aux premiers » le nom de *Grands Voyages*, aux » seconds, celui de *Petits Voyages*. » Dans un voyage que Théodore de Bry fit en Angleterre en 1587, Rich. Hackluyt (*V.* Hackluyt) lui conseilla de former cette collection, et lui procura

même des dessins d'après nature qui représentaient les habitants du Nouveau-Monde. De Bry fit imprimer successivement les relations les plus intéressantes, soit qu'elles eussent déja été publiées, soit qu'elles fussent encore inédites. Il les donnait tantôt dans leur entier, tantôt par extrait seulement. Il mit en même temps sa collection sous presse dans les trois langues française, latine et allemande. Le premier volume parut en 1590; les six premières parties des *Grands Voyages* suivirent, du vivant de Théodore de Bry. La première partie des *Petits Voyages* ne parut qu'après sa mort, par les soins de ses deux fils, qui continuèrent les deux collections. L'édition française avait été abandonnée après la première partie (quelques personnes croient à l'existence de la seconde en cette langue); à la mort de Jean-Théodore de Bry, cette collection fut partagée entre ses gendres, Mathieu Mérian et Guillaume Fitzer. Mérian, qui eut dans son lot les *Grands Voyages*, en donna une 13e. partie en langue latine, et une 14e. de l'édition allemande; Fitzer donna jusqu'à la 12e. partie de l'édition latine des *Petits Voyages*, et jusqu'à la 13e. de l'édition allemande. Ainsi, l'édition latine des *Grands Voyages* a une partie de moins que l'édition allemande. Il en est de même pour les *Petits Voyages*. Les neuf premières parties de la collection latine des *Grands Voyages* avaient déjà eu plusieurs éditions, lorsque M. Mérian les fit réimprimer en 1634; les dernières parties n'ont probablement été imprimées qu'une fois. Les premières parties des *Petits Voyages* ont eu au moins deux éditions en latin; on a aussi réimprimé différentes parties de l'édition allemande des *Grands et Petits Voyages*. Cette collection est également recherchée par les amateurs et par les savants : ce qui en fait le prix, c'est la réunion de plusieurs des premiers voyages aux deux Indes, entrepris depuis la fin du 15e. siècle, et la multitude de cartes et de planches dont les relations sont accompagnées. Les renseignements bibliographiques à donner sur cette collection étant très importants, mais en même temps trop étendus, nous indiquerons les volumes où on peut les trouver. Ce sont : 1°. *Observations et détails sur la collection des grands et petits Voyages*, par l'abbé de Rothelin, 1742, in-8°., de 42 pages, tiré à petit nombre, mais réimprimé en grande partie, avec des additions, dans l'édition de 1768, tome Ier., pages 324-361 de la *Méthode pour étudier la Géographie*, de Lenglet-Dufresnoy; 2°. *Catalogue des livres de Gouttard*, par G. Debure, 1780; 3°. *Catalogue des livres de Mel-Saint-Céran*, par le même, 1780; 4°. *Catalogue des livres de Camus de Limare*, 1786; 5°. *Catalogue de Brienne*, 1792; 6°. *le Manuel du Libraire*, par M. J. C. Brunet fils; 7°. *la Bibliographie instructive* de Debure; 8°. et surtout le *Mémoire sur la collection des grands et petits Voyages, et sur la collection des Voyages de Melchisedech Thevenot*, par A. G. Camus, 1802, in-4°. A. B—T.

BRY DE LA CLERGERIE (Gilles), avocat au parlement de Paris, était fils de François Bry, lieutenant au bailliage du Perche. Gilles, qui y naquit à la fin du 16e. siècle, était l'aîné de huit enfants; il ne nous est connu que par les ouvrages suivants : I. *Histoire des pays et comté du Perche et duché d'Alençon*, Paris, 1620, in-4°. « Il y a, dit le P. Lelong, beaucoup de recherches dans » cette histoire. » II. *Additions aux*

recherches d'Alençon et du Perche, Paris, 1621, in-4°., de 78 pages : c'est une suite de l'ouvrage précédent; III. *les Coutumes des pays, comté et bailliage du grand Perche, avec les apostilles de Dumoulin*, 1659, in-8°., 1737, in-8°.; le Moréri de 1759 parle d'une édition donnée en 1621, à la suite des *Additions*; IV. *les Francs-Fiefs du Perche*, 1635, in-4°.; V. *Éloge et Vers funéraux sur la mort de feu messire Gilles de Ryantz*, baron de Villeray, président du parlement, Angers, 1597, in-8°. A. B—T.

BRYAN-EDWARDS. *V.* EDWARDS.

BRYAN (AUGUSTIN), critique anglais, entreprit, vers 1723, une édition grecque et latine des *Vies de Plutarque*, avec des corrections et des notes de plusieurs savants; mais il mourut en 1726. Moyse du Soul (*Solanus*) continua son travail, et le mit au jour à Londres en 1729, 5 vol. in-4°. Cette édition est estimée; on y joint ordinairement les *Apophthegmata*, Londres, 1741, in-4°. X—s.

BRYANT (Sir FRANCIS) commandait, en 1522, les troupes anglaises employées au siége de Morlaix. Il prit cette ville et la livra aux flammes; et le comte de Surrey, son général en chef, pour reconnaître ce service, le créa sur-le-champ chevalier. Il fut envoyé, en 1528, en ambassade en France, et, l'année suivante, à Rome, pour négocier le divorce de Henri VIII. Nommé gentilhomme de la chambre de ce prince, il conserva la même place sous le règne d'Edouard VI. Ayant accompagné le protecteur dans son expédition contre les Ecossais, il fut créé chevalier baronet après la bataille de Musselbourg, où il commandait la cavalerie légère. Il fut nommé, en 1548, gouverneur-général de l'Irlande, où il épousa la comtesse d'Ormond. Il mourut peu de temps après. On a de lui : I. des *Lettres* sur des sujets de politique; II. *le Mépris de la cour*, Londres, 1548, in-8°., traduit du français d'Allègre, qui l'avait traduit lui-même de l'original castillan de Guevara; III. des *Chansons* et des *Sonnets*, dont quelques-uns ont été imprimés avec ceux du comte de Surrey et de sir Thomas Wyatt, Londres, 1565. X—s.

BRYANT (JACQUES), antiquaire et auteur anglais du 18e. siècle, célèbre par son érudition, mais plus encore par des opinions qui tiennent beaucoup du paradoxe. Il fut successivement précepteur et secrétaire du lord Marlborough, fils du grand général de ce nom, qui lui fit obtenir une place à l'amirauté. On a de lui plusieurs ouvrages, en anglais, dont nous ne citerons que les principaux : I. *Observations et recherches relatives à différentes parties de l'histoire ancienne*, Cambridge, 1 vol. in-4°., 1767; II. *Nouveau système, ou Analyse de la mythologie ancienne*, Londres, 1773-76, 3 vol. in-4°., magnifiquement imprimés. C'est l'ouvrage sur lequel repose surtout sa réputation; il y prétend que les histoires des patriarches rapportées dans l'*Ancien Testament*, ont été l'origine d'une grande partie de la mythologie païenne : ce qu'il dit à cet égard des mythologies indiennes a été pleinement confirmé par les académiciens de Calcutta, et par W. Jones, leur président. Ce livre a eu le plus grand succès à Londres. III. *Traité de l'authenticité de l'Ecriture sainte, et de la vérité de la religion chrétienne*, Londres, 1795, in-8°. Ce dernier ouvrage a eu onze éditions dans la même année. IV. *Défense de la médaille d'Apamée* (1),

(1) Cette médaille, ou pour mieux dire ces médaillons, car il y en a plusieurs, sont frappés

Londres, 1775, 1 vol. in-4°.; V. *Adresse au docteur Priestley sur la nécessité philosophique*, in-8°.; VI. *Observations sur les poëmes de Rowley, où l'on établit l'authenticité de ces poëmes*, 2 vol. in-8°. VII. *Dissertation sur la guerre de Troie, décrite par Homère, montrant que cette expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville de Phrygie n'a jamais existé*, Londres, 1796, in-4°. Cet ouvrage, composé à l'occasion de la description de la Troade, par M. Lechevalier, fit éclore un grand nombre d'écrits, pour et contre ce système singulier. Bryant a fait insérer dans les *Memoires de la société des antiquaires* des recherches sur la langue des Bohémiens (*Gypsies*), et sur ses rapports avec quelques langues orientales. Étant en 1804 à sa campagne, dans le comté de Berck, et travaillant dans sa bibliothèque, un volume lui tomba sur la tête, et il mourut des suites de cet accident. Il avait plus de quatre-vingts ans. Pour un homme de lettres, c'est mourir au champ d'honneur. X—s.

BRYAXIS, sculpteur grec, florissait vers la 100e. olympiade, trois cent quatre-vingts ans av. J.-C. Il eut la gloire d'attacher son nom à l'une des sept merveilles du monde. Artémise, reine de Carie, le choisit avec Scopas, Timothée et Léocare, pour élever, dans la ville d'Halicarnasse, un monument digne de sa douleur et de sa magnificence, à la mémoire de Mausole, son mari, dont les cendres furent déposées dans ce superbe tombeau. Sa longueur était de soixante-trois pieds du côté du midi et du nord, les faces de l'orient et de l'occident étaient un peu moins étendues. Trente-six colonnes entouraient l'édifice. Bryaxis avait décoré le côté du nord, Scopas le levant, Timothée le midi, et Léocare le couchant. Artémise mourut avant que l'ouvrage fût achevé; mais l'ardeur des quatre artistes ne se ralentit point, et ils rivalisèrent de zèle et de génie pour embellir cet admirable ouvrage. Un cinquième sculpteur se joignit à eux, et plaça un quadrige de marbre sur une pyramide qui fut construite pour couronner le mausolée. Ce dernier artiste se nommait Pythis. Le monument avait cent quarante pieds dans sa plus grande élévation. Bryaxis exécuta encore plusieurs ouvrages remarquables, entre autres cinq statues colossales dans l'île de Rhodes, et un *Apollon* qui fut placé, dans la suite, à Daphné, près d'Antioche. Julien l'Apostat voulut honorer cette statue d'un culte particulier; mais le feu consuma le temple et le chef-d'œuvre de Bryaxis. Julien accusa les chrétiens de cet incendie, et en prit occasion de les persécuter; Cédrenus, qui rapporte ce fait, y a joint des circonstances miraculeuses. Clément d'Alexandrie assure qu'on attribuait souvent à Phidias les ouvrages de Bryaxis.

L—S—E.

BRYDAYNE. *Voyez* BRIDAINE.

BRYENNE (NICEPHORE) occupait un rang distingué dans l'empire d'Orient, en 1074, sous le règne de Michel Parapinace, qui voulut l'élever à

---

en l'honneur de Septime Sévère, et de Philippe l'Arabe, dans la ville d'Apamée de Phrygie, ville qui se glorifiait de son ancien nom de *Kibôtos* (arche, caisse). Ils présentent pour type l'arche de Noë, avec le nom de ce patriarche, gravé dans la légende, et les accessoires du corbeau, de la colombe et du rameau d'olivier. Quelques antiquaires anglais, dont les Mémoires se trouvent dans le volume IV de l'*Archéologie*, ont tâché, par des interprétations forcées, de mettre en doute ou de faire entièrement disparaître les rapports de ce type avec l'histoire mosaïque du déluge; mais le savant Eckhel a mis hors de question l'explication que Bryant avait donnée; et il a observé que les traditions judaïques, à l'époque où ces médailles ont été gravées, étaient assez répandues parmi les païens, pour que ceux-ci ne se refusassent pas à puiser dans ces sources sacrées les idées et les faits qu'ils croyaient propres à éclaircir les ténèbres de leurs anciennes origines. V—I.

la dignité de César. Les ennemis de Nicéphore détournèrent l'empereur de ce projet, et parvinrent à lui rendre suspect ce même homme qu'il avait voulu s'associer, et qui battait les Croates et les Bulgares pendant qu'on tramait sa perte à Constantinople. Jean de Bryenne, son frère, menacé comme lui, l'engagea à se révolter; Nicéphore, après quelques hésitations, se fit proclamer empereur à Dyrracchium, et se prépara à marcher vers Constantinople; mais il fut prévenu par Nicéphore Botoniate, qui détrôna Michel en 1078, et qui, l'année suivante, chargea Alexis Comnènes de combattre Bryenne, dont le parti se fortifiait de jour en jour. On tenta d'abord d'en venir à un accommodement, que la méfiance de part et d'autre rendit impossible : il fallut combattre. La bataille se livra dans un lieu nommé *Calabrya* en Thrace. Les talents d'Alexis l'emportèrent sur la valeur de Bryenne, qui, serré de toutes parts, ne se rendit qu'après avoir abattu de sa main tous ceux qui osèrent l'approcher. Alexis, satisfait d'avoir vaincu un guerrier illustre, le traita avec générosité; mais Bryenne ayant été remis, par ordre de l'empereur, dans les mains de Basile, ce cruel ministre lui fit crever les yeux en 1080. — BRYENNE (Nicéphore), fils du précédent, naquit à Orestias en Macédoine. Il s'attira, par son esprit, ses talents et ses agréments personnels, la faveur d'Alexis Comnène, qui lui donna en mariage sa fille Anne, si célèbre par ses écrits. Lorsque Alexis fut parvenu à l'empire, il éleva Bryenne au rang de César, créa pour lui le titre de *Panhypersebastus*, et lui confia à différentes reprises le soin des affaires ou le commandement des armées. Pendant la maladie d'Alexis, Anne et sa mère Irène insistèrent auprès de lui pour qu'il laissât le sceptre à Nicéphore; mais l'empereur s'y refusa opiniâtrément. Après sa mort, Jean Comnène ayant pris la couronne, les princesses voulurent encore conspirer contre lui; mais Bryenne refusa de se prêter à leurs projets ambitieux, et continua de se partager entre le service de l'état et l'étude des lettres et de l'histoire. En 1137, il fut envoyé pour faire lever le siége d'Antioche; il y tomba malade, et revint mourir à Constantinople. Nicéphore Bryenne a écrit l'histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène, Michel Parapinace, et le commencement du règne de Nicéphore Botoniate. La mort ne lui permit pas d'achever cette histoire, divisée en 4 livres, et qui s'étend depuis l'an 1057 jusqu'à 1071. Le P. Possin, jésuite, en a publié la 1re. édition d'après un manuscrit de Cujas et de P. Favre de St.-Joire, en y joignant une traduction latine, à la suite de son édition de Procope, Paris, 1661, in-fol. Du Cange y a joint de savantes notes historiques et philologiques, dans son édition de Jean Cinnamus, 1670, in-fol. Le style de Nicéphore Bryenne est peut-être moins barbare que celui des autres historiens de son temps. On le lit avec intérêt comme témoin oculaire de ce qu'il rapporte; mais, malgré les éloges que lui donne Anne Comnène, il n'est pas toujours impartial. L'ouvrage de Bryenne a été traduit en français par le président Cousin, dans le tome III de son *Histoire de Constantinople*. L—S—E.

BRYENNE (JEAN DE). *V.* BRIENNE.

BRYNTESSON (MAGNUS), seigneur de Graefnaes, chevalier, sénateur de Suède. Entraîné par l'ambition, il se mit en 1529, avec plusieurs autres grands du royaume, à la tête d'une insurrection contre Gustave

Vasa, et fut proclamé roi par ses partisans; mais Gustave, étant parvenu à gagner le peuple, fit arrêter Bryntesson, qui eut la tête tranchée à Stockholm. Il était d'une des familles les plus anciennes du pays, et qui occupe la première place aux diètes parmi les chevaliers, sous le nom de *Liliehœk*. C—AU.

BUACHE (PHILIPPE), né à Paris, le 7 février 1700, se distingua d'abord dans l'art du dessin, et commença par remporter un premier prix d'architecture; mais Delisle le géographe se l'attacha, et il se livra tout entier à la géographie. Le roi ayant établi à Paris un dépôt de cartes, plans et journaux de la marine, sous la direction du chevalier de Luynes, le jeune Buache, quoique âgé seulement de vingt-un ans, fut nommé pour classer et mettre en œuvre les matériaux qu'on y avait rassemblés: il a été pendant dix-sept ans attaché à ce dépôt. Il n'avait que 800 livres d'appointements par an, et refusa cependant d'aller en Russie, où Delisle l'astronome cherchait à l'attirer par des offres brillantes. Delisle le géographe étant mort, Buache s'acquitta envers son bienfaiteur par les services qu'il rendit à sa veuve, dont il épousa la fille unique, en 1729. Il la perdit peu d'années après, et se maria en secondes noces, en 1746, à Elisabeth-Catherine Miremont, belle-sœur de Pitrou, inspecteur-général des ponts et chaussées, qui avait été son premier maître. Ainsi la reconnaissance avait formé les nœuds de ses deux mariages. N'ayant point eu d'enfants, il prit avec lui deux jeunes gens de ses parents, qui l'ont aidé pendant quinze ans dans ses travaux. A l'âge de vingt-neuf ans, Buache fut nommé premier géographe du roi, et ce fut en sa faveur que l'on créa aussi une place de géographe dans l'académie des sciences, dont il devint membre en 1730. Il mourut le 27 janvier 1773, âgé de près de soixante-treize ans. Successeur de Delisle et prédécesseur de d'Anville à l'académie des sciences, Buache est loin d'avoir rendu à la géographie les mêmes services que ces deux hommes célèbres. Il est principalement connu par son système de géographie physique et naturelle. Il y divise le globe en autant de cavités ou bassins, subordonnés les uns aux autres, selon le cours des rivières, partageant de même les mers par une suite de montagnes sous-marines, indiquées, suivant lui, par les îles, rochers ou vigies. Ce système, ingénieux, et vrai en partie, fut beaucoup trop généralisé par Buache, et exerce encore une influence funeste pour la géographie sur nos dessinateurs de cartes les plus connus, qui, au moyen de cette théorie, substituent l'art à la science, et le travail du pinceau à celui de l'étude et de la critique. Malgré l'abus que l'on fait du système de Buache, abus que lui-même a poussé jusqu'à l'extrême, nous devons observer qu'en le combinant avec la découverte de Béring, il est parvenu à deviner la liaison qui se trouve entre l'Amérique et l'Asie, par le moyen de la presqu'île d'Alashka; qu'il a tracé passablement sur ses cartes cette presqu'île, avant qu'on en eût constaté l'existence. Les efforts qu'il fit pour suppléer au vide immense que présentaient encore il y a peu d'années nos connaissances géographiques sur le nord-ouest de l'Amérique, sont aussi très louables, et il n'eut pas autant de tort qu'on le croit communément, d'employer, au défaut de renseignements plus précis, la relation de l'amiral de Fonte ou de Fuente (*Voy.* FUENTE, DELISLE, et VAUGONDY). Buache publia le ré-

sultat des recherches relatives à cet objet, sous le titre de *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes de la grande Mer*, d'abord dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, 1752, et ensuite séparément, Paris, 1753, in-4°. Depuis que les progrès de la navigation et les voyages de découvertes ont jeté une vive lumière sur l'état du globe vers le pôle sud, les hypothèses les plus importantes de Buache ont été trouvées fausses. On ne peut s'empêcher de sourire aujourd'hui en voyant sur les cartes de cet auteur quelques petites portions de la Nouvelle-Zélande, dont on n'avait pas encore fait le tour, et quelques autres terres moins considérables et dont l'existence est même douteuse, converties en deux immenses continents, tout-à-fait distincts de la Nouvelle-Hollande, et même de la terre de Diémen. Buache en dessine les rivages, et nous assure gravement que le plus grand de ces nouveaux mondes doit avoir, le long et près des côtes, une chaîne de montagnes comme les Cordillères d'Amérique, et des fleuves aussi considérables que ceux de la Sibérie. Cette idée d'un grand continent austral a été empruntée aux anciens. Manilius en fait mention dans son poëme sur l'astronomie, et Pomponius Méla y place la grande nation des Antichtones. L'*Atlas physique* de Buache, publié en 1754, est composé de vingt planches, petit in-fol., dont quelques-unes sont relatives au nivellement de Paris; mais on n'y a pas inséré la carte qui contient le *parallèle des fleuves de toutes les parties du monde*, une des plus ingénieuses de l'auteur, et une des plus utiles pour l'intelligence de son systême. On la trouve dans l'*Histoire de l'académie des sciences*, année 1753, pag. 587, planche XXIV. Les autres volumes de ce recueil, qui renferment les développements successifs de ce systême, sont: Année 1745, *Hist.*, p. 76; année 1752, *Hist.*, p. 117, et *Mém.*, p. 399; année 1757, *Hist.*, p. 143, et *Mém.*, p. 190. Il a écrit différents mémoires relatifs à cet atlas et à d'autres points de géographie. On les trouve dans le Recueil de l'académie des sciences. Le même recueil renferme aussi plusieurs cartes de Buache, qui accompagnent des mémoires de ses confrères à l'académie, et, entre autres, de Guettard. Buache a revu et publié, avec des changements, un assez grand nombre de cartes de Delisle, son beau-père. W—R.

BUAT-NANCAY (Louis-Gabriel, comte du), né le 2 mars 1732, d'un gentilhomme de Normandie sans fortune. A peine sorti de l'enfance, il entra dans l'ordre de Malte : un hasard heureux lui fit faire la connaissance du chevalier Folard, connu par ses *Commentaires sur Polybe*. Cet officier l'accueillit, le logea dans sa maison, et lui donna une éducation qui eût été parfaite, si Folard, zélé janséniste, ne lui eût inculqué en même temps la doctrine absurde des enthousiastes qui croyaient aux miracles opérés sur le tombeau du diacre Pâris. Le jeune du Buat se dégagea peu à peu de ces erreurs superstitieuses : mais il avait puisé à cette école une rigidité de principes qu'il conserva toute sa vie. Folard avait un neveu, qui fut depuis ministre du roi de France en diverses cours d'Allemagne, et près de qui le chevalier du Buat se forma à la politique, et commença les études nécessaires à celui qui entreprend d'écrire l'histoire. Il fut successivement ministre de France à Ratisbonne et à Dresde; mais ces deux places ne lui fournirent l'occasion d'aucune négociation im-

portante. Cette espèce de nullité et le déplaisir de voir avancer rapidement des hommes dont la capacité était bien inférieure à la sienne, le déterminèrent à quitter les affaires publiques : sa retraite eut lieu en 1776. Il s'était marié très jeune, avait perdu sa femme de bonne heure, et avait pris le titre de *comte du Buat.* Il épousa en Allemagne une baronne de Falkemberg. Il est mort à Nançay en Berry, le 18 sept. 1787 et n'a point laissé d'enfants. Son nom est moins connu et ses ouvrages moins estimés en France que dans les pays étrangers, et surtout en Allemagne. Il avait prétendu déterminer l'origine de la nation bavaroise dans un de ses premiers ouvrages, imprimé à Munich en 1762, in-4°., réimprimé à la tête de son *Histoire ancienne*, etc., et qui est devenu classique parmi les savants d'Allemagne. En continuant ses recherches, il changea de système, et développa avec une grande sagacité, dans un autre ouvrage, les motifs de ce changement d'opinion; mais il avait si fortement établi sa première doctrine, que l'Allemagne savante y a persisté, et y persiste peut-être encore. Il savait fort bien presque tout ce qui peut s'apprendre par l'étude, et fort mal ce qu'enseignent la société et le commerce avec les hommes. Comme il avait un respect scrupuleux pour la vérité, il croyait aisément la même disposition dans les autres; ce qui le rendait fort crédule, et peut-être plus qu'il ne convient de l'être dans la profession qu'il avait embrassée; mais s'il fut quelquefois trompé sur des faits particuliers, il le fut rarement dans ses observations sur les affaires générales; il en faisait l'application la plus heureuse au temps présent, et il jugeait l'avenir comme par intuition. On lui a plusieurs fois entendu dire avant 1775 : « La monarchie française finira avec » Louis-Auguste, comme l'empire ro- » main a fini avec Augustule. » Dès l'an 1765, il semble pressentir, dans un de ses ouvrages, la révolution de 1789. Il travaillait avec une grande facilité; presque tous ses manuscrits sont sans ratures; mais il y a une grande inégalité dans son style. A côté de pages écrites avec une grande énergie, et souvent même avec élégance, on en trouve un plus grand nombre très négligées, quelquefois même incorrectes. Il a publié : I. *Tableau du gouvernement actuel de l'empire d'Allemagne*, traduit de l'allemand de J.-J. Schmauss, avec des notes historiques et critiques, Paris, 1755, in-12; II. *les Origines*, ou *l'Ancien gouvernement de la France, de l'Italie, de l'Allemagne.* La première édition est en 4 vol. in-12, la Haye, 1757; idem, la Haye (Paris), 1789, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, qui fut traduit en allemand (Bamberg, 1764), n'eut pas d'abord en France tout le succès qu'il méritait, parce que l'érudition y est entassée sans ordre, et que la marche en est obscure; mais, en le lisant avec attention, on est frappé de l'étendue des recherches qu'il a demandées. On y remarque, comme dans tous les écrits du même auteur, une grande prédilection pour le gouvernement féodal, et il est aisé d'en démêler la cause. Il avait envisagé les maux sans nombre qui accablèrent la société lorsque l'empire romain, croulant de toutes parts, couvrit l'Europe de ses ruines; la suite de ses travaux lui montra un ordre nouveau sortant de ce chaos, et les barbares qui avaient mis un terme à de si longues calamités devinrent l'objet de son admiration. III. *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. in 12. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux du comte du Buat, lui

assure une place distinguée parmi les historiens. C'était un sujet qui n'avait été traité en aucune langue; il n'y avait que des recherches pénibles et une patience à toute épreuve qui pussent mettre un écrivain en état de donner quelque ordre et quelque liaison à l'histoire confuse de tant de peuples barbares, qui n'ont laissé de leur passage sur la terre que des monuments peu nombreux et des traditions obscures et très incomplètes. Malgré l'aridité de la matière, du Buat a su porter la lumière dans ce chaos, et répandre même de l'intérêt sur les parties qui en étaient susceptibles, telles que les expéditions d'Attila et de Théodoric; mais on y désirerait un plan mieux conçu et un style plus soigné. Du Buat était en Allemagne lorsqu'il publia cet ouvrage. Le rédacteur de cet article se chargea d'en diriger l'édition, et y ajouta une préface. IV. *Les Elémens de la politique*, ou *Recherches sur les vrais principes de l'économie sociale*, sous la désignation fictive de Londres, 1773, 6 vol. in 8°. Ce livre fut composé à Ratisbonne vers 1765 ou 1766. La lecture en est fatigante, parce qu'on n'y trouve ni plan ni méthode; cependant, on y admire l'érudition de l'auteur et ses profondes connaissances. On trouve, dans le 4[e]. volume, des dialogues très piquants, dans lesquels, en faisant le tableau d'Athènes, l'auteur a voulu prédire la destinée de l'Angleterre; dans un autre endroit, il fait pressentir notre révolution d'une manière très remarquable. Nous n'avons que dix livres de cet ouvrage; et les sommaires des 11[e]. et 12[e]. font connaître qu'ils n'auraient pas été les moins importants, si des raisons qu'on peut imaginer ne l'avaient empêché de les écrire ou détourné de les rendre publics : ils contiennent une indication hardie des devoirs du monarque. V. *Les Maximes du gouvernement monarchique, pour servir de suite aux Eléments de la politique*, 4 vol. in-8°., Londres, 1778. Parmi beaucoup de choses remarquables, on est frappé d'un portrait ausssi hardi qu'ingénieux de Frédéric II, roi de Prusse, et d'un parallèle de ce monarque avec Louis XV. Ce livre détacha du comte du Buat la plupart de ses amis; il y rapporte sans déguisement ses entretiens avec des hommes connus par des ouvrages utiles; il les fait parler, et il réfute à son aise des opinions peut-être erronées, mais qu'il a exposées à sa manière. S'il évite de nommer les personnes, il les désigne cependant de sorte qu'on ne peut les méconnaître; c'est ainsi qu'il met en scène M. de Maurepas, qu'il appelle *Malcen* (*mala cena.*) Les *Maximes du gouvernement* sont aussi inégalement écrites que les *Eléments*; on y remarque les mêmes mérites et les mêmes défauts. On a encore attribué au comte du Buat: *Remarques d'un Français*, ou *Examen impartial du livre de M. Necker sur les finances*, Genève, 1785, in-8°. Il avait composé dans sa jeunesse une tragédie intitulée : *Charlemagne*, ou *le Triomphe des lois*, tragédie en cinq actes, Vienne, 1764, in-8°. Du Buat connaissait à fond les poètes hébreux, grecs et latins; mais il les avait étudiés, moins pour le plaisir que causent les beautés dont ils brillent, que pour y trouver quelques lignes dont l'histoire pût faire son profit. Les journaux étrangers et nationaux, surtout le *Journal encyclopédique* et la *Gazette littéraire de l'Europe*, contiennent plusieurs articles de ce savant, sur divers points d'histoire, de littérature ou d'économie politique. D'excellentes *Observations sur le caractère de Xénophon*, etc.,

recueillies dans les *Variétés littéraires* (tom. IV, soit de l'édition in-12, soit de l'édition in-8°.), méritent surtout l'attention des bons esprits. S—D.

BUBENBERG (Adrien de), d'une famille noble de la ville de Berne, à la fondation de laquelle avait présidé son aïeul Conrad. Après avoir passé sa jeunesse à la guerre, il occupa successivement différents emplois dans le gouvernement; mais des divisions entre les premières familles de Berne portèrent atteinte à son crédit, et Nicolas de Diessbach, homme riche et populaire, dévoué aux intérêts de la cour de France, réussit à l'écarter des conseils. Adrien de Bubenberg se trouva attaché au parti de Bourgogne, ayant été député, en 1470, au duc Charles, dont il avait reçu des témoignages d'estime, et avec lequel il désirait conserver la paix. Son éloignement s'étant opposé à l'accomplissement de ses vœux, et Charles ayant résolu d'ouvrir la campagne par la conquête de Morat (en 1476), il s'agissait de défendre cette ville contre soixante mille Bourguignons. Les regards des Bernois s'arrêtèrent sur leur avoyer exilé, qu'ils envoyèrent chercher, pour le prier de venir prendre le commandement. Bubenberg, oubliant l'injustice qu'il avait essuyée, se chargea du pénible devoir qu'on exigeait de lui, à condition que les bourgeois et la garnison lui promettraient une entière obéissance, qu'on lui donnerait les secours nécessaires, et qu'on ne négligerait aucun effort pour obtenir la levée du siége. On composa la garnison avec cette attention, dont on avait déjà éprouvé plus d'une fois les heureux effets : on sépara les parents et les amis, en plaçant les uns dans la ville, les autres dans le corps d'armée destiné à déloger les assiégeants, afin que l'amour de la patrie fût encore animé par tout l'intérêt de l'amitié et de la piété fraternelle. Tous les historiens s'accordent à célébrer la sagesse, toujours calme au milieu du danger, ainsi que la valeur et l'activité que Bubenberg déploya dans cette occasion, et qui sauvèrent Morat, au sort duquel celui de la Suisse entière paraissait attaché. Ce fut à lui que Louis XI attribua principalement le mérite de la victoire. Le roi traita avec une magnificence royale les douze députés suisses qui lui furent envoyés, et donna à Bubenberg, qui se trouvait à leur tête, des marques de la plus haute considération. Dans les affaires relatives à la succession de Bourgogne, le vainqueur de Morat fut de nouveau envoyé, l'année suivante, à la cour de Louis, où l'objet de sa mission avait changé en haine et en froideur la reconnaissance et l'empressement qu'on lui avait montrés auparavant; mais fidèle à ses vertus et à son caractère, aussi inflexible qu'incorruptible, Bubenberg, lorsqu'il vit fléchir ses collégues (Waldmann de Zurich, et Imhof du canton d'Uri), se déguisa en ménétrier, revint à Berne en 1468, et y mourut en 1479. U—I.

BUC (George), antiquaire anglais qui vivait au commencement du 17e. siècle, naquit d'une famille ancienne, dans le comté de Lincoln. Il fut créé chevalier, nommé l'un des gentilshommes de la chambre privée, et intendant des menus-plaisirs, sous le règne de Jacques Ier. On a de lui: I. *la Vie et le règne de Richard III*, en cinq livres (en anglais), Londres, 1641 et 1646, in-fol., imprimée dans l'*Histoire d'Angleterre*, de Kennet. C'est un ouvrage écrit d'un ton pédantesque, et qui offre moins l'histoire que l'apologie de ce monarque, que l'auteur cherche à justifier de tous les crimes dont l'a chargé l'histoire. II. *La*

Troisième université d'Angleterre, etc., imprimée à la fin de la *Chronique* de Stow, in-fol., Londres, 1631. C'est une notice des écoles et autres établissements d'instruction de Londres et des environs de cette ville. Buc a aussi écrit un *Traité sur l'art des divertissements* (Revels). Il était très savant comme antiquaire, et Camden avoue lui avoir de grandes obligations. X—s.

BUC (Jean-Baptiste du), naquit à la Martinique, en 1717, d'une famille noble, originaire de Normandie. Son bisaïeul s'était établi dans la colonie en 1657 (Voyez le *Nouveau Voyage aux isles d'Amérique*, du père Labat, tom. II, pag. 42), et s'était distingué dans les Antilles par des talents militaires; son grand-père s'était acquis une grande renommée par des exploits semblables, et, nommé chef par la colonie de la Martinique, en 1717, il avait dirigé et tempéré, avec autant de sagesse que de fermeté, le soulèvement des colons, poussés au désespoir par les exactions du gouverneur. Jean-Baptiste du Buc commença ses études à Condom et les acheva à Paris. Retourné à la Martinique, il s'y maria. Le gouvernement ayant, en 1761, établi dans les colonies des chambres d'agriculture, et ayant accordé à chacune un député pour les représenter à Paris, du Buc, chargé de cette mission, passa en France. Les connaissances qu'il déploya dans plusieurs mémoires sur l'administration des colonies, le firent élire, par la compagnie des Indes, pour un de ses syndics. Cette place le mit en rapport avec le duc de Choiseul, qui, après une heure de conversation avec lui, le nomma chef de ses bureaux des colonies des Deux-Indes, place qu'il conserva jusqu'en 1770. Peu de temps avant la disgrâce de ce ministre, il obtint sa retraite, avec le titre d'intendant des colonies, ne conservant que des fonctions consultatives. La doctrine de du Buc, relativement au commerce des colonies, rencontra beaucoup d'opposition, parce qu'elle choquait quelques intérêts particuliers; mais elle a prévalu; elle est reconnue comme très saine par la plupart des commerçants éclairés, dont plusieurs l'avaient combattue, parce qu'ils croyaient y voir le renversement total des lois prohibitives. Du Buc maintenait, au contraire, ces lois, par lesquelles la prospérité des colonies doit toujours être ramenée à celle de leurs métropoles; mais il voulait en faire fléchir la rigueur, dans les cas où leur application s'écarterait du but, au lieu d'y conduire. Quelques-uns de ses mémoires sur ces questions donnèrent lieu à la publication d'une foule d'écrits sur ce sujet, et causèrent dans le système colonial une réforme de laquelle datait la prospérité de nos colonies, et qui a même influé sur celles des autres nations qui ont adopté les mêmes principes. L'arrêt du 30 août 1784 fut le résultat de toutes ces discussions, et jamais la prospérité des colonies et du commerce de la métropole n'a été si grande que depuis qu'on a permis l'approvisionnement des premières par l'étranger, pour les articles que la métropole ne pouvait leur fournir. « La France, dit Raynal, ne s'en » était jamais écartée (des lois prohibi- » tives), lorsqu'un homme de génie » (M. du Buc), fort connu par l'éten- » due de ses idées, l'énergie de ses » expressions, a voulu tempérer la » rigidité de ce principe. » (*Hist. phil. et pol.*, édit. d'Amsterdam, tom. V, p. 167.) Du Buc n'a publié que les mémoires dont nous venons de parler; mais sa réputation comme homme d'esprit était généralement établie à Paris.

Le charme de sa conversation était inexprimable ; un extérieur agréable, un port noble et gracieux, une belle figure, qui s'animait en parlant, ajoutaient encore à tout ce que son élocution avait de séduisant. Il faisait grand cas d'une bonne définition, comme d'une chose fort rare, et il disait que « l'homme qui en aurait fait une douzaine dans sa vie n'aurait pas mal employé son temps. » Sa réputation de probité n'était pas moins établie que celle de ses talents. Il eut un grand nombre d'amis illustres, parmi lesquels il mit toujours au premier rang le duc et la duchesse de Choiseul, dont il devint l'allié, par le mariage d'une de ses nièces avec M. de Choiseul-Meuse. Quoique fortement attaché aux principes de la monarchie, il conserva toujours une grande indépendance d'opinion; il exprima une profonde horreur pour l'assassinat judiciaire du général de Lally. Il fit, en 1786, un voyage à la Martinique pour ses affaires, et en revint en 1788. Il est mort à Paris en 1795, dans sa 79e. année. Dans les *Mélanges* de Mme. Necker, il est souvent question de du Buc, et l'on y rapporte plusieurs de ses pensées, maximes, ou réparties. Il voulait qu'on mît pour épigraphe aux livres des économistes : « Le malade pourra bien en mourir, » mais ce n'en sera pas moins une très » belle opération. » D—N L—E.

BUCCA FERREI (LOUIS et JÉRÔME). *Voy*. BOCCA DI FERRO.

BUCELIN (GABRIEL), né le 29 décembre 1599, à Diessenhoffen, en Turgovie, se fit bénédictin dans l'abbaye de Weingarten, en Souabe, fut prieur de Veldkirch, dans le Rhinthal, et mourut en 1691, dans l'abbaye où il avait fait profession, après avoir composé un grand nombre d'écrits, qui lui ont fait la réputation d'un des plus savants historiens d'Allemagne. Cependant, son exactitude et sa critique ne répondent pas toujours à l'immensité des recherches. Voici ses principaux ouvrages : I. *Aquila imperii benedictina, de ordinis S. Benedicti per universum imperium romanum immortalibus meritis*, Venise, 1651, in-4°. ; II. *Menologium benedictinum*, etc., Veldkirch, 1655, in-fol. ; l'auteur y suit l'ordre du calendrier ; III. *Annales benedictini*, Vienne, 1655 ; Augsbourg, 1656, in-fol. ; IV. *Benedictus redivivus*, Augsbourg, 1679 : cet ouvrage tend à prouver que l'esprit de S. Benoît vivait encore dans son ordre ; V. *Germania topo-chrono-stemmata-graphica sacra et profana*, en 4 vol. in-fol., dont les deux premiers et le quatrième furent imprimés, en 1655, 1662 et 1678, à Ulm, et le troisième, en 1671, à Francfort ; VI. *Rhætia, Etrusca, Romana, Gallica, Germanica, Europæ provinciarum situ altissima*, Augsbourg, 1666, in-4°. C'est une description assez exacte du pays des Grisons ; mais la partie historique y est tellement remplie de fables absurdes, qu'on ne peut y avoir confiance que quand il s'appuie sur des monuments (*Voyez*, pour cet ouvrage qui est rare, *la Bibl. cur.* de David Clément, t. V, pag. 348, et Haller, *Biblioth. de l'hist. suisse*, IV, 827). VII. *Constantia Rhenana, Lacûs Mœsii olìm, hodie Acronii et Potamici metropolis sacra et profana*, Francfort, 1667, in-4°. ; c'est une description topographique et historique des environs du lac de Constance, avec une carte. VIII. *Nucleus historiæ universalis*, 1654 et 1658, 2 vol. in-12 ; IX. *S^{ti}. imperii romani majestas*, Francfort, 1680, in-12. — On connaît un autre BUCELIN (Jean), jésuite de Cambrai, né en 1571, mort en 1629, auteur d'un

ouvrage intitulé : *Gallo-Flandria sacra et profana*, Douai, 1625, 2 vol. in-fol. C'est une description historique de l'Artois et de la Flandre Wallone. Elle est insérée dans les *Annales Gallo-Flandrici*. T—D.

BUCER (MARTIN), l'un des coopérateurs les plus zélés de Luther, naquit à Strasbourg, en 1491. Son nom était *Kuhhorn*, mot qui signifie en allemand corne de vache, et que, suivant l'usage des érudits de son temps, il jugea à propos de changer en celui de *Bucer*, qui a la même signification en grec. Il entra d'abord dans l'ordre des dominicains, d'où il sortit en 1521, pour embrasser la nouvelle réforme, à la suite de plusieurs conférences qu'il eut à Worms avec Luther. Il devint l'apôtre particulier de Strasbourg, où il exerça pendant vingt ans le double emploi de ministre et de professeur de théologie. Ses succès ne furent pas les mêmes à Cologne, où l'archevêque Herman Wida l'avait appelé pour y introduire les nouvelles doctrines. L'opposition des chanoines le força de renoncer à son entreprise. C'était un prédicateur renommé, quoique sa composition fût pesante et diffuse; mais il en imposait par sa taille avantageuse et par sa voix sonore. Ses talents pour la controverse et pour la négociation lui firent jouer un rôle important dans son parti. Il avait un génie souple, adroit, propre à manier les esprits, fertile en expressions radoucies dont chaque secte pouvait s'accommoder, et des principes flexibles qui se prêtaient à tout. Il surpassait en distinctions subtiles les scolastiques les plus raffinés, cherchant à concilier tous les différends, et se piquant moins d'être fidèle que d'être conciliant. Bossuet l'appelle le *grand architecte des subtilités*, et lorsque Calvin voulait peindre fortement l'équivoque, « Bucer même, disait-il, » n'a rien de si obscur, de si ambigu, » de si tortueux. » Ce caractère se manifesta dans toutes les affaires auxquelles il prit part. Député en 1529, par les quatre villes de Strasbourg, de Memmingen, de Landau et de Constance, aux conférences de Marbourg, convoquées par Philippe, landgrave de Hesse, pour trouver un moyen de conciliation entre Luther et Zwingle, il y déploya, dit Juste Jonas, toutes les ruses d'un vrai renard, et contribua, à la faveur de quelques expressions ambiguës, à l'espèce de trève éphémère qui y fut conclue. La division s'étant renouvelée aussitôt après, il dressa, au nom des quatre villes dont il avait la confiance, une confession de foi, où il biaisait sur l'article de la cène, cherchant à tenir le milieu entre les deux partis, sans en pouvoir satisfaire aucun. Une seconde formule, également équivoque et contradictoire, ne fit que produire une division de plus en Suisse, où les uns persistèrent dans la doctrine pure et simple de Zwingle, et les autres adoptèrent le système illusoire de Bucer. Les villes de Strasbourg, de Memmingen et de Landau, qui s'étaient liguées pour le sens figuré, séduites par cette confession louche, passèrent peu après à la présence réelle, tant Bucer avait réussi par ses discours entortillés à plier les esprits de manière qu'ils pussent se tourner de tous côtés. Enfin, il imagina un nouveau projet d'accommodement, rédigé avec tant d'adresse que Luther et Mélanchthon le prirent pour une rétractation de la part des sacramentaires, quoique ceux-ci, en paraissant se rapprocher de la confession d'Augsbourg, ne fissent que changer de langage sans changer de doctrine. C'est ce qui produisit l'accord de Wittemberg, en 1536, où les chefs des

deux partis firent la cène en commun, pour marquer la sincérité de leur réconciliation; mais tous les efforts de Bucer ne purent introduire sa formule dans les églises helvétiques ; de sorte que l'accord de Wittemberg, qu'il regardait comme le chef-d'œuvre de sa politique, et qui n'était réellement qu'un ouvrage de déguisement et de dissimulation, ne fut pas plus stable qu'il n'avait été sincère. L'esprit de tolérance dont il faisait profession n'alla pas pourtant jusqu'à lui faire souscrire le fameux *Interim* de Charles-Quint. Cranmer l'appela, en 1549, en Angleterre, pour le charger d'enseigner la théologie. On dit qu'il suivit dans ses leçons les principes des sacramentaires, pour lesquels il avait toujours incliné, et auxquels il était revenu, lorsqu'il se vit loin de Luther. Néanmoins, dans l'épître dédicatoire de l'édition de ses *Commentaires* qu'il publia dans ce pays, il paraît moins zwinglien que dans ses autres épîtres mises en tête des précédentes éditions. Bucer mourut le 27 février 1551, à Cambridge. Sous le règne de Marie, ses restes furent exhumés et jetés au feu. La reine Élisabeth fit rétablir sa mémoire. Bucer laissa treize enfants de sa première femme, qu'il avait tirée du cloître pour l'épouser. Les uns prétendent qu'il mourut dans la profession du luthéranisme; les autres, dans celle du calvinisme. Calvin l'accusait d'avoir introduit en Angleterre un nouveau papisme, parce qu'il approuvait la hiérarchie de l'Église anglicane. Il reprochait de son côté à Calvin de ne juger des autres que selon sa passion. Bucer laissa apercevoir toute sa vie un grand embarras entre le dogme des luthériens et celui des zwingliens. Le premier lui semblait trop donner à la réalité, dont les conséquences l'effrayaient, et le dernier ne lui paraissait pas remplir les idées que l'Écriture et l'ancienne tradition impriment dans nos esprits. Il soutenait, comme la plupart des protestants, que les péchés des fidèles n'excluent jamais du paradis, qu'il n'y a que le péché d'incrédulité qui soit puni de la damnation éternelle. Ce paradoxe est une suite naturelle du dogme qui assure que la foi seule justifie, et que cette foi justifiante est inadmissible. Dans ses livres de controverse, il s'abandonne quelquefois à son érudition, perd son sujet de vue, et oublie les divisions qu'il avait d'abord annoncées. Son style a une certaine obscurité, qui oblige à une grande contention d'esprit. Le cardinal Contarini le regardait comme le plus redoutable controversiste des hétérodoxes ; mais comme il emploie souvent des termes nouveaux dont il n'avait pas lui-même des idées claires et distinctes, il tombe quelquefois dans le galimathias. On fait cependant cas de son *Commentaire sur les psaumes*, publié sous le nom d'*Aretius Felinus*, Strasbourg, 1529, in-4°. Il est littéral et historique. La traduction latine sent un peu trop l'affectation. L'auteur n'y avait déguisé son nom que pour se faire passer pour orthodoxe ; mais on fut bientôt détrompé par la lecture de l'ouvrage. Le *Commentaire* de Bucer *sur les Évangiles* est encore estimé. Génébrard, Grotius, Gérard Vossius préfèrent les éditions d'Allemagne, parce qu'ils prétendent que Calvin s'était permis des altérations dans celles de Genève. Richard Simon l'en justifie dans ses *Lettres choisies*. Il avoue que la première édition de Strasbourg, 1527, in-8°., est fort différente des suivantes; mais il ajoute que cette différence vient de l'auteur même, qui avait fait beaucoup de corrections à son ouvrage, dans les

éditions postérieures. Il a laissé un assez grand nombre d'autres ouvrages théologiques, devenus rares. Ceux qu'il publia en Angleterre sont encore estimés des protestants : *Scripta anglicana*, etc., Bâle, 1577, in-fol. On y trouve l'histoire de Bucer. On a imprimé à Strasbourg, 1561, in-8°., *Historia vera de vitâ, obitu sepultura, accusatione hæreseos, condemnatione*, etc. *Martini Buceri et Pauli Fagii*, etc. T—D.

BUCHAN (GUILLAUME), médecin écossais, membre du collége royal d'Édimbourg, né à Ancran, dans le Roxburgshire, en 1729, mort à Londres en 1805, âgé de soixante-seize ans, s'est rendu célèbre par un ouvrage, en anglais, intitulé : *Médecine domestique*, ou *Traité sur les moyens de prévenir et de guérir les maladies par le régime et les remèdes communs*, Édimbourg, 1770, in-8°. Malgré les attaques de quelques-uns des confrères de Buchan, cet ouvrage eut un très grand succès, et a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Il a été imprimé, pour la dix-huitième fois, à Londres, en 1803, en 1 gros volume in-8°. Duplanil en a donné une traduction française, à laquelle il a joint des notes intéressantes et très étendues. Cette traduction, imprimée en 1776, a été réimprimée en 1780, 1783 et 1788, 5 vol. in-8°. 4e. édition, revue sur la 10e. édit. de Londres, 1791, 5 vol. in-8°.; 5e. édit., 1802, in-8°., 5 vol. On doit aussi à Buchan II. *Avis aux mères sur leur santé, et sur les moyens d'entretenir la santé, la force et la beauté de leurs enfants*, Londres, 1803, 1 vol. in-8°., traduit en français par Duverne de Presle, Paris, 1804, in-8°.; III. un ouvrage *sur les maladies vénériennes.* — Buchan a laissé un fils, aussi médecin, à qui on doit des *Observations pratiques sur les bains de mer et sur les bains chauds.* X—s.

BUCHAN (ÉLISABETH), fille d'un aubergiste, naquit en 1738, à Fitmy-Can, dans le nord de l'Écosse. A l'âge de vingt-un ans, elle vint à Glascow, et fit connaissance avec un ouvrier nommé *Rob. Buchan*, qu'elle épousa. Elle abandonna alors la doctrine épiscopale, dans laquelle elle était née, pour embrasser les opinions de son mari, qui était engagé dans la secte appelée *Burgher-Seceders*; mais, en 1779, elle se fit chef d'une secte particulière, appelée la secte des *Buchanistes*, et entraîna à ses opinions le ministre d'Irvine, Hugues Whyte, et d'autres ecclésiastiques. Elle ne cessa de faire des prosélytes jusqu'au moment où, en 1790, la populace d'Irvine s'attroupa autour de la maison du ministre, et en brisa toutes les vitres; ce qui engagea mistriss Buchan, accompagnée de ses partisans, au nombre de quarante-six, à sortir d'Irvine, et à aller s'établir dans une ferme des environs de Thornhill. Leur doctrine était assez singulière. Ils prétendaient que la fin du monde était prochaine, qu'aucun d'eux ne mourrait et ne serait mis en terre, mais qu'on allait bientôt entendre la voix de la trompette dernière, signal de la mort de tous les méchants qui devaient rester mille ans dans cet état de néant, tandis que les buchanistes, sous une forme bienheureuse, seraient ravis dans le ciel pour y voir Dieu face à face, et redescendraient ensuite sur la terre, accompagnés de Jésus, qui les y gouvernerait pendant mille ans. Après ces mille ans, le diable, jusqu'alors enchaîné, serait délivré de ses fers, et viendrait, à la tête des méchants ressuscités, attaquer les buchanistes, qui, commandés par Jésus, les mettraient en

fuite. Ces sectaires ne se mariaient point, et semblaient ne point rechercher les plaisirs des sens. Ils n'avaient qu'une bourse commune, et vivaient comme une seule et même famille, travaillant rarement, et sans vouloir accepter aucun salaire. Élisabeth Buchan mourut en 1791. Le nombre de ses prosélytes était déjà alors bien diminué, et sa secte n'existe probablement plus aujourd'hui. S—D.

BUCHANAN (George), poète et historien célèbre, naquit en 1506, à Kilkerne, en Écosse. Sa mère, demeurée veuve avec huit enfants, se trouva dans un état d'indigence; un des oncles de Buchanan, frappé de ses dispositions, se chargea de son éducation, et l'envoya, à l'âge de quatorze ans, à Paris, où il fit de grands progrès; mais, au bout de deux ans, son oncle étant mort, il fut obligé de retourner dans son pays, où, se trouvant sans ressources, il s'engagea dans les troupes françaises amenées en Ecosse par le duc d'Albanie, en qualité d'auxiliaires. Mais la faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de supporter les fatigues du service; il reprit ses études, et revint à Paris. Il lutta deux ans contre la misère, jusqu'à ce qu'enfin il fut nommé professeur au collége de Ste.-Barbe, où il demeura trois ans. Il fut ensuite gouverneur du jeune comte de Cassils, qu'il suivit en Ecosse, où Jacques V le nomma précepteur de son fils naturel, le comte de Murray; mais il ne conserva pas long-temps cette place. L'esprit de la réforme, qui commençait à s'introduire en France, ne l'avait pas disposé au respect pour les moines. Il avait déjà attaqué les franciscains dans un poëme latin, intitulé *Somnium*. Le roi, mécontent d'eux, ordonna à Buchanan de renouveler son attaque, ce qu'il fit d'abord avec quelques ménagements; le roi, peu satisfait de sa réserve, lui ordonna de frapper plus franchement; Buchanan y était très disposé, et le roi fut servi selon son désir, dans le poëme intitulé *Franciscanus*, dont on a plusieurs éditions et une traduction française intitulée: le *Cordelier de Buchanan*, Sedan, 1599, in-8°., rare. Le talent du poète, l'intérêt d'un tel sujet à l'époque où l'on se trouvait, procurèrent à l'ouvrage un grand succès; mais il souleva contre Buchanan tous les moines de la chrétienté. L'orage fut si violent que le roi lui-même n'osa y faire tête. Buchanan, emprisonné en 1539, sur une accusation d'hérésie, eut le bonheur de s'échapper. Il passa d'abord en Angleterre, où il trouva que le roi Henri VIII, qui croyait demeurer bon catholique, en rejetant la suprématie du pape, faisait brûler des papistes et des luthériens, le même jour et sur les mêmes bûchers. S'y jugeant peu en sûreté, il passa en France; mais son persécuteur, le cardinal Beaton, était alors à Paris. Pour échapper à de nouveaux périls, Buchanan se retira à Bordeaux, sur l'invitation d'André Govea, savant portugais, principal d'un collége nouvellement établi en cette ville. Il y professa trois ans, et fit, pour l'usage des écoliers, qu'il voulait dégoûter des allégories alors à la mode, ses deux tragédies latines de *Baptiste* (*Voy.* Brisset), et de *Jephté* (*Voy.* Brinon). Il traduisit en latin pour le même objet la *Médée* et l'*Alceste* d'Euripide. La peste qui se déclara à Bordeaux, en 1543, le força, dit-on, à sortir de cette ville; ce qui ne s'accorderait pas cependant avec un passage de la *Vie de Montaigne*, écrite par Coste, où il est dit que Montaigne fut envoyé à l'âge de six ans au collége de Bordeaux, dirigé

alors par les meilleurs régents, entre autres par Buchanan. Or, Montaigne, né en 1538, n'atteignit l'âge de six ans qu'en 1544. Il est plus vraisemblable, d'après ce titre de *précepteur domestique* que donne Montaigne à Buchanan, que celui-ci fut quelque temps précepteur de Montaigne avant son entrée au collége, ce qui le placerait naturellement de 1543 à 1544, époque où Buchanan se rendit à Paris. Il avait trouvé moyen de conjurer, du moins pour un temps, les effets de l'inimitié du cardinal Beaton; car il paraît qu'il vécut trois ans tranquille dans cette ville, comme régent de seconde au collége de Bourbon, où la troisième était alors tenue par Muret, et la première par Adrien Turnèbe, que Montaigne place, ainsi que Bèze et l'Hôpital, au même rang que Buchanan, parmi les grands poètes du temps; mais Buchanan l'a emporté de bien loin dans l'opinion de la postérité, et passe pour le premier des poètes latins modernes. On a plusieurs éditions de ses poésies, dont la plus estimée est celle de Leyde, Elzévir, 1628, in-16. Buchanan écrivait en prose avec la même élégance, et il n'a rien écrit qu'en latin. En 1547, Buchanan alla en Portugal, sous les auspices d'André Govea, que le roi de Portugal avait chargé de lui amener un certain nombre d'hommes instruits pour en composer l'université de Coïmbre; mais, au bout d'un an, Govea mourut, et Buchanan se trouva de nouveau exposé aux persécutions des moines, qui le firent enfermer dans un monastère. Ayant obtenu sa liberté quelque temps après, il quitta le Portugal, malgré les instances et les offres du roi pour le retenir. Il passa en Angleterre, de là en France, son pays favori; ensuite en Piémont, où le maréchal de Brissac, à qui il avait dédié sa tragédie de *Jephté*, en 1554, l'appelait pour être le précepteur de son fils Timoléon de Cossé. Il quitta cet emploi en 1560, et repassa en Ecosse, où il professa publiquement la religion réformée; il revint encore en France; et enfin se fixa définitivement en Ecosse, où la reine Marie, qui lui destinait l'emploi de gouverneur de son fils, même avant qu'il fût né, l'avait nommé principal du collége de St.-Léonard. Cependant, lors des troubles qui s'élevèrent peu de temps après, Buchanan se livra au parti des ennemis de Marie, avec une violence qu'on n'a point accusée de mauvaise foi, mais qu'on a regardée comme une suite de sa facilité à se laisser entraîner aux opinions de ceux avec lesquels il vivait. S'étant attaché au comte Murray, régent d'Ecosse, il eut, par ses écrits et par les emplois dont il fut chargé, une grande part aux affaires de ce temps. Il fut nommé par les états précepteur du jeune roi Jacques VI. Quand on lui reprochait d'en avoir fait un pédant, il répondait que c'était tout ce qu'il avait pu en faire de mieux. La mort du comte Murray, assassiné en 1570, ne l'empêcha pas d'occuper encore quelques grandes places; mais il ne les posséda pas sans doute long-temps; car on le voit ensuite recevant de la reine Elisabeth une pension de 100 liv. st. Il paraît cependant avoir conservé l'emploi de gouverneur du roi, auquel il dédia, en 1579, son traité *De jure regni apud Scotos* (Edimbourg, 1580, in-4°., et 1581, in-8°.) Cet ouvrage a été critiqué ou loué avec excès, selon le parti de ceux qui l'ont jugé; mais on peut toujours regarder comme honorable au précepteur d'un roi d'y avoir soutenu les droits du peuple. Il s'occupa, les douze ou treize dernières années de sa vie, de son histoire d'Ecosse (*Rerum Scoticarum historia*),

ouvrage qui, selon Robertson, mériterait d'être placé au premier rang des compositions de ce genre, si l'impartialité et l'exactitude de l'historien y répondaient au talent supérieur de l'écrivain. C'est surtout à l'égard de Marie Stuart, qu'il s'est montré d'une injuste partialité. Elle avait été sa bienfaitrice, et il lui avait montré d'abord un grand dévouement; mais, dominé ensuite par son attachement au comte Murray, il oublia ce qu'il devait à la reconnaissance et à la vérité, et vraisemblablement, par faiblesse plus que par conviction, il devint un des plus violents accusateurs de la malheureuse Marie. Il se retira de la cour pour achever son histoire d'Ecosse, et mourut l'année même de sa publication, à Edimbourg, le 28 septembre 1582. Au moment de sa mort, il demanda à son domestique le compte de ce qu'il lui restait d'argent, et, comme il se trouva qu'il n'y en avait pas assez pour le faire enterrer, il ordonna de le distribuer aux pauvres. La ville d'Edimbourg se chargea des frais de l'enterrement. Sa pauvreté paraît devoir écarter de sa conduite politique le soupçon d'aucune vue intéressée, et il semble s'être montré toujours indépendant, sinon des passions et des préventions, au moins de la crainte et de l'espérance. Les mœurs de sa jeunesse passent pour n'avoir pas été sans reproche, et la licence de quelques-unes de ses poésies pourrait confirmer ce soupçon. On a même prétendu que, comme les hommes qui ont éprouvé d'extrêmes besoins et couru beaucoup de fortunes diverses, il ne s'était pas toujours montré fort sévère sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Les catholiques le représentent comme un athée, les protestants comme un homme supérieur à toute superstition. Ils lui attribuent sur l'avenir l'indifférence du stoïcien, qui pourrait bien avoir été quelquefois l'insouciance du poète. Buchanan, dans ses ouvrages, s'est montré plus poète que philosophe; sa poésie même est plus remarquable par l'harmonie de la versification et la richesse du style, que par les élans de l'imagination. Sa traduction des Psaumes en latin offre des beautés du premier ordre (*Voy.* BOURBON l'ancien); de l'Estang, docteur de Sorbonne, en a donné une nouvelle édition, Paris, 1729, 2 vol. in-12. Son poëme de la *Sphère*, en cinq livres, parut en 1585, et fut souvent réimprimé. Il a composé des poésies dans presque tous les genres, poëmes didactiques, odes, épigrammes, satires, etc. On a publié plusieurs éditions de ses meilleurs ouvrages. L'édition complète, donnée par Thomas Buddiman, a été imprimée à Edimbourg, 1714, 2 vol. in-folio; l'édition de Leyde, 1725, 2 vol. in-4°., donnée par Burmann, est la plus estimée. S—D.

BUCHE (HENRI-MICHEL), plus connu sous le nom du *bon Henri*, cordonnier du duché de Luxembourg, institua, en 1645, la société des *frères cordonniers*, et, en 1647, celle des *frères tailleurs*, artisans rassemblés pour travailler en commun, et employer une partie de leur salaire au soulagement des pauvres. Un gentilhomme normand, nommé le baron de Renty, et le docteur de Sorbonne Coquerel, dressèrent, sous les auspices de la religion chrétienne, les réglements de cette association philanthropique, qui comptait plusieurs établissements en France et en Italie, même à Rome, et dont le fondateur mourut le 9 juin 1666. Les réglements en sont encore observés aujourd'hui. (*Voyez*, pour plus de détails, l'*Artisan chrétien*, ou la *Vie du bon*

Henri, par Le Vachet, Paris, 1670, in-12; ou Hélyot, *Histoire des ordres religieux*, t. VIII, p. 175). K.

BUCHEL (ARNOLD), né à Utrecht, en 1565, fit ses études à l'université de Leyde, visita ensuite plusieurs universités d'Allemagne, d'Italie et de France, et revint s'établir, comme avocat, dans sa ville natale. La mort d'un fils unique lui inspira du dégoût pour son état, et il ne se livra plus qu'aux lettres. L'histoire de sa patrie et la littérature ancienne l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juillet 1641. On a de lui un plan et une description de la ville d'Utrecht, 1605; un supplément à l'Atlas de Mercator, Amsterdam, 1630; *Nassovische orangieboom*, 1615; *Tractatus singularis de Durdrechto* (Dordrecht), et une édition de deux historiens d'Utrecht, Beka et Heda, qui a été publiée après sa mort, sous le titre d'*Historia Ultrajectina*, Utrecht, 1643, in-fol.; une description de fleurs, fruits, herbes, etc., 1614; et quelques opuscules de peu d'importance. Buchel était en correspondance avec beaucoup de savants de son temps, qui s'accordent à louer son mérite. Quelques-unes de ses lettres ont été imprimées dans les recueils d'Isaac Vossius et de Matthæus. D—G.

BUCHER (URBAIN-GODEFROI) a publié, en allemand : I. *Description de la source du Danube et du pays de Furstemberg*, Nuremberg, 1720, in-8°., avec 3 planches; II. *Histoire naturelle de la Saxe*, Dresde, 1723, in-8°. C'est un essai fort incomplet, l'ouvrage n'ayant pas été terminé. — BUCHER (Michel-Gottlieb) est l'auteur de deux ouvrages allemands : I. *Prospectus d'un calendrier d'agriculture, qui indique les travaux à faire pendant chaque mois*, Leipzig, 1765, in-8°. Le titre et le plan de cet ouvrage utile sont empruntés de Richard Bradley, qui le premier en a eu l'idée, et l'a très bien exécutée dans son *Calendrier des jardiniers* (*V.* BRADLEY). Divers auteurs, en France et en Allemagne, ont reproduit ce livre à peu près sous le même titre; mais avec des changements et des additions qu'exigent la différence des temps et des lieux. II. *Versuch einen haushofmeister zu bilden*, Francfort et Leipzig, 1765, in-8°. C'est un tableau des qualités d'un bon régisseur. — BUCHER (Samuel-Frédéric), a publié : I. *Antiquitates hebraicæ et grecæ*, 1717, in-12; II. *De monetis veterum*, 1733, in-4°. D—P—s.

BUCHERIUS. *V.* BOUCHER (Gilles).

BUCHET (GERMAIN-COLIN), né à Angers, dans le 16e. siècle, fut attaché, en qualité de secrétaire, à Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de Malte. Lacroix du Maine le nomme *grand orateur*, et cependant il ne cite aucun de ses ouvrages : ce n'est qu'une négligence; mais il a commis une erreur véritable en distinguant *Buchet* de *Germain Colin*, poète français, vivant du temps de Marot. Buchet était effectivement ami de Marot, et il prit sa défense dans la querelle qui eut lieu entre ce poëte et Sagon. Buchet était cependant lié avec ce dernier; il l'était aussi avec Jean Bouchet, et, dans son recueil d'épîtres, on en trouve deux de notre auteur. L'abbé Goujet en cite des extraits dans sa *Bibliothèque*, t. XI, p. 349. W—s.

BUCHET (PIERRE-FRANÇOIS), abbé, né à Sancerre dans le Berri, le 19 décembre 1679, mort le 30 mai 1721, à quarante-deux ans. Il fut chargé long-temps du *Mercure de France*, et ne négligea rien pour l'enrichir de bonnes pièces. Il le reprit en janvier 1717, et lui donna le titre de *Nouveau Mercure*, qu'il con-

serva jusqu'en mai 1721, époque de la mort de Buchet. Ses *Mercures* sont encore fort recherchés. On a aussi de lui un *Abrégé de la Vie du czar Pierre Alexiowitz*, Paris, 1717, in-12. — Un autre BUCHET a publié en 1762, sous le voile de l'anonyme, *les Finances considérées dans le droit naturel et politique des hommes*, ou *Examen de la théorie de l'impôt*, Amsterdam (Paris), in-12. C. T—Y.

BUCHHOLZ (ANDRÉ-HENRI), né à Schœningen, le 25 novembre 1607, fit ses études à Wittenberg, fut nommé, en 1637, recteur du gymnase de Lemgo; en 1641, professeur de poésie et de morale à Rinteln, et, en 1663, surintendant-général et inspecteur des écoles de Brunswick, où il mourut le 20 mai 1671. Il a écrit deux romans qui eurent un grand succès de son temps : I. *Histoire merveilleuse du prince allemand Chrétien Hercules et de la princesse Bohême Valiska*, Brunswick, 1659, in-4°. Ce roman merveilleux et chevaleresque, plus moral et plus pieux que les *Amadis*, n'en a ni le charme, ni la vérité : des prodiges entassés sans art, de longues dissertations d'une morale froide et commune, en rendent maintenant la lecture tout-à-fait insipide; il a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à Brunswick, en 1676, in-4°.; 1693, in-4°.; 1744, in-8°.; dans cette dernière édition, le style a été arrangé à la moderne; enfin, on en a publié à Leipzig, 1781-83, in-8°., une nouvelle édition presque entièrement refondue, sous ce titre : *Les Princes allemands du troisième siècle*. II. *Histoire merveilleuse du prince Herculisque et de la princesse Herculadiska*, Brunswick, 1659, in-4°.; 1676, in-4°.; Francfort, 1713, in-8°. Cet ouvrage, qui fait le pendant du précédent, a de même tous les défauts du siècle où il a été composé. On a aussi de Buchholz des poésies latines et une *Traduction allemande des Psaumes*, Rinteln, 1640, in-12. G—T.

BUCHHOLZ (SAMUEL), né à Pritzwalk, dans la marche de Prignitz, le 21 septembre 1717, fit ses études à Halle, fut nommé, en 1744, co-recteur à Werben; en 1757, recteur à Havelsberg, et mourut à Cremmen, le 29 avril 1774. On a de lui beaucoup de recherches historiques intéressantes qui, si elles ne forment pas une histoire, sont très propres à en fournir les matériaux. Ses principaux écrits sont : I. *Essai d'une Histoire du duché de Mecklenbourg*, Rostock, 1753, in-4°.; II. *Dissertation sur l'ancien état géographique de la marche électorale de Brandebourg*, Berlin, 1764, in-4°.; III. *Essai d'une Histoire de la marche électorale de Brandebourg*, 1re. partie, contenant les temps anciens, Berlin, 1765; 2e. partie, histoire du moyen âge, ibid., 1765; 3e., 4e., 5e. et 6e. parties, histoire moderne jusqu'à la paix de Hubertsbourg, 1767-1775, in-4°. IV. *Constantin le Grand*, ibid., 1772, in-8°., etc. G—T.

BUCHHOLZ (GUILLAUME-HENRI-SÉBASTIEN), médecin et conseiller des mines à Weimar, né à Bernbourg en 1734, fit ses études à Magdebourg, exerça long-temps avec distinction la profession d'apothicaire, et, s'étant établi à Weimar, fit en chimie et en médecine des travaux utiles et intéressants. Ses principaux ouvrages sont : I. *Tractatus de sulphure minerali*, Jéna, 1762, in-4°.; II. *Essais sur la médecine légale et son histoire*, en quatre parties, in-8°., Weimar, 1782-92; III. *Sur le Rheum palmatum*, dans le *Nouveau Magazin* de Baldinger,

t. VI, p. 3; IV. *Sur les bains de Ruhla*, Eisenach, 1795, in-4°. Les journaux de médecine et de chimie de ce temps renferment un grand nombre de dissertations de Buchholz. Il mourut à Weimar, le 16 déc. 1798. G—T.

BUCHMAN. *Voy.* BIBLIANDER.

BUCHNER (AUGUSTE), né à Dresde, le 2 novembre 1591, professa la poésie et l'éloquence dans l'université de Wittenberg, et s'y acquit beaucoup de réputation. La reine Christine l'invita à passer en Suède; mais il refusa les offres de cette princesse. Il mourut à Wittenberg, le 12 février 1661, âgé de soixante-dix ans. On a de lui: I. *Dissertationes academicæ*, Wittenberg, 1650, in-8°.; Francfort, 1678, in-4°.; II. *Poëmata selectiora*, Leipzig, 1694, in-8°.; III. *Orationes academicæ*, publiées par J. Jac. Stubel, Francfort et Leipzig, 1705, 1727, in-8°. Au jugement de quelques philologues, aucun ouvrage moderne en ce genre n'approche autant du style et de la manière de Cicéron. III. *Oratio de principatu Galbæ*, Wittenberg, 1635, in-4°.: ce discours ne se trouve pas dans la collection précédente. IV. *Epistolæ*, aussi publiées par Stubel, Francfort et Leipzig, 1707, 1720, in-8°.; V. des *Commentaires* sur Plaute, sur les lettres de Pline le jeune, etc. (Voyez l'*Onomast.* de Saxius.) C. M. P.

BUCHNER (JEAN-ANDRÉ-ÉLIE), professeur de médecine à Erfurt, et ensuite à Halle, conseiller-médecin du roi de Prusse, membre de l'académie des Curieux de la nature, dont il a été le président, né à Erfurt en 1701, mort le 29 juillet 1769, a composé plusieurs bons ouvrages sur la matière médicale, et un grand nombre de dissertations médico-botaniques sur les propriétés de plusieurs plantes. Son Histoire de l'académie des Curieux de la nature le met au nombre des savants qui ont cultivé à la fois et avec succès les sciences et la littérature. On a de lui: I. *Miscellanea physico-medico-mathematica*, Erfurt, 1727; la suite parut de 1728 à 1733, in-4°., fig. Il renferme plusieurs mémoires sur les végétaux et sur les propriétés de quelques-uns. II. *Dissertat. de generis principiis et effectibus arnicæ*, Erfurt, 1741, in-4°.; les propriétés très actives de l'arnica avaient été jusqu'alors peu connues; *De fraxinellâ*, Erfurt, 1742, in-4°.; *De legitimâ præparatione salium essentialium vegetabilium*, Erfurt, 1742, in-4°.; *De nuce juglande*, Erfurt, 1743; *De pareirâ bravâ, ejusque virtutibus medicis*, Erfurt, 1744, in-4°.; *De radice ipecacuanhæ*, Erfurt, 1745, in-4°.; *De venenis et eorum agendi modo*, Halle, 1746, in-4°.; *De genuinis viribus tabaci ex ejus principiis constitutivis demonstratis*, Halle, 1746, in-4°.; *De oleis expressis eorumque modo agendi*, Halle, 1747, in-4°.; *De curcumâ officinarum*, Halle; *De circumspecto usu vasorum stanneorum*, 1753; *De Indo Germanico, seu colore cœruleo ex Glasto*, ibid., 1756, il y est traité de la culture et de l'emploi du pastel pour remplacer l'indigo; *Dissertatio sistens novæ methodi surdos reddendi audientes physicas et medicas rationes*, 1757; *De variâ manuum gesticulatione in morbis ominosâ*, 1775; *De phosphori urinæ analysi et usu medico*, id.; et un très grand nombre d'autres opuscules de ce genre, qui ne sont que des thèses soutenues par ses élèves. Adelung, dans son *Supplément au Dictionnaire de Jöcher*, en donne le catalogue qui se monte à trois cent cinquante-cinq dis-

sertations, in-4°. III. *Fundamenta materiæ medicæ, simplicium historiam, vires, et præparata exhibentia*, Halle, 1754, in-8°., avec deux planches; IV. *Syllabus materiæ medicæ selectioris cum designatione ponderis, quo simplicia et composita in omnis generis formulis præscribuntur*, Halle, 1755, in-8°.; V. *Historia academiæ naturæ curiosorum*, Halle, 1755, in-4°.; VI. Un Mémoire en allemand sur une méthode particulière et facile pour faire entendre les sourds; suivi de quelques observations médicales, Halle, 1759-60, in-8°. Il a été traduit en anglais. Le catalogue de son précieux cabinet d'histoire naturelle a été imprimé sous ce titre: *Ausfürliche Nachricht von des Hrn. Sel. Raths von Buchners naturalien-und Kunstkabinet*, Halle, 1771, in-8°. de 68 pages. Il est fort rare, et on n'en connaît que deux exemplaires. (Voyez *Deliciæ Cobresianæ*, pag. 404.) Linné, pour perpétuer le souvenir des travaux de ce savant, lui a dédié un genre de plantes auquel il a donné le nom de *Buchnera*. D—P—s.

BUCHNER (Jean-Godefroi), auteur saxon, a publié les ouvrages suivants sur l'agriculture: I. *Récit détaillé de divers exemples d'une véritable augmentation des produits des champs*; II. *Dissertation sur une seule touffe de quatre-vingt-dix-sept épis de blé provenus d'un seul grain*, Schneeberg, 1718, in-4°., en allemand; III. *Dissertationes epistolicæ quinque de memorabilibus Voigtlandiæ subterraneis*, Plauen et Reitz, 1743, in-4°. Il y donne le détail des minéraux, fossiles, marbres et rivières aurifères du Voigtland. IV. D'autres *Dissertations*, insérées dans les volumes II, IV et VII des *Miscellanea natur. curiosor*. On a encore de lui: *Schediasma de vitiorum inter eruditos occurrentium scriptoribus*, Leipzig, 1718, in-12.—Buchner (Philippe-Frédéric) a donné: I. *Plectrum musicum harmonicis fidibus sonorum*, Francfort, 1662, in-fol.; II. des Chants sacrés, à trois, quatre et cinq voix, Constance, 1656, in-4°.; III. et des *Sonates* pour divers instruments, Francfort, 1660, in-fol. — Buchner (Jean-Sigismond) a donné, en allemand, une *Théorie et pratique de l'artillerie*, Nuremberg, 1682. — Un théologien allemand, du même nom, a publié quelques écrits peu importants en faveur de la religion réformée. D—P—s.

BUCHOLTZER (Abraham) naquit le 28 septembre 1529, de George Bucholtzer, qui avait été ministre à Berlin. Il commença ses études à Francfort-sur-l'Oder, puis alla à Wittenberg étudier sous le célèbre Melanchthon, ami de son père. Il s'adonna surtout aux langues grecque et hébraïque, et à la théologie. Il n'avait que vingt-six ans, quand, par le conseil de Mélanchthon, il consentit à gouverner le collége de Grunberg en Silésie. Recherché par plusieurs églises qui le désiraient pour ministre, il eut cet emploi à Sprottau, de 1563 à 1573; fut appelé à Crossen, où il ne demeura qu'un an, et alla exercer le ministère à Freistadt, où il mourut le 14 juin 1584. Il avait été très lié avec Mélanchthon, et c'est à lui que l'on doit une grande partie du livre intitulé: *Hypomnemata Ph. Melanchthonis in Evangelia dominicalia*, publié par Paul Eber. On a de Bucholtzer: I. *Chronologica Isagoge*, Görlitz, 1580, in-fol., venant jusqu'à l'année 1576. II. *Index chronologicus*, qui a eu plusieurs éditions. Cet ouvrage fut continué d'abord par Godefroi

Bucholtzer, l'un des fils d'Abraham, puis par Abraham Bucholtzer fils, qui fut aidé dans ce travail par Abraham Schultet; la 1re. édition parut à Görlitz, 1585, in-fol.; la 5e. à Francfort, 1634, in-8°.; III. *Catalogus consulum Romanorum*, Görlitz, 1590, in-4°. Cet ouvrage commence à l'expulsion des Tarquins et au consulat de Brutus; il vient jusqu'à celui de C. Vibius Pansa et de A. Hirtius (l'an de Rome 710), c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Cicéron, époque à laquelle l'autorité consulaire passa aux empereurs, et où Rome n'eut plus que des consuls honoraires. Godefroi Bucholtzer fut éditeur de ce catalogue, qui a été réimprimé en 1598, in-8°. IV. *Epistolæ chronologicæ ad Davidem Paræum et Elium Reusnerum;* V. *Admonitio ad chronologiæ studiosos de emendatione duarum quæstionum chronologicarum annum nativitatis et tempus ministerii Christi concernentium;* VI. *De consolatione decumbentium;* VII. *De ideâ boni pastoris;* VIII. *De concionibus funebribus.* Scaliger et de Thou ont fait l'éloge de Bucholtzer. Fr. D. Camusat a donné sa bibliographie dans ses notes sur la Bibliothèque d'Alfonse Ciaconius; Melchior Adam a écrit sa vie (*Voy.* M. ADAM.)

A. B—T.

BUC'HOZ (PIERRE-JOSEPH), né à Metz le 27 janvier 1731, mort à Paris le 30 janvier 1807, suivit d'abord l'étude du droit, et fut reçu avocat à Pont-à-Mousson en 1750. Il exerçait depuis quelque temps cette profession, lorsqu'il l'abandonna pour étudier la médecine qui avait plus de rapport avec l'histoire naturelle, pour laquelle il avait un goût décidé. Après avoir été reçu médecin à Nancy, en 1759, il obtint le titre de médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne. Il s'occupa pendant quelque temps de son nouvel état; mais il le quitta bientôt pour se livrer entièrement à la botanique et à la matière médicale. Il forma les plans les plus vastes, mais sans avoir les connaissances nécessaires pour les bien exécuter. Il commença par publier une *Histoire des Plantes de la Lorraine*, en 13 vol., dont les dix premiers parurent à Nancy, 1762, format in-8°., et les trois derniers, de format in-12, à Paris, où l'auteur était venu s'établir. Tout ce qui concernait la Lorraine, sa patrie, fut traité successivement, et l'on vit paraître en peu de temps un *Tournefortius Lotharingiæ* pour les plantes; un *Wallerius Lotharingiæ*, pour les minéraux, etc. Il y joignit un grand nombre de planches; et, à l'imitation de Morison et de Micheli, il dédia chacune d'elles à un riche amateur, qui fournissait aux dépenses qu'elle exigeait. Il suivit cette méthode pour quelques autres de ses ouvrages. Il fit imprimer aussi de petits livres sur la médecine, tels que la *Medecine primitive*, etc. C'était des recueils de recettes, ou quelques observations tirées des papiers de son beau-père, le docteur Marquet, médecin à Nancy. Il publia une *Histoire naturelle de la France,* en 14 vol. in-8°.; ensuite, une *Histoire universelle du règne végétal*, sous deux formats, Paris, 1772 et années suivantes, en 25 parties in-fol. et un plus grand nombre in-8°.; mais elle n'a pas été achevée. C'était une énorme compilation, distribuée dans l'ordre alphabétique, suivant les noms latins de chaque genre, d'après Linné; à chaque article, il rapportait tout ce qu'il trouvait dans les livres qui y était relatif. Il y joignit douze cents planches, dans le nombre desquelles étaient celles de

l'herbier d'Amboine de Rumphius, qu'il avait achetées; il en avait ajouté d'autres, qui étaient copiées de Schmidel, de Trew et Ehret, etc., et quelques-unes qu'il avait fait dessiner sur le vivant, dans les jardins, et surtout à Trianon. Il publia ces dernières sous ce titre : *Le Jardin d'Eden, le Paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon*, Paris, 1783-85, 2 vol. in-fol. avec 200 planches coloriées. Chaque année, il publiait des traités particuliers sur toutes les parties de la médecine, de l'agriculture et de l'économie domestique; c'étaient des traductions ou des extraits d'ouvrages originaux et intéressants, des mémoires de sociétés savantes, et des journaux de France, d'Italie, et d'Allemagne; mais ces compilations faites à la hâte étaient ordinairement remplies de fautes, et souvent d'erreurs grossières. Tous les ans, il faisait paraître de nouveaux ouvrages et de nouveaux prospectus, avec des titres pompeux, pour attirer l'attention et exciter la curiosité du public. Lorsqu'on apportait une plante nouvelle, ou seulement si on en faisait mention dans les journaux, il en ébauchait aussitôt l'histoire, et la publiait sous le titre de *Dissertation*. Il a aussi donné sous ce dernier titre l'histoire des animaux domestiques et de quelques autres. Il a fait dessiner et graver beaucoup de plantes nouvelles que Louis XV faisait cultiver à Trianon. Il a aussi donné plusieurs collections de figures coloriées, et en particulier cent plantes médicinales de la Chine, Paris, 1788-1791, in-folio. Buc'hoz a été certainement le plus laborieux des compilateurs. Il a publié plus de 300 vol., dont 95 in-fol.; les autres sont in-8°. et in-12, sans compter un très grand nombre de brochures qu'il appelait *Dissertations*. Un gros volume suffirait à peine pour indiquer seulement le titre de chacun de ses ouvrages, dont le plus grand nombre est oublié. Cependant, quelques-uns ont été utiles dans les campagnes, à une époque surtout où l'on écrivait peu sur l'histoire naturelle; mais aucun n'a contribué au progrès de la science; il n'a fait aucune description d'une plante qui soit exacte. Les naturalistes ne citent ni ses descriptions ni ses figures, et aucun des genres nouveaux qu'il avait essayé d'établir n'a été adopté. Tant d'ouvrages n'avaient pas augmenté sa fortune, et le public ne les achetait plus, quoiqu'il eût renoncé à y mettre son nom. Dans sa vieillesse, ayant perdu sa femme et éprouvé les désastres de la révolution, il était tombé dans le malheur, et il serait mort dans la détresse, si l'amitié généreuse n'était venue à son secours. Une demoiselle qui avait été l'amie de sa femme, et qui, depuis vingt-cinq ans, dessinait et coloriait ses planches, le reçut dans sa maison, et, pour mettre plus de délicatesse dans les dons qu'elle lui faisait, elle l'épousa, malgré sa caducité. M. Deleuze a donné une notice historique sur Buc'hoz dans la *Revue*, dans le *Moniteur* et le *Magazin encyclopédique*; on y trouvera plus de détails sur la vie de cet écrivain (1). D—P—s.

BUCHWALD (Jean de), méde-

(1) Ce qu'il a fait imprimer de plus singulier est certainement sa *Dissertation en forme de compte rendu de Buc'hoz à la république française, dans la personne de ses directeurs et de ses représentants*, in-fol., et sa *Dissertation, en forme d'appel, du tribunal de la grande nation à l'univers entier*, in-fol. Il y donne l'histoire de ses travaux depuis 1758, et prétend qu'ils lui ont coûté 220,000 liv. Il rappelle, parmi les services qu'il a rendus, celui d'avoir appris à faire connaître le pouls par la musique, suivant la méthode trouvée dans les papiers du docteur Marquet, son beau-père. Il appelle sa patrie *infâme*, parce qu'elle lui préfère Aldrovande. Enfin, il demande une place, ou la déportation, ou la mort; et il finit par copier l'imprécation de Camille contre Rome. V—ve.

cin à Copenhague, né en 1658, mort en 1738, a publié : *Specimen medico-practico-botanicum, vel brevis et dilucida explicatio virtutum plantarum et stirpium indigenarum in officinis pharmaceutis quamplurimum usitatarum*, etc., Copenhague, 1720, in-4°. Cet ouvrage n'est qu'une nomenclature alphabétique des plantes usuelles les plus communes, avec leurs noms en quatre langues. Dans un espace laissé en blanc sur l'un des côtés des feuillets, l'auteur a collé des échantillons desséchés des plantes dont il parle; mais ce sont des fragments très petits, et trop incomplets pour les faire connaître avec certitude. Cet ouvrage fut traduit en allemand, par Balthazar-Jean de Buchwald. Le traducteur y mit de même des échantillons de plantes; mais ils sont encore plus incomplets, ce livre étant d'un plus petit format. — Buchwald (Balthazar-Jean de), fils du précédent, professeur de médecine à Copenhague, né en 1697, mort en 1763, a donné une traduction allemande du *Specimem medico-botanicum*, de son père, sous le titre d'*Herbier vivant*, Copenhague, 1721, in-8°. Il a présidé à quelques thèses ou Dissertations, 1°. *sur l'analyse physico-chimique du nitre*, Copenhague, 1742, in-4°.; 2°. *sur le gui et ses usages dans les maladies*, ibid., 1753, in-4°.; 3°. *Essai d'insectologie danoise*, ibid., 1760, in-8°. — Buchwald (Frédéric) a publié en danois l'extrait du Journal d'un voyage dans le Mecklenbourg, la Poméranie et le Holstein; Copenhague, 1784, in-8°.; traduit en allemand, ibid., 1786, in-8°. D—P—s.

BUCKELDIUS, ou BUCKELZS. *Voy*. Beuckels.

BUCKERIDGE, ou BUCKARIDGE (Jean), évêque anglican, né à Draycott dans le comté de Wilt, se distingua comme prédicateur, et par ses écrits contre les catholiques et les puritains. Sacré évêque de Rochester en 1611, il fut transféré à l'évêché d'Ély en 1628, et mourut en 1631. On a de lui des Sermons, Londres, 1606, in-4°., et un ouvrage intitulé: *De potestate papæ in rebus temporalibus, sive in regibus deponendis usurpatâ, adversùs Robertum cardinalem Bellarminum*, Londres, 1614, in-4°. Cet ouvrage est très estimé des protestants. X—s.

BUCKINCK (Arnold), le premier artiste qui ait gravé et imprimé des cartes géographiques sur cuivre, porta cet art, dès son origine, à un très haut degré de perfection. Sweynheym, qui avait appris le secret de l'imprimerie chez les inventeurs Fust et Schoeffer, après avoir imprimé avec succès divers livres, voulut donner une édition de Ptolémée. La gravure sur bois était un procédé trop imparfait pour imiter le travail fini des cartes qui se trouvaient dans les somptueux manuscrits de cet auteur; Sweynheym eut l'idée de les graver sur cuivre, et s'associa Buckinck pour cette grande entreprise. Après trois ans de peines et de travaux, Sweynheym mourut sans avoir pu mettre la dernière main à ce travail. Son associé, plus heureux, le perfectionna et l'acheva. La première édition de Ptolémée avec cartes (car celle de 1462 porte certainement une fausse date), parut enfin à Rome en 1478, in-fol. Ce n'est que dans la préface qu'il est question de Sweynheym. La souscription qui se trouve à la fin du livre fait mention d'Arnold Buckinck seul, et est ainsi conçue : *Claudii Ptolemaei Alexandrini philosophi geographiam Arnoldus Buckinck e Germania Rome tabulis aeneis in*

picturis formatam impressit. Simpiterno ingenii artificiique monumento. Anno domini natalis M. CCCCLXXVIII. VI. idus octobris. sedente Sixto IIII. Pont. Max. anno ejus VIII. L'orgueil de l'artiste, qui s'exprime si naïvement dans ces mots, ne déplaît pas lorsqu'on réfléchit que, malgré les difficultés qui accompagnent les premiers essais d'un art quelconque, malgré les nombreuses éditions de Ptolémée qui ont été publiées dans les 15e., 16e. et 17e. siècles, les cartes de Buckinck sont encore les mieux gravées de toutes celles que l'on a faites pour cet auteur, sans même en excepter celles de Mercator. L'édition de Ptolémée donnée par Buckinck fut sans doute tirée à petit nombre et peu connue; car elle fut réimprimée dans le même format, dans la même ville, et avec les mêmes cartes, en 1490, et l'éditeur, Pierre de Turre, cherche à s'attribuer tout le mérite du travail de Buckinck et de Sweynheym, non seulement en ne faisant pas mention de ces hommes estimables, mais en disant expressément que cette édition est en entier son ouvrage, *Arte ac impensis Petri de Turre.* Il est vrai cependant qu'il ne parle dans sa souscription que de l'impression et de la correction du texte. Cette réticence de la part de Turre nous prouve que Buckinck était mort dans cet intervalle. Ses cartes servirent encore à accompagner une troisième édition de Ptolémée, faite avec soin par une société de savants, et publiée à Rome en 1507, sans que, dans la préface de l'éditeur, il soit fait la moindre mention de son nom. Il est vrai que, dans cette édition, on a ajouté aux cartes de cet habile artiste dix autres cartes nouvelles et modernes gravées dans sa manière, mais non avec une égale perfection. On donna encore l'année d'ensuite à Rome une autre édition de ce livre avec les mêmes planches, augmentée d'une mappemonde moderne exécutée par un allemand nommé Jean Ruysch. Nous croyons que cette carte est la première où l'on ait tracé les découvertes dans le Nouveau-Monde, que l'on devait à Colomb et à Améric Vespuce. Cette carte ressemble pour la gravure aux dix autres publiées, pour la première fois, en 1507, ce qui fait présumer que Ruysch est aussi l'auteur de ces dernières; mais son nom ne se trouve que sur le frontispice de l'édition de 1508 (*V.* Beneventano Marco, Jean Cotta, et Domizio Calderino). W—r.

BUCKINGHAM (George Villiers, duc de), trop célèbre par la faveur dont le comblèrent deux rois, et par le funeste et perfide usage qu'il en fit, naquit le 20 août 1592, à Brookesby, dans le comté de Leicester. Il était fils d'un second mariage du chevalier George Villiers, d'une famille transplantée de Normandie en Angleterre à l'époque de la conquête. Pendant le cours de son éducation, il montra ou peu de goût ou peu d'aptitude pour la culture de son esprit; mais tout ce que la nature peut répandre au dehors de beauté, de grâces, de souplesse, elle en avait doué avec profusion le jeune Villiers. Il avait perdu son père avant d'atteindre l'âge de dix-huit ans. Sa mère, qui l'aimait avec faiblesse, voulut alors qu'il allât perfectionner en France ses heureuses dispositions. Il y passa trois ans, et en revint sachant très bien la langue française, montant à cheval, faisant des armes, dansant surtout avec le dernier degré de perfection. Lady Villiers, issue de l'ancienne et illustre famille de Beaumont, femme ambitieuse et habile, en mê-

me temps que mère tendre et passionnée, trouva moyen de faire paraître son fils avec tous ses avantages aux yeux de Jacques Ier., dans un divertissement que donnaient au monarque les étudiants de Cambridge, en 1615. Ce prince, à qui l'on a reproché tout à la fois de la pédanterie dans ses études et de la frivolité dans ses goûts, ne pouvait résister, dit Clarendon, aux charmes d'un beau visage et d'un bel habit. A la première vue de George Villiers, il fut saisi d'admiration. La mère de George se hâta de le faire présenter à la cour, et le roi de le nommer son échanson. Jacques commençait à se dégoûter du comte de Sommerset, seul favori peut-être auquel le peuple n'ait jamais rien eu à reprocher : mais les courtisans n'en étaient pas moins envieux de lui; ils n'avaient rien omis pour hâter les dégoûts du roi, et ouvraient la porte au nouveau favori qu'ils devaient bientôt haïr, pour avoir le plaisir de chasser l'ancien qu'ils haïssaient alors. Tout à coup fut révélé à la justice un crime d'empoisonnement, commis par la comtesse de Sommerset, et dans lequel elle avait entraîné son époux à devenir son complice (*Voy.* OVERSBURY et SOMMERSET). Le roi, délivré même de ses combats, et croyant faire beaucoup pour ses anciens sentiments en commuant la peine de ces grands coupables, se livra tout entier au penchant qui l'entraînait vers son nouvel échanson. Pendant tous ses repas, il conversait avec lui, l'interrogeait sur la France, était d'autant plus charmé de ses réponses que tous les courtisans auditeurs affectaient de s'en montrer aussi charmés que lui. Enfin, Jacques se passionna encore platoniquement pour l'idée de faire l'éducation morale de son adolescent ami, d'unir en lui tous le trésors de la sagesse à tous les dons de la nature, de le mouler, disait-il, dans ses formes, d'être en un mot le Socrate de cet Alcibiade. Malheureusement les récompenses du maître prévinrent les progrès de l'élève. Chaque jour apportait à celui-ci un nouvel honneur ou de nouvelles richesses. En moins de deux ans, il fut fait chevalier, gentilhomme de la chambre, baron, vicomte, marquis de Buckingham, grand-amiral, gardien des cinq ports, etc.; enfin, dispensateur absolu de tous les honneurs, dons, offices, revenus des trois royaumes. Il en disposa au gré de son ambition, de sa cupidité, de ses caprices. Tout fut accaparé pour lui, sa famille, ses espions, ses instruments, ses complices. La nation s'indigna de voir le mérite méconnu, le peuple foulé, la noblesse humiliée, la couronne appauvrie et dégradée, pour qu'une élévation sans mesure et une fortune sans exemple devinssent le partage exclusif d'un mignon insolent et inepte. Il lui manquait d'être perfide, et il le devint en 1623, la 8e. année de sa faveur. Il voulait écarter des affaires le comte de Bristol, aussi habile que vertueux ministre, qui négociait alors à Madrid le mariage d'une infante avec le prince de Galles, qui fut depuis Charles Ier. Il n'aspirait pas seulement à se réconcilier avec ce jeune prince, sur lequel, dans un accès de colère extravagant, il avait osé lever la main : il prétendait mettre dans sa dépendance l'héritier présomptif de la couronne, et assurer ainsi la durée de son pouvoir, si Jacques, vieillissant et infirme, venait à mourir. A l'insu du roi, il inspira au jeune Charles le désir romanesque d'aller lui-même, à Madrid, trancher par sa présence toutes les difficultés de la négociation, et

enflammer le cœur de l'infante par ce besoin de la connaître, et cet empressement de s'unir à elle. La candeur de Charles, surtout dans une telle occasion, était encore plus facile à tyranniser que la faiblesse de Jacques. Entraîné par les désirs de son fils, le roi consentit d'abord au voyage; rendu à ses réflexions, il retira ce consentement. Les larmes du prince et les emportements du favori le lui arrachèrent de nouveau. Jacques, dit Clarendon, ne le pardonna jamais à Buckingham. Qu'importe, puisque pendant ce voyage-là même, le père trahi encouragea le favori corrupteur; puisque le ministre insolent reçut du roi offensé le plus haut degré d'honneur; et, de marquis, devint duc de Buckingham? Le succès fut celui qu'avait annoncé Jacques, en s'opposant à la démarche. L'infante ne parut qu'en public aux yeux du prince de Galles, et Buckingham, qui bravait ou ignorait le sentiment des bienséances, vit ou voulut voir, dans cette délicatesse de mœurs, un sujet de méfiance. Les vertus modestes de Charles, les graces de sa jeunesse, charmèrent la famille royale et toute la nation espagnole; et elles se sentirent révoltées par les vices arrogants, la familiarité grossière, et la dissolution scandaleuse de l'étrange Mentor auquel avait été confié un si précieux élève. Cette négociation, tant avancée par la franchise et la sagesse conciliante du comte de Bristol, recula tout à coup par la folie et la mauvaise foi de Buckingham. Il résolut de la faire avorter, pour qu'un autre ne la fît pas réussir. Sacrifiant à ses passions les plus chers intérêts de son maître, il insulta le ministère espagnol, remmena brusquement le prince, lui fit faire de fausses promesses en quittant Madrid, et attester de faux récits en rentrant à Londres. L'Angleterre trompée célébra le retour de son jeune prince, comme s'il fût sorti miraculeusement sain et sauf du milieu de hordes sauvages. Enfin soulevé contre le roi par le favori du roi, le parlement alla déclarer à Jacques, qu'au lieu de s'allier avec l'Espagne, il fallait lui faire la guerre; et Jacques fit la guerre à l'Espagne. Le comte de Middlesex, grand-trésorier, voulut rester fidèle au roi, et se refuser aux dilapidations du favori: il fut accusé de malversation par la chambre des communes. Vainement le monarque essaya de résister à son ministre et à son fils. La jeunesse du prince était trop séduite, et la vieillesse du roi trop faible pour que les volontés de Buckingham ne triomphassent pas. L'innocence évidente de Middlesex et sa courageuse défense forcèrent les juges à respecter la tête de l'accusé, et à l'absoudre de crimes capitaux; mais une forte amende, une longue détention et l'inhabileté à siéger dans le parlement, furent prononcées contre lui; il n'en fallait pas davantage à Buckingham. Jacques attendait avec impatience le retour du comte de Bristol pour se jeter dans ses bras, pour trouver dans la vertu courageuse de ce ministre un bouclier contre les attentats de son favori: le comte de Bristol arriva, et un ordre du roi, expédié par Buckingham, le fit conduire prisonnier à la tour de Londres. Le procureur-général du roi l'accusa de haute trahison, et lorsqu'il eut reversé cette accusation sur celui qui l'avait fabriquée, un nouvel ordre lui défendit de paraître à la cour. Cependant cette chambre des communes, qui avait été toute de feu pour faire déclarer la guerre, se montrait de glace pour fournir les subsides. Buckingham n'eut pas honte de se lier

avec le parti puritain, et il osa concevoir un plan pour abolir l'épiscopat, vendre les terres de l'Église, et en employer le produit à soutenir sa guerre d'Espagne. Ainsi Jacques fut trahi par son favori dans tous ses intérêts de politique, de cœur et de conscience. S'il fallait en croire une note remise à ce monarque par l'ambassadeur espagnol avant le départ de celui-ci, l'ingrat Buckingham aurait médité le crime de confiner son roi et son bienfaiteur dans un de ses châteaux, pour gouverner à sa place sous le nom du prince de Galles. Le fondement de cette accusation est ignoré; le caractère du prince la repousse, mais non celui du duc, et la mort du roi, qui arriva sur ces entrefaites, aurait empêché l'exécution du complot. Avant de mourir, Jacques avait eu la consolation de conclure un traité pour le mariage de son fils avec Henriette de France, comme il avait eu la douleur de voir détruire, par les mauvaises mesures de son favori, une armée anglaise, obligée d'aller reconquérir le Palatinat pour son gendre, tandis que l'alliance avec l'Espagne en aurait assuré la restitution pacifique. Ministre encore plus tyrannique de Charles Ier. qu'il ne l'avait été de Jacques, le duc ne tarda cependant pas à voir se vérifier les prophéties de son ancien maître. Celui qui, dans la dernière chambre des communes, avait été proclamé *sauveur du prince et de la nation*, fut déclaré, par le nouveau parlement, *corrupteur du roi*, *traître aux libertés de son pays*, *ennemi public*. Et l'on était en guerre! Et les délits commis par le ministre faisaient refuser les subsides demandés par le roi! De-là cette dissolution de deux parlements, cette arrestation des membres qui s'y étaient le plus signalés par leur chaleur, les taxes illicites et les emprunts forcés mis à la place des impôts consentis, les emprisonnements arbitraires de ceux qui se refusaient à les payer, la lutte inévitable qui devait s'ensuivre; enfin, tout ce qui devait conduire le plus vertueux des rois à la plus terrible des catastrophes. Après une entreprise ridicule et honteuse sur Cadix, lorsque, sans talents et sans subsides, Buckingham ne pouvait soutenir une guerre contre l'Espagne, il voulut en avoir une de plus contre la France. Le motif de celle-ci fut le comble du scandale. Lorsqu'après la mort de Jacques, Buckingham était allé à Paris, pour y épouser, au nom de son nouveau maître, la fille de Henri IV, du milieu des fêtes et des carrousels, enivré de l'éclat qui l'environnait, brillant encore lui-même de jeunesse et de beauté, présompteux et encouragé par une foule de succès, les seuls pour lesquels la nature l'eût formé, il avait osé porter ses vœux jusqu'à la reine de France, et avec une ostentation qui aggravait sa témérité. Richelieu avait conçu de l'ombrage, Buckingham l'avait bravé. Déjà en route pour conduire la reine d'Angleterre à son royal époux, il n'avait pas craint de se déguiser pour retourner à la cour de France, et pour y entretenir la reine en secret. Renvoyé par cette princesse avec plus d'indulgence que d'indignation, si l'on en croit quelques historiens, averti, selon d'autres, qu'il courait les plus grands dangers s'il se présentait au palais; à peine avait-il été de retour en Angleterre, qu'il avait songé à se faire nommer ambassadeur ordinaire à la cour de France. Au milieu des préparatifs de cette nouvelle ambassade, il avait reçu une lettre de Louis XIII, qui lui interdisait jusqu'à la pensée de ce voyage. Alors il avait

juré « qu'il verrait la reine de France » en dépit de toutes les forces de la » France. » Depuis ce moment, il ne cherchait qu'un prétexte d'hostilité. Pour rompre avec l'Espagne, il n'avait pas été effrayé de semer la division entre le père et le fils : pour rompre avec la France, il ne lui en coûta rien de compromettre l'heureuse intelligence qui régnait entre Charles et son épouse. Au mépris d'un article formel du contrat de mariage de cette princesse, il fit chasser tous les domestiques français qu'elle avait amenés : il porta un jour sa brutale insolence jusqu'à lui dire qu'*il y avait eu en Angleterre des reines décapitées*. Il encouragea des armateurs anglais à s'emparer de bâtiments français, que, par ses ordres, l'amirauté déclara être de bonne prise. Enfin, las de provoquer une rupture, sans obtenir autre chose que des plaintes, il se résolut à une aggression positive, et se ligua avec les protestants de la Rochelle pour faire une invasion sur le territoire de France; et cette expédition, et celle de l'île de Rhé (1627) surpassèrent en honte et en maladresse celle de Cadix. Buckingham, tout à la fois ministre, amiral et général, sembla se déshonorer à l'envi sous chacun de ces trois rapports. Il revint en Angleterre, également méprisé ou détesté de ses ennemis et de ses concitoyens; n'ayant attaqué les Français que par une honteuse et stérile perfidie; n'ayant soulevé les habitants de la Rochelle que pour les livrer à la vengeance de Richelieu; n'ayant levé une armée anglaise que pour en sacrifier inutilement les deux tiers; assailli par les cris de toutes les familles qu'il avait mises en deuil, et forcé par la détresse de convoquer un troisième parlement, après avoir insulté, menacé et cassé les deux précédents. Il l'ouvrit en disant « que le » roi aurait pu s'en passer; et que » si l'on différait de voter les sub- » sides, S. M. trouverait d'autres » moyens de pourvoir à ses besoins. » Il le conduisit en semant la discorde entre le roi et son peuple, qui ne demandaient alors qu'à s'entendre. Il supporta impatiemment que, dans les débats, on l'appelât *l'entrepreneur de la misère publique*, tandis qu'on reconnaissait dans le cœur du roi *le sanctuaire de toutes les vertus*. Ne sachant ni céder, ni résister à propos, il lutta jusqu'à la dernière extrémité contre cette fameuse *pétition de droits* qui, comme le disait Wentworth, « ne faisait que ressusciter les libertés » vitales des Anglais: » il se désista précipitamment de son opposition, sur la nouvelle que les communes dressaient contre lui un acte d'accusation capitale; et il ne songea même pas à se prévaloir du consentement royal, donné à la pétition, pour disperser les vainqueurs, et sortir au moins sain et sauf de la bataille qu'il venait de perdre. Les dénonciations reprirent leur cours. La chambre des communes se crut assez indulgente, en ne suivant pas son projet d'une accusation capitale devant la chambre des pairs; mais par des remontrances solennelles, où toute la conduite du favori fut sévèrement passée en revue, la chambre supplia le roi d'écarter de sa personne et de ses conseils le duc de Buckingham, qui, par l'*excès* et l'*abus* de son pouvoir, avait été la principale cause des malheurs publics. La réponse du monarque fut une prorogation subite du parlement. Charles songea aussitôt à effacer par l'éclat de la gloire militaire le désavantage de la lutte politique: une nouvelle expédition fut résolue pour secourir les protestants de la Rochelle,

et le grand-duc, ainsi qu'on l'appelait, en fit donner le commandement à son beau-frère, le comte de Denbigh. Buckingham, en se montrant général incapable, avait du moins été brave soldat: Denbigh n'osa pas même s'approcher de la flotte ennemie. Après une promenade oisive sur les mers, il ramena dans les ports consternés de la Grande-Bretagne le pavillon britannique déshonoré. Le roi, enfin mécontent, ordonna qu'à l'instant même Buckingham allât se mettre en personne à la tête d'un armement nouveau. Le duc refusa. « L'Angleterre » vous regarde, dit le roi, et je le » veux. » L'expression était nouvelle pour cet impérieux favori; mais il fallut obéir. L'expédition qu'il allait commander devint aussitôt le seul besoin de l'état. Un armement immense fut préparé avec une célérité incroyable. Tous les subsides que le parlement venait d'accorder y furent employés. Le duc était à Portsmouth, prêt à s'embarquer; obligé de vaincre, car toutes ses ressources étaient consumées, mais rendu à la confiance par les vastes moyens dont il s'était environné; remonté dans la faveur de son maître par les derniers efforts de son zèle; couvert de faveur, d'espérance, et presque de gloire. Cet homme, dont le nom seul donnait l'idée du plus haut degré de pouvoir, qui avait bravé les clameurs de son pays, les dénonciations des deux chambres, la haine de Richelieu et d'Olivarès, jusqu'au mécontentement des deux maîtres sous le nom desquels il avait régné; cet homme environné de tant de courtisans, de gardes, de soldats, périt le 23 août 1628 par le poignard d'un fanatique obscur qui n'avait pas même de complices (*Voy.* Felton): digne sans doute de quelqu'intérêt à l'instant de sa mort, car il périssait par un crime, et peut-être à la veille du premier service qu'il eût encore rendu à sa patrie; mais, du reste, né pour le malheur de cette patrie; trop excusé par Clarendon, incapable de gouverner un seul de ses mouvements, et prétendant gouverner l'Europe; ne rachetant ses vices par aucune vertu réelle; plutôt dissipateur que libéral; plutôt téméraire que brave; bon ami, a-t-on prétendu, c'est-à-dire qu'il voulait des créatures, et ne pouvait ni supporter un caractère noble, ni recevoir un conseil sage; bon parent, c'est-à-dire qu'il dévoua tous ses proches à l'envie publique, par la profusion des emplois qu'il entassa sur eux; enfin, pour le peindre en quatre mots, homme frivole et haineux, ministre inepte et tyrannique, mauvais citoyen, serviteur insolent, sujet infidèle, et le premier meurtrier de son malheureux maître. Il avait épousé en 1620 la fille unique du comte de Newcastle, la plus riche héritière du royaume. Si l'on en croit quelques historiens, il avait commencé par la séduire, et les menaces du père le contraignirent à l'épouser. Il laissa deux fils de ce mariage, George II, duc de Buckingham dont l'article suit, et le lord François Villiers. L—T—l.

BUCKINGHAM (George Villiers, duc de), fils du précédent, naquit à Londres le 30 janvier 1627. Après la fin tragique de son favori, en 1628, le roi alla voir sa veuve, alors enceinte, et lui promit de servir de père à ses enfants. Le jeune duc, après avoir achevé ses études à Cambridge, voyagea dans les pays étrangers avec son frère François, sous la surveillance d'un gouverneur que le roi leur avait donné. Revenus en Angleterre à l'époque où la guerre civile venait d'éclater, leur gouverneur les conduisit à Oxford près du

roi, à qui ils offrirent leur fortune et leur vie. Le parlement confisqua leurs biens, qu'il leur rendit bientôt, en considération de leur jeunesse. Après avoir fait un second voyage dans les pays étrangers, où ils vécurent avec faste, ils rentrèrent en Angleterre en 1648. Le roi était prisonnier dans l'île de Wight; ses partisans se préparaient à recommencer la guerre. Buckingham et son frère se rangèrent sous les ordres du comte de Holland, qui leva l'étendard dans le comté de Surrey. Le parlement envoya contre eux Fairfax, qui les défit près de Nonsuch. François fut tué après avoir fait des prodiges de valeur, et George parvint à se sauver à St.-Neots, dans le comté de Huntingdon, où Holland fut pris, et ensuite décapité. Buckingham trouvant, le lendemain matin, son asyle cerné par un corps de cavalerie, n'eut que le temps de monter à cheval avec un domestique, chargea les cavaliers, tua leur chef, et alla aux Dunes, où le prince de Galles était à bord d'une flotte. Le parlement lui enjoignit en vain de rentrer dans un délai de quarante jours, sous peine de confiscation de ses biens. Il vécut chez l'étranger du produit de la précieuse collection de tableaux qui lui avait été laissée par son père, et qu'il vendit à Anvers. Il suivit ensuite Charles II en Écosse, et se trouva à la bataille de Worcester. Son évasion fut presque aussi miraculeuse que celle de son maître. Retiré en France, il se signala comme volontaire aux sièges d'Arras et de Valenciennes. Lorsqu'il alla rendre ses devoirs à Charles, il en fut reçu avec distinction; mais il éprouva quelques désagréments des personnes de la cour. A cette époque, il s'opéra un singulier changement dans sa destinée. Le parlement avait assigné pour récompense à Fairfax une partie des biens de Buckingham. Celui-ci, apprenant que sa mère recevait de Fairfax une portion considérable du revenu qui faisait partie de son douaire, pensa que ce général ne se conduirait pas avec moins de délicatesse envers lui. Quoiqu'il fût hors de la loi, il se hasarda à rentrer en Angleterre. Accueilli par Fairfax, il lui fit demander la main de sa fille, qui avait conçu de la passion pour lui, et il l'épousa en 1657. Cromwel, instruit de ce mariage, en conçut un dépit extrême. Buckingham eut cependant la faculté de rester dans les terres de son beau-père. Ayant voulu aller voir sa sœur, il fut pris dans sa route, et envoyé à la tour de Londres. Fairfax, outré de cette mesure, en demanda vainement satisfaction à Cromwel; mais la mort de celui-ci arriva fort à propos pour sauver Buckingham de sa fureur. Il fut transféré au château de Windsor, où il resta jusqu'à l'abdication de Richard Cromwel. Mis en liberté sous caution, il vécut paisiblement auprès de son beau-père, jusqu'au moment où Monck se déclara contre Lambert. Fairfax et Buckingham se prononcèrent pour Monck; mais le duc fut obligé de se retirer, parce que sa présence à l'armée pouvait faire soupçonner que l'on songeait à rétablir le roi, projet qu'il n'était pas encore temps d'avouer. Au rétablissement de Charles II, Buckingham rentra en possession de ses biens; mais ses dépenses excessives dérangèrent sa fortune. Charles II lui avait conféré, en Hollande, l'ordre de la jarretière; il le fit gentilhomme de la chambre, membre du conseil privé, et peu après lieutenant du comté d'York et grand-écuyer. Cependant la jalousie qu'il conçut de la faveur du comte de Clarendon l'entraîna dans des complots séditieux. Quoiqu'on les fasse remonter jusqu'en 1662, ce ne

fût qu'en 1666 que, pour échapper aux poursuites judiciaires, il se tint caché. Après avoir été dépouillé de ses emplois, sommé par une proclamation de se présenter à jour fixe, il obéit. L'indulgence du roi alla si loin, que Buckingham reprit ses places de gentilhomme de la chambre et de conseiller secret; il regagna même tellement les bonnes grâces du monarque, qu'il finit par l'emporter sur le comte de Clarendon. Il jouit alors d'un crédit sans bornes, et devint chef du conseil privé, que l'on surnomma *la cabale*, parce qu'il était composé de cinq membres dont les noms commençaient par des lettres qui, réunies, formaient le mot anglais *cabal*. En 1670, Buckingham fut envoyé en ambassade auprès du roi de France, sous prétexte de faire un compliment de condoléance sur la mort de la duchesse d'Orléans, mais, dans la réalité, pour rompre la triple alliance. Louis XIV flatta tellement sa vanité, qu'il obtint ce qu'il désirait pour l'exécution de ses projets. Vers la fin de cette même année, un assassin ayant attenté aux jours du duc d'Ormond, ami du comte de Clarendon, ce forfait fut imputé à Buckingham, en présence même du roi, par Ossory, fils d'Ormond. (*Voyez* Ossory.) Blood, l'instrument de ce crime, ne fut pas puni; il reçut même une terre en Irlande, et Buckingham fut élu chancelier de l'université d'Oxford. Lors de la campagne de Louis XIV en Hollande, il fut envoyé dans ce pays avec Halifax et Arlington. On crut qu'ils apportaient la paix; mais les propositions qu'ils firent aux Etats-Généraux et au prince d'Orange furent rejetées. Ils allèrent trouver le roi de France à Utrecht, pour négocier. La défection de Shaftesbury avait dissous la fameuse *cabale*, à laquelle on attribuait tous les maux de l'état. Buckingham fut accusé, dans la chambre des communes, d'avoir révélé les secrets du roi, et d'avoir correspondu avec les ennemis du royaume. Il avoua dans sa défense, conçue en termes vagues et captieux, une partie des fautes de son administration. Peu à peu il quitta le parti de la cour, puis il résigna la place de chancelier de l'université d'Oxford, parce qu'il y était mal vu. Il s'unit avec Shaftesbury et d'autres contre le fameux bill qui fut présenté en 1675, et qui contenait un nouveau *test*. Au mois d'octobre suivant, il fut nommé pour assister à la conférence relative à la juridiction de la chambre haute. Le roi ayant prorogé le parlement à un terme qui excédait un an, Buckingham essaya, avec son parti, de prouver que ce prince avait excédé son pouvoir. Cette opinion, ou l'opiniâtreté avec laquelle elle fut soutenue, fit envoyer ses défenseurs à la tour. Buckingham, ayant fait ses soumissions au roi, en sortit. Il fut opposé à la cour dans l'affaire du complot papiste, mit beaucoup de chaleur dans la poursuite de ceux qui y étaient impliqués, et s'occupa ensuite avec Schaftesbury à exciter dans la cité du tumulte contre l'administration. A la mort de Charles II, le mauvais état de sa santé l'engagea à se retirer dans une de ses terres. Il savait que ce monarque l'aimait et excusait ses fautes; il ne comptait pas sur la même affection de la part de son successeur. Il écrivit dans sa retraite quelques ouvrages, et passa d'ailleurs son temps à chasser. S'étant assis un jour sur un terrain froid, après s'être échauffé à forcer un renard, il mourut en trois jours, le 16 avril 1688, et fut enterré auprès de ses ancêtres dans la chapelle de Henri VII à Westminster. Il n'eut pas d'enfants de sa femme, qui, malgré ses écarts

réquents, l'aimait beaucoup; elle menait une conduite exemplaire, vivait bien avec lui, et lui survécut dix-huit ans. Buckingham était grand et bien fait, avait l'esprit très vif, le jugement excellent; plein de douceur et d'affabilité, il se vengeait rarement de ses ennemis, et de l'ingratitude de ceux qu'il avait obligés, si ce n'est par des satires et des bons mots. Ses mœurs furent scandaleuses, comme celles de la cour où il vécut, et il afficha surtout un goût déréglé pour les femmes. Il donna dans les rêveries de l'astrologie judiciaire et de l'alchimie, ce qui contribua à déranger sa fortune. Cependant, c'est à tort que Pope, qui a chargé son portrait dans l'épître au lord Bathurst, le fait mourir dans l'indigence. Son caractère a aussi été tracé par Burnet, Dryden, Hamilton, et les divers auteurs qui ont écrit l'histoire d'Angleterre. On a de lui : I. *La Répétition*, comédie, 1671; il y tourna en ridicule le mauvais goût des poètes dramatiques de son temps, et produisit une heureuse révolution. Il fut aidé dans cette composition par Butler, l'auteur d'*Hudibras*. Johnson, dans la vie de Sheffield, qui fait le sujet de l'article suivant, attribue cette pièce à ce dernier; dans la vie de Dryden, au contraire, il distingue avec raison l'auteur de la *Répétition*, de celui de l'*Essai sur la poésie*. II. *Épitaphe de lord Fairfax*, son beau-père, 1671; III. *Discours succinct pour démontrer qu'il est raisonnable à l'homme d'avoir une religion et d'adorer Dieu*, 1685, in-4°. IV. *Preuves de la divinité*, 1687, in-8°.; V. des poëmes, des satires, des lettres, des discours publiés à diverses époques. On remarque principalement les satires intitulées : *Timon*, *the Rump-parliament* (le croupion), *la Maîtresse perdue*, complainte contre la comtesse de....., 1675. On a supposé qu'il avait eu en vue la comtesse de Shrewsbury; il tua son mari dans un duel dont elle était l'objet. On ajoute que, pendant le combat, déguisée en page, elle tenait le cheval du duc, qui alla, la même nuit, prendre la place de son mari. La plupart des ouvrages de Buckingham furent publiés après sa mort, en 2 vol. in-8°., puis en 1704, 1715 et 1762. On publia en 1679 une satire intitulée *les Litanies du duc de B.....*, où l'on passait en revue ses extravagances et ses fautes. Il fut le dernier rejeton de l'ancienne famille de Villiers. E—s.

BUCKINGHAMSHIRE (Jean Sheffield, duc de), fils d'Edmond, comte de Mulgrave, naquit en 1649, et perdit son père en 1658. Il fut alors confié à un gouverneur qui, pour le dérober aux troubles de l'Angleterre, le fit voyager en France. Peu satisfait de son Mentor, le jeune comte s'en débarrassa assez promptement, et, âgé seulement de douze ans, résolut de s'élever lui-même, projet qu'il exécuta avec succès. Ses progrès dans les lettres sont d'autant plus étonnants qu'il passa sa jeunesse dans le tumulte de la vie militaire ou dans les plaisirs de la cour. La guerre ayant éclaté avec la Hollande, lorsqu'il n'avait que dix-sept ans, il s'embarqua sur le vaisseau amiral. Son zèle fut récompensé par le commandement d'un corps franc de cavalerie, levé pour la défense des côtes. Il eut vers ce temps, avec le comte de Rochester, une affaire d'honneur qu'il a rapportée peut-être avec trop de jactance. Lors d'une nouvelle guerre avec les Hollandais, en 1672, il s'embarqua encore comme volontaire sur le vaisseau commandé par le comte d'Ossory, qui fit un rapport si avantageux de sa conduite qu'on le nomma capitaine de vaisseau. Il leva ensuite un

régiment de cavalerie, et on lui en donna un autre; de sorte qu'il fut à la fois colonel de deux régiments. Fait à vingt-cinq ans chevalier de la jarretière, puis gentilhomme de la chambre, il passa peu après au service de la France, alors alliée de l'Angleterre, pour apprendre le métier de la guerre sous Turenne. Il n'y resta pas longtemps, parce qu'il apprit que le duc de Montmouth voulait, à son préjudice, obtenir le premier régiment des gardes à cheval. Choqué de ce procédé, il parvint à inspirer au duc d'York des soupçons sur son neveu, qui ne tarda pas à être disgracié. Mulgrave fut nommé lieutenant du comté d'York, et gouverneur de Hull. Cette marche rapide dans la carrière des honneurs, ne lui fit pas négliger l'étude. Les Maures ayant assiégé Tanger, il fut envoyé en 1680 au secours de cette place avec un corps de deux mille hommes. On prétend que, par un sentiment de jalousie, le roi l'ayant fait embarquer sur un vaisseau qui faisait eau, le duc ne voulut pas que l'on bût à sa table à la santé du monarque avant de se trouver hors de danger. Arrivé en trois semaines devant Tanger, les Maures se retirèrent sans en venir aux mains. A son retour il rentra dans les bonnes grâces du roi, et reprit la vie de courtisan et de bel esprit. A l'avènement de Jacques II, qui avait de l'attachement pour lui, il fut fait membre du conseil privé, et grand chambellan. Par affection pour ce prince, il accepta une place dans la haute commission, assista même à la messe et s'y mit à genoux, mais il refusa d'embrasser la religion catholique. On avait voulu l'associer au projet d'appeler le prince d'Orange; mais on craignit son attachement à Jacques II. Le roi Guillaume lui ayant demandé par la suite ce qu'il eût fait si on lui eût confié ce plan : « Sire, dit-il, j'aurais tout dé» couvert au roi que je servais. » Lorsqu'il vit que Jacques II, par sa fuite, était irrévocablement exclus du trône, et que le bien de la patrie exigeait que l'on soutînt la révolution, il vota pour que la souveraineté fût partagée entre le prince d'Orange et son épouse. Quoique cette opinion fût très agréable à Guillaume, le duc resta plusieurs années sans être employé. Il avait de l'inimitié et même du mépris pour Guillaume, à en juger par ses écrits. Il fut cependant, en 1694, créé marquis de Normanby, et, malgré cette faveur, il se montra opposé à la cour dans plusieurs occasions importantes. Il finit cependant par entrer dans le conseil du cabinet avec une pension de trois mille livres. Lorsque la reine Anne, à qui on dit qu'il avait autrefois adressé ses vœux, monta sur le trône en 1702, il reçut des marques de la plus haute faveur. Elle le nomma garde du sceau privé, et ensuite lieutenant du district nord du comté d'York; puis il fut un des commissaires choisis pour traiter, avec les Écossais, de l'union des deux royaumes. L'année suivante, il fut élevé au rang de duc de Normanby, et, peu après, à celui de duc de Buckinghamshire. Ayant conçu de la jalousie contre le duc de Marlborough, il résigna l'emploi de garde du sceau privé, et se joignit aux *toris* mécontents, lorsqu'ils firent la proposition, si désagrable à la reine, d'appeler la princesse Sophie en Angleterre. Anne essaya de le ramener par l'offre de la charge de grand chancelier; il la refusa, se retira des affaires, et bâtit dans le parc de St.-James l'hôtel qui porte son nom, et qui appartient aujourd'hui à la reine. Lors du changement de ministère, en 1710, il devint intendant de la maison de la reine,

et président du conseil, où il adopta toutes les mesures de ses collégues. A la mort d'Anne, il fut un des lords qui administrèrent jusqu'à l'arrivée de George Ier. Il se montra ensuite constamment opposé à la cour, et, n'ayant plus d'emploi, il s'amusa à écrire ses deux tragédies. Il mourut le 24 février 1721. Il avait été marié trois fois, et toujours à des veuves. Grand et d'une belle figure, il avait l'air spirituel, le regard vif et perçant. On lui a reproché d'être hautain, fier, méchant; il a pourtant donné des preuves d'affabilité et d'humanité. On l'a accusé d'avidité, et il laissa dépérir ses affaires par négligence. Sa morale, sur tous les points, passait pour très relâchée. Ses poésies, très vantées dans le temps où son rang et ses largesses imposaient silence à la critique, ont beaucoup perdu dans l'opinion. Quelquefois brillant, il manque de verve et d'éclat réel. Le travail se fait trop sentir dans ses productions. On a supposé que, dans son *Essai sur la satire*, il fut aidé par Dryden, qu'il avait fait nommer, par sa protection, poète lauréat. Son *Essai sur la poésie* lui a valu de grands éloges, même de la part des meilleurs écrivains de l'Angleterre. Il y attachait une haute importance, et le corrigeait sans cesse; aussi aucune édition ne ressemble à l'autre. Si ses vers, dans ses petites pièces, sont un peu fades, ses ouvrages en prose ont plus de mérite réel. Ses mémoires sur la révolution, écrits d'un style vif et agréable, prouvent qu'il avait la perspicacité et l'élégance qui conviennent à un historien. Ses œuvres ont été magnifiquement imprimées en 2 vol. in-4°., en 1723, et réimprimées, en 1729, 2 vol. in-8°. Le premier contient les poésies; le second, les mémoires, les discours, des caractères, des dialogues, etc. La première édition fut saisie à cause de quelques passages des mémoires, et du dialogue intitulé la *Fête des dieux*, relatifs à la révolution de 1688. Lorsqu'en 1712, on imprima une édition des œuvres du duc de Buckingham, il offrit de corriger les épreuves, et s'acquitta de ce travail avec un soin infini. Ses deux premières femmes ne lui donnèrent pas d'enfants. Il eut de la troisième, qui était fille naturelle de Jacques II, plusieurs enfants qui moururent en bas âge, et un fils qui naquit en 1716, et fit ses études à Oxford avec distinction. Il servit ensuite dans l'armée française, commandée par le duc de Berwick son oncle. A la mort de ce général, il quitta l'armée à cause de la faiblesse de sa santé, et voulut essayer si l'air de Naples ne lui conviendrait pas mieux; mais il ne put aller que jusqu'à Rome, où il mourut le 30 octobre 1735. Pope a fait son épitaphe en vers. En lui s'éteignit la maison de Sheffield. (*Voy.* ANNE et JACQUES II.) E—s.

BUCKLAND (RALPH), né en 1564, à West-Hatch, dans le comté de Sommerset, fit de très bonnes études dans le collége de la Madeleine, à Oxford, et entra dans le barreau. L'application qu'il donna aux devoirs de son état ne l'empêcha pas de prendre une connaissance très sérieuse des matières controversées entre les deux églises qui partageaient l'Angleterre. Cette lecture commença par lui donner de la défiance sur les dogmes particuliers de la nouvelle religion; et il finit par embrasser l'ancienne. Sa conversion fut si sérieuse, qu'il se défit de son riche patrimoine pour se retirer à Douai, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Il fit un voyage à Rome, d'où il revint en Angleterre en qualité de missionnaire, fonction qu'il remplit

avec succès pendant vingt ans. Il mourut en 1611, après avoir donné au public les ouvrages suivants : I. *Vies des Saints, traduites de Surius ;* II. *Arguments contre la fréquentation des églises protestantes ;* III. *De la persécution des Vandales*, traduit du latin de Victor de Vite ; IV. *Sept étincelles de l'ame enflammée, avec quatre lamentations, composées dans les temps fâcheux de la reine Élisabeth*, dédié à la mère de l'auteur. Dès le temps des troubles de 1640, le savant Usserius, prêchant à Oxford, prétendit prouver, par des interprétations forcées de cet ouvrage, que toute la masse des catholiques avait trempé dans la conspiration des poudres. T—D.

BUCQUET (Louis-Jean-Baptiste), né à Beauvais le 10 mars 1731, procureur du roi au présidial de cette ville, membre de l'académie d'Amiens, et de la société d'agriculture de Paris, mourut au château de Marguerie, près de Beauvais, le 13 avril 1801. En lisant le titre de ses écrits, on voit que l'amour de son pays et le désir d'être utile ont toujours guidé sa plume. Les nombreuses citations répandues dans ses ouvrages prouvent qu'il avait beaucoup d'érudition. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Dissertation sur la position de Bratuspantium*, lue à la séance publique de l'académie d'Amiens, en 1762. Ce mémoire est resté manuscrit, ainsi que les quatre articles suivants; celui-ci n'est, à proprement parler, qu'un extrait de l'histoire du Beauvaisis. II. *Mémoire pour servir à l'histoire de l'Amienois et du Beauvaisis*, conservé manuscrit dans les registres de l'académie d'Amiens. III. *Histoire du Beauvaisis*, avec des notes historiques et critiques ; elle finit à l'an de J.-C. 1022, et est restée manuscrite dans la possession d'un ami de l'auteur. IV. *Éclaircissements sur les mesures itinéraires des Gaulois, et sur le mille romain, dont parle César.* V. *Dissertation où l'on essaye de prouver que Litanobriga de l'Itinéraire d'Antonin n'est autre que Pont-Ste.-Maxence, que Curmiliaca est Cormeilles, et que Petromantalum est la petite ville de Magny-en-Vexin.* Bucquet a eu pour collaborateurs dans ces quatre derniers ouvrages deux de ses compatriotes, MM. Borel et Danse. VI. *Essai sur la souveraineté et sur le droit de justice qui y est attaché*, ou *Mémoire pour les officiers du bailliage et siége présidial de Beauvais*, Paris, 1767, in-8°., et divers autres mémoires imprimés, les uns relatifs au présidial, les autres à des discussions avec l'évêque de Beauvais. VII. Deux Discours académiques qui ont remporté le prix, l'un à Châlons, en 1783, sur la question de savoir : « Quels seraient les moyens de rendre » la justice en France avec le plus de » célérité et le moins de frais possi- » ble ? » imprimé à Beauvais en 1789, in-4°. (1); l'autre discours, couronné à Amiens en 1787, sur cette question : « Quel est le moyen le plus simple et » le moins dispendieux de prévenir et » d'éviter dans la généralité d'Amiens, » les incendies des campagnes, » fut imprimé à Beauvais en 1788, in-4°.; VIII. un grand nombre de manuscrits sur différents objets, et notamment deux Mémoires, dont l'un sur l'utilité de la dissection des cadavres, et l'au-

(1) Après l'impression de ce discours, Bucquet en fit le sujet d'un grand ouvrage. Il le divisa par livres, chapitres et articles. Ce travail l'occupa pendant *quatre années*. Il le lut *plus de cinquante fois*, et en fit lui-même *quatorze copies* de sa main. J'en possède une qui forme 3 vol. in-fol. contenant 736 pages de notes, qui ont aussi leurs notes. Bucquet dit qu'il s'est appliqué à l'art *de traire les hommes*, et il prétend qu'il faut *le lire quatre fois pour le bien saisir.* (Extrait de l'Avertissement.) V—VE.

tre sur les vols des bestiaux dans les campagnes. E—s.

BUCQUET (Jean-Baptiste), chimiste, membre de l'académie des sciences, médecin distingué et censeur royal, naquit en 1746 à Paris, où il professa pendant dix ans la chimie avec éclat. Une élocution facile et une excellente méthode lui attirèrent beaucoup d'élèves, parmi lesquels on ne tarda pas à remarquer Fourcroy, qui lui succéda, et le surpassa, en convenant qu'il devait à son maître son goût et sa manière d'étudier. Bucquet était destiné à faire faire de grands progrès à la science; mais la mort l'enleva à trente-trois ans, le 24 janvier 1780. Dans les derniers jours de sa maladie, ne trouvant de soulagement que par l'usage de l'éther sulfurique, il en prit si fréquemment et à si grandes doses qu'il accéléra sa fin. On assure qu'il prenait par jour deux pintes d'éther et cent grains d'opium. Bucquet n'a point fait de découvertes remarquables, mais il a beaucoup travaillé, et a préparé la révolution pneumatique. On a de lui quelques dissertations particulières insérées dans les collections académiques, et il a publié : I. *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne minéral*, Paris, 1771, 2 vol. in-12; II. *Introduction à l'étude des corps naturels tirés du règne végétal*, Paris, 1773, 2 vol. in-12. « Ce » dernier ouvrage, dit Fourcroy, était » en son temps le plus complet et le » plus méthodique tableau de l'analyse » végétale. » III. *Mémoire sur la manière dont les animaux sont affectés par les différents fluides aëriformes méphitiques*, 1778, in-12. C. G.

BUCQUET (César). *V.* Buquet.

BUCQUOI (Charles-Bonaventure de Longueval, comte de), général célèbre dans la guerre de trente ans, né en 1561, entra de bonne heure au service d'Espagne, et s'y distingua si rapidement qu'il ne tarda pas à être fait général par Philippe II, dont le successeur Philippe III lui donna dans la suite l'ordre de la Toison-d'Or. Il fit ses premières armes dans la guerre des Pays-Bas, défendit courageusement Arras et Calais, fut fait prisonnier par les Hollandais, se racheta moyennant une rançon de 20,000 écus, reçut plusieurs blessures dans diverses affaires, et seconda habilement les opérations, souvent malheureuses, du marquis de Spinola. L'empereur Ferdinand II l'ayant engagé à passer à son service, lui donna le commandement d'un corps de troupes destiné à combattre le comte de Mansfeld, général des Bohêmes révoltés. Le comte de Bucquoy obtint d'abord quelques succès; mais il se vit bientôt forcé de se replier en Autriche. Maximilien, duc de Bavière, étant venu le joindre, les deux généraux rentrèrent en Bohême, en 1620, et défirent entièrement, près de Prague, l'armée des protestants (*Voy.* Maximilien de Bavière). Le comte de Bucquoy, vainqueur, exerça en Bohême des cruautés qu'expliquent, sans les excuser, le fanatisme et l'esprit du temps. En 1621, il réduisit la Moravie, et rapporta à Vienne quatre-vingt-cinq drapeaux enlevés aux ennemis. Il fut aussitôt envoyé en Hongrie contre le prince Bethlem-Gabor, et pressa vigoureusement le siége de Neuhausel, place importante. Un jour qu'avec une faible escorte il était sorti de son camp pour visiter les approches de la place, un parti de la garnison l'attira dans une embuscade où il fut tué, après s'être vaillamment défendu, le 10 juillet 1621. — Son fils, Albert de Bucquoi, gouverneur de Valenciennes,

mourut en 1663, et son petit-fils Charles fut créé prince de l'Empire en 1681. G—T.

BUCQUOY (Jean-Albert d'Archambaud, comte de), plus connu sous le nom d'*abbé de Bucquoy*, ou *Buquoit*, de la même famille que le précédent, a fait du bruit par la singularité de ses aventures. Né en Champagne vers l'an 1650, et devenu orphelin à l'âge de quatre ans, son éducation fut fort négligée. Après ses premières études, et cinq années passées au service militaire, échappé par miracle, à ce qu'il crut, à un danger imminent, il fit vœu de quitter le monde, se présenta aux chartreux, et, trouvant leur ordre encore trop dissipé, il commença son noviciat à la Trappe. Les austérités qu'il ajoutait encore à celles que prescrivait la règle, affaiblirent tellement sa santé que l'abbé de Rancé fut obligé de le renvoyer. Il reprit son habit galonné, qu'il troqua bientôt après contre les haillons d'un mendiant, résolu de mener au milieu du monde la vie érémitique. Après deux ans de séjour à Paris, craignant de n'y être pas assez caché, il partit pour Rouen, où, sous le nom de *Le Mort*, il tint, *gratis*, une école pour les pauvres. Les jésuites de cette ville, frappés de ses talents et de son humilité, résolurent de l'attirer dans leur ordre; il s'en défendit tant qu'il put, et, à peine échappé à cette tentation, un officier avec lequel il avait autrefois servi, le reconnut par hasard. Ne pouvant plus demeurer inconnu, il laisse son école, et revient à Paris. Il forme bientôt le projet d'imiter S. Ignace de Loyola, et d'être le fondateur d'un nouvel ordre destiné à prouver aux incrédules la vérité de la religion. Caché dans le faubourg St.-Antoine, il conféra de son projet avec plusieurs ecclésiastiques, et ce fut probablement alors qu'il prit l'habit et le titre d'abbé. L'étude mal dirigée qu'il voulut faire des preuves de la révélation, et son cerveau exalté, le conduisirent au scepticisme, et le dépit de voir que, malgré ses austérités et son éloignement du monde, il ne pouvait faire de miracles, acheva de lui tourner la tête. Ses parents, auxquels il donna de ses nouvelles, et qui le croyaient mort depuis longtemps, lui procurèrent un bénéfice; mais il préféra bientôt retourner au service militaire, et se disposait à lever un régiment en 1704, lorsque les déclamations qu'il se permettait à tout propos contre le despotisme et l'abus du pouvoir, le firent arrêter. On le prit d'abord pour l'abbé de la Bourlie (*Voy.* Bourlie), et on l'aurait bientôt relâché, si de nouveaux propos indiscrets, une tentative d'évasion, et des plaintes de l'archevêque de Sens ne l'eussent fait resserrer plus étroitement. Conduit au fort l'Évêque, comme un aventurier que ses propos faisaient prendre pour un chef de contrebandiers, il s'échappa de cette prison, demeura caché pendant neuf mois dans Paris, et fut repris au moment où il allait sortir du royaume, en 1707; conduit à la Bastille, et recommandé aux concierges comme un homme dangereux et entreprenant, il n'en suivit pas moins avec une persévérance infatigable son plan d'évasion, et vint à bout de l'exécuter, le 4 mai 1709. On en peut voir les détails vraiment curieux dans le tome III des *Lettres historiques et galantes* (par Mme. Dunoyer), ou dans le livre intitulé: *Événement des plus rares*, que nous citerons plus bas. Pour cette fois, il se hâta de sortir du royaume et passa en Suisse, d'où il tâcha de se raccommoder avec la cour, et d'obtenir la restitution de ses biens confisqués. N'ayant pu y réussir, il alla en Hollande,

et proposa aux alliés un projet pour faire de la France une république et y détruire, disait-il, le pouvoir arbitraire. Le général de Schulembourg, qui le connut à cette occasion, le recommanda à différentes cours d'Allemagne, et le mena, en 1714, à Hanovre, où le roi George Ier. lui fit une pension. Sa conversation pleine de saillies amusait ce prince, qui l'invitait souvent à sa table. En 1717, il écrivait encore à la duchesse d'Orléans pour obtenir de rentrer en France. Sur la fin de ses jours, l'abbé de Bucquoy revint à sa vie de misantrope; il négligeait son extérieur, laissait croître sa barbe, et perdit toute sa considération. Lord Scarborough s'étant tué lui-même dans un accès de désespoir, Bucquoy fit insérer dans les gazettes une *question sur le suicide*, en vers latins, en promettant un prix de cent écus à celui qui pourrait la résoudre ou la réfuter; mais comme on vit bien qu'il serait seul juge de l'exactitude de la solution et qu'on le regardait comme un fou, personne ne se présenta dans la lice. Il mourut subitement le 14 novembre 1740, presque nonagénaire, laissant son petit mobilier, qui pouvait valoir 4 à 5000 francs, à l'église catholique de Hanovre, dans la communion de laquelle il vécut toujours. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, sur des sujets de morale et de politique; la plupart ne sont que des brochures éphémères. Nous ne citerons que les suivants : I. *Événement des plus rares, ou l'histoire du sieur abbé comte de Bucquoy, singulièrement son évasion du Fort-l'Évêque et de la Bastille, avec plusieurs de ses ouvrages, vers et prose, et particulièrement la game des femmes*, 1719. Le titre porte pour épigraphe : *avec mesure ;* l'ouvrage est dédié « au prince le plus » généreux et du cœur le mieux bâti, » de la part de la franchise même ; » avec cette souscription « le plus poli » et cependant le plus sincère, M. de » Buquoi. » On l'a traduit en allemand. II. *Lettre sur l'autorité ;* III. *Pensées sur l'existence de Dieu ;* IV. *de Dieu ; de la vraie et fausse religion* (en vers), Hanovre, 1732, in-8°. V. *l'Antidote à l'effroi de la mort ;* VI. *Préparatifs à l'antidote à l'effroi de la mort*, traduit en allemand (1734, in-4°.), ainsi que le suivant : VII. *le Véritable esprit de la belle gloire ;* VIII. *Essai de méditation sur la mort et sur la gloire*, 1736; IX. *la Force d'esprit, ou la belle mort ; récit de ce qui s'est passé au décès d'Antoine Ulric, duc de Brunswig*, Lunebourg, 1714, in-8°. C. M. P.

BUDDÆUS (Jean-François), théologien-luthérien, né à Anclam, en Poméranie, le 25 juin 1667, fit ses études à Greifswald et à Wittenberg avec une grande distinction, et s'appliqua surtout aux langues orientales, à la théologie et à l'histoire. Les premières thèses qu'il eut à soutenir donnèrent une haute idée de son savoir; les principales furent *De Hungariâ et Transylvaniâ*, en 1686; *De ritibus ecclesiæ latinæ judaicis*, en 1688; *De instrumento morali*, en 1689. Frédéric III, électeur de Brandebourg, l'appela à Halle, en 1693, pour lui donner la chaire de philosophie morale dans l'université de cette ville; il y demeura jusqu'en 1695, qu'il fut nommé professeur de théologie à Jéna où il se rendit, malgré les désirs de l'électeur, qui avait recommandé qu'on ne négligeât rien pour le retenir à Halle. Il remplit sa nouvelle place avec le plus grand succès, entretint avec plusieurs savants étrangers une correspondance régulière, et ne cessa de pu-

blier une foule d'ouvrages utiles pour la théologie et l'histoire. Il contribua beaucoup aux *Acta eruditorum* de Leipzig, et au grand *Dictionnaire historique*, imprimé à Leipzig, 1709, in-fol. Il mourut le 19 novembre 1729, en se rendant à Gotha. Ses principaux ouvrages sont : I. *De peregrinationibus Pythagoræ*, Jéna, 1692, in-4°.; II. *Historia juris naturæ; et synopsis juris naturæ et gentium juxtà disciplinam Ebræorum, cum Vitriarii instit. juris naturæ et gentium*, Jéna, 1695; Leyde, 1711, et Halle, 1717, in-8°.; III. *Dissertationes academicæ de præcipuis stoïcorum in philosophiá morali erroribus*, Jéna, 1696; IV. *Elementa philosophiæ practicæ*, Halle, 1697; V. *Sapientia veterum, hoc est dicta illustriora septem Græciæ sapientum*, ibid., 1699, in-4°.; VI. *Introductio ad historiam philosophiæ Ebræorum*, ibid., 1702, 1720, in-8°.; VII. *Elementa philosophiæ instrumentalis*, 3 vol. in-8°., ibid., 1703, 1705, 1706, 1709, 1710, 1712, 1714, 1716, 1721, 1724, 1727. Cet ouvrage a long-temps servi de manuel aux professeurs de philosophie, en Allemagne. VIII. *Selecta juris naturæ et gentium*, ibid., 1704, in-8°. C'est un recueil de dissertations politiques, qui roulent, pour la plupart, sur des points d'histoire moderne. IX. *Analecta historiæ philosophicæ*, ib., 1706, 1724, in-8°.; X. *Institutiones theologiæ moralis*, Leipzig, 1711, in-4°.; XI. *Historia ecclesiastica Veteris Testamenti*, Halle, 1709, 4 vol. in-4°.; et 1720, 2 vol. in-4°., ouvrage estimé de son temps en Allemagne; XII. *Theses theologicæ de atheismo et superstitione*, Jéna, 1716, in-8°., ouvrage traduit en français à Amsterdam, 1740, in-8°.; XIII. *Institutiones theologicæ dogmaticæ*, Leipzig, 1723, 1724, 1726, in-4°.; XIV. *Historia critica theologicæ dogmaticæ et moralis*, Francfort, 1725, in-4°.; XV. *Compendium historiæ philosophicæ*, Halle, 1731, in-8°.; XVI. *Dissertatio de Ludovico IV, imperatore*, Jéna, 1689, in-4°.; XVII. *Quæstio politica; An alchemistæ sint in republicá tolerandi*, 1702, in-4°., avec figures; XVIII. *Ecclesia apostolica, sive de statu ecclesiæ sub apostolis*, Jéna, 1729, in-8°.; XIX. *Miscellanea sacra*, Jéna, 1727, in-4°. C'est un recueil de savantes dissertations sur des matières ecclésiastiques. Buddæus publia plusieurs dissertations, réunies depuis sous le titre de *Jus Austriacum*, pour défendre les prétentions de la maison d'Autriche sur le royaume d'Espagne, contre le testament de Charles II. (*V.* les *Mémoires* de Niceron, tom. XXI.) — Buddæus (Charles-François), conseiller aulique du prince de Saxe-Gotha, et vice-chancelier à Gotha, fils du précédent, naquit à Halle, en 1695. Il fit ses études à Jéna, et fut nommé, en 1719, avocat de la cour à Weimar. Il fut envoyé à Vienne pour régler des affaires litigieuses, et occupa, à son retour, différents postes importants, tant à la cour de Weimar qu'à celle de Saxe-Gotha. Il mourut à Gotha, le 5 juillet 1753. On a de lui plusieurs ouvrages allemands, parmi lesquels on distingue : I. *Examen d'une opinion de plusieurs philosophes grecs au sujet de l'ame* (*Acta eruditor.*, t. V.) II. *Essai sur le principe d'où découle l'autorité du prince sur l'Eglise*, Halle, 1719, in-8°. L'édition de cet ouvrage, qui a été publiée à Weimar ou à Erfurt en 1737, a été cartonnée. III. *Mémoires sur sa vie, à l'usage de ses enfants*, Gotha, 1748, in-4°. — Buddæus (Augustin), médecin du roi de Prusse, professeur

d'anatomie à Berlin, et membre de l'académie de cette ville, né à Anclam, le 7 août 1695, mort le 25 décembre 1753, exerça la médecine et donna des cours d'anatomie avec succès à Berlin; ses voyages en France, en Hollande et en Angleterre, avaient fort étendu ses connaissances et ses idées; il avait suivi les leçons de Boërhaave, et a laissé, dans les *Miscellanea Berolinensia*, des dissertations intéressantes. On a aussi de lui: *Disp. inaug. de musculorum actione et antagonismo*, Leyde, 1721, in-4°. G—T.

BUDÉ (GUILLAUME), naquit à Paris, en 1467, de Jean Budé, grand-audiencier de France, qui passait pour être fils naturel de Jean Budé, secrétaire du roi Charles VI. Guillaume fit ses premières études à Paris, et son droit à Orléans. Le mauvais goût qui régnait alors dans les écoles, et son penchant pour la dissipation, ne lui permirent de tirer aucun fruit du temps passé dans les universités. Ce ne fut qu'à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans que le désir de s'instruire l'occupa sérieusement; mais comme il marcha sans guide au commencement de sa carrière littéraire, préférant les commentateurs et les interprètes aux textes originaux, il n'aurait pas fait de grands progrès, s'il n'eût senti de bonne heure le besoin de changer de méthode. Sa passion pour l'étude le fit bientôt renoncer à tout ce qui pouvait l'en distraire; elle le jeta même dans un travail si constant qu'il en tomba dangereusement malade, et qu'il contracta de violents maux de tête dont il fut tourmenté le reste de sa vie. Il avait embrassé toutes les sciences, théologie, jurisprudence, architecture, mathématiques; mais c'est principalement par son profond savoir dans le grec qu'il s'acquit la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. Le premier ouvrage qu'il publia fut une traduction de quelques traités attribués à Plutarque, et d'une *Lettre de S. Basile à S. Grégoire de Nazianze*, où il est plus paraphraste que traducteur. Cet essai fut suivi de ses *Annotationes in XXIV libros Pandectarum*, dont il désavoua la première édition de 1508; la meilleure est celle de Vascosan, Paris, 1556, in-fol. Ces notes annoncent une connaissance de l'antiquité qui était alors très rare parmi les jurisconsultes, et Budé est un des premiers qui se soit servi de cette connaissance pour expliquer les lois romaines. De tous ses ouvrages, celui qui lui fit le plus d'honneur est le traité *De asse*, dont la première édition est de 1514, in-fol., Paris, rare: l'édition des Aldes, petit in-4°., 1522, est bonne et recherchée. Il en donna depuis plusieurs autres, et un abrégé en français (Paris, 1522, in-8°.), qui est devenu rare. Ce traité *De asse* est diffus, et souvent difficile à entendre. L'auteur y réduit les monnaies anciennes aux modernes, éclaircit une infinité de passages obscurs des auteurs grecs latins, et dissipe les ténèbres qui couvraient plusieurs points d'antiquité. Léonard Portius lui disputa la gloire d'avoir le premier pénétré dans cette carrière difficile. Il en résulta une querelle savante qui fut un peu vive de la part de Budé; mais Jean Lascaris, ami commun des deux athlètes, les réconcilia. George Agricola se vanta aussi d'avoir traité avant lui le même sujet. Le mérite de Budé n'échappa point au chancelier de Rochefort, qui le présenta à Charles VIII. Louis XII le fit secrétaire du roi, et l'envoya à Rome. François Ier. l'honora de sa familiarité, lui donna une

charge de maître des requêtes, et le nomma maître de la librairie, c'est-à-dire bibliothécaire du roi; enfin, il l'envoya en ambassade auprès de Léon X, qui n'admira pas moins sa vaste érudition que sa capacité dans les affaires. La ville de Paris joignit à toutes ces dignités la charge de prévôt des marchands. Il profita du crédit que lui donnait cette grande faveur pour déterminer efficacement François Ier. à consommer la fondation du collége royal, et pour former, de concert avec Lascaris, la bibliothèque de Fontainebleau. L'embarras des charges dont il était revêtu contrariait son goût pour l'étude; il disait que la libéralité du roi et la bienveillance du peuple de Paris finiraient par faire de lui un ignorant; sa femme, quoiqu'il l'eût rendue mère d'un grand nombre d'enfants, ses parents, ses amis, tout semblait se réunir pour le détourner du commerce des muses. Il avait quitté la cour après la mort de Louis XII; l'ombrage que le chancelier Duprat prit de sa faveur auprès de François Ier. lui fournit l'occasion de se retirer une seconde fois: l'élévation de Poyet, son ami, l'y rappela malgré lui, et ce rappel lui fut fatal. Ayant suivi la cour sur les côtes de Normandie, pendant les chaleurs de l'été, il tomba dangereusement malade, et se fit reporter à Paris, où, dans peu de jours, une fièvre continue le mit au tombeau, le 23 août 1540. Budé s'était permis de censurer les désordres de la cour romaine et les déréglements du clergé. Il avait ordonné par son testament que ses obsèques se fissent sans pompe et pendant la nuit, pour dérober ce triste spectacle à sa nombreuse famille (1). Sa veuve et une partie de ses enfants allèrent, en 1549, faire profession de la nouvelle réforme à Genève; il n'en fallut pas davantage pour rendre sa croyance suspecte aux catholiques ardents. On aurait pu, avec encore plus de fondement, l'accuser d'un zèle outré en sens contraire; car il avait été, en 1529, un des juges qui condamnèrent Berquin au supplice pour cause de religion; et, dans plusieurs de ses écrits, surtout dans son traité *De transitu hellenismi ad christianismum*, dédié, à François Ier. (Paris, Rob. Etienne, 1535, in-12), il s'exprime comme un homme assez prévenu contre les réformateurs, dont il l'exhorte à réprimer les nouveautés: il entend par *hellénisme*, les belles lettres profanes, et y oppose la philosophie chrétienne. Budé joignait, au mérite littéraire, celui d'être un bon citoyen, un chrétien exemplaire, et il jouissait d'une réputation de probité à toute épreuve; ce qui était exprimé par ces deux vers de Juvénal, qu'on lisait encore au commencement du dernier siècle sur la porte de sa maison, dans la rue St.-Martin:

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

On cite, pour preuve de sa grande application à l'étude, que le feu ayant pris à sa maison un jour qu'il était à travailler dans son cabinet, il répondit froidement à ceux qui vinrent le lui annoncer: « Avertissez ma femme; » vous savez que je ne me mêle point » du ménage. » Budé était sujet à avoir de l'humeur; il en mit un peu trop dans une dispute passagère qu'il eut avec Érasme, son ami et son admirateur, qui l'appelait *le Prodige de la France*; mais Erasme, qui pouvait avoir le premier tort, le répara honorablement, en répondant à une lettre fort aigre de Budé: « Quoi que puisse

(1) Nicolas Rapin, dans son testament, rapporté par Dreux du Radier, ordonne à peu près les mêmes dispositions, quoique bon catholique romain.

» dire et faire Budé, Erasme sera tou-» jours son ami, » et en supprimant, dans une nouvelle édition de son *Ciceronianus*, un parallèle entre Badius et Budé, dont ce dernier avait été choqué. Ce démêlé entre les deux plus savants hommes de leur siècle se termina, pour l'honneur des lettres, sans aucune suite fâcheuse. « Je ne suis point » réconcilié avec Budé, écrivait Érasme à Égnatius; je n'ai jamais cessé » un instant de l'aimer. » Il est un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la langue grecque en France, et le premier qui s'y soit occupé de faire des collections de médailles antiques. Toute la France retentit des éloges de Budé. Son éloge funèbre fut prononcé par Ste.-Marthe. Louis Leroi écrivit sa vie, en latin, Paris, 1540, in-4°. Charles Dumoulin l'appelle *doctrinarum omnium splendor*, et Scaliger, *le plus grand grec de l'Europe, un phénix qui ne renaîtra point de ses cendres*. On recueillit tous ses ouvrages en 4 vol. in-fol., Bâle, 1557, rare, avec une longue préface de *Cœlius secundus Curio*. On admire dans tous une vaste érudition et une profonde connaissance de la langue grecque; mais on regrette que, content d'appuyer sa réputation sur des écrits savants et solides, il n'ait pas cherché à l'étendre davantage par des écrits agréables. Son style, en latin comme en français, est énergique, rude, obscur, embarrassé de mots et de phrases grecques. Ces défauts se font encore plus remarquer dans son français que dans son latin. On vante la pureté de style de ses lettres grecques, qui furent, dit-on, admirées des Grecs eux-mêmes. Jacques Tusan les fit imprimer en 1526, avec cinq livres de lettres latines et quelques notes. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on distingue, dans son gros recueil, de savants *Commentaires latins sur la langue grecque*, Paris, Robert Étienne, 1529; id., 1548, in-fol., édition augmentée et recherchée, ouvrage qui suppose une lecture immense, mais où l'on désirerait plus d'ordre et de méthode. On cite encore son *Institution d'un prince*, en français, que Jean de Luxembourg fit imprimer, avec ses propres *annotations*, en 1547, dans son abbaye de la Rivour en Champagne, ouvrage rare, quoiqu'il y en ait eu trois ou quatre éditions, et qui ne se trouve pas dans la collection de ses œuvres. Le 5e. volume de la collection de l'académie des belles-lettres contient des *Mémoires pour la vie de Guillaume Budé*, par Boivin. — Louis et Jean Budé, ses fils, qui, à l'exemple de leur mère, s'étaient faits calvinistes, cultivèrent les lettres avec quelque succès. Louis Budé publia, un an avant sa mort, le *Psautier traduit de l'hébreu en français*, Genève, 1551, in-8°. Il était professeur des langues orientales. Jean Budé fut envoyé, en 1558, avec Farel et Bèze auprès des princes d'Allemagne, pour traiter des affaires des calvinistes de France. Il se chargea de faire bâtir le collége de Genève, et il traduisit en français, avec Charles de Jonvillers, les *Leçons de Jehan Calvin sur Daniel*, Genève, 1552, in-folio. Cette famille existe encore à Genève.

T—D.

BUDÉE (Guillaume), médecin né à Halberstadt, mort en 1625, fit ses études à Bâle, y obtint, en 1592, le grade de docteur, et devint ensuite médecin ordinaire du duc de Brunswick-Lunebourg. Il s'est occupé avec soin de recherches historiques, mais les ouvrages qu'il a publiés sur ce sujet ont été tirés à un si petit nombre d'exemplaires, ou sont devenus si ra-

res, que les érudits les recherchent maintenant comme de précieuses reliques. Les principaux sont : I. *Chronicon quoddam Halberstad. episcoporum*. Budée fit imprimer cette chronique, de trente-deux pages in-4°., par le moyen d'une imprimerie qu'il avait chez lui ; elle n'a jamais été mise en vente. II. *Vita Alberti II, episcopi XXIX Halberstad.* La première partie de cette vie, imprimée à Halberstadt, 1624, in-4°. de cent soixante-treize pages, va de 1324 jusqu'en 1339 ; la seconde partie, qui devait aller jusqu'en 1358, n'a pas été publiée. III. Θανατολογια, *seu Dynastæ hujus sæculi*. Leuckfeld a fait réimprimer ce petit traité dans sa *Collectio scriptorum rerum germanicarum*, Francfort, 1707, in-fol. Budée avait composé plusieurs autres petits ouvrages de chronologie et d'histoire, dont les feuilles manuscrites furent perdues ou brûlées lors de la prise d'Halberstadt. IV. *Familia et patrimonium B. Stephani Halberstad.*, 1615, in-4°., six feuilles ; V. *Chronologiæ centuria prima*, trois feuilles ; VI. *Series imperator. roman.*, etc., deux feuilles ; etc., — Un autre médecin du même nom fut reçu docteur à Paris en 1520, nommé professeur en 1524, et se retira à Orléans, sa patrie, en 1553. Il est l'auteur du traité *De curandis articularibus morbis*, Paris, 1539. G—T.

BUDEL, ou BUDELIUS (RENÉ), jurisconsulte, né à Ruremonde dans le 16e. siècle, obtint la charge de directeur des monnaies du duc de Bavière et des électeurs ecclésiastiques ; il a laissé une preuve de l'étendue de son savoir dans un ouvrage devenu très rare, intitulé : *De monetis et re nummariâ libri duo : his accesserunt tractatus varii atque utiles tam veterum quàm neotericorum authorum*, Cologne, 1591, in-4°. W—S.

BUDER (CHRISTIAN-GOTTLIEB), conseiller aulique et professeur de droit à Jéna, né à Kittlitz, dans la haute Lusace, le 29 octobre 1693, fit ses études à Leipzig et à Jéna, où il obtint, en 1734, la chaire de jurisprudence, qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, survenue le 9 décembre 1763. C'était un savant d'une grande érudition, et qui a laissé un grand nombre de travaux historiques non moins utiles qu'étendus ; les principaux sont : I. *Bibliotheca juris Struviana adaucta*, Jéna, 1720, in-8°. ; réimprimée en 1725, 1743, 1756, in-8°. L'édition de 1743, qui est la 7e., est fort augmentée ; II. *Vitæ clarissimorum Jurisconsultorum selectæ*, ibid., 1722, in-8°. ; III. *Tableau abrégé de l'histoire moderne de l'empire, depuis 1714 jusqu'en 1730*, ibid., 1730, in-8°., 1731, 1740, 1748 ; en allemand, ainsi que le suivant : IV. *Recueil utile d'écrits non imprimés, de pièces justificatives, de documents, de lettres*, etc., *relatifs à l'histoire du droit naturel et public de l'Allemagne, avec des notes*, Francfort et Leipzig, 1735, in-8°. ; V. *Bibliotheca historica selecta in suas classes distributa, cujus primas lineas duxit B. G. Struvius, emendavit et copiosè locupletavit C. G. Buder*, etc., 2 vol. in-8°., Leipzig, 1740. C'est une édition considérablement augmentée de la *Bibliothèque historique* de Struvius. On y trouve de grands détails sur l'Allemagne. Cet ouvrage, indispensable pour ceux qui veulent étudier l'histoire, a été refondu et complété par Mr. Meusel, qui l'a porté à 11 vol. grand in-8°., Leipzig, 1782 et suiv. VI. *Amœnitates juris feudalis*, etc., Jéna, 1741, in-4°. ;

VII. *Opuscula quibus selectiora juris publici, feudalis, ecclesiastici Germanici et historiæ patriæ ac literariæ argumenta exhibentur*, Jéna, 1745, in-8°.; VIII. *Bibliotheca scriptorum rerum Germanicarum easdem universim illustrantium*, placée en tête du *Corpus hist. Germ.* de Struve, Jéna, 1730, in-fol.; et 1753, in-fol.; ouvrage très estimable pour la méthode et l'exactitude des recherches. On a aussi de Buder un grand nombre de dissertations. (*Voy.* sa vie écrite par J. Chr. Fischer, sous ce titre : *Memoria divis manibus C. G. Buderi dicata*, Jéna, 1777, in-8°.) G—T.

BUDES (SILVESTRE), seigneur d'Uzel, en Bretagne, était parent de du Guesclin. Il fit ses premières armes sous ce héros, combattit près de lui sous Charles de Blois, à la journée d'Auray, le suivit en Espagne, et porta sa bannière aux batailles de Navarette et de Montiel. Budes, de retour en France, avec une grande réputation de valeur, continuait à servir glorieusement son pays contre les Anglais, lorsqu'il fut appelé en Italie, par le pape Grégoire XI, auquel il conduisit six mille Bretons, dont il partageait le commandement avec Jean de Malestriot, son frère d'armes. Ces braves chevaliers s'ouvrirent les passages du Piémont par la force des armes, et ce secours, moins recommandable par le nombre des combattants que par leur courage, rétablit bientôt les affaires du pape en Italie. Grégoire mourut peu de temps après, et laissa deux compétiteurs ambitieux se disputer la chaire pontificale. Silvestre accourut auprès de Clément VII, reconnu par la France, et tomba rudement sur les troupes d'Urbain VI, pour qui tenait la majeure partie de l'Italie. Ce fut sans doute vers ce temps que Budes fut nommé lieutenant-général et gonfalonier des armées de l'Eglise. Il prit les villes de Viterbe et d'Anagni, et, pour nous servir des expressions naïves de d'Argentré, « le pape Urbain s'en irrita fort et » damnoit et excommunioit les Bre- » tons tant qu'il pouvoit, et l'autre » (le pape Clément) les absolvoit. » Ces armes spirituelles n'arrêtèrent point l'impétuosité de Silvestre; il marcha droit à Rome. Le peuple sortit à la hâte pour en défendre les approches; mais le chevalier breton, malgré l'inégalité du nombre, chargea si rudement cette foule peu aguerrie, qu'en un moment, il la mit dans le plus grand désordre, et poursuivit les fuyards avec une telle chaleur, qu'il entra pêle-mêle avec eux dans Rome, et s'empara du château St.-Ange, où il laissa environ cent cinquante soldats. Pendant près d'un an, cette petite garnison causa beaucoup de mal aux Romains, qui ne purent jamais venir à bout de la déloger; mais enfin le défaut de vivres et de munitions fit ce que la force n'avait pu faire, et le pape Urbain, pour se débarrasser d'un voisinage aussi incommode, accorda à ces braves aventuriers une excellente composition. L'évacuation du château St.-Ange eut lieu pendant l'absence de Silvestre Budes, qui tenait alors la campagne, et qui n'approuva nullement la capitulation. Un jour, il eut avis, par ses espions, que les premiers de la ville devaient s'assembler au Capitole; il forme aussitôt le projet de les surprendre, marche en toute hâte sur Rome, par des routes détournées, arrive aux portes du Capitole au moment où le conseil se séparait, tombe comme la foudre sur cette foule composée de tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus grand dans la ville, et en fait

un horrible carnage. Après une expédition aussi hardie, il reprit promptement le chemin par lequel il était venu; mais il fut rencontré par Jean Aucut, capitaine anglais, qui tenait pour Urbain. Cette rencontre ne fut pas heureuse; Silvestre fut défait, pris et conduit au pape, dont il avait à craindre le caractère vindicatif et cruel. Cependant, soit admiration pour la valeur de son prisonnier, soit dans l'espérance de détacher un tel défenseur du parti de son antagoniste, Urbain traita Budes avec bonté, et le renvoya libre, moyennant une faible rançon. Ce trait de générosité devint fatal au chevalier breton. De retour à Avignon, le pape Clément l'accusa d'intelligence avec son ennemi, lui reprochant comme un crime d'être sorti à si bon marché des prisons de Rome. Malheureusement pour Budes, le cardinal d'Amiens, prélat détesté en France pour ses déprédations, se trouvait alors à Avignon. Il n'avait pas oublié que, quelques années auparavant, traversant la Romagne avec une nombreuse suite de mulets, chargés de vaisselle d'or et d'argent, Silvestre Budes s'était trouvé sur son chemin, et que ce guerrier, ne sachant alors où prendre la solde due à ses gens, leur avait laissé piller les trésors qui se présentaient si à propos. Le cardinal réunit donc ses griefs aux soupçons du pape, et fit condamner le malheureux Budes à avoir la tête tranchée. Cette sentence fut exécutée à Mâcon, vers le mois de janvier 1379.
S—s.

BUDES (Jean-Baptiste). *Voyez* Guébriant.

BUDGELL (Eustache), écrivain anglais, d'une ancienne famille du comté de Devon, naquit vers l'an 1685, à St.-Thomas, près d'Exeter. Après avoir fait ses études à Oxford, il alla à Londres pour y étudier le droit, que lui firent bientôt négliger le goût de la littérature et celui des plaisirs de la société, où son esprit et ses talents le firent accueillir avec distinction. Addison, son proche parent, nommé secrétaire d'état en Irlande, l'y amena en 1710. Budgell travailla avec Addison et Steele, au *Tatler*. Toutes les lettres signées X, dans le *Spectateur*, sont de lui, et l'on assure qu'il a entièrement composé, avec Addison, le 8e. volume de cet ouvrage. Cependant, Johnson prétend que les articles attribués à Budgell ont été, sinon faits, du moins refaits par Addison, dont on y reconnaît en effet la manière. Budgell a aussi travaillé au *Guardian*; mais on ne sait pas quels articles lui appartiennent. Il publia en 1714 une traduction des *Caractères de Theophraste*. Soutenu dans le monde par l'estime et le crédit d'Addison, Budgell se trouvait placé parmi les hommes les plus considérés. Son esprit le faisait rechercher, et sa vanité, égale au moins à son esprit, rarement choquée dans une situation si avantageuse, se faisait rarement sentir d'une manière marquante. Il avait rempli honorablement plusieurs places dans l'administration, s'était distingué comme orateur dans le parlement d'Irlande, et avait été nommé en 1717 contrôleur-général des revenus de ce royaume; mais le duc de Bolton, nommé, cette même année, vice-roi d'Irlande, ayant donné à Budgell quelque sujet de mécontentement, celui-ci s'en vengea par une violente satire qui lui coûta sa place. Il revint en Angleterre, se plaignant hautement, et, malgré les efforts de ses amis pour l'empêcher d'envenimer les choses, il commença à écrire contre le ministère. La mort d'Addison, arrivée à cette époque (1719), le privant à

la fois de son soutien et de son guide, Budgell se trouva abandonné à sa mauvaise fortune et à son mauvais génie. Il perdit, dans la désastreuse spéculation de la mer du Sud, 20,000 liv. st. de son patrimoine; le reste fut consumé en efforts inutiles pour entrer au parlement. De ce moment, libelliste sans crédit, homme de parti sans conséquence, occupé sans cesse à se défendre contre ses créanciers, et à suivre des procès, Budgell perdit toute considération; sa probité devint même suspecte. Le docteur Tindall, son ami, lui ayant légué une somme de 2000 liv. st., Budgell, qui avait assisté au testament, fut accusé d'y avoir introduit cet article. Le legs fut annulé, et Pope a conservé l'opinion de la falsification, dans ces mots d'une de ses épîtres : « Que Budgell écrive » tout ce qui lui plaira, excepté mon » testament. » Mais Pope était en querelle avec Budgell, et l'auteur de la *Dunciade* peut, en ce genre, n'être pas regardé comme une autorité. Enfin, dénué de toute ressource, incapable de supporter une existence, autrefois si brillante, Budgell résolut de mettre fin à ses peines. Ayant rempli ses poches de pierres, il prit un bateau sur la Tamise, se fit conduire au milieu de la rivière, et s'y précipita, sans qu'il fut possible de le sauver. On trouva sur son bureau un papier sur lequel il avait écrit : « Ce que » Caton a fait, et ce qu'Addison ap- » prouve, ne peut être mal. » Il laissa une fille naturelle, à qui il avait inutilement essayé de faire partager sa résolution, et qui entra quelques années après au théâtre de Drury-Lane. Budgell a publié, entre autres pamphlets politiques, une feuille intitulée l'*Abeille*, qui paraissait toutes les semaines, et qu'il continua pendant deux ans. On a aussi de lui des *Mémoires de la famille de Boyle*, 1737, in-8°. C'était un écrivain peu profond, mais spirituel et élégant. S—D.

BUDNEE, ou BUDNY (SIMON), en latin *Budnœus*, disciple de Servet, chef d'une des sectes d'unitaires sorties du sein de la réforme, naquit en Mazovie, fut ministre à Klécenie, sous la protection du prince de Radziwil, puis à Lost, sous celle de Jean Kiszka. La rigueur avec laquelle il poussa les principes de Lélie Socin jusque dans leurs dernières conséquences, le jeta dans des nouveautés qui le firent regarder comme le chef des demi-judaïsans, ou ébionites de Lithuanie. Il changea l'ordre des faits évangéliques, altéra, corrompit divers passages du nouveau Testament, afin de pouvoir appliquer les uns et les autres à son systême. Il ne se borna pas, comme les sociniens, à nier la divinité de Jésus-Christ et celle du St.-Esprit; il soutint encore qu'il n'y avait eu rien de merveilleux dans la naissance de Jésus-Christ, qu'il était venu au monde comme les autres hommes, par la voie ordinaire de la nature. Il en concluait qu'on ne devait ni l'adorer, ni l'invoquer, ni lui rendre aucun culte. Le talent de la parole, qu'il possédait à un degré éminent, lui servit à se faire de nombreux prosélytes dans la Lithuanie, dans la Pologne russe, dans la Prusse et ailleurs. Pour arrêter cette contagion, on l'excommunia avec ses disciples, et on le déposa du ministère dans le synode de Luclan, en 1582. Devenu plus circonspect, par la crainte qu'on n'usât encore d'une plus grande rigueur, et peut-être par celle de mourir de faim, il abjura les erreurs qui le divisaient des pinczoviens, et se réunit à eux, c'est-à-dire, que de juif il devint arien ou socinien. Ses ouvrages imprimés sont :

I. *Libellus de duabus naturis in Christo*, auquel est joint un autre petit livre intitulé : *Brevis demonstratio quod Christus non sit Deus ;* II. *Apologia Polonica ;* III. une *Traduction polonaise de l'ancien et du nouveau Testament*, faite sur les textes originaux, imprimée à Zaslaw, 1572, in-4°., très rare. Le nouveau *Testament* a été imprimé séparément à Leszko, 1574, in-8°. Il avait d'abord commencé cette traduction en société avec Mathias Kawaczyn, mais n'étant pas satisfait du résultat, il recommença seul le travail d'après les textes originaux, et le termina en dix ans. IV. *Refutatio argumentorum M. Ezechevicii*, pour prouver, contre les dialogues de ce dernier, qu'il est permis à un chrétien de remplir des emplois politiques, Leszko, 1574. La secte des budnéens survécut à son auteur. (*Voy.* DAVIDI et Jacques PALÉOLOGUE). T—D.

BUDOWEZ (VENCESLAS), baron de Budowa et conseiller impérial, naquit en Bohême vers 1551, de parents calvinistes, distingués par le rang et les emplois dont ils jouissaient. Venceslas, après avoir terminé ses études d'une manière brillante, voyagea en Allemagne et dans les états voisins, sous la conduite d'un précepteur habile. De retour dans sa famille, il se maria, et se retira dans une de ses terres, annonçant son projet de se livrer entièrement à l'administration de ses biens et à l'éducation de ses enfants ; mais il avait puisé parmi les théologiens de sa communion le goût de la dispute, et il ne put maîtriser son désir de se faire, par ce moyen, une réputation. Le premier ouvrage qui attira sur lui l'attention fut une traduction en langue bohémienne de l'*Anti-Alcoran*, de Bernard Perez de Chircone, prêtre espagnol. De toutes ses productions, celle qui malheureusement le fit connaître davantage est une espèce d'abrégé d'histoire universelle qu'il publia sous ce titre singulier : *Circulus horologii lunaris ac solaris, seu de variis ecclesiæ et mundi mutationibus*, Hanau, 1616, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel il laissa échapper plusieurs traits sanglants contre l'Église romaine, lui fit des ennemis puissants parmi les jésuites. Il s'engagea entre eux et Budowez une lutte dans laquelle, loin de convenir de ses torts, il les aggrava par sa fierté. Budowez fut enfin dénoncé aux magistrats, sous le prétexte que ses déclamations pouvaient occasionner des troubles. Arrêté et mis en prison en 1621, il fut condamné à mort, à l'âge de soixante-dix ans. On trouve le récit de sa mort et des circonstances qui l'accompagnèrent dans l'*Historia persecutionum ecclesiæ Bohemicæ*, in-12, 1648.

W—S.

BUEIL (JEAN DE), 5e. du nom, comte de Sancerre, fils de Jean, chambellan de Charles VI, tué, en 1415, à la bataille d'Azincourt, commença à se faire connaître sous Charles VII, en 1427, par l'attaque de la ville du Mans. Il se trouva en 1428 associé à la gloire de la Pucelle et des libérateurs d'Orléans, accompagna, l'année suivante, le roi Charles VII à son sacre de Reims, et fut fait chevalier en 1433, après le combat livré aux Anglais pour leur faire lever le siége de St.-Célerin, où il commandait l'aile droite de l'armée du connétable de Richemont. En 1438, il fut fait capitaine de cent hommes d'armes. Il combattit les Anglais en Normandie et dans le Maine, prit d'assaut la ville de Ste.-Susanne, se trouva au siége de Pontoise, à ceux de Rouen, de Montivilliers, de Caen

et de Cherbourg, en 1450. Le roi lui donna alors la charge d'amiral de France. En 1453, il conduisit sur les côtes de Guienne une armée navale, et se signala à la bataille de Castillon dans le Médoc. Il fut surnommé *le fléau des Anglais*. Ses services n'empêchèrent pas le roi Louis XI, qui n'avait pas hérité de la reconnaissance de son père, d'ôter au sire de Büeil la dignité d'amiral, et de mettre à sa place le sire de Montauban. La guerre dite du *bien public* éclata en 1463, et le sire de Büeil se joignit au comte de Charolais, avec les ducs de Berri, de Bretagne et autres mécontents. Il paraît cependant que, par justice ou par politique, l'adroit monarque rendit ses bonnes grâces au sire de Büeil, injustement dépouillé; car, en 1464, il lui confirma le don fait par son père de la ville et vicomté de Carentan, et il le nomma chevalier de St.-Michel lors de l'institution de cet ordre, en 1469. Büeil vivait encore en 1474. S—Y.

BUELLIUS. *Voy.* Buil.

BUFFALMACCO, plus célèbre par ses facéties et ses bons mots, recueillis par Boccace et Sacchetti, que par ses peintures. Son vrai nom était *Buonamico di Cristofano*. Il était élève d'André Tafi; mais il abandonna la manière sèche et timide de son maître, pour prendre celle du Giotto; néanmoins, son talent avait de l'originalité, et il travaillait avec une grande facilité quand il voulait s'en donner la peine, ce qui lui arrivait rarement. Les meilleurs de ses tableaux ont péri, et il n'en reste qu'à Arezzo et à Pise; ceux de Campo Santo sont les mieux conservés. Il écrivit au bas de l'une de ces compositions un sonnet qui vaut mieux que la peinture, et qui fait regretter qu'il ne se soit pas de préférence adonné à la poésie. On lui a attribué, mal à propos, le tableau où l'on voit une femme qui, par modestie, met sa main devant les yeux; mais ses doigts sont si écartés, qu'on juge que c'est pour mieux voir. Cette figure a donné lieu à un proverbe; il s'applique à une personne qui n'est modeste qu'en apparence: c'est, dit-on, la *Vergognosa di Campo Santo*. Il ne faut point chercher dans les ouvrages de Buffalmacco un autre style que celui du Giotto, qui est maigre dans le dessin, cru dans la couleur, pauvre d'expression; ses têtes de femme sont remarquables par leur laideur, et surtout par la grandeur de leurs bouches: quelques-unes de ces figures ont cependant une expression assez juste dans les traits et dans le mouvement du corps. On raconte à ce sujet qu'un nommé *Bruno di Giovanni*, peintre fort médiocre, ne pouvant donner autant d'expression à ses personnages, consulta Buffalmacco, qui lui conseilla d'y suppléer en faisant sortir de leur bouche des paroles qui exprimeraient leurs sentiments. Bruno prit à la lettre cette plaisanterie, écrivit les demandes et les réponses, et cette idée, toute bizarre qu'elle était, eut un grand succès et fut imitée assez longtemps. Ce Bruno et un certain Nello di Dino, compagnons de Buffalmacco, étaient de moitié dans les tours qu'il jouait au crédule Calandrino, autre peintre de ce temps, et que Boccace a racontés si plaisamment: nous y renvoyons nos lecteurs, nous bornant à rapporter une anecdote moins connue. Buffalmacco ayant été appelé à Arezzo, l'évêque le fit travailler, et lui ordonna de peindre sur la façade de son palais un aigle qui terrasse un lion; l'artiste, qui sentit l'amertume de cette allusion, relative à la rivalité des deux républiques de Florence et d'Arezzo, ne voulant pas donner le des-

sous au lion de Florence, le peignit, au contraire, étouffant l'aigle arétin. Il avait dérobé cette peinture aux regards, sous prétexte de travailler avec plus de recueillement; mais à peine fut-elle achevée, qu'il s'échappa d'Arezzo et retourna dans sa patrie. Ne le voyant pas revenir, le prélat fit découvrir le tableau. Furieux d'avoir été joué, il mit à prix la tête de Buffalmacco; mais, bientôt, reconnaissant qu'il avait agi en homme d'honneur, il eut le bon esprit de lui pardonner, et même il lui procura d'autres travaux. Après avoir habité tour à tour Rome et plusieurs autres villes d'Italie, Buffalmacco revint à Florence aussi pauvre qu'il en était parti. Il était généreux et obligeant. Devenu vieux et infirme, il entra à l'hôpital de Florence, et y mourut à soixante-dix-huit ans, en 1340. C—n.

BUFFARD (Gabriel-Charles), ancien recteur de l'université de Caen, chanoine de Bayeux, où il était né en 1683. Son opposition à la bulle *Unigenitus* l'exposa à la persécution. Il fut privé de sa chaire, exclus de l'université, et exilé hors du diocèse par lettre de cachet; en 1722. Retiré à Paris, il fut mis à la Bastille, exilé à Auxerre; remis à la Bastille, d'où il sortit par le crédit du cardinal de Gesvres, dont il était le conseil; depuis ce temps, il vécut dans la retraite, partageant son loisir entre l'étude et la prière, formant des jeunes gens à l'étude du droit canonique, donnant des consultations, dont quelques-unes sont imprimées. C'est au milieu de ces occupations qu'il mourut à Paris, le 3 décembre 1763. On a de lui : I. une traduction française de la *Défense de la déclaration du Clergé de* 1682, par Bossuet, avec le latin à côté, 1735, in-4°. Cette traduction, faite d'après l'édition de 1730, donnée sur une copie défectueuse, mutilée en cent endroits, remplie de fautes qui la défigurent entièrement, ne contient que les trois premiers livres qui forment l'appendix dans l'édition de 1745 et les trois premiers livres du reste de l'ouvrage. Ce premier volume ayant été saisi, le traducteur ne voulut pas publier la suite. II. *Essai de dissertations pour faire voir l'inutilité des nouveaux Formulaires*, 1738, in-4°. T—d.

BUFFIER (Claude) naquit en Pologne, d'une famille française, le 25 mai 1661, fut élevé à Rouen où ses parents étaient venus se fixer, et entra chez les jésuites en 1679. Pendant qu'il professait la théologie dans sa nouvelle patrie, il lança dans le public une brochure contre les sujets de conférences ecclésiastiques que Colbert, archevêque de Rouen, avait proposés à ses curés. Le prélat condamna la brochure, qui contenait quelques propositions de morale peu exactes, par une lettre pastorale du 28 mars 1697. Le P. Buffier, n'ayant pas voulu se rétracter, fit le voyage de Rome, d'où, après un séjour de quatre mois, il revint à Paris, fut associé au *Journal de Trévoux*, publia un grand nombre d'ouvrages qui annoncent un écrivain habile, élégant, rempli d'esprit et d'instruction. Il finit ses jours dans cette ville, le 17 mai 1737. Le P. Buffier a publié : I. *Cours des sciences sur des principes nouveaux et simples, pour former le langage, le cœur et l'esprit*, Paris, 1732, in-fol. Ce recueil très estimé contient : *Grammaire française sur un plan nouveau*, qui avait déjà eu plusieurs éditions (Paris, 1709, in-12; ib., 1714, augmentée), et dont ceux qui ont écrit depuis sur le même sujet ont beaucoup profité; des *Traités philosophiques et pratiques de*

l'éloquence et de la poésie, (publiés en 1728, 2 vol. in-12); il y a beaucoup de raisonnements métaphysiques; *Traité des premières vérités et de la source de nos jugements*; l'auteur a l'art d'y bien développer les idées abstraites; *Des vérités de conséquence*, déjà publié en 1714, sous ce titre: *les Principes du raisonement exposés en deux logiques nouvèles; Éléments de métaphysique*, qui avaient paru en 1725; *Examen des préjugés vulgaires, pour disposer l'esprit à juger sainement de tout*, 1704, in-12; *Traité de la société civile*, où l'on a relevé quelques maximes qui paraissent peu conformes à la sincérité chrétienne; *Exposition des vérités les plus sensibles de la véritable religion*, Paris, 1732, in-12; *Discours sur l'étude et la marche des sciences*, et sept Dissertations sur divers sujets. On trouve, dans plusieurs articles de la première Encyclopédie, des pages entières littéralement copiées du cours des sciences, sans qu'il soit jamais cité. II. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre et retenir la chronologie, l'histoire et la géographie*, Paris, 1701 à 1715, 4 v. in-12. Pour fixer dans la mémoire les noms propres, l'ordre et la date des faits, le P. Buffier y emploie le secours de la méthode des vers techniques, dont MM. de Port-Royal se servaient avec succès dans l'étude des langues anciennes. Cet ouvrage a été souvent réimprimé : la Géographie, surtout, a continué d'être presque exclusivement enseignée dans les colléges des jésuites jusqu'à leur suppression. Pingré en a donné une 11ᵉ. édition, 1781, in-12; l'édition de Liége, 1786, a de nouvelles cartes. III. Quelques ouvrages historiques: *Introduction à l'histoire des maisons souveraines de l'Europe*, 1717, 3 vol. in-12, peu exact; le 3ᵉ. vol. sert d'*errata* aux deux premiers; *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, par demandes et par réponses, Paris, 1704, in-12; il y suit partout l'histoire de Mariana; *Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples, contenant les aventures et les conquêtes des princes normands qui l'ont établi*, 1701, in-12; traduit en italien par Fr. de Rosa, jésuite, Naples, 1707, in-12. IV. Plusieurs traités de religion et de piété : *Vérités consolantes du Christianisme*, 1718, in-16; *Pratique des devoirs des curés*, traduit de l'italien du P. Segneri, Lyon, 1702, in-12; *le Véritable Esprit du saint emploi des fêtes solemnelles*, Paris, 1712, in-12; *Exercices de piété*, souvent réimprimés; *Sentiments chrétiens sur les principales vérités de la religion*, en prose, vers et gravures, Paris, 1718, in-16; *Vie du comte Louis de Sales, frère de S. François*, 1708, in-12; *Vie de l'abbé du Val-Richer*, 1696, in-12; *Vie de l'Hermite de Compiègne*, 1692 et 1737, in-12. Cet ermite, nommé *Réné Va*, avait été capitaine de cavalerie, et, après s'être retiré du service, il mena pendant trente-cinq ans une vie pénitente dans la forêt de Compiègne, et y mourut en 1691, à soixante-quatorze ans. (*V.* pour plus de détail sur les nombreux ouvrages du P. Buffier, le *Journal de Verdun*, novembre 1737, et surtout le *Moréri* de 1759.) T—D.

BUFFON (GEORGES-LOUIS LECLERC, si connu sous le nom de comte DE), l'un des plus célèbres naturalistes, et des plus grands écrivains du 18ᵉ. siècle, naquit à Montbar en Bourgogne, le 7 septembre 1707. Son père, Benjamin Leclerc, conseiller au parlement de sa province, jouissait d'une fortune qui lui

permit, après avoir donné à ses enfants une première éducation très soignée, de leur laisser une liberté entière pour le choix des occupations de leur vie. Le hasard lia le jeune Buffon, à Dijon, avec un anglais de son âge (le jeune duc de Kingston), dont le gouverneur, homme instruit, lui inspira le goût des sciences. Ils voyagèrent ensemble en France et en Italie; Buffon passa ensuite quelques mois en Angleterre. Pour se perfectionner dans l'étude de l'anglais, sans négliger celle des sciences, il traduisit deux ouvrages célèbres, mais de genres bien différents : la *Statique des végétaux*, de Hales, et le *Traité des Fluxions*, de Newton. Ces traductions, et les préfaces qu'il y ajouta, furent les premiers écrits qui le firent connaître du public. Dans ses propres travaux, il parut aussi, pendant quelque temps, disposé à cultiver à la fois et presque également la géométrie, la physique et l'économie rurale, et il fit, sur ces divers sujets, des recherches qu'il présenta successivement à l'académie des sciences, dont il avait été nommé membre dès 1733. Les plus importantes de ces recherches furent la construction d'un miroir dans le genre de celui d'Archimède, pour incendier les corps à de grandes distances, et des expériences sur la force des bois, et sur les moyens de l'augmenter, principalement en écorçant les arbres quelque temps avant de les abattre. Buffon, dans ces premières années, n'était animé que d'un désir vague d'instruction et de gloire; sa nomination à la place d'intendant du jardin du Roi donna une direction fixe à ses idées, et lui ouvrit la carrière où il s'est immortalisé. Son ami Dufay occupait cette place, et commençait à tirer l'établissement de l'abandon où l'avaient trop souvent laissé les premiers médecins du roi, qui en avaient toujours été chargés avant lui. Frappé, en 1739, d'une maladie mortelle, il écrivit au ministre que Buffon seul lui paraissait capable de suivre ses projets; Buffon lui succéda, et, dès cet instant, il calcula tout ce qu'il pouvait faire, en même temps qu'il eut le bon esprit de sentir de quels genres de secours il aurait besoin. Jusqu'à lui l'histoire de la nature n'avait été écrite avec étendue que par des compilateurs sans talent; les autres ouvrages généraux n'offraient que de sèches nomenclatures. Il existait des observations excellentes, et en grand nombre, mais toutes sur des objets particuliers. Buffon conçut le projet de réunir au plan vaste et à l'éloquence de Pline, aux vues profondes d'Aristote, l'exactitude et le détail des observations des modernes. Il se sentait la force de tête propre à embrasser ce vaste ensemble, et l'imagination nécessaire pour le peindre; mais il n'avait ni la patience, ni les organes physiques convenables pour observer et pour décrire des objets si nombreux et souvent si minutieux. Il s'attacha un de ses compatriotes, Daubenton, en qui il avait reconnu dès l'enfance les qualités qui lui manquaient à lui-même, et, après dix années d'un travail opiniâtre, ces deux amis firent paraître les trois premiers volumes de l'histoire naturelle. Ils en publièrent ainsi en commun, depuis 1749 jusqu'en 1767, les quinze premiers volumes, qui traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme, et de celle des quadrupèdes vivipares. Tous les morceaux d'éclat, toutes les théories générales, la peinture des mœurs des animaux, ou des grands phénomènes de la nature, sont de Buffon. Daubenton se borne au rôle

modeste et accessoire de descripteur des formes et de l'anatomie (*Voyez* DAUBENTON). Les neuf volumes suivants, qui parurent depuis 1770 jusqu'à 1783, contiennent l'Histoire des oiseaux; Daubenton refusa d'y continuer ses soins, parce que Buffon avait permis au libraire Panckouke de faire une édition de l'*Histoire des quadrupèdes*, dont toute la partie descriptive et anatomique avait été retranchée. En conséquence, la forme de l'ouvrage changea; des descriptions peu détaillées et presque sans anatomie furent incorporées aux articles historiques, dont une partie fut rédigée en entier par deux amis de Buffon; d'abord par Guéneau de Montbeillard, qui parvint, en quelques endroits, à imiter son style, bien qu'il tombe de temps en temps dans l'affectation, et en dernier lieu, par l'abbé Bexon, quand Guéneau, ennuyé des oiseaux, s'occupa des insectes. Buffon a publié seul les cinq volumes des minéraux, depuis 1783 jusqu'à 1788. Les sept volumes de supplément, dont le dernier n'a paru qu'après sa mort, en 1789, sont composés, presque en totalité, d'articles détachés et relatifs aux trois parties principales du grand corps d'ouvrage. Les deux premiers, de 1774 et 1775, contiennent diverses expériences de Buffon sur les minéraux, et les mémoires qu'il avait présentés à l'académie des sciences sur le fer, sur les bois, etc., etc.; le quatrième, de 1777, donne beaucoup de détails sur l'histoire de l'homme; le troisième, de 1776; le sixième, de 1782, et le septième, regardent les quadrupèdes; mais le cinquième, de 1778, est un ouvrage à part, le plus célèbre de tous ceux de Buffon: ses *Époques de la nature*, où il présente dans un style vraiment sublime, et avec une force de talent faite pour subjuguer, une deuxième théorie de la terre, assez différente de celle qu'il avait tracée dans ses premiers volumes, quoiqu'il n'ait d'abord l'air que de vouloir défendre et développer celle-ci. Ce grand travail, dont Buffon s'occupa sans relâche pendant cinquante ans, ne forme cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé; et quoique M. le comte de Lacépède ait poursuivi ce plan avec gloire dans les histoires des cétacées, des reptiles et des poissons, il reste encore à faire tout ce qui regarde les animaux sans vertèbres et les végétaux. Il n'y a qu'une opinion sur Buffon (1), considéré comme écrivain: pour l'élévation du point de

(1) Voltaire faisait allusion à Buffon dans ce vers:

Dans un style empoulé parlez-nous de physique.

On citait un jour devant Voltaire l'*Histoire naturelle*: « Pas si naturelle, dit-il. » On a bien justifié Buffon du reproche d'enflure et d'affectation que renferment ce vers et cette saillie. Le jugement de Voltaire pouvait être un peu suspect, non d'envie, comme on l'a prétendu, mais de ressentiment. Pour avoir soutenu que les bancs de coquillages découverts au sommet des Alpes n'étaient autre chose que des coquilles détachées du chaperon ou du collet des pèlerins qui allaient à Rome, il s'était attiré des railleries fort piquantes de la part de Buffon; il les lui rendit, en se moquant de la terre qui n'était qu'une éclaboussure du soleil, des moules organiques intérieurs, et enfin du style de l'*Histoire naturelle*. On persuada facilement à ces deux grands écrivains de se réconcilier. Buffon ayant envoyé une nouvelle édition de ses œuvres à Voltaire, celui-ci lui écrivit une lettre de remercîment fort aimable, où il lui parlait de son prédécesseur *Archimède premier*. Buffon répondit qu'on ne dirait jamais *Voltaire second*, et cet échange de politesse mit fin à tout démêlé entre eux. « Je ne veux pas, disait Voltaire, rester brouillé avec M. de Buffon pour » des coquilles. » D'Alembert, qu'on ne peut comparer à Voltaire pour le goût, et qui n'aimait point l'auteur de l'*Histoire naturelle*, disait un jour à Rivarol: « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce » comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer » simplement *le cheval*, dit: *La plus noble con*» *quête que l'homme ait jamais faite est celle* » *de ce fier et fougueux animal*, etc. — Oui, » reprit Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rous» seau, qui s'avise de dire:

Des bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant,

» Au lieu de dire de l'*est* à l'*ouest*. » La réponse est vive et plaisante; mais Rivarol ne s'apercevait pas qu'il justifiait un prosateur et un naturaliste par l'exemple d'un poète, et d'un poète lyrique.

vue où il se place, pour la marche forte et savante de ses idées, pour la pompe et la majesté de ses images; pour la noble gravité de ses expressions, pour l'harmonie soutenue de son style dans les grands sujets, il n'a peut-être été égalé par personne. On lui reproche un certain défaut de flexibilité, et cependant il a souvent réussi à rendre les détails avec une grâce enchanteresse; les réflexions morales, par lesquelles il cherche à varier la monotonie d'un sujet quelquefois aride, montrent presque partout une sensibilité profonde; enfin, ses tableaux des grandes scènes de la nature sont d'une vérité parfaite, et empreints chacun d'un caractère propre et ineffaçable. Aussi la réputation de son livre fut-elle prompte, générale, et sans contradicteurs; les hommes distingués de toutes les nations rendirent à l'auteur des hommages unanimes; des souverains étrangers lui prodiguèrent les témoignages de leur considération. Il jouit de la plus grande faveur près du gouvernement français. Louis XV érigea sa terre de Buffon en comté. M. d'Angivillers, surintendant des bâtiments, lui fit élever, sous Louis XVI, de son vivant, une statue à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription: *Majestati naturæ par ingenium*; et, si l'on excepte quelques critiques obscurs, aucune voix ne troubla ce concert de louanges. On a été plus divisé sur le mérite de Buffon, comme physicien et comme naturaliste. Voltaire, d'Alembert, Condorcet, ont jugé sévèrement ses hypothèses et cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux de l'esprit, sans calculs et sans expériences, et plusieurs naturalistes étrangers ont attaqué avec aigreur certaines erreurs de détail qui lui sont échappées, et l'éloignement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans rendre assez de justice à l'étonnante quantité de faits dont il a enrichi la science. Quoique ces reproches ne soient pas sans quelque fondement, il y a certainement aussi de l'exagération; personne, à la vérité, ne peut plus soutenir dans leurs détails ni le premier, ni le second système de Buffon sur la théorie de la terre: cette comète qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés, et les unes plutôt que les autres, ces êtres organisés qui naissent successivement à leur surface, à mesure que leur température s'adoucit, ne peuvent plus passer que pour des jeux d'esprit; mais Buffon n'en a pas moins le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changements dont il est possible de saisir les traces; et c'est lui qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changements. Son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur pour expliquer la génération, outre l'obscurité et l'espèce de contradiction dans les termes qu'il présente, paraît directement réfuté par les observations modernes, et surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins un très beau morceau de philosophie, digne d'être mis à côté de ce que l'on estime le plus dans le livre de Locke. Il a eu le tort de vouloir substituer à l'instinct des animaux une sorte de mécanisme plus inintelligible peut-être que celui de Descartes; mais ses idées concernant l'influence qu'exercent la délicatesse et le degré de développement de chaque organe sur la nature

des diverses espèces, sont des idées de génie, qui feront désormais la base de toute histoire naturelle philosophique, et qui ont rendu tant de services à l'art des méthodes, qu'elles doivent faire pardonner à leur auteur le mal qu'il a dit de cet art. Enfin, ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient absolument auparavant. La partie de son ouvrage la plus parfaite, celle où il restera toujours l'auteur fondamental, c'est l'histoire des quadrupèdes. Avant lui, on n'avait, pour ainsi dire, que des notions fausses et embrouillées des quadrupèdes étrangers; le plan qu'il conçut de faire décrire isolément et en détail chaque espèce, et d'en soumettre l'histoire à une critique sévère, a servi de modèle à tout ce que l'on a fait de bon depuis lors sur l'histoire naturelle, et surtout aux excellents ouvrages de Pallas. C'est la confusion où Buffon trouva l'histoire de cette classe d'animaux qui lui avait donné, contre les méthodes et la nomenclature, une humeur qu'il exprime quelquefois trop vivement; mais il renonça bientôt à cette prévention, et, dans son *Histoire des oiseaux*, il se soumit tacitement à la nécessité où nous sommes tous de classer nos idées, pour nous en représenter clairement l'ensemble; aussi, quoique l'*Histoire des oiseaux* n'ait point cette sévérité de critique, ni cette exactitude de détails qui règnent dans celle des quadrupèdes, elle forme un tout beaucoup plus facile à saisir et plus agréable à lire. Elle fait le fond de tous les livres que l'on a écrits depuis sur le même sujet, et dont aucun n'offre encore, relativement à l'époque où il a été fait, autant de critique ni d'exactitude que celui de Buffon. Ce qu'il a de plus faible, c'est son *Histoire des minéraux*, parce que, séduit par les occasions fréquentes de s'y livrer à son goût pour les hypothèses, il ne s'aida point assez de la chimie, et négligea trop de suivre les progrès rapides que la minéralogie faisait par les travaux de Romé de Lisle, de Bergmann, de Saussure, et par ceux de M. Haüy, qui commençait à faire prévoir dès-lors ce qu'il serait un jour. En même temps qu'il travaillait à son livre, Buffon s'érigeait encore un autre monument; il enrichissait le cabinet et le jardin confiés à ses soins par une administration active, en cultivant la faveur des ministres, et en déposant dans ces établissements les dons que lui offraient ses admirateurs. Le goût général pour l'histoire naturelle, que son ouvrage fit naître, la protection qui en résulta pour cette science de la part des souverains et des grands, sont aussi des services dont le souvenir s'attachera toujours à son nom. Partagé entre le jardin du Roi et sa campagne de Montbar, toujours livré au travail, ne s'en délassant que par des plaisirs faciles à se procurer; recevant volontiers des hommages, mais ne se donnant, pour les obtenir, d'autres soins que ceux qu'exigeaient ses travaux; étranger aux cabales qui agitèrent, de son temps, l'état et la littérature; ne répondant jamais aux critiques que l'on fit de ses ouvrages; assurant son repos par des prévenances envers les hommes et les corps en crédit, il mena une vie tranquille et sans incidents; car on ne peut donner ce nom à la petite querelle que lui fit la Sorbonne, ni à l'espèce de rétractation par laquelle il apaisa cette com-

pagnie. De longues souffrances causées par la pierre troublèrent ses derniers jours, mais sans l'arrêter dans la poursuite de son grand plan. Il mourut à Paris, le 16 avril 1788, âgé de quatre-vingt-un ans, laissant d'un mariage contracté en 1762, avec Mlle. de St.-Bélin, un fils, colonel de cavalerie, qui a péri sur l'échafaud révolutionnaire, quinze jours avant le 9 thermidor de l'an III, époque qui, comme on sait, mit fin à ce genre d'assassinats. Buffon était d'une figure noble, et d'une taille imposante, qu'il relevait encore par sa contenance. On dit que, dans sa vie privée, il affectait une représentation qui convenait peu à sa naissance, et dont ses études et sa renommée n'auraient pas dû lui laisser le goût; et que, consacrant à ses travaux toutes les forces de son esprit, il portait dans la société une simplicité de langage peu d'accord avec le ton de ses livres; on l'accuse aussi d'avoir mieux aimé s'entourer d'admirateurs que de juges (1), et d'avoir fini par se complaire trop exclusivement dans ses propres écrits; mais il faut du moins lui rendre cette justice, qu'il n'a point laissé paraître ces dernières dispositions dans ses ouvrages. Il y conserve partout cette dignité qu'un homme qui parle au public ne devrait jamais perdre. On peut prendre une idée de sa manière de composer, dans son *Discours sur le style*, prononcé lorsqu'il fut reçu à l'Académie française, en 1753, ouvrage où il donne à la fois le précepte et l'exemple, et l'un des plus beaux morceaux de prose qui existent dans notre langue; mais ce qu'il n'y dit pas, c'est le travail excessif qu'il mettait à soigner ses écrits, et à leur donner cette harmonie que l'on y admire. On assure qu'il a été obligé de faire recopier onze fois le manuscrit de ses *Époques de la nature*. Aussi ne reconnaît-on, dans quelques lettres que l'on a de lui, aucune des qualités qui brillent dans son livre. On a deux éditions in-4°. de l'*Histoire naturelle* de Buffon faites à l'imprimerie royale: l'une en 36 vol., parut de 1749 à 1788; c'est la plus estimée, et aucune des nombreuses réimpressions que l'on a faites depuis ne peut la remplacer pour les naturalistes; l'autre, en 28 volumes, parut en 1774 et années suivantes; elle est peu recherchée, quoiqu'on y ait refondu les suppléments; mais la partie anatomique, par Daubenton, en est retranchée, et les gravures sont de mauvaises épreuves. A l'une et à l'autre de ces éditions, on joint les *Quadrupèdes ovipares et les serpents*, par M. le comte de Lacépède, 1787-89, 2 vol. in-4°.; les *Poissons*, par le même, 1799-1803, 5 vol. in-4°.; les *Cétacées*, par le même, 1804, in-4°. Une édition in-12 de l'*Histoire naturelle* est aussi sortie des presses de l'imprimerie royale, 1752 et années suivantes, formant 73 ou 54 volumes, suivant qu'elle comprend ou non la partie anatomique. La suite, par M. de Lacépède, forme 17 vol. in-12. Allamand, professeur d'histoire naturelle à Leyde, fit réimprimer tout ce qui a rapport aux généralités et aux quadrupèdes,

---

(1) Laharpe, en rendant justice au mérite et au génie de Buffon, ne pouvait lui pardonner de s'être déclaré ouvertement contre la poésie, et même contre les vers de Racine. L'auteur de l'*Histoire naturelle* n'aimait guère que les vers qui lui étaient adressés. « J'ai vu, dit l'auteur du » *Cours de littérature*, le respectable vieillard Buffon, soutenir très affirmativement que les plus » beaux vers étaient remplis de fautes, et n'approchaient pas de la perfection de la bonne prose. » Il ne craignait pas de prendre pour exemple les » vers d'*Athalie*, et fit une critique détaillée des » vers de la première scène. Tout ce qu'il dit » était d'un homme si étranger aux premières notions de la poésie, aux procédés connus de la » versification, qu'il n'eût pas été possible de lui » répondre sans l'humilier, ce qui eût été un très » grand tort, quand même il ne m'eût pas honoré » de quelque amitié. »

en 21 vol. in-4°., à Amsterdam, de 1766 à 1779, en y ajoutant beaucoup de bons articles que Buffon a repris à mesure dans ses suppléments. L'édition faite à Deux-Ponts, 1785-91, n'a que 54 vol., et est très mal imprimée. Nous passons sous silence d'autres éditions ou contrefaçons étrangères qui ne valent pas mieux. Aussitôt que les dix ans qui ont suivi la mort de ce grand naturaliste ont été écoulés, les libraires français se sont empressés de le réimprimer. On a publié à Paris, de 1798 à 1807, une *Histoire naturelle générale et particulière, accompagnée de notes*, etc., *ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle, rédigé par Sonnini*, 127 volumes in-8°. Les 64 premiers tomes de cette immense collection contiennent l'ouvrage de Buffon avec des notes et additions de l'éditeur; des 63 autres volumes, 8 sont consacrés aux *reptiles*, par M. Daudin; 6 aux *mollusques*, par M. Denys-Montfort; 14 aux *crustacées et insectes*, par M. Latreille; 13 aux *poissons*, par Sonnini, et un aux *cétacées* (dont une partie presque entièrement copiée des ouvrages de M. de Lacépède), par le même; 18 aux *plantes*, par M. Brisseau-Mirbel et autres; les 3 derniers volumes contiennent les tables générales, par M. Sue. M. Saugrain, libraire, et M. Pauquet, graveur, ont fait paraître en l'an VII (1799) et années suivantes, une édition de l'*Histoire naturelle* de Buffon mise dans un nouvel ordre, par M. de Lacépède, son continuateur, à qui les éditeurs l'ont dédiée, 56 volumes in-18. On a retranché les notes relatives à la synonymie; mais à la fin du 14e. volume des quadrupèdes, on trouve une table dans laquelle tous les quadrupèdes et les oiseaux que Buffon a traités sont inscrits dans l'ordre et dans le genre auxquels ils appartiennent, d'après la méthode de M. de Lacépède; et, dans cette table, à côté du nom donné par Buffon à chacune des espèces qu'il a décrites, on a placé, non seulement les dénominations générique et spécifique établies par M. de Lacépède, mais encore les noms spécifique et générique employés pour ces mêmes espèces, dans la 13e. édition de Linné. A ces 56 volumes, on joint l'*Histoire des quadrupèdes ovipares et serpents*, par M. de Lacépède, 4 vol. in-18; l'*Histoire des poissons*, par le même, 14 vol.; et l'*Histoire naturelle des cétacées*, par le même, 2 vol. Quelques exemplaires de cette édition portent le nom de Mrs. Didot, et font suite à leur collection stéréotype. M. Castel a donné un *Cours complet d'histoire naturelle*, 1799-1802, 80 volumes in-18. L'ouvrage de Buffon a été abrégé et classé par M. Castel, d'après le système de Linné, et réduit ainsi en 26 volumes. M. Patrin y a ajouté 5 volumes de *minéraux*; M. Castel, 16 volumes de *poissons*, pris de l'*Ichthyologie* de Bloch; MM. Sonnini et Latreille, 4 vol. de *reptiles*; MM. Tigny et Brongniart, 10 vol. d'*insectes*; M. Bosc, 10 vol. de *coquilles, vers et crustacées*; MM. Lamark et Mirbel, 15 volumes de *botanique*. Le premier volume d'une traduction italienne de cet abrégé de Buffon vient de paraître à Plaisance, in-16. P. Bernard a publié l'*Histoire naturelle de Buffon, réduite à ce qu'elle contient de plus instructif et de plus intéressant*, 1804, 11 vol. in-8°. On a une superbe édition de l'*Histoire naturelle des oiseaux*, Paris, imprimerie royale, 1771 et années suivantes, dix vol. in-fol. et in-4°., avec 1008 planches enluminées, dont l'exécution fut di-

rigée sous les yeux de l'auteur, par Daubenton le jeune, frère de son collaborateur principal. On peut aussi avoir ces planches sans le texte. On doit regarder comme de véritables suppléments à l'*Histoire naturelle des Quadrupèdes*, les deux ouvrages latins de Pallas, intitulés : *Spicilegia zoologica* et *Novæ species quadrupedum è glirium ordine* (*Voy.* PALLAS), qui sont écrits dans la même forme, et ont, au style près, le même genre de mérite. Il serait trop long de donner la liste des ouvrages qui ont été publiés contre l'*Histoire Naturelle* de Buffon; presque tous ces écrits n'ont eu qu'une existence éphémère, et ce qui n'a pas peu contribué à les plonger dans l'oubli, c'est le silence que Buffon a toujours gardé envers ses critiques. Cependant, les *Lettres d'un Américain*, Hambourg, 1751 et années suivantes, 9 parties in-12, firent quelque bruit dans le temps; elles sont d'un ex-capucin nommé *l'abbé de Lignac*, qui était secrètement excité par Réaumur. Il y a aussi des remarques utiles dans les *Observations de Malesherbes sur l'Histoire naturelle de Buffon*, Paris, 1798, 2 volumes in-4°. et in-8°. Malgré son étendue, l'*Histoire naturelle* a été traduite en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais; et il y en a deux traductions allemandes, avec des additions de divers genres. Les autres ouvrages de Buffon sont : I. la *Statique des végétaux* et l'*Analyse de l'air, expériments nouveaux*, par Hales, traduits de l'anglais, 1735, in-4°.; la *Statique des végétaux* a été réimprimée avec la *Statique des animaux*, traduite par Sauvages, 1780, 2 volumes in-8°. II. *Traité des fluxions*, traduit de l'anglais de Newton, 1740, in-4°.; III. des *Mémoires*, dans la collection de l'académie des Sciences, sur divers objets de physique et d'agriculture. Il y en a aussi quelques-uns de géométrie, et entre autres ceux qu'occasionna une discussion élevée entre Clairaut et Buffon, sur la loi de l'attraction, discussion dans laquelle nous devons convenir que le géomètre eut l'avantage sur le naturaliste. IV. Des *Lettres à l'abbé Bexon*, qui lui avait fourni des matériaux pour une partie de l'*Histoire naturelle des oiseaux* (*V.* BEXON), se trouvent dans le tome Ier. du *Conservateur* de M. François de Neufchâteau, an VIII (1800) 2 volumes in-8°. Il n'existait point d'édition complète des *OEuvres de Buffon*, lorsque M. Bastien en annonça une par souscription en 1810. Cette édition aura trente-cinq ou trente-six volumes in-8°; il en a paru dix-neuf jusqu'à ce jour. En tête du premier volume, l'éditeur a mis plusieurs pièces relatives à Buffon, telles que les deux Odes de Lebrun, etc., etc. Les additions, notes et suppléments de Buffon, seront reportés à leur place; c'est le seul avantage que présente cette édition. Condorcet, secrétaire de l'académie des sciences, et Broussonnet, secrétaire de la société d'agriculture de Paris, ont lu, chacun dans leur compagnie, un éloge historique de Buffon. Vicq-d'Azyr, qui lui a succédé à l'académie française, en a fait, dans son discours de réception, un éloge oratoire, et M. de Lacépède lui a consacré un morceau plein d'imagination et d'éloquence en tête du Ier. volume des *Serpents*. On a imprimé une *Vie privée de Buffon*, par M. Aude, 1788, in-8°. Il parut la même année un ouvrage anonyme, intitulé : *Vie de Buffon*, in-8°.; mais l'ouvrage le plus curieux sur Buffon est celui de Hérault de Séchelles, imprimé d'abord dans le *Mercure*, re-

produit dans le *Magasin encyclopédique* quelques années après, et enfin imprimé, avec quelques autres opuscules du même auteur, sous le titre de *Voyage à Montbar, contenant des détails très intéressants sur le caractère, la personne et les écrits de Buffon*, an IX (1801), in-8°. Il est fâcheux que les détails où il entre soient en partie calomnieux, ou doivent au moins être considérés comme une violation manifeste des lois de l'hospitalité. C—V—R.

BUGENHAGEN (JEAN), surnommé *Pomeranus*, du nom de son pays, né dans l'île de Wollin, le 24 juin 1485, étudia à Greifswald, fut prédicateur à Treptow, écrivit, par l'ordre du prince, une *Chronique latine de la Poméranie*, qui n'a été publiée (à Greifswald par J. H. Balthazar, avec la vie de l'auteur), qu'en 1728, in-4°., sous ce titre: *Pomerania, sive de Antiquitate, conversione et principum Pomeranorum gestis*. Il embrassa le luthéranisme, et fut l'un des premiers pasteurs et professeurs de théologie à Wittenberg. Appelé ensuite à Brunswick, à Hambourg, à Lubeck et à Copenhague, il y travailla à la réforme de l'Église et des écoles, pendant que Luther était chargé de prêcher pour lui jusqu'à son retour. Il perdit dans sa vieillesse toutes ses facultés du corps et de l'esprit, et mourut à Wittenberg, le 21 mars 1558. Il aida Luther dans sa traduction de la *Bible*, et écrivit une multitude d'ouvrages de théologie, parmi lesquels nous indiquerons seulement: I. *Historia Christi passi et glorificati*; II. *Explicatio psalmorum*; III. *Relatio de itinere Danico*, etc.; IV. *Fragmentum de migrationibus et mutationibus gentium in Occidentis imperio*, Francfort, 1614. Gœtze et Mayer ont publié des écrits à la louange de Bugenhagen. Nicéron, dans les tomes XIV et XX de ses *Mémoires*, a consacré à cet auteur un très long article, et y donne une liste très étendue de ses ouvrages. G—T.

BUGLIO (LOUIS), jésuite sicilien, missionnaire à la Chine, né à Palerme, le 26 janvier 1606, entrait à peine dans sa 7e. année, lorsqu'il fut reçu, avec dispense d'âge, chevalier de l'ordre de Malte; mais sa piété naissante ne lui inspirant que du dégoût pour le monde, il entra chez les jésuites, en 1623, âgé de dix-sept ans. Après avoir achevé son noviciat, il fut envoyé au collége Romain, où il perfectionna ses études par l'exercice de l'enseignement jusqu'en 1634. Son goût l'appelait aux travaux de l'apostolat, et il obtint du Père-Général d'être destiné aux missions de l'Orient. Il se rendit à Lisbonne, où il s'embarqua pour les Indes, et arriva, en 1636, à Goa. De là, sa course devait se diriger vers le Japon; mais, ayant appris que la religion chrétienne venait encore d'être proscrite dans ces îles, et que tous les ports étaient rigoureusement fermés à ceux qui la prêchaient, il tourna ses vues vers les missions de la Chine, et prit la route de Macao, où il arriva en 1637. La Chine était alors livrée à l'anarchie et à tous les désordres qu'entraîne un changement de dynastie. Les Tatars avaient commencé la conquête de cet empire. Des aventuriers chinois, à la tête de corps d'armée, s'étaient emparés de quelques provinces qu'ils dévastaient. Les PP. Buglio et Magalhaens, en pénétrant à la Chine, tombèrent dans un de ces partis, dont le chef, appelé *Tchang-hien-tchong*, est devenu fameux dans l'histoire chinoise par les flots de sang qu'il a fait couler. Les deux missionnaires furent condamnés à

mort. Cependant un hasard, aussi heureux qu'inattendu, les fit échapper à ce premier danger. « Mais ils tom» bèrent bientôt dans un autre, » dit le P. d'Orléans, qui a consigné ce fait dans son *Histoire des deux Conquérants tartares*; « car, ayant » pris la résolution d'aller se présen» ter au général des Tartares, comme » ils approchaient de son camp, quel» ques troupes avancées, qui n'enten» daient pas leur langue, les ayant » pris pour des espions, les percè» rent de flèches, et les laissèrent » tous deux pour morts. Le P. Buglio » avait dans le corps le fer d'un ja» velot, que ni lui ni son compagnon » ne pouvaient arracher, lorsque le » P. de Magalhaens trouva une sorte » d'outil, dont il se servit avec suc» cès. Pendant que les deux pères » étaient ainsi occupés à se soulager » l'un l'autre, leurs plaies étant déjà » bandées, ils virent venir à eux un » autre escadron de Tartares. Le trai» tement qu'ils venaient de recevoir » leur fit mal augurer de celui qu'on » allait leur faire : mais ils furent » agréablement surpris, quand le chef » de la troupe, ayant appris leur ac» cident, et ayant bien deviné qui » ils étaient, les aborda civilement, » leur témoigna le déplaisir qu'il avait » de leur aventure, et les fit porter » dans son camp. Il pourvut à tous » leurs besoins et les vit tous les jours » panser, jusqu'à ce qu'étant enfin » guéris, il les mena avec lui à Pé» kin, où ils trouvèrent le P. Adam » Schall, déjà très en faveur auprès » du jeune empereur Chun-tchi. » Le P. Buglio ne tarda pas à se livrer à toute l'ardeur de son zèle pour la conversion des Chinois, et il y travailla pendant quarante-cinq ans. La chrétienté de la province de Sé-tchuen fut long-temps celle à laquelle il donna tous ses soins. Après la mort de l'empereur Chun-tchi, et pendant la minorité de son fils (le célèbre Kang-hi), tous les missionnaires, par ordre des quatre régents de l'empire, furent arrêtés, chargés de chaînes et exilés à Canton, à l'exception de trois, que leurs talents firent conserver à Pé-kin. Le P. Buglio fut de ce nombre. Il eut part, avec les PP. Verbiest et Magalhaens, à la réformation du calendrier chinois, et ne contribua pas moins que ses collègues au rappel des missionnaires exilés, qui furent rétablis dans leurs églises, lorsque Kang-hi, devenu majeur, eut pris les rênes du gouvernement. Le P. Buglio mourut à Pé-kin, le 7 octobre 1682, âgé de soixante-dix-sept ans. Il parlait et écrivait le chinois avec une étonnante facilité, et il a publié en cette langue, pour le service des missions, un très grand nombre de petits ouvrages; indépendamment de quelques autres plus considérables, tels que les traductions chinoises du *Missel* et du *Rituel romain*, imprimées à Pé-kin, dans la résidence des missionnaires; un *Abrégé de la somme théologique de S. Thomas*, un *Recueil de décisions de cas de conscience*, une *Apologie de la religion chrétienne*, etc. On croit qu'il a aussi laissé en manuscrit une version chinoise du *Bréviaire romain*. On trouve un éloge de Buglio, par le P. Alberti, dans l'*Histoire des Jésuites de Sicile*.

G—R.

BUGNON (Didier), premier ingénieur et géographe du duc de Lorraine. On trouve dans l'*Histoire de Lorraine*, par D. Calmet, la carte générale des duchés de Lorraine et de Bar et des trois évêchés, suivie des cartes particulières des diocèses de Metz, Toul et Verdun, et de l'archevêché de Trèves, leur métropole.

dressées en 1725, sur les mémoires de Didier Bugnon. Ces mémoires manuscrits, mais dont il existe plusieurs copies, comprennent principalement un *Pouillé* (Polium) *géographique des duchés de Lorraine et de Bar*, composé en 1703, par ordre du duc; et un autre *Pouillé des trois évêchés*. D. Calmet cite plusieurs fois ces mémoires avec éloge. Il parle aussi d'un *Dictionnaire géographique de la Lorraine*, composé par Bugnon, et dont il s'est servi dans la notice de ce duché. Bugnon a publié une *Relation exacte concernant les caravanes ou cortége des marchands d'Asie*, Nanci, 1707, in-8°. V—VE.

BUGNOT (DOM GABRIEL), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à St.-Dizier, en Champagne, professa la rhétorique dans différents colléges de son ordre, et mourut prieur de Bernay, le 21 septembre 1673. Il faisait bien les vers latins, et parlait la langue grecque avec facilité. Outre plusieurs ouvrages demeurés manuscrits, on a de lui : I. *Vita et regula sancti Benedicti carminibus expressæ*, Paris, 1662, in-12, réimprimé en 1665 et 1669; II. *Sacra elogia sanctorum ordinis S. Benedicti versibus reddita*, Paris, 1663, in-12; III. *J. Barclaii Argenidis, pars secunda et tertia*, sous le titre d'*Archombrotus* et *Theopompus*, Paris, 1669, in-8°. C'est une continuation de l'*Argenis*, roman allégorique qui avait encore beaucoup de vogue alors; il en a rendu la narration plus agréable, en y insérant beaucoup de vers : on trouve à la fin deux églogues de sa composition. Cette suite de Bugnot fait le second volume de l'édition dite des *Variorum.* — Étienne BUGNOT, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, est auteur de la *Vie d'André Bugnot, colonel d'infanterie*, Orléans, 1665, in-12 (1). André Bugnot, mort en 1663, était frère d'Étienne; l'un et l'autre parents de dom Gabriel. C. M. P.

BUGNYON (PHILIBERT), en latin *Bugnonius*, né à Mâcon, mort en 1590, prend, à la tête de ses ouvrages, le titre de conseiller et avocat du roi dans l'élection de Lyon. A l'exemple des poètes de son temps, il célébra dans ses vers une beauté qu'il nomme *Gélasine*, c'est-à-dire *riante.* Toutes les pièces qu'il avait composées à son honneur ont été recueillies sous le titre d'*Érotasmes de Phidie et Gélasine*, Lyon, 1557, in-8°. C'était parler grec en français. Un ouvrage plus intéressant de Bugnyon est son Traité des lois abrogées en France : *Legum abrogatarum in curiis regni Franciæ tractatus*, Lyon, 1564, in-8°., souvent réimprimé; la meilleure édition est celle de Bruxelles, 1702, in-fol. L'auteur regarde comme un principe très ancien et très respectable de ne point rendre les places de magistrature vénales. Cet ouvrage a été traduit en français, Lyon, 1568, in8°.; Paris, 1602, in-4°. Il est l'éditeur du *Chronicon urbis Matissanæ*, Lyon, 1559, in-8°., rare. Bugnyon, qui en avait rangé les faits dans un meilleur ordre, s'en donna pour l'auteur; mais on sait qu'elle est de Fr. Fustaillier. Elle a été traduite en français par Nic. Edoard, champenois, sous ce titre : *Chronique de Mascon*, Lyon, 1560, in-8°. La traduction est moins recherchée que l'original. Ce petit ouvrage, sans preuves et assez négligé, n'a d'autre mérite que sa grande rareté. On a encore de Bu-

(1) Petit volume de 100 pages, dont le titre exact est : *Histoire récente pour servir de preuve à la vérité du Purgatoire*, etc., *vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un abrégé de la vie et de la mort d'André Bugnot*, etc. D. Tassin attribue mal à propos cet ouvrage à dom Gabriel.

gnyon : I. *Remontrance* (aux états de Blois) *pour la paix*, Lyon, 1576, in-12; il y prêche la tolérance pour les calvinistes; II. *Commentarius de iis quæ in comitiis Blesensibus acta sunt*, 1577, in-8°. (*Voy.* BAUFFREMONT). W—s.

BUHAHYLYHA-BYNGEZLA, médecin arabe, dont les vrais noms sont *Aboû-Aly-Yahya*, surnommé *Ibn Djazlah*, était chrétien d'origine, et fut converti à l'islamisme par un docteur motazélite, l'an 466 de l'hég. (1073 de J.-C.). Aussitôt après avoir embrassé la doctrine du Coran, il écrivit un petit traité où il combattit celle de l'Évangile, et accusa les chrétiens et les juifs d'avoir retranché de la *Bible* les passages qui annonçaient la venue de Mahomet. Ses traités de médecine, écrits pour le khalyfe Moctady Bi-amrillah, lui ont acquis plus de célébrité : I. *Tecouym el-âbdân fy tadbyr el-însân*, traduit en latin par Sarraguth, juif, sous ce titre : *Tacuini ægritudinum et morborum fermè omnium corporis humani, cum curis eorumdem, Buhahilyha Bingezla autore*, Strasbourg, 1532, in-fol., réuni à diverses autres traductions de l'arabe. Cet ouvrage est rare, et n'a d'autre mérite que celui de son antiquité. Il est dédié à Charles d'Anjou, frère de S. Louis, roi de Sicile. II. *Menhadj el-beyân fy ma yestemel el insân* : c'est un *Dictionnaire des drogues*, estimé; il n'a été ni traduit ni publié. III. Divers autres opuscules, dont on peut voir la nomenclature dans Ibn-Khilcan et Aboû-Ibn-Osaïbah. Ibn Djazlah mourut en 493 de l'hég. (1099 de J.-C.), selon Aboul-Fédâ. Il paraît qu'il avait passé une grande partie de sa vie à Baghdâd. J—N.

BUHY (FÉLIX), né à Lyon en 1634, entra dans l'ordre des carmes en 1651. Il fut docteur de Sorbonne, et, le premier, osa soutenir publiquement les dix articles de doctrine publiés en 1682, par le clergé de France, touchant la nature et l'étendue de la puissance ecclésiastique. Il mourut en 1687, âgé de cinquante-trois ans. On lui attribue un *Abrégé des conciles généraux*, Paris, 1699, 2 vol. in-12, ouvrage fort abrégé, mais estimé. On y trouve l'histoire de la pragmatique sanction, précédée d'un fort beau discours sur l'antiquité des élections, puis l'histoire du concordat entre Léon X et François Ier. L'auteur a placé ensuite les articles du concile de Trente, qui semblent être contraires à l'usage de France, et blesser les libertés de l'Église gallicane. Buhy a encore publié d'autres écrits peu importants. C. T—Y.

BUIAH. *Voy.* IMAD EDDAULAH.

BUIL, ou BUEIL, catalan, moine bénédictin de l'abbaye du Mont-Serrat, homme d'une grande réputation de piété et de savoir, fut choisi, par les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, pour aller prêcher la foi dans le Nouveau-Monde. Le souverain pontife lui donna sa bénédiction avant son départ, le décora du pallium, et le nomma son vicaire-général dans les Indes occidentales, dont il est regardé comme le premier patriarche. Il fut suivi de douze religieux de son ordre, et s'embarqua avec Christophe Colomb en 1493, lorsque celui-ci partit pour son second voyage. Arrivé en Amérique, il eut souvent des démêlés avec Colomb, et fut un de ceux qui parlèrent contre lui avec le plus de véhémence. Colomb ayant fait punir plusieurs Espagnols qui avaient désobéi à ses frères, et qui avaient tourmenté les Indiens, Buil jeta un interdit sur Colomb. Tous deux écrivirent

aux rois. Buil retourna en Espagne avant l'amiral, pour justifier sa conduite et pour satisfaire son ressentiment. Il n'épargna aucun moyen de nuire à Colomb, et contribua sans doute à attirer à cet amiral les désagréments qu'il éprouva par la suite. Il ne paraît pas qu'il soit retourné aux Indes. La plupart des historiens du 16e. siècle, qui ont écrit sur la découverte de l'Amérique, ont parlé de Buil. Un bénédictin allemand, du couvent de Seittenstoct en basse Autriche, recueillit ces divers documents, et en composa un ouvrage dont voici le titre abrégé : *Nova navigatio novi orbis Indiæ occidentalis R. P. D. Buellii, catalani abbatis Montisserrati et sociorum monachorum ord. S. Bened.*, in-4°., 1492, *figuris ornata, A. P. Honorio Philopono ejusdem ordinis*, 1621, in-fol., sans lieu d'impression, avec un frontispice gravé qui représente d'un côté S. Brendan, et de l'autre Buil. L'éditeur, qui, selon la coutume de son siècle, s'est donné un nom grec, dit à tort que Buil était abbé du Mont-Serrat. L'histoire de cette abbaye ne fait de Buil qu'un simple religieux. Ce n'est pas la seule inexactitude commise par Philoponus, qui nous apprend que son but principal a été de prouver que les religieux de Saint-Benoît ont les premiers prêché l'Evangile en Amérique. Les figures sont bien gravées ; mais le sujet en est souvent plus fabuleux que le texte qui les accompagne. E—s.

BUILLOUD. *Voy.* BULLIOUD.

BUIS. *Voy.* BUSIUS.

BUISERO (THIERRY), gentilhomme, poète flamand, né à Flessingue, vers 1640, et mort en 1721, fut secrétaire de cette ville, puis conseiller au conseil de Zélande. Il cultiva les lettres, et fut le Mécène des poètes et des écrivains de son temps. Il était lié d'amitié avec le célèbre Vondel. Buisero traduisit en hollandais diverses pièces de Molière, et composa quelques tragédies et un grand nombre de comédies qui ont été imprimées à Middelbourg, la Haye, et Leyde, vers la fin du 17e. siècle.

V. E—N.

BUISSIERE (PAUL), chirurgien français établi à Copenhague, et anatomiste, de la société royale de Londres, fut nommé correspondant de l'académie des sciences de Paris en 1699. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. Il a traité des matières curieuses et singulières. On a de lui, dans les *Transactions philosophiques* : I. *Lettre sur un OEuf trouvé dans la trompe de Fallope d'une femme, avec des remarques sur la génération*, 1694 (Voy. *le Journal des Savants*, sept. 1695) ; II. *Lettre au docteur Sloane, contenant l'histoire d'une nouvelle manière de faire l'opération de la pierre, mise en usage par un religieux de France, avec des remarques sur cette pratique*, 1699 ; III. *Lettre sur une substance crachée en toussant, et qui ressemble à un vaisseau pulmonaire*, 1700 (Voy. *Acta eruditor*, Lips., mai 1701) ; IV. *Lettre au docteur Sloane sur une vessie triple*, 1701 (Voy. *Acta erudit.*, janv. 1702) ; V. *Description anatomique du cœur des tortues de terre*, 1700. On trouve du même savant dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : VI. *Examen des faits observés par M. Duverney, du cœur de la tortue de terre*, 1703 ; *Réponse à la critique du même*, 1705. VII. *Observations sur des grains qui ont germé dans l'estomac, et sur une grossesse* ; VIII. *Observation sur des épingles avalées.* V—VE.

BUISSON (MATHIEU-FRANÇOIS

Régis), médecin, né à Lyon en 1776, était cousin du célèbre Bichat, dont il fut en même temps le disciple, l'ami et le collaborateur. Il l'aida surtout, conjointement avec M. Roux, dans la composition des trois premiers volumes de son *Anatomie descriptive*, et rédigea seul une partie du tome III, et le tome IVe. en entier, c'est-à-dire tout ce qui a rapport aux organes de la digestion, de la respiration, de la circulation et de l'absorption : c'est à M. Roux qu'on doit le cinquième et dernier tome. Buisson n'était pas encore parvenu au doctorat lorsqu'il perdit son illustre maître; mais il s'était déjà distingué dans un concours où il partagea le premier prix. Sa dissertation inaugurale ne lui fit pas moins d'honneur ; elle a pour titre ; *De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés dans l'homme, avec un précis historique sur M. F. X. Bichat*, Paris, an x (1802), 1 vol. in-8°. L'auteur partant de cette pensée de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence » servie par des organes », s'attache à faire ressortir les différences qui distinguent l'homme de la brute. En adoptant la plupart des idées de Bichat, il ne craint pas de le contredire quelquefois, et de relever les erreurs qui avaient pu lui échapper. Bichat lui-même avait reconnu avant sa mort la justesse de ses observations. Une notice historique sur celui-ci se retrouve à la tête du troisième volume de l'*Anatomie descriptive;* quelques exemplaires en ont été tirés séparément. Buisson travaillait à un traité complet de physiologie, d'après le plan qu'il s'était tracé; mais il n'a pu en achever que les prolégomènes, une maladie de langueur l'ayant enlevé au mois d'octobre 1805. C. M. P.

BUISTER (Philippe), sculpteur, né à Bruxelles en 1595, passa la moitié de sa vie dans son pays natal, et vint ensuite se fixer à Paris, où ses talents furent utilement employés. Il fit pour le parc de Versailles un groupe de *deux Satyres*, une *Flore*, un *Joueur de tambour de basque*, le *Poëme satyrique*, et plusieurs autres ouvrages. Son morceau le plus considérable est le tombeau du cardinal de la Rochefoucauld, grand aumônier, placé d'abord dans une chapelle de Ste.-Geneviève, et aujourd'hui au musée des Monuments français. D—t.

BUKENTOP (Henri de), récollet d'Anvers, et professeur de théologie dans l'université de Louvain, mort dans cette ville le 27 mai 1716, a publié un grand nombre d'ouvrages de controverse. Le principal est : *Lux de luce libri III*......, in-4°. Dans le premier livre, il explique les antiquités de la *Vulgate;* le second renferme les leçons diverses et douteuses; et, dans le troisième, il traite de l'édition de la *Bible* de Sixte V, qu'il compare avec celle de Clément VIII ; il fait voir en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, et prouve que l'édition le Plantin, 1583, qu'on prend communément pour modèle, s'éloigne assez souvent de celle du Vatican. C. T—y.

BULÆUS. *Voy.* Boulay (du).

BULARQUE, peintre grec, représenta dans un de ses tableaux une bataille où les Magnètes avaient été vaincus; et, suivant le témoignage de Pline, Candaule, roi de Lydie, acheta ce tableau au poids de l'or. Il n'est pas vraisemblable que Candaule eût acheté si cher l'ouvrage d'un de ses contemporains : on doit, par conséquent, présumer que Bularque était plus ancien que ce roi de Lydie, qui mourut vers la première année de la 16e. olympiade, sept cent quinze ans avant J.-C. Bularque employait des cou-

leurs propres à imiter les teintes de la nature. Les peintres monochromates ou peintres en camaïeux étaient connus dans des temps plus anciens. E—c D—d.

BULFINGER (George-Bernard), professeur de théologie à Tubingue, né en 1693, mort en 1750, a publié : *Specimen doctrinæ veterum Sinarum mor. et polit.*, Francfort, 1724, in-8°.; il a aussi cultivé l'histoire naturelle, et principalement la botanique, considérée sous les rapports de la physiologie végétale. En 1729, il donna, dans le 4e. volume de l'académie des sciences de Pétersbourg, un mémoire : *De tracheis plantarum ex melone observatio;* ce sont des observations microscopiques sur le melon, tendant à confirmer les expériences de Grew et de Malpighi, sur les trachées spirales des plantes; dans le 5e. vol., *De radicibus et foliis cichorii*, il traite de la propagation des plantes par le moyen des marcottes, et de la transmutation des racines en branches et en feuilles; dans le 6e. volume, *Observationes botanicæ*, il y a des remarques curieuses sur des fruits prolifères. Il a aussi publié une *Anatomie de l'éléphant*, et une *Dissertation sur les os de mammout.* Ces deux mémoires sont réunis avec plusieurs autres en un vol. qui a paru sous ce titre : *Varia in fasciculos collecta*, Stuttgard, 1743, in-8°., avec quatre planches. On peut considérer cet auteur comme ayant contribué aux progrès de la physiologie végétale. D—P—s.

BULGARIS. *V.* Eugène Bulgaris.

BULIFON (Antoine), né en France, alla s'établir à Naples, où il embrassa le commerce de la librairie. Ses affaires ne l'occupèrent pas exclusivement. Il s'adonna à l'étude de l'histoire et de l'antiquité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : I. *L'Assedio di Vienna scritto da G. P. Voelikeren, vulgarizzato*, Naples, 1684, in-12; II. *Lettere*, Pouzzoles, 1685, in-12; III. *Compendio delle vite de re di Napoli*, 1688, in-12; IV. *Cronica menore, o vero annali e giornali istorici della citta e regno di Napoli*, 1690, in-12; V. *Compendio historico degl' incendj del monte Vesuvio*, Naples, 1698 et 1701, in-12; VI. *le Guide des étrangers pour voir Pouzzol et ses environs, trad. de P. Sarnelli*, Naples, 1702, in-12, av. fig.; VII. *Journal du voyage d'Italie, de Philippe V*, Naples, 1704, in-12. Il a aussi traduit en italien les *Voyages de Charles Patin.* Les ouvrages de Bulifon, sans être très profonds, sont assez savants; mais on voit qu'il n'était pas bien versé dans la connaissance des inscriptions. E—s.

BULIS. *Voy.* Xercès.

BULL (Georges), issu d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, naquit à Wels le 25 mars 1634. Dès son début dans l'université d'Oxford, il annonça de grands talents, et beaucoup de goût pour la dissipation. Forcé de quitter cette université, à cause de son refus de prêter le serment d'allégeance ordonné par le gouvernement de Cromwell, il fut envoyé chez un ministre puritain de sa province, où il trouva sa sœur qui le ramena à l'amour de l'étude. Le fils du ministre, imbu de principes contraires à ceux de son père, lui procura secrètement des livres propres à le fortifier dans ces heureuses dispositions. Le docteur Skinner, chassé de son évêché d'Oxford pour les mêmes raisons qui avaient obligé Bull de se retirer de l'université, l'ordonna prêtre à l'âge de vingt-un ans. Il fut pourvu d'une petite cure

près de Bristol, remplie de quakers, qu'il convertit pour la plupart, par des instructions lumineuses, de bons procédés, et des secours proportionnés à ses revenus. Il passa successivement à plusieurs autres bénéfices plus considérables, et fut nommé, en 1705, évêque de St.-David. Dès-lors il se consacra entièrement aux devoirs du saint ministère, sans négliger ses études; pour satisfaire cette dernière passion, il veillait fort avant dans la nuit. Sa santé en fut considérablement altérée; il perdit la vue quelques années avant sa mort, arrivée le 28 fév. 1710. C'était un prélat vertueux, aussi modeste que savant. Il avait réglé sa conduite sur les maximes de l'Ecriture et des pères, possédait les langues savantes, et joignait à tous ces avantages un esprit net, un jugement sain, beaucoup de pénétration, de sagacité, et une mémoire sûre. L'étude de l'antiquité ecclésiastique avait été son principal objet, et les ouvrages qu'il a composés en ce genre lui ont acquis une grande réputation; en voici la notice : I. *Defensio fidei Nicœnœ*, Oxford, 1685-1688, in-4°. Cet ouvrage, que le défaut de moyens pécuniaires pour le faire imprimer l'obligea de garder assez long-temps renfermé dans son porte-feuille, trouva enfin un protecteur généreux dans le docteur Fell, évêque d'Oxford, qui se chargea des frais de l'impression. A peine fut-il connu du public, qu'il excita un applaudissement universel, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays étrangers, et dans toutes les communions chrétiennes. Quelques auteurs protestants avaient fourni un grand sujet de triomphe aux sociniens, en abandonnant aux ariens la plupart des pères antérieurs au concile de Nicée. Ce fut pour venger l'orthodoxie de ces anciens pères que Bull entreprit cet ouvrage, dans lequel il prouva que le premier concile œcuménique n'a fait qu'expliquer la foi constante de l'Eglise, depuis la naissance du christianisme, sur la divinité de J.-C., et sur sa consubstantialité avec Dieu le père. Ce livre lui valut le titre de docteur en théologie, les diatribes des unitaires, et la critique de Rich. Simon. II. *Judicium ecclesiœ catholicœ trium priorum sœculorum*, Oxford, 1694, in-4°. Il y prouve, contre Épiscopius, que la qualité de fils de Dieu convient à J.-C., non seulement parce qu'il a été conçu du St.-Esprit, qu'il s'est rendu médiateur entre Dieu et les hommes, qu'il est ressuscité, et est assis à la droite de son père, mais encore parce qu'il est le vrai et unique fils de Dieu de toute éternité, et par nature; enfin, qu'il est Dieu lui-même; qu'il a été reconnu en cette qualité par les pères des trois premiers siècles; que tous ont regardé la divinité de J.-C. comme un dogme fondamental et nécessaire pour être sauvé. L'illustre Bossuet ayant lu ce livre, fit témoigner sa satisfaction à l'auteur, et celle de l'assemblée du clergé de France, pour l'avantage que l'Eglise devait retirer d'un ouvrage si orthodoxe. Le docte prélat exprimait en même temps, dans sa lettre à un ami commun, M. Nelson, pour être mise sous les yeux de Bull, son étonnement de le voir persister dans une communion séparée de cette Église, dont il défendait avec tant de zèle et d'érudition la doctrine sur la divinité de J.-C., et il lui proposait quelques questions sur les caractères de la vraie Église, en lui demandant une réponse à ces questions. Bossuet malheureusement était mort lorsque la réponse arriva; elle a été imprimée depuis sous ce titre : *Les corruptions de l'Eglise de Rome dans le gouvernement ecclésiastique, dans la règle de foi*

et dans la forme du culte divin. Il est fâcheux que Bossuet n'ait pas assez vécu pour suivre cette correspondance. III. *Primitiva et apostolica traditio dogmatis in ecclesiâ catholicâ recepti de J.-C. divinitate*, 1703, in-fol. Cet ouvrage est dirigé contre Zuicker, Leclerc, et divers auteurs anglais, qui prétendaient que les apôtres et leurs successeurs immédiats ont enseigné que J.-C. n'est qu'un pur homme; que le dogme de sa divinité fut inventé par les platoniciens devenus chrétiens, et surtout par S. Justin. Bull s'attache à prouver que ce dogme a été la doctrine commune de toute l'Église; que S. Justin, loin d'avoir cherché à y introduire le platonisme, avait au contraire renoncé aux dogmes des platoniciens, en embrassant le christianisme. IV. *Harmonia apostolica*, Londres, 1669, in-4°. Ce sont deux dissertations destinées à concilier S. Jacques avec S. Paul, sur la matière de la justification. Ces dissertations furent vivement attaquées par les théologiens protestants de toutes les sectes, dont Bull contredisait la doctrine, et qui traitèrent la sienne de papistique. Il leur répondit d'abord par l'*Examen censuræ*, 1676, in-4°., où il s'efforça de montrer que sa doctrine sur cet article n'est point contraire à la confession de foi anglicane, et dans son *Apologia pro harmonia*, etc., où il redoubla d'efforts pour faire voir qu'il n'avait pas abandonné les réformateurs pour se jeter dans la doctrine des catholiques romains. Le docteur Grabbe a réuni tous ces différents ouvrages dans l'édition qu'il en a donnée sous ce titre : *Georgii Bulli opera omnia*, Londres, 1703, in-fol., en y ajoutant des préfaces et des notes de sa façon. M. Zola, professeur de théologie à Pavie, a publié, en 1784, une nouvelle édition de *Defensio fidei Nicenæ*, ornée d'une préface et de savantes notes, soit pour confirmer, par de nouveaux passages de l'Écriture et des Pères, la foi du mystère de la Trinité, soit pour réfuter les objections des pères Hardouin et Berruyer. Outre ceux de ses ouvrages déjà cités, le docteur Bull a laissé des *Sermons anglais* qui ont été imprimés après sa mort, Londres, 1703, 3 vol. in-8°., précédés de la Vie de l'auteur par l'éditeur (Nelson). Parmi plusieurs traités qu'il avait composés, et qui sont perdus, il s'en trouvait un sur la posture dans laquelle les anciens chrétiens recevaient l'Eucharistie. T—D.

BULLANT (Jean), architecte et sculpteur, florissait en 1540, et vivait encore en 1573. Le château d'Ecouen, qui a fondé sa réputation, est un des monuments dont la France peut s'honorer à plus juste titre. Quelques historiens paraissent croire que le connétable Anne de Montmorenci fit élever cet édifice pendant sa disgrâce, qui dura depuis le commencement de l'an 1542 jusqu'en 1547; d'autres écrivains pensent au contraire qu'il l'avait construit avant de quitter la cour. Quoi qu'il en soit, l'architecture du château d'Ecouen offre généralement un style bien supérieur à celui des édifices que François Ier. fit commencer à Fontainebleau, vers l'an 1529; et il est d'ailleurs constant que Bullant n'étudia point son art sous les maîtres employés par ce prince, mais qu'il l'apprit en Italie, en observant et en mesurant lui-même les ruines antiques. Si ce monument présente, dans diverses parties, quelques restes de la manière appelée *gothique*, on y trouve en bien plus grand nombre des beautés conformes au goût des Grecs. Chambray, dans son *Parallèle de l'architecture an-*

tique et de l'architecture moderne, place Bullant parmi les artistes qui ont suivi les traces de l'antiquité avec le plus d'intelligence et de lumières, et estime qu'il est « le seul de tous les sectateurs de Vitruve qui soit demeuré dans les termes réguliers du maître, touchant les profils et les justes proportions des ordres. » Le péristyle majestueux, formé de quatre colonnes corinthiennes, et d'autant de pilastres adossés au mur qui présente un avant-corps au milieu de la façade, située à la gauche de la porte d'entrée, dans la cour du château d'Ecouen, est un des chefs-d'œuvre de cet habile architecte. Le portique et la galerie supérieure, qu'il avait établis à l'entrée de la cour, n'existent plus. En 1564, Bullant fut chargé par Catherine de Médicis de bâtir le château des Tuileries, conjointement avec Philibert de Lorme. Il serait difficile de distinguer dans les décorations extérieures de ce palais, qui ont été conservées lors des agrandissements exécutés dans des temps postérieurs, l'ouvrage particulier de chacun des deux architectes. On croit que Bullant y eut la moindre part. Catherine de Médicis le chargea, en 1572, de réunir en un seul corps la maison des filles pénitentes et un hôtel contigu, dont elle voulait faire son habitation. Ce travail ingrat lui fit moins d'honneur. Le palais qu'il forma de la réunion de ces anciens édifices, appelé alors l'*hôtel de la Reine*, et, dans la suite, l'*hôtel de Soissons*, a été démoli dans le siècle dernier. La halle au Blé est construite sur le terrain qu'il occupait : il ne subsiste des travaux de Bullant que la colonne astronomique, malheureusement engagée dans les murs de la halle ; mais que cette disposition a donné du moins le moyen de conserver. Suivant une ancienne tradition, Catherine de Médicis la fit élever pour y observer les astres avec un astrologue, nommé *Côme de Ruggeri*, natif de Florence, qui se trouva enveloppé, en 1574, dans la conjuration de la Mole et de Coconnas : elle dut, par conséquent, être construite vers l'an 1573. Bullant, ainsi qu'un grand nombre d'artistes de son temps, joignit l'art de la sculpture à celui de l'architecture. L'autel de la chapelle d'Ecouen, conservé dans le musée des Petits-Augustins, et sur lequel on a placé les statues du connétable et de Magdeleine de Savoie, sa femme, sculptées par Prieur, passe pour être son ouvrage. Cette opinion est d'autant plus vraisemblable que la sculpture de ce monument diffère, quant au style, de tous les ouvrages des sculpteurs qui travaillèrent en France à la même époque, et qu'il est, au contraire, parfaitement semblable à celle qui décore l'architecture du château. Les bas-reliefs qui entourent l'autel, sont en pierre de liais ; ils représentent les quatre Évangélistes et les Vertus théologales. Celui du rétable est en marbre blanc, et représente le sacrifice d'Abraham. Au-dessus de la corniche est la statue d'un génie qui paraît occupé à écrire l'histoire du connétable. Bullant, qui avait eu l'habileté de se faire, comme architecte, un style à lui et réglé sur l'antique, adopta, comme sculpteur, la manière de dessiner du Rosso, qui entraîna plus ou moins, dans le 16e. siècle, presque tous les artistes français. Son dessin est mâle, *grandiose*, mais un peu *sauvage*, comme on l'a dit de celui du Rosso et de celui de Bandinelli que ce maître avait imité ; quelques figures offrent des attitudes trop recherchées ; le faire n'est pas toujours exempt de sécheresse. L'architecture de Bullant renferme de plus grandes

beautés et moins de défauts. Il nous reste de lui un Traité intitulé : *Reigle généralle d'architecture des cinq manières, à savoir tuscane, dorique, ionique, corinthe et composite, à l'exemple de l'antique.* Cet ouvrage renferme des dessins de plusieurs temples anciens, tels que le Panthéon, le théâtre de Marcellus, etc., et les mesures de ces monuments, que l'auteur dit avoir prises lui-même *à l'antique, dedans Rome.* Il est daté d'Ecouen, l'an 1564, et imprimé à Paris, sous la date de 1568, in-fol., avec des figures. Bullant avait publié auparavant un *Recueil d'horlogéographie, contenant la description, fabrication et usage des horloges solaires*, qui fut imprimé à Paris, en 1561, in-4°., avec des figures, et réimprimé en 1608, avec des additions de Claude de Boissière. Les biographes qui ont écrit les vies des architectes célèbres n'ont pas tous été justes envers ce maître. D'Argenville n'en a pas parlé; Milizia n'en a dit qu'un seul mot dans l'article relatif à Philibert de Lorme, et ce mot est une critique. Il faut croire que ces écrivains ne connaissaient pas le château d'Ecouen. Si l'on comparait Bullant, soit à Philibert de Lorme, soit à l'abbé de Clagny, ses contemporains, on trouverait que son style offre autant d'élégance, plus de simplicité et plus de grandeur. Androuet-du-Cerceau, dans son ouvrage intitulé : *Des plus excellents bâtiments de France*, et M. Baltard, dans la collection qui a pour titre : *Paris et ses monuments*, ont publié des gravures représentant l'architecture et la sculpture du château d'Ecouen. On peut aussi consulter l'*Encyclopédie méthodique* (*Dictionnaire d'architecture*), au mot *Bullant.* E—c D—d.

BULLART (Isaac), né à Rotterdam le 5 janvier 1599, de parents catholiques, fut envoyé à Bordeaux pour y faire ses études, et vint ensuite à Bruxelles, où il se maria. Par le crédit de la famille de son épouse, il obtint la direction du mont-de-piété nouvellement établi à Arras. Les qualités de Bullart et son désintéressement lui méritèrent la place de préteur de l'abbaye de St.-Waast, et, après la réunion de la province d'Artois à la France, la décoration de l'ordre de St.-Michel. Il mourut le 17 avril 1672, laissant imparfait un ouvrage auquel il avait travaillé plus de trente ans, et qu'il chargea son fils (Jacques-Bénigne) de publier après l'avoir terminé. Cet ouvrage est intitulé : *Académie des sciences et des arts, contenant les vies et les éloges historiques des hommes illustres de diverses nations.* Il est orné de 249 portraits gravés avec soin par Larmessin et Boulonnois auxquels Bullart faisait une pension. Ce livre renferme des anecdotes curieuses. Il fut imprimé à Paris, en 1682, 2 vol. in-fol. Les exemplaires avec la rubrique de Bruxelles, Foppens, ou Amsterdam, 1682, et enfin Bruxelles, 1695, ne diffèrent de l'édition de Paris que par de nouveaux frontispices. W—s.

BULLET (Pierre), architecte, né vers le milieu du 17e. siècle, élève de François Blondel, conduisit, d'après ses plans, la construction de plusieurs édifices à Paris, et, entr'autres, celle de la porte St.-Denis; mais il ne se borna point à ce travail subalterne, et il acquit dans la théorie de l'art des connaissances qui le firent nommer membre de l'académie d'architecture, et lui procurèrent la place d'architecte de la ville. Un de ses premiers ouvrages fut une porte d'ordre ionique servant d'entrée à la pompe Notre-Dame. Les autres édifices cons-

truits sur ses dessins sont trop nombreux pour qu'on en donne ici la nomenclature; on se contentera de parler des deux principaux. Il fit élever en 1674 l'arc de triomphe appelé *porte St.-Martin*, dont les beautés seraient mieux appréciées sans le voisinage de cette porte St.-Denis, chef-d'œuvre du maître de Bullet. On doit encore à ce dernier l'église des jacobins du faubourg St.-Germain (aujourd'hui St.-Thomas d'Aquin). En 1675, il construisit le quai Pelletier, dont le trottoir est totalement en saillie, sur une voussure en quart de cercle. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Architecture-pratique qui contient la construction générale, et le détail des toisés et devis de chaque partie*, qui parut en 1691, et fut réimprimée très souvent depuis. Les éditions de 1754, 1762, 1768, in-8°., ont été revues par Masson. J. T. Hérissant en a donné deux éditions, dont la dernière est de 1788, in-8°. M. Alexandre Miché en a publié à Mons, en 1811, une nouvelle édition rectifiée et entièrement refondue, 1 vol. in-8°. II. *Traité de l'usage du Pantomètre*, Paris, 1675, in-12; III. *Traité du nivellement*, Paris, 1688, in-12; IV. *Observations sur la mauvaise odeur des lieux d'aisance*, 1696, in-12. On trouve dans le *Répertoire des Artistes* six dessins de cheminées, par Bullet. Selon quelques-uns, ce sont les premiers où l'on ait commencé à employer des glaces d'après le procédé de François Mansard, auteur de cette heureuse innovation; mais d'autres l'attribuent à Robert de Cotte. (*Voy.* Robert de Cotte) Le fils de Pierre Bullet, connu sous le nom de *Chamblin*, exerça avec succès la même profession que son père. D—t.

BULLET (Jean-Baptiste), membre de l'académie de Besançon, et correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, naquit à Besançon en 1699. Il obtint au concours la chaire de théologie à l'université de cette ville, en 1728. Bullet a publié un grand nombre d'ouvrages pleins d'érudition, mais écrits d'un style peu soigné. Ils sont cependant recherchés des savants. Il mourut le 6 septembre 1775, dans sa 76ᵉ. année. Mʳ. Droz, secrétaire de l'académie de Besançon, a composé son éloge. On a de Bullet : I. *De apostolicâ Ecclesiæ Gallicanæ origine*, Besançon, 1752, in-12. Le but de l'auteur est de prouver que les apôtres, et en particulier S. Philippe, ont prê hé l'Évangile dans les Gaules. II. *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens, où l'on trouve une preuve solide de la vérité de cette religion*, Lyon, 1764, in-4°., ouvrage écrit avec méthode; il y a de la clarté et de la force dans le raisonnement. Il a été traduit en anglais par Wil. Salisbury, Londres, 1782, in-8°. III. *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1768, 2 vol. in-12, réimprimé en 1773. On peut lire cet ouvrage après celui de Nieuwentyt qui porte le même titre. On y trouvera des morceaux pleins d'une onction et d'une chaleur qu'on ne devait point attendre d'un homme continuellement occupé à des recherches aussi rebutantes que pénibles. IV. *Réponses critiques aux difficultés proposées par les incrédules sur divers endroits des livres saints*, Paris, 1773-75, 3 vol. in-12. Mʳ. Moyse, évêque démissionnaire de St.-Claude, a publié une suite à cet ouvrage. V. *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, Lyon, 1757, in-8°., rare et curieux. Bullet prétend

que les cartes ont été inventées en France sous Charles VI; mais on sait que les Allemands en connaissaient l'usage bien avant cette époque. VI. *Dissertations sur différents sujets de l'histoire de France*, Besançon, 1759, in-8°. La plupart des vues nouvelles de l'auteur, sur plusieurs points de l'histoire de France, ne sont fondées que sur de fausses étymologies tirées de la langue celtique. VII. *Du festin du roi boit*, Besançon, 1762, in-8°. de dix-sept pages, réimprimé dans la même ville, en 1808, à cinquante exemplaires, et inséré dans le *Magazin encyclopédique*, de décembre 1810, avec des notes de Mr. Amanton; VIII. *Dissertations sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France*, Paris, 1771, in-12. Ces différentes dissertations, au nombre de neuf, sont fort estimées; elles concernent Mélusine, la reine Pédauque, le chien de Montargis, l'origine des carosses, etc. IX. *Mémoire sur la langue celtique, contenant l'histoire de cette langue et un dictionnaire des termes qui la composent*, Besançon, 1754, 1759 et 1770, 3 vol. in-fol. C'est l'ouvrage de Bullet qui lui a donné le plus de célébrité; il y montre une érudition immense; mais le système qu'il veut établir paraît insoutenable. On est fâché de voir l'auteur trouver dans le miracle de Babel l'origine des langues modernes, et employer tout son savoir à découvrir dans le breton les éléments d'une langue primitive, commune à tous les hommes. Les vices d'un pareil système n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit curieux et recherché des étrangers, particulièrement des Anglais. W—s.

BULLEYN (Guillaume), ecclésiastique et médecin anglais du 16e. siècle, naquit dans l'île d'Ély, sous le règne de Henri VIII. Après avoir commencé ses études à Oxford, il les termina à Cambridge; il parcourut ensuite l'Angleterre et une partie de l'Allemagne. Ayant embrassé le parti de la réforme, il fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Sussex; mais ayant résigné cette fonction en 1554, vraisemblablement à cause des persécutions qu'il éprouva sous le règne de la reine Marie, il se fit recevoir docteur en médecine, et pratiqua cet art à Durham; de là il passa à Londres, où il fut reçu au collége des médecins, et se fit une grande réputation. Les dernières années de sa vie ne furent qu'une longue suite de malheurs : il perdit d'abord, par un naufrage, sa fortune et le manuscrit d'un ouvrage qu'il avait composé; on l'accusa ensuite d'avoir tué Thomas Hilton, son protecteur; et quoique son innocence fût reconnue, cet homme étant mort d'une fièvre maligne, le frère du défunt, persistant dans son accusation, le retint en prison pour dettes, jusqu'à sa mort arrivée en 1576. Ce fut dans ce triste séjour que Bulleyn composa ses ouvrages médicaux : I. *Gouvernement of health*, ou *Guide de la santé*, 1558, 1 vol. in-8°.; II. *Boulwark of defence*, ou *Boulevard de défense contre toutes les maladies*, 1562, in-fol. Dans cet ouvrage, il y a une partie, sous le titre de *Livre de simples*, dans lequel il traite des plantes de l'Angleterre; il est sous la forme de dialogue, et les interlocuteurs sont la Santé et la Maladie, le Mal et la Chirurgie, etc. En général, il parle des propriétés des plantes sur la foi des auteurs qui l'avaient précédé; mais il y a souvent ajouté ce qu'il avait appris par sa propre expérience. On trouve à la fin des gravures en bois

de quelques-unes de ces plantes. III. *Dialogue tout à la fois touchant et plaisant, contenant un régime préservatif contre la peste, avec des consolations contre les terreurs de la mort*, 1664, in-8°. L'évêque Tanner a donné une notice sur la vie de Bulleyn; mais il y en a une plus détaillée dans la *Biographia britannica*. Bulleyn avait aussi des connaissances en agriculture, et il a rendu service à sa patrie en attirant l'attention de ses concitoyens sur la douceur du climat et la fertilité du sol de l'Angleterre, qui étaient fort mal appréciés à cette époque.

C. et A. et D—P—s.

BULLIALDUS. *Voy.* Boulliau.

BULLIARD (Pierre), botaniste, né à Aubepierre en Barrois, vers 1742, mort à Paris en septembre 1793, fit ses études au collége de Langres. Les auteurs de l'antiquité auxquels il donnait la préférence, étaient ceux qui traitaient de l'histoire naturelle. A quinze ans, le goût de cette science était déjà devenu en lui une passion. Dans ses moments de loisir, il avait formé un herbier considérable, et une collection d'oiseaux qu'il avait empaillés lui-même avec beaucoup d'habileté. Après avoir achevé sa rhétorique, il retourna dans sa famille, et peu s'en fallut qu'un botaniste qui s'est distingué depuis par de bons ouvrages, ne se vît pour toujours condamné à vivre dans l'obscurité. Heureusement des personnes qui l'avaient suivi dans ses études, et qui lui portaient de l'intérêt, lui firent obtenir une place à la nomination de l'abbé de Clairvaux. A cet emploi, dont le modique revenu suffisait à tous ses besoins, était attaché un logement à l'abbaye; il employa le temps qu'il passa dans cette retraite à étudier l'anatomie et la botanique dans les meilleurs ouvrages. Il apprit aussi le dessin, et vint ensuite à Paris, pour y continuer ses études médicales; mais son goût pour l'histoire naturelle lui fit changer de résolution, et ses promenades aux environs de la capitale lui donnèrent l'idée de sa *Flore parisienne*. Pour l'exécuter d'une manière neuve et utile, il résolut de réunir en lui seul les talents de l'artiste à ceux de l'auteur, il perfectionna les connaissances qu'il avait acquises dans le dessin, et apprit à graver sous François Martinet, habile peintre et graveur. Bulliard fit paraître successivement: I. *Flora parisiensis*, Paris, Didot, 1774, 6 vol. in-8°., figures coloriées. Cette *Flore*, devenue aujourd'hui très rare, est précédée d'une introduction à la botanique, d'après le systême de Linné. II. *Aviceptologie française, ou Traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux*, Paris, 1778 et 1796, in-12; III. *Herbier de la France, ou Collection des plantes indigènes de ce royaume*, Paris, 1780 à 1793, en 12 parties, renfermant 602 planches coloriées, qui ont paru en 151 cahiers in-fol. L'accueil qu'avait reçu sa *Flore* le détermina à donner cet ouvrage à peu près sur le même plan, mais plus étendu. Les figures en sont exactes, quoiqu'un peu petites, parce que le texte est gravé sur la planche au bas de chaque figure. Cet ouvrage a été continué jusqu'en 1793, époque de la mort prématurée de l'auteur. IV. *Dictionnaire élémentaire de botanique*, Paris, 1783, in-fol., avec deux planches, réimprimé en 1797, de même format. Ce dictionnaire a été revu et presque entièrement refondu par M. L.-Cl. Richard, membre de l'institut, Paris, 1799, in-8°.; et de nouveau, par le même, avec des changements

et des additions, Paris, an x (1802). V. *Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France*, Paris, 1784, in-fol., et 1798, in-8°. Ce grand ouvrage avait d'abord été proposé par souscription, et il en a paru 5 vol. in-8°. et in-4°. VI. *Histoire des champignons de la France*, Paris, 1791-1812, in-fol., avec des planches imprimées en couleur. Ce bel ouvrage, aussi intéressant par son sujet que par la manière dont il est traité, était, lorsqu'il parut, le plus complet que l'on eût encore vu sur cette partie de la botanique; mais aujourd'hui il est surpassé par celui que publie M. Paulet, médecin. Les ouvrages de Bulliard n'ont pas reculé les bornes de la botanique, ni ouvert de nouvelles routes, parce qu'il n'a décrit et figuré, dans la plupart, que des espèces déjà connues, et qu'il a rarement considérées sous des rapports nouveaux; mais tous sont utiles et estimés; ils ont propagé les connaissances et répandu le goût de la science. Son traité des champignons est le seul où il y ait un assez grand nombre d'espèces nouvelles ou peu connues, qu'il a bien décrites et bien figurées. On y trouve aussi des aperçus nouveaux, qui sont le résultat de ses recherches et de ses méditations. Bulliard avait des connaissances sur d'autres parties de l'histoire naturelle, et en particulier sur les oiseaux et les insectes. Il avait l'esprit vif et entreprenant, le caractère plein de franchise. Visant plus à l'utilité réelle qu'à la magnificence, il n'a pas donné à ses ouvrages ce luxe typographique qui rend aujourd'hui les livres de botanique et de zoologie excessivement chers. Il a fait lui-même les dessins et les gravures de tous ses ouvrages. Il est le premier qui ait employé le moyen plus facile et plus économique d'imprimer les plantes en couleur. Une seule retouche au pinceau suffit alors pour que les figures soient parfaitement coloriées. Ce procédé a été perfectionné depuis, et il est aujourd'hui presque généralement en usage à Paris, pour les grands ouvrages d'histoire naturelle.

W—s et D—P—s.

BULLINGER (Henri), naquit à Bremgarten en Suisse, l'an 1504, et mourut à Zurich le 17 septembre 1575. Il fit ses premières études à Emmerich, ville du duché de Clèves; son père lui ayant refusé les secours nécessaires pour les continuer, il fut obligé de chanter dans les rues, et d'exciter ainsi la charité publique. En 1520, il étudia à Cologne. Il avait formé le dessein de se faire chartreux; mais les écrits de Mélanchthon et des réformateurs qu'il lut, le firent changer de résolution et même de religion. Il fréquenta les théologiens de Zurich, et se lia étroitement avec Zwingle, dont il embrassa et défendit la doctrine jusqu'à la mort. Il accompagna ce chef des sacramentaires à la fameuse conférence de Berne, qui détermina ce canton à embrasser la nouvelle réforme en 1528. Il combattit avec succès la secte alors fort turbulente des anabaptistes, et chercha à prouver, dans un écrit particulier, la légitimité des dîmes et des intérêts du prêt d'argent. La guerre de religion l'obligea à se réfugier, en 1531, à Zurich, où, à la mort de Zwingle, Bullinger fut nommé son successeur, et devint premier pasteur: en 1534, il y fut gratifié du droit de bourgeoisie. Sa nouvelle dignité lui fit prendre une grande part à la réformation des écoles; les mesures sévères que le gouvernement adopta contre les sectaires étaient prises d'après ses conseils, et il a développé dans ses écrits les raisons qui l'avaient convaincu de leur nécessité. La sévé-

rité dont il fit profession fut l'effet de l'esprit du temps, plutôt que de son caractère. Il fut un des auteurs de la première confession helvétique, et il dressa, en société avec Calvin, le formulaire de 1549, base de l'accord entre Zurich et Genève; il donna l'édition des œuvres complètes de Zwingle, et fut le protecteur des réfugiés de France et de Lucarno, pour cause de religion. Les relations étroites qui lièrent l'Église anglicane et l'Église helvétique furent son ouvrage, et, parmi les manuscrits de Bullinger, on conserve les lettres que Jeanne Gray lui a adressées. Ces manuscrits et sa correspondance ornent la bibliothèque de la ville de Zurich; parmi les premiers, il faut distinguer la *Chronique de Zurich* (4 vol. in-fol.); l'*Histoire de la réformation*, et celle de sa propre vie, dont de nombreuses copies existent dans les bibliothèques. Les ouvrages imprimés de Bullinger forment 10 volumes in-fol.; ce sont environ quatre-vingts traités différents sur des matières théologiques, dont il serait inutile de donner le titre (Voyez *Narratio de ortu, vitâ et obitu Henric. Bullingeri, insertâ mentione præcipuarum rerum quæ in Ecclesiis Helvetiæ contigerunt*, etc., *auctore Jos. Simlero*, Zurich, 1575, in-4°.). L'*Histoire des persécutions de l'Église*, par Bullinger, a été traduite du latin en français, 1577, in-12. Dans les *Éloges des hommes savants, tirés de l'histoire de M. de Thou, par Antoine Teissier*, 1715, 4 vol. in-12, on trouve un long et curieux article sur Henri Bullinger. — Bullinger (Jean-Balthazar), né à Zurich en 1690, mort en 1764, fut professeur d'histoire de la Suisse dans sa ville natale, et occupa cette chaire avec distinction. On lui doit une édition de la *Chronique de Zurich*, de Blunthli, qu'il a continuée jusqu'en 1740. U—i.

BULLINGER (Jean-Balthazar), peintre, né à Langnau, canton de Zurich, le 31 déc. 1713, s'adonna de bonne heure à l'étude du dessin, et fut envoyé en Italie pour perfectionner ses heureuses dispositions. Admis à l'école de Tiépolo, le plus habile peintre qu'il y eut alors à Venise, il fit de rapides progrès. La vue des chefs-d'œuvre du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret, lui présenta une nouvelle source d'instruction, et c'est après s'être pénétré de la manière de ces excellents maîtres, qu'il entreprit, par les conseils de Tiepolo, quelques compositions dont le succès donna de grandes espérances. Bullinger revint ensuite dans sa patrie, où ses ouvrages ne tardèrent pas à lui faire une grande réputation; plusieurs portraits et ses premiers essais dans le paysage y ajoutèrent encore. Il visita l'Allemagne, et séjourna à Dusseldorf, à Amsterdam, et à la Haye, où il travailla; mais le dérangement de sa santé et les circonstances de la guerre l'obligèrent de retourner dans son pays, en 1742. Il s'y maria dans la même année, et dès-lors il abandonna le genre historique, dans lequel il eût marqué avec plus d'éclat en prolongeant ses études en Italie, pour se livrer à la peinture du paysage. Ses tableaux en ce genre, dont il orna des galeries entières, lui méritèrent les suffrages de ses compatriotes; mais ils sont peu connus en France; la plupart tiennent de la manière flamande. Bullinger a gravé à l'eau forte, d'après Ermels et Meyer, et d'après lui-même, un grand nombre de paysages, notamment une œuvre de cinquante pièces, auxquelles il a joint son portrait, et une préface ou exposition de ses idées sur la peinture. V—t.

BULLION (Claude de), sieur de Bonelles, surintendant des finances et ministre d'état sous Louis XIII, était fils d'un maître des requêtes du roi Henri III et d'une Lamoignon. Il fut fait maître des requêtes par Henri IV, en 1605, et employé dans diverses négociations. En 1611, il fut envoyé à Saumur par la reine Marie de Médicis, comme commissaire auprès de la fameuse assemblée des calvinistes, présidée par Duplessis-Mornai. Les calvinistes y firent des demandes exorbitantes. Bullion reçut ordre de faire parler en maître un roi mineur, et il ne tint cependant pas à sa modération et à sa prudence que les calvinistes ne fussent traités avec ménagement. En 1614, il se trouva aux conférences de Soissons, qui furent suivies d'un traité de paix. Il entra au conseil du gouvernement, composé du duc de la Vieuville, du cardinal de La Rochefoucault, du duc de Lesdiguières et du garde des sceaux d'Aligre: il fut fait surintendant des finances en 1632. Son esprit de conciliation le fit choisir, la même année, pour négocier le raccommodement de Gaston, duc d'Orléans, avec le roi son frère. Bullion persuada à Monsieur que le seul moyen de sauver la vie au duc de Montmorenci était de se soumettre. Il paraît qu'il n'était autorisé à rien promettre; le cardinal de Richelieu trompa le prince, et désavoua le négociateur. Ses conseils furent utiles à ce premier ministre, lorsque découragé il voulut quitter le timon des affaires, en 1636: « Il en aurait fait la » folie, dit Vittorio-Siri, sans le père » Joseph, qui le rassura, et ce père » fut bien secondé par le surintendant » de Bullion. » Sa sagesse parut également dans le conseil qu'assembla Louis XIII, en 1639, à la persuasion de Richelieu, qui ne voulait point paraître. Il s'agissait de décider si le retour de Marie de Médicis pouvait être avantageux au roi, au dauphin et à l'état. Bullion, un des cinq ministres consultés, déclara « que les plus » puissants motifs pour engager Louis » XIII à ne pas recevoir sa mère, » étaient de nature à ne se devoir dire » *qu'à l'oreille du maître*, qu'il était » de la prudence du roi de presser » Marie d'aller s'établir à Florence, » où il lui ferait tenir son bien et son » douaire, ainsi qu'il le lui avait offert » plusieurs fois. » Louis XIII récompensa les services de Bullion, en le faisant garde des sceaux de ses ordres, et enfin en créant, en sa faveur, une nouvelle charge de président à mortier au parlement de Paris. Ce fut sous la surintendance de Bullion que les premiers louis d'or furent frappés en 1640. On rapporte à ce sujet une anecdote peu vraisemblable, et qui est puisée dans une source suspecte (*Pièces intéressantes et peu connues* de Laplace). « Le surintendant ayant » donné à dîner au premier maréchal » de Grammont, au maréchal de Villeroi, au marquis de Souvré et au » comte d'Hautefeuille, fit servir au » dessert trois bassins remplis de louis, » dont il les engagea à prendre ce » qu'ils en voudraient. Ils ne se firent » pas trop prier, et s'en retournèrent » les poches si pleines, qu'ils avaient » peine à marcher : ce qui faisait beaucoup rire Bullion. Le roi, qui faisait » les frais de cette plaisanterie, ne » devait pas la trouver tout-à-fait si » bonne. » Bullion mourut d'apoplexie le 22 décembre 1640. Un recueil de *Lettres* manuscrites de Claude de Bullion, depuis le 9 décembre 1632 jusqu'au 11 décembre 1640, était conservé dans la bibliothèque de François Bouthillier, ancien évêque de Troyes. — Noël de Bullion, marquis de Galardon, seigneur de Bo-

nelles, succéda à Claude de Bullion dans la place de garde des sceaux des ordres du roi, et mourut en 1670. — Son fils, Charles-Denis de BULLION, fut reçu prévôt de Paris en 1685.

S—Y.

BULLION. *Voy.* BOILEAU.

BULLIOUD (SYMPHORIEN), né à Lyon en 1480, fut successivement évêque de Glandèves en 1508, de Bazas en 1520, et de Soissons en 1528. Louis XII le fit gouverneur de Milan, et l'envoya en ambassade auprès de Jules II. Il devint l'un des aumôniers de François Ier. et grand-maître de son oratoire, charge qui équivalait à celle de grand-aumônier, non encore établie. Il assista au concile de Pise tenu contre Jules II, puis y renonça au nom de l'église gallicane, dans celui de Latran. Il mourut le 5 janvier 1533, après avoir publié des *Statuta synodalia*, pour le diocèse de Soissons, Paris, in-4°. et in-8°., 1532. Ce prélat aimait les sciences et protégeait les savants. Henri-Corneille Agrippa, qu'il avait produit à la cour de France, lui fit une épitaphe qui commençait par ces deux vers :

Pax populi, clerique decus, patriæque patronus
Symphorianus, amor Galliæ et urbis....

— C'est à son cousin Maurice BULLIOUD, qui lui avait succédé dans la place de conseiller au parlement de Paris, et qui mourut le 27 mai 1541, doyen du chapitre de St.-Marcel, que Bénédictus Curtius dédia, en 1538, son commentaire sur les *Arresta amorum*.—Pierre BULLIOUD, procureur-général du parlement de Dombes, parent des deux précédents, était très versé dans les langues hébraïque, syriaque, grecque, etc. Il mourut à Paris en 1593, après avoir composé plusieurs ouvrages, dont quelques-uns sont restés manuscrits. Le plus connu de ceux qui sont imprimés est intitulé : *La fleur des explications anciennes et nouvelles sur les quatre Évangélistes*, Lyon, 1596, in-4°. — Pierre BULLIOUD, jésuite, fils du précédent, né à Lyon, en 1588, mort dans la même ville en 1661, a donné des *Notes sur la vie de S. Trivier*, une *Vie de Symphorien Bullioud*, intitulée : *Symphorianus de Bullioud è tenebris historiæ eductus in lucem*, avec des pièces justificatives, où l'on trouve des choses curieuses sur les principales familles du Lyonnais, Lyon, 1645, in-4°.; *Lugdunum sacro profanum*, Lyon, 1647, in-4°. C'est le prospectus d'une histoire de sa patrie, qui est restée manuscrite. — Un chevalier de BULLIOUD, capitaine de carabiniers, né en 1741, se distingua dans la guerre de sept ans. A l'âge de dix-huit ans, n'étant que cornette d'une compagnie de carabiniers, il se fit remarquer à la bataille de Crevelt par un trait d'audace qui lui valut la croix de St.-Louis et le brevet de capitaine. Ayant rallié quelques carabiniers et maréchaux des logis, il perça la ligne d'infanterie ennemie, mit hors de service une batterie que les ennemis préparaient, et, se voyant dans l'impossibilité de regagner l'armée française, marcha en avant, traversa plusieurs corps où il fit encore des prisonniers, et occupa le bourg de Gladebec, d'où, étant parti le lendemain à la pointe du jour, il ramena par un détour sa petite troupe au camp français, et rapporta son étendard à sa brigade, le 24 juin 1758. Il publia, en 1763, *la Pétrissée*, ou *Voyage de sire Pierre en Dunois*, badinage en vers, en douze chants, par M***., la Haye (Paris, Panckoucke), in-12. Il mourut dans la même année, âgé de vingt-deux ans.

T—D.

BULOW (FRÉDÉRIC-ERNEST DE),

né le 5 octobre 1736, dans la terre d'Essenrode, mort le 4 mai 1802, abbé du couvent de St.-Michel à Lunebourg, directeur de la société d'agriculture de Zelle, a rendu de grands services à la principauté de Lunebourg par ses soins pour l'agriculture, les chemins, la division et la sûreté des propriétés; il sauva les salines de ce pays de la destruction qui les menaçait, et les en préserva pour l'avenir, en en améliorant l'administration. Il augmenta les revenus de son couvent, en y établissant une grande fabrique de tuiles. Il a laissé dans tout le pays une mémoire que ses vertus et ses bienfaits ont fait chérir. — Un autre BULOW, ancien conseiller à la chancellerie de la cour de Brunswick, célèbre publiciste, et connu par des ouvrages distingués, tant en histoire qu'en jurisprudence, est mort à Hambourg, le 15 septembre 1810, à l'âge de soixante-sept ans.

G—T.

BULOW (HENRI-GUILLAUME DE), né à Falkenberg en Prusse, fut élevé à l'académie militaire de Berlin, et, dès l'âge de quinze ans, entra au service dans l'infanterie, d'où il passa dans le régiment de cavalerie de Reitzenstein. Livré dès-lors à la lecture des anciens et des ouvrages philosophiques de J.-J. Rousseau, et né avec un caractère inquiet et ambitieux, l'obscurité d'une caserne ne pouvait lui suffire. En 1789, il se rendit dans les Pays-Bas, où l'insurrection contre Joseph II semblait lui ouvrir une carrière conforme à ses vues. La haute idée qu'on avait alors de la tactique prussienne lui procura une place dans un régiment; mais le terme prochain de cette révolution éphémère ayant détruit les espérances de Bulow, il revint à Berlin, où il prit un goût si passionné pour le théâtre, qu'il avait rassemblé une troupe de comédiens pour aller jouer en province, lorsqu'un scrupule inspiré par la noblesse de sa naissance le fit renoncer au métier de directeur de spectacle. Il partit alors pour l'Amérique septentrionale, espérant y trouver une liberté dont il se plaignait d'être privé dans sa patrie. Son espoir fut encore trompé; et c'est ce que l'on voit dans la relation de ce voyage, publiée par son frère qui l'avait accompagné. Les deux frères voulurent cependant mettre leur voyage à profit. Ils avaient remarqué que la verrerie se vendait fort cher en Amérique; revenus à Hambourg, ils consacrèrent le reste de leur héritage à acheter des verres, et retournèrent en Amérique avec une grande quantité de cette marchandise; mais, dépourvus des premières notions du commerce, ils perdirent jusqu'à leur capital. Henri de Bulow, grand partisan des idées du visionnaire Swedenborg, prêcha cette doctrine en Amérique; et ce fut vraisemblablement à cette époque qu'il composa l'ouvrage suivant qui a été publié après sa mort : *Coup-d'œil sur la doctrine de la nouvelle Église chrétienne*, ou *le Swedenborgianisme*, Philadelphie (Allemagne), 1809, in-8°., avec cette épigraphe : *Nunc permissum est*. Cet écrit est en français, parce que, selon l'auteur, Swedenborg a beaucoup de partisans en France. L'avénement de la nouvelle Église y est fixé aux années 1817 et 1818. Revenu en France sans fortune, Bulow se rappela son premier métier, et la lecture des *Considérations sur l'Art militaire*, par Bœrenhorst, lui donna l'idée de soumettre cet art à des principes fixes et aux règles de la géométrie. Ce fut dans cette pensée qu'il composa son *Esprit du système de guerre moderne*, dans lequel, après

avoir établi une fausse distinction entre la stratégie et la tactique, il réduit toutes les opérations militaires à la forme du triangle, et tire de ce principe les conséquences les plus bizarres. Cet ouvrage a néanmoins eu quelque succès en Allemagne, et il a été traduit en français par Mr. Tranchant de Laverne, Paris, 1803, in-8°. Plusieurs tacticiens ont combattu le systême de Bulow; le général Jomini a surtout parfaitement démontré les inconvénients de ses lignes de défense, destinées à tout couvrir par leur étendue, et de ses retraites *excentriques*, dont il semblerait que les Prussiens aient voulu faire une application dans leur déplorable retraite de 1806. Bulow désirait ardemment être employé dans l'état-major de l'armée prussienne; mais il ne put y réussir, et fut obligé, pour vivre, de faire un métier de son travail d'auteur. Il écrivit d'abord sur l'*argent*, d'après un auteur suédois; il traduisit ensuite en allemand le *Voyage de Mungo Parck*; et, dans l'hiver de 1801, il publia l'histoire de la campagne de l'année précédente, qu'il compila dans la *Gazette de Hambourg*, et que M. de Sevelinges a traduite en français, 1 vol. in-8°., Paris (1804). Dans la préface de cette traduction, M. de Sevelinges, contre l'usage des traducteurs, a lui-même discuté et réfuté très judicieusement une partie du systême de Bulow. Après plusieurs affaires que lui suscita son caractère bizarre, Bulow passa en Angleterre vers la fin de 1801, et publia à Londres les trois premiers numéros d'un journal, qui ne put être continué faute de lecteurs. Bulow, qui avait fondé son existence sur le succès de cette entreprise, fut obligé de faire des dettes, et il finit par être conduit à *Kingsbench*, où il fit un séjour forcé de quelques mois. Rendu à la liberté, il vint à Paris, où il resta pendant plus de deux ans, se disant chargé d'une mission diplomatique par l'ordre équestre germanique. Devenu suspect à la police, il fut obligé de quitter la France, et il reparut en 1804 à Berlin, où venait de s'engager une dispute à laquelle il prit part, en publiant, sous le titre de *Napoléon-Bonaparte*, un ouvrage en faveur des Français. Forcé encore de travailler pour vivre, il composa plusieurs écrits qui se succédèrent rapidement : I. *Principes de la Guerre moderne*, ou *Stratégie théorique et appliquée*, *abstraite du systême de guerre actuel*, Berlin, 1805, in-8°.; II. dans la même année : *Éclaircissements sur cet ouvrage*, sous le nom d'un *officier prussien*; III. *Nouvelle Tactique des modernes comme elle devrait être*, Leipzig, 1805, 2 part., in-8°.; IV. *le Prince Henri de Prusse, histoire critique de ses campagnes*, Berlin, 1805, 2 part., in-8°.; V. *Aperçus sur l'avenir*, *mais qui ne sont pas prophétiques*, *écrits en avril* 1801 *et qui se vérifieront en* 1806; VI. *Campapagne de* 1805, 2 part., in-8°., sans désignation de lieu d'impression (Leipzig). Tous ces ouvrages sont en allemand. Le dernier, dans lequel Bulow avait mal parlé de quelques hommes puissants, fut cause de sa perte. La cour de Russie fit des réclamations. Averti de prendre la fuite, il s'y refusa, et fut enfermé, en août 1806, dans la prison de la prévôté, où une commission de médecins, chargée d'examiner l'état de son cerveau, déclara « que les esprits vitaux étant » fort animés chez M. de Bulow, une » plus longue arrestation pouvait lui » être funeste, et qu'il serait à souhaiter » qu'on lui rendît la liberté, en l'avertissant d'être plus circonspect. » Les

médecins ne furent pas écoutés, et on lui intenta un procès criminel, dont il ne fit qu'aggraver les suites par la manière dont il se justifia. Après la bataille d'Jéna, on le transféra à Colberg, d'où il écrivit à un de ses amis : « Ne suis-je pas prophète? Aussi m'a-» t-on traité comme un véritable Ézé-» chiel. » Il fut conduit dans la prison de Kœnigsberg, puis dans celle de Riga, où il mourut dans le mois de juillet 1807, au moment où il allait être envoyé en Sibérie. Il a paru à Cologne (Berlin), 1807, une brochure intitulée : *Henri de Bulow peint d'après ses grands talents, son sublime génie et ses aventures, avec une notice authentique de l'arrestation de cet homme étonnant et de son procès criminel.* M—D. J.

BULSTRODE (Richard), auteur anglais du 17ᵉ. siècle, étudia à Londres, dans la société d'Inner-Temple, et exerça quelque temps la profession d'avocat; mais la guerre civile étant venue à éclater, il prit les armes pour la défense de son roi; ses services lui méritèrent bientôt le grade d'adjudant-général de l'armée royale. Après la restauration, il fut envoyé par Charles II, comme résident, près la cour de Bruxelles, et il remplit les fonctions d'envoyé près la même cour, sous le règne de Jacques II. Il suivit ensuite la fortune de ce monarque en France, où il passa environ vingt années. Ce fut pendant ce temps qu'il composa des *Essais divers*, qui ont été publiés par son fils (Londres, 1715, in-8°.) Ils roulent sur la *retraite*, le *bonheur*, les *femmes*, la *religion*, l'*éducation*, la *vieillesse*, etc. Si ce n'était pas l'œuvre du génie, c'était au moins le résultat d'une longue expérience, l'auteur ayant vécu cent un ans. X—s.

BULTEAU (Louis), né en 1625, à Rouen, d'une ancienne famille distinguée dans la magistrature, posséda pendant quatorze ans une charge de secrétaire du roi, dont il se défit, en 1661, pour vivre entièrement séparé du monde. Il se retira d'abord à l'abbaye de Jumièges, et de là à Saint-Germain-des-Prés, où il se réduisit à la simple qualité de ce qu'on appelait *commis-clerc*, et s'engagea par contrat civil, du 1ᵉʳ. mai 1672, à consacrer toute sa vie au service de la religion, sous la condition de jouir de tous les priviléges des religieux, sans quitter l'habit ecclésiastique-séculier, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres sacrés. C'est dans cet état qu'il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, le 6 avril 1693. Bulteau s'était particulièrement appliqué à l'étude de l'histoire monastique. Il publia, en 1678, in-8°., celle de l'Orient, sous le titre modeste d'*Essai;* il n'y date l'origine du monachisme que de S. Antoine, et prouve que les anciens moines avaient des prêtres parmi eux, et des églises où ils se rassemblaient pour leurs prières communes : cette histoire est estimée; il ne la conduit que jusqu'au 7ᵉ. siècle. Il donna, en 1684-1694, l'*Abrégé de l'histoire de S. Benoît et des moines d'Occident*, 2 vol. in-4., d'après les actes, chroniques et chartes. La mort le surprit comme il mettait la dernière main à l'*Histoire du* 10ᵉ. *siècle*, du même ordre, qui est restée manuscrite, et qu'il estimait plus que tous ses autres ouvrages. Il avait traduit du latin de dom Quatremaire, en 1668, la *Défense des droits de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés*, in-12, et, en 1689, les *Dialogues de S. Grégoire-le-Grand*, in-12, avec une préface intéressante et de savantes notes. Les autres ouvrages de Bulteau sont des traductions de l'*In-*

troduction à la sagesse, de Jean-Louis Vivès, 1670, et du *Cura clericalis*, 1670; la *Défense des sentiments de Lactance sur l'usure*, contre le ministre Gallæus, Paris, 1671, in-12; le *Faux dépôt*, pour réfuter quelques erreurs populaires touchant l'usure, Mons, 1674, in-12, réimprimé à Paris en 1720, sous le titre de *Traité de l'usure*, et portant à tort le nom de *Nicole*. Ce pieux et savant homme ne mit son nom à aucun de ses écrits, par modestie. — Charles Bulteau, son frère, mort doyen des secrétaires du roi en 1710, à quatre-vingt-quatre ans, est auteur d'un *Traité de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°. Bulteau a réuni dans ce livre toutes les preuves rapportées par Théodore Godefroi dans son *Traité de la préséance*, et y a joint celles dont cet auteur n'avait point parlé, ainsi qu'une réfutation de ce que Chifflet avait avancé pour appuyer les prétentions des rois d'Espagne. *Voyez* la préface du catalogue de la bibliothèque de Charles Bulteau (*Bibliotheca Bultelliana*, Paris, Gabr. Martin, 1711, 2 vol. in-12). Il a donné aussi les *Annales Francici ex Gregorio Turonensi*, insérées dans l'édition des œuvres de cet historien, Paris, 1699, in-folio. Ces annales s'étendent depuis l'an 458 jusqu'à l'an 591. On trouve à la suite les *Annales Francici*, tirées par Bulteau de la chronique de Frédégaire (593-768). Ces annales sont connues sous le nom d'*Annales Bultellani*.

T—d.

BULWER (Jean), auteur anglais, a composé : I. traité sur l'instruction des sourds-muets; il a pour titre : *Philosophus, or the Deafe and Dumbe Mans Friend, exhibiting the philosophical verity of that subtil Art, which may inable one with an observant Eye to Heare wath any man speaks by the moving of his Lips*, Londres, 1648, in-8°. Il paraît que l'auteur est le prémier qui ait réduit en principes l'art d'apprendre aux sourds à voir parler ou à comprendre le discours par le mouvement des lèvres; ceux qui l'ont précédé (*V.* Jean-Paul Bonet) s'étant plus attachés à apprendre aux muets à se faire comprendre par signes, et à articuler des sons. II. *Pathomyotomia* (ou *Dissection des muscles qui indiquent les affections de l'âme*), 1649, in-12; III. *Anthropometamorphosis* (*l'Homme transformé*, ou *le Changement artificiel, où l'on fait voir sous quelle étonnante variété de formes et d'habillements l'espèce humaine s'est montrée dans les différents âges et les différentes nations du monde*), Londres, 1653, in-4°. Ce dernier ouvrage est très curieux, et a eu plusieurs éditions. IV. *Chironomia*, ou *l'Art de la rhétorique de la main*; et *Chirologia*, ou *le Naturel langage de la main*, Londres, 1644, in-8°. X—s.

BULYOUZKI (Michel), naquit vers le milieu du 17e. siècle, au comté d'Owaron, dans la Hongrie supérieure, et fit successivement ses études dans les universités de Wittemberg, de Tubingue et de Strasbourg. Il réunit presque toutes les connaissances humaines; car il fut à la fois philologue, théologien, jurisconsulte, mathématicien, poète et musicien. La guerre qui désolait sa patrie l'ayant empêché d'y retourner, il se fixa en Allemagne, et devint recteur à Ohringen et à Stutgard. Frédéric, marquis de Bade-Dourlach, le mit ensuite à la tête du collége de Dourlach. Bulyouzki inventa un instrument de musique à clavier, dont il publia la description

en allemand, Strasbourg, 1680, in-12. On a encore de lui : I. *Hohenloici Gymnasii hodegus calendariographus*, Ohringen, 1693, in-8°.; II. *Speculum librorum politicorum Justi Lipsii*, Dourlach, 1705, in-12, des cartes philosophiques, et quelques autres ouvrages. Il vivait encore en 1712. K.

BUMALDUS. *Voy.* MONTALBANO (Ovide).

BUNAU (HENRI, comte DE), conseiller intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III), né à Weissenfels, le 2 juin 1697, fit ses études avec distinction à Pforta, à Quolzbach et à Leipzig. Appelé à la cour de Saxe en 1717, il y occupa différentes places : ses voyages interrompirent l'exercice de ses fonctions. Il passa un an à Paris; mais comme il se disposait à se rendre en Italie, l'électeur le rappela pour lui confier d'importants emplois. A la mort de l'empereur Charles VI, il fut envoyé à Mayence, où il resta jusqu'à l'élection de Charles VII. Le nouvel empereur le prit à son service, le nomma conseiller intime, et le chargea de différentes missions. L'habileté du comte de Bunau justifia la confiance de son souverain, après la mort duquel il rentra au service de la cour de Saxe. Il mourut le 7 avril 1762, dans la terre d'Ossmannstadt, située dans le duché de Weimar. Il se plaisait à procurer les moyens d'étudier aux jeunes gens sans fortune qui montraient des dispositions, et c'est à ses bienfaits que les lettres et les arts doivent le célèbre Winckelmann. Sa bibliothèque, l'une des plus considérables qu'ait jamais possédée un simple particulier, fut achetée près de 130,000 francs par le prince Xavier, et réunie à la bibliothèque de Dresde. Le catalogue raisonné qu'il en fit faire par Franck, pour les livres d'histoire et de philologie seulement (*Voy.* M. FRANCK), forme 7 vol. in-4°. On a de lui : I. une *Histoire des Empereurs et de l'empire d'Allemagne, tirée des meilleurs historiens et des archives, et accompagnée d'appendices destinés à éclaircir le droit public de l'Allemagne et la généalogie des maisons souveraines*, en allemand; 1re. partie, Leipzig, 1728; 2me. partie, ibid., 1732; 3me. partie, 1739; 4me. partie, 1743, in-4°. Cet ouvrage, malheureusement incomplet, car il ne s'étend que jusqu'au règne de Conrad Ier. inclusivement (en 918), est précieux par l'excellente critique qui y règne et les matériaux qu'il renferme; II. *Recherches courtes, mais approfondies sur l'état des droits de la maison de Saxe, sur les duchés de Juliers, de Clèves et de Berg*, Dresde et Leipzig, 1733, in-4°., traduit en français dans les *Intérêts des puissances*, de Rousset, partie 7; III. *Dissertatio de jure circa rem monetariam in Germaniâ*, Leipzig, 1716, 1718, 1730, in-4°. Cette dernière édition a été augmentée par G. Chr. Gebauer; IV. *Considérations sur la religion et sa décadence*, publiées à Leipzig en 1769, in-8°, après la mort de l'auteur, par J.-F. Burscher, qui avait écrit en 1768 une *Vie du comte de Bunau*, Leipzig, in-8°. G—T.

BUNDEREN, ou BUNDÈRE (JEAN), en latin *Bunderius*, né à Gand en 1481, religieux de l'ordre de St.-Dominique, dont il occupa plusieurs dignités, fut prédicateur et inquisiteur-général de la foi pour le diocèse de Tournay, et mourut le 8 juin 1557, à Gand, où il était confesseur du grand béguinage. Il combattit avec ardeur les opinions des réformés, ce qui a fait dire à Sander :

Informes domuit sectas, et dira Lutheri
Contudit impavidus dogmata Bunderius.

Les PP. Quétif et Echard, et Paquot donnent la liste des ouvrages de Bundère, savoir : I. *Compendium dissidii quorumdam hæreticorum atque theologorum*, Paris, 1540, 1543, 1545, in-8°., réimprimé sous le titre de *Compendium concertationis hujus sæculi sapientium*, etc., Paris, 1549; Venise, 1552; Anvers, 1555, in-8°., et encore sous le titre de *Compendium rerum theologicarum*, Anvers, 1562, in-12; Paris, 1574, in-8°., 1577, in-8°.; dans ces trois dernières éditions, on a inséré *Collectio quatuor doctorum Ambrosii, Hieronymi, Augustini et Gregorii super triginta articulis ab hæreticis modernis disputatis*, recueil qui n'est point de Bundère, mais de Noël Taillepied (*Voyez* TAILLEPIED). II. *Detectio nugarum Lutheri*, Louvain, 1551, in-8°.; III. *De vero Christi baptismo contra Mennonem anabaptistarum principem*, Louvain, 1553, in-8°.; Paris, 1574; IV. *Scutum fidei*, Gand, 1556; Anvers, 1569, 1574, traduit en flamand par P. Bacherius, Gand, 1557, in-12. Bundère avait, sur les mémoires de son confrère le P. Guillaume Carnifex, dressé le catalogue des manuscrits existant dans les bibliothèques de la Belgique et des provinces voisines. Ce travail, qui n'a pas été imprimé, est perdu depuis plus d'un siècle et demi. C'est à tort que Sweertius et Val. André donnent à Bundère le titre de docteur en théologie. A. B—T.

BUNEL (PIERRE), l'un des écrivains les plus polis de son siècle, naquit à Toulouse en 1499. Sainte-Marthe dit que son père était normand. Il fit ses études à Paris, au collége de Coqueret. Sans fortune, mais sans ambition, il aurait vécu dans l'indigence sans la généreuse amitié d'Emile Perrot, qui le logea chez lui à Padoue; de Lazare Baïf et de George de Selve, évêque de Lavaur, qui furent ambassadeurs de France à Venise. Après avoir passé trois années dans cette ville, Bunel suivit l'évêque de Lavaur dans son diocèse, et ne revint à Toulouse qu'après la mort de ce prélat. Chargé de l'éducation des fils du président du Faur, « il institua, dit Catel, ès bonnes » lettres le sieur de Pibrac, auteur des » quatrains. » Il voyageait avec lui en Italie, lorsqu'il mourut à Turin d'une fièvre chaude, l'an 1546. Il a traduit du latin de Jean du Bellay, la *Défense du roi* (François Ier.) *contre les calomnies de Jacques Omphalius, jurisconsulte*, Paris, 1544 et 1552, in-4°. L'édition latine est de l'année 1544. Mais le principal ouvrage de Bunel est un recueil de lettres que Charles Étienne fit imprimer à Paris, en 1551, in-8°., qui furent réimprimées à Cologne, en 1568, et que Henri Etienne publia sous ce titre honorable : *Epistolæ Ciceroniano stylo scriptæ*, 1581, in-8°. C'est l'édition la plus correcte; celle que Graverol donna à Toulouse en 1687, in-8°., est estimée pour les notes, mais le texte est rempli de fautes. Plusieurs de ces lettres avaient déjà paru à Toulouse avant que Charles Étienne les recueillît. On en trouve quelques-unes dans le volume intitulé: *Epistolæ clarorum virorum*. Paul Manuce avoue que les lettres de Bunel lui servirent de modèle, et Ménage appelle Manuce et Bunel des *cicéroniens de profession*. Le buste de ce dernier a été placé dans la salle dite des Illustres, au capitole de Toulouse, par les soins de l'historien Lafaille, capitoul. Bunel trouvait son bonheur dans la culture des lettres. Il écrivait

à Duferrier, son ami : *Post Deum, in studiis litterarum mihi sunt omnia.* Bayle fait de grands éloges de ses talents et de sa vertu. « C'était, dit-il, un honnête homme. C'était lui que Diogène cherchait. Ses lettres sont écrites avec la dernière pureté, et contiennent des faits curieux. » — Bunel (Guillaume), qu'on croit père de Pierre, savant professeur en médecine dans l'université de Toulouse, composa plusieurs ouvrages au commencement du 16e. siècle, et les fit imprimer en 1513, in-4°., sous le titre suivant : *OEuvre excellente, et à chascun désirant de peste se préserver, trez-utile, contenant les médecines, etc., lesquelles sont par luy* (G. Bunel) *ordonnées, tant en latin qu'en françois, par rime ; avec plusieurs Epistres à certains excellens personnaiges, en la louange de justice et de la chose publique.* Duverdier cite quelques vers médiocres de ce poëme singulier :

Je ne dis pas qu'en mariage,
Afin qu'on puisse avoir du fruict,
Vous ne fassiez aucun ouvrage,
De tard en tard ainsi que duict ;
Mais ce soit après la minuict,
Parfaicte la digestion,
Pour faire génération.

— Bunel (Jacob), peintre du roi, naquit à Blois en 1558, et fut chargé, avec Dubreuil, des ouvrages de peinture les plus considérables dans les maisons royales. Ils peignirent ensemble la voûte de la petite galerie du Louvre, brûlée en 1660. Bunel fit, pour l'église des Grands-Augustins, une *Descente du St.-Esprit*, et, pour les Feuillants, une *Assomption de la Vierge*. Il peignit encore à Fontainebleau quatorze tableaux à fresque. V—ve.

BUNEMANN (Jean-Ludolphe), directeur de l'école de Hanovre, né à Calbe le 24 juin 1687, mort à Hanovre le 1er. juillet 1759, a laissé quelques ouvrages intéressants sur la bibliographie et l'histoire de l'imprimerie, entre autres : *De bibliothecis Mindensibus antiquis et novis*, Minden, 1719, in-4°. ; II. *Catalogus manuscriptorum, item librorum ab inventâ typographiâ usque ad an. 1560, impressorum rarissimorum pro adsignato pretio venalium apud J.-L. Bunemann*, Leipzig, 1732, in-8°. ; III. *Observationes et supplementa ad Maittairii annalium typogr., tom. I*, dans la seconde édition de 1733 ; IV. *Notitia scriptorum editorum atque ineditorum artem typographicam illustrantium*, Hanovre, 1740 ; V. *L. Cœlii Lactantii opera omnia cum notis C. Cellarii, etc., accedunt nunc primùm variæ lectiones et notæ*, Leipzig, 1739, grand in-8°., etc. G—t.

BUNGO, ou BUNGUS. *V.* Bongo.

BUNNIK (Jean), peintre de paysages, naquit à Utrecht en 1654, et eut pour maître Hermann Zaftléven. Après avoir demeuré trois ans dans l'atelier de cet artiste, il parcourut l'Allemagne et l'Italie, ne cessant d'étudier d'après la nature, et croyant toujours n'être pas assez instruit. Le duc de Modène le retint auprès de lui pendant huit ans, et lui donna le titre de son premier peintre. Impatient de revoir son pays, Bunnik renonça aux honneurs dont il jouissait dans cette cour ; mais, à peine revenu en Hollande, il fut appelé en Angleterre par le roi Guillaume III, qui l'employa à décorer le château de Loo. On croit qu'après avoir acquis une fortune assez considérable, il eut la faiblesse de se laisser ruiner par ses enfants, et qu'il mourut pauvre en 1717. Les ouvrages de cet artiste sont peu connus en France. Les Hollandais le regardent comme un de leurs plus habiles paysagistes. — Jacob Bun-

nik, peintre de paysages et de batailles, mort en 1725, a obtenu moins de réputation. E—c D—d.

BUNO, ou BUNON (Jean), professeur à Lunebourg, né à Franckenberg (dans la Hesse), en 1617, fut précepteur de plusieurs jeunes seigneurs avec lesquels il voyagea en Danemark, ce qui lui fournit l'occasion de développer des vues nouvelles sur l'éducation, et de publier des méthodes d'instruction qui lui firent en son temps une réputation extraordinaire. En 1653, il fut fait recteur de l'école de St.-Michel à Lunebourg, professeur d'histoire et de géographie en 1660, et de théologie en 1672. Il mourut en 1697, âgé de quatre-vingts ans. On remarque qu'il lui était poussé deux dents dix ans avant sa mort. Outre les nombreux ouvrages qu'il a publiés pour faciliter l'instruction, tels que son *Nouvel A, B, C*, sa *Grammaire latine* en tables et en figures, sa *Bible mnémonisée* tout entière, ses Institutes de Justinien avec le titre *De regulis juris*, en images, son *Idée de l'histoire universelle*, et autres de ce genre qu'on a prétendu ensuite n'être bons qu'à former la mémoire au préjudice du jugement, on lui doit quelques écrits estimés : I. *Cluverii introductio in geographiam emendata*, Amsterdam, 1697 et 1729, in-4°.; II. *Ejusdem Italia, Sicilia, et Germania contracta.* La *Germania antiqua* du même Cluvier, réduite par Bunon, fut imprimée séparément à Wolfenbuttel, en 1663, in-4°. III. *Auctarium ad Christoph. Heidmanni radices nominum verborumque latinorum;* IV. une édition de la *Vie de Cicéron* par François Fabricius; V. quelques ouvrages de politique. C. M. P.

BUNON (Robert), chirurgien-dentiste, né à Châlons-sur-Marne en 1702, reçu docteur à St.-Côme en 1739, pratiqua son art à Paris avec succès, et y mourut le 25 janv. 1748. Il a laissé trois ouvrages estimés : I. *Dissertation sur un préjugé concernant les maux de dents qui surviennent aux femmes grosses*, Paris, 1741, in-12; II. *Essai sur les maladies des dents, où on propose de leur donner une bonne conformation dès la plus tendre enfance*, Paris, 1743, in-12; idem, 1745, 2 vol. in-12; III. *Recueil raisonné de démonstrations faites à la Salpêtrière et à St.-Côme*, Paris, 1746, in-12. C'est un recueil d'observations sur les maladies des dents, et d'expériences que Bunon avait faites à cet égard devant des commissaires de l'académie de chirurgie. C. et A.

BUNOU (Philippe), jésuite, né à Rouen vers 1680, y professa la théologie pendant plusieurs années, et mourut recteur du collége de son ordre à Rennes, selon quelques biographes, mais à Nantes, suivant l'abbé Goujet, le 11 octobre 1739. On a de lui un *Traité sur les baromètres*, Rouen, 1710, et un *Abrégé de géographie, suivi d'un dictionnaire géographique français et latin*, Rouen, 1716, in-8°. Ce dernier ouvrage peut encore être utile aux jeunes gens, que l'auteur a eus en vue. Le P. Bunou cultivait la poésie française, et on a imprimé sa traduction en vers des *Fontaines de St.-Cloud* et du *Théâtre des Naïades*, deux pièces du P. Commire, dans le recueil des poésies latines de ce dernier, Paris, 1754, 2 vol. in-12. W—s.

BUNTING (Henri), théologien luthérien, né en 1545 à Hanovre, fit ses études à Wittenberg, et fut successivement pasteur à Grunow et à Gosslar. Des tracasseries religieuses

l'engagèrent à quitter le ministère; il se retira à Hanovre, où il vécut en simple particulier jusqu'à sa mort, arrivée en 1606. On a de lui, entre autres écrits, I. une *Harmonie des évangélistes*, en latin; II. *De monetis et mensuris scripturæ sacræ*, Helmstædt, 1583, in-4°. et in-8°.; III. *Itinerarium biblicum*, qu'il a écrit en latin et en allemand, Magdebourg, 1597, réimprimé en 1718, in-4°.; IV. une *Chronique du duché de Brunswick-Lunebourg*, in-fol., continuée depuis par Henri Meybaum jusqu'en 1620, et réimprimée en 1722; V. *Chronologia, hoc est omnium temporum et annorum series*, etc., Zerbst, 1590; Magdebourg, 1608, in-fol., etc. G—T.

BUNYAN (JEAN), écrivain populaire d'une secte de non conformistes anglais, naquit en 1628, près de Bedford, d'un pauvre chaudronnier. Comme tous les enthousiastes, il avait commencé par être un grand pécheur, et avait été ramené dans la bonne voie par des moyens extraordinaires. Entre autres miracles faits en sa faveur, il raconte qu'un jour qu'il se livrait à son habitude favorite de jurer, il entendit une voix qui, venant du ciel, lui criait: « Veux-tu renoncer à tes pé» chés et aller au ciel, ou garder tes » péchés et aller en enfer. » Le choix ne devait pas paraître douteux; cependant Bunyan ne se décida pas sur-le-champ. Enfin, il se convertit, et si complètement, qu'il devint un modèle de piété. Il continua le métier de son père jusqu'à ce que, les troubles d'Angleterre ayant éclaté, il se fit soldat dans l'armée du parlement. En 1655, il fut reçu membre de la congrégation des anabaptistes de Bedford, et se distingua tellement par son zèle et son enthousiasme, qu'après la restauration, il fut jugé comme promoteur de rassemblements séditieux, et condamné à un bannissement perpétuel. Cette sentence ne fut pas exécutée; mais il demeura douze ans et demi en prison, faisant des lacets pour vivre, lui, sa femme et ses enfants, prêchant, et s'occupant de la composition de plusieurs ouvrages de piété, dont le plus connu est son *Voyage du pèlerin* (*Pilgrim's progress*), ouvrage allégorique, bizarre, mais plein d'imagination, très célèbre en Angleterre, où il a eu plus de cinquante éditions, et propre en effet à produire une grande impression sur des esprits simples. Il a été traduit en plusieurs langues, entre autres en français, et il est fort en usage parmi les protestants. En 1671, la congrégation de Bedford le choisit pour son pasteur, et l'évêque de Lincoln (Barlow) ayant obtenu son élargissement, il voyagea en Angleterre pour maintenir dans leur foi ses frères non conformistes, ce qui le fit nommer l'évêque Bunyan. Lorsque Jacques II eut publié son édit de la liberté de conscience, Bunyan se trouva en état, grâce aux contributions volontaires des personnes de sa croyance, de leur bâtir un lieu de réunion, où il prêchait devant un auditoire nombreux. Il mourut en 1688. C'était un homme sans lettres, mais doué de beaucoup d'imagination et de talent naturel; d'un extérieur grossier, mais d'un caractère doux et de mœurs irréprochables. On a rassemblé ses ouvrages en 2 vol. in-fol., Londres, 1736, 1737. S—D.

BUOMMATTEI. *V.* BUONMATTEI.

BUONACCORSI (PHILIPPE). *Voy.* CALLIMACHUS.

BUONACORSI. *Voy.* PERRIN DEL VAGO.

BUONACOSSA (HERCULE). *Voy.* BONACOSSUS.

BUONAFEDE (P. APPIANO), phi-

losophe et publiciste italien du dernier siècle, peu connu en France, et qui mériterait de l'être, par l'indépendance de ses idées et l'originalité de son style. Né à Commachio, dans le Ferrarais, le 4 janvier 1716, il entra en 1745 dans l'ordre des célestins, fut fait professeur de théologie à Naples, en 1740, et eut plusieurs abbayes. Naturellement porté aux études philosophiques, il fut encouragé à s'y livrer par l'essor qu'elles prenaient alors en Italie. Il vécut soixante-dix-huit ans, et mourut à Rome, d'une chute qu'il fit sur la place Navone, en décembre 1793. Le P. Buonafede était grand de taille, d'une physionomie gaie, qui montrait la franchise de son caractère : il s'énonçait avec aisance, et son mérite était si reconnu, que l'opinion publique le portait au cardinalat; mais il n'obtint pas cette dignité, Pie VI ayant craint son attachement à la philosophie du dix-huitième siècle. Tous les ouvrages qu'il publia prouvent qu'il suivit constamment cette direction donnée à son esprit par celui de son siècle. Les plus remarquables sont : I. *Rittrati poetici, storici e critici di varj uomini di lettere,* Naples, 1745, in-8°. (publiés sous le nom d'*Anneo de Faba Cromaziano*) : c'est la meilleure de ses productions poétiques; II. *Saggio di commedie filosofiche,* Faenza, 1754, in-4°. (sous le nom d'*Apatopisto Cromaziano*); III. *Dell' apparizione di alcune ombre, per T. B. B.*, Lucques, 1758-60, 2 part. in-8°.; IV. *Istoria critica e filosofica del suicidio*, ib., 1761, in-8°.; V. *Delle conquiste celebri esaminate col naturale dritto delle genti*, Lucques, 1763; VI. *Istoria della indole di ogni filosofia,* 7 vol. in-8°., Lucques, 1772; Venise, 1783 : c'est le plus estimé de tous ses ouvrages philosophiques; VII. *Della restaurazione d'ogni filosofia, ne' secoli XVI, XVII et XVIII*, 3 vol. in-8°., Venise, 1789; VIII. *Storia critica del moderno diritto di natura e delle genti*, Pérouse, 1789. On lui attribue aussi : *Della malignità istorica discorsi trè; di A. B. contra P. Fr. Courayer*, Bologne, 1757, in-8°.; et *Dell' impudenza letteraria*, sans date (Lucques, 1761 ou 1762), in-8°.; il y réfute une notice sur Frà Paolo Sarpi, publiée par Grifellini.

G—É.

BUONAMICI (Lazare), né à Bassano, en 1479, d'une famille très pauvre, eut le bonheur de trouver un protecteur dans l'un des amis de son père, et fut envoyé à l'université de Padoue. Il ne tarda pas à se faire remarquer par les progrès qu'il fit dans les langues latine et grecque, et particulièrement dans la philosophie, qui lui fut enseignée par le célèbre Pomponace. Ce savant avait une si haute estime pour son élève, qu'il lui demandait souvent l'explication des passages douteux qui se trouvaient dans Aristote. Buonamici ne s'appliqua pas avec moins de succès à l'étude des mathématiques, de l'astrologie, de la musique. Au sortir de ses études, il fut appelé à Bologne pour faire l'éducation de plusieurs jeunes gens de la famille Campeggi. En 1525, il passa de cette ville à Rome, où il fit un cours de belles-lettres au collége *della Sapienza.* Il se trouva au siége de Rome en 1527, et fut obligé d'abandonner tous ses travaux et ses livres pour se soustraire à la férocité des vainqueurs. Trois ans après, il obtint la chaire d'éloquence grecque et latine dans l'université de Padoue. La manière distinguée dont il la remplit accrut sa réputation à un tel point que l'université de Bologne, Clément VII, le

grand-duc Cosme Ier., lui firent des propositions pour se l'attacher. Le cardinal Sadolet voulait l'emmener à Carpentras, et le cardinal Stanislas Osio le conduire avec lui en Pologne; Ferdinand, roi de Hongrie, lui fit les offres les plus brillantes pour l'engager à venir professer dans ses états; mais les égards et la considération dont il jouissait à Padoue, et une pension que lui faisait le sénat de Venise, suffisaient à son ambition, et il refusa constamment de s'exposer aux dangers des déplacements. Il mourut à Padoue le 11 février 1552, âgé de soixante-treize ans. Tous ses élèves se firent honneur d'assister à ses obsèques. Son cercueil, déposé dans l'église de St.-Jean *di Verdara*, fut orné d'une longue inscription, surmontée de son buste en bronze. On compte, parmi ses ouvrages, I. *Carmina*, Venise, 1552, in-8°., et 1572, in-4°., réimprimé depuis en divers recueils, comme l'ont été ses *Lettres* et ses *Discours*; II. *Concetti della lingua latina*, Venise, 1562, in-8°., réimprimé plusieurs fois. Lipenius lui attribue un traité intitulé: *De motu libri X*, Florence, 1591, in-fol. Il s'est trompé, et le savant comte Mazzuchelli prouve que l'auteur de ce traité est François BUONAMICI, médecin florentin, qui a composé aussi: *De alimento, libri V*, Florence, 1603; et *Discorsi poetici in difesa d'Aristotile*, Florence, 1597, in-4°.

R. G.

BUONAMICI (PHILIPPE), naquit à Lucques en 1705. Après avoir rempli avec distinction une chaire d'éloquence et de poésie, il se livra à l'étude de la théologie, et fut chargé, par M. Colloredo, archevêque de Lucques, de rédiger les actes de son synode. Appelé à Rome par Lucchesini, secrétaire des brefs, il fut fait son substitut, place créée uniquement en sa faveur par Benoît XIV. Le premier ouvrage qui donna au public une idée avantageuse de ses talents, fut l'oraison funèbre de Lucchesini, que sa reconnaissance pour un tel patron lui inspira, en 1745. Peu de temps après, il publia des vers estimés sur le rétablissement de la cathédrale de Bologne par Benoît XIV. Ils furent suivis d'autres compositions du même genre en l'honneur des cardinaux Enriquez et Valenti. Chargé par sa république de traiter des affaires importantes avec le souverain pontife, il y réussit à la satisfaction de toutes les parties, ce qui lui valut le titre d'agent de cette république auprès du Saint-Siége, poste honorable qu'il quitta dans la suite pour prendre la place distinguée de secrétaire des brefs pour les lettres latines, à laquelle Clément XIV l'éleva. Il témoigna sa reconnaissance pour ce pontife, par l'oraison funèbre qu'il en prononça dans le Vatican. Buonamici mourut le 30 novembre 1780. Son principal ouvrage est intitulé: *De claris pontificiarum epistolarum scriptoribus*, en forme de dialogues. La première édition de 1753 est dédiée à Benoît XIV; et la seconde, considérablement améliorée, à Clément XIV. M. Gaetan Marini a suppléé aux omissions de cette seconde édition dans son ouvrage *Degli archiatri pontifici*, Rome, 1784. Buonamici publia, en 1776, la Vie d'Innocent XI, qui déplut aux jésuites, par la manière dont il y parle des affaires du jansénisme. Il se proposait de faire paraître d'autres productions lorsque la mort l'arrêta dans ce projet. Son style est simple, clair et ne manque pas d'élégance. Ses ouvrages en latin et en italien, en prose et en vers, ont été réunis avec ceux de son frère, dont l'article suit, et imprimés à Lucques,

1784, 4 vol. in-4°., sous ce titre, *Philippi et Castruccii fratrum Bonamicorum Lucensium opera omnia.* T—D.

BUONAMICI (Castruccio), frère du précédent, l'un des plus élégants écrivains latins du dernier siècle, naquit à Lucques, le 18 octobre 1710. Il fut envoyé de bonne heure au séminaire de sa patrie pour y faire ses études, passa ensuite aux écoles de Pise et de Padoue, et se fit particulièrement remarquer par sa promptitude à saisir le sens des auteurs les plus difficiles. Très jeune encore, il publia plusieurs morceaux qui se trouvent dans différents recueils. Au sortir de ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome, où Clément XII occupait le trône pontifical. Il espérait alors avoir part aux récompenses que ce pape accordait aux savants; c'est pour cela qu'il refusa l'offre que lui faisait le cardinal de Polignac, auquel il avait dédié un discours latin en vers endécasyllabes, de le conduire en France. Trompé dans ses espérances, il abandonna l'Église pour prendre l'état militaire, et entra au service du roi des Deux-Siciles, Charles de Bourbon, qui depuis monta sur le trône d'Espagne. Buonamici avait reçu au baptême les noms de *Pierre-Joseph-Marie*; ce fut alors qu'il les quitta pour prendre le prénom de *Castruccio*, le seul qui lui soit resté. Il servit d'abord comme cadet dans le régiment de Bourbon cavalerie, et entra ensuite dans les gardes-du-corps: mais il ne cessa point pour cela de s'appliquer à l'étude des belles-lettres. Après s'être distingué, en 1744, dans la guerre de Velletri, entre les troupes napolitaines et autrichiennes, il en écrivit l'histoire qui parut sous ce titre: *De rebus ad Velitras gestis commentarius*, Lugduni Batav. (Lucques), 1746, in-4°., réimprimée en 1749, et depuis traduite en italien. Cet ouvrage eut un grand succès. Le roi en récompensa l'auteur, en le nommant commissaire extraordinaire de l'artillerie, trésorier de la ville de Barlette, et en lui donnant une très forte pension. Plus maître de son temps, Buonamici en consacra une partie à composer ses *Commentarii de bello Italico*, Leyde (Gênes), 1750-1751, in-8°., 4 parties en 2 volumes. Cet ouvrage, réimprimé depuis à Naples, en Hollande, en Angleterre, et qui a été traduit en anglais et en français, fut reçu avec plus d'applaudissement encore que le premier. En effet, il est aussi remarquable par la beauté et l'élégance du style que par la force et la profondeur des idées, et enfin par la véracité des renseignements qu'il contient. Il en avait dédié les différentes parties au roi de Naples, au duc de Parme, et à la république de Gênes. Le premier de ces souverains avait fait pour lui tout ce qu'il pouvait faire; le duc de Parme lui conféra, par un diplôme très honorable, à lui et à ses descendants, le titre de comte; la république de Gênes lui fit aussi quelques présents; l'ordre de Malte lui accorda, en 1754, une croix de grâce, avec une pension convenable. On croit, qu'après la conquête de Minorque, le roi de France le demanda au roi de Naples, pour qu'il écrivît l'histoire de cette expédition, et que le roi de Naples l'ayant refusé, sous le prétexte de sa neutralité, Buonamici en conçut un tel chagrin, qu'il tomba dans une maladie de langueur. Il crut pouvoir se rétablir en allant respirer l'air natal, mais il était trop tard; l'hydropisie de poitrine était formée, et il en mourut le 22 février, selon Mazzuchelli, ou le 6 mars 1761, sui-

vant Fabroni, dans son *Eloge des frères Buonamici*. On lui fit des obsèques magnifiques, et son tombeau fut décoré d'une inscription qui se trouve rapportée dans les deux auteurs cités. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Buonamici a publié : I. *De laudibus Clementis XII oratio ;* II. *De litteris latinis restitutis oratio*, dédiée au cardinal de Polignac; III. *Orazione per l'apertura dell'accademia reale d'architettura militare*, dans laquelle il prouve de quelle nécessité est, pour les gens de guerre, l'étude des beaux arts : ce discours a été réimprimé en tête de la *Géométrie* de Niccolo di Martino ; IV. plusieurs pièces de vers latines et italiennes dans différents recueils. Ses œuvres ont été réunies (*Voy.* l'article précédent). La traduction des mémoires ou commentaires de Buonamici *De bello Italico*, se trouve à la suite de l'*Histoire des campagnes de Maillebois* (*Voyez* PEZAY). R. G.

BUONAMICO DI CRISTOFANO. *Voyez* BUFFALMACCO.

BUONANNI (PHILIPPE), jésuite, né le 7 janvier 1638, à Rome, où il est mort le 30 mars 1725. Il a exercé avec beaucoup de distinction différents emplois de son ordre, et a composé plusieurs ouvrages, dont la plupart traitent de l'histoire naturelle : I *Ricreatione del occhio et della mente nell osservazion delle chiocciole..... con quattrocenti e cinquanta figure di testacei diversi*, Rome, 1681, in-4°. Il traduisit cet ouvrage en latin, afin de le rendre plus généralement utile, et il parut sous ce titre : *Recreatio mentis et oculi in observatione animalium testaceorum*, Rome, 1684, in-4°., avec des planches contenant cent figures de plus que l'édition italienne : ce sont des observations microscopiques. II. *Observationes circa viventia, quæ in rebus non viventibus reperiuntur, cum micrographiâ curiosâ*, Rome, 1691, in-4°., avec quarante planches; il y décrit au microscope, les fleurs, la poussière des étamines et les graines, ainsi que de très petits champignons ; III. *Histoire de l'église du Vatican*, avec les plans anciens et nouveaux, Rome, 1696, in-folio, en latin, avec quatre-vingt-six planches ; IV. *Recueil des médailles des papes, depuis Martin V jusqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-folio, en latin, ouvrage bien plus exact que celui du P. du Molinet, dont il relève plusieurs fautes ; V. *Catalogue des ordres tant religieux que militaires et de chevalerie, avec des figures qui représentent leurs habillements*, en latin et en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 et 1711, 4 vol. in-4°.: cet ouvrage est précieux par les figures et l'exactitude des costumes ; VI. *Traité des vernis*, traduit de l'italien, à Paris, 1713, in-12 ; VII. *Gabinetto armonico pieno d'instromenti sonori indicati e spiegati*, Rome, 1716 ; ibid., 1723, in-4°., avec 177 planches ; savant et curieux ; l'édition donnée par Hyac. Cerutti (Rome, 1776, gr. in-4°.) est augmentée d'une traduction française en regard du texte italien ; elle n'a que cent quarante-trois planches ; VIII. *Musæum collegii Romani Kircherianum*, Rome, 1709, in-fol. C'est la description du cabinet du célèbre Kircher, que l'on conservait au collége Romain. Buonanni fut chargé en 1698 de le mettre en ordre ; il en a eu la direction jusqu'à sa mort, et l'a beaucoup augmenté et enrichi ; Jean-Antoine Battara en a donné une nouvelle édition, dans un nouvel ordre, Rome, 1773, in-folio. Buonanni avait préparé une nouvelle édition de la *Bibliothèque*, ou liste

des écrivains de sa compagnie ; Ribadineira avait commencé cette liste, et ce n'était qu'un petit in-8°. qui fut imprimé à Lyon en 1602 et 1609. Le P. Alegambe y mit la main, et en fit un volume in-folio en 1643 ; la 4e. édition, augmentée de plus de la moitié, est du P. Sotvel, imprimée en 1676, in-fol., avec des tables qui en rendent l'usage assez commode. D—P—s.

BUONAROTA, ou BUONARROTI. *Voy.* Michel-Ange.

BUONARROTI (Michel-Ange), neveu du grand Michel-Ange, et que l'on appelle ordinairement *le jeune*, pour le distinguer de son oncle, naquit à Florence en 1568. S'étant livré dès sa première jeunesse à l'étude des belles lettres, il fut admis de très bonne heure dans l'académie Florentine ; sa première lecture y date de 1585, lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans. Il fut aussi de l'académie de la Crusca, où il prit le nom de l'*Impastato*, et travailla avec beaucoup d'ardeur à la première édition du *Grand Vocabulaire*. Il occupa, dans la première de ces deux académies, les dignités d'archiconsul, de consul, et plusieurs fois celle de conseiller. Il fit construire dans sa maison une fort belle galerie consacrée à la gloire de son oncle, et dont les dessins furent faits par Piètre de Cortone, à qui il donnait un logement. Cette galerie lui coûta 22,000 écus. Il était passionné pour l'honneur de sa patrie, et réunissait chez lui une académie composée des littérateurs les plus distingués qui s'occupaient avec lui de recherches sur les antiquités de Florence, et particulièrement sur les anciennes familles nobles, au nombre desquelles était la sienne. Son talent poétique brillait surtout dans les fêtes et les réjouissances publiques ; on s'adressait toujours à lui dans ces occasions solennelles, où il trouvait le moyen de satisfaire également et ses souverains et le peuple. Buonarroti était d'une santé faible et souvent éprouvée par des maladies dangereuses ; il mourut à cinquante-huit ans, le 11 janvier 1646. Les deux ouvrages qui lui donnent un rang dans la littérature italienne sont deux comédies intitulées, l'une *la Tancia*, et l'autre *la Fiera*. La première, en cinq actes et en octaves, ou *ottava rima*, est une comédie villageoise (*commedia rusticale*), écrite dans la langue des paysans de la Toscane, idiome plein de grâce et de naïveté, dans lequel plusieurs poètes florentins se sont exercés (*Voyez* Baldovini). Elle fut imprimée pour la première fois à Florence, 1612, in-4°., et ensuite, ibid., 1615, 1623 et 1638, in-8°. La seconde comédie, *la Fiera*, dont la scène est à la ville, est plus singulière : elle est divisée en cinq journées, et chaque journée en cinq actes, ou plutôt ce sont cinq comédies de suite sur le même sujet. Elle fut jouée publiquement à Florence, dans le carnaval de 1618. Le langage en est extrêmement pur. L'auteur, qui était alors très occupé du *Vocabulaire de la Crusca*, se proposa de ne la composer que de mots qui pussent y être cités. Il la retravailla soigneusement après la représentation, et ne la fit point imprimer : elle n'a paru que dans le siècle dernier, avec des notes du savant abbé Salvini, qui fit en même temps réimprimer *la Tancia*, aussi avec des notes explicatives. Cette édition a pour titre : *la Fiera, commedia* (urbana) *recitata in Firenze*, etc., *e la Tancia, commedia* (rusticale), *con le annotazioni dell' abate Anton. Maria Salvini*, Florence, 1726, in-fol. On a de Buonarroti le jeune deux pièces mythologiques, représentées dans des fêtes,

à la cour de Florence : I. *il Natale d'Ercole, favola rappresentata al serenissimo D. Alfonso d'Este principe di Modena*, etc., Florence, 1605, in-4°.; II. *il Giudizio di Paride, favola rappresentata nelle nozze del serenissimo Cosimo di Medici principe di Toscana*, etc., Florence, 1607 et 1608, in-4°. Dans le recueil intitulé *Prose fiorentine*, on a inséré trois discours oratoires de Buonarroti, l'éloge de Cosme II, grand-duc de Toscane, l'éloge de P. François Cambi, académicien de la Crusca, tous deux prononcés dans cette académie, et un discours pour l'ouverture d'une autre académie, où l'on professait les lettres, les armes et la musique. On trouve dans le même recueil trois de ces leçons plaisantes, ou de ces *cicalate*, qui servaient de délassement aux académiciens de Florence, et une leçon d'un autre genre sur un sonnet de Pétrarque. On lui doit encore : *Descrittione delle nozze di madama Maria di Medici*, Florence, 1600, in-4°. Il avait composé plusieurs autres ouvrages en prose et en vers qui sont restés en manuscrits dans sa famille. C'est à lui que l'on doit l'édition des poésies de son oncle, le grand Michel Ange, à qui la nature avait donné le génie poétique, comme celui de tous les arts ; il les publia sous ce simple titre : *Rime di Michel Agnolo Buonarroti raccolte da Michel Agnolo suo nipote*, Florence, 1623, in-4°. G—é.

BUONARROTI (Philippe), descendant de cette illustre famille, sénateur de Florence sa patrie, auditeur-président de la juridiction ecclésiastique, et savant antiquaire, mort le 8 décembre 1733, a laissé : I. *Osservazioni istoriche sopra alcuni medaglioni antichi del cardinal Carpegna*, Rome, 1698, grand in-4°., ouvrage estimé ; II. *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro, ornati di figure, trovati ne' cimiterj di Roma*, etc., Florence, 1716, in-fol. Cet ouvrage, accompagné de gravures et précédé d'une savante préface, mit le sceau à la réputation du président Buonarroti ; il contient trente-une planches gravées, dont la plupart offrent plusieurs figures, à l'occasion desquelles l'auteur fait les observations les plus savantes sur tous les points d'antiquité qui y ont rapport. Les soixante-dix dernières pages de ce volume, qui en a trois cent vingt-quatre, sans la préface, ont pour objet, trois anciens dyptiques d'ivoire : le premier représente l'apothéose de Romulus ; le second, un consul ordinaire de Rome en 541, nommé *Basile* ; le troisième est un de ces dyptiques que l'Eglise avait imités des dyptiques consulaires, et ne représente que des objets religieux. L'auteur fait briller dans cette seconde partie une érudition aussi profonde et aussi sûre que dans la première. Ce qu'on a dit dans un *Dictionnaire historique*, etc., d'une prétendue dissertation du même auteur sur un dyptique du consul Boëce, insérée dans le tom. XXVIII du Journal *de' litterati d'Italia*, est un de ces inconcevables *quiproquo* qui y fourmillent, et dont il semble qu'il ne faudrait qu'ouvrir les yeux pour se garantir. Cette dissertation est de l'auteur même du journal, et commence littéralement par ces mots : « Ce que nous avons » dit dans l'article précédent des dyp- » tiques d'ivoire, savamment expli- » qués par le sénateur Buonarroti, » nous fournit une bonne occasion » pour en publier un autre très remar- » quable du fameux Boëce, etc. » Nous ne relevons ici cette erreur qu'afin qu'on ne nous accuse pas d'une omis-

sion, pour n'avoir point parlé du dyptique de Boëce dans l'article de Philippe Buonarroti. III. *Ad monumenta etrusca operi Dempsteriano addita explicationes et conjecturæ*, à la suite du t. II de l'*Etruria regalis*, publiée par Dempster. Quoique l'auteur n'y présente ses idées que sous la forme du doute, on a dit, avec raison, que ses conjectures donnent souvent plus de lumière que les assertions d'un grand nombre d'autres antiquaires. IV. *Albero genealogico della nobilissima famiglia de' Buonarroti.* Gori l'a publié dans ses notes sur la *Vie de Michel-Ange*, composée par Condivi, Florence, 1746, in-fol. G—É.

BUONCONSIGLIO (Jean), peintre de l'école vénitienne, appelé également *Bonconsigli*, ou *Boni consilii*, et dit *il Marescalco*, naquit à Vicence, vers 1460. On ne connaît pas l'époque de sa mort. Ce maître imita le style de Bellini, et suivit en même temps les préceptes des écoles de Padoue et de Vérone. Il introduisait fréquemment dans ses ouvrages des tritons et autres figures semblables prises de l'antique. Vasari et Ridolfi ne parlent que des peintures laissées par cet artiste à Venise; mais elles n'existent plus, ou sont presque détruites : celles qu'il laissa à Vicence ont été mieux conservées. On distingue un de ses tableaux représentant une *Madone assise sur un trône au milieu de quatre Saints*, parmi lesquels est un S. Sébastien d'une proportion exquise et d'une rare beauté. Buonconsigli montra du talent dans l'art de distribuer la perspective. Son génie semblait né pour l'étude de l'architecture, et annonçer à sa patrie le célèbre Palladio qui devait tant l'illustrer plus tard. On montre à Montagnana deux compositions de Buonconsigli, qui portent la date de 1511 et de 1514. Il ne faut pas le confondre avec Pierre Marescalco, surnommé *lo Spada*, auteur d'un tableau qu'on voit à Feltri, sur lequel on lit : *Petrus Marescalcus P.*, et qui représente une Madone entre deux Anges. A—D.

BUONDELMONTE BUONDELMONTI, chef d'une famille connue à Florence pour son attachement au pape. Elle prenait son nom du château de Montebuono, dans le val d'Arno supérieur, qui lui appartenait. Buondelmonte devait épouser la fille d'un Amidei, dont la famille se faisait remarquer à Florence par son dévouement à l'empereur; car déjà toute l'Italie était divisée entre les deux factions de l'Église et de l'Empire, et les noms de *guelfes* et de *gibelins*, usités en Allemagne depuis plus d'un siècle pour désigner ces deux partis, commençaient à s'introduire en Italie; mais, à Florence, ces factions ne s'étaient point encore livré de combats. Peu avant l'époque fixée pour la célébration du mariage, en 1215, Buondelmonte, traversant un jour la ville à cheval, fut appelé par une dame de la maison des Donati, qui lui reprocha de s'allier à une famille dont les principes étaient opposés aux siens; elle tourna en ridicule la figure de l'épouse qu'il avait choisie, et, le prenant par la main, elle l'introduisit dans l'appartement de sa fille. « Voilà, lui dit-elle, celle que » je vous avais réservée. » Buondelmonte, frappé de l'éblouissante beauté de la jeune Donati, la demanda et l'obtint pour femme, sans être arrêté par les engagements qu'il avait contractés avec les Amidei. Ceux-ci apprirent en même temps que Buondelmonte rompait avec eux, et qu'il était marié; ils recoururent aussitôt à leurs amis pour demander vengeance. Les Uberti étaient

alors à Florence la famille la plus puissante dans le parti de l'empereur ou des Gibelins; ils mirent un grand empressement à venger l'offense qu'avait reçue tout leur parti. Mosca Lamberti, autre chef des Gibelins, proposa le premier de massacrer Buondelmonte: son offre fut saisie avec empressement par ces gentilshommes irrités; et comme Buondelmonte, le matin de Pâques, venait de traverser le pont vieux sur un palefroi blanc, il fut attaqué par ces Gibelins, et tué au pied de la statue de Mars, protecteur de Florence avant le christianisme. Après ce premier sang versé, toute la noblesse se partagea entre les Buondelmonti et les Uberti, les Guelfes et les Gibelins, et, pendant trente-trois ans, ces deux partis combattirent dans l'enceinte de Florence, presque sans interruption. Ce commencement des guerres civiles dans la république a donné une haute célébrité à Buondelmonte, et les Florentins ont souvent désigné son aventure comme la première origine des factions de l'Italie; mais les noms de *guelfes* et de *gibelins*, qui désignaient en Allemagne les deux maisons rivales de Bavière et de Hohenstauffen, sont bien antérieurs à Buondelmonte, et la guerre de la première ligue lombarde dans le siècle précédent avait été excitée par cette même opposition entre les partis de l'Eglise et de l'Empire. S. S—I.

BUONDELMONTI (Joseph-Marie), naquit à Florence, d'une famille noble, le 13 sept. 1713. Dès son enfance, il annonça un esprit habile à saisir tous les genres de connaissances; il apprit successivement les langues anciennes et plusieurs langues vivantes, les mathématiques, la philosophie, et se fit distinguer dans tous ses cours. A peine âgé de dix-neuf ans, il fut transféré à l'université de Pise, et la quitta bientôt pour entrer dans l'ordre de Malte, où il fut commandeur, mais non profès. Revenu à Florence, vers 1736, il se perfectionna dans l'étude des langues française et anglaise, sans cesser en même temps de se nourrir de la lecture des meilleurs auteurs latins et italiens; il recherchait la société des savants, non seulement de l'Italie, mais des pays étrangers, avec lesquels il entretenait une correspondance fort suivie. Il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre du grand-duc de Florence Jean Gaston, dernier rejeton de la famille des Médicis, dont les obsèques eurent lieu le 9 oct. 1737: ce discours, justement admiré, fut publié la même année à part, et ensuite dans plusieurs recueils. Buondelmonti n'eut pas moins de succès dans l'oraison funèbre de l'empereur Charles VI, qu'il prononça le 16 janv. 1741, devant un auditoire aussi imposant que nombreux: elle n'a pas été imprimée. Il fut encore chargé de l'oraison funèbre d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, veuve du duc Léopold Ier. de Lorraine, et mère de l'empereur François Ier.: elle fut imprimée à Florence, 1745, in-4°. En 1741, Buondelmonti fut obligé de faire le voyage de Rome pour assister aux derniers moments d'un de ses oncles paternels, cardinal et gouverneur de la ville. Après deux ans de séjour dans cette ville, où plusieurs académies s'étaient empressées de le recevoir, Buondelmonti retourna à Florence, dans le dessein de continuer des travaux qu'il avait entrepris: il en fut empêché par différentes maladies. Son état de souffrance, devenu habituel, l'engagea à se rendre à Pise, où il espérait trouver dans la douceur du climat quelque soulagement à ses maux. Il y mourut le 7 février 1757, à peine âgé de quarante-trois ans. Ses obsèques furent célébrées avec magnifi-

cence tant à Pise qu'à Florence et à Rome. La plupart des écrivains de son temps parlent de lui avec les plus grands éloges, et ne vantent pas moins l'excellence de son caractère et de ses mœurs que l'étendue de son savoir. On a de lui : I. *Lettera sopra la misura, ed il calcolo de' piaceri e de' dolori*, insérée dans le recueil de dissertations publiées par André Bonducci; II. *il Riccio rapito*, traduction en prose de la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope, qui fut ensuite mise en vers *sciolti* par le même Bonducci, et publiée à Florence en 1739, in-8°.; III. *Ragionamento sul diritto della guerra giusta*, Florence, 1756, in-8°. Ce discours ayant été inséré d'une manière très fautive dans le *Magazzino Toscano*, l'auteur jugea à propos de le faire réimprimer. IV. Des *poésies* insérées dans divers recueils. Il a laissé des observations inédites sur plusieurs articles du *Dictionnaire encyclopédique*, et des éclaircissements sur un passage de l'*Essai de l'entendement humain* par Locke. R. G.

BUONFIGLI (Joseph-Constant), chevalier sicilien, né à Messine, prit d'abord le parti des armes, et servit avec distinction en Flandre dans les troupes du roi d'Espagne; de retour dans sa patrie, il se livra entièrement aux belles-lettres, et surtout à l'étude de l'histoire. Il vivait à Messine en 1613. On a de lui : I. *Parte prima e seconda dell' Historia Siciliana, nella quale si contiene la descrizione antica e moderna di Sicilia*, etc., Venise, 1604, in-4°.; Messine, 1613, in-4°.; *parte terza*, Messine, 1613, in-4°. Cette histoire s'étend jusqu'à la mort de Philippe II. II. *Messina città nobilissima descritta in otto libri*, Venise, 1606, in-4°. Cet ouvrage, traduit en latin par Laurent Mosheim, a été inséré dans la part. IX du *Thesaurus antiquit. Siciliæ*. III. *Breve ragguaglio del ponte eretto dall' illustrissimo senato di Messina*, etc., Messine, 1611, in-4°.; IV. *Apologia alla topographia dell' isola di Sicilia nuovamente stampata in Palermo*, Messine, 1611, in-4°.; V. *Epistolæ B. V. Mariæ ad Messanenses veritas vindicata*, Messine, 1629, in-fol. G—É.

BUONINCONTRO (Laurent), né le 23 février 1411, à San Miniato, dans la Toscane, d'une ancienne et illustre famille, s'adonna de bonne heure à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, et, selon le goût de son temps, de l'astrologie : il cultiva aussi la poésie et l'histoire. Il n'avait que vingt ans, lorsqu'un de ses oncles ayant été député secrètement à l'empereur Sigismond, qui était alors en Italie, pour tâcher d'obtenir de lui qu'il affranchît San Miniato de l'autorité des Florentins, fut dénoncé et banni. Buonincontro fut exilé, et tous ses biens confisqués, comme ceux de son oncle et de ses compatriotes qui avaient eu part au même projet. Il se retira d'abord à Pise, et prit ensuite du service dans les troupes de François Sforze, qui depuis fut duc de Milan. Il se trouva en 1436 au combat de Montefiascone, et y reçut une blessure dont la guérison fut longue et difficile. Il abandonna alors la carrière militaire, se rendit à Rome en 1450, passa à Naples en 1456, et y reçut l'accueil le plus favorable du roi Alphonse Ier., qui lui permit d'enseigner publiquement l'astronomie de Manilius. Il eut bientôt un grand nombre d'auditeurs et d'élèves, parmi lesquels on distinguait le célèbre Pontanus. Après un long exil, et sans doute à la sollicitation d'Alphonse, Buonincontro fut rappelé, en 1474,

par ses concitoyens, et rétabli dans tous ses droits. Revenu à Florence, il reprit ses leçons sur Manilius avec un grand concours d'auditeurs. Il fut ensuite attaché à Constance Sforze, seigneur de Pesaro, auprès duquel il resta depuis 1480 jusqu'en 1489, époque où il alla s'établir à Rome. Il n'y a rien de certain sur la date de sa mort. L'opinion de Tiraboschi, fondée sur des recherches très exactes, est qu'il mourut dans l'une des deux premières années du 16e. siècle. Les ouvrages de Buonincontro peuvent se diviser en trois classes, mathématiques ou astronomie, histoire et poésie : I. *Commentarius in C. Manilii astronomicon*. Bologne, 1474, in-fol.; Rome, Florence, 1484, même format, et souvent réimprimé depuis ; II. *Tractatus astrologicus electionum*, Nuremberg, 1539, in-4°.; III. *Rerum naturalium et divinarum*, etc., *lib. III*, Bâle, 1540, in-4°. Cet ouvrage, qui traite de Dieu, des anges, des démons, puis des planètes, de leurs mouvements, de leur influence, est extrêmement rare; on le conserve même précieusement en manuscrit, et il s'en trouve un dans la bibliothèque impériale de Paris, N°. 8342. Il fut imprimé à Bâle en 1540, in-4°.; il est divisé en trois livres, et contient la description de quelques éclipses. IV. *Fastorum*, *lib. I*, Bâle, 1540, poëme fait à l'imitation de celui d'Ovide. V. *Annales ab anno* 1360 *usque ad annum* 1458; inséré dans le 21e. volume des *Scriptores rer. Ital.*, de Muratori; VI. *De ortu regum Neapolitanorum*, etc. Cette histoire, qui finit à l'année 1414, a été publiée par le docteur Lami, sous le titre d'*Historia sicula*, dans les tomes V, VI et VIII des *Deliciæ eruditorum*, Florence, 1730-1740, in-8°. R. G.

BUONMATTEI, ou BUOMMATTEI (Benoit), grammairien italien, né le 9 août 1581, à Florence, descendait d'une famille déjà connue au 13e. siècle, et dont il fut le dernier rejeton. Dès son enfance, il fit paraître tant de vivacité d'esprit, et d'ardeur pour l'étude, que son père ne négligea aucun moyen pour cultiver ses dispositions. Il eut le malheur de le perdre en 1591, par un assassinat. Sa mère, restée veuve avec peu de fortune, et chargée d'une nombreuse famille dont il était l'aîné, voulut le mettre dans le commerce. Forcé d'obéir, le jeune Buommattei quitta les ouvrages de littérature pour ceux d'arithmétique et de change, sciences dans lesquelles il fit bientôt de grands progrès. Ayant atteint sa 15e. année, il fut nommé pour servir d'adjoint à l'officier chargé par le grand-duc Ferdinand Ier., des approvisionnements de la Toscane, et remplit cette place avec autant d'exactitude que de zèle et de talent. Il fut livré pendant quatre ans à ces utiles occupations; cependant il se sentait une vocation décidée pour l'état ecclésiastique, et, dès qu'il fut maître de son choix, il ne rougit point de commencer à dix-neuf ans les premières études littéraires. Il fit, dans l'espace de cinq ans, de tels progrès, non seulement dans les belles-lettres, mais dans les mathématiques, l'histoire, la théologie scolastique et dans plusieurs parties de la philosophie, que l'académie florentine s'empressa de l'accueillir parmi ses membres. Reçu docteur en théologie, il entra dans les ordres sacrés; il prononça en 1609 une oraison funèbre du grand-duc Ferdinand, qu'il fit imprimer la même année. Il s'occupait dès-lors de la composition de sa grammaire, celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. Le mar-

quis Guicciardini ayant été nommé ambassadeur du grand-duc à la cour de Rome, emmena avec lui Buommattei avec le titre de son majordome, et le plaça ensuite auprès du cardinal Giustiniani, en qualité de gentilhomme, de bibliothécaire et de secrétaire intime. Il se livrait avec ardeur aux travaux de cette place et à ses études, lorsqu'un de ses frères ayant, après un si long-temps, vengé la mort de leur père, mit toute la famille dans des embarras qui forcèrent Buommattei de retourner à Florence. Ayant réussi à arranger cette affaire, il fut chargé par son archevêque de diverses fonctions ecclésiastiques qu'il remplit avec beaucoup de zèle et de piété. La mort de ce même frère, au service de la république de Venise dans la guerre du Frioul, l'appela dans cette ville; il trouva dans le sénat de puissants protecteurs. De Venise il se rendit à Padoue, dont l'évêque lui confia d'abord la direction de plusieurs couvents de femmes, et lui fit ensuite obtenir une bonne cure dans le diocèse de Trévise. Au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, il ne cessait point de corriger ses anciens ouvrages, et d'en composer de nouveaux. Il fut encore obligé de quitter cette vie paisible pour aller consoler sa mère qui avait vu assassiner sous ses yeux un de ses fils : il revint donc à Florence vers la fin de 1626. Sa mère parvint à le retenir auprès d'elle; il résigna son bénéfice, et se fixa dans sa patrie. Dès-lors il reprit ses études favorites, et publia bientôt plusieurs ouvrages sur la langue, qui engagèrent l'académie de la Crusca, long-temps dispersée et qui venait de renaître, à le recevoir parmi ses membres. L'ancien secrétaire de cette académie, Bastiano de' Rossi, étant mort, Buommattei fut nommé à sa place. Il la remplit avec cette ardeur qu'il mettait à tous ses travaux. Cela ne l'empêchait point d'être en même temps de presque toutes les autres réunions littéraires qui étaient alors très nombreuses à Florence. Il y faisait de fréquentes lectures, et contribuait plus qu'aucun autre membre à y entretenir l'émulation et l'activité. Ce n'étaient encore là que ses délassements. Les études de son état l'occupaient toujours principalement; il prêchait dans plusieurs églises, et remplissait tous les autres devoirs du ministère évangélique. En 1632, il fut fait professeur de langue toscane à Florence, et recteur du collége de Pise. Il mourut à Florence le 27 janvier 1647, à l'âge de soixante-six ans. Il avait été nommé lecteur public de l'académie florentine, et y avait expliqué la *Divina commedia* du Dante. On lui doit plusieurs ouvrages qui ont presque tous pour objet la langue toscane. Sa grammaire est le plus considérable et le plus estimé. Il en publia le premier essai en 1623, sous ce titre : *Delle cagioni della lingua toscana*, Venise, in-4°. Trois ans après, il fit paraître *Introduzione alla lingua toscana con l'aggiunta di due trattati utilissimi*, Venise, 1626, in-4°. Enfin il donna sa grammaire entière à Florence sous ce titre : *Della lingua toscana, libri II*, 1643, in-4°. Cet ouvrage, justement estimé, fut réimprimé avec une vie très détaillée de l'auteur, par l'abbé J.-B. Casotti, sous le nom arcadien de *Dalisto Narceate*, et avec des notes très utiles de l'abbé Antonio Maria Salvini, Florence, 1714, in-4°.; il l'a été depuis plusieurs fois, notamment à Venise, 1735 et 1751, in-4°. Ses autres ouvrages imprimés sont : I. des Discours, et entre autres l'*Oraison funèbre du grand-duc Ferdinand Ier.*, et l'*Eloge de S. Phi-*

lippe de Néri; II. des leçons, soit sur différentes parties de la grammaire, soit sur l'*Enfer* du Dante, et des *Cicalate*, ou dissertations badines prononcées dans l'académie de la Crusca: il y en a trois qu'il intitula *le tre Sirocchie* (les trois Sœurs), et qui sont imprimées dans le recueil des *Prose fiorentine*. R. G.

BUONO, architecte et sculpteur du 12e. siècle, fut employé en 1154 par Dominique Morosini, doge de Venise, qui avait lui-même des connaissances assez étendues en architecture, à élever le fameux *campanile* de Saint-Marc. Les fondations de ce monument furent faites avec tant de soin, que, depuis plus de six siècles, il n'a pas été un seul instant ébranlé, comme tant d'autres tours de l'Italie, dont au premier coup-d'œil on distingue le surplomb. La hauteur de ce *campanile* est cependant de trois cent trente pieds. On ne sait pas précisément où naquit Buono; il est certain qu'il parcourut toute l'Italie. On lui doit à Naples le *Castel Capuano*, dit aujourd'hui la *Vicaria*, et le *Château de l'OEuf*. Il construisit à Pise l'église de St.-André; il donna à Florence des dessins pour agrandir Santa Maria Maggiore. Arezzo lui dut, peu de temps après, sa maison de ville embellie d'un élégant *campanile*. Déjà, dans les ouvrages de Buono, on voit qu'il s'étudiait à perfectionner ce style arabe dégradé qu'on recherchait trop à cette époque. — BUONO (Barthélemi), aussi architecte, né à Bergame dans le 15e. siècle, mourut en 1529. Il bâtit à Venise l'église de Saint-Roch en 1495. On le chargea, vers la même époque, de la construction des vieilles Procuratoreries. En 1510, il restaura avec habileté la partie supérieure du *campanile* de Saint-Marc, qui est si élevé qu'il a été plusieurs fois frappé de la foudre. Comme sculpteur, Buono a laissé la statue de S. Roch dans l'église de ce nom, et trois petites statues qui ornent le maître-autel de l'église de San Geminiano. A—D.

BUONO (PAUL DEL), physicien italien, naquit à Florence en 1625, d'une famille distinguée, et se rendit célèbre par son génie inventif et son application aux mathématiques. Disciple de Galilée, il s'attacha surtout à étendre les découvertes que son maître avait faites dans l'hydrostatique. Il inventa l'appareil employé pour démontrer l'incompressibilité de l'eau, dont l'académie *del Cimento* publia les premières expériences. Il s'occupa beaucoup aussi du procédé employé par les Egyptiens, pour faire éclore les œufs par une chaleur artificielle; il y réussit, mais Réaumur a donné pour cet objet des procédés perfectionnés. Del Buono fut appelé à Vienne par l'empereur Léopold, pour être président de la Monnaie, et y mourut à l'âge de trente-sept ans. — Son frère, Candido del BUONO, né en 1618, s'occupait aussi de physique, et inventa un aréomètre et une machine pour mesurer les vapeurs. Il mourut en 1670. C. M. P.

BUONTALENTI (BERNARD), dit *dalle Girandole*, peintre, sculpteur et architecte, né à Florence en 1536, mort en 1608. En 1547, tout un quartier de Florence, déjà dévasté par les inondations de l'Arno, fut englouti dans le fleuve débordé. La famille entière de Buontalenti périt dans ce désastre; lui seul resta vivant, quoique enseveli sous les débris de la maison paternelle. Ses cris se firent jour à travers les murs crevassés, et attirèrent l'attention de la foule compatissante. Le duc Cosme de Médicis ayant été averti, envoya au secours de cet enfant, qu'on parvint à retirer

sain et sauf, et qu'on amena au palais. Le malheur de ce jeune orphelin le rendit intéressant ; sa gentillesse et son intelligence le firent aimer ; le souverain se chargea de son éducation, et ayant reconnu que ses dispositions naturelles le portaient vers l'étude des arts du dessin, il le plaça successivement dans les ateliers de François Salviati, du Bronzino et de Vasari. Les succès de Buontalenti ne se bornèrent pas à la peinture ; il étudia aussi la sculpture et l'architecture, et reçut, dit-on, de Michel-Ange lui-même, les grands principes qui le guidèrent par la suite dans l'exercice de ces deux arts. Il n'avait que quinze ans lorsque le grand-duc le donna pour maître de dessin, ou plutôt pour compagnon d'étude, à son fils le prince François, qu'il amusait beaucoup par ses ingénieuses inventions, avec lesquelles il préludait à de vraies découvertes dans la mécanique appliquée aux arts. Son adresse à disposer les feux d'artifice lui valut le surnom de *Bernard dalle Girandole* (des soleils d'artifice), qu'il conserva toute sa vie. Il se distingua aussi sous la direction de Giulio Clovio, célèbre peintre en miniature, et il exécuta de petits chefs-d'œuvre dans ce genre. S'étant adonné ensuite plus sérieusement aux mathématiques, et surtout à la mécanique, il inventa des machines pour élever des fardeaux, porter les eaux à une grande hauteur, et appliqua cet art à la construction des ponts, des digues et des fortifications. En 1563, il accompagna le prince François en Espagne, et laissa dans ce pays des preuves de ses talents variés. A son retour à Florence, le même prince, devenu grand-duc, ayant acheté la terre de Pratolino dans l'Apennin, ordonna à Buontalenti de lui bâtir un palais dans cet endroit écarté et sauvage. L'artiste mit, dans la construction des bâtiments, dans la disposition des jardins et dans la distribution des eaux qui les arrosent, tout ce que son génie inventif lui suggérait. Ce lieu, semblable aux jardins d'Armide, se para tout à coup des merveilles des arts, des plus rares productions de la nature, et devint le théâtre des tragiques amours de François et de Bianca Capello. Buontalenti eut le bonheur, rare pour un artiste, de réaliser à Pratolino les rêves de sa brillante imagination ; mais il en coûta au prince quatre millions, somme pour lors très considérable. Néanmoins on continua de le charger de tous les grands travaux de la Toscane. Il construisit la vaste *fabrique* de la galerie de Florence et la magnifique salle dite *la Tribune*, où l'on plaça la *Vénus de Médicis ;* les *Lutteurs*, le *Faune*, l'*Apolline*, et d'autres belles figures antiques formèrent le digne cortége de la déesse. Buontalenti exécuta aussi le corridor qui part de la galerie, et, sur une longueur d'un demi-mille, traverse la ville, le fleuve sur un pont, et atteint le palais Pitti, habitation du souverain. Le même artiste eut la modestie de suivre, dans la distribution des appartements de ce palais, les dessins de l'Ammannato, son habile devancier ; mais il fit briller son propre talent dans la plantation des jardins et dans l'érection d'une grotte, où l'on voit les statues que Michel-Ange avait laissées imparfaites, et dont Léonard Buonarroti, son neveu, fit hommage au grand-duc. Nous ne suivrons pas Buontalenti, nommé surintendant des bâtiments civils et militaires de sa patrie, dans l'exécution des églises, des palais et des maisons de plaisance qui s'élevaient de toutes parts, d'après ses modèles, à Florence, à Pise et à Sienne.

En 1556, il avait été envoyé à Naples, comme ingénieur au service du duc d'Albe. En la même qualité, il donna au grand-duc les plans du port, de la ville et des deux forteresses de Porto-Ferrajo, des fortifications de Livourne, de Pistoie, de Prato et de Florence. Dans cette dernière ville, il construisit la forteresse de Belvédère. On prétend qu'il perfectionna les batteries des fusils, et que, dans la guerre de Sienne, il fabriqua dans une seule nuit des canons de bois qui suffirent pour battre en brèche un bastion de la ville; il en fit ensuite jeter en bronze de tous les calibres, et entre autres une énorme couleuvrine, nommée *scaccia diavoli* (chasse-diables), dont les boulets, creux comme des bombes, et remplis d'artifice, portaient l'effroi et la mort à une immense distance. On lui attribue aussi l'invention des grenades incendiaires et de nouveaux procédés pour les mines. En 1576, il fut l'ordonnateur d'une cérémonie magnifique qui eut lieu dans l'église de St.-Jean (le baptistère), à l'occasion du baptême du fils du grand-duc François; et, depuis cette époque jusqu'en 1600, les fêtes publiques, les joûtes, tournois, mascarades, banquets et pompes funèbres dont on le chargea, firent briller toute la vivacité et la richesse de son imagination. Il excellait surtout dans la direction des représentations théâtrales; il y introduisit des décorations mobiles et bien en perspective, et inventa les machines pour les changements à vue; enfin, les merveilles que les auteurs racontent de ces fêtes paraissent surpasser tous les prestiges de notre grand Opéra. La maison de Buontalenti devint une espèce d'académie, fréquentée par les savants de Florence, par les princes et seigneurs, tant italiens qu'étrangers, et par une foule d'élèves que la haute réputation du maître y attirait. Cette école, qui embrassait presque tous les genres d'instruction, dessin, peinture, sculpture, architectecture, mathématiques, mécanique, fortifications, etc., fournit des hommes de mérite dans toutes ces parties; les plus connus sont: Jules Parigi, Augustin Migliori, Louis Cigoli, Bernard Pocetti. Buontalenti était plutôt le père que le maître de ses élèves; il les aidait de son crédit, de sa bourse, et, loin d'être jaloux de leurs succès, il leur procurait les moyens de se faire honneur et profit de leurs talents. Il était très désintéressé et même prodigue; et, quoique ses talents variés et les grâces du souverain lui donnassent les moyens d'amasser de la fortune, il la dissipait en essais et en expériences souvent inutiles. Il se trouva si gêné dans sa vieillesse et lorsqu'il devint infirme, que le grand-duc fut obligé de payer ses dettes et de faire une pension à sa fille unique, chargée d'une nombreuse famille. Buontalenti, rassuré sur le sort des siens, et remerciant la Providence et les Médicis, mourut avec plus de tranquillité, le 6 juin 1608, à l'âge de soixante-douze ans. Considéré comme architecte, Buontalenti était sans doute le plus habile de son temps. Il savait tirer parti du local le plus ingrat, il mettait beaucoup d'art dans la distribution de ses plans; la disposition de ses intérieurs était élégante et commode; mais le style de décor de ses élévations extérieures, dans lesquelles il sacrifia un peu trop au goût capricieux de son siècle, s'éloigna parfois des grands principes de l'unité et de la simplicité antiques. Au reste, la diversité des talents de cet artiste, l'heureuse fécondité de ses idées, le rapide mouvement qu'il communiqua aux arts

par son influence sur l'esprit du souverain; enfin, son désintéressement, la douceur de son caractère et de ses mœurs, le firent aimer de ses contemporains, et lui assignent une place honorable dans la mémoire des artistes. C—N.

BUONTEMPI (GEORGE-ANDRÉ ANGELINI), musicien et poète de la fin du 17e. siècle, natif de Pérouse, d'abord maître de chapelle, puis ingénieur de l'electeur de Saxe, s'est fait connaître principalement par l'ouvrage intitulé : *Historia musica, nella quale si ha piena cognitione della teorica e della pratica antica della musica harmonica secondo la dottrina de' Greci*, etc., Pérouse, 1695, in-fol. On se ferait une fausse idée de ce livre, si on le regardait comme une histoire de la musique; c'est un traité de la science musicale, divisé en deux parties, la théorie et la pratique. Dans la première, l'auteur admet six espèces de musique : la cosmique, l'humaine, la politique, la rhythmique, la métrique et l'harmonique; distinction sans fondement comme sans utilité. Il expose la théorie des Grecs, d'Alypius, de Nicomaque, d'Aristide, etc., sur la division du monocorde, la formation des sons, et leurs rapports numériques; mais il abandonne bientôt les proportions authentiques de Pythagore, pour suivre le système vicieux d'Aristoxène, qui crut pouvoir diviser l'intervalle indivisible appelé *ton*, institua le *tempérament*, et s'écarta ainsi de la progression triple. Buontempi traite ensuite des divers modes des Grecs, et de la position, dans chacun d'eux, des tétracordes conjoints et disjoints. Des Grecs, il passe aux modernes, et à la formation de notre gamme, qui n'est elle-même que l'union de deux tétracordes. Il traite, dans la deuxième partie, de la science harmonique, et termine son ouvrage par un court traité sur le contrepoint. Il a encore publié, sur la composition musicale, un livre intitulé : *Nova quatuor vocibus componendi methodus*, Dresde, 1660. D. L.

BUPALUS, architecte et statuaire, natif de Chio, florissait dans la 60e. olympiade, 540 ans avant J. C. (*V.* ANTHERMUS.) Chargé par les habitants de Smyrne d'exécuter une statue de la Fortune, il donna pour attribut à cette déesse la corne d'Amalthée, et imagina le premier de la représenter portant sur la tête *le Pôle*, c'est-à-dire un emblême du pôle. Il voulut, dit Pausanias qui nous apprend ce fait, donner une idée vive *des œuvres* de la Fortune. Plusieurs savants ont cherché à connaître l'emblême que l'auteur grec désigne seulement par le nom de *pôle*. Quelques-uns ont voulu que ce fût le ciel, sans avoir soin de nous dire comment le ciel lui-même pouvait être représenté; d'autres, que ce fût le monde ou le globe terrestre; d'autres, un gnomon, une auréole, une étoile; d'autres ont confondu le Pôle avec le Modius, ou le Boisseau, emblême de l'abondance. Montfaucon a cru voir le Pôle dans un signe tantôt cylindrique, tantôt en forme de cône tronqué, surmonté quelquefois par une masse à rebords, semblable à une tête de clou, que l'on remarque sur la tête de plusieurs statues antiques de la Fortune, et auquel on a donné la dénomination vague de *Tutulus*. Si l'on adoptait cette opinion, il faudrait entendre par le mot de *pôle*, l'axe ou le pivot sur lequel l'univers paraît tourner (*Polus quasi cœli cardo*), et croire que c'est l'extrémité de cet axe que l'artiste plaça sur la tête de la Fortune. Bupalus exécuta aussi pour la ville de Smyrne des statues en or, représentant les trois

Grâces, et répéta ce sujet dans d'autres statues dont le roi Attale orna dans la suite son palais. Toutes ces figures étaient vêtues, conformément à l'usage de ces temps anciens, où l'on ne représentait point encore les Grâces nues. Cet artiste, et son frère Anthermus, sculptèrent ensemble plusieurs ouvrages; on en voyait à Rome quelques-uns dans des temples élevés par Auguste. Théodose plaça à Constantinople une *Junon* de Bupalus. On a découvert de nos jours à Rome, un piédestal portant, en grec, cette inscription : « Bupalus la faisait. » E—c D—d.

BUQUET (César), meunier de l'hôpital-général de Paris, à qui il a rendu des services importants pour le perfectionnement des moutures. Il imagina, pour l'économie, dans les maisons de charité, la mouture des pauvres, dite *à la Lyonnaise*, et il en résulta un pain de meilleur goût, plus substantiel, et, pour l'hôpital, l'épargne de cinq mille septiers par année. Les preuves de ce fait sont consignées dans les registres de cette maison, et l'abbé Baudeau en a reproduit le calcul dans ses *Éphémérides*. On y voit que César Bucquet a fait gagner par jour douze cents livres de farine, qui font au moins seize cents livres de pain. On ne connaît ni l'époque de la naissance de Bucquet ni celle de sa mort, arrivée dans les premières années de ce siècle; on sait seulement qu'il a publié les ouvrages suivants : I. *Manuel du charpentier des moulins et du meunier*, vol. in-8°., 1775. Cet ouvrage a été rédigé par M. Edme Beguillet, sur les matériaux que lui fournit C. Bucquet. Il fut réimprimé en 1791. II. *Traité pratique de la conservation des grains, des farines, et des étuves domestiques*, par Bucquet, ancien meunier, in-8°., 1783; III. *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture économique*, Paris, in-12, 1786, avec cette épigraphe : *Multa paucis.* Ce mémoire, mis au concours que fit naître la question proposée par l'académie sur le perfectionnement des moulins, obtint l'accessit, et fut imprimé sous le privilége de cette compagnie. D—m—t.

BUQUOI. *Voy.* Bucquoy.

BURÆUS. *Voy.* Bure.

BURCH (Lambert van der), fils d'un président du conseil de Flandre, naquit à Malines l'an 1542. A l'âge de quarante ans, il fut nommé doyen du chapitre de Sainte-Marie à Utrecht; mais, quatre ans après, la disgrâce de son père, qui avait été en opposition avec le gouverneur Leicester, entraîna aussi la sienne. Toute la famille de van der Burch fut exilée; dans la suite, elle fut rappelée, et Lambert termina ses jours à Utrecht, en 1617. Il était très instruit et honorait les talents; c'est un témoignage que rendent de lui plusieurs savants contemporains, entr'autres Juste-Lipse et Sweertius. On a de lui un ouvrage historique sur la Savoie, sous ce titre : *Sabaudorum ducum, principumque historiæ gentilitiæ, libri II*, Leyde, 1599, et Anvers, 1609, in-4°. A l'exemple de son père, qui a laissé plusieurs livres de piété, il composa : *Preces rhythmicæ ad divam virginem*, et une histoire de l'origine de l'église de Ste.-Marie à Utrecht.— Son frère Adrien, greffier de la cour à Utrecht, mort en 1606, éprouva le même sort que lui, par suite de la disgrâce de leur père. Il a laissé quelques poésies latines sur des sujets sacrés. D—g.

BURCHARD (S.), premier évêque de Wurtzbourg, né en Angleterre, se trouvait en France lorsque S. Boni-

face commença à prêcher l'Évangile en Allemagne. Burchard s'y rendit vers l'an 732, et seconda si bien St. Boniface, qu'il ne tarda pas à acquérir une grande considération. Lorsque les chefs des Francs voulurent déposer Childéric III pour mettre sur le trône Pepin-le-Bref, Burchard fut envoyé à Rome pour faire approuver cette mesure au pape Grégoire III, et il réussit aussi bien à plaider la cause du nouveau roi, qu'à convertir les barbares de la Germanie. Pepin le nomma évêque de Wurtzbourg, et lui donna des biens en Franconie. On a prétendu qu'il lui avait accordé un pouvoir absolu sur toute cette province, et que de-là venait le titre de ducs de Franconie, que portaient encore dans les temps modernes les évêques de Wurtzbourg; mais ce fait paraît controuvé, et Egilword qui, dans sa *Vie de S. Burchard*, entre dans les plus petits détails, n'en fait aucune mention. Burchard s'occupa du soin d'embellir et d'enrichir son diocèse. En 752, il fit bâtir à Wurtzbourg l'église de St.-Martin, et, sur le Mont Ste.-Marie, le monastère de St.-André. En 790, avec le consentement de Pepin, il abandonna son évêché à Maingut, comte de Rotenbourg, et se retira à Hoymbourg, où il mourut le 9 février 752. On célèbre sa fête le 14 octobre. G—T.

BURCHARD, ou BOUCHARD, canoniste du 11e. siècle, naquit à la Bassée, ou, plus probablement, dans la Hesse, de parents nobles, qui l'envoyèrent faire ses études, d'abord à Coblentz, puis à l'abbaye de Lobbes, ensuite à Liége. Il est incertain s'il fut moine de Lobbes, ou simplement chanoine de Liége. Villegise, archevêque de Mayence, se l'attacha. Il devint précepteur du jeune Conrad le salique, et Othon III le nomma, en 1006 ou 1008, évêque de Worms. Il se rendit recommandable dans l'épiscopat, par sa vie édifiante, par ses immenses charités, par la fondation de plusieurs monastères, et le rétablissement de la discipline régulière dans quelques autres, enfin, par la création d'un chapitre de vingt chanoines. A sa mort, en 1026, on ne lui trouva que trois deniers, un coffret, un cilice, et une chaîne de fer, à demi-usée du côté où il l'appliquait sur sa chair. Avant de mourir, il donna l'absolution à tous ceux qu'il avait excommuniés. Nous lui devons la conservation des canons du concile de Seligenstadt, auquel il avait assisté en 1022. Cet évêque, l'un des plus savants prélats de son temps, est surtout célèbre dans l'histoire de l'Église par un recueil de canons, intitulé: *Magnum volumen canonum*, qu'il composa au commencement de son épiscopat, pour l'instruction de son clergé, et avec le projet de faire revivre la pénitence canonique. Il fut aidé dans cette composition, qui est le plus considérable de ses ouvrages, par Gauthier, évêque de Spire, par Brunichon, prévôt de Worms, et surtout par Albert, abbé de Gemblours, qui avait été son maître. Cette collection, plus ample que celles des autres canonistes qui l'avaient précédé, est faite sans ordre, sans choix, sans critique: les fausses décrétales s'y trouvent confondues avec les véritables. Blondel s'est donné la peine de marquer tous les endroits de cette compilation où l'auteur cite les premières. Elle est en vingt livres. L'édition de Cologne, 1548, in-fol., passe pour la plus ancienne; car celles de Paris, 1499, in-8°., dont parle Hendreich, et de Cologne, 1528, dont il est fait mention dans la *Bibliothèque Bodléienne*, sont regardées comme

supposées. Du reste, toutes les éditions que nous en avons sont incomplètes. L'ouvrage est plus ample dans certains manuscrits, qu'on ne sera pas tenté d'aller consulter. T—D.

BURCHARD, évêque d'Halberstadt, devint fameux dans le 11e. siècle, par l'acharnement avec lequel il combattit le malheureux empereur Henri IV, à qui il devait sa fortune. Ce prince, qui l'avait nommé, en 1060, évêque d'Halberstadt, l'envoya à Rome, en 1061, pour y apaiser les différends qui s'étaient élevés entre Alexandre II et Honorius II, compétiteurs pour la thiare. Burchard, contre les intentions de son souverain, se laissa séduire en faveur d'Alexandre, créature du moine Hildebrand, depuis Grégoire VII; et, à son retour en Allemagne, il se joignit ouvertement aux ennemis de l'empereur. Une campagne qu'il fit, en 1067, contre les Vénèdes païens de la Lusace, prouva ses dispositions guerrières : il s'empara d'un cheval qu'adoraient ces peuples, et, monté sur cette idole, rentra en triomphe dans Halberstadt. En 1073, il contribua puissamment à soulever contre Henri les évêques Saxons, attaqua et prit le château de Heimbourg, qui appartenait à ce prince, et y commit des cruautés plus conformes à l'esprit de son temps, qu'à celui de son ministère. Des revers ne tardèrent pas à punir sa rebellion; battu deux fois dans la Thuringe et dans la Franconie, il fut obligé de fuir en Hongrie. A son retour en Allemagne, on chercha à le réconcilier avec l'empereur : Gosslar fut le lieu du rendez-vous; mais Burchard et ses partisans y montrèrent une telle violence, qu'une querelle sanglante prit la place de la réconciliation. L'évêque d'Halberstadt y fut blessé mortellement, et, transporté dans le monastère d'Ilsebourg, il y mourut peu de jours après. G—T.

BURCHARD, abbé d'Ursperg, né dans le 11e. siècle, à Biberach, en Souabe, entra dans l'ordre de Prémontré, et fit ses vœux à Schussenriedt (*Sorethum*), abbaye de cet ordre, située à quelques lieues de Biberach. Quelques années après, il fut élu prévôt ou prélat de ce monastère. En 1215, son mérite l'éleva à la dignité d'abbé d'Ursperg, maison du même ordre, entre Ulm et Augsbourg, et il quitta pour cette prélature celle de Schussenriedt. Il eut la douleur de voir son nouvel établissement devenir pour la deuxième fois la proie des flammes, en 1226. Il mourut la même année, après de courageux efforts pour relever de ses ruines son abbaye, qu'il gouverna onze ans, et qu'il avait, en payant une grosse somme d'argent, libérée de droits onéreux envers le comte Albert de Niemburg. De fortes raisons portent à croire que Burchard est le véritable auteur de la partie de la *Chronique d'Ursperg* (*V.* CONRAD DE LICHTENAU), qui contient l'histoire de l'empereur Frédéric Ier., dit *Barberousse*, et des princes de sa maison (1). L—Y.

(1) On sait que le compilateur de la fameuse chronique d'Ursperg laisse toujours parler à la première personne les divers auteurs dont il a cousu les lambeaux. Jean Vossius, Gretser, et même Casimir Oudin qui, ayant été prémontré, devait être mieux instruit que les autres de ce qui concerne cet ordre, attribuent à Conrad de Lichtenau tout ce qui, dans sa chronique, est relatif à Frédéric I. Cependant l'auteur y dit qu'il fut ordonné prêtre en 1202, qu'il entra dans l'ordre de prémontré en 1207, qu'il fut fait abbé et transféré à Ursperg en 1215; ce qui se rapporte parfaitement à ce que dit de Burchard l'ancienne chronique de Schussenriedt, rapportée dans les *Annales de Prémontré*, par l'abbé Hugo (II, 823). Cette histoire de Frédéric I a même été imprimée séparément long-temps avant la première édition de la chronique d'Ursperg. On n'en connaît qu'un exemplaire, sans date ni lieu d'impression; il était dans l'abbaye de Roggenburg (ordre de premontré), où l'abbé prélat de Wong, Michel, le trouva il y a environ un demi-siècle, l'épaisseur du papier, l'absence de pagination, l'orthographe, la ponctuation, tout prouve que cet exemplaire remonte aux premières années de l'invention de l'im-

BURCHARD. *Voyez* Brocard.

BURCHARD (Jean), né à Strasbourg dans le 16e. siècle, fut pourvu de la charge de clerc des cérémonies pontificales, le 11 décembre 1483, nommé dans la suite évêque de Città di Castello, et mourut le 6 mai 1505. Il est auteur du Journal ou *Diarium* d'Alexandre VI, ouvrage extrêmement curieux, écrit d'un style simple, naïf et barbare, et qui n'a point encore été publié en entier (1). Bayle écrivait à l'abbé Dubos : « Rien de plus simple et de » plus négligemment écrit que cet ou- » vrage; mais il paraît sincère et de » bonne foi germanique. On y trouve » des faits assez singuliers, et qui re- » présentent la corruption de cette » cour-là (d'Alexandre VI), sans » dessein de critiquer ou satiriser. » (*OEuvres diverses*, tome IV, page 727.) On a encore de Jean Burchard, un livre intitulé : *Ordo pro informatione sacerdotum*, Rome, 1509, in-4°., et Venise, 1572, in-8°. Il a aussi contribué, avec Jacques de Lutiis, à la correction du *Liber pontificalis*, Rome, 1497, in-fol. V—ve.

BURCHARDUS. *V.* Burckhard.

BURCHELATI (Barthélemi), médecin, philosophe et littérateur italien, naquit dans le Trevisan vers l'an 1548. Après avoir étudié en différentes universités, il passa dans celle de Padoue en 1572, y fut reçu docteur, et, au bout de quatre années d'un travail assidu, revint dans sa patrie, où il fut aggrégé au collége de

---

primerie. Cet ouvrage a donc existé à part, et Conrad n'est probablement l'auteur que des deux dernières pages de l'histoire de Frédéric I, contenant les événements depuis 1226 jusqu'à 1229, où elle se termine. Casimir Oudin, qui attribue à Conrad des événements personnels à Burchard, se contredit lui-même en disant que Conrad fut abbé pendant quatorze ans, et en mettant néanmoins sa mort en 1240, qui est sa vraie date, et son élection en 1215. (Voyez, pour plus de détail, la dissertation en forme de lettres, adressée par l'abbé de Wong à l'abbé de Roggenburg, George, et l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *Spiritus litterarius Norbertinus vindicatus*, etc., Augsbourg, 1771.)

(1) Le *Diarium* de Burchard n'était connu que par un fragment donné par Denis Godefroy, dans son *Histoire de Charles VIII*, publiée en 1684, et par quelques citations vagues d'Odoric Raynaldi, dans sa continuation de Baronius, lorsque Leibnitz fit imprimer à Hanovre, en 1696, un volume in-4°. intitulé : *Specimen Historiæ arcanæ, sive Anecdotæ de vitâ Alexandri VI papæ, seu excerpta ex Diario Joann. Burchardi.* Le même extrait reparut dans la même ville, l'année suivante, sous ce titre : *Historia arcana, seu de vitâ Alexandri VI, papæ excerpta*, etc. Cet extrait fut sans doute rédigé par un Français qui ne comptait pas le rendre public, puisqu'il est fait tantôt en latin, tantôt en français. Leibnitz regrette, dans sa préface, de n'avoir pu retrouver le texte de l'auteur, qui peut-être était en italien; car Bayle cite en cette langue plusieurs passages du *Diarium*. (Voyez, dans son *Dictionnaire historique*, l'article *Savonarole*, et la *Dissertation sur les libelles diffamatoires*.) Leibnitz crut, quelques années après, avoir trouvé le véritable texte de Burchard, dans un manuscrit que Lacroze lui avait confié, et il écrivait à ce dernier, le 30 novembre 1707, qu'il se proposait de publier *Integrum Diarium Burchardi ;* mais il mourut sans avoir exécuté ce projet. Jean George Eccard fit imprimer à Leipzig, en 1732, dans le second tome de ses *Scriptores medii ævi*, le *Diarium Burchardi*, d'après un manuscrit de Berlin, qui pourrait bien être le même que Lacroze avait communiqué à Leibnitz. Ce manuscrit était très défectueux, de l'aveu même d'Eccard, qui, dans son édition, fut souvent obligé d'avoir recours à l'extrait de Leibnitz, pour rétablir l'ordre des faits, interverti par les copistes. Eccard ajoute que le *Diarium* qu'il publie contient le journal entier du pontificat d'Alexandre VI; mais c'est une erreur. L'extrait même de Leibnitz remonte plus haut; il commence en 1492, au 2 août, jour de l'exaltation d'Alexandre VI; le *Diarium*, donné par Eccard, commence quatre mois plus tard, au premier dimanche de l'Avent; l'extrait de Leibnitz va jusqu'au 3 août 1503, quinze jours avant la mort d'Alexandre VI, et le *Diarium* publié par Eccard finit au 22 février de la même année. On remarque d'ailleurs des différences considérables entre les deux textes imprimés, dans l'expression et dans les faits. On trouve dans Leibnitz des articles qui manquent dans Eccard; et, vers la fin, les deux textes n'ont plus rien de semblable, et deviennent deux ouvrages différents. Eccard désirait qu'on pût enfin se procurer une bonne copie du *Diarium*, mais il n'osait espérer que cela fût possible, et il disait : *Latet illud in archivo Vaticano, æternùmque latebit.* Cependant La Curne de Sainte-Palaye découvrit à Rome, dans la bibliothèque Chigi, un manuscrit en 5 volumes in-4°., qui paraissait contenir l'ouvrage entier de Burchard. Il commence au premier décembre 1483, jour où l'auteur fut pourvu de la charge de clerc des cérémonies pontificales; et finit au 31 mai 1506, un an même après la mort de Burchard; ce qui annonce que celui-ci aurait eu un continuateur. Ce manuscrit, sans lacune de temps, renferme les derniers mois de Sixte IV, tout le pontificat d'Innocent VIII, d'Alexandre VI et de Pie III, et les trois premières années de Jules II. Il existe à la bibliothèque impériale plusieurs manuscrits du *Diarium*. Voyez le tome XVII des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, où Foncemagne donne une Notice du Journal de Burchard, pag. 597 à 606. On trouve aussi une bonne Notice sur le même ouvrage, dans le tom. I des *Notices et Extraits des Manuscrits de la bibliothèque du roi.*

médecine, et bientôt chargé d'enseigner cette science. En 1585, il y fonda une académie qui d'abord prit le titre de *Burchelata*, du nom de son fondateur, et qui, par la suite, fut connue sous celui *de' Cospiranti*. La plupart des académies d'Italie le comptèrent parmi leurs membres. Il ne s'en livrait pas avec moins d'ardeur et de capacité à sa profession de médecin. Il fut revêtu plusieurs fois des charges de conseiller, de proviseur, d'ancien, de président, etc. de cette faculté: il avait été, dès l'âge de vingt-six ans, nommé chevalier de l'ordre de St.-Georges. Les honneurs et les emplois dont il fut revêtu lui firent essuyer bien des traverses qu'il soutint avec courage. Il en fit lui-même la description dans le meilleur de ses ouvrages, intitulé : *Commentariorum memorabilium historiæ Tarvisinæ*, Trévise, 1616, in-4°. On y trouve un grand nombre de faits précieux pour l'histoire de sa patrie, où il mourut le 29 septembre 1632. On a de lui divers ouvrages en latin et en italien, en vers et en prose, dont une partie a été imprimée à part, et l'autre dans différents recueils. Les principaux, après celui dont on vient de parler, sont : I. *Tyrocinia poetica*, Padoue, en deux parties, 1577 et 1578, in-4°.; II. *Charitas, sive convivium dialogicum septem physicorum*, etc., Trévise, 1593, in-4°. Ce sont des recherches sur les repas, les mets et le luxe de table des anciens, etc. III. *Mediolanum, sive itinerarium Hieronymi Bononii senioris Tarvisinii, carmen epicum*, Trévise 1626, in 4°.; IV. *Trattato degli spiriti di natura secondo Aristotile e Galeno*, Trévise, 1591, in-4°.; V. des poésies latines et italiennes éparses dans plusieurs recueils. Parmi les enfants que Burchelati eut de trois différentes femmes, on doit distinguer César et Jean-Baptiste. Le premier, qui fut chanoine et protonotaire apostolique, a fait des poésies assez estimées; le second, qui avait embrassé l'étude du droit, était aussi né poète, et promettait de surpasser son père par le feu et l'agrément de ses poésies. Il lui fut enlevé à l'âge de dix-huit ans, en 1598, par l'accident le plus funeste. Etant allé en vacances à Oderzo, il fut tué d'un coup d'arme à feu dans la poitrine, par l'imprudence d'un de ses meilleurs amis, son compagnon d'étude. R. G.

BURCHIELLO (Dominique), le poète le plus bizarre et le plus extravagant qui peut-être ait jamais écrit, vivait à Florence, sa patrie, au commencement du 15e. siècle. Fils d'un barbier nommé *Jean*, il n'avait lui-même reçu d'autre nom que celui de Dominique: il se nomma dans la suite *Burchiello*, sans que l'on puisse faire autre chose que des conjectures assez vagues sur ce qui lui fit choisir ce surnom. Il tenait sa boutique de barbier dans le quartier de Calimala, près du vieux marché. Cette boutique devint si célèbre, qu'on n'a pas dédaigné de la peindre dans l'une des voûtes de la galerie de Médicis. On l'y voit partagée en deux pièces; dans l'une on fait la barbe, tandis que dans l'autre on fait des vers, et l'on joue des instruments. Le portrait de Burchiello est peint au-dessus de sa boutique. C'était le rendez-vous des plus beaux esprits de ce temps-là, qui s'amusaient des folies et des traits d'originalité du barbier-poète. Quelques auteurs lui ont reproché des vices honteux, et l'ont représenté comme un vil bouffon et un homme à tout faire pour de l'argent; mais d'autres ont pris sa défense, et lui ont donné des mœurs et un caractère estimables, avec un tour d'esprit

malin et satirique, qui se couvrait du masque de la folie pour dire librement la vérité. On peut difficilement en juger d'après ses poésies, qui sont pour la plupart inintelligibles, et qu'il paraît avoir faites ainsi à dessein, pour s'amuser de ceux qui auraient la prétention d'y découvrir un sens, lorsqu'il n'y en attachait aucun lui-même ; ce sont des suites de mots qui ont quelquefois l'air mystérieux et qui ne sont que décousus et extravagants. Il n'a cependant pas manqué de commentateurs, qui ont prétendu l'expliquer. Doni, entre autres, a eu cette prétention, mais il n'a réussi qu'à faire un commentaire souvent aussi inintelligible que le texte. Un mérite généralement reconnu dans ces productions singulières c'est celui de la pureté et de l'élégance du style; elles sont citées comme texte de langue. C'est peut-être le seul exemple d'un auteur que l'on cite comme autorité sans le pouvoir entendre. Doni soutient cependant que c'est la faute de ceux qui l'ont lu avant lui s'ils ne l'ont pas compris, du moins en plus grande partie; qu'il n'y avait qu'à ranger ses sonnets dans un meilleur ordre, et qu'on y trouverait un sens, que plusieurs même sont relatifs à des circonstances de la vie de l'auteur. Enfin, il les range en cinq classes, et tout cela très sérieusement. « Ceux de la première classe, dit-il, ont été faits » dans l'intention de mordre ouvertement, et ils s'entendent fort bien ; » ceux de la seconde furent écrits » pour les uns ou pour les autres qui » les demandaient à l'auteur, et ceux-là sont encore assez clairs ; ceux de » la troisième ont eu pour but de médire, mais de manière à n'être entendus que des personnes à qui ils » étaient adressés; et il est impossible de les comprendre entièrement. » L'auteur écrivit ceux de la quatrième » classe sur les choses qui lui arrivaient » journellement, et ils sont moitié clairs » et moitié obscurs. Quant à ceux de la » dernière classe, voulant donner de » l'exercice à nos cervelles légères, et » toujours curieuses d'entendre, ils les » fit dans un genre si fantasque, qu'il » est probable que lui-même ne sut pas » bien ce qu'il y voulait dire. » Le plus grand nombre des lecteurs, même depuis ce beau commentaire, trouve plus court de les ranger tous dans cette dernière cathégorie, et on n'oserait trop les en blâmer. Burchiello mourut à Rome en 1448. Ses sonnets furent imprimés, pour la première fois, à Bologne, 1475, in-4°. Il y en eut sept autres éditions, toutes in-4°., avant la fin du 15e. siècle. Dans le 16e., après quatre autres in-8°., il en parut une dans ce format, en 1552, à Florence, donnée par Grazzini, surnommé le *Lasca*, avec des sonnets d'Antoine Alamanni, dans le même genre que ceux du Burchiello ; c'est cette édition qui est citée dans le Vocabulaire de la Crusca. La première de Doni, avec des commentaires, est de Venise, 1553; et la deuxième, 1556, in-8°. Elles sont dédiées au peintre Tintoret, et accompagnées du portrait de l'auteur. La meilleure de toutes les éditions du texte seul est celle de 1568, donnée à Florence par les Juntes, in-8°. La dernière, datée de Londres et de Florence, 1757, répétée en 1760, a été faite, en partie à Lucques, et en partie à Pise, d'après les deux bonnes éditions de 1552 et de 1568. G—É.

BURCKHARD (François), conseiller intime et chancelier de l'électeur de Cologne, Ernest, fit ses études à Cologne, se rendit de là à Munich, où il prêta son travail et ses connaissances à Léonard Eck de Randeck, chancelier de l'électeur de Bavière, et retourna ensuite à Cologne, où il écri-

vit un petit ouvrage qui fit beaucoup de bruit; il est intitulé : *De autonomiâ*, ou *du libre établissement de croyances diverses*, imprimé, après sa mort, à Munich, 1586, in-4°., réimprimé en 1593 et en 1602. Cet ouvrage fut faussement attribué à André Erstenberger, à André Gail, et Jöcher s'est trompé en l'attribuant à un autre François Burckhard, théologien protestant. Burckhard mourut à Bonn, le 6 août 1584. — Burckhard (Jacques), né à Bâle en 1642, jurisconsulte et professeur en droit à Sedan, à Herborn, et en 1678 à Bâle, n'a publié que des dissertations, et mourut en 1720. Il y a eu plusieurs autres jurisconsultes de cette famille, dont quelques uns ont été professeurs à Bâle, mais qui tous n'ont laissé que quelques dissertations. G—t.

BURCKHARD (Jean-Henri), botaniste et antiquaire allemand. Le catalogue de sa bibliothèque, publié à Helmstadt en 1743, donne une idée de la variété de ses connaissances. Pendant sa vie, qui paraît n'avoir pas été très longue, il n'a publié aucun ouvrage, excepté une lettre latine à Leibnitz, mais qui est importante par son sujet, car elle annonce la découverte des principes fondamentaux de la botanique. Il y démontre que l'on ne devait tirer le caractère propre à distinguer les genres de plantes les uns des autres, ni des racines, ni des feuilles, ni de la disposition des fleurs, ni de la forme de la corolle, mais seulement des parties qui servent essentiellement à la génération, c'est-à-dire, des étamines et des pistils. Ensuite il y expose un système de classification établi sur ces deux organes. C'était l'indice de la découverte du sexe des plantes, considéré dans leur universalité, et de l'importance des fonctions des deux organes qui concourent réciproquement à la fécondation. Il paraît que l'on n'avait pas fait beaucoup d'attention à cette idée, jusqu'à ce que Linné eût publié son système sexuel. Alors Laurent Heister ressuscita cette brochure de Burckhard, et la publia de nouveau (Helmstædt, 1750, in-12), avec une préface très longue, dans laquelle il donna des détails historiques, et fit des rapprochements, pour venger la mémoire de quelques auteurs qui avaient énoncé sur le même sujet quelques idées vagues et tombées dans l'oubli. Son but principal était de revendiquer une partie de la découverte pour ces auteurs, de l'enlever à Linné, et de faire voi qu'il avait pris son système dans Burckhard. Il y a effectivement des ressemblances très sensibles; cependant elles ne prouvent pas que Linné ait eu connaissance de cet ouvrage, et qu'il en ait emprunté les idées. En considérant son système dans son ensemble et dans tous ses détails, on voit qu'il est une conséquence immédiate de la découverte du sexe des végétaux, dans tous les modes que suit la nature dans leur reproduction. Heister, dans le même temps, dédia à cet auteur un genre de plantes sous le nom de *Burckhardia*, et Duhamel l'adopta; mais celui de *Callicarpa*, que Linné avait donné précédemment au même genre, a prévalu. La lettre de Burckhard, publiée en 1702, annonce de la profondeur, et un esprit d'observation très rare.

D—P—s.

BURCKHARD (Jacques), savant distingué, né à Sulzbach, en 1681, fit ses études à Sulzbach, à Jéna, à Helmstædt et à Wittenberg. La faiblesse de sa santé ne l'empêcha pas de s'adonner avec ardeur au travail, mais il faillit plusieurs fois en être la victime. Les leçons de Jacques Gronovius, d'Hor. Turselin, de Perizo-

nius, lui inspirèrent un goût particulier pour l'antiquité et pour l'histoire. Après avoir occupé diverses places dans plusieurs villes d'Allemagne, il se fixa à Wolfenbuttel, où il fut nommé bibliothécaire et conseiller du duc de Brunswick. Il y mourut le 23 août 1753, laissant une bibliothèque considérable, et un cabinet de médailles dont il avait donné le catalogue en 1750, avec des mémoires sur sa vie. Ses principaux ouvrages sont, I. *De linguæ latinæ in Germaniâ per XVII sæcula amplius fatis*, 1713, in-8°., 1721, avec des augmentations; II. *Historia bibliothecæ Augustæ quæ Wolfenbutteli est*, 1744—45, 4 part. in-4°.; III. *Musæi Burckhardiani, tom. I, complectens bibliothecam; t. II, Numophylacium*, 1750, in-4°.; IV. *De Ulrichi de Hutten fatis ac meritis*, Wolfenbuttel, 1717—1723, 3 part. in-4°.; V. quelques opuscules concernant l'histoire littéraire de l'Allemagne, et beaucoup de programmes. G—T.

BURE, ou BURÆUS (André), le père de la géographie en Suède, naquit en 1571, d'un ministre protestant, aux environs de Hernösand. Ses progrès dans les mathématiques le firent connaître de Charles IX, qui le nomma son premier architecte. En 1634, il fut envoyé en Russie pour une négociation importante, et, en 1640, il devint membre du département de la guerre. Le roi l'avait déjà mis à la tête du bureau du cadastre. Il fut chargé de mesurer toutes les provinces, et de dresser une carte générale du royaume. Sous lui, d'habiles ingénieurs concoururent à cette grande entreprise, dont Buræus se réserva la partie la plus difficile. Son *Orbis Arctoï, imprimisque regni Sueciæ tabula*, gravée en six feuilles, gr. in-folio, par Trauthman, qui parut à Stockholm, en 1626, et son *Orbis Arctoï præsertim Sueciæ descriptio*, publiée la même année à Stockholm, et réimprimée à Wittemberg en 1630, in-8°., furent le résultat de ses travaux. Il les poursuivait avec ardeur, et se proposait de publier séparément chacune des provinces suédoises; il en avait déjà terminé neuf, qu'on trouve dans l'atlas des Blaew, lorsque la mort vint l'enlever, en 1646, aux sciences géographiques, dont il reculait les limites. Avant lui, la carte d'*Olaüs magnus*, monument de l'enfance de la géographie, servait seule de base aux cartes du Nord. Buræus créa une géographie nouvelle de ces contrées, et, sans l'imperfection des instruments alors en usage, ses observations et ses mesures astronomiques auraient laissé peu de chose à rectifier. L. R—E.

BURE, BURÆUS, ou BURÉUS (Jean), né en Suède, en 1568, attaché d'abord à la chancellerie royale, devint bibliothécaire du roi, et antiquaire du royaume. Il mourut en 1652, laissant, sur les antiquités du Nord, et sur divers sujets historiques et théologiques, un grand nombre d'ouvrages remplis d'érudition, mais dépourvus de critique, et dont la plupart ont des titres recherchés et bizarres. Buréus cultiva aussi la poésie, et fut un des premiers, en Suède, qui fit des vers dans la langue du pays. Vers la fin de sa vie, il donna dans les rêveries cabalistiques, et prétendit prédire la fin du monde. Il annonça que le premier terme de cette fin arriverait le 5 mai 1647, et le dernier en 1674. Il distribua ensuite aux pauvres tout ce qu'il possédait; mais la fin du monde n'étant pas arrivée, il se vit obligé de recourir à la reine Christine pour avoir de quoi subsister. On peut voir dans la *Suecia litterata*, de Scheffer, et dans Adelung (*Supplém. de Jöcher*)

la liste des ouvrages de Jean Bure ; nous n'indiquerons ici que ceux qui ont quelque importance pour l'histoire de la littérature sueo-gothique : I. *Runa Ransioms, hoc est elementa runica usurpata à sueo-gothis veteribus*, 1599 ; II. *Relatio de ratione et viâ regiones septentrionales ad cultum reducendi, auctore Ditmarso quodam Jonâ Henricseno de Meldorp, versa in sermonem popularem jussu regis Caroli*, Stokholm, 1604 ; ibid., 1656 ; III. *Libellus alphabetarius, literis runicis cum interlinearibus sueticis editus*, ib., 1608 ; ib., 1624 ; IV. *Monumenta Helsingica à Thorone in Angedaal ante aliquot centurias annorum posita. Subjunctâ promissione præmii ab ipso impetrandi qui lectionem eorum insolitam incognitamque potuerit demonstrare*, ibid., 1624 ; V. *Specimen primariæ linguæ scantzianæ, continens declinationes nominum adjectivorum et substantivorum, ut et syntaxin eorum in tabulâ*, ibid., 1636 ; VI. *Runa redux, seu regis Daniæ Waldemari prædictio de literarum runicarum reditu ad suos, rythmis sueticis*, ibid., 1636 ; VII. une édition avec des notes du *Konunga Styrelse* (Gouvernement des Rois) ancien ouvrage suédois, Stockholm, 1634, in-4°. Jean Bure fut père de Catherine Bure, née en 1602, morte en 1679, et qui s'est fait un nom par son savoir. On a imprimé sa correspondance avec Vendela Skytte, fille du sénateur Jean Skytte, autre suédoise distinguée par ses connaissances, et qu'un auteur contemporain appelle *Sexûs et seculi miraculum.* Catherine Bure épousa Jean Archielm, antiquaire du royaume de Suède, et membre du tribunal de Finlande. — Olaus-Engelbert BURE, médecin suédois, né dans l'Angermanie, s'appliqua aux mathématiques, et publia, entre autres ouvrages, la description d'un instrument qu'il avait inventé, sous ce titre : *Arithmeticæ instrumentalis Abacus ratione novâ ex geometricis fundamentis atque supputatione, numerationes arithmeticas, proportiones simplices, multiplices, directas, reciprocas, disjunctas, et continuas explicans, et eodem intuitu exempla plura ad oculos demonstrans*, Helmstadt, 1609, in-8°. C—AU.

BURE (GUILL.-FR. DE). *V.* DEBURE.

BUREAUX DE PUSY (JEAN-XAVIER), né en 1750, à Port-sur-Saône, bourg de Franche-Comté, entra de bonne heure dans l'arme du génie. Il se fit estimer de ses chefs, et aimer de ses camarades. Quoique bien placé dans le monde, il ne le recherchait cependant point. Doué d'une raison supérieure à son âge, il employait tous ses moments à l'étude des sciences, ou à la lecture des meilleurs auteurs ; aussi n'était-il étranger à aucune science, et il parlait et écrivait avec beaucoup de facilité et d'élégance. Député par la noblesse du bailliage d'Amont à l'assemblée constituante, il en fut nommé trois fois président. Sa modestie l'empêcha de paraître souvent à la tribune, mais il travaillait dans les comités, et il fut chargé de plusieurs rapports, dont les plus remarquables sont ceux sur *la nécessité d'une nouvelle division du royaume ;* sur *l'uniformité des poids et mesures ;* sur *le classement des places de guerre ;* sur *l'état de l'armée.* Il publia aussi des *Considérations sur le corps du génie*, 1790, in-8°. La session terminée, il rentra au service, avec le simple grade de capitaine du génie. Employé à l'état-major du général Lafayette, il fut accusé d'avoir négocié, entre ce général et le maréchal Luckner, un accord qui devait opérer la

réunion des armées pour marcher sur Paris, dissoudre l'assemblée législative et délivrer le roi. Un décret le manda à la barre pour rendre compte de sa conduite, et il y parut. La manière courageuse et éloquente avec laquelle il parla, força ses ennemis même à l'applaudir. Obligé de fuir avec le général Lafayette, après la révolution du 10 août 1792, il fut, comme lui, arrêté par les Autrichiens, et conduit à Magdebourg, puis dans la forteresse d'Olmutz, où il resta prisonnier, jusqu'à ce qu'en 1797, l'intervention du général Bonaparte, au traité de Campo-Formio, lui eut fait rendre la liberté, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune. Bureaux de Pusy exécuta alors le projet qu'il avait formé depuis longtemps, de passer en Amérique. Il fut parfaitement accueilli à Philadelphie, et le congrès le chargea de faire un plan de défense pour la côte de New-York. Ce travail, soumis à l'examen des hommes de l'art les plus éclairés, a reçu leur approbation; mais les circonstances n'ont pas encore permis de l'exécuter. Rappelé en France par le premier consul, après le 18 brumaire, Bureaux de Pusy fut successivement nommé préfet à Moulins, à Lyon, et à Gênes. Dans le peu de temps qu'il occupa cette dernière place, il sut se concilier les esprits, éteindre les divisions, étouffer les haines. Il commença des réformes utiles, et il en préparait d'autres, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre maligne, qui l'enleva le 2 février 1806. Son *Éloge historique* a été publié par M. Guerre, Lyon, 1807, in-8°.; on y apprend qu'il a laissé des mémoires sur les événements de la révolution, dont il avait été le témoin. W—s.

BURETTE (Pierre-Jean), naquit à Paris, le 21 novembre 1665. Son père, Claude, originaire de Nuits, devait le jour à un habile chirurgien; mais il fut obligé d'abandonner la médecine et de quitter son pays, pour chercher une ressource dans l'état de musicien. Il avait pour la harpe un talent supérieur, et l'on possède de lui plusieurs pièces manuscrites. Le jeune Burette eut une enfance si valétudinaire, qu'on n'osa ni l'envoyer au collége, ni le fatiguer par des études sérieuses. Son père se contenta de lui apprendre la musique, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de huit ans, il parut à la cour de Louis XIV, touchant une petite épinette, que Claude accompagnait de sa harpe. A dix ans, il donnait des leçons de clavecin; et, bientôt, le père et le fils furent tellement en vogue, qu'ils ne pouvaient suffire au nombre de leurs écoliers. Les succès de Burette dans la musique ne purent néanmoins étouffer le goût dominant qu'il avait pour les lettres: il employait à acheter des livres une partie du produit de ses leçons. Deux ecclésiastiques, amis de sa famille, lui enseignèrent le latin; ensuite, seul, et sans autre secours que la méthode de Lancelot, il parvint à se rendre familière la langue grecque, tant il mit d'application et d'assiduité dans son travail. Plus son esprit se développait, plus la sphère de ses connaissances s'agrandissait, et moins la profession de musicien lui présentait une perspective agréable. Enfin, à force de prières, il obtint de ses parents la permission de quitter un état qui ne pouvait plus lui convenir, et d'embrasser la médecine. Mais, pour parvenir à être membre de la faculté, il fallait d'abord faire un cours de philosophie, ensuite prendre ses degrés. Voilà donc Burette, à dix-huit ans, et pour la première fois de sa vie, sur les bancs. Une persévérance

peu commune à son âge lui fit surmonter tous ces dégoûts. Il obtint successivement le baccalauréat, la licence, et fut reçu docteur-régent en 1690, n'ayant encore que vingt-cinq ans. Le voisinage du collége Royal lui avait fait fréquenter cet asyle des sciences : il y apprit les langues orientales, et sut aussi se rendre familières plusieurs de celles de l'Europe. Au bout de deux ans de doctorat, on lui confia le soin des malades de la *Charité* des hommes, emploi qu'il remplit pendant trente-quatre ans. En 1698, il fut nommé professeur de matière médicale. Il composa, sur ce sujet, un traité latin, qui réunit les suffrages de tous ses confrères. Il traduisit aussi et réduisit en tables les *Éléments de Botanique* de Tournefort, et son travail servit, dans la suite, à Tournefort lui-même. En 1701, il professa la chirurgie latine. Le cours qu'il dicta dans cette occasion, fut adopté par ses successeurs. Ce fut à cette époque qu'il connut l'abbé Bignon, qui le fit nommer censeur royal, et lui ouvrit, en 1705, les portes de l'académie des inscriptions. D'abord élève de Dacier, il eut, en 1711, le titre d'associé, et devint pensionnaire en 1718. Dès 1706, il était un des rédacteurs du *Journal des Savants*, auquel, pendant trente-trois ans, il ne cessa de coopérer. On évalue à huit volumes in-4°. les extraits et autres pièces qu'il y inséra. En 1710, il obtint une chaire de médecine au collége Royal; enfin, en 1718, l'abbé Bignon, devenu garde de la bibliothèque du roi, l'attacha à ce magnifique établissement, comme chargé de la recherche des livres d'histoire naturelle et de médecine. Il est temps de parler des travaux littéraires de Burette. Dès son entrée à l'académie, il s'occupa de payer à cette compagnie le tribut qu'elle a droit d'exiger de ses membres, et, pour ne point s'écarter de l'art auquel il s'était spécialement consacré, il dirigea d'abord ses recherches sur la gymnastique des anciens, que l'on regarde comme une des parties de l'hygiène. On sait que cette branche importante de l'éducation des Grecs se compose de deux espèces d'exercices, les orchestriques et les palestriques. La danse et la paume ou sphéristique forment la première classe; les palestres étaient consacrées au pentathle, c'est-à-dire aux cinq exercices les plus violents, savoir, la lutte, le pugilat, le pancrace, composé des deux premiers; le jet du disque et la course, soit à pied, soit à cheval, soit dans des chars. Burette approfondit toutes les parties de ce vaste sujet dans les mémoires suivants, insérés parmi ceux de l'académie des inscriptions : I. *De la gymnastique des anciens*, tom. Ier., pag. 89 de la partie historique : il y recherche l'origine de cet art, en fait connaître les diverses branches, et s'étend en particulier sur les gymnases d'Athènes; II. *Des bains, considérés dans leurs rapports avec les exercices du gymnase*, même vol., pag. 95; III. *De la danse des anciens*; ses recherches sur ce sujet forment deux mémoires, ibid., pag. 93 et 117 des mémoires; IV. *De la sphéristique des anciens*, ibid., pag. 153; V. avant que de s'occuper du pentathle, il crut devoir réunir en un seul corps tout ce qui concerne les *Athlètes*, dont il donna l'histoire en trois mémoires, ibid., pag. 211, 237, 258; VI. *De ce qu'on nommait Pentathle dans la gymnastique*, tom. III, pag. 218; VII. *De la lutte des anciens*, ibid., pag. 228; VIII. *Du pugilat et du pancrace*, ibid., pag. 255; IX. *De l'exercice du disque ou palet*, pag. 330; X. *De la course*

à pied, à cheval et dans les chars, pag. 280. Ces mémoires laissent peu de choses à désirer pour l'exactitude des recherches. Mais il était réservé au philosophe de Paw de détruire le préjugé que conservaient encore beaucoup d'écrivains en faveur de la gymnastique. Il a montré combien nuisit à la constitution des Athéniens l'abus des exercices violents, contre lesquels Galien lui-même s'élève avec force dans ses divers écrits. Les recherches qu'avait faites l'abbé Fraguier sur un passage de Platon attirèrent ensuite l'attention de Burette. Dans ce passage, qui se trouve au 7e. livre des lois, le mot *harmonie*, plusieurs fois employé, avait fait penser au jésuite que les Grecs connurent ce que nous appelons *contre-point*, et il inséra, dans les *Mémoires de l'Académie*, ses réflexions à ce sujet. Burette réfuta victorieusement cette opinion dans un autre mémoire, tom. III, pag. 118 de la partie historique. Il prouva que les anciens ignorèrent l'art de composer en plusieurs parties; que tous leurs concerts s'exécutaient à l'unisson (homophonie) ou à l'octave, qui n'est qu'une espèce d'unisson (antiphonie); que, chez eux, l'harmonie n'était autre chose que cette partie de la mélopée qui a pour objet la succession des sons, du grave à l'aigu, de l'aigu au grave, suivant de certains rapports déterminés par les règles. Il ne s'en tint pas à ce premier mémoire. Il publia successivement : I. *De la symphonie des anciens, tant vocale qu'instrumentale*, tom. IV, pag. 116; II. *Du rhythme de l'ancienne musique*, tom. V, pag. 152. Dans cet écrit, il combat plusieurs assertions d'Isaac Vossius; mais il n'a pas toujours la raison pour lui; III. *De la mélopée de l'ancienne musique*, ib., pag. 169. Ce fut dans ce mémoire que Burette publia trois lambeaux de soi-disant musique grecque, qu'il avait découverts dans un manuscrit, et qu'il prit grande peine à traduire en notes modernes; un hymne à Calliope, un à Némésis, un autre au dieu de Délos. Tout ce qu'il y avait dans Paris d'érudits, de savantes, de gens du monde, se réunit plus de vingt fois pour entendre et pour admirer, en bâillant, ces précieux restes de l'art des Linus et des Terpandre. Avouons-le de bonne foi, rien n'était plus ridicule qu'un tel concert et de pareils auditeurs. « Je suppose, dit Rous-
» seau, ces échantillons fidèles; je
» veux même que ceux qui préten-
» dent en juger, connaissent suffi-
» samment le génie et l'accent de la
» langue grecque. Qu'ils réfléchissent
» qu'un Italien est juge incompétent
» d'un air français; qu'un Français
» n'entend rien du tout à la mélodie
» italienne; puis, qu'ils comparent les
» temps et les lieux, et qu'ils pronon-
» cent s'ils l'osent. » Quant à nous, nous pensons que ce fut l'ennui que donnèrent à Burette lui-même ces antiques psalmodies qui lui dicta le Mémoire sur les effets de la musique ancienne. IV. *Histoire littéraire du dialogue de Plutarque sur la musique*, tom. VIII, pag. 44 : on y trouve la nomenclature des éditions de ce dialogue, l'indication des variantes du texte, des traductions, la notice et l'examen des critiques et commentateurs; V. *Nouvelles réflexions sur la symphonie des anciens*, ibid., pag. 63 : cet écrit est dirigé contre le P. du Cerceau, qui avait opposé à Burette un prétendu concert à la tierce, différent du *magadis* ordinaire; VI. *De divers ouvrages modernes touchant l'ancienne musique*, ibid., p. 1re. : il y combat le P. Bougeant, qui, partageant l'opinion

de l'abbé Fraguier, avait attaqué Burette dans le *Journal de Trévoux*, et l'abbé de Châteauneuf, auteur des *Dialogues sur la musique des anciens*; VII. *Traité de Plutarque sur la musique*, t. VIII, pag. 27; on en trouve l'analyse à la p. 80; VIII. *Dialogue de Plutarque sur la musique*. Cet ouvrage contient le texte grec, corrigé avec soin, la traduction de Burette, et des notes nombreuses, dans lesquelles on trouve des notices sur plus de soixante-dix musiciens de l'antiquité. Il fut publié en quatre parties, tom. X, pag. 111; tom. XIII, pag. 173; tom. XV, pag. 293, et tom. XVII, pag. 31. Le *Dialogue de Plutarque* fut aussi tiré séparément à un petit nombre d'exemplaires, Paris, imprimerie royale, 1735, in-4°. C'est le seul des mémoires de Burette que l'on ait détaché de la collection de l'académie. IX. *Les merveilleux effets attribués à la musique des anciens ne prouvent pas qu'elle fut aussi parfaite que la nôtre*, tom. V, pag. 133. Burette a montré, dans ce mémoire, que l'on peut exceller dans la pratique d'un art, tel que la musique, que l'on peut même en posséder parfaitement la théorie, et cependant n'avoir pas la plus légère notion de la poétique de cet art, du principe imitatif qui le constitue art libéral, et de l'espèce particulière d'imitation qui lui est propre; car, puisqu'ils sont de natures différentes, chacun des beaux-arts doit avoir son genre comme ses moyens d'imitation, ce que n'ont point observé la plupart de ceux qui ont écrit sur l'aesthétique. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que les Grecs nous racontent des effets merveilleux de leur musique; mais il est incontestable que, pour eux, pour leur langue, pour le rhythme et l'accent de leur poésie, cette musique était beaucoup plus parfaite que la nôtre, qui peut à peine compter six hommes de génie parmi les compositeurs modernes. X. *Observation servant d'épilogue et de conclusion, avec des remarques touchant la musique, dans lesquelles on compare la théorie de l'ancienne avec celle de la moderne*, trois parties, au tom. XVII. Malgré l'érudition répandue dans les mémoires de Burette sur la musique, on ne saurait y puiser une juste idée du diagramme ou grand système des Grecs, composé de quatre tétracordes, unis entre eux par un tétracorde conjoint, de leurs vraies proportions musicales, et surtout de la formation et de la position des divers tétracordes, relativement aux différents modes. Burette a compté en montant les cordes du systême, qui doivent l'être en descendant; erreur répétée par l'abbé Barthélemy. Il ne distingue point les faux calculs d'Aristoxène des justes proportions de Pythagore. Il n'a point vu que notre gamme, hors de laquelle nous ne savons pas apercevoir de musique, n'est elle-même qu'un composé des deux tétracordes semblables, *ut si la sol, fa mi ré ut*, dans lesquels le demi-ton occupe la même place. Ce n'est que dans les écrits de l'abbé Roussier (*Voy.* ROUSSIER) que l'on peut prendre une connaissance exacte de la théorie musicale des Grecs : lui seul a su débrouiller ce que laissent d'obscur les écrits des auteurs anciens recueillis par Meibomius. Après avoir passé dans le célibat une vie douce et tranquille, Burette termina ses jours le 19 mai 1747, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il s'était formé, avec beaucoup de soins et de dépenses, une riche bibliothèque, dont Gabriel Martin a publié le catalogue, Paris, 1748, 3 vol. in-12. Il ordonna, par

son testament, que ces livres fussent vendus en détail, afin que chacun pût profiter de ce qu'il avait recueilli, avec tant de peines, dans le cours d'une longue vie. Indépendamment des ouvrages que nous avons indiqués ci-dessus, Burette a laissé : I. *Toutes les Symphonies des opéras de Lulli arrangées pour le clavecin :* le manuscrit en était dans sa bibliothèque; II. *Éloge de madame Dacier ;* III. *De morbis omissis ;* IV. *De aquarum Galliæ medicatarum naturâ, viribus et usu.* Ces deux ouvrages sont manuscrits. Il se trouvait une copie du dernier dans la bibliothèque de Baron. L'*Éloge de Burette*, par Fréret, a été inséré dans le tom. XXI des *Mémoires de l'académie des inscriptions.* Il s'en trouve un autre à la tête du catalogue de ses livres.

D. L.

BURG (Adrien van der), peintre, né à Dordrecht en 1693, eut pour maître Arnold Houbraken. Devenu habile, il commença par peindre des portraits, et le talent, si précieux dans ce genre, d'ajouter des agréments à la ressemblance, fit rechercher les productions de son pinceau. Le duc d'Aremberg voulut être peint par van der Burg, et il l'appela près de lui à Bruxelles. De retour à Dordrecht, le peintre représenta, en un seul tableau, les administrateurs de l'hôpital des Orphelins, et exécuta ensuite de la même manière les portraits des directeurs de la monnaie : cette dernière production lui fit surtout un grand honneur. Descamps distingue encore, parmi les ouvrages de van der Burg, deux petits tableaux de chevalet, dans le goût de Miéris et de Metzu. L'un, connu sous le nom de : *Eh ! voisin*, représente un marchand de crevettes qui veut embrasser une jeune fille. Dans l'autre, on voit une jeune femme ivre. Les talents de van der Burg lui devaient assurer une existence heureuse; mais, livré à l'intempérance et à la débauche, il ne peignait que quand il y était contraint par la détresse, et négligeait ainsi sa maison, ses élèves, son art même. Les excès dans lesquels il se plongea avancèrent le terme de ses jours. Il mourut le 30 mai 1733. On vante, dans les portraits de cet artiste, la belle fonte et la vérité de la couleur, une touche large et facile. Ses petits tableaux sont d'un fini précieux, et peuvent se soutenir auprès des bonnes productions de ce genre; mais la manière de vivre et la mort prématurée de van der Burg ne lui permirent pas de les multiplier beaucoup. Le musée Napoléon n'en possède qu'un seul, représentant *une Exécution militaire.*

D—t.

BURG (Jean-Frédéric), né à Breslau, le 13 mai 1689, et mort dans la même ville le 6 juin 1766, fit ses études à Leipzig, parcourut une partie de l'Europe, et revint dans sa patrie en 1711, pour s'y vouer à la théologie. Il s'y fit distinguer par la sagesse de son esprit, la bonté de son caractère, et parvint aux premières places de l'ordre ecclésiastique. On a de lui : I. *Elementa oratoria, ex antiquis atque recentioribus facto præceptorum delectu*, etc., Breslau, 1736, in-8°.; 1744, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en russe, et adopté dans les écoles de Russie pour l'enseignement public. On fait cas de l'édition publiée par Nik. Bentisch Kamenski, Moscou, 1776, in-12. II. *Institutiones theologiæ theticæ*, Breslau, 1738, in-8°.; 1746; 1766. Cette dernière édition est fort augmentée. III. Un *Recueil de sermons*, ibid. 6 parties, in-8°.; 1750-56. etc.

G—t.

BURGENSIS. *Voy.* BOURGES.

BURGER (GODEFROY-AUGUSTE), poète allemand, né le 1er. janvier 1748, à Wolmerswende, village de la principauté de Halberstadt, où son père était pasteur luthérien. Il montra dans son enfance peu de dispositions à l'étude ; la Bible et les Cantiques avaient seuls des attraits pour lui; il les savait par cœur, et ses premiers essais de versification furent des imitations de Psaumes, qui, dans leur imperfection, annonçaient de la verve et une oreille juste. C'est à cette première nourriture de son esprit qu'il faut attribuer les locutions *bibliques*, les allusions au christianisme, et le style, pour ainsi dire, d'église qu'on retrouve jusque dans ses poésies érotiques. Il aimait la solitude, et s'abandonnait aux sentiments qu'inspirent les déserts et les sombres forêts. De l'école d'Aschersleben, où demeurait son grand-père maternel, et qu'il quitta à la suite d'un châtiment brutal qui lui avait été infligé pour une épigramme, il fut envoyé au Pédagogium de Halle; mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ses institutions, ses progrès ne furent sensibles. Il ne montra de goût que pour les leçons de prosodie et de versification qu'on donnait aux élèves du Pédagogium, et que partageait aussi son ami Gökingk, devenu célèbre dans la suite par des épîtres et des chansons (1). En 1764, Bürger, destiné à la carrière ecclésiastique, commença à suivre les cours des professeurs de l'université. Klotz, savant humaniste, l'admit au nombre des jeunes gens dont il se plaisait à cultiver les dispositions; mais cette société ne paraît pas avoir eu sur le caractère moral de Bürger une influence aussi heureuse que sur son talent. Sa conduite indisposa contre lui son grand-père Bauer, et ce fut avec peine qu'il obtint de lui de nouveaux secours, et, en 1768, la permission de se rendre à Göttingue, pour y faire des études de droit, au lieu de celles de théologie. Ce changement ne le rendit pas appliqué; ses mœurs se corrompirent, et son grand-père l'abandonna. Bürger fit des dettes, et sa position serait devenue tout-à-fait désespérée, sans l'appui de quelques amis. Une réunion mémorable dans les annales de la littérature allemande venait de se former à Göttingue; elle comptait parmi ses membres, Boje, Biester, Sprengel, Hölty, Miller, Voss, les deux comtes de Stolberg, Ch.-Fr. Cramer, Leisewitz, etc. Bürger y fut admis. Tous étaient versés dans la littérature grecque et romaine; et cependant tous idolâtraient Shakespeare. Ce phénomène, qui ne peut s'expliquer ni par les préventions nationales, ni par l'ignorance des grands modèles, tient à l'ensemble du système et de l'organisation des peuples du Nord. Bürger fut (au choix des critiques des différentes écoles), ou le fruit ou la victime de l'enthousiasme qu'il partageait avec ses amis pour le tragique anglais. Le *Recueil de vieilles Ballades*, principalement écossaises, publié dans ce temps par le docteur Percy, ne fit qu'accélérer sa marche dans la direction qu'il avait prise, et lui inspira quelques-unes des productions que ses concitoyens admirent le plus. M. Boje fut celui de ses amis qui exerça l'influence la plus marquée sur le choix et l'ordonnance de ses compositions. Il lui apprit à faire difficilement des vers faciles, et c'est à ses conseils sévères que la période poétique de Bürger doit en grande partie cette correction, cette rondeur qui

(1) M. Gökingk a pleuré la mort prématurée de son ami Bürger dans une élégie.

la caractérisent. Il lui dut aussi quelque adoucissement à sa position, qui fut très pénible jusqu'à l'an 1772. A la recommandation de M. Boje, les barons d'Usslar lui confièrent la place de bailli à Alvengleichen, dans la principauté de Calenberg. L'hiver suivant, des fragments d'un conte de revenants, qu'il entendit chanter à une paysanne au clair de la lune, enflammèrent son imagination, et sa *Léonore* parut, pour être incessamment répétée dans toutes les parties de l'Allemagne. Peu après l'impression de cette ballade, une circonstance vint lui inspirer plus de confiance encore dans son talent. Faisant un voyage dans son pays natal, il entendit un soir, dans la chambre à côté de celle où il couchait, le maître d'école lire à une assemblée de villageois réunis à l'auberge, la *Léonore*, qui venait de paraître, et cette lecture accueillie par les plus vifs applaudissements. Ce succès le flatta plus que les éloges de ses amis. Vers ce temps, il épousa la fille d'un baillif hanovrien, appelé *Léonhart;* mais cette union ne fut pour lui qu'une source d'amertume, une malheureuse passion pour la sœur cadette de sa femme s'étant allumée dans son cœur. La perte d'une somme dont son grand-père lui avait fait don avait commencé ses embarras de fortune; l'entreprise de l'exploitation d'une grosse ferme qu'il ne sut pas régir, les accrut, et la démission de sa place qu'il fut obligé de donner en 1784, à la suite de soupçons, probablement mal fondés, élevés contre la fidélité de sa gestion, mit le comble à son infortune. Il avait, peu auparavant, perdu son excellente femme; et il n'est que trop constant que sa mort fut accélérée par le sentiment coupable que Bürger nourrissait dans son cœur. Chargé de deux enfants, et réduit aux modiques honoraires de l'*Almanach des Muses* de Göttingue, dont il était éditeur depuis 1779, il se rendit dans cette ville pour y donner des leçons particulières, et dans l'espoir d'obtenir du gouvernement de Hanovre une chaire de professeur de belles-lettres: cinq ans après, ce titre lui fut conféré, mais sans traitement; et ce fut là toute la récompense publique qu'obtint, durant sa vie, un des auteurs favoris de sa nation, qui, très jeune encore, avait joui d'une grande renommée. A peine les cendres de sa femme étaient-elles froides, qu'il épousa cette Molly, que ses poésies n'ont rendue que trop célèbre, et qui avait empoisonné l'existence de sa sœur; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur après lequel il avait tant soupiré: elle mourut en couches au commencement de 1786. Depuis ce moment, il ne fit que languir, et le feu de son génie parut s'éteindre avec celle qui l'avait si long-temps nourri. A peine eut-il, dans des intervalles de forces renaissantes, la faculté d'achever son *Cantique des Cantiques*, espèce de dithyrambe, ou hymne nuptial, destiné à célébrer son union, et qui est un monstrueux mélange de passions frénétiques, d'idées religieuses, et de phrases ampoulées. Ce fut la dernière production de Bürger. Ayant étudié la philosophie de Kant, il eut l'idée de s'en faire une ressource à Göttingue, où elle n'avait pas encore été enseignée; il offrit de l'expliquer dans des cours qui furent suivis par un grand nombre de jeunes gens. Le succès, la satisfaction que l'université lui témoigna pour deux cantates qu'il fit en 1787, à l'époque du jubilé quinquagénaire de cette illustre école, et sa nomination à la place de professeur extraordinaire,

ranimèrent son courage. La fortune paraissant lui sourire de nouveau, il forma le projet de se remarier, pour donner une mère à ses enfants. Dans un des moments où cette idée l'occupait le plus, il reçut une lettre de Stuttgard, dans laquelle une jeune personne, dont le style annonçait un esprit cultivé, et les sentiments une ame élevée et sensible, après lui avoir peint avec enthousiasme l'impression que ses poésies avaient faite sur elle, lui offrait son cœur et sa main. Bürger ne parla d'abord de la chose qu'en plaisantant; mais les informations qu'il prit sur le caractère, la fortune et l'extérieur de son correspondant, ayant enflammé son imagination, il fit le voyage de Stuttgard, et en ramena une femme qui empoisonna et déshonora le reste de ses jours. En moins de trois ans, il se vit dans la nécessité de s'en séparer par le divorce, et l'épuisement de sa santé se joignit à un dénûment absolu. Enfermé dans une petite chambre, le poète favori de l'Allemagne consuma les restes de ses forces en traductions commandées par quelques libraires étrangers; mais la maladie et la douleur lui ôtèrent bientôt jusqu'à cette ressource, et il serait mort dans la plus affreuse indigence, si le gouvernement de Hanovre n'eût versé sur lui quelques bienfaits. Il mourut le 8 juin 1794, d'une maladie de poitrine, dont il avait constamment méconnu le danger. Bürger n'est remarquable que comme poète lyrique. Il s'est essayé dans tous les genres qui appartiennent à cette branche des productions du génie; mais il n'a éminemment réussi que dans la chanson et la romance. Nous pensons qu'on caractérisera assez bien son talent, en disant que son imagination est plus fraîche que riche, qu'il a plus de sensibilité que d'élévation, plus de naïveté et de bonhomie que de délicatesse et de goût. Son style brille par la clarté, l'énergie, et une élégance qui tient plutôt au travail qu'à une grâce naturelle : il a, en un mot, toutes les qualités qui plaisent au grand nombre. N'accordant le titre de poètes qu'à ceux dont les chants étaient propres à devenir populaires, il s'accoutuma d'assez bonne heure à rejeter tout ce qui ne lui paraissait pas intelligible et intéressant pour toutes les classes de lecteurs. Toujours clair et énergique, il n'est jamais ni bas, ni trivial, et si, dans le choix des détails, on désire quelquefois plus de goût et de délicatesse, ses sentiments sont constamment nobles, et le but moral du plus grand nombre de ses poëmes tout-à-fait irréprochable. Quelques-uns respirent la piété et l'amour de la vertu la plus pure. Wieland a dit (*Mercure allemand*, de 1778, vol. III, p. 93), qu'en composant sa chanson intitulée : *Mænnerkeuschheit* (*la Chasteté de l'homme*), Bürger avait mieux mérité de la génération naissante et des générations futures de sa nation, que s'il avait écrit le plus beau des traités de morale. Ce morceau a été inséré dans la plupart des recueils d'hymnes à l'usage de la communion luthérienne. On a trois éditions des œuvres de Bürger; les deux premières parurent de son vivant, en 1778 et en 1789 (2 vol. in-8°.), et la 3e. après sa mort, par les soins de son ami, M. Ch. Reinhard (4 vol. 1796-1798), toutes les trois à Göttingue. La dernière offre quelques œuvres posthumes et des mélanges en prose; chacune a des avantages qui la distinguent, et offre la même variété de chansons, d'odes, de romances, de ballades, de sonnets (qu'il s'efforça de remettre en honneur parmi ses compatriotes), et des épigrammes. Nous

devons nous borner à présenter une notice historique des morceaux auxquels leur mérite ou la singularité du sujet ont procuré une grande célébrité: I. une traduction ou plutôt une imitation du *Pervigilium Veneris:* c'est un chef-d'œuvre de diction et d'harmonie rhythmique; II. *Léonore*, romance, qui appartient au genre que Bürger lui-même a appelé *épico-lyrique;* le fonds en est emprunté d'une tradition populaire, dont on retrouve les traces dans différentes contrées du Nord. (*Voyez* Percy, *Reliques of ancient poetry*. t. III, p. 126; *Monthly magazine*, sept. 1796; et *Aage og Else*, ancienne ballade danoise, publiée par le professeur Rahbek, Copenhague, 1810, in-8°.) La *Léonore* a été traduite en danois, en 1788; six fois en anglais, par MM. Stanley, Pye, Spencer, etc.; et de l'anglais en français, par S. Ad. de la Madelaine, en 1811. La traduction de M. Spencer est accompagnée de gravures d'après les dessins de lady Diana Beauclerc. Deux compositeurs allemands l'ont mise en musique. Bürger a paru très mécontent du grand succès de cette production de sa jeunesse. Il lui préférait un grand nombre de ses poëmes, et était le premier à blâmer l'abus puéril des onomatopées qu'il s'y était permises. III. *La Fille du ministre de Taubenhain.* C'est l'histoire de la séduction et de la fin tragique d'une jeune fille. On y trouve, comme dans presque tous les poëmes de Bürger, des détails de mauvais goût, mais l'ensemble produit une impression profonde. IV. *Le Chasseur inhumain;* V. *la Chanson du brave homme*, où l'action héroïque d'un paysan qui sauve une famille de la fureur des flots est racontée avec une sensibilité admirable; VI. *le Cantique des Cantiques, conçu aux pieds des autels:* c'est un hymne à la louange de sa Molly; VII. un travestissement burlesque de la fable de *Jupiter et Europe*. C'est un morceau de la plaisanterie la plus lourde, et d'un goût détestable. Il eut cependant beaucoup de vogue lorsqu'il parut pour la première fois. VIII. Une traduction ïambique des quatre premiers chants et du 22e. livre de l'*Iliade*. Le choix du mètre n'était pas heureux. Aussi le pria-t-on ironiquement de vouloir bien mettre Anacréon en hexamètres, quand il aurait achevé sa version d'Homère en ïambes allemands. IX. Une excellente traduction du *Macbeth* de Shakespeare. X. Des morceaux de poétique et de rhétorique en prose. Il avait commencé à écrire des observations critiques sur ses propres ouvrages, avec autant de sévérité que de sagacité. Nous n'avons que des fragments de ce travail. XI. Il a été l'éditeur de l'*Almanach des Muses* de Göttingue, de 1779 jusqu'en 1794. Vetterlein, Pölitz et Engel ont publié un choix de poésies de Bürger, avec des notes; et des compositeurs célèbres, tels que Schulz et Reichardt, ont mis en musique un assez grand nombre de ses chansons. — La troisième femme de Bürger, que la biographie allemande juge digne de lui avoir été associée par son goût pour les lettres, et surtout pour la poésie, est auteur de plusieurs pièces de vers insérées dans des recueils. Celle qui a pour titre le *Badinage d'une mère* (*voy.* le recueil de 1780), suffit pour prouver son talent poétique. Elle était parente du fameux usurpateur égyptien Aly-Bey. S—R.

BURGERMEISTER DE DEYZISAU (Jean-Étienne), jurisconsulte, né le 10 décembre 1663, à Geisslingen, petite ville près d'Ulm, d'une famille noble, fit, au sortir de ses études, différents voyages qui lui donnè-

rent occasion d'étendre ses connaissances. En 1691, il fut reçu docteur en droit à Tubingue, et fut appelé bientôt après à remplir des fonctions importantes. La noblesse immédiate de Souabe était alors en différend avec le duc de Wurtemberg au sujet de quelques prérogatives. Burgermeister, en défendant ses droits, se permit, contre la cour de Wurtemberg, quelques expressions peu mesurées qui le firent arrêter et enfermer pour quelque temps dans un château fort. Après son élargissement, il reçut, en 1718, de l'empereur Charles VI, le titre de conseiller impérial, et mourut dans ses terres en 1722. On distingue, parmi ses ouvrages : I. *Status equestris Cæsaris imperii romano-germanici*, c'est-à-dire *État de la noblesse immédiate des trois cercles de Souabe, de Franconie et du Rhin, de ses prérogatives*, etc., 1700, in-4°.; II. *Corps de droit de la noblesse de l'Empire*, ou *Code diplomatique*, Ulm, 1707, in-4°.; III. *Corps de droit public et privé des Allemands*, ou *Code diplomatique des droits et coutumes des Allemands*, etc., Ulm, 1717, 2 vol. in-4°.; IV. *Thesaurus juris equestris*, Ulm, 1718, 2 vol. in-8°.; V. *Bibliotheca equestris*, 2 vol. in-4°., Ulm, 1720. Tous ces écrits manquent de clarté, et de jugement dans le choix des preuves; le style en est embrouillé et difficile, et les matériaux y sont entassés sans choix. — Son fils (Wolfgang-Paul), né en 1697, mort en 1756, fit les mêmes études, suivit la même carrière, et y porta de même une érudition mal raisonnée et sans critique. On a de lui : I. *Collatio capitulationum Cæsarearum post pacem Westphalicam factarum cum projecto capitulationis perpetuæ comitiali*, Tubingue, 1716, in-4°., réimprimé, avec des augmentations, dans les dissertations de Gabriel Schweder, 1731, tom. II, pag. 846-1108; II. *Libera Wormatia pressa suspirans*, trois parties in-fol., Worms, 1739-1740, et quelques dissertations. G—T.

BURGGRAVE (Jean-Ernest), médecin superstitieux, partisan de la doctrine de Paracelse, né à Neustadt, dans le Palatinat, florissait au commencement du 17e. siècle, et a laissé un grand nombre d'ouvrages, plus remarquables par la bizarrerie des vues chimériques de l'auteur que par un mérite réel; les principaux sont : I. *Biolychnium, seu cura morborum magnetica et omnium venenorum alexipharmacon*, Leyde, 1610, et Francfort, 1629, in-8°.; II. *Balneum Dianæ, seu magnetica priscorum philosophorum clavis*, Leyde, 1600; III. *De electro philosophorum magico-physico*, ibid., 1611; IV. *Introductio in philosophiam vitalem*, Amsterdam, 1612, in-8°.; V. *Epistola de acidulis Swalbacensibus*, insérée par Helvicus Dieterich dans ses *Responsa medica*, Francfort, 1631, et 1643, in-4°.; VI. *Achilles redivivus, seu Panoplia physico-vulcania*, etc., Amsterdam, 1612, in-8°. — Burgrave (Jean-Philippe), médecin distingué, né à Darmstadt le 1er. septembre 1700, mort à Francfort le 5 juin 1775, a laissé un très grand nombre d'ouvrages, et entre autres : I. *Lexicon medicum universale*, tom. I, A-B., Francfort, 1733, in-fol. Cette grande entreprise ne fut pas continuée. II. *Historia partûs duodecimestris*, dans les *Miscellanea physico-medico-mathematica*, ibid., 1727, pag. 170; III. *De existentiâ spirituum nervosorum eorumque verâ origine, indole, motu*, etc., ibid., 1725, in-4°.; IV. *Pen-*

sées sur la génération (en allem.), ibid., 1737, in-4°.; V. *De aëre, aquis et locis urbis Francofurtanæ ad Mœnum commentatio*, ib., 1751, in-8°. On a aussi de lui un grand nombre de dissertations dans les *Act. acad. nat. curios*. On a publié après sa mort un recueil intitulé: *Cas médicaux peu communs* (en allemand), Francfort, 1784, in-8°. Carrère et d'autres auteurs l'ont confondu avec son père, médecin, et nommé Jean-Philippe comme lui, mort en 1746, et qui a publié quelques ouvrages: nous ne citerons que sa lettre *De automatismo plantarum*; on la trouve au commencement du *Botanicum quadripartitum* de Simon Paulin, Francfort, 1707, in-4°. G—T.

BURGH (JACQUES), ingénieux écrivain écossais, né en 1714, à Madderty, dans le comté de Perth, étudia à Madderty, et à l'université de St.-André, qu'il quitta de bonne heure pour s'attacher au commerce; mais, ne réussissant point dans cet état, il passa en Angleterre, et, après avoir été quelque temps correcteur d'imprimerie, vint à Great-Marlow, où il remplit la place de sous-maître dans l'école de cette ville. Ce fut là qu'il commença sa carrière d'auteur par une brochure anonyme, dont on ne peut traduire le titre que par celui de *Commémorateur de la Grande-Bretagne* (Britain's Remembrancer), dont l'objet était de rappeler à la nation anglaise les bienfaits qu'elle avait reçus de la Providence, et le droit qu'elle avait d'en jouir. Cet ouvrage eut en deux ans cinq éditions, fut réimprimé en Angleterre, en Irlande et en Amérique, attribué à plusieurs évêques, et souvent cité en chaire. De Marlow, Burgh passa à Enfield, et au bout d'un an, en 1747, il ouvrit un établissement d'instruction qui obtint bientôt de la réputation, et lui procura une certaine aisance. Il publia dans cet intervalle divers ouvrages sur la morale, l'éducation et la politique. En 1771, il abandonna ses fonctions d'instituteur pour s'occuper uniquement de travaux littéraires, et se retira à Islington, où il mourut le 26 août 1775, âgé de 61 ans, après avoir été long-temps en proie aux douleurs de la pierre. Ses principaux ouvrages sont: I. *Pensées sur l'éducation*, 1747; II. *Hymne au Créateur du monde*, suivi d'une *Idée du Créateur d'après ses ouvrages*, 1748 et 1750, in-8°.; III. *Dignité de la nature humaine*, 1754, 1 vol. in-4°., et 1767, 2 vol. in-8°.; IV. *le Moniteur amical de la jeunesse*, 1756; V. *le Christianisme démontré raisonnable*, 1760; VI. *Histoire du premier établissement des lois*, etc., *des Cessares, peuple de l'Amérique méridionale*, espèce de roman utopique en forme de lettres, in-8°., 1760; VII. *l'Art de parler*, 1762, in-8°., imprimé pour la cinquième fois en 1782; VIII. *Criton, ou Essais sur divers sujets*, 2 vol. in-12, publiés successivement en 1766 en 1767; en tête du deuxième volume est une dédicace satirique, remplie d'esprit et de finesse, et adressée *au bon peuple de la Grande-Bretagne du 20e. siècle*; IX. *Recherches politiques sur les défauts, les erreurs et les abus du gouvernement*, 3 vol in-8°., 1774 et 1775. Cet ouvrage est, avec celui de la *Dignité de la nature humaine*, le principal fondement de la réputation de l'auteur. On a aussi de lui quelques essais imprimés dans des journaux anglais. On remarque dans tous ses ouvrages un profond sentiment de morale, un grand zèle pour la liberté, mais plus de vivacité d'imagination que de justesse ou d'ordre dans les idées. X—S.

BURGH (Guillaume), écuyer, membre du parlement anglais, né en Irlande en 1741, d'une famille distinguée, se fit remarquer par son attachement aux principes de l'Eglise anglicane, et par la chaleur avec laquelle il se prononça contre la guerre d'Amérique, et ensuite contre la révolution française. Lorsque Théophile Lindsey, premier ministre des unitaires, publia, en 1776, son *Apologie pour résigner sa cure de Catterick*, Burgh s'aperçut que cet ouvrage attaquait la doctrine fondamentale de l'Eglise, et composa, en anglais, un écrit, remarquable par un profond savoir et une saine critique, intitulé: *Réfutation, d'après l'Écriture, des arguments contre le mystère de la Trinité*, in 8°. L'université d'Oxford fut si satisfaite de cet ouvrage, et principalement de la suite, publiée sous le titre de *Recherches sur la croyance des chrétiens des trois premiers siècles*, Yorck, 1778, in-8°., qu'elle envoya à l'auteur le diplôme de docteur. On a encore de Burgh, en anglais, le *Commentaire* et les *Notes* du poëme du *Jardin anglais* de Mason, 1781, in-4°. M. Mason et les célèbres orateurs Pitt, Burke et Wilberforce étaient liés particulièrement avec Burgh, qui mourut le 26 décembre 1808, à Yorck; où il avait demeuré 40 ans. (*Voy.* Théophile Lindsey.) B—r j.

BURGHESIUS. *Voy.* Borghesi.

BURGHO, BURGH, BOURGH, ou BURKE (Hubert de), comte de Kent, avait pour aïeul Robert, baron de Bourgh en Normandie, comte de Cornouailles en Angleterre, et frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Dès son enfance, il mérita que sa valeur fût distinguée par Richard *Cœur-de-Lion*. Il servit ensuite le roi Jean dans ses armées et dans ses conseils, avec une fidélité non moins inébranlable que son courage. C'était faire preuve de l'un et de l'autre que de lutter contre le funeste penchant qui entraînait son maître à des crimes de tout genre. Il ne tint pas à lui d'empêcher, parmi ces différents forfaits, celui qui a le plus irrévocablement souillé la mémoire de ce monarque. Jean, dans son neveu Arthur, enviait, haïssait et redoutait un duc de Bretagne justement cher à ses peuples, un allié de la France, et un fils de son frère aîné, qui, d'après le droit de représentation, eut dû s'asseoir avant lui sur le trône d'Angleterre. Devenu, par une trahison, maître de la personne de ce jeune prince, il conçut le projet de s'en délivrer par un assassinat, et voulut d'abord charger de l'exécution Guillaume de La Braye, son capitaine des gardes. « Je suis un gentilhomme, et ne suis « pas un bourreau, » répondit La Braye. Un plus digne ministre du crime se présenta, et courut en Normandie, où l'illustre prisonnier était détenu dans le château de Falaise. Hubert de Burgho en était gouverneur : il renvoya l'assassin, en disant qu'il se réservait de frapper la victime; il publia que le prince Arthur était mort, et lui fit faire les obsèques les plus solennelles. La Bretagne, le Maine, l'Anjou, les barons anglais et français, tout se souleva contre le roi meurtrier. Alors, voulant éteindre cet incendie, et croyant le crime détourné par la manifestation des conséquences qu'il entraînerait, Burgho proclama que le prince Arthur vivait. Le monarque, emporté par une fureur aveugle, fit transférer le prisonnier dans le château de Rouen, se le fit amener la nuit dans son palais, et lorsque, cédant à son sort, ce jeune et malheureux Arthur embrassait les genoux de son oncle, en implorant sa pitié, le barbare, pour

toute réponse, poignarda de sa main le fils de son frère. Cependant Burgho ne fut point disgracié. Jean se montra dans cette occasion tyran habile, sachant, dans la distribution des emplois, discerner où ses crimes avaient besoin d'un complice, et où ses intérêts exigeaient un homme de bien. Ne pouvant confier à Hubert le meurtre de ses victimes, il lui confia la garde de ses places, et l'administration de ses domaines, en le dispensant même de rendre aucun compte. Burgho ne se démentit point. A travers ces orages politiques où la ligne du devoir était transgressée par tous les partis, il fut fidèle à la cause royale, sans offenser les droits de la nation. Il signa, en 1215, la grande charte, et défendit, en 1216, avec une valeur aussi heureuse que brillante, le château de Douvres, qu'assiégeait un fils du roi de France, appelé par les barons anglais en pleine révolte contre leur souverain. Jean mourut lorsque ce siége durait encore. Le prince français, qui fut depuis Louis VIII, invita Burgho à une conférence, et lui dit : « Le roi, » votre seigneur, est mort ; soyez mon » chambellan comme vous avez été le » sien : rendez votre place à mes armes, » et attendez tout de moi. » Burgho répondit : « Le roi, mon seigneur, est » mort ; mais ses enfants vivent, ma » foi leur est due ; quant à ma place, » je ne puis en décider qu'avec mes » compagnons d'armes. » Retourné au milieu d'eux, il les fit jurer de s'ensevelir sous les ruines de Douvres plutôt que d'en ouvrir les portes à un prince étranger. Louis leva le siége, s'enfuit à Londres, et bientôt se trouva trop heureux d'obtenir la liberté de rentrer en France. Le comte de Pembroke, alors régent d'Angleterre pendant la minorité de Henri III, ayant été enlevé à son pays par une mort prématurée, en 1219, eut pour successeur Hubert de Burgho, revêtu de la dignité de grand-justicier, et assisté ou plutôt traversé par Pierre Desroches, évêque de Winchester. Burgho ne se laissa pas écarter de sa ligne. Trois fois il confirma la grande charte au nom du roi mineur, et il n'hésita pas à faire condamner, par la loi martiale, des chefs d'attroupements qui voulaient rappeler un prince français en Angleterre. Il assiégea et prit les châteaux des barons rebelles, les força de payer les contributions, se hâta de faire prononcer la majorité du roi ; et remettant, le premier, à son souverain les places dont la garde lui avait été confiée, il força les autres à suivre son exemple. Tant de services reçurent d'abord les récompenses qui leur étaient dues. Henri III créa Hubert de Burgho comte de Kent, en 1227, et lui assura pour sa vie l'office si éminent de grand-justicier. Depuis six années, Hubert avait épousé la sœur aînée du roi d'Écosse, qui lui-même était marié avec une sœur du roi d'Angleterre : ainsi les liens du sang, en l'approchant de deux trônes, semblaient y avoir enchaîné pour lui la fortune et la faveur. Cinq ans s'écoulèrent, et « celui auquel il n'avait » manqué de la royauté que le titre » (*Croniq. de Hagueby*), était dé- » chu de ses places, dépouillé de ses » biens, et enfermé dans une prison. » L'évêque de Winchester, qui voulait le supplanter dans la faveur ; le chevalier de Ségrave, qui voulait lui succéder dans son office, séduisirent le roi, en lui promettant le rétablissement du pouvoir absolu, et en faisant un crime au vertueux justicier de ses confirmations réitérées de la grande charte. D'un autre côté, les barons, outrés de longue main contre lui, et persuadés qu'ils ne consommeraient jamais l'a-

baissement de l'autorité royale tant qu'elle aurait un tel défenseur, avaient écrit à Henri, en reprenant les armes, « qu'ils n'en voulaient point au roi, » mais au ministre. » Enfin, l'on avait adroitement répandu le bruit que c'était le comte de Kent qui avait conseillé à son maître de révoquer la charte des forêts ; en sorte qu'il fut tout à la fois haï et poursuivi pour avoir livré le roi au peuple, et pour avoir sacrifié le peuple au roi. Henri l'accusa formellement devant sa cour des crimes de concussion et de lèze-majesté. Pour justifier la première accusation, il le somma de produire les comptes dont le roi Jean l'avait dispensé; et, à l'appui de la seconde, il posa en fait qu'Hubert s'était emparé de ses bonnes grâces par magie; qu'il l'avait empêché d'épouser une archiduchesse d'Autriche, et n'avait épousé lui-même une princesse d'Écosse qu'après l'avoir corrompue par ses enchantements; qu'il avait furtivement enlevé du trésor royal, et envoyé à Léolinn, prince de Galles, ennemi du roi, une pierre précieuse, avec laquelle on était invulnérable, etc., etc. Et, pour que rien ne manquât à la démence comme à l'odieux d'une telle conduite, les bourgeois de Londres, qui n'avaient pas encore pardonné au grand-justicier la punition de leurs concitoyens coupables de trahison envers le roi, furent sollicités par ce même roi de lui porter des plaintes contre le ministre qui les avait châtiés pour le servir. Assailli par tant de haines, le comte de Kent chercha un asyle au pied des autels ; il courut se réfugier dans l'église collégiale de Merton, à quelque distance de la capitale. Le roi ordonna au lord maire de convoquer les milices bourgeoises pour aller l'en arracher *mort ou vif ;* puis, effrayé de voir partir vingt mille hommes armés qui ne respiraient que carnage et pillage, il les fit rebrousser chemin, et envoya une sauve-garde au comte ; puis, inquiet de le savoir réfugié dans une maison de l'évêque de Norwich, il donna ordre à un chevalier, Godefroi de Cranecumbe, de prendre trois cents archers, d'aller enlever le comte de Kent, et de l'amener enchaîné à la tour de Londres, sous peine d'être pendu lui-même. Éveillé au milieu de la nuit par un message qui l'avertissait de son danger, le comte n'eut que le temps de se sauver presque nu dans une chapelle voisine. Les sbires l'y trouvèrent prosterné devant l'autel, et tenant un crucifix à la main ; ils se saisirent de lui, l'emportèrent garotté hors de la chapelle, et ordonnèrent à un serrurier de forger des fers pour un criminel convaincu qu'ils avaient à emmener. L'ouvrier, entendant prononcer le nom de ce prétendu criminel, s'écria en pleurant : « Faites de moi ce que » vous voudrez; mais je mourrai plutôt » que de forger un seul anneau pour » enchaîner ce fidèle et magnanime » Hubert, qui nous a sauvés de la dé- » vastation des étrangers; qui a rendu » l'Angleterre à elle-même, qui a con- » servé Douvres, la clef de notre » pays; qui partout a servi nos rois » avec tant de constance ; qui a forcé » jusqu'à nos ennemis à l'admirer, » après les avoir vaincus sur terre et » sur mer. » Le comte, entendant ces paroles, leva les yeux au ciel, et proféra ce passage d'un psaume : « O père du ciel et de la terre, vous » avez caché ma cause aux superbes » et aux prudents, et vous l'avez ré- » vélée aux humbles et aux pauvres ! » — Quant à moi, dit le preux cheva- » lier, capitaine des trois cents sbires, » j'aime mieux qu'on pende Hubert de » Burgho que moi, » et il le fit placer

sur un cheval, lui lia les pieds avec de fortes courroies sous le ventre de l'animal qu'il montait, et l'amena ainsi dans la tour de Londres. Le roi était tout enorgueilli de ce triomphe, quand l'évêque de Londres vint troubler sa joie, en lui reprochant d'avoir violé la paix de l'Église, et en le sommant, sous peine d'excommunication, de faire reconduire son prisonnier dans la prison d'où on l'avait arraché. Il fallut s'y soumettre ; mais Henri ordonna en même temps aux vicomtes de Hertford et d'Essex, et toujours sous peine du gibet, d'investir la chapelle, et de ne laisser ni le prisonnier sortir, ni aucune nourriture entrer. « Mais enfin, sire, que voulez-vous » faire de lui ? » dit au roi l'archevêque de Dublin, ami fidèle du ministre disgracié, et qui surveillait les projets haineux du criminel évêque de Winchester. « Qu'il choisisse, répondit » le roi, ou de s'avouer un traître, » ou de subir une prison perpétuelle, » ou de renoncer pour jamais à l'Angleterre. » Le comte de Kent répondit qu'il ne pouvait renoncer ni à son honneur, ni à sa liberté, ni à son pays, et soutint un vrai blocus dans sa chapelle, qu'on avait investie d'un profond et large fossé. Privé de deux serviteurs, qui long-temps avaient su tromper la vigilance des assiégeants, et vaincu par la faim, il se rendit aux deux vicomtes chargés de l'arrêter, fut ramené à la tour de Londres, et s'attendait chaque jour à y recevoir le coup de la mort, lorsqu'une circonstance singulière commença d'adoucir les dispositions du roi à son égard. Ses ennemis découvrirent et dénoncèrent un dépôt d'or, d'argent, et d'autres objets précieux qu'il avait mis en sûreté dans la maison des Templiers. Le maître du Temple, sommé par le monarque de lui livrer tous ces effets, répondit courageusement qu'il ne pouvait remettre un dépôt qu'à celui qui le lui avait confié. Le comte de Kent fit dire à ce fidèle dépositaire que ses biens comme sa personne appartenaient au roi. Henri, charmé de posséder ce trésor, se sentit attendri par la résignation du comte, répondit à ceux qui le pressaient de sévir contre Hubert : « Il a servi fidèlement mon oncle » et mon père ; le bien qu'il m'a fait » est constant ; le mal qu'on lui re- » proche n'est pas prouvé. J'aime » mieux paraître indulgent jusqu'à la » faiblesse que sévère jusqu'à la ty- » rannie. » Henri fit bientôt quelque chose de plus ; il rendit au comte, non pas ses effets mobiliers, mais ses terres patrimoniales, et même celles qui lui avaient été données par le feu roi. La princesse d'Ecosse, épouse de Hubert, reçut aussi quelques marques d'attention, et le comte fut envoyé au château de Devises, pour y résider avec quelque ombre de liberté, sous la garantie de quatre seigneurs, dont le premier était le comte Richard, frère du roi. Il ne tarda pas à s'y voir plus étroitement resserré que jamais, par les manœuvres de l'évêque de Winchester. Ce prélat, après avoir rempli le conseil de sujets, et l'armée de soldats Poitevins, résolut de ne s'en fier qu'à lui pour se défaire du comte de Kent, vers lequel il voyait se porter les regards des Anglais et les regrets de leur monarque. Il demanda au roi le gouvernement du château de Devises, sans prononcer le nom de Burgho ; obtint sa demande, s'occupa sur-le-champ du coup qu'il méditait, mais ne put dérober à tous les yeux son atroce machination. Deux des gardes du comte de Kent, saisis d'horreur et de pitié, résolurent de le faire évader ; et la nuit, tandis que l'un des deux était de faction à l'en-

trée du château, l'autre en sortit portant sur ses épaules l'illustre prisonnier enfermé dans un sac, traversa, sous ce précieux fardeau, un fossé immense, et alla le déposer au pied du maître-autel dans l'église paroissiale du lieu. Le roi, excité par son perfide ministre, renouvela alors la scène de Merton dans son entier; mais les évêques ne se bornèrent pas à menacer; ils fulminèrent l'excommunication, et Henri fut encore obligé de faire reconduire le comte de Kent dans l'église, d'où la violence l'avait arraché, sauf à l'y faire assiéger par la faim. Mais cette fois ses amis encouragés vinrent l'y délivrer, lui donnèrent des armes, et l'emmenèrent, lui et ses deux libérateurs, à la cour de Leolinn, prince de Galles, avec lesquels s'étaient confédérés les seigneurs anglais, dépouillés et proscrits, par le ministère Poitevin. Enfin, après deux ans de discordes et de combats, effrayé des révoltes de ses barons, convaincu par les remontrances de son clergé, éclairé sur les trahisons de ses ministres, Henri destitua ces derniers, fit la paix avec le prince de Galles, et invita les proscrits à revenir à sa cour. Le comte de Kent se hâta d'y reparaître. Le roi courut au-devant de lui, le serra dans ses bras, lui promit le retour complet de ses bonnes grâces, rejeta toutes ses injustices sur les ministres étrangers qu'il venait de disgracier; et, parmi les actes de trahison dont il les accusa devant toute sa cour, il articula positivement les calomnies contre Hubert de Burgho, ses divers emprisonnements, et le projet formé de le faire périr sur un échafaud. Hubert passa tranquillement le reste de ses jours, les consacrant à la religion et à l'amitié, jouissant de la faveur du roi, et ayant accepté une place dans le conseil, mais déclinant toujours le ministère. L—T—L.

BURGHO (Guillaume Fitz-Adelm de), cousin-germain du précédent, partit en 1175 du comté d'York, avec vingt chevaliers ses vassaux, et alla, sur les pas des premiers aventuriers anglais, dits Strongboniens, tenter la fortune en Irlande. A peine arrivé, il fut nommé le premier des cinq seigneurs chargés d'exercer la vice-royauté dans la partie déjà soumise de l'île. Là, sans aucune des qualités nécessaires pour gouverner, il déploya tous les vices qui font haïr un gouvernement. Corrompu dans ses mœurs, cruel et perfide dans son ambition, ne sachant pas même décorer sa cupidité de l'éclat trompeur d'une audace périlleuse, tandis que Courcy enlevait du moins à la pointe de l'épée la dépouille des Irlandais du nord, Guillaume de Burgho cherchait à étendre ses rapines dans le midi et l'occident de l'île, par les moyens moins hasardeux du mensonge et de la fraude. Envieux de la fortune des premiers colons, autant qu'altéré de la propriété des indigènes, également odieux aux deux peuples, et non moins rebelle à l'*allégeance* envers son souverain, qu'inaccessible à l'humanité envers ses semblables, il fut rappelé en Angleterre par Henri II, qui ne l'employa plus que comme son maître d'hôtel. Richard I[er]. le nomma, dans la première année de son règne, haut-shérif du comté de Cumberland; et, neuf ans après, en 1198, lui accorda non seulement la permission de retourner en Irlande, mais la concession anticipée de tout le territoire dont il pourrait s'emparer dans la province occidentale. Roderic ô Connor, le dernier des monarques irlandais, venait de mourir après une retraite de douze ans. Les Anglais

avaient partout semé le trouble et le désordre, et les diverses branches de cette famille se disputaient le pouvoir. Burgho se joignit à l'un de ces partis, et la cause qu'il avait embrassée triompha; mais en la servant, il avait vu et convoité les belles plaines de Moënmoye. Sous prétexte de défendre le pays de ses alliés, il avait déjà bâti la forteresse de Miléach, d'où il espérait bientôt le dominer. Il dressa des embûches dans lesquelles vinrent tomber et périr ô Mul-Lally, et son beau-frère ô Flaherty, prince de la Connacie occidentale. Il écrivit à l'ô Connor vaincu et réfugié chez ô Neill, que, s'il voulait lui promettre les domaines de tous les partisans de son adversaire, ce rival vainqueur allait être dépossédé pour lui. Le marché fut conclu. Burgho et les siens changèrent de drapeaux. Crovederg, de vaincu et de banni, se retrouva vainqueur et souverain. Curragh, trahi, mourut glorieusement sur le champ de bataille avec la plupart de ses fidèles, du nombre desquels étaient Donall, frère et successeur d'Amlaff ô Mul-Lally, et Amalghaidh, successeur de Corneille ô Naghten. Burgho suivit ardemment ses projets d'usurpation sur le Moënmoye. Déjà il accusait Crovederg de lenteur à exécuter ses promesses: bientôt il le soupçonna de connivence avec ceux dont la dépouille lui était promise, et il lui déclara la guerre. Le sort des armes se déclara d'abord contre Burgho, qui fut entièrement chassé de la Connacie. Il courut se dédommager sur la Momonie; n'y respecta pas plus les domaines déjà acquis à son souverain, que ceux possédés encore par leurs anciens maîtres; se vit assiégé dans Limerick, par le vice-roi anglais; demanda grâce et l'obtint; restitua toutes les places qu'il tenait en Momonie, à condition qu'on lui abandonnerait toutes celles qu'il désirait en Connacie, et revint dans cette province former une ligue contre le roi d'Angleterre, avec Crovederg, dont il maria la fille à son fils. Il avait envoyé ses chevaliers porter devant lui le fer et la flamme dans le Moënmoye, qui se défendait avec acharnement. Il suivait la trace de leurs ravages, lorsque, dans une bourgade livrée à la désolation, il fut saisi d'une maladie effroyable que les habitants regardèrent comme une punition de ses brigandages, et disparut de la terre vers 1206, sans autre sépulture que le fonds d'un puits, où le précipita la fureur de ses victimes. Sa puissante et nombreuse postérité lui a donné le surnom de *Conqueror* : c'était déshonorer ce titre bien plutôt qu'honorer sa mémoire. Les historiens contemporains, comme ceux des temps modernes, anglais et irlandais, Barry, Léland, Crawford, Mac-Geoghégan, etc., l'ont peint des mêmes couleurs. L—T—L.

BURGHO (Richard de), fils du précédent, et surnommé *le Grand*, dans les vieilles chroniques; grand en effet par sa naissance et sa fortune, mais non par ses vertus, suivit les projets de son père, en y portant une audace plus ouverte et plus de courage personnel. Il n'avait épousé la fille de Cathal-Crovederg o' Connor, roi de Connacie, que pour exterminer les uns par les autres tous les parents de sa femme, ou pour réduire ceux qui survivraient à n'être que les chefs subordonnés des petits domaines qu'il daignerait leur laisser. Crovederg étant mort en 1224, et les peuples ayant appelé son frère Turlogh à lui succéder, en vertu de leur loi de *Tanistry*, Richard de Burgho fit prononcer, en 1225, la confiscation de toute la Connacie à son profit. Nommé, en 1227,

lord député d'Irlande, pour le gouvernement anglais, il employa pendant cinq ans la force publique à étendre ses usurpations personnelles et le pouvoir royal à dépouiller son roi; car, dans les concessions immodérées qui lui avaient été faites sur ses conquêtes éventuelles, la couronne s'était toujours réservé certains districts, et il envahissait pour lui seul tout ce qu'il pouvait envahir. Mais si les intérêts du monarque anglais ne furent pas très vivement défendus par ses barons, Richard éprouva de la part des princes irlandais plus de résistance qu'il n'avait cru. Fédhlim, son beau-frère, qu'il avait mis à la place de Turlogh, en espérant bien ne trouver en lui qu'un vassal couronné, fut plus ardent qu'aucun autre à revendiquer l'indépendance de sa souveraineté. Richard furieux lui déclara la guerre, le prit, l'enferma, et rappela Turlogh. Fédhlim s'échappa de sa prison, rassembla ses alliés, défit son rival, tua son oncle, reprit le titre de roi, et se soutenait encore, lorsque Hubert de Burgho, le fameux comte de Kent, ayant été disgracié en Angleterre, Richard fut éloigné du gouvernement en Irlande. Le prince Connacien saisit ce moment pour écrire au monarque anglais, dont il se reconnut le vassal; demandant seulement à n'être celui d'aucun autre, et sollicitant la permission d'aller lui-même réclamer justice auprès de son suzerain. Henri III adressa sur-le-champ à Maurice Fitz-Gerald, son nouveau lieutenant en Irlande, l'ordre de détruire toutes les forteresses de Burgho, d'établir Fédhlim dans la possession de ses états, et de lui donner un passe-port pour Londres. Richard de Burgho trahit alors la cause de son parent et de son bienfaiteur malheureux. Soit qu'il espérât se remettre lui-même en grâce auprès du monarque anglais, soit qu'il voulût partager la dépouille du plus grand de ses rivaux irlandais, il fut un des acteurs principaux de l'assassinat du comte Mareschal, qui avait levé l'étendard contre le ministère tyrannique de l'évêque de Winchester, oppresseur du comte de Kent. Cependant Hubert de Burgho ayant ensuite été rappelé à la cour de Henri, Richard ne craignit pas de s'y montrer. Le roi lui accorda quelques témoignages extérieurs de bienveillance, et le renvoya en Irlande avec une lettre qui l'avertissait d'être à l'avenir plus juste et plus loyal. Richard affecta un mépris insolent pour les avis de son maître. Non content d'avoir enlevé aux dynastes de Moënmoye (ô Mul-Lally et ô Naghten) la plus grande partie de leurs domaines, il prétendit encore à la dépouille des ô Kelly leurs aînés, et toujours à celle des ô Connor. Au lieu de remettre les forteresses qui devaient être détruites, il en construisit d'autres formant une chaîne depuis Athlone jusqu'à Gallway. Il appela son cousin Jean, fils du comte de Kent, à venir partager ses exploits, à faire de toute la Connacie le théâtre de leur tyrannique et insatiable cupidité. Encore vaincu dans une bataille sanglante, qui coûta la vie à 20,000 Irlandais natifs; encore prisonnier de son beau-frère Richard, et encore échappé de ses fers, Fédhlim ô Connor alla de nouveau se jeter avec ses alliés aux pieds de Henri III, dans l'année 1240. Touché de l'excès de leurs malheurs, le monarque ordonna de vive voix à son lord justicier d'Irlande, Maurice Fitz-Gérald, et par écrit aux seigneurs anglo-irlandais, non seulement de rétablir ô Connor sur son trône et ses chefs dans leurs principautés, mais « d'extirper jusqu'à la racine » cette inique plantation des Burgho,

» et de n'en plus laisser pulluler un » seul rejeton. » Fitz-Gérald défendit et cultiva la plantation, au lieu de l'arracher; les autres seigneurs, ou intéressés au succès, ou intimidés par la puissance de Richard de Burgho, se turent devant lui et devant son fils aîné Walter, qui, marié avec l'unique héritière de Lascy, devait un jour réunir sur sa tête le comté d'Ultonie et les domaines de Connacie. Pendant que Fedhlim ô Connor et ses chefs, reconnaissants de la stérile bienveillance de Henri III, le suivaient dans ses guerres du pays de Galles, Richard de Burgho continuait d'envahir leur pays. Il changeait jusqu'au nom de la principauté de Moënmoye, et l'appelait *Clan-Ricard*, ou pays de Richard. Il distribuait des portions de cette grande contrée, qui a formé depuis sept baronies royales, à vingt-six vassaux nobles qui devaient les tenir de lui, et qui sont inscrits sur les rôles de la chancellerie de l'année 1242, sous le titre de *barons et chevaliers du seigneur Richard de Burgho, dans la Connacie*. Enfin son usurpation, sinon consommée, au moins établie de manière à ne lui laisser aucune crainte, comme s'il eût senti le besoin de braver en face le maître auquel il avait désobéi si scandaleusement, il s'embarqua pour aller joindre le roi Henri à Bordeaux, où la mort le surprit presqu'à son arrivée en 1243.

L—T—l.

BURGHO (Walter de), fils aîné de Richard, déploya contre ses rivaux de Connacie des efforts d'autant plus violents, que l'Ultonie anglaise, dont il avait épousé l'héritière, lui fournissait de plus puissants moyens. Les historiens le représentent comme ayant, s'il était possible, poussé plus loin encore que ses devanciers le mépris de tout droit et de toute propriété. Par lui Fédhlim ô Connor, son oncle maternel, fut chassé une troisième fois de ses états. Par lui la guerre éclata entre les Mac-Carthy et les Fitz-Gérald, qu'il excitait à s'entre-détruire, quoiqu'il dût tant aux derniers. Par lui tous les anciens chefs irlandais, qui avaient conservé quelques restes de leurs domaines, furent forcés de recourir à une guerre permanente pour s'y maintenir, et il ne cessa de punir les insurrections que causait sa cruauté, avec une cruauté redoublée, jusqu'au moment où, victime enfin de sa propre injustice, et vaincu par Aodh ô Connor, successeur de Fédhlim, il expira en 1271.

L—T—l.

BURGHO (Guillaume de), dernier comte d'Ultonie, fut le dernier rejeton mâle de la branche aînée de sa maison. Il avait pour bisaïeul Gauthier (Walter), dont nous venons de parler. Son aïeul Richard, surnommé *le comte Rouge*, avait été, sous Édouard Ier., généralissime de toutes les forces irlandaises. « Malheureusement, dit Leland, cette puissance n'avait été employée qu'à opprimer ou détruire » tout ce qui se rencontrait sur le chemin de son insatiable ambition. » Ces Burgho si formidables pour les autres, par leur grandeur et leurs richesses, l'étaient devenus pour eux-mêmes par leur nombre et leurs jalousies. Ils se supplantèrent et s'égorgèrent l'un l'autre. Le petit-fils du comte Rouge, Guillaume, objet de cet article, semblait n'avoir plus de concurrent à redouter. Arrière-petit-fils, par sa mère, du roi Édouard Ier., petit-neveu de la reine d'Écosse, il n'avait pas craint de porter lui-même ses vœux jusqu'à Mathilde Plantagenet, fille du comte de Lancastre, petit-fils de Henri III, et il avait obtenu la main de cette princesse. A peine entré dans une carrière

qui s'annonçait si brillamment, âgé de vingt-un ans, et invité à se rendre au parlement de Dublin, en 1333, il fut massacré sur la route, au milieu de ses parents et de ses serviteurs, à l'instigation d'une cousine de son nom, dont il avait emprisonné le frère. Sa mort fut vengée par un carnage de trois cents personnes en un seul jour. Long-temps encore après ce funeste événement, dans les amnisties alors fréquemment expédiées, on insérait toujours la formule : « Excepté le cas » de complicité dans la mort de Guil- » laume, dernier comte d'Ultonie. » Mais le torrent des désordres et des crimes ne s'arrêta pas. La veuve de cet infortuné Guillaume s'était hâtée de fuir à la cour de Londres, emportant dans ses bras une fille au berceau, héritière unique de son père massacré. Édouard III se déclara le tuteur de cette jeune mineure, qu'il devait marier un jour à son troisième fils, Lionnel, duc de Clarence, et il mit sous sa garde royale toute la succession du feu comte. On s'était bien attendu que cette ordonnance, facile à rendre, le serait moins à exécuter. On ne fut pas surpris de voir les chefs irlandais, dépouillés de leur ancien patrimoine, se soulever de toute part contre la famille divisée de leurs spoliateurs. Comme les lois anglaises faisaient descendre la succession des pères aux enfants, au lieu que la loi bréhonne des Irlandais appelait à l'héritage d'un chef de dynastie *le plus ancien et le plus digne* de sa famille, désigné par une élection populaire, trois branches de Burgho déclarèrent tout à coup qu'elles voulaient vivre sous la loi irlandaise; abjurèrent leur roi, leur origine, jusqu'à leur nom; se firent appeler, les uns, *Mac-William*, les autres, *Mac-David*, et se vouèrent à un état de guerre constant, soit contre les dynastes irlandais qui avaient déjà reconquis une partie de leurs domaines, soit contre leur propre monarque. Un oncle de la jeune héritière, Edmond-na-Freizoge, voulut protéger l'enfance et les propriétés de sa nièce; il fut assassiné par un de ses cousins. Ni le prince Lionnel, époux de cette héritière en 1352, et gouverneur d'Irlande en 1361, ni le parlement de Kilkenny, proscrivant tous ces Mac-William en 1367, ne purent les empêcher de rester, pendant deux siècles, souverains de leur principauté irlandaise de Clanricard; qualifiés, en Angleterre, d'*Anglais dégénérés, plus Hibernois que les Hibernois eux-mêmes*. Ce ne fut que sous le règne de Henri VIII que le chef des Burgho, en 1538, et en 1542, les chefs des tribus anciennes conquises par eux, remirent à la couronne d'Angleterre, les uns, tout ce qu'ils avaient su acquérir, et les autres, tout ce qu'ils avaient pu conserver. (*Voy.* Mac-William.) L—T—l.

BURGKMAIR (Hans, ou Jean), peintre et graveur, naquit à Augsbourg en 1474. Quelques ouvrages qu'il exécuta en commun avec Albert Durer ont fait supposer qu'il était élève de ce peintre; mais rien ne le prouve d'une manière authentique. On conserve dans sa ville natale des peintures à fresque et des tableaux de sa main, peints à l'huile sur bois. Ses compositions sont assez ingénieuses, mais quelquefois bizarres, et généralement entachées du mauvais goût de son siècle. Ce sont des gravures en bois qui ont le plus contribué à sa réputation. Telle fut son habileté dans ce genre de travail, porté de son temps à une rare perfection, qu'il y égala Albert Durer, et ne fut peut-être surpassé que par Jean Holbein. On connaît environ soixante-dix-huit pièces séparées, re-

présentant l'*Empereur Maximilien Ier. à cheval, S. George à cheval*, le *Martyr de S. Sébastien*, et d'autres sujets historiques, gravées par lui, ou exécutées d'après ses dessins par Josse de Negker et d'autres graveurs. Quelques-unes de ces gravures sont en plusieurs couleurs, dans la manière appelée *clair-obscur*. Burgkmair a eu la plus grande part à quatre collections curieuses de gravures en bois. La première renferme soixante-dix-sept pièces, offrant chacune la figure en pied d'un des personnages qui formaient la généalogie de l'empereur Maximilien : elle est très rare. La seconde est intitulée : *le Roi sage*, ou *Narration des actions de l'empereur Maximilien Ier.* (en allemand). Elle n'était pas terminée à la mort de ce prince : les planches, conservées dans différents dépôts, n'ont été retrouvées que vers l'année 1775, et c'est à cette époque qu'elle a été publiée; elle se compose ordinairement de deux cent trente-sept pièces ; l'exemplaire de la bibliothèque impériale de Vienne en contient treize de plus, dont les planches ont péri. Quatre-vingt-douze de ces gravures portent la marque de Hans Burgkmair; ce sont les plus belles. La troisième collection, intitulée : *le Triomphe de l'empereur Maximilien Ier.*, représente l'histoire des guerres de Maximilien et les officiers de sa maison; elle renferme cent trente-cinq pièces, et elle est incomplète. Elle n'a été publiée qu'en 1796, par des causes semblables à celles qui avaient retardé la publication du *Roi sage*. La quatrième représente *les Images des saints et des saintes de la famille de Maximilien;* elle renferme communément cent dix-neuf pièces. L'exemplaire de la bibliothèque de Vienne en contient cent vingt-deux: elle a été publiée en 1799. On en connaissait un grand nombre de pièces auparavant. La plupart de ces gravures ont été exécutées d'après des dessins de Burgkmair ; quelques-unes sur des dessins d'Albert Durer. Différents graveurs y ont été employés, et plusieurs ont tracé leur nom sur le revers des planches qui existent encore. M. Bartsch cite une gravure de Burgkmair à l'eau forte, représentant *Mars et Vénus :* elle est d'une extrême rareté. Quelques écrivains ont placé la mort de cet artiste à l'année 1517; d'autres à l'année 1559. Il existe des pièces de lui qui sont datées de 1524 et 1526. Son portrait et celui de sa femme, peints par lui-même, portent la date de 1529. M. Bartsch pense que ni cet artiste, ni Albert Durer, ni Hans Scheuffelein, ni la plupart des autres peintres comptés parmi les graveurs en bois, n'ont gravé eux-mêmes, et qu'ils ont seulement dessiné les planches qu'on leur attribue. Nous croyons pouvoir opposer à cet illustre connaisseur, premièrement l'ancienne tradition, qui a dû être établie sur des faits connus; secondement, le soin qu'ont pris Josse de Negker et d'autres artistes, en gravant d'après Burgkmair, de signer leurs planches ; troisièmement, la différence du *faire*, et la supériorité évidente des gravures qu'on donne à Burgkmair.

E—c D—d.

BURGOS (Alphonse de). *Voy.* Abner.

BURGOS (Antoine), né à Salamanque, référendaire à Rome de l'une et l'autre signature, professa pendant vingt ans le droit canonique à Bologne. Sa grande réputation le fit appeler à Rome par Léon X, qui désira, dans les affaires importantes, de prendre ses avis. Burgos exerça la charge de la signature de grâce sous Léon X, Adrien VI et Clément VII. Il mourut

à Rome, âgé de soixante-dix ans, le 10 décembre 1525, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de St.-Jacques, dont il était un des bienfaiteurs. On a de lui un volume in-fol. intitulé : *Super utili et quotidiano titulo de emptione et venditione in decretalibus*; Pavie, 1511, réimprimé à Parme, 1574; Venise et Lyon, 1575. Il écrivit aussi sur le texte de plusieurs autres titres des Décrétales, *De constitutionibus*, *De rescriptis*, etc. On trouve tous ces traités dans l'ouvrage ci-dessus. — BURGOS (Alphonse), médecin, docteur de l'université de Complute ou Alcala, exerça la médecine à Cordoue, dans le 17e. siècle, et y remplit la charge de médecin de l'inquisition. — BURGOS (Jean), médecin espagnol, est auteur d'un traité de médecine, intitulé : *De pupillâ oculi*, in-8°. V—VE.

BURGOYNE (JEAN), général anglais, fils naturel de lord Bingley, après avoir reçu une éducation soignée, entra dans l'état militaire. Il commanda, en 1762, un corps de troupes anglaises envoyé en Portugal, alors en guerre avec l'Espagne. A son retour, il fut nommé conseiller privé, et ensuite membre du parlement. En 1775, il fut envoyé dans le Canada, et, deux ans après, il fut chargé du commandement d'un corps d'armée envoyé contre le congrès américain. Il débuta, en juin 1777, par une proclamation dans laquelle il offrait aux insurgés le pardon de son souverain, et les menaçait des plus grands châtiments s'ils persistaient dans une plus longue résistance. Les chefs de la confédération étaient peints dans cet écrit, sous les couleurs les plus odieuses. Washington fit à cette proclamation une réponse pleine de noblesse et de fermeté. Le 6 de juillet suivant, Burgoyne remporta sur les Américains, à Ticonderago, un avantage auquel le ministère anglais donna le nom de *victoire*. Les Américains avaient évacué le fort de l'Indépendance, et s'étaient retirés au-delà de Shenesbourg et de Huberton. Burgoyne, vain et présomptueux, prit cette retraite pour une fuite. Emporté par cette idée, il les poursuivit, sans s'occuper de ses subsistances ni de ses communications. Il se trouva tout à coup entouré, à Saratoga, par ces mêmes hommes qu'il avait traités avec tant de mépris, et il lui fallut accepter une capitulation, dont la générosité des Américains adoucit la rigueur, mais non pas la honte. Son armée obtint les honneurs de la guerre, et il lui fut permis de retourner en Angleterre; mais elle s'engagea à ne plus servir contre les États-Unis. Cette armée, qui était composée de dix mille hommes au commencement de la campagne, se trouva réduite à cinq mille sept cent cinquante-deux, lorsqu'elle mit bas les armes devant la division du général Gates. Ces deux généraux avaient été, dans leur jeunesse, officiers dans le même régiment. Gates, en revoyant son ancien camarade, l'aborda avec la bonhomie d'un fermier américain : « Bon jour, général » Burgoyne, lui dit-il, en lui tendant » la main; j'ai beaucoup de plaisir à » vous voir. — Je vous en crois, lui » répliqua Burgoyne; mais je prends » Dieu à témoin que j'ai fait tout ce » que j'ai pu pour m'en dispenser. » Celui-ci avait, dans plusieurs circonstances, parlé de l'Américain comme d'un homme sans mérite, et l'avait comparé à une accoucheuse. Quoique Gates n'ignorât pas toutes les mauvaises plaisanteries que le bel esprit Burgoyne s'était permises sur son compte, il le traita avec beaucoup de bonté, et ne se permit à son égard que cette raillerie : « Vous devez, général

» Burgoyne, me regarder à présent » comme une bonne accoucheuse, » puisque je vous ai délivré (*delive- » red*) de six mille hommes. » La capitulation de Saratoga décida la France à reconnaître l'indépendance des Américains. Burgoyne s'étant rendu en Angleterre aussitôt après, y fut reçu froidement, et ne put paraître devant le roi. Il finit par obtenir la liberté de se justifier, et fut obligé de renoncer à son traitement. Ici finit la carrière militaire de Burgoyne, plus fait pour les rôles de courtisan et de bel esprit de société que pour celui de général d'armée. Il partagea son temps entre la cour, où il fut le favori de la reine, et les sociétés des gens de lettres. Il fit quelques pièces de vers aussi légères que son caractère, et des comédies froides et médiocres : I. la *Nymphe des chênes*; II. *Richard Cœur-de-Lion*; III. l'*Héritière*. Ces pièces eurent un grand succès momentané, parce qu'on croyait y reconnaître la peinture et la satire des mœurs françaises ; mais la dernière est plutôt un tableau de la pesante fatuité des Anglais. Il était aussi inconvenant que peu généreux à Burgoyne, après avoir été vaincu par des officiers français, et traité par eux (M. de Lafayette et ses frères d'armes) avec les égards les plus délicats, de les exposer, sur la scène, aux risées de ses compatriotes. On lui a attribué mal à propos le *Bon Ton* (*High life above stairs*), pièce qui est de Garrick. Il siégeait au parlement en 1781, au moment où la majorité parut déterminée à la continuation de la guerre, et l'on remarqua qu'il se joignit à l'opposition pour démontrer l'impossibilité de réduire les Américains, et l'inutilité des efforts que l'on faisait contre eux. Quelque temps après son retour d'Amérique, Burgoyne épousa une fille de lord Derby. Il mourut sans postérité le 2 août 1792. D—N L—E.

BURGSDORF (ERNEST-FRÉDÉRIC DE), ingénieur distingué, enseigna une nouvelle méthode de fortifications dans un ouvrage publié à Ulm en 1682, in-8°. Il avait emprunté une partie des idées qu'il y développa à George Rimplern. On a aussi de lui quelques autres traités sur son art : I. *Le plus sûr boulevard d'un état*, ou *Nouveau moyen de défendre les places contre le canon, le bombardement, les mines*, etc., Nuremberg, 1687, in-8°.; II. *Essai sur la fortification*, publié à Vienne, et accompagné de nombreuses gravures. — Un autre BURGSDORF (Conrad de) né en 1595, mort le 1er. fév. 1652, fut, sous Guillaume II, duc de Brandebourg, le premier qui organisa des troupes réglées en Prusse, au commencement du 17e. siècle. G—T.

BURGSDORF (FRÉDÉRIC-AUGUSTE-LOUIS DE), naturaliste, grand-maître des forêts de la marche de Brandebourg, de l'académie des sciences de Berlin, et professeur des sciences forestières dans la même ville, né à Leipzig, le 23 mars 1747, mort à Berlin, le 19 juin 1802, âgé de cinquante-cinq ans. Son père était grand-veneur du duc de Saxe-Gotha, ce qui lui donna occasion d'étudier de bonne heure tout ce qui concerne les forêts, et d'écrire sur cette matière un grand nombre d'ouvrages, tous en allemand, et qui sont devenus classiques pour cette partie de l'économie rurale : I. *Essai d'une histoire complète des espèces de bois les plus avantageuses*, première partie, Berlin, 1783, in-4°., 24 planches ; seconde partie, avec 9 planches, ibid., 1787 ; elle renferme les chênes indigènes et étrangers : Gleditsch fut l'auteur de la préface de cet ouvrage. II. *Instruc-*

tion pour cultiver les arbres, tant indigènes qu'exotiques, qui réussissent en Allemagne, 2 parties, Berlin, 1787, in-8°.; III. *Manuel du forestier*, etc., etc., 2 parties, Berlin et Leipzig, 1788, in-8°.; IV. *Introduction à la dendrologie*, etc., Berlin, 1800, in-fol. Il a aussi publié : *Observations sur un voyage dans le Harz, à Helmstædt et à Harbeke, en août* 1783 (*Actes de la société des scrutateurs de la nature*, à Berlin, tom. V); *Histoire naturelle du cerf* (ibid., tom. VI); *Sur le cynips de l'écorce du chêne* (ib., tom. VI). C'est un insecte dont la piqûre occasionne au chêne une excroissance foliacée et ligneuse qui ressemble à une rose double. D—P—s.

BURGUNDIO ou BORGONDIO (HORACE), jésuite, né à Brescia en 1679, se consacra à l'enseignement des belles-lettres, et surtout des mathématiques; on le fit depuis bibliothécaire du musée de Kircher, et il mourut recteur du collége romain, le 1er. mars 1741. Le P. Boscovich, qui avait été son disciple, en parle avec éloge dans ses poésies ; on lui doit quelques observations astronomiques rapportées dans les *Mémoires de Trévoux*, années 1727 et 1729; quelques poésies latines, et un grand nombre d'opuscules mathématiques, dont les principaux sont : I. *Motus telluris in orbe annuo ex novis observationibus impugnatus*, Rome, 1714, in-4°.; II. *Nova hydrometri idea*, ibid., 1717; III. *Mapparum constructio in planis sphæram tangentibus*, ib., 1718; IV. *Antliarum leges*, ibid., 1722; V. *Usus normæ in constructione æquationum planarum et solidarum*, ibid., 1727; VI. *Telescopium geodeticum*, ibid., 1728; il faut que ce télescope ne soit pas bien important, puisque Boscovich n'en parle point en décrivant les instruments géodésiques dont il s'est servi pour la mesure du degré dans l'état romain. VII. *De coherentiâ calculi astronomici cum æquationibus gregorianis*, ib., 1734, in-4°., etc. Tous ces ouvrages ont échappé aux recherches de Lalande, qui n'en parle point dans sa *Bibliographie astronomique*. Burgundio est encore éditeur d'un ouvrage du P. Grimaldi, jésuite, intitulé : *De vitâ aulicâ, libri duo*, 1740. C. M. P.

BURGUNDIUS, ou BOURGOIGNE (NICOLAS), jurisconsulte célèbre, naquit à Enghien, au comté de Hainaut, le 29 septembre 1586. Il cultiva d'abord les muses latines, et écrivit ensuite l'histoire avec succès. Il était avocat à Gand lorsque Maximilien, duc de Bavière, lui donna, en 1627, la première chaire de droit civil à l'université d'Ingolstad, et le nomma bientôt après conseiller et historiographe. L'empereur Ferdinand II le créa comte palatin. Rappelé dans sa patrie, en 1639, il entra au conseil de Brabant. Burgundius avait un grand talent pour l'intelligence des coutumes. Il était souvent cité au barreau, et jusqu'à nos jours, sur cette partie de la jurisprudence, il a fait autorité comme Du Moulin, Coquille et d'Argentré. Ses principaux ouvrages sont : I. *Poëmata*, Anvers, 1621, in-4°.; II. *Historia Bavarica, seu Ludovicus IV imperator ac ejus vita et res gestæ, ab anno* 1313 *ad annum* 1347, Anvers, 1629, in-4°.; Helmstædt, 1705, in-4°., édition donnée par Just.-Christ. Bohmer; et Halle, 1708, in-4°.; III. *Historia Belgica, ab anno* 1558 *ad annum* 1567, Ingolstadt, 1629, in-4°., et 1633, in-8°. Cette histoire des premiers troubles des Pays-Bas se termine à l'arrivée du duc d'Albe; elle est exacte et esti-

mée. IV. *Ad consuetudines Flandriæ tractatus*, Leyde, 1634 et 1635, in-12. Ce savant ouvrage comprend douze traités, et commence par des réflexions générales sur l'origine des lois et des coutumes. V. *De duobus reis*, Louvain, 1657, in-12, VI. *Commentarius de evictionibus*, Cologne, 1662, in-12. Tous les ouvrages de Burgundius, sur le droit, ont été réunis en un volume in-4°., imprimé à Bruxelles en 1674. — BURGUNDIUS, ou BOURGOINGNE (Antoine), contemporain de Nicolas et de Gilles, est connu par deux ouvrages rares et singuliers, qui ont pour titre, l'un: *Linguæ vitia et remedia emblematicè expressa*, Anvers, 1631, oblong, fig.; l'autre : *Mundi lapis Lydius, sive vanitas per veritatem falsi accusata et convicta*, Anvers, 1639, in-4°., fig. V—VE.

BURGUS. *Voy.* BORGO.

BURI. *Voy.* BURY.

BURIDAN (JEAN), natif de Béthune, fit ses études à Paris, sous Occham, et devint professeur de philosophie, procureur de la nation de Picardie, et plusieurs fois recteur de l'université de Paris, qui le compte parmi ses bienfaiteurs. Elle le députa en 1345, à Philippe de Valois, pour demander l'exemption de la gabelle, qu'elle ne put obtenir, et à Rome, pour y défendre ses intérêts. Il est moins fameux par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol., que par son sophisme de l'âne. Il supposait un de ces animaux, également pressé de la faim et de la soif, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes, et demandait : « Que fera » cet âne ? » Si on lui répondait : « Il » demeurera immobile. — Donc, con» cluait-il, il mourra de faim et de » soif. » Si un autre répliquait : « Cet » âne ne sera pas assez âne pour se » laisser mourir. — Donc, concluait» il, il se tournera d'un côté plutôt que » de l'autre, donc il a le franc arbitre. » Ce sophisme embarrassa les dialecticiens de son temps, et son âne est devenu fameux dans les écoles. Quelques anciens protestants ont témérairement conclu de l'argument de Buridan, qu'il avait été un des précurseurs de la réforme. Disciple de Guillaume Occham, et par conséquent attaché à la secte des *nominaux*, il fut persécuté par celle des *réaux* ; mais on regarde comme peu probable sa fuite à Vienne en Autriche, où il ouvrit, dit-on, pour subsister, une école qui devint le berceau de l'université. Le silence de Gaguin et des registres de l'université sur ce fait, le rend très incertain. Ce qui a pu donner lieu de croire à ce prétendu voyage, rapporté par Jean Aventin, est peut-être l'ordonnance postérieure de Louis XI, du 1er. mars 1474, approuvant la doctrine d'Aristote, d'Albert-le-Grand, d'Averrhoës, de S. Thomas d'Aquin, etc., et condamnant les *nominaux*, entre autres, Buridan, défendant d'enseigner la doctrine de ces derniers, sous peine de bannissement, etc. L'université de Vienne fut fondée en 1237 par l'empereur Frédéric II, et Buridan était à Paris en 1358. Il légua cette année à la nation de Picardie une maison qui a longtemps porté son nom. On croit même que cette date est celle de sa mort. Est-il probable qu'à soixante ans, et usé de travaux, il eût pu se résoudre à aller enseigner dans un pays aussi éloigné ? On relègue également parmi les fables le récit qui le fait complice ou censeur des débauches de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe-le-Bel, et la vengeance que cette princesse en tira (*Voy.* Crévier, *Histoire de l'université de Paris*; Bayle, article

Buridan, etc.) Voici le titre des principaux ouvrages de Buridan : I. *Quæstiones super X libros Ethicorum Aristotelis,* Paris, 1518; II. *Quæstiones super VIII libros Physicorum Aristotelis; in libros de animâ, et in parva naturalia*, 1516; III. *In Arist. Metaphysicâ*, 1518; IV. *Super VIII libros Politicorum Aristotelis,* Paris, 1500, et Oxford, 1640, in-4°.; V. *Sophismata*, in-8°. — Buridan (Jean-Baptiste), né à Guise, fut avocat et professeur de droit à Reims, où il mourut en 1633. Il est principalement connu par son *Commentaire sur la coutume de Vermandois*, Reims, 1631, in-4°.; idem, 1728. Son *Commentaire sur la coutume de Reims* fut publié après sa mort, par les soins de son fils, Reims, 1663, et Paris, 1665. N—l.

BURIGNY (Jean Levesque de), naquit à Reims en 1692. Ses premières années n'offrirent rien de remarquable que son éloignement pour l'étude : ce ne fut qu'à l'âge de quinze ans que les facultés de son esprit s'étant développées tout à coup, il sentit naître en lui cette avidité de savoir qui ne l'a point abandonné depuis et qui a fait le charme de sa vie. Il vint à Paris en 1713; et, logé avec Champeaux et Lévesque de Pouilly, ses deux frères, il y forma une espèce de triumvirat dont l'histoire littéraire offre peu d'exemples. Travaillant de concert, lisant ensemble les meilleurs auteurs, ils se partagèrent l'universalité des connaissances humaines, et passèrent ainsi plusieurs années. Burigny, le plus robuste des trois, était le bibliothécaire et le secrétaire de cette espèce d'académie, et le résultat de leurs travaux communs fut une sorte d'Encyclopédie manuscrite, en douze énormes volumes in-folio, qui ont fourni à ce dernier les matériaux d'un grand nombre de ses ouvrages. Il passa quelque temps en Hollande, et y forma des liaisons avec les hommes de lettres les plus distingués, surtout avec St.-Hyacinthe, qui l'engagea à travailler à l'*Europe savante* (de 1718 à 1720). Des douze volumes qui composent ce journal, près de la moitié appartient à Burigny. De retour en France, sa réputation lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1756; dès-lors, il ne cessa de publier de nouveaux ouvrages, et lut un grand nombre de mémoires dans les séances de ce corps littéraire. A la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, il joignait celle de l'histoire ancienne et moderne, de la philosophie, de la théologie, etc. Sa mémoire était prodigieuse; mais il ne mettait point assez de chaleur et de concision dans ses écrits, et on lui a souvent reproché de manquer d'exactitude. Savant toujours modeste, sans envie et sans intrigue, il n'ambitionnait ni la renommée ni les récompenses, et travaillait parce que le travail seul suffisait à son bonheur. En 1785, le roi le gratifia d'une pension de 2000 liv.; son étonnement fut au comble lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il ne concevait pas ce qui avait pu lui mériter une pareille faveur, et rien ne saurait exprimer sa reconnaissance pour un bienfait aussi inattendu. La vieillesse ne lui ôta rien de sa sensibilité; il aimait ses amis avec la même affection : le souvenir de ceux qu'il avait perdus réveillait en lui des regrets touchants; et, si l'on portait la moindre atteinte à leur mémoire, il la repoussait avec une chaleur qu'il n'aurait pas employée à sa propre défense. Ce doyen de la littérature française mourut à Paris, le 8 octobre 1785, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Il conserva toute la force de son

esprit jusqu'au dernier soupir. Quelques instants avant sa mort, il dit à ses amis : « Si j'avais été assez malheureux pour douter de l'immortalité de l'ame, l'état où je suis me ferait bien revenir de mon erreur. Mon corps est insensible et sans mouvement; je ne sens plus son existence; cependant je pense, je réfléchis, je veux, j'existe : la matière morte ne peut produire de pareilles opérations. » Il a laissé : I. *Traité de l'autorité du pape*, 1720, in-12, 4 vol., ouvrage peu estimé. Chiniac de la Bastide en donna une nouvelle édition, 1782, 5 vol. in-12, et cet éditeur publia en 1783 une *Réponse à quelques observations sur le traité de l'autorité du pape*. II. *Histoire de la philosophie payenne* (la Haye), 1724, 2 vol. in-12 (*V.* BRUCKER), réimprimée sous le titre de *Théologie payenne*, Paris, 1754. Cette seconde édition est la seule bonne. Le livre est bien fait et fort utile. III. *Histoire générale de Sicile*, etc. (la Haye), 1745, 2 vol. in-4°., ouvrage estimé des savants; le style en est fort négligé. IV. *Histoire des révolutions de l'empire de Constantinople*, 1750, in-4°. ou 3 vol. in-12; elle est écrite froidement et sans intérêt; V. *Traité de Porphyre, touchant l'abstinence de la chair, avec la vie de Plotin*, traduit du grec, 1740, in-12, ouvrage faiblement écrit et qui manque de notes et d'éclaircissements; VI. *Vie de Grotius*, 1750, in-12, 2 vol., réimprimée avec de nouvelles remarques, à Amsterdam, 1754, 2 vol. in-12; ou un vol. in-4°.; les nouvelles remarques sont de l'éditeur hollandais. Cette vie offre beaucoup d'instruction et d'intérêt. VII. *Vie d'Erasme*, dans laquelle on trouve l'histoire de plusieurs hommes célèbres avec lesquels il a été en liaison, 1757, 2 vol. in-12. Elle est pleine de recherches aussi utiles que curieuses, sur les écrits de ce grand homme, et la part qu'il eut à la renaissance des lettres en Europe. Cet ouvrage a été traduit en allemand par J. F. Reiche, avec augmentations, Halle, 1782, 2 vol. in-8°. VIII. *Vie de Bossuet*, 1761, in-12; elle est incomplète et fort au-dessous du sujet; IX. *Vie du cardinal du Perron*, 1768, in-12; dernier ouvrage de l'auteur, et qui se ressent trop de sa vieillesse; X. *Lettre à Mercier de St.-Léger, sur les démêlés de Voltaire avec St.-Hyacinthe*, 1780, in-8°., contenant quelques anecdotes littéraires et quelques lettres de Voltaire et de St.-Hyacinthe; XI. Trente-quatre *Mémoires* ou *Dissertations* de Burigny sur différents sujets, sont répandus dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres. La plupart n'y sont imprimés que par extrait. Il est certain que l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, 1766, in-8°., qui a été attribué à Burigny, n'est pas de lui. On lui a de même attribué le *Recueil de pièces de différents auteurs*, Roterdam, 1743, in-12, et une *lettre* au sujet du livre intitulé : *Certitude des preuves du christianisme*, par Bergier, insérée dans le t. II du *Recueil philosophique*, Londres, 1770, 2 vol., in-12. M. Dacier a fait son éloge, 1786, in-8°. J—B.

BURKE (EDMOND), né à Dublin, le 1er. janvier 1730, était fils d'un avocat célèbre attaché à la religion protestante. Il commença son éducation chez un quaker, pour lequel il conserva toute sa vie le plus grand attachement, et de là passa au collége de sa ville natale. S'il est vrai qu'il eût terminé ses études dans celui des jésuites de St.-Omer, comme on l'a souvent imprimé, on conçoit que cette

circonstance ait donné lieu, plusieurs fois en Angleterre, de le soupçonner de catholicisme. Burke arriva en 1753 à Londres, où son esprit et ses connaissances le firent bientôt remarquer. D'abord étudiant en droit, puis avocat, il semblait entraîné, par son goût, plutôt vers la littérature que vers les études particulières à sa profession, et il prit l'engagement d'écrire dans les journaux et recueils périodiques. Ce fut à cette époque qu'il épousa la fille du docteur Nugent, son médecin. Comme elle était catholique, ce mariage, d'ailleurs constamment heureux, appuya encore l'opinion, déjà établie, qu'il avait un penchant pour cette religion. Le premier ouvrage qu'il ait avoué porte la date de 1756. Il est intitulé: *Réclamation en faveur des droits de la société naturelle*, ou *Coup-d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, ouvrage posthume de lord ***. Lord Bolingbroke était celui qu'il désignait ainsi, et il avait parfaitement imité le style et la manière de cet auteur. Son but était de prouver que les arguments dont Bolingbroke s'était servi pour attaquer la religion pouvaient également être employés contre toutes les institutions civiles et politiques. Néanmoins, Burke était entré si sérieusement, et avec tant de force dans le détail des maux qui tiennent à la tyrannie ou à l'ambition des gouvernements en général, que l'ironie échappait aux yeux vulgaires, et plusieurs fois on a réimprimé son livre, comme ayant pour objet unique de contribuer à la réforme radicale de l'ordre social. Il publia, en 1757, son *Essai sur le sublime et le beau.* Cette seconde production fixa sur lui l'attention de plusieurs personnages célèbres, tels que Reynolds. Sa liaison avec ce dernier, qui n'eut d'autre terme que celui de leur existence fut également utile à la réputation du peintre et à la fortune de l'écrivain. Johnson avait aussi pour Burke beaucoup d'attachement et d'admiration, et il disait « que c'était l'homme le plus » extraordinaire qu'il eût jamais con- » nu. » En 1758, Burke conçut le plan du recueil, intitulé: *Annual Register*, et se chargea d'en écrire la partie historique, qu'il continua avec succès pendant plusieurs années. C'est ainsi qu'il se formait successivement comme orateur et comme homme d'état. On peut dire que sa carrière publique commença en 1761, lorsqu'il partit pour l'Irlande avec son ami Hamilton, secrétaire du vice-roi, lord Halifax. A son retour, en 1765, il fut présenté au marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie, qui le prit pour secrétaire particulier. Vers le même temps, il fut élu représentant du bourg de Wendover. Le lord que nous venons de nommer lui fit alors, sous la forme délicate d'un simple prêt, le don d'une somme considérable, avec laquelle Burke acquit la jolie maison de Beaconsfield, qu'il a conservée le reste de sa vie. Ainsi, par sa reconnaissance et son affection pour le marquis de Rockingham, il se trouva engagé dans le parti ministériel, ce qui ne l'empêcha nullement de se montrer favorable aux mesures populaires. Les mécontentements qui s'élevaient en Amérique commençaient à intéresser toute la nation anglaise. Le premier discours de Burke au parlement eut pour objet les inconvénients de la taxe du timbre, et fut admiré comme un morceau d'éloquence supérieure. D'après son avis, on prit le moyen terme de révoquer la loi en question, en établissant, toutefois, par une déclaration, le droit qu'avait la Grande Bretagne de taxer l'Amérique. Ce

moyen écartait une difficulté présente, mais laissait aux ministres suivants la tentation de renouveler un projet qui, évidemment, donnerait lieu aux mêmes contestations et aux mêmes risques. Quoi qu'il en soit, on approuva beaucoup la révocation de l'impôt du timbre, et elle allait entraîner d'autres mesures semblables, lorsqu'après une courte durée, le ministère du marquis de Rockingham fut obligé de céder la place à celui de lord North. Burke termina ses travaux officiels par un *Tableau du dernier ministère*, tracé avec force et simplicité; puis, il reprit son poste dans la chambre des communes, et se fit remarquer parmi les membres attachés à ce même ministère déplacé. Nous ne le suivrons pas dans sa conduite comme un des chefs de l'opposition; nous ne parlerons que d'un de ses écrits politiques, qui, à la même époque, produisit une grande sensation. Cet écrit avait pour titre: *Réflexions sur la cause des mécontentements actuels*. Il y attribue tous les malheurs, toutes les fautes du gouvernement à un plan formé par la cour, de tout conduire par l'entremise de ses favoris. Il fait voir l'incompatibilité de cette influence secrette avec les principes d'un état libre, et met en avant quelques opinions populaires concernant la chambre des communes. Du reste, le remède qu'il proposait pour les maux généralement sentis consistait surtout à placer ce pouvoir dans les mains des grandes familles *whigs*, qui avaient été les soutiens de la révolution de 1688, ainsi que des mesures subséquentes, ce qui était une manière d'indiquer le parti de Rockingham. Cette conclusion lui attira plusieurs censures sévères; mais, pour le justifier du reproche qu'on lui faisait alors de paraître trop porté vers les idées démocratiques, il suffirait de citer l'ouvrage dont nous venons de parler. Dans son opposition aux actes ministériels qui ont précédé et suivi les guerres d'Amérique, il employa toute sa pénétration politique, toute son éloquence, d'abord à prévenir la scission, et ensuite à tenter un moyen de rapprochement. Il était alors parvenu à la maturité de son talent oratoire. Les annales du parlement offrent peu d'exemples d'une éloquence aussi forte, aussi animée que celle de Burke. Chez lui l'imagination et le sentiment paraissaient également puissants, et une audacieuse vigueur s'alliait à une naïveté, quelquefois fort piquante. La rapidité de son débit ne lui laissait pas le temps de choisir et de perfectionner. Lorsqu'il commençait à parler, il était difficile de deviner jusqu'où il pourrait aller; mais quelque trait frappant et original ne tardait pas à produire une vive impression. On peut tirer, des discours de cet orateur, des discussions sur presque tout ce qui intéresse la société humaine, en même temps qu'un grand fond de narrations et de portraits historiques habilement tracés. En 1774, on jugeait ses principes tellement favorables à la liberté, que les whigs de l'opulente cité de Bristol le choisirent pour leur représentant. Les attaques qu'à cette époque il livra aux opérations des ministres, portaient principalement sur leur insuffisance, leur sévérité et leur injustice. La guerre devint populaire, et Burke sembla perdre quelque chose dans l'opinion publique en s'y opposant. Il s'aliéna surtout ses constituants de Bristol, quand il sollicita dans le parlement la liberté du commerce pour les Irlandais, et des lois tendant à adoucir le sort des catholiques. Il fut cependant réélu dans la session suivante, et, en même temps, nommé par une autre

ville que Bristol. Ce fut alors qu'il parut au milieu de l'assemblée des électeurs de celle-ci, et y prononça un discours réputé son chef-d'œuvre ; il y rendait compte de sa conduite, et commençait par mots : *Gentlemen, i decline the election* (Messieurs, je refuse l'élection....). Quoi qu'il en soit, il recouvra en grande partie la faveur du peuple par son fameux bill de réforme dans les mesures fiscales introduites en février 1780. Le ministère de lord North finit au mois de mars 1782, et le marquis de Rockingham fut rappelé avec tout son parti. Dans ce changement, Burke obtint le poste lucratif de payeur général de l'armée, et fut admis au conseil privé. Une de ses premières démarches fut la reproduction du bill de réforme, qui précédemment avait été rejeté, n'étant pas aussi agréable aux ministres et aux courtisans qu'à la majorité de la nation; et, cette fois, le bill passa avec des modifications considérables. La mort du marquis de Rockingham avança le terme du ministère dont il était l'ame, et, lorsqu'on désigna lord Shelburne pour lui succéder comme chef de la trésorerie, Burke se retira. Le ministère de lord Shelburne fit place à celui qu'on désignait sous le nom de *coalition*, parce qu'il était composé d'une portion des ministres qui avaient été l'objet d'une si longue et si forte opposition, et de plusieurs membres de cette opposition elle-même. Le projet de la *coalition* fut conçu par Burke, qui parut avoir peu calculé l'effet qu'aurait sur le public un choc aussi violent donné à toutes les idées de bonne foi et de stabilité. Cette nouvelle association de pouvoir fut rompue par le bill sur l'Inde, de Fox, que Burke appuya fortement, mais qui déplut également au roi et au peuple. Pitt prit alors le timon des affaires, et commença par dissoudre le parlement, opération attaquée avec beaucoup de chaleur par Burke. Il fut également contraire à un plan proposé en 1782 par le ministre, qui portait atteinte aux droits reconnus des propriétaires de Bourgs, et il n'approuva jamais l'idée mise en avant d'une réforme parlementaire. Le procès du gouverneur des Indes orientales, Hastings, a été l'un des événements les plus remarquables de la vie de Burke. On a présumé que des motifs de ressentiment particulier s'étaient joints dans cette grande cause nationale à sa passion pour la justice. Au total, sa conduite dans cette affaire ne lui fit rien gagner dans l'estime publique, et servit seulement à donner une plus grande idée de son talent d'orateur. L'établissement d'une régence à l'occasion de la maladie du roi, en 1788, fournit à Burke une occasion de se signaler. Il lutta avec vigueur contre la proposition de limiter les pouvoirs du régent, et contre le principe, posé par le ministre, que la régence était élective et non héréditaire. Les efforts du parti de l'opposition en cette circonstance ne furent ni heureux, ni secondés par la faveur populaire, et Burke s'exposa à une censure particulière, en se laissant entraîner, par la chaleur de son imagination, à des expressions peu respectueuses pour la personne du roi. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la carrière politique de cet orateur, c'est la manière dont il se prononça contre la révolution française dès son origine. On aurait pu supposer qu'un homme qui avait long-temps fait cause commune avec les amis de la liberté dans son pays, et montré beaucoup d'égards pour les Américains insurgés, applaudirait aux tentatives d'une nation voisine pour obtenir une forme

de gouvernement conforme aux principes qu'il avait si souvent énoncés; mais son respect pour les institutions consacrées par le temps, et le sentiment profond de justice et d'humanité qui l'animaient, expliquent son premier éloignement, et ensuite la haine violente que lui inspira cette grande subversion politique, si terrible, même à sa naissance. La première occasion qu'il eut de montrer cette haine se présenta en février 1790, dans un débat de la chambre des communes, où il s'agissait de la réduction de l'armée. Fox voulait qu'on témoignât une noble confiance dans les nouveaux régulateurs de la France. Ce fut à ce sujet que Burke déclara hautement qu'il rompait avec lui tous liens d'amitié. Bientôt après, il conçut l'idée de ses *Réflexions sur la révolution française*, qui parurent au mois d'octobre de la même année. Il fallait que sa pénétration fût extrême pour si bien juger et prédire les suites de la violente commotion que venait d'éprouver la France, tandis que l'enthousiasme des théories nouvelles avait commencé à saisir un si grand nombre d'Anglais, et nommément plusieurs des personnages les plus influents. On a vu peu de livres produire une pareille sensation. Il eut un débit dont on n'avait pas d'exemple en Angleterre, et fut recherché en France avec une égale avidité. Les ennemis de Burke eux-mêmes ne pouvaient se refuser à reconnaître une grande profondeur et des beautés du premier ordre dans cet écrit, qui, d'ailleurs, trahit une imagination trop ardente, quelquefois mal réglée. D'un autre côté, il rencontra quelques critiques sévères et même assez redoutables. Entre autres réponses auxquelles les *Réflexions* donnèrent lieu, on connaît les fameux *Droits de l'homme*, de Payne. Pendant un certain temps, ils semblèrent, malgré la disproportion de talent et de raison entre les deux antagonistes, devoir balancer l'effet produit par l'illustre orateur; mais bientôt, les événements et les grands intérêts mis en jeu se réunirent pour établir l'avantage absolu du côté de Burke, et on ne peut douter que la direction donnée par son opinion ne soit entrée pour beaucoup dans l'impulsion populaire qui porta les Anglais à une guerre dont les funestes conséquences se font sentir encore. Il continua le même genre d'attaque, en publiant, 1°. sa *Lettre à un membre de l'assemblée nationale*, 1791; 2°. un *Appel des Whigs modernes aux Whigs anciens*; 3°. *Lettre à un lord, sur une discussion avec le duc de Bedford*; 4°. *Pensées sur la paix régicide*. Son horreur toujours croissante pour la révolution française était devenue la passion dominante de son ame. Il ne pouvait en entendre parler sans éprouver une irritation violente; aussi les succès qui soutinrent cette révolution ont-ils jeté une extrême amertume sur la dernière partie de sa vie. Personne, mieux que lui, n'en avait étudié les progrès et la nature; les plus petits événements et les personnages les moins influents de cette époque lui étaient connus, comme s'il avait vécu au milieu d'eux. Il ne s'occupa plus que d'un seul objet politique qui y fut étranger, le projet d'émancipation des catholiques en Irlande. L'utilité d'admettre cette portion de la nation anglaise aux droits d'électeur lui fournit, en 1792, la matière d'une *Lettre à sir Hercules Langrishe*. Lorsqu'il crut devoir se retirer du parlement, sa place y fut occupée par son fils unique, jeune homme qu'il admirait autant qu'il le chérissait. La mort de ce fils, arrivée bientôt après, fut pour Burke un coup terrible. Lui-

même termina sa carrière le 8 juillet 1797, dans la 68e. année de son âge. Burke était très aimable dans la vie privée. Poussant l'amour des louanges jusqu'à la faiblesse, il rendait libéralement celles qu'il avait reçues. Son goût le portait vers les beaux-arts, qu'il protégea souvent de la manière la plus noble. Il n'encouragea pas moins l'économie rurale, cherchant en général à étendre dans tout son voisinage les plans de bienfaisance et d'utilité publique. Cette disposition bienveillante de son ame eut en dernier lieu pour objet les victimes de la révolution française, réfugiées en Angleterre; et il fonda une école pour les enfants des Français momentanément expatriés, dont la surveillance presque paternelle et l'instruction paraissent l'avoir occupé jusqu'au jour où il cessa d'exister. Quelques personnes lui ont attribué les célèbres *Lettres de Junius:* du moins est-il réputé y avoir eu une part considérable; mais la publication de ce livre est un mystère littéraire qu'on n'a pas encore pénétré. D'autres morceaux de littérature et de politique, dont nous n'avons pas parlé, sont connus pour avoir exercé la plume de Burke. Sa vie, écrite par Robert Bisset, écossais, publiée en 1798, a été réimprimée à Londres en 1800. M. Formic a aussi donné des *Mémoires de Burke.* Voici la liste de ceux de ses ouvrages, qui ont été traduits en français : I. *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, traduite sur la 7e. édition, avec un Précis de la vie de l'auteur, par L. Lagentie de Lavaisse, Paris, 1803, in-8°.; II. *Réflexions sur la révolution de France, et sur les procédés de certaines sociétés à Londres relatifs à cet événement*, traduites sur la 3e. édition anglaise, Paris, 1790, in-8°. Il parut en 1790 et 1791, à Paris, cinq éditions de cette traduction. Le manuscrit de la première fut distribué, par parties, dans trois différentes imprimeries, et publié dans moins de huit jours. Payne répondit au livre de Burke par les *Droits de l'homme*, trad. par Soulès, avec des notes, Paris, 1791, in-8°. Joseph Priestley entreprit aussi de réfuter Burke dans des *Lettres*, traduites en français sur la seconde édition, Paris, 1791, in-8°. Il y eut en France quelques autres réfutations du même livre que M. de Lally-Tollendal, dans ses lettres à Burke, appelle *un ouvrage immortel*, en regrettant seulement que l'auteur se soit laissé entraîner quelquefois au-delà des bornes de la modération ; que l'ignorance des faits l'ait conduit à plusieurs faux exposés, et qu'il ait trop souvent confondu avec des extravagances criminelles, les sentiments généreux qui n'avaient cessé de lutter contre elle. III. *Discours sur la monnaie de papier et sur le systéme des assignats en France* (Paris), 1790, in-8°.; IV. *Lettre aux Français*, Londres (Paris), 1790, in-8°.; V. *Discours sur la situation actuelle de la France, prononcé dans la chambre des communes, le 9 février 1790, lors du débat sur les estimations de l'armée* (Paris), 1790, in-8°. Ce Discours fut combattu en Angleterre par le comte Stanhope, dans une lettre qui a été traduite en français sous ce titre: *Apologie de la révolution française, ou Lettre à Edmond Burke, servant de réplique à son discours*, etc., trad. de l'anglais sur la 3e. édition, Paris, 1791, in-8°. VI. *Lettre d'Edmond Burke au traducteur de son Discours sur la situation actuelle de la France* (Paris, mai, 1790), in-8°., deux éditions; VII. *Lettre à M. l'archevéque d'Aix* (Boisgelin), *et réponse de M. l'archevéque d'Aix*

à M. Burke (Paris, 1791), in-8°.; VIII. *Discours improvisés par MM. Burke et Fox dans la chambre des communes, le 6 mai 1791, sur la révolution française*, Paris, 1791, in-8°.; IX. *Lettre sur les affaires de France et des Pays-Bas, adressée à M. le comte de Rivarol* (avec la réponse de ce dernier), Paris (1791), in-8°.; X. *Lettre à un membre de l'assemblée nationale de France*, (Paris, 1791), in-8°. M. de Lally-Tolendal, dans une *Lettre* adressée à M. Burke (Paris), 1791, in-8°., semble élever des doutes sur l'authenticité de celle à laquelle il répond; cependant Mallet-du-Pan la cite comme authentique, et M. de Lally lui-même finit par répondre comme si elle l'était. XI. *Appel des Whigs modernes aux Whigs anciens*, traduit par Mme. de Rivarol, Paris, 1791, in-8°. Burke y parle de lui à la troisième personne. XII. *Lettre de M. Burke à un noble lord, sur les attaques dirigées contre lui* (Burke), *dans la chambre des pairs, par le duc de Bedfort et le comte de Lauderdale, au sujet de ses opinions sur le gouvernement anglais et sur la révolution française*, trad. sur la 6e. édition de Londres (Paris), in-8°.; XIII. *Lettres* (deux) *à un membre de la chambre des communes, sur les négociations de paix ouvertes avec le directoire*, trad. par J. Peltier, Londres et Paris, 1797, in-8°. On publia, en juin et août 1790, des *Lucubrations philosophiques*, attribuées à Burke, sur divers objets de politique; *la Décadence de la monarchie franç.; Jugement de l'Europe sur les suites de la révolution franç.; Alliance de la liberté et de la monarchie*, in-8°. L—P—E et V—VE.

BURLAMAQUI (FABRICE), né à Genève en 1626, desservit depuis 1653 l'Eglise italienne de cette ville, et passa, en 1659, à Grenoble, comme pasteur. L'année suivante, on lui offrit une chaire de professeur en théologie, à Genève, qu'il refusa à cause de la faiblesse de sa santé. Il mourut en 1693. Il avait acquis une si grande connaissance des livres, que Bayle (*voyez* ses *Lettres*) le regardait comme le Photius de son siècle. Il était aussi très versé dans les belles-lettres et les langues orientales. On a de lui : I. *Sermon fait au jour du jeûne célébré par les églises réformées du Dauphiné, le 3 décembre* 1662, Genève, 1664, in-8°.; II. *Catéchisme sur les controverses avec l'Eglise romaine*, 1668, in-8°.; III. *Synopsis theologiæ, et speciatim œconomiæ fœderum Dei*, Genève, 1678, in-4°.; IV. *Considérations servant de réponse au cardinal Spinola*, Genève, 1680, in-12, français-latin : tous ces ouvrages sont anonymes. A. B—T.

BURLAMAQUI (JEAN-JACQUES), de la même famille que le précédent, né à Genève, en juillet 1694, y fut professeur honoraire dès l'âge de vingt-six ans. Il voyagea en France, en Hollande et en Angleterre, et se lia d'une étroite amitié avec Barbeyrac, qui suivait la même carrière. Revenu dans sa patrie, en 1723, il y enseigna le droit jusqu'en 1740 : il entra alors dans le conseil souverain, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1748 (et non 1750, comme Sénebier le dit, par erreur). Burlamaqui aimait les arts et les protégeait. Sa collection de tableaux et d'estampes était citée comme une des plus belles de Genève. Cette ville lui a l'obligation d'un bon dessinateur formé par ses soins, en la personne de Soubeyran. Jean Dassier a gravé sa médaille, qui est d'une grande beauté. On a de J.-J. Burlamaqui : I. *Principes du droit na-*

turel, Genève, 1747, in-4°., souvent réimprimés, et traduits en diverses langues. Cet ouvrage a long-temps servi de texte aux leçons des professeurs de Cambridge. II. *Principes du droit politique*, Genève, 1751, in-4°., ou 2 vol. in-12, rédigés d'après les cahiers de ses écoliers; III. *Principes du droit naturel et politique*, Genève, 1763, in-4°.; idem, 1764, 3 vol. in-12. C'est la réunion des deux ouvrages précédents. Le comte Bapt. Crespi l'a traduit en italien, Venise, 1780, in-8°. IV. *Principes du droit de la nature et des gens*, avec la suite du *Droit de la nature*, qui n'avait pas encore paru, Yverdun, 1766-68, 8 vol. in-8°., édition donnée par de Félice, qui y joignit beaucoup de notes. V. *Eléments du droit naturel, ... ouvrage posthume d'après le véritable manuscrit de l'auteur*, Lausanne, 1774, in-8°. Tous ces ouvrages sont estimés pour leur clarté et leur précision. L'auteur y réduit en principes ce que Grotius, Puffendorf et d'autres avaient établi par de longues et savantes discussions. Tout y est en théorie; rien n'y est appuyé sur les faits. Il faut être déjà versé dans les sciences du droit naturel pour apprécier le résumé qu'il en donne.

C. M. P.

BURLET (Claude), médecin, né à Bourges, reçu à la faculté de Paris en 1692, et à l'académie des sciences en 1699, fut successivement médecin de Philippe V, roi d'Espagne, et du Dauphin de France, et mourut le 10 août 1731, âgé de soixante-sept ans. Il est auteur de plusieurs dissertations académiques : *An pluribus Hispanorum morbis remedium efficax balneum;* sur l'usage de l'eau de chaux seconde dans les maladies, sur les avantages de la camphorata de Montpellier, sur les eaux de Bourbonne et de Vichy, sur un sel purgatif analogue à celui d'Epsom, trouvé dans une source à trois lieues de Madrid. C. et A.

BURLEY (Gautier), ecclésiastique anglais, né à Oxford en 1275, et commentateur d'Aristote, mourut en 1357. Il était à la tête de la secte des nominaux, et principal adversaire des scotistes. Il était surnommé *Doctor planus*, et *perspicuus*. On a de lui, outre ses volumineux commentaires sur Aristote, publiés à Venise et à Oxford, dans le 16e. siècle, un traité imprimé à Cologne, en 1472, in-4°., sous ce titre : *De vitâ et moribus philosophorum*; idem, Nuremberg, 1477, in-fol. Il y a une première édition de Cologne, in-4°., sans date, qui paraît antérieure à 1470.

X—s.

BURLINGTON (Richard, comte de), pair d'Angleterre, né au commencement du 18e. siècle, mort vers 1760, amateur éclairé des beaux arts, a lui-même laissé deux monuments remarquables de ses talents en architecture. L'hôtel de Burlington à Londres, dont toute la façade donne sur Piccadilly, est de lui, ainsi que sa maison de campagne de Chiswick, village situé à peu de distance de la capitale. Lord Burlington, enthousiaste de Palladio et d'Inigo Jones, a placé la statue de ces deux hommes célèbres au-devant du péristyle de cette dernière maison. On doit lui savoir gré de la protection qu'il a accordée à Kent, architecte assez habile, quoique mauvais peintre et mauvais sculpteur, mais justement célèbre par la révolution qu'il a opérée dans l'art des jardins. Lord Burlington a publié un grand ouvrage sur Palladio.

V. S. M.

BURMANIA (Douwe-Bothnia van), d'une famille illustre de Frise, vécut au commencement du 18e.

siècle. Il s'appliqua à l'étude de l'histoire naturelle, et surtout de la météorologie, science peu connue alors. Il avait observé pendant plusieurs années les variations du temps et de la lumière, et il tirait de tous les changements de l'air des résultats assez justes. Il les a consignés dans deux petits ouvrages; l'un est une lettre adressée à Ruard Andala : *De Methodo ratiocinandi de more cœli dubio*, Louvain, 1713, in-4°.; l'autre est une explication de deux tableaux météorologiques : *Nieuwe Manier en Onderstellinge over Weer*, ibid, 1715. On ne connaît pas les détails de la vie de ce savant; il mourut en 1726. — BURMANIA (Upko), de la même famille, mort en 1615, entra dans la confédération des nobles contre le gouvernement espagnol, et fut banni de la Hollande. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages généalogiques sur la noblesse de la Frise. — BURMANIA (Etienne), est auteur d'un livre intitulé : *De Bello anglicano injustè Belgis illato*, 1652, in-4°. D—G.

BURMANN (FRANÇOIS), était fils de Pierre Burmann, pasteur, d'abord à Frankenthal, ensuite à Emmerich. Il naquit à Leyde en 1628. Après avoir été neuf ans pasteur à Hanovre, et pendant un an sous-régent du collége des Ordres, à Leyde, il passa à Utrecht en qualité de professeur de théologie. On a de lui, en hollandais, des *Commentaires sur le Pentateuque*, Utrecht, 1660, in-8°., et 1668, in-4°.; *sur Josué, Ruth, et les Juges*, Utrecht, 1675, in-4°.; *sur les Rois, les Paralipomènes, Esdras, Néhémie, Esther;* Amsterdam, 1683, in-4°; *sur les livres de Samuel*, Utrecht, 1678, in-4°. Les trois premiers de ces ouvrages ont été traduits en allemand. Il a écrit, en latin, un abrégé de théologie, *Synopsis theologica*, Utrecht, 1671, et Amsterdam, 1699, 2 volumes in-4°. Il y en a aussi une édition faite à Genève, et Théodore Smout l'a traduit en hollandais. On a recueilli en deux volumes in-4°. (Roterdam, 1683), ses Dissertations académiques, *Exercitationes;* et, en un volume du même format (Utrecht, 1700), ses Discours académiques, *Orationes*, etc. La traduction hollandaise de ce second recueil parut la même année et dans la même ville. Burmann mourut le 12 novembre 1679. Un traité latin, qu'il avait laissé, sur la Passion de J.-C., fut publié en 1695, in-4°., par van Lent. Son oraison funèbre, prononcée par Grævius, se trouve jointe au recueil de ses Discours académiques. B—ss.

BURMANN (PIERRE), fils du précédent, naquit à Utrecht le 6 de juillet 1668. Au nombre de ses maîtres, dans l'université d'Utrecht et dans celle de Leyde où il fit ses études, furent Grævius et Jacques Gronovius, hommes d'une érudition infinie. En 1688, il soutint, pour le grade de docteur en droit, une thèse *De transactionibus*, qui lui fit beaucoup d'honneur. Il entreprit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, pour visiter les bibliothèques et les hommes célèbres; et, de retour à Utrecht, il entra dans la carrière du barreau. Les succès brillants qu'il y obtint ne le détournèrent point de la culture des lettres anciennes, et, en 1694, il publia une dissertation très savante *De vectigalibus Pop. Rom.* On en connaît deux autres éditions, faites, l'une en 1714, la seconde en 1734. La dernière est fort augmentée; elle a été réimprimée dans le premier volume du *Supplément* de Poleni. Sur la re-

commandation de Grævius, Burmann fut nommé, en 1696, professeur d'histoire et d'éloquence dans l'université d'Utrecht. Il ouvrit ses leçons par un discours *De eloquentiâ et poësi.* Depuis cette époque, il ne se passa presque point d'année que Burmann ne publiât quelque ouvrage, soit l'édition d'un classique ornée de ses notes, soit un discours, soit des vers latins (et il les composait avec beaucoup de talent), soit quelque pamphlet contre ses adversaires. Il s'en fit beaucoup par le ton tranchant de ses décisions, par son intolérance, son irascibilité, la violence de ses emportements. Aujourd'hui, toutes ces querelles sont oubliées, et il ne reste que le souvenir des services importants qu'il a rendus aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions. En général, il le faut avouer, ce n'est pas par le goût et la critique qu'elles sont le plus remarquables; ce qui les recommande surtout, c'est l'érudition, l'exactitude philologique, l'abondance des secours qu'elles offrent aux lecteurs, et la beauté de l'exécution. Quelques-unes, comme celles d'Ovide, de Virgile, de Quintilien, de Pétrone, de Phèdre, sont, dans ce genre de littérature, des ouvrages du premier ordre. En 1715, Burmann passa d'Utrecht à Leyde, où la mort de Perizonius laissait vacante la chaire d'histoire, d'éloquence et de grec. Elle lui avait été offerte avec des conditions fort avantageuses, et il accepta. La liste complète de ses ouvrages serait peut-être trop étendue pour un Dictionnaire de la nature de celui-ci; nous n'indiquerons que les plus marquants. I. Les *Lettres latines de Gudius et de Sarrau*, Utrecht, 1697, in-4°.; II. une édition des *Fables de Phèdre*, Amst., 1698, in-8°.; réimprimée en 1718 et en 1745, in-8°.; III. *Horace*, avec les *Venusinæ Lectiones* de Rutgers, Utrecht, 1699, in-12; IV. *Jupiter Fulgerator*, Utrecht, 1700, in-4°.; et Leyde, 1734, in-4°., avec le traité *De vectigalibus.* Burmann, dans cette dissertation, explique ce que signifie l'image de Jupiter-Tonnant sur plusieurs médailles de la ville de Cyrrhus. V. *Pétrone*, Utrecht, 1709, in-4°., réimprimé à Amsterdam, 1743, en 2 vol. in-4°. Les notes de Burmann furent sévèrement critiquées dans le livre intitulé: *Chrestomathia Petronio-Burmanniana*, Florence (ou plutôt Amsterdam), 1734, in-8°.: on l'attribue à Verburge et à Hemsterhuys. VI. *Antiquitatum Roman. brevis descriptio*, Utrecht, 1711, in-8°. Il y en a de nombreuses réimpressions. VII. *Velléius Paterculus*, Leyde, 1719 et 1744, in-8°. Les notes de Burmann ont été réimprimées dans le *Paterculus* de Ruhnkenius. VIII. *Quintilien*, Leyde, 1720, 2 vol. in-4°. Capperonnier, professeur au collége royal, ayant publié, en 1725, une édition de Quintilien, blâma souvent dans ses notes celles de Burmann. L'irascible Hollandais fit paraître l'année suivante: *Epistola ad Cl. Capperonerium*, etc.; où il répond à son critique avec une violence inconcevable. S'il eut tort par la forme, on ne peut disconvenir que, pour le fond, il n'ait souvent raison. IX. *Justin*, avec une préface seulement et des variantes, Leyde, 1722, in-12; X. *Valerius Flaccus*, Leyde, 1724, in-4°.; XI. *Collection des Lettres de Juste-Lipse*, *Heinsius et Gronovius*, Leyde, 1724, 5 vol. in-4°.; XII. les *OEuvres de Buchanan*, Leyde, 1725, 2 vol. in-4°.; XIII. Catalogue des ouvrages contenus dans les *Thrésors* des Antiquités grecques et romaines, dans le *Thrésor* d'Italie, dans celui de Sicile,

avec une préface, Leyde, 1725, in-8°. Plusieurs préfaces dans le *Thesaurus Italiæ*, et dans le *Thesaurus Siculus*, appartiennent à Burmann. Il est aussi l'auteur de la préface du recueil des *Inscriptions* de Gruter, Amsterdam, 1707. XIV. *Ovide*, 4 vol. in-4°., 1727. Il faut joindre à cette édition une préface imprimée à part en 1756. XV. Les *Fables de Phèdre*, avec un nouveau commentaire, Leyde, 1627, in-4°.; XVI. *Poëtæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°. Cette collection comprend Gratius, Némésien, Calpurnius, Rutilius, Sérénus Sammonicus, etc. Burmann, qui ne pouvait souffrir aucune espèce de concurrence ni de rivalité, attaque durement, dans sa préface, un jeune Anglais, nommé *Bruce* (*Voyez* Edouard Bruce), qui avait, en 1728, publié quelques-uns de ces poètes, et Havercamp, qui avait donné ses soins à cette entreprise. XVII. *Suétone*, Amsterdam, 1736, 2 vol. in-4°.; XVIII. *Lucain*, Leyde, 1740, in-4°.; XIX. *Virgile*, publié par les soins de son neveu P. Burmann; Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°.; XX. *Claudien*, publié également par les soins et avec les notes de son neveu, Amsterdam, 1760, in-4°. XXI. C'est encore son neveu qui a donné le recueil de ses *Poésies latines*, Amsterdam, 1745, in-4°. XXII. Ses *Harangues latines* furent publiées en 1759, à la Haye, par Nicolas Bondt. Burmann a inséré beaucoup de morceaux dans les *Miscellaneæ observationes*, collection qu'il dirigea long-temps. On lui attribue généralement ceux qui portent le nom de *Sincerus Hollandus*. On croit aussi que c'est lui qui écrivit contre Otto, sous le nom de *Favoritus Noricus*. Ce grand philologue mourut le 31 mars 1741, à soixante-douze ans, après de longues et cruelles souffrances, qu'il supporta avec une religieuse résignation. Dans les derniers temps de sa vie, il reçut de l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, les trois volumes, alors imprimés, du *Catalogue de la bibliothèque royale*. L'abbé Bignon lui écrivait que Louis XV lui faisait ce présent, comme au premier des érudits. Burmann laissa deux fils: François, qui suivit avec distinction la carrière des armes, et Gaspard, dont nous allons parler. B—ss.

BURMANN (Gaspard), naquit à Utrecht, et fut membre du sénat de cette ville. Son premier ouvrage est intitulé *Hadrianus VI*, etc., Utrecht, 1727, in-4°. C'est un recueil de différents écrits relatifs au pape Adrien VI; il y joignit des notes fort savantes. Il donna ensuite l'histoire littéraire de sa patrie, sous le titre de *Trajectum eruditum*, Utrecht, 1738, in-4°., et, en hollandais, les Annales d'Utrecht, *Utrechtsche Jaarboeken*, etc., 3 vol., 1750-51. La préface de la seconde édition du *Pétrone* de son père est de lui. Il mourut le 22 août 1755. B—ss.

BURMANN (François), fils de François, frère de Pierre et oncle de Gaspard Burmann, naquit à Utrecht, en 1671. Il fut pasteur de plusieurs églises de Hollande, et chapelain de l'ambassade hollandaise en Angleterre. On le nomma, en 1715, professeur de théologie dans l'université d'Utrecht. Ses ouvrages sont: I. *Burmannorum pietas*, etc., Utrecht, 1701, in-8°. C'est une réponse à Philippe Limbourg, professeur des Arminiens à Amsterdam, qui, dans sa *Théologie chrétienne*, avait accusé le père de Burmann d'être spinosiste. II. *Theologus*, etc.; c'est-à-dire, le *Theologien*, discours inaugural sur les qualités qui font le véritable et parfait

théologien, Utrecht, 1715, in-4°.; III. un *Discours* latin *sur la persécution de Dioclétien*, Utrecht, 1719, in-4°.; IV. l'*Harmonie*, ou *la Concordance des Saints Évangélistes*, Amsterdam, 1713, in-4°. (en hollandais); V. *Le plus grand bien des spinosistes comparé avec le paradis sur terre de M. Fred. Leenhof*, 1704, in-8°.; VI. *Invitation amicale à M. Fred. Leenhof de se justifier de son spinosisme*, etc., 1705, in-8°.: ces deux ouvrages, écrits en hollandais, furent imprimés à Enkhuizen, où Burmann était pasteur à l'époque où ils parurent. VII. Des dissertations académiques en latin sur la poésie sacrée. Il mourut en 1719, à quarante-huit ans, et laissa quatre fils: Jean, qui fut médecin et professeur de botanique à Amsterdam; François, qui, après avoir exercé les fonctions de pasteur à Nimègue, fut professeur de théologie à Utrecht; Abraham, qui fit le commerce à Amsterdam; et Pierre Burmann, qui cultiva les lettres, et marcha sur les traces de Pierre Burmann, son oncle. B—ss.

BURMANN (Jean), fils du précédent, médecin et professeur de botanique à Amsterdam, né en 1707, mort en 1780. Quoiqu'il n'ait produit aucun grand ouvrage, il a rendu des services essentiels à la botanique, en mettant au jour plusieurs ouvrages importants, qui restaient ensevelis dans l'oubli. I. *Thesaurus Zeylanicus, exhibens plantas in insula Zeylana nascentes*, etc., Amsterdam, 1737, in-4°., avec 110 planches. Cet ouvrage fut rédigé sur les notes et les herbiers que Hartog avait envoyés de Ceylan, et sur ceux que Paul Hermann en avait apportés. Ces planches contiennent environ deux cents plantes. II. *Rariorum Africanarum plantarum ad vivum delineatarum*, etc., Amsterdam, 1738, 4 décades; 1739, 6 décades, in-4°., avec 100 planches. Les plantes et les dessins venaient des collections d'Oldenland, de Hartog et de Hermann, et de celles de Witsen, bourgmestre d'Amsterdam, célèbre par son goût pour la botanique, et qui contribuait à ses progrès par tous les moyens que lui donnaient sa fortune et le crédit de ses emplois. III. C'est à Burmann que l'on doit la publication de l'*Herbarium Amboinense* de Rumphius, savant naturaliste, mort à Amboine, dont il était gouverneur. On avait envoyé en Europe une copie de son ouvrage manuscrit, écrit en hollandais; mais il périt avec le vaisseau qui le portait. On en demanda une seconde copie à la compagnie des Indes, et c'est sur celle-ci que Burmann fit une version latine. Ce grand et bon ouvrage parut en 1741-1750, en six tomes in-folio, avec six cent soixante-neuf planches, le texte sur deux colonnes, l'une en latin, l'autre en hollandais. L'éditeur y ajouta un supplément sous le titre d'*Auctuarium*, avec des index ou des tables en diverses langues, Amsterdam, 1755, in-fol., avec trente planches. IV. *Plantarum Americanarum fasciculi X, continentes plantas quas olim Car. Plumierus detexit, atque in insulis Antillis ipse depinxit; edidit, descriptionibus et observationibus illustravit, J. Burmannus*, Amsterdam, 1755-1760, in-fol., avec 262 pl. On négligea en France de publier ce beau travail. Boërhaave acheta les dessins, par zèle pour la botanique, et pour honorer la mémoire de Plumier, en les mettant au jour. Ce fut Burmann qui se chargea de ce soin. (*V.* Plumier). V. *Flora Malabarica, sive Index in omnes tomos Horti Malabarici*,

Amsterdam, 1769, in-fol. C'est une table méthodique et raisonnée de toutes les plantes qui sont décrites et figurées dans les six volumes du *Jardin de Malabar*, publié par Rhêède. Burmann réimprima, à la suite, l'index qu'il avait déjà formé pour l'*Herbier d'Amboine*. VI. Il avait publié, en 1736, une édition en hollandais de l'*Herbier de Weinman*. VII. Il a composé deux dissertations : *Vachendorfia*, Amsterdam, 1757, in-fol., dans les *Nouveaux Actes de l'Académie des Curieux de la Nature*, tome II, et *De ferrariæ charactere*, ibid, tome II. Ces deux dissertations traitent des caractères de deux genres de plantes ; elles prouvent qu'il était bon observateur. Linné, qui l'avait connu en Hollande, et auquel il communiquait ses herbiers et ses collections, a loué plusieurs fois dans ses ouvrages la générosité de son caractère. Ayant été nommé, en 1738, professeur au jardin de botanique d'Amsterdam, il n'épargna rien pour en augmenter les richesses. Il contribua beaucoup à l'établissement de celui de Batavia, et il entretenait une correspondance avec Rademacher, naturaliste et fondateur de la société des sciences de Batavia. On voit le portrait de Jean Burmann en tête de l'*Herbier d'Amboine* et du *Thesaurus Zeylanicus*. Linné donna, en son honneur, le nom de *Burmannia* à un genre qui se trouvait décrit, pour la première fois, dans le *Thesaurus*.

D—P—s.

BURMANN (Pierre), frère du précédent, naquit le 13 octobre 1714, à Amsterdam, où son père était alors ministre du saint Évangile. Il le perdit qu'il n'avait encore que cinq ans, et fut confié à la tutelle de son oncle, Pierre Burmann, le philologue, qui l'éleva dans l'amour et dans la culture des lettres savantes. Il reçut aussi à l'université les leçons de Duker et de Drakenborch. On put voir combien il avait profité des leçons de ces trois excellents maîtres, quand il soutint à Utrecht, en 1734, pour le degré de docteur en droit, sa thèse *De jure annulorum aureorum*. L'année suivante, il obtint, dans l'université de Franeker, la chaire d'éloquence et d'histoire, vacante par la retraite de Wesseling, qui avait passé à Utrecht. Son discours inaugural, imprimé en 1736, à Utrecht, est intitulé, *Pro criticis*. Il fut, en 1741, chargé de la chaire de poésie, et, en 1742, il abandonna l'université de Franeker pour l'athénée illustre d'Amsterdam, où on lui offrait la chaire d'histoire et de langues que d'Orville quittait. Il ouvrit ses cours par un fort beau discours *De enthusiasmo poëtico*. Ce discours est presque tout en vers; on l'attribuait à l'oncle du nouveau professeur : ce qui était peu vraisemblable. Diétric Smits le traduisit en vers hollandais. Burmann obtint, en 1744, la chaire de poésie; en 1752, il fut nommé garde de la bibliothèque publique; et, en 1753, inspecteur du gymnase. Il se distingua, comme son oncle, par de belles éditions, et principalement par celles qu'il donna des poètes latins. Comme lui, il eut une érudition très variée et un rare talent pour la poésie latine. Il ne lui ressembla pas moins par l'irascibilité de son caractère et les longues querelles qui troublèrent sa vie. Klotz et Saxius furent ses principaux ennemis. Cette guerre littéraire, dont on peut voir les détails dans sa vie et dans celle de Klotz, écrites par M. Harles, produisit une foule de satires et de libelles en prose et en vers, en latin, en hollandais et en allemand.

Sans nous arrêter à l'indication de toutes ces productions, aujourd'hui sans intérêt, nous passerons tout de suite à celle des ouvrages de Burmann qui peuvent faire honneur à sa mémoire, ou qu'il est utile de connaître : I. *Sapientia hyperborealis*, 1733. Cet ouvrage a été attribué à l'autre P. Burmann; nous avons suivi M. Harles. II. *H. Valesii emendationes*, Amsterdam, 1740, in-4°.; III. *Nic. Heinsii adversaria*, Harling, 1742, in-4°. Burmann, pour se distinguer de son oncle, prit, dans cette édition, le titre de *junior;* jusqu'alors il s'était désigné par le titre *Fr. Fil. Fr. Nep.;* c'est-à-dire, *fils de François*, *petit-fils de François*. IV. *Oraison funèbre de Corn. Sieben*, en latin, Amsterdam, 1743, in-4°.; V. une édition des *Poésies latines* de Pierre Burmann, son oncle, Amsterdam, 1745, in-4°.; VI. l'édition du *Virgile* de son oncle, qu'il termina, et à laquelle il mit une savante préface sur les anciens scoliastes, et les commentateurs modernes de Virgile, Amsterdam, 1746, 4 vol. in-4°.; VII. *Specimen* d'une nouvelle édition de l'*Anthologie latine*, Amsterdam, 1747, in-4°.; VIII. *Oraison funèbre de d'Orville*, en latin, Amsterdam, 1751, in-4°.; elle est réimprimée dans les *Sicula* de d'Orville. IX. les *Poésies latines* de P. Lotichius secundus, Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4°. Dans le frontispice de cette édition, à l'imitation de l'auteur qu'il publiait et de Pline le jeune, Burmann prit le titre de *secundus*, au lieu de *junior*, et le garda désormais dans toutes ses autres productions. X. *Anthologia veterum latinorum epigrammatum*, Amsterdam, 2 vol. in-4°. Le premier est de 1759; le second de 1773. Klotz fit, dans les *Acta eruditorum*, de décembre 1759, la critique du premier volume. Il paraît qu'elle ne manquait ni de mesure ni d'impartialité; cependant elle excita le ressentiment de Burmann, et fut la cause de la longue et indécente querelle qui s'éleva entre ces deux savants. XI. Les *Comédies d'Aristophane* avec les notes inédites de Bergler, Leyde, 1760, 2 vol. in-4°. Burmann a joint au travail de Bergler (1) des notes, également inédites, de Duker. Sa préface est fort savante. Nic. Bondt l'aida un peu dans cette publication. XII. *Claudien*, avec les notes inédites de son oncle et les siennes, Amsterdam, 1760, in-4°.; XII. *Rhetorica ad Herennium*, avec les notes inédites de Grævius et d'Oudendorp, Leyde, 1761, in-8°. Dans une préface pleine d'érudition, Burmann prouve que l'auteur de cet ouvrage n'est pas Cicéron, mais a dû vivre du temps de cet orateur. XIII. Discours latin *De Mecœnatibus doctis*, Amst., 1763, in-4°.; XIV. *Jac. Phil. d'Orville Sicula*, Amst., 1764, in-fol. D'Orville était mort sans avoir pu publier ce grand ouvrage, où il avait recueilli et expliqué les antiquités de la Sicile. Burmann y ajouta plusieurs dissertations importantes. XV. *Poésies latines*, 1774, Leyde, in-4°., avec une *Appendice*, Leyde, 1779. XVI. *Properce*, Utrecht, 1780, in-4°. Cette excellente édition, l'une des meilleures productions de Burmann, ne fut pas achevée par lui; elle était à moitié imprimée quand il mourut, le 24 juin 1778, d'un coup d'apoplexie. Van Santen mit en ordre les nombreux matériaux qu'il avait laissés, et continua l'ouvrage. Les tables de cette édition furent rédigées par François-Pierre Burmann, fils de l'éditeur, né en 1756, et dont on

(1) Dans l'article *Bergler*, on dit que son travail sur Aristophane était prêt dès 1725. C'est une faute d'impression. Il faut lire 1715.

connaît quelques vers latins imprimés en 1778. B—ss.

BURMANN (Nicolas-Laurent), médecin et professeur de botanique à Amsterdam, naquit en 1734. Il était fils de Jean Burmann, auquel il succéda dans sa chaire, en 1780. Il est mort en 1793. En prenant le bonnet de docteur, à Leyde, il publia une thèse inaugurale, intitulée : I. *Specimen botanicum inaugurale de Geraniis*, 1759, in-4°. Il divise les geraniums en trois genres : *Geranium, Erodium*, et *Pelargonium*. Il les établit sur des caractères très différents et faciles à observer; il décrit soixante-quatorze espèces, et donne des figures exactes de plusieurs. Depuis cette époque, le nombre des espèces étant plus que doublé, on a reconnu la nécessité et la justesse de cette division pour en faciliter la connaissance; et, aujourd'hui, elle est presque généralement adoptée. II. *Dissertatio de Heliophilâ*, dans les *Nova Acta societatis Upsaliensis*, vol. I : c'est la description d'une plante crucifère du cap de Bonne-Espérance; III. *Florula Corsica aucta ex scriptis Dom. Jaussin*, dans le même recueil, tome IV, appendix : c'est l'*Essai d'une Flore de l'île de Corse*, dont Allioni avait été l'éditeur, et à laquelle Burmann a fait des additions d'après les notes de Jaussin; IV. *Flora Indiæ : accedit series zoophytorum Indicorum, nec non prodromus Floræ Capensis*, Leyde, 1768, in-4°., avec 67 pl. Il ne fut que l'éditeur de cette Flore; il en trouva les matériaux dans les collections de son père et dans celles de Garcin. Elle contient quinze cents plantes des Indes, et plusieurs du Cap. Les planches qu'il y a jointes sont inférieures, pour l'exécution, à celles que son père a données. Cet ouvrage est très incomplet, et a peu contribué aux progrès de la botanique. Nicolas Burmann a rendu d'autres services à cette science, par ses correspondances lointaines, par la protection généreuse qu'il accordait à ceux en qui il reconnaissait des talents et le désir de voyager. Ce fut lui qui détermina M. Thunberg, aujourd'hui professeur à Upsal, à aller au cap de Bonne-Espérance et au Japon, sur les vaisseaux de la compagnie des Indes. D—P—s.

BURMANN, proprement Bormann (Gottlob-Guillaume), né à Lauban dans la haute Lusace, le 18 mai 1737, fit ses études à Lœwenberg et à Hirschberg. Le professeur Leuschner, charmé de ses progrès dans les langues classiques, changea en plaisantant son nom de *Bormann* en celui de *Burmann*, nom célèbre dans cette branche des connaissances humaines : Bormann, flatté de cet éloge, adopta ce changement, et ne signa plus que Burmann. Après avoir étudié le droit à Francfort-sur-l'Oder, il se rendit à Berlin, où il vécut en donnant des leçons et en faisant des vers, métiers peu lucratifs, dont la bizarrerie de son caractère accrut encore les inconvénients et qui ne le conduisirent qu'à une triste indigence. Il mourut le 5 janvier 1805. Ses poésies ont de la réputation en Allemagne; elles ne manquent pas d'esprit, de grâce et de naturel; il avait du talent pour l'improvisation, et était en outre excellent musicien. Ce qui choque le plus dans ses ouvrages, tous écrits en allemand, c'est le défaut de plan, d'ordre, et souvent de convenance; la vivacité de son imagination n'était point réglée par un goût pur et sûr. On a de lui : I. *Quelques poésies*, Hirschberg, 1764, in-8°.; II. *Lettres et odes sur la mort d'un serin de Canarie*, Franc-

fort, 1764, in-8°.; III. *Fables*, Dresde, 1769, in-8°.: ces fables ont été réimprimées deux fois avec des augmentations, en 1771 et 1773; IV. *Journal pour la littérature et pour le cœur*, Berlin, 1775, in-8°.; V. *Choix de poésies*, Berlin, 1783, in-8°.: ce choix renferme le petit poëme intitulé *le Quaterne*, ou *Ode sur la Loterie*, qui avait d'abord été publié dans le *Magasin de la critique allemande* de Schirach, et qui est un des meilleurs morceaux qu'ait écrits Burmann; VI. cinq *Chants patriotiques* avec des airs, Berlin, 1786, in-8°.: ces chants furent composés lors de l'avènement de Frédéric-Guillaume II au trône de Prusse; VII. *Badinages*, ou *Preuves de la flexibilité de la langue allemande*, Berlin, 1794, etc., etc. Ses fables, ses contes, ses idylles, son poëme sur la liberté ont eu quelque succès dans leur nouveauté, mais sont à peu près oubliés aujourd'hui. On conserve encore, à raison de leur singularité, ses poésies sans *r* (*Gedichte ohne den Buchstaben R*, Berlin, 1788, in-8°. de cinquante-neuf pages); il paraît que ce petit ouvrage est la suite d'un défi, et que l'auteur a voulu prouver que la langue allemande peut bien se passer de ces syllabes martelées dont on lui reproche la dureté. G—T.

BURN (RICHARD), auteur anglais, né à Winton dans le Westmoreland, et élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra en 1762 le degré de docteur en droit, fut pendant quarante-neuf ans vicaire d'Orton, où il mourut en 1785. Il fut, en outre, un des juges de paix des comtés de Westmoreland et de Cumberland, et chancelier du diocèse de Carlisle. On a de lui: I. *les Devoirs d'un juge de paix*; II. du *Droit ecclésiastique*. Ces deux ouvrages jouissent de beaucoup de réputation, et font autorité en Angleterre, où ils ont eu un grand nombre d'éditions. La 2e. édition du *Droit ecclésiastique*, que nous avons sous les yeux, est de 1767, Londres, 4 vol. in-8°. III. *Histoire et antiquités de Westmoreland et de Cumberland* (conjointement avec Joseph Nicholson), 1777, 2 vol. in-4°. X—s.

BURNABY (ANDRÉ), ecclésiastique anglais, voyagea, en 1759 et 1760, dans la partie des colonies anglaises en Amérique, comprise entre Williamsbourg en Virginie et Boston. La relation de ce voyage, qu'il publia à Londres en 1775, fut bien accueillie du public. L'auteur devint ministre à Greenwich. Son livre a été traduit en allemand, puis en français: *Voyages dans les colonies du milieu de l'Amérique septentrionale*, traduits d'après la 2e. édition, par Wild, Lausanne, 1778, in-12. Les observations que l'on y trouve, sans être très profondes, sont intéressantes, exactes et variées. E—s.

BURNET (GILBERT), évêque de Salisbury, naquit à Édimbourg, le 18 septembre 1643, d'une ancienne famille du comté d'Aberdéen. Son père, l'un des plus habiles jurisconsultes d'Écosse, avait été créé par Charles II lord de session, sous le titre de *lord Cromont*, en reconnaissance de son dévouement à la cause de Charles Ier. Cet homme respectable, profitant du loisir que lui laissait l'éloignement de toute fonction durant les troubles, se chargea de la première éducation de son fils, qu'il continua de diriger à l'université d'Aberdéen. Le jeune Burnet, après avoir fait un cours de droit, se destina à l'état ecclésiastique, et se livra à toutes les études qui y sont relatives. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'une ima-

gination vive, d'une grande ardeur de s'instruire, d'une santé robuste, habitué à se lever tous les jours dès quatre heures du matin, il ne pouvait manquer d'acquérir, en peu de temps, de grandes connaissances. Un voyage qu'il fit en Angleterre lui donna l'occasion de se lier avec les savants de Londres, d'Oxford et de Cambridge. En 1664, il passa en Hollande, se perfectionna dans l'hébreu, sous un habile rabbin d'Amsterdam, eut des conférences avec les hommes distingués de diverses communions, et, ayant remarqué dans toutes des gens de bien, il contracta, par leur fréquentation, cet esprit de tolérance qu'il conserva depuis dans toute sa conduite. De retour en Angleterre, il devint membre de la société royale de Londres, et curé de Salton en Écosse. Il se fit chérir et considérer dans ce poste; mais s'étant permis dans un mémoire de représenter aux évêques écossais le peu de ressemblance qu'il y avait entre leur manière de vivre et celle des évêques de la primitive Église, cette liberté lui attira des désagréments qui l'obligèrent de rester pendant deux ans éloigné de toute société. Cette vie d'anachorète, jointe à une nourriture malsaine et à une trop grande application, le mit dans un état de langueur, où il ne lui était plus possible que de lire et de composer quelques livres ascétiques; mais, enfin, son tempérament ayant pris le dessus, il entra, en 1669, dans la carrière de la controverse par des *Dialogues entre un conformiste et un non-conformiste*, qui eurent d'abord de la vogue, et trouvèrent ensuite bien des contradicteurs. Appelé la même année à Glascow pour y remplir une chaire de théologie, il s'y rendit odieux aux presbytériens par son zèle pour l'épiscopat, et aux épiscopaux par sa tolérance pour les presbytériens. Sa *Défense de l'autorité de la constitution et des lois de l'Église et de la couronne d'Écosse*, Glascow, 1672, in-8°., où il soutenait fortement contre Buchanan la constitution épiscopale de cette Église et la souveraineté des monarques écossais, le fit connaître à la cour. Le duc de Lauderdale, lord-lieutenant d'Écosse, à qui il avait donné, dans l'épître dédicatoire, des éloges outrés qu'il démentit bientôt après, le présenta à Charles II, en lui disant: « Je présente à Votre Majesté un homme » qui n'oublie rien. — En ce cas, » milord, répondit le roi, nous devons bien prendre garde, vous et moi, » à ce que nous dirons devant lui. » Burnet s'était déjà rendu très intéressant auprès de ce seigneur, par un écrit destiné à prouver la *légitimité du divorce pour cause de stérilité*. Il s'agissait alors de faire épouser à Charles II une femme qui pût lui donner un héritier, afin d'écarter du trône le duc d'York, que son attachement au catholicisme rendait suspect aux Anglais. On offrit à l'auteur un évêché en Écosse, avec la promesse du premier archevêché vacant. Il refusa ces propositions, parce qu'il ne voulait pas concourir aux vues de la cour pour rétablir le catholicisme dans ce royaume, et, l'année suivante, il réfuta lui-même son écrit. Cette variation de principes donna prise à ses ennemis pour le décrier. Lauderdale, offensé de la liberté de ses remontrances, et fatigué de ses déclamations en chaire, s'exaspéra contre son ancien protégé; il le représenta au roi comme constamment opposé aux mesures de la cour, de sorte qu'à son retour à Londres, Burnet s'aperçut que les insinuations du lord-lieutenant avaient fait impression sur le roi,

et qu'il pourrait courir le danger d'être arrêté en Écosse. Alors, il se démit de sa chaire de Glascow, et se fixa à Londres, où il se fit une grande réputation par ses sermons et par une conférence publique avec le docteur Stillingflet, contre Colleman et d'autres prêtres catholiques, dont il a publié une relation, où il ne manque pas de se donner les honneurs du combat. Burnet n'avait pas hérité des sentiments de ses pères pour la maison des Stuarts. Charles II fit, en différentes occasions, d'inutiles tentatives pour l'attacher à ses intérêts. Cependant, il se refusa aux insinuations qui lui furent données lorsque le comte d'Essex et lord Russel essayèrent de résister de vive force à la cour, parce qu'il tenait irrévocablement au principe de la non résistance, à moins que la constitution de l'état ne fût évidemment renversée. En 1685, à l'avènement de Jacques II, dont il avait encouru la disgrâce, pour être entré dans le projet de le faire exclure du trône, Burnet passa en France, où il fréquenta les gens de lettres, et de là en Italie, où il reçut un bon accueil d'Innocent XI. Quelques disputes de controverse, dans lesquelles il se livra à sa causticité, ne lui permirent plus de rester à Rome. Il voyagea en Allemagne et en Suisse; la relation de ses voyages porte toujours le même caractère de méchanceté et de satire contre tous les objets du culte catholique. Arrivé en Hollande, son dessein était de s'arrêter à Utrecht; mais, sur l'invitation du prince d'Orange, il se rendit à la Haye. Alors, son système de la non résistance souffrit quelque altération, avant que l'on pût accuser Jacques II d'avoir lui-même provoqué sa déchéance, par le renversement de la constitution britannique. Admis dans le conseil du stathouder, il ne négligea rien pour l'engager à se mettre en état de soutenir ses prétentions au trône d'Angleterre, et lui en prépara les voies par sa correspondance avec les mécontents, et par une foule de pamphlets qu'il faisait circuler dans toutes les parties du royaume, pour prouver que le papisme, dont le roi faisait profession, était inséparable de la tyrannie. Jacques obtint son exclusion du conseil; mais Burnet n'en continua pas moins d'être consulté sur toutes les affaires relatives au projet d'envahissement. Instruit qu'on lui faisait son procès en Angleterre, comme coupable du crime de haute trahison, il se fit naturaliser hollandais, pour se mettre à l'abri de toutes poursuites, sous la protection des lois des Provinces-Unies. Dès-lors, il ne garda plus de mesures; il agit ouvertement en faveur du prince d'Orange, dressa le manifeste de ce prince, et s'embarqua sur la flotte chargée de porter l'usurpateur, qui venait de le faire son chapelain, afin d'imprimer, par son ministère, un caractère sacré au détrônement du malheureux Jacques. Sous les deux règnes précédents, Burnet avait refusé plusieurs fois d'être élevé à l'épiscopat. En 1689, il demanda à Guillaume III l'évêché de Salisbury pour le docteur Lloyd, son ami. Le roi lui répondit froidement : « J'ai un » autre sujet en vue, » et, le lendemain, il reçut un brevet de nomination pour lui-même. En entrant dans la chambre des lords, il trouva qu'on y agitait la question de la tolérance sous le double rapport des ecclésiastiques, *dissenters*, qui, n'admettant point les rites de l'église anglicane, ne se croyaient pas soumis au serment de *conformité*, et de ceux des anglicans qui se faisaient scrupule de prêter le serment d'*allégeance* au

nouveau gouvernement. Il opina fortement en faveur de la tolérance absolue des premiers, et, pour faire accorder un certain délai aux derniers, et lorsque l'acte contraire à son opinion eut passé, il en tempéra la rigueur dans son diocèse par toutes les mesures d'exécution que sa modération put lui suggérer. Il fut plus heureux dans ses démarches pour obtenir l'acte d'augmentation des petits bénéfices, en faveur des membres pauvres du clergé. Il contribua plus que personne à faire passer celui qui assurait à la maison de Hanovre la succession au trône; mais il essuya une mortification sensible à l'occasion d'une lettre pastorale, dans laquelle il semblait fonder le titre de Guillaume III à la couronne sur le droit de conquête. Tout son crédit ne put empêcher que le parlement ne la fît brûler par la main du bourreau. Il fut même quelque temps après sur le point de voir la chambre des communes demander sa destitution de la charge de précepteur du duc de Glocester. Pendant ses cinq ou six dernières années, Burnet mena une vie très retirée, presque uniquement occupé du gouvernement de son diocèse. Ayant trouvé en y arrivant que son clergé remplissait mal ses devoirs, il choisit un certain nombre de jeunes clercs, vêtus, nourris à ses dépens; les instruisait lui-même, et les formait aux diverses fonctions du ministère, pour les placer ensuite à la tête des paroisses. L'université d'Oxford en prit ombrage, et Burnet fut obligé de sacrifier cette sage institution à l'esprit de corps. Il eut trop peu de soin de sa santé, de sorte que, quoique d'une constitution très robuste, il succomba sous un rhume négligé, dégénéré en fluxion de poitrine, le 17 mars 1715. Burnet était mari tendre, père indulgent, ami constant; mais sa vie publique offre des taches que ses plus zélés partisans n'ont pu déguiser. Il en avait passé la plus grande partie dans les affaires d'état, et y avait porté un esprit actif et intrigant. Devenu évêque, il se renferma dans la pratique des devoirs de l'épiscopat. C'était un homme d'un vaste savoir, mais qui fit quelquefois plier ses principes politiques sous l'empire des circonstances. Séduit par son zèle contre le catholicisme, il se laissa aller dans ses ouvrages à un esprit de parti porté à l'excès, qui le rendit crédule jusqu'au mensonge dans une foule de contes sur les catholiques, et à des imputations calomnieuses qui déshonorent les meilleures causes. C'est surtout le reproche que tous les partis ont fait à son *Histoire de la réformation d'Angleterre.* Le parlement lui vota des remercîments pour cet ouvrage, honneur que n'a jamais reçu aucun autre écrivain. Il eut un grand succès, mais il essuya de vives et de nombreuses critiques; en Angleterre, de la part de Hickey, de Parker, de Henri, de Warthon, déguisé sous le nom de *Harmer*, et surtout du savant Lowth; en France, de celle de Varillas, de Legrand et de Bossuet. Il répondit à tous ses censeurs dans une infinité de brochures; mais il ne se justifia pas pleinement. Lowth lui reprocha d'avoir donné dans quelques opinions de Cranmer, qui croyait que les évêques et les prêtres tiennent leur juridiction du roi, comme chef suprême de l'Église; qu'originairement ces deux ordres étaient confondus en un seul; que l'ordination n'est qu'une pure cérémonie de bienséance; que la soumission des premiers fidèles aux apôtres n'était qu'une déférence purement volontaire, etc. Warthon lui fit un crime de son déchaînement

outré contre les moines, sans leur tenir compte de leurs services. Bossuet le représente comme un historien plus adroit que fidèle, dont les extraits, faits dans le corps de l'ouvrage, ne sont pas toujours d'accord avec les pièces rapportées dans ses preuves justificatives; dont les efforts pour rendre l'église catholique odieuse et faire l'apologie de la réformation, vont jusqu'à généraliser les torts ou les bonnes qualités des individus, suivant une affection de parti; dont la passion le porte à déguiser les faits les plus constants, à les dénaturer, et même à défigurer les dogmes qui séparent les deux communions, etc. Legrand, dans son histoire du schisme d'Henri VIII, a porté jusqu'à l'évidence l'exactitude de Sanderus dans l'édition originale, et les impostures de Burnet. Les trois volumes parurent à Londres, 1679, 1681 et 1715, in-fol. Il donna un abrégé des deux premiers en 1682. Rosemond les a traduits en français, Londres, 1683 et 1685, 2 vol. in-4°.; Genève, 1685, 4 vol. in-12; Amsterdam, 1687, plus complète que les deux précédentes. Il y en a une traduction latine par Mittelhorzer, in-fol., Genève, 1686. Les autres ouvrages de Burnet sont : I. *Explication des trente-neuf articles de l'Église anglicane*, 1699, in-fol., explication que la chambre basse de la *convocation*, ou assemblée du clergé, voulait faire condamner, mais qui fut soutenue par la chambre haute. L'auteur l'avait entreprise à la sollicitation de la reine Marie et de l'archevêque Tillotson, pour servir à la réunion des anglicans et des presbytériens; en conséquence, il relégua dans la classe des opinions théologiques tout ce qui n'est pas compris dans le *Symbole des Apôtres*. II. *Histoire de la mort des persécuteurs*, traduite de Lactance, avec une longue préface sur les persécutions pour cause de religion, où les catholiques sont fort maltraités. III. *Vies de Jacques et Guillaume, ducs d'Hamilton*, Londres, 1673, in-fol., rédigées sur des papiers de famille; IV. les *Vies de Thomas Morus*, traduite du latin; *du grand-juge Hale*; *de l'évêque Bedell*, traduite en français (par Louis Dumoulin), Amsterdam, 1687, in-12, avec une *Epître* dédicatoire et ironique à M. de Harlay, archevêque de Paris. On y trouve de prétendues confidences de Fra-Paolo à l'ambassadeur d'Angleterre à Venise, dont l'imposture est aujourd'hui démontrée. V. *Quelques Lettres contenant la relation de ce qui a paru de plus remarquable en Suisse et en Italie*, etc., Londres, 1686, in-8°., traduites en français, sous le titre de *Voyages*, etc., Roterdam, 1688, in-12; VI. *Relation de la vie et de la mort de Jean Wilmot, comte de Rochester*; ce dernier était un franc libertin, dont Burnet opéra la conversion. Cet ouvrage a été traduit en français, Amst., 1716, in-12. VII. Des *Instructions pastorales*, des *Sermons*, un grand nombre d'écrits polémiques contre les catholiques, les presbytériens, etc. Burnet avait été marié trois fois. Sa dernière femme, du nom de *Berkeley*, qu'il avait épousée étant évêque, est auteur d'un ouvrage souvent réimprimé, sous le titre de *Méthode de la dévotion*. L'un de ses fils, nommé *Thomas*, a publié la vie de son père, où il entre dans de très grands détails. Un autre de ses fils, appelé *Gilbert*, dépositaire de ses manuscrits, donna au public ses *Essais de méditations sur la religion et la morale*, et l'ouvrage fameux connu sous le titre d'*Histoire de mon temps*, Londres, 1724, in-fol., 2 vol.; le premier volume a

été traduit en français sous cet autre titre : *Histoire des dernières révolutions d'Angleterre*, la Haye, 1725, 2 vol. in-4°., et 1727, 4 vol. in-12. C'est l'ouvrage d'un whig qui ne voit rien que par les yeux de son parti. Charles II, son bienfaiteur, y est indignement traité de *scélérat*, de *tyran*, de *roi exécrable*, d'*impie*. On y trouverait bien encore d'autres sottises, si Cuningham et Johnson n'en avaient pas retranché beaucoup. La traduction française est de La Pillonnière. On trouve dans le *Journal littéraire de Sallengre*, etc., année 1715, un *Mémoire touchant la vie et les écrits du docteur Burnet*.— Guillaume Burnet, troisième fils de Gilbert, né à la Haye en 1688, et dont le prince d'Orange fut le parrain, passa en Amérique, et fut nommé gouverneur de New-Yorck en 1720. Il se fit remarquer dans cette place par le soin qu'il mit à apporter des obstacles aux progrès de la puissance française dans le Canada. En 1729, il passa à Boston comme gouverneur de Massachusset et de New-Hampshire, et mourut peu de temps après. Il a publié des *Observations astronomiques*, dans le recueil de la société royale de Londres, et un *Essai sur les prophéties de l'Écriture*, 1724, in-4°. T—d.

BURNET (Thomas), jurisconsulte et théologien écossais, né à Croft au comté d'York, vers 1635, fut élevé à l'université de Cambridge, où il entra en 1651, et reçut en 1658 le degré de maître es-arts. Il publia en 1680 la première partie de sa *Telluris theoria sacra*, in-4°., dont la dernière partie parut en 1689. Cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1699, in-4°., traite des révolutions qu'a éprouvées et que doit éprouver la terre jusqu'au jugement dernier inclusivement; il eut d'abord un grand succès en Angleterre. L'auteur le traduisit lui-même en anglais, et cette traduction en était, en 1726, à la sixième édition. Addison en parle dans une de ses odes avec une sorte d'enthousiasme. Cependant cet ouvrage a été réfuté dès sa naissance par Herbert, en 1685; par Erasme Warren, en 1690, et surtout par le savant docteur Keill, en même temps que le clergé a désapprouvé, dit-on, les écrits de Burnet comme tendant au scepticisme. Le jugement que Buffon a porté de Burnet et de son système mérite d'être rappelé : « Son livre, dit notre éloquent » naturaliste, est élégamment écrit; il » sait peindre et présenter avec force » de grandes images, et mettre sous » les yeux des scènes magnifiques. » Son plan est vaste; mais l'exécution » manque, faute de moyens; son rai- » sonnement est petit, ses preuves » faibles, et sa confiance si grande, » qu'il la fait perdre à son lecteur. » On peut voir à la suite de ce passage une analyse très bien faite du système géologique de Burnet. L'archevêque de Cantorbéry (Tillotson), son professeur, le fit nommer chapelain ordinaire du roi Guillaume, et secrétaire du cabinet de ce prince; mais le mécontentement qu'excita dans le clergé son ouvrage intitulé : *Archæologiæ philosophicæ, sive doctrina antiqua de rerum originibus*, 1692, le fit renvoyer de cette place. Il mourut le 27 septembre 1715. Après sa mort, on a publié deux autres ouvrages de lui : *De fide et officiis christianorum*, et *De statu mortuorum et resurgentium*, Londres, 1723, in-4°. Ces deux ouvrages, ainsi que les *Archæologiæ philosophicæ*, ont été réimprimés en 1733, Londres, in-8°. Le livre *De statu mortuorum* a été

traduit en français par J. Bion, Roterdam, 1731, in-12. S—D.

BURNET (THOMAS), médecin écossais, fit ses études à Cambridge, voyagea en plusieurs contrées de l'Europe, devint membre du collége des médecins d'Edimbourg, et médecin du roi d'Angleterre. On ne connaît aucune particularité de sa vie : il mourut en 1715. Jöcher l'a confondu avec le précédent ; mais la *Biographie* anglaise les distingue. Il a laissé deux ouvrages utiles et estimés : I. *Thesaurus medicinæ practicæ*, Londres, 1673, in-4°.; Genève, 1678, in-12; 1698, in-4°.; Venise, 1687, in-12; 1733, in-4°.; Lyon, 1702, in-4°.; traduit en français, 1691, 3 vol. in-8°. C'est un choix tiré des meilleurs praticiens. II. *Hippocrates contractus, in quo Hippocratis omnia in brevem epitomen redacta habentur*, Edimbourg, 1685, in-8°.; Leyde, 1686, in-12; Vienne, 1737, in-8°.; Londres, 1743, in-12; 1747, in-8°.; et Strasbourg, 1765, in-8°. C'est un bon abrégé de ce qu'il y a de meilleur dans les œuvres d'Hippocrate. — BURNET (Thomas), fils de l'évêque Gilbert Burnet, nommé ci-dessus, mourut en 1726, après avoir publié un *Essai sur le gouvernement*, et les *Preuves de la vraie religion*, en seize sermons, faits d'après la fondation de Robert Boyle. C. et A.

BURNET (James). *V.* MONBODDO.

BURNS (ROBERT), poète écossais, né en 1759, était fils d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr. Il apprit à lire, à écrire, à entendre même un peu de français, dans une école de son village; et son père lui enseigna les premières règles de l'arithmétique. Là, sans doute, se serait arrêtée son éducation, si la lecture du petit nombre de livres qu'il était en son pouvoir de se procurer, ne lui eût inspiré le désir d'étendre ses connaissances. Les vies des héros de l'antiquité, la lecture des romans de chevalerie, et les discussions théologiques, familières aux Écossais, échauffèrent tour à tour son imagination. La lecture des poètes anglais vint enfin lui révéler, pour ainsi dire, son génie; mais, élevé au milieu de la nature sauvage de l'Ecosse, l'imagination remplie d'abord de ses singulières traditions, il en conserva dans ses ouvrages l'originalité et même la bizarrerie. La plupart de ses poésies sont des chants populaires dans le dialecte écossais; mais remarquables par la chaleur, la force et l'éclat de l'imagination. L'amour fut le premier objet de ses chants; Burns y fut très souvent sensible; mais il ne suffisait pas pour bannir le sentiment de mélancolie où le plongeait une situation contraire aux goûts de son esprit. Les plaisirs de la société étaient les seuls qui pussent le distraire : il s'y livrait avec une sorte de passion; mais ses sociétés ne purent d'abord être d'un genre bien distingué; il y contracta les plus funestes habitudes d'intempérance. Cependant il commençait à être connu dans le voisinage; sa conversation y était aussi recherchée que ses vers, et le dégoût pour son état augmentait tous les jours. Il cherchait tous les moyens de se soustraire au travail manuel auquel il paraissait destiné, et pour lequel il était si peu fait. Ayant quitté la maison paternelle, il vint à Irwin s'associer avec un tisserand; la maison qu'il habitait fut brûlée, et il se trouva entièrement ruiné. Son père mourut, et laissa toute une famille dans la misère. Burns crut rétablir leurs affaires en prenant une ferme, conjointement avec son frère, et ne fut

guère plus heureux. Rien ne lui réussissait, et ne pouvait guère réussir à un homme dont l'esprit et l'imagination étaient toujours emportés loin des objets dont il cherchait à s'occuper. Enfin, Robert se trouvant sans ressource et sans espoir, on lui proposa une place d'inspecteur des plantations à la Jamaïque, qu'il accepta; et, pour fournir aux frais de son passage, il publia à Kilmarnock, par souscription, un volume de ses poésies. Ce recueil attira sur lui l'attention du public, et il était près de partir pour la Jamaïque, lorsqu'il reçut une lettre du docteur Blacklock. Ce poète aveugle, sorti, comme Burns, par son talent, d'une classe obscure, l'engageait à se rendre à Edimbourg, dont le séjour lui devait être profitable, et où il pourrait donner une nouvelle édition de son recueil. Oubliant son premier projet, Burns partit aussitôt pour la capitale, où il arriva au mois de novembre 1786. Il y fut accueilli avec transport par les littérateurs les plus distingués, et admis dans les sociétés les plus brillantes. On ne parlait que du laboureur du comté d'Ayr. Le docteur Blair, Robertson, Grégory, M. Stewart, Mackenzie, et lord Monboddo surtout, s'empressèrent de le fêter; Burns justifiait cet empressement. Son langage, d'une étonnante pureté, était au-dessus de son éducation, et son maintien au-dessus de sa position. Quelque chose d'animé et de noble prévenait en sa faveur, et écartait l'idée de la protection. Sans orgueil et sans insolence, simple dans ses manières, il savait soutenir une dignité naturelle, due à l'indépendance et au désintéressement qui faisaient le fond de son caractère; mais une seule tache détruisait l'effet de ces heureuses dispositions. Le besoin de société lui faisait rechercher la plus mauvaise compagnie comme la bonne. Deux ans de séjour à Edimbourg confirmèrent son penchant à une débauche grossière, et ses habitudes le repoussèrent constamment dans l'état d'où tendaient à le tirer ses talents et son caractère. En 1788, se trouvant en possession de 500 liv. sterlings, fruit de la nouvelle édition de ses poésies, il en envoya d'abord 200 à son frère, puis prit dans le comté de Dumfries une ferme, dont le propriétaire eut soin de rendre les baux très avantageux pour le fermier poète. Il épousa une jeune personne qu'il avait aimée plusieurs années auparavant, et à laquelle alors l'état désespéré de ses affaires ne lui avait pas permis de s'unir. Les suites de leur amour n'avaient pu se cacher; la jeune fille avait été chassée de chez ses parents, et Burns se hâta, aussitôt qu'il le put, de remplir les devoirs qu'il avait contractés envers elle. Il voulut, pour soutenir sa famille, ajouter à sa ferme un emploi de collecteur dans l'excise; mais les fonctions de ces deux états étaient incompatibles, et furent sans doute également mal remplies. Burns se vit bientôt obligé de quitter sa ferme, et de se contenter de son emploi, que des opinions trop favorables à la révolution française faillirent même lui faire perdre. Il avait cependant quelque espérance, lorsqu'une mort prématurée, suite de ses débauches, qui avaient détruit un tempérament robuste, l'enleva le 21 juillet 1796, à l'âge de trente-sept ans. Sa mort fit une grande sensation dans Dumfries. Les volontaires de cette ville lui rendirent les honneurs militaires, et une souscription fut ouverte en faveur de sa femme et de ses enfants. Ses ouvrages sont très estimés en Angleterre, et il est peut-être un des génies les plus

distingués parmi ceux qui se sont élevés presque sans culture. Il était, disait-il lui-même, devenu poète à la charrue, comme Élie y était devenu prophète. Il a paru en 1800, en 4 vol. in-8°., une édition complète de ses œuvres, publiée par souscription, au profit de sa famille, par le docteur Currie, de Liverpool, qui y a ajouté une notice biographique, et quelques autres écrits. La correspondance de Burns occupe le 2e. volume et la moitié du 4e. Ses poésies ont été réimprimées séparément sous le titre de *Poésies, principalement dans le dialecte écossais*, 1 vol. in-18, Glascow, 1804. On a publié il y a quelque temps, sous le titre de *Reliques de Burns*, un recueil nouveau de ses lettres et de ses poésies. C'est le seul poëte anglais, dit W. Cooper, qui, étant né comme Shakespeare, dans les derniers rangs de la société, n'ait pas dû une grande partie de sa réputation à la sorte d'intérêt qu'inspirent naturellement la bassesse de la naissance et le défaut d'éducation. S—D.

BURONZO DEL SIGNORE (CHARLES-LOUIS), né à Verceil le 23 octobre 1731, d'une des plus illustres familles du Piémont, fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra de bonne heure au collége des nobles à Turin. Il s'appliqua au droit canonique et civil, et y fit de tels progrès, qu'à l'âge de dix-huit ans, il fut admis au doctorat. Il se livra ensuite à la théologie : mais ces études sévères n'éteignirent pas en lui le goût de la belle littérature, qui s'était fortement développé dans le cours de ses humanités. Il entretenait un commerce presque furtif avec les muses, et se dédommageait de la sécheresse du *Décret* et des *Pandectes*, en lisant Homère et Virgile. Quelques essais échappés de son cabinet lui méritèrent de tels applaudissements, qu'il oublia presque sa vocation première. Il y revint cependant, abjura tout emploi frivole de ses talents, et les consacra à des travaux plus séants à son état. Pourvu d'un canonicat de Verceil à vingt-un ans, il fut trois ans après élevé à la première dignité de ce chapitre, et choisi pour vicaire-général par les cardinaux Costa et Martiniana, qui se succédèrent dans l'épiscopat de ce diocèse. Le jeune Buronzo montra tant de capacité, de prudence et de régularité dans l'exercice de ses fonctions, que déjà le vœu public l'appelait au plus hautes dignités ecclésiastiques; mais, moins ardent à les poursuivre que jaloux de les mériter, il entreprenait un ouvrage également honorable pour sa patrie et pour son église. Parmi les grands évêques, qui, depuis S. Eusèbe, ont illustré le siége de Verceil, on compte Atton, ou Acton (*V.* ACTON). Nombre d'écrivains ecclésiastiques en parlent avec éloge, et il est généralement regardé comme une des rares lumières du 10e. siècle. On ne connaissait qu'une partie de ses œuvres, publiée par Dom Luc d'Achery, au tome VIII du *Spicilége*; le savant bénédictin en avait obtenu la copie du cardinal Bona : mais cette copie, prise sur un manuscrit très défectueux, était défigurée par un grand nombre de lacunes. On préjugeait avec vraisemblance qu'il devait en exister, dans la bibliothèque du chapitre de Verceil, des manuscrits plus exacts, peut-être même les originaux. Cette bibliothèque était dans le plus grand désordre. Buronzo ne parvint qu'avec une peine extrême à fouiller cette mine, intacte jusqu'à lui. Il y consuma plusieurs années presque sans aucun fruit; enfin, il eut le bonheur de tomber sur un cahier écrit de la propre main d'At-

ton, et renfermant la majeure partie de ses œuvres. Il suspendit ses fouilles pour se livrer tout entier à l'examen de ce précieux cahier; il l'étudia dans toutes ses parties, en approfondit les difficultés, joignit des notes à tous les passages obscurs, et livra cet intéressant travail à l'impression. Il parut à Verceil en 1768, in-fol., sous ce titre : *Attonis S. Vercellensis ecclesiæ episcopi opera, ad autographi Vercellensis fidem nunc primùm exacta, præfatione et commentariis illustrata à D. C. Burontio del Signore, ejusd. ec. canonico et cantore majore*. Ce volume, divisé en deux portions, contient le *Commentaire d'Atton sur les Epîtres de S. Paul*, deux *Sermons*, les *Capitulaires*, les *Lettres pastorales*, et la première section du Traité *De pressuris ecclesiasticis*; le cahier original ne renfermait rien de plus. Dans la préface, écrite avec une rare élégance, et mise en tête du volume, Buronzo prouve, contre d'Achery, Dupin, Fabricius, Cave, etc., qu'il n'y a eu qu'un seul évêque de Verceil du nom d'Atton, que vraisemblement il était lombard d'origine, qu'il fut évêque de Verceil en 924, et mourut en 964. Les éclaircissements et les notes sont de la critique la plus saine et la plus sage, et attestent la profonde érudition de leur auteur dans toutes les parties de la science ecclésiastique. Il observe, sur le centième et dernier des *Capitulaires*, qu'Atton y cite plusieurs anciens livres apocryphes que nous n'avons plus, entr'autres, *Pœnitentia S. Cypriani, sortes apostolorum*, etc. Nous nous sommes un peu étendus sur ce volume, parce qu'il est très rare en France. Il devait être suivi d'un second, qui aurait renfermé les trois sections entières, et sans lacunes, du Traité *De pressuris ecclesiasticis*, et le *Polypticum, quod et perpendiculum, cum quo noxa redarguere et honesta sancire decet*, ouvrage dont le titre seul est connu. Buronzo espérait trouver la suite et le complément des manuscrits d'Atton; mais les dignités auxquelles il fut appelé, l'éloignant de Verceil, il fut obligé d'interrompre ce travail. Nommé en 1784 à l'évêché d'Acqui, il passa en 1791 à celui de Novare, et, en 1797, à l'archevêché de Turin : le roi de Sardaigne le choisit en même temps pour son grand aumônier, et le décora de la croix du grand ordre de l'Annonciade. Dans ce haut degré d'élévation, et chargé des affaires les plus importantes, Buronzo développa toute la dextérité compatible avec la plus grande délicatesse de sentiment. Honoré de la confiance de son roi, et de celle des souverains pontifes Pie VI et Pie VII, il retraça dans sa conduite la dignité des évêques qui ont illustré les beaux siècles de l'Église. Enfin, des motifs que nous ignorons le décidèrent à se démettre de son archevêché : il se retira à Verceil, où il est mort le 22 octobre 1806. H—Y.

BURRHUS (AFRANIUS), était un militaire de réputation, à qui Agrippine, alors femme de l'empereur Claude, fit donner le commandement des cohortes prétoriennes. Son austère probité, sa bonté et sa sagesse lui avaient concilié l'estime des soldats et du peuple. Après la mort de Claude, il détermina les prétoriens à proclamer Néron empereur. Secondé par Sénèque, il mit, pendant un temps, quelque obstacle aux excès sanguinaires de ce jeune prince, et aux fureurs d'Agrippine. Quand cette princesse fut accusée par Junia Silana de vouloir se donner un mari, et usurper l'empire, Burrhus arrêta Néron, impatient de faire périr sa mère, en lui promettant sa mort si

son crime était avéré. Il démontra à l'empereur l'absurdité de l'accusation, et sauva Agrippine. Mais, quelques années après, il ne put rien pour elle, quand Néron eut résolu, à quelque prix que ce fût, d'être parricide. Il souilla alors son caractère en autorisant les officiers des cohortes prétoriennes à féliciter l'empereur d'avoir échappé aux trames de sa mère. Cette lâcheté donna l'exemple à la plus monstrueuse adulation. Il y avait déjà une tache à sa vie : après la mort de Britannicus, il avait consenti à partager ses dépouilles. Burrhus mourut l'an 62 de J.-C., ne sachant pas lui-même s'il succombait à la maladie ou au poison. — Un autre BURRHUS (Antistius), beau-père de l'empereur Commode, fut mis à mort par ce prince, vers l'an 186, à la sollicitation de Cléandre, dont il avait dénoncé les concussions. Tous ceux qui osèrent élever la voix en sa faveur éprouvèrent le même sort.

Q—R—Y.

BURRHUS. *Voy.* BORRI.

BURRIEL (ANDRÉ-MARC), jésuite espagnol, né en 1719, fut chargé par Ferdinand VI, en 1749, sous la direction du père Rabago, confesseur du roi, d'examiner les archives de l'église de Tolède. Il fit copier les manuscrits les plus intéressants : de ce nombre étaient ceux de la liturgie mosarabe, formant 11 volumes in-fol., et qui diffèrent du *Missale mixtum, dictum mozarabes*, et du *Breviarium, idem*, que le cardinal Ximenès fit imprimer à Tolède en 1500 et 1502, 2 vol. in-fol., et qu'on croit n'avoir été tirés qu'à 35 exemplaires. Burriel mourut dans sa 43e. année, le 19 juin 1762, et c'est à son ardeur sans règle pour l'étude qu'on attribue sa mort. Ses ouvrages sont : I. *Noticia de la California, y de su conquista temporal y espiritual*, Madrid, 1758, 3 vol. in-4°., avec des cartes. Ce livre, qu'il rédigea d'après les mémoires du P. Venegas et d'autres missionnaires, fut traduit en anglais, en hollandais et en allemand, sous le titre d'*Histoire naturelle et civile de la Californie.* La traduction française, imprimée à Paris, en 1767, en 3 vol. in-12, avec une bonne carte, a été faite, sur la version anglaise, par Eidous, qui ne mentionne nulle part le nom des auteurs espagnols. Cet ouvrage donne sur la Californie des notions plus exactes et plus détaillées que celles que l'on avait eues jusqu'alors : il s'étend peut-être trop sur les travaux des missionnaires; mais on y remarque en général une critique judicieuse. II. *Paléographie espagnole*, in-4°.; III. *Traité sur l'égalité des poids et mesures*, in-4°., savant et curieux; IV. *Lettre sur la collection d'Isidore de Séville*, adressée au P. Rabago, sous la date du 22 décembre 1752. Il résulte de cette lettre, dont une traduction française a été insérée dans le *Journal étranger* (septembre 1760), que la collection publiée sous le faux nom d'*Isidore Mercator*, ou *Peccator*, est au fond celle de S. Isidore de Séville, continuée, augmentée, mais altérée et interpolée par un éditeur infidèle, que Burriel prouve avoir été allemand et non espagnol. V. *Préface de la véritable collection des canons de l'Église d'Espagne, par S. Isidore.* Elle a été publiée en latin par M. Charles de la Serna Santander, Bruxelles, an VIII (1800), in-8°., et fait partie du 5e. volume ou supplément au catalogue des livres de la bibliothèque de M. de la Serna Santander, an XI (1803). VI. Plusieurs Traités sur les lois anciennes et sur d'autres sujets, imprimés ou manuscrits, et

qui tous contiennent des recherches utiles. V—VE et E—S.

BURROUGH (ETIENNE), navigateur anglais, après avoir été second capitaine du navire que commandait Chancellor, lors de son premier voyage en Russie, fut expédié dans le nord-est par la compagnie anglaise, qui faisait chercher un passage aux Indes par le nord. Il partit le 23 avril 1556, et, après avoir doublé le Cap-Nord, il longea la côte septentrionale de la Moscovie, toucha à la Nouvelle-Zemble et aux îles de Waigatz, et arriva au 70e. degré et demi de latitude boréale. Il poursuivit sa route à l'est, pour chercher l'embouchure de l'Oby, objet de son voyage; mais bientôt la constance des vents contraires, l'énorme quantité de glaces qui s'amoncelaient autour de lui, l'obscurité des nuits, et l'approche de l'hiver, le forcèrent à rétrograder. Le 22 août, il quitta ces parages dangereux, et alla passer l'hiver à Kolmogori, près d'Archangel, espérant que l'été suivant il pourrait reprendre ses recherchés; mais il reçut ordre de se rendre à Wardoehus, pour aller à la découverte de navires anglais dont on ignorait le sort. Il retourna ensuite en Angleterre. La relation de son voyage, qui nous a été conservée par Hackluyt, annonce un marin actif et instruit. Il est le premier navigateur de l'Europe occidentale qui ait été aussi avant dans le nord-est, et qui ait vu les Samoyedes. Ses observations sont nombreuses et exactes. Il s'est glissé dans l'impression de sa relation des erreurs graves relativement à la latitude de quelques points importants. — Un autre BURROUGH (Guillaume) fit aussi le premier voyage de Russie avec Chancellor, et, sous la reine Elisabeth, devint contrôleur de la marine. Forster l'a confondu avec le précédent. — Enfin un 3e. BURROUGH fit un voyage en Perse vers la fin du 16e. siècle. On en trouve la relation dans Hackluyt. E—S.

BURROUGH (ÉDOUARD), l'un des premiers propagateurs de la secte des quakers, était né à Kendal, dans le Westmorland. En 1634, il abandonna d'abord l'église anglicane pour le presbytérianisme, et entreprit ensuite de réfuter les erreurs de George Fox, l'un des fondateurs de la secte *des amis*, dont il fut un des plus chauds prosélytes. Son zèle pour répandre ces nouvelles opinions le fit mettre en prison en 1654. A peine eût-il été relâché, qu'il se rendit en Irlande, et ensuite à Londres, pour opérer des conversions. C'est dans ce but qu'il écrivit un livre intitulé, *la Trompette du Seigneur retentissant sur la montagne de Sion, pour annoncer la querelle du dieu des armées.* Cromwell est très maltraité dans cet ouvrage, et Burrough lui adressa des lettres encore plus virulentes, en l'accusant d'oppression et de persécution, mais Cromwell s'abstint cependant de l'opprimer et de le persécuter. Il n'en fut pas de même lorsque Charles II fut sur le trône. Burrough, qui continua ses indiscrètes prédications, fut arrêté, et condamné à une amende de 150 livres sterlings, que, par principe de religion, il ne voulut pas payer. Enfermé à Newgate avec cent cinquante individus de la même secte, il y mourut en 1662, dans la 28e. année de son âge. Il a écrit plusieurs ouvrages, qui furent réunis, en 1672, en un seul volume in-fol. K.

BURROW (JAMES), auteur anglais, mort en 1782, membre de la société royale et de la société des antiquaires de Londres, et créé chevalier de la Jarretière en 1773, a

publié les ouvrages suivants : I. *Anecdotes et observations relatives à Olivier Cromwell et à sa famille*, insérées dans l'*Historia gymnasii Patavini*, 1763, in-4°.; II. quatre volumes de *Rapports*, publiés successivement en 1766, 1771 et 1776; III. un volume de *Décisions rendues par la cour du Banc du roi, de* 1732 *à* 1772 (suivies d'un *Essai de ponctuation*), trois parties, 1768, 1772 et 1776, in-4°. L'*Essai sur la ponctuation* a aussi été imprimé séparément en 1773. X—s.

BURRUS, ou DE BUR (PIERRE), chanoine d'Amiens, nommé aussi *Burri*, *Burius*, ou *Bury*, naquit la veille de la Pentecôte de l'an 1430, à Bruges, où son père, originaire de Noyon, s'était réfugié pour se soustraire au fléau de la guerre. Il fit ses études chez son oncle, curé d'Arras, puis à Paris, où il fut reçu maître-ès-arts, et enseigna la grammaire. Après avoir régenté pendant quelque temps, il voulut voir l'Italie, patrie des lettres et des arts, et fut durant sept ans absent de son pays. A son retour, le gouverneur de Paris le nomma précepteur de ses deux fils, dont l'aîné le fit chanoine d'Amiens. Burrus ayant perdu ses élèves encore jeunes, revint se fixer à Amiens, où il termina ses jours en 1505, et non en 1507, comme le dit Paquot. Il avait cultivé les lettres toute sa vie, particulièrement la poésie latine, et jouit parmi les savants d'une grande considération. Robert Gaguin lui dédia ses *Annales de France*. On a de Burrus, outre quelques ouvrages de théologie : I. *Moralium carminum lib. novem, cum argumentis et vocabulorum minus vulgarium explanatione*, Paris, de Marnef, 1503, in-4°., rare; II. *Cantica de omnibus festis domini*, 1506, in-4°.; III. *Pæanes quinque festorum divæ virginis Mariæ : item hymni aliquot; cum familiari expositione Jodoci Badii Ascensii et autoris vita*, Paris, 1508, in-4°. L'auteur des additions sur Trithème loue beaucoup la gravité des sentences de Burrus, la variété de son style, l'élégance et la vérité de ses expressions, la douceur et l'harmonie de ses vers, la hardiesse de ses transitions ; il termine son éloge par ces mots : *Denique sexcenta alia ornamenta.* D. L.

BURSER (JOACHIM), botaniste allemand, né à Camentz, dans la haute Lusace, vers la fin du 16e. siècle. Il étudia avec succès la médecine, qu'il exerça d'abord à Annaberg, dans la Misnie. Il quitta cette ville en 1625, pour aller professer à Sora, petite ville de l'île de Séeland. S'étant livré à la botanique, il visita l'Allemagne, la Suisse, les Alpes, l'Italie, le midi de la France et les Pyrénées, pour recueillir des plantes rares. Il en envoyait des échantillons à Gaspard Bauhin, avec lequel il était lié d'amitié; en sorte qu'une partie de celles que ce célèbre botaniste a fait connaître comme nouvelles dans ses divers ouvrages, il les avait reçues de Burser : aussi lui en fait-il honneur. L'herbier de ce voyageur, déjà très considérable, s'enrichit encore par le don que lui fit un apothicaire français qui revenait du Canada, des plantes qu'il y avait recueillies : elles furent également communiquées à G. Bauhin, qui le dénomma dans son *Pinax ;* mais il s'est trompé dans l'indication de leur lieu natal; car il les annonce comme venant du pays des Topinamboux au Brésil. Burser était professeur de médecine et de physique à l'académie des nobles danois établie à Sora, où il mourut, en 1649, âgé de cinquante-six ans. Son herbier, composé de 25 vol. in-folio, passa dans les mains

de Coïet, qui en fit don à la bibliothèque de l'université d'Upsal. Les Rudbeck y trouvèrent d'excellents matériaux pour la composition d'un grand ouvrage sur la botanique générale, qu'ils voulaient donner sous le titre de *Campi-Elysii*. Ce bel ouvrage était à peine achevé, qu'il fut anéanti par un incendie; il n'en subsiste que deux exemplaires. Par ce malheureux événement, le précieux herbier de Burser resta incomplètement connu, jusqu'à ce que Shérard, voulant donner une suite au *Pinax* de Bauhin, engagea Pierre Martin, médecin suédois, à l'examiner et à en dresser le catalogue. Il n'en fit qu'une partie, qu'il publia dans les Mémoires de l'académie d'Upsal, en 1724, sous ce titre: *Catalogus plantarum novarum Joachimi Burseri quarum exempla reperiuntur in horto ejusdem sicco, Upsaliæ in bibliothecâ publicâ servato.* La mort l'empêcha de continuer ce travail. Son fils, Roland Martin, le fit connaître plus particulièrement en 1745, parce qu'il en fit le sujet d'une des dissertations intéressantes qui composent les *Aménités académiques* de Linné. Jacquin a consacré, sous le nom de *Bursera*, un nouveau genre à la mémoire de ce savant; il comprend de grands arbres de la famille des térébinthes, qui n'habitent que les pays situés entre les tropiques. On a de Joachim Burser: *Disceptatio de venenis*, Leipzig, 1625, in-8°.; ce traité trouva des opposants parmi les médecins de ce temps-là; II. *Comment. de febri epidemiâ seu petechiali*, Leipzig, 1621; III. *Epistolaris concertatio de febri malignâ seu petechiali, inter Strobelgerum et Burserum*, Leipzig, 1625, in-8°. Dans son Traité latin de l'origine des fontaines, il cherche à montrer que toutes les sources tirent leur origine de la mer. Dans son *Introduction à la science de la nature*, il avance des paradoxes hardis, notamment contre l'immatérialité de l'ame. Il laissa à sa mort plusieurs autres ouvrages en manuscrit. D—P—s.

BURTON (Robert), écrivain anglais, surnommé *le Démocrite moderne*, naquit à Lindley, le 8 février 1576, et fit ses principales études à l'université d'Oxford. Il obtint, en 1616, la cure de St.-Thomas de cette ville, et, quelques années après, dans sa province natale, la cure de Ségrave, qu'il conserva jusqu'à sa mort, en janvier 1639. Son ouvrage intitulé: *Anatomy of melancholy*, par Démocrite le jeune, publié d'abord en 1624, in-4°., réimprimé in-fol. en 1624, 1632, 1638 et 1652, est rempli de savoir et de raison; mais l'esprit s'y montre avec moins d'avantage que l'érudition. Un nombre prodigieux de citations forment la plus grande partie de l'ouvrage; mais ce qui, dans ce livre, appartient à Burton, est d'une grande originalité. On y trouve un mélange singulier de tristesse et de gaîté, qui faisait également le fonds du caractère de l'auteur. Les beaux esprits du règne de la reine Anne, Swift entre autres, ont, à ce qu'on prétend, beaucoup puisé dans cet ouvrage, et Sterne en a emprunté plusieurs idées heureuses. Le goût de Burton pour l'astrologie judiciaire a donné lieu à une supposition étrange. Le temps de sa mort répondant exactement à la prédiction qu'il en avait faite, d'après le calcul de sa naissance, plusieurs années auparavant, quelques personnes soupçonnèrent que, pour la gloire de l'astrologie et plutôt que de démentir son pronostic, il avait abrégé ses jours. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût enseveli avec solennité dans l'église de Christ-Church, où on lui

éleva un monument avec cette inscription, faite par lui-même : *Paucis notus, paucioribus ignotus, hic jacet Democritus junior, cui vitam et mortem dedit melancholia, obiit*, etc. On a publié à Londres, en 1801, en 1 vol. in-8°., une espèce de traité de médecine morale, intitulé *la Mélancolie*, etc., tiré principalement de l'ouvrage de Burton. X—s.

BURTON (Guillaume), antiquaire, frère du précédent, né à Lindley, en 1575, passa en 1593 de l'université d'Oxford dans l'école de droit d'Inner-Temple, et exerça la profession d'avocat et de rapporteur près la cour des Plaids-Communs ; mais la faiblesse de sa constitution l'ayant obligé d'abandonner la carrière du barreau, il se retira à la campagne, et se livra uniquement à son goût pour les recherches relatives aux antiquités britanniques. Son principal ouvrage est sa *Description* (en anglais) *du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial*, etc., in-fol., Londres, 1622 ; ibid, 1777 ; compilation utile pour le temps où elle parut, mais qu'a fait oublier l'ouvrage de Dugdale sur le même sujet. Burton mourut à sa terre de Falde, dans le Staffordshire, le 6 avril 1645. Son fils Cassibelan donna en 1658 une traduction de Martial en vers anglais, et mourut en 1681. — Burton (Guillaume), auteur anglais du 17e. siècle, né à Londres en 1609, et élevé à Oxford, consacra la plus grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse, et fut maître d'école à Kingston sur la Tamise. Il était très savant, surtout dans les antiquités britanniques, et on le regarde comme un des meilleurs topographes anglais, depuis Camden. Son principal ouvrage est son *Commentaire sur les passages de l'Itinéraire d'Antonin qui ont rapport à la Grande-Bretagne*, Londres, 1658, in-fol. On cite aussi de lui deux traités intitulés, l'un : *Græcæ linguæ historia*, l'autre : Λείψανα *veteris linguæ persicæ*. Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble en un seul volume, Londres, 1657, in-8°. ; le deuxième a été réimprimé à Lubeck, 1720, in-8°., avec les notes de Seelen. Dans ce dernier, Burton s'est contenté de rassembler une grande partie des mots de l'ancienne langue persane, que nous ont transmis les écrivains grecs et latins ; mais il n'a point cherché à les expliquer en les comparant au langage moderne des Persans ; il est même étonnant que Burton, qui avait, dit-on, étudié les langues orientales, n'ait pas indiqué quelques étymologies qui se présentent comme d'elles-mêmes. Son ouvrage n'est aucunement comparable à la dissertation d'Adrien Reland, *De reliquiis veteris linguæ persicæ*, qui se trouve dans le tome II de ses *Dissertationes miscellaneæ*. Burton mourut le 28 décembre 1657. On rapporte que son bisaïeul, zélé protestant, était mort de joie en apprenant la mort de la reine Marie. — Burton (Guillaume), médecin et auteur anglais, né à Rippon dans le comté d'York, en 1697, étudia et prit le degré de docteur à Oxford. Il exerça avec beaucoup de réputation l'art de guérir, et mourut à York, en 1759, âgé de soixante-deux ans. On a de lui l'*Histoire du comté d'York*, en 2 vol. in-fol. — Un autre Guillaume Burton, médecin et membre de la société royale de Londres, a publié : I. *Dissertation sur le traitement des morsures des serpents venimeux* (*Transact. philos. de* 1736) ; II. *Histoire de la vie et des écrits de Boërhaave*, Londres 1736, en anglais. Il mourut à Yarmouth, le 30

juillet 1757. — Jean Burton, aussi médecin, est auteur d'un *Système nouveau et complet de l'art des accouchements, avec la description des maladies particulières aux femmes en couche et aux enfants nouveau-nés*, qui a été traduit par Lemoine, 1771-73, 2 vol. in-8°. X—s.

BURTON (Henri), théologien anglais, naquit en 1579, à Birdsall, dans le comté d'York, et reçut son éducation à l'université d'Oxford. Il fut d'abord gouverneur des enfants de lord Carey de Lepington, depuis duc de Monmouth, dont la femme était gouverneur du prince Charles, depuis Charles Ier. Ce fut par la protection de ce lord qu'il fut nommé secrétaire du cabinet du prince Henri, et, après sa mort, du prince Charles; mais à l'avènement de celui-ci au trône, la place de secrétaire du cabinet ayant été donnée à l'évêque de Durham (Neale), qui l'avait exercée sous le règne précédent, Burton en conçut un tel ressentiment, qu'il se livra à des excès qui le firent renvoyer de la cour. En 1625, il fut nommé recteur de St.-Mathieu à Londres; mais en 1636, ayant prononcé deux sermons où il s'élevait violemment contre les évêques, qu'il accusait d'un projet de ramener la religion romaine, il fut cité devant la chambre étoilée pour discours séditieux, et on le mit en prison. Ses juges, aigris par les réponses qu'il publiait et qui lui attiraient la faveur populaire, procédèrent contre lui avec une grande animosité, et, le 14 juin 1637, il fut condamné, ainsi que deux autres accusés (Prynne et Bastwick), à une amende de 5,000 liv., à avoir les oreilles coupées, à être mis au pilori, et à être ensuite enfermé à perpétuité, sans communication avec qui que ce fût : le tout, excepté le paiement de l'amende, fut exécuté avec la plus grande rigueur. Burton soutint son supplice avec fermeté, et fut ensuite conduit au château de Lancastre, d'où il trouva cependant moyen de faire parvenir dans le public des libelles contre ses persécuteurs. En conséquence, au bout d'un an, on le transféra à l'île de Guernesey; mais, en 1640, sa femme ayant obtenu que sa sentence fût revue par le parlement, sa route jusqu'à Londres fut un véritable triomphe; il fut partout reçu avec des acclamations et comblé de présents; le peuple alla au-devant de lui avec des branches et des fleurs dans les mains. Le parlement annula la sentence portée contre lui, et ordonna qu'en dédommagement de ce qu'il avait souffert, il lui serait accordé 6,000 livres sterl.; mais les troubles survenus alors ne lui permirent pas de toucher cette somme. Il fut seulement rétabli dans son bénéfice de St.-Mathieu, et mourut en 1648. Outre les deux sermons qui l'avaient fait condamner, et qu'il publia sous ce titre : *Pour Dieu et pour le roi*, il a laissé un grand nombre d'ouvrages en anglais, relatifs aux controverses qui agitaient alors l'Angleterre. X—s.

BURTON (Jean), théologien anglais, né en 1696, dans le Devonshire, à Wembworth, dont son père était recteur. Il étudia avec beaucoup de succès à l'université d'Oxford. Nommé de bonne heure sous-professeur de grec dans cette université, il se distingua également par son zèle pour les progrès de ses élèves et par un désintéressement sans bornes. Ayant été choisi en 1725 *pro-proctor*, et maître des écoles, il prononça et publia à cette occasion un discours latin, intitulé *Éli*, qui avait pour but d'encourager le renouvellement de la discipline scolastique. Il

donna ensuite plus de développement à ce sujet, dans quatre sermons latins prêchés devant l'université, et qui ont été imprimés depuis. Vers l'année 1733, il obtint la cure de Maple-Derham, dans le comté d'Oxford, dont le ministre venait de mourir, laissant une femme et trois jeunes filles dans le dénûment le plus absolu. Cette femme était aimable; Burton lui témoigna une pitié généreuse, qui se changea bientôt en un sentiment plus vif, et il finit par l'épouser. Il fut nommé, en 1766, recteur de Worplesdon, dans le comté de Surrey, et s'occupa, dans ses dernières années, à réunir et publier ensemble ses divers écrits, sous le titre d'*Opuscula miscellanea*. Il avait à peine mis la dernière main à ce recueil, qu'une fièvre vint l'enlever à ses travaux, en 1771, à l'âge de soixante-seize ans. C'était un homme essentiellement animé de l'amour du bien. Il y eut de son temps peu de projets utiles qu'il n'appuyât de sa plume ou de son crédit; il fut particulièrement un des plus zélés promoteurs du projet formé par le docteur Bray, pour l'établissement de bibliothèques paroissiales. Il eut l'honneur d'introduire dans l'université d'Oxford les ouvrages de Locke et de quelques autres philosophes modernes, et d'associer leurs noms au grand nom d'Aristote, qui y régnait alors despotiquement. Le recueil de ses ouvrages se compose principalement de sermons, de dissertations, de quelques écrits en grec et en latin, de poésies latines et anglaises. Son style un peu pédantesque a été l'objet des traits satiriques de Churchill. On a de Burton une édition critique de cinq tragédies grecques, sous le nom de *Pentalogia, sive tragœd. græc. delectus, græcè, cum annotationibus*. Ce travail avait été commencé, à sa recommandation, par un de ses élèves, Joseph Bingham; celui-ci étant mort au milieu de l'entreprise, Burton l'acheva et le publia en 1758, in-8°. L'édition d'Oxford, 1779, 2 vol. in-8°., donnée par Burgess, est très estimée des hellénistes.

X—s.

BURY (Richard). *V.* Aungerville.

BURY (Arthur). Guillaume III avait formé le projet de réunir toutes les sectes qui divisent la Grande-Bretagne, afin de détruire une des principales causes des troubles qui l'avaient déchirée sous ses prédécesseurs. Bury, principal du collége d'Excester, en l'université d'Oxford, composa à cet effet un livre devenu fameux, intitulé : *The Naked Gospel* (l'Évangile nu). Il y prétendait que l'Évangile ne nous est point parvenu dans sa pureté originelle, et qu'il a été considérablement altéré par les anciens Pères, à l'occasion des premières hérésies, d'où il concluait que le meilleur moyen pour réunir les chrétiens dans une même profession de foi était de rétablir ce livre divin dans son intégrité primitive, et de n'admettre dans la nouvelle édition qu'il proposait que les articles absolument nécessaires au salut, c'est-à-dire que ceux qui sont exprimés en termes si clairs, si positifs, que les hommes les plus simples puissent les comprendre. Les Pères lui semblaient avoir exagéré les avantages de la foi, en avoir trop étendu l'empire, et s'être mal à propos arrogé le droit de prononcer sur des questions au-dessus de leur pouvoir, surtout dans la condamnation d'Arius, dont il entreprenait l'apologie. Bury avait pris à la tête de son livre le titre de *vrai enfant de l'Église anglicane*. Il l'avait fait imprimer à ses dépens, et n'en distribua des exemplaires qu'aux membres de l'assemblée du clergé, con-

voquée pour délibérer sur le projet de Guillaume III, sans prétendre lui donner une plus ample circulation; mais à peine l'impression en était-elle achevée, que tout espoir de réunion s'évanouit, et, quelque mouvement qu'il pût se donner pour retirer les exemplaires distribués, on jeta les hauts cris contre l'ouvrage et contre l'auteur. Il crut calmer l'orage en donnant promptement une seconde édition, purgée des erreurs qui avaient le plus choqué. L'avidité des libraires déjoua cette précaution. Ils réimprimèrent la première, et ce fut sur cette édition originale qu'on le jugea, que le livre fut condamné au feu, et que l'auteur perdit sa place par un décret de l'université, du 19 mai 1690. Jurieu l'ayant fortement attaqué dans sa *Religion du latitudinaire*, Bury lui répondit avec la même vivacité dans une addition à son *Latitudinarius orthodoxus*, Londres, 1697, in-12, intitulée : *Vindiciæ libertatis christianæ ecclesiæ anglicanæ contrà ineptias et calumnias P. Jurieu*; il y appela son adversaire *odiorum professor, malignitatis diabolicæ professor*. Il eut beaucoup de partisans en Angleterre. Les latitudinaires de Hollande se déclarèrent aussi pour lui. Le fameux Le Clerc prit fortement sa défense, et attaqua le décret d'Oxford par des défauts de forme. Il soutint même que celui qui en était l'objet ne pouvait être traité de socinien, parce que, sans nier formellement la divinité de J.-C., il disait que la croyance de ce dogme n'est pas absolument nécessaire au salut. T—D.

BURY (Guillaume), né à Bruxelles en décembre 1618, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1639, et, étant à Rome en 1644, obtint du pape une prébende de la métropole de Malines, qui, peu de temps après, fut érigée en canonicat. Il le permuta en 1696 pour un bénéfice simple, et mourut à Malines, le 30 avril 1700. Il a composé un grand nombre de petites poésies latines, relatives aux événements arrivés en diverses circonstances dans son pays. Par ces pièces, on voit qu'il avait l'esprit naturellement gai. On distingue en ce genre un recueil d'épigrammes badines qu'il composait pour se distraire des douleurs de la goutte. Le mélange du sacré et du profane les rend assez bizarres. Il faisait aussi des vers flamands qui se trouvent confondus, dans quelques-unes de ses compositions, avec les vers latins. Comme écrivain ecclésiastique, il est connu par l'ouvrage intitulé : *Brevis Romanorum pontificum notitia*, Malines, 1675, in-8°.; Padoue, 1724, in-12; Augsbourg, 1727. Ces deux dernières éditions vont jusqu'à Benoît XIII inclusivement. Cet abrégé de la Vie des papes, qui suppose une certaine connaissance de l'antiquité ecclésiastique, est suivi d'un *Onomasticon etymologicum*. C'est un petit dictionnaire destiné à l'explication des mots obscurs qui se rencontrent dans la liturgie. Ce n'est qu'un extrait, bien sec, de l'*Hierolexicon* des frères (Dominique et Charles) Macri, publié à Rome, 1677, in-fol. T—D.

BURY (.... de), avocat de Paris, vivant à la fin du 18e. siècle, a laissé plusieurs ouvrages historiques, qui ne sont recommandables ni par le style, ni par la critique. Ce sont : I. *Histoire de Jules César*, Paris, 1758, in-12, suivie d'une *Dissertation sur la liberté*; II. *Histoire de Philippe et d'Alexandre-le-Grand*, Paris, 1760, in-4°.; III. *Eloge du duc de Sully*, Paris, 1763, in-12; IV. *Histoire de la Vie d'Henri IV*, Paris, 1765, in-4°; 1766, in-12, 4 vol.; V. *Histoire de la Vie de*

Louis XIII, Paris, 1767, in-12, 4 vol; VI. *Histoire abrégée des Philosophes et des femmes célèbres*, Paris, 1773, in-12, 2 vol.; VII. *Histoire de Saint Louis, avec un abrégé de celle des Croisades*, Paris, 1775, in-12, 2 vol., ouvrage presque littéralement copié des tomes IV, V et VI de l'*Histoire de France*, de Velly, publiés en 1758; VIII. *Essai historique et moral sur l'éducation francaise*, Paris, 1777, in-12. — Bury (de), neveu de Colin de Blamont, surintendant de la musique du roi, a composé: 1°. *les Caractères de la folie*, ballet en trois actes, paroles de Duclos, 1743; 2°. la *Parque vaincue*, en un acte, 1754; 3°. *Jupiter vainqueur des Titans*, cinq actes, 1745; 4°. *les Fêtes de Thétis*, en deux actes, 1750; ces deux derniers en société avec son oncle; 5°. un nouveau Prologue pour l'opéra de *Persée*, exécuté en 1747; 6°. l'acte de *Titon et l'Aurore*, dans les fragments; 7°. *Hylas et Sylvie*, un acte, 1762. D. L.

BURZOUYÉH, ou BOURZEVYÉH, mage et médecin de la cour de Khosrou-Nouchyrvân, gagna, par ses vastes connaissances, la bienveillance de son souverain, et s'acquit une si grande réputation de sagacité et d'érudition que le monarque persan le choisit pour faire un voyage scientifique et littéraire dans l'Inde. Depuis long-temps on vantait en Perse plusieurs traités samskrits de morale et de politique, et principalement les fables attribuées à Pidpay, que nous savons maintenant être celles du brâhmane Vichnou Sarma. Burzouyéh parvint non seulement à se procurer un exemplaire de ce précieux ouvrage, mais il apprit encore le samskrit, et put ainsi faire lui-même une traduction persane qu'il intitula *Djavidân Khird* (sagesse éternelle), ou *Humayoûn Nâmèh* (livre auguste). Plusieurs autres traductions et imitations en persan plus moderne ont été faites sous le titre d'*Anwâr Soheïly*, par Hocéïn Kâchefy, etc. (*V.* Hocéïn Kachefy et Vichnou Sarma). Quelques écrivains substituent le nom de Buzur Djemihr à celui de Burzouyéh, et lui attribuent la première traduction persane du livre dont il s'agit. Cependant, Hocéïn Kâchefy, qui paraît avoir fait des recherches assez étendues sur l'origine et le destin de ce même ouvrage, assure que Burzouyéh fit un long séjour dans l'Inde, et fut obligé d'employer la ruse pour remplir sa mission, et, après avoir fait une traduction de l'ouvrage en pehlvy (langue immédiatement antérieure au persan moderne), il présenta le texte original et la traduction au monarque persan, qui le récompensa de la manière la plus magnifique. Buzurdjemihr et Burzouyéh ne seraient-ils pas le même personnage? Je serais tenté de le croire; mais sans avoir d'autres preuves à l'appui de cette conjecture que la conformité du principal événement de leur vie, et l'obscurité même de leur histoire; car on ignore l'époque de leur naissance et celle de leur mort; on sait seulement qu'ils florissaient à la fin du 6e. et au commencement du 7e. siècle de l'ère chrétienne. L—s.

BUS (César de), instituteur de la congrégation de la doctrine chrétienne, naquit le 3 février 1544, à Cavaillon, d'une ancienne famille, originaire de Côme en Italie. Sa première profession fut celle des armes. Il y joignit le goût de la poésie, et composa même quelques pièces de théâtre. Comme il se disposait à aller servir sur un vaisseau que son frère commandait dans le golfe de Gascogne, une maladie le retint dans sa famille. Lorsque sa

santé fut rétablie, il se rendit à la cour et y mena une vie très dissipée. A l'âge de trente ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra entièrement à l'instruction des enfants et du peuple, et à la réforme du clergé séculier et régulier. Il s'associa plusieurs prêtres pour cette pénible fonction, et les envoya catéchiser dans les campagnes. Ils secondaient utilement le zèle des évêques qui cherchaient à dissiper l'ignorance en fait de religion. Douze de ses coopérateurs s'attachèrent particulièrement à sa personne, et concoururent avec lui à l'établissement de la congrégation de la doctrine chrétienne, qui prit naissance en 1592, dans la petite ville de l'Isle, au comtat Venaissin, et s'établit l'année suivante à Avignon. Cette congrégation, après avoir souffert beaucoup de contradictions, fut enfin approuvée par Clément VIII en 1597. César de Bus eut la consolation de la voir prospérer sous son gouvernement; frappé de cécité dans les treize dernières années de sa vie, ses enfants voulurent continuer à être gouvernés par lui; et il ne cessa de remplir toutes les fonctions du saint ministère, compatibles avec son infirmité, jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1607. Le peuple lui rendit longtemps une espèce de culte public, et lui attribua plusieurs miracles. Il avait composé des *Instructions* pour faciliter à ses disciples l'exercice de leurs fonctions; elles furent imprimées à Paris en 1666, 5 vol. in-12. Nous avons diverses vies de ce vénérable personnage, par Jacq. de Beauvais, Paris, 1645, in-12; par le P. Dumas, Paris, 1703, in-4°., etc. La congrégation dont il était l'instituteur eut originairement pour objet l'instruction des enfants et des gens de la campagne; elle accepta depuis des colléges, et remplit avec autant de zèle que de succès les utiles et pénibles fonctions de l'enseignement public. Dans ces derniers temps, elle possédait environ soixante maisons, divisées en trois provinces. Par son institution, elle était purement séculière. En 1605, César de Bus y introduisit des vœux simples de stabilité et d'obéissance. Cette innovation produisit un schisme après sa mort. Le P. Romillon, son premier et principal coopérateur, se retira à Aix, à la tête des anti-votistes, et, en 1619, il se réunit, avec les maisons de Provence et de Languedoc, qui lui étaient soumises, à la congrégation de l'Oratoire, où toute espèce de vœu était inconnue. En se réunissant, en 1616, avec les somasques, la doctrine chrétienne obligea ses membres à s'engager par des vœux solennels, et elle passa ainsi de l'état séculier à l'état régulier; mais cette union ayant été rompue en 1647, les doctrinaires revinrent, douze ans après, à leurs vœux simples, dont ils s'étaient même affranchis dans ces derniers temps. César de Bus avait encore institué une congrégation de femmes, destinées à l'instruction des personnes du sexe. Il leur donna le nom de *Filles de la doctrine chrétienne*, et ensuite celui d'*Urselines*, parce qu'il les mit sous le patronage de Ste. Ursule, et que leur vocation était à peu près la même que celle des Ursulines déjà établies en Italie. Cette utile institution se répandit en Dauphiné, en Provence, en Languedoc, en Gascogne. On en publia l'histoire en 1681, 2 vol. in-4°.; elle subsistait encore au moment de la révolution, sous le titre de *Congrégation des Urselines de Toulouse*. César de Bus eut trois frères (Bernardin, Pierre et Alexandre) qui se distinguèrent dans les armées. — Balthazar DE BUS, son neveu, jésuite, né en 1587, mort le 21 décem-

bre 1657, contribua beaucoup à la propagation de l'institut des Urselines. Il professa la rhétorique et la philosophie, et a laissé : I. *Préparation à la mort, sur le modèle de Jésus mourant*, Lyon, 1648; Grenoble, 1660, in-12; II. *Motifs de dévotion envers la Ste.-Vierge*; Lyon, 1649, in-12; III. *Occupation intérieure pour les deux semaines de la passion de N. S. J.-C.*, 1650, in-24.; IV. *Motifs de contrition*, 1652, in-24; V. *Exercice de la présence de Dieu*, Chambéry, 1669, in-12. T—D.

BUSA, dame de l'Apulie, très considérée par sa naissance et ses richesses, et célèbre par la générosité dont elle usa envers dix mille Romains qui, après la bataille de Cannes, s'étaient réfugiés dans la ville de Canusium; elle les nourrit, et leur fournit des habits et de l'argent. Le sénat romain lui témoigna sa reconnaissance par des honneurs extraordinaires (*Voy.* Tite-Live, liv. XXII, et Rollin, *Hist. rom.*, tom. III). B—P.

BUSBECQ (Augier-Ghislen de), fils naturel du seigneur de ce nom, naquit, en 1522, à Commines en Flandre, et annonça de si heureuses dispositions, que son père prit un soin tout particulier de son éducation, et le fit légitimer par un rescrit de Charles-Quint. Il l'envoya successivement dans les plus célèbres universités de Flandre, de France et d'Italie, où il se forma sous les plus habiles maîtres. A son retour dans les Pays-Bas, après avoir achevé ses études, il accompagna Pierre Lassa, ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains, en Angleterre. L'année suivante, en 1555, ce prince le choisit pour son ambassadeur auprès de Soliman II. Lorsqu'il arriva à Constantinople, cet empereur était à Amasie, où Busbecq alla le rejoindre. Sa première négociation ne fut pas heureuse; car il n'obtint qu'une trève de six mois, et une lettre qu'il apporta sur-le-champ à Ferdinand. Busbecq repartit pour son poste, et, cette fois, son séjour fut plus long et sa négociation eut un plein succès. Il résida sept ans à la Porte, et ne revint qu'après avoir obtenu un traité avantageux. Son intention, au retour de cette ambassade, était de vivre éloigné de la cour et des affaires, pour consacrer ses moments aux lettres; mais son mérite était trop connu pour qu'on n'en tirât point parti. On le choisit pour gouverneur des fils de Maximilien II; ce prince, étant devenu empereur, le chargea en 1570 d'accompagner en France l'archiduchesse Élisabeth, qui allait épouser Charles IX. Il demeura auprès d'elle en qualité d'intendant de sa maison; et, lorsque cette princesse quitta la cour de France après la mort de son mari, Busbecq continua d'y résider avec le titre d'ambassadeur de Rodolphe II, jusqu'en 1592, époque à laquelle il se rendit en Flandre. Quoique, avant son départ pour cette province, il eût eu le soin de prendre des passeports du roi et de la ligue, il fut attaqué par un parti de *ligueurs* dans le village de Cailly, à trois lieues de Rouen. Lorsqu'il eut fait entendre à ceux qui l'assaillirent que sa qualité d'ambassadeur rendait sa personne inviolable, ils le laissèrent aller sans piller ses bagages, et il se fit transporter près de Rouen, au château de Maillot; mais la frayeur que lui causa cet accident lui donna une fièvre violente qui l'emporta au bout de quelques jours, le 28 octobre 1592. Son corps fut enterré avec pompe dans l'église du lieu, et son cœur porté dans sa patrie, où on le déposa parmi les tombeaux de ses ancêtres.

Busbecq a écrit : I. *Quatre lettres* qui contiennent la relation de ses deux ambassades en Turquie : les deux premières, où il rend compte de son premier voyage, furent publiées sans sa permission par Louis Carrion, sous ce titre : *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum, et de re militari contra Turcas instituendâ consilium*, Anvers, 1582, in-8°. Les quatre lettres parurent ensemble sous ce titre : *Legationis Turcicæ epistolæ IV*, Paris, 1589, in-8°. : une nouvelle édition en fut publiée à Anvers en 1595, in-8°. ; on y ajouta la relation de l'ambassade que Soliman envoya à Ferdinand en 1562. L'empressement avec lequel le public les accueillit en multiplia les éditions, et il en parut successivement de nouvelles à Hanau en 1605, in-8°. ; Munich, 1620, in-12 : cette édition est enrichie de figures de Sadeler ; Hanau, 1629, in-8°.; Leipzig, 1688, in-12 (selon le titre, cette édition doit contenir les *Lettres de Laudin*, chevalier de Jérusalem, et de quelques hommes bien connus, sur les affaires de Turquie ; mais Meusel observe que son exemplaire, au lieu de ces lettres, contient celles de Busbecq à Rodolphe) ; Bâle, 1740, in-8°. : ce volume renferme les lettres à Rodolphe, et la relation de la légation envoyée vers Ferdinand par Soliman. Ces quatre lettres ont été traduites en allemand, et publiées à Francfort en 1596, in-8°., et en français, par Gaudon, sous ce titre : *Ambassades et voyages en Turquie*, Paris, 1646, in-8°. II. *Lettres de Busbecq à Rodolphe II ;* elles furent publiées par J. B. Houwaert, sous ce titre : *Epistolæ ad Rudolph. II, Imp. è Galliâ scriptæ, editæ à J. B. Houwaert*, Louvain, 1630, in-8°., et Bruxelles, 1632 : cette édition est très rare. Les Elzévirs ont donné en 1632, in-24, une édition complète de tout ce que nous venons d'indiquer. Ils ont refait, dans la suite, un nouveau titre qui porte la date de 1660. Enfin, on a réimprimé fidèlement à Oxford en 1660, cette édition des Elzévirs. L'abbé Bechet, chanoine d'Usez (mort en 1722), a traduit les *Lettres de Busbecq à Rodophe*, d'après l'édition de Louvain. Cette traduction se trouve dans la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire*, tom. XI, 2e. partie. Louis-Etienne de Foy, chanoine de Meaux, a donné une traduction complète de ces lettres, avec des notes, 1748, 3 vol. in-12, ainsi que des quatre dont nous avons parlé plus haut. III. *De verâ nobilitate historia ;* IV. *Historia Belgica trium fere annorum, quibus dux Alençonius in Belgico est versatus :* ces deux ouvrages sont restés manuscrits, et on en ignore le sort. Les talents de Busbecq pour la diplomatie ne sont pas plus contestés aujourd'hui qu'ils ne le furent de son temps. J. Hotman cite les relations de ses ambassades en Turquie comme un livre digne d'un ministre public, et on peut ajouter que quiconque est obligé de traiter avec la Porte othomane ne saurait trop les méditer. Il y développe avec clarté la politique de cette puissance, sa force, et surtout sa faiblesse. Ses quatre lettres seules en apprennent autant que tous les livres composés depuis sur la Turquie, et elles n'ont pas peu contribué à détruire la terreur qu'inspirait en Europe le nom des Othomans. Ses *Lettres à Rodolphe II*, selon Vigneul-Marville, sont mieux remplies et plus utiles que celles de Bongars. C'est là qu'on doit chercher le récit fidèle des intrigues de cour, et des grands comme des plus petits événements de cette époque ; c'est là qu'on

voit dans leurs véritables attitudes Henri III, la reine-mère, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, la reine Marguerite et les autres courtisans, dont on chercherait vainement ailleurs un portrait aussi fidèle. Partout on trouve l'historien exact et l'observateur profond : son style est pur et élégant, et surtout plein de naïveté. Pendant son séjour en Turquie, il recueillit des inscriptions grecques qu'il communiqua à André Schott, à Juste Lipse et à Gruter ; on lui doit, entre autres, le fameux monument d'Ancyre, relatif à Auguste. Il fit dessiner des plantes et des animaux, et ces travaux servirent à Mathiole. Nous lui devons le lilas qu'il avait vu à Constantinople et dans l'Asie mineure ; enfin, il rassembla plus de cent manuscrits grecs qu'il donna à la bibliothèque de Vienne, dont ils forment le plus bel ornement. Il était lui-même très savant, et parlait sept langues, notamment l'esclavon. Il fut en relation avec les hommes les plus érudits de son siècle, et Juste-Lipse lui dédia ses *Saturnales*. L'archiduc Albert, voulant honorer sa mémoire, érigea la terre de Busbecq en baronie. J—N.

BUSBY (Richard), instituteur anglais, né de parents pauvres, en 1606, à Lutton, dans le comté de Lincoln, étudia à l'école de Westminster et à Oxford, où il prit ses degrés. Etant entré dans les ordres, il fut nommé en 1639 recteur de Cudworth, et en 1640, maître de l'école de Westminster. Pendant cinquante-cinq ans qu'il occupa cette place, il sortit, dit-on, de son école le plus grand nombre d'hommes éminents dans l'église et dans l'état dont puisse se vanter aucun siècle ou aucune nation, et c'est à lui que l'école de Westminster doit la réputation dont elle jouit en Angleterre. Après la restauration, Charles II lui donna en 1660 une prébende dans la cathédrale de cette ville et quelques autres bénéfices. Il porta la sainte ampoule au couronnement de ce monarque, et mourut très riche en 1695, âgé de quatre-vingt-neuf ans, sans avoir ressenti aucune des infirmités de la vieillesse. A de vastes connaissances, particulièrement dans les langues, Busby joignait de l'éloquence, et cette sagacité si précieuse dans un instituteur, qui sait discerner des dispositions naissantes. Il était très charitable, doux, aimable dans le monde, mais excessivement sévère dans sa classe. Il fonda, au collége de Christ, une chaire de langues orientales, et une autre pour les mathématiques. On a de lui quelques grammaires grecques et latines, et autres ouvrages qu'il avait composés pour l'usage de ses élèves. X—s.

BUSCA (Ignace), né à Milan en 1713, entra à Rome dans la carrière de la prélature, et remplit en Flandre les fonctions de nonce du pape avant l'insurrection de ce pays contre Joseph II. Rappelé à Rome, avec la promesse d'être cardinal, parce que toutes les places de nonce donnaient des droits au chapeau, il fut nommé gouverneur de cette ville avant d'être revêtu de la pourpre. Alors monsignor Busca chercha à introduire dans les lois municipales les réglements qu'il avait vus en vigueur en Flandre, et que les Allemands suivaient à Milan, sa patrie. Nommé bientôt après cardinal, en 1789, il obtint la confiance de Pie VI, et devint secrétaire d'état. Dévoué aux intérêts de son ancien maître, il eut à Milan des démêlés très graves avec l'envoyé de France, Cacault, qui dévoila la duplicité du ministre romain, en faisant

imprimer des lettres qu'il écrivait à Vienne, et qui étaient en contradiction évidente avec celles qu'il adressait à l'agent français. Le cardinal Joseph Doria remplaça bientôt le cardinal Busca, qui continua de vivre à Rome avec le titre de *Prefetto del buon governo.* A l'époque de la publication du concordat, il se montra un des plus grands ennemis du cardinal Consalvi qui avait signé le traité. Il mourut en 1803, et fut enterré dans l'église de Ste.-Marie des Anges, dont il portait le titre comme cardinal. Ce prélat était d'une telle corpulence qu'il était obligé de faire sangler son corps pour avoir la liberté de se mouvoir. La nuit, un valet-de-chambre était chargé de le retourner dans son lit, où il ne pouvait faire un mouvement de lui-même. Il passait pour aimer les plaisirs de la table. Peu de temps avant sa mort, ayant appris qu'à l'occasion du concordat, le ministre Cacault avait invité à dîner une grande partie du sacré collége, il fut si affligé de n'avoir pas été invité, qu'il versa des larmes, et fit demander au ministre de France s'il le croyait déjà mort. Le ministre, touché de ce retour, donna un autre repas splendide, où il invita le cardinal Busca, et le traita avec les égards les plus distingués. Z.

BUSCH, ou BUSCHIUS (désigné par le prénom d'*Arnold* dans Trithème, et par celui de *Jean* dans Aubert le Mire, *De scriptoribus ecclesiasticis*), naquit en 1400 à Zwoll, ville de l'Over-Yssel en Hollande. Il étudia sous Jean Cèle, recteur de l'école de Zwoll, que Rosweyde appelle un *séminaire de maîtres et de docteurs.* Entré chez les chanoines réguliers de Windeshem, il y fit profession en 1420. Plusieurs missions particulières, qui avaient pour objet l'organisation et la discipline des maisons de son ordre, le firent distinguer. Le savant et pieux cardinal légat, Nicolas de Cusa, se l'adjoignit en 1452 pour la visite et la réforme des monastères de divers ordres dans les Pays-Bas. Il dirigea plusieurs maisons, et fut nommé prieur de Sulten, diocèse de Hildesheim, dans la Saxe. Il a composé en latin plusieurs ouvrages : I. *De origine cœnobii et capituli, seu congregationis Windesemensis ;* II. *Chronicon Windesemense :* c'est une chronique des prieurs du monastère. Ces deux ouvrages ont été publiés par Héribert Rosweyde, à Anvers, 1621, in-8°. On trouve aussi dans ce volume le *Chronicon montis Agnetis*, par Thomas à Kempis, contemporain de Buschius, chanoine régulier comme lui, et vivant dans un monastère voisin de celui de Windeshem (1). Buschius avait composé plusieurs autres ouvrages que Trithème dit avoir lus, entre autres un livre *De origine modernæ devotionis et reformationis ordinis sui*, et un livre *De viris illustribus cœnobii Windesemensis*, dont le manuscrit, dit Aubert le Mire, était conservé à

(1) La chronique des prieurs de Windeshem a été souvent citée lors de la contestation relative à l'auteur de l'*Imitation*, parce qu'en parlant incidemment de Thomas à Kempis, sous-prieur de la maison de Ste.-Agnès, l'écrivain ajoute : *Qui plures devotos libros composuit, videlicet qui sequitur me, de Imitatione Christi ;* mais ce dernier titre vulgaire n'existe point dans les manuscrits flamands de l'*Imitation*, ni dans ceux même de Kempis ; et il en résulte que, si le passage allégué se trouve dans l'autographe de Buschius, qui n'a pas été constaté comme tel, ce témoignage se rapporterait à une époque postérieure au temps de Kempis En effet, le manuscrit le plus anciennement daté de cette chronique n'est antérieur que de deux années à la mort de Buschius, en 1479. Néanmoins les deux ouvrages de cet auteur, quoique distincts, ont été publiés par Rosweyde comme un seul ouvrage formé de deux livres réunis sous la même date de 1464. L'un et l'autre, ainsi que celui *De reformatione monasteriorum*, qui est résulté des voyages de Busch en diverses contrées, contiennent des renseignements utiles sur l'état des églises en Allemagne dans le quinzième siècle. « L'historien, dit Leibnitz, n'a point dissimulé leur corruption, ni flatté ses confrères. »
V—VE.

St.-Martin de Louvain. (Voy. J. Trithème, *De viris illustrib. German.*; Leibnitz, *Collect. script. Brunsw*; et J.-B.-M. Gence, *Considérations sur l'auteur de l'Imitation.*) V—VE.

BUSCH (JEAN-GEORGE), né le 3 janvier 1728, à Alten-Weding, dans le pays de Lunebourg, embrassa dans sa jeunesse toutes sortes d'études, sans en choisir aucune en particulier, comme le but des travaux de sa vie. Le mauvais état de sa fortune, la faiblesse de sa santé et de sa vue nuisirent beaucoup à ses succès; cependant il cultiva avec une prédilection marquée l'histoire et toutes les sciences qui s'y rattachent. Nommé professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, en 1756, il s'y livra avec autant d'ardeur que de talent; mais de longues et cruelles maladies l'obligèrent à abandonner cette place. En 1767, il fonda à Hambourg, de concert avec M. Wurmb, une académie de commerce, dont la réputation attira bientôt un grand nombre d'élèves, qui y venaient étudier la théorie du commerce, en même temps que, dans la ville même de Hambourg, ils en pouvaient suivre les opérations. C'est le premier établissement de ce genre. Busch le dirigea long-temps avec son digne ami, le savant Ebeling, qui se joignit à lui en 1771, et l'amitié qui les unit fut le seul bien que Busch eut à opposer aux maux de tout genre qui l'assaillirent jusqu'à sa mort, survenue le 5 août 1800. Malgré tant de traverses, Busch ne cessa jamais d'employer utilement ce qu'il possédait de forces: un caractère plein de zèle et de simplicité, un esprit juste et pénétrant, suppléèrent à ce qui lui manquait d'ailleurs, et sa bienfaisante activité lui fit toujours trouver des ressources et du courage. Il savait toutes les langues de l'Europe, avait beaucoup voyagé et observé avec fruit. La ville de Hambourg lui doit le premier établissement et l'organisation de son école des pauvres, un des plus beaux établissements de ce genre qui existent en Europe. Il fut le premier président de la société des arts et métiers, fondée en 1765 dans la même ville. Enfin, ses nombreux ouvrages, tous écrits en allemand, sont remarquables par la justesse et la libéralité des vues, ainsi que par le grand nombre de faits et de renseignements qu'ils contiennent: les principaux sont: I. *Observations faites pendant un voyage dans une partie de la Suède*, Hambourg, 1783, in-8°; II. *Observations faites pendant un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre*, ibid., 1786, in-8°.; se trouve aussi dans la collection de voyages publiés par Ebeling; III. *Essai d'un traité de mathématiques usuelles*, etc., ib., 1773, in-8°.; 2e. édition fort augmentée, ib., 1798, in-8°., en quatre parties; IV. *Encyclopédie des sciences mathématiques*, 2e. édition, refondue et augmentée d'une bibliographie mathématique, Hambourg, 1795, in 8°.; V. *De la circulation de l'argent dans ses rapports avec l'économie politique et le commerce*, 2 vol. in-8°., ibid., 1780-1800; VI. *Essais sur l'économie politique et le commerce*, ibid., 3 vol. in-8°., 1784; VII. *Théorie du commerce*, 3 vol., ibid., 1792-99, in-8°.; c'est le meilleur et le plus important de ses ouvrages; VIII. *Esquisse d'une histoire du commerce de mon temps*, ibid., 1781, in-8°., 1783-1796; IX. *Examen de cette question: Est-il avantageux à un peuple, sous le rapport du progrès des lumières, que sa langue devienne la langue universelle?* Berlin, 1787, in-8°. de 104 pag.; X. *Bibliothèque de commerce*, Hambourg,

1784-86, 2 tom. en trois gros vol., ou 8 parties in-8°. Cet important ouvrage, fait en commun avec Ebeling, est regardé comme classique en Allemagne. XI. *Principes sur la politique des monnaies, et sur l'impossibilité d'introduire une monnaie universelle*, Hambourg, 1789, in-8°. Ce morceau avait déjà paru dans le tome II de la *Bibliothèque de commerce*; XII. *Observations et expériences*, 5 vol. in-8°., ibid., 1790-94; le 4e. vol. est intitulé: *Sur la marche de mon esprit et le développement de mon activité*, etc. On a écrit en Allemagne plusieurs vies de Busch; la principale est intitulée: *Sur la vie, le caractère et les mérites de J. G. Busch*, Hambourg, 1801, in-8°. La reconnaissance publique lui a fait ériger un monument sur les remparts de Hambourg.

G—T.

BUSCHE (Hermann de), en latin *Buschius*, savant allemand, né en 1468, dans l'évêché de Minden, mena une vie errante et agitée. Après avoir fait ses études à Heidelberg, il parcourut l'Italie, la France, et donna des leçons de littérature classique dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connaissances littéraires, l'ardeur avec laquelle il cherchait à propager des études qui déplaisaient au clergé de ce temps, le rendirent partout l'objet de la haine et de la persécution des théologiens. Il fut obligé de s'enfuir de toutes les villes où il avait voulu se fixer. Le parti qui se forma bientôt en faveur de Luther lui ouvrit un refuge: Busche embrassa les nouvelles opinions, écrivit en faveur de Luther et fut recommandé par celui-ci au landgrave de Hesse, qui le nomma professeur d'histoire à Marbourg. Il y publia, en 1529, un traité *De auctoritate verbi Dei*. Les querelles des anabaptistes étant survenues, Busche fut appelé à Munster pour conférer avec eux; les opinions extravagantes qu'il énonça lui attirèrent les railleries de ses adversaires, et il mourut de chagrin à Dulen, en 1534. On a de lui des *Commentaires sur Silius Italicus*, sur *le premier livre de Martial*, sur *Juvénal*, sur *Pétrone*, des vers latins, et un ouvrage sur l'utilité des belles-lettres, intitulé: *Vallum humanitatis*, Cologne, 1518, in-4°.; Francfort, 1719, in-8°. G—T.

BUSCHETTO, architecte et sculpteur grec, naquit à Dulicchio, vraisemblablement vers les années 1020 ou 1030. Les Pisans, après avoir conquis Palerme sur les Sarrasins, en 1063, ayant délibéré d'employer le produit des marchandises trouvées dans le port de cette ville à la reconstruction de leur cathédrale, appelèrent Buschetto en Italie, et le chargèrent de diriger ce monument. Vasari, trompé par une inscription qui se rapporte à une victoire des Pisans, antérieure à cette époque, a cru faussement que la bâtisse de l'église avait été commencée en 1016, et a induit en erreur un grand nombre d'écrivains qui ont cru pouvoir adopter son témoignage avec assurance. La première pierre fut posée à la fin de l'année 1063, ou au commencement de l'année 1064. L'église de Pise est particulièrement remarquable par l'immense quantité de colonnes de marbre, de porphyre et de granit, qui la décorent. Ce vaste et riche monument n'est point dans le genre appelé *gothique*: on y retrouve la manière grecque très dégénérée, mais présentant encore cette sorte de grandeur qui forme le caractère distinctif de toutes les productions des Grecs, jusqu'au dernier degré de la décadence du goût. Buschetto forma des architectes

et des sculpteurs qui élevèrent de grands monuments dans différentes villes de l'Italie. Quelques bas-reliefs antiques, dont la cathédrale de Pise fut ornée, contribuèrent à diriger leur goût. C'est de cette école que sortit Nicolas Pisan, qui devint le régénérateur de l'art statuaire vers le temps où Guido de Sienne et Cimabué commençaient à rétablir les vrais principes de la peinture. A la mort de Buschetto, les magistrats de Pise lui élevèrent un tombeau contre la façade de la basilique qu'il avait construite. L'épitaphe qu'ils gravèrent sur ce monument existe encore, et elle prouve de la manière la plus convaincante qu'il avait seul donné le plan de la basilique. Cette épitaphe ne renferme point de date : on voit dans un passage d'un ancien registre cité par Morrona (*Pisa illustrata*), que Buschetto vivait encore en 1080.

E—c D—d.

BUSCHING (Antoine-Frédéric), un des créateurs de la géographie moderne, naquit le 27 septembre 1724. Il assure que la violence et les excès auxquels avait coutume de se livrer son père, avocat à Stadthagen, petite ville de Westphalie, lui inspirèrent des habitudes contraires, la frugalité et la tempérance. L'instruction qu'on donnait à l'école publique de Stadthagen étant très superficielle, un théologien de sa ville natale (Eberh. Dav. Hauber) tâchait de suppléer à ce que cet enseignement avait de défectueux, par des leçons particulières qu'il prodiguait gratuitement aux élèves les plus appliqués. Büsching eut le bonheur d'y être admis, et c'est à des soins si généreux qu'il dut les premiers progrès qu'il fit dans les sciences, surtout dans les mathématiques et les langues de l'Orient, et des sentiments de piété qui ne se démentirent jamais. « Chaque vicissitude, » dit Büsching, dans sa propre bio- » graphie, écrite peu de temps avant » sa mort (Halle, 1789, in-8°.); » chaque expérience de ma vie, n'a » fait qu'ajouter à ma reconnaissance » envers Hauber, et à ma conviction » de l'excellence de l'évangile du Christ. » C'est la religion chrétienne, la pen- » sée de mon Sauveur et de l'éternité » qui ont été pour moi la source des » plaisirs les plus purs et les plus dé- » licieux, plaisirs auxquels j'ai, dès » ma première jeunesse, sacrifié sans » peine ceux qui flattent les sens et » qui ne se concilient pas avec une » entière rectitude; ce sont elles qui » m'ont soutenu dans les plus grandes » adversités, et qui me font mainte- » nant envisager les approches de la » mort sans crainte, et même avec » joie. » Pour sentir tout le prix de cette profession de foi, il ne faut pas ignorer que Büsching fut un philosophe très éclairé, un apôtre de la tolérance, et le défenseur courageux d'opinions qui déplurent beaucoup à quelques théologiens de son temps. En 1742, son père le chassa de sa maison, parce que, dans un voyage à Hanovre, il avait pris avec chaleur le parti de son bienfaiteur, contre un homme qui s'était moqué du docteur Hauber, et que son père avait intérêt de ménager. Chassé de la maison paternelle, il retrouva un père dans ce même Hauber, qui lui procura les moyens de continuer ses études à Halle. Dans cette université, il suivit les cours du professeur de philosophie François Meier, du physicien Krüger, mais principalement ceux de Sigismond Jacques Baumgarten (*Voy.* Baumgarten); et bientôt son application le mit en état de soutenir une thèse (*Introductio in epist. Pauli ad Philipp.*, 1746), et de prendre le degré de

maître-ès-arts. Sa conduite, exemplaire en tout point, augmentait chaque jour l'estime qu'il avait inspirée à ses anciens protecteurs, et lui en procurait de nouveaux. Sur le point d'accompagner à Pétersbourg le comte Frédéric Roch de Lynar, ambassadeur danois, comme gouverneur de son fils, il crut devoir se donner à lui-même une nouvelle garantie de ses mœurs, en offrant sa main à M[lle]. Dilthey, sœur du plus cher de ses amis d'enfance, jeune personne aussi remarquable par son caractère que par son esprit. Elle consentit à lier son sort au sien par une promesse qui s'exécuterait après son retour, et il s'établit entre eux une correspondance à laquelle Büsching déclare être en grande partie redevable d'une conduite invariablement pure. Le comte de Lynar, homme d'état distingué par ses vertus et par ses connaissances (*Voy.* Lynar), le traitant avec une grande considération, il forma dans toutes les villes sur leur route des liaisons avec les personnes qui tenaient le premier rang dans l'état et dans les lettres. Bien que ce voyage de Russie, ainsi que la mission du comte de Lynar, fût de courte durée, il fit époque dans la vie de Büsching, en lui fournissant l'occasion de remarquer les lacunes et les erreurs sans nombre qui déparaient les traités de géographie réputés alors les plus exacts, et en lui suggérant l'idée de l'immense travail qui a donné une nouvelle face à cette science, et immortalisé son nom. Cette entreprise l'absorbant désormais tout entier, il pria le comte de Lynar de lui rendre sa liberté, et, après l'avoir obtenue avec peine, il alla s'établir à Copenhague, chez son ancien ami, le docteur Hauber, qui avait été nommé pasteur d'une paroisse allemande de cette ville; mais il crut auparavant devoir faire un voyage dans sa ville natale, pour soigner son père tombé malade, qui lui rendit toute sa tendresse et expira peu de jours après. Arrivé en Danemarck, Büsching commença son grand travail géographique. Tout le monde s'y intéressait depuis qu'en 1752 sa *Description des duchés de Holstein et de Sleswig* avait donné une haute idée de son exactitude et de son talent pour ce genre d'ouvrage. A Copenhague, le comte de Berkenthien et l'ambassadeur de Russie, baron de Korff, lui ouvrirent leurs bibliothèques, et l'aidèrent de leurs lumières. La cour, aussi bien que le public danois, aurait désiré qu'il se fixât à Copenhague; mais l'important article de sa Géographie qui devait traiter de l'Allemagne exigeant qu'il y revînt pour s'environner de tous les matériaux nécessaires, il se rendit d'abord à Halle, où il commença à expliquer dans un cours public la constitution des principaux états de l'Europe, et bientôt après (en 1754) à Göttingue, où le gouvernement de Hanovre venait de le nommer professeur extraordinaire de philosophie. L'année suivante, il épousa sa chère Christiana Dilthey. Cette union fit son bonheur : l'esprit singulièrement orné de cette femme (un choix de ses poésies avait paru sous son nom en 1752, par les soins de Büsching) ne contribua pas peu à lui procurer une grande considération à Göttingue, à Pétersbourg, à Berlin, et dans toutes les villes où sa destinée l'appela successivement. Büsching n'aurait peut-être jamais quitté Göttingue, s'il eût obtenu la chaire de théologie qu'il ambitionnait. Ses amis de Hanovre étant sur le point de la lui faire avoir, il crut devoir les prévenir qu'il allait publier un ouvrage dans lequel il énoncerait sur plusieurs points des opinions différentes de celles des

théologiens les plus accrédités dans la communion de Luther. On lui conseilla de ne l'imprimer qu'après sa nomination à la place qui lui était assurée; mais il ne voulut pas dévier de sa loyauté accoutumée, et remit à la faculté théologique de Göttingue un écrit intitulé : *Epitome theologiæ è solis sacris literis concinnatæ, et ab omnibus rebus et verbis scholasticis purgatæ*, où il soutenait « que, pour séparer ce qui, dans la religion, appartient à son essence d'avec ce qui ne mérite d'être placé qu'en seconde ligne, il fallait commencer par poser pour fondement les passages de l'Écriture sainte où les principales vérités du christianisme étaient exprimées en termes clairs, que les propositions qui y étaient contenues devaient seules être envisagées comme indubitablement divines, et que tout ce qui n'en découlait que médiatement devait être considéré comme problématique, et comme pouvant être l'objet d'une discussion dans les écoles, sans que la divergence d'opinions à cet égard intéressât la foi et le salut des chrétiens. » Cet ouvrage déplut à toutes les communions, causa beaucoup de chagrins à Büsching, lui ferma l'accès à la chaire qui était l'objet de ses vœux, et, en le dégoûtant du séjour de Göttingue, lui fit accepter avec empressement la proposition du consistoire luthérien de la paroisse de St.-Pierre à Pétersbourg, qui l'invitait à venir exercer les fonctions de second pasteur auprès de cette église. Cet appel lui parut une vocation divine; Büsching, touché de la confiance que les Allemands de St.-Pétersbourg lui témoignaient, partit pour la Russie en 1761, avec quatre enfants en bas âge. Il est difficile de concevoir comment il a pu, dans les quatre années de son séjour à Pétersbourg, remplir les devoirs de sa place, et exécuter tout ce qu'il entreprit pour le bien de sa commune. La lecture de la biographie que nous avons déjà citée en peut seule donner une idée. Le principal objet de son activité fut l'organisation d'une école dont il fut nommé recteur, et qui, par ses soins infatigables, devint en très peu de temps l'établissement d'instruction le plus florissant dans le Nord. Son zèle et ses succès lui gagnèrent l'estime et l'amitié du feld-maréchal de Munich, qui revenait de son exil en Sibérie, et qui avait repris sa place de protecteur de la paroisse luthérienne; mais, soit que Munich fût blessé de l'énergie avec laquelle le directeur du nouveau lycée soutint ses réglements contre les idées du comte, soit qu'il n'aimât pas les hommes à caractère et à talents qui ne consentaient pas à être ses instruments aveugles, ainsi que l'en accuse Büsching, la bonne intelligence entre le Mécène et le protégé ne fut pas de longue durée. Le comte de Munich finit par lui susciter tant de tracasseries et de dégoûts, qu'il déclara, dans une séance du consistoire, à laquelle le feld-maréchal présidait, qu'il se démettait de sa place de directeur, et qu'on ne le reverrait plus aux séances de ce corps. Munich ayant voulu le forcer de reprendre la direction de l'école, il annonça, du haut de la chaire à ses paroissiens, qu'il se voyait forcé de les quitter et de retourner en Allemagne, pour ne pas être l'occasion d'une funeste scission. Cette déclaration fut un coup de foudre pour la paroisse. Il y eut un concours prodigieux de ses membres dans la maison de Büsching, pour le supplier de rester. L'impératrice Catherine, informée des mouvements qui agitaient l'église luthérienne, fit des reproches à Munich; mais la détermination de

Büsching resta inébranlable, quoique le séjour de Pétersbourg lui convînt, et plût aussi beaucoup à sa femme. L'impératrice, pour l'y retenir, lui offrit une place à l'académie des sciences, avec le traitement qu'il fixerait lui-même, et la franchise de port, non seulement dans son empire, mais dans toute l'Europe, pour la correspondance étendue dans laquelle son travail sur la géographie l'avait engagé; mais la délicatesse de Büsching ne lui permit pas d'accorder aux largesses d'une souveraine ce qu'il avait refusé aux larmes de ses paroissiens, et il quitta une ville où il avait espéré terminer ses jours. Lorsqu'il prit congé de la czarine, cette princesse lui exprima encore une fois le desir de l'avoir à son service, et l'espérance que plus tard il se rendrait à ce désir. Büsching partit de Pétersbourg, sans trop savoir dans quelle partie de l'Allemagne il fixerait son domicile. Il était sans place et sans fortune. Ses projets littéraires le déterminèrent à choisir Altona; mais il y resta peu de temps. Dès l'année suivante (1766), il fut appelé à Berlin, pour y diriger le gymnase réuni de Berlin et du faubourg de Cölln, avec voix délibérative dans le consistoire suprême. Cette nomination fut aussi avantageuse à sa famille qu'aux établissements dont il devint le chef. Il leur rendit le même service qu'à ceux de Pétersbourg; il les réorganisa, ou plutôt les créa, et leur prospérité devint aussi brillante sous sa direction, que leur état avait été languissant avant son arrivée. Rien de plus instructif pour les hommes qui se vouent à l'instruction publique que l'histoire des travaux de Büsching dans cette carrière. Il jouit à Berlin de la même considération qui l'avait suivi dans tous les pays qu'il avait habités. Frédéric le traita avec plus de distinction qu'il n'avait coutume d'en accorder aux écrivains de sa nation. La reine aimait sa société, et, dans les commencements de son séjour, elle l'invitait très souvent à dîner; mais, craignant que ses travaux de tout genre ne souffrissent de distractions trop fréquentes, il pria cette princesse, ainsi que les membres de la famille royale, qui lui témoignaient une bienveillance particulière, de le laisser le plus possible à ses occupations. Quand on jette les yeux sur le catalogue des nombreux écrits qui sont sortis de la plume de Büsching, on est surpris que l'auteur de tant d'ouvrages, pleins des recherches les plus laborieuses, ait pu trouver le temps de passer chaque jour plusieurs heures dans le gymnase et dans les deux écoles secondaires qu'il était chargé de surveiller. Il donnait lui-même des leçons sur l'histoire des sciences et des arts. Nous devons à ses cours plusieurs livres élémentaires, surtout une *Histoire des arts du dessin* (1781), qui n'a point encore été surpassée. Lorsqu'un instituteur tombait malade, il le remplaçait; il suivait les progrès de chaque élève dans les trois institutions, et entrait dans tous les détails d'administration avec un zèle que la maladie douloureuse dont il mourut ne rallentit point. Au milieu des plus grandes souffrances, il se faisait rendre compte de tout, de chaque leçon, de chaque disciple, et son intérêt pour les établissements qui lui devaient une nouvelle vie ne cessa qu'avec son dernier soupir. Il mourut à Berlin, le 28 mai 1793, d'une hydropisie de poitrine, et fut, selon ses désirs, enterré dans son jardin, à côté de sa chère Christiane, qu'il avait perdue en 1777. Il s'était remarié la même année avec Mlle. Reinbesk, fille d'un pasteur de Berlin. Des enfants du premier

lit, deux fils lui ont survécu; des six du second, tous moururent en bas âge, à l'exception d'un seul qui est au service de Prusse, ainsi que ses deux frères. Les ouvrages de Büsching peuvent se diviser en quatre classes. 1°. *livres pour la jeunesse* : 2°. *écrits sur la religion* ; 3°. *ouvrages de géographie et d'histoire*; et 4°. *biographies*. Son style est, dans tous, clair et assez correct, mais diffus, négligé, et dépourvu d'élégance et surtout de chaleur. On s'aperçoit partout de la rapidité avec laquelle il composait; mais si la forme n'est pas aussi attrayante qu'on le souhaiterait, on est bien dédommagé par la richesse et la solidité du fonds. Ses écrits de *Pédagogie* (nom d'une acception fort honorable en Allemagne, sous lequel on comprend la théorie et la pratique de tout ce qui concerne l'éducation, soit privée, soit publique) embrassent presque tous les objets de l'instruction élémentaire et de la discipline des écoles. Dans les programmes, il traitait les questions pédagogiques les plus intéressantes. Ardent promoteur d'un perfectionnement graduel, il combattait les nouveautés que l'expérience n'avait pas encore sanctionnées. Personne ne s'éleva avec plus de force que lui contre la maxime, qu'il fallait tout apprendre aux enfants en jouant, et contre une autre qui avait à peu près les mêmes prôneurs, et qui tendait à faire substituer, à l'étude des langues de l'antiquité, une espèce d'encyclopédie des connaissances usuelles. Ses nombreux livres élémentaires se distinguent entre ceux dont on se sert dans le nord de l'Allemagne, où l'on en a tant d'excellents; et si maintenant il y en a de meilleurs sur quelques branches de l'instruction académique, ce sont les livres de Büsching qui en ont facilité la rédaction. L'impulsion salutaire qu'il donna aux écoles dont il était le chef immédiat, s'étant communiquée aux autres établissements de Berlin, et de là à ceux des villes de province, on peut dire que, de son rectorat, date une nouvelle ère dans les annales de l'enseignement dans la monarchie prussienne. On a déjà dit quelque chose de ses ouvrages de théologie. Son idée dominante était de dégager l'instruction religieuse de tout ce que les hommes avaient ajouté à la doctrine évangélique, et de la ramener à sa simplicité primitive. C'est dans cette intention qu'il publia, en 1766 (in-8°., à Hambourg), une *Harmonie des quatre Évangélistes, avec une explication succincte* ; et, en 1789, un *Mémoire contre l'utilité des livres symboliques de son église, et contre l'obligation imposée aux ministres luthériens de s'y conformer dans leurs fonctions pastorales*. Son but était sans doute louable. Mais il est douteux que les moyens qu'il proposait eussent eu l'approbation de ce Baumgarten, ce maître de sa jeunesse. Le seul des livres de théologie de Büsching qui ait un véritable prix aux yeux des juges compétents, est son *Histoire des Églises luthériennes en Russie, en Pologne et dans la Lithuanie*; elle parut en 1766-84 et 88. Mais les services qu'il a rendus à la géographie, forment son premier titre à la reconnaissance de la postérité. Jusqu'à l'an 1754, où les premiers volumes de sa *Description de la Terre* parurent, on n'avait aucun ouvrage qui méritât ce titre. Une nomenclature aride ou accompagnée de quelques renseignements pris au hasard, souvent adoptés sans critique, toujours insuffisants, formait les traités de géographie. Büsching n'admit les données de tout

genre dont il composa la sienne qu'après les avoir soumises à l'examen le plus sévère. Une topographie, peut-être un peu trop détaillée, en est le squelète; mais c'est la manière dont il a été revêtu, qui fait le prix de ce travail. Aucun des faits relatifs à l'organisation politique et civile, à l'instruction publique, à l'industrie, à la richesse et à la puissance de l'état, aux produits de la nature et aux échanges que le commerce a su provoquer ou pourrait établir, aucun n'a été oublié; tous sont enregistrés avec ordre, après avoir été soumis à une critique aussi scrupuleuse que savante. Il est vrai qu'il en est résulté un ouvrage plus utile à consulter qu'agréable à lire; c'est une masse inerte, qu'un style sans grâce et sans mouvement n'a pu animer; et M. Malte-Brun reproche, avec raison, à Büsching (*Précis de la Géographie universelle*, tom. I, pag. 524), « de n'avoir jamais tracé de tableaux propres à émouvoir l'ame et à réveiller la pensée. » Le mérite de son ouvrage est dans l'exactitude et dans la richesse des détails; ce sont les archives des nations telles qu'elles étaient au moment où Büsching a écrit, et il passe, à juste titre, pour un des créateurs de cette statistique, qui a eu, depuis un demi-siècle, plus d'influence qu'on ne pense sur l'accroissement de l'industrie européenne, et sur les progrès des sciences politiques. Büsching fournit des matériaux aussi neufs qu'abondants; il expose au grand jour ce que ses immenses travaux et ses relations avec des hommes d'état du premier rang lui avaient appris. Lorsque sa correspondance (1), son érudition et son zèle n'ont pu éclaircir un fait, il en avertit ses lecteurs avec une bonne foi qui ne connaît ni détours ni réserve; sa candeur leur garantit la certitude des données qu'ils puisent dans ses livres, et son exemple doit être compté au nombre des preuves qu'à égalité de moyens, la science gagne toujours à être traitée par un homme de bien. Büsching est sans doute bien inférieur à d'Anville dans l'application des sciences mathématiques à la construction des cartes qu'il ne s'était pas habitué à dresser; il est loin d'avoir ce coup-d'œil, cette sagacité, cette espèce d'instinct qui distingue si éminemment le géographe français : la conscience scrupuleuse qui a présidé à toutes les actions de la vie de Büsching l'empêche souvent de se décider sur des points douteux; il entasse plutôt les données qu'il ne les juge, et, dans la géographie conjecturale, il ne devine pas les positions d'instinct comme d'Anville; mais il est son égal en patience et en exactitude, et lui est quelquefois supérieur en connaissances de tout genre, et même en philologie. Malgré cette réunion de moyens, sa géographie, il faut l'avouer, n'est proprement qu'une excellente topographie, nourrie d'une statistique exacte et lumineuse. Il n'en a pas moins posé un des fondements les plus imposants, par son grand ouvrage traduit dans toutes les langues de l'Europe; par un précieux recueil intitulé : *Magasin pour l'histoire et la géographie des temps modernes* (en 22 vol. in-4°., 1767-1788); et par un *Journal spécialement consacré à l'annonce et à la critique des cartes de géographie* (*Notices hebdomadaires*, etc., Berlin, 1773-1787).

(1) Sa correspondance était d'une étendue incroyable, et il n'aurait pu en supporter les frais, si le gouvernement, en faveur de l'utilité de ses travaux, n'eût fini par lui accorder la franchise de ses lettres. En certains temps, cet objet lui coûta par an plus de mille écus, ou 3600 francs. (DENINA, *Prussa littéraire*.

Sa Géographie, que MM. Ebeling, Wahl, etc., continuent, embrasse l'Europe, l'empire de Russie, la Turquie asiatique, et l'Arabie. Cette dernière partie (le 1er. et seul volume qu'il ait donné sur l'Asie), imprimée d'abord en 1768, et, pour la 3e. fois, en 1781, à Hambourg, avec des augmentations, est son chef-d'œuvre. On doit s'étonner avec M. Malte-Brun, qui en a fait connaître un fragment intéressant (*la Description de la mer Morte*), qu'elle n'ait pas été traduite en français. Pour se faire une idée du mérite de ce volume, il faut jeter les yeux sur la préface, et parcourir la liste des voyages et des mémoires qui ont servi à le composer; il faut surtout se rappeler que Niebuhr regretta beaucoup de ne l'avoir pas eu pour guide dans ses voyages. (Voy. *Description de l'Arabie*, pag. 17 de la préface, traduction française de 1779, in-4°.). Outre les *Vies* que Büsching a insérées dans son *Magasin historique*, on a de lui un recueil de biographie en six volumes (Halle, 1783-89), qui offre celles du grand Frédéric, du comte de Lynar, du comte Henri XXIV de Reuss, du baron de Korff, et d'autres personnages avec lesquels il a été en relation d'affaires ou d'amitié. Celle de Frédéric est piquante par des lettres allemandes de ce prince, imprimées avec une fidélité qui reproduit toutes les fautes d'orthographe, et par des détails qu'on chercherait vainement ailleurs. Il en a paru une traduction française par d'Arnex, à Berne, en 1788, in-8°. Le nombre des écrits qui sont sortis de la plume de cet homme laborieux, s'élevant à plus de cent, nous renverrons au *Répertoire* de Meusel (*Lexique des auteurs allemands morts de* 1750 *à* 1800, vol. Ier., pag. 701-12), ceux qui voudront les connaître tous, et nous nous bornerons ici à nommer les plus importants de ceux dont nous n'avons pas déjà parlé, en suivant l'ordre chronologique: I. *Nouvelle Description du globe* (*Neue Erdbeschreibung*), Hambourg, 1754, in-8°., 1re. édition des deux 1res. parties en 2 vol. (8e. édition, 1787-88, en 4 vol.); 1er. vol. de la 3e. partie, 1757; 2e. et 3e. vol., 1759 (7e. édition en 5 vol., 1789-92); 4e. partie, 1761 (5e. édition, 1782); 1re. division de la 5e. partie, contenant l'*Introduction à la Description de l'Asie, la Turquie asiatique et l'Arabie*, 1768-72 et 81; traductions françaises, 1°. de Gérard, Zullichau, 1768-1771, in-8°.; 2°. d'un anonyme, sur la 5e. édition de l'allemand, Strasbourg, 1785-1792, 16 vol.; 3°. de Bérenger, Lausanne, 1776, et suiv., 12 vol. gr. in-12. La traduction de l'Allemagne, de Büsching, en français, par R.-Jos. Julien, a été imprimée séparément dans l'*Atlas historique et géographique de l'empire d'Allemagne* (4 vol. in-4°.). Il serait inutile de parler des traductions russe, polonaise, suédoise, anglaise (6 vol., avec une préface de Murdoch, Londres, 1762, in-4°.), hollandaise, espagnole, etc.; nous nous contenterons de faire remarquer que l'édition de Venise de la traduction italienne a des suppléments qui offrent la description des pays que Büsching n'a pas traités. L'extrait que Büsching a fait lui-même, a eu six éditions à Hambourg. II. *Commentatio de vestigiis Lutheranismi in Hispaniâ*, Göttingue, 1755, in-4°.; III. *Introduction à la géographie, la politique, le commerce et les finances des états de l'Europe*, Hambourg, 1758, 1re. édition; la 6e. est de 1784. Il y a

trois traductions françaises de cet ouvrage. Celle de l'abbé Mann, imprimée à Bruxelles, 1786, in-8°., porte sur le titre : *Nouvelle édition corrigée et rendue conforme à l'état actuel des choses, et propre à l'usage des pays catholiques.* L'édition de Florence de la traduction italienne de la *Géographie*, offre cette introduction à la tête du 1er. volume. IV. *Traduction de l'Histoire de Russie*, par Voltaire, avec des corrections et des suppléments, Göttingue, 1764, in-8°.; V. *Esquisse d'une Histoire de la philosophie*, 2 vol., 1772-74, in-8°., traduite en italien et en hollandais ; VI. *Histoire et principes des Beaux-Arts*, 2 vol., Berlin, 1772 et 74, in-8°.; VII. *Histoire du collége berlinois du Cloître Gris*, ibid., 1774, in-4°. Ce collége ou gymnase, dont le local est un ancien couvent de cordeliers, est celui pour lequel Büsching composa tant de livres élémentaires, après que le gymnase de Cölln-sur-la-Sprée, lui eut été réuni. VIII. *Abrégé d'histoire naturelle*, ibid., 1775, in-8°.; 6e. édition, 1787, in-8°., traduit en islandais par Gudmund-Thergrimsen ; IX. *Programme des contestations entre les écoles supérieures et inférieures sur les limites de leur territoire respectif*, ibid., 1775, in-4°.; X. *Comparaison de la philosophie des Grecs avec celle des modernes*, ibid., 1785, in-8°.; XI. *Esquisse d'une histoire comparative du mérite que les nations anciennes et modernes se sont acquises par leurs travaux et par leurs encouragements pour le progrès des sciences*, Hambourg, 1792, in-8°. On peut consulter, sur la vie de Büsching, outre le volume qu'il a publié lui-même, Pütter, *Histoire de l'université de Göttingue*, tom. I, §. 58 ; tom. II, §. 86 ; G.-L. Spalding *Oratio funebr. de Buschingio* (Berlin, 1793, in-8°.,) ; quelques discours et programmes de Gédike, son successeur dans le rectorat du collége réuni, ibid., 1794-95 (*Voyez* son article). On trouve un fort bon résumé de ces différents morceaux, ainsi que de la biographie que Büsching a donnée lui-même, dans le *Nécrologue* de M. Schlichtegroll, supplément aux années 1790-1793 (Gotha, 1798), 1re. partie, pag. 58-146. S—R.

BUSÉE (Jean), dont le véritable nom était *Buys*, né à Nimègue en 1547, jésuite en 1563, professa pendant plus de vingt ans la théologie à Mayence, et mourut dans cette ville le 30 mai 1611, après avoir donné au public : I. *Traités de controverse contre les Luthériens et les Ubiquitaires, sur le jeûne ;* la *Divinité de Jésus-Christ*, etc. ; II. *Apologie du Calendrier grégorien ;* III. des éditions de Pierre de Blois, de Luitprand, d'Abbon de Fleuri, d'Hincmar de Reims, de Trithème, d'Anastase le bibliothécaire. Frédéric Spanheim, et autres protestants lui ont fait un crime de n'avoir pas inséré dans l'édition de ce dernier, qui parut à Mayence, en 1602, l'*Histoire de la papesse Jeanne*, trouvée dans deux manuscrits que Marquard Freher lui avait communiqués ; comme s'il eût été convenable de placer cette fable grossière dans un pareil recueil ; Blondel, autre savant protestant, le félicite au contraire de n'avoir pas adopté cette fable. Elle se trouva cependant imprimée dans deux exemplaires de l'édition de Busée. On dit qu'il avait fait une table de plus de deux cent cinquante barbarismes qu'il avait remarqués dans Pierre de Blois. IV. Un grand nombre d'ouvrages de mysticité, les

uns traduits de l'italien, les autres de sa composition, en latin, parmi lesquels ses *Directions*, traduites en français par l'abbé Macé et par le P. Brignon, ont eu long-temps de la vogue. — Il eut deux frères, dont nous avons quelques ouvrages : Pierre Busée, jésuite comme lui, né vers 1540, mort en 1587, à Vienne en Autriche, où il était professeur d'hébreu, fut auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Canisius*, Cologne, 1577, in-fol. — Gérard Busée, né vers 1538, docteur à Louvain, fut ensuite précepteur du duc de Clèves, qui lui fit obtenir un canonicat à Xanten. Il eut de grands succès dans la prédication. Il composa un *Catéchisme flamand*, et une *Réponse à Flaccius Illyricus*, touchant la communion sous les deux espèces, dont on dit que les protestants achetèrent tous les exemplaires, pour qu'elle ne fût pas répandue. T—D.

BUSEMBAUM (Herman), jésuite, né en 1600, à Nottelen, dans la Westphalie, fut recteur des colléges de Hildesheim et de Munster, et mourut en 1668 ; il est fameux par les événements auxquels a donné lieu, dans le dernier siècle, son ouvrage intitulé : *Medulla theologiæ moralis, ex variis probatisque auctoribus concinnata.* C'était un in-12 en vogue dans les séminaires des jésuites, et qui avait eu plus de cinquante éditions, lorsque le P. Lacroix, au moyen de ses commentaires et des additions du P. Collendall, confrère de l'auteur, en fit 2 vol. in-fol. Cette édition reparut en 1729 à Lyon, avec de nouvelles augmentations, par les soins du P. Montausan. On accusa dans la suite les journalistes de Trévoux d'avoir annoncé cette édition, comme contenant une théologie très judicieuse et bien digérée ; mais les jésuites se disculpèrent en disant que ce n'était qu'une simple annonce bibliographique. L'édition du P. Montausan fut reproduite à Lyon en 1757, avec un nouveau frontispice, sous la rubrique de Cologne. Alors, pour la première fois, on y remarqua, sur l'homicide et le régicide, des propositions qui se trouvaient dans la plupart des moralistes et casuistes contemporains ou prédécesseurs de Busembaum, mais qui parurent d'autant plus répréhensibles, que cette édition paraissait à l'époque de l'attentat de Damiens sur Louis XV. Le parlement de Toulouse en ayant saisi un exemplaire à l'usage du séminaire d'Albi, dirigé par les jésuites, sonna l'alarme, et, par arrêt du 9 septembre 1757, fit brûler l'ouvrage, obligea les supérieurs des quatre maisons des jésuites de comparaître à la barre, où, sur l'interrogatoire qu'on leur fit subir, ils désavouèrent la doctrine du livre, déclarèrent qu'ils ignoraient le lieu de l'impression, le nom et la qualité de l'éditeur, et protestèrent qu'aucun jésuite n'y avait eu part. Le parlement de Paris se contenta de condamner le livre. Le P. Zaccheria, jésuite italien, publia, avec la permission de ses supérieurs, l'apologie de Busembaum et de Lacroix, contre les deux arrêts. Cette apologie fut également condamnée au feu par un nouvel arrêt du parlement de Paris du 10 mars 1758. Zaccheria a donné, en 1760, une nouvelle édition de l'ouvrage de ses deux confrères. La dernière édition de la *Medulla theologiæ moralis* est celle d'Ingolstadt, 1768, 2 vol. in-8°. On a encore de Busembaum : *Lilium inter Spinas, de Virginibus Deo devotis eique in seculo inservientibus.* Z.

BUSI (Nicolas), sculpteur, né en Italie, mais connu seulement par les ouvrages qu'il fit en Espagne. Il

passa la plus grande partie de sa vie à Murcie, où les productions de son ciseau furent très estimées, et payées des sommes considérables. Il eut le titre de sculpteur de Philippe IV, et fit le buste de ce prince, ainsi que celui de la reine-mère. Selon Palomino Velasco, ces bustes sont des chefs-d'œuvre. Il mourut dans un âge avancé, en 1709, dans la chartreuse de Valence. D—T.

BUSIUS (PAUL), fils d'un jurisconsulte, après avoir exercé, pendant plusieurs années, la profession d'avocat à Zwoll sa patrie, fut nommé, en 1610, professeur de droit à l'université de Franeker. Il mourut subitement le 23 septembre 1617. On a de lui : I. *Tractatus de annuis reditibus*, Cologne, 1601, in-8°.; II. *De officio judicis*, Franeker, 1603, in-4°.; et Leyde, 1610, in-8°.; III. *Comment. in Pandectas*, la 1re. partie à Zwoll, 1610; la 2e. partie à Franeker, 1615, in-4°. L'ouvrage entier a reparu à Deventer en 1647 et 1656, in-4°.; IV. *Subtilium juris libri VII*, Cologne, 1604; réimprimé avec des additions à Franeker, 1612, in-8°.; et à Heidelberg, 1665, in-4°.; V. *De republicâ libri III*, Franeker, 1613, in.4°.; Francfort, 1626, in-8°.; VI. *Illustres quæst. controversæ ad libros IV institutionum*, Franeker, 1615, in-4°. B—ss.

BUSKAGRIUS (JEAN-PIERRE), savant orientaliste suédois, né à Stora-Tuna, dans la Dalécarlie, voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre, en Hollande, et fut professeur de langue hébraïque à Upsal, où il mourut en 1692. Il a publié : I. *Dissertation sur la nature de la Massore* (en hébreu), Upsal, 1651, in-4°.; II. *De usu et necessitate linguarum orientalium*, ibid., 1654, in-4°.; III. *De Deorum gentilium origine et cultu*, 1655. — BUSKAGRIUS (Pierre) n'est guère connu que par son petit ouvrage *De legione veterum romanorum in genere, opusculum*, Amsterdam, 1662, in-12. C. M. P.

BUSMANN (JEAN-EBERHARD), théologien luthérien, né à Verden en 1644, étudia les langues orientales à Hambourg, sous Edzard et Gutbir, voyagea en Angleterre, en Hollande et en France, fut nommé professeur de langues orientales à Helmstadt, et, en 1678, professeur de théologie. Il y mourut le 18 mai 1692. Les principaux de ses ouvrages sont : I. *De Scheol hebræorum*; II. *De antiquis hebræorum literis ab Esdrâ in Assyriacas mutatis*. III. Il a aussi été l'éditeur de l'ouvrage de Balth. Bonifacio, intitulé : *Excerpta de XL historiæ romanæ scriptoribus* (*Voy.* BONIFACIO). C. M. P.

BUSSÆUS (ANDRÉ), antiquaire et historien danois, né en 1679, dans la Norwège, où son père était bailli, étudia d'abord en théologie à l'université de Copenhague, et s'attacha ensuite plus particulièrement à la philologie, à l'histoire et à la jurisprudence. Nommé bourgmestre à Elseneur, en 1718, il mourut dans cet emploi le 4 janvier 1755. On lui doit quelques ouvrages de littérature classique de peu d'intérêt; mais il est surtout connu comme éditeur de deux ouvrages importants pour la littérature scandinave : I. *Arngrimi Jonæ Groenlandia in linguam danicam translata*; II. *Arii Frodæ polyhistoris schedæ, sive libellus de Islandiâ*, ISLENDINGA BOK *dictus, necessariisque indicibus è veteri Islandicâ in latinam linguam translata et notis illustrata*, Copenhague, 1733, in-4°. Il a aussi laissé en manuscrit un *Mémoire* sur le vieux Groenland; un *Journal de la vie et du règne de*

Frédéric IV, et plusieurs autres morceaux concernant l'histoire du Danemark ; ces manuscrits sont presque tous passés à la bibliothèque royale de Copenhague. C. M. P.

BUSSI. *Voyez* BUSSY.

BUSSI (FELIZIANO), né à Rome ou aux environs, vers 1679, fut quelque temps jésuite, et entra dans la congrégation des infirmiers, ou des clercs réguliers qui se dévouent au soin des malades. Il passa une grande partie de sa vie à Viterbe, et mourut à Rome le 24 avril 1741. On a de lui : *Istoria della città di Viterbo*, Rome, 1742, in-fol. Ce volume, publié après la mort de l'auteur, ne contient que la moitié de l'ouvrage; le reste se conserve en manuscrit à Viterbe, de même que l'ouvrage suivant : *Veterum Etruscorum monumenta in Viterbiensi territorio reperta, æneis tabulis edita, brevibusque notis explicata.* — BUSSI (le comte Jules de), poëte italien, était chambellan du pape Clément XI, et mourut à Viterbe, le 14 avril 1714. Outre plusieurs drames en musique, comédies et poésies diverses, il a publié une traduction en vers des Héroïdes d'Ovide : *Epistole eroiche d'Ovidio translate in terza rima*, Viterbe, 1703-1711, 2 parties in-12. On l'a insérée, en partie, dans le tome XXIV de la grande collection des traductions des poëtes classiques, imprimée à Milan, 1745, in-4°. C. M. P.

BUSSIÈRES (JEAN DE), né en 1607, à Villefranche, près de Lyon, comme il le dit lui-même, et non pas à Lyon, comme l'a dit Chorier, et, d'après lui, le P. de Colonia, fit ses études chez les jésuites, et entra dans cet ordre, immédiatement après les avoir terminées. Doué d'heureuses dispositions pour la poésie, il s'y livra avec ardeur; mais il n'avait pas le talent nécessaire pour réussir dans la poésie française, à une époque où la langue ne lui offrait presqu'aucun modèle. Il eut plus de succès dans la poésie latine. Son poëme sur l'*Isle de Ré délivrée des Anglais*, applaudi lorsqu'il parut, est encore estimé. Le P. de Bussières ne manquait ni d'imagination ni d'enthousiasme; et l'on rencontre dans ses ouvrages des traits d'un ordre supérieur ; mais il ne savait point attendre l'inspiration, et son style est incorrect et inégal. Il soumit son poëme de *Scanderberg*, son premier titre littéraire, au jugement de Chapelain, alors l'oracle du goût, et qui lui conseilla de le rendre plus régulier. Il lui aurait été plus facile de suivre ce conseil que de corriger les défauts de son style. Cet ouvrage, malgré toutes ses imperfections, lui a mérité une place sur le parnasse de Titon-du-Tillet, honneur dont il n'était pas tout-à-fait indigne. Le P. de Bussières a encore écrit en latin un *Abrégé de l'histoire de France*, trop loué par ses confrères, et un autre de l'*Histoire universelle*, oublié, malgré sa précaution de le traduire en français. Il mourut le 26 octobre 1678, âgé de soixante-onze ans. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Descriptions poétiques en vers français*, Lyon, 1648, in-4°.; II. *De Rheâ liberatâ poëmation in tres libros distributum*, Lyon, 1655, in-12; III. *Basilica Lugdunensis, sive domus consularis*, 1661, in-fol.; c'est une description en vers et en prose de l'hôtel-de-ville de Lyon; IV. *Flosculi historiarum*, Lyon, 1662, in-12; traduit en français, et souvent réimprimé sous le titre de *Parterre historique*; V. *Scanderbergus poëma in VIII libr.*, Lyon, 1662, in-8°., réimprimé plusieurs fois. Cette édi-

tion, l'une des meilleures, renferme les poésies diverses de l'auteur. VI. *Historia francica ab initio monarchiæ ad annum*, 1670; Lyon, 1671, 2 vol. in-4°. C'est l'édition la plus complète; celle de Lyon, 1661, 4 vol. in-12, ne va que jusqu'en 1660. Cet ouvrage est plus estimé des étrangers que des Français. VII. *Mémoires de ce qu'il y a de plus remarquable dans Villefranche en Beaujolais*, Villefranche, 1671, in-4°., fig. On conserve à la bibliothèque de Lyon plusieurs ouvrages du P. Bussières, demeurés manuscrits; les plus importants sont une *Histoire du Japon* et une *Histoire d'Espagne;* celle-ci se termine avec le 12e. siècle. W—s.

BUSSING (Gaspard), né en 1658, à Neu-Kloster, dans le Mécklenbourg, fut nommé en 1691 professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, et prit pour sujet de son discours de réception, l'art de voler (*De artificio volandi alisque artium*). Une fois par semaine, il donnait chez lui des leçons de physique et de mathématiques, et y faisait des expériences publiques qui attiraient un grand concours. Büssing occupa plusieurs emplois ecclésiastiques dans la même ville, eut de vifs débats avec le pasteur Mayer, qui le taxait de socinianisme, fut ensuite, en 1708, pasteur à Oldembourg, et, en 1711, surintendant du consistoire du duché de Brême. Il perdit la vue en 1715, mais, cinq ans après, un habile oculiste de Hambourg lui abattit la cataracte, et il reprit ses fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 19 octobre 1732. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, d'histoire, de blason, sans parler de beaucoup de discours académiques; nous citerons seulement: I. *Mathemata pura in tabulas redacta;* II. *De situ telluris paradisiacæ et chiliasticæ ad eclipticam recto;* III. *Lettre sur la couronne de Radegast*, faux dieu de Slaves, *et sur le tombeau du roi de Suède Albert*, à Gadebusch (en allemand); IV. *Oratio de illustribus Carolorum in Hamburg., à Carolo M. usque ad Carolum XII meritis*, non imprimé. V. Il a donné aussi une nouvelle édition de la *Topographia sacra Hamburgensis*, et du *Comput chronologique* de Cluvier. C. M. P.

BUSSOLARI (Frère Jacques des), citoyen de Pavie, avait abandonné le monde dès sa jeunesse, pour vivre en ermite selon la règle de S. Augustin. Cependant, comme ses talents égalaient sa piété, et que l'activité de son ame avait besoin d'une carrière plus animée, il se voua, au bout de quelque temps, à la prédication, et il brilla bientôt dans la chaire par une éloquence irrésistible. Les supérieurs de son ordre l'envoyèrent à Pavie, en 1356, pour prêcher pendant le carême; la ville accourut à ses sermons, et déjà sa piété, sa ferveur, son éloquence opéraient une réforme visible dans les mœurs d'une cité corrompue par sa richesse et sa longue paix, mais plus encore par la tyrannie à laquelle elle était soumise. Les jeunes gens de la maison Beccaria (*Voy.* Beccaria) donnaient le scandaleux exemple du vice et de la corruption, et l'on ne pouvait espérer de réforme durable chez le peuple, qu'en en opérant une chez les princes; d'ailleurs ceux-ci étaient élevés par le parti gibelin, et Bussolari, républicain et guelfe de sentiments, avait un double motif de les détester. Pavie, attaquée à cette époque par les Visconti de Milan, avait besoin pour se défendre, de recouvrer ses antiques vertus. Bussolari prêcha contre la lâcheté des citoyens, leur égoïsme, leur résignation dans

l'esclavage, contre la corruption des tyrans et leur cruauté. Il réveilla par ses discours l'amour de la patrie dans des cœurs où cet amour paraissait éteint depuis long-temps, et il dirigea son premier essor contre les souverains de Milan, qui cherchaient alors à ravir aux Pavesans leur indépendance. Il excita le peuple à reprendre, pour sa défense, des armes que depuis long-temps il abandonnait à des soldats mercenaires; et, le 27 mai 1356, il sortit à la tête du troupeau qu'il avait rassemblé dans l'église, et dont il avait fait une armée, et attaqua successivement toutes les redoutes des Milanais, les emporta toutes à la pointe de l'épée, et fit lever le siége de sa patrie. Cependant les Beccaria, après avoir obtenu cette victoire signalée par les prédications du moine, commencèrent à prendre de l'inquiétude de la hardiesse de ses discours, et à s'irriter de ses exhortations continuelles à la réforme. Ils furent plus alarmés encore lorsqu'ils virent un esprit nouveau de liberté se manifester parmi leurs sujets, et ils résolurent enfin de faire assassiner Bussolari; mais toutes leurs embûches furent découvertes et déjouées; les citoyens, effrayés pour la vie de leur apôtre, formèrent une garde volontaire qui l'accompagnait en tous lieux. Bussolari attaqua ses ennemis d'une manière plus directe encore; de la chaire, il leur reprocha leurs précédents homicides; il exhorta les Pavesans à ne pas souffrir plus long-temps un joug honteux, et il appela par leurs noms les citoyens les plus distingués de Pavie, les invitant à prendre le commandement des milices et la direction de l'état. Les Beccaria effrayés recoururent aux Visconti, ennemis de leur patrie, et, après quelques tentatives pour leur soumettre Pavie, ils furent obligés de s'enfuir. Mais Bussolari, assiégé dans Pavie par toutes les forces des seigneurs de Milan, et par tous les gibelins de Lombardie, après la plus brillante défense qu'il continua pendant trois ans, fut enfin réduit à capituler. Il avait rejeté les sollicitations de Pétrarque avec qui il était lié; il n'avait point déféré aux ordres des supérieurs de son couvent et de sa religion; mais lorsque la famine ôta aux Pavesans les moyens de se défendre, il traita lui-même avec les Visconti, au mois d'octobre 1359. Il obtint la garantie de tous les droits municipaux de Pavie, la sûreté des personnes et celle des propriétés, mais il ne daigna pas même demander pour lui une sauve-garde; et, lorsque Pavie eut été occupée par les troupes de Galeaz Visconti, Bussolari fut conduit dans la prison d'un couvent à Verceil. Il y fut enfermé dans un cachot obscur, dont l'air était corrompu, et c'est là qu'il finit misérablement ses jours. S. S—i.

BUSSON (Julien), né à Dinan en Bretagne, en 1717, d'une famille de négociants, fit ses études à Paris, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, dont il se dégoûta bientôt. Il se livra alors avec ardeur à la médecine, et, en 1742, il fut reçu docteur de la faculté de Paris. La duchesse du Maine le fit son lecteur et son médecin ordinaire; mais la fatigue que lui occasionnèrent ces emplois, et ses travaux habituels détruisirent sa santé: il vint respirer l'air natal pour la rétablir, et se fixa ensuite à Rennes. Nommé successivement, par les états de Bretagne, médecin de la mine du Pont-Péan, inspecteur des hôpitaux, secrétaire de la société d'agriculture, il devint aussi médecin du duc d'Aiguillon commandant de la province. Busson

quitta Rennes pendant les troubles parlementaires de 1769, et revint à Paris. Il fut nommé médecin de la comtesse d'Artois. Il avait une mémoire prodigieuse, une élocution facile, et cette aisance que donne la bonne compagnie. Il avait épousé une demoiselle d'honneur de la duchesse du Maine, qui lui donna une famille nombreuse. Attaqué d'un polype au nez, qui résista à tous les efforts de l'art, il mourut le 7 janvier 1781, à l'âge de soixante-quatre ans. Busson a revu et corrigé le *Dictionnaire universel de médecine*, traduit de l'anglais de James, par Diderot, Eidous et Toussaint, 6 vol. in-fol., 1746. Il a en outre publié plusieurs opuscules relatifs à son état, dans lesquels il fait preuve d'un grand talent d'observation. D. N—L.

BUSSONE (François). *V.* Carmagnole.

BUSSY D'AMBOISE (Louis de Clermont de), né vers le milieu du 16e. siècle, signala sa fureur dans le massacre de la St.-Barthélemi. Comme il plaidait pour le marquisat de Renel avec Antoine de Clermont, son parent, il profita du tumulte de cette journée pour l'assassiner, sans avoir, dit l'historien de Thou, d'autre raison de le haïr que celle de son procès. Quelque temps après la St.-Barthélemi, le parlement jugea le procès en faveur de Bussy, qui ne profita pas long-temps de sa victoire; car, en vertu de l'édit accordé aux protestants, l'arrêt qu'il avait obtenu fut cassé. Bussy s'étant attaché au duc d'Anjou, obtint le commandement du château d'Angers, et se rendit odieux par son caractère fier et turbulent. Il avait entrepris de séduire la femme de Charles de Chambes, comte de Montsoreau. Des lettres dans lesquelles il parlait de cette intrigue au duc d'Anjou, ayant été communiquées à Charles IX par le duc lui-même, le roi les montra au comte de Montsoreau, et lui fit entendre qu'il était de son honneur de tirer vengeance de cet outrage. Le comte, enflammé de colère, retourna chez lui, et força sa femme à écrire à Bussy, pour lui donner un rendez-vous au château de Coustancières. Bussy ne manqua pas de s'y rendre, accompagné de son seul confident; mais, au lieu de trouver la femme de Montsoreau, il trouva Montsoreau lui-même, avec plusieurs hommes armés. Ceux-ci se jetèrent sur Bussy, qui se défendit d'abord avec courage, mais qui succomba enfin sous le nombre. « Toute la province, dit l'historien de Thou, fut charmée de la mort de Bussy, et le duc d'Anjou lui-même ne fut pas trop fâché de s'en être défait. » On trouve son éloge dans Brantôme.

M—D.

BUSSY-LECLERC (Jean), un des chefs de la faction des seize pendant la ligue. Il avait d'abord été maître en fait d'armes, et, dans la suite, il était devenu procureur au parlement. Le duc de Guise lui donna le commandement de la Bastille. En 1589, la grand'chambre du parlement étant assemblée, Bussy s'y présenta, suivi de cinquante de ses satellites, et somma cette compagnie de se réunir aux chefs du parti opposé à la maison royale. L'auteur de la *Henriade* met à cette occasion dans la bouche de Leclerc un discours qui peut donner une juste idée de l'esprit de la ligue et de ses principaux chefs :

Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
Lâches qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets :
Il fut des citoyens avant qu'il fut des maîtres;
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.

Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute ;
Jugez au nom du peuple ; et tenez au sénat,
Non la place du roi, mais celle de l'état. (Ch. V.)

Comme le parlement refusa de se rendre à la sommation de Bussy, le chef de la faction des seize tira son épée, et conduisit lui-même à la Bastille ceux dans lesquels il avait remarqué le plus d'opposition. Il les fit nourrir au pain et à l'eau, ce qui le fit surnommer le *grand pénitencier du parlement*. Bussy, comme la plupart des factieux, s'était d'abord acquis une grande popularité en exagérant les opinions de son parti. La peur le rendit ensuite fidèle à cette exagération, et le porta aux plus cruelles violences. « Je n'ai qu'un » enfant, disait-il au président Brisson qu'il soupçonnait d'abandonner la ligue, et je le mangerais » plutôt à belles dents que de me » rendre jamais. J'ai une épée tranchante, ajoutait-il, avec laquelle » je mettrai en quartier le premier » que je saurai qui parlera de paix. » La paix était pour les factieux le terme de l'impunité, aussi firent-ils tous leurs efforts pour maintenir et augmenter le désordre. Comme ils avaient juré la mort de tous ceux qui espéraient le retour de l'ordre, Bussy désigna à leur fureur plusieurs membres du parlement de Paris. Le 8 novembre 1591, il força quelques ligueurs assemblés chez l'un d'eux (La Bruyère) de signer un papier blanc, en leur faisant croire qu'il ne s'agissait que de renouveler le serment de l'union. Le lendemain, les seize, armés de cette signature, dressèrent des tables de proscription, et firent périr Brisson, Larcher, Tardif, Duru, qu'ils soupçonnaient être leurs ennemis secrets. De pareilles violences révoltèrent jusqu'au parti même des ligueurs. La même année 1591, le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des seize. Plusieurs d'entre eux furent pendus. Bussy rendit la Bastille, à condition qu'on lui conserverait la vie. Il fut obligé de sortir de la capitale, et se retira à Bruxelles, où il reprit son premier métier de maître en fait d'armes. Il vécut encore plus de quarante ans, et mourut dans une profonde misère.

M—D.

BUSSY-RABUTIN (Roger de Rabutin, comte de Bussy, connu sous le nom de) naquit à Épiry en Nivernois, le 3 avril 1618. Destiné à l'état militaire, il parut à l'armée dès l'âge de douze ans. A dix-huit, son père lui céda le régiment dont il était propriétaire, et, peu après, lui laissa, par sa mort, la lieutenance de roi du Nivernois. Quelque temps auparavant, il avait été détenu pendant cinq mois à la Bastille, pour n'avoir pas su maintenir le bon ordre dans son régiment. Selon lui, le vrai motif de cet emprisonnement était la haine que portait à son père le secrétaire d'état Desnoyers. Quoi qu'il en soit, il connut à la Bastille le vieux maréchal de Bassompierre, et l'on peut présumer qu'il dut en partie à cette fréquentation l'idée d'écrire un jour des mémoires, ainsi que le goût de ces airs fanfarons et caustiques qui eurent une si fâcheuse influence sur sa destinée. A vingt-un ans, il était déjà marié avec Mlle. de Toulongeon, sa cousine. Jusqu'à la paix des Pyrénées, il fit son métier d'homme de guerre, se montrant assez bien dans l'occasion, ne se refusant aucun plaisir, et de temps en temps rimant quelques bagatelles pour amuser son désœuvrement. Pendant les troubles de la régence, il s'attacha d'abord au

parti du grand Condé, qui défendait alors Mazarin contre le parlement; puis il fit la guerre au roi, après l'arrestation des princes; enfin, il abandonna ceux-ci pour faire sa paix avec la cour. Cette défection lui valut le grade de maréchal de camp, le commandement du Nivernois, et, depuis, la charge de mestre de camp général de la cavalerie légère. L'arrogance avec laquelle il voulut exercer les droits de cette charge, indisposa Turenne : ce grand homme s'étant amusé d'un petit échec que sa présomption lui avait attiré, il s'en vengea par un méchant couplet, et Turenne usa de représailles en écrivant au roi que « M. de » Bussy était, pour les chansons, le » meilleur officier qu'il eût dans ses » troupes. » Bussy, qui s'était déjà fait beaucoup d'ennemis à l'armée, revint à la cour pour s'en faire de plus nombreux et de plus puissants encore. C'est alors qu'il se mit à fabriquer cette chronique scandaleuse connue sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules*. Une copie de l'ouvrage tomba dans des mains infidèles, et fut bientôt livrée à l'impression. Il s'éleva un cri universel contre l'auteur. Le roi, à qui l'on demandait de toute part sa punition, résista quelque temps à ce concert de plaintes; mais il ne se trouva que trop disposé à y céder, lorsqu'il apprit que Bussy, dans une partie de plaisir fort scandaleuse, avait eu l'insolence de le chansonner lui-même, au sujet de ses amours avec Mlle. de la Vallière. Il perdit sa charge, fut renfermé pendant un an à la Bastille, et ensuite envoyé en exil, où il ne resta pas moins de seize ans. Disgracié par son maître, il le fut en même temps par sa maîtresse, Mme. de Montglas; mais, tandis qu'il faisait contre celle-ci force épigrammes très sincères, il adressait au roi beaucoup de louanges qui ne l'étaient pas. Le monarque n'en fut pas la dupe, et n'en tint aucun compte. Du reste, Bussy, dans sa correspondance intime, soulageait quelquefois, par des traits assez amers, son profond ressentiment contre le prince, qu'il poursuivait des plus basses et des plus inutiles protestations d'amour et de respect. Dans plusieurs de ses lettres, il ne l'appelle que *Sa Hautesse*. Ayant lu ce vers de Boileau :

Je t'attends, dans deux mois, aux bords de l'Hellespont.

Il écrivit au bout : *Tarare-pompon*. Boileau, l'ayant appris, le menaça de sa critique; mais Bussy lui demanda sur-le-champ son amitié, ou plutôt son silence. Le roi, moins touché que fatigué de ses prières, lui permit enfin de reparaître devant lui. S'apercevant bientôt qu'il ne parviendrait jamais à regagner les bonnes grâces de son maître, et que la cour, qui s'était renouvelée pendant son absence, ne le dédommagerait pas des froideurs du monarque, il prit le sage parti de retourner dans ses terres. Malheureusement, le dépit et l'humiliation l'y suivirent. Il s'y joignit l'embarras d'un procès odieux qu'il intenta lui-même, pour faire rompre le second mariage de sa fille. Ces chagrins de plus d'un genre empoisonnèrent la fin de ses jours. Il mourut à Autun, le 9 avril 1693, âgé de soixante-quinze ans. La vanité et la malignité faisaient tout le fond de son caractère : l'une et l'autre se montraient trop à découvert, dans ses discours et dans ses écrits, pour ne pas lui attirer des inimitiés nombreuses et irréconciliables. Pour la naissance, l'esprit, les agréments personnels, les exploits à la guerre et les succès en amour, il daignait à peine reconnaître des égaux, et sa jactance méritait de rencontrer souvent des in-

crédules. Il y aurait toutefois une extrême injustice à ne pas lui accorder beaucoup d'esprit; mais cet esprit était froid, sec et compassé. Son orgueil serait bien humilié, s'il pouvait savoir quelle prodigieuse distance la postérité a mise, pour les agréments du style épistolaire, entre lui et sa cousine, Mme. de Sévigné, à laquelle certainement il se croyait fort supérieur. Ses *Lettres*, recueillies et publiées par le P. Bouhours, son ami, forment 7 vol. in-12, et ont été réimprimées plusieurs fois. On y rencontre quelques traits agréables, mais beaucoup plus d'idées communes et insipides : en général, il y règne un ton d'égoïsme et de satisfaction intérieure, qui suffirait pour gâter les meilleures choses. Les petits vers galants ou moraux dont elles sont semées, ne s'élèvent pas même jusqu'à la médiocrité. Ses *Mémoires*, 2 vol. in-4°., Paris, 1694, souvent réimprimés, renferment peu de faits vraiment curieux : la vanité de l'auteur se met tout-à-fait à son aise dans cet ouvrage, dont il est lui-même le sujet; il est impossible de prendre beaucoup d'intérêt aux trop longs récits de ses prouesses guerrières et galantes : dans l'édition de 1731, on trouve un *Rabutiana*. Son *Discours à ses enfants, sur le bon usage des adversités et sur les divers événements de sa vie*, 1 vol. in-12, Paris, 1694, est un écrit fort édifiant, mais fort ennuyeux. Il eût mieux fait de prêcher d'exemple, en supportant sa disgrâce avec une plus noble résignation, et en réformant les vices de caractère qui avaient causé ses malheurs. Son *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, 1 vol. in-12, Paris, 1699, est un panégyrique, dont l'exagération serait à peine excusable de la part d'un homme qui aurait eu pour Louis XIV autant d'amour et de vénération que l'auteur en avait peu. Le seul de ses ouvrages qu'on recherche et qu'on lise encore est son *Histoire amoureuse des Gaules*, dont la dernière édition est de (Paris) 1754, 5 vol. in-12. On comprend communément sous ce titre plusieurs écrits du même genre, dont quelques uns furent composés depuis sa disgrâce, et qui tous ont pour objet de peindre les mœurs galantes, ou plutôt dissolues de la cour de France pendant la jeunesse du roi. En général, les peintures de Bussy peuvent être accusées de malignité, mais non pas d'exagération, et encore moins de fausseté. L'auteur a été appelé le *Pétrone français* : cette qualification est doublement fausse; elle est à la fois une injure et un excès d'honneur pour Bussy, qui n'a point l'obscénité de Pétrone, mais qui n'a pas non plus son élégance. Tout ce qu'il mérite de louange, sous le rapport du style, se renferme dans ce peu de mots de Voltaire : « Il écrivit avec pureté. » Cela ne suffisait sûrement pas pour répondre aux *Provinciales*, comme il en eut, dit-on, le projet (1). Peu de temps avant sa disgrâce, il avait été reçu à l'académie française; son discours de réception, où il est impossible d'apercevoir tout l'esprit que quelques gens y ont voulu trouver, a bien le ton de suffisance et de forfanterie que tout le monde y a senti. Il commence ainsi : « Si j'étais à la tête de la cavalerie, et que je fusse obligé de lui » parler pour la mener au combat, la

(1) On lit, dans le *Ménagiana*, que les jésuites prièrent Bussy-Rabutin de répondre aux *Lettres provinciales*, et qu'il les refusa. Faydit rapporte (dans ses *Remarques sur Homère et sur Virgile*, pag. 220), qu'il tenait ce fait de Bussy même, et il ajoute : « Je ne dis pas qu'il m'ait dit vrai, et » n'assure point qu'il n'ait inventé cette petite » histoire pour flatter sa vanité. » Les jésuites s'inscrivirent en faux contre ce qui est dit dans le *Ménagiana*, dont l'auteur n'avait parlé que d'après l'abbé Faydit. V—VE.

» croyance où je serais qu'elle aurait » quelque respect pour moi, et que, » de tous ceux qui m'écouteraient, il » n'y en aurait peut-être guère de plus » habile, me le ferait faire sans être » fort embarrassé; mais ayant à par- » ler devant la plus célèbre assemblée » de l'Europe, et la plus éclairée, etc. » Heureusement, cette harangue est fort courte; mais cela même était encore un trait de fatuité: il ne convenait pas à un homme de qualité de prodiguer les phrases, comme ces bourgeois qui n'ont rien de mieux à faire que d'avoir du talent pour écrire et pour parler.
A—G—R.

BUSSY (MICHEL-CELSE-ROGER DE RABUTIN, comte DE), évêque de Luçon, fils du précédent, hérita de son esprit, sans hériter de ses défauts et de ses ridicules. Il était né pour plaire; on l'appelait de son temps le *Dieu de la bonne compagnie*. Voltaire a célébré les agréments de son commerce dans une lettre en vers et en prose, dont voici le début :

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchants qu'on le publie,
Et nous ne sommes, quoi qu'on die,
Que de simples voluptueux,
Contents de couler notre vie
Au sein des grâces et des jeux

Gresset ne l'a pas moins bien caractérisé dans ces vers :

Vous, dont l'esprit héréditaire,
Et par les grâces même orné,
Aux talents d'un illustre père
Joint l'agrément de Sévigné.

L'académie française le reçut en 1732, après la mort de Lamotte, comme pour remplacer le plus aimable des gens de lettres par le plus aimable des hommes de la cour. Il ne produisit rien; mais son goût sûr et délicat, formé par la lecture des bons auteurs anciens et modernes, le rendait très bon juge des productions des autres. Devenu vieux et infirme, il voulut éviter le chagrin de survivre aux qualités brillantes qui avaient répandu tant de charmes sur sa vie, et il s'exila volontairement de la société. « Je ne saurais, disait-il, me résoudre à n'être plus aimable; je » sens que je ne puis l'être qu'avec » effort, et il vaut mieux renoncer de » bonne grace à ce qu'on ne peut » faire sans fatigue ». Cet homme, si rempli d'aménité et d'indulgence, n'était plus le même quand il avait affaire aux adversaires de la bulle *Unigenitus*. Ami de la paix et de l'ordre, il ne voyait en eux que des esprits turbulents et factieux; il allait jusqu'à leur préférer les incrédules. Ils lui rendirent haine pour haine, et, dans tous leurs écrits, lancèrent contre sa mondanité des traits qui ne portaient point tous à faux. Il mourut le 3 novembre 1736, âgé d'environ soixante-sept ans. Il avait, en septembre 1725, harangué le roi sur son mariage, à la tête des députés de l'assemblée générale du clergé. A—G—R.

BUSSY-RABUTIN (LOUISE-FRANÇOISE DE), sœur du précédent, épousa en premières noces Gilbert de Langeac, marquis de Coligny, et en secondes noces, Henri-François de la Rivière. Elle mourut en 1716, âgée de soixante-quatorze ans. Louis XIV ayant lu chez madame de Montespan une vingtaine de ses lettres, dit à la Rivière en les lui rendant : « Votre femme a plus d'es- » prit que son père ». La Rivière brûla dans la suite ces lettres, « qui » étaient toutes de feu », écrivait-il au rédacteur de la *Biblioth. des Auteurs de Bourgogne*, craignant que leur impression ne fût un présent dangereux pour la postérité, parce qu'elles étaient propres à inspirer des passions. Louise-Françoise de Bussy-Rabutin publia les ouvrages suivants, mais sans y mettre son nom : I. *Abrégé de la vie de S. François de Sales*, Paris,

1699, in-12. Baillet s'est trompé en attribuant cette vie à Diane de Bussy-Rabutin, religieuse de la Visitation; l'Epître dédicatoire est signée *L. de R.* (Louise de Rabutin). II. *La Vie en abrégé de madame de Chantal*, Paris, 1697, in-12. L'auteur était petite-nièce de cette illustre fondatrice de la Visitation. Le P. Lelong s'est encore trompé en faisant Louise de Bussy religieuse de cet ordre, puisque de la Rivière, son second mari, lui survécut. Elle composa l'épitaphe de son père, qu'on trouve dans Moréri. — Bussy (Philippine-Louise de), née à Paris le 19 avril 1719, s'est fait connaître par un ouvrage singulier et peu commun, intitulé : *la Méprise du mort qui se croit vivant*, ou *le Mort qui doit chercher la vie*, Paris, 1776, in-12. Tandis que l'évêque de Cloyne, Berkeley, nie l'existence des corps, Mlle. de Bussy nie de bonne foi que nous soyons en vie; elle nous tient pour morts, et croit que ce n'est que dans une union intime avec Dieu, source de toute existence, que nous pouvons retrouver le principe vital. V—ve et D. L.

BUSSY-CASTELNAU (Charles-Joseph Patissier, marquis de), né à Bucy, près Soissons, en 1718, passa de bonne heure dans les Indes orientales, et servit avec une grande distinction dans les troupes que la compagnie française entretenait à sa solde. Ce fut lui qui exécuta dans le Décan, les vastes projets de Dupleix. A la tête d'une poignée de Français, secondés par un corps de mille Indiens, il fit la conquête d'une partie du pays de Carnute, et établit Salabetzingue à Aureng-Abad. Il défendit sous Dupleix la ville de Pondichéry contre les Anglais, qui furent obligés de lever le siége le 17 octobre 1748. Ses services continuèrent à être d'une grande utilité pendant le temps qu'il commanda dans le Décan. Le roi les récompensa, et lui donna le grade de lieutenant-colonel dans l'armée en 1752; six ans après, il fut élevé au rang de brigadier des armées du roi; enfin, il fut fait maréchal-de-camp en 1765. L'activité et les talents qu'il avait développés dans les Indes, les succès qu'il y avait obtenus, et la grande connaissance qu'il avait du pays, lui firent donner le commandement de nos forces de terre et de mer au-delà du cap de Bonne-Espérance. Il partit en qualité de lieutenant-général, et fut créé commandeur de l'ordre de St.-Louis en 1782. Il reçut la grande croix du même ordre en 1783. Les opérations des forces qu'il faisait agir furent concertées avec celles de mer, commandées par le bailli de Suffren. De Bussy, réuni aux princes des pays qui étaient dans notre alliance, lutta avec avantage contre des forces supérieures. Il mourut pendant ce second voyage, en janvier 1785, âgé de soixante-sept ans, à Pondichéry, peu de temps après que l'on y eut appris la nouvelle de la paix. Accusé dans le procès du général de Lally, il a publié à cette occasion, à Paris, en 1766, *Mémoire à consulter et consultation* avec des lettres, etc., 1 vol. in-4°. R—l.

BUSTAMANTE (Barthélemi de), né à Lima dans le Pérou, entra dans l'ordre des frères mineurs. Il est cité par Gilles Gundisalvi Davila, dans son *Theatrum ecclesiasticum Indico-meridionale*, comme auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Tratado de las primicias del Pirù en santidad y letras*. — Bustamante (George), né dans la ville de St.-Dominique de Silos, traduisit *Justin* en espagnol dans le 16e. siècle. Sa version fut imprimée à Anvers sous ce titre :

Justino español, 1586, in-8°. — Bustamante (Jean-Ruiz de), auteur du 16e. siècle, publia une grammaire castillanne, dont parle *Palmirenus*, et fit imprimer des *Formulas adagiales latinas y Españolas*, à Saragosse, en 1551, in-8°. — Bustamante (Jean-Alonso), prêtre à Malaga, et bénéficier de l'église St.-Jacques, composa en espagnol, un traité du gouvernement ecclésiastique, dont le manuscrit autographe, qui avait appartenu à Didier Colmenarès, historiographe de Ségovie, était conservé dans la bibliothèque de N. D. de Montserrat de Madrid. L'auteur insistait principalement sur la nécessité de n'élever au sacerdoce que des ecclésiastiques également avancés dans les lettres et dans la vertu. — Bustamante, ou Bustamento de Paz (Benoît), docteur en médecine à Salamanque, est auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Methodus in VII Aphorismorum libris ab Hippocrate observata, quæ et continuum librorum ordinem, argumenta et schemata declarat.*, Venise, édition des Aldes, 1550, in-4°., et la même année, Paris, chez Martin le jeune. V—ve.

BUSTAMENTE DE LA CAMARA (Jean), florissait dans le 16e. siècle. Né à Alcala de Henarez, il y étudia, puis y professa la médecine. Il s'adonna avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle, et se fit une grande réputation par son savoir. On a de lui un traité intitulé *De animantibus sacræ Scripturæ*, Alcala de Henarez, 1595, 2 vol. in-4°.; Lyon, 1620, 2 vol. in-8°. Samuel Bochart, qui depuis a traité le même sujet d'une manière plus complète dans son *Hierozoicon* (*V.* Bochart), y parle avec éloge de Bustamente, dans le chapitre IV du 6e. livre de la seconde partie. — On a d'un autre auteur du même nom: I. *De las ceremonias de la Missa*, Cuenza, 1622, in-8°.; Madrid, 1655; II. *Rubricas del officio divino*, Madrid, 1649.

A. B—t.

BUSTEN. *Voy.* Buston.

BUSTIS, ou BUSTO (Bernardin de), capucin, né en Italie dans le 15e. siècle, se fit une réputation fort étendue par des sermons qui doivent trouver leur place à côté de ceux des Menot et des Barlette. Bustis fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fête du Nom de Jésus. Il adressa à ce sujet au pape Innocent VIII différents écrits, conservés dans la collection de ses œuvres, imprimée à Brescia en 1588, 3 vol. in-4°, et à Cologne en 1607, même format. La première édition est la plus complète et la plus recherchée des curieux de ces sortes d'ouvrages. On trouve dans ce recueil des sermons pour le carême, les dimanches et les fêtes de l'année, que l'auteur a intitulés *Rosarium sermonum per totum annum*, et des sermons pour toutes les fêtes de la Vierge. Ceux-ci, intitulés *Mariale, seu sermones in singulis festivitatibus B. Mariæ Virginis*, avaient été imprimés séparément à Milan en 1494, in-4°; à Strasbourg en 1496, in-4°; dans la même ville en 1498 et 1502, in-folio, et un grand nombre de fois dans le 16e siècle. Les amateurs préfèrent les éditions les plus anciennes. W—s.

BUSTO (Alexis-Vanegas), né à Tolède, au commencement du 16e. siècle, étudia d'abord la théologie, et parut se destiner à l'état ecclésiastique; mais il se maria, et ouvrit une école de latin et de philosophie à Tolède. Alphonse Matamoro dit que Busto avait de vastes connaissances, et qu'aucun savant n'a écrit avec plus d'élégance que lui. Sepulveda et Nic.

Antonio le comptent au nombre des meilleurs écrivains espagnols. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Diferencia de libros, que ut en el universo*, Tolède, 1546, in-4°.; Salamanque, 1572, in-8°.; Pincia, 1583, in-8°. Sous le titre obscur de ce livre, qui fut dédié à Jean-Bernard Diaz-Lugo, évêque de Calahorra, Busto rendit familière aux Espagnols la doctrine de la philosophie sacrée et naturelle. II. *Tratado de ortografia y accentos en las tres lenguas principales*, Tolède, 1531, in-8°., et 1592, in-4°.; III. *Brevis enucleatio in obscuriores velleris aurei locos Alvari Gomezii*, Tolède, 1540, in-8°. Dans ces scholies sur le poëme de la *Toison d'or*, d'Alvarez Gomez, Busto annonçait une *Grammatica narrativa, sive historica*, qui n'a point paru. IV. *Brevia scholia in Petri Papei, Flandri, Samaritem comediam*, Tolède, 1542. Dans sa préface, l'auteur promettait de publier un ouvrage intitulé : *Diabologiæ*. Il composa un livre sur l'*Agonie*, qu'il dédia à la comtesse de la Cerda, en 1583, in-8°., et qui fut traduit en italien, à Venise. — Busto (Barnabas), précepteur des enfants de Charles-Quint, fit imprimer à Salamanque, en 1533, in-8°. une *Introduction à la Grammaire*. V—ve.

BUSTON, ou BUSTEN (Thomas-Etienne), jésuite anglais, né en 1549 dans le diocèse de Salisbury, fit ses études à Rome, et, en 1578, fut envoyé en mission dans les Indes orientales, où il exerça son ministère dans l'île de Salcet pendant près de quarante ans, y fut recteur d'un collége, et mourut, en 1619, âgé de soixante-dix ans, à Goa, où il était regardé comme un apôtre. Il avait composé, pour l'instruction de ses néophytes et pour l'usage de ses confrères dans la même mission, plusieurs ouvrages qui sont très recherchés aujourd'hui, comme étant les plus anciens qui aient été imprimés sur les langues de l'Indoustan : I. *Arte da lingoa Canarina, da F. Thomas Estevano*, Rachol (Goa), 1640, in-8°. ou petit in-4°. Cette édition fut donnée par le P. Didace de Ribeiro, qui y fit plusieurs augmentations. C'est une grammaire de la langue qui se parle sur la côte de Canara; elle est écrite en portugais, langue vulgaire des Européens établis à Goa. Le nom de la langue *canara* étant peu connu, a trompé quelques bibliographes, et leur a fait dire que le P. Busten avait, le premier, fait connaître la langue qui se parle aux îles Canaries. II. Un *Catéchisme* en langue indienne; III. *Purana*; c'est un recueil de poésies en langue vulgaire de l'Indoustan, sur les principaux mystères du christianisme. Cet ouvrage fut reçu avec applaudissement dans les missions, et, dans toutes les églises chrétiennes de l'Indoustan, on en a long-temps lu des fragments à la suite de l'office divin. C. M. P.

BUTE (Jean-Stuart, comte de), naquit en Écosse, vers le commencement du 18e. siècle, d'une famille élevée à la pairie en 1703, et qui avait la prétention d'appartenir à la maison des anciens souverains de ce royaume. Dans sa jeunesse, Bute parut porté à la dissipation, et peu enclin à se mêler de politique; cependant, en 1737, il fut nommé pour remplacer au parlement un des pairs d'Écosse qui venait de mourir. L'opposition constante et souvent mal fondée que Bute manifesta contre toutes les mesures proposées par le ministre, lui attira l'animadversion du gouvernement; aussi ne fut-il pas réélu au parlement

suivant, en 1741. Piqué de cet affront, Bute se retira dans l'île dont il portait le nom, qui est une des Hébrides, et qui lui appartenait. Il s'y livra à l'étude, et s'occupa à améliorer le sort de ses vassaux. Marié quelque temps avant sa disgrâce, il paraissait se livrer tout entier aux douceurs de la vie domestique, lorsqu'un événement inattendu vint troubler sa retraite. Le prétendant fit une descente en Écosse, en 1745; la plupart des seigneurs écossais, attachés à la maison régnante en Angleterre, quittèrent leur pays, dans la crainte d'être soupçonnés d'attachement aux Stuarts. Bute fut un des premiers à se rendre à Londres, et à offrir ses services au gouvernement. Cette preuve de zèle ne fit pas oublier sa conduite précédente, et il ne serait pas sorti de l'obscurité, si la fortune ne l'eût, par un coup imprévu et bizarre, mis sur le chemin des grandeurs. La duchesse de Queensbury donnait chez elle des représentations dramatiques; on devait jouer la *Belle Pénitente*, tragédie de Rowe. Le rôle de Lothario, le plus marquant de la pièce, tomba à Bute. Son air noble, sa taille élégante et ses manières aisées, lui donnaient de grands avantages pour jouer le rôle d'un séducteur aimable. Il le remplit à la satisfaction de tous les spectateurs. Le prince de Galles fut un des plus ardents à l'applaudir, et l'invita à venir à sa cour. Bute ne tarda pas à y acquérir une influence marquée. Il devint absolument nécessaire au prince pour ses amusements, et même pour ses affaires. A la mort de l'héritier du trône, en 1751, sa veuve, qui avait reconnu en lui des principes politiques conformes à ceux qu'elle avait apportés de l'Allemagne, où elle était née, lui accorda toute sa confiance. Après beaucoup de démarches, elle le fit placer auprès de son fils en qualité de gentilhomme de la chambre, et s'en rapporta entièrement à lui pour l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne. Bute ne perdait jamais son élève de vue. On avait donné au jeune prince le comte de Harcourt pour gouverneur, et l'évêque de Norwich pour précepteur. Le caractère et les principes de ces deux personnages leur avaient acquis l'estime générale. Ils s'aperçurent bientôt qu'il leur était impossible de remplir leur devoir, parce que l'ascendant de Bute sur la princesse de Galles était si grand qu'il mettait dans la position la plus désagréable ceux qui remplissaient des emplois auprès du jeune prince. On avait trouvé plusieurs fois dans ses mains des livres dont la doctrine politique était extrêmement dangereuse. Un débat s'étant engagé sur ce sujet à la chambre haute, en 1753, le comte d'Harcourt déclara que son pouvoir, dans ce qui concernait l'éducation du jeune prince, étant purement illusoire, ses services devenaient inutiles, à moins que l'on ne renvoyât plusieurs des personnes qui, attachées à l'héritier présomptif de la couronne, lui inculquaient des principes politiques réprouvés par la constitution. Le comte de Harcourt et son collègue donnèrent leur démission à la suite de cette discussion, et furent remplacés par le lord Waldegrave et l'évêque de Lincoln, qui firent vainement entendre les mêmes plaintes. A mesure que le roi George II avançait en âge, le jeune prince, et sa mère qui dominait son esprit, acquéraient un plus grand crédit, et celui de Bute s'en augmentait. George II mourut le 25 octobre 1760, et, le 27, Bute fut nommé membre du conseil. Cette distinction signalée choqua le public, et n'é-

tonna personne. Quelques jours après, l'inspection de la forêt de Richmond fut ôtée à la princesse Amélie, celle de ses filles que le feu roi affectionnait le plus, et on la donna à Bute. Dès-lors, on prévit des changements de la plus haute importance. Malgré les assurances données par le discours du roi à l'ouverture du parlement, et malgré la manifestation des principes du plus pur patriotisme, même dans le sens des whigs, les chefs de ce parti virent qu'il se formait déjà des cabales pour renouveler le ministère. Bute parlait assez ouvertement à ses créatures des changements qui s'opéreraient. Au mois de mars 1761, le parlement fut dissous. Deux jours après, lord Holderness, secrétaire d'état, fut remplacé par Bute, qui nomma pour son sous-secrétaire Charles Jenkinson, si connu depuis sous le nom de *lord Hawkesbury*, et ensuite sous celui de *comte de Liverpool*. Legge, chancelier de l'échiquier, fut congédié, parce, que dans une élection au parlement, il avait refusé, malgré les instances du prince de Galles (le roi actuel), de céder sa place à un parent de Bute. Malgré le crédit tout-puissant de ce favori (c'est ainsi qu'on le désignait), Pitt continuait à diriger les affaires étrangères, dont il avait le département. Instruit que les cours de Versailles et de Madrid avaient conclu un traité contre la Grande-Bretagne, il insista fortement dans le conseil, d'après l'esprit de l'ancienne administration, pour que l'on attaquât sur-le-champ l'Espagne : son beau-frère fut seul de son opinion. Voyant que son influence dans le cabinet était nulle, il donna sa démission au mois d'octobre 1761. La retraite de ce ministre chéri du peuple ne fit pas, dans l'esprit du public, autant de tort à Bute qu'on aurait pu le supposer. La partie saine de la nation, qui n'était pas persuadée des intentions hostiles de l'Espagne, ne voyait pas la nécessité de plonger l'état dans une nouvelle guerre, qui ajouterait encore à l'énormité de la dette, et Pitt semblait avoir résigné par un mouvement d'humeur; mais après une lutte violente entre les partisans de l'ancien systême et ceux du nouveau, les premiers l'emportèrent ; et lorsque le roi, conformément à un ancien usage, alla à l'hôtel-de-ville de Londres pour la première élection du lord maire qui eût eu lieu sous son règne, l'air retentit des acclamations de la multitude en faveur de Pitt. On fit à peine attention au monarque, et le favori fut accablé des injures les plus grossières. La cour de Madrid confirma bientôt la justesse des soupçons de Pitt, en répondant aux questions cathégoriques de l'ambassadeur anglais d'une manière qui fit sentir la nécessité de déclarer la guerre en 1762. Depuis la retraite de Pitt, la direction des affaires était entièrement entre les mains de Bute, qui jouissait de la confiance de son souverain à un degré inconnu depuis le comte de Clarendon sous Charles II ; mais son ambition n'était pas encore satisfaite. Le duc de Newcastle, qui avait vieilli au service de la maison de Brunswick, et qui avait joui long-temps de la confiance de Georges II, occupait encore la place de premier lord de la trésorerie. Seul partisan de l'ancien systême, il n'était plus que l'ombre d'un ministre, et ne cherchait qu'à s'assurer une retraite honorable. Bute jugea qu'enfin le moment était venu pour lui d'occuper ce poste éminent ; le premier ministre reçut une insinuation sur sa démission ; il la donna, et Bute, en obtenant cet emploi, fut décoré de l'ordre de la Jarretière.

Dès que le favori eut joint le titre à l'autorité de premier ministre, il chercha sérieusement à faire la paix. Ce dessein louable présentait de grandes difficultés. Le peuple anglais, enivré de ses succès, désirait la continuation d'une guerre qui lui promettait encore de nouveaux triomphes. Il se forma contre Bute une ligue formidable. On lui reprochait la manière précipitée dont il avait éloigné de leurs emplois les membres d'une administration chérie du public, pour partager leurs dépouilles avec ses amis; on le blâmait de ses manières hautaines et de sa conduite artificieuse. De quelque manière que la paix se fît, les antagonistes du ministre ne manqueraient pas de soutenir qu'elle n'était ni proportionnée aux avantages immenses que l'on avait obtenus dans la guerre, ni compatible avec l'honneur de la Grande-Bretagne. Bute réussit dans ses projets, et même, pour parvenir à ses fins, il sacrifia l'allié de l'Angleterre sur le continent, le roi de Prusse, en lui refusant les subsides qu'on lui avait fournis auparavant. La paix signée à Fontainebleau était une des plus glorieuses que l'Angleterre eût jamais conclue; elle fut néanmoins combattue très vivement dans les deux chambres du parlement. Bute la défendit, dans la chambre haute, avec un talent et une énergie qui surprirent généralement. Il finit son discours en disant qu'il souhaitait que, sur sa tombe, on se contentât de mettre pour épitaphe : « Qu'il avait conseillé » de faire cette paix dont ses collé» gues discutaient en ce moment tout » le mérite. » Le traité, censuré par une partie du public, ayant reçu l'approbation du parlement, tout semblait promettre une longue durée au pouvoir du ministre. Il était parvenu à exclure de l'administration tous les hommes du parti des whigs, en faisant entendre au monarque que les partisans de ce système, qui avaient fait la révolution de 1688, et placé la maison de Brunswick sur le trône, n'étaient au fond du cœur que des factieux peu disposés à soutenir les idées du pouvoir absolu, seules bases de la grandeur réelle d'un souverain; que les torys avaient des sentiments plus compatibles avec ceux dont il était nécessaire que le peuple anglais fût imbu, et que même les jacobites, ayant absolument renoncé à tout espoir de voir les Stuarts remonter sur le trône, reporteraient sur la maison de Brunswick l'attachement pour leurs anciens souverains dont ils avaient été les victimes. Par de telles insinuations, préparées de longue main, il entoura le roi de gens dont les principes se trouvaient en harmonie avec les siens, et surtout de ses compatriotes les Ecossais. La nation anglaise murmurait; la guerre des pamphlets, que Pitt avait eu le talent d'assoupir, reprit avec une fureur nouvelle. Le ministre fut en butte à des aggressions violentes; cependant, il ne pouvait que gagner graduellement la confiance du public, à mesure que l'on recueillerait les avantages de la paix, lorsque de nouveaux motifs de mécontentement aigrirent les esprits au dernier point. La guerre ayant laissé beaucoup de dettes arriérées, il fallut négocier un nouvel emprunt. Le ministre eut recours, pour en couvrir les intérêts, à une taxe sur le cidre. Lorsque cet impôt fut proposé au parlement, l'opposition eut beau l'attaquer avec force, les deux chambres lui donnèrent leur approbation. Alors la ville de Londres supplia le roi de ne pas lui accorder sa sanction. Malgré les clameurs réitérées du public, dont la haine contre le favori s'accrut jusqu'à l'exaspération,

le bill fut converti en loi. Personne ne douta plus du crédit immense de Bute, et de sa puissance dans les conseils de la nation; tout à coup, on apprit qu'il avait résigné l'emploi de premier ministre. Content, comme il s'en vantait, d'avoir rendu la paix au monde, seul motif qui lui avait fait accepter les sceaux, heureux de n'avoir manqué à aucun engagement, de n'avoir abandonné aucun ami, et d'avoir formé un ministère assez puissant pour ne pas avoir plus long-temps besoin de lui, il voulait prouver, en se livrant aux douceurs de la vie privée, que la grandeur et les honneurs n'avaient pour lui aucun charme. On traita généralement cette déclaration de forfanterie. Ses ennemis soutinrent que, ne pouvant, par orgueil, revenir sur une mesure qu'il avait adoptée, il se trouvait, après avoir fait passer le dernier acte, objet des ressentiments du public, dans une position tellement difficile, qu'il n'était ni assez habile, ni assez courageux pour s'y maintenir. Ils ajoutèrent que, certain d'être en horreur à la nation, qui le chargeait des accusations les plus odieuses, il craignait de ne pouvoir résister au torrent de la haine générale. Ses amis ne purent le défendre que faiblement des inculpations dirigées contre lui. Ils dirent pourtant que le roi ayant voulu le déterminer à rester à la tête des affaires, Bute avait représenté au monarque qu'il lui était impossible de résister à tous les désagréments d'une autorité souvent contredite; que sa santé en souffrait, et qu'il avait ajouté: « Sire, je consens à mourir à votre » service; mais il m'est impossible d'y » vivre. — En ce cas, reprit le roi, » j'aime mieux perdre mon ministre » que mon ami. » Les ennemis de Bute prétendirent, au contraire, que, sûr de son ascendant sur l'esprit de son souverain, il pensa que, dans une conjoncture plus favorable, il lui serait facile de ressaisir le timon des affaires, ou plutôt il aima mieux gouverner invisiblement, et jouir ainsi du pouvoir ministériel, sans courir le risque de la responsabilité, quelquefois illusoire, toujours embarrassante. Il eût pour successeur M. Georges Grenville. Reconnaissant bientôt, malgré sa déclaration positive, la faiblesse du ministère, il demanda au mois d'août une entrevue à M. Pitt, et lui annonça que le roi désirait former une nouvelle administration par son avis, et qu'il y prendrait place. Le projet échoua. Il en résulta entre les partis un redoublement d'animosité qui s'exhala dans les pamphlets les plus virulents. Bute, malgré sa retraite, était regardé comme l'ame des conseils du roi. Il passa pour l'auteur du fameux acte du timbre, qui jeta le premier brandon de la discorde entre la Grande-Bretagne et ses colonies de l'Amérique septentrionale. Il est au moins certain que lorsqu'il fut question de rapporter cet acte, les créatures de Bute soutinrent que l'on ne pouvait raisonnablement y songer, et que lui-même dit assez clairement dans la chambre haute, que cette mesure serait extrêmement désagréable au roi. En toute occasion, les ministres qui agissaient dans un sens opposé à celui de Bute, ne tardaient pas à recevoir l'ordre de donner leur démission. Ses créatures, qui prenaient le nom d'amis du roi, formaient un parti puissant. On les désigna sous le nom de *cabale*, et, plusieurs fois, ils furent signalés comme les auteurs des maux dont on se plaignait. En 1766, Bute avait déclaré, dans la chambre des pairs, qu'il avait renoncé aux affaires, et qu'il ne voyait plus le roi; malgré cela, on supposait qu'il avait toujours con-

naissance des affaires de l'état, et qu'il y conservait une grande influence. Il paraît, au reste, qu'il ne s'y ingéra plus aussi directement depuis la mort de la princesse de Galles, mère du roi, qui arriva en 1772; peut-être même cessa-t-il d'y prendre part. La haine du public se calma; il fut oublié. Il passa les dernières années de sa vie dans son château de Lutton qu'il avait fait bâtir dans le Berkshire. Cette habitation, vantée pour la magnificence et le bon goût de son architecture, était entourée d'un parc immense. Un jardin botanique, où Bute avait recueilli les plantes les plus rares, une bibliothèque de trente mille volumes, un superbe cabinet d'instruments d'astronomie, de physique et de mathématiques, l'aidaient à passer le temps plus en philosophe qu'en homme d'état. Son étude favorite était la botanique. Il avait fait d'assez grands progrès dans cette science, et correspondait avec les plus habiles botanistes de l'Europe. Il écrivit même, pour la reine d'Angleterre, un ouvrage intitulé : *Tables de botanique, contenant les différentes familles de plantes de la Grande-Bretagne, distinguées d'après les cinq parties de la fructification, et rangées suivant une méthode synoptique*, 9 vol. in-4°. : c'était, dans cette science, l'ouvrage le plus magnifique qu'on eût vu jusqu'alors. Cependant, il ne présentait aucune vue nouvelle, et n'a fait faire aucun progrès réel à la science. Il n'est remarquable que par la beauté de l'exécution, le luxe typographique et par sa rareté. Les frais se montèrent à 10,000 liv. sterl. On n'en tira que douze exemplaires, que l'auteur donna en présent; il en envoya un à Buffon, qui le déposa à la bibliothèque du roi. Linné a dédié au comte de Bute un genre, qu'il a nommé *Stewartia*; il renferme des arbrisseaux de l'Amérique septentrionale, qui appartiennent à la famille des malvacées; mais ayant fait une faute dans la manière d'écrire le nom de famille de ce seigneur, l'hommage qu'il devait rappeler est devenu équivoque, et peut se rapporter à d'autres personnages. Quoique depuis long-temps plusieurs auteurs, et surtout les Anglais, aient corrigé cette faute, en écrivant *Stuartia*, William Jones, président de la société asiatique de Calcuta, lui a dédié un nouveau genre de l'Inde, sous le nom de *Butea*. Ce genre fait partie de la famille des légumineuses; il renferme un des plus beaux arbres de la côte de Coromandel. C'est au comte de Bute que Haller a dédié sa *Bibliothèque botanique*. Bute vécut pour lui-même et un petit nombre d'amis, jusqu'à un âge très avancé, habitant alternativement Lutton et une autre maison qu'il avait fait bâtir sur le bord de la mer, dans la province de Hants. Sa mort, arrivée le 10 mars 1792, ne produisit dans le public aucune sensation. En résumant ce qu'ont dit de Bute ses partisans et ses ennemis, on voit qu'il était plus présomptueux qu'habile; qu'en se livrant à la politique, pour laquelle il n'était pas né, et dont il n'avait pas fait de bonne heure une étude approfondie, il perdit sa tranquillité, et, par les fausses mesures qu'il suggéra, fit naître le trouble et la discorde dans le sein de la nation. Il voulut dominer à l'ombre de l'autorité souveraine, et fut sur le point de la compromettre. Il manquait de cette étendue de vues nécessaire à ceux qui gouvernent les hommes. On lui a reproché d'être hautain, mais il se mêlait à ce défaut une noble fierté. Il dédaigna constamment, durant son ministère, de soudoyer, à l'exemple de ceux qui l'y avaient

précédé, les écrivains de libelles, toujours prêts à se vendre. Défiant et caché, il passa pour dur, impérieux et obstiné; cependant, il montra généralement un esprit incertain, irrésolu, timide même. Jamais on ne l'attaqua sur ses mœurs; fait pour la vie privée, il y portait une simplicité aimable. Doux, humain, généreux sans ostentation, il cachait ses bienfaits à ceux qu'il obligeait. Ses connaissances variées rendaient sa conversation intéressante et animée. Sa politesse, ses attentions, son humeur toujours égale, ne se démentaient jamais envers ceux qui vivaient avec lui. Plein d'attachement pour le roi d'Angleterre actuel, il n'en parlait jamais qu'avec des expressions qui annonçaient ses sentiments, et il avait son portrait dans tous ses appartements. Son caractère comme homme privé, et surtout comme homme d'état, a été peint avec les couleurs les plus défavorables par Frédéric II, roi de Prusse, et représenté avec les traits les plus avantageux par Dutens. Il ne faut pas oublier qu'il refusa des subsides au premier, et que le dernier acte de son ministère fut de signer le brevet d'une pension pour le second, qui fut d'ailleurs attaché à sa famille. Bute a laissé plusieurs enfants. Son fils aîné est aujourd'hui membre du ministère; le second a été archevêque de Dublin. Une de ses filles a épousé le duc de Northumberland; l'autre, le comte de Macartney, ambassadeur à la Chine. E—s.

BUTEL-DUMONT (George-Marie), né à Paris le 28 oct. 1725, successivement avocat, censeur royal, secrétaire d'ambassade à Pétersbourg, et chargé du dépôt du contrôle général, mourut vers la fin du 18e. siècle. Il était très laborieux, et a publié les ouvrages suivants : I. *Mémoires historiques sur la Louisiane, rédigés sur les manuscrits de l'abbé le Mascrier*, Paris, 1753, 2 vol. in-12, avec fig. : c'est un recueil exact, où l'on trouve réunis tous les documents que l'on avait alors sur ce pays. II. *Histoire et commerce des colonies anglaises*, 1755, in-12 : ce livre traite d'une partie des pays qui composent aujourd'hui les États-Unis d'Amérique. Il était, ainsi que le suivant, très bon pour l'époque où il parut, l'auteur ayant pris ses renseignements dans de bonnes sources. III. *Histoire et commerce des Antilles anglaises*, 1758, in-12; IV. *Essai sur l'état présent du commerce d'Angleterre*, traduit de l'anglais de Cary, considérablement augmenté par le traducteur, 1755, in-12; V. *Conduite des Français par rapport à la Nouvelle-Écosse*, traduit de l'anglais (de Jefferys), avec des notes, Londres, 1765, in-12; VI. *Acte de navigation du parlement d'Angleterre*, traduit de l'anglais, avec des notes, Paris, Jombert, 1760, in-12; VII. *Point de vue sur les suites que doit avoir la rupture de la paix avec les Anglais*, Amsterd., 1761, in-12; VIII. *Théorie du luxe*, ouvrage qui remporta le prix à l'académie des inscriptions, 1771, 2 vol. in-12; l'auteur y établit que le luxe est un ressort utile et profitable dans les états; IX. *Traité sur le commerce*, par Josias Child, traduit de l'anglais, en société avec Gournay, 1754, in-12; X. *Recherches sur l'administration des terres chez les Romains*, Paris, 1779, in-8°.; XI. *Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France*, Paris, 1776, in-8°., couronné en 1775 par l'académie des inscriptions. XII. *les Ruines de Pæstum*, ou *Possidonie*, tra-

duit de l'anglais de Th. Major, 1769, in-4°. : cet ouvrage est moins recherché depuis que La Gardette a publié les mêmes antiquités, 1799, in-fol.

D. L.

BUTEO (Jean), chanoine régulier de l'ordre de St.-Antoine, né à Charpey, près de Romans, en 1492. C'est à tort que Saxius le nomme *Jean de Boteon*; car son vrai nom était *Borrel*, ou *Bourrel*, qu'il latinisa en celui de *Butéo*. Les devoirs monastiques ne l'empêchèrent pas d'apprendre, sans maître, le grec et les éléments d'Euclide. Ses supérieurs lui permirent enfin de suivre son goût pour les sciences, et, quoique âgé de plus de trente ans, il alla étudier à Paris. De retour à St.-Antoine, on lui confia l'administration de la terre et du château de Balan, à une lieue de cette abbaye. C'est dans cette retraite qu'il composa ses ouvrages géométriques, qui lui acquirent une grande réputation. Les calvinistes, dans différents pillages, ayant brisé ou emporté divers instruments de mathématiques dont il se disposait à donner la description, il se réfugia à Canar, près de Romans, où il mourut en 1572. Ses œuvres ont paru sous ce titre : *Joannis Buteonis Delphinatici opera geometrica et juris civilis*, Lyon, 1554, in-fol. Ce recueil comprend quinze traités, dont plusieurs ne concernent que la jurisprudence. Les plus intéressants sont : *De sublicio ponte Cæsaris libellus*, souvent inséré dans les éditions des Commentaires de César; *De arcâ Noe*; *De fluentis aquæ mensurâ*; *De fluviaticis insulis secundum jus civile dividendis*; *Geometriæ cognitio jureconsulto necessaria*. II. *Logistica*, Lyon, 1559, in-12. Cet ouvrage est divisé en cinq livres; les deux premiers n'ont rapport qu'à l'arithmétique; le troisième est un des plus anciens traités élémentaires d'algèbre écrits en France; les deux derniers sont des recueils de problêmes d'arithmétique et d'algèbre. On y trouve aussi une description très détaillée des cadenas de combinaison. Ce traité est suivi d'une petite dissertation pour rectifier un passage de Vitruve sur les balistes. III. *De quadraturâ circuli, libri duo*, Lyon, 1559, in-8°., ouvrage rempli de bonne et solide géométrie; on y lit l'histoire de ce problême, et la réfutation des divers paralogismes qu'il avait déjà occasionnés (*Voy.* Oronce Finé). Buteo avait laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres une traduction de douze livres d'Euclide, faite sur le grec. C. M. P.

BUTÈS. *Voy.* Bogès.

BUTINI (Pierre), naquit à Genève, le 8 février 1678, étudia en théologie avec succès, et fut admis au saint ministère, en 1698, avec distinction. En 1700, il fut appelé à desservir l'église de Leipzig, et il y resta trois ans. L'église française de Londres, que l'on nomme communément l'église Walonne, voulut l'attirer à elle; mais la faiblesse de sa santé et les désirs de sa famille le firent revenir dans sa patrie. Il y desservit une église de campagne, et mourut, en 1706, d'une dyssenterie qu'il prit en visitant plusieurs de ses paroissiens attaqués de la même maladie. Butini, quoiqu'enlevé aux lettres à l'âge de vingt-neuf ans, a laissé plusieurs ouvrages : I. *Sermons sur divers textes*, en 2 vol. in-8°., 1736, publiés par Vernet. Il y en avait eu une première édition en 1708. II. *Histoire de la Vie de Jésus-Christ*, in-4°., Genève, 1710. Les dix premiers chapitres, dit Senebier, sont une traduction libre de la paraphrase de Le Clerc; mais ensuite Bu-

tini se trace une route nouvelle, et on y trouve des traits heureux et originaux. Butini avait aussi composé un Commentaire français sur l'Évangile de S. Mathieu, qui est resté en manuscrit. V—ve.

BUTINI (Isaac), médecin genevois du 16e. siècle, publia une édition des *Aphorismes d'Hippocrate*, en grec et en latin, avec une courte exposition tirée des Commentaires de Galien; les trois livres des *Pronostics d'Hippocrate* avec une explication, et les sentences les plus remarquables de Celse. Ce recueil fut imprimé à Lyon, en 1580, in-12. — Butini (Gabriel), pasteur d'une église de campagne en 1629, et de Genève en 1649, cultiva les muses latines. On a de lui: I. *In obitum Jacobi Gothofredi carmen epicedium*, 1652; II. *Carmina in miraculosam et felicem liberationem à Deo Opt. Max. urbi Genevæ missam*, *anno* 1602. — Butini (Jean-Robert), né à Genève en 1681, mort en 1714, étudia la médecine avec succès, et eut beaucoup de part au livre intitulé: *Traité de la maladie du bétail, fait par la Société de médecine*, Genève, 1711, in-12. Il est auteur d'une dissertation tendant à prouver, d'après la position des lieux et le sens d'un passage du premier livre des *Commentaires de César*, que ce grand homme avait élevé un retranchement, non depuis la ville de Nyon jusqu'à la montagne voisine, mais près de Genève, le long de la rive gauche du Rhône, pour fermer le passage aux Helvétiens dans les Gaules. Clarke a inséré cette dissertation de Butini dans sa belle édition des *Commentaires de César*, Londres, 1712, grand in-fol., fig. — Butini (Jean-Antoine), né à Genève en 1723, fut reçu docteur en médecine en 1746, et entra au conseil des deux-cents en 1758. Ses ouvrages sont: I. *Abrégé de la Chronologie* (de Newton) *des anciens royaumes*, traduit de l'anglais, de Reid, Genève, 1743, in-8°.; II. *Dissertatio hydraulico-medica de sanguinis pulsatione*, 1747, in 4°.; III. *Traité de la petite vérole communiquée par l'inoculation*, Paris, 1752, in-12; IV. *Lettre sur la cause de la non pulsation des veines*, Lausanne, 1761, in-8°. Jean-Antoine Butini a laissé en manuscrit plus de huit cents observations de médecine, et l'*Esprit du Christianisme*, ou *la Doctrine de l'Evangile détachée des additions humaines*. (Voy. l'*Hist. littéraire de Genève*, par Senebier, tom. II et III.) V—ve.

BUTKENS (Christophe), né à Anvers, fut moine de l'ordre de Cîteaux, et mourut en 1650. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *Trophées, tant sacrés que profanes, de la duché de Brabant*, Anvers, 1641, in-fol., fig., tome 1er. Il se proposait de donner un second volume, que sa mort l'empêcha de publier; mais il le laisssa manuscrit, et on le trouve, avec des suppléments par Jaërens, dans la seconde édition des *Trophées du Brabant*, publiée à la Haye en 1724-1726, 4 vol. in-fol., fig. Des écrivains hollandais l'ont accusé d'avoir forgé de faux actes pour appuyer ses mensonges historiques. C'est le reproche que lui fait Scriverius. (Voyez les *Analecta veteris ævi* d'Ant. Mathieu, Leyde, 1698, in-8°.) Quoi qu'il en soit, on a essayé de rétablir la réputation de Butkens dans l'avertissement de la seconde édition qui, ainsi que la première, est rare et recherchée. II. *Annales généalogiques de la maison de Linden, divisées en quinze livres*,

vérifiées par chartes, titres et autres bonnes preuves, avec le récit de plusieurs histoires où les seigneurs de cette maison se sont trouvés, etc., Anvers, 1626, in-fol. Ces annales, où l'on voit les portraits, les tombeaux et les anciens sceaux de la maison de Linden, sont d'une extrême rareté, même en Flandre; cependant les bibliographies des livres rares, si on en excepte celle de David Clément, n'en font aucune mention; mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que le P. Lelong, dans sa *Bibliothèque historique de France*, Lenglet-Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, et plusieurs autres savants, ont cru que Butkens avait écrit en latin, et ils donnent dans cette langue les titres de ces deux ouvrages, en ne présentant les originaux, qui sont en français, que comme des traductions. David Clément n'a point commis cette erreur, et même il l'a relevée. V—VE.

BUTLER (GUILLAUME), gentilhomme irlandais, naquit au comté de Clare vers le milieu du 16e. siècle. Poussé par sa curiosité naturelle, il entreprit dans sa jeunesse de voyager. Après un assez long trajet sur mer, il fut pris par des corsaires, et conduit en Afrique, où on le vendit comme esclave. Par un hasard singulier, le maître auquel il échut en partage était un de ces mortels privilégiés auxquels *le Seigneur a daigné révéler le secret de la bénite pierre.* Il employa Butler aux travaux les plus pénibles de son laboratoire. Celui-ci ne fut pas long-temps sans reconnaître le but des opérations de son maître; mais ce fut en vain qu'il essaya d'en saisir le fil. L'adepte se cachait si bien, que toutes les tentatives de Butler furent vaines. Le hasard le servit mieux que son intelligence. Il découvrit le lieu où son maître cachait sa poudre, parvint à s'en saisir, à s'évader, et fut assez heureux pour arriver sans accident en Angleterre. Possesseur d'un trésor aussi précieux, notre Hibernois se mit à faire assez publiquement des projections: prudence et richesse inopinée vont rarement ensemble. Le bruit de ces projections se répandit jusqu'à la cour. Un médecin du pays de Butler conçut, à son tour, le projet de lui ravir son secret. Pour y parvenir, il se déguise, et vient s'offrir au chimiste, comme domestique: il est accepté; mais Butler, devenu plus circonspect, s'enfermait pour faire ses opérations. Un jour, il eut besoin de plomb et de mercure, et chargea son nouveau valet d'aller lui en acheter. Avant que d'obéir, celui-ci va trouver l'hôte de Butler, et, par l'appât d'une forte récompense, il le détermine à l'introduire dans une chambre contiguë à celle de son maître, à la cloison de laquelle il fait à la hâte plusieurs trous. Lorsque Butler se fut mis à l'ouvrage, le faux laquais courut à son poste; mais comme il avait pratiqué ses trous à une certaine élévation, et échafaudé plusieurs chaises pour y parvenir, son édifice s'écroula au moment où il examinait avec le plus d'attention les opérations de l'alchimiste. Alarmé de ce bruit, Butler court, l'épée à la main, dans la chambre voisine, et le médecin n'évite que par une prompte fuite les effets de sa colère. Furieux d'avoir manqué son coup, ce médecin alla dénoncer Butler comme faux monnayeur. On l'arrêta; on fit chez lui d'exactes perquisitions, mais on n'y trouva aucun indice du prétendu crime, et il fut mis en liberté. Ne se croyant plus néanmoins en sûreté dans son pays, il s'embarqua de nouveau, avec l'intention de

se retirer en Espagne. Avant que d'y arriver, il mourut sur mer en 1618, âgé d'environ quatre-vingts ans. Quelque temps après, le médecin, s'étant trouvé impliqué dans une conspiration, fut pendu. Butler a, parmi les adeptes, un titre bien plus grand encore à l'immortalité ; c'est la fameuse pierre qui porte son nom, et dont il fut, ou l'auteur, ou tout au moins le propriétaire. Posée seulement sur la langue d'un malade, elle rappelle des portes du tombeau celui qui est près d'expirer. Van Helmont, et, d'après lui, l'abbé Rousseau, ont écrit sur les propriétés innombrables de ce divin arcane. Les cures qu'ils citent surpassent en prodiges tout ce qu'on nous raconte de la baguette des fées ; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que la composition en est si facile, qu'on a peine à concevoir que, possesseurs d'un trésor si précieux, les hommes aient bien voulu continuer de se laisser mourir. Il ne s'agit, en effet, que de combiner entre eux, par l'union philosophique, le lion rouge, l'aimant et le ferment. Les personnes qui auraient le malheur de ne pas comprendre un langage aussi clair, pourront s'amuser de la recette suivante, que nous avons extraite d'un vieux manuscrit : « Triturez exactement ensemble six onces de vitriol, calciné au soleil ; sang humain desséché, une once ; mumie, une once ; usnée humaine, demi-dragme ; vers de terre desséchés, quatre onces. Enfermez ces poudres dans un matras, que vous exposerez au soleil d'avril pendant un mois ; elles s'aggloméreront par l'action de la chaleur, et formeront la pierre de Butler. » Z.

BUTLER (Charles), auteur anglais, né en 1560 à Wycombe, dans le comté de Buckingham, et élève d'Oxford, fut vicaire dans une paroisse de campagne, et mourut le 29 mars 1647. Il est auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres des suivants : I. *The feminine monarchy* (la monarchie des femmes). C'est un traité sur les abeilles, ouvrage ingénieux, et qui a été souvent imprimé, Oxford, 1609, in-8°., 1634, in-4°., etc. II. *The principles of musick* (les principes de la musique pour le chant et la composition), Londres, 1636, in-4°. ; III, une *Grammaire anglaise*, publiée à Oxford en 1633, 1634, in-4°. Butler y propose un plan d'orthographe régulière, et se sert de caractères, dont quelques-uns sont empruntés du saxon, et dont les autres, de sa propre invention, sont si singuliers que nous n'avons point de caractères pour les figurer. Sa prédilection pour ce prétendu perfectionnement était telle, que ses ouvrages sont imprimés de la même manière que sa grammaire. La conséquence en a été un dégoût presque universel pour tous ses écrits, quoiqu'ils soient d'ailleurs curieux et intéressants. Ceux que nous n'avons pas cités sont : *Rhetoricæ libri duo*, Oxford, 1629 ; *Oratoriæ libri duo*, Oxford, 1633 ; et *Regula de propinquitate matrimonium impediente*, Oxford, 1625, in-4°. X—s.

BUTLER (Samuel), poète anglais, né à Strensham dans le comté de Worcester, en 1612. Son père, simple fermier, avait assez d'aisance pour lui faire faire de bonnes études, qu'il acheva à l'université de Cambridge. Revenu dans son pays, il fut commis d'un juge de paix, qui, ayant démêlé son goût et ses dispositions pour la littérature et les arts, lui laissait assez de loisir pour s'en occuper. Il entra ensuite, on ne sait en quelle qualité, chez la comtesse de Kent,

chez qui se réunissaient plusieurs savants, entre autres Selden, qui encouragea particulièrement le jeune Butler dans ses travaux littéraires. Il fit la connaissance de sir Samuel Luke, personnage considérable par sa naissance et sa fortune, ardent puritain, qui s'attacha depuis à la cause de Cromwell. C'est alors que Butler conçut l'idée du fameux poëme d'*Hudibras*, ouvrage qui a fait sa réputation, et qui, par la nature du sujet, par les circonstances dans lesquelles il a été publié, ainsi que par l'originalité du talent qu'on y remarque, ne pouvait manquer d'avoir un brillant succès: on dit que c'est sir Samuel lui-même que le poète a voulu peindre dans le personnage d'Hudibras. L'objet du poëme est de tourner en ridicule le fanatisme et l'extravagance féroce des sectes religieuses et des factions politiques qui ont bouleversé l'Angleterre dans les dernières années du règne de Charles Ier., et ont à la fin fait périr ce prince sur un échafaud. Voltaire a remarqué que ce poëme rappelait à la fois le roman de *Don Quichotte* et la *Satire ménippée*. On trouve en effet dans les détails le genre de satire qui distingue le dernier de ces ouvrages, et la fable est entièrement calquée sur celle de Cervantes. Hudibras est un écervelé qui monte à cheval pour aller défendre la cause du fanatisme, comme Don Quichotte s'arme pour soutenir l'honneur de la chevalerie. Hudibras avait aussi son écuyer, nommé *Ralph*, comme Don Quichotte avait son Sancho. Hudibras et Ralph sont peints d'une manière fort grotesque; leurs actions et leurs discours s'accordent parfaitement avec leur figure et leur accoutrement. La peinture peut paraître exagérée; mais si l'on se reporte à ces temps de factions et de fanatisme dans tous les genres, on concevra aisément que ce qui n'est aujourd'hui qu'une caricature pouvait être alors un portrait assez fidèle, qui n'avait que le degré d'exagération permis, peut-être même nécessaire à la poésie. *Hudibras* eut le plus grand succès à la cour de Charles II, qui en faisait lui-même ses délices. L'horreur générale que l'on conservait pour les crimes et les extravagances qui étaient l'objet de cette satire y donnait un intérêt plus vif, et la conversation fournissait à chaque instant l'occasion d'en citer quelques fragments et d'en tirer des allusions très piquantes. En s'éloignant de cette époque, l'effet de l'ouvrage a dû s'affaiblir. Beaucoup de plaisanteries et d'allusions sont devenues presque inintelligibles. On a été obligé de commenter Butler, comme on a commenté Rabelais parmi nous. Enfin, *Hudibras* n'est plus guère lu en entier, même en Angleterre, que par un petit nombre d'esprits curieux ou malins qui aiment la satire et les anecdotes. Butler n'en jouit pas moins d'une célébrité très méritée. Son poëme est plein d'esprit, d'originalité, de traits vraiment comiques; de ces tournures inattendues, de ces rapprochements d'objets et d'idées qui plaisent par la surprise qu'ils causent à l'esprit. Il a pour les Anglais un autre mérite, c'est d'être tout-à-fait national; non seulement il leur rappelle des événements ou des anecdotes d'une époque intéressante de leur histoire, mais c'est encore une peinture de mœurs, de caractères, de ridicules mêmes, purement anglais; et il n'y a point de nation qui mette plus d'intérêt à tout ce qui lui appartient exclusivement. L'admiration de quelques écrivains anglais pour Butler s'est portée jusqu'à un excès difficile à concevoir hors des îles britanniques. « Butler, dit M. Granger, est

» resté sans rival dans la poésie burlesque. Son *Hudibras* est, dans son genre, un effort de génie presque aussi étonnant que le *Paradis perdu* de Milton. » Un étranger aura bien de la peine à partager une telle opinion. L'intérêt des allusions qui faisaient le piquant du poëme d'*Hudibras*, n'est plus aujourd'hui assez senti pour compenser le défaut d'invention et de mouvement; mais il se soutient par une prodigieuse verve de gaîté, d'esprit et de ce que les Anglais appellent *humour;* par une vérité d'observation qui le rend bien supérieur à Scarron, auquel on l'a comparé. Scarron n'est jamais plaisant que par les formes; le poète anglais l'est par le fond des choses et par l'observation des caractères. Scarron ne s'appliquait qu'à rendre ridicules des choses qui ne l'étaient pas; Butler peint des ridicules véritables. Il est vrai que, pour apprécier son genre de mérite, il faut être Anglais, ou du moins avoir fait de la langue anglaise une étude particulière. Dans toutes les langues, le ton familier et celui de la plaisanterie sont ce qui est le plus difficile à bien entendre. L'obscurité qui naît, en plusieurs endroits, d'allusions à des personnages ou à des anecdotes du temps, inexplicables aujourd'hui, même en Angleterre, rend très pénible la lecture de ce poëme, qui paraît intraduisible dans une langue étrangère, et qui l'est certainement dans la nôtre. Nous n'en avons qu'une traduction en vers, imprimée en 3 vol., Londres, 1757; encore est-ce l'ouvrage d'un étranger, familier avec notre langue, mais qui n'était pas en état de l'écrire avec élégance. La traduction est fidèle; mais la diction est triviale, et les vers sont sans poésie (1). Rien n'est plus propre à donner quelque idée du ton et du genre d'esprit de ce singulier poëme, que la traduction que Voltaire a faite d'une partie du premier chant, et dont nous ne citerons que les vers suivants :

Quand les profanes et les saints
Dans l'Angleterre étaient aux prises;
Qu'on se battait pour des églises
Aussi fort que pour des catins;
Lorsqu'anglicans et puritains
Fesaient une si rude guerre,
Et qu'au sortir du cabaret
Les orateurs de Nazareth
Allaient battre la caisse en chaire;
Que partout, sans savoir pourquoi,
Au nom du ciel, au nom du roi,
Les gens d'armes couvraient la terre;
Alors monsieur le chevalier,
Long-temps oisif ainsi qu'Achille,
Tout rempli d'une sainte bile,
Suivi de son grand écuyer,
S'échappa de son poulailler
Avec son sabre et l'évangile,
Et s'avisa de guerroyer.
Sire Hudibras, cet homme rare,
Était, dit-on, rempli d'honneur,
Avait de l'esprit et du cœur,
Mais il en était fort avare.
D'ailleurs, par un talent nouveau,
Il était tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,
Dans les camps et dans un bureau.

Quoique Butler ait joui de son vivant d'une grande réputation, qu'il ait vécu dans une cour brillante et spirituelle, et qu'il y ait eu pour protecteurs et même pour amis des hommes très distingués, on ne connaît de sa vie aucune circonstance remarquable; ce qui paraît le plus certain, c'est qu'il vécut et mourut pauvre. Il avait épousé une femme assez riche, mais dont la fortune se dissipa on ne sait comment. Charles II, qui l'aimait et se montrait l'admirateur de son poëme, lui fit quelque bien; mais la libéralité du prince ne fut pas sans doute proportionnée aux besoins du poète, qui, dans ses derniers moments, fut obligé de recourir à quelques amis pour en obtenir les secours les plus urgents. Il mourut en 1680. Il n'est pas même resté de cette époque une simple tombe

(1) Cette traduction, l'ouvrage de Townlay, fut publiée par l'abbé Tuberville Needham, avec des remarques par M. Larcher. On trouve dans le *Magazin encyclopédique*, deuxième année, tom. IV, p. 227, la clef de l'*Hudibras*.

funéraire avec une inscription qui atteste son existence; mais, vers le milieu du siècle suivant, quelques admirateurs d'*Hudibras* se réunirent pour ériger à sa mémoire un monument en marbre à l'abbaye de Westminster. Ainsi, celui qui, pendant sa vie, ne trouva pas toujours un protecteur qui lui donnât à dîner, obtint, soixante ans après sa mort, un tombeau à côté de ceux de ses rois. On prétend que le peu de générosité qu'il avait éprouvée de la part des hommes puissants qui se déclaraient ses protecteurs, lui inspira à la fin le dégoût de la cour et lui donna de l'humeur contre les courtisans. On trouve des traces de ce mécontentement dans quelques uns de ses derniers ouvrages, et d'une manière très marquée dans le poëme d'*Hudibras à la cour*, qu'on lui a attribué, et qui paraît destiné à faire la quatrième partie d'*Hudibras*. Le nouveau poëme ne parut qu'après sa mort dans un recueil en 3 vol., intitulé : *Œuvres posthumes de M. Samuel Butler*, et précédé de sa vie, mais dans lequel se trouvent plusieurs pièces qu'on ne croit pas de lui. On a fait depuis en Angleterre plusieurs éditions d'*Hudibras*; la plus estimée est celle qui a paru en 1744, avec des notes de Zacharie Grey, 2 vol. in-8°., et celle de Londres, 1793, 3 vol. in-4°., exécutée avec beaucoup de luxe. S—D.

BUTLER (Joseph), théologien anglais, naquit en 1692, à Wantage, dans le comté de Berk, et fut élevé dans la communion presbytérienne; mais ses réflexions l'ayant conduit à embrasser la religion épiscopale, son père, après beaucoup d'opposition, lui permit enfin d'entrer, en 1714, dans l'université d'Oxford, où il reçut les ordres sacrés. Il avait adressé l'année précédente au docteur Clarke *trois lettres contenant de modestes objections sur les preuves de l'existence de Dieu, contenues dans un de ses sermons*. Ces lettres ont été imprimées à la suite de la quatrième édition du traité sur l'*Existence et les attributs de Dieu*. S'étant lié d'amitié avec Edouard Talbot, frère du grand chancelier, il fut nommé en 1718, sur sa recommandation et celle du docteur Clarke, prédicateur des archives, et publia en 1726, in-8°., quinze sermons prêchés à cette chapelle, et qui, comme le pouvait annoncer la tournure de son esprit, plus métaphysique qu'éloquent, conviennent mieux à des étudiants en théologie qu'à un auditoire de simples chrétiens. Cependant ces sermons et son *Traité sur l'analogie de la religion naturelle et révélée avec la constitution et le cours de la nature*, publié en 1736, in-4°., sont regardés comme de très bonnes études théologiques. Après avoir possédé différents bénéfices, et avoir été environ un an secrétaire du cabinet de la reine Caroline, Butler fut nommé, en 1737, évêque de Bristol, et, en 1750, évêque de Durham. Les premières instructions qu'il donna à son clergé, en arrivant dans son diocèse, eurent pour objet *la nécessité du culte extérieur*. Ces instructions et l'érection d'une croix en marbre dans sa chapelle ont peut-être contribué à faire supposer que Butler, qui d'ailleurs ne s'était jamais marié, avait secrètement embrassé la religion catholique romaine; mais cette assertion paraît dénuée de fondement. Il mourut en 1752. X—s.

BUTLER (Alban), pieux et savant agiographe, né en 1710, dans le comté de Northampton, d'une ancienne famille peu fortunée, fut envoyé à l'âge de huit ans au collége anglais de Douai. Ses progrès dans les vertus et

dans les sciences ecclésiastiques attirèrent l'attention de ses supérieurs; il devint successivement professeur de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son séjour dans ce collége qu'il publia une discussion, en forme de lettres, sur l'histoire satirique des papes, d'Archibald Bower, apostat de la religion catholique. Cette lettre, écrite d'une manière facile et élégante, annonçait une érudition peu commune, et une excellente critique. Chargé en 1745 de servir de Mentor à trois jeunes seigneurs anglais catholiques, dans leurs voyages en France et en Italie, il composa une description intéressante des monuments des arts qui se trouvent dans ces contrées. Charles Butler, neveu de l'auteur, nous promet que le public ne tardera pas à en jouir. A son retour en Angleterre, on l'employa dans la mission du comté de Stafford, qu'il quitta, peu de temps après, pour accompagner le fils du duc de Norfolck en Flandre et à Paris, et il fut ensuite nommé principal du collége anglais de St.-Omer. Les détails qu'exigeait cette place, ses occupations multipliées, comme vicaire-général de cet évêché, de ceux d'Arras, de Boulogne et autres, le détournèrent de ses travaux littéraires. Il passa tout le reste de sa vie dans ces divers emplois, qu'il remplit avec un zèle et un succès au-dessus de tout éloge, et mourut le 15 mai 1773. Alban Butler avait des connaissances variées et étendues sur toute sorte de matières; il en parlait avec autant de facilité que de modestie. L'ouvrage par lequel il a établi sa réputation, est *la Vie des Saints* en anglais. Quoique le style en soit quelquefois négligé, il est cependant meilleur qu'on n'aurait dû l'attendre d'un homme qui avait passé la plus grande partie de sa vie en pays étranger. On peut lui reprocher un peu de diffusion : mais rien ne s'y ressent du mauvais goût qui défigure souvent ces sortes d'ouvrages. Il fait aimer la piété, inspire un grand intérêt pour ses personnages; il en a banni les discussions trop pénibles pour le commun des lecteurs. Sous tous ses rapports, il a quelque avantage sur Baillet, mais il lui est inférieur par la critique. Challoner, vicaire apostolique de Londres, l'avait engagé à retrancher les longues notes dont l'ouvrage était surchargé, afin de le rendre plus usuel; aussi ne les trouve-t-on point dans la première édition. On les a rétablies dans les éditions postérieures, d'où elles ont passé, avec des augmentations considérables, dans la traduction française. Ces notes donnent des notions plus ou moins étendues sur l'origine et l'institution des fêtes, les cérémonies, les rites et les usages de l'Église; sur la fondation, la propagation, les réformes, la suppression des ordres monastiques; sur les sectes philosophiques ou théologiques; sur les écrits et les éditions des SS. Pères : tout cela est quelquefois superficiel, mais toujours curieux pour un lecteur ordinaire. La traduction française de cet important ouvrage, par M. Godescard, chanoine de St.-Honoré, aidé de M. Marie, professeur de mathématiques au collége Mazarin, 1763 et suiv., 12 vol. in-8°.; 1784, 12 vol. in-8°., ne fut pas toujours du goût de Butler, qui trouva que les traducteurs s'étaient quelquefois écartés de son texte, par un style affecté, sans parler de quelques suppressions et additions qui excitèrent aussi ses plaintes. La partie des fêtes mobiles était restée en manuscrit, parce que l'auteur, la jugeant trop prolixe, se proposait de la réduire. C'est ce qui fut fait après sa mort, sous la direction de M. Challoner. Elle a

été depuis traduite en français par M. Nagot, et elle forme le 13e. volume de l'édition donnée à Versailles en 1811; mais elle n'a pas le même intérêt que le reste de l'ouvrage. On a aussi publié à Toulouse une traduction française des *Fêtes mobiles*, en 2 volumes in-8°. Il a paru deux abrégés de cet important ouvrage; l'un commencé par l'abbé Godescard et continué par M. Bourdier-Delpuits, 1802, 4 volumes in-12, et l'autre par M. Villenave, 5 vol. in-12, ou 6 vol. in-8°., dont il en a déjà paru trois. Ce dernier abréviateur a amélioré l'ouvrage par des changements utiles, et il a eu soin d'en faire disparaître plusieurs inexactitudes. L'agiographe anglais avait composé des *Tables chronologiques* qui devaient former une suite et comme le complément de sa *Vie des Saints*. Il serait à désirer qu'on se les procurât, pour donner la dernière perfection à son travail. Ce grand ouvrage fut suivi de sa *Vie de la sœur Marie de la Croix*, religieuse du couvent des Anglaises de Rouen. C'est un cadre dans lequel l'auteur a placé des instructions sur les devoirs des personnes qui vivent en religion. Butler avait entrepris un *Traité de la Religion naturelle, et révélée*, qui est resté manuscrit, ainsi que ses *Sermons* et autres discours de piété. M. Jones a extrait de ces trois ouvrages de quoi composer trois volumes de *Discours posthumes*, plus solides que brillants. Enfin Butler a laissé des matériaux pour les vies de Fisher et de Morus. On voit, par ses lettres manuscrites, qu'il était en correspondance avec plusieurs savants des deux communions, tels que Prosper Lambertini, depuis Benoît XIV, Lowth, Kennicot, etc. Ce dernier le cite comme un de ses laborieux collaborateurs. Charles Butler, habile jurisconsulte de la société de Lincoln'Inn, homme recommandable par ses talents, son savoir et ses vertus, a publié en anglais la vie de ce respectable agiographe, qui était son oncle, Londres, 1799, in-8°. Cette vie est un peu diffuse. T—D.

BUTLER (JACQUES). *Voy.* ORMOND (duc D').

BUTLER (THOMAS). *Voy.* OSSORY (comte D').

BUTRET, gentilhomme français du 18e. siècle, se dévoua lui-même à l'obscurité, et se réduisit au plus strict nécessaire, en cédant son droit d'aînesse à son frère, pour se confondre presque dans la classe des artisans, et se livrer à son goût pour l'agriculture et le jardinage. Une conduite si extraordinaire lui fut dictée par les idées religieuses du martinisme, qui avaient enflammé son imagination, et il y trouva l'occasion de se livrer à son goût passionné pour la culture des arbres fruitiers. Les habitants de Montreuil, près Vincennes, avaient, depuis quelque temps, singulièrement perfectionné cette branche du jardinage; Butret se transporta dans ce village, et se mit sous la direction de Pepin, le plus habile d'entre eux. Par son assiduité au travail manuel, il se rendit familiers les détails les plus minutieux de la pratique, et les connaissances qu'il devait à son éducation le mirent à portée de les lier ensemble par des vues théoriques. Pour mettre à profit les connaissances qu'il venait d'acquérir, il entreprit de cultiver de ses propres mains un terrain de vingt arpents sous les murs de Strasbourg. Il ne cherchait en cela que l'utilité qui pouvait résulter d'une école pratique établie dans un pays fertile, mais très reculé dans l'art de faire valoir ses richesses. Déjà il avait quinze cents toises de murs garnis

d'espaliers, et comptait en ajouter encore deux mille lorsque la révolution survint. Son terrain lui fut enlevé, et il se vit forcé d'émigrer. Accueilli par l'électeur palatin, dont l'épouse était connue par son penchant pour le système des martinistes, il jouit dans cette cour de beaucoup de considération, quoiqu'il y conservât sa manière de vivre simple et frugale. Il paya les soins généreux de l'hospitalité en dirigeant à Schwetzingen les jardins de l'électeur, qui bientôt devinrent les plus beaux de l'Allemagne. Butret a consigné les résultats de ses expériences dans un traité intitulé : *Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture, par C. Butret, jardinier-propriétaire depuis plus de cinquante ans*, in-8°. de soixante-douze pages, avec une planche, Paris, 1793. Malgré sa brièveté, cet ouvrage est le plus instructif de tous ceux qui ont été écrits sur cette matière, parce qu'il ne contient que des faits essentiels; la pratique des jardiniers de Montreuil, si renommés pour la culture du pêcher, y est exposée avec autant de clarté que de précision ; tout ce qu'il dit d'après ses propres observations, est de la plus grande justesse; mais on pourrait contester quelques opinions qu'il n'adoptait que d'après ses maîtres. Cet ouvrage a joui d'un tel succès, qu'en seize ans il a eu treize éditions, et, depuis 1801, ces éditions peuvent être regardées comme stéréotypes, l'imprimeur en ayant conservé les formes. La bienfaisance de Butret, suite de ses principes religieux, n'était pas moindre que son désintéressement; nous n'en citerons qu'un seul exemple : ayant un jour reçu 500 francs d'une édition de son livre, il se transporte dans un village près de Strasbourg, où la culture des arbres était négligée, quoique le sol y fût très favorable; il s'y établit, fait venir des arbres, les distribue aux habitants, et, leur donnant en même temps le précepte et l'exemple, ne les quitte qu'après avoir dépensé la somme entière à fonder ainsi une branche d'industrie qui sera pour jamais une source d'aisance pour ce pays. Butret a publié quelques autres opuscules, dont nous ne connaissons que le suivant : *Manuel pour les agriculteurs et les propriétaires, par le baron de Butret*, Carlsruhe, 1786, in-4°., de 18 pag. en allemand, opuscule reproduit, avec des notes et des augmentations, dans les *Nouvelles Archives pour les hommes et les citoyens*, par Schletwein, Leipzig, 1787, tome IV. Butret est mort à Strasbourg depuis peu d'années. D—P—s.

BUTTERFIELD, mécanicien allemand, vint s'établir à Paris vers la fin du règne de Louis XIV, et obtint le titre d'ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques. Les artistes anglais n'avaient pas encore perfectionné l'art de diviser les instruments astronomiques; et ceux de Butterfield, surtout ses grands quarts de cercle, jouirent long-temps d'une certaine réputation. Il construisait beaucoup de cadrans solaires portatifs à boussole, et cet instrument est encore connu sous son nom. Le czar Pierre voulut visiter en 1717 l'atelier de cet artiste, qui mourut le 28 mai 1724, âgé de quatre-vingt-neuf ans. Il a publié quelques ouvrages dans lesquels il donne la description de divers instruments qu'il avait inventés ou perfectionnés : I. *Niveau d'une nouvelle construction*, Paris, 1677, in-12; II. *Odomètre nouveau*, 1681, in-12. C. M. P.

BUTTET (MARC-CLAUDE DE),

né à Chambéri d'une famille distinguée. Ayant achevé ses études à Paris, il s'appliqua aux mathématiques et à la littérature grecque et latine, et fut lié avec Daurat, Ronsard, et les autres beaux esprits de son temps, s'efforçant, à leur exemple, d'enrichir la langue française de nouveaux mots, dont la plupart n'ont pas fait fortune. Il prétendit aussi à l'honneur d'avoir introduit dans la poésie française les vers saphiques mesurés, projet bizarre que Baïf avait déjà tenté avant lui et avec aussi peu de succès. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Apologie pour la Savoie, contre Barthélemi Aneau, de Bourges*, Lyon, Benoît, 1554, in-8°. : c'est une pièce en vers latins. II. *Ode sur la paix* (de Vervins), Paris, Buon, 1559 ; III. *Epithalame pour les nopces de Philibert-Emanuel de Savoye et de Marguerite de France*, ibid., Rob. Estienne, 1559, in-4°. ; pièce de plus de six cents vers héroïques, précédée d'une épître en prose à la nouvelle duchesse de Savoie ; IV. l'*Amaltée*, ib., 1560, revue et réimprimée à Lyon en 1572 et en 1575. C'est un recueil de cent vingt-huit sonnets, où l'auteur ne parle que de son amour désespéré pour la belle Amaltée, qu'il avait commencé d'aimer dès l'âge de dix-neuf ans. V. *Le premier livre des vers de Marc-Claude de Buttet, savoysien, auquel a esté ajousté le second, ensemble l'Amaltée*, Paris, Fézandat, 1561, in-8°., idem, Paris, de Marnef, 1588, in-8°. Le premier livre contient vingt-cinq odes, et l'autre trente-une. Dans la 2e. ode du second livre, l'auteur déplore la mort de Charles III, duc de Savoie, et nous apprend que cet événement lui fait abandonner un poëme qu'il avait commencé sur les glorieuses actions de ce prince. VI. *Chant sur la convalescence d'Emanuel-Philibert ; sur la venue de la duchesse de Nemours*, Chambéri, 1563, in-4°. ; VII. *le Tombeau de Marguerite de Savoye*, 1575 ; VIII. *Eloge d'Emanuel-Philibert de Pingon*, Turin, 1582 ; IX. Il a laissé en manuscrit *Job*, poëme héroïque en vers français ; *la Maison ruinée* ; *Eloges en vers des plus illustres personnages de Savoie*, et une *Ode à Marguerite de France*, manuscrit de vingt-deux feuillets, conservé à la bibliothèque de Turin, cod. 157, et qui se trouvait aussi dans celle de la Vallière. (*Voyez*, pour plus de détail, *la Bibliothèque française* de Goujet.) — Buttet (Louis de), seigneur de Malatret, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, avait entrepris d'écrire en trente livres l'histoire générale de la maison de Savoie, sous le titre de *Decades savoisiennes* ; il n'en acheva que les vies de Bérold et de Humbert, qui se conservaient en manuscrit dans la bibliothèque de Turin. Le style en est précis et élégant, selon Guichenon, qui a profité de ce travail. L'auteur, qui vivait en 1600, manque un peu de critique. — Buttet (Marc-Antoine de), chevalier comme le précédent, et avocat au sénat de Chambéri, publia : I. *le Cavalier de Savoye*, ou *Réponse au soldat français*, Chambéri, 1605, in-8°., plusieurs fois réimprimé. L'auteur cherche à y établir les prétentions des ducs de Savoie sur Genève. Jean Sarasin, par ordre du conseil de cette république, y opposa le *Citadin de Genève*. Buttet publia en réponse : II. *le Fléau de l'aristocratie genevoise*, ou *Harangue de M. Pictet, conseiller d'état à Genève*, Chambéri, 1606, in-8°. Ces écrits polémiques, qui offrent peu d'intérêt aujourd'hui, valurent à l'auteur le titre d'historiographe de Savoie ; il écrivit en cette qualité

un *Discours de l'extraction des princes de Savoye*, qui se conservait manuscrit à la biblioth. de Turin. C. M P.

BUTTINGHAUSEN (Charles), professeur de théologie et prédicateur à Heidelberg, né à Frankenthal en 1731, mort le 13 juin 1786, a beaucoup contribué par ses recherches à éclaircir l'histoire du Palatinat en général, et de l'université de Heidelberg en particulier. On a de lui, outre un grand nombre de thèses et de dissertations théologiques : I. *Supplément à la Chronique d'Aventin*, Francfort, 1758, in-8°.; II. *Délassemens tirés de l'Histoire du Palatinat et de la Suisse*, Zurich, 1766, trois parties in-8°.; III. *Matériaux pour servir à l'histoire du Palatinat*, 2 volumes publiés en huit parties, de 1773 à 1782, Manheim, in-8°.; IV. *Renseignemens historiques sur le Palatinat, tirés d'écrits modernes*, Manheim, 1783-86, en allemand; V. *Miscella historiæ universitatis Heidelbergensis inservientia*, Heidelberg, 1785-86, 2 part. in 4°. G—t.

BUTTNER (David-Sigismond-Auguste), professeur de botanique à Göttingue, né en 1724, mort en 1768. Lorsque Haller quitta l'emploi de directeur de l'université de Göttingue et les diverses chaires qu'il y occupait, Buttner fut nommé pour lui succéder dans la chaire de botanique. Il n'a publié qu'un seul ouvrage, qui est une énumération méthodique des plantes, en vers, adressée à J. C. Cuno, et qui est imprimée avec l'ode de ce dernier sur son jardin : *Enumeratio methodica plantarum, carmine clarissimi Joannis Christiani Cuno recensitarum*, Amst., Schoot, v. Capelle, 1750, in-4°., ou in-8°., avec une pl. Haller dit que Büttner est le premier qui ait fait connaître le nectaire en forme de tuyau du pédoncule des géraniums d'Afrique. Ce caractère, réuni à celui de l'irrégularité des pétales, les distingue essentiellement de ceux de l'Europe. Il a fait aussi connaître le vrai caractère du genre des tulipiers. Il s'était beaucoup occupé de la recherche des rapports naturels pour former des ordres naturels et des familles. Philippe Ruling a donné en 1714, sous le titre de *Commentatio botanica in ordines naturales plantarum*, un apperçu des principes de Büttner. Linné lui a dédié un genre de plantes sous le nom de *Buttneria*; il est de la famille des Personées. — Buttner (David-Sigismond), diacre à Querfurt, mort au commencement du 18e. siècle, a publié en allemand un ouvrage qui est cité par les naturalistes géologues de son temps, intitulé : *Signes et témoignages du déluge, d'après la considération de l'état présent de notre globe*, Leipzig, 1710, in-4°. Il est auteur d'un autre ouvrage qui traite des fossiles, Querfurt, in-4°., inséré dans la collection des *Epistolæ itinerariæ* d'Ernest Bruckman, centur. 2. — Buttner (Frédéric), né en Bohême en 1622, mourut le 13 février 1701, à Dantzig, où il était professeur de mathématiques. Des nombreux ouvrages qu'il a publiés, les seuls qui méritent d'être recherchés sont : I. *Sciagraphia arithmeticæ logisticæ*; II. *Tabulæ mnemonicæ geometricæ*. D—P—s.

BUTTNER (Chrétien-Guillaume), naturaliste et philologue allemand, naquit à Wolfenbüttel en 1716. Son père, apothicaire dans cette ville, désirant lui remettre sa pharmacie, lui fit faire de bonnes études préparatoires. Büttner ne négligea aucune des connaissances relatives à sa profession; il se voua surtout avec passion à l'histoire naturelle,

et, concevant de bonne heure le dessein de porter dans l'histoire des nations les lumières que pouvait lui fournir cette étude, unie à celle des principaux idiomes des peuples, tant anciens que modernes, il profita de ses voyages pour apprendre, dans chaque pays où il faisait quelque séjour, non seulement la langue nationale, cultivée par les écrivains; mais encore les dialectes particuliers et les jargons provinciaux. C'est ainsi qu'en Bohême, dans la Hongrie et en Pologne, il dirigea son attention sur les différentes branches de l'esclavon, sur l'idiome des Hongrois, qu'on prétendait être pour le fond le même que celui des Finnois. A Copenhague, à Stockholm, dans le nord de la Suède et de la Norwège, à Drontheim et à Bergen, à Edimbourg et à Londres, les modifications du teutonique furent l'objet constant de son application. En Ecosse, il voulut apprendre le gallique (1736), quoique cette langue, illustrée depuis par les poésies d'Ossian (1), n'eût alors qu'un intérêt purement philologique. A Oxford, son compatriote Dillénius, célèbre professeur de botanique, aurait désiré en faire son successeur; mais les vœux de son père le rappelaient en Allemagne. Il obtint cependant la permission de s'arrêter à Leyde pour suivre les cours de Boerhaave. Il y fit la connaissance de Linné, qui n'a cessé de lui témoigner une grande estime. Les étonnants progrès de ce naturaliste, qui annonçait déjà ce qu'il serait un jour, aiguillonnèrent Büttner; mais, ne lui laissant guère l'espoir d'une concurrence heureuse dans la même division du vaste domaine des sciences, il se tourna avec ardeur vers des recherches glossologiques, pour rendre aux langues le même service de classification lumineuse et savante que son illustre condisciple se préparait à rendre aux produits de la nature. Aussi avait-il coutume de dire que Linné et lui s'étaient partagé le titre de l'ouvrage de Grotius (*Jus naturæ et gentium*), que Linné s'étant emparé de *Natura*, il avait pris *Gentes* pour lui. De retour dans sa patrie, il se conforma d'abord aux intentions de son père, en donnant ses soins à une pharmacie bien pourvue et accréditée; mais, soit qu'ils lui laissassent trop peu de temps pour ses études favorites, soit qu'il conçût une profonde aversion pour l'espèce de despotisme qu'exerçait alors la société des francs-maçons dans le duché de Brunswick, et qui forçait les personnes que leurs opinions en éloignaient le plus, à s'y faire initier, il renonça bientôt aux travaux pharmaceutiques, préférant une existence voisine de la pauvreté. En 1748, il quitta Wolfenbüttel pour se rendre à Göttingue, où il se livra, de 1748 jusqu'en 1783 sans interruption, à ses immenses recherches sur l'histoire primitive des peuples et sur la filiation des langues, que nous ne connaissons malheureusement que par quelques fragments précieux publiés par lui-même, par l'idée que ses amis en ont donnée dans leurs ouvrages, et surtout par une foule d'aperçus ingénieux que ses émules en philologie ou ses disciples puisèrent dans ses entretiens, et qui donnèrent naissance à des travaux utiles. Büttner est un de ces hommes qui ont très peu écrit, et qui ont cependant laissé dans les sciences dont ils firent l'objet principal de leurs études, des traces plus durables qu'un grand nombre des

(1) Fingal et Témora ne parurent qu'en 1761 et 63; le canevas du travail de Macpherson, les chants originaux d'Ossian, dans l'état où la tradition des bardes montagnards ou rhapsodes ossianiques a pu les conserver, n'ont été publiés que dernièrement.

écrivains les plus féconds. Ses contemporains, surtout ses collègues à l'université de Göttingue, durent quelques-unes de leurs recherches les plus fertiles en résultats nouveaux à sa conversation, et à la libéralité avec laquelle il leur faisait part du fruit de ses veilles. Il fut le premier qui envisagea les langues monosyllabiques de l'Asie méridionale sous leurs vrais rapports, en les plaçant à la tête de son tableau des idiomes de l'Asie et de l'Europe, comme étant, par leur structure, plus rapprochées de l'origine du langage, que les langues polysyllabiques; principe qu'Adelung adopta depuis dans son *Mithridate*. Il est probable que, sans lui, les Schlœtzer et les Gatterer n'auraient pas sitôt réussi à débrouiller le chaos de traditions contradictoires et incomplètes sur le domicile primordial, les migrations et les anciens rapports des peuples du Nord. L'illustre orientaliste J. D. Michaëlis avoue franchement (Voy. *Spicileg. Geogr. Hebr. exteræ*, t. II, pag. 94) que, dans les problêmes compliqués dont la solution dépendait d'une profonde connaissance d'un grand nombre de langues, il avait toujours recours à Büttner. C'est à lui qu'on doit la première ébauche d'une Géographie par langues ou Glossographie; le premier tableau généalogique des alphabets connus qui soutienne les regards de la critique; et surtout des recherches sur la palæographie araméenne ou sémitique, qui laissent peu de chose à désirer. On lui doit encore en glossologie une foule d'idées de détail très heureuses; par exemple, celle que le lithuanien pourrait bien offrir les restes de la langue des Sarmates, et celle qui fait sortir d'une caste proscrite d'Indiens la peuplade vagabonde, appelée Bohémiens en France, conjecture que M. Grellmann a presque changée en certitude dans un ouvrage particulier, dont M. le baron de Bock a donné une traduction française dans ses œuvres diverses, Metz, 1788, 2 vol. in-12. Lorsque le *Glossaire universel* (1), que Catherine II fit composer par son Académie, de notices envoyées de tous les coins de son vaste empire, parut à Pétersbourg en 1787 et 89, Büttner fournit, en retour de l'exemplaire que le gouvernement Russe lui avait donné, des suppléments importants qui semblaient n'avoir pu être recueillis que dans les provinces de cette monarchie les plus éloignées et les moins connues. En considérant la modicité de son revenu, on ne conçoit pas comment il lui fut possible de former les collections précieuses d'objets d'histoire naturelle et de livres que le gouvernement de Hanovre et le duc de Weimar achetèrent de lui pour en enrichir les universités de Göttingue et de Jéna; mais l'étonnement diminue quand on apprend qu'il ne faisait qu'un seul repas, et que ce repas lui coûtait ordinairement un gros d'Allemagne (environ 3 sous). Il ne cessa jusqu'à sa mort, de s'imposer les privations les plus dures, pour augmenter sa bibliothèque, même après qu'il l'eût vendue en 1783, au duc de Saxe-Weimar, pour une pension viagère et pour un logement dans le château de Jéna. Il mourut dans cette ville le

(1) Cet ouvrage, trop peu connu en France, est un *Vocabulaire polyglotte de cent trente mots choisis, représentés en deux cents langues d'Asie et d'Europe*, 2 vol. in-4°.; en langue et caracteres russes, rédigé d'abord en 1787-89, par le célèbre voyageur Pallas; il fut, dans les années 1790 et 91, réimprimé en 4 vol. in-4°., sous la direction du conseiller d'état Théodor Jan Kiewitsh de Miriewo (Servien de naissance). Cette édition, quoiqu'enrichie d'additions nombreuses et des langues d'Afrique et d'Amérique qui n'avaient pas été mises à contribution pour la première, n'ayant pas répondu à l'attente de l'impératrice, cette princesse ne voulut pas que les mille exemplaires qu'on en avait tirés fussent mis en vente; ils sont, par conséquent, d'une extrême rareté.

8 octobre 1801, ayant constamment joui de la meilleure santé, et conservé jusqu'à son dernier moment toute la fraîcheur d'esprit d'un jeune homme, dans un corps qui présentait tous les dehors de la caducité. Il avait le titre de professeur à l'université de Jéna, avec celui de conseiller aulique : il était aussi membre de la société royale de Göttingue, où il avait demeuré en qualité de professeur pendant vingt-cinq ans. On parle de son caractère moral avec autant d'éloge que de sa prodigieuse érudition; modestie, simplicité de mœurs, gaîté, bonhomie, loyauté, il possédait toutes les qualités qui rehaussent le mérite et font pardonner la supériorité. Nous avons déjà dit avec quel désintéressement il communiquait à ses amis, à de jeunes littérateurs, les résultats de ses plus pénibles recherches; il les voyait sans regret devenir leur propriété, et passer dans des écrits où l'on n'avait quelquefois garde de le nommer. On a de lui : I. *Tableaux comparatifs des Alphabets de différents peuples dans les temps anciens et modernes*, 1re. partie, Göttingue, Dieterich, 1771, in-4°.; 2e. partie, 1779. Cette 2e. partie, qu'on aurait tort d'assimiler aux anciennes collections d'alphabets, surtout à la mauvaise compilation de l'imprimeur Edm. Fry, intitulée : *Pantographia*, Londres, 1799, n'a malheureusement pas été imprimée en entier : elle ne renferme que quarante pages de texte, mais elle présente sept tables qui ont dû coûter un travail immense à l'auteur. La colonne à droite est occupée par un alphabet de la composition de Büttner, représentant, au moyen de lettres latines, de lettres empruntées du slavon, ou de signes inventés par lui lorsque cela était nécessaire, tous les sons simples qu'on trouve dans les langues jusqu'ici connues. Il en fait monter le nombre à 320, en n'y comprenant, à l'exception de quelques consonnes doubles, que les articulations primitives et les mouvements organiques qui ne sont pas susceptibles d'être réduits à des termes moins compliqués. A côté de chacune de ces modifications du son articulé, qu'il distribue en cinquante classes, il place les lettres de 47 alphabets anciens et modernes, en ayant soin de mettre chaque lettre de ces alphabets en regard du signe auquel il pense qu'elle répond dans la prononciation du peuple qui en fait usage, et qui, dans l'alphabet de Büttner, est destiné à la figurer avec précision. Les 47 alphabets eux-mêmes se suivent horizontalement, de la gauche à la droite, dans l'ordre qui, d'après les idées de l'auteur, fait concevoir le mieux comment ils sont nés les uns des autres par d'insensibles transitions. En faisant précéder ces rapprochements de l'explication du passage de l'écriture hiéroglyphique au syllabaire et à l'écriture alphabétique, par le moyen d'hiéroglyphes phonétiques, explication que nous devons aux ingénieuses combinaisons de Zoëga, appuyées sur une donnée conservée par Horapollon (Voy. *De orig. et usu obeliscorum*, Rome, 1797, in-fol., pag. 454 et suiv.), nous pouvons maintenant nous rendre compte de tous les degrés que l'art de peindre les sons de la voix humaine a parcourus chez les peuples civilisés. On ne peut, au reste, se dissimuler qu'en diminuant le nombre de ses prétendues consonnes élémentaires, Büttner n'eût rendu son travail beaucoup plus utile; mais on doit surtout regretter que les notices ethnologiques et historiques qui accompagnent les tables, n'aient jamais été imprimées en entier. Nous avons les mêmes re-

grets à donner au catalogue des langues d'Asie et d'Europe, qu'il avait rédigé pour le répertoire glossographique de l'anglais Marsden (1), et qui n'a pas encore vu le jour. II. *Explication d'un Almanach impérial du Japon*, 1773; III. *Observations sur quelques espèces de Tœnia*, 1774; IV. *Liste des noms d'animaux usités dans l'Asie méridionale* (tirée des manuscrits de B. par Ekkard), 1780. Ces quatre ouvrages sont en allemand. V. *Sur les Chinois*, dans le *Mercure* de Wieland, 1784, n°. 7; VI. *Tabula alphabetorum hodiernorum*, 1776. Il a laissé en manuscrit un *Prodromus linguarum*, dans lequel ses idées sur l'origine et sur la filiation des langues du globe sont exposées avec développement, et appuyées sur des tables comparatives, plus étendues que celles qui ont été publiées. Le peu de facilité qu'il avait pour la rédaction, et surtout l'extrême crainte qui le tourmentait, de n'avoir pas encore épuisé toutes les recherches qui auraient pu perfectionner son travail, sont les causes qui nous ont privés des principaux résultats d'une vie aussi longue et aussi laborieuse. On assure que M. le professeur Rüdiger de Halle s'occupe à mettre en ordre le manuscrit du *Prodromus*, et qu'il remplira le vœu de Büttner, qui l'avait désigné pour éditeur de ses ouvrages, fruit de cinquante ans de travaux. (*Voy.* sur Büttner l'*Histoire de l'université de Göttingue*, par Putter, t. I, §. 92, pag. 184 et suiv., et t. II, §. 87, pag. 84; et la notice de M. Böttiger, dans le *Mercure* allemand de Wieland, an 1801, octobre, pag. 156.) Son portrait a été gravé par Westermeyer. S—R.

(1) *Will. Marsden's Catalogue of Dictionnaries, Vocabularies, Grammars and Alphabets*, Londres, 1796, in-4°.

BUTTON (Thomas), navigateur et mathématicien habile, était attaché au service du prince Henri, fils aîné de Jacques Ier., roi d'Angleterre, et fut envoyé par ce prince, en 1611, pour continuer au nord-ouest les découvertes commencées par Hudson. Il partit avec deux vaisseaux qui portaient comme ceux de Cook, dans son dernier voyage, les noms de *la Résolution* et de *la Découverte*. Arrivé au détroit de Hudson, où il entra par le sud des îles de la Résolution, il y fut quelque temps arrêté par les glaces. Enfin il toucha à l'île de Digg, où il construisit une pinasse que l'on avait apportée démontée d'Angleterre. En s'avançant à l'ouest, il vit à 62°. de latitude, une terre, qu'il nomma *Carey's svans nest;* de là il fit voile au sud-ouest, et revint au nord, où il découvrit, au 60°., une côte que ce retour lui fit nommer *Terre de l'Espérance déçue*. Bientôt l'hiver rigoureux de ces parages l'obligea à hiverner par le 57° 10′ dans un port à l'embouchure d'une rivière. Il donna à l'une et à l'autre le nom de Nelson, maître de son navire. Button assura le mieux qu'il put les vaisseaux contre les glaces et les hautes marées, au moyen de pilotis qu'il fit enfoncer dans l'eau. On passa l'hiver dans les navires où l'on tint constamment trois feux allumés; malgré ces précautions, Button perdit plusieurs personnes de son équipage; lui-même fut très malade au commencement de l'hiver. La rivière Nelson n'était pas encore gelée au 16 février, quoiqu'il eût déjà fait extrêmement froid. Button ne mit à la voile que deux mois après pour explorer la côte ouest de la baie qu'il appela de son nom *baie de Button ;* la terre voisine reçut celui de *Nouvelle-Galles*. Il trouva au 60e. degré un courant qui portait tantôt à l'est, tantôt à l'ouest,

ce qui engagea le second maître de navire à désigner sur la carte cette circonstance, par le nom de *Hubbart's hope*. Button poussa ses recherches jusqu'au 65e. degré, et les observations qu'il fit dans ces parages le convainquirent de la possibilité d'un passage au nord. Il appela une baie de la terre de Carey's svans nest, située sous ce parallèle, *Non plus ultra*, et les caps du sud et de l'est *Southampton* et *Pembroke;* il découvrit à l'est les îles Mansfield. Arrivé au cap Chidley, il découvrit, entre cette pointe et la terre de Labrador, une ouverture par laquelle il passa, et arriva en Angleterre en seize jours, dans l'automne de 1612. On doit regretter que son journal, qui contenait des observations importantes sur les marées et sur d'autres objets de géographie physique, n'ait pas été publié; on n'en a qu'un extrait dans la collection de Purchas. Button fut créé chevalier (*Voy.* BAFFIN). E—s.

BUTTSTEDT (JEAN-ANDRÉ), professeur de théologie, et prédicateur à Erlangen, né à Kirchheim, le 19 septembre 1701, mort le 4 mars 1765, a laissé en Allemagne la réputation d'un théologien profond et habile. On a de lui: 1°. *Pensées raisonnables sur la nature de Dieu*, Leipzig, 1735, in-8°., en allemand; 2°. *Pensées raisonnables sur la création du monde en général*, Wolfenbuttel, 1737, in-8°., id.; 3°. *Pensées raisonnables sur la création de l'homme en particulier, considéré soit en lui-même, soit comme image de Dieu*, Leipzig, 1738, in-8°., id.; 4°. *Specimen philologiæ sacræ*, 1740, in-8°.; 5°. *De scholis rectè instituendis*, Géra, 1745, in-fol., etc. On a aussi de lui un grand nombre de programmes et de dissertations.

G—T.

BUXBAUM (JEAN-CHRÉTIEN), botaniste allemand, né en 1694, à Mersebourg. Son père était médecin dans une petite ville du voisinage. L'habitude de le suivre dans ses courses et de chercher des plantes avec lui, inspira au fils le goût de la botanique. On l'envoya étudier la médecine à Wittenberg, à Jéna et à Leyde; mais il employa ce temps à acquérir des connaissances en botanique, et négligea la médecine, au point de revenir dans sa patrie sans avoir cherché à obtenir le grade de docteur. A son retour en Saxe, il fit connaissance avec le célèbre médecin Hofmann, qui le prit en amitié et le fit appeler à Pétersbourg, par le czar Pierre Ier. Buxbaum se fit bientôt distinguer en Russie. Le czar lui donna une pension considérable, avec l'ordre de créer un jardin de botanique à Pétersbourg. Il s'acquitta avec beaucoup de succès de cette commission. Il fut envoyé peu de temps après en Sibérie, à Astracan et jusque sur les frontières de la Perse, pour étudier les plantes de ces provinces. Lorsque le czar eut institué, en 1724, une académie des sciences, il y fit entrer Buxbaum, et le nomma professeur au collége impérial qu'il venait d'établir. En 1726, Buxbaum fut envoyé en Turquie, tant pour observer l'état du sol, que pour étudier les plantes indigènes. Il y passa seize mois, et eut l'honneur d'approcher du grand-visir et du sulthan. A son retour à Pétersbourg, l'affaiblissement de sa santé lui fit éprouver le besoin de changer d'air. Il retourna en Saxe, où son père vivait encore; mais ce voyage ne le rétablit point, et il mourut peu de temps après son arrivée, le 7 juillet 1730. Sa courte carrière été fort utilement remplie. On a de lui: I. *Enumeratio plantarum in agro Hallensi vicinisque locis cres-*

centium, Halle, 1721, in-8°., fig.; II. *Centuriæ quinque plantarum minus cognitarum circa Byzantium et in Oriente observatarum*, Pétersbourg, 1728-1740, in-4°. Buxbaum mourut pendant l'impression de cet ouvrage, qui est le plus important de ceux qu'il a produits, et celui qui lui assure une place distinguée parmi les botanistes voyageurs; mais l'impression en fut continuée après sa mort, et terminée en 1740. Il est orné de trois cent vingt planches en taille douce; il y manque deux figures qui ne se sont pas trouvées dans ses papiers: ses descriptions, relatives principalement aux cryptogames, sont obscures et trop concises. Il a donné plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie des sciences de Pétersbourg, *Nova plantarum genera* (il y décrit plusieurs nouveaux genres); *Observations sur les plantes de l'Ingrie; De periclymeno humili* (*cornus Suecica*): il a donné deux mémoires sur ce sujet. *De plantis submarinis*; ces plantes lui ont fourni trois mémoires. Linné a consacré à la mémoire de ce botaniste un genre de plantes de la famille des mousses, auquel il a donné le nom de *buxbaumia*. Les espèces en sont extrêmement petites.

G—T et D—P—S.

BUXTON (Jédédiah), né en 1704 ou 1705, à Elmeton, près de Chesterfield, a été regardé comme un prodige dans l'art du calcul. Quoique son père fût maître d'école, son éducation fut tellement négligée qu'il ne sut même jamais écrire. Ce fut à l'arithmétique qu'il appliqua toute la force de son esprit, et son attention était tellement fixée sur cet objet, qu'il semblait souvent étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et qu'aucun bruit ne pouvait le distraire. Il mesurait une pièce de terre en la parcourant, avec autant d'exactitude que si elle eût été mesurée par la chaîne, et résolvait avec la plus grande promptitude les questions d'arithmétique les plus difficiles. Quelqu'un lui ayant demandé combien dans un corps qui aurait 23,145,789 verges de long, 5,642,732 de large, et 54,965 de haut, il y a de huitièmes de pouce cubiques: cinq heures lui suffirent pour résoudre exactement cette question, quoiqu'il s'en occupât au milieu de plus de cent de ses compagnons de travail. Il faisait pendant l'hiver le métier de batteur en grange, et celui de pêcheur pendant l'été. Etant venu à Londres en 1754, on le conduisit à la société royale qui lui fit différentes questions, et lui témoigna sa satisfaction par un présent. Il eut un jour la fantaisie d'aller au théâtre de Drury-Lane où l'on donnait la tragédie de *Richard III*; mais il ne fit pas plus d'attention à l'action qu'au dialogue de la pièce, et ne fut uniquement occupé qu'à compter les mots du rôle de Garrick. Il retourna dans son village sans paraître rien regretter, continua d'y vivre gaîment du fruit de son travail, et y mourut, comme il avait vécu, pauvre et ignoré, âgé d'environ soixante-dix ans. S—D.

BUXTORF (Jean), chef d'une famille qui, pendant deux siècles, s'est rendue célèbre dans la littérature hébraïque, naquit le 25 décembre 1564, à Camen, en Westphalie, d'un ministre protestant de cette petite ville. Il fit ses études à Marpourg et à Herborn, avec tant de distinction, que son maître Piscator avoua franchement que l'élève surpassait déjà les professeurs. Il suivit à Bâle et à Genève les leçons de Grynæus et de Théodore de Bèze. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Allemagne et de la Suisse, pour se perfec-

tionner dans les langues savantes qui avaient été l'objet principal de ses premières études, il se fixa à Bâle, s'y maria, y devint professeur de langue hébraïque, et, durant les trente-huit ans qu'il en occupa la chaire, la considération dont il y jouissait le porta à rejeter les offres avantageuses qui lui furent faites par les académies de Saumur et de Leyde, pour un emploi du même genre. Il logeait et nourrissait chez lui plusieurs juifs savants, avec lesquels il s'entretenait des difficultés de leur langue; aussi tous les hébraïsans avaient-ils pour lui la plus haute considération : ils lui écrivaient de toutes parts pour le consulter. Il mourut dans cette patrie adoptive, d'une maladie contagieuse, le 13 septembre 1629. Les travaux de Buxtorf eurent principalement pour objet les livres des rabbins, dont il acquit une connaissance très étendue, et il transmit ce goût à ses descendants. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Manuale hebraicum et chaldaicum*; la meilleure édition de ce premier de ses ouvrages, composé des mots de la *Bible* seulement, est celle de Bâle, 1658, in-12, due aux soins de son fils; II. *Synagoga judaica*, publiée d'abord en allemand, Bâle, 1603, puis en latin, Hanau, 1604 et 1622, in-8°.; en flamand, Amsterdam, 1650, in-8°.; en latin, Bâle, 1641, revue par son fils, et en 1682, édition revue et corrigée par Jacques Buxtorf, petit-neveu de l'auteur. Cet ouvrage, qui roule sur les dogmes et les cérémonies des juifs, est rempli de rêveries rabbiniques, mais il contient des recherches très curieuses; celui de Léon de Modène, sur la même matière, traduit par Richard Simon, ne l'a pas fait oublier. III. *Institutio epistolaris hebraica, cum epistolarum hebraicarum centuriâ*, Bâle, 1603, 1610, 1629, in-8°. L'auteur y donne des règles et des modèles pour une correspondance littéraire en hébreu. IV. *Epitome grammaticæ hebrææ*, dont les meilleures éditions sont celles de Leyde, 1673, 1701, 1707, in-12, par Leusden; V. *Epitome radicum hebraicar. et chaldaicar.*, Bâle, 1607, in-8°.; VI. *Lexicon hebraicum et chaldaicum cum brevi lexico rabbinico*, Bâle, 1607, in-8°.: on préfère l'édition revue et corrigée de la même ville en 1676; VII. *Thesaurus grammaticus linguæ hebrææ*, ibid.; 1609, 1663, et Bâle, 1615, in-8°.; VIII. *De abreviaturis hebraicis*, Bâle, 1613 et 1640, in-8°.; la plus ample édition est celle de Herborn, 1708, in-8°. Cet ouvrage contient aussi *Operis talmudici brevis recensio et bibliotheca rabbinica*. IX. *Grammaticæ chaldaicæ et syriacæ libri tres*, Bâle, 1615, in-8°.; X. *Biblia hebræa rabbinica*, 4 vol. in-fol., Bâle, 1618-19. On y trouve les commentaires des rabbins, les paraphrases chaldaïques et la massore. Cette *Bible* a les mêmes défauts que celle de Jacob Ben Chaïm de Venise, sur laquelle elle est calquée. On reproche à Buxtorf de s'être souvent trompé dans ses corrections. XI. *Tiberias*, Bâle, 1620, in-4°., ainsi nommé de la ville de Tibériade, où l'on suppose qu'était l'académie des Massorètes; idem, augmentée et corrigée par son petit-fils, 1665, in-4°. C'est un traité historique et critique sur la massore, où l'auteur combat l'opinion d'Elias Lévita sur l'origine des points voyelles et de la massore, et où, pour donner une origine divine aux points voyelles, il en attribue l'invention à Esdras (*Voyez* CAPPEL); il y donne aussi l'histoire des académies des juifs après leur dispersion. XII. *Concordantiæ Bibliorum hebrai-*

cæ, publiées par son fils, avec les concordances chaldaïques, Bâle, 1632, in-fol., réimprimée en 1636 dans la même ville, et dont on a un abrégé par Chrétien Ravius, à Francfort-sur-l'Oder, 1676; Berlin, 1677, in-8°., sous le titre de *Fons Sion;* c'est un des meilleurs ouvrages de Buxtorf. Il prit pour base de son travail les *Concordances* d'Isaac Nathan, et mit à profit celles de Calasio. XIII. *Lexicon chaldaicum Thalmudicum et rabbinicum*, Bâle, 1639, in-fol. Cet ouvrage qu'il avait laissé imparfait, après vingt ans de travail, coûta encore dix années à son fils pour le mettre en état de paraître. Quoique ce Dictionnaire laisse beaucoup à désirer, il est encore aujourd'hui le meilleur en ce genre. XIV. *Disputatio judæi cum christiano*, Hanau, 1604, 1622, in-8°.; XV. *Epistolarum hebraic. decas, hebr. lat.*, Bâle, 1603, in-8°. T—D.

BUXTORF (Jean), fils du précédent, né à Bâle, le 13 août 1599, annonça, dès sa plus tendre enfance, des dispositions extraordinaires pour le genre de littérature dans lequel son père s'était fait une si grande réputation. A l'âge de quatre ans, il lisait, dit-on, l'allemand, le latin et l'hébreu. Dans sa jeunesse, il parcourut les différentes villes de Hollande, de France et d'Allemagne, où la littérature hébraïque était le plus en vogue. En 1630, il succéda à son père dans la chaire des langues savantes à Bâle. Les universités de Groningue et d'autres villes lui firent en vain des propositions avantageuses pour l'attirer dans leur sein; il resta constamment attaché à celle où sa famille s'est illustrée. Ce fut là qu'il mourut le 16 août 1664. Outre les éditions corrigées et augmentées qu'il a données de plusieurs ouvrages de son père, il est encore auteur des suivants : I. *Lexicon chaldaicum et syriacum*, Bâle, 1622, in-4°.; c'était le fruit de son séjour dans les académies étrangères; II. *Maimonidis liber More Nevochim*, ibid., 1629, in-4°. : ce livre, que Buxtorf traduisit en latin de manière à étonner les rabbins les plus savants, a pour objet d'expliquer les endroits difficiles de l'Ecriture sainte, et contient des discussions sur beaucoup de questions théologiques et philosophiques. III. *Dissertationes philologico-theologicæ*, ibid., 1659, in-4°. : c'est un recueil de dissertations sur l'origine de la langue hébraïque, sur la confusion et la propagation des langues, sur le Décalogue, sur l'institution et les rites de la Pâque. Elles sont suivies de huit autres dissertations traduites d'Abrabanel. IV. *Liber Cozri*, Bâle, 1622, in-4°.; ibid., 1660, in-4°., hébreu et latin : c'est la version latine d'une prétendue conférence tenue neuf cents ans auparavant, entre le roi des Cosars ou Kkozars et le rabbin Sangari, contre les philosophes païens et les Caraïtes. Cette traduction d'un ouvrage dont on n'a pas le texte arabe, est faite sur la version hébraïque de Juda ben Tibon; on lui préfère la version espagnole d'Aben-Dana, avec de bonnes notes, Amsterdam, in-4°. A la suite de cette conférence apocryphe, Buxtorf a mis la traduction de quelques autres dissertations d'Abrabanel. V. *Florilegium hebraicum*, ibid., 1646, in-8°.; ce sont des sentences tirées des auteurs juifs; VI. *Exercitationes ad historiam arcæ fœderis, ignis sacri, urim et thummim*, etc., ibid., 1659, in-4°.; VII. *Dissertatio de sponsalibus ac divortiis*, ibid., 1652, in-4°.; VIII. *Disputatio de raptu filiæ*, ibid., 1660, in-4°.; IX. *De punctorum vocalium origine*, etc., ibid, 1648,

in-4°. Il s'agit ici de la grande dispute des Buxtorf avec Louis Cappel, sur l'origine des points voyelles. Cappel avait combattu le système de Buxtorf le père, sur l'antiquité de ces points; le fils, héritier des préventions de son père, entreprit, dans cet ouvrage, de le venger contre son savant adversaire. Le professeur de Saumur lui répondit; celui de Bâle répliqua par l'*Anticritica, seu Vindiciæ veritatis hebraicæ, contra L. Cappellum*, ibid., 1653, in-4°. Ce dernier ouvrage, où il attribue à Esdras l'introduction des points voyelles dans le texte original des livres saints, quoique meilleur que le précédent, fourmille d'erreurs, est défiguré par un rabbinisme dégoûtant, et parut bien faible à côté des écrits triomphants de Cappel. Il n'y emploie que des raisonnements métaphysiques, qui prouvent que la chose aurait pu être autrement que ne le représente son antagoniste, ou que des conséquences théologiques, pour le rendre odieux, en insinuant que son intention a été de diminuer la clarté, et de ruiner l'autorité des livres saints. Le grand défaut des deux Buxtorf est de s'être trop livrés aux juifs allemands, peu estimés des juifs portugais, qui les appèlent des *Tudesques*; de s'en être trop rapporté aux rabbins, chez lesquels ils avaient puisé la connaissance de la langue du Talmud et de l'idiôme rabbinique, mais qui n'avaient pu leur en donner qu'une très imparfaite de l'ancienne langue hébraïque, dans laquelle ils n'étaient eux-mêmes que médiocrement instruits. L'admiration exclusive du jeune Buxtorf pour le texte imprimé de la Bible le porta à critiquer le *Pentateuque samaritain*, qu'il n'avait jamais vu, et qu'il jugeait sur la foi d'Hottinger, lequel n'avait vu lui-même que des exemplaires très fautifs. Cette même admiration lui faisait encore voir des fautes dans la version des Septante, partout où elle ne s'accordait pas avec l'hébreu. Il avait entrepris une collection des variantes de ce dernier texte. Walton assure qu'elle comprenait non seulement les variantes des imprimés, mais encore celles des manuscrits, et que l'ouvrage était prêt à paraître lorsque Buxtorf mourut. Rien n'eût été plus propre à réformer ses idées sur l'intégrité du texte hébreu. C'est ce dessein que le docteur Kennicott a traité beaucoup plus en grand, et après lui, M. J.-B. de-Rossi, professeur de langues orientales à Parme. T—D.

BUXTORF (JEAN-JACQUES), fils du précédent, né à Bâle, le 4 septembre 1645, mort le 1er. avril 1704, suivit la même carrière que son père, et occupa, comme lui, la chaire d'hébreu dans sa ville natale : les conseils d'un certain rabbin, nommé *Abraham*, lui furent d'une grande utilité dans l'étude qu'il fit de cette langue. Il parcourut la France, l'Angleterre, la Hollande, et fut reçu partout, entre autres à Cambridge, avec une grande distinction. Il n'a cependant rien fait imprimer de son vivant, si ce n'est une préface à la *Tiberias* de son grand-père, dont il publia une nouvelle édition en 1665; mais il a laissé en manuscrit quelques traductions des livres des rabbins, et un supplément fort considérable à la *Bibliothèque rabbinique*. — BUXTORF (Jean), son neveu, fut aussi professeur d'hébreu à Bâle. Il mourut en 1732, et laissa un fils qui suivit la même carrière. On a de lui : I. *Catalecta philologico-theologica cum mantissâ epistolarum virorum clarorum ad Joh. Buxtorfium patrem et filium*, Bâle, 1707, in-8°.; II. *Dissertationes varii argumenti*, ibid., 1725, in-8°.;

III. *Phraseologiæ hebraicæ specimen;* IV. *Musæ errantes*, etc. On trouve dans le P. Niceron des détails sur les deux premiers Buxtorf, et, sur les derniers, dans les *Athenæ Rauricæ*, Bâle, 1778, pag. 444-454. G—T.

BUY DE MORNAS (CLAUDE), géographe du roi et des enfants de France, naquit à Lyon. Il n'est connu que par quelques compilations géographiques médiocres. La principale est un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762-1770, 4 vol. in-4°.; il est bien gravé, et, pour l'éducation de la jeunesse, il est encore préférable à plusieurs autres du même genre qui ont paru récemment. L'auteur y fait marcher ensemble la géographie, la chronologie et l'histoire. Il a publié une *Cosmographie méthodique et élémentaire*, Paris, 1770, in-8°. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un petit ouvrage intitulé: *Dissertation sur l'éducation*, par B. M., Paris, 1747, in-12. Buy de Mornas avait embrassé l'état ecclésiastique quelques années avant sa mort, qui eut lieu à Paris en juillet 1783. W—R.

BUYAH. *Voy.* IMAD-EDDAULAH.

BUYS (GUILLAUME DU), suivant les nouveaux éditeurs de la *Bibliothèque de Duverdier*, était né à Cahors, où il fit ses études au commencement du 16e. siècle. Il se rendit ensuite à Toulouse, où il remporta plusieurs prix à l'académie des jeux floraux; il voyagea ensuite en Italie, parcourut les principales provinces de France, et vint se fixer en Bretagne, où ses qualités lui eurent bientôt fait de nombreux amis. Sa modestie l'empêcha long-temps de publier aucun des ouvrages qu'il avait composés. Enfin, il fit paraître le recueil de ses poésies, sous le titre de l'*Oreille du prince, ensemble plusieurs autres œuvres poétiques*, Paris, 1582, in-8°.; ibid., 1583, in-12. Cette dernière édition est plus complète et imprimée plus correctement que la précédente. L'abbé Goujet donne de grands éloges à du Buys. C'était à la vérité un fort honnête homme, mais un poète médiocre. Il était fort âgé lors de l'impression de son ouvrage. On ignore l'époque de sa mort. W—S.

BUYS. *Voy.* BUSÉE.

BUZANVAL (NICOLAS CHOART DE), né à Paris le 15 juillet 1611, fut successivement conseiller au parlement de Bretagne, puis au grand conseil, maître des requêtes, conseiller d'état et ambassadeur en Suisse. Après avoir rempli tous ces emplois d'une manière distinguée, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, en 1650, de l'évêché de Beauvais, sur la démission d'Augustin Potier, son oncle maternel. Le président de Novion, son cousin-germain, à qui il devait sa nomination, avait fait établir à son insu sur cet évêché une pension de 12,000 livres, en faveur d'un de ses fils âgé de six ou sept ans. Dès qu'il en fut instruit, il all- représenter au roi que cette pension n'était point canonique, et offrit sa démission. Louis XIV le loua de son zèle, et le déchargea de la pension. Dès ce moment, il se fit un devoir de la résidence la plus stricte, renonça à la cour, ne se montra à Paris que pour les plus pressants intérêts de ses diocésains, consacra tous ses revenus à la fondation d'un hôpital, à l'établissement d'un grand et d'un petit séminaire, à l'entretien des jeunes clercs, au soulagement des pauvres. Il défendit à ses ecclésiastiques de lui donner le titre de *grandeur*, et regardait ceux de

comte et de *pair*, attachés à son siége, comme un poids onéreux pour un évêque. Son épiscopat fut marqué par divers réglements pour l'instruction du peuple et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Il condamna l'*Apologie des casuistes*, fut un des quatre évêques qui refusèrent de signer purement et simplement le formulaire d'Alexandre VII, jusqu'à la paix de Clément IX. Louis XIV lui ayant fait des reproches sur ce qu'il avait interdit les jésuites : « Sire, lui » répondit-il, si je me mêlais de gou- » verner l'état, vous auriez droit de » m'en reprendre; mais je m'entends » mieux à gouverner mon diocèse que » votre majesté: laissez-moi faire. » On le laissa faire. Le monarque se souvint de l'avis. Un jour qu'il allait à la cathédrale de Beauvais, à l'occasion d'un *Te Deum* pour une victoire, le prélat vint le recevoir à la porte de l'église, la mitre sur la tête et la crosse à la main. Le prince de Condé, qui était à la droite du monarque, voulait lui dire de se découvrir la tête : « Mon cousin, laissez-le faire, » dit le roi; il sait mieux ce qu'il faut » faire que vous et moi. » La peste ayant ravagé en 1668 un canton de son diocèse, le curé déserta son poste. Buzanval y accourut, et administra avec un zèle apostolique, tous les secours spirituels et temporels jusqu'à ce que la contagion eût cessé. Ce prélat, digne des premiers siècles de l'église, mourut le 21 juillet 1679, laissant par testament tout son bien aux pauvres. Sa vie a été composée par Mésenguy, sous ce titre: *Idée de la vie et de l'esprit de M. de Buzanval*, Paris, 1717, in-12. T—D.

BUZELIN (JEAN). *Voy.* BUCELIN.

BUZOT (FRANÇOIS-LÉONARD-NICOLAS), né à Evreux, le 1er. mars 1760, avocat dans la même ville, puis député, en 1789, aux états-généraux, et en 1792 à la convention, fut un des premiers à provoquer l'établissement d'une république. Son caractère inquiet le portait à ne voir que conspirations et complots, à faire sans cesse les prédictions les plus sinistres, ce qui lui fit donner le surnom de *prophète du malheur*. Dès les premiers temps de l'assemblée constituante, l'avocat Buzot demanda que tous les Français, sans exception de fortune et de rang, fussent armés; réclama la liberté la plus indéfinie de la presse; déclara que la loi martiale contre les attroupements séditieux, était un attentat contre la liberté; insista pour que le corps législatif eût, en tout temps, la faculté de demander le renvoi des ministres, et que tout citoyen, lorsqu'ils ne seraient plus en place, pût les poursuivre devant les tribunaux. Après la fuite du roi, lorsque l'assemblée délibéra sur la question de savoir si le monarque serait mis en cause, on remarqua Buzot parmi les sept députés qui se levèrent pour l'affirmative. Une scission s'étant opérée dans la société des jacobins, par suite de cette affaire, Buzot ne se réunit point aux scissionnaires connus sous le nom de *feuillants*, et resta fidèle aux jacobins, qui ne comptèrent à cette époque que quatre à cinq députés dans leurs rangs. Malgré la hardiesse de ses principes, et la constante fermeté avec laquelle il les développa, Buzot fit peu de sensation à l'assemblée constituante. Il fut beaucoup plus remarqué à la convention. On doit même le considérer comme un des premiers chefs du parti appelé de *Brissot* ou de *la Gironde*. Après la session de l'assemblée constituante, il fut nommé vice-président du tribunal criminel de Paris. A l'assemblée constituante, il avait mar-

ché à peu près sur la même ligne que Robespierre; il paraît même qu'il avait alors été assez lié avec lui; mais voyant, dès les premiers jours de la convention, l'empire que ce dernier cherchait à prendre sur ses collégues, il le dénonça comme affectant la dictature, et ne cessa de l'attaquer. Il fit décréter la formation d'une garde choisie dans chaque département, pour garantir la convention du despotisme des démagogues qui dirigeaient alors la commune de Paris, et son triomphe, à cette occasion, fut réellement très éclatant; mais le décret ne put être exécuté; on ameuta toute la populace de la capitale contre le parti qui l'avait rendu, et il fut rapporté après les débats les plus violents. Continuellement accusé de *modérantisme* et de *royalisme* par le parti de Robespierre, Buzot prouva que de pareils reproches étaient mal fondés, en faisant décréter, le 23 octobre, la peine de mort contre les émigrés qui rentreraient en France; et, le 24, la même peine contre quiconque proposerait le rétablissement de la royauté. Il demanda en même temps que le duc d'Orléans et ses fils fussent déportés. Si l'on excepte ces actes de politique républicaine, Buzot ne professa que des opinions modérées pendant tout le temps qu'il resta dans la convention. Il chercha constamment à rétablir la paix et la justice, à fixer la liberté publique, et ces opinions furent cause de sa proscription. Au 31 mai 1793, il réussit à s'échapper, et se sauva dans son pays, avec plusieurs de ses collègues frappés du même anathème. Il encouragea avec eux l'insurrection qui s'était formée contre les démagogues dans plusieurs départements, et surtout dans ceux de l'Eure et du Calvados; mais la défection du général Wimpfen, la trahison de Puisaye, la guerre de la Vendée, et le défaut de plan et d'harmonie, firent échouer cette entreprise mal conçue et mal dirigée. La partie triomphante de la convention mit Buzot *hors la loi*, décréta que sa maison serait démolie, et ordonna qu'on élevât un poteau sur la place, avec cette inscription : *Là fut la maison du roi Buzot.* Ce malheureux s'enfuit en Bretagne, d'où il s'embarqua pour Bordeaux, où il espérait trouver des partisans, erra long-temps sans oser même demander sa subsistance, et fut trouvé mort dans un champ avec son collégue Pétion : leurs cadavres étaient à moitié dévorés par les loups. Mme. Roland, dont Buzot fut un des admirateurs, en parle avec éloge dans ses mémoires, et va jusqu'à dire qu'il avait de la grâce, lors même qu'il proposait des proscriptions. B—U.

BUZRUK-OMID. *Voy.* KYABUZURK-OMMYD.

BUZURDJÉMIHR, que Myrkhond, par corruption, nomme *Abouzurdjémihr*, fils de Bakhtegân, était un savant mage que Nouchyrvân appela à la cour de Perse, et à qui il confia l'éducation de Hormouz son fils. Il n'est pas moins fameux par la subtilité de son esprit que par son érudition. On attribue à ce médecin l'invention du trictrac, et l'on prétend qu'il découvrit de lui-même la marche des échecs, dont le roi de Canoùdje (dans l'Inde) avait envoyé un jeu à Nouchyrvân, sans aucune instruction. Quoique ces détails soient consignés dans le *Châh-Nâméh* (*Voyez* FERDOUÇY), on peut d'autant plus les révoquer en doute, que le savant Hyde a démontré la haute antériorité du trictrac, à l'égard du temps où vivait le médecin Buzurdjémihr, c'est-à-dire, du 6e. siècle de l'ère vulgaire, puisqu'il fut un des principaux ornements

du règne de Nouchyrvân, surnommé *le Juste*, et de son fils Hormouz. Si nous en croyons l'historien cité au commencement de cet article, Buzurdjémihr dut son élévation à l'explication d'un rêve qui inquiétait beaucoup le monarque persan. Son nom, en ancien persan, signifie *grand soleil.* On lui attribue aussi la première traduction persane des fables indiennes qui ont rendu si fameux le nom fantastique de Pidpay, et dont le prototype samskrit porte le titre de *Hitopadésa.* (*Voyez* Burzouyéh et Vichnou-Sarma). L—s.

BYDBAI, ou PIDPAY. *Voy.* Vichnou-Sarma.

BYE (Jacques), graveur, libraire et marchand d'estampes, établi à Anvers au commencement du 17e. siècle, gravait assez bien la médaille et la taille-douce. Il grava, chez le duc de Croy-d'Arschot, les portraits des empereurs romains. Cet ouvrage parut sous ce titre : *Imperatorum Roman. à Jul. Cæsare ad Heraclium numismata aurea, Caroli ducis Croyi et Arschotani, explicata à Joan. Hemelario*, Anvers, 1615, in-4°.; id., corrigé par Havercamp, Amsterdam, 1738, in-4°. Jacques de Bye étant passé en France, y publia, en 1634, *les Familles de la France, illustrées par les médailles*; en 1635, *les Vrais portraits des rois de France*, fig., in-fol. L'année suivante, il donna une 2e. édition de cet ouvrage, totalement refondue, et préférable à la précédente; elle est intitulée : *la France métallique.* Bye a gravé les portraits des rois de France pour la grande édition de Mézerai. On a de lui les figures de la *Vie de Jésus-Christ*, dessinées par Martin de Vos. Il a exécuté, concurremment avec Philippe et Théodore Galle, les figures de la *Vie de la Vierge.* — Corneille de Bye, son fils et son élève, né à Anvers en 1620, a gravé les figures de l'*Iconologie* de César Rippa. Il est auteur d'une *Vie des peintres* en vers flamands, sous le titre de *Cabinet de peinture*, Amsterdam, 1661, in-4°., ainsi que de quelques autres ouvrages. — Marc de Bye, peintre et graveur, né à la Haye en 1634, élève de Jacques van der Does, a gravé plusieurs suites d'animaux, d'après Paul Potter. P—e.

BYE. *Voy.* Bie.

BYNÆUS (Antoine), né à Utrecht en 1654, exerça le ministère évangélique en divers endroits, et fut enlevé au milieu de sa carrière, le 29 août 1698, à Deventer, où il était professeur de théologie et des langues orientales. C'était un homme savant dans les langues, l'histoire et les antiquités. On lui doit les ouvrages suivants : I. *Jésus-Christ crucifié*, ou *Explication des souffrances, de la mort et de la sépulture de N. S. J.-C.*, en hollandais; la 3e. édition est de Dordrecht, 1688, in-4°.: l'ouvrage eut un tel succès, que l'auteur le traduisit en latin, Amsterdam, 1692, 3 vol. in-12; II. *De natali J.-C. libri duo*, Amsterdam, 1689, in-4°. Il y traite de toutes les questions qui ont rapport à la naissance de Jésus-Christ, d'après les meilleurs commentateurs, et réfute toutes les absurdités que les Juifs et les anciens hérétiques ont débitées à ce sujet; on trouve à la suite une dissertation sur la circoncision, où il prouve, contre Marsham et Spencer, que cette cérémonie a été établie chez les Juifs et chez les Égyptiens pour des raisons différentes, et qu'elle n'a point passé des uns aux autres. III. *De calceis Hebræorum*, Dordrecht, 1682, in-12; la meilleure édition, revue et augmentée, est celle de 1695, in-4°.; elle

est suivie d'un discours curieux sur la critique, prononcé et applaudi, en 1670, à Utrecht, et publié à part sous ce titre : *Somnium de laudibus criticès*, Dordrecht, 1682, in-12. L'auteur suppose qu'Apollon ayant, dans un assemblée de savants, donné la préférence aux critiques, les théologiens, les jurisconsultes, les médecins et les philosophes se révoltèrent contre ce jugement; que cependant les trois premières classes finirent par y acquiescer, mais que les philosophes persistèrent dans leur révolte; que néanmoins la Sagesse confirma, sans restriction, le jugement d'Apollon. IV. Une *Explication*, en hollandais, de la prophétie de Jacob, et du psaume CX, appliqué à J.-C., Deventer, 1694, in-4°. V. des *Sermons*, Amsterdam, 1689; la Haye, 1737, in-4°. Bynæus a laissé plusieurs manuscrits. T—D.

BYNG (GEORGES), amiral anglais, naquit en 1663 d'une ancienne famille du comté de Kent. Destiné, dès sa jeunesse, au service maritime, il ne le quitta que pendant peu de temps, pour être employé à Tanger dans les troupes de terre. En 1684, il était lieutenant à bord d'un vaisseau du roi qui allait aux Indes orientales, et manqua de périr en abordant un pirate. Il servit, en 1688, sur la flotte destinée à empêcher le débarquement du prince d'Orange; mais il embrassa le parti de ce prince, et fut employé dans les négociations qui tendaient à le faire reconnaître pour roi d'Angleterre. Peu de temps après, il obtint le grade de capitaine de vaisseau, et servit, dans la Manche et la Méditerranée, sous les amiraux Rooke et Russel. Créé contre-amiral en 1703, il servit en cette qualité sous sir Cloudesley Shovel, qui le dépêcha avec cinq vaisseaux vers le dey d'Alger, avec qui il renouvela le traité de paix. En 1704, il commandait l'escadre qui attaqua Gibraltar; il mit à terre une partie de ses équipages, et cette place se rendit au bout de trois jours. On a dit que ce fut par l'effet de la corruption; mais il est plus vraisemblable que ce fut par la négligence des Espagnols. Byng se distingua encore en plusieurs occasions, particulièrement à la bataille de Malaga. La reine Anne le nomma chevalier. Fait vice-amiral en 1706, il fut envoyé, avec une flotte de vingt vaisseaux, pour secourir Barcelonne, alors assiégée par le duc d'Anjou (Philippe V). Étant en 1708 amiral de l'escadre bleue, il commanda la flotte destinée à s'opposer à la descente du prétendant, qu'une escadre française, sortie de Dunkerque, devait favoriser. Il ne put, malgré sa vigilance, empêcher cette escadre de sortir du port; mais il la poursuivit sur les côtes d'Écosse, et la contraignit de rentrer dans les ports de France sans avoir opéré aucun débarquement. La même année, Byng convoya la reine de Portugal à Lisbonne. En 1709, il commanda une escadre dans la Méditerranée, où diverses circonstances s'opposèrent au succès de ses entreprises. Il fut néanmoins nommé, à son retour, lord de l'amirauté; mais on le destitua, parce qu'il n'était point partisan des mesures politiques adoptées à la fin du règne de la reine Anne. A l'avènement de Georges Ier., il fut réintégré et nommé baronnet. En 1717, lorsque l'on crut que Charles XII, roi de Suède, avait le projet de faire une invasion dans la Grande-Bretagne, Byng fut envoyé avec une flotte dans la Baltique, où il agit de concert avec les Danois. En 1718, on le chargea de défendre la Sicile contre les Espagnols qui avaient une

armée dans cette île, et y faisaient de grands progrès. Arrivé dans la baie de Naples le 1er. août, il apprit que les Espagnols faisaient le siége de la citadelle de Messine, après s'être rendus maîtres de la ville. Il fit d'abord au marquis de Lède, qui commandait les troupes espagnoles, des propositions d'armistice qui furent rejetées; mais ayant aperçu la flotte espagnole, il se dirigea contre elle et lui livra un combat dont sa destruction presque tout entière fut la suite. Les Espagnols, dans leurs relations, ont accusé les Anglais d'avoir violé le droit des gens, en les surprenant par une attaque imprévue et sans déclaration de guerre. Byng victorieux resta dans la Méditerranée, et donna des secours aux troupes allemandes qui reconquirent la Sicile. La relation de cette expédition, en 1718, 1719 et 1720, fut imprimée en anglais, à Londres, 1739, in-8°. Ses services furent récompensés par la place de trésorier de la marine et de contre-amiral de la Grande-Bretagne. En 1721, il fut élevé à la pairie, sous le titre de vicomte Torrington, baron Byng de Southill, en Bedfordshire. Il fut, de plus, créé chevalier du Bain, et placé par Georges II à la tête de l'amirauté. Il mourut au mois de janvier 1733, à l'âge de soixante-dix ans. D—T.

BYNG (JOHN), amiral, 4e. fils du précédent, entra fort jeune dans la carrière que son père avait si glorieusement parcourue. Son avancement fut rapide. Quelques succès l'élevèrent de bonne heure au grade d'amiral. L'histoire a négligé les actions de la vie de John Byng pour ne s'occuper que de l'événement malheureux qui la termina. Elle présentera l'amiral John Byng à la postérité, comme une de ces victimes sanglantes que la politique croit pouvoir sacrifier à ce qu'elle appelle le salut de l'état dans les temps difficiles, mais dont l'histoire revise les jugements pour l'instruction de la postérité. Vers le commencement de 1756, le gouvernement anglais, informé des préparatifs qui se faisaient dans les ports de France, effrayé du mouvement des troupes sur les côtes de la Manche, se vit menacé d'une invasion, et ne crut se rassurer qu'en appelant douze mille hommes de troupes hessoises. A cette époque, l'Angleterre ne comptait plus sur l'énergie du peuple; elle mettait toute sa confiance dans les subsides multipliés qu'elle payait aux puissances du Nord. C'était un ministère sans énergie, qui gouvernait une nation mercantile, uniquement occupée des progrès de son commerce (1). En même temps qu'on entendait parler du mouvement des troupes au-delà de la Manche, des avis informèrent les ministres des préparatifs qui se faisaient dans le port de Toulon, du nombre des vaisseaux qu'on armait, et des troupes qu'on y rassemblait. Ils étaient trop occupés du salut de l'Angleterre et de l'Irlande, pour donner une attention bien sérieuse aux établissements de la Méditerranée, quoiqu'ils y possédassent l'île de Minorque, bien plus précieuse que Gilbraltar pour assurer leur commerce dans le Levant. Cependant, pressés par les avis réitérés qu'ils recevaient des côtes de la Méditerranée, ils se déterminèrent à ordonner un armement insuffisant pour combattre les préparatifs qui se faisaient notoirement à Toulon. Dix vaisseaux furent équipés sous le commandement de l'amiral John Byng, plus connu alors par la gloire de son père que par la sienne propre. A cette escadre de-

(1) Pitt (depuis lord Chatam), fortement opposé aux traités des subsides, avait abandonné le ministère.

vaient se joindre trois autres vaisseaux et cinq frégates, avant son entrée dans la Méditerranée. Elle appareilla le 6 avril 1756 de la rade de Ste.-Hélène. Contrariée par les vents, elle arriva le 2 mai à Gibraltar, où elle dut s'approvisionner d'eau et de vin, et réparer ses pompes. C'est-là que l'amiral apprit qu'une escadre française, composée de douze vaisseaux de ligne, d'un nombre indéterminé de frégates, avec des vaisseaux de transport chargés de dix-neuf mille hommes de troupes, était partie de la rade d'Hières le 10 avril; que l'expédition avait été dirigée contre Minorque; que le débarquement s'était opéré, et que les Français, maîtres de toute l'île, étaient occupés au siége du fort St.-Philippe. L'amiral assembla un conseil de guerre, et consulta les ingénieurs sur la possibilité de jeter des forces dans la place. Le major d'artillerie, le capitaine et l'ingénieur, qui avaient été employés aux fortifications de Minorque, déclarèrent unanimement, qu'en supposant que les Français eussent placé des batteries sur les deux côtés de l'entrée du port, précaution qu'on ne pouvait pas les soupçonner d'avoir négligée, il était impossible de réussir sans avoir fait auparavant taire les batteries, qui infailliblement couleraient à fond les vaisseaux de transport. Il fut donc décidé qu'il ne fallait pas sacrifier à une espérance chimérique des forces qui, dans la circonstance, pouvaient être nécessaires à la conservation de Gilbraltar. C'est dans ce moment, et le 4 mai, que l'amiral écrivit à son gouvernement une lettre dictée par le désespoir. Il ne dissimulait aucune des difficultés de sa position; se plaignait d'avoir été envoyé trop tard, du mauvais état de plusieurs vaisseaux de sa flotte, de la pénurie où se trouvait Gibraltar des objets nécessaires au radoub des vaisseaux. Il disait que jeter des secours dans la forteresse était une entreprise impraticable; mais que, dût-on réussir, on ne ferait qu'augmenter le nombre des prisonniers, attendu qu'on ne pouvait espérer de faire lever le siége que par la coopération de troupes de terre assez fortes pour combattre les assiégeants. Ce langage trop libre, qui accusait le ministère de négligence et d'impéritie, ne fut pas tenu impunément. Tous ceux qui ont lu les pièces du procès ne peuvent disconvenir que le sort de Minorque était décidé au moment où la flotte anglaise mouilla dans la rade de Gibraltar, et que la tentative d'une bataille navale ne pouvait empêcher la reddition du fort St.-Philippe. Néanmoins, l'amiral Byng, pour remplir sa mission, autant qu'il était en lui, appareilla le 8 mai. Le 19, il aperçut l'île Minorque; le pavillon anglais flottait encore sur le fort St.-Philippe; l'on voyait aussi les flammes françaises sur la partie occidentale, et les bombes pleuvoir sur la citadelle. Il s'empressa de dépêcher trois frégates, qui devaient tenter d'établir une chaîne de communication entre la flotte et la citadelle, reconnaître l'entrée du port, faire parvenir au général Blakeney, qui commandait, une lettre qui l'informait de l'arrivée de l'escadre et du secours qu'elle lui apportait. Mais l'escadre française, commandée par le marquis de la Gallissonnière, n'ayant pas tardé à paraître au sud-est, et le vent de terre soufflant fortement, l'amiral Byng fut contraint de rappeler ses frégates avant qu'elles eussent pu reconnaître l'entrée du port, et s'assurer si des batteries empêchaient l'approche de la citadelle. Il était cinq heures du soir avant que l'amiral anglais eût pu former la ligne, et distinguer les mouvements des Fran-

çais. Les deux escadres cherchaient à s'assurer du vent avant la nuit. Au point du jour suivant, le 20 mai, elles étaient encore hors de vue l'une de l'autre; enfin, elles s'aperçurent du haut des mâts, et manœuvrèrent pour se rapprocher en ordre de bataille. Le marquis de la Gallissonnière avait pris le vent; mais à l'approche du combat, vers deux heures de l'après-midi, il tourna à l'ouest, de manière que l'escadre anglaise eut pour elle l'avantage du vent, lorsque le combat commença. On comptait, du côté des Anglais, treize vaisseaux de ligne et cinq frégates. La flotte française n'était composée que de douze vaisseaux de ligne et de cinq frégates. Le combat s'engagea, et dura trois heures et demie ou quatre heures, sans que les deux flottes pussent s'entamer; mais le vaisseau anglais l'*Intrépide* avait eu son mât de beaupré emporté peu après le commencement de l'action. Sa chute l'ayant mis hors d'état de manœuvrer pendant quelque temps, laissa un vide dans la seconde division. Byng le fit remplacer par le *Deptford*, le plus petit de la flotte, qu'il tenait en réserve. Il paraît qu'il montra de l'hésitation, que le combat ne fut pas très animé, soit parce que l'amiral anglais était frappé du mauvais état de quelques-uns de ses vaisseaux, et, comme il le dit dans sa défense, de leur infériorité relative, qui ne résulte pas toujours de la différence du nombre, soit parce que, dans le cas d'un combat très meurtrier, il voyait d'avance l'avantage qu'aurait le marquis de la Gallissonnière, de pouvoir renouveler ses troupes et mettre à terre ses blessés; enfin, craignant que la flotte française ne formât une nouvelle ligne qui lui donnât l'avantage du vent, et voyant le vaisseau l'*Intrépide* en danger d'être pris, Byng fit cesser le feu, et la victoire resta aux Français. Il paraît que la flotte anglaise avait beaucoup plus souffert, et qu'indépendamment de la circonstance du voisinage de Minorque, la flotte française était bien plus en état de recommencer le combat. Le jour suivant les deux flottes étaient déjà hors de vue. L'amiral anglais recueillit l'*Intrépide*, et le *Chesterfield* chargé de le conduire. Il tint un conseil de guerre, qui fut d'avis de ne pas renouveler une tentative qui n'avait aucune apparence de succès. L'examen qui fut fait de l'état de la flotte démontra que trois des principaux vaisseaux étaient endommagés au point de ne pouvoir tenir la mer. Il n'y avait eu cependant que quarante-cinq hommes tués et cent soixante-deux blessés; mais c'est surtout dans les agrès que les vaisseaux anglais avaient beaucoup souffert. Le marquis de la Gallissonnière, qui n'avait aucun intérêt à le poursuivre, reprit sa station devant Mahon, pendant que l'amiral Byng continua sa route vers Gibraltar. Dès que le gouvernement anglais eut reçu la nouvelle du mauvais succès de cette expédition, il chargea les amiraux Hawke et Saunders de prendre le commandement de la flotte, et donna des ordres pour traduire en état d'arrestation l'amiral Byng à l'hôpital de Greenwich. Le fort St.-Philippe, qui avait une tranchée ouverte depuis le 10 mai, se rendit le 27 juin, à la suite d'une attaque générale. Cette conquête produisit chez les deux nations l'effet qu'on devait attendre de la différence de leur caractère : pendant que les Français faisaient éclater la joie la plus vive, les Anglais, humiliés dans ce qui fait l'objet chéri de leur orgueil, se livrèrent à une fureur qui approchait de la rage. Cette marine, sur laquelle ils se reposaient pour la défense de leurs foyers, s'était retirée devant

une flotte française inférieure en apparence! La honte de cet événement aurait dû rejaillir tout entière sur des ministres inhabiles, qui s'étaient laissés frapper de la terreur panique d'une invasion dont le projet n'était que simulé, et qui, négligeant les avis réitérés qu'ils recevaient des grands préparatifs faits à Toulon, avaient envoyé dans la Méditerranée une flotte insuffisante, pendant que les ports d'Angleterre regorgeaient de vaisseaux. Aussi, après l'événement, les ministères se reprochaient-ils mutuellement la faiblesse de leurs déterminations. Il paraît que les avis de Fox n'avaient pu prévaloir sur les terreurs paniques du duc de Newcastle et sur la présomption du lord Anson, qui espérait que l'escadre de l'amiral Byng battrait facilement toutes les forces que les Français pourraient réunir dans la Méditerranée. Le ministère recourut, dans cette circonstance, au moyen que la corruption lui donne de se blanchir aux yeux du peuple, qui croit ses intérêts toujours bien défendus lorsque le parlement en fait l'objet de ses bruyants débats. Dans la session qui suivit cet événement, la chambre des communes désira connaître les véritables causes de la perte de Minorque. Après un examen rapide des pièces qui auraient exigé le travail d'une session pour les rédiger et les mettre en ordre, il fut résolu par la chambre : « 1°. que, d'après les avis reçus » par les ministres, ils avaient eu raison d'appréhender l'invasion de l'Irlande ou de l'Angleterre; 2°. qu'ils » n'avaient pu avec sûreté détacher un » plus grand nombre de vaisseaux » pour l'expédition confiée à l'amiral » Byng. » Cette résolution ne lava pas entièrement les ministres aux yeux du peuple; mais, pour lui donner le change, ils travaillèrent à diriger son ressentiment contre le malheureux amiral Byng. La populace le pendit en effigie. Les feuilles ministérielles l'accablèrent de leurs calomnies avec une fureur qui jetterait sur leur mémoire un blâme ineffaçable si leurs noms étaient connus. Le procès fut commencé le 28 décembre 1756, devant une cour martiale, composée de cinq amiraux et de neuf capitaines, à bord du vaisseau le *St.-George*, dans la baie de Porstmouth. Après avoir entendu une foule de témoins, cette cour décida : « que, dans le combat du 20 mai, » l'amiral Byng n'avait pas fait les » derniers efforts pour prendre, saisir et détruire les vaisseaux du roi » de France, et qu'il n'avait pas employé tout ce qui était en son pouvoir » pour secourir le fort St.-Philippe; » en conséquence, ils déclarèrent à l'unanimité, que l'article XII du code » maritime, qui, dans ce cas, prononce la peine de mort, sans laisser » aucune option à la discrétion des » juges, lui était applicable; cependant, croyant que sa mauvaise conduite n'était l'effet ni de la lâcheté, » ni de la perfidie, ils se reposaient » dans leur jugement sur la clémence » du roi. » Ils la sollicitèrent dans un écrit particulier, signé unanimement par tous les juges, et qui mérite d'être connu; il est adressé aux lords de l'amirauté dans les termes suivants : « Nous, soussignés, président et membres de la cour martiale assemblée » pour le jugement de l'amiral Byng, » croyons inutile d'informer vos seigneuries que, dans le cours de cette » longue procédure, nous avons fait » tous nos efforts pour découvrir la » vérité et pour rendre à la fois la justice qui est due à l'accusé et à notre » pays; mais nous ne pouvons nous » défendre d'épancher devant vos seigneuries le chagrin dont nous som-

» mes pénétrés, par la nécessité de » condamner un homme à mort d'après l'extrême rigueur de l'art. XII, » qui lui est applicable en partie, et » qui n'admet point de modification » dans le cas où le crime est commis » uniquement par erreur du jugement. » C'est pourquoi, tant pour le soulagement de nos consciences que par » justice pour l'accusé, nous supplions » de la manière la plus instante vos » seigneuries de le recommander à » la clémence de sa majesté. » Dans le cours des débats qui précédèrent le jugement, Byng montra un sang-froid qui suffirait pour éloigner le soupçon de faiblesse. Avant de subir son jugement, il remit à l'officier de l'amirauté un écrit dans lequel il déclare qu'il éprouve dans l'intérieur de sa conscience la satisfaction de s'être acquitté de son devoir avec fidélité, selon son jugement et ses moyens; il se qualifie de victime destinée à détourner le ressentiment d'une nation justement indignée. Voltaire, dont le sang s'allumait à l'idée des grandes injustices, engagea le maréchal de Richelieu à envoyer aux juges un certificat de la vérité, qui ne pouvait être d'aucun poids dans cette affaire. Byng leur adressa, de son côté, sa justification; mais, comme il l'avait prévu lui-même, rien ne pouvait arrêter la résolution des ministres. Il alla à la mort avec calme, et fut arquebusé le 14 mars 1757. On a publié un *Testament politique de Byng*, trad. de l'anglais, Porsmouth (Paris), 1759, in-12. D—N L—E.

BYNGHAM. *Voy.* BINGHAM.

BYNKERSHOECK (CORNEILLE van), l'un des plus savants jurisconsultes modernes, né en 1673, à Middelbourg, étudia d'abord la théologie à Franeker, qu'il abandonna ensuite pour la jurisprudence; il parut avec distinction au barreau de la Haye, et mourut dans cette ville le 16 avril 1743, président du haut conseil de Hollande. Vicat a publié une édition complète de ses ouvrages, Genève, 1761, in-fol.; id., Leyde, 1766, 2 vol. in-fol., dont les principaux sont: I. *Opuscula varii argumenti*, Leyde, 1719, in-4°. C'est un recueil de dissertations sur diverses parties du droit romain, écrites d'un style serré, parmi lesquelles on en distingue une où il soutient, contre Noodt, que l'ancien usage d'exposer et de tuer même les enfants chez les Grecs et les Romains, ne fut entièrement aboli que sous les Antonins. II. *Observationes juris romani libri quatuor*, Leyde, 1710, avec une savante préface, où il prouve que le droit romain était en usage en Hollande dès le temps d'Antonin-le-Pieux, mais qu'il n'y a eu d'autorité que sous Philippe-le-Hardi; III. *Quæstiones juris publici libri duo*, Leyde, 1737; IV. *De foro legatorum competenti*, 1721. Ce traité a été traduit par Barbeyrac, sous ce titre: *Du juge compétent des ambassadeurs*, la Haye, 1723, in-4°., réimprimé, en 1730, à la suite de l'*Ambassadeur*, de Wicquefort. Dans tous ses ouvrages, Bynkershoeck s'occupe de l'éclaircissement de l'ancien droit romain, et de la restitution des textes qui ont été altérés et corrompus par la négligence des copistes et le malheur des temps. On remarque partout une étude profonde du droit, une lecture réfléchie des meilleurs jurisconsultes, et une saine critique. L'auteur avait fait des recherches très étendues sur les droits, lois, décrets, usages, coutumes, etc., des diverses provinces de la Hollande, et il s'en était composé, pour son utilité particulière, un corps de droit hollandais et zélandais qui n'a pas vu le jour. Il rédigeait en 1699, en hol-

landais, une feuille périodique, intitulé : *Nouveau Mercure de la Haye*; elle fut bientôt supprimée comme trop satirique. T—D.

BYNKES. *Voy.* BINKES.

BYRADIAN (SEMPAD), prince arménien, né vers l'an 50 de Jésus-Christ, succéda à son père dans la principauté de Sper, et se déclara le protecteur d'Ardaschès, jeune prince de la famille de Sanadroug (de la dynastie des Arsacides), qui s'était jeté dans ses bras après le massacre des siens par l'usurpateur Erovant. Byradian marcha contre lui avec une armée nombreuse, et parvint, après des victoires signalées, à replacer Ardaschès sur le trône de ses pères. Ce prince le nomma gouverneur de son palais, et commandant de toutes ses troupes, à la tête desquelles il combattit les Romains, commandés par Trajan; et fit prisonnier Parsmann (Pharasmane), qui régnait sur les rivages de la mer Caspienne. La famille *Pakradouni*, à laquelle il appartenait, est d'origine juive, et s'établit en Arménie cinq siècles avant l'ère vulgaire. Le prince Bagration, général au service de Russie, descend de cette ancienne famille, qui a donné des rois à l'Arménie et à la Géorgie. K.

BYRGE (JUSTE), mécanicien et astronome, né à Lichtensteig, en Suisse, mort en 1632, âgé de quatre-vingt-un ans. Appelé à Cassel par Guillaume IV, landgrave de Hesse, il y contruisit plusieurs instruments d'astronomie, des horloges fort curieuses, un globe céleste en argent, et plusieurs machines, conservées, pour leur singularité, dans le cabinet de ce souverain, qui se livrait à l'étude de l'astronomie. Après la mort de son protecteur, Byrge continua d'observer à Cassel jusqu'en 1597, l'empereur l'ayant alors nommé son mécanicien. Képler fait un grand éloge de son talent et de sa modestie qui l'empêcha de rien publier; mais cette dernière assertion est reconnue fausse aujourd'hui. On lui attribue mal à propos l'invention du compas de proportion; Lévin Holstius, dans ses *Tractatus tres ad geodesiam spectantes*, publiés en 1603, décrit l'instrument inventé par Byrge, et en donne la gravure : c'est tout simplement ce que nous appelons un *compas de réduction*. C'est avec moins de fondement encore que Bécher attribue à Byrge l'application du pendule à la mesure du temps; il n'en apporte d'autre preuve que l'assertion d'un mathématicien de l'électeur de Mayence, qui le lui dit en 1678, c'est-à-dire plus de quarante ans après la mort de Byrge. Bramer, son disciple et son beau-frère, dit formellement « qu'il avait » fait imprimer, sans texte, à Prague, » en 1620, une belle *Table des Progressions* avec leurs différences de » dix en dix, calculées à neuf chiffres; » de sorte, ajoute Bramer, que l'invention des logarithmes n'est pas de » Néper, mais a été faite par Juste » Byrge long-temps auparavant. » Il y a sur ce sujet deux observations à faire : premièrement l'antériorité reste à Néper, qui publia sa découverte dès 1614; secondement Kœstner, qui le premier a retrouvé les tables de Byrge, dont l'impression paraît n'avoir pas été achevée, a reconnu que ces tables, comprenant sept feuilles et demie in-folio, ont une disposition inverse de celle des tables ordinaires. Ce sont les logarithmes qui y croissent par des différences égales, en sorte qu'elles ne mènent d'abord qu'à trouver un nombre par son logarithme, et demandent un calcul assez long pour trouver les logarithmes quand le nombre est donné. Dans le siècle

dernier, Dodson en a publié de semblables en Angleterre, sous le titre d'*Anti-logarithmic-Canon;* mais ces dernières se rapportent au système des logarithmes ordinaires, dont la base est 10, tandis que celles de Byrge, sont calculées dans le système qui répond à la quadrature de l'hyperbole équilatère. Il paraît d'ailleurs qu'il s'est glissé quelques fautes dans les calculs de Byrge. On peut voir de plus grands détails sur ce savant dans la *Notice sur les savants Hessois*, par Strieder, Göttingue, 1781, in-8°., en allemand. C. M. P.

BYRNE (Guillaume), né à Cambridge en 1746, apprit de Woollet l'art de la gravure. Il passa en France en 1770, y travailla sous Jacq. Aliamet et Wille, et grava alors à Paris plusieurs sujets de paysage et de marine, entre autres le *Fanal exhaussé*, d'après Vernet. De retour en Angletere, il donna la *Mort du capitaine Cook*, d'après Webber, et le *Départ d'Abraham*, d'après Zuccharelli. Dans ces deux estampes, les figures sont de Bartolozzi; et en effet, le genre où Byrne a réussi le mieux est le paysage. On a de lui plusieurs morceaux d'après Wilson, qui rappellent le talent avec lequel Wollett a gravé les paysages de ce peintre, qui, plus qu'aucun autre, s'est approché de Claude Lorrain; toutefois, le plus important ouvrage de Byrne est une suite de vues qu'il a exécutée de concert avec Hearne, intitulée: *Antiquités pittoresques de la Grande-Bretagne*. Cette collection est une des plus intéressantes qui existent, soit à cause du goût avec lequel les vues sont prises, soit à cause de l'exactitude qu'on a mise à rendre les détails d'architecture, soit enfin à cause du talent remarquable de l'auteur. Byrne est mort à Londres en 1805. V. S. M.

BYROM (Jean), poète anglais, naquit en 1691 à Kersal, près de Manchester. Son père était négociant. Il fut élevé à Cambridge, où il montra plus de dispositions pour les études littéraires que pour celles qui conduisent à la fortune. Il se fit connaître en 1714 par une pastorale imprimée dans le 8e. volume du *Spectateur*, et par quelques lettres piquantes dans ce même ouvrage. Ne se sentant point de goût pour un état sérieux, il fut obligé, ses études étant finies, de quitter l'université; et, après avoir fait pour sa santé un voyage en France, d'où il revint épris de la doctrine du P. Mallebranche et infatué des visions de Mlle. Bourignon, il essaya, sans beaucoup de succès, de pratiquer la médecine, en se faisant appeler le docteur Byrom. Il devint amoureux d'une de ses cousines, née de parents riches, qui refusèrent de l'accepter pour gendre; mais, avec beaucoup d'amour, un esprit et un caractère aimable, Byrom parvint aisément à se faire accepter pour mari. Ce mariage le rendit beaucoup plus heureux, mais encore un peu moins riche qu'il ne l'était, son beau-père lui refusant tout secours. Forcé à chercher des ressources dans son industrie, il inventa une méthode de tachygraphie (*short hand*) qui eut un grand succès, et qui porte encore aujourd'hui son nom. Les leçons qu'il en donna lui procurèrent quelque aisance, jusqu'à ce que, par la mort de son frère aîné, il se trouva en possession des biens de sa famille. Il s'abandonna alors à la paresse, avec cette passion d'un homme à qui la nécessité a fait violence en le forçant au travail. Il mourut le 28 septembre 1763. On a de lui un poëme estimé sur l'*Enthousiasme*, et quelques autres poésies moins recommandables. C'était un homme d'un esprit vif et gai, d'un ca-

ractère doux, et incapable de nuire : ses épigrammes même en font foi. X—s.

BYRON (le commodore), né en Angleterre, le 8 novembre 1723, s'embarqua, à l'âge de dix-sept ans, sur un des vaisseaux du lord Anson, destiné à faire le tour du monde, mais qui fit naufrage au nord du détroit de Magellan. Byron fut, avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, conduit par des Indiens au Chili; il y resta jusqu'en 1744, qu'il s'embarqua sur un navire de St.-Malo, et arriva en Europe en 1745. En 1758, il commandait trois vaisseaux de ligne, et se distingua dans la guerre contre la France. Le roi George III, voulant envoyer découvrir la partie de l'océan Atlantique située entre le cap de Bonne-Espérance et la pointe méridionale de l'Amérique, donna à Byron le commandement de la frégate *le Dauphin*. Cet amiral partit de la rade des Dunes le 21 juin 1764, ayant sous ses ordres la frégate *la Tamar*, commandée par le capitaine Monat. Ces deux bâtiments abordèrent à Madère et aux îles du cap Vert, de là vinrent mouiller dans la rivière de Rio-Janeiro, vis-à-vis de la ville de ce nom. En partant de ce port, Byron visita la partie méridionale de l'océan Atlantique, et, après avoir cherché en vain les îles Pepys, il fit route pour aller faire de l'eau et du bois dans le port Famine, situé à peu près à la moitié du détroit de Magellan. Il vint ensuite visiter les îles Malouines, nommées *Falkland* par les Anglais. Dès que Byron eut fait la reconnaissance de ces îles, il rentra dans le détroit, et continua sa navigation jusqu'au grand Océan, connu plus généralement sous le nom de *mer du Sud*. Il rencontra, pendant cette seconde navigation qu'il fit dans le détroit, le vaisseau l'*Aigle* de St.-Malo, sur lequel Bougainville (*V.* BOUGAINVILLE) était venu faire de l'eau et du bois pour la nouvelle colonie qu'il était chargé de fonder aux îles Malouines. Byron se dirigea au nord en sortant du détroit de Magellan, sur l'île Masafuera; ensuite, sa route prit de l'ouest, il passa au nord de l'archipel dangereux situé à une petite distance dans l'est des îles de la Société, et y découvrit l'île du Désappointement et les îles du Roi Georges. Peu de temps après avoir dépassé les îles de la Société, sa route prit du nord-ouest, et il découvrit les îles du Danger et de Byron. Bientôt, après avoir traversé les Carolines, en passant près de l'île Tinian, où il relâcha, il rentra dans la mer de Chine par le nord de l'île Luçon. Byron fit alors route au sud, et vint à Batavia par le détroit de Banca, d'où il partit le 10 décembre 1765, et arriva en Angleterre le 9 mai 1766. Quoique le voyage de Byron ne soit pas très fertile en découvertes, il mérite cependant un rang honorable dans l'histoire des navigations autour du globe. C'est le premier que l'on trouve dans la collection d'Hawkesvorth, intitulée : *Histoire des voyages entrepris pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional, et exécutés successivement par le commodore Byron, le capitaine Wallis, le capitaine Carteret, et le capitaine Cook, dans son premier voyage.* On voit, par les noms des navigateurs qui ont suivi Byron, qu'il est le premier de cette époque mémorable où les peuples de l'Europe cessant de faire des découvertes par amour du gain, n'avaient pour but principal que le progrès des sciences. Si Cook les a tous surpassés par l'habileté et l'importance des découvertes, le mérite des autres ne doit cependant pas être oublié, et particulièrement celui de

Byron, qui leur avait tracé le chemin. Un de ses officiers a publié la relation de son voyage en 1766 ; cette relation a été traduite en français, et imprimée à Paris, 1767, in-12. Il avait fait imprimer, en 1748 et 1768, la relation de son premier voyage; elle a été traduite en français par Cantwell, sous ce titre : *Premier Voyage de Byron à la mer du sud*, Paris, an VIII, in-8°. Il est mort à Londres en 1786. R—L.

BYS (JEAN-RODOLPHE), peintre, né à Soleure en 1660, alla dans sa jeunesse étudier à Rome, et fut appelé à Vienne en 1704 par l'empereur Charles VI. Ce prince le chargea de peindre le plafond de la grande salle d'audience, et ce morceau est un des plus beaux de cet artiste, qui en fit plusieurs autres dans la même capitale. Appelé ensuite à Mayence par l'électeur, il y fit plusieurs tableaux de paysage dans le château de Geubach et dans celui de Pommersfelden. Il a donné en 1719, en allemand, la *Description de la galerie de Pommersfelden*, qui fut réimprimée en 1774. Bys mourut à Wurtzbourg le 11 décembre 1738. U—I.

BYSANT, historien arménien. *Voy.* POUSANT.

BYTEMEISTER (HENRI-JEAN), théologien luthérien, et bibliographe hanovrien, né en 1698 à Zelle, où son père était secrétaire au conseil de justice, fut, en 1740, professeur de théologie à Helmstædt, et mourut le 22 avril 1746. Nous ne citerons de ses nombreux ouvrages, presque tous en latin, que : I. *Dissertatio de præstantiâ arithmeticæ decadicæ ;* II. *De pretio compendiorum quorundam ad juvandas arithmeticæ decimalis pragmatias ævo recentiori excogitatorum ;* III. *De præstantiâ et vero usu historiæ litterariæ ejusque genuinâ methodo*, Wittenberg, 1720, in 4°., Helmstædt, 1728, in-4°.; IV. *Commentarius de vitâ, scriptis et meritis supremorum præsulum in ducatu Luneburgensi*, Helmstædt, 1728-1730, in-4°., 2 vol.; V. *Specimen supplementorum et emendationum lexici eruditorum germanici*, in-4°., sans date ni lieu d'impression; VI. *Bibliothecæ appendix, sive catalogus adparatus curiosorum artificialium et naturalium, cùm auctariis*, Helmstædt, 1735, in-4°.; VII. *Tabulæ duæ exhibentes synopsin historiæ philosophicæ ;* VIII. *Catalogus bibliothecæ Lautensackianæ secundum ordinem materiarum*, ibid., 1737, in-8°.; IX. *Delineatio rei numismaticæ antiquæ et rencentioris*, 3e. édition, Strasbourg, 1744, in-8°. C. M. P.

BYWALD (L. B.), jésuite allemand, a publié un ouvrage sur diverses parties de l'histoire naturelle, intitulé : *Selectæ ex Amœnitatibus academicis Car. Linnæi, dissertationes ad historiam naturalem pertinentes, additamentis auctæ*, Gratz, 1764-66, 2 vol. in-4°. Le fond de cet ouvrage est un choix des *Aménités académiques* de Linné, auquel cet auteur a ajouté un grand nombre d'observations intéressantes sur les trois règnes de la nature, sur les fossiles du mont Aerzberg, sur les plantes de la Styrie qui servent dans l'économie rurale et domestique, sur le miellat, ou la rosée miellée, qu'il dit être produite par les pucerons; sur le veratrum, ou heliébore blanc; sur les poisons du règne végétal, sur les erreurs des pharmaciens, sur les variations que les plantes éprouvent dans le nombre de quelques-unes de leurs parties, et surtout dans celui des étamines; enfin, il a exposé les défauts des méthodes de botanique,

même du système de Linné, qui était son guide. D—P—s.

BYZANCE (Louis de), prêtre de l'Oratoire, reçut le jour à Constantinople, vers 1647, d'un orfèvre juif, et s'appelait *Raphaël Lévi*. La couleur presque africaine et les traits rudes de son visage contrastaient d'une manière frappante avec ses mœurs douces et honnêtes. Né avec un goût décidé pour l'étude, il fréquenta de bonne heure tout ce qu'il y avait d'étrangers instruits à Galata, et s'attacha surtout aux Français. La lecture du *Nouveau-Testament*, et ses entretiens avec les jésuites et les capucins lui firent naître l'idée d'embrasser le christianisme. Lorsque le fameux Sabataï Sévi, qui se donnait pour le Messie, attirait tous les juifs à sa suite, Raphaël Levi le dénonça ouvertement comme un imposteur. Nointel, qui s'en était servi pour se procurer des manuscrits précieux, charmé de son intelligence, le fit truchement de la légation française. Raphaël avait eu l'imprudence de se déguiser en janissaire, sous le nom de *Ahamed*, pour accompagner un gentilhomme français en Morée. Il fut reconnu quelque temps après dans les rues de Constantinople, malgré son changement de costume, par les gens du pacha de la Morée, et traduit devant le caïmacan comme un apostat de l'islamisme, crime pour lequel on ne peut se soustraire à la mort qu'en reprenant le turban, ce qui était loin de la pensée de Raphaël, qui avait pris la ferme résolution de se faire chrétien; mais il céda aux sollicitations de ses parents, et fit profession du mahométisme, sous le nom de *Mohammed*, auquel on joignit bientôt après le surnom d'*Effendi* affecté aux savants. Comme il songeait toujours à embrasser la religion chrétienne, le chevalier d'Arvieux, qui nous a donné dans ses mémoires l'histoire de ce singulier personnage, le remit en grâce auprès de Nointel, dont son apostasie lui avait fait perdre la confiance, et favorisa sa retraite dans l'hôtel de France. Il y resta caché pendant six mois, au bout desquels on parvint à le faire embarquer secrètement pour Marseille, d'où il se rendit à Paris avec des lettres de recommandation. Tronchin, l'un des directeurs de la compagnie du Levant, à qui il était adressé, fit de vaines tentatives pour l'attirer au protestantisme. On le mit entre les mains des PP. Richard Simon et de Ste.-Marthe de l'Oratoire, qui l'instruisirent dans la religion catholique. Il fut tenu, en 1674, sur les fonds de baptême, à St.-Germain-en-Laye, par le duc de Mazarin au nom du roi, et par Mme. de Colbert au nom de la reine, et prit alors le nom de *Louis de Byzance*, du lieu de sa naissance. Sa vie édifiante, son goût pour l'étude et pour la retraite, le firent admettre, trois ans après, dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut élevé au sacerdoce. Son mérite ne se bornait pas à une connaissance parfaite de la plupart des langues anciennes et modernes; il fit des conférences ecclésiastiques en homme consommé dans cette partie. Son zèle pour le salut de ses compatriotes le porta à se consacrer spécialement à la conversion de ceux que différentes affaires amenaient à Paris. Il avait même acheté un grand nombre d'exemplaires du *Nouveau Testament*, traduit en turk par Guillaume Seaman, Oxford, 1666, in-4°., qui devaient partir sur le vaisseau qui transporta en 1690 M. de Ferriol à Constantinople; mais ils n'arrivèrent au port qu'après le départ de l'ambassadeur. Un fanatique musulman, furieux d'avoir été confondu par lui dans une

conférence publique, s'étant introduit dans sa chambre avec le dessein de l'assassiner, le P. de Byzance ne parvint à s'en débarrasser qu'en s'armant de son ancien sabre suspendu à son lit. Mais cette scène, qui lui laissa de funestes impressions, jointe à un excès de travail, le jeta dans une mélancolie et un délire tels que ses confrères, après avoir employé sans succès tous leurs soins pour le ramener à son état naturel, se virent réduits à le mettre à Charenton. Sa maladie y résista pendant environ vingt ans à toute sorte de remèdes, et il y mourut le 23 mai 1722. Le seul ouvrage imprimé du P. de Byzance est intitulé : *la Goutte curable par le remède turc*, Paris, 1703, in-12. Hinckelman voulut l'engager à concourir avec lui pour une version du *Coran*, qu'il se proposait de faire imprimer avec le texte arabe. Le P. de Byzance n'entra pas dans ce projet, et le texte seul parut à Hambourg, en 1694. Il se trouva cependant parmi ses manuscrits une traduction française de la partie historique du *Coran*, qui est la plus considérable. L'auteur prouve, dans ses notes, que la plupart des rêveries de ce livre sont tirées des rabbins antérieurs à Mahomet. Ses autres manuscrits sont des ouvrages sur la religion des mahométans, et une traduction de la conférence qui eut lieu en 1215 entre trois docteurs de cette religion et un maronite, en présence du frère du sultan d'Alep. Le maronite est un bon vieillard, très savant, dont la méthode approche de celle de Socrate. M. Legrand, interprète du roi pour les langues orientales, en a publié une en 1767, plus élégante, mais moins exacte. A une profonde connaissance des langues, le P. de Byzance joignait un savoir très étendu dans les mathématiques : mais il ne reste de lui en ce genre que quelques manuscrits, entre autres des tables de tous les diviseurs depuis 1 jusqu'à 10,000 ; des solutions de problêmes de la géométrie transcendante, etc. Il fut l'ami particulier des PP. Mallebranche, Raynaud, Le Long ; il était en relation avec le marquis de l'Hôpital, Leibnitz, etc. Ses manuscrits ont passé de la Bibliothèque de l'Oratoire-St.-Honoré dans la Bibliothèque impériale. T—D.

BYZAS, chef des Mégaréens qui fondèrent Byzance, maintenant Constantinople, l'an 658 avant J.-C. Phidaléa, qu'on dit avoir été son épouse, ne fut pas moins célèbre que lui, et, à la tête des femmes, elle défit Strombus, frère de Byzas, qui s'était révolté contre lui. Diodore prétend que Byzas était contemporain des Argonautes. Quelques anciens disent qu'il fut, en son temps, le plus juste de tous les hommes. Il y a obscurité, incertitude et contradiction dans les auteurs, sur son expédition et sur son règne. C—R.

BZOVIUS, ou BZOWSKI (ABRAHAM), dominicain polonais, né à Prosczovic, en 1567. Ayant pris l'habit religieux en Pologne, il fut envoyé par ses supérieurs en Italie, où il professa la philosophie et la théologie. De retour dans sa patrie, il devint prieur des dominicains à Cracovie. Il se rendit cependant de nouveau en Italie, et s'établit à Rome, où il fut chargé de la continuation des *Annales de Baronius*. Il en composa neuf volumes (XIII à XXI), imprimés à Cologne, de 1616 à 1630, et Rome, 1672. Il resta fidèle aux principes de son prédécesseur. Les jésuites et les cordeliers se plaignirent de son dévouement exclusif aux dominicains, et l'électeur de Bavière lui fit intenter un procès pour avoir mal parlé de l'empereur Louis IV de Bavière. Plusieurs volumes, in-4°. et

in-fol. furent publiés par les plus habiles écrivains de Bavière, pour défendre l'empereur Louis. Bzovius fut contraint de se rétracter publiquement. Cette rétractation fut imprimée à Ingolstadt, en 1628, in-8°. Les autres ouvrages de Bzovius sont: *Historia ecclesiastica ex Baronii annalibus historiis excerpta*, Cologne, 1617, 3 tom. in-fol.; *Quadraginta sermones super canticum Salve Regina*, Venise, 1598; trois recueils de sermons, sous le titre de *Sacrum Pancarpium*, Venise, 1611; *De rebus gestis summorum pontificum*, Cologne, 1619 et 1622, in-4°., en italien; c'est une nouvelle édition de *Platina*, avec les Vies de Paul V et de Grégoire XV, par Bzovius; *Nomenclator sanctorum professione medicorum*), Rome, 1612, in-fol.; 1621, in-12; et Cologne, 1623, in-8°.; et plusieurs autres ouvrages, tous en latin. Bzovius manque de critique, d'impartialité et de modération. Logé pendant quelque temps au Vatican, il se retira ensuite dans un monastère de son ordre, parce qu'en son absence, des voleurs s'étaient introduits chez lui, et avaient tué son domestique. Il mourut le 31 janvier 1637. Les PP. Quétif et Echard (dans leur *Scriptores ordinis prædicatorum*) ont consacré un très long article à Bzovius. C—AU.

C

CAAB. *Voy*. KAAB.

CABADES, ou CAVADES, ou KOBAD, roi de Perse, fils de Pérose, ayant autorisé par une loi la communauté des femmes, et faisant usage de toutes celles qui lui plaisaient, perdit sa couronne, et fut enfermé dans une tour. Sa femme le délivra en se livrant au gouverneur qui en était amoureux. Cabades remonta sur le trône, reçut des secours des Huns Néphtalites, déclara la guerre à l'empereur Anastase Ier., ravagea l'Arménie et la Mésopotamie, prit Armède et l'abandonna au pillage. La paix fut conclue quelque temps après, mais la guerre recommença sous Justin et sous Justinien. Cabades éprouva des revers, et mourut en 531. K.

CABALLO (EMMANUEL) s'illustra au siége de Gênes, sa patrie, en 1513. Un vaisseau chargé de vivres et de munitions allait tomber au pouvoir des Français qui, depuis seize mois, assiégeaient la ville et l'avaient réduite aux horreurs de la famine, lorsque Caballo monta sur un autre vaisseau et amena le premier à Gênes, au milieu du feu de l'ennemi. Cet action, qui décida la levée du siége, lui mérita le nom de libérateur de sa patrie. — CABALLO (François), de Bresse, professeur de médecine à Padoue, mort à Bresse en 1540, dans un âge très avancé, a laissé, dit Moréri, un livre latin qui traite de l'animal qui entre dans la thériaque, imprimé avec les *Conseils* d'Ant. Cermisoni, Venise, 1503, in-fol., réimprimé dans d'autres collections, et, pour la dernière fois, avec les ouvrages choisis de médecine de Barthélemi Montagnana, Nuremberg, 1652, in-fol. A. B—T.

CABANE (PHILIPPINE), dite la *Catanoise*, blanchisseuse de son métier et femme d'un pêcheur, fut choisie pour nourrir le fils dont la duchesse de Calabre était accouchée en Sicile, où son mari Robert, qui depuis fut roi, faisait la guerre. On la connaissait alors sous le nom de *Philippine*. Cette femme, jeune et belle, joignait à ces dons de la nature, le talent de plaire et de suivre les pas

sions de ses maîtres pour les subjuguer. A dix-sept ans, la Catanoise fit ce qu'un courtisan, vieilli dans l'intrigue, tente souvent en vain. La duchesse étant morte, et le duc ayant épousé dona Sancha d'Arragon, la Catanoise, aussi dévote, aussi contemplative que sa nouvelle maîtresse, s'en fit aimer encore plus qu'elle n'avait été aimée de la première. Dans le même temps, parut à Naples un autre phénomène de la fortune. Raymond de Cabane, premier maître d'hôtel du roi, avait acheté un jeune Sarrazin pour son service; il s'attacha bientôt à cet esclave, et lui donna son nom, son bien et son rang. Le vieux Cabane le fit connaître au roi Robert, qui avait succédé à Charles II, et il obtint la faveur de lui céder sa place. Le nouveau Cabane fut armé chevalier par le roi même, qui le fit aussi grand-sénéchal à la vue de sa noblesse indignée. Le mari de la Catanoise était mort. On la maria avec Cabane. Il fallait mettre auprès de la nouvelle duchesse de Calabre, épouse du fils de Robert, une dame d'honneur capable de lui donner de bons conseils : la grand'sénéchale fut choisie pour remplir ce poste. Catherine d'Autriche, sa nouvelle maîtresse, aimait les plaisirs; elle trouva dans l'adroite sénéchale toute la complaisance qu'elle pouvait désirer, et le goût le plus décidé pour les plaisirs. Celle-ci fit place à Marie de Valois, qui fut pour la Catanoise ce que les autres princesses avaient été, et ce que la reine était encore. Cabane vint à mourir : sa charge fut conservée à son fils. Enfin, la duchesse de Calabre, en mourant, la demanda pour gouvernante des deux filles qu'elle laissait. De ces deux filles, l'aînée fut Jeanne Ire., qui lui donna aussi toute son affection. La Catanoise ne fut pas moins complaisante à servir toutes ses passions. Elle favorisa la vie licencieuse de cette reine, et la servit dans ses intrigues. Ce fut elle qui lui proposa de se défaire d'André de Hongrie, son mari; mais, si elle eut la plus grande part au massacre du roi André, le 18 septembre 1345, elle en fut aussi la première victime. Bertrand de Bayx ayant été chargé par le pape d'instruire le procès de tous ceux qui avaient participé à ce meurtre, fit saisir la Catanoise, et l'exposa à une torture si violente, qu'elle mourut dans les douleurs de la question. — Son fils, Robert de CABANE, fut arrêté avec elle, et tenaillé en 1345; mais, pendant son supplice, les bourreaux lui mirent un bâillon dans la bouche, pour qu'il ne pût pas accuser la reine d'avoir ordonné le meurtre de son mari (*Voy.* ANDRÉ de Hongrie et JEANNE Ire.). On atttribue à l'abbé Lenglet-Dufresnoy *la Catanoise*, ou *Histoire secrète des mouvements arrivés au royaume de Naples sous la reine Jeanne Ire.*, Paris, 1731, in-12. S. S—I.

CABANIS (JEAN-BAPTISTE), avocat et cultivateur, né en 1723, à Yssandon, à quelques lieues de Brive, où il est mort en 1786, âgé de soixante-trois ans, a des droits à la reconnaissance de la postérité, pour avoir perfectionné l'art de greffer les arbres fruitiers, et avoir introduit dans son pays de nouveaux objets de culture, et des procédés avantageux dans l'agriculture et l'économie rurale. Son père, jurisconsulte éclairé, et qui fut quelque temps juge d'un bailliage des environs, était généralement considéré à cause de ses lumières et de son incorruptible probité. Cabanis fit ses études à Tulle, où les jésuites avaient un collége; il alla ensuite étudier le droit à Toulouse. Il était des-

tiné à exercer une charge de judicature; mais, peu après son retour dans ses foyers, il se maria. Un vaste domaine que son épouse lui apporta en dot, et dont le sol était presque stérile, lui donna l'occasion de développer les connaissances qu'il avait déjà sur l'agriculture, et lui inspira un vif désir de les perfectionner, par des observations exactes et des expériences suivies, surtout dans la culture des arbres. Dès-lors, il renonça à la magistrature, et l'on vit bientôt, avec étonnement, des champs qui ne produisaient que du sarrazin ou quelques épis de seigle se couvrir annuellement de riches moissons de froment ou de maïs; des terrains bas et marécageux, pleins de roseaux, étant plantés d'aunes, former des espèces de taillis en coupes réglées. Il perfectionna la manière de cultiver la vigne dans sa province; il rechercha les meilleurs plants, et choisit ceux qui y réussissaient le mieux, en raison du climat. Les connaissances qu'il avait acquises sur cette partie le mirent en relation avec Turgot, qui était alors intendant de Limoges; il fut souvent consulté et employé par cet administrateur éclairé, dont il partagea le zèle pour l'introduction des mérinos dont on faisait alors les premiers essais. Il se chargea de deux béliers et de quelques brebis de race espagnole que le gouvernement lui confia, et il croisa cette race avec celles du Limousin et du Berri. Turgot établit une société d'agriculture à Limoges; il affilia à cette société celle qu'il établit aussi à Brive, et dont Cabanis fut nommé secrétaire perpétuel. Ses observations et ses expériences sur l'art de la greffe n'auraient peut-être jamais été publiées sans les soins de Turgot, qui lui fit surmonter tous les scrupules de sa modestie. Il engagea secrètement l'académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux à proposer pour sujet du prix de 1762 l'art de perfectionner la greffe, et il pressa Cabanis de traiter ce sujet. Les mémoires n'ayant pas pleinement satisfait l'académie, elle renvoya le concours à l'année 1764, avec un prix double. Le programme était : *Quels sont les principes véritables de la greffe, et quels moyens on pourrait en déduire, soit pour le succès de cette opération, soit pour la perfectionner?* Cabanis envoya un nouveau mémoire : il fut couronné, et imprimé par l'ordre de l'académie, à Bordeaux en 1764, sous le titre d'*Essai sur la greffe*. L'auteur y ajouta des notes en 1781. On en a donné à Paris, en 1803, une nouvelle édition, précédée d'une notice historique sur la vie de l'auteur. Cet ouvrage contient un grand nombre d'observations neuves et précieuses sur les arbres fruitiers. Cabanis a perfectionné quelques espèces de fruits. Il a aussi contribué à rendre l'usage de la pomme de terre plus général dans sa province.

D—P—s.

CABANIS (Pierre-Jean-George), fils du précédent, médecin, philosophe et littérateur distingué, naquit à Conac en 1757. Placé à sept ans chez deux bons prêtres du voisinage, qui étaient frères, et dont l'un avait résigné sa cure à l'autre, « il y donna quelques indices » de talent. Il y manifesta surtout un » esprit de suite et une tenacité dans » ses habitudes, qui durent faire pres» sentir que, s'il prenait une bonne » route, il pourrait obtenir des suc» cès (1). » A dix ans, il entra au collége de Brive, tenu par des doctrinaires. « On s'aperçut dans les bas» ses classes que la sévérité ne réus-

(1) Ce qui est accompagné de guillemets, ici et dans quelques passages suivants, est tiré d'une notice que Cabanis avait rédigée lui-même, et qui est conservée dans sa famille.

« sissait pas avec lui, et quelques ri- » gueurs déplacées commencèrent à » donner à son caractère une roideur » dont il ne s'est corrigé qu'assez tard.» En seconde, il prit un autre essor. Dirigé par un maître aussi bon et aussi aimable qu'instruit, il devint docile et studieux par affection, prit un goût vif pour les lettres, et une sorte de passion pour les grands maîtres de poésie et d'éloquence qui furent mis entre ses mains. L'année de sa rhétorique ne fut pas, à beaucoup près, aussi heureuse. Révolté des traitements durs qu'il avait essuyés de la part de l'un des chefs du pensionnat, il prit un parti qui tenait à la violence de son caractère; il redoubla d'entêtements, de provocations faites à ses maîtres, se laissa même accuser d'une faute qu'il n'avait pas commise, parvint à les fatiguer de lui, et fut renvoyé à son père. Mais il trouva dans la sévérité paternelle plus de désagréments qu'il n'en avait évités. « Son » ame se révolta et s'aigrit de plus en » plus; dès ce moment, il ne fit plus » rien. Enfin, au bout d'un an, son » père sentit qu'il fallait tenter d'au- » tres moyens que ceux de la rigueur. » Il le mena lui-même à Paris, et, re- » connaissant bientôt que sa surveil- » lance ne pouvait avoir sur lui aucune » influence utile, il le livra à lui-même » au milieu de cette grande ville, à » l'âge de quatorze ans. Ce parti était » extrême; le succès en fut complet. » Cabanis ne se sentit pas plutôt libre » du joug que toutes ses forces s'étaient » employées à secouer, que le goût de » l'étude se réveilla chez lui avec une » sorte de fureur. Peu assidu aux le- » çons de ses professeurs de logique » et de physique, il lisait Locke, il » suivait les cours de Brisson; en » même temps il reprenait sous œuvre » toutes les différentes parties de son » éducation première. Deux années » s'écoulèrent pour lui comme un » jour, dans la société des classiques » grecs, latins et français et dans celle » de quelques camarades d'études qui » joignaient des mœurs aimables au » même goût pour les lettres. » Tout à coup, et presque en même temps, il reçut une lettre de son père qui le rappelait dans sa province, et l'offre d'une place de secrétaire auprès d'un grand seigneur polonais. « Placé entre » l'idée d'un voyage lointain qui dé- » rangeait ses études, mais qui lui » laissait l'espoir de les reprendre, et » celle d'une retraite absolue dans le » sein de sa famille, où le premier » essor de son talent se fût bientôt en- » gourdi sans retour, il ne balance » pas; à l'âge de seize ans, il se livre » à des mains étrangères, et il va par » mer chercher un pays qu'on lui re- » présentait comme à demi-sauvage. » C'était en 1773, pendant cette diète où il s'agissait de faire approuver par des Polonais le premier partage de la Pologne. Les moyens de terreur et de corruption qui furent employés, lui offrirent un affligeant spectacle. « Il » en contracta un mépris précoce des » hommes, et une mélancolie que sa » bonté naturelle avait peine à maî- » triser. » Après deux ans d'exil, et à l'âge de dix-huit ans, il revint à Paris. Turgot, ami de son père, était alors ministre des finances. Il lui fut présenté, en fut accueilli avec bienveillance, et allait être placé conformément à ses talents et à ses goûts, quand une intrigue de cour renversa le ministre. Une expérience précoce, mais peu propre à lui donner le goût du monde, et la connaissance de la langue allemande, étaient les seuls fruits qu'il eut recueillis de son voyage. Il fallait réparer ce temps perdu; c'est de quoi il s'occupa sur-le-champ

avec ardeur, et son père ayant mieux senti la nécessité de seconder ses efforts, lui assura les moyens d'exister pendant encore deux ou trois ans. Cabanis n'en demandait pas davantage. Il était lié d'amitié avec le poète Roucher, qui jouissait alors d'une grande célébrité. Cette liaison ranima ses goûts poétiques, et l'académie française ayant proposé pour sujet de prix un fragment de traduction d'Homère, il osa non-seulement concourir, mais entreprendre la traduction entière de l'*Iliade*. Les deux morceaux qu'il envoya à l'académie n'y furent pas même remarqués; mais plusieurs hommes de goût en jugèrent autrement; ceux qui furent insérés peu après dans les notes du poëme des *Mois* obtinrent l'approbation générale. Les succès de société que ces essais lui procurèrent, les invitations, les lectures, les applaudissements de quelques cercles qui disposaient alors de la renommée, ne lui en imposèrent pas long-temps. Le vide de cette existence augmentait sa mélancolie; ses études excessives altéraient profondément sa santé; nulle perspective solide ne s'ouvrait devant lui; son père le pressait de choisir une profession utile; il se décida enfin pour la médecine, « dont les études variées of» fraient une ample pâture à l'activité » de son esprit, et dont les fonctions » exigent un exercice continuel du » corps, qui était devenu pour lui le » plus pressant besoin. Sa mauvaise » santé même influa sur son choix, » et il y fut encore plus particulière» ment confirmé par le médecin Du» breuil, dont il avait réclamé les se» cours, et qui s'offrit à lui servir de » guide dans cette nouvelle carrière. » Cabanis travailla six ans sous cet habile maître, le suivant au lit des malades, soit dans l'hôpital, soit dans les maisons particulières, le consultant sur tout ce qu'il voyait, sur tout ce qu'il lisait, et ne se laissant distraire de ses études que par les soins qu'exigeait sa santé. Ces soins lui rendaient nécessaire le séjour de la campagne, et l'état qu'il avait embrassé et qu'il suivait avec ardeur, demandait le voisinage de Paris : il choisit Auteuil. C'est-là qu'il fit la connaissance de la veuve d'Helvétius, « de cette » excellente et respectable femme qui » depuis lui a toujours servi de mère, » et qu'il a chérie comme un fils ten» dre et dévoué. C'est dans la société » de Mme. Helvétius qu'il continua » de cultiver la connaissance de Tur» got, qu'il fit celle de d'Holbach, de » Franklin, de Jefferson; qu'il s'ac» quit l'amitié de Condillac et de Tho» mas. C'est chez Turgot et chez » d'Holbach qu'il vécut familièrement » plusieurs années de suite avec Di» derot, d'Alembert et d'autres hom» mes de lettres distingués. Lors du » dernier voyage de Voltaire à Paris, » il lui fut présenté par Turgot. Il lui » lut des morceaux de sa traduction » d'Homère. Le vieillard, quoique fati» gué et déjà malade, parut les enten» dre avec intérêt; il les loua beaucoup, » mais on ne doit pas dissimuler que ce » fut presque toujours aux dépens de » l'original. » Cabanis avait cessé depuis long-temps de s'occuper de cet ouvrage. Concentré dans les études et les travaux de sa profession, il avait entièrement renoncé aux belles-lettres, « et son renoncement était si » complet et si franc, qu'il passa plu» sieurs années sans se permettre la » lecture d'une page d'Homère, de » Virgile ou de Racine. » Il fit ses adieux à la poésie par son *Serment d'un médecin*, imitation libre de celui d'Hippocrate. Ce petit morceau, composé en 1783, est précieux, en ce

qu'il atteste quels étaient dès-lors ses sentiments. Il s'y confirma de plus en plus à mesure que la révolution approchait; lorsqu'elle eut éclaté, il se montra aussi dévoué aux principes sur lesquels elle était fondée, qu'ennemi des fureurs qui l'ont souillée. Il publia en 1789 des *Observations sur les hôpitaux*, avant qu'il fût nommé administrateur de ceux de Paris. Des opinions et des liaisons communes l'avaient rapproché de Mirabeau. Le génie de cet homme extraordinaire, dont on peut dire tant de bien et tant de mal, mettait à contribution les plumes de plusieurs hommes de talent, qui se faisaient un bonheur de lui abandonner leurs idées et leurs ouvrages, persuadés qu'il ne s'en servirait que pour produire d'heureux fruits. Cabanis, en se liant avec lui, regarda comme un devoir d'entrer dans cette association désintéressée; c'est à lui que Mirabeau dut le *Travail sur l'éducation publique*, trouvé dans ses papiers après sa mort, et publié par Cabanis lui-même en 1791. Dans sa dernière maladie, Mirabeau ne voulut recevoir de soins que de lui; il mourut en quelque sorte dans ses bras, et Cabanis publia peu de temps après le *Journal de sa maladie et de sa mort*. Cette liaison et les accusations qui se sont élevées en différents sens contre l'homme qui en était l'objet, ont exposé Cabanis lui-même à des reproches injustes. Il est aisé de voir que l'éclat des grands talents, la séduction des qualités aimables, l'admiration qu'on ne pouvait refuser à des sentiments pleins d'élévation et de noblesse, avaient fait naître en lui une illusion que rien ne put dissiper, et que la pureté de son ame le rendit incrédule à tout ce qui pouvait avilir la mémoire de celui qui était mort son ami. Une autre liaison de Cabanis qui fut encore plus intime, et qui n'exige point les mêmes explications, est celle qu'il eut avec Condorcet. « Avant la révolution, il » l'avait rencontré chez Turgot, chez » Franklin et chez quelques autres de » leurs amis communs. Des rapports » plus intimes confirmèrent par la » suite ce qu'avaient commencé l'es- » time de sa personne et l'admiration » de ses lumières. Les malheurs du » gouvernement révolutionnaire, et » l'atroce persécution à laquelle Con- » dorcet fut livré peu de temps après » le 31 mai, resserrèrent encore leur » amitié; mais tous les efforts pour le » dérober à sa fatale destinée furent » vains, et Cabanis n'eut, dans cette » catastrophe, d'autre consolation que » de recueillir les derniers écrits de » son malheureux ami, et ses der- » nières recommandations, toutes re- » latives à sa femme et à son enfant. » Ce fut peu de temps après sa mort, » que Cabanis épousa sa belle-sœur, » Charlotte Grouchy, sœur du géné- » ral de ce nom et de Sophie Grou- » chy, veuve de Condorcet. » Il a dû à cette union le bonheur et la consolation du reste de sa vie. En l'an III, après le règne de la terreur, lorsqu'on forma les écoles centrales, Cabanis fut nommé professeur d'hygiène aux écoles de Paris; en l'an IV, il fut élu membre de l'institut national des sciences et des arts; en l'an V, professeur de clinique à l'école de médecine de Paris; en l'an VI, représentant du peuple au conseil des cinq-cents; il l'était encore en l'an VIII, lors de la révolution du 18 brumaire, et il fut nommé peu de temps après membre du sénat-conservateur. Cependant, depuis plusieurs années, sa santé s'altérait de plus en plus; sa sensibilité, naturellement si vive et si prompte, avait encore été exaltée par de

longs travaux, par la méditation et par l'agitation des affaires. Au printemps de 1807, après un léger repos, il fut frappé d'apoplexie. Heureusement, M. Richerand entrait chez lui à l'instant même; ses soins eurent bientôt dissipé les symptômes et arrêté les suites de cet accident; mais Cabanis, depuis ce moment, fut forcé de renoncer à tous travaux, même à toute conversation trop animée, et de se concentrer plus que jamais dans la solitude et dans les affections de sa famille. Le voisinage de Paris l'exposait à des visites trop fréquentes; il quitta Auteuil, et alla s'établir au château de M. de Grouchy, son beau-père, à douze lieues de Paris, près la petite ville de Meulan. Il y passa toute la belle saison. L'exercice du cheval et la chasse parurent lui faire beaucoup de bien. Il revenait par intervalles à la lecture des poètes qu'il avait tant aimés; il songeait même quelquefois à retoucher et achever sa traduction d'Homère. Il trouvait dans sa bienfaisance le plus doux emploi d'une partie de ses journées. On venait de toutes parts le consulter pour de pauvres malades; tantôt il allait lui-même les visiter; tantôt, au défaut de ses soins, il leur prodiguait des conseils et des secours, secondé dans cette pitié si vive par un neveu, admirateur de ses talents et imitateur de ses vertus. Dans l'arrière-saison, au lieu de retourner à Auteuil, il se rapprocha seulement un peu de Meulan, et choisit pour demeure une maison située près du petit hameau de Rueil. Il y passa l'hiver, occupé des mêmes soins, mais de plus en plus sujet à des accidents, qui augmentaient sa faiblesse et lui annonçaient sa fin prochaine. Il en parlait souvent, et toujours avec une parfaite sérénité d'esprit et une mélancolie attendrissante. Enfin, le 5 mai 1808, après une promenade pendant laquelle il avait eu avec sa femme les plus doux épanchements de cœur, il se mit tranquillement au lit, dormit quelques heures, et fut saisi vers une heure du matin d'une nouvelle attaque qui l'emporta, malgré les secours les plus prompts. Ainsi mourut, à l'âge d'environ cinquante-deux ans, un des hommes de nos jours qui a réuni au plus haut degré les qualités éminentes de l'esprit, les vertus de l'ame, la noblesse du caractère et l'exquise bonté du cœur. Cette dernière qualité, qui présidait à toutes ses actions, respire aussi dans tous ses ouvrages. Il n'y en a aucun qui ne paraisse dicté par un ardent amour des hommes, et par le désir de les rendre meilleurs et plus heureux. Le seul qui soit purement littéraire, est intitulé: *Mélanges de littérature allemande*, ou *Choix de traductions de l'allemand*, etc., Paris, an V (1797), grand in-8°. Il est dédié à Mme. Helvétius, et contient neuf morceaux, dont six traduits de l'allemand de Meissner; une pièce de théâtre de Goëthe, intitulée *Stella*; l'élégie anglaise de Gray, *sur un Cimetière de campagne*, et l'idylle grecque de Bion sur *la Mort d'Adonis*. Il publia peu de temps après un ouvrage de philosophie médicale, où il examine *le degré de certitude de la médecine*, Paris, 1797, in-8°., réimprimé en 1802, avec une nouvelle édition de ses *Observations sur les hôpitaux*, du *Journal de la maladie de Mirabeau*, etc. Sur le premier de ces ouvrages, nous trouvons ceci écrit par un médecin de réputation et un écrivain plein de talent, M. Pariset: « Cette question » du degré de certitude de la médecine en suppose une autre, savoir, si » la médecine existe réellement. Sur » cette seconde question, Cabanis

» rassemble les arguments les plus » plausibles que les ennemis de la mé- » decine aient jamais proposés contre » elle, et, après les avoir présentés » dans toute leur force, il les combat » avec une logique victorieuse, et ruine » ses adversaires par leurs propres » armes. Dans le fond, cette question » se réduit toujours à une simple dis- » pute de mots. Comme la médecine » n'est que l'art d'agir sur l'homme » d'une certaine manière et dans de » certaines vues, et que tout dans la » nature agit sur l'homme, il est évi- » dent que, si l'on peut élever un dou- » te sur cet objet, ce n'est pas de sa- » voir si la médecine existe, mais s'il » serait possible qu'elle n'existât pas. » Quant à la première question, qui » consiste à savoir s'il est possible » d'assujétir cette action sur l'homme » à des règles fixes, invariables, et à » produire à volonté tel ou tel effet » déterminé, il est clair que cette » question est beaucoup plus difficile » que l'autre, et que la certitude que » l'on cherche se réduira toujours à » une probabilité plus ou moins gran- » de, et par conséquent plus ou moins » voisine d'une vérité absolue; en quoi » la médecine se rapproche de toutes » les sciences par lesquelles on agit » sur l'homme, la morale, par exem- » ple, et ses deux subdivisions prin- » cipales, la législation et la politique. » Du reste, ce petit traité de Cabanis » porte le cachet d'un esprit exercé à » manier les problêmes les plus déli- » cats, et à en faire sortir la solution » de tous les éléments qui l'embarras- » sent. » (*Notice historique et littéraire sur Cabanis, lue à l'athénée de Paris.*) On lui doit aussi, sous le titre de *Coup-d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, 1804, in-8°., un ouvrage dans lequel les diverses doctrines des grands hommes, qui, à différentes époques, ont influé sur les progrès de la science, sont exposées avec un talent d'analyse et une critique judicieuse qui font de cet ouvrage même un moyen de perfectionnement et de progrès. Il a encore laissé : I. un écrit de peu d'étendue, mais dont les gens de l'art font grand cas, intitulé : *Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine*, Paris, 1807, in-8°.; II. dans différents journaux littéraires, plusieurs morceaux de sciences, de philosophie et de politique, entre autres dans le *Magasin encyclopédique*, une *Dissertation sur le supplice de la guillotine*, dans laquelle il réfute l'opinion de Sœmmering et de M. Sue, qui regardent ce supplice comme très douloureux, et qui pensent même que la douleur se fait sentir encore après la décapitation; III. dans les journaux politiques, et notamment dans *le Moniteur*, plusieurs *Discours* prononcés à la tribune du conseil des cinq-cents. Mais le grand ouvrage de Cabanis, et le fondement le plus solide de sa gloire, est celui dans lequel il expose les *Rapports du physique et du moral de l'homme.* Six des douze mémoires qui le composent furent d'abord imprimés dans les deux premiers volumes du *Recueil de l'institut national, classe des sciences morales et politiques;* ils reparurent avec les six derniers, Paris, 1802, 2 vol. in-8°.; et, dès l'année suivante, on en donna une seconde édition, *revue, corrigée et augmentée par l'auteur*, accompagnée d'un *Extrait raisonné servant de table analytique*, par M. le sénateur Destutt-Tracy, et de *Tables alphabétiques et raisonnées des auteurs et des matières*, par M. Sue,

professeur à l'école de médecine de Paris. Cet ouvrage a donné lieu à des accusations que les déclarations formelles de l'auteur en plus d'un endroit de l'ouvrage même auraient dû prévenir. « Quelques personnes, dit-il, dans sa » préface, ont paru craindre, à ce » qu'on m'assure, que cet ouvrage » n'eût pour but ou pour effet de renverser certaines doctrines, et d'en » établir d'autres relativement à la » nature des causes premières; mais » cela ne peut pas être, et même, avec » de la réflexion et de la bonne foi, » il n'est pas possible de le croire sé» rieusement. Le lecteur verra sou» vent, dans le cours de l'ouvrage, » que nous regardons ces causes com» me placées hors de la sphère de » nos recherches, et comme dérobées » pour toujours aux moyens d'inves» tigation que l'homme a reçus avec » la vie. Nous en faisons ici la décla» ration la plus formelle; et, s'il y avait » quelque chose à dire encore sur des » questions qui n'ont jamais été agi» tées impunément, rien ne serait » plus facile que de prouver qu'elles » ne peuvent être ni un objet d'exa» men, ni même un sujet de doute, » et que l'ignorance la plus invincible » est le seul résultat auquel nous con» duise, à leur égard, le sage emploi » de la raison. Nous laisserons donc » à des esprits plus confiants, ou si » l'on veut plus éclairés, le soin de » rechercher, par des routes que » nous reconnaissons impraticables » pour nous, quelle est la nature du » principe qui anime les corps vivants, » etc. » Assurément la philosophie ne s'est jamais énoncée avec plus de circonspection, de modestie et de sagesse. Mais, quelle que soit la nature de ce principe, il agit, il opère en nous; de quelle manière le fait-il? Quelle partie de notre organisation est le mobile principal de cette action, de ces opérations? C'est là ce que Cabanis s'est proposé de rechercher. Locke avait ouvert la première voie à cette recherche, en exposant clairement et fortifiant de preuves l'axiome ancien et fondamental, que *toutes les idées viennent par les sens*, ou *sont le produit des sensations*. Condillac avait développé, étendu, perfectionné la doctrine de Locke. Ses disciples ont encore amélioré, quelques-uns même ont corrigé, dans plusieurs points, son tableau des procédés de l'entendement; mais il y manquait toujours de mieux connaître et de considérer plus attentivement que ne l'ont fait Condillac et son école les fonctions et le jeu des organes qui contribuent à la formation des idées. *Toutes les idées viennent des sens;* fort bien; mais comment en viennent-elles? Comment les sensations produisent-elles des idées? Ces questions, comme l'on voit, sont absolument du ressort de la physiologie, et c'est en réunissant toutes les lumières que les progrès de cette science ont produites de nos jours, que l'auteur cherche à les résoudre. Il présente dans son premier mémoire des considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales; dans le second et le troisième, il trace l'histoire physiologique des sensations; il suit en quelque sorte la route qu'elles parcourent et les vicissitudes qu'elles éprouvent, depuis les extrémités des nerfs qui reçoivent les premières impressions des objets, jusqu'au cerveau d'où partent et où aboutissent tous les nerfs; ils y rapportent toutes ces impressions, et c'est là qu'elles se transforment en idées. Le cerveau est donc le centre commun où se fait ce travail et d'où part l'émission de la pensée.

On sent dès-lors combien de diverses causes y peuvent exercer de l'influence, les unes inhérentes à l'être pensant, et constitutives de cet être; les autres extérieures et accidentelles. Cabanis, dans les six mémoires suivants, examine cette influence qu'exercent, sur la formation des idées et des habitudes morales, les âges, les sexes, les tempéraments, les maladies, le régime et le climat. Le dixième mémoire contient des considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire. Ayant suffisamment examiné ce qui peut influer sur les opérations et sur les affections morales, il passe dans le onzième mémoire à l'examen de l'influence réciproque, ou de la réaction du moral sur le physique. Considérant toujours, comme il le fait dans toutes les parties de son ouvrage, l'organe cérébral comme celui qui, d'après les lois de l'économie vivante, doit exercer la somme d'action la plus constante, la plus énergique et la plus générale, il en conclut que cette influence évidente du moral sur le physique n'est autre que l'influence même du système cérébral, comme organe de la pensée et de la volonté, sur les autres organes dont son action sympathique est capable d'exciter, de suspendre et même de dénaturer toutes les fonctions. Enfin, dans son douzième mémoire il traite des tempéraments acquis. C'est une espèce de complément du quatrième, où il examine l'influence morale des tempéraments. Il n'avait considéré dans celui-ci que le tempérament naturel, celui qui naît avec les individus, ou dont ils apportent les dispositions en venant au jour; il considère dans ce dernier mémoire, sous ce nom de *tempérament acquis*, celui qui se forme chez les individus par la longue persistance des impressions accidentelles auxquelles ils sont exposés, telles que celles qui naissent des maladies, du climat, du régime, et des travaux habituels du corps ou de l'esprit. Sans qu'il nous soit possible de donner à cette sèche analyse le moindre développement, on voit assez quelle est la grandeur, l'importance et la nouveauté des questions et des problèmes que l'auteur s'est proposé de résoudre. Il y procède avec une méthode qui aide l'esprit, et avec une candeur et une bonne foi qui devaient le mettre à l'abri des accusations dont il a été l'objet. Il n'ignorait pas ces accusations, et il n'a pas dédaigné d'y répondre dans la 2ᵉ. édition de son livre. Il s'était abstenu, dans son grand ouvrage, de traiter la question des *causes premières*, cette question si grande et si délicate; mais il y est revenu ensuite, et l'a traitée dans un essai particulier avec une grande supériorité de talent, de raison, de bonne foi et de lumières. Les résultats auxquels il est conduit, prouvent que ses sentiments intimes étaient bien différents de ceux qu'on lui a supposés. Cet écrit est destiné à tenir sa place parmi les plus beaux morceaux de haute philosophie qui existent en notre langue. Sa famille possède dans un autre genre un travail précieux, quoiqu'imparfait: c'est la traduction en vers de plus de la moitié de l'*Iliade*. La publication de ces morceaux et de quelques autres dans différents genres, que Cabanis a laissés, ne pourrait être que bien accueillie. G—É.

CABARRUS (François, comte de), né à Bayonne en 1752, fut d'abord destiné à suivre la profession de son père, négociant distingué et très considéré. Il fit ses études chez les pères de l'Oratoire à Condom, et ensuite à Toulouse, au colége de l'Es-

quille; mais il se lassa des études, et quitta brusquement Toulouse pour revenir dans la maison de commerce de son père, qui jugea plus convenable de l'envoyer à Saragosse chez un de ses correspondants, pour continuer son éducation commerciale, et apprendre la langue espagnole. M. Galabert, chez lequel le jeune Cabarrus fut placé, le reçut très bien et le logea dans sa maison. Cabarrus distingua Mlle. Galabert, s'en fit aimer, et l'épousa secrètement en 1772. Ce mariage déplut aux deux familles; cependant M. Galabert établit son gendre à Caravanchel, dans une fabrique de savon dont il lui donna la direction. Cet établissement, à la proximité de Madrid, permit à Cabarrus de faire de fréquents voyages dans cette capitale, et ses goûts le mirent en relation avec quelques gens de lettres, et notamment avec l'abbé Guevara, auteur de la *Gazette de Madrid*, qui l'introduisit dans plusieurs grandes maisons de Madrid, où il fit la connaissance du comte de Campomanès et de P. Olavidès. Ces relations inspirèrent à Cabarrus des idées d'ambition qui ne firent que s'accroître par d'autres circonstances. La guerre de l'indépendance des Américains était déclarée, et l'Espagne fut obligée de se réunir à la France. Privée de ses ressources du Mexique, elle éprouva de l'embarras pour fournir aux dépenses de la guerre; le gouvernement rechercha les avis des personnes expérimentées, et le ministre des finances, qui avait distingué Cabarrus, le consulta sur les moyens de rétablir les finances et le crédit de l'état. Cabarrus conçut alors le projet de la création des billets royaux, espèce de papier-monnaie portant intérêt. On adopta son plan, et on créa pour dix millions de piastres en billets royaux, qu'on divisa en coupures qui pouvaient rendre plus facile le calcul des intérêts que chaque billet produisait par jour. Ces billets devaient être renouvelés chaque année, et les intérêts échus payés au dernier porteur. Ils eurent d'abord un très grand succès, et furent même préférés à la monnaie effective sur laquelle ils gagnaient une prime, ce qui donna une grande influence à Cabarrus. Il conçut alors le plan de l'établissement de la banque de St.-Charles, qui fut créée le 2 juin 1782, et dont il fut nommé directeur. Cette banque fut chargée d'acquitter toutes les obligations du trésor; elle fut aussi chargée des services de l'armée, de l'intérieur et de l'étranger, et on lui alloua une commission d'un sixième pour cent sur tous ces services. Le taux de ses escomptes fut fixé à quatre pour cent. Le fonds capital de cette banque fut porté à 15 millions de piastres fortes, et divisé en cent cinquante mille actions de 2,000 réaux chacune. La compagnie des Caraques avait essuyé des pertes considérables pendant la guerre, avait été privée du commerce exclusif du cacao, dont elle avait eu le privilége; elle cherchait à se rétablir : Cabarrus lui en fournit les moyens, en proposant d'unir le commerce de l'Amérique avec celui de l'Asie par les îles Philippines; son plan fut adopté, et la compagnie des Philippines fut créée le 10 mars 1785. Cabarrus avait encore conçu le plan d'un canal de navigation qui devait prendre sa source dans les montagnes de Guadarrama, passer à Madrid, et s'unir au Guadalquivir. Le gouvernement approuva ce plan. Les travaux étaient commencés, lorsque le ministre Llérena en fit ordonner la suspension en 1784. Cabarrus se fit aussi remarquer, lorsqu'il fut question d'établir

à Madrid une espèce de mont-de-piété en faveur des veuves et des enfants des gentilshommes. Il s'opposa à cet établissement, en faisant reconnaître, par l'expérience de ceux qui existaient déjà, que les pauvres se multiplient en raison des établissements destinés à les secourir. Les actions de la banque de St.-Charles offraient un aliment trop séducteur aux spéculations pour que l'avidité ne cherchât pas à s'en emparer. Ces actions furent en quelque sorte transplantées sur les marchés de France, et surtout à la bourse de Paris, qui était alors un des foyers les plus actifs du jeu des fonds publics. Les actions de la banque de St.-Charles éprouvèrent, comme tous les autres effets, des alternatives de hausse et de baisse, si souvent causées par la tactique des joueurs. Ceux-ci eurent recours à la plume éloquente de Mirabeau, et on vit paraître le *Mémoire sur la banque de St.-Charles*, dans lequel l'auteur attaquait avec force les bases de cet établissement, et répandait l'amertume de sa critique sur la compagnie des Philippines. Cet ouvrage fit beaucoup de sensation. Cabarrus s'y crut personnellement attaqué, et le roi d'Espagne en défendit l'introduction dans ses états. Cabarrus fut nommé conseiller des finances. La mort de Charles III, à la fin de 1788, causa des changements dans le ministère. Le comte de Florida Blanca fut nommé ministre, et la disgrâce de Cabarrus s'ensuivit. Il fut même accusé par le ministre Lérena, et arrêté le 24 juin 1790. Ce ne fut qu'à la fin de 1792 qu'il obtint sa liberté. Un jugement solennel détruisit les accusations portées contre Cabarrus. Il obtint des indemnités, et fut créé comte. Le roi le nomma son ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, et le chargea bientôt après d'une mission particulière auprès du gouvernement français. Les mésintelligences qui se manifestaient dans le ministère espagnol, avant-coureurs de la puissance du Prince de la Paix, et des vengeances dont on l'accuse envers les ministres, préparaient encore une fois la disgrâce de Cabarrus. Il fut cependant nommé ambassadeur de S. M. C. auprès du gouvernement français; mais on refusa de le reconnaître en cette qualité, parce qu'étant né Français, il ne pouvait représenter une puissance étrangère. Pour tenir Cabarrus éloigné, le Prince de la Paix lui fit donner une mission pour la Hollande. Il reparut néanmoins à la cour de Madrid, après la révolution du 18 mars 1808, et fut nommé surintendant de la caisse de consolidation, et bientôt après ministre des finances. Pendant un voyage que Cabarrus fit à Séville, il eut une attaque de goutte à la tête, dont il mourut le 27 avril 1810, âgé de cinquante-sept ans. Il a laissé la réputation d'une capacité peu commune en finances. Son corps a été déposé au Panthéon de Séville. Il a publié des mémoires intéressants sur les différents plans de finances dont nous avons parlé. On a encore de lui : I. le *Diseur de rien*, feuille périodique, dont le gouvernement ordonna la suppression; II. *Lettres de François Cabarrus, écrites de sa prison au Prince de la Paix*; III. du *Système de contributions le plus convenable à l'Espagne*; IV. *Éloge de Charles III, roi d'Espagne*; V. *Éloge de D. M. de Muzquèz, ministre des finances.* V. R—x.

CABASILAS (Nil et Nicolas). C'est le nom de deux savants archevêques de Thessalonique, oncle et neveu, qui se succédèrent immédiatement dans le 14e. siècle. Nil a composé deux traités contre les Latins, l'un,

De causâ dissidii ecclesiar. latinar. et græcanicarum, pour faire voir que le pape ne veut pas que la cause de la division des deux églises soit jugée dans un concile œcuménique, afin d'en être seul juge; l'autre, *De primatu papæ*, pour prouver que le pape n'a qu'une primauté d'honneur fondée sur le simple droit ecclésiastique; qu'il n'a aucune juridiction sur les autres patriarches; qu'il est soumis aux canons; que le siége de Rome n'est pas le seul siége apostolique, etc.: ces deux traités, écrits avec beaucoup d'ordre, de netteté et d'érudition, furent imprimés, d'abord en grec, à Londres, sans date, et réimprimés à Bâle en 1544, puis à Francfort, 1559, in-8°., avec la version de Flaccius Illyricus; à Leyde, 1595, sur un manuscrit du Vatican, avec celle de Vulcanius, qui les publia la même année, en latin seulement; à Hanau, en 1608, avec les notes de Saumaise; enfin, à la suite du traité de ce dernier *De primatu papæ*, Leyde, 1645, in-4°. Quoiqu'il règne un peu d'acrimonie contre les Latins dans ces deux petits ouvrages, ils n'en sont pas moins une des meilleures productions qui soient sorties de la plume des Grecs schismatiques. Nil avait composé un gros ouvrage sur la procession du St.-Esprit, et d'autres opuscules dont Allatius fait mention dans sa *Dissertation sur les Nils*. — Nicolas succéda à son oncle en 1350. Ce prélat courtisan, après avoir fait long-temps la guerre aux palamites, espèce de mystiques qui, dans leurs contemplations, s'imaginaient voir sortir de leur sein des rayons de cette gloire dont J.-C. avait été environné sur le Thabor, se déclara pour ces fanatiques, quand il les vit protégés par l'empereur Jean Cantacuzène, et persécuta Nicéphore Grégoras, son ancien ami, et le plus grand ennemi des palamites. Cabasilas fut un des plus ardents adversaires des Latins, et publia contre eux plusieurs ouvrages, dont l'un est intitulé: *Compendiosa interpretatio in divinum officium.* C'est une exposition de la liturgie grecque; l'auteur y traite dogmatiquement des cérémonies de la messe, du culte des saints, etc. Cet ouvrage a été publié en grec à Paris, en 1524, par Fronton-du-Duc, dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des anciens Pères.* La version latine, par Gentian Hervet, l'a été à Venise, 1548, et à Paris, 1560, dans la *Liturgie des SS. Pères*, in-fol., puis dans la *Bibliothèque des Pères.* Il a paru en grec et en latin dans les additions à la *Bibliothèque des Pères*, de 1624. Les autres ouvrages de N. Cabasilas sont: un *Traité de la procession du St.-Esprit*, une *Vie de Jésus-Christ*, en six livres, traduite en latin par Pontanus, Ingolstadt, 1604, in-4°., puis insérée dans la *Bibliothèque des Pères*; un *Discours contre l'usure*, traduit par le même Pontanus, imprimé à Augsbourg, et ensuite dans la *Bibliothèque des Pères*: il entreprend d'y prouver que l'usure est contraire à la loi divine; un commentaire sur le troisième livre de l'*Almageste* de Ptolémée, dont il a paru une traduction latine à Bâle, en 1538, in-fol., avec ceux de Théon et de Pappus. Ce commentaire un peu diffus est d'ailleurs assez clair; on y trouve quelques lemmes et des définitions plus précises de plusieurs termes astronomiques employés par Ptolémée. Cabasilas avait composé d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans la bibliothèque du Vatican. On peut en voir la note dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius. En général, il écrit purement, avec méthode, et d'une manière instructive. On a quelquefois

confondu les ouvrages de l'oncle avec ceux du neveu. T—D.

CABASSUT (Jean), né à Aix en 1604 ou 1605, se destina d'abord au barreau, fut reçu avocat, et plaida même quelques causes où il annonça des talents; mais le désir de s'appliquer entièrement à l'étude dans un état moins bruyant le conduisit, en 1626, dans la congrégation de l'Oratoire. Il apprit, sans le secours d'aucun maître, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec ancien et moderne, et se rendit cette dernière langue si familière qu'il traduisit l'office de S. Pierre de Nolasque pour le patriarche d'Alexandrie du rit grec, qui, touché du bien que faisaient les religieux de la Merci consacrés à la rédemption des captifs, voulut introduire l'office de leur saint fondateur dans sa liturgie. Le P. Cabassut s'attacha plus particulièrement à l'étude du droit canon; mais c'est sans fondement que Pontanus l'en fait professeur à Avignon. Il vivait très retiré dans la petite maison de Pertuis, lorsque le cardinal de Grimaldi, archevêque d'Aix, étant en cours de visite, eut occasion de le connaître et d'apprécier son mérite. Il l'attira à Aix, et l'associa au gouvernement de son diocèse. Il l'emmena avec lui à Rome en 1660, et le choisit pour son conclaviste, lors de l'élection d'Alexandre VII. Pendant les dix-huit mois qu'il demeura dans cette capitale, il s'acquit l'estime des savants d'Italie, et y recueillit les matériaux des ouvrages qu'il publia depuis. De retour dans sa patrie, il y fut l'oracle de sa province et des provinces circonvoisines pour les questions de morale et de droit canon. On ne le voyait jamais sortir de sa retraite que pour répondre aux consultations de ce genre que lui attirait sa grande réputation. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il termina sa carrière, le 25 septembre 1685. C'était un homme rempli de piété, de modestie, menant une vie laborieuse, mortifié, et surtout d'un désintéressement à toute épreuve. Il refusa un canonicat de la cathédrale d'Aix et plusieurs bénéfices simples que le cardinal de Grimaldi lui avait successivement offerts. Il avait abandonné son riche patrimoine à ses parents, et distribué en bonnes œuvres le produit de ses livres. Dans ses ouvrages, il voulut tenir le milieu entre le rigorisme et le relâchement. On lui a reproché quelque pente vers ce dernier. Ces défauts déparent un peu ses ouvrages, d'ailleurs savants et utiles pour ceux qui ne peuvent pas consulter les sources. En voici la liste : I. *Notitia conciliorum*, etc., dont l'édition la plus ample et la plus correcte est celle de 1685, in-fol. C'est un bon abrégé de la collection des *Conciles*; les principaux canons y sont rapportés en entier. Les notices des conciles y sont accompagnées de dissertations, d'explications des canons, et d'une bonne introduction à la connaissance des rits de l'Église. Il en a paru une quatrième édition à Lyon, 1725, in-fol., et un abrégé estimé, en 1776, in-8°. II. *Juris canonici theoria et praxis*, Lyon, 1675, in-4°. Le savant canoniste Gibert en a donné une nouvelle édition, avec des sommaires et des notes, Poitiers, 1738, in-fol.; Venise, 1757, in-fol. III. *Traité de l'usure*, Aix, in-12, composé à la prière du cardinal de Grimaldi; IV. *Horæ subcesivæ*. Ce sont des décisions sur certaines questions de morale et de droit canon. On doute que cet ouvrage ait été imprimé. T—D.

CABBEDO DE VASCONCELLOS (Michel), né à Sétuval, en 1525, après avoir fait ses études à Bordeaux, à Toulouse et à Coimbre, et s'être

appliqué au droit avec beaucoup de succès, parvint aux premières charges à Lisbonne. Il mourut en 1577. On lui doit une traduction latine du *Plutus* d'Aristophane, imprimée à Paris chez Vascosan, en 1547; quelques poésies imprimées à Lisbonne et à Coimbre; des Lettres, et d'autres ouvrages imprimés à Rome, 1597, in-8°. — CABEDO (George), son fils, marcha sur ses traces, devint chancelier du royaume, puis, lors de la réunion du Portugal à l'Espagne, membre du conseil d'état de Madrid pour le Portugal, et mourut le 4 mars 1604, à quarante-cinq ans. On a de lui : I. *Decisiones Lusitaniæ senatûs*, 1re. partie, Lisbonne, 1602, in-fol.; réimprimée à Offenbach, 1610; Anvers, 1620 et 1635; Francfort, 1646; 2e. partie, 1604, in-fol., réimpr. à Offenbach en 1610; à Francfort, en 1646. Il compila cette collection d'ordonnances par ordre de Philippe II, et pour établir les prétentions de ce monarque à la couronne de Portugal, après la mort du cardinal Henri. II. *De patronatibus ecclesiarum regiæ coronæ Lusitaniæ*, 1603, in-4°. A. B—T.

CABELIAU (ABRAHAM), négociant hollandais, qui se rendit en Suède au commencement du 17e. siècle, sous le règne de Charles IX. Il attira dans le même pays plusieurs de ses compatriotes, et jeta, de concert avec eux, les bases du commerce de la ville de Gothembourg, qui venait d'être fondée. Il fut nommé, sous le règne de Gustave-Adolphe, intendant des pêcheries, et directeur des compagnies de commerce. Son intelligence et son activité lui firent acquérir une fortune considérable, qu'il employa souvent à l'honneur et à la défense du royaume. Lorsque Christian IV, roi de Dannemarck, menaça la Suède d'une invasion, Cabeliau entretint une escadre pour défendre les côtes, et fit venir à ses frais un corps de troupes à Stockholm. — Sa fille, Marguerite CABELIAU, captiva le cœur de Gustave-Adolphe, qui eut d'elle un fils, connu dans l'histoire sous le nom de *Comte de Vasaborg*. C—AU.

CABESTAN, ou CABESTAING (GUILLAUME DE), gentilhomme de Roussillon, ou de Provence, poète du 13e. siècle, chanta différentes dames, suivant l'usage du temps. Sa dernière maîtresse, selon Jehan de Nostre-Dame, fut Tricline Carbonnel, femme du seigneur de Seillan, qui, jaloux du troubadour, dont il avait fait son écuyer, le tua, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme. Tricline dit à son époux « que, puisqu'elle » avait mangé si noble viande, elle » n'en mangerait jamais d'autre; » et elle se laissa mourir de faim en 1213. On sait que cet horrible événement a aussi été attribué à Gabrielle de Vergy et à la marquise d'Astorgas. Suivant Millot, le mari furieux contre Cabestan, se nommait Raymond de Castel-Roussillon, et son épouse Marguerite. D'après un manuscrit italien, on rapporte que les parents de celle-ci et du troubadour, ainsi qu'un grand nombre de chevaliers, à la tête desquels se mit Alphonse, roi d'Arragon, démolirent le château de Raymond, firent de pompeuses funérailles aux deux amants, et les inhumèrent dans le même tombeau, qui fut placé dans une église de Perpignan. Les chevaliers du Roussillon et du Narbonnais assistaient chaque année à un service solennel fondé par le roi d'Arragon pour le repos de l'ame de Marguerite et de Cabestan; cependant aucune chronique du temps ne fait mention de tout cela, et l'historien des troubadours, Millot, déclare lui-même que la vie de celui-ci ressemble beaucoup à un roman. Z.

CABEZA DE VACA (Alvar Nuñez), gouverneur du Paraguay, chargé en 1539, par la cour d'Espagne, de continuer la découverte de cette contrée et de la rivière de la Plata, en qualité d'*adelantado*, ou chef principal, mit à la voile de Saint-Lucar le 9 novembre 1540, avec quatre vaisseaux et près de cinq cents soldats, mouilla successivement à Cananca, dont il prit possession, et à Santa-Catalina, d'où il fit différentes reconnaissances; mais ayant perdu deux vaisseaux, il se détermina à se rendre par terre au Paraguay, traversa en novembre 1541 des chaînes de montagnes désertes, et, rencontrant au bout de dix-neuf jours de marche des plaines peuplées d'Indiens Guaranis, en prit possession au nom du roi d'Espagne, et leur donna le nom de *Province de Véra*, du nom de son père et de son grand-père, qui avait découvert de nouveau les Canaries en 1483. (*Voyez* Bethencourt et Véra.) Cabeza continua sa route par terre, et, le 11 mars 1542, fit son entrée publique à l'Assomption, dont il prit le commandement. Il y bouleversa l'administration, annulla les nominations faites par le roi, et, malgré la vive opposition des colons espagnols, réussit d'abord dans ses projets d'oppression. Résolu d'aller en personne chercher un chemin pour pénétrer au Pérou, il ne put réussir, revint sur ses pas, et rentra à l'Assomption. Il y trouva les esprits en fermentation contre lui. Ses troupes, fatiguées de son avarice et de sa tyrannie, s'unirent aux mécontents, et le 20 avril 1544, nommèrent un autre gouvernement. Cabeza fut mis aux fers, et embarqué pour l'Espagne avec son confident, le greffier Pédro Fernandez. A leur arrivée, le conseil souverain des Indes entendit les accusés, et les condamna à être déportés en Afrique. Pendant l'instruction du procès, Cabeza de Vaca et Pierre Fernandez, son secrétaire, publièrent pour leur justification, et en forme de mémoire, le premier ouvrage qui ait paru sur le Paraguay et la rivière de la Plata. Il est divisé en deux parties, la première intitulée : *Naufragios de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca*, a été rédigée par Cabeza; la seconde est de son secrétaire, et a pour titre : *Commentarios de Alvar Nuñez, adelantado y gobernador de la provincia del rio de la Plata.* Cet ouvrage, imprimé à Valladolid, 1555, in-4°., se trouve aussi dans le tome premier du recueil de Barca, intitulé *Historiadores primitivos de las Indias occidentales*, Madrid, 1749, 3 vol. in-fol. B—p et A. B—t.

CABEZALÉRO (Jean-Martin), peintre espagnol, né à Almaden, dans le royaume de Cordoue, en 1633, fut élève de Dom Juan Carreno, et, comme lui, remarquable par son coloris. Il n'a peint que des sujets pieux. Plusieurs églises de Madrid sont décorées de ses tableaux. Il mourut dans cette ville en 1673, n'ayant pas encore quarante ans. A—s.

CABIAC (Claude de Bane, seigneur de), de l'ancienne famille des barons d'Avéjan, naquit à Nîmes en 1578, et y fut d'abord élevé dans les principes du calvinisme, que ses parents professaient; mais ayant été envoyé au collége des jésuites de Tournon, il en sortit non seulement catholique, mais même animé d'un zèle ardent pour les intérêts de sa nouvelle religion. Il le signala par la composition d'un ouvrage qui ne fut néanmoins publié que quelques mois après sa mort, sous ce titre : *l'Ecriture abandonnée par les ministres de la religion réformée*, 1658. On vanta

beaucoup alors le mérite de cet écrit, où l'on trouve un grand nombre de passages des livres saints, des conciles, des pères, pour prouver que, loin que l'Evangile justifie nulle part la doctrine des réformés, il la condamne au contraire presque partout. On assure que ce traité opéra un grand nombre de conversions. Tel avait été le zèle de l'auteur, qu'en lui administrant les derniers sacrements, l'évêque de Nîmes le remercia solennellement, au nom du clergé, des services qu'il avait rendus à l'Eglise. Cabiac avait été pourvu, en 1620, d'un office de conseiller au présidial de Nîmes. Il mourut dans cette ville au commencement de 1658. V. S—L.

CABIZ. C'est sous ce nom qu'est connu un docteur turk, contemporain de Soléiman Ier., dont le nom propre ne se trouve pas dans les historiens turks. Quant à celui d'Ajmé, que lui donne Cantemir, il paraît être la corruption du mot *azmah* (égaré, hérétique). Ce docteur, qui était de la classe des oulémas, prétendait que Jésus-Christ était supérieur à Mahomet. Il ne se contentait pas de dévoiler son opinion à ses confrères, mais il démontrait publiquement au peuple l'absurdité de la religion mahométane, et la pureté des dogmes du christianisme. Les docteurs de la loi ne pouvant écouter avec indifférence les propos de Cabiz, le firent citer au dywan. Le grand vézyr Ibrahim-Pacha chargea de l'examen de cet hérésiarque les deux cadhy-askers de Romélie et d'Anatolie, qui ne purent réfuter ses opinions, ni détruire les arguments par lesquels il les soutenait: il recouvra donc la liberté. Le grand-seigneur, qui avait entendu cette discussion par une croisée qui donnait dans la salle du dywan, fit de grands reproches à son premier ministre; celui-ci allégua l'ignorance des cadhy-askers; mais le sulthan ordonna qu'on fît juger l'affaire par le moufty et le cadhy de Constantinople. Ces derniers se rendirent le lendemain au dywan; le moufty Chemsed-dyn-effendy questionna Cabiz, et, après l'avoir écouté tranquillement, il réfuta tous ses arguments, fit voir la fausseté des interprétations qu'il donnait aux versets du Coran pour soutenir son opinion, et le mit, disent les historiens turks, dans l'impossibilité de répliquer un mot. Il s'adressa ensuite au cadhy de Constantinople, disant qu'il avait fait ce qui le regardait, et l'invita à prononcer ce qu'exigeait la loi. Le cadhy tâcha de son côté de détourner Cabiz de son opinion, et de lui faire abjurer sa croyance; mais celui-ci refusant de se rétracter, la sentence de mort fut prononcée, et il eut la tête tranchée le 8 de safer 334 de l'heg. (19 septembre 945 de J.-C.) R—s.

CABOT, ou GABOTTO (Sébastien), second fils de Jean Cabot, vénitien qui vint en Angleterre, peu de temps après la découverte de l'Amérique, proposer au roi Henri VII de l'envoyer découvrir de nouvelles terres, et de chercher un passage par le nord-ouest pour aller au Cathai oriental. Jean Cabot fut accueilli avec toute sa famille. Il nous reste un acte authentique, daté du 5 mars 1495, par lequel Henri VII lui accorda, ainsi qu'à ses enfants, la liberté de naviguer dans toutes les mers, sous le pavillon anglais, et leur permit de former des établissements et de construire des forts. Le commerce exclusif de toutes les contrées qu'ils devaient visiter leur est cédé par le même acte. Nous n'avons aucune relation authentique des navigations de Jean

Cabot et de ses trois fils (1). — Le second, Sébastien CABOT, né à Bristol en 1467, a été plus connu que ses frères ; car les fragments qui nous restent sur les voyages des Cabots ne parlent que de lui ; mais ces fragments offrent tant de contradictions qu'il est impossible de reconnaître les pays qu'il a visités. Hackluyt, dans sa collection, nous a transmis la pièce où l'on trouve le plus de détails sur la navigation et la vie de Sébastien Cabot ; il dit l'avoir tirée du second volume de la collection de Ramusio ; mais nous l'y avons cherchée en vain. Cette pièce est attribuée à Galérius Butigarius, légat du pape en Espagne, qui dit tenir les particularités qu'elle contient d'un habitant de Cadix, lequel avait eu plusieurs conversations avec Sébastien Cabot. Elle nous apprend que ce navigateur, en partant pour l'Angleterre, avait fait route au nord-ouest, et fut arrêté par une terre qui s'étendait vers le nord. Il la suivit pour tâcher de découvrir si elle tournerait à l'ouest et formerait quelque golfe ; il s'aperçut au contraire, lorsqu'il fut parvenu à 56° de latitude nord, qu'elle se dirigeait à l'est. Alors, désespérant de trouver un passage, il fit route au sud, et prolongea la même côte : il vint jusqu'à cette partie de la terre ferme qu'on appelle *Floride*. Ramusio, connu par son exactitude, n'a donné aucun extrait des navigations de Sébastien Cabot ; il se contente de citer, dans la préface de son 3e. volume, un passage d'une lettre qu'il avait reçue de lui. Il en parle comme d'un homme de beaucoup d'expérience, et d'un rare talent dans l'art de naviguer et dans la cosmographie. Ensuite, il transcrit le passage de sa lettre, qui nous apprend que Cabot était allé fort loin dans la direction de l'ouest quart nord-ouest, derrière les îles placées le long de la terre qu'il avait découverte, et s'était avancé jusqu'à 67° ½ de latitude nord. Le 11 juin, ayant trouvé la mer ouverte et sans aucun empêchement, il avait cru pouvoir aller au Cathai par ce chemin, et l'aurait fait, si l'esprit de mutinerie ne s'était mis dans ses équipages, et ne l'avait forcé à revenir en Angleterre. Pierre Martyr, qui était aussi contemporain de Cabot, dit, dans son *Histoire des Indes orientales*, que Sébastien Cabot trouva, à 55° de latitude, des glaces qui l'empêchèrent de remonter plus au nord. Le même auteur ajoute qu'il n'y avait pas de nuit dans ces parages, et qu'à minuit on y voyait aussi clair que dans nos contrées pendant le crépuscule du matin : ceci ferait croire que Cabot se serait trouvé au-delà de 55° de latitude. Il ne paraît pas possible de concilier ces trois différents récits ; il faut même renoncer à trouver les terres découvertes par Cabot, d'après les latitudes qui y sont désignées. L'opinion la plus générale est qu'il a visité la côte orientale de l'île de Terre-Neuve ; cependant, si l'on s'arrête au passage cité par Ramusio, on pourrait croire qu'il aurait pénétré dans le détroit de Hudson, puisqu'il y est dit qu'il s'est avancé derrière des îles, à moins que l'on ne suppose qu'il ait pénétré dans le golfe et dans le fleuve Saint-Laurent. On lisait, sur une ancienne carte que Hackluyt a vue dans les appartements de la reine d'Angleterre, que Jean Cabot et son fils Sébastien avaient découvert une terre, le 24 juin 1497, à environ cinq heures du matin : elle

(1) Le catalogue de la bibliothèque Bodléienne (Oxford, 1674, in-fol., pag 122, art. *Sebastiano Cabota*) indique un ouvrage sous ce titre : *Navigatione nelle parte settentrionali*, Venise, 1583. Mais ce livre, inconnu à tous les bibliographes que nous avons consultés, est peut-être imaginaire. V—VE.

fut appelée *Newfoundland* en anglais, ou *Terre-Neuve*. Une île qui en était près, reçut le nom de *Saint-Jean*, parce que c'était la fête de ce saint. Après avoir fait des découvertes pour le roi d'Angleterre, Sébastien Cabot passa en Espagne, en 1526; on lui donna des navires avec lesquels il remonta très avant dans la rivière de la Plata. On dit aussi qu'il fit d'autres voyages sur des vaisseaux espagnols. Quoi qu'il en soit, il vint chercher le repos en Angleterre; il y fut nommé grand-pilote du royaume, et gouverneur de la compagnie des marchands, formée pour découvrir des terres inconnues. Il surveilla, en 1553, l'armement de l'expédition commandée par Willoughby. Hackluyt nous a conservé un acte, daté de 1549, par lequel Edouard VI lui accorde une pension de 166 livres 13 sous 4 deniers sterlings. Cette somme, qui revient à 4,000 francs de notre monnaie, était considérable à cette époque, et fait juger de l'importance des services qu'il avait rendus. Ce dernier acte, ainsi que le premier acte de Henri VII, sont les seules pièces authentiques qui nous restent relativement aux Cabots; elles suffisent pour ne pas faire regarder leurs découvertes comme fabuleuses, ainsi que quelques historiens ont été tenté de le penser. Il n'est pas possible, à la vérité, de reconnaître les terres qu'ils ont vues; mais tout porte à croire qu'elles font partie de l'extrémité septentrionale de l'Amérique. R—l.

CABOT (Vincent), jurisconsulte du 16e. siècle, né à Toulouse, disputa, à l'âge de vingt-quatre ans, une chaire de droit canon à Paris. Sur sa réputation, il fut appelé à Orléans par l'université, et, pendant quatorze ans, il y professa le droit public et privé. Sa célébrité toujours croissante le fit rappeler dans sa patrie par Dufaur de St.-Jorry, premier président du parlement de Toulouse. Il y remplit pendant vingt-deux ans la chaire confiée à ses soins, avec d'autant plus de succès qu'il cherchait moins à montrer son savoir qu'à le communiquer à ses élèves. Léonard Campistron rapporte qu'il disait à ceux qui auraient désiré plus d'ornement et d'éloquence dans ses leçons « qu'il » était seulement gagé du public pour » enseigner avec fruit, et non pour » paraître vainement éloquent ou sa» vant. » Il ne méprisait pourtant pas l'éloquence; mais il préférait une clarté simple à la pompe des paroles. Il mourut au commencement du 17e. siècle. On a de lui : I. *Laudatio funebris D. Michaelis Violœi*, Orléans, 1592, in-4°, ; II. *Variarum juris publici et privati dissertationum libri duo*, Orléans, 1598, in-8°. ; III. un *Traité des bénéfices*, que J. Doujat publia en 1656 sous le nom de J. Dart, et dont il a depuis reconnu Cabot pour l'auteur ; IV. *les Politiques de Vincent Cabot, publiées par Léonard Campistron*, Toulouse, 1630, in-8°. C'est le premier volume d'un ouvrage projeté par Cabot, et qui devait avoir vingt-huit livres. Il n'en avait achevé que six ; l'éditeur, qui les revit et les mit en ordre, les dédia au cardinal de Richelieu. Il rapporte qu'en 1624, il les avait présentés aux ministres, au parlement et à l'université de Paris, et qu'on s'accorda généralement à reconnaître que Cabot y avait mis « plus » de secrets de cette science (la politique) qu'on n'en trouvait dans tous » les autres livres qui en avaient traité » jusqu'alors. » A. B—t.

CABRAL (Pierre-Alvarez), navigateur portugais, distingué par sa naissance et ses talents militaires, fut

choisi par Emmanuel pour commander la seconde flotte que ce prince envoyait aux Indes. Il reçut l'étendard royal des mains du roi dans l'église de Belem, et l'évêque de Viseu lui mit sur la tête un chapeau béni par le pape. Après cette cérémonie, Cabral sortit du Tage dans le mois de mars de l'an 1500, avec treize vaisseaux et douze cents hommes d'équipage, au bruit de l'artillerie et aux acclamations d'un peuple immense. Un heureux hasard le conduisit à la découverte qui a fait sa renommée. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral s'éloigna de la route ordinaire, et prit tellement à l'ouest qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue le 24 avril de la même année : cette terre était le Brésil, qui reçut alors le nom de *Terre de Ste.-Croix*. Ainsi l'Amérique ne devait point rester ignorée, et le génie de Colomb ne l'eût-il pas conduit à la découverte de ses rivages, huit ans plus tard l'Européen y eût abordé, sans les chercher. Le premier hâvre où la flotte portugaise put débarquer fut appelé *Porto - Seguro*. Après quelque jours passés sur cette terre nouvelle, Cabral prit la route des Indes; mais avant d'y arriver, une de ces tempêtes, si communes dans ces mers, fit périr la moitié de ses vaisseaux avec leurs équipages. Parmi les victimes de cet événement, on doit citer Barthélemi Diaz, cet illustre marin, qui avait atteint le premier le cap de Bonne-Espérance. Cabral ayant rallié six vaisseaux, alla à Mozambique, à Quiloa et à Mélinde, puis à Calicut, qu'il canonna quelques jours après, pour se venger de la trahison du roi de cette contrée. Après cet acte de vigueur, qui donnait une haute idée de la puissance et de la valeur portugaise, il parcourut en conquérant les rivages de l'Inde; il fut recherché des rois de Cochin et de Cananor, qui firent un traité de commerce avec lui. Chargé des riches productions de leur pays, il reprit la route d'Europe, et mouilla dans le Tage, le 23 juin 1501. Il ne paraît pas que Cabral ait été employé dans les expéditions qui ont suivi la sienne. Ce navigateur tient une place distinguée dans les annales de la géographie. Il détermina d'une manière plus exacte la position des Anchedives, découvertes quelques années auparavant. Il fit décrire par Sancho de Toar la ville de Sofala, où il avait abordé le premier, et procura sur les rivages de Mozambique des aperçus nouveaux. Enfin, le Portugal lui doit l'établissement de ses premiers comptoirs aux Indes.

L. R—E.

CABRAL, ou CAPRALIS (François), né en 1528 à Covilhana, petite ville du diocèse de Guarda en Portugal, voyageait dans l'Orient, et se trouvait à Goa, lorsqu'il entra chez les jésuites, âgé de vingt-six ans. Son zèle pour les missions lui fit parcourir une grande partie des contrées de l'Inde et de l'Asie, et presque partout il exerça les premières charges de sa société. Après avoir professé la philosophie et la théologie à Goa, et gouverné successivement plusieurs maisons de son ordre dans l'Indoustan, il s'embarqua pour le Japon, où il remplit pendant plusieurs années les fonctions de vice-provincial. De nombreuses conversions y furent le fruit de ses longs et pénibles travaux. Il régénéra dans les eaux du baptême la mère, l'épouse et les enfants du roi d'Omura, et l'exemple de ces illustres prosélytes en fit une multitude d'autres. En 1575, il conféra également le baptême au fils du roi de Bungo, et, quelque temps après, au roi lui-même, qui, vingt ans auparavant, avait ouvert ses ports et

donné dans son palais l'hospitalité à S. François-Xavier. Les paroles et les vertus de l'apôtre des Indes l'avaient vivement ébranlé, mais il était réservé au P. Cabral de le soumettre au joug de la foi chrétienne. Ces conversions éclatantes entraînèrent celles d'une foule de Japonais, parmi lesquels on remarqua même un grand nombre de bonzes. Le P. Cabral revint ensuite à Macao, où il fut chargé de diriger les nouvelles missions qui commençaient de s'établir à la Chine. Les prédicateurs de l'Evangile venaient enfin de pénétrer dans cet empire; le célèbre P. Ricci y jetait les fondements de plusieurs églises. Le P. Cabral ne se contenta pas de pourvoir à tous les besoins de cette chrétienté naissante, il la cultiva lui-même, et partagea pendant plusieurs années les travaux et les succès de ces premiers missionnaires. Rappelé à Goa, il y fut d'abord revêtu de l'autorité de visiteur et de provincial pour toutes les Indes, et enfin établi supérieur de la maison professe de Goa, qu'il gouverna pendant trente-huit ans. En 1606, il assista, au nom et avec les pouvoirs de l'évêque du Japon, au concile que tous les évêques de l'Orient tinrent dans l'Inde, et mourut à Goa le 16 avril 1609, âgé de quatre-vingt-un ans. On trouve un grand nombre de ses lettres dans les *Litteræ annuæ*, écrites du Japon depuis 1571 jusqu'en 1584, et parmi celles écrites de la Chine dans les années 1583 et 1584. Il en existe encore quelques autres dans le recueil de ces mêmes *Lettres annuelles*, imprimé à Evora en 1608. G—R.

CABRERA (DON BERNARD DE), général, ministre, et favori de Pierre-le-Cérémonieux, roi d'Arragon, fit la conquête de Majorque, soumit les rebelles de Valence, et se signala ensuite dans la guerre contre la république de Gènes, à laquelle le roi d'Arragon disputait la possession de l'île de Sardaigne. Nommé général de la flotte arragonaise, il joignit ses forces à celles des Vénitiens, et remporta, le 27 août 1353, à la hauteur de cette île, une victoire complète sur les Génois, alors formidables sur mer. Le roi lui confia la conduite de cette guerre, où il eut plusieurs fois l'occasion de se signaler. Cabrera jouit long-temps de la faveur de son maître et de l'estime publique; mais se voyant par la suite exposé à l'envie, et craignant l'ingratitude du roi, il se retira dans un monastère, où il ne montra plus que du dégoût pour les grandeurs humaines. Pierre crut avoir encore besoin de lui, alla le tirer lui-même de sa solitude, en 1349, le ramena à la cour, et lui fit prendre place au conseil. Une ligue s'étant formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Arragon, pour détrôner le roi de Castille, Cabrera soutint que cette guerre était impolitique, et s'y opposa. Les partisans de la guerre le rendirent suspect au roi d'Arragon; Cabrera, craignant d'être victime d'un parti puissant que dirigeait la reine elle-même, voulut se retirer en France; mais il fut arrêté, jeté dans les fers, et appliqué à la question. Transtamare, le roi de Navarre et la reine d'Arragon demandèrent son supplice. Le roi, oubliant les services d'un des plus grands hommes qu'ait eu l'Arragon, le sacrifia à la haine de ses ennemis. Cabrera, condamné à mort à soixante-six ans, par le prince de Girone, dont il avait été le gouverneur, fut décapité à Sarragoce, le 26 juin 1364. La cour d'Arragon rougit enfin de cette condamnation inique; la mémoire de Cabrera fut réhabilitée, et ses biens furent rendus à son petit-fils, Bernard Cabrera. B—P.

CABRERA (Bernard de), favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de la couronne de ce prince après sa mort, en 1410, déclara la guerre à Blanche, veuve de Martin, qui refusa de l'épouser, fut pris et enfermé dans une citerne, puis dans une tour environnée d'un filet, dans lequel il tomba en voulant s'évader. Ferdinand, successeur de Martin, fit grâce à Cabrera, à condition qu'il quitterait la Sicile. Il mourut quelque temps après. K.

CABRERA (Louis de), historien espagnol, né à Cordoue, d'une famille noble, embrassa l'état militaire, et fit plusieurs campagnes, en qualité de capitaine d'infanterie, au commencement du 17e. siècle. Il se livra depuis à l'étude des lettres, et mourut vers 1655. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Tratado de historia, para entenderla y escrivirla*, Madrid, 1611, in-4°., traité où il donne de bonnes règles sur la manière d'écrire l'histoire; II. *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol., en espagnol. « L'auteur est accusé, dit Drouet, d'être trop partial pour sa patrie; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il donne des louanges très exagérées à Philippe II. » — Un autre Cabrera (Pierre de), natif aussi de Cordoue, et vivant dans le même siècle, fut religieux de l'ordre de S. Jérôme, et écrivit un commentaire sur la 3e. partie de la *Somme de S. Thomas*, en 2 vol., imprimé à Cordoue en 1602.

A. B—t et V—ve.

CABRERA (don Juan-Thomas-Henriquez de), duc de Medina del Rio Seco, amiral de Castille, et ministre d'état, né du sang royal, descendait d'Alphonse XI, roi de Castille. Connu d'abord à la cour sous le nom de *comte de Melgar*, il fut nommé gouverneur de Milan, puis premier ministre en 1693, sous Charles II. L'*amirante* (car c'est ainsi qu'on le désigna depuis) jouit d'une grande faveur auprès de la reine, seconde femme de Charles II, et il devint en quelque sorte l'arbitre du royaume ; mais son caractère hautain lui fit des ennemis puissants. Opposé au cardinal Porto Carrero, et attaché ouvertement aux intérêts de la maison d'Autriche, il fut exilé, malgré le crédit de sa protectrice. L'*amirante* était si puissant par ses alliances et par ses richesses, que Philippe d'Anjou, à son avènement à la couronne d'Espagne, essaya de le gagner : il le nomma son ambassadeur à la cour de France. La fierté de l'*amirante* fut indignée qu'on lui offrît un tel emploi, qu'il regardait d'ailleurs comme un exil. Encouragé par la ligue conclue entre l'empereur, l'Angleterre et la Hollande, il choisit Lisbonne pour asyle, se déclara en faveur de la maison d'Autriche, et entraîna le Portugal dans la coalition contre la France. Il écrivit au pape que le testament de Charles II était une pièce supposée, et soutint qu'il y en avait un véritable en faveur de l'archiduc. Un arrêt de la cour de Madrid le condamna à perdre la tête en effigie, et tous ses biens furent confisqués. L'archiduc étant arrivé à Lisbonne avec une armée anglaise, l'*amirante* fut d'abord en grande faveur auprès de ce prince et du roi de Portugal. Ses intelligences à Valence et à Grenade donnèrent à Philippe les plus vives appréhensions; mais les généraux alliés négligèrent ses avis. En vain l'*amirante* les exhorta à porter la guerre dans l'Andalousie, vaste et fertile province dont la réduction aurait entraîné celle des deux Castilles; il prédit que, si l'on s'opiniâtrait à s'emparer de la Cata-

logne et de Arragon, les Castillans refuseraient de recevoir un roi de la main d'un peuple qu'ils détestaient : cette prédiction, que l'événement justifia, fut à peine écoutée. Le chagrin et l'indignation de se voir négligé par ceux mêmes auxquels il avait sacrifié ses intérêts, et le mauvais succès de deux entreprises projetées pour soulever Valence et Grenade, le touchèrent si vivement qu'il mourut à Lisbonne le 23 juin 1705. Ce seigneur était bel homme, courageux, habile politique, et capable de porter l'archiduc sur le trône d'Espagne, si ses avis eussent été suivis. B—P.

CABRISSEAU (Nicolas), théologal de Reims, naquit à Rethel le 1er. octobre 1680, fut considéré par le Tellier, archevêque de cette ville, persécuté par son successeur, Mailly, comme *appelant*, frappé, en 1722, d'une lettre de cachet qui l'exilait à trente lieues de Reims; employé à Paris par le cardinal de Noailles; enfermé à Vincennes sous Vintimille; destitué de sa théologale par arrêt du conseil, et exilé à Tours, où il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 20 octobre 1750. On a de ce docteur, I. *Discours sur les devoirs des sujets envers leur souverain*, prêché lors du sacre de Louis XV, en présence de la cour; II. *Réflexions sur Tobie*; III. *Éloges des saints de l'Ancien-Testament*; IV. les *Huit béatitudes*; V. quelques cantiques, et plusieurs brochures sur les affaires de la constitution *Unigenitus*. Il fut l'éditeur d'un petit ouvrage de Legros, intitulé, *Motifs invincibles d'attachement à l'Église romaine, et de réunion pour les prétendus réformés*. T—D.

CABROL (Barthélemi), chirurgien du 16e. siècle, né à Gaillac, pratiqua son art d'abord dans l'hôpital St.-André de cette ville, ensuite à Montpellier, où il avait fait ses études chirurgicales, et où il fut chargé en 1570, par les professeurs de la faculté, et en 1595, par Henri IV, de démontrer l'anatomie. On a de lui un ouvrage sur cette science, intitulé : *Alphabet anatomique*, Tournon, 1594, in-4°.; Genève, 1602, 1624, in-4°.; Montpellier, 1603, in-4°.; et Lyon, 1614 et 1624, in-4°.; traduit en latin sous ce titre : *Alphabeton anatomicum, id est, anatomes elenchus accuratissimus, omnes humani corporis partes, eâ quâ secari solent methodo, delineans : accessere osteologia, observationesque medicis ac chirurgis perutiles*, Genève, 1604, in-4°.; Montpellier, 1606, in-4°.; il y en a une édition hollandaise, 1648, in-fol., par Plempius, avec des figures tirées de Vesale, de Paaw, etc. Cet ouvrage a cela de remarquable, qu'il est disposé en tables synoptiques, disposition plus favorable pour donner très promptement une notion claire des objets, et qu'il a déjà dans son essence quelque chose de philosophique. Cabrol, d'ailleurs excellent chirurgien, a placé à la fin de cet ouvrage de bonnes observations relatives à des points de physiologie, de chirurgie et de médecine pratique : elles ont été imprimées dans le *Collegium anatomicum clarissim. trium virorum Jacobini, Severini, Cabrolii*, Hanovre, 1654, in-4°.; Francfort, 1668, in-4°. C. et A.

CACAULT (François), commandant de la légion d'honneur, etc., né à Nantes en 1742, fut baptisé sous le nom de *Françoise Cacault*, fille de, etc. On ne s'aperçut de cette erreur qu'après quelques années; il fallut une longue enquête pour obtenir que son état civil fût rectifié. Le jeune Cacault, dont l'éducation avait été très

soignée, vint à Paris à l'âge de vingt ans, et obtint en 1764 une place de professeur de mathématiques à l'École militaire. Il quitta cet emploi en 1769, parce qu'une affaire d'honneur l'ayant forcé de se battre, il blessa son adversaire d'un coup d'épée. Peu de temps après, l'excès du travail ayant dérangé sa santé, les médecins lui conseillèrent de faire un long voyage à pied, et il entreprit celui d'Italie. Il arriva alors avec un petit paquet sous son bras à Rome, où il devait plus tard représenter sa patrie. Il s'appliqua à l'étude de l'italien, et à faire des observations sur les mœurs des habitants de ce pays, qu'il a ensuite si bien fait connaître dans ses dépêches politiques. Cacault, voyant sa santé rétablie, repartit pour la France, obtint, en 1775, la place de secrétaire des commandements de M. d'Aubeterre, commandant des états de Bretagne, suivit ce seigneur dans ses missions d'Italie, et ne tarda pas à être nommé secrétaire d'ambassade à Naples (1785), sous M. de Talleyrand. A la retraite de ce dernier, en 1791, Cacault fut nommé chargé d'affaires dans la même résidence. Il s'acquitta avec honneur de cette mission délicate, revint à Paris, et y reçut l'ordre d'aller en remplir une autre près du Saint-Siége. Il se rendait à ce poste, lorsqu'il apprit le meurtre de Bassville. Ne pouvant pénétrer dans les états du pape, ni revenir en France, parce que tous les passages étaient interceptés par les armées de la coalition, il se trouva dans une position fâcheuse. L'estime qu'on avait en Italie pour ses qualités personnelles lui assura un asyle à Florence, et, quoique sans lettres de créance pour le grand-duc, il rallia autour de lui tous les Français qui s'étaient réfugiés dans cette ville. En politique consommé, Cacault sut mettre à profit son séjour dans ce pays; et, en détachant la cour de Toscane de la coalition, il eut la gloire d'avoir renoué le premier, à cette époque, les relations diplomatiques de la France. Pour le récompenser de ce zèle, son gouvernement le nomma successivement agent général en Italie, ministre à Gênes, et le désigna pour signer le traité de Tolentino, de concert avec l'illustre général de l'armée d'Italie. Cacault fut ensuite envoyé comme ministre à Rome (février 1797), pour faire exécuter le traité; de là à Florence, et enfin rappelé à Paris, parce qu'il était accusé d'être l'*ami des rois*. Il y vécut d'abord dans un état voisin du dénuement, parce qu'il avait toujours allié la probité la plus sévère au désir de représenter dignement sa nation. Le département de la Loire-Inférieure le nomma, en 1798, député au conseil des cinq-cents. Après la révolution du 18 brumaire, il fit partie du nouveau corps législatif, et, en mars 1801, il fut nommé par le premier consul ministre plénipotentiaire à Rome pour négocier le concordat. Il montra, dans tout le cours de cette affaire, adresse, fermeté et tous les talents d'un vrai politique. Remplacé en juillet 1803 par S. A. E. le cardinal Fesch, Cacault alla aux bains de Lucques, pour donner des soins à sa santé, et fut sur le point d'y perdre la vie, parce que les eaux minérales de *la Villa* lui étaient contraires. Quand il fut de retour à Paris, le premier consul l'envoya présider le collége électoral de son département, qui le proclama candidat au sénat conservateur, où il fut appelé en avril 1804. Cacault n'avait pu voir l'Italie sans y puiser de bonne heure l'amour des arts. Il avait commencé dans son premier voyage à y recueillir des tableaux,

et il fit voir si constamment son goût pour toutes les belles productions du génie dans les arts, que le pape Pie VI, après la conclusion d'un traité, au lieu de lui faire offrir *un corps saint*, comme on en offrait à tous les ambassadeurs, lui fit remettre un morceau de mosaïque d'un grand prix, représentant le Colisée. Ce beau morceau, estimé 2000 piastres, doit faire partie du cabinet laissé par Cacault. Pendant son séjour à Rome, en 1801, 1802 et 1803, la passion de ce connaisseur habile n'ayant pu que s'accroître, il rassembla une grande quantité de tableaux précieux. Depuis, la ville de Nantes a acheté toute sa galerie, que son frère, qui était peintre, avait fait disposer à Clisson de la manière la plus pittoresque. La conversation de Cacault était quelquefois trop animée. On lui a reproché même une sorte de brusquerie qui ne convenait pas à un homme de son rang; mais personne ne savait mieux que lui réparer ses torts, et tout prouvait que, sous des dehors quelquefois peu prévenants, il cachait un cœur plein de bonté. Il a donné I. *Poésies lyriques de Ramler*, traduites de l'allemand, Berlin, 1777, in-12, dont il est question dans la Correspondance de Grimm; II. *Dramaturgie*, ou *Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre, traduit de l'allemand de Lessing, par un français, et publié par M. J.* (G. A. Juncker), Paris, 1785, 2 vol. in-12. Il est auteur de plusieurs rapports faits au conseil des cinq-cents. Ses dépêches n'offraient pas une grande correction de style, mais elles étaient pleines de sens, de raison et de grandes vues. Cacault mourut à Clisson, le 10 octobre 1805, M. Huet a parlé avec détails du musée de Cacault dans un ouvrage sur la statistique du département de la Loire-Inférieure, imprimé à Nantes en 1802. M—D J.

CACCIA (JEAN-AUGUSTIN), d'une ancienne famille de Novare dans le Milanais, embrassa la carrière des armes, et servit dans les armées de Charles-Quint, vers le milieu du 16e. siècle. Il cultiva le commerce des muses au milieu du tumulte des camps, et se distingua dans deux genres très différents, dans des satires ou *capitoli* satiriques, du genre plaisant, *piacevole*, et dans des poésies spirituelles ou sacrées; il fut même un des premiers à travailler dans ce dernier genre en Italie. A la noblesse des pensées, Caccia joignait un choix heureux d'expressions et des tournures élégantes. Plusieurs auteurs en parlent avec éloge : on ignore la date de sa mort. Il publia, dans sa vieillesse, deux volumes de poésies, l'un dédié à la reine de France, Marie de Médicis, et l'autre au cardinal Granvelle. R. G.

CACCIA (FERDINAND), d'une noble famille de Bergame, où il naquit le 31 décembre 1689. Doué par la nature d'une grande facilité, il fit de rapides progrès dans toutes les parties de ses études, et surtout dans la langue latine. Elle fut toute sa vie l'un des principaux objets de ses travaux. Il se proposa de corriger les mauvaises méthodes, ouvrages des siècles de pédantisme et d'ignorance, et de faciliter à la jeunesse des études qui l'avaient tourmentée et rebutée jusqu'alors. Il eut avec le savant Muratori, une discussion littéraire qu'il termina d'une manière peu commune dans la carrière de la critique. Muratori avait avancé dans l'un de ses ouvrages que le juif Moïse del Brolo, né à Bergame, florissait de 1125 à 1137, sous le règne de Lothaire II, et que c'est à cette époque que doit être placé le voyage

de ce Moïse à Constantinople. Caccia entreprit de réfuter cette opinion. Il publia en 1748 un opuscule, où il s'efforça de prouver que Muratori s'était trompé sur l'âge, la personne et le voyage de Moïse ; mais s'étant aperçu qu'il était lui-même dans l'erreur, il s'empressa de se rétracter dans un petit écrit publié en 1764, et qui d'ordinaire se joint au premier. A ses connaissances littéraires, Caccia joignait de grands talents en architecture ; il en a donné des preuves par les monuments qu'il a élevés dans sa patrie et ailleurs. Il mourut le 8 janvier 1778, cher à ses concitoyens par la douceur de son caractère et ses autres qualités, autant que par ses talents. On a de lui : I. *De cognitionibus*, Bergame, 1719, in-4°. ; II. *Metodo di grammatica assai breve e facile per imparare con prestezza e fondamento la lingua latina*, Bergame, 1726 ; III. *Totius regulæ latinæ sciendi summa*, Bergame, 1728 ; IV. *lo Stato presente della lingua latina*, Bergame, 1762 ; V. *Ortografia e prosodia*, Bergame, 1764 ; VI. *Antiqua regola delle sillabe lunghe e brevi*, Bergame, 1764 ; VII. *Vocabolario senza sinonimi*, Bergame, 1776 ; VIII. *Elementi e regole fondamentali della lingua latina*, Florence, 1777 ; IX. *Cittadinanza di Bergamo*, Bergame, 1766 ; X. *Vita di S. Girolamo Miani*, Rome, 1768 ; XI. *Trattato legale*, Bergame, 1772. Outre ces ouvrages imprimés, Caccia en a laissé plusieurs inédits, entre autres une *Histoire des médecins de la ville de Bergame*, un *Traité d'architecture* ; et un autre sur les fortifications. R. G.

CACCIANIGA (François) naquit à Milan en 1700. Ce peintre, élève de Franceschini, qui lui-même avait reçu des leçons de Cignani, apprit les premiers principes du dessin à Bologne, et de là vint à Rome, où il perfectionna son talent. Il ne manquait à cet artiste qu'une certaine résolution, qui ne s'acquiert pas toujours par l'étude. Il travailla souvent pour des maisons souveraines, et grava à l'eau forte deux sujets qui lui avaient été commandés par le roi de Sardaigne. Il entreprit ensuite pour Ancône quatre tableaux d'autel, entre autres, une *Institution de l'Eucharistie*, et un *Mariage de la Vierge*. Ces deux compositions ont particulièrement un coloris gai, flatteur et franc, qui attire sur-le-champ l'attention. On voit à Rome, au palais Gavotti, une fresque très belle du même artiste. Le palais et la villa Borghèse offrent aussi d'autres compositions ingénieuses de Caccianiga. Devenu vieux et infirme sans avoir acquis de fortune, il trouva dans la personne du prince Marc-Antoine Borghèse, père du duc de Guastalla, un protecteur qui lui assura une pension considérable pour la fin de sa vie. On peut lire quelques détails sur Caccianiga dans les *Memorie per le belle arti*, t. II, p. 135. Il mourut en 1781. A—D.

CACHET (Christophe), médecin, né à Neufchâteau en Lorraine, le 26 novembre 1572. Après avoir fait ses études à Pont-à-Mousson, il voyagea en Italie, dans le dessein de visiter les monuments de l'antiquité ; mais, arrivé à Padoue, il fut si charmé de l'éloquence et du savoir des professeurs de l'université de cette ville, qu'il y resta plusieurs années pour profiter de leurs leçons. Il reprit ensuite le chemin de son pays, en passant par la Suisse, et s'arrêta à Fribourg pour étudier le droit. Il s'aperçut bientôt que l'étude d'une science telle que la médecine ne souffre point de partage, et il s'y livra tout entier.

De retour dans sa patrie, il s'acquit en assez peu de temps une grande réputation dans la pratique de son art. Il se fixa d'abord à Toul, et vint ensuite à Nancy, le duc de Lorraine l'ayant nommé son médecin ordinaire, avec le titre de son conseiller. Il a publié plusieurs ouvrages où on lui reproche d'avoir prodigué une érudition déplacée, et d'avoir mis souvent le raisonnement à la place de l'observation; mais Cachet mérite des éloges pour avoir voulu ramener les écoles à l'étude d'Hippocrate et des Grecs, pour avoir été un des premiers commentateurs d'Hippocrate, et pour s'être élevé avec force contre les alchimistes et les charlatans, qui se vantaient, au moyen de quelques recettes, de guérir toutes les maladies. Il mourut à Nancy le 30 septembre 1624. On a de lui: I. *Controversiæ theoricæ practicæ in primam aphorismorum Hippocratis sectionem*, Toul, 1612, in-12; II. *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata*, ibid., 1614, in-12. C'est la traduction d'un ouvrage français de Jean Mousin, intitulé: *Discours contre l'ivresse et l'ivrognerie*, imprimé à Toul en 1612, in-8°. Le titre annonce que le traducteur a enrichi l'ouvrage de plusieurs morceaux; il n'y a pourtant pas fait une seule addition, et les mots *auctum et locupletatum* qu'on lit sur le frontispice y ont été mis par le libraire. III. *Apologia in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi*, ibid., 1617, in-12; IV. *Vrai et assuré préservatif de petite-vérole et rougeole, divisé en trois livres*, Toul, 1617, Nancy, 1623, in-8°.; V. *Exercitationes equestres in epigrammatum libros sex districtæ*, Nancy, 1622, in-8°. Cachet donne à ses épigrammes le titre d'*Equestres*, parce qu'il les avait composées la plupart à cheval, dans les voyages que son état l'obligeait de faire. Ce recueil n'est ni très connu, ni très estimé. — Paul Cachet, frère du précédent, bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, mort le 17 septembre 1652, publia un *Mémoire de l'état et qualité de l'abbaye de St.-Mihiel*.

C. et A. et W—s.

CACHET (Jean), jésuite, de la même famille que les précédents, mourut à Pont-à-Mousson le 22 décembre 1633, âgé de trente-six ans, après avoir régenté les basses classes, sa mauvaise santé ne lui ayant pas permis d'occuper des emplois plus distingués. Il était fort laborieux, si l'on en juge par le nombre d'ouvrages et de traductions qu'il a publiés, et dont on peut voir le détail dans Moréri; ce sont tous des livres ascétiques; les principaux sont: I. *Vie de Jean Berchmans*, jésuite, traduite de l'italien du P. Virgilio Cepari, Paris, 1630, in-8°.; II. *la Vie de S. Isidore, patron des laboureurs, et de la bienheureuse Marie della Cabeça, sa femme*, Verdun, 1631, in-12, traduite de l'espagnol de Jérôme Quintana; III. *Vie de S. Joseph*, prémontré, Pont-à-Mousson, 1632, in-12.

C. M. P.

CADALOUS (Pierre), anti-pape, sous le nom d'*Honorius II*. (*Voyez* Alexandre II, pape.)

CADALSO (don Joseph), colonel espagnol, poète d'un esprit fin et délicat. Éloigné de ces subtilités qui abondent dans la plupart des productions de son pays, il débuta en 1771 par une tragédie qui n'était pas sans mérite, mais qui n'est pas restée au théâtre. Il se fit connaître davantage par ses poésies légères dans le genre anacréontique, mais surtout par une satire ingénieuse qui parut en 1772, sous le nom de don Joseph Vasquez, et avec le titre de *los Eruditos a la*

violeta, ouvrage en prose, dans lequel il ridiculise spirituellement les érudits superficiels, et combat par des exemples les inculpations dont ses compatriotes ont été chargés dans ces temps modernes. Il était à la fleur de son âge et dans la force de son talent, lorsqu'il fut tué, en 1782, d'un éclat de bombe au siége de Gibraltar. B—G.

CADA MOSTO, ou CA DA MOSTO (Aloise da), né à Venise vers 1432, y reçut, selon toute apparence, une éducation soignée; mais il se livra de bonne heure au commerce, et se forma dans la navigation, pendant plusieurs voyages qu'il fit dans la Méditerranée et même dans l'océan Atlantique. Il partit le 8 août 1454, à l'âge de vingt-deux ans, sur le bâtiment de Marco Zen, gentilhomme de sa nation, pour retourner en Flandre. Des vents contraires arrêtèrent leur course à la sortie du détroit de Gibraltar, et ils furent obligés de relâcher près du cap Saint-Vincent, où le prince Henri s'était retiré pour se livrer à l'étude et s'occuper entièrement de la découverte des côtes d'Afrique. Aussitôt que ce prince eut appris l'arrivée d'un bâtiment vénitien, il y envoya son secrétaire et le consul de cette nation, et les chargea d'engager quelque marin instruit de l'équipage à prendre la conduite des vaisseaux qu'il envoyait découvrir de nouveaux pays. Ces deux envoyés s'empressèrent de montrer à l'équipage des échantillons de sang-dragon, de sucre et de plusieurs autres marchandises que l'on tirait des nouvelles colonies du prince Henri. Ils racontèrent que le prince avait peuplé des îles désertes, et avait envoyé des vaisseaux dans des mers où personne n'était encore allé, et chez des peuples où l'on trouvait des choses merveilleuses. Cada Mosto, frappé de ces discours, sentit un vif désir d'aller voir de si belles choses. Il s'agissait d'armer et de charger un navire à ses frais, ou de recevoir du prince un navire tout équippé, qu'il serait obligé de charger, et qu'alors on partagerait avec lui le produit de la cargaison. « J'étais jeune, dit Cada » Mosto, d'une santé robuste; je » désirais voir des choses qu'aucun » de mes compatriotes n'eût vues; je » voulais surtout acquérir à tout prix » le bien et l'expérience qui devaient » me donner de la considération et » des emplois honorables dans ma » patrie; j'allai offrir mes services au » prince, qui les accepta sur-le-» champ. » Après avoir été traité avec distinction pendant le séjour qu'il fit en Portugal, Cada Mosto obtint un navire de quatre-vingt-dix tonneaux, sur lequel on mit un patron portugais. Il partit de Lagos le 22 mars 1455, s'arrêta à Porto-Santo, ensuite à Madère, qui était habitée par des Européens depuis 1431, et vint aux Canaries relâcher à Goméra; il ne fit que toucher aux îles de Fer et de Palme. En quittant ces îles, il alla prendre vue du cap Blanc, passa par Arguin, où le prince Henri avait fait un établissement en 1445; de là il entra dans la rivière du Sénégal, découverte depuis cinq ans. Les Portugais n'y avaient trouvé aucun établissement, ce qui semblerait détruire l'opinion de plusieurs écrivains français, ou ferait naître du moins une objection très forte contre les prétentions des marchands de Dieppe, qui disent y avoir eu des établissements de temps immémorial (*V.* Labat.) Cada Mosto prolongea la côte, en allant vers le sud. Il s'arrêta pour aller visiter le Damel, prince dont les états s'étendent depuis le Sénégal jusqu'au

cap Vert, et en fut très bien reçu. Il fit le commerce avec lui, en tira des esclaves et de l'or, ensuite dirigea sa route sur le cap Vert, qui avait été découvert l'année précédente. Près de là on aperçut deux navires, dont l'un était commandé par Antonietto Uso, gentilhomme génois au service du prince Henri, et l'autre par un des écuyers de ce prince. Les trois navires se joignirent et continuèrent leur route le long de cette côte inconnue, avec toutes les précautions que l'on pourrait prendre à présent, que l'art s'est perfectionné. La description de cette côte, et le détail que Cada Mosto donne des manœuvres, sont du plus grand intérêt. Ils visitèrent l'entrée de toutes les rivières, et, après une navigation assez longue, ils arrivèrent à l'embouchure de la grande rivière de Gambie ou Gambra, dont on leur avait tant vanté les richesses. Les habitants vinrent les attaquer dans des pirogues, et furent repoussés. Les capitaines des navires voulaient néanmoins s'avancer dans la rivière, mais les équipages, rebutés par les hostilités et par les fatigues, les forcèrent de revenir en Portugal. Cada Mosto fit un second voyage en 1456, à la rivière de Gambie, de concert avec le même Antonietto Uso et un autre Portugais. Ils essuyèrent à la vue du cap Blanc un coup de vent qui les força de s'éloigner de terre, et, après avoir lutté trois jours contre le gros temps, ils découvrirent les îles du cap Vert, et vinrent mouiller sur une île qui fut appelée Buonavista. Etant montés sur les parties élevées, ils aperçurent toutes les autres îles de cet archipel. La plus grande reçut le nom de Saint-Yago. Ils y allèrent mouiller à l'entrée d'une rivière qui pouvait recevoir des navires de cinquante tonneaux; puis à la rivière de Gambie, qu'ils remontèrent jusqu'à soixante milles. Les habitants parurent effrayés des pertes de l'année précédente, et les pirogues, au lieu de les attaquer, se rapprochaient du rivage dès qu'elles apercevaient les bâtiments. Enfin, après beaucoup de signes pour les engager à s'approcher, elles vinrent près des navires, et l'on commerça avec ces habitants, dont on tira de l'or, mais en bien moindre quantité qu'on ne l'avait espéré. Ces trois navires remontèrent au sud jusqu'à la rivière de Casamansa et Rio Grande; ils revinrent ensuite en Portugal. Cada Mosto fit encore quelque séjour dans ce royaume, et le quitta en 1463, c'est-à-dire, l'année même de la mort du prince Henri. La relation de ses voyages, la plus ancienne des navigations modernes, est un véritable modèle; elle ne perdrait rien à être comparée à celles des plus habiles navigateurs de notre temps. Il y règne un ordre admirable; les détails en sont attachants, les descriptions claires et précises. On reconnaît partout l'observateur éclairé. Parmi les choses qu'il a entendu dire, il s'en trouve à la vérité qu'il est difficile de croire; mais il a la bonne foi d'en convenir lui-même. Il rend un compte exact de l'apparence des côtes, de la profondeur de la mer près de terre, et de tout ce qui peut être utile à la navigation. Enfin, il s'exprime avec tant de propriété et de précision, que, d'après son récit, l'on peut suivre sa route sur des cartes construites plusieurs siècles après lui. On reconnaît dans sa description des contrées qui bordent le fleuve du Sénégal, et dans la peinture des peuples qui l'habitent, les pays décrits par Labat dans l'Afrique occidentale, et les hommes dont ce dernier auteur nous a transmis les mœurs et les usages, d'a-

près les meilleurs mémoires que la compagnie d'Afrique eût en sa possession. La relation de Cada Mosto ne fait aucune mention de latitudes ni de longitudes. On a lieu de croire qu'en 1456, époque de son dernier voyage, l'usage de l'astrolabe n'avait pas encore été introduit sur mer. Tellésius Silvius, qui a écrit en latin l'histoire de Jean II, roi de Portugal, en 1481, nous apprend que ce fut ce prince qui chargea ses deux médecins et Martin Beheim de Nuremberg, de chercher un moyen par lequel les marins pussent se diriger quand ils auraient perdu la terre de vue, et ils proposèrent l'astrolabe. Les cartes hydrographiques de Biancho, datées de 1436, et qui n'ont été faites que dix-neuf ans avant le premier voyage de Cada Mosto, ne portent point d'échelles, ni de latitude, ni de longitude. (*Voy.* Biancho.) La seule remarque de Cada Mosto qui ait rapport à l'astronomie se trouve à la fin de son premier voyage. Il dit qu'à l'embouchure de la rivière de Gambie, on commençait à perdre de vue l'étoile polaire; mais que l'on relevait dans le sud avec la boussole six belles étoiles très peu élevées au-dessus de l'horizon : ce sont celles de la croix du sud. « Nous » avions, ajoute-t-il, dans les premiers jours de juillet, les nuits de » onze heures et demie et les jours de » douze heures et demie. » Il écrivit à la suite de ses deux voyages, le précis de la navigation de Pietro di Cintra, capitaine portugais qui a continué en 1463 la découverte de la côte d'Afrique, et s'est avancé un peu au-delà de la rivière de Sierra-Léone. Les voyages de Cada Mosto ont paru sous ce titre : *Prima (la) navigazione per l'Oceano alle terre de' negri, della bassa Ethiopia, di Luigi Cadamosto*, Vicence, in-4°., 1507; les mêmes, Milan, 1519, in-4°. Ils ont été insérés dans la collection de Ramusio. On les trouve traduits en latin dans le *Novus orbis* de Grynée, où, par une étrange méprise, on fait partir Cada Mosto de Venise en 1504, au lieu de 1454; et en français, dans le recueil intitulé : *le Nouveau Monde, et navigations faites par Emeric de Vespuce, et translaté d'italien de Montebaldo Francazo*, par Redouet, Paris, Jehan Jannot, sans date, ou Gaillot Dupré, 1516, in-4°., goth. Il en existe encore une vieille traduction française à la suite de l'*Historiale description de l'Afrique*, de Jean Léon, 2 vol. in-fol., Lyon, Jean Temporal, 1556. R—l.

CADENET, troubadour, naquit dans le château de Cadenet sur la Durance, qui fut détruit dans les guerres civiles. Cadenet erra long-temps après ce malheur. Il devint amoureux d'une religieuse d'Aix, encore novice, ne put s'en faire aimer, se fit templier à St.-Gilles, et fut tué dans la Palestine, en combattant contre les Sarrasins, vers l'an 1280. On a de lui un traité contre les *galiadours*, ou les médisants, et vingt-quatre chansons où il célèbre le vin et l'amour, et il reproche aux barons leurs brigandages. Les manuscrits de la bibliothèque impériale contiennent neuf pièces de ce troubadour. — Antoinette de Cadenet, dame de Lambesc, fut, dit-on, célèbre dans le même siècle par ses chansons et ses relations avec les principaux troubadours. K.

CADER BILLAH, 25e. khâlyfe Abbaçyde, petit-fils de Moctader, fut choisi en chaaban 381 de l'hég. (novembre 991 de J.-C.), par le sulthân Boha-Eddaulah (*Voyez* ce nom), pour remplacer le khâlyfe Thay, qu'il venait de déposer. Fait pour briller par son savoir, mais in-

capable de gouverner, Cader mena une vie retirée, cultiva les lettres et les sciences, se soumit à tout ce que les sulthâns exigèrent de lui, et ne prit aucune part aux affaires de l'empire. Par cette conduite sage, mais indigne d'un successeur de Mahomet, et qui fut plutôt l'effet de son caractère que des combinaisons de la politique, il se ménagea des jours tranquilles et un très long règne. Le peuple ne lui trouva point les qualités d'un monarque, mais il le respecta comme un digne pontife de la religion musulmane. Les princes Bouïdes, qui marchaient à grands pas vers leur ruine, craignirent, en le détrônant, d'exciter une révolte, et ils le laissèrent en possession du khâlyfat jusqu'à sa mort, arrivée en dzoûlheddjah 422 de l'hég. (décemb. 1031 de J.-C.) Son règne, ou plutôt son pontificat, car les khâlyfes n'avaient plus alors qu'une influence religieuse, fut de quarante-un ans; il n'offre d'autre événement remarquable que les troubles qui déchirèrent la maison des Bouïdes. Cader-Billah s'adonna particulièrement à la théologie scolastique, et composa un traité pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendaient que le Coran avait été composé. J—n.

CADET DE GASSICOURT (Louis-Claude), pharmacien, né à Paris le 24 juillet 1731. Son père, chirurgien estimé, qui a publié deux ouvrages sur le scorbut, était neveu de Vallot, médecin de Louis XIV : il mourut en 1745, laissant treize enfants sans fortune. Louis-Claude Cadet trouva un protecteur qui le plaça chez le célèbre Geoffroi, où il apprit la pharmacie. Chargé ensuite du laboratoire de Chamousset, ce philanthrope le fit nommer apothicaire major des Invalides. Quatre ans après, il fut apothicaire en chef des armées d'Allemagne, et ensuite de celle de Portugal. A la paix, l'académie des sciences le reçut dans son sein, et il fut successivement de celles de Lyon, de Toulouse, de Bruxelles et de l'académie des curieux de la nature. Les Mémoires de ces académies, le *Journal de physique* et d'autres recueils savants, contiennent vingt-trois de ses mémoires sur diverses parties de la chimie. Il a rédigé, dans l'*Encyclopédie*, les articles *Bile* et *Borax*. On a encore de lui : I. *Analyse des eaux minérales de Passy*, 1755, in-8°.; II. *Réponse à plusieurs observations de M. Baumé, sur l'éther vitriolique*, 1775, in-4°.; III. *Mémoire sur la terre foliée de tartre*, in-12, 1764; IV. *Expériences sur le diamant.* Louis XV le chargea d'enseigner la chimie à deux jeunes chinois, fils de mandarins, venus en France pour donner des renseignements sur les derniers événements de l'Inde. Les falsifications exercées sur les vins, les vinaigres et les tabacs, furent aussi l'objet des recherches de Cadet. Chargé par le gouvernement de découvrir ces fraudes pernicieuses, il donna les moyens de les reconnaître et d'y remédier. Ces travaux le firent nommer à une place de commissaire du roi pour la chimie près la manufacture de Sèvres. Cadet alors était dans l'aisance; il n'accepta la place qu'on lui offrait qu'en refusant les appointements qui y étaient attachés, et en demandant que ces appointements fussent donnés, avec une troisième place de chimiste, à un savant estimable et pauvre, versé dans les parties de la métallurgie qui pouvaient intéresser la manufacture. Les derniers travaux chimiques de Cadet ont eu pour objet l'examen du métal des cloches, et le moyen d'en séparer l'étain du cuivre. L'académie l'avait chargé de

ces recherches, conjointement avec Darcet et Fourcroy. Depuis cette époque, il se renferma dans la pratique de son état, que l'affluence du public rendait chaque jour plus important. Il avait puisé dans sa liaison avec Chamousset, l'amour, le besoin et l'habitude de la bienfaisance; c'était sa seule passion, et il employa constament la plus grande partie de son revenu à soutenir des vieillards, à élever des orphelins indigents, à encourager des artistes. Il donna beaucoup de lustre à sa profession. Sa pharmacie était regardée comme la première de la France. Il est mort le 17 octobre 1799. M. Eusèbe Salverte a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de L. C. Cadet*, Paris, an VIII (1800), in-8°., et M. P. F. G. Boullay, une *Notice historique sur la vie et les travaux de L. C. Cadet*, 1805, in-8°. Z.

CADHERD, ou CAROUT-BEY, arrière-petit-fils de Seldjoùc, reçut en 433 de l'hég. (1041), le gouvernement du Kerman de Thoghrul-Bey, et fut le premier prince de la branche des Seldjoùcides qui régna dans cette province. De gouverneur qu'il était d'abord, il se rendit indépendant, consolida sa puissance, accrut ses possessions, et se forma un état considérable. Son histoire et celle des princes de sa maison est peu connue. Selon d'Herbelot, ces princes sont au nombre de onze. Le dernier, Mohammed-Chah, fut dépossédé par l'alide Malek-Dynar, qui, en 583 de l'hég. (1187-8 de J.-C.), entra dans le Kerman, et s'en rendit maître. J—N.

CADHOGAN (le comte GUILLAUME), général anglais sous le règne de la reine Anne, se distingua dans la guerre de Flandre par son habileté et surtout par son dévouement au duc de Marlborough. Il donna une grande preuve de ce dévouement au siége de Menin, en 1706, lorsque, pressé par la cavalerie française, le duc allait être fait prisonnier par suite d'un accident à la jambe de son cheval. Cadhogan mit pied à terre, donna son cheval à Marlborough, et, en sauvant son protecteur, se condamna lui-même à être pris par l'ennemi. Dès le lendemain, Marlborough le demanda en échange contre tel autre prisonnier qu'il plairait au duc de Vendôme de choisir; et, à l'instant, Cadhogan fut renvoyé sur parole. Constamment attaché à la fortune de Marlborough, Cadhogan en éprouva toutes les vicissitudes. Sa commission auprès des états-généraux de Hollande fut révoquée en 1711, lorsque la faveur du duc commença à diminuer, et il perdit sa charge de sous-gouverneur de la tour et de la ville de Londres, lorsque la disgrâce de son protecteur fut complète. Après l'avoir accompagné dans son voyage des Pays-Bas, il vint chercher à se faire nommer député au parlement, pour y fortifier le parti des wighs; mais sa nomination par le bourg de Woodstock fut annullée, sous prétexte de quelque défaut de formes. A l'avènement de George Ier., Cadhogan eut part aux honneurs que recouvra Marlborough. Il fut nommé colonel de l'un des régiments des gardes, et envoyé en Hollande comme ministre plénipotentiaire, puis, en la même qualité, aux conférences d'Anvers. En 1715, il présenta un mémoire aux états-généraux, pour les déterminer à s'opposer au passage du prétendant Jacques III, qui se préparait à faire une descente en Ecosse; et, l'année suivante, il se rendit en Angleterre à la tête d'un corps de six mille hollandais, que les états envoyaient au secours du roi George. Il fut accusé au parlement d'avoir détourné à son

profit une somme de 10,000 livres sterlings, mais l'accusation fut rejetée. En 1717, Cadhogan retourna en Hollande, où il négocia habilement une alliance entre cette puissance, l'Angleterre et la France. Nommé pair d'Angleterre peu de temps après, il se rendit de nouveau auprès des états-généraux avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il fit son entrée publique à la Haye en cette qualité, et il harangua les états-généraux au nom du roi d'Angleterre, le 8 juin 1718. En 1722, il succéda à son ami, le duc de Marlborough, dans la charge de grand-maître de l'artillerie, et dans celle de colonel du premier régiment des gardes. Il mourut à Londres le 26 juillet 1726, laissant une grande fortune et deux filles, dont l'aînée avait épousé le duc de Richmond. Son frère lui succéda dans le titre de comte. M—D J.

CADIERE (LA). *Voyez* GIRARD.

CADMUS de Milet, fils de Pandion, passe pour être le premier des Grecs qui ait écrit en prose; mais, selon Strabon, la prose de Cadmus et celle de Phérécyde, son contemporain, étaient encore une imitation du langage poétique, et ils ne firent que rompre la mesure des vers. Ces deux écrivains florissaient vers la 45e. olympiade, sous le règne d'Halyattes, père de Crœsus. Strabon nomme Cadmus avant Phérécyde, et Pline cite Phérécyde avant Cadmus: *Prosam orationem condere Pherecydes Syrius instituit, Cyri regis ætate; historiam Cadmus Milesius;* mais, dans ce passage, Pline paraît plutôt classer les genres que la priorité des temps, et l'opinion commune a conservé l'honneur de l'invention de la prose à Cadmus. Cependant, Pythagore et ses disciples continuèrent d'écrire en vers. Le langage de la poésie était regardé par eux comme plus convenable à la contemplation et à la dignité des matières qu'ils traitaient. On ne croit pas que jusqu'au temps de Platon, la prose se fût accréditée parmi les philosophes; mais, depuis Cadmus, l'histoire ne connut plus d'autre langage. On attribue à Cadmus une histoire de la fondation de Milet et des autres villes d'Ionie, divisée en quatre livres. Cette histoire n'existait déjà plus du temps de Denys d'Halicarnasse. Il n'en restait qu'un abrégé fait par Bion de Proconnèse. Le savant Hardion observe à ce sujet que les abréviateurs ont travaillé de bonne heure à la destruction des auteurs originaux. Denys d'Halicarnasse paraît croire que les histoires attribuées à Cadmus de Milet et à plusieurs autres anciens écrivains étaient des ouvrages supposés. Cadmus est cité par Clément d'Alexandrie, qui lui donne le titre d'ancien, pour le distinguer d'un autre Cadmus, fils d'Archelaüs, qui était aussi historien, et né dans la ville de Milet. On ignore dans quel temps ce dernier a vécu. Suidas dit qu'il avait composé une histoire de l'Attique en seize livres, et un traité en quatorze livres, qui avait pour titre: *De solutione amatoriarum affectionum.* (Voyez *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, tom. XIII, pag. 119 et suiv.) V—VE.

CADMUS, fils de Scythès, après avoir succédé à son père dans le gouvernement de l'île de Cos, remit volontairement la souveraine puissance entre les mains des habitants, et se retira en Sicile. Il y fonda, avec quelques Samiens, la ville de Zancle, que les Messéniens, chassés du Péloponnèse, prirent dans la suite, et appelèrent *Messane* (aujourd'hui Messine). Cadmus fut envoyé à Delphes par Gélon, tyran de Syracuse, avec trois vaisseaux chargés d'or et d'ar-

gent, afin d'observer quel serait le résultat de la guerre de Xercès contre les Grecs. Si la victoire se déclarait pour le roi des Perses, Cadmus devait lui offrir ces riches présents, ainsi que la terre et l'eau pour les pays de la domination de Gélon; si au contraire les Grecs étaient vainqueurs, il devait reporter ces grands trésors en Sicile: Cadmus les reporta. (Voyez *Hérodote*, liv. VIII.) V—VE.

CADOC (S.), était fils de Gontrée, prince de la partie méridionale du pays de Galles, qui abdiqua la couronne pour vivre dans la solitude, et qui est honoré parmi les saints de la Grande-Bretagne. Cadoc lui succéda, et bientôt après, dégoûté du pouvoir et des honneurs, il embrassa la vie monastique, fit bâtir dans le diocèse de Landaff les monastères de Llan-Illut et de Llan-Carvan. Il gouvernait ce dernier en qualité d'abbé, lorsqu'il le quitta, avec S. Gildas, pour chercher des lieux plus solitaires. Les deux saints se retirèrent dans les îles de Honeche et d'Echni. Cadoc mourut à Wedon, dans le comté de Northampton. Ses actes ont été recueillis par Capgrave, et l'on trouve sa vie dans les *Antiquités* d'Ussérius. Chastelain croit que Cadoc est le même que S. Cado ou Caduad, qui est honoré dans le diocèse de Rennes, et qui a donné son nom à la petite île de Eness-Caduad, située sur la côte de Vannes. V—VE.

CADONICI (JEAN), chanoine de Crémone, né à Venise en 1705, mort le 27 février 1786, après avoir publié plusieurs ouvrages contre les molinistes et la cour de Rome, qui supposent une grande connaissance de l'Écriture sainte et des Pères. L'un des plus curieux est intitulé: *Explication de ce passage de S. Augustin: « l'Eglise » de J.-C. sera dans la servitude » sous les princes séculiers,* » Pavie, 1784, in-8°. L'éditeur, M. Zola, professeur de théologie, l'a accompagné d'une préface intéressante. Cadonici s'attache à prouver que, si les souverains sont soumis à l'Eglise dans les choses spirituelles, tous les membres de l'Eglise sont aussi sous leur dépendance dans les choses temporelles. Il y établit l'ancienne pratique de l'Église, de prier nommément dans le sacrifice de la messe, pour les souverains, fussent-ils même persécuteurs. Il fait voir que les formules de ces prières, supprimées lors des querelles entre les papes et les rois, dans le 12e. siècle, se sont conservées dans le *Missel Ambrosien*, dans le *Mozarabique*, dans celui des chartreux et dans quelques autres. Cet auteur avait publié un autre ouvrage, où il soutenait que, selon S. Augustin, les saints de l'*Ancien Testament*, morts avant J.-C., avaient, aussitôt après leur mort, joui de la vision intuitive: opinion dénuée de fondement. T—D.

CADOT. *Voy.* JANVIER.

CADOUDAL. *Voy.* GEORGE.

CADRY (JEAN-BAPTISTE), théologien, naquit en 1680 à Tretz, diocèse d'Aix, vint à Paris en 1710, fut successivement vicaire de St.-Etienne-du-Mont et de St.-Paul, où il se fit une grande réputation par ses prônes, et devint théologal de Laon, emploi dont il fut destitué en 1721, par arrêt du conseil, à cause du parti qu'il prit dans l'appel de la bulle *Unigenitus*. Son zèle contre ce décret l'obligea de fuir de retraite en retraite, jusqu'à ce qu'enfin il trouva un asyle auprès de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Après la mort de ce prélat, en 1748, il se retira à Savigni, aux environs de Paris, où il mourut le 25 novembre 1756. On a de lui: I. *Relation de ce qui se passa dans*

l'assemblée générale de la congrégation des lazaristes en 1724, *au sujet de la bulle Unigenitus ;* II. divers écrits en faveur des chartreux que leur opposition à cette bulle avait portés à s'évader de leurs monastères ; III. l'*Histoire de la condamnation de M. de Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4°. ; IV. les trois derniers volumes de l'*Histoire du livre des Réflexions morales*, Amsterdam, 1723, 1738, 4 vol. in-4°. Le premier volume est de l'abbé Louail. Cette histoire va jusqu'en 1729, époque où commencent les *Nouvelles ecclésiastiques*, qui en sont la continuation. On y trouve les analyses des principaux écrits pour et contre. V. Des *Observations théologiques et morales sur les deux histoires du P. Berruyer*, 1755 et 1756, 3 vol. in-12 ; et plusieurs autres écrits du même genre que les précédents, dont on trouve la liste dans Moréri et dans le tome IV du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la verité.* Cadry avait porté le nom de *Darcy*, qui est l'anagramme du sien, pour se soustraire aux perquisitions de ses ennemis. T—D.

CÆCILIUS, poète comique latin, dut à sa condition d'esclave le surnom de *Statius*, qu'il conserva et illustra dans la suite, par son caractère et par ses talents. Gaulois d'origine, il naquit à Milan, suivant quelques historiens de sa vie ; fut le contemporain et l'intime ami d'Ennius, auquel il ne survécut que d'un an. Il fut affranchi lorsque son talent lui eut acquis quelque réputation, et c'est un rapport qu'il a de plus avec plusieurs poètes célèbres de l'antiquité. Les anciens grammairiens citent de lui quarante comédies, dont il ne nous reste que quelques fragments, recueillis par Henri Etienne, en 1564, in-8°., dans ses *Fragmenta poëtarum veterum*, et qui se trouvent dans les recueils intitulés *Corpus poëtarum latinorum.* Horace lui accorde le mérite de la gravité; Varron, celui de bien choisir le sujet, et de disposer avec art le plan de ses pièces; il ne craint pas même de lui donner, à cet égard, la supériorité sur Térence même; et Quintilien le place entre Plaute et Térence; mais Cicéron lui reproche les vices du style, et Aulu-Gelle l'accuse d'avoir défiguré la plupart des sujets qu'il avait empruntés de Ménandre. Un trait qui honore infiniment Cæcilius, c'est l'accueil qu'il fit à Térence, dans une circonstance décisive pour ce dernier. Très jeune, et encore inconnu, l'auteur de l'*Andrienne* était en marché avec les édiles, au sujet de cette même pièce ; mais, avant de conclure, les magistrats le renvoyèrent à Cæcilius, afin d'avoir son opinion sur le mérite de l'ouvrage. Le vieux poète, qui se trouvait à table lorsque Térence lui fut présenté, lui fit donner un petit siége près de lui ; mais la première scène était à peine achevée, que Cæcilius se leva, fit asseoir Térence à sa table, et rendit au mérite de sa pièce la justice la plus éclatante. Rare exemple d'équité et de bonne foi, renouvelé depuis par Apostolo Zéno, à l'égard de Métastase. A—D—R et W—S.

CÆDITIUS (Q.). *Voy.* CALPURNIUS FLAMMA.

CÆDMON. *Voyez* CEDMON.

CÆLIUS AURELIANUS, médecin, que les uns disent d'Aria en Asie, et le plus grand nombre de Sicca en Numidie. Quelques auteurs le font vivre dans le 5e. siècle, d'autres, et c'est le plus grand nombre, le font contemporain de Galien. Quelques uns ne le considèrent que comme un copiste et un traducteur de Soranus, médecin

qui vivait sous Adrien, et qui a écrit en grec; d'autres, jugeant d'après des passages de ses propres écrits, veulent qu'il soit un écrivain original, ayant seulement une grande admiration pour Soranus, qu'il cite sans cesse. Quoi qu'il en soit de toutes ces difficultés, Cælius Aurélianus n'est recommandable aujourd'hui que comme auteur de deux ouvrages de médecine, bien propres à nous faire connaître l'ancienne secte des méthodistes, dont il est, sinon l'inventeur, au moins le premier écrivain : l'un en cinq livres sur les maladies chroniques, et l'autre en trois sur les maladies aigües. Il y en a eu de nombreuses éditions. Voici l'ordre dans lequel elles ont paru : *Cælii Aureliani, tardarum passionum libri V*, Bâle, 1529, in-fol.; édition contenant les opuscules d'Oribaze, et due aux soins de Joan. Sichardus; *Cælii Aureliani acutarum passionum libri III*, Paris, 1533, in-8°., due aux soins de Gonthier d'Audernac et de Brayllon, médecin de la faculté de Paris; *Cælii Aureliani tardarum passionum libri V*, Venise, 1547, in-fol., avec les *Medici antiqui; Cælii Aureliani de morbis acutis libri III, et de morbis diuturnis libri V*, Lyon, 1567, in-8°., première édition où les deux ouvrages soient réunis, et due aux soins de Dalechamp, qui y a mis des notes en marge; enfin, *Cælii Aureliani siccensis, medici vetusti, sectâ methodici, de morbis acutis et chronicis libri VIII*, due aux soins de Conrad Amman, enrichie de remarques de Jansson d'Almeloveen, Amsterdam, 1709, 1722, 1755, in-4°.; Lausanne, 1773, 2 vol. in-8°., par les soins de Haller: c'est la meilleure de toutes. Dans ces ouvrages, Cælius, d'abord, en réfutant les principes des médecins anciens, d'Hippocrate, Praxagore, Héraclite de Tarente, Asclépiade, Hérophile, Érasistrate, etc., nous donne indubitablement des notions sur plusieurs des points obscurs de la médecine antique, ensuite il y donne le premier et le plus clair développement de cette médecine méthodique, qui concourut à faire recevoir la médecine à Rome, que Prosper Alpin et Baglivi ensuite cherchèrent à faire revivre, et qui contient enfin les genres de cette fameuse doctrine de Brown, dont nous avons fait voir la trop grande généralisation (*Voy.* BROWN). Toutes les maladies, en effet, y sont rapportées à celles où la fibre est trop lâche, à celles où elle est trop tendue, et enfin à celles d'un genre mixte; ce sont les maladies asthéniques et sthéniques de Brown. On ne comprend pas trop ce que pouvaient être les maladies du genre mixte. La pratique était fort simple, puisqu'il suffisait de donner des fortifiants ou des relâchants, ou les uns tempérés par les autres; il importait peu de connaître le siége du mal; on n'admettait pas conséquemment de spécifiques: les purgatifs, les narcotiques étaient proscrits par cette secte, qui, pour la curation des maladies, recourait spécialement aux influences qui agissent sans relâche sur l'homme, savoir, à l'air, aux aliments, à l'exercice, etc., et auxquelles ils savaient imprimer de nombreuses modifications, ce qui peut-être est trop négligé de nos jours. Ils forçaient le malade à une abstinence complète pendant les trois premiers jours, et de même ne commençaient qu'alors l'emploi des grands remèdes, pratique sans doute abusive, si elle est trop généralisée, mais cependant très convenable pour laisser à la nature le temps de signaler avec évidence le mal qu'elle va produire. Tous ces principes des méthodistes, du reste, ont le vice de

toutes les doctrines exclusives ; il faut les connaître pour les appliquer diversement selon les cas ; et, outre l'avantage qu'a Cælius Aurélianus de bien les disposer, il a encore le mérite de décrire avec précision les symptômes et la marche des maladies. Quelques bibliographes, trompés par le latinisme barbare de Cælius, ont indiqué de lui un ouvrage sur les passions, en quatorze livres ; ce n'est autre chose que les deux traités que nous avons annoncés, et dans lesquels l'auteur exprime par le mot latin *passio* celui de *maladie*. C. et A.

CÆLIUS SABINUS. *V.* SABINUS.

CÆSALPIN. *Voyez* CÉSALPIN.

CÆSAR. *Voyez* CÉSAR.

CÆSAR (AQUILINUS JULIUS), né le 1er. novembre 1720, à Gratz, en Styrie, mort le 2 juin 1792, a laissé des travaux d'érudition utiles par l'immensité des matériaux qu'on y trouve, mais dénués de critique et de discernement. Les principaux sont : I. *Annales ducatus Styriæ*, 3 vol. in-fol., Vienne, 1768-69-79. Le 4e, volume de ce grand ouvrage existe en manuscrit, et n'a point encore trouvé d'imprimeur. II. *Description de la Styrie* (en allemand), 2 vol. in-8°.; 1773 ; III. *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 7 vol., 1785-88 ; IV. *Droit canonique national de l'Autriche*, 6 vol. in-8°., 1788-90, etc. Cæsar a laissé encore beaucoup de manuscrits, et entre autres un ouvrage fort étendu sur l'église d'Utrecht. G—T.

CÆSARIUS (JEAN), philosophe et médecin, né à Juliers en 1460, fit ses études à Paris, et alla ensuite à Cologne, où il professa la philosophie, à l'étude de laquelle il consacra sa vie et sa fortune. Persécuté et pauvre dans sa vieillesse, il eut besoin des secours de quelques amis fidèles pour ne pas succomber aux horreurs de la faim et de la misère. En 1543, suspect de luthéranisme, il fut chassé de Cologne ; il y rentra cependant, et y mourut au sein de l'église catholique, en 1551, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il écrivit un *Traité de rhétorique et de dialectique*, corrigea et mit en ordre le *Traité de médecine pratique* de Nicolas Bertrutius, donna des éditions de l'*Histoire naturelle* de Pline, du *Traité de la consolation* de Boëce, et fit des notes sur l'ouvrage de Celse, qu'il publia sous ce titre : *Castigationes in Cornelium Celsum de re medicâ*, Haguenau, 1528, in-8°. G—T.

CÆSIUS BASSUS, poète et grammairien latin, avait beaucoup de talent pour la poésie lyrique ; Quintilien lui donne le premier rang après Horace ; Pline en fait aussi un grand éloge ; Perse lui adressa sa sixième satire. Bassus fut englouti avec sa maison de campagne dans l'éruption du Vésuve, de l'an 79 de J.-C. Il ne nous reste de lui que des fragments, qu'on trouve dans le recueil des anciens grammairiens donné par Pitiscus, dans les différentes éditions du *Corpus poëtarum*, et dans la *Collectio Pisaurensis*. — CÆSIUS (Bernard), jésuite de Mantoue, mort en 1630, âgé de quarante-neuf ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Mineralogia*, Lyon, 1636, in-fol., remarquable dans le temps où il parut ; mais devenu inutile par les progrès de la minéralogie. A. B—T.

CAFFA (MELCHIOR), dit *le Maltais*, du nom de sa patrie, naquit en 1631, et mourut à Rome en 1687. Il fut élève du cavalier Bernin, et fit de si grands progrès dans son art, que plusieurs auteurs n'ont pas craint d'avancer qu'il égala son maître ; mais ceux qui trouvent de l'exagération dans cet éloge, s'accordent à recon-

naître que le Maltais eut un génie fécond, et fut excellent dessinateur. Parmi ses ouvrages de sculpture, dont plusieurs églises de Rome sont ornées, on admire surtout, dans celle de S. Augustin, *S. Thomas de Villeneuve donnant l'aumône*. La mort empêcha l'artiste de mettre la dernière main à ce beau groupe, qui fut terminé par Hercule Ferrata. V—VE.

CAFFARELLI-DU-FALGA (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), né d'une famille noble, au Falga, dans le haut Languedoc, le 13 février 1756, fit ses études à l'école de Sorèze, et entra dans le corps royal du génie, où il se distingua par son zèle et ses talents. Aîné de neuf autres frères et sœurs, dont il se déclara le père quand ils devinrent orphelins, il partagea également entre eux un patrimoine dont les lois l'autorisaient à prendre la moitié. A l'époque de la révolution, il embrassa les principes sur lesquels elle se fondait, sans jamais en outrer les conséquences, ni en adopter les fausses explications. En 1792, il refusa hautement, devant toute l'armée du Rhin, où il était employé, de reconnaître les décrets du 10 août, par lesquels l'assemblée législative prononçait la déchéance du roi, et déclara avec fermeté qu'il était l'ennemi des factieux. Destitué par les commissaires de l'assemblée, il retourna dans sa patrie. Échappé aux proscriptions de 1793, après une arrestation de quatorze mois, il travailla d'abord dans les bureaux du comité militaire, et ses conseils contribuèrent beaucoup au succès des opérations : bientôt il obtint d'être de nouveau employé aux armées, et il se distingua en septembre 1795, au passage du Rhin près de Dusseldorf, avec le général Kleber. Peu après, se trouvant à une affaire sur les bords de la Nahe, près de Creutznach, aux côtés du général Marceau, il fut atteint à la jambe gauche d'un boulet de canon, qui nécessita l'amputation. Il souffrit cette opération avec le même calme qu'il avait souffert celle de la pierre, étant encore enfant. Il fut nommé, vers ce même temps, membre associé de l'institut national, qui se formait. D'excellents mémoires sur diverses branches d'administration, sur des matières de philosophie, et particulièrement sur l'instruction publique, objet le plus chéri de ses méditations et de ses travaux, l'avaient fait connaître avantageusement, bien qu'il ait toujours refusé de livrer ces écrits à l'impression. Ce fut en septembre 1798 qu'il eut le bonheur d'être connu et apprécié par le héros qui méditait à cette époque l'expédition d'Égypte. Il le seconda avec zèle dans ses préparatifs, et l'accompagna en qualité de général de division, et comme chef de l'arme du génie. Il eut une part honorable à la prise d'Alexandrie, et, en général, aux succès, tant militaires que scientifiques, de l'expédition. A Suez, il partagea avec le général en chef le danger d'être englouti par la marée montante, et prouva, en s'oubliant lui-même, quel haut prix il attachait aux destinées du grand homme sur qui reposaient celles de la France. Une mort glorieuse l'attendait devant St.-Jean d'Acre, que l'armée française attaqua en mars 1799. Le 9 avril, étant à la tranchée, il eut le coude droit fracassé d'une balle, et le bras encore lui fut amputé; malgré tous les secours de l'art, il mourut des suites de cette blessure, le 27 du même mois. L'ordre du jour du lendemain s'exprimait en ces termes: « Il emporte au » tombeau les regrets universels; l'ar- » mée perd un de ses plus braves » chefs, l'Égypte un de ses législa-

» teurs, la France un de ses meilleurs » citoyens, les sciences un homme qui » y remplissait un rôle célèbre. » M. Degérando a fait imprimer la *Vie du général L.-M.-J.-M. Caffarelli-du-Falga*, etc. (Paris, 1801), in-8°.

V—s.

CAFFARO, le plus ancien des historiens de la ville de Gènes, était né vers l'an 1080, d'une famille considérée, et probablement d'origine allemande, à en juger par le nom de *Taschifellone*, peut être *Taschenfeld*, qu'on voit ajouté au sien dans quelques manuscrits. Il se croisa dans sa jeunesse, et il partit de Gènes le 1er. août de l'an 1100, sur la flotte que les Génois envoyaient au secours de Godefroi de Bouillon. Arrivé dans la Terre-Sainte après la mort de ce premier roi de Jérusalem, et avant l'élection de son successeur, il combattit au siége et à la prise de Césarée, et, au bout d'une année, il revint dans sa patrie. Ce fut alors qu'il entreprit d'en écrire les annales, et il les a commencées par cette glorieuse expédition. Elevé de bonne heure aux emplois, mêlé dans toutes les affaires publiques, et décoré, dès l'an 1122, de la première dignité de l'état, celle de consul, il était plus à portée que personne de connaître les événements dont il a conservé la mémoire. En 1151, les consuls régnants firent lire en plein conseil ces annales, qui contenaient déjà l'histoire d'un demi-siècle ; ils leur donnèrent une entière approbation, et les firent déposer à la chancellerie, en ordonnant qu'elles fussent continuées année par année. Caffaro, qui, dans l'intervalle, fut revêtu à plusieurs reprises de la magistrature suprême, continua les annales jusqu'à l'an 1163. Il mourut âgé de quatre-vingt-six ans ; mais son continuateur nous apprend que, durant les trois dernières années de sa vie, des affaires importantes et les troubles d'état l'empêchèrent de s'occuper de son ouvrage. Le sénat de Gènes l'a fait continuer par d'autres magistrats jusqu'à l'année 1294. Cette histoire contemporaine, revêtue d'une sanction publique, est singulièrement précieuse au milieu des ténèbres du moyen âge. Les annales de Caffaro sont écrites dans un latin barbare; mais, au milieu de leur rudesse et de leur partialité, on sent une franchise et une loyauté antiques. Elles n'avaient jamais été imprimées jusqu'à l'année 1725, où Muratori les inséra dans le tome VI de sa grande collection des *Scriptores rerum italicarum*. — On voit, parmi les consuls de Gènes, un Otto et un Anselmus de Caffaro, qu'on croit avoir été fils de l'historien. S. S—I.

CAFFIAUX (DOM PHILIPPE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Valenciennes en 1712, mort subitement à l'abbaye St.-Germain-des-Prés le 26 décembre 1777, a publié le premier volume d'un livre intitulé: *Trésor généalogique, ou Extrait des titres anciens qui concernent les maisons et familles de France*, Paris, 1777, in-4°. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, n'a pas eu de suite. Il avait précédemment fait paraître un *Essai sur l'histoire de la musique*, in-4°. On lui attribue : *Défenses du beau sexe*, ou *Mémoires historiques, philosophiques et critiques pour servir d'apologie aux femmes*, Amsterdam (Paris), 1753, in-12, 4 parties. Dom Caffiaux, lorsqu'il mourut, était chargé, concurremment avec dom Grenier, de travailler à l'histoire de Picardie ; il avait le titre d'historiographe de cette province ; mais il n'a publié qu'un *Avis* relatif à cette nouvelle entreprise. Z.

CAFFIERI (Philippe), sculpteur, naquit à Rome en 1634, d'une famille originaire de Naples, et alliée à plusieurs grandes maisons de l'Italie. Ses ancêtres avaient servi avec distinction dans les armées de Charles-Quint et de Philippe II. Son père était ingénieur du pape Urbain VIII, et fut tué devant une ville de guerre, en 1640, n'étant encore âgé que de trente-six ans. Le cardinal Mazarin demanda Philippe Caffieri au pape Alexandre VII, et le fit venir à Paris en 1660. Colbert lui donna un logement aux Gobelins, et l'employa dans divers travaux pour les maisons royales. Dans la suite, le ministre Colbert de Seignelay le fit nommer sculpteur, ingénieur et dessinateur des vaisseaux du roi, et inspecteur de la marine à Dunkerque. Caffieri mourut en 1716. Il avait épousé Françoise Renault de Beauvallon, cousine germaine du célèbre peintre Lebrun. Il en eut trois filles et quatre fils : François-Charles, qui fut nommé, en 1695, sculpteur des vaisseaux du roi à Brest; Philippe, qui devint directeur des postes à Calais; François, qui mourut à Londres; et Jacques, né aux Gobelins, en 1678, qui était sculpteur et fondeur; ce dernier travailla beaucoup pour les maisons royales, et mourut à Paris en 1755. On a de lui plusieurs bustes en bronze, parmi lesquels on remarque celui du *baron de Bezenval*. Il eut deux fils, dont l'aîné nommé *Philippe*, né en 1714, mort en 1774, se distingua en faisant avec son père divers ouvrages, entre autres la boîte en bronze destinée à renfermer la fameuse sphère de Passemant, qui avait sept pieds de hauteur. — Le second, Jean-Jacques Caffieri, né en 1723, fut élève de Lemoine, et marcha dignement sur les traces de ses pères; il l'emporta même sur eux par des travaux qui réunissent à la fois le goût, l'expression et la vérité. Il fut nommé professeur de l'académie de peinture, sculpteur du roi, membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Rouen, honoraire de celle de Dijon. On distingue parmi ses ouvrages, qui sont en assez grand nombre, les *bustes de Corneille* et de *Piron*, qui ornent le foyer du Théâtre Français, les bustes de *Quinault*, de *Lulli* et de *Rameau*, qu'on voit au foyer de l'Opéra, le buste d'*Helvétius*, etc. En général, les bustes de cet habile sculpteur ont été trouvés supérieurs à ses grands ouvrages, tels que la statue de *Ste.-Sylvie*, qui est aux Invalides; le groupe de *Melpomène* et de *Thalie*, qui a disparu dans l'incendie de l'Odéon, etc. On distingue cependant, malgré ses défauts, la statue de *Molière*, faite par ordre du roi, et qui fut exposée au salon de 1787. Dans cette figure, Molière semble épier le ridicule et les folies humaines, et se proposer de les retracer sur la scène, avec cette force, cet esprit et cette vérité qui n'appartiennent qu'à lui. Un vaisseau s'étant rompu dans la poitrine de Caffieri, il devint sujet à des crachements de sang, dont il crut éviter les suites par de fréquentes saignées; mais ce remède, aussi dangereux que le mal, fut cause de sa mort, arrivée le 21 juin 1792 : il était âgé d'environ soixante-neuf ans. Il avait été reçu professeur à l'Académie en 1763. Jaloux, dit-on, des talents de ses confrères, et misanthrope par caractère, on l'accusait de ne jamais employer les fèves blanches dans les scrutins de réception; aussi quand on n'y trouvait qu'une fève noire, on la nommait, en riant, *la part de Caffieri*. Dans ses dernières années, il s'était défait de cette habitude. V—ve et R—n.

CAGLIOSTRO (le comte ALEXANDRE DE). C'est sous ce nom qu'un aventurier du 18e. siècle s'est acquis une assez grande célébrité. Il ne nous est connu plus particulièrement que par quelques pamphlets toujours suspects de partialité, et par l'instruction de son procès faite à Rome en 1790. Mais l'ignorance et les contradictions des rédacteurs de cette instruction, ne permettent guère d'y ajouter plus de foi. Quoi qu'il en soit, nous allons rapporter succinctement les principaux faits énoncés dans la procédure. Cagliostro naquit, dit-on, à Palerme le 8 juin 1743, de parents d'une médiocre extraction; son vrai nom était Joseph *Balsamo*. Après une jeunesse assez orageuse et plusieurs tours d'escroquerie, comme celui qu'il fit à un orfèvre nommé *Marano*, duquel il tira soixante onces d'or par la promesse de lui livrer un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux, il quitta sa ville natale, et se mit à voyager. Il visita successivement la Grèce, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, et se lia, dans ses voyages, avec le savant Althotas, qu'il nous a peint lui-même comme le plus sage des hommes; mais il le perdit à Malte, où il fut bien accueilli du grand-maître, qui lui donna des lettres de recommandation pour Naples. De Naples, il se rendit à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il connut la belle Lorenza Féliciani, et qu'il s'unit à elle par les liens du mariage. De Rome, les inquisiteurs de sa vie lui font parcourir presque toutes les villes de l'Europe, sous les noms divers de *Tischio*, de *Mélissa*, de *Belmonte*, de *Pellegrini*, d'*Anna*, de *Fénix*, de *Harat* et de *Cagliostro*, vivant tantôt du produit de ses compositions chimiques, tantôt d'escroquerie, le plus souvent du honteux trafic qu'il faisait des charmes de son épouse. L'apparition la plus brillante de ce personnage singulier fut celle qu'il fit à Strasbourg le 19 septembre 1780. Il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qu'il excita dans cette ville, et de faire connaître les actes multipliés de bienfaisance par lesquels il parut le justifier. La Borde ne connaît point de termes assez forts pour peindre le comte de Cagliostro. Dans ses *Lettres sur la Suisse*, il le qualifie d'homme admirable par sa conduite et par ses vastes connaissances. « Sa figure, dit-il, annonce l'esprit, exprime le génie; » ses yeux de feu lisent au fond des » âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie; son » éloquence étonne et entraîne, même » dans celles qu'il parle le moins bien. » J'ai vu, ajoute-t-il, ce digne mortel, au milieu d'une salle immense, » courir de pauvre en pauvre, panser leurs blessures dégoûtantes, » adoucir leurs maux, les consoler » par l'espérance, leur dispenser ses » remèdes, les combler de bienfaits, » enfin les accabler de ses dons, sans » autre but que celui de secourir l'humanité souffrante. Ce spectacle enchanteur se renouvelle trois fois » chaque semaine; plus de quinze » mille malades lui doivent l'existence. » A ces témoignages de La Borde, on peut ajouter les lettres écrites au Préteur de Strasbourg en 1783, par M.M. de Miromesnil, de Vergennes, le marquis de Ségur, par lesquelles on réclame l'appui des magistrats en faveur du noble étranger, dans les termes les plus favorables pour ce dernier. Ces traits, il faut l'avouer, ne ressemblent guère à la hideuse peinture qu'a faite de Cagliostro l'auteur italien de sa vie, qui le re-

présente comme le dernier des escrocs et le plus abject des hommes. Le 30 janvier 1785, le comte de Cagliostro, qui avait déjà fait un voyage à Paris, revint dans cette capitale, et se logea rue Saint-Claude, près du boulevart. A cette époque, se tramait, ou plutôt, comme il le dit lui-même, était déjà jouée la fameuse scène d'escroquerie du collier. Les liaisons intimes du comte avec le prince Louis de Rohan, fortement impliqué dans cette affaire, devaient lui inspirer des craintes pour sa propre liberté; mais, fort de son innocence, il résista aux sollicitations de ses amis, qui le pressaient de quitter Paris. Il fut en effet arrêté le 22 août, et transféré à la Bastille. La comtesse de La Motte l'accusa « d'avoir reçu le collier des mains » du cardinal, et de l'avoir dépecé » pour en grossir le trésor occulte » d'une fortune inouïe. » L'accusation était absurde. Cagliostro répondit par un mémoire, qui fut reçu des Parisiens avec l'empressement qu'inspirait le personnage. Dans ce mémoire, dont on attribua la rédaction à un magistrat célèbre, Cagliostro, sans satisfaire pleinement la curiosité du lecteur, détache quelques traits du roman de sa vie, et donne à entendre que sa naissance, quoique inconnue, est illustre. Il cite, pour les avoir fréquentés, les personnages les plus éminents de l'Europe, et invoque leur témoignage; il nomme les banquiers qui, dans toutes les villes, lui fournissent des fonds, mais sans faire connaître la source de ses richesses. L'arrêt du parlement du 31 mai 1786 déchargea le prince Louis et Cagliostro des plaintes et accusations contre eux intentées, mais tous deux furent exilés. Cagliostro se retira en Angleterre; il y séjourna environ deux ans; passa de Londres à Bâle, puis à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Gènes, à Vérone, et finit par venir échouer à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré au château Saint-Ange, ainsi que son épouse. On lui fit son procès, et il fut condamné le 7 avril 1791, comme *pratiquant la franc-maçonnerie*. La peine de mort, motivée sur un délit si singulier, fut commuée en une prison perpétuelle. On dit qu'il mourut en 1795, au château de Saint-Léon. Sa femme avait été, comme lui, condamnée à une perpétuelle réclusion dans le couvent de Ste.-Apolline. Cagliostro, comme on le voit, eut beaucoup de rapports avec son prédécesseur Borri. Tous deux italiens, tous deux chimistes, tous deux enthousiastes, ils parcoururent l'Europe, étonnant tout le monde par un faste peu commun, par le prestige irrésistible d'une éloquence entraînante. Un fait remarquable est que tous deux reçurent dans la ville de Strasbourg les honneurs d'une espèce de triomphe; enfin, leur chute fut la même; ils tombèrent tous deux sous les coups du redoutable tribunal de l'inquisition. On a débité, sur le compte de Cagliostro, beaucoup de fables, qui n'ont d'autre fondement que la prévention ou les opinions particulières de ceux qui les ont promulguées. Les uns l'ont regardé comme un homme extraordinaire, un véritable thaumaturge; d'autres ne voient en lui qu'un adroit charlatan. On lui attribue des cures merveilleuses et sans nombre; il paraît néanmoins constant que son savoir en médecine était extrêmement borné. Comme tous les partisans des doctrines hermétique et paracelsique, il faisait un grand usage des aromates et de l'or. Nous avons eu l'occasion de goûter son élixir vital, ainsi que celui du fameux comte de Saint-Germain. Ils n'avaient point

d'autre base. Les personnes qui regardent la franc-maçonnerie comme une association dangereuse pour les gouvernements, ont vu dans Cagliostro un membre voyageur de la maçonnerie templière, et attribuent sa constante opulence aux secours nombreux qu'il recevait des diverses loges de l'ordre. L'auteur déjà cité de sa vie lui fait honneur de l'institution d'une maçonnerie soi-disant égyptienne, qui, s'il l'avait fidèlement décrite, n'eût été qu'une pitoyable jonglerie, incapable d'abuser un instant l'homme le moins sensé. Une *pupille*, ou *colombe*, c'est-à-dire, un enfant dans l'état d'innocence, placé devant une caraffe, mais abrité d'un paravent, obtenait, par l'imposition des mains du grand-cophte, la faculté de communiquer avec les anges, et voyait dans cette caraffe tout ce que l'on voulait qu'il y vît. Enfin, un écrivain de nos jours (M. l'abbé Fiard) n'a pas hésité de faire de Cagliostro un des esprits du ténébreux empire, et d'associer à l'infernale cohorte, Mesmer, Comus, Pinetti, voire même l'engastrimythe de Saint-Germain-en-Laye, célébré par l'abbé de la Chapelle (Voy. *la France trompée par les magiciens et les démonolâtres*). On a attribué à Cagliostro quelques pamphlets, entre autres, une *Lettre au peuple anglais*, et plusieurs déclamations contre le gouvernement de France; mais il faut se défier des insinuations du gazettier Morande, qui était devenu son ennemi capital. En 1791, le libraire Onfroy a publié à Paris une *Vie de Joseph Balsamo*, in-8°., qui n'est autre chose que la traduction de l'ouvrage italien dont nous avons parlé, accompagnée de quelques notes peu importantes et de détails très infidèles sur les divers grades de la franc-maçonnerie; ce livre a eu de suite deux éditions. L'original italien, qui est devenu extrêmement rare, a pour titre: *Compendio della vita e delle gesti di Giuseppe Balsamo, denominato il conte Cagliostro, che si è stratto del processo contro di lui formato in Roma l'anno* 1790, *e che può servire di scorta per conoscere l'indole della setta de' liberi muratori*, Rome, 1791, *nella stamperia della rev. camera apostolica*, in-8°. On a fait à Berlin une contrefaçon de cette édition. Z.

CAGNACCI (GUIDO CANLASSI, dit, à cause de sa difformité, IL), naquit à Castel-Sant Arcangelo, en 1601, et mourut à Vienne en Autriche, en 1681, âgé de quatre-vingts ans. Elève du Guide, il imita sa manière dans plusieurs tableaux qui sont très estimés. Les derniers qu'il fit le seraient bien davantage, s'il n'eût pas erré dans le coloris, en voulant en prendre un plus vigoureux. Cet artiste avait la bizarre habitude d'introduire dans ses tableaux des anges très âgés. — CAGNACCI (Alphonse) est auteur des *Antiquités de Ferrare*, imprimées en italien, Venise, 1676, traduites depuis en latin, par Bernardin Morello, et réimprimées dans le *Trésor des antiquités* de Grævius. Z.

CAGNATI (MARCEL), naturaliste, né à Vérone, étudia la médecine à Padoue, sous Zabarella, et y fit de grands progrès, ainsi que dans les langues anciennes, les belles-lettres et la philosophie. Sa réputation le fit appeler à Rome pour remplir les fonctions de professeur en médecine, et il y passa le reste de sa vie, sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V: il y mourut vers 1610. Il fut le contemporain de Césalpin. Cagnati, concentré dans l'exercice et les devoirs de son état, ou occupé des travaux du cabinet, n'avait rien de cet

extérieur qui impose ou qui plaît; il était extrêmement mélancolique, d'une humeur sombre et d'un caractère un peu sévère; il parlait ordinairement très peu; mais, dans quelques occasions, il s'exprimait avec une facilité admirable, et avec une grande éloquence. Il avait beaucoup étudié les écrits des anciens, et surtout ceux d'Hippocrate, de Théophraste et de Caton, sur l'agriculture et l'économie rurale. On lui doit: I. *Variarum lectionum libri II, cum disputatione de ordine in cibis servando*, Rome, 1581, in-8°. Il en a paru une seconde édition, augmentée de deux autres livres, sous ce titre: *Variarum observationum libri IV*, Rome, 1587, in-4°. et in-8°.; Francfort, 1604, in-8°. Cet ouvrage traite spécialement des végétaux: dans le livre Ier., des plantes dont parlent Hippocrate et Théophraste, de l'origine des céréales de Théophraste, du tribulus et des roses du même auteur, de l'orge et du froment pour la panification; le livre II, des fèves, du schinus et de la scille, des plantes dont les feuilles produisent des racines, du pain, de l'oenanthe; le livre III, des préparations alimentaires et médicinales que les anciens appelaient *chandro* et *alica*, et des oignons; de la prodigieuse multiplication des plantes, du vin et du moût; le livre IV, du citronnier et de son fruit; des remarques sur le *Traité d'agriculture* de Caton. II. *De sanitate tuendâ, libri II; primus de continentiâ, alter de arte gymnasticâ*, Rome, 1591, in-4°.; Padoue, 1605, in-4°. III. *In Hippocratis aphorismorum secundæ sectionis XXIV, commentarius*, Rome, 1591, in-4°.; IV. *De Tiberis inundatione*, ibid., 1599, in-4°., réimprimé dans les opuscules de l'auteur; V. *De ligno sancto disputationes binæ*, Rome, 1602 et 1643, in-4°. Ce traité sur le bois de gaïac a été réimprimé dans l'ouvrage suivant; VI. *Opuscula varia; De Tiberis inundatione; Epidemia Romana; De Romani aëris salubritate; De urbanâ febres curandi ratione; De morte causâ partûs; De ligno sancto*, Rome, 1603, in-4°. VII. *In Aphorismorum Hippocratis sectionis primæ XXII, expositio*, Rome, 1619, in-8°., ouvrage posthume, publié par Philandre Colutius. — Cagnati (Gilbert), auteur italien qui a vécu vers le milieu du 16e. siècle, était de Nocera, dans le royaume de Naples. Il a composé un petit ouvrage pour célébrer les jardins, intitulé: *De hortorum laudibus*, Bâle, 1546. Joachim Camerarius II l'a inséré dans le recueil d'Opuscules sur l'agriculture qu'il a publié sous le titre de *Re rusticâ*. D—P—s.

CAGNOLI (Belmont), désigné ordinairement par le nom d'*abbé Cagnoli*, était né dans les états de Venise, et florissait dans le 17e. siècle. On ne sait rien sur sa famille ni sur le lieu positif de sa naissance; ses ouvrages prouvent qu'il eut plusieurs des qualités qui font le poète, mais ces qualités y sont souvent obscurcies par les défauts qui régnaient de son temps. Le principal fondement de sa réputation est son poëme intitulé: *Aquilée détruite*, ou *di Aquilea distrutta libri XX*, Venise, 1725, in-18, dédié à la république de Venise. L'on peut prouver, par l'épître dédicatoire, que Cagnoli lui-même joignait à son nom ce titre d'abbé qu'on lui donne; elle est signée *Belmonte Cagnoli abate*. (Ménage a remarqué qu'il n'y a pas une rime qui se trouve répétée dans tout l'ouvrage.) On a aussi de lui un éloge de S. Grégoire. — Un autre Cagnoli (Jérôme), professeur de droit à Turin, dans le 16e. siècle,

a laissé plusieurs écrits peu importants. R. G.

CAHAGNES (Jacques), docteur et professeur en médecine à Caen, sa patrie, né en 1548, mort en 1612, rédigea les statuts de la faculté de médecine de l'université de Caen. On lui doit aussi : I. *Elogiorum civium Cadomensium centuria prima*, Caen, 1609, in-4°. On cite une 1re. édition de 1583 ; mais David Clément prouve qu'elle est imaginaire. II. *Oratio funebris J. Ruxelli.* C'est l'éloge funèbre du maréchal de Grancey de Rouxel. III. *De academiarum institutione*, 1584, in-4°. ; IV. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8°. ; V. *Methodus curandorum capitis affectuum*, 1618, in-8°. ; VI. une traduction des traités de Julien-le-Paulmier sur le cidre et sur le mal vénérien ; VII. *De morte N. Micaelis*, 1597, in-4°. ; VIII. *Responsio censori de aquâ fontis Hebecrevonii sub nomine Fr. Chicolii*, 1614, in-12. — Cahagnes (Étienne), son parent et son contemporain, fut aussi médecin ; mais il paraît qu'il n'a laissé aucun écrit. Il avait étudié la peinture, et il fit même le portrait de Scaliger. Se trouvant en Hollande à la mort de ce savant, il fut un de ses amis qui portèrent le drap mortuaire. Huet, qui fut l'ami de Jacques et d'Étienne Cahagnes, vante l'esprit et l'étendue des connaissances de ce dernier. A. B—t.

CAHER BILLAH (Mohammed, surnommé), 19e. khâlyfe Abbacyde, fils de Motadhed, fut élevé deux fois au khâlyfat, détrôné deux fois, et réduit enfin à vivre des aumônes de ses sujets. Moctader, son frère, monarque faible, ayant accordé un crédit sans bornes à ses femmes et à ses esclaves, s'attira le mépris des grands, qui le détrônèrent en moharrem 317 de l'hégire (929 de J.-C.), et mirent à sa place Caher. Celui-ci joignait à la cruauté une ingratitude et une avarice sordide. Il ne voulut point donner aux troupes le salaire de leur révolte, ce qui les irrita tellement, qu'elles enfoncèrent les portes du palais, le pillèrent, et y ramenèrent en triomphe le malheureux Moctader. Une nouvelle sédition ayant terminé le règne et la vie de ce khâlyfe le 28 de chawal 320 de l'hég. (1er. nov. 932 de J.-C.), Caher fut déclaré son successeur. Alors, il ne mit plus de frein à ses passions, et signala chaque jour de son règne par quelque nouveau crime. Il se saisit de son neveu, qu'on avait voulu mettre sur le trône, et le fit jeter dans une chambre murée, où il le laissa mourir de faim. Il fit mettre à la question et périr dans les plus affreux tourments sa mère, pour lui arracher le secret d'un trésor qu'elle ne possédait pas, et il s'acquitta par le meurtre de la reconnaissance qu'il devait aux officiers qui l'avaient élu khâlyfe. Abandonné à ses plaisirs, livré à l'ivrognerie, il ne s'occupa nullement des affaires de son empire, menacé par les carmathes, secte puissante et redoutable (*Voyez* Carmath). Enfin, après un règne de dix-huit mois, les grands se révoltèrent et se saisirent de lui. On lui creva les yeux, et il passa du trône dans un cachot ; mis en liberté deux ans après, il fut réduit à la mendicité. « Je l'ai » vu, dit un Arabe, se tenir le ven» dredi à la porte de la mosquée, vêtu » d'une mauvaise robe rouge, et exci» ter la compassion du peuple par ces » paroles remarquables : *Ayez pitié* » *de ce pauvre vieillard, autrefois* » *votre khâlyfe, et qui implore au*» *jourd'hui votre assistance.* » Il vécut encore quelques années dans cet état de détresse, et mourut le 3 de djoumady 1er. 339 de l'hég. (18 oct. 950 de J.-C.). (*V.* Radhy Billah). J—n.

CAHUSAC (Louis de), né à Montauban, de parents nobles, se fit recevoir avocat au parlement de Toulouse. Il obtint ensuite, dans son pays, la commission de secrétaire de l'intendance; mais l'amour des lettres lui fit bientôt quitter la province pour venir à Paris, où le comte de Clermont le nomma secrétaire de ses commandements. Après avoir accompagné ce prince dans la campagne de 1743, il abandonna son service, pour se livrer sans réserve à son goût pour le théâtre. L'auteur des *Trois siècles de littérature* fait peu de cas de ses tragédies et de ses comédies, mais il donne de grands éloges à ses opéras. Cahusac, dit ce critique, sut se frayer dans cette carrière une route nouvelle qui lui procura des applaudissements mérités. On remarque, dans ses drames lyriques, une adresse heureuse pour ajuster le merveilleux au fond du sujet, et le faire naître de circonstances amenées sans effort. Sa versification, naturelle et facile, fut d'ailleurs très propre à développer les talents de Rameau, qui se chargea de la musique de ses poëmes. Cahusac mourut à Paris, au mois de mai 1759. Il était membre de l'académie des sciences et belles-lettres de Prusse. On a de lui : I. *Epître sur les dangers de la poésie*, 1739; II. *Grigri*, roman, 1749, in-12, réimprimé in-18; III. *la Danse ancienne et moderne*, ou *Traité historique de la danse*, la Haye (Paris), 1754, in-12. Ce traité, quoique partagé en trois petits volumes, est réellement divisé en deux parties, dont la première a pour objet la danse des anciens; la seconde, les ballets et danses théâtrales des modernes. Cette seconde partie commence à la fin du 15e. siècle, conduit les ballets jusqu'en 1672, et traite ensuite de l'établissement de l'opéra français. L'ouvrage de Cahusac est sans doute préférable à tous ceux qui l'ont précédé; mais, quoiqu'il ait le premier fait sentir la supériorité de la danse en action, les recherches de Beauchamps et du duc de la Vallière sur les ballets, et les éloquentes lettres de Noverre sur la danse, ont de beaucoup éclipsé la seconde partie de son histoire, et, quant à la première, plus superficielle encore, le sujet en est mieux approfondi dans les *Réflexions sur la poésie*, de l'abbé Dubos, et dans quelques autres ouvrages plus modernes. IV. Il a fourni, pour l'*Encyclopédie*, tous les articles relatifs au théâtre lyrique et aux grands spectacles de l'Europe; V. ses ouvrages dramatiques sont, au théâtre Français, *Pharamond*, tragédie, 1736, in-8o.; *le Comte de Warwick*, 1742, tragédie non imprimée; l'*Algérien*, ou *les Muses comédiennes*, comédie en trois actes, 1744, in-8o., et *Zénéïde*, comédie en vers et en un acte, dont le sujet et le plan appartiennent à Wattelet, 1744, in-8o. A l'Opéra, il a donné les *Fêtes de Polymnie*, en trois actes, 1745, in-4o.; les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, en trois actes, 1747, in-4o.; *Zaïs*, en quatre actes, 1748, in-4o.; *Naïs*, en trois actes, 1749, in-4o., pièce faite à l'occasion de la paix; *Zoroastre*, tragédie-opéra en cinq actes, 1749, in-4o.; *Anacréon*, en un acte, 1754, et la *Naissance d'Osiris*, ou la *Fête de Pamilie*, 1754, pièce faite pour la naissance du duc de Berri. La musique de tous ces opéras est de Rameau. On ne soupçonnerait guère que celui de *Zoroastre* fournit dans le temps matière à une belle dissertation hermétique, fort recherchée des curieux, dans laquelle on prête à l'auteur du poëme des intentions dont il était loin sans doute de se douter. On attribue aussi à Cahusac les *Amours de Tempé*, opéra en quatre actes,

musique de d'Auvergne, 1752, in-4°. Cet auteur a laissé en manuscrit une tragédie de *Manlius*, et deux comédies, le *Maladroit par finesse*, et la *Dupe de soi-même*. D. L.

CAI-CAOUS. *Voy.* KAY-KAOUS.

CAICOBAD. *V.* KAY-KOBAD.

CAIET. *Voy.* CAYET.

CAILLARD (ABRAHAM-JACQUES), né le 4 juillet 1734, mourut le 3 octobre 1776, âgé de quarante-deux ans. Le célèbre Pothier, dont il fut l'élève et l'ami, encouragea et seconda ses talents, de manière qu'une réputation méritée le précéda au barreau, où ses premiers essais furent des triomphes. Doué d'une mémoire prodigieuse, il y apporta une connaissance profonde des lois, une logique saine, et tous les talents qui font l'orateur. Il paraissait dans le monde, dans son cabinet, et dans ses consultations avec ses confrères, froid, taciturne, indifférent, inhabile sur presque toutes les matières, il lui fallait absolument le barreau et le bonnet carré; alors ce n'était plus le même homme, et il plaidait avec le plus grand succès. Il étonnait par sa facilité à saisir les affaires les plus compliquées, par la justesse avec laquelle il les présentait sous leur véritable point de vue. Investi d'une confiance sans bornes, il plaidait plusieurs causes dans le même jour, et toujours sur de simples notes. On a imprimé sur lui que, dans des circonstances urgentes, il a dicté à la fois à trois secrétaires différents, trois mémoires relatifs à diverses causes. Caillard était si expéditif que ses confrères l'appelaient un *moule à affaires*. Lors du parlement Maupeou, il fut un des quatre avocats qui ne refusèrent pas de plaider, et qu'on appelait les *quatre mendiants*, présumant que c'était l'intérêt qui les avait déterminés. Linguet, qui fut l'ennemi de Caillard, l'a plusieurs fois attaqué dans ses écrits. On rédige en ce moment des matériaux qu'il a laissés sur différents points de jurisprudence; ils caractérisent également l'étendue de ses recherches et la profondeur de son érudition, et sont renfermés dans quatre-vingt cartons. C—T.

CAILLARD (ANTOINE-BERNARD), né à Aignay, en Bourgogne, le 28 septembre 1737. Après avoir travaillé quelque temps avec Turgot, alors intendant de Limoges, il fut, de 1770 à 1772, secrétaire de légation à Parme; de 1773 à 1774, à Cassel. En 1775, il passa, en la même qualité, à Copenhague, et y fut chargé d'affaires jusqu'en 1780. La même année, il alla à Saint-Pétersbourg, où il devint, en 1783, chargé d'affaires. Il se lia alors avec M. de Goertz, ministre prussien. En 1784, Caillard revint à Paris, et fut, en 1785, envoyé en Hollande; il y fut chargé d'affaires en 1787, revint en France en 1792, et fut nommé ministre plénipotentiaire à Ratisbonne. Bientôt après, il eut une nouvelle mission en Hollande. Il était, en 1795, ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il fut nommé garde des archives des relations extérieures. Il tint même le portefeuille de ce ministère pendant une absence du ministre. Caillard est mort à Paris, le 6 mai 1807. Il aimait la littérature et les livres, ce qui n'est pas toujours la même chose. Il avait une bibliothèque magnifique, dont il donna lui-même le catalogue, en 1805, in-8°. Il n'en avait fait tirer que vingt-cinq exemplaires; ce catalogue a été réimprimé en 1808, pour la vente qu'on fit de cette belle collection. On a encore de Caillard: I. plusieurs articles dans le *Magasin encyclopédique*, et d'autres journaux; II. *Mémoire sur la révolution de Hollande*, en 1787, impri-

mé dans l'ouvrage de M. L. P. Ségur, intitulé : *Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II*. Ce *Mémoire* a été traduit en allemand dans le journal intitulé la *Minerva*. Enfin, Caillard a été l'un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie*, par J. G. Lavater, 1781-87, in-4°. A. B—T.

CAILLAVET, sieur de Monplaisir, né à Condom, vers la fin du 16e. siècle, embrassa d'abord l'état militaire, et, après avoir fait plusieurs campagnes en Italie, quitta cette profession pour étudier le droit. En 1630, il était avocat au parlement de Bordeaux, et y plaidait avec quelque réputation. L'amour l'avait rendu poète, et c'est à une maîtresse nommée *Mélinde* qu'il adressa la plupart de ses vers. Goujet dit que le style de Caillavet tient beaucoup de celui de Malherbe; qu'on trouve dans quelques-unes de ses pièces de l'esprit, de l'imagination, de la douceur dans les expressions. C'est beaucoup que ce critique, toujours prêt à blâmer les vers amoureux, lui ait donné de pareils éloges. Les poésies de Caillavet furent imprimées pour la seconde fois à Paris, en 1634, in-4°. On trouve dans le premier livre ses poésies amoureuses, et, dans le second, des stances, des élégies, des odes, des épigrammes, etc., et quelques lettres en prose. Il ne faut pas confondre Caillavet avec le comte de *Monplaisir*, ami de St.-Pavin, de Lalane et de Charleval, dont M. de St.-Marc a réuni les poésies à celles de ses amis, en 1759, 2 vol. in-12 (*V.* MONPLAISIR). W—S.

CAILLE (ANDRÉ), docteur en médecine, que l'on croit de Lyon, a vécu, non dans le dernier siècle (comme il est dit dans le *Dictionnaire historique*), mais dans le 16e. Il a traduit du latin en français : I. *la Pharmacopée* de Jacques Sylvius, en trois livres, Lyon, 1554, in-8°.; II. *le Guidon des apothicaires*, de Valerius Cordus, Lyon, 1572, in-16; III. *le Jardin médicinal* d'Antoine Mizaud, 1578, in-8°. A. B—T.

CAILLE (JEAN de la), libraire et imprimeur à Paris, en 1664, y est mort en 1720. Il est auteur d'une *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, 1689, in-4°., ouvrage peu estimé. Prosper Marchand dit « que » l'auteur est un des plus inexacts » écrivains que nous ayons. » Fournier jeune observe « que la Caille est le » moins exact et le moins instruit des » historiens de l'imprimerie. » Desmaizeaux le traite encore plus mal. Née de la Rochelle dit « que l'*Histoire de* » *l'imprimerie* est le plus connu et le » moins bon des ouvrages de l'auteur, » dont tous les écrits, ajoute-t-il, se » rapportent à l'histoire de la ville de » Paris ». La *Bibliothèque historique de la France*, N°. 47957, de l'édition de Fontette, donne un détail très circonstancié des cartons et des additions que l'auteur avait imprimées, pour les joindre aux exemplaires qui lui restaient en fonds, en attendant une nouvelle édition qui n'a pas paru. Ces additions, postérieures à l'année 1694, puisqu'on y cite l'ouvrage de Chevillier qui ne parut que cette année-là, ne se trouvent que dans un très petit nombre d'exemplaires, les seuls qui méritent d'être recherchés. La Caille a encore publié les planches gravées par Scotin le jeune, sous le titre de *Description de la ville et fauxbourgs de Paris en vingt-quatre planches, dont chacune représente un des vingt-quatre quartiers, suivant les divisions faites en 1702, avec un détail exact de toutes les abbayes, églises, etc., données par ordre de M. d'Argenson, lieutenant*

de police de la ville de Paris, 1714, in-fol. A. B—T.

CAILLE (NICOLAS-LOUIS DE LA), né à Rumigny, près de Rosoy en Thiérache, le 15 mars 1713. Son père, Louis de la Caille, après avoir servi dans les gendarmes de la garde et dans l'artillerie, s'était retiré à Anet avec la place de capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme. Là, il consacrait aux sciences, et principalement à la mécanique, tout ce qu'il avait de loisirs, et, par ses exemples autant que par ses leçons, il tâchait d'en inspirer le goût à son fils, qu'il envoya au collége de Lisieux pour y achever ses études. Par la douceur de son caractère, son assiduité au travail et ses progrès rapides, ce jeune homme s'était concilié l'estime et l'amitié de tous ses maîtres, lorsque la mort de son père le laissa sans fortune et sans ressources. Le duc de Bourbon, qui avait placé le père, vint généreusement au secours d'un enfant dont on lui avait rendu les meilleurs témoignages. Pour s'assurer une existence tranquille et indépendante, et se ménager en même temps la faculté de suivre son goût pour les sciences, La Caille voulut se vouer à l'état ecclésiastique, et il commença son cours de théologie. Ce fut aussi vers ce temps qu'il commença à tourner ses pensées vers l'astronomie, et, malgré la difficulté de s'instruire sans maître, sans instruments, presque sans livres et dans le plus grand secret, Fouchy lui rend ce témoignage, qu'en 1736 il l'avait trouvé tellement avancé, qu'il avait peine à comprendre comment, seul et sans secours, un jeune homme de vingt-trois ans pouvait avoir été si loin. Il portait l'esprit géométrique dans la philosophie scolastique, et dans la théologie même, dont il voulait réformer le langage, et traiter les propositions à la manière d'Euclide, son auteur favori. Au premier examen qu'il eut à subir, il avait gagné tous les suffrages, lorsque le vice-chancelier, vieux docteur habitué aux subtilités de l'ancienne école, s'avisa de faire au candidat une de ces questions futiles dont on commençait à se moquer. La Caille répondit avec une franchise si imprudente que le vieux pédant irrité voulait lui faire refuser le titre de maître-ès-arts, qu'il ne lui conféra que de mauvaise grâce et sur les réclamations des autres examinateurs. Cette injustice tourna au profit des sciences; car La Caille, averti par ce désagrément des obstacles qu'il pourrait rencontrer dans cette carrière, prit le parti de se borner au diaconat qu'il venait de recevoir, et de renoncer totalement à la théologie. Fouchy le présenta à Jacques Cassini, qui l'accueillit et lui donna un logement à l'Observatoire. Maraldi le prit en amitié, et, dès l'année suivante, ils firent ensemble la description géographique des côtes de la France, depuis Nantes jusqu'à Bayonne. L'exactitude et l'habileté qu'il montra dans ces opérations le firent trouver digne d'être associé à la vérification de la méridienne, dont on commençait à s'occuper. On voit par ses manuscrits originaux, conservés à l'observatoire impérial, qu'il entreprit ce grand ouvrage le 30 avril 1739, et que, dans la même année, il avait achevé tous les triangles depuis Paris jusqu'à Perpignan; mesuré les bases de Bourges, de Rhodès et d'Arles; observé les azimuts et les distances des étoiles au zénit à Bourges, Rhodès et Perpignan, et qu'il avait pris la plus grande part à la mesure du degré de longitude qui se termine au port de Cette. Pendant le rigoureux hiver de 1740, il étendit ses triangles sur les principa-

les montagnes d'Auvergne, pour joindre à la méridienne une nouvelle base qui venait d'être mesurée près de Riom. L'objet de cette excursion était de se procurer un moyen de plus pour éclaircir les doutes qu'il avait conçus sur la base de Juvisy, mesurée par Picard en 1669. Il avait reconnu et démontré que cette base était trop longue d'un millième, d'où il résultait que la toise dont Picard se servait était au moins d'une ligne plus courte que la toise de l'académie. Cette assertion, si long-temps contestée, fut prouvée avec évidence par les travaux de deux commissions nommées par l'académie pour vérifier cette base, et l'adversaire le plus opiniâtre de La Caille fut obligé de se ranger à son avis. En son absence, et sur sa réputation, il venait d'être nommé par le docteur Robbe, à la chaire de mathématiques du collége Mazarin, et ces nouvelles fonctions retardèrent jusqu'à l'automne la continuation de la méridienne dans la partie du nord. La Caille la termina en quelques mois, pendant lesquels il mesura encore deux bases, et fit toutes les observations astronomiques à Paris et à Dunkerque. A son retour, il se livra aux calculs qu'entraînait une si longue opération, et, par la comparaison des différents arcs qu'il avait mesurés, il démontra que les degrés allaient en croissant de l'équateur vers le pôle : conclusion diamétralement opposée à celle qui résultait de l'ancienne mesure. Ses traités de géométrie, de mécanique, d'astronomie et d'optique, qui se succédèrent en peu d'années, prouvent avec quelle assiduité il remplissait ses fonctions de professeur ; ses éphémérides et les nombreux et importants mémoires qu'il publia dans les volumes de l'*Académie des sciences*, ses calculs d'éclipses pour dix-huit cents ans, insérés dans la 1re. édition de l'*Art de vérifier les dates*, prouvent avec quelle ardeur il poursuivait ses travaux astronomiques. Il avait entrepris la vérification des catalogues d'étoiles. Les lunettes méridiennes étaient presque inconnues en France, et celles qu'il avait pu voir ne lui inspirant que peu de confiance, il s'attacha à la méthode des hauteurs correspondantes, qu'il regardait comme la seule qui pût lui assurer l'exactitude à laquelle il aspirait. Dès l'an 1746, il était en possession d'un observatoire construit tout exprès pour lui au collége Mazarin ; observatoire conservé précieusement depuis par Lalande, et qui a été détruit à l'instant même qui aurait dû plus que jamais en assurer l'existence ; c'est-à-dire au temps où ce collége fut disposé pour recevoir l'Institut impérial, qui n'eut malheureusement aucune connaissance des plans de l'architecte. Fidèle à la méthode pénible qu'il avait cru devoir préférer, pendant quatorze ans La Caille passa les jours et les nuits à observer le soleil, les planètes et surtout les étoiles, pour rectifier les catalogues et les tables astronomiques. On lui avait abandonné les deux secteurs de six pieds avec lesquels il avait vérifié la méridienne de France. Curieux de connaître et de vérifier les étoiles australes qui ne se lèvent jamais sur l'horizon de Paris, il forma le projet d'un voyage au cap de Bonne-Espérance : il vit aussitôt tout le parti qu'il pourrait tirer de ce déplacement pour la parallaxe de la lune, celle de Vénus et de Mars, et enfin pour les réfractions. Il répandit en Europe une feuille d'impression par laquelle il donnait avis de ses projets aux astronomes qui pouvaient le seconder. Ce fut à cette occasion que Lalande, âgé de dix-neuf ans, fut envoyé à Berlin, qui est à fort peu de cho-

se près sur le même méridien que le Cap. Cette conquête astronomique, qui exigea quatre années de voyages ou de travaux, coûta au gouvernement, pour l'astronome et un horloger qui s'était joint à lui, et pour tous les frais de construction et d'instruments, une somme de 9,144 liv. 5 sous, dont la Caille, à son retour, rendit un compte si scrupuleux, qu'il étonna, dit-on, les agents du trésor royal. A son arrivée au cap, il crut pendant quelque temps l'objet de son voyage manqué. Lorsque le vent de sud-est, si fréquent sur ces parages, venait à souffler, tous les astres paraissaient dans une agitation continuelle; les étoiles prenaient la figure et les apparences des comètes, et la violence du vent ébranlait et les instruments et l'observatoire. Pour obvier en partie à ces inconvénients, il se bornait le plus souvent à des lunettes moins fortes et à des instruments d'un rayon médiocre, et c'est ainsi qu'en cent vingt-sept nuits, il put déterminer les positions d'environ dix-mille étoiles, avec une célérité et une exactitude qu'on aurait cru impossibles, en considérant surtout les moyens dont il avait été forcé de se contenter. Le vaisseau qui devait le ramener en France n'arrivant pas au Cap, La Caille, pour ne perdre aucun instant, mesura un degré de l'hémisphère austral avec le même soin, la même précision qu'on admire dans ses degrés de France, qui, à plusieurs égards, peuvent soutenir la comparaison avec la dernière mesure qui en a été faite, et qui avaient au moins toute l'exactitude qu'il avait annoncée. Le gouvernement lui envoya l'ordre de lever la carte exacte des îles de France et de Bourbon. La Caille savait que ce travail venait tout récemment d'être exécuté par un marin célèbre (d'Après); il le recommença avec plus de soin et de précision. A son retour, comme pendant sa première traversée, il s'occupa assidûment à comparer les différentes méthodes qu'on avait proposées pour le problême des longitudes. Il choisit celle des distances de la lune au soleil ou aux étoiles, en démontra les avantages, et proposa une forme d'almanach nautique, adoptée depuis universellement. En faveur des marins peu instruits, il imagina des moyens graphiques ingénieux et nécessaires dans ces premiers temps, pour familiariser le commun des navigateurs avec une méthode qui devait les effrayer par la longueur des calculs. Les astronomes qui enrichissent les cartes célestes de nouvelles constellations, en font communément hommage à leurs protecteurs: la Caille consacra toutes les siennes aux arts et aux sciences. Il les représenta sur un planisphère de six pieds, qu'on vit long-temps dans la salle des séances de l'académie des sciences. A la suppression de cette compagnie, le planisphère disparut, et la toile s'est depuis retrouvée sans son cadre à l'Observatoire impérial, où elle sera conservée. A son retour à Paris, en 1754, La Caille, effrayé de la célébrité que son voyage lui avait si justement acquise, mit tous ses soins à se dérober à un empressement et une curiosité dont tant d'autres auraient été flattés; il se renferma dans son observatoire, et, pour éviter plus sûrement les distractions et les importunités, il avait eu l'idée de se retirer dans une province méridionale, pour s'y occuper sans trouble d'une description exacte et complète de la partie du ciel qu'il nous est donné d'observer, et qui nous intéresse plus particulièrement. Ses amis s'opposèrent à un projet dont l'avantage ou la nécessité ne leur était pas démontré. Pour un as-

tronome assidu et infatigable, et qui sait tirer tout le parti possible de ses observations, tous les climats sont à peu près indifférents. La Caille partageait tout son temps entre son observatoire, ses calculs, ses devoirs d'académicien et de professeur, et la publication de ses divers ouvrages. C'est alors qu'il donna ses tables du soleil, ses *Fondements de l'astronomie*, la suite de ses éphémérides, et qu'il commença plus particulièrement à s'occuper de la lune et des étoiles zodiacales; mais sentant enfin que, pour le vaste plan qu'il avait formé, la méthode des hauteurs correspondantes devenait beaucoup trop lente, il plaça dans son observatoire une lunette méridienne qui devait lui donner les ascensions droites des étoiles avec plus de facilité. Mais comme il restait encore persuadé que ce moyen, plus expéditif, ne présentait pas tout-à-fait la même sûreté, il prit du moins toutes les précautions possibles pour atténuer des erreurs dont il avait une opinion exagérée. Il s'imposa la loi de ne placer dans son nouveau catalogue aucune étoile qu'il n'eût observé trois ou quatre jours, en la comparant chaque fois à plusieurs des étoiles fondamentales, dont il avait déterminé les positions avec tant de soins et de peines. Par-là, ces étoiles secondaires acquirent une exactitude supérieure, même à celles des étoiles qui servaient de fondement, et à celles des étoiles zodiacales de ses célèbres émules, Bradley et Mayer, qui, munis d'instruments beaucoup meilleurs, se contentaient le plus souvent d'une observation unique pour les étoiles d'un moindre éclat. Il est fâcheux que ce bel ouvrage, qui lui a coûté la vie, n'ait pas été plus soigneusement rédigé par l'éditeur, son élève et son ami, qui sut le louer avec éloquence et sensibilité, mais qui aurait plus fait pour sa gloire, s'il eût pu donner toute l'attention nécessaire à des calculs arides et fastidieux pour tout autre que l'observateur lui-même. Malgré tant de travaux, La Caille trouvait encore du temps à donner aux observations des anciens astronomes ou à ses confrères. Bouguer, mourant, lui avait recommandé ses manuscrits; il fit paraître le *Traité de la gradation de la lumière*, et donna une édition entièrement refondue du *Traité de navigation* (*V.* BOUGUER). Cet ouvrage renfermait une petite table des sinus en nombres naturels; La Caille y substitua les logarithmes des sinus et des tangentes; la forme qu'il leur donna parut si commode, qu'on le sollicita de les réimprimer à part, et ces tables ont eu plusieurs éditions. Il recueillit et publia les observations du landgrave de Cassel, et celles de Waltherus, le voyage de Chazelle en Égypte, et celui de Feuillée aux Canaries. Il avait formé le projet d'un ouvrage qu'il voulait intituler *les Ages de l'astronomie*, et dans lequel il devait rassembler, calculer et comparer entre elles toutes les anciennes observations, travail repris dans la suite, sous le titre d'*Annales de l'astronomie*, par Pingré, qui n'eut pas la satisfaction de les voir imprimées, malgré un décret de l'assemblée constituante. Un violent accès de goutte était venu interrompre les travaux de La Caille; il n'en fut que plus ardent à les reprendre, et à profiter de ce qui lui restait de temps et de forces. Il les ménagea trop peu; pendant un hiver entier, il passa les nuits couché sur les pierres de son observatoire, pour achever le catalogue de ses étoiles zodiacales. La fièvre, les maux de reins et de tête les plus violents ne pouvaient l'arracher à ce travail. Il avait éprouvé tous les mêmes accidents au Cap; un peu de

repos l'avait guéri : les secours d'une médecine plus savante furent moins heureux à Paris. Il sentit son danger ; il s'occupa de restituer les instruments qui lui avaient été confiés. Il remit tous ses manuscrits à son ami Maraldi, qui publia le *Ciel austral*, précédé d'un éloge de l'auteur, par G. Brotier. La Caille mourut le 21 mars 1762, âgé de quarante-neuf ans moins quelques jours. Personne plus que lui ne mérita l'éloge que Ptolémée fait d'Hipparque, lorsqu'il lui donne les noms de φιλόπονος καὶ φιλαλήθης. La première de ces qualités causa sa mort, et la seconde empêcha que quelques contemporains, en fort petit nombre au reste, lui rendissent justice entière. Fouchy, dans son éloge, nous en donne la raison : « Il aimait la vérité » presque jusqu'à l'imprudence ; il » osait la dire en face, au hasard de » déplaire, quoique sans aucun des» sein de choquer, » et la preuve en est qu'en répondant aux attaques dont il avait été long-temps l'objet sans paraître y prendre garde, il l'a toujours fait sans nommer personne, comme en rendant compte de ses travaux, jamais il ne s'est nommé lui-même. Réservé, modeste et désintéressé, il était tout entier à ses devoirs et à ses occupations. Lalande, qui se glorifiait de s'être fait son disciple, après avoir été admis à l'académie des sciences ; Lalande a dit de lui qu'il avait fait à lui seul plus d'observations et de calculs que tous les astronomes ses contemporains réunis. Cet éloge, qui doit paraître une exagération, ne sera guère que la simple vérité, si on le restreint aux vingt-sept années qui composent la carrière astronomique de La Caille, et si l'on se rappelle tout ce qu'il a trouvé moyen de faire dans un temps si court. Aussi personne n'a été si bon ménager du temps ; nous n'en citerons que deux exemples. Jeté par son cheval dans un torrent où il faillit périr au pied des Pyrénées, à peine se donna-t-il le temps de changer d'habit pour retourner à ses observations. Après avoir mesuré une base de sept mille toises dans un long jour d'été, il était quelques heures après à huit lieues de là, occupé à prendre les distances des étoiles au zénit, dans son observatoire de Bourges. Cette activité sans exemple ne serait encore qu'une faible partie de son éloge ; il faut ajouter qu'à tant de célérité dans les observations comme dans les calculs, il a su joindre une adresse et une sûreté que peu de personnes ont possédées au même degré. Ajoutez encore une candeur qui ne lui a jamais permis de soustraire, de dissimuler, encore moins de modifier une observation moins précise ou moins heureuse. Ses manuscrits, comparés à ses ouvrages imprimés, attestent partout cette véracité qui devrait être toujours la première qualité d'un observateur. Il est bien reconnu aujourd'hui que tous les instruments dont la Caille a pu faire usage étaient de beaucoup inférieurs à ceux dont étaient munis quelques-uns de ses contemporains, et, dans tous ses ouvrages, il a soutenu la comparaison avec les plus célèbres d'entre eux : c'est que, par les soins extrêmes qu'il apportait à tout, par des combinaisons ingénieuses, par l'attention de multiplier les épreuves, il a su corriger le désavantage de sa position. On est persuadé généralement que ses réfractions sont trop fortes, et la raison qu'on en a donnée, c'est qu'avec les réfractions véritables, elles renferment les erreurs de ses instruments ; mais en admettant que le fait soit certain, que les réfractions plus faibles de Mayer et de Bradley ne renferment pas de même les erreurs différentes de

leurs quarts de cercle, ces réfractions même seront une nouvelle preuve de son talent comme observateur, puisqu'elles ne l'ont pas empêché de bien déterminer les déclinaisons des étoiles, de trouver pour l'obliquité de l'écliptique le même angle que Mayer et Bradley, et enfin, pour l'observatoire de Paris, la même latitude que nous trouvons encore aujourd'hui avec les cercles répétiteurs de Lenoir et Reichembach. Enfin, l'auteur de cet article ayant été appelé, par un concours singulier de circonstances, à refaire et vérifier avec des moyens tout nouveaux une grande partie des travaux de La Caille, après avoir revu avec le plus grand soin toutes ses étoiles, avoir fait de longues recherches sur les réfractions, de nouvelles tables du soleil, mesuré la méridienne de France, tenu entre les mains pendant plusieurs années tous les manuscrits de La Caille, n'a jamais fait un pas sur ses traces sans éprouver un redoublement d'estime et d'admiration pour un savant qui sera à jamais l'honneur de l'astronomie française. Ses ouvrages sont des *Leçons élémentaires de mathématiques* souvent réimprimées et commentées, dont la première édition est de 1741, et la dernière de 1807, in-8°.; des *Leçons de mécanique*, 1743, in-8°.; des *Leçons d'astronomie*, 1746, dont Lalande a donné une 4e. édition en 1780, et qui ont été livre classique jusqu'à nos jours, en différentes contrées de l'Europe; des *Eléments d'optique*, 1750, qui viennent d'être réimprimés en 1807 et 1808, in-8°.; des *Observations faites au cap de Bonne-Espérance* pour les parallaxes de la lune, de Vénus et de Mars, que du Séjour a recalculées en entier pour y appliquer ses nouvelles méthodes; le livre *Astronomiæ fundamenta*, Paris, 1757, in-4°., rare, où l'on trouve en effet tous les fondements de ses recherches sur la théorie du soleil, sur les étoiles et les réfractions; des *Tables solaires*, 1758, meilleures que tout ce qu'on avait en ce genre, meilleures mêmes que celles qui ont été depuis publiées par deux astronomes célèbres; des *Tables de logarithmes* pour les sinus et les tangentes de toutes les minutes du quart de cercle, et pour tous les nombres naturels décimaux et sexagésimaux depuis 1 jusqu'à 10800 (l'abbé Marie en a donné une nouvelle édition en 1799, in-8°.); des *Ephémérides* depuis 1745 jusqu'à 1775; *Cœlum australe stelliferum*, 1763, in-4°., publié par Maraldi; le *Journal historique* de son voyage au cap de Bonne-Espérance, rédigé par Carlier, d'après les notes et les conversations de l'auteur, Paris, 1763, in-12, avec carte. On y trouve un discours sur la vie de l'auteur, et des notes critiques contre la description du cap de Bonne-Esperance, publiée sous le nom de Kolbe. Sans parler du nombre considérable de mémoires qu'il a donnés dans le recueil de l'académie, depuis l'année 1741 jusqu'à sa mort, en 1762. On trouve, dans les *Discours et Mémoires* de Bailly, Paris, 1790, 2 vol. in-8°., un *Eloge de l'abbé de La Caille*, qui avait été le maître et l'ami du célèbre auteur de l'*Histoire de l'Astronomie* (1).

D—L—E.

CAILLEAU (GILLES), auquel Duverdier a consacré deux articles, sous le nom de *Gilles*, puis sous celui de *Jean*, était de la province d'Aquitaine et de l'ordre des frères mineurs ou cordeliers. Il a traduit du latin deux

(1) La Caille avait composé, dans sa jeunesse, une *Dissertation*, fort méthodique et fort claire, *sur le sens et le fait de Jansénius*; elle forme 110 pages d'un manuscrit que je possède, et qui porte la date de 1732. V—VE.

lettres de S. Jérôme et de S. Basile, imprimées à Lyon, 1543, et composé quelques opuscules sur lesquels on peut consulter Duverdier et Lacroix du Maine. Ce dernier bibliographe le donne pour auteur d'un « Recueil de » toutes les veufves femmes, tant du » vieil que du nouveau Testament, » lesquelles ont vécu sous la règle de » S. Paul. » A. B—T.

CAILLEAU (ANDRÉ - CHARLES), libraire à Paris, y était né le 17 juin 1731, et y mourut le 12 juin 1798. On a de lui des pièces de théâtre, des almanachs, des étrennes, et un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *la Vie de Le Sage* (à la tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 3 volumes in-12); II. *le Spectacle historique*, 1764, 2 volumes in-12; III. *les Soirées de la campagne*, ou *Choix de chansons grivoises, bouffonnes et poissardes*, 1766, in-12; IV. *Théâtre satirique et bouffon*, 1766; V. *le Vauxhall populaire*, poëme grivois en cinq chants; VI. *les Etrennes historiques*, 1774 et 1775, in-12; VII. *Lettres et épîtres amoureuses d'Héloïse et d'Abeilard* (contenant les imitations qui en ont été faites en vers français), 2 vol., réimprimées plusieurs fois et dans divers formats; VIII. *Poissardiana*, 1756, in-12; IX. *Vie privée et criminelle de Desrues*, 1777, in-12, que quelques personnes ont attribuée à d'Arnaud Baculard; X. *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'allemand de M. Weitenkampf, suivis d'un extrait de la *Consolation de la philosophie*, de Boëce, 1778, 2 volumes in-12; XI. *Chefs-d'œuvre de poésies philosophiques et descriptives du* 18e. *siècle*, Paris, 1792, 3 volumes, petit in-12; recueil assez bien fait, mais imprimé très incorrectement. XII. *Osauréus*, ou *le Nouvel Abeilard*, comédie, 1761, in-12. Le *Dictionnaire bibliographique*, 1790, 3 volumes in-8°., connu sous le nom de Cailleau, est en entier de feu l'abbé Duclos, son contemporain et son ami. M. Brunet fils a publié en 1802 un supplément à ces trois volumes, et en 1809 un *Manuel du libraire*, qui a fait oublier l'ouvrage de l'abbé Duclos. M. Pigault-Lebrun, dans son *Enfant du Carnaval*, a tracé un portrait assez vrai de Cailleau, qu'il a désigné par son nom. A. B—T.

CAILLET (GUILLAUME), paysan né au village de Mello dans le Beauvaisis, fut chef de la faction dite *la Jacquerie*, qui se forma en 1358, pendant que le roi Jean était prisonnier en Angleterre. Le nom de *Jacquerie* lui fut donné, parce que les séditieux nommaient leur chef *Jacques Bonhomme*. Les *Jacques* s'élevèrent bientôt dans les provinces septentrionales de la France à près de cent mille hommes divisés par bandes, armés de bâtons ferrés, égorgeant les gentilshommes, brûlant les châteaux, et portant partout la flamme et le pillage. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce soulèvement arriva presque le même jour dans diverses provinces. On lit avec un étonnement mêlé d'horreur, dans les historiens contemporains, le détail des excès abominables que commirent ces forcenés. Quand on leur demandait, dit Froissard, les motifs de leur soulèvement et de leur furie, ils répondaient « qu'ils ne sçavoient, mais qu'ils fesoient ainsi qu'ils voyoient faire les » autres, et pensoient qu'ils dussent » en telle manière détruire tous les » nobles et gentilshommes du monde. » Il y eut plus de deux cents châteaux de brûlés. Les nobles épouvantés cherchèrent un asyle dans les villes fortifiées. Enfin, des chevaliers

de Flandre, de Brabant et de Bohême vinrent au secours des gentilshommes français qui se réunirent et s'armèrent. Le dauphin se mit à leur tête. Les *Jacques* furent partout attaqués et vaincus; il s'en fit un grand carnage : on tuait même ceux qui étaient paisibles dans leurs champs et dans leurs foyers. Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, en fit passer mille au fil de l'épée. Il s'empara de Caillet, lui fit trancher la tête, et tout le reste se dissipa. V—VE.

CAILLET (BÉNIGNE), né à Dijon vers 1644, professa pendant plusieurs années la rhétorique au collége de Navarre à Paris, et mourut dans cette ville en 1714. Il a fait imprimer dans différents recueils quelques petites pièces de vers latins et français, et il en a laissé un plus grand nombre manuscrites, ainsi que plusieurs ouvrages dramatiques estimables, que sans doute son respect pour les devoirs de son état, l'ont empêché de publier. Il en existait un recueil en deux volumes in-8°. dans la bibliothèque de la Vallière. On y trouve : *les Saints Amants*, ou *le Martyre de Sainte Justine et de S. Cyprien*, tragédie chrétienne; *le Mariage de Bacchus*, opéra en cinq actes; *la Pastorale*, comédie en trois actes; *les Mariages inopinés*, comédie en cinq actes; *la Loterie*, comédie en un acte; *les Vacances des écoliers*, comédie en trois actes. M. Maupoint, dans la *Bibliothèque des Théâtres*, est le premier qui ait dit que la tragédie des *Saints Amants* a été imprimée en 1700; mais c'est une erreur, puisque cette pièce, dédiée à Mme. de Maintenon, lui fut présentée cette année en manuscrit. La *Bibliothèque de Bourgogne* attribue encore à Caillet une tragédie de *S. Bénigne*, dédiée à Bossuet. — Paul CAILLET est auteur du *Tableau du mariage représenté au naturel*, ouvrage de médecine, Orange, 1635, in-12. — Jean CAILLET, jésuite flamand, né à Douai en 1578, mort le 4 sept. 1628, est auteur des *Illustria sanctorum virorum exempla et facta lectissima per singulos anni dies*, en six tomes. W—S.

CAILLIÈRES. *Voy.* CALLIÈRES.

CAILLY (JACQUES DE), connu sous le nom d'*Aceilly*, chevalier de l'ordre de St.-Michel, né à Orléans en 1604, a laissé quelques vers imprimés d'abord sous le titre de *Diverses petites poésies du chevalier d'Aceilly*, Paris, And. Cramoisy, 1667, in-12, réimprimés dans un recueil de *Pièces choisies, tant en prose qu'en vers*, publié par Lamonnoye, la Haye (Paris), 1714, 2 volumes in-12; et encore dans le *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Mme. La Suze et de Pélisson*, 1748, in-12, 5 volumes. La plupart des pièces de Cailly sont versifiées naturellement; quelques-unes sont citées quelquefois, telles que celle-ci :

Dis-je quelque chose assez belle,
L'antiquité toute en cervelle
Me dit : Je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venait-elle après moi!
J'aurais dit la chose avant elle.

Tout le monde connaît son épigramme contre les étymologistes :

Alfana vient d'*equus* sans doute;
Mais il faut convenir aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici
Il a bien changé sur la route.

Cailly se disait allié de la famille de la Pucelle d'Orléans. Il est mort en 1673. — CAILLY (A. G.), mort au mois de septembre 1800, a coopéré au *Journal des Muses*. On a aussi de lui : *Contes en vers, chansons et pièces fugitives*, 1800, in-18. A. B—T.

CAIM-BIAMRILLAH (AHMED, surnommé), 26e. khâlyfe abbacyde, fils de Cadir-Billah, auquel il succéda en dzoulheddjah 422 de l'hég. (dé-

cembre 991, de J.-C.), n'eut, comme ses prédécesseurs, qu'une autorité religieuse soumise à celle qu'exerçaient à Baghdâd les sulthans Bouïdes, sous le titre d'*Emyr-el-Oméra* (*généralissime*). Son règne n'offre d'autre événement remarquable que l'extinction de la dynastie des Bouïdes, remplacée par celle des Seldjoucydes. Ce malheureux prince ne pouvant repousser les insultes de Bessassyry, officier révolté, qui pillait les environs de Baghdâd, et ne trouvant dans son généralissime ni protection, ni défense, appela à son secours Thoghrul-Bey, déjà célèbre par ses succès. Thoghrul saisit aussitôt cette occasion d'étendre et de légitimer sa puissance; il vint en toute hâte à Baghdâd, où il rendit au khâlyfe les honneurs qui lui étaient dus; mais son armée s'étant livrée à toute sorte d'excès, porta le peuple à la révolte; on en vint aux mains, le sang des musulmans coula dans Baghdâd, les maisons furent pillées; enfin la sédition s'étant apaisée, Thoghrul se saisit du sulthan, alors régnant, le fit mettre en prison, et détruisit ainsi la dynastie des Bouïdes. Caïm avait changé de maître; mais sa position était toujours la même. Thoghrul, n'ayant plus de rivaux à craindre, s'occupa à combattre les ennemis de son nouvel empire; mais en 450 de l'hég. (1058-9 de J.-C.), tandis qu'il combattait contre un de ses frères, Bessassyry, dont nous avons déjà parlé, vint fondre sur Baghdâd, s'en empara, mit Caïm dans un cachot, et fit proclamer khâlyfe Mostanser, qui l'était déjà en Egypte. Thoghrul-Bey, instruit de cet événement, arriva en toute hâte, entra dans Baghdâd abandonné par Bessassyry, et mit Caïm en liberté. Depuis ce moment, ce prince jouit en paix du khâlyfat, sous la tutelle de Thoghrul-Bey, d'Alp-Arslan et de Mélik-Chah ses successeurs (*V.* ces noms). Il mourut le 10 de chaabân 467 de l'hég. (30 mars 1075 de J.-C.), après quarante-quatre ans et demi de règne. C'était un prince juste, bon, instruit, mais faible et incapable de régner : il aimait l'étude et cultivait la poésie. Son fils Moctady lui succéda (*V.* Moctady).

J—n.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Eve, dont le nom hébreu *Canah*, signifie *posséder*, parce que sa mère, vivement pénétrée de la promesse que d'elle naîtrait celui qui devait écraser la tête du serpent séducteur, et croyant que cette promesse allait avoir son accomplissement dans ce premier né, s'écria, dans le ravissement de sa joie, en le mettant au monde : « Voilà que » je *possède* maintenant un fils. » Pour rectifier ce qui a été dit dans les articles Adam et Abel, on observera qu'il n'y a rien de certain sur l'époque précise de la naissance de Caïn; qu'elle a dû être très rapprochée de la création; puisque ce fut aussitôt après avoir créé le père et la mère du genre humain que Dieu institua le mariage, et qu'il leur dit : « Croissez et multipliez, » mais postérieurement à leur expulsion du paradis terrestre, car il serait impossible autrement d'expliquer comment Caïn et Abel auraient pu contracter en naissant le péché originel. Caïn se livra à la culture de la terre, et c'est du fruit de ce travail qu'il fit au Seigneur l'offrande à laquelle fut préférée celle d'Abel. Moïse et S. Paul indiquent les raisons de cette préférence, l'un en disant qu'Abel offrit ce qu'il y avait de meilleur parmi les premiers nés de son troupeau, qualité qu'il ne marque point dans l'offrande de Caïn; l'autre, en nous apprenant que celle

d'Abel fut plus abondante ou meilleure, et qu'elle fut animée d'une foi vive. On ne sait pas au juste par quel signe Dieu fit connaître la préférence donnée à l'offrande d'Abel. Les juifs, autorisés par divers événements semblables de l'histoire sainte, conjecturent que ce fut par un feu du ciel qui la consuma, sans toucher à celle de son frère. On ignore également quel fut l'effet de cette préférence de la part de Dieu. L'opinion la plus générale et la plus conforme à l'analogie de la foi, c'est que le droit d'aînesse fut transféré de l'aîné au cadet, et, par conséquent, l'auguste prérogative de voir naître de sa postérité le Messie réparateur. Cette préférence mit le trouble dans le cœur de Caïn et l'agitation dans tous ses sens. La tristesse et l'abattement parurent sur son visage. Dieu, touché de son désespoir, chercha à le faire rentrer en lui-même par ces paroles de consolation : « Le » droit d'aînesse, il est vrai, vous » élevait au-dessus de votre frère qui » vous était soumis. La perte que vous » en avez faite ne doit point vous ôter » tout espoir : si vous pratiquez le » bien, vous n'en serez pas moins » récompensé ; mais si, persistant » dans les noirs projets qui roulent » dans votre pensée, vous faites le » mal, votre crime sera toujours pré» sent à votre esprit, et vos remords » ne vous laisseront pas un moment » de repos ». Caïn, sourd à cette voix, attira son frère dans un lieu écarté, lui chercha querelle, et se souilla par le premier meurtre qui ait ensanglanté la terre. Le Seigneur, dont ce crime semblait devoir provoquer une vengeance éclatante, se contenta de lui dire : « Caïn, où est Abel, votre frè» re ? » Caïn, au lieu de s'avouer coupable et de recourir à la miséricorde de Dieu, crut pouvoir se soustraire à cette question importune par la réponse évasive, qu'il n'en savait rien ; qu'il n'était pas chargé de la garde de son frère. Alors, le Seigneur prononça contre lui cet arrêt terrible qui devait retentir dans toutes les générations : « Quel crime af» freux avez-vous commis ? La voix » du sang de votre frère s'est élevée » jusqu'à moi ; elle ne peut être » apaisée que par une punition exem» plaire. Vous serez proscrit de cette » terre abreuvée du sang innocent, » condamné à une vie errante et va» gabonde. Le champ que vous cul» tiverez à la sueur de votre front ne » vous rendra point le fruit de vos » travaux ; et, poursuivi sans relâche » par le plus épouvantable souvenir, » vous ne croirez voir dans tous les » hommes que des vengeurs de votre » fratricide. » Cet arrêt foudroyant fit enfin comprendre à Caïn toute l'énormité de son crime : il se reconnut indigne du pardon, ne vit autour de lui que les horreurs de la mort, et crut qu'il serait la victime du premier homme qu'il rencontrerait. Dieu le rassura encore contre cette crainte, en lui dénonçant la sévère punition de quiconque oserait attenter à sa vie, et lui confirma cette promesse rassurante par un signe ; c'est-à-dire, suivant l'opinion la plus autorisée, par un miracle, qui ne devait plus laisser subsister de crainte à cet égard dans son esprit. Cet événement doit être placé dans la 129e. année d'Adam, puisque, selon l'Écriture sainte, c'est en l'année 130 que naquit Seth, destiné à remplacer Abel dans la famille des pères du genre humain. Cette époque certaine fournit la réponse au système de Lapeyrère et aux difficultés de Bayle, en faveur des préadamites : ces deux auteurs prétendent en conclure l'existence de l'arrêt prononcé

par le Seigneur contre Caïn (*Voyez* là-dessus Crouzas, *Examen du pyrrhonisme*, et une bonne *Dissertation* sur l'article Cain de Bayle, dans les *Mémoires de Trévoux*, de mai 1738). Caïn, après avoir long-temps erré, se retira dans la terre du Nod, à l'orient d'Eden. Sa famille s'étant prodigieusement multipliée, il y construisit des cabanes, dont on a fait une ville appelée *Henoch*, du nom de son fils. On ne sait point l'époque de sa mort. Suivant une ancienne tradition, il fut tué par Lamech, son neveu; mais cette tradition n'est nullement certaine. Josèphe, sur l'autorité de qui on ne peut guère compter, dit que Caïn commit toute sorte de déprédations; qu'il s'adonna au libertinage; qu'il substitua le luxe à l'antique simplicité des mœurs; qu'il établit le premier le droit de propriété, en séparant les héritages par des haies, et qu'il fut l'inventeur des poids et mesures. Il sortit, au milieu du second siècle, du sein des Valentiniens, selon S. Irénée, ou de celui des Nicolaïtes, selon S. Epiphane, une secte de *Caïnites* qui affectaient pour Caïn une vénération toute particulière. On les appela aussi *Judaïtes*, parce que, dans leur culte, ils associèrent Judas à Caïn. Ils reconnaissaient une vertu supérieure à celle du Créateur, qu'ils nommaient *sagesse*; mettaient la perfection de la raison à commettre sans pudeur toutes sortes d'infamies; prétendaient que chaque action infâme avait son ange tutélaire, qu'ils invoquaient en s'y livrant. Ces sectaires avaient un *Évangile de Judas*, un livre de l'*Ascension de S. Paul*, et quelques autres écrits remplis de choses horribles. Une femme de cette secte, nommée *Quintille*, qui avait ajouté des pratiques encore plus abominables à celles des Caïnites, pervertit en Afrique beaucoup de monde. On croit que ce furent ses prédications qui engagèrent Tertullien à écrire son traité *De baptismo*.

T—d.

CAÏNAN eut pour père Énos, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, et naquit l'an du monde 325 (*Genèse*, ch. V, v. 9). On ne connaît aucune particularité de la vie de ce patriarche. Il engendra Malaléel, à l'âge de soixante-dix ans, et mourut âgé de neuf cent dix ans, l'an du monde 1235. L'évangéliste S. Luc fait mention de Caïnan dans la généalogie qu'il donne du Sauveur (ch. III, v. 37). Caïnan est nommé *Jared* par l'historien Josèphe. — Caïnan, fils d'Arphaxad, naquit l'an du monde 1694, et mourut âgé de trois cent soixante ans. Les Septante, qui ont augmenté les années des patriarches, lui donnent quatre cent soixante ans à l'époque de sa mort. Selon ces interprètes, il avait cent trente ans lorsqu'il engendra Salé; mais, suivant le calcul ordinaire, il n'était alors âgé que de trente ans. Les savants sont partagés sur l'âge et l'existence même de Caïnan. On ne trouve ni son nom ni ses années dans l'original hébreu de la *Génèse* et du *Deutéronome*. On les chercherait vainement dans la Vulgate, dans la Paraphrase chaldaïque, dans Josèphe, dans Bérose, dans Philon, dans Théophile d'Antioche, dans Jules Africain, dans S. Épiphane; mais on les voit dans la version des Septante et dans la généalogie de J.-C. donnée par S. Luc, *qui fuit Sale*, *qui fuit Cainan*, *qui fuit Arphaxad* (c. III, v. 35). Voici sommairement les différentes opinions sur une question obscure qui ne semble point de nature à pouvoir être désormais éclaircie. Quelques auteurs ont pensé que Moïse avait omis Caïnan, parce qu'il ne

voulait compter que dix générations depuis Adam jusqu'à Noé, et depuis Noé jusqu'à Abraham. Plusieurs ont cru que les juifs avaient supprimé le nom de Caïnan de leurs exemplaires, dans le dessein de rendre suspects les soixante-dix interprètes et l'évangéliste S. Luc. D'autres ont prétendu qu'Arphaxad fut père de Caïnan et de Salé; de Salé, selon l'ordre naturel, et de Caïnan, selon la loi. Il en est qui veulent que Caïnan et Salé soient un même personnage, indiqué par les Septante et par S. Luc sous ces deux noms. Ceux qui soutiennent que Caïnan a été ajouté dans la version des Septante, et qu'il est passé de là dans l'évangéliste, prétendent que l'autorité de l'hébreu, de la vulgate, du chaldéen et du syriaque, doit prévaloir sur celle des Septante; que S. Luc n'ayant fait que copier ces interprètes, son texte en cet endroit ne peut être d'une plus grande autorité que la leur; que les changements faits par les Septante dans les années des patriarches suffisent seuls pour infirmer leur autorité dans tout ce qui est contraire au texte hébreu, et que d'ailleurs il résulte des éditions des Septante comparées qu'elles diffèrent entre elles. Plusieurs écrivains pensent que le nom de *Caïnan* est étranger au texte même des Septante; que ces interprètes ne l'y ont point mis, que les plus anciens pères ne l'y ont point lu. En effet, ils ne comptent que dix générations depuis Noé jusqu'à Abraham; et il y en aurait onze, si l'on y comprenait Caïnan. Enfin, des critiques habiles supposent que le nom de Caïnan ne se trouvait point dans les premiers textes de S. Luc, et qu'il n'y est entré que par l'interpolation de quelque copiste. (Voyez sur cette question, qui a tant occupé les savants, Corneille de la Pierre et D. Calmet sur la *Genèse*; Grotius, sur S. Luc; la dissertation d'Ussérius sur Caïnan; etc.) V—VE.

CAIO. *Voy*. CAYOT.

CAIPHE, appelé aussi *Joseph*, fut créé grand-prêtre des juifs par Gratus, intendant de la Judée, après la destitution de son beau-père Anne, ou Ananus, l'an 27 de J.-C. Ce fut dans l'assemblée des prêtres et des docteurs de la loi, présidée par lui, qu'il prononça contre J.-C. cette sentence de mort: « Il faut qu'un homme meure » pour tout le peuple, afin que toute » la nation ne périsse pas. — Or, » ajoute l'évangéliste, ce n'est pas de » lui-même qu'il parlait ainsi; mais » comme il était pontife de cette an» née, il prophétisa que Jésus mour» rait, non seulement pour sa nation, » mais encore pour le salut de tous » ceux qui aspireraient à devenir les » enfants de Dieu. » Dès ce moment, les juifs méditèrent les moyens de le faire périr, et Caïphe, principal agent de ce déicide, ne cessa d'ouvrir les avis les plus violents pour le conduire à sa consommation; il poursuivit le même projet sur les apôtres du Sauveur; il condamna S. Étienne à mort, fit fouetter S. Pierre et S. Jean pour avoir guéri un boîteux et converti cinq mille personnes. Il fit mettre en prison le premier, à cause de son zèle à prêcher la résurrection de J.-C., et des miracles par lesquels il confirmait son témoignage. Ce système de persécution dura jusqu'à ce que Caïphe fût dépouillé de sa dignité par Vitellius, gouverneur de Syrie, en l'an 36. On ne connaît ni l'époque, ni le genre de sa mort. Les juifs prétendent montrer encore aujourd'hui à Jérusalem la maison qu'il habitait, et des voyageurs racontent qu'ils en ont vu les ruines. S. Luc dit qu'Anne et Caïphe étaient tous les deux souverains sacrificateurs à l'époque de la mission de S. Jean-

Baptiste. Comme cette réunion de deux personnages en même temps pour porter le titre et exercer les fonctions de cette première dignité est contraire à tous les monuments de l'antiquité judaïque, les savants ont imaginé divers systêmes pour rendre raison de ce fait particulier. Baronius dit qu'Anne était chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales, et en cette qualité, président du sanhédrin, charge à laquelle se trouvaient attachées les fonctions de la souveraine sacrificature. Casaubon suppose que le grand-prêtre avait un vicaire pour le suppléer au besoin. Basnage de Flottemanville établit deux pontifes en même temps, et qui exerçaient tour à tour les fonctions de cette charge. L'opinion la plus généralement reçue est que ceux qui avaient été revêtus de la dignité de grand-prêtre en retenaient toujours le titre; qu'Anne, destitué injustement par un officier païen, en conserva le pouvoir, à cause de la considération dont il ne cessa de jouir parmi les juifs. On conçoit par-là comment J.-C. fut d'abord conduit chez Anne, et de-là chez Caïphe; chez le premier, sans doute, parce que c'était l'ancien et le beau-père; chez le dernier, parce que, selon l'évangéliste, il était le souverain sacrificateur de cette année-là. T—D.

CAIRELS (Élias), troubadour, né à Sarlat en Périgord, fut d'abord employé à travailler les métaux et à dessiner des armoiries, et tout à coup se consacra aux muses sans y être appelé par un grand talent. Ses productions offrent des difficultés qu'il se plaisait à vaincre. Tantôt les vers sont très courts, tantôt les rimes sont redoublées, tantot il commence son couplet par les derniers mots du précédent. La dame de ses pensées se nommait *Isabelle*. Il s'attacha, vers l'an 1220, à l'empereur Frédéric II, dont il ne vante pas la générosité. Ce poète aimait l'argent, et l'avoue dans toutes ses pièces. Sur dix pièces de cet auteur conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, il s'en trouve deux sur la croisade. Millot en cite seize. Z.

CAIT-BEY, 26e. sulthan des mamlouks circassiens, ou bordjtyes, était, comme tous les princes de sa dynastie, un esclave acheté en Circassie et amené en Egypte, où les révolutions qui déchiraient ce pays lui fournirent les occasions de déployer son mérite, et l'élevèrent enfin au trône. Il servit successivement Mahmoud Djaly-bey et Thaher Djacmac, ce qui lui fit donner les surnoms de *Mahmoudy* et *Thahery*. Lors de la déposition de Timur-Boghâ, qui n'avait régné que deux mois, les mamlouks lui déférèrent le sceptre le 6 de redjeb 872 (31 janv. 1468). Caït-Bey se montra digne de leur choix pendant vingt-neuf années qu'il occupa le trône. Par sa valeur, il triompha des armées de Bajazet II, d'Assembéh, prince de Mésopotamie; et des esclaves éthiopiens qui s'étaient révoltés. La modération de sa conduite et une politique adroite, apaisèrent et réunirent sous sa puissance les différents partis des mamlouks, tandis que sa piété et ses vertus lui gagnèrent le cœur de ses sujets. Les historiens arabes du temps ne tarissent point sur les éloges qu'ils lui donnent. Mariy l'appelle la *broderie d'or*, la *pierre précieuse du collier de la dynastie des mamlouks bordjytes;* Pietro Martire Anghiera, qui voyageait en Egypte peu de temps après la mort de ce prince, n'en parle qu'avec admiration, et il faut convenir qu'aucun sulthan de sa dynastie n'a eu un règne aussi long, aussi brillant. Les voyages qu'il faisait dans son empire ressemblaient au cours de ces fleuves qui ré-

pandent partout la fertilité et l'abondance. On ne saurait déterminer le nombre des édifices qu'il fit construire, et qui tous étaient consacrés à la religion et à la bienfaisance. Caït-Bey mourut le 27 de dzou'l-caadah 901 (7 août 1496 de J.-C.). J—N.

CAIUMARAT. *V.* CAYOUMARATH.

CAIUS POSTHUMIUS, affranchi, vivait sous Auguste, et se fit, avec Cocceïus, son élève, un grand nom dans l'architecture. Ils furent l'un et l'autre chargés, par Agrippa, des grands travaux qu'Auguste fit faire aux environs de Naples, entre autres de ces routes souterraines, taillées la plupart dans des rochers, et qui s'étendent depuis Naples jusqu'à Pouzzole, et depuis le lac Averne jusqu'à Cumes. Quelques auteurs pensent qu'ils percèrent dans le Pausylipe cette route de cent trente pas de longueur, sur trente de largeur et cinquante de hauteur, qui passe pour un des plus beaux monuments de la grandeur romaine; mais d'autres écrivains croient cette voie, connue aujourd'hui sous le nom de *Grotte du Pausylipe*, antérieure au siècle d'Auguste, et conjecturent qu'elle peut avoir été creusée par les habitants de Cumes. Il est parlé de cette voie souterraine dans Varron, Strabon et Sénèque. V—VE.

CAIUS, fils de Marcus Agrippa et de Julie, fille d'Auguste, naquit l'an de Rome 734. Il fut adopté à l'âge de trois ans par Auguste, qui le nomma César, ainsi que son frère Lucius, aussitôt après la naissance de ce dernier. A quatorze ans, il fut désigné consul, et créé prince de la jeunesse l'année suivante. Il partit ensuite avec Tibère pour l'Allemagne, où il fit ses premières armes. Envoyé en qualité de proconsul en Asie, il se mit en route pour faire la guerre à Phraate, roi des Parthes, qui était entré en Arménie pour soutenir les prétentions de Tigrane en faveur duquel cette province s'était révoltée, et qu'elle avait placé sur le trône de ses ancêtres; mais il paraît, par un fragment de Dion, nouvellement connu et publié par M. l'abbé Morelli, que, dans cet intervalle, Phraate mourut, qu'il fut remplacé sur le trône par Phratace son fils, et que ce fut celui-ci qui, apprenant l'arrivée de Caïus en Syrie, vint lui proposer la paix, aux conditions qu'il évacuerait l'Arménie, et que ses frères resteraient en otage à Rome (1). Cette époque est remarquable par la mort des deux concurrents au trône d'Arménie. Ariobarzane, qui y avait été placé par Caïus, mourut peu de temps après son élévation; Tigrane fut tué dans une guerre qu'il eut à soutenir contre les barbares voisins de ses états, et qui lui avait sans doute été suscitée par les Romains. Quoique les Arméniens fussent abandonnés par le roi parthe, qui avait conclu la paix avec Caïus, et que les Romains leur eussent donné un nouveau roi (Artabaze, fils d'Ariobarzane), ce peuple fier et mécontent se maintint dans sa révolte. Ce fut alors que Caïus fit entrer ses troupes en Arménie, qu'il y obtint de grands succès, et qu'il soumit de nouveau une grande partie de cette province; mais s'étant engagé imprudemment dans une conférence près de la ville d'Artagère, il fut blessé par Addon, gouverneur de cette place, qui lui avait demandé un entretien secret. Depuis ce moment, la santé de Caïus s'affaiblit tous les jours. Auguste l'engagea plusieurs fois à revenir à Rome, mais il

(1) Il est bon d'observer que le texte de Velléius Paterculus, qui servait alors dans l'armée de Caïus, est conforme à celui de Dion, et qu'il a été mal à propos corrigé par Juste-Lipse. (*Voyez* les différentes éditions de Velléius Paterculus, *cum notis variorum.*) T—N.

aimait mieux, dit Vell. Paterculus, vieillir dans le coin le plus éloigné de la terre que d'y retourner. Il en prit néanmoins le chemin après s'en être long-temps défendu, et il mourut à Lymire, ville de Lycie, à l'âge de vingt-trois ans. Son corps fut transporté à Rome, où il fut inhumé avec pompe. Suivant Tacite et Dion, on soupçonna Livie et Tibère d'avoir hâté sa mort. Il avait été fait consul l'an 754 de Rome, pendant son séjour en Syrie. Il fut marié à Livie ou Liville, fille d'Antonia et de Drusus, qui épousa, après sa mort, Drusus, fils de Tibère. On a de Caïus des médailles latines, grecques et des colonies. Sa tête ne se trouve que sur les grecques et les coloniales. (*V.* LUCIUS.) On peut consulter, pour l'histoire de Caïus et de Lucius, le savant ouvrage du cardinal Noris, intitulé: *Cenotaphia Pisana Caii et Lucii Cæsarum dissertationibus illustrata*, Venise, 1681, in-fol. T—N.

CAIUS, ou GAIUS, dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres*, était disciple de S. Paul. On croit qu'il naquit en Macédoine; mais il était établi à Corinthe, et il y logea chez lui S. Paul, qui, dans son *Epître aux Romains*, l'apelle *Caïus hospes meus*. Caïus ayant suivi l'apôtre jusqu'à Ephèse, vit ses jours exposés dans une sédition excitée par Démétrius, orfèvre de cette ville. Depuis les prédications de Paul, ce Démétrius ne trouvait plus à vendre ses petites statues d'argent, fidèles copies de la statue de la grande Diane. Caïus fut entraîné au théâtre, et le peuple demandait à grands cris sa mort, lorsque l'émeute fut enfin calmée par la prudence du greffier de la ville. Suivant plusieurs écrivains, Caïus est le même que celui à qui S. Jean écrivit sa troisième épître. L'auteur des additions faites à la Synopse de S. Athanase, semble croire que l'hôte et le disciple de S. Paul avait revu et poli le style de l'Evangile de S. Jean; mais d'autres pensent, avec plus de fondement, que ce fut un autre Caïus de Derbes en Lycaonie, dont il est aussi fait mention dans les *Actes des Apôtres*, et probablement le même qui, suivant les constitutions apostoliques, fut établi par S. Jean, évêque de Pergame. Origène dit que Caïus, disciple de S. Paul, avait été fait évêque de Thessalonique. V—VE.

CAIUS (TITIUS), célèbre jurisconsulte de l'ancienne Rome. On est divisé sur l'époque où il a vécu; les uns le placent sous Caracalla, les autres sous Adrien; quelques uns même le confondent avec Caïus Cassius, dont il est souvent parlé dans Tacite, et qui fut le fondateur de la secte des Cassianiens. Quoi qu'il en soit, Titius Caïus avait réuni l'étude des lettres à celle des lois. Il se servait quelquefois du témoignage d'Homère pour éclaircir certains points de la jurisprudence. Il avait écrit sur plusieurs matières, et il avait composé des *Institutes* dont Justinien s'est beaucoup servi dans la composition des siens. Il nous en reste deux livres, que Cujas croit n'en être qu'un abrégé fait par Anien, chancelier du roi Alaric (*Voyez* ANIEN). Ces abrégés furent faits pour l'usage des sujets d'Alaric, qui suivaient la loi romaine. Les *Institutes* de Caïus, où l'on retrouve encore les traces de l'élégance de l'auteur primitif, sont ordinairement à la suite du corps de droit de Justinien. La meilleure édition de ces fragments est celle qui se trouve dans la *Jurisprudentia vetus antè justinianæa* de Schulting, Leipzig, 1737, in-4°.; ils ont été traduits en français par M. P. A. Tissot, dans le vol. intitulé: *Trésor de l'ancienne jurisprudence romaine*, Metz, 1811, in-4°. B—I.

CAIUS (S.), pape, était originaire de Dalmatie, et parent de l'empereur Dioclétien. Suivant les anciens pontificaux, il fut élu le 16 décembre 283, et succéda à S. Eutychien. Il siégea douze ans quatre mois et sept jours, sous les empereurs Carus, Carin, Numérien et Dioclétien. Il mourut le 21 avril 296, et il est nommé le 22 dans le calendrier de Libère. Pendant la première persécution que Dioclétien excita contre les chrétiens, et qui dura près de deux ans, Caïus se sauva de Rome; mais, du fond de sa retraite, il ne cessa d'encourager les confesseurs et les martyrs, dont un des plus illustres fut S. Sébastien. On ignore ce que le saint fit dans le cours de son pontificat. On croit qu'il ordonna que les clercs passeraient par les sept ordres avant d'être sacrés évêques. Quoiqu'il n'ait point souffert le martyre, ses dangers et ses souffrances lui en ont fait décerner le culte par l'Eglise. V—VE.

CAIUS, savant auteur ecclésiastique, vivait au commencement du 3ᵉ. siècle, et fut disciple de S. Irénée, ce qui porte à croire qu'il était né dans la Gaule. Il se retira à Rome, fut aggrégé au clergé de cette Eglise, sous le pontificat de Victor et de Zéphyrin, et ordonné *évêque des nations*, vers l'an 210, pour aller prêcher la foi dans les pays barbares, sans être attaché à aucun lieu particulier. Caïus est surtout célèbre par une conférence qu'il eut à Rome avec Procle, l'un des chefs des montanistes. Eusèbe nous a conservé des fragments précieux de la relation qu'il en avait écrite en forme de dialogue. C'est le premier auteur connu qui ait combattu le millénarisme, en écrivant contre Cérinthe. On lui attribue divers ouvrages contre Alcinoüs, où il prouve que la nation juive est beaucoup plus ancienne que celle des Grecs; contre Artémon, en faveur de la divinité de J.-C., etc. Eusèbe, S. Jérôme, Théodoret, Photius, nous ont conservé quelques fragments de ses ouvrages. A la manière dont les anciens en parlent, on doit en regretter la perte. Parmi ces ouvrages, il y en avait un que Photius intitule le *Livre de l'univers*, où l'auteur faisait un magnifique éloge de J.-C. Comme quelques critiques attribuaient le livre à Josèphe, on a voulu conclure de cette notion vague, qu'Eusèbe en avait extrait le fameux passage sur J.-C., qu'il cite d'après les *Antiquités judaïques*. T—D.

CAIUS, KEY, ou KAYE (JEAN), médecin anglais, naquit à Norwich en 1510. Il fit ses études médicales à Cambridge, où il était élève en 1529: il y fut reçu bachelier et maître-ès-arts, et même nommé membre du collége de cette ville en 1533. S'étant déterminé à voyager pour compléter son instruction, en 1539, il partit pour l'Italie, séjourna long-temps à Padoue, où il écouta les leçons de J.-B. Montanus, et y fut reçu docteur en 1541. De retour en Angleterre, en 1544, il s'acquit une telle réputation, qu'il fut successivement premier médecin d'Edouard VI, et des reines Marie et Elisabeth. Il servit à la fois les sciences et la médecine par sa fortune et ses travaux. Il fonda en effet, à Cambridge, un collége, portant son nom, et propre à recevoir vingt-trois étudiants; d'autre part, il découvrit plusieurs manuscrits inconnus des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, savoir : le premier livre *De decretis Hippocratis et Platonis*; le livre d'Hippocrate, *De pharmacis*; et des fragments du septième livre de Galien, *De usu partium*, et du livre *De ptisanâ*. Il a donné quelques éditions des ouvrages de ces princes de la mé-

decine, ainsi que des ouvrages de son maître Montanus, savoir : I. *De methodo medendi ex Cl. Galeni Pergameni, et Joannis-Baptistæ Montani Veronensis principum medicorum sententiâ libri duo*, Bâle, 1544, in-8°.; ibid., 1558, in-8°., avec différents opuscules de Montanus; II. *Cl. Galeni Pergameni libri aliquot græci, partim hactenùs non visi, partim à mendis repurgati, annotationibusque illustrati*, Bâle, 1544, in-8°.; 1574, in-4°. Enfin, il a aussi donné quelques ouvrages de sa composition : I. *Opera aliquot et versiones, videlicet; De methodo medendi, libri duo; De ephemerâ britannicâ, liber unus; Versio librorum Galeni; De ordine librorum suorum; De ratione victûs secundùm Hippocratem in morbis acutis; De placitis Hippocratis et Platonis*, Louvain, 1556, in-8°.; II. *De antiquitate Cantabrigiensis academiæ, libri duo*, Londres, 1568, in-8°., et 1574, in-4°.; III. *Historiæ Cantabrigiensis academiæ ab urbe condita liber primus*, Londres, 1574, in-4°., ouvrage différent du précédent, mais qui lui est réuni dans cette édition. On peut, sur tous les deux, consulter la *Bibliothèque curieuse* de David Clément. IV. *De libris propriis, liber unus in quo singulorum rationem reddit; De canibus Britannicis, liber unus*, 1570 (Pennant l'a inséré dans sa *Zoologie britannique*); *De rariorum animalium et stirpium historiâ, liber unus*, Londres, 1570, in-4°.; 1724, in-4°.; ibid., 1729, in-12; c'est le titre de cette dernière édition que nous avons rapporté. Son traité de la suette anglaise, *De ephemerâ britannicâ*, fut aussi imprimé séparément en 1721, à Londres, in-8°.; c'est même la meilleure édition; la description de cette maladie y est fort exacte. Chauffepié (dans son *Dictionnaire*) donne la liste des ouvrages de Caius. Il mourut en 1573. Sur le monument qu'on lui éleva dans la chapelle du collége de Kaye, à Cambridge, on mit cette épitaphe laconique : *Fui Caius*. — Un autre Jean Caius, également anglais, et né dans une époque un peu antérieure, a donné, entre autres ouvrages, une traduction du latin de l'*Histoire du siége de l'île de Rhodes*, dédiée à Edouard IV, dont il était poète lauréat. — Caius (Thomas), théologien, né dans le comté de Lincoln, et élevé à Oxford, mort en 1572, dans le collége de l'université, dont il avait été nommé principal en 1561, a donné : I. *Assertio antiquitatis Oxoniensis academiæ*, 1566. C'est pour répondre à cet ouvrage que Jean Caïus publia sur l'antiquité de l'université de Cambridge, les deux traités indiqués Nos. II et III ci-dessus. II. La traduction en anglais de la *Paraphrase d'Erasme sur S. Marc*; III. la traduction du grec en latin du livre d'Aristote, *De mirabilibus mundi*; celle des tragédies d'Euripide, du *Nicoclès* d'Isocrate, etc.; IV. les Sermons de Longland, évêque de Lincoln, traduits de l'anglais en latin. C. et A.

CAJADO (Hermicus, ou plutôt Henri, suivant Erasme), poète latin, fils d'Alvarez Cajado, naquit en Portugal vers le milieu du 16e. siècle. Il étudia d'abord la jurisprudence, d'après la volonté exprimée par le roi Jean, ou Emmanuel, son successeur, et sous la direction de Nonius Cajado, son parent; mais il joignit à l'étude des lois celle des auteurs classiques, et il paraît que les muses l'occupèrent plus que le droit. Il adressa ces beaux vers à Nonius Cajado :

Legibus incumbo, Noni, tua jussa secutus;
 Namque jubere potes, et pater et Dominus.
Ingenium, musas, vitam tibi debeo; Cæsar
 Non dare plura potest, non dare plura Deus.

La grande réputation dont jouissait alors Ange Politien lui inspira un si vif désir de le connaître, qu'il quitta sa famille, ses amis, sa patrie, pour se rendre à Florence; mais Politien était mort quand il y arriva. Il se lia bientôt d'une amitié vive et durable avec Philippe Beroaldo, et se fit connaître par des poésies latines où l'on remarque un tour heureux, de l'élégance et de la facilité. C'est l'éloge que leur donnent Erasme et Beroaldo. Il mourut en 1508, d'un excès de vin, s'il faut en croire Monteiro qui a écrit sa vie. La première édition de ses poésies parut à Bologne sous ce titre : *Eclogæ et silvæ et epigrammata*, 1501, in-4°.; elles furent réimprimées en 1745 dans le *Corpus poëtarum Lusitanorum*. V—VE.

CAJETAN (BENOIT). *Voyez* BONIFACE VIII.

CAJETAN (THOMAS DE VIO, dit), du nom de la ville de Gaiette, où il naquit le 20 février 1469. Reçu à l'âge de quinze ans dans l'ordre de St.-Dominique, il s'y fit une brillante réputation par ses talents et par son savoir. Après avoir professé la théologie avec un applaudissement universel à Brescia et à Pavie, il devint, en 1500, procureur-général de son ordre, puis général en 1508. Cajetan n'avait alors que trente-neuf ans; mais le crédit de Jules II, dont il s'était acquis la faveur en faisant avorter le projet d'un concile que l'empereur et le roi de France voulaient tenir à Pise, suppléa à ce qui lui manquait du côté de l'âge. Léon X l'éleva, en 1517, à la pourpre romaine, et le nomma l'année suivante son légat en Allemagne. L'objet principal de cette mission était de rattacher Luther aux intérêts du Saint-Siége avant que ce novateur eût consommé sa séparation. Cajetan ne manquait ni de science, ni de talents pour remplir une pareille mission. Il y montra même, de l'aveu des protestants, une modération qui fait honneur à son caractère; mais sa qualité de dominicain devait nuire au succès de la négociation dans une querelle qui tirait son origine de la rivalité de cet ordre avec celui des Augustins, auquel appartenait Luther. Ce cardinal était d'ailleurs imbu d'une opinion exagérée sur l'autorité du pape; car on le regarde comme le premier qui ait soutenu sans détour l'infaillibilité papale, dont il avait été le seul champion dans le concile de Latran. Des disputes d'étiquette firent naître d'autres obstacles. Cajetan rejeta la voie de discussion. Luther se refusa à toute rétractation. Ils se séparèrent sans avoir rien avancé. Cajetan, nommé en 1519 à l'évêché de Gaiette, eut encore quelques autres missions. Il fut fait prisonnier dans le sac de Rome en 1527, et ne put recouvrer sa liberté qu'au moyen d'une rançon de 5000 écus romains, ce qui l'obligea d'aller vivre très économiquement dans son diocèse pour rembourser ceux qui lui avaient prêté cette somme. Rappelé à Rome en 1530 par Clément VII, il y mourut le 9 août 1534. Les affaires importantes dont ce cardinal avait été chargé toute sa vie ne l'empêchèrent pas de se livrer à l'étude, et de composer un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. un *Commentaire de la Bible*, Lyon, 1639, 5 vol. in-fol., à la tête duquel on a mis sa vie, composée par Fonseca. L'auteur s'y attache trop strictement au sens littéral, fait peu d'usage des SS. PP., s'y exprime avec beaucoup de liberté sur la Vulgate, et se permet quelquefois des explications singulières. Comme il ne savait point les langues originales, il se faisait rendre le texte mot à mot par des rabbins qui l'ont quelquefois égaré. Sur

le *Nouveau-Testament*, il s'est trop attaché à la version et aux notes d'Érasme. L'ouvrage fut durement attaqué par Catharin, et censuré par la faculté de théologie de Paris. Il opposa à la censure une apologie, où il s'explique sur certains endroits et se défend sur d'autres. Cette apologie n'empêcha pas qu'on ne fît des changements dans l'édition de 1639. C'est pour cela qu'on lui préfère les anciennes, surtout celles qui sont antérieures au décret du concile de Trente sur la Vulgate. II. Un *Commentaire* très court *sur la Somme de S. Thomas*, qui se trouve dans les éditions de cette Somme, Anvers, 1577; Lyon, 1581; Bergame, 1590, et avec quelques retranchements dans l'édition générale de ses ouvrages, à Rome, 1570, par les ordres de Pie V; III. des *Opuscules* sur différents sujets, Lyon, 1562. On distingue celui qui a pour titre : *De l'autorité du pape*. C'est-là que les conciles de Constance et de Bâle sont peu ménagés; qu'il soutient le droit exclusif du pape de convoquer les conciles; sa supériorité sur ces grandes assemblées; son infaillibilité, etc. Ce fut ce traité qui lui valut le chapeau de cardinal. Jacques Almath et Jean Major le réfutèrent par ordre de la faculté de Paris, à laquelle Louis XII l'avait dénoncé. IV. Des *Commentaires sur la Philosophie d'Aristote*; V. *Tractatus de comparatione papæ et concilii*, Venise, 1531 et 1562. Cajetan possédait une vaste lecture théologique. Il avait de la clarté et de la méthode; mais il n'est le plus souvent qu'un compilateur. Il avait divisé son commentaire sur le *Nouveau-Testament* en douze chapitres, auxquels il donnait le titre bizarre de *Déjeûners du Nouveau-Testament*. Il a eu des partisans zélés et des censeurs sévères dans les deux communions. Mélanchthon en fait un portrait affreux. Chamier, au contraire, loue sa droiture, sa candeur et sa modération. Catharin, son confrère, ne garde aucune mesure à son égard, et Sixte de Sienne le comble d'éloges. « C'était, dit Bossuet, un esprit ardent et impétueux, » plus habile dans les subtilités de la » dialectique, que profond dans l'antiquité ecclésiastique. » T—D.

CAJETAN (HENRI), de la maison de Sermoneto, fut fait cardinal en 1585, et envoyé en France en qualité de légat *à latere*, par Sixte V, au mois de décembre 1589; à sa suite étaient plusieurs prélats italiens, le jésuite Bellarmin, depuis cardinal, et le cordelier Panigarole, fameux prédicateur, qui vint crier dans les chaires de Paris : *Guerra! guerra!* Henri III avait été assassiné à Saint-Cloud, et la mission du légat était de contribuer à l'élection d'un roi catholique. Henri IV avait été reconnu par un grand nombre de seigneurs catholiques et protestants; mais Philippe II, roi d'Espagne, voulait faire couronner l'infante sa fille, et se faire déclarer lui-même protecteur du royaume. Le duc de Lorraine demandait le trône pour son fils; les Guise l'ambitionnaient pour eux-mêmes, et le duc de Mayenne, renonçant à l'obtenir, cherchait à se conserver l'autorité en faisant proclamer roi le vieux cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. Tel était l'état de la France, en proie aux discordes civiles et aux factions de l'étranger, lorsque Cajetan, infidèle aux instructions qu'il avait reçues de la cour de Rome, au lieu de rester neutre, embrassa le parti de la ligue, et se réunit à Mendoze, ambassadeur de Philippe, et aux *seize* qui étaient dévoués aux Espagnols. Ce fut le 5 janvier 1590 que

le légat fit son entrée dans Paris par la porte St.-Jacques. Cette entrée fut remarquable, en ce que le prévôt des marchands, toutes les autorités, tout le clergé, et dix mille Suisses ou bourgeois, allèrent à la rencontre de l'envoyé du pape, qu'il fut longuement harangué par tous les corps de la ville, et salué d'une salve de huit à dix mille *mousquetades.* » Le légat tremblait de peur, dit Le » Grain, que quelque lourdaut ou » quelque politique n'eût chargé à » plomb, et faisait perpétuellement » signe de la main qu'on cessât; mais » eux, pensant que ce fussent béné» dictions qu'il leur donnât, rechar» geaient toujours, et le tinrent une » bonne heure en certaine alarme. » (*Décades de Henri le Grand*, liv. 5). Le 11 du même mois, Cajetan, suivi des principaux membres de l'Union, se rendit au Palais, où siégeait une partie du parlement de Paris pour la ligue, tandis que l'autre partie siégeait à Tours pour les royalistes. Les bulles et les pouvoirs du légat furent lus, enregistrés et publiés. Le légat, ambitionnant les honneurs suprêmes, avait voulu se placer sous le dais destiné pour le roi; mais Brisson, qui faisait les fonctions de premier président, le prit par la main, sous prétexte de lui faire honneur, et le fit asseoir sur un banc au-dessous de lui. Cajetan dissimula son dépit, et, dans la harangue qu'il prononça en latin, il parla de la puissance du pape, et du zèle qu'il espérait trouver dans les Français pour la conservation de la religion catholique. Dès-lors, il se mit à travailler « de toutes ses forces pour em» pêcher qu'on ne s'accommodât avec » le Béarnois. » (P. de l'Etoile, *Journal du règne de Henri IV*). Il n'était occupé, dit Cayet dans sa *Chronologie novennaire*, que de l'avancement des affaires d'Espagne. Le parlement de Tours avait rendu un arrêt portant défense de correspondre et de communiquer avec le légat, sous peine de se rendre coupable du crime de lèze-majesté. Le parlement de Paris cassa cet arrêt, et enjoignit de rendre au légat *révérence* et *respect.* Plusieurs évêques avaient été invités à se réunir dans la ville de Tours pour travailler à la conversion de Henri. Cajetan leur écrivit une lettre circulaire pour leur défendre de s'y trouver, sous peine d'être excommuniés et déposés. Tandis que le parlement de Tours faisait brûler par la main du bourreau la bulle envoyée de Rome au légat, pour procéder à l'élection d'un nouveau roi de France, le parlement de Paris rendait un décret (5 mars) pour qu'on eût à reconnaître Charles X. Dans le même temps, le légat se réunissait aux Augustins avec le conseil de l'Union, dont il était membre, le parlement et les cours souveraines, les ambassadeurs d'Espagne et d'Ecosse, le prévôt des marchands et les échevins, les colonels et capitaines de quartier; et, revêtu de ses habits pontificaux, assis dans un fauteuil, ayant le livre des Evangiles sur les genoux, il faisait jurer de mourir pour la conservation de la religion catholique, et de rester soumis à Charles X et au duc de Mayenne, lieutenant-général du royaume. Ce serment fut prêté ensuite par tous les bourgeois de Paris. Peu de jours après, la bataille d'Ivry vint déranger les projets du légat. Le duc de Mayenne, vaincu et sans armée, s'était retiré à St.-Denis; les déclamations de Cajetan et des *seize* l'avaient forcé de se battre; le légat alla le consoler et lui promettre le frivole appui du pape, et les secours si tardifs de Philippe II. A la suite de cette entrevue, il demanda et obtint un passe-

port de Henri pour une conférence qu'il désirait avoir avec le maréchal de Biron : elle eut lieu au château de Noisy. Le légat pressa le maréchal de conseiller au roi une suspension d'armes ; mais Biron répondit que le roi était bien résolu de ne point perdre son temps, et qu'il voulait *une paix absolue ou une guerre guerroyable.* Bientôt, sur la nouvelle que Henri s'avançait vers Paris, un grand conseil fut tenu chez le légat ; il y fut résolu que les prédicateurs de la ligue emploieraient leur éloquence et leur adresse pour préparer le peuple à recevoir cette nouvelle sans émotion, et ils y réussirent parfaitement, dit Cayet. Peu de jours après, on apprit à Paris *que le roi de la sainte union* était mort, le 9 mai, dans sa prison de Fontenai-le-Comte ; et le même Cayet dit : « Cette » mort affligea le légat et le duc de » Mayenne, ne sachant plus qui sub- » stituer à la place de ce bonhomme, » pour retenir les peuples et conserver » l'autorité. » Déjà Paris était assiégé par Henri IV. Cajetan et l'ambassadeur d'Espagne délibérèrent chez le duc de Nemours de donner volontairement de l'argent pour la paie des soldats ; Cajetan donna aussi 50,000 écus pour le pain des pauvres ; mais quand les vivres vinrent à manquer, le peuple au désespoir s'écriait : « Point d'argent, » mais du pain ! » On lit dans quelques historiens que ce fut Cajetan qui conseilla l'horrible invention de la farine faite avec de vieux ossements ramassés dans les cimetières. Des cris de paix se firent entendre dans une émeute, et les *seize* firent pendre ou jeter dans la rivière quelques malheureux. Pour réveiller le courage du peuple, on imagina, le 3 juin, cette fameuse procession des moines de la ligue, commandée par Rose, évêque de Senlis. On y vit, dit Maimbourg, plus de douze cents ecclésiastiques, tant séculiers que religieux, des capucins, des minimes, et même des chartreux, armés de pertuisanes et d'arquebuses, portant des cuirasses sur leurs robes retroussées, et des casques sur leurs capuchons, chantant des psaumes, des hymnes, et faisant de fréquentes décharges. « Il arriva, » dit l'Etoile, qu'un de ces nouveaux » soldats, qui ne savait pas sans doute » que son arquebuse était chargée à » balle, voulant saluer le légat qui » était dans son carrosse (au bas du » pont Notre-Dame), avec Paniga- » role, le jésuite Bellarmin, etc., tua » son aumônier (1), ce qui fit que le » légat s'en retourna au plus vite, pen- » dant que le peuple criait que cet au- » mônier avait été fortuné d'être tué » dans une si sainte action (2). » Les prédications, les processions étaient l'unique remède que le légat et les seize opposassent à l'extrême misère des Parisiens. Le parlement avait rendu, le 15 juin, un arrêt portant défense de parler de paix *avec l'hérétique* sous peine de la vie. Vers ce même temps, le maréchal de Biron chargea le marquis de Pisany, qui avait été ambassadeur à Rome, d'entamer des négociations avec le légat, et Cajetan eut deux conférences avec lui, au palais épiscopal, où il logeait, chez le cardinal de Gondy. Cajetan mit pour première condition de la paix, que le roi se ferait catholique, et Pisany n'ayant rien répondu sur cette condition, les deux conférences furent sans résultat. Depuis quelque temps, le légat était moins ardent dans ses projets. D'un côté, les affaires de la ligue prenaient une tournure inquié-

(1) Cayet dit que c'était son secrétaire.

(2) On trouve dans la *Satire Ménippée* une épitaphe de cet aumônier ; elle commence par ces deux vers :

Celui qui gist icy fut de la gent romaine,
Victime du salut, du Cajetan légat, etc.

tante ; de l'autre, Sixte V avait écrit à Cajetan pour lui exprimer son mécontentement de ce qu'il excitait l'incendie, au lieu de travailler à l'éteindre, pour lui ordonner de sortir de Paris, de se concerter avec les cardinaux de Vendôme et de Lénoncourt, comme il le lui avait précédemment recommandé. Le légat fit demander des passeports à Henri pour conférer encore avec Pisany au faubourg St.-Germain. On voit par-là que le siége de Paris était pressé plus vivement. Bientôt, les chefs de la ligue sentirent le besoin de négocier la paix. Le légat fut consulté, et il décida le 4 août, avec Panigarole et Tyrius, recteur du collége des jesuites : 1°. que les Parisiens, contraints par la famine, n'encouraient point l'excommunication en se rendant à un prince hérétique ; 2°. que les députés qui seraient envoyés à ce dernier pour le convertir ou soutenir les droits de l'Église, n'étaient point compris dans l'excommunication du pape Sixte V. En conséquence de cette décision, une députation dont faisait partie le cardinal de Gondy, évêque de Paris, et l'archevêque de Lyon, alla, le lendemain, trouver le roi, qui dit : « Vous devriez mourir de honte, » vous qui êtes nés Français, de vous » asservir sous la domination espa- » gnole, et d'avoir vu mourir dix mille » ames de faim par les rues de Paris, » sans oser faire semblant d'en avoir » regret, pour n'offenser le légat ou » messer Diego de Mendozze. » Cependant, l'approche du duc de Parme, venu des Pays-Bas avec une armée, et qui avait fait sa jonction avec le duc de Mayenne, engagea le roi à lever le siége de Paris; les ligueurs reprirent courage, et la guerre civile se prolongea. Sur ces entrefaites, Cajetan rappelé partit pour retourner à Rome, laissant à Paris, pour le remplacer, son conseiller intime, Philippe Séga (depuis cardinal de Plaisance), imbu des mêmes principes, et dévoué aux Espagnols. « Cajetan, dit l'Etoile, trouva le » pape mort, et bien à point pour lui ; » car il lui eût fait trancher la tête, » pour avoir, contre son exprès com- » mandement, allumé le feu de la sé- » dition, au lieu de l'éteindre. Il laissa » pour bonne odeur de sa légation » une fumée de bénédictions dont il » avait repu le peuple, qu'il faisait » *mâcher à vide* ». Pendant son séjour à Paris, Cajetan fit imprimer : I. *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8°.; II. *Lettre aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8°., et la même en latin ; III. *Missive envoyée à la faculté de théologie*, Paris, 1591, in-8°., et d'autres ouvrages de ce genre. Il fut envoyé, la même année, à Varsovie, afin de déterminer Sigismond à joindre ses armes à celles des impériaux contre les Turks. De Thou dit qu'il harangua dans la diète, avec beaucoup de force, tous les ordres du royaume ; que son discours fut ensuite imprimé ; mais que sa légation en Pologne ne lui réussit pas mieux que celle qu'il avait exercée en France. Il mourut en 1599, âgé de quarante-neuf ans. — Il avait un frère, ou, suivant Mézerai, un neveu (Pierre CAJETAN), colonel d'un régiment napolitain, qui suivit en France le duc de Parme, et servit le parti de la ligue. V—VE.

CAJETAN (OCTAVE), jésuite sicilien, né le 22 avril 1566, à Syracuse, mort à Palerme en 1600, âgé seulement de trente-quatre ans. C'était un homme d'une profonde érudition et d'une solide piété. On a de lui : I. des *Remarques sur les lettres de Théodose, moine*, concernant le siége de Syracuse, que l'on trouve dans le tome Ier., 2e. partie du recueil de Mu-

ratori ; II. long-temps après sa mort, on a publié de lui : *Vitæ sanctorum Siculorum*, Palerme, 1652, in-fol.; III. *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4°., réimprimé dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius : on y trouve des remarques curieuses sur la langue sicilienne. C. T—Y.

CAJETAN (CONSTANTIN), fils du marquis de Sortino, prince de Cassano, naquit à Syracuse en 1560, et entra en 1586 dans l'ordre de St.-Benoît à Catane, où il se distingua par ses travaux littéraires, et surtout par un zèle exagéré pour la gloire de son ordre, qu'il chercha à illustrer par les noms d'une foule de personnages célèbres, tant anciens que modernes, dont il entreprit de faire des bénédictins; tels étaient, entre autres, S. Grégoire pape, S. Ignace de Loyola, S. François d'Assise, S. Thomas d'Aquin, etc. Il suffisait qu'un homme devenu célèbre eût séjourné quelque temps dans un monastère de l'ordre pour être inscrit sur cette liste. Les moines du mont Cassin sentirent tout le ridicule d'une pareille prétention, et la désavouèrent surtout pour le fondateur des jésuites; et le cardinal Cabellucci dit plaisamment à cette occasion : « Je crains que Cajetan ne trans» forme bientôt S. Pierre en bénédic» tin. » Cependant, il fut fait abbé de St.-Baronte, au diocèse du Pistoie. Paul V l'appela à Rome, et le fit son secrétaire pour les lettres sacrées. Clément VIII le nomma bibliothécaire du Vatican, et il mourut à Rome le 17 septembre 1650. Cajetan avait fourni beaucoup de matériaux à Baronius pour ses *Annales*, et publié lui-même un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *P. Damiani opera*, Rome, 1606-8-40, 4 vol. in-fol. avec des notes, réimprimés à Paris en 1642 et 1663. Il avait donné précédemment une édition des lettres du même auteur, 1610, in-4°. II. *Amalarii Fortunati vita*, Rome, 1612, in-4°. de quarante-trois pages; III. *Sanctor. Isidori Hispalensis, Ildefonsi Toletani et Gregorii card. Ostiensis vitæ scholiis illustratæ, accesserunt opuscula quædam S. Isidori nondùm edita*, ibid., 1616, in-4°. Le titre gravé porte, 1606, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il y avait deux éditions. IV. *Animadversiones in vitam S. Anselmi Lucensis*, dans les *Monumenta contra schismaticos*, de Gretser; V. *De erectione collegii Gregoriani*, Rome, 1622, in-4°.; VI. *Vita Erasmi Gaetæ urbis patroni*, ibid., 1638, in-4°.; VII. *Gelasii papæ II vita à Pandulpho Pisano conscripta, commentariis illustrata à Const. Gaetano*, ibid., 1638, in-4°.; VIII. *De singulari primatu S. Petri solius, item de romano ejusd. domicilio et pontificatu*, dans le septième tome de la *Bibliotheca pontificia*, de Roccaberti. Cajetan a composé un grand nombre d'autres ouvrages sur divers sujets, les uns pour attribuer à un inconnu nommé *Jean Gessen*, ou *Gersen*, prétendu abbé de son ordre, le livre de l'*Imitation de J.-C.*, ce qui l'entraîna dans une longue dispute avec Rosweyde; les autres, pour revendiquer en faveur du même ordre plusieurs illustres personnages. Dans celui *De religiosâ S. Ignatii fundatoris soc. Jesu per benedictinos institutione*, Venise, 1641, in-8°., il veut prouver que le fameux livre des *Exercices spirituels* du saint est l'ouvrage de Cisnéros, bénédictin espagnol. Il fut réfuté par Jean Rho, jésuite milanais, qui publia contre lui : *Achates adversus ineptias et malignitates libelli pseudo Constantiani*,

etc., Lyon, 1644, in-4°. Les deux ouvrages furent défendus par la congrégation de l'Index. Cajetan avait deux frères jésuites. — Alphonse CAJETAN, également recommandable par son savoir, a publié la vie de François Cajetan, de la même société. — Sébastien CAJETAN, fut provincial des mineurs observantins dans la province de Labour, à la fin du 16e. et au commencement du 17e. siècle. On a de lui un *Commentaire* latin des décrets de la congrégation des rites, sur la célébration de la Messe. T—D.

CAJETAN (PALMA). *Voy.* CAYET.

CAJOT (DOM JEAN-JOSEPH), religieux bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né à Verdun en 1726, mort à l'abbaye St.-Airi de cette ville, le 7 juillet 1779, réunissait à des qualités estimables une vaste érudition et des connaissances étendues, surtout dans l'histoire moderne. On a de lui : I. *les Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8°., ouvrage savant, mais écrit d'un style lourd qui en rend la lecture fatigante ; II. *Histoire critique des coqueluchons*, Cologne (Metz), 1762, in-12. Les recherches employées à découvrir l'origine et les changements qu'a éprouvés cette coiffure pourront paraître assez inutiles maintenant ; elles déplurent aux confrères de l'auteur. III. *Plagiats de J.-J. Rousseau sur l'éducation*, Paris, 1766, in-12. L'auteur s'efforce de démontrer que ce philosophe a emprunté à Plutarque et à Montaigne (il aurait pu ajouter à Rabelais), quelques-unes des idées qui ont fait la fortune de l'*Emile ;* mais il lui aurait été difficile de prouver que Rousseau était un plagiaire dans le sens attaché à ce mot. Cette brochure est assez mal écrite, mais il y a des recherches. IV. *Examen philosophique de la règle de S. Benoît*, Avignon, 1768, in-12. Dom Grappin, son confrère, lui adressa, au sujet de cet ouvrage, une *Lettre critique*, imprimée en France (Besançon), 1768, in-8°.—CAJOT (dom Charles), son frère, né à Verdun le 17 août 1731, entra dans le même ordre, où il se distingua par sa piété et ses lumières. Il mourut le 6 décembre 1807, laissant quelques ouvrages, dont le seul curieux est intitulé : *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens colléges de l'ordre de St.-Benoît, d'où résultent les droits de la société sur les biens qu'il possède*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. W—S.

CALA (FERNAND LE SCOCCO, plus connu sous le nom de) était natif de Cosenza en Calabre. Il est auteur d'une Histoire de Souabe (*Istoria de' Suevi nel conquisto de' regni di Napoli e di Sicilia per l'emperadore Enrico VI, con la vita del B. Gio. Calà*, Naples, 1660, in-fol.), devenue fort rare. Le *Nouveau Dictionnaire historique italien*, imprimé à Bassano, nous dit que le but de l'auteur, en composant cet ouvrage, était de flatter bassement la famille de Calà ; qu'il en fit naître un S. Jean de Calà, qui n'avait jamais existé que dans sa folle imagination ; qu'afin de donner une apparence de véracité à cette fable, il imagina de faire passer pour les reliques du saint les restes d'ossements du squelette d'un âne ; que cet impudent fourbe joignit à ces prétendues reliques ce vers latin, qu'un auteur moderne, connu sans doute du rédacteur de cet article dans le *Dictionnaire italien*, mais que nous avouons ne pas connaître, a cru pouvoir adresser à l'étonnante multitude d'académiciens et de littérateurs qui brillent dans ce siècle :

Felices asini, quantos meruistis honores !

qu'enfin, par décret de l'inquisition de Rome, on fit brûler ces indignes restes, et supprimer l'ouvrage de Fernand Calà. Nous citons le seul garant que nous ayons de ces faits, et, comme il n'y assigne aucune date, nous n'en fixerons non plus aucune. R. G.

CALABER. *Voyez* QUINTUS.

CALABRE (EDME), prêtre de l'Oratoire, né à Troyes le 4 mai 1665, entra dans cette congrégation en 1682. Après avoir parcouru avec distinction sa carrière classique à Vendôme, où il fut préfet du collége, il se consacra, pendant les quinze dernières années de sa vie, dans l'emploi de directeur du séminaire de Soissons, à former de jeunes ecclésiastiques. Le zèle et la prudence qu'il y montra l'ont fait proposer comme le modèle de tous ceux qui occupent de pareilles places. Tout le temps que ses fonctions lui laissaient de libre, il l'employait à aller catéchiser dans les campagnes, consoler les malades dans les hôpitaux et soulager les pauvres. Il procura l'établissement d'un petit séminaire à Soissons, et mourut dans cette ville le 13 juin 1710, ayant abrégé ses jours par ses austérités. Sa mémoire est encore en vénération dans tout le diocèse. C'était un homme de beaucoup d'esprit. Il avait reçu de la nature un rare talent pour la chaire, cultivé par de bonnes études, mais auquel son extrême humilité ne permit pas de donner l'éclat dont il était susceptible. Ses sermons et ses conférences se conservent en manuscrit. Il avait fait des paraphrases sur plusieurs psaumes. On n'a publié que celles des psaumes L, CII et CIII, plusieurs fois réimprimées. On y retrouve la piété et l'onction qu'on avait admirées dans ses discours publics. T—D.

CALABRÈSE. *V.* PRETI (Mattia), GRECO et GONSALVE.

CALACES, ou CALADES, peintre athénien, vivait dans le 4e. siècle avant J.-C. Pline rapporte qu'il excellait à représenter des sujets comiques dans de petits tableaux, *In comicis tabellis* ; la traduction littérale du mot *comicis* semblerait indiquer que ces tableaux servaient sur la scène, dans les comédies. Ce point fort obscur a été discuté, plutôt que décidé, par Caylus, dans un mémoire imprimé dans le 25e. volume du *Recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. Du reste, on sait peu de choses de Calades. En admettant les corrections proposées par Meursius à l'occasion d'un passage de Pausanias, il s'ensuivrait que les Athéniens auraient érigé en l'honneur de Calades une statue placée dans le Céramique, près du temple de Mars ; mais il est plus probable qu'elle fut élevée à Calliades, qui, au rapport d'Hérodote, était archonte à Athènes, lors de l'invasion de Xercès. — Il y eut aussi un sculpteur, nommé CALLIADES, qui fit la statue de la courtisanne Nérée, et un peintre du même nom cité par Lucien dans un de ses dialogues. L—S—E.

CALAGES (Mlle. MARIE DE PECH DE) vivait à Toulouse dans les premières années du 17e. siècle. Son nom et ses talents ont été ignorés jusqu'ici. Elle cultiva la poésie avec succès, et remporta plusieurs fois le prix à l'académie des jeux floraux ; mais le plus important de ses ouvrages est le poëme de *Judith, ou la Délivrance de Béthulie*, en huit livres, qu'elle composa dans sa jeunesse, et qui ne fut cependant publié qu'après sa mort. L'éditeur (Mlle. l'Héritier de Villandon) le dédia à la reine Anne d'Autriche, alors régente, Toulouse, 1660, in-4°. Mlle. de Calages, contemporaine de Corneille, avait terminé son travail avant que le *Cid* eût paru, avant que la langue

poétique eût été formée par les chefs-d'œuvre de ce grand homme, lorsque les poëmes de *S. Louis*, d'*Alaric*, de *Clovis*, etc., écrits dans un style si barbare, faisaient pourtant une réputation à leurs auteurs, et sa *Judith* contient des morceaux dignes d'une autre époque, tels que les passages suivants. (Judith passe dans l'appartement nuptial pour quitter ses vêtements de deuil, et y reprendre ceux qu'elle portait le jour de son union avec Manassès) :

Elle touche, et cent fois elle arrose de larmes,
L'habit dont son époux voulut parer ses charmes,
Quand, aux yeux des Hébreux, s'avançant à l'autel,
Tous deux se sont jurés un amour éternel.
Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore!
Ah! ce n'est pas pour plaire à l'objet qu'elle adore
Que Judith a recours à ces vains ornements.
Elle entend tout à coup de longs gémissements;
Son bras avec effroi comme enchaîné s'arrête;
Elle frémit, soupire, et détourne la tête;
D'un nuage confus son œil est obscurci,
D'un tremblement soudain tout son corps est saisi.
A la pâle lueur d'une sombre lumière,
Un fantôme effrayant vient frapper sa paupière:
C'est Manassès qui s'offre à son cœur attendri,
Tel que ses yeux l'ont vu, quand cet époux chéri
Exhala dans ses bras son ame fugitive, etc.

Enfin Judith est au moment d'exécuter son dessein :

Son courage redouble, un feu divin l'embrase;
Ce n'est plus cet objet dont le charme vainqueur
Du farouche Holopherne avait séduit le cœur,
Sa démarche et ses traits n'ont rien d'une mortelle,
Une sombre fureur en ses yeux étincelle,
Ses cheveux sur son front semblent se hérisser,
Un pouvoir inconnu la force d'avancer.
Elle voit sur le lit la redoutable épée
Qui dans le sang hébreu devait être trempée;
Elle hâte ses pas, et prend entre ses mains,
Ce fer victorieux, la terreur des humains,
Observe avec horreur ce conquérant du monde,
S'applaudit en voyant son ivresse profonde,
Puis soulève le fer, l'arrache du fourreau,
Et, le cœur enflammé par un transport nouveau,
Croit entendre la voix du ciel qui l'encourage:
« Tu le veux, Dieu puissant! achève ton ouvrage. »
Elle dit, et d'un bras par Dieu même affermi,
Frappe d'un fer tranchant son superbe ennemi.....

Il n'y a rien là du style ridicule des poètes épiques de la même époque. L'apparition de Manassès et d'autres passages prouvent même que Mlle. de Calages savait faire une heureuse étude des anciens. Son poëme, comme on le pense bien, n'est pas constamment écrit de cette manière, mais les vers que nous avons cités suffisent pour donner une idée avantageuse du talent de l'auteur. On doit penser que Racine les avait connus et appréciés, car il serait étonnant que le hasard seul lui en eût fait répéter deux dans la tragédie de *Phèdre*. L'un d'eux se trouve dans une des tirades qu'on vient de lire :

Qu'un soin bien différent l'agite et la dévore!

et Phèdre dit, acte II, scène V :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

l'autre, dans celle où l'auteur de *Judith* peint Holopherne, s'étonnant du trouble et de l'agitation qu'excite dans son ame sa passion nouvelle :

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.

et Racine a fait dire à Hippolyte, dans sa déclaration à Aricie :

Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.

V—z.

CALAMINUS (GEORGE), savant helléniste du 16e. siècle, était fils d'un pauvre journalier de Silberberg en Silésie, et naquit en 1547. Son nom de famille était *Rorich*, mot dérivé de l'allemand *rohr* (roseau), qu'il latinisa, suivant la coutume des érudits de son siècle. Après avoir étudié à Breslau, à Heidelberg et à Strasbourg, il fut fait gouverneur du comte d'Andelot, et nommé en 1578 professeur de langue grecque à Lintz, en Autriche. Il traduisit en vers latins les *Phéniciennes* d'Euripide (Strasbourg, 1577, in-8°.) et d'autres tragédies grecques; composa lui-même en latin *Héli*, tragédie sacrée; *Rodolph-Ottocare*, tragédie autrichienne, un recueil d'anagrammes, etc. On a aussi de lui : *Vita Guntherii carmine*, Strasbourg, 1574, in-4°. Il mourut le 1er. décembre 1595. C. M. P.

CALAMIS, sculpteur et ciseleur grec, florissait à Athènes environ 420 ans avant J.-C., ou 48 ans plus tôt, en admettant l'opinion habilement défen-

due par M.r Eméric David, dans son *Essai sur les classements chronologiques des sculpteurs grecs les plus célèbres*. Il excellait surtout à représenter des chevaux, et personne avant lui n'avait porté aussi loin cette partie de l'art; aussi avait-il fait ceux de plusieurs chars, sur lesquels étaient placées des statues de princes ou de héros de la main d'autres artistes contemporains, entre autres celle de Gélon, roi de Syracuse, faite par Onatas d'Egine. Properce a rappelé le talent de cet artiste dans le vers suivant:

Exactis Calamis se mihi jactat equis.

Il ne réussissait pas moins dans les statues humaines, et, pour prouver qu'il n'était point inférieur à ses rivaux, il entreprit et termina seul plusieurs belles statues. Il ne put cependant éviter les défauts que lui avaient transmis les premiers maîtres de l'art, et ses ouvrages, moins durs que ceux de Canachus, l'étaient plus que ceux de Miron et surtout que ceux de Polyclète. C'est le jugement qu'en porte Cicéron (*V*. aussi Quintilien, liv. XII, ch. 10). Calamis fut chargé par les Athéniens d'ajouter une statue de Vénus à côté de la lionne d'airain élevée précédemment en l'honneur de la courtisanne Leœna, maîtresse d'Aristogiton, un des libérateurs d'Athènes. Les sculptures de Calamis étaient en grand nombre; on les recherchait, parce qu'en général elles étaient d'une proportion et d'un aspect agréables. Il fit aussi plusieurs grands ouvrages, outre les chars dont on vient de parler. Le principal était un colosse d'Apollon, qu'on voyait dans une petite île de la côte d'Illyrie, où s'était établie une colonie de Milésiens. Lucullus enleva ce monument, et le consacra dans le Capitole: on avait aussi placé dans les jardins de Servilius à Rome, un Apollon apporté d'Athènes, et du même sculpteur. Pausanias cite un grand nombre d'ouvrages de Calamis, entre autres une Victoire, que l'on voyait à Olympie, et qui, faite sur le modèle de celle d'Athènes, n'était point ailée. Calamis employait avec un égal succès le marbre ou les métaux; il fit même une statue d'Esculape en or et en ivoire; mais il paraît que le plus grand nombre de ses ouvrages était en bronze. On remarquait, parmi ces derniers, des statues de jeunes garçons élevant les mains et paraissant implorer les dieux, et, sans doute, il a dû y avoir quelqu'analogie entre ces morceaux et l'athlète de bronze trouvé à Herculanum, et apporté récemment de Prusse au musée Napoléon. Calamis eut pour élève Praxias d'Athènes. Il était encore excellent ciseleur. Pline cite deux vases précieux, ouvrages de cet artiste, et que Germanicus avait possédés. (*V*. Zenodote). L—S—e.

CALAMY (Edmond), théologien anglais, naquit à Londres en 1600. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et demeura plusieurs années, en qualité de chapelain, chez l'évêque d'Ely (Felton). Il y passait souvent seize heures de la journée à étudier, ce qui avait inspiré à l'évêque un si grand respect, qu'il avait donné ordre qu'on eût soin d'avertir toujours le docteur une demi-heure d'avance, pour les prières de famille, ou pour toute autre cause qui aurait pu interrompre trop brusquement ses études. Il fut successivement nommé à plusieurs bénéfices pendant la vie de l'évêque, et, après sa mort, soit qu'il hésitât de se déclarer contre les opinions reçues dans l'église de son pays, soit que les siennes ne fussent pas encore décidées, il se montra d'abord soumis à la doctrine de l'épiscopat; mais enfin, ayant été obligé de se déclarer à l'oc-

casion des articles de l'évêque Wren, il se montra dès ce moment un des non-conformistes les plus ardents. Appelé à Londres en 1639, comme ministre de Sainte-Marie Aldermanbury, il prit la plus grande part aux violentes controverses qui s'y élevèrent, et contribua beaucoup à la rédaction de l'ouvrage désigné par le titre de *Smectymnws*, mot formé des lettres initiales des dix auteurs qui avaient concouru à sa composition, et qui parut à Londres sous ce titre bizarre : *Réponse à un livre intitulé :* Humble remontrance, *dans laquelle on discute l'origine de la liturgie et de l'épiscopat*, etc., par Smectymnws, Londres, 1641, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec une grande violence dans le sens des opinions alors dominantes, ne pouvait manquer de produire un grand effet. En 1641, Calamy fut nommé, par la chambre des lords, membre du comité de religion. Il prononça dans la chambre des communes plusieurs sermons, toujours extrêmement conformes à l'esprit du temps; mais il paraît qu'il ne se joignit point à ceux qui voulaient renverser le gouvernement, et qu'il s'opposa de tout son pouvoir à la condamnation de Charles Ier. Lorsque Cromwell voulut gouverner seul, il affecta de consulter, pour éclairer sa conscience sur ce point, les premiers théologiens de Londres. Calamy, à leur tête, s'offrit de lui démontrer que cette mesure était à la fois illégitime et impraticable. Cromwell eut bientôt mis de côté l'obstacle de l'illégitimité, par le motif du salut de la patrie : « Mais pourquoi impraticable, demanda-t-il? — Parce que » vous aurez, répondit Calamy, les » neuf dixièmes de la nation contre » vous. — Mais, reprit Cromwell, si » je désarme ces neuf dixièmes, et » que je remette les armes entre les » mains de celui qui restera ? » L'argument était d'un homme qui entendait la théorie pratique du gouvernement. Calamy céda, et les théologiens furent congédiés. Lors de la restauration, Calamy fut un des députés envoyés à Charles II en Hollande, pour le complimenter, et fut quelque temps en faveur auprès de ce monarque, qui, en 1660, le fit son chapelain ordinaire; mais, ayant refusé de se soumettre à l'acte d'uniformité, il fut destitué de toutes ses fonctions. Comme il fréquentait toujours la paroisse qu'il avait gouvernée, un jour que le ministre n'arrivait pas, on pressa Calamy de monter en chaire à sa place. Probablement il ne demandait pas mieux; car, lorsqu'il y fut monté, il parla avec tant de liberté contre les mesures du gouvernement, qu'il fut arrêté et enfermé à Newgate; mais cet emprisonnement faisant un très mauvais effet, Calamy fut relâché peu de jours après. Il mourut en 1666, du serrement de cœur que lui causa l'incendie de Londres. Quoique rempli de savoir, c'était un homme simple, et sobre de citations dans ses sermons, qui, lorsqu'il n'en faisait pas des ouvrages de parti, n'étaient que des traités de morale pratique. Il exprimait librement ses sentiments en toute occasion. Prêchant, peu de temps après la restauration, devant le général Monk, et parlant des *gains illicites* : « Il y a quelques » hommes, dit-il, capables de livrer » trois royaumes pour un profit sor» dide; » et, en disant ces mots, il lança son mouchoir, qu'il avait coutume d'agiter en prêchant, du côté où était assis le général. On a de lui plusieurs sermons, quelques-uns imprimés séparément, et cinq autres publiés ensemble sous ce titre : *l'Arche de l'homme de Dieu, ou Ville de re-*

fuge dans les jours de détresse, et dont la 8e. édition a été publiée à Londres en 1683, in-12. — CALAMY (Benjamin), son fils, fut élevé à l'université de Cambridge, et se montra zélé partisan de la religion établie. Nommé en 1677 ministre de Sainte-Marie Aldermanbury, et chapelain ordinaire du roi, il prêcha en 1683 un sermon sur *les consciences scrupuleuses*, qui, dirigé contre les sectaires, produisit un très grand effet pour et contre le docteur Calamy. Il y poussa le zèle jusqu'à montrer, d'après un sermon de son père, que les non-conformistes les plus ardents avaient eu soin de prêcher la conformité à l'église établie, lorsqu'ils étaient à la tête de l'église. Un Thomas Delaune, emprisonné pour avoir écrit une critique très violente de ce discours et quelques autres ouvrages dans le même esprit, mourut à Newgate, avec sa femme et ses enfants, accusant de ses malheurs le docteur Calamy, qui paraît cependant n'y avoir eu d'autre part que de ne les avoir pas empêchés. Il fallait que sa probité fût bien établie, pour que sa réputation ait survécu à de pareils faits, et les temps de parti demandent quelquefois d'étranges choses d'un honnête homme! Calamy était doux, ennemi de la persécution. On prétend que sa mort fut avancée par le chagrin que lui causèrent les mesures imprudentes prises par le parti auquel il était attaché, et qui était alors celui du gouvernement. Il mourut en 1686, après avoir possédé un assez grand nombre de bénéfices, et ne laissant que quelques sermons estimés pour le fond et pour le style. S—D.

CALANDRA (JEAN-BAPTISTE), peintre en mosaïque et élève du Provenzale, naquit à Verceil en 1586, et mourut en 1644 suivant Pascoli. Passeri assure, au contraire, qu'il mourut en 1648, âgé de soixante-douze ans. Il fut chargé de plusieurs ouvrages pour l'église de St.-Pierre. On ne pouvait pas conserver long-temps des tableaux à l'huile dans cette basilique, à cause de son humidité: aussi on commença sous Urbain VIII à y substituer des mosaïques. Le premier tableau d'autel de ce genre qui y fut placé était de la main de Calandra; il représente un *S. Michel*, d'après le cavalier d'Arpino. Le même artiste orna ensuite cettte église de semblables ouvrages, sur les cartons de Romanelli, de Lanfranc, de Sacchi et de Pellegrini. Bientôt, se voyant mal payé, il travailla pour des particuliers, et fit des portraits ou des copies des premiers maîtres. Pascoli donne beaucoup d'éloges à une petite madonne de Calandra, copiée d'après Raphaël, et qui passa dans le cabinet de la reine de Suède. A—D.

CALANDRINI (JEAN-LOUIS), né en 1703, à Genève, où il mourut en 1758, fut professeur de philosophie et de mathématiques à l'académie de cette ville, ensuite conseiller d'état et trésorier de la république. C'était un savant profond dans les sciences exactes, studieux observateur de la nature, et que ses connaissances ont placé à côté des Bernoulli et des Bonnet. Il a publié un ouvrage sous le titre de *Theses de vegetatione et generatione plantarum*, Genève, 1734, in-4°. Il y traite avec beaucoup de sagacité de la végétation et de la génération des plantes. Bonnet le cite souvent avec éloge dans son *Traité de l'usage des feuilles dans les plantes*, et il dit même qu'il lui doit les bases de son travail, et qu'il n'a fait que développer ses idées. Calandrini a soigné la première édition des *Principes mathématiques*, de Newton, commentés par les PP. Le Sueur

et Jacquier, Genève, 1739, 3 vol. in-4°., il l'a enrichie d'un traité élémentaire des sections coniques, et de plusieurs notes. En 1750, il se démit de sa place de professeur de philosophie, en faveur de son ami Cramer : c'est alors qu'il fut nommé conseiller d'état et trésorier, places dans lesquelles il ne mérita pas moins bien de sa patrie que dans l'enseignement. — Un autre CALANDRINI, appelé par quelques uns *Calendrini*, aussi genevois, a publié une description en vers latins d'un orage arrivé à Genève le 19 janvier 1645 : on la trouve dans les œuvres du baron de Zulichen.

D—P—s.

CALANDRUCCI (GIACINTO), peintre, né à Palerme en 1646, élève chéri de Charles Maratte, composa à Rome plusieurs ouvrages importants, entre autres, pour S. Antoine-des-Portugais, que Lanzi appelle par erreur *S. Antonin*, le grand tableau du maître-autel, et un *S. Jean-Baptiste* placé sur un autel latéral, et, pour San Paolino alla Regola, une *Sainte Anne* assez estimée. Peu de temps après, Calandrucci fut appelé à Palerme par une invitation très obligeante. Il y entreprit, pour l'église du Sauveur, une grande composition représentant la *Vierge entourée de S. Basile et d'autres saints*. Il mourut dans la même ville en 1707, laissant un fils nommé *Jean-Baptiste*, son élève, qui fut employé quelque temps à Rome. Il eut aussi un frère appelé *Dominique*, également peintre, qui n'acquit pas une grande réputation.

A—D.

CALANNA (PIERRE), religieux, né à Termini en Sicile, dans le 16e. siècle, cultiva les lettres et la philosophie, et se fit connaître par un savant ouvrage intitulé : *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica, à junioribus et laicis neglecta philosophis*, Palerme, 1599, in-4°. L'auteur, partisan déclaré de la doctrine de Platon, se plaint de la préférence que les jeunes gens accordaient à Aristote. On n'a pas encore remarqué qu'il y avait un très grand courage à attaquer alors Aristote, suivi dans toutes les écoles, et que la même hardiesse avait été la première cause de la mort funeste de Ramus (*V.* RAMUS.) David Clément fait mention de l'ouvrage de Calanna dans sa *Bibliothèque curieuse*, à cause de sa grande rareté, mais seulement d'après Seelen, zélé défenseur d'Aristote, qui nomme Calanna un *platonicien à brûler*. Dans le fond, il est plutôt syncrétiste que platonicien déterminé, et Seelen exagère en disant que Calanna est souvent paradoxal et qu'il a puisé dans des sources impures. Les rédacteurs du *Dictionnaire universel* ont copié dans la *Bibliothèque curieuse* l'article qu'ils ont donné sur Calanna.

W—s.

CALANSON (GIRAUT DE), jongleur de la Gascogne, mort à la fin du 13e. siècle, a composé des chansons d'amour et des espèces de satires contre les mœurs et les vices de son temps. Une des pièces les plus curieuses, parmi les quinze qu'on a conservées de lui, est une instruction sur l'art des jongleurs, dans laquelle il nomme les instruments qui étaient à leur usage, et décrit plusieurs de leurs exercices. Dans cette pièce, qui paraît avoir été faite d'après le fabliau des *Deux Bordéors ribaux*, l'auteur s'adresse à l'un de ses confrères, et lui dit : « Sache bien rimer et bien inventer, » bien parler, bien proposer et définir un jeu parti ; sache jouer du tambour, des cymbales, et faire retentir » la symphonie (sorte de vielle) ; sache » jeter et retenir des pommes avec des » couteaux, imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des cor-

» beilles, faire sauter des chiens ou » des singes au travers de quatre cerceaux ; jouer de la citole, de la » mandore, du monocorde, de la guitare, de la rote (vielle), de la harpe, » de la gigue et du psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf instruments de dix cordes, et, si tu apprends à bien en jouer, ils fourniront à tous tes besoins..... Sache » comment l'amour est volage et perfide, combien ses deux flèches, dont » l'une est d'or fin qui éblouit, et » l'autre est d'acier, blessent si rudement qu'on ne peut guérir de leurs » coups. Apprends les ordonnances » d'amour, ses priviléges et ses remèdes, et tu sauras expliquer ses » divers degrés ; sache encore les » tromperies qu'il exerce, comment il » abandonne ceux qui l'ont servi, » pour dévoiler ses ruses, son astuce » et pour apprendre à s'en garantir... » Si tu sais bien ton métier, tu n'auras » point à te plaindre des rigueurs de » la fortune ni de celles de l'amour. »

R—T.

CALANUS, l'un de ces philosophes de l'Inde que les Grecs appelaient *Gymnosophistes*, parce qu'ils se passaient de vêtements, privation peu pénible sur les rives du Gange. Alexandre-le-Grand, désirant attacher à sa suite quelques-uns de ces sages, chargea le philosophe Onésicrite, disciple de Diogène, d'aller les trouver, et de lui amener ceux que pourraient tenter sa faveur et ses présents. Calanus, âgé de quatre-vingt-six ans, fut le seul qui consentit à se rendre auprès du conquérant. Plutarque rapporte qu'il se nommait *Sphines*, et que les Macédoniens l'appelèrent *Calanus*, parce qu'en saluant ceux qui l'abordaient, il avait coutume de dire *cala*, qui, dans sa langue, signifiait *salut*. Ce philosophe osa, dit-on, demander au vainqueur de l'Inde de se dépouiller de ses habits, et de se mettre tout nu pour entendre ses discours. Il le suivit en Perse. Un jour qu'Alexandre se plaignait des soulèvements et des troubles qui éclataient dans son empire, Calanus jeta à terre un cuir desséché, et, pressant successivement du pied tous les bords, il fit soulever les autres jusqu'à ce que, posant son pied au milieu, le cuir resta également abaissé au centre et à la circonférence. Il voulait exprimer par-là qu'Alexandre ne contiendrait tous ses peuples qu'en se tenant au centre de ses états. Calanus, qui jusqu'alors n'avait connu ni maladies, ni infirmités, ne put changer de ciel et de régime sans en être incommodé. Ne se sentant pas le courage de souffrir, il résolut, suivant la doctrine de sa secte, de prévenir sa dernière heure par une mort volontaire, et pria le roi, qui était alors à Pasargade, de commander qu'on lui dressât un bûcher. Alexandre, n'ayant pu réussir à le détourner de ce dessein, voulut du moins honorer le philosophe d'une pompe funèbre digne de la magnificence d'un grand roi. Toute l'armée fut rangée en bataille, avec les éléphants, dans une vaste plaine. On répandit les parfums les plus précieux sur Calanus et sur le bûcher. Calanus fut revêtu d'une robe de pourpre couverte de pierreries ; de riches tapis, des vases d'or et d'argent lui furent donnés. Il traversa la ville de Pasargade, la tête couronnée de fleurs, chantant des hymnes dans la langue des Brachmanes ; et, porté comme en triomphe dans les rangs de l'armée, il descendit au pied du bûcher. Après avoir fait aux dieux sa prière et des libations, il coupa une partie de ses cheveux, comme on coupait le crin des victimes, prit congé des Macédoniens, et, leur touchant dans la main,

dit : « Après avoir vu Alexandre et » perdu la santé, la vie n'a plus rien » qui me touche. Le feu va brûler les » liens de ma captivité. Je vais re- » monter au ciel et revoir ma patrie. » Vous devez en ce jour vous réjouir » et faire bonne chère avec le roi. Je » ne lui dis point adieu, parce que je » le reverrai dans peu à Babylone. » Après ces dernières paroles, qui furent regardées comme une prédiction (Alexandre ne survécut à Calanus que de quelques mois), le philosophe indien distribua à ses amis les présents qu'il venait de recevoir. Il monta avec joie sur le bûcher, se coucha sur ce lit funèbre, et se couvrit enfin le visage. Lorsque les flammes commencèrent à briller, on entendit de toutes parts le son des trompettes et les cris des soldats, auxquels vint se mêler le meuglement des éléphants. On dit qu'en ce moment Alexandre se retira morne et pensif dans son palais. Les assistants frémirent d'horreur en voyant Calanus, atteint par les flammes, demeurer constamment dans la même attitude sans faire le plus léger mouvement, sans donner aucun signe de douleur. Suivant Diodore de Sicile, on porta divers jugements de sa mort; les uns n'y virent que l'action d'un insensé, les autres qu'un fol amour de vaine gloire; mais plusieurs, et Alexandre avec eux, y admirèrent un beau triomphe sur la douleur et sur la mort. Alexandre, ayant fait recueillir dans une urne les cendres de Calanus, retint à souper les principaux de ses capitaines et de ses amis, et, pour honorer le philosophe indien, il proposa, pour prix, une couronne d'or, estimée un talent, à celui des convives qui boirait une plus grande quantité de vin. Ce prix fut remporté par Promachus, qui avala quatre mesures (dix-huit à vingt pintes), et ne survécut à cette honteuse victoire que de trois jours; des autres convives, quarante-un moururent des excès qu'ils firent en buvant, et ce fut, dit Rollin, la digne clôture du spectacle que Calanus venait de donner (*Voy.* Arrien, Plutarque, Diodore de Sicile, Strabon, Quinte-Curce, etc.). V—VE.

CALANUS (JUVENCUS-COELIUS), né en Dalmatie, évêque de Cinq-Églises, en Hongrie, vivait dans le 12e. siècle. Il est connu par un petit ouvrage : *Attila rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-fol. On le trouve dans l'*Apparat ecclésiastique* du P. Canisius, et dans l'*Apparat à l'histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-fol. A. B—T.

CALAOUN. *Voy.* KÉLAOUN

CALAS (JEAN), naquit le 19 mars 1698, dans le bourg de Lacaparède, diocèse de Castres, en Languedoc. Élevé dans la religion protestante, il épousa, le 19 octobre 1731, Anne-Rose Cabibel, née d'une famille de réfugiés français, et vint s'établir à Toulouse, où il embrassa la profession du commerce. Il eut trois fils et trois filles, dont il soigna lui-même l'éducation. Sa probité lui avait mérité l'estime de ses concitoyens, lorsqu'à l'âge de soixante-trois ans, il se trouva tout à coup l'objet de la plus horrible accusation que la justice humaine puisse intenter contre un père. Le 13 octobre 1761, Marc-Antoine Calas, son fils aîné, fut trouvé étranglé dans la maison paternelle. On pouvait croire qu'Antoine Calas, d'un esprit sombre, inquiet et déréglé, s'était donné la mort; mais le bruit s'accrédita dans la ville de Toulouse qu'à l'exemple d'un de ses frères, il avait voulu se faire catholique, et bientôt mille voix répétèrent qu'un père barbare avait prévenu, par le meurtre de son fils, l'abjuration que celui-ci voulait faire. Le capitoul,

nommé *David*, fait arrêter Jean Calas, sa femme et ses enfants, et dirige contre eux une procédure dans laquelle de nombreux témoins se présentaient plutôt comme les échos d'une accusation que comme des accusateurs directs. Calas produisit en vain des témoignages de sa tendresse pour ses enfants, et de la noire mélancolie qui consumait son fils; en vain il représenta que, loin d'être capable des fureurs dont on l'accusait, il payait une pension à l'un de ses fils qui déjà s'était fait catholique; qu'affaibli par l'âge, il n'aurait pu exécuter ce parricide sur un jeune homme ardent et vigoureux; qu'une servante catholique, qu'on supposait avoir été présente à cette scène exécrable, aurait trouvé les moyens de prévenir son crime; le parlement de Toulouse, à la pluralité de huit voix contre cinq, le condamna au supplice de la roue; ce jugement fut exécuté le 9 mars 1762. Tous les mémoires du temps s'accordent à dire que Jean Calas protesta de son innocence au milieu des tortures et en montant à l'échafaud. Le plus jeune de ses fils fut condamné au bannissement perpétuel; la femme de Jean Calas, et le fils d'un avocat de Toulouse, nommé *Lavaysse*, qui assuraient n'avoir pas quitté l'accusé au moment où son fils était mort, furent renvoyés absous, ainsi qu'une servante catholique impliquée dans la procédure. Après le supplice de Jean Calas, sa famille se réfugia à Genève. Voltaire, qui était alors à Ferney, forma le projet de défendre la mémoire de Calas, et sut vivement intéresser le public à la cause d'une famille malheureuse. La veuve et les enfants de Calas se rendirent à Paris, et sollicitèrent auprès du roi la cassation de l'arrêt rendu par le parlement de Toulouse. Le conseil du roi s'occupa de la révision de cette affaire; toute la France parut y prendre le plus vif intérêt, et lut avec avidité les mémoires que publièrent à cette occasion Mariette, Élie de Beaumont et Loyseau de Mauléon. Enfin, le 9 mars 1765, cinquante maîtres des requêtes, rassemblés comme juges, déclarèrent Calas et sa famille innocents. Le roi voulut que le trésor public indemnisât cette famille, dont tous les biens avaient été confisqués. Le procès de Calas a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre: *Jean Calas*, drame en cinq actes et en vers, par M. Laya, représenté sur le Théâtre français le 18 déc. 1790; *Calas*, ou l'*Ecole des juges*, tragédie en cinq actes et en vers, par Chénier, jouée au théâtre de la rue de Richelieu, le 6 juillet 1791; *Calas*, ou *le Fanatisme*, drame en quatre actes et en prose, par Th. Le Mierre, neveu, joué au même théâtre, le 17 décembre 1790. Blin de Sainmore publia en 1765: *Jean Calas à sa femme et à ses enfants*, héroïde, in-8°. On trouve la procédure de Calas dans le 4e. volume des *Causes célèbres*. Z.

CALASIO (Mario de), est ainsi appelé de la petite ville de ce nom dans l'Abruzze, près d'Aquila, où il naquit vers 1550, de parents pauvres. Il entra jeune dans l'ordre de St.-François. Après avoir fait son cours d'études, il se livra entièrement à la langue hébraïque, et s'y rendit tellement habile, que le pape Paul V le créa docteur en théologie, le fit professeur d'hébreu, et lui procura tous les moyens nécessaires pour ses travaux sur le texte sacré. Il publia d'abord une *Grammaire*, puis un *Dictionnaire hébraïque*; mais il est principalement connu par ses *Concordances hébraïques*, qui lui coûtèrent quarante ans de travail; encore fut-il aidé

par des religieux de son ordre, et par d'autres savants d'Italie, que Paul V invita à concourir à la perfection de cette entreprise. Calasio était près de mettre sous presse son ouvrage, lorsqu'il mourut en 1620. Michel-Ange de St.-Romule, son confrère et professeur d'hébreu, fut chargé d'en surveiller l'édition, qui parut en 1621, à Rome, sous ce titre : *Concordantiæ sacrorum Bibliorum hebraicæ, cum convenientiis lingu. arab. et syr.*, 4 gros volumes in-fol. Les frais en furent faits par Paul V, et, après lui, par Grégoire XV, auquel il est dédié. L'auteur y avait suivi, en les perfectionnant, l'ordre et la méthode du savant rabbin Isaac Nathan, qui avait publié le premier ouvrage de ce genre à Venise, en 1524. A la suite d'une belle préface, l'éditeur a mis un petit traité de Luc Guaddinus, professeur de Salamanque, sur l'origine et l'utilité de la langue hébraïque. Guillaume Romaine a revu tout le travail de Calasio, et en a donné une nouvelle édition à Londres en 1747, également en 4 vol. in-fol. Le docte franciscain s'était attaché à corriger les fautes échappées à Nathan, à montrer le rapport des racines hébraïques avec celles des autres langues orientales, à marquer les diverses leçons de la Vulgate. Le nouvel éditeur a expliqué avec plus d'exactitude les noms propres hébreux et chaldéens ; ceux des peuples, des idoles, des villes, des fleuves, des montagnes, etc., dont il est fait mention dans la *Bible*, de sorte que cette partie de son travail est un bon dictionnaire historique et géographique. Calasio s'était contenté de rendre en latin, à la marge, les différentes leçons des Septante. Romaine les a remises en grec, et a aussi conservé celles de la Vulgate, lorsqu'elles lui ont paru propres à éclaircir le texte original. Il y a ajouté plusieurs mots qui n'existaient pas dans la première édition, surtout des particules, dont il a placé un traité à la fin du 4e. volume. Au moyen de ces améliorations, ces concordances sont devenues l'ouvrage le plus parfait qu'on ait en ce genre. Calasio avait acquis une telle habitude de la langue hébraïque, qu'elle lui était devenue aussi familière que sa langue maternelle. On a encore de lui : *Canones generales linguæ hebraïcæ*, Rome, 1616, in-4°. Il mourut en chantant les psaumes en hébreu.
T—D.

CALAU (Benjamin), peintre de la cour et membre de l'académie royale des beaux-arts à Berlin, né en 1724 à Friedrichsstadt dans le Holstein, bon peintre de portraits, est surtout célèbre pour avoir retrouvé, selon l'avis du moins d'un grand nombre de savants, la cire punique, ou *éléodorique*, dont les anciens se servaient, au lieu d'huile, pour la peinture. Calau donna lui-même un exposé de sa découverte dans la *Gazette littéraire de Halle* (1768, p. 740) ; et, en 1772, Lambert publia la description d'une pyramide des couleurs, peintes avec cette cire. Calau obtint de Frédéric II un privilége exclusif pour la vente de son procédé. Il mourut à Berlin le 27 janvier 1785 (*Voyez*, sur ce sujet l'ouvrage, d'A. Riem *sur la peinture des anciens*, Berlin, 1787, in 4°.)
G—T.

CALAVIUS PACUVIUS. *Voyez* Pacuvius.

CALCAGNINI (Célio), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, naquit en cette ville le 17 septembre 1479. Paul Jove rapporte, dans ses *Éloges*, que Célio était né *honestissimo patre, sed incertâ matre*. Ayant achevé ses études, il embrassa la carrière des armes, et servit dans les armées de

l'empereur Maximilien et du pape Jules II. Pendant ce temps, il eut occasion de parcourir l'Allemagne et la Pologne. Après avoir servi avec distinction, il fut honoré de plusieurs ambassades et de commissions délicates, qu'il remplit avec adresse. Le cardinal Hippolyte, allant en Hongrie pour assister à l'élection de l'empereur, l'emmena avec lui. Revenu en Italie, il entra dans les ordres sacrés, fut docteur, chanoine de l'église de Ferrare, enfin protonotaire ecclésiastique, et mourut dans sa patrie le 7 avril 1541. Ses ouvrages, qui ont été imprimés à Bâle en 1544, in-fol., contiennent plusieurs traités de grammaire, de morale, d'antiquités, d'histoire naturelle, et des poésies. Cet auteur écrivait avec facilité; mais sans chaleur, sans grâce; voulant faire étalage d'érudition, il entassait les unes sur les autres les autorités et les citations. Ses vers, qui ne sont pas en grand nombre, sont supérieurs à sa prose; on y trouve de l'élégance et de la facilité. Calcagnini avait pris en aversion les ouvrages de Cicéron; il les critiquait sans cesse. L'orateur romain trouva dans Marc-Antoine Majoraggio un chaud défenseur; mais sa défense, remplie d'éloquence et de force, ne parut qu'après la mort de Calcagnini, à qui elle aurait causé beaucoup de chagrin. Il fut enseveli dans la bibliothèque des dominicains de Ferrare, à la construction de laquelle il avait contribué. Il lui légua par son testament tous ses livres, ses instruments de mathématiques, et voulut même, après sa mort, reposer dans un lieu où il avait éprouvé de son vivant tant de jouissances. Borsetti rapporte, dans son *Histoire de l'université de Ferrare*, deux inscriptions qui sont gravées sur les portes extérieure et intérieure de cette bibliothèque. C'est au-dessus de cette dernière qu'est placé le mausolée de Calcagnini, au-dessous duquel on lit une inscription où se trouvent ces belles paroles : *Ex diuturno studio hoc didicit : mortalia contemnere, et ignorantiam suam non ignorare.* Célio Calcagnini fut l'un des plus savants hommes du 16e. siècle. Les princes de la maison d'Este lui conférent plusieurs fois des travaux importants; c'est d'après leurs ordres qu'il rédigea le catalogue raisonné des medailles d'or antiques qui se conservaient dans le musée de cette famille, et qui montaient, dès le temps du duc Hercule II, au nombre de plus de neuf cents; ce catalogue existe manuscrit dans la bibliothèque de Modène. Le P. Nicéron (t. XXVII, p. 236), donne la liste de tous les traités renfermés dans les œuvres de Calcagnini; quelques-uns traitent des antiquités, tels que son traité *De rebus Ægyptiacis*, où il parle principalement de l'usage et de l'explication des hiéroglyphes; celui *De re nauticâ*, ou de la marine des anciens; celui *De talorum, tesserarum et calculorum ludis*, etc. D'autres sont relatifs à la philosophie, à la morale et à la politique. On a encore de Calcagnini un *Encomium pulicis*, Leyde, 1623 et 1638, in-8°. Une chose digne d'être remarquée, c'est que cet auteur a été un des premiers qui aient soutenu la rotation de la terre sur son axe; il propose cette hypothèse dans un opuscule intitulé: *Quod cœlum stet et terra moveatur*; on le trouve page 380 de ses œuvres (*opera aliquot*), imprimées à Bâle en 1544, trois ans après sa mort, qui avait précédé la publication de l'ouvrage de Copernic. Au reste, Calcagnini ne regarde cette hypothèse que comme une opinion paradoxale qu'il est possi-

ble de soutenir, et qui explique mieux les apparences célestes ; mais il n'y est point question du mouvement de translation de la terre autour du soleil, qui fait réellement le principal mérite de l'hypothèse de Copernic.

R. G.

CALCAR (HENRI). *V.* KALCAR.

CALCAR, ou KALCKER (JEAN), ainsi nommé parce qu'il naquit à Calcar, ville du duché de Clèves, se rendit fort jeune en Italie pour y étudier la peinture. Raphaël et le Titien furent les modèles qu'il s'efforça de suivre, et auxquels il dut ses talents et sa réputation. Attaché particulièrement au Titien, et devenu l'un de ses principaux élèves, il se pénétra si bien de la manière de ce grand peintre, qu'on vit plusieurs fois les plus habiles connaisseurs attribuer les ouvrages de l'élève au pinceau du maître. Ses portraits surtout se rapprochent infiniment par leur beauté de ceux du Titien, et l'on reconnaît en général dans ses tableaux, le bon goût et le dessin de l'école italienne. Rubens, qui se plaisait à rassembler dans son cabinet les productions des peintres qu'il appréciait le plus, conserva jusqu'à sa mort une *Nativité* de Calcar, remarquable par l'effet de la lumière. Ce tableau, acheté ensuite par Sandrart, fut revendu à l'empereur Ferdinand. On doit au crayon de Calcar les portraits qui accompagnent les *Vies des peintres et sculpteurs* par Vasari, ainsi que les figures anatomiques des œuvres de Vesal. Ce peintre mourut à Naples dans un âge peu avancé, en 1546. Un de ses meilleurs portraits se fait remarquer au musée Napoléon. V—T.

CALCÉOLARI (FRANÇOIS), naturaliste et pharmacien à Vérone, vers le milieu du 16e. siècle, plus connu des savants sous le nom latin de *Calceolarius*, était le disciple de Lucas Ghini, de l'école duquel sortirent tous les naturalistes de l'Italie à cette époque. Il se distingua dans sa profession par des connaissances très variées, et il en donna la preuve dans la relation qu'il publia de son voyage au mont Baldo. Cette montagne, située sur les bords du lac de Garda, est remarquable par son élévation de douze cents toises au-dessus du niveau de la Méditerranée. Peu de contrées dans le monde renferment autant d'espèces différentes dans un espace aussi borné. Dans tous les temps, elle a été visitée par les botanistes. Calcéolari la gravit plusieurs fois, et y accompagna les plus illustres naturalistes de son temps, entr'autres Anguillara, Aldrovande, Jean et Gaspard Bauhin. Il publia cette relation en italien à Venise, en 1566, in-4°. Suivant Ovide Montalban, il ne fit qu'en fournir les matériaux à Jean-Baptiste Oliva, savant médecin, par qui elle fut rédigée. Sur la demande de Matthiole, il la donna ensuite en latin sous ce titre : *Iter montis Baldi*, Venise, 1571 et 1584, in-4°. Camérarius le réunit à son *Epitome Matthioli*, Francfort, 1586, in-4°. Calcéolari a fait aussi un *Abrégé latin des commentaires de Matthiole sur Dioscoride*, Venise, 1586, in-4°., avec l'ouvrage précédent ; cet abrégé est peu estimé, et on ne le trouve presque plus. Pona, qui fut aussi apothicaire à Vérone quelques années après Calcéolari, fit encore une relation de son voyage au mont Baldo, qui a été publiée par Clusius, dans l'ouvrage intitulé : *Historia plantarum rariorum*. Calcéolari avait formé un superbe cabinet de raretés de tous genres. Benoit Cérutus, médecin, en avait commencé la description ; mais il mourut sans l'avoir terminée : ce fut André

Chiocco qui l'acheva. Ce cabinet appartenait alors au petit-fils de notre auteur, nommé, comme lui, *François Calceolari*. Celui-ci dédia cet ouvrage à Ferdinand de Gonzague, duc de Mantoue, et il parut sous ce titre : *Musæum Francisci Calceolarii junior. à Bened. Cerutto medico incœptum, et ab Andr. Chiocco med. descriptum et perfectum*, etc., Vérone, 1622, in-fol. de 746 pages, avec beaucoup de figures très bien exécutées. Ce livre est divisé en six parties; l'impression en est belle, et il est rare et recherché. Le père Feuillée, en donnant le nom de *Calceolaria* à un genre de plantes qu'il découvrit au Chili, a eu plus en vue d'indiquer la forme singulière de ses fleurs, qui ressemblent à un sabot, que d'honorer la mémoire de ce botaniste. D—P—s.

CALCONDYLE. *V.* Chalcondyle.

CALDARA (Polidore), dit *Caravage*, naquit en 1495, à Caravage dans le Milanais. Il alla à Rome dans sa jeunesse, et il devint peintre en voyant travailler Jean da Udine et les autres artistes qui étaient employés aux loges du Vatican. Il se lia d'une étroite amitié avec Mathurin de Florence qui l'aida de ses conseils. Caldara le surpassa en peu de temps, et s'attacha à la correction du dessin; aucun morceau antique ne lui échappa. Il fut occupé par Raphaël aux galeries du Vatican, et se distingua dans les frises qu'il fit au-dessous des grands tableaux de cet artiste, dans les chambres de ce palais, et particulièrement dans celle de Constantin. Il fit à Messine un grand tableau à l'huile, représentant *Jésus-Christ portant sa croix*; ce morceau rassemble une multitude de très belles figures, qui prouvent combien il était capable de représenter les plus grands sujets. Il s'était appliqué à l'architecture, et fit élever dans cette ville des arcs de triomphe à la gloire de Charles-Quint, lorsqu'il y passa après son expédition de Tunis. Les figures de Polidore étaient correctement dessinées et bien ensemble. Il s'est approché plus qu'un autre du style et de la manière antiques; mais plus particulièrement encore dans l'imitation des bas-reliefs. Ses dispositions étaient nobles, ses attitudes naturelles, ses airs de tête expressifs et bien caractérisés. Fidèle au costume dans l'ajustement de ses figures, il fit des vases et des trophées dont le style est parfaitement dans le goût des anciens. On reconnaît, dans ses différents ouvrages que, s'il se fût livré à de grandes compositions, elles l'auraient rendu très célèbre; son coloris vigoureux en aurait soutenu le caractère. Il prit le parti, avec son ami, de s'attacher au clair obscur, et particulièrement à celui qu'on nomme *sgraffiato*, dont la couleur grise imite l'estompe. Il avait aussi un talent particulier pour le paysage. Étant sur le point de retourner à Rome, il fut assassiné par son domestique en 1543, à l'âge de quarante-huit ans. Il fut enterré dans la cathédrale de Messine, et on lui fit de magnifiques funérailles. On voyait de lui à Versailles une *Assemblée des Dieux*, et, dans la galerie du Palais-Royal, *les trois Graces en pied*, peintes sur bois. K.

CALDARONE (Jean-Jacques), botaniste, médecin et chimiste, né à Palerme le 1er. janvier 1651, fit une étude particulière et approfondie des sciences naturelles. Il a publié des lettres sur la botanique dans le recueil de N. Gervasi, intitulé : *Bizzarie botaniche di alcuni simplicisti di Sicilia*, Palerme, 1673, in-4°., réimprimé à Naples, chez No-

vellus de Bonis, en 1674, in-4°. On trouve aussi dans ce recueil des lettres d'Ange-Matthieu Bonfante et de Ange-Marie Bonfante de Casserinis. La réputation que s'était acquise Caldarone par ses connaissances sur la botanique et les diverses parties de la médecine le fit choisir pour surveiller toutes les apothicaireries de la Sicile. Il composa à ce sujet un ouvrage estimé, qui parut sous ce titre : *Pretia simplicium ac compositorum medicaminum ab omnibus observanda*, Palerme, 1697, in-4°. Ce savant parvint à un âge très avancé ; il vivait encore en 1730. On ignore l'époque précise de sa mort. D—P—s.

CALDENBACH (Christophe), professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à l'université de Tubingue, né à Schwibus dans la basse Silésie, en 1613, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, et à Kœnigsberg, où il fut quelque temps pro-recteur de l'école publique. C'était un savant très versé dans la connaissance des écrivains latins, surtout des poètes, et qui les jugeait avec autant de goût que de saine érudition ; son *Compendium rhetorices* a été long-temps, dans le pays de Wurtemberg, le manuel des écoles. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages sur la littérature ancienne, entre autres des *Notes sur Horace ; collegium epistolicum, oratorium, analyticum, poëticum, mixtum, in Ciceronem, Ovidium et alios; commentarius rhetoricus*, etc. Il s'est aussi occupé des progrès de la langue et de la poésie allemandes, et il est auteur de deux dissertations, l'une sur l'olivier, *De olea*, Tubingue, 1679, in-4°. ; l'autre sur la vigne, *De vite*, 1685, in-4°. Il mourut à Tubingue, en 1698. G—t.

CALDERA DE HEREDIA (Gaspard), médecin espagnol, originaire de Portugal, florissait à Séville dans le 17e. siècle. Il était ami de Nicolas Antonio, qui, dans la *Bibliotheca Hispana*, loue son érudition vaste et variée, en disant que l'amitié l'empêche d'ajouter à cet éloge. Caldera est auteur de deux vol. in-fol., dont le premier, qu'il dédia au cardinal François-Marie Brancaccio, son Mécène, a pour titre : *Tribunal medico-magicum et politicum, pars prima*, Leyde, Elzevir, 1658. Le second, intitulé *Tribunalis medici illustrationes practicæ*, parut à Anvers en 1663. V—ve.

CALDERINO (Domizio), né vers l'an 1447 à Torri, près de Caldiero, dans le Véronais, prit son nom de cette ville. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il s'était fait un si grand nom dans les lettres, qu'il fut nommé professeur public à Rome sous le pontificat de Paul II ; il conserva cette place sous Sixte IV, qui le revêtit de celle de secrétaire apostolique, et le chargea d'accompagner le cardinal de la Rovère, son neveu, qu'il envoyait apaiser des troubles survenus à Avignon. Il paraît que ce voyage, loin d'être profitable à Calderino, nuisit beaucoup à ses intérêts ; car il dit, dans l'épître dédicatoire d'un de ses ouvrages, qu'il partit pauvre, et qu'à son retour il le fut davantage. Il mourut de la peste, selon les uns, et, selon d'autres, d'une fièvre occasionnée par un excès de travail, en 1478, ayant à peine trente-deux ans. L'académie de Rome lui fit faire de superbes obsèques, où tous les étudiants assistèrent. Calderino est un de ceux qui, à l'époque de la renaissance des lettres, travaillèrent le plus à donner de bonnes éditions des anciens auteurs, et il passait, avec Valle et Politien, pour un des triumvirs de la littéra-

ture. Il a publié, avec des commentaires, Martial (Venise, 1474, in-fol., édition rare), Suétone (Milan, 1480, in-fol.), Juvénal, Virgile, Stace et Properce. Il avait de plus écrit sur les *Héroïdes* et sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur le poëme *in Ibim*, qui est attribué à ce poète; sur Perse, Silius Italicus et sur les Épîtres de Cicéron; mais ces travaux se sont perdus ou sont restés inédits. Il avait aussi publié une version latine des deux premiers livres de Pausanias. Il ne s'était pas seulement occupé de la littérature, mais encore de la jurisprudence, de la philosophie et des mathématiques. Il a donné une édition de la *Géographie* de Ptolémée (Rome), 1478, in-fol. C'est la traduction latine de Jacques Angeli; mais Calderino la revit lui-même sur un manuscrit grec écrit de la main du philosophe Gémistus. Cette édition est remarquable en ce qu'elle renferme les plus anciennes cartes gravées sur cuivre (*Voyez* BUCKINCK et SWEYNHEYM). Caldérino laissa un si grand nombre d'écrits, que Tiraboschi avoue qu'il est incroyable qu'un homme mort à la fleur de l'âge, revêtu d'emplois publics, et qui avait voyagé, ait pu entreprendre un si grand nombre d'ouvrages. Ange Politien, qui écrivit avec beaucoup d'aigreur contre Calderino après sa mort, prétend que c'était un critique très savant à la vérité, mais présomptueux, fier et dur avec ses égaux : enfin, qui n'avait aucune espèce de religion. Ce fut sans doute pour réparer ces accusations injurieuses que le même Politien fit à l'honneur de Calderino deux élégantes épitaphes citées par le marquis Maffei. — CALDERINO (Jean), jurisconsulte de Bologne, né vers le milieu du 14e. siècle, composa des commentaires sur les décrétales et d'autres écrits de droit canonique; il épousa la savante *Novella* (*voy.* Jean d'ANDRÉ), et en eut un fils (Gaspard Calderino) qui écrivit aussi sur les décrétales, et laissa un traité *de interdicto ecclesiastico.* R. G.

CALDERON (DON RODRIGUE DE), comte d'Oliva, marquis de Siète-Iglesias, créature et confident du duc de Lerme, secrétaire d'état sous Philippe III, roi d'Espagne, naquit à Anvers, d'un pauvre soldat de Valladolid, qui y était en garnison, et d'une flamande nommée *Marie Sandelen.* S'étant fait remarquer de bonne heure par son intelligence pour les affaires et pour la politique, il entra au service du duc de Lerme, dont il devint le favori, avant même l'élévation de ce seigneur au ministère. Caldéron eut honte de sa naissance, et renia son père; mais il effaça bientôt sa faute en le recevant chez lui, et en le traitant avec beaucoup d'égards et de respect. Le duc de Lerme, étant devenu premier ministre, enrichit Calderon, lui procura cent mille ducats de rente, des titres, des honneurs, et lui permit même d'aspirer à la grandesse et à une vice-royauté : jamais le favori d'un autre favori n'avait été si riche et si puissant. Une telle fortune excita l'envie, que l'humeur hautaine et méprisante de Calderon changea bientôt en haine. La disgrâce de son protecteur, en 1618, fut le signal de sa perte. On l'accusa de concussion, d'homicide, de sortilège, et d'avoir empoisonné la reine Marguerite. Ses richesses immenses étaient son principal crime. Son procès traîna en longueur pendant deux ans et demi, pour entretenir la haine du peuple contre le duc de Lerme, et prévenir le retour de la faveur de ce ministre. A l'avènement de Philippe IV, ce même motif porta le comte duc d'Olivarès

à sacrifier Calderon, quoiqu'il eût été absous des crimes dont on l'accusait. Il fut condamné comme coupable du meurtre de deux gentilshommes espagnols, et décapité le 21 octobre 1621, *more Hispanico*, c'est-à-dire *par-devant*. Il n'y avait en Espagne que les traîtres qui fussent décapités par-derrière. « Calderon mourut, dit » Saavedra dans ses *Devises politi-* » *ques*, avec une constance héroïque » qui changea en estime et en com- » passion cette haine universelle que sa fortune lui avait attirée. »

B—P et V—VE.

CALDERON DE LA BARCA (DON PEDRO), célèbre auteur dramatique espagnol, naquit en 1600, et composa sa première pièce de théâtre avant l'âge de quatorze ans. Ayant achevé de bonne heure ses études, il s'attacha à quelques protecteurs; mais bientôt, dégoûté de la cour, il s'engagea comme simple soldat, et fit quelques campagnes en Italie et dans les Pays-Bas, tout en se livrant à son goût pour la poésie dramatique. Philippe IV, passionné pour le théâtre, et qui avait lui-même composé quelques pièces, entendit parler de son talent, et crut avoir trouvé en lui l'homme qu'il lui fallait pour donner le plus grand éclat au théâtre de la cour. Il l'appela à Madrid en 1636, le fit chevalier de St.-Jacques, fournit à toutes les dépenses qu'exigeait la pompe des représentations, et le consulta pour l'ordonnance de toutes les fêtes et solennités publiques. On prétend que, pendant la minorité de Louis XIV, il vint à Paris, où il composa des vers à la louange d'Anne d'Autriche. En 1652, Calderon se consacra à l'Église, et obtint un canonicat à Tolède; dès ce moment, il ne s'occupa presque plus du théâtre profane, et mourut en 1687. Ses ouvrages sont très nombreux, et on ne les a pas tous, puisqu'on dit qu'il en avait composé plus de quinze cents. Aucune nation n'a eu des écrivains plus féconds que l'Espagne. Lopez de Vega fit, dit-on, deux mille deux cents *comedias* (*Voyez* LOPEZ DE VEGA). « Cette inconcevable ferti- » lité serait moins étonnante, dit Lin- » guet dans son *Théâtre espagnol*, » si leurs pièces (celles de Calderon » et de Lopez) ressemblaient à celles » des Jodelles, des Hardis, faibles et » méprisables créateurs de l'art drama- » tique parmi nous. » Mais, à travers les défauts les plus extraordinaires, brillent des traits d'imagination et de génie qui ne le sont pas moins. Cependant Christophe de Virvez, et surtout Lopez et Calderon avaient commencé, au temps de Cervantes, à corrompre le théâtre. Il paraît qu'avant eux, les pièces de Castillejo, de Juan de la Cueva, étaient plus régulières, mais aussi plus dénuées de force, d'esprit et d'intérêt. On vit alors les personnages, au mépris des unités dramatiques, naître, croître, vieillir et mourir en trois *journées* (c'est le nom qu'on donne en Espagne à ce que nous appelons *actes*); passer de Madrid ou de Tolède en Italie, en Afrique, au Pérou. Le nombre des personnages mis en scène devint prodigieux; on le vit s'élever jusqu'à soixante-dix, et des comédies se terminer par une procession. Cervantes voulut en vain lutter contre le torrent. On voit, par une pièce de vers de Lopez, traduite par Voltaire, qu'il connaissait les règles, et qu'il les sacrifia au goût de la multitude. Calderon ne pouvait guère les ignorer; mais il paraît ne les avoir connues que pour les mépriser. Il n'en fut pas moins regardé comme le dieu du théâtre. Le judicieux auteur de la *Bibliothèque espagnole* fait de Calderon l'égal de Lopez de Vega, et dit

que c'était l'opinion générale chez leurs contemporains. Linguet, dans son *Théâtre espagnol*, n'hésite pas à mettre Calderon au premier rang. Calderon n'imita personne, *a ninguno imito*, dit Emmanuel de Guerra, son panégyriste et son collaborateur ; il tira tout de son imagination. Aussi, ses portraits sont sans vérité, ses caractères fantastiques. Il peignit sa nation comme si elle n'eût été composée que de fous et de chevaliers errants ; mais il montra beaucoup d'esprit et d'invention, et son style est toujours clair et élégant. Après lui, l'Espagne eut des pièces plus régulières, mais qui n'obtinrent pas le même succès. Calderon est supérieur, par les dénoûments heureux de ses drames, à Solis, à Moreto, et même à Lopez de Vega. Néanmoins, Linguet exagère beaucoup en disant : « Calderon, génie singulier, » dont on prononcerait le nom avec » vénération, s'il était né grec, et qui » aurait laissé peu de chose à faire » aux Corneille et aux Racine, s'il était » né Français ; » ce n'est là qu'une phrase de traducteur enthousiaste, et de plus paradoxal ; mais Calderon se fût placé peut-être au premier rang des maîtres de la scène, s'il eût pu assujétir son imagination brillante aux principes du goût et du bon sens. Il n'y a dans ses pièces ni unité, ni convenances. C'est la nature abandonnée à elle-même ; ce sont des romans sans vraisemblance, des figures outrées, des saillies bizarres, toutes les extravagances d'un théâtre grossier et barbare, avec des situations neuves et intéressantes, des traits brillants, quelquefois sublimes, un fracas d'action qui ne permet pas à l'attention de se distraire, et, dans l'intrigue, un merveilleux qui plaît encore lorsqu'il n'attache pas. Les pièces de Calderon, comme celles du *Théâtre espagnol*, sont toutes divisées en trois *journées* ou actes. Naharro se donne pour l'inventeur de cette division, que Lopez de Vega attribue à Virvez. Dans Calderon, le théâtre change souvent d'une scène à l'autre. Ses comédies offrent presque toujours le triomphe du vice, et on ne peut lui appliquer le *castigat ridendo mores*. La pièce de cet auteur la plus célèbre en France est *Héraclius*. On y voit deux paysans bouffons, comme dans nos mélodrames (les Espagnols donnent aux bouffons de leur théâtre le nom singulier de *gracioso*). On remarque, dans l'*Héraclius* espagnol, une grande ignorance de l'histoire : une reine de Sicile, un duc de Calabre, du canon et des boulets dans le 7e. siècle ! une imagination déréglée, mais aussi des traits admirables et des beautés sublimes. On a long-temps agité la question de savoir si Calderon imita l'*Héraclius* de Corneille, ou si Corneille imita l'*Héraclius* de Calderon, comme il avait imité le *Cid* de Guilhem de Castro, et le *Menteur* de Lopez de Vega. Corneille déclare que sa pièce est « un original dont il s'est fait depuis de belles copies, » et Voltaire, qui a traduit littéralement l'*Héraclius* espagnol, dans le dessein de le faire trouver ridicule, ne croit pas que Corneille ait voulu désigner la pièce de Calderon comme une de ces belles copies. D'ailleurs, ajoute-t-il, quoiqu'on ne sache pas précisément en quelle année parut la *famosa comedia*, elle est antérieure de près de vingt ans à la pièce de Corneille ; on la cite dans des romances de 1641, et l'*Héraclius* français ne fut joué qu'en 1647. Calderon n'a donc pu imiter Corneille, et d'ailleurs aucun écrivain espagnol n'imita jamais un auteur français avant le règne de Philippe V. Tel est le raisonnement de Voltaire, et il trouve

plus naturel de croire que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon, que de penser que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier; mais cette opinion peut être combattue. Le P. Tournemine ayant entendu dire à Fréret que Corneille avait imité Calderon, écrivit au confesseur de la reine d'Espagne pour le prier de lui donner des éclaircissements à ce sujet, et le confesseur répondit que la pièce de Calderon était non seulement postérieure à celle de Corneille, mais que l'auteur espagnol lui-même, étant en France, avait vu représenter cette tragédie, et en avait transporté quelques beaux endroits dans la sienne. Quoi qu'il en soit, on trouve dans la pièce de Calderon le sens de ces vers fameux de Corneille :

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves un fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Enfin, entre le raisonnement de Voltaire et l'assertion du confesseur de la reine, l'opinion est encore indécise. La pièce de Calderon, intitulée : *No ai burlas con el amor*, paraît avoir fourni à Molière l'idée des *Femmes savantes*. Scarron a défiguré, dans sa comédie de *la Fausse apparence*, la pièce de Calderon, qui a pour titre : *Nunca la peor es cierto* (1); mais Scarron, qui avait le malheur de gâter tout ce qu'il touchait, est bas, rampant et ordurier, où Calderon n'est souvent que naturel et familier. Le fameux Collot-d'Herbois fit jouer avec un certain succès, en 1777, sur les théâtres de province, et en 1789, à Paris, sur le Théâtre français, le *Paysan magistrat*, imité de la pièce de Calderon (2), intitulée l'*Alcade de Zalamea*. Le docteur Emmanuel de Guerra, juge ecclésiastique, travailla avec Calderon à la plupart de ses pièces, et revisa son théâtre en 1680. Son ami, Juan de Vera Tassis y Villaroel, entreprit, en 1685, une édition plus complète de toutes ses œuvres (15 vol. in-4°.). Son frère, Joseph Calderon, avait déjà donné une édition des comédies en 1640. Ses œuvres furent publiées avec l'approbation d'un docteur en théologie; mais un autre docteur, nommé Cayorcy Fonséca, composa, à cette occasion, un ouvrage pour faire remarquer l'insuffisance de cette approbation, et l'on dit qu'après avoir lu le livre de Fonséca, les pieux magistrats de Burgos firent démolir le théâtre de leur ville, qui avait coûté 20,000 ducats. On remarquera, non sans quelque surprise, que les deux premiers auteurs comiques espagnols aient été deux prêtres, Calderon, chanoine de Tolède, et Lopez de Véga, chapelain et docteur en théologie. Le théâtre du premier est en quinze volumes, et celui du second en trente-six volumes in-4°. Indépendamment de ses quinze cents comédies, Calderon avait fait un grand nombre d'*autos sacramentales* (actes sacramentaux) : c'est le nom que donnent les Espagnols à des pièces saintes, qui sont pour eux ce que, dans le 16e. siècle, étaient en France les *mystères*, les *actes des saints*, et les *moralités*. L'édition de Véra Tassis donne cent vingt-sept comédies, et quatre-vingt-quinze autos, mais il est constant que plusieurs de ces pièces ne sont pas de Calderon, qui, retiré du grand monde, et insensible à toute gloire littéraire, ne voulut prendre aucune part à ces éditions. Il n'attachait alors de prix qu'à ses *autos*, et, dans sa lettre au duc de Véragua, qui le priait de lui en

(1) Linguet l'a traduite sous ce titre : *Se défier des apparences*.
(2) Collot n'a travaillé que d'après la traduction de Linguet, qui a intitulé cette pièce : *Le viol puni*.

envoyer la liste, il n'en compte que soixante-huit. On en jouait encore à Madrid vers le milieu du siècle dernier. L'un de ces *autos* de Calderon, imprimé à Valladolid, sans date, est intitulé: *la Devocion de la Missa.* On dit en effet une messe sur le théâtre, et, pendant la messe, on livre bataille: les acteurs sont un ange, le diable, un roi de Cordoue mahométan, une vivandière et deux *graciosos*, ou soldats bouffons. La pièce est terminée par le mariage de la vivandière avec un *gracioso*, et par l'éloge de la messe. En Allemagne, où les idées sur l'art dramatique se rapprochent plus qu'en France du goût espagnol, Calderon commence à jouir d'une grande réputation. M. Schlegel a traduit ses meilleures pièces, et l'on vient de donner, avec un grand succès, sur le théâtre de Weimar, son *Prince constant*, et sa *Vie est un songe.* La première de ces pièces, dont le héros est don Fernand, prince de Portugal, passe pour le chef-d'œuvre de Calderon. Les œuvres de cet auteur ont été réimprimées à Madrid en 1726 et 1760, 10 vol. in-4°. Un recueil de ses *autos sacramentales* a paru à Madrid, en 1759, 6 vol. in-4°. (1). Ses *Lettres* manuscrites sont conservées dans les archives de la maison de Calderon. On voit par le fragment d'une de ces lettres, publié récemment dans un journal espagnol, que les pièces de ce poète furent tellement défigurées, de son vivant, par les copistes et par les imprimeurs, que lui-même ne les reconnaissait souvent que par le titre. — Un autre Calderon de la Barca (D. Fernando), de la même famille, écrivit sur la fidélité que les peuples doivent aux rois, et publia son ouvrage sous le titre suivant: *El sano consejo y efficaz auxilio con que toto vassalo para ser leal, debe serbir à sul Rey y señor*, Madrid, 1715, in-fol. A cette époque, Philippe V, dont le règne avait eu les armes pour appui, et venait d'être consolidé par la paix, avait besoin que ses nouveaux sujets se rattachassent à lui par le sentiment de leurs devoirs, et ces devoirs, Calderon de la Barca les fit connaître aux Espagnols. — L'Espagne a eu plusieurs écrivains du nom de Calderon. Nous citerons ici les principaux. — Calderon de Montalvan, dont on a un recueil intitulé: *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4°. — Calderon (D. Gabriel Diaz Varea), évêque de Cuba, auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Grandezas y maravillas de la inclyta y santa ciudad de Roma*, Madrid, 1677, in-fol. — Calderon de Robles (Jean), publia le recueil des privilèges de l'ordre d'Alcantara: *Privilegia selectiora militiæ S. Juliani de Pereiro, hodiè de Alcantara, à summis pontificibus concessa*, Madrid, 1627, 1662, in-fol. — Calderon (Antoine), né à Baeça, chanoine et professeur de théologie à Salamanque, fut chargé de l'éducation des infants d'Espagne, nommé ensuite à l'évêché de Grenade, et mourut avant de prendre possession de son diocèse, le 12 janvier 1654. Il composa cinq ouvrages sur l'immaculée conception, et 3 vol. in-fol. sur l'histoire de S. Jacques, patron et capitaine-général des Espagnes, Madrid, 1657 et 1658. — Calderon (Jean), fut le premier éditeur des *Fausses chroniques* de Flavius-Lucius Dexter, de S. Braulion et d'Hélécan. Ces ouvrages supposés, qu'on croit avoir été fabriqués par Jérôme Romain de la Higuera, étant tombés entre les mains de Calderon,

(1) Linguet, qui publia en 1771 son *Théâtre espagnol*, en 4 vol. in-12, y comprit six pièces de Calderon, et trois seulement de Lopez de Véga.

il ressentit une joie extrême de les avoir retrouvés, et il les publia, de bonne foi, à Sarragosse, en 1619, in-4°., comme des histoires authentiques qui avaient été cachées au monde savant, depuis le 5e. le 7e. et le 9e. siècle. V—VE.

CALDERWOOD, ou CALDWOOD (DAVID), théologien écossais du commencement du 17e. siècle. Destiné dès sa jeunesse au ministère de l'Évangile, il se livra avec beaucoup d'ardeur et de succès à l'étude de la théologie. Il fut nommé, en 1604, ministre de Crelling, paroisse située dans le midi de l'Écosse; il y acquit une grande considération par son savoir et la pureté de ses mœurs. Le roi Jacques VI d'Écosse (Jacques Ier. d'Angleterre), voulant réduire l'Église écossaise à la conformité de l'Église anglicane, Calderwood s'opposa avec une grande fermeté à toutes les mesures qu'on voulut prendre à cet égard, et que soutenait la présence du roi lui-même. Calderwood ayant signé, ainsi que plusieurs autres ecclésiastiques, une protestation, fut cité à comparaître devant une haute commission présidée par le roi. Il déclara qu'on pouvait attendre d'eux obéissance passive aux ordres de la cour, mais non obéissance active, c'est-à-dire, qu'ils étaient décidés à tout souffrir et à ne rien faire. Après un long interrogatoire, qu'il soutint avec autant de présence d'esprit que de fermeté, le roi lui demanda: « Si vous êtes mis en » liberté, obéirez-vous? — J'obéirai, » répondit Calderwood, ou je dirai » mes raisons pour ne pas obéir. » Il fut mis en prison, dépouillé de son bénéfice, puis condamné au bannissement. Il paraît qu'il avait déjà été emprisonné pour la même cause. Il passa en Hollande, où il publia en 1623, sous le nom d'*Edwardus Didoctavius*, son livre intitulé: *Altare Damascenum*, in-4°., regardé par son parti comme un ouvrage capital, et auquel les épiscopaux n'ont jamais entièrement répondu. Cet ouvrage, devenu fort rare, a été réimprimé en 1708, sous ce titre: *Altare Damascenum, seu Ecclesiæ Anglicanæ politia, Ecclesiæ Scoticanæ obtrusa, à formalistâ quodam delineata, illustrata et examinata sub nomine olim Edwardi Didoctavii, studio et operâ Davidis Calderwood*, etc. Il produisit alors un grand effet. Calderwood y traite de tout ce qui regarde le gouvernement et l'église anglicane. C'est véritablement un corps de controverses sur les points qui divisent en Angleterre les calvinistes en puritains et en anglicans. Peu de temps après, Calderwood ayant été malade, on le crut mort, et un nommé Patrick Scot publia en son nom une rétractation supposée, faite sur son lit de mort. Cette pièce, à ce qu'il a prétendu depuis, lui avait été commandée par le roi, qui en avait même fourni les matériaux. La fraude ayant été bientôt reconnue, Scot, à ce qu'on assure, passa en Hollande dans l'intention de se défaire de Calderwood; mais c'est Calderwood lui-même qui transmet ce fait, et il est permis de n'en pas croire un homme de parti persécuté. Scot ne trouva point Calderwood en Hollande. Il était repassé secrètement en Écosse, où il demeura caché plusieurs années. On lui a attribué plusieurs écrits qui parurent alors dans le sens du parti presbytérien. Ce fut probablement à cette époque qu'il s'occupa de rassembler et de rédiger les matériaux d'une *Histoire de l'Église d'Écosse depuis la réformation*. Cet ouvrage, précédé d'une épître au lecteur, où Calderwood rapporte les principales circonstances de

sa vie, existe manuscrit, en six vol. in-fol., à la bibliothèque de l'université de Glascow. L'auteur en fit imprimer, en 1618, un extrait en trois volumes, sous le titre de *Véritable Histoire de l'Église d'Écosse*. L'ouvrage est estimé. Calderwood mourut sous le règne de Charles Ier. X—s.

CALDIERA, ou CALDERIA (JEAN), d'une ancienne famille, professeur de médecine à Padoue, était natif de Venise, et vivait au 15e. siècle. Les circonstances de sa vie ne nous sont point connues. On sait seulement qu'après avoir long-temps étudié la médecine et la philosophie, il obtint une chaire à Padoue en 1424, qu'il se retira depuis dans sa patrie, où il mourut dans un âge fort avancé, vers 1474, s'il faut en croire le P. Jean de' Agostini. Il avait été marié, et, entre autres enfants, il eut une fille nommée *Cattaruzza*, ou *Catherine*, non moins savante que son père, et qui composa un Traité *De laudibus sanctorum*. Il ne paraît pas que cette production ait été publiée. Antoine Vinciguerra, qui a dédié à Caldiera la troisième de ses satires, loue beaucoup le mérite de cette dame, dont il déplore la perte récente. Le seul ouvrage imprimé de Caldiera est un livre singulier et rare, mais dont l'exécution typographique est peu soignée; il est intitulé : *Concordantiæ poëtarum, philosophorum et theologorum, J. Calderia physico authore, opus verè aureum*, Venise, 1547, in-8°. L'éditeur fut Michel-Ange Biondo, docteur en médecine. Ce livre, que Caldiera avait composé pour sa fille, est un vrai Traité de théologie mystique. L'auteur y rapporte aux mystères de la religion chrétienne toutes les fables grecques et romaines. C'est ainsi que, dans le mythe des noces de Thétis et Pélée, Protée, suivant lui, est Dieu le père; Jupiter, le Christ; Pélée, le peuple chrétien; Thétis, l'Église romaine; Pallas, Vénus et Junon, les trois Vertus théologales, à savoir Junon, la Foi, Pallas, l'Espérance, et Vénus, la Charité; la Discorde est le Diable, et le berger Pâris, S. Paul. Ce livre est imprimé *cum privilegio illustriss. Sen. Venetiarum in decennium*. Caldiera a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits, dont quelques-uns se conservaient à Venise dans la bibliothèque Sagredo, d'où ils ont passé à celle d'Apostolo Zeno : ce sont des discours, des traités d'astrologie, de morale et de politique, etc. Philippe de Rimini, dans son *Banquet de la pauvreté*, donne beaucoup d'éloges à Caldiera, qu'il fait un des trois interlocuteurs de ses symposiaques, sous le nom d'*Ipocratide*. Les deux autres sont André Contrario, qu'il appelle *il Tiburtino*, et *Aréophile*, l'auteur lui-même. Z.

CALDORA (JACQUES), condottière, né dans le royaume de Naples, avait servi avec distinction sous Ladislas, mais ce fut surtout pendant le règne de Jeanne II, et après sa mort, qu'il se fit un grand nom et qu'il jouit d'un grand crédit. La reine, jalouse de Sforza et de Braccio de Montone, élevait Caldora pour l'opposer à l'un et à l'autre. Quoiqu'il fût bien inférieur en talents à ces deux généraux, son habileté lui méritait encore un rang distingué, et il avait comme eux le talent de s'assurer l'affection des troupes. L'inconstance avec laquelle il changea plusieurs fois de parti, et son extrême avarice qui lui faisait toujours préférer un gain immédiat à toute considération de gloire et d'honneur, nuisirent à son avancement. Après la mort de Sforza, il fut envoyé

contre Braccio, et il remporta sur lui, le 2 juin 1424, la grande victoire de l'Aquila, où ce général fut tué. Caldora fut ensuite élevé à de plus hautes dignités. Il unit sa famille, par un double mariage, à celle de Ser Gianni Caraccioli, le favori de la reine. Ce dernier fut tué au milieu des fêtes qu'il donnait pour les noces de son fils. Après la mort de la reine Jeanne, Caldora embrassa le parti de René d'Anjou, et fut nommé par lui grand connétable du royaume. Il mourut subitement le 15 octobre 1439, lorsque René attendait de lui les plus grands services. Son fils Antoine fut arrêté par ordre du roi français, mais ses soldats le délivrèrent; alors, il abandonna le parti d'Anjou, et, avec toute son armée, il passa au service d'Alphonse, qui bientôt devint maître absolu du royaume. S. S—I.

CALDWALL, ou CHALDWELL (RICHARD), médecin anglais, né dans le comté de Stafford, en 1513, un des élèves les plus distingués de la faculté du Christ en 1547, reçu docteur en cette faculté, fait ensuite censeur du collége des médecins à Londres, en 1570, nommé président de ce collége, et mort en 1585, jouit d'une très grande réputation pendant sa vie. On dit qu'il a traduit en anglais un ouvrage de chirurgie d'Horatius More, de Florence, ayant pour titre: *Tables de chirurgie*, imprimé à Londres en 1585; mais il mérite surtout d'être cité pour avoir fondé dans le collége de médecine de Londres une chaire de chirurgie. C. et A.

CALEB, de la tribu de Juda, fils de Jéphoné, naquit l'an 1530 av. J.-C. Il fut envoyé avec Josué et dix autres députés choisis dans les douze tribus d'Israël, pour reconnaître la terre de Chanaan. Quarante-cinq ans après, lorsque Josué faisait la conquête de ce pays, Caleb, alors âgé de quatre-vingt-cinq ans, rappela aux israélites la promesse du Seigneur, de lui donner la possession de la terre qu'il avait visitée. Il demanda et obtint en partage la ville d'Hébron, où habitaient les géants d'Enacim. Il assiégea cette ville, l'emporta, et tua trois géants, nommés *Sésaï*, *Tholmaï* et *Ahïman*. Il marcha ensuite contre la ville de Dabir, qu'on appelait aussi *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, la cité des lettres, parce que les Philistins et les Chananéens y avaient établi une espèce d'académie pour l'instruction de la jeunesse. La résistance des habitants fut si opiniâtre, que Caleb, ne pouvant les soumettre, offrit sa fille Axa pour épouse à celui de sa tribu qui, le premier, monterait sur les remparts de Dabir. Othoniel, fils de son frère, remporta ce prix de la valeur. Caleb mourut à l'âge de cent quatorze ans, vers l'an 1416 avant J.-C.. Le premier livre des *Paralipomènes* lui donne trois enfants, Hir, Ela et Naham. V—VE.

CALED. *V.* KHALED.

CALENDARIO (PHILIPPE), architecte et sculpteur italien, florissait à Venise en 1354. La république le chargea de construire ces superbes portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui décorent la vaste enceinte de la place Saint-Marc, et sur lesquels s'élèvent des bâtiments uniformes ornés de bas-reliefs et de riches peintures. Ce grand ouvrage fut généralement admiré. La république décerna de grands biens à l'architecte, et le doge même l'honora de son alliance. On voit à Venise d'autres ouvrages de Calendario. V—VE.

CALENTYN (PIERRE), auteur du 16e. siècle, natif, ou tout au moins habitant de Louvain, mort vers 1563, a donné une édition en flamand de

l'ouvrage de Paschasius, intitulé : *Méthode pour faire un pèlerinage spirituel dans la Terre-Sainte, avec une indication exacte de la situation des lieux saints*, Louvain, 1563, in-12. Paschasius (né à Bruxelles dans le 15e. siècle, mort après 1532), n'avait jamais mis le pied dans la Terre-Sainte, quoi qu'en dise Adrichomius, et ce n'est pas une relation de son voyage qu'il nous a donnée, mais un livre de dévotion. Il suppose un pèlerin qui, ne pouvant se rendre personnellement à Jérusalem, veut du moins y aller en esprit. La route et le retour sont divisés en autant de stations qu'il y a de jours dans l'année. Le voyageur imaginaire, parti de Tirlemont, arrive en cent vingt-cinq jours à la Terre-Sainte, et est rendu à Tirlemont le 31 décembre. On a de Calentyn : I. *Via crucis à domo Pilati usque ad montem Calvariæ*, Louvain, 1568; ce pourrait bien aussi être un voyage imaginaire; II. *les Sept heures de la sagesse éternelle, composées, il y a plus de deux cents ans, par Henri Suzo, nouvellement traduites en flamand*, Louvain, 1572, in-12; III. *Petite crèche pour recevoir l'Enfant-Jésus*, imprimé à la suite du *Lit jonché de fleurs*, de V. Hensberch, en flamand, Louvain, 1649, in-16. A. B—T.

CALÉNUS (Q. FUSIUS), tribun du peuple à Rome, l'an 61 av. J.-C., embrassa le parti de César, fit la guerre aux lieutenants de Pompée, et voulut pénétrer dans le Péloponnèse; mais l'isthme ayant été muré par les soins de Rutilius Lupus, Calénus alla mettre le siége devant Athènes, et s'empara d'abord du Pyrée, dont Sylla avait ruiné les fortifications. La ville résista. Les Athéniens, qui suivaient le parti de Pompée, ne se rendirent qu'après avoir reçu la nouvelle de la bataille de Pharsale. Ils envoyèrent alors des députés à César, qui leur fit grâce en disant : « Faudra-t-il » donc toujours que, dignes de périr » par vous-mêmes, vous deviez votre » salut à la gloire de vos ancêtres! » Mégare, loin d'implorer la clémence du vainqueur, osa soutenir un siége contre Calénus. Après une assez longue résistance, près de succomber, les habitants s'avisèrent de lâcher contre les assiégeants des lions que Cassius avait déposés dans leur ville, et qui devaient être envoyés à Rome pour les jeux de son édilité; mais ces animaux se jetant sur les Mégaréens eux-mêmes, en déchirèrent plusieurs. La ville ouvrit ses portes, et les vaincus furent réduits en esclavage. Cependant Calénus les vendit pour un prix très modique, afin qu'ils pussent facilement se racheter. La victoire de Pharsale lui ayant ouvert le Péloponnèse, il marcha vers Patras, où Caton s'était réfugié avec la plus grande partie de la flotte de Pompée. Caton se retira, et la Grèce entière fut soumise à César. Pour prix des services qu'il avait rendus, Q. Fusius Calénus fut fait consul l'an 47 av. J.-C. Après la mort de César, Calénus suivit le parti de Marc-Antoine. Varron, le plus savant des Romains, qui s'était distingué dans les armes comme dans les lettres, devint odieux aux triumvirs. Il avait été partisan de Pompée, et Marc-Antoine, du vivant même de César, s'était emparé d'une partie de ses biens. Varron fut inscrit sur les listes fatales. Ses amis se disputèrent l'honneur de le recueillir dans sa disgrâce, et Calénus obtint la préférence. Il le cacha dans une maison de campagne où Marc-Antoine allait souvent, sans se douter qu'un proscrit de cette importance logeât avec lui sous le même toit. Lorsqu'Octave acheva de ruiner

le parti de Marc-Antoine, Calénus se trouvait du côté des Alpes avec une armée forte de plusieurs légions. Il mourut à cette époque, et son fils remit lui-même à Octave ces légions privées de leur commandant. (*V.* César, *De bell. Gall.*, liv. VIII, et *De bell. civil.*, livre III.) V—VE.

CALÉNUS. *V.* KAHLE.

CALENZIO (ELISÉE), en latin, *Elisius Calentius*, né dans la Pouille, fut compté parmi les bons poètes latins du 15e. siècle. Lié d'amitié avec Pontanus, l'Altilio et Sannazar, il joignit à la poésie des études philosophiques. Il fut nommé précepteur du prince Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, et lui donna d'excellents principes de politique et de morale. Il mourut vers l'an 1503, en recommandant à son frère Lucio Calenzio de placer sur son tombeau l'épitaphe qu'il s'était composée lui-même. Ses ouvrages latins furent publiés à Rome en 1503, in-fol., l'année même de sa mort, et ont été réimprimés plusieurs fois; ils contiennent des élégies, des épigrammes, des épîtres, l'apparition d'Hector, la satire contre les poètes, etc.; l'édition originale est la plus recherchée, parce qu'elle contient plusieurs pièces trop libres, qui ont été supprimées dans les réimpressions. Dans un *Recueil de Fables choisies de La Fontaine*, mises en vers latins et publiées à Rouen par l'abbé Saas en 1738 (1 vol. in-12), on trouve *le Combat des rats et des grenouilles*, imité du poëme de la *Batrachomyomachie* d'Homère, par Calenzio, qui le composa étant à peine âgé de dix-huit ans, et le termina en sept jours. Ce poète était doué de plusieurs belles qualités, mais sa passion déréglée pour les femmes, à laquelle il sacrifiait tout, le fit toujours vivre d'une manière voisine du besoin. R. G.

CALEPINO, ou DA' CALEPIO (AMBROISE), naquit à Bergame le 6 juin 1435. Son père, le comte Trussardo, était issu de l'ancienne famille des comtes de Calepio. Ambroise entra en 1451 dans l'ordre des augustins. Il se rendit célèbre par son grand *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc., connu sous le nom de *Calepin* (1), qu'il publia pour la première fois à Reggio (1502, in-fol.), et depuis en 1505 et 1509. Toute sa vie fut consacrée à cette grande entreprise; il ne laissa passer aucun jour sans revoir son travail, sans l'accroître et le corriger. Calepino, parvenu à une extrême vieillesse, devint aveugle sur la fin de ses jours, et mourut le 30 novembre 1511. Les diverses éditions de son dictionnaire en prouvent assez le succès et le mérite. Il en a été de ce livre comme du *Dictionnaire* de Moréri, et comme de la plupart de ceux de ce genre. L'auteur l'avait publié en un volume assez mince; depuis ce temps, il a été bien augmenté, en passant par les mains de Passerat, de la Cerda, de Laurent Chifflet et d'autres compilateurs. En convenant des défauts qui devenaient inséparables d'une pareille entreprise, on doit rendre justice à la vaste érudition de Calepino et à ses connaissances dans les langues latine, grecque, hébraïque, dont il avait fait une profonde étude. L'édition la plus complète de ce dictionnaire est celle de Bâle, 1590, ou 1627, in-fol., elle est en onze langues, y compris le polonais et le hongrois. On estime aussi celle de Lyon, 1586, 2 vol. in-fol., qui est en dix langues, et celle de Lyon, 1681, 2 vol. in-fol., en

---

(1) Le mot *calepin* est passé dans notre langue, pour exprimer un recueil de notes et d'extraits, témoin ces vers de Boileau, sat. I:

Que Jaquin vive ici. . . . . . . , ...
. . . .
Qui de ses revenus, écrits par alphabet,
Peut fournir aisément un calepin complet.

huit langues ; celle-ci était déjà la dix-neuvième édition. Facciolati en donna une, aussi en huit langues, Padoue, 1758, 2 vol. in-fol. L'édition la plus récente est en sept langues, Padoue, 1772, 2 vol. in-fol. La plus commode est l'abrégé donné par Passerat en huit langues, Leyde, 1654, 2 tom., ou 1 vol. in-4°.

R. G.

CALIARI (PAUL), dit PAUL VÉRONÈSE, peintre de Vérone, naquit en 1530, suivant Ridolfi, et en 1528, suivant un nécrologe cité par Zannetti. Son père, qui était sculpteur, voulut lui faire embrasser sa profession. On lui apprit à dessiner et à modeler en terre, mais il aima mieux s'adonner à la peinture : alors son père l'envoya étudier chez Badile, son oncle, célèbre pour avoir présenté le premier des tableaux réguliers, où il s'était affranchi du vieux style, connu sous le nom d'*ancienne manière*. Paul fit bientôt des progrès rapides, mais l'école véronaise comptant déjà d'illustres artistes, tels que Forbicini, Giolfino, Ligozzi, Brusasorci et Farinato, il eut peu de réputation dans ses premières années. Il gagna cependant un prix à un concours de peinture à Mantoue. Le public de Vérone ne lui étant pas favorable, Paul partit pour Vicence, ensuite il se rendit à Venise. Le talent de ce maître avait quelque-chose de noble et d'élevé, qui ne pouvait être dignement inspiré que dans une ville aussi belle, aussi féconde en grands hommes et en grands souvenirs. Il chercha d'abord à marcher sur les traces du Titien et du Tintoret, mais, en même temps, il parut s'étudier à les surpasser par une élégance plus recherchée et une variété d'ornements plus abondante. On reconnut bientôt à ses ouvrages que Paul avait étudié les plâtres moulés sur les statues antiques, les gravures à l'eau forte du Parmesan, et celles d'Albert Durer. Il faut cependant convenir que, dans ses premières compositions d'une grande dimension qui sont à St.-Sébastien de Venise, son pinceau est encore timide ; plus tard, une de ses fresques, représentant dans la même église l'*Histoire d'Esther*, commença à exciter l'admiration publique, et le sénat crut devoir confier à ce maître d'importants travaux. Paul eut le désir d'aller à Rome ; il y fut conduit par l'ambassadeur de Venise, Grimani, et y vit avec enthousiasme les beaux modèles laissés par Raphaël et par Michel-Ange. A son retour, il peignit sa belle *Apothéose de Venise*. Toutefois ce travail ne fit pas autant d'honneur à Paul que les différentes *Cènes* (ou repas) qu'on doit à son pinceau, et qu'il a répétées plus de dix fois. Il y en a à Venise au moins six dans différents réfectoires de religieux ; la plus célèbre est celle qu'on appelle les *Noces de Cana*. Elle fut faite pour le réfectoire de St.-Georges-Majeur, du palais de St.-Marc ; elle est aujourd'hui au musée Napoléon. On a fait un grand nombre de copies de cette composition. Elle contient au moins cent trente figures, des portraits de princes et d'hommes illustres du temps. On ne paya ce tableau que 400 fr. de notre monnaie. Taillasson, après avoir fait un bel éloge de ce tableau, ajoute des réflexions critiques très judicieuses : « Quoi de plus invraisemblable en effet » que de voir toute la pompe asiatique » déployée aux noces d'un simple particulier de la Galilée ! Quelle inconséquence dans ces costumes de tous les » pays ! Quel singulier assemblage que » celui de Jésus-Christ, de la Vierge, » des apôtres placés à côté des poètes, » des moines, des musiciens du temps

» de Paul Véronèse! » Nous voyons au musée Napoléon un autre tableau de Paul qui est aussi d'une grande dimension. Il représente le *Repas de Jésus-Christ chez Simon*. Louis XIV fit demander ce tableau aux servites de Venise, et, sur leur refus de s'en dessaisir, la république le fit enlever pour en faire présent au monarque. L'attitude de Jésus-Christ est, au premier coup-d'œil, pleine de noblesse; mais, en l'étudiant avec quelqu'attention, on y découvre de la fierté. On voit que l'hommage de la pécheresse qui a parfumé les pieds de l'homme Dieu excite chez lui un mouvement d'orgueil peut-être trop prononcé. On observe aussi avec peine que le personnage principal est dans un coin du tableau, et que le blanc des nappes commence à se confondre trop avec l'architecture du fond. Dans ses *Pèlerins d'Emmaüs*, qui sont à la même galerie, Paul Véronèse blesse toutes les unités de temps, de lieu et d'action. Perrault (*Parallèle des anciens et des modernes*) établit des principes qui condamnent cette composition. « Un tableau, dit Perrault, est un poëme muet, » où l'unité de lieu, de temps et d'action » doit être encore plus religieusement » observée que dans un poëme véritable, parce que le lieu y est immuable, » le temps indivisible, et l'action momentanée. » Mais, à côté de tous ces défauts de Paul, que de beautés! que d'esprit dans les physionomies! que de noblesse dans les portraits, et de justesse dans la couleur! Le musée, indépendamment des tableaux que nous venons de citer, en a treize autres de ce maître, parmi lesquels quelques-uns ont beaucoup de mérite. Le climat de Vérone étant plus favorable à la conservation des peintures, c'est dans cette ville que se trouvent les ouvrages de Caliari qui ont le moins souffert des injures du temps. Ceux qui restent à Venise ont été en partie restaurés. L'air de Venise détruit facilement les fresques. Paul eut pour élèves Charles et Gabriel ses fils, et Benoît son frère, dont nous allons parler, Michel Parrasio, Naudi, Maffei Vérona, François Montemezzano. Il avait une imagination d'une fécondité admirable, des idées neuves et piquantes; mais, comme nous l'avons dit, il ne respecta pas assez certaines convenances dont un maître ne doit jamais s'écarter. Il ne voulut jamais s'asservir aux lois de la chronologie, et, en cela, ses ouvrages méritent de graves reproches. Le caractère de Paul était doux, aimable et libéral. On l'accueillit un jour avec bonté dans une *Villa* près de Venise; en partant, il laissa un tableau représentant la *Famille de Darius*, et cet ouvrage, quoique fait à la hâte, était plein de charme et de talent. Paul Véronèse mourut en 1588. Ses productions sont d'autant plus précieuses, que, depuis la mort de ce maître, aucun autre n'a peint avec autant de facilité, sans éviter, comme lui, le reproche d'avoir composé trop d'ouvrages. On estime les dessins de Paul, qui sont, en général, arrêtés à la plume et lavés au bistre. Ils sont souvent sur papier très fin, collé sur un papier plus épais et d'une nuance différente, et quelquefois signés d'un *P* et d'un *V*. A—D.

CALIARI (BENOIT), peintre, frère de Paul, naquit en 1538. Il vécut dans la meilleure intelligence avec son frère, l'aida en ce qui concernait les ornements, la perspective, l'architecture, et ne refusa jamais ses conseils à ses deux neveux, Charles et Gabriel. Il s'occupa aussi de sculpture; mais ses ouvrages en ce genre sont médiocres. Benoît eut peu d'invention; dans ce qu'il fit de lui-même,

on reconnaît un imitateur de Paul. On lui attribue une *Ste. Agathe*, où l'on trouve de l'élévation et de la vérité; mais elle a été gravée sous le nom de *Paul*, ce qui peut faire croire qu'elle appartient à ce dernier. Ridolfi et Boschini estiment beaucoup les histoires romaines et les sujets mythologiques peints à fresque par Benoît, dans la cour des *Mocenighi*. Ce maître mourut à Vérone en 1598, deux ans après son neveu Charles, qu'il aimait avec la plus vive tendresse. A—D.

CALIARI (CHARLES), peintre, connu sous le nom de *Carletto*, fils aîné de Paul, avait reçu de la nature un caractère docile et appliqué. Il faisait les délices de son père, et il imitait son style avec succès. Paul désirait que son fils le surpassât, et le disait publiquement. Il ne voulait pas que, travaillant d'après un seul modèle, il finît par être un copiste. Il l'envoya donc à l'école de Jacques Bassan, persuadé que la force de celui-ci, jointe au goût dont il lui avait donné des leçons, formerait chez Carletto une manière originale plus savante. En effet, Carletto, qui perdit son père à l'âge de dix-huit ans, avait déjà un talent assez marqué pour achever ses ouvrages, et oser perfectionner ceux que Paul n'avait pas finis. Le musée de Florence possède un tableau représentant *Ste. Catherine*. On y voit le nom du fils, mais on y reconnaît toute la grâce du père. Carletto mourut en 1596, à vingt-six ans, suivant Ridolfi, et à vingt-quatre ans, suivant Zannetti. Cet artiste eût peut-être surpassé en quelques points Paul Véronèse lui-même, si l'ardeur de l'étude n'eût pas abrégé ses jours. Il a composé un tableau représentant *S. Augustin*. On y remarque le mélange des deux mérites de l'école du Bassan et de celle de son père. Ce maître manque au musée. — CALIARI (Gabriel), son frère, naquit en 1568. Il travailla d'abord aux mêmes tableaux que Charles. On en connaît qui portent cette signature: *Heredes Pauli Caliari Veronensis fecerunt*. Ces tableaux sont du nombre de ceux que Caliari n'avait pas terminés, et que ses fils achevèrent. Ridolfi assure que ce fut Charles qui fit les plus belles figures de ces ouvrages, et ajoute que Benoît Caliari, frère de Paul, travailla aussi beaucoup à la partie de l'architecture. Après la mort de Charles, Gabriel se livra peu à la peinture; il s'adonna presque tout entier au commerce; cependant, il fit encore quelques tableaux de chevalet, et des portraits au pastel qui sont fort rares. Gabriel, étant arrivé à l'âge de soixante-trois ans, mourut de la peste en 1631. On n'a pas au musée de tableaux de ce maître. On en trouve rarement de très authentiques dans les cabinets des curieux. A—D.

CALIDASA, poète dramatique indien, florissait, suivant l'opinion de MM. Wilkins et Jones, dans le premier siècle avant J. C. Il est unanimement reconnu pour le premier des neuf poètes désignés sous le nom des *Neuf Perles*, que le râdjâh Vicramaditya, nommé vulgairement *Bicker-Madjit*, entretenait à sa cour. Outre le drame de *Sacontala* (ou l'anneau fatal), traduit en anglais par M. Jones, Londres, in-4°. et in-8°., 1792, on connaît de lui différentes pièces; entre autres, une en six actes, intitulée *Ourvasî*; un poëme épique, ou plutôt une suite de poëmes en un livre, sur les enfants du Soleil; un autre, dans lequel on trouve une parfaite unité d'action, sur la naissance de Coumara, le dieu de la guerre; deux ou trois contes

d'amour en vers, et un excellent petit Traité de la prosodie samskrite, précisément dans le genre du *Terentianus*. Il passe pour avoir revu les ouvrages de Vyâsa et de Vâlinsiki; il a corrigé les textes qui ont cours maintenant. Personne ne lui conteste la première place après ces deux anciens poètes. Un savant académicien de Calcutta, M. Bentley (t. VIII, N°. VI des *Asiatick researches*), a élevé des doutes qui paraissent assez fondés sur l'antiquité que l'on attribue à notre auteur, et prétend qu'il ne peut remonter au-delà du 10e. siècle de l'ère vulgaire. Les arguments de M. Bentley nous paraîtraient concluants, si les noms des savants cités au commencement de cet article n'étaient d'un grand poids en faveur de leur opinion. L—s.

CALIGNON (Soffrey de), né à St.-Jean-de-Voiron, près de Grenoble, en 1550, fut d'abord secrétaire de Lesdiguières, puis chancelier de Navarre, sous Henri IV. Employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles, Calignon était consommé dans les affaires d'état et dans l'usage du monde. Il travailla avec de Thou à l'édit de Nantes. Sa vie a été écrite par Guy Allard, Grenoble, 1675, in-12. On a attribué à Calignon l'*Histoire des choses remarquables et admirables advenues en ce royaume de France, ès années dernières* 1587, 1588 *et* 1589, *par S. C.*, 1590, in-4°. C'est une des pièces les plus violentes en faveur des Guises contre Henri III. D'après cela, il n'y a guère d'apparence que Calignon, zélé protestant, en soit l'auteur. Cependant, on est persuadé, dans la famille du chancelier de Calignon, que cet ouvrage est bien réellement de lui; que, s'il a parlé quelquefois contre son parti, c'est par esprit de justice. Ses descendants conservent une de ses lettres par laquelle il disait, huit jours avant sa mort, qu'il mourait de douleur de l'abjuration de Henri IV. On a de Calignon: I. *Journal des guerres faites par François de Bonne, duc de Lesdiguières, depuis l'an* 1585 *jusqu'en* 1597, manuscrit in-fol., conservé à la Bibliothéque impériale; II. *le Mépris des dames*, satire, imprimée dans la *Bibliothèque de Duverdier*; III. un quatrain inséré dans les *Mélanges historiques de Colomiès*. On lit dans le *Journal de Henri IV*, tom. III, que « Soffrey » Calignon, chancelier de Navarre, » excellent en tout, mourut protes- » tant à cinquante-six ans et quelques » mois, à Paris, au mois de septem- » bre 1606. » A. B—T.

CALIGNON (Pierre-Antoine d'Ambesieux de), descendant du précédent par les femmes, naquit au village de Greenwich, près Londres, en octobre 1729, dans la religion protestante, sa famille ayant été obligée de fuir après la révocation de l'édit de Nantes. Rentré en France, en 1735, avec Suzanne, sa sœur aînée, il fut élevé, ainsi qu'elle, aux dépens de l'état, sous le titre de *nouveau catholique*. Il montra les plus heureuses dispositions, remporta le premier prix de grec à l'université, fut reçu bachelier de Sorbonne, ordonné prêtre, puis nommé aumônier du roi à Genève, où il officiait pour les catholiques, chez le résident de France: ce qui étonna tellement Voltaire, qui ne concevait pas que la foi et la science pussent marcher ensemble, que ce poète lui dit souvent: « Avec » l'esprit que vous avez, vous chantez » Dieu! » Calignon professa ensuite la rhétorique à Lyon pendant dix ans, après lesquels on lui donna un canonicat à Crépy en Valois, où sa sœur était

abbesse de St.-Michel. Il se livra à la prédication à Paris, à Lyon et dans plusieurs autres villes, où le choix de ses sujets et l'élégance de sa diction lui attirèrent de nombreux auditeurs. On regrette qu'il n'ait pas fait imprimer ses sermons. La chaire ne fut pas son seul genre de littérature; on a de lui, outre beaucoup de cantates et de vers de société: I. *l'Aveu sincère, ou Lettres à une mère sur les dangers que court la jeunesse en se livrant à un goût trop vif pour la littérature*, in-12, 1768; II. *Tableau des grandeurs de Dieu dans l'économie de la religion, dans l'ordre de la société, et dans les merveilles de la nature*, in-12, 1769; III. *Dictionnaire de l'élocution française*, 2 vol. in-8°.; IV. *la Destinée des savants*, 1769, in-8°.; V. *l'Homme consolé par la religion*, ode couronnée à Rouen, par l'académie de l'Immaculée Conception, en 1775. On lui attribue *l'Amitié philosophique et politique; ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié; l'art d'acquérir, de conserver, de regagner le cœur des hommes*, 1776. Calignon, qui était, depuis quelques années, grand-vicaire de l'archevêché d'Embrun, cultiva avec succès la musique, l'italien, l'anglais, et particulièrement l'hébreu, dans lequel il eut pour maître l'abbé Ladvocat. La révolution étant survenue, il se rendit à Paris, avec sa sœur l'abbesse (morte en avril 1803), puis il se retirèrent à St.-Maur, d'où ils sortirent encore après le 10 août 1792, pour se rendre à Ponthierry, près de Melun, où ils vécurent inconnus. Calignon s'y occupa avec l'auteur de cet article à traduire en vers français le poëme de Claudien, intitulé *Rufin*. Cette traduction n'a pas été imprimée. L'abbé de Calignon mourut le 25 déc. 1795, privé des secours de cette religion dont il avait si éloquemment développé les vérités sublimes, et fut inhumé à Pringy, village voisin de Ponthierry. M—L—V.

CALIGULA (CAIUS-CÉSAR-AUGUSTUS-GERMANICUS), fils de Germanicus et d'Agrippine, vint au monde le dernier du mois d'auguste de l'an de Rome 765, à Antium, suivant l'opinion la plus commune. Tacite fait entendre qu'il naquit dans le camp même de son père. Il est au moins constant qu'il y fut élevé. Le surnom de *Caligula* lui fut donné d'une petite bottine qui faisait la chaussure militaire des Romains. Ayant passé son enfance et sa première jeunesse avec les soldats, il en était l'idole. Il fut aussi pour un temps les délices du peuple, à cause des vertus de Germanicus. Caligula vécut pendant plusieurs années à la cour de Tibère, son aïeul adoptif, et sut conserver ses jours par une profonde dissimulation auprès de ce prince soupçonneux, dont il avait étudié le caractère. La fin tragique de sa mère et de ses frères Néron et Drusus ne parut faire aucune impression sur lui. S'il faut en croire quelques historiens, le naturel féroce et cruel du jeune Caligula fut pénétré par le vieil empereur, qui prédit qu'il ferait sa perte et celle du genre humain. Tibère mourut, et Caligula lui succéda à l'âge de vingt-cinq ans. Il fut proclamé empereur par le sénat et le peuple avec le même empressement. La joie publique, à cette occasion, fut si grande dans tout l'empire, que, dans l'espace de trois mois, on immola plus de cent soixante mille victimes. Dès qu'il eut rendu les derniers devoirs à Tibère, il alla aux îles Pendataire et Pontie recueillir les cendres ou les os-

sements de sa mère et de Néron son frère, les apporta à Rome, et les déposa avec pompe dans le tombeau d'Auguste. Tous les décrets du sénat rendus contre eux et contre Drusus furent annullés; toutes les pièces à leur charge furent brûlées en présence de l'empereur, après qu'il eut pris les dieux à témoins qu'il n'en avait rien lu. Il rendit la liberté à tous les prisonniers d'état. Tous les exilés et déportés furent rappelés; mais ce qui causa le plus de joie à tout le monde, ce fut la promesse solennelle qu'il fit de n'écouter aucune délation. Il donna bientôt à ce sujet une preuve de sa bonne foi. On lui présentait la dénonciation d'une trame formée contre lui; il refusa de la recevoir, disant qu'il n'avait rien fait qui pût le rendre odieux. Quoique le testament de Tibère eût été déclaré nul par le sénat, Caligula en exécuta tous les articles, à l'exception de celui par lequel Tibère, petit-fils du défunt empereur, était institué son héritier, conjointement avec lui. Elu consul, il prit pour collégue Claude, son oncle, et signala le commencement de son régne par des actes de grandeur, en rendant le royaume de Comagène à Antiochus, fils du souverain qui en avait été dépouillé par Tibère, et lui faisant compter cent millions de sesterces, en restitution des revenus de ses états. Il ne fut pas moins généreux envers Agrippa, petit-fils du roi Hérode. Artaban, roi des Parthes, qui avait toujours haï Tibère, rechercha l'alliance et l'amitié de son jeune successeur. Caligula chargea Vitellius, gouverneur de Syrie, de négocier avec ce monarque: il en résulta un traité très avantageux pour les Romains. Ainsi se passèrent les huit premiers mois du règne de Caligula. Ses mœurs seules s'étaient démenties. Austère en apparence sous Tibère, il s'était livré après sa mort à la débauche et aux dissolutions. On attribua aux excès qu'il fit en ce genre une maladie grave qu'il eut à l'époque dont il s'agit. L'empire en fut dans la consternation; des citoyens passèrent des nuits entières aux portes de son palais; il y en eut même qui se dévouèrent pour lui, et qui firent afficher qu'ils combattraient parmi les gladiateurs, si les dieux lui rendaient la santé. Quelques auteurs ont prétendu que cette maladie avait affecté sa tête, et cela expliquerait le reste de sa vie. Quoi qu'il en soit, après son rétablissement, Caligula prit en un jour une multitude de titres qu'Auguste n'avait acceptés que les uns après les autres. Il se fit appeler *le très pieux*, *le fils des camps*, *le père des armées*, *le puissant*, *l'excellent César*. Il adopta Tibère, fils de Drusus, qui était dans sa 18e. année, avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive et du plus tendre intérêt; et, peu de jours après, il résolut sa mort, et lui fit donner l'ordre de se tuer lui-même. Le jeune prince, éperdu, présentait la gorge aux tribuns et aux centurions qui l'entouraient, les priant d'être eux-mêmes exécuteurs de l'ordre qu'ils apportaient. Sur leurs refus, il tira son épée et se perça lui-même. Débarrassé du seul homme sur lequel pouvaient un jour se porter les yeux, Caligula alla d'excès en excès. Il obligea tous ceux qui, pendant sa maladie, s'étaient engagés à combattre parmi les gladiateurs, à tenir parole. A force d'affronts et d'indignités, il causa la mort de la vertueuse Antonia, son aïeule (*Voy.* Antonia). Un jour qu'il ne se trouvait pas de criminels condamnés à combattre les bêtes féroces, il y fit exposer des personnes qui étaient venues pour assister à ce spectacle. Il visitait fréquemment les

prisons, et en tirait des malheureux, coupables ou non, des vieillards, des indigents, comme étant à charge à la société, et les faisait jeter aux bêtes. Un chevalier romain, qui était du nombre de ces victimes, s'étant écrié qu'il était innocent, il lui fit arracher la langue, et ensuite subir son supplice. Il obligeait les parents des condamnés à assister à l'exécution de leurs enfants, et les faisait presque toujours assassiner la nuit suivante. Il envoya une litière à un malheureux père qui s'excusait sur ce qu'il était malade. Souvent, il était présent lui-même aux exécutions. Il exigea de Macron, préfet du prétoire sous Tibère, à qui il devait peut-être l'empire et la vie, qu'il se donnât la mort; et il fit mourir Silanus, son beau-père, parce que, dans une promenade sur la mer, il avait respiré d'un antidote pour se garantir du poison, disait Caïus, tandis que Silanus voulait seulement prévenir les nausées et les incommodités de la navigation. Il fit mourir Ptolémée, fils de Juba, roi de Mauritanie. Enfin Caligula, pouvant se jouer si impunément de l'espèce humaine, en vint à se croire un dieu; il lui fallut un culte : il s'arrogea les honneurs qu'on rendait à Apollon, à Mars, à Jupiter même. Il fit abattre les têtes de leurs statues, et mettre la sienne à la place. Quelquefois, il voulait être déesse, être Vénus, etc.; il se montrait publiquement avec les attributs de ces divinités; et, pour se trouver plus près des dieux, il se fit bâtir un palais dans le parvis du Capitole; enfin, il fit ériger et consacrer un temple à sa propre divinité : une statue d'or l'y représentait au naturel. Plusieurs villes de l'empire s'empressèrent de lui élever des temples. Les habitants d'Alexandrie portèrent l'adulation plus loin que les autres. Les juifs, qui se trouvaient parmi eux en grand nombre, refusèrent de rendre les honneurs divins à la statue de l'empereur; il en résulta contre eux une longue et atroce persécution. Ceux de Jérusalem opposèrent une égale fermeté, avec plus de succès (*Voy.* Pétrone et Philon). Chaque année, c'étaient de nouveaux excès de cruauté ou de folie. Caligula regardait comme un malheur des temps que son règne ne fût pas marqué par des calamités publiques; il enviait à celui d'Auguste le désastre de l'armée de Varus, et à celui de Tibère, la perte de cinquante mille personnes écrasées par la chute d'un amphithéâtre à Fidènes. Plus d'une fois, il fit fermer les greniers publics, pour donner au peuple la peur de la famine. Pendant quelques jours, il lui jeta de l'argent du haut de la basilique de Julie. On lui entendit souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir l'abattre d'un seul coup. Il avait souvent à la bouche ce mot d'un ancien poète : *Oderint dum metuant*, « qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent. » L'idée lui vint de faire une apologie de Tibère, qui avait toujours été l'objet de sa haine et de ses censures; il y joignit la satire la plus amère du sénat, et finit par renouveler la loi de lèze-majesté. Il ne voulait pas qu'on le crût petit-fils d'Agrippa, regardant cette origine comme trop ignoble. Un de ses plus grands actes de folie fut le pont qu'il fit jeter sur la mer entre Bayes et Pouzzoles. Ce pont fut formé par un assemblage immense de bateaux liés ensemble, sur lesquels on posa des planches qu'on couvrit de terre. Il fit avec la plus grande magnificence l'inauguration de ce monument : placé au milieu sur un trône, il loua pompeusement cette œuvre merveilleuse et tous ceux qui y avaient

été employés. Il passa en cet endroit la journée et la nuit suivante dans une orgie continuelle avec ses amis. Echauffé par le vin, voulant faire quelque chose d'extraordinaire avant de quitter le pont, il fit saisir tout d'un coup et précipiter dans la mer un grand nombre de personnes, sans distinction d'amis ou d'ennemis, d'âge ni de rang. Ceux qui essayèrent de regagner les bateaux à la nage furent repoussés par ses ordres, de sorte qu'il s'en noya beaucoup. Il revint à Rome, où il fit une entrée triomphale, pour avoir, à ce qu'il disait, vaincu la nature même. Ambitieux de victoires et de triomphes, il projeta une expédition contre les Germains, et tout à coup il donna l'ordre de rassembler un grand nombre de légions et d'auxiliaires. Sa marche était celle d'un fou, tantôt précipitée, tantôt très lente. Il était accompagné par les rois Hérode et Antiochus. Arrivé au lieu où étaient campées les légions, sur les bords du Rhin, il fit la revue de ses troupes, qui montaient au moins à deux cent mille hommes; il passa le Rhin, et, après avoir avancé quelques milles dans le pays, il s'en retourna sans avoir tué, ni vu même un ennemi. Il n'en montra pas moins de la lâcheté. Pendant qu'il était sur son char, et que les rangs de ses soldats s'ouvraient pour le laisser passer, une voix fit entendre ces mots : « Ce » ne serait pas une petite consterna» tion, si à cet instant l'ennemi pa» raissait. » Il fut si effrayé, qu'il descendit en hâte de son char, monta à cheval, et regagna le pont pour repasser le fleuve : le pont se trouvant encombré, il se fit porter de mains en mains par-dessus les têtes. Revenu de sa frayeur, il ordonna à quelques soldats germains de ses gardes de traverser le Rhin, de se cacher, et de sortir ensuite de leur embuscade avec un grand bruit, afin qu'on pût lui annoncer que l'ennemi approchait. Il était à table quand on vint apporter la nouvelle d'une attaque : aussitôt il courut avec ses amis et une partie de la garde prétorienne, passa le fleuve, s'avança jusque dans la forêt voisine, et y fit abattre des arbres pour s'ériger des trophées. Au retour de cette expédition, il traita de poltrons et de lâches ceux qui ne l'avaient pas suivi, et distribua des couronnes aux compagnons de sa victoire. Ce n'en était pas assez pour sa gloire : il fit emmener secrètement quelques enfants qu'il gardait comme otages, et ordonna qu'on vînt ensuite lui annoncer qu'ils s'étaient échappés. La nouvelle lui en étant arrivée, il monta à cheval, poursuivit les prétendus fugitifs à la tête d'un corps de cavalerie, et les ramena chargés de chaînes. Fier de ces succès, Caligula écrivit au sénat une lettre pour se plaindre de lui et du peuple, qui se livraient aux plaisirs pendant que César combattait et s'exposait pour eux aux plus grands dangers. Ses troupes le proclamèrent sept fois *imperator* sur les bords du Rhin. Il se transporta dans l'intérieur de la Gaule qu'il traita en pays ennemi. Comme son avidité n'avait d'égale que sa folle prodigalité, il n'y eut point d'extorsions qu'il n'imaginât à l'égard des malheureux Gaulois. Peu content des présents considérables qu'il arrachait aux villes et aux citoyens, il fit accuser de haute trahison les plus riches habitants de cette province, pour confisquer leurs biens qu'il vendit, en personne, aux prix qu'il lui plut de fixer. Ce trafic lui rendant beaucoup, il s'attacha à l'étendre, et vendit les meubles, les joyaux, les esclaves, et même les affranchis de ses deux sœurs

Agrippine et Liville, qu'il condamna comme coupables d'adultère et complices d'une conspiration contre lui, et qu'il relégua dans l'île Pontie. Pour étendre encore son commerce, il se fit envoyer dans la Gaule tous les meubles de la vieille cour (*veteris aulæ*), les robes de Marc-Antoine, d'Auguste, d'Agrippine sa mère, etc. Avant de quitter cette contrée, l'empereur annonça qu'il avait dessein d'envahir la Grande-Bretagne, et fit assembler ses troupes sur le bord de l'Océan. Il s'embarqua sur une superbe galère, et, après s'être un peu éloigné de la côte, il revint aussitôt; ordonna de préparer les machines de guerre, de sonner la trompette; et le signal fut donné comme pour un combat. Personne ne sachant, ni ne devinant ce qu'il allait faire, il commanda à ses troupes de ramasser à l'instant des coquilles, et d'en remplir leurs poches et leurs casques, et s'écria : « Voilà » les dépouilles de l'Océan, dues au » palais et au Capitole. » Tout finit par une distribution d'argent qui fut faite aux soldats. Une haute tour, élevée sur le modèle du phare d'Alexandrie, et pour le même usage, resta comme un monument de la conquête de Caligula. Afin de s'assurer un triomphe qui ne fût pas au-dessous de sa gloire, l'empereur écrivit à Rome pour qu'on lui en préparât un qui surpassât en magnificence tout ce qu'on avait vu en ce genre. De son côté, pour en relever la pompe, il choisit dans la Gaule les hommes de la stature la plus haute; il leur donna des noms germains, les obligeant à apprendre la langue de cette nation, à la parler, à laisser croître et à teindre leurs cheveux. Il voulut aussi que les galères qu'il avait montées fussent conduites à Rome : il y en eut de transportées par terre. Au moment de quitter la Gaule, il lui prit envie de faire passer au fil de l'épée les légions qui s'étaient mutinées après la mort d'Auguste, et qui avaient en quelque sorte assiégé Germanicus son père. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il consentit à décimer seulement des coupables dont le crime avait été pardonné depuis plusieurs années. Les légions ayant été rassemblées sans armes, l'empereur les fit envelopper par de la cavalerie; mais s'apercevant que plusieurs légionnaires s'échappaient pour reprendre leurs armes, il s'effraya, prit la fuite, et regagna Rome à la hâte. Ce fut sur le sénat qu'il voulut se venger du bruit que faisait sa honte. Il se plaignit de n'avoir pas obtenu le triomphe qu'il méritait, quand, peu de temps auparavant, il avait défendu, sous peine de mort, qu'on s'occupât de lui rendre des honneurs. Il se contenta pourtant de l'ovation; mais il résolut dès-lors de perdre la plus grande partie des sénateurs, et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans Rome. On en eut la preuve, après sa mort, par deux livrets qu'on trouva, l'un intitulé *le Glaive*, et l'autre *le Poignard*, sur lesquels il écrivait secrètement les noms de ceux qu'il condamnait à périr. Il se réconcilia cependant avec le sénat, parce qu'il le trouva enfin digne de lui. Il déclara nuls les testaments de tous les centurions, qui, depuis le commencement du règne de Tibère, n'avaient pas nommé ce prince ou lui pour leurs héritiers. Aussitôt plusieurs personnes le portèrent dans leurs testaments. Quand il en fut instruit, il fit mourir les plus riches, sous différents prétextes, en disant qu'on se moquait de lui, de vivre après l'avoir fait héritier. Dans tous les procès d'intérêts, la quarantième partie appartenait à l'empereur. Il y avait des amendes

considérables contre ceux qui étaient convaincus d'avoir terminé leurs différends à l'amiable. Caligula entretenait lui-même des lieux de prostitution, des maisons de jeux pour le public, et entrait dans le détail de la recette. Un jour, manquant d'argent pour jouer, il sortit, fit tuer plusieurs riches patriciens, et rentra en disant qu'il avait gagné 600,000 sesterces. Il serait dégoûtant de faire l'énumération de tous les crimes et de toutes les folies de cet empereur. Il y a cependant quelques faits qui doivent encore entrer dans cet article. Caligula avait un cheval nommé *Incitatus* : il en fit son favori. Ce cheval avait une maison, des meubles, des serviteurs pour recevoir splendidement ceux qui venaient le visiter. Son écurie était de marbre, sa mangeoire d'ivoire, son licol semé de pierreries. On lui donnait à manger dans des vases d'or, et il buvait du vin dans des coupes du même métal. Incitatus était membre du collége des prêtres de Caïus (*Voy.* CÉSONIE). L'empereur projetait même, dit-on, de le faire consul. Il n'est pas étonnant, après cela, que Caligula fît renverser et briser toutes les statues de grands hommes qu'Auguste avait fait placer dans le champ de Mars. Il eut l'idée d'anéantir les poëmes d'Homère. Peu s'en fallut qu'il ne fît enlever de toutes les bibliothèques les écrits et les effigies de Virgile et de Tite-Live; de l'un, parce qu'il était sans génie et sans savoir, et de l'autre, comme historien verbeux et inexact. Les mœurs de Caligula furent dépravées dès sa première jeunesse. Il eut un commerce incestueux avec toutes ses sœurs. Drusille (*Voy.* DRUSILLE) fut celle qu'il aima le plus passionnément : il vivait publiquement avec elle, comme avec sa femme. Du vivant de Tibère, il avait épousé Julia Claudilla, ou Claudia, fille de Silanus : elle mourut en couches. Étant empereur, il épousa d'abord Livia Orestilla, qu'il enleva à son mari Pison, et qu'il répudia peu de jours après; ensuite Lollia Paulina, femme du consulaire Memmius Régulus, et la répudia bientôt; enfin Césonie, femme sans beauté, sans jeunesse, qui sut lui inspirer la plus folle passion : il en reconnut une fille appelée Julia Drusilla. Tant de cruautés, de dissolutions, de folies, d'excès de tout genre, rapportés par Suétone et par Dion, amenèrent enfin une conspiration contre la vie de Caligula. Chéréa (*Voy.* CHÉRÉA), en fut l'auteur et l'ame. Chéréa, tribun des gardes prétoriennes, rassasié d'affronts et de dégoûts, résolut de se venger, en assasssinant le tyran. Il n'eut pas de peine à faire entrer dans ses vues Cornélius Sabinus, tribun comme lui, et plusieurs sénateurs distingués. Le nombre des conjurés augmentant chaque jour, il y eut du retard dans l'exécution; il y eut aussi de l'incertitude dans les moyens : enfin, Chéréa trouvant favorable un moment où il venait demander l'ordre à l'empereur, tira son épée, et l'en perça au col. Sabinus survint avec les autres conjurés : ils se jetèrent tous sur lui, et l'achevèrent en lui portant trente coups. Telle fut la fin de Caligula, à l'âge d'environ vingt-neuf ans, après un règne de près de quatre années. Cet empereur n'attacha son nom à aucun grand monument : il acheva le temple d'Auguste et le théâtre de Pompée, que Tibère avait commencés. Il entreprit des constructions considérables et les laissa imparfaites. Il ne visait en ce genre, comme en tous les autres, qu'au gigantesque, et pour ainsi dire à l'impossible. Il fit jeter des digues dans la mer, raser des montagnes, combler des vallées, et

tout cela avec une célérité incroyable. Il voulut percer l'isthme de Corinthe. Caligula avait négligé la culture des lettres; mais il s'était adonné avec succès à l'éloquence, à plaider des causes. Sa voix était forte et sonore. Il était d'une stature élevée et forte; il avait le col et les jambes grêles, le front large, les yeux enfoncés, le teint pâle, l'air naturellement farouche. Il mettait de l'art à se donner un visage rébarbatif et effrayant. On a de lui des médailles grecques, romaines, et de colonies, avec son portrait. Q—R—Y.

CALIPPE, astronome grec, s'aperçut le premier de l'insuffisance et de l'inexactitude du nombre d'or ou période inventée par Méton; pour y remédier, il inventa un nouveau cycle, dont la durée était de soixante-seize ans, c'est-à-dire qu'il quadrupla la période de Méton, diminuée seulement d'un quart de jour. Par ce léger changement, sa période ramenait les mêmes positions du soleil et de la lune avec plus d'exactitude que celle de Méton ne le faisait au bout de dix-neuf ans. La période calippique commença l'an 331 av. J.-C., et fut adoptée surtout par les astronomes, qui l'employèrent pour donner la date de leurs observations; c'est ce qui fait qu'on la trouve souvent citée par Ptolémée. Hipparque reconnut cependant que le cycle de Calippe était trop peu exact, qu'il fallait aussi le quadrupler et y faire une correction pour accorder l'année civile avec les mouvements célestes. Peu content de ce nouveau cycle, Hipparque en imagina un autre beaucoup plus exact, et dont la durée était de 345 ans, ou plus exactement de 126,007 $\frac{1}{2}$ jours; mais la Grèce, accoutumée aux cycles de Méton et de Calippe, n'adopta pas celui d'Hipparque, quoique plus parfait. D—L—E.

CALIXTE. *Voy.* CALLISTE.

CALIXTE Ier., ou CALLISTE (S.), romain de naissance, succéda au pape Zéphirin, le 2 août 217, ou 218; il gouverna l'église pendant cinq ans et deux mois, et mourut martyr, le 12 octobre 222. Ce pontife fut estimé d'Alexandre Sévère, qui, suivant Lampride, dans la vie de cet empereur, proposait son exemple aux officiers et au peuple. Les plus anciens pontificaux écrits d'après les régistres de l'église romaine, les anciens sacramentaires et d'autres monuments attribuent à S. Calixte l'institution du jeûne des quatre-temps. Ce fut sous son pontificat que les chrétiens commencèrent à bâtir des églises sous la tolérance des magistrats; mais le nom de Calixte est surtout célèbre par le cimetière placé sur le chemin d'Ardée, et qui s'étend jusqu'à la voie Appienne. Ce cimetière porta d'abord le nom de S. Calliste, et reçut, dans le 4e. siècle, celui de *Catacombe*, du mot *cumba* (couche pour se reposer) et d'une préposition grecque qui signifie *auprès*. Ce lieu sacré est aujourd'hui connu sous le nom de *Catacombe de S. Sébastien*, parce que ce saint y fut enterré primitivement, et qu'il est patron d'une des sept principales églises de Rome, située à l'entrée de la Catacombe. On lit sur une inscription placée dans l'église: « C'est ici le cimetière du célèbre pape Calliste, » martyr...... Cent soixante-quatorze » mille martyrs ont été enterrés là, » avec quarante-six évêques illus» tres, etc. » Plusieurs auteurs entendent, par ces quarante-six évêques, quarante-six papes. Les historiens en citent au moins dix-sept. (Voy. Anastase, Bosius, Aringhi, Artaud, Blanchini, etc.) Ce cimetière, le plus renommé de tous ceux qu'on voit autour de Rome, est plus ancien que Calixte, qui ne fit que l'agrandir et

l'orner. On y voit un ancien autel de pierre que le peuple dit être celui qui servait au saint pontife, mais que Fonseca croit postérieur au temps de S. Sylvestre. Quelques calendriers ne donnent à Calixte que le titre de confesseur; mais celui de Libère le met au nombre des martyrs. Il paraît par ses Actes qu'il fut tué dans une émeute populaire. Une partie de ses reliques est conservée, dit-on, dans l'église de Sainte-Marie-Transtévère à Rome. Pierre Moretto a composé un grand ouvrage intitulé *De S. Callisto, ejusque basilicâ S. Mariæ Trans-Tiberim nuncupatâ, disquisitiones duæ critico-historicæ*, Rome, 1752, 2 vol. in-fol. V—VE.

CALIXTE II (GUI DE BOURGOGNE), fils de Guillaume Tête-Hardie, surnommé *le Grand*, comte de Bourgogne, naquit à Quingey, petite ville de ce comté, vers le milieu du 11e. siècle. Élu archevêque de Vienne en 1088, il gouverna cette église pendant plus de trente ans avec beaucoup de sagesse. Le pape Gélase II, obligé de quitter Rome, et de chercher un asyle en France contre l'empereur Henri V, vit à son passage à Vienne Gui de Bourgogne, et l'engagea à se rendre à l'abbaye de Cluni, où son dessein était de se retirer; mais Gélase mourut avant l'arrivée de l'archevêque de Vienne, et les cardinaux qui avaient suivi ce pontife se hâtèrent de lui nommer un successeur. Gui de Bourgogne fut élu à Cluni, le 1er. février 1119. Il était parent de l'empereur et des rois de France et d'Angleterre, oncle d'Adélaïde de Savoie, épouse de Louis-le-Gros. Ses vertus et ses talents, qui répondaient à sa haute naissance, le firent choisir dans les circonstances difficiles où se trouvait la cour de Rome, et il fut jugé propre à terminer les troubles qui désolaient l'Église depuis cinquante ans. L'anti-pape Maurice Bourdin, qui avait pris le nom de *Grégoire VIII*, s'était emparé de cette ville et du siége pontifical. Après en avoir chassé Gélase II, il y avait couronné l'empereur Henri V. La querelle des investitures, cause de tous les troubles, était dans sa plus grande effervescence. Calixte craignait que sa nomination ne fût pas ratifiée à Rome. Elle y fut cependant reçue avec joie. L'Allemagne elle-même y applaudit, et Henri V, forcé de céder à l'opinion générale, promit de se trouver au concile que Calixte indiqua à Reims pour établir la paix entre l'Église et l'Empire. Le pape envoya des députés à l'empereur, qui parut disposé à traiter. Le concile s'ouvrit à Reims le 20 octobre; on y condamna les simoniaques, les prêtres concubinaires, et tous ceux qui exigeaient un salaire pour les sépultures et pour les baptêmes. Dès le lendemain de l'ouverture du concile, Calixte se rendit à Mouzon, pour conférer avec Henri. Ces démarches furent alors inutiles. Le pape revint à Reims sans avoir rien conclu, et ce ne fut qu'en 1122, le 23 septembre, que cette négociation fut terminée à la diète de Wurtzbourg, par un accord entre les légats du pape et les députés de Henri. L'empereur, par ce traité, conserve le droit de faire faire les élections en sa présence, et d'investir l'élu des régales par le sceptre, et le pape se réserve l'investiture par la crosse et l'anneau. L'empereur restitue tous les domaines confisqués sur l'Église depuis le commencement de la discorde, et les deux parties contractantes se promettent mutuellement une paix durable et sincère (*Voyez* l'*Histoire ecclésiastique*, de Fleury, et le *Tableau des révolutions*, par M. Koch). La réconciliation fut so-

lennelle; l'empereur communia des mains de l'évêque d'Ostie, qui lui donna le baiser de paix. Au concile de Reims, Louis-le-Gros, roi de France, était venu se plaindre de l'invasion de la Normandie par Henri, roi d'Angleterre, et des mauvais traitements qu'il faisait subir au duc Robert, vassal de la couronne de France; Calixte ne prétendit point interposer son autorité; car les conciles alors, par la présence des ambassadeurs et des souverains, se trouvaient souvent transformés en assemblées politiques, où l'on discutait des intérêts temporels; mais, dans cette occasion, Calixte se contenta d'agir comme médiateur. Il vint à Rome en 1120, pour y rétablir le véritable siége pontifical; il y fut reçu avec les démonstrations les plus sincères de l'allégresse publique. Sa grâce et son affabilité lui gagnèrent l'affection du plus grand nombre. Il alla néanmoins dans la Pouille implorer le secours des Normands contre l'anti-pape Bourdin, qui fut obligé de quitter la ville. (*Voy.* BOURDIN). Ce fut pendant son voyage dans la Pouille que Calixte donna l'investiture de ce duché et de celui de Calabre à Guillaume, qui lui en fit l'hommage lige, ainsi que Robert Guiscard, son aïeul, et Roger son père, l'avaient fait aux pontifes précédents. Le pape tint ensuite un concile général, qui est compté pour le neuvième écuménique, et comme le premier de Latran, où l'on remarque, parmi plusieurs décrets, celui qui annulle toutes les ordinations faites par l'anti-pape Bourdin, et celui qui défend l'usurpation des biens de l'église romaine, et particulièrement de la ville de Bénévent, sous peine d'anathême. Ce fut dans ce concile qu'on décida d'envoyer des secours aux chrétiens d'Asie. Calixte paya lui-même la rançon de Baudouin II, roi de Jérusalem, et fit une partie des frais pour l'équipement de la flotte que les Vénitiens armèrent pour la défense de ce monarque. Il aida aussi le roi d'Espagne, Alphonse VI, contre les Maures, et fit la guerre à Roger, roi de Sicile, qui s'était ligué avec l'empereur d'Orient contre les Vénitiens; il le vainquit, le fit prisonnier, et lui rendit la liberté peu de temps après. Calixte mourut le 12 décembre 1124. Son pontificat ne fut pas sans gloire. Il rétablit la paix dans l'église et dans la capitale du monde chrétien; il détruisit les tours de Cercio *Frangipane* et des autres petits tyrans; il soumit quelques comtes qui pillaient les biens de l'Église; il rétablit la sûreté au dedans et au dehors; il répara quelques monuments, et donna des aqueducs à la ville de Rome; il orna et enrichit l'église de St.-Pierre, en empêchant des gens puissants de piller les offrandes qui lui étaient destinées. Plusieurs lettres, sermons, bulles, etc., de Calixte II ont été imprimés dans les *Miscellanea* de Baluze, le *Spicilegium* de d'Achery, la *Collection des conciles* de Labbe, la *Floriacensis bibliotheca* de J. du Bosco, la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, l'*Italia sacra* d'Ughelli, le *Bullarium Cassinense* de Margarini, la *Marca Hispanica*, et dans le *De re diplomaticâ* de Mabillon. Deux des lettres de Calixte II à Othon, évêque de Bamberg, ont été imprimées à Ingolstadt, en 1602, in-4°.; et quatre de ses sermons (sur S. Jacques, apôtre), qu'il avait prononcés en Gallice, ont été publiés à Cologne en 1618. On lui attribue une *Vie de Charlemagne* et un traité *De obitu et vitâ sanctorum*. Sa vie a été écrite par Pandulphe Alatrin, et par Nic. de Rosellis. On trouve ces deux Vies dans Muratori. D—s.

CALIXTE III, élu pape le 8 avril 1455, s'appelait *Alphonse Borgia*, et était né à Valence d'une famille illustre. Devenu archevêque de cette ville et cardinal, il ne voulut recevoir aucun bénéfice en commende, en disant « qu'il se contentait d'une épouse qui était vierge. » Il voulait parler de son église de Valence. Le pontificat de Calixte III est remarquable par un acte de justice bien cher aux Français; ce fut lui qui donna des pouvoirs à une commission ecclésiastique pour reviser le procès de l'infortunée Jeanne d'Arc. Le jugement solennel qui intervint le 7 juillet 1456, déclara qu'elle était morte martyre pour la défense de sa religion, de sa patrie et de son roi (*V.* Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. CV). Calixte ne la canonisa point; mais il autorisa les expiations religieuses qui eurent lieu à Rouen sur le tombeau de cette héroïne (*Voyez* l'*Histoire de France*, par Velly). Il fit la guerre aux Turks; ce fut le principal soin de son administration; mais il n'obtint que de médiocres succès. Il appela auprès de lui son neveu, fils de sa sœur, Roderic Lenzuoli, qui prit le nom de *Borgia*, et fut depuis pape sous celui d'*Alexandre VI*. Il mourut le 6 août 1458. Il avait montré des vertus et quelque habileté dans sa politique; cependant quelques écrivains l'accusent d'avoir thésaurisé. Ils prétendent que l'on trouva dans ses coffres 50,000 écus d'or. Peut-être ces sommes faisaient-elles partie des dons gratuits qu'il s'était fait attribuer pour le succès de sa croisade. On lui attribue l'*Office de la transfiguration* (1). D—s.

(1) On trouve des Lettres etc., de Calixte III, dans le *Spicilegium* de d'Achery, la *Collection des conciles* de Labbe; dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, et dans le *Codex juris gentium diplomaticus* de Leibnitz.

CALIXTE, anti-pape en 1159 (*Voy.* Alexandre III, pape).

CALIXTE (George), théologien protestant, né à Medelby, dans le Holstein, le 14 décembre 1586, fit ses études à Helmstædt, à Jéna, à Giessen, à Tubingue et à Heidelberg. Chargé de l'éducation du jeune Matthieu Overbeck, hollandais fort riche, il l'accompagna dans ses voyages en Angleterre et en France, où il se lia avec le célèbre historien De Thou. Rentré en Allemagne, il y acquit une grande considération, et fut nommé, en 1614, professeur de théologie à Helmstædt. Le duc Fréderic-Ulrich de Brunswick le retint dans cette ville, malgré les offres avantageuses qu'on lui faisait ailleurs, et, peu après, le duc Auguste le nomma abbé de Kœnigslutter. En 1645, à la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn; mais sa sagesse ne put s'y faire entendre. La modération de ses opinions dans la querelle des catholiques et des réformés l'avait déjà rendu suspect; on prétendait trouver dans son *Epitome theologiæ moralis*, Helmstædt, 1634, de dangereuses hérésies; il avait eu déjà à défendre ses opinions et lui-même. Dès qu'il parut à Thorn, des théologiens acharnés, entre autres Hulsemann, Botsac et Calov, refusèrent de le reconnaître pour orthodoxe; les universités de Jéna, de Strasbourg, de Giessen, de Tubingue, de Marbourg, de Greifswald lui opposèrent une foule d'ennemis, tandis que celles de Helmstædt, de Rinteln et de Kœnisberg lui fournissaient quelques défenseurs. Il avait indiqué des moyens de réunir entre eux les réformés et les luthériens; il avait proposé des mesures de conciliation. On l'accusa de vouloir fonder une école de *syncrétistes*

à qui leur douceur ne faisait point pardonner leurs hérésies, et qui se sont aussi appelés *calixtins*. On disputa sur la nécessité des bonnes œuvres, sur la révélation de la Trinité dans l'Ancien-Testament, etc. Vainement les princes temporels s'efforcèrent de ramener la bonne intelligence entre les membres du colloque; elle ne reparut qu'après la mort des plus opiniâtres d'entre eux. Celle de Calixte survint le 19 mars 1656. On trouve une liste complète de ses nombreux écrits dans sa *Consultatio de tolerantiâ reformatorum*. Helmstædt, 1658, in-4°., réimprimée dans la même ville en 1697. Les principaux sont : I. *Compendium theologiæ, epitome theologiæ moralis*, 1634, in-4°.; II. *Disputationes XV de præcipuis christianæ religionis capitibus*, 1611, in-4°.; III. *Via ad pacem inter protestantes restaurandam;* IV. *De conjugio clericorum*, 1631, in-4°., réimprimé à Francfort en 1653; V. *De arte novâ contra Nichusium*, Helmstædt, 1634, in-4°.; VI. *Responsum vindiciis theologorum Moguntinorum pro romani pontificis infallibilitate*, 1644 et 1645, 2 part. in-4°., réimprimées en 1672; VII. *Desiderium et studium concordiæ ecclesiasticæ*, Leyde, 1651, in-4°.; VIII. *Quatuor Evangelicorum scriptorum concordia*, 1624, in-4°. : cet ouvrage a eu six éditions, même format; IX. *Expositio in Acta Apostolorum et Pauli epistolas*, Brunswick, 1654, in-4°.; X. *De peccato tractatus diversi*, Helmstædt, 1659, etc. C'est à Calixte que l'on doit l'*Anti-Moguntin*, Helmstædt, 1644, in-4°., ouvrage dirigé contre la faculté de théologie de Mayence. La modération de Calixte est une preuve incontestable de son bon caractère et de ses lumières; Bossuet lui-même a rendu hommage à son habileté. « Le » fameux George Calixte, dit-il dans » son *Traité de la communion sous* » *les deux espèces*, le plus habile » des luthériens de notre temps, qui » a écrit le plus doctement contre » nous. » G—T.

CALIXTE (Frédéric-Ulric), fils du précédent, naquit à Helmstædt le 8 mars 1622, et fut destiné d'abord à la médecine, pour laquelle il avait montré de grandes dispositions. En 1640, il alla en Suède; mais rappelé par son père, il quitta la médecine, et se livra à l'étude de la théologie, où il fit de rapides progrès. Il assista en 1645 au colloque de Thorn, alla ensuite à Dantzig et à Königsberg, où il s'arrêta pour soutenir une thèse contre le docteur Myslenta en l'honneur des opinions de son père. Il revint à Helmstædt, et publia un petit Traité *De purgatorio*, où il défendit plusieurs propositions qu'il avait avancées dans ses *Disputationes* avec le jésuite Mulmann. En 1650, il lut en pleine académie une dissertation intitulée *De baptismo et antiquis circa illum ritibus*, qui eut beaucoup de succès, et lui valut l'honneur de professer la théologie positive. Peu de temps après, il parcourut la Saxe, l'Autriche, la Hongrie, passa en Italie, séjourna quelque temps à Rome, où il vit plusieurs cardinaux et le pape Innocent X, dont il sut gagner l'estime, et de là il passa en France. Rentré dans ses foyers, il fut créé docteur en théologie. En 1664, Auguste, duc de Wolffenbuttel, le nomma conseiller de l'église consistoriale. En 1681, il succéda au docteur Titius dans la chaire de professeur de controverse, et, en 1684, les ducs Rodolphe Auguste et Antoine Ulrich le créèrent

abbé de Kœnigslutter. Il s'occupa beaucoup des travaux de son père, et eut des querelles avec plusieurs docteurs sur divers points de théologie. La plus longue fut celle qu'il soutint contre Gilles Strauch, au sujet d'une petite brochure intitulée *Demonstratio liquidissima*, qu'il avait écrite en réponse à un ouvrage imprimé dans les *Consilia Wirtembergensia*, sous le titre de *Consensus repetitus*. Strauch répondit à cette brochure par une autre brochure en quatre-vingt-huit articles. La querelle s'engagea et se prolongea; mais toute l'université de Helmstædt finit par se déclarer en faveur de Calixte. Il écrivit un grand nombre de traités, dont on trouve la liste dans l'ouvrage de son père, intitulé : *Consultatio de tolerantia reformatorum*. On lit avec surprise dans sa vie qu'il ne sut jamais le latin par principes; l'usage habituel qu'il en faisait dans ses lectures le lui avait seul enseigné; aussi se défiait-il de lui-même, et, lorsqu'il faisait imprimer un ouvrage en latin, il avait soin de soumettre son travail à la révision de quelque professeur. Il mourut le 13 janv. 1701. G—T.

CALL (Jean Van), dessinateur et graveur, né à Nimègue en 1655, était fils d'un horloger, qui, ayant trouvé le secret d'augmenter considérablement le son des cloches, en mélangeant divers métaux, voulait lui transmettre ses talents. Le goût du jeune van Call se prononça pour le dessin, et son père ne s'opposa point à son penchant. Ses premiers essais furent des copies bien faites des paysages de Breughel, de Paul Bril, etc. On remarque d'autant plus ses succès, qu'il n'avait point de maîtres. Ce fut également seul qu'il apprit, avec le secours des livres, l'anatomie et la perspective. Il prit ensuite le sage parti de voir la nature par ses propres yeux, et fit aux environs de Nimègue des dessins à l'encre de la Chine, qui lui valurent les suffrages des connaisseurs et furent chèrement achetés. Il voyagea ensuite en Italie, et vint à Rome, où, dit Descamps, il recueillit une moisson plus abondante que jamais de dessins de toute espèce. Toujours bien récompensé de ses travaux, il revint dans son pays natal par l'Allemagne et la Suisse, dessinant partout les vues les plus pittoresques. Un de ses plus beaux ouvrages représente, en 72 feuilles, les vues les plus intéressantes du cours du Rhin, depuis la chute de Schaffhouse jusqu'à Schevelingen. P. Schenck l'a publié sous ce titre : *Admirandorum quadruplex spectaculum*. Van Call s'étant fixé à la Haye, il y grava à l'eau forte plusieurs de ses dessins, et vit ses gravures aussi recherchées que les originaux; il peignit aussi en miniature, et mourut à la Haye en 1703, à l'âge de quarante-huit ans, laissant quatre enfants, dont deux furent artistes. — Pierre van Call, fils du précédent, s'adonna, comme son père, au paysage. Resté orphelin à l'âge de quinze ans, il ne laissa pas de se former à force de travail et par son goût naturel, au point d'acquérir une grande réputation. S'étant aussi appliqué à l'architecture civile et militaire, il fut beaucoup employé dans sa patrie, et ensuite par le roi de Prusse, qui lui fit dessiner à l'aquarelle toutes les forteresses et les champs de bataille de la guerre de Flandre, sous Louis XV. D—T.

CALLARD DE LA DUQUERIE (Jean-Baptiste), professeur de médecine à l'université de Caen, et membre de l'académie de cette ville, où il est mort en 1718, âgé de quatre-vingt-huit ans, avait le goût des

sciences et beaucoup d'érudition. On a de lui : *Lexicon medicum etymologicum, sive tria etymologiarum millia quas in scholis publicis medicinæ alumnos ita postulantes edocuit*, Caen, 1673, 1692, in-12; Paris, 1693, in-12 : cette édition est augmentée. Cet ouvrage fort estimé ne contient cependant que les étymologies des termes de médecine. Il en a donné une édition in-fol., considérablement augmentée, contenant onze mille étymologies des termes de médecine, chirurgie, pharmacie, botanique, chimie et physique, imprimée à Caen, 1715, in-fol. C'est à Callard que l'on doit le premier établissement d'un jardin de botanique à Caen. Il s'était beaucoup appliqué à connaître les plantes de la Normandie, et il a donné le résultat de ses recherches dans un petit ouvrage rare et peu connu, intitulé : *Catalogus plantarum in locis paludosis, pratensibus, maritimis, arenosis et sylvestribus propè Cadomum in Nortmannia nascentium*, Paris, 1714.

D—P—s.

CALLENBERG (Gérard), lieutenant-amiral de Hollande et de West-frise, né à Willemstadt, en 1642, dut à son courage et à la fortune son rapide avancement. Il commandait un vaisseau de ligne, dans un combat livré par les Français aux Espagnols et aux Hollandais réunis, en 1676, sur la côte de Sicile : le grand amiral de Ruyter fut grièvement blessé, et mourut quelques jours après ; les Français, profitant du trouble que la mort de l'amiral jetait dans la flotte ennemie, l'attaquèrent de nouveau à la hauteur de Palerme; de Haan, qui avait pris la place de l'amiral, tomba entre les mains des Français; Callenberg, resté seul chef de la flotte, se distingua, et fit si bien que les Français furent obligés de gagner le large. Peu de temps après il fut nommé vice-amiral, et, en cette qualité, il se signala dans plusieurs expéditions, entre autres dans celle que les Hollandais firent, en 1690, sur les côtes de Normandie. En 1694, étant chargé d'escorter, sous le commandement de l'amiral Wheler, un grand convoi de vaisseaux marchands d'Italie au Levant, il eut le bonheur d'échapper, auprès de Gibraltar, à une affreuse tempête qui anéantit une grande partie de la flotte; il parvint ensuite à débloquer le port de Barcelone, et reçut, comme témoignage de la reconnaissance de cette ville, des vases de vermeil. Le roi d'Espagne lui envoya une croix de diamants. En 1696, il bombarda la ville de St.-Martin, dans l'île de Ré, et, l'année suivante, on le vit successivement devant Cadix, et au combat de Vigo, si glorieux pour les Hollandais, et où il eut encore le commandement en chef, à cause de l'indisposition de l'amiral Almonde. En 1704, il escorta Charles d'Autriche à Lisbonne, débarqua avec le prince de Hesse-Darmstadt sur la côte de Catalogne, et, comme cette tentative n'eut point de succès, il bombarda, avec les Anglais, la forteresse de Gibraltar, qui, malgré sa position formidable, fut obligée de capituler. A peine Gibraltar s'était-elle rendue, que Callenberg chercha les Français dans la baie de Cadix. Dans l'engagement qu'il eut avec eux, son vaisseau l'*Albemarle* fut mis hors de combat; il en monta aussitôt un autre, et vit le sien sauter en l'air. Ce fut sa dernière expédition ; il revint en Hollande, et fut dans sa vieillesse bourgmestre de Vlaerdingen, où il mourut l'an 1722.

D—g.

CALLENBERG (Jean-Henri), savant orientaliste et théologien protestant, né le 12 janvier 1694, dans

le pays de Saxe-Gotha, après avoir fait ses études à l'université de Halle, y fut nommé professeur de philosophie en 1727, et de théologie en 1739. Rien n'égale le zèle qu'il déploya pour le succès des missions que les protestants ont établies dans l'Orient. On sait que, depuis les apôtres, les missions ont toujours existé dans l'église catholique, qu'elles reprirent une nouvelle ferveur aux 15e. et 16e. siècles, surtout à l'époque de l'établissement des jésuites. Indépendamment des avantages qu'en recueillit la religion, elles furent très utiles aux gouvernements de Portugal, d'Espagne et de France. Frappés de ces avantages, les Anglais, les Hollandais et les Danois envoyèrent, dans les pays soumis par leurs armes, des prédicateurs pour y annoncer l'Évangile, comme les religieux envoyés par les princes catholiques le faisaient, au péril de leur vie, chez des peuples barbares et antropophages. Callenberg consacra son temps et sa fortune à fournir aux missionnaires de sa religion les livres dont ils avaient besoin pour leurs travaux apostoliques. L'alphabet arabe étant assez généralement employé dans les différentes langues de l'Inde, il commença par établir chez lui, et à ses frais, une imprimerie arabe et une hébraïque ; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des juifs répandus dans tout le Levant. Il y fit imprimer sous ses yeux des traductions de la *Bible*, d'autres livres ascétiques, et beaucoup d'autres ouvrages, dont plusieurs ne sont pas sans intérêt pour les Européens. On en peut voir le détail dans Dreyhaupt (*Description du cercle de la Saala*, 2e. partie); nous n'indiquerons ici que les principaux: I. *Scriptorum historiæ litterariæ recensio tabularis*, Halle, 1724, in-8°.; II. *Prima rudimenta linguæ arabicæ*, 1729, in-8°.; III. *De l'état de la colonie de Surinam*, 1731, in-8°., en allemand; IV. *Kurze Anleitung zur Jüdisch-teutschen Sprache*, 1733, in-8°. C'est une grammaire élémentaire de l'hébreu corrompu que parlent les juifs d'Allemagne; il y joignit, en 1736, un petit dictionnaire. V. *Scriptores de religione Muhammedicâ*, 1734, in-8°.; VI. *Specimen indicis rerum ad litteraturam arabicam pertinentium*, 1735, in-8°.; VII. *Specimen bibliothecæ arabicæ*, 1736, in-8°.; VIII. *Loci codicum arabicorum de jure circâ christianos Muhammedico*, 1740, in-8°.; IX. *Repertorium literarium topicum*, ibid., 1740, in-8°.; X. *Grammatica linguæ græcæ vulgaris, paradigmata ejusdem*, 1747, in-8°.; XI. *Relation des voyages entrepris pour le bien de l'ancienne chrétienté d'Orient*, 1757, en allemand; XII. traduction arabe du *Petit catéchisme de Luther* (1729, in-12), du *Nouveau-Testament*, des livres V et VI du *Traité de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne* (1733-1735, in-12), et de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1738-39, in-8°.). Cette dernière n'est qu'une réimpression de la traduction publiée en 1663 par le P. Célestin de Ste.-Liduine, carme, frère du savant Golius, mais de laquelle Callenberg retrancha le 4e. livre tout entier, et les passages des livres précédents qui ne sont pas conformes aux opinions des protestants. Il continua, avec un zèle infatigable, à s'occuper de la traduction et de l'impression de tous ces livres jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juillet 1760. L'institut qu'il avait fondé continua de faire imprimer la traduction des livres religieux, de les distribuer aux juifs et aux musulmans,

d'envoyer quelques missionnaires, d'examiner les nouveaux convertis qui se présentaient, et de suivre ainsi l'intention du fondateur; mais le zèle de ces nouveaux apôtres se refroidit peu à peu, et, vers 1792, l'entreprise fut tout-à-fait abandonnée. Callenberg avait écrit lui-même, en allemand, l'histoire de l'origine de ces missions dans les deux ouvrages suivants : I. *Relation d'une tentative pour ramener le peuple juif aux vérités du christianisme*, Halle, 1728-39, 3 vol. in-8°.; II. *Relation d'une tentative pour ramener à Jésus-Christ les mahométans abandonnés*, Halle, 1739, in-8°. Il publia encore, sur le même sujet: *Sylloge variorum scriptorum locos de mahumeddanorum ad Christum conversione expetitâ, speratâ, tentatâ, exhibens*, Halle, 1743, in-8°. — CALLENBERG (Gaspard), jésuite, né dans le comté de la Marck, en 1678, enseigna la philosophie à Munster, et la théologie à Paderborn, à Trèves, et à Aix-la-Chapelle; il mourut à Cösfeld, le 11 octobre 1742, après avoir publié, sous le voile de l'anonyme, quelques livres latins de théologie et de droit canonique, d'un intérêt purement local, et dont on peut voir le détail dans Harzeim, *Biblioth. colon.* C.M.P.

CALLENBERG (GEORGE-ALEXANDRE-HENRI-HERMANN, comte DE), conseiller intime de l'électeur de Saxe, né le 8 février 1744, dans sa terre de Muskau, dans la Haute-Lusace, annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions; l'éducation qu'il reçut de son père le prépara merveilleusement pour celle qu'il alla prendre plus tard à Genève, où la société des Bonnet, des Saussure, des Tronchin, et le mouvement que donnait aux esprits le voisinage de Voltaire, ne contribuaient pas peu à former les jeunes gens. Il partit de là pour voyager, parcourut l'Italie, la France, épousa Mlle. de Latour-du-Pin, et la perdit dans la seconde année de son mariage. Il se remit à voyager, alla en Suède, en Angleterre, et, retenu ensuite dans ses terres, par le désir de soulager la vieillesse de son père et de s'occuper du bonheur de ses vassaux, il y mérita l'estime et l'affection de tous ceux qui l'entouraient, fut un des plus zélés protecteurs de la *Société patriotique* de la Haute-Lusace, traduisit en allemand quelques ouvrages suédois ou français, et en français *la Ligue des princes*, du célèbre Muller, et mourut le 4 mai 1795, après s'être remarié, en 1773, avec Mlle. d'Oerzen, fille du major-général prussien de ce nom.

G—T.

CALLESCHROS, architecte grec, vivait à Athènes dans la 59e. olympiade, 544 ans avant J.-C. Il fut un des quatre architectes que Pisistrate chargea de construire le temple de Jupiter Olympien, qui ne fut fini que sept siècles plus tard, sous le règne de l'empereur Adrien (*Voy.* l'article ANTISTATES, placé par erreur sous le nom d'AUTISTATES). L—S—E.

CALLET (JEAN-FRANÇOIS), naquit à Versailles le 25 octobre 1744. Il fit de bonnes études, et y prit le goût des mathématiques. Il vint à Paris en 1768, et il eut occasion de s'instruire plus à fond. En 1774, il forma des élèves distingués pour l'école du génie, où les examens étaient sévères, et les réceptions difficiles; en 1779, il remporta le prix que la société des arts de Genève avait proposé sur les échappements; en 1783, il termina son édition des *Tables de Gardiner*, in-8°., qui était commode et exacte : on y trouve les logarithmes des nombres jusqu'à 102,950; en 1788, il fut nommé professeur

d'hydrographie à Vannes, ensuite à Dunkerque. Il revint à Paris en 1792, et fut professeur des ingénieurs-géographes au dépôt de la guerre pendant quatre ans. Cette place ayant été supprimée, il s'occupa à professer dans Paris, où il fut toujours regardé comme un des meilleurs maîtres de mathématiques. En 1795, il publia la nouvelle édition stéréotype des *Tables des logarithmes* (jusqu'à 108,000), augmentée considérablement, avec des tables de logarithmes des sinus pour la nouvelle division décimale du cercle : ce sont les premières qui aient paru. Vers la fin de 1797, il présenta à l'institut l'idée d'un nouveau télégraphe et d'une langue télégraphique, accompagnée d'un dictionnaire de douze mille mots français qui y étaient tous adaptés par une combinaison mathématique. Ces travaux avaient altéré sa santé, il était depuis longtemps asthmatique, et, malgré son état, il publia encore cette année un mémoire sur les longitudes en mer, sous le titre de *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*. Il mourut le 14 novembre 1798. — CALLET (Nicolas), avocat à Guéret, dans le 16e. siècle, a laissé un commentaire sur les lois municipales, ou coutume du pays de la Marche, sous le titre de *Callæus in leges Marchiæ municipalis*, Paris, 1573, in-4°. Z.

CALLIACHI (NICOLAS), né à Candie en 1645, en sortit à l'âge de dix ans, vint étudier à Rome, et, après dix années d'étude, fut reçu docteur en philosophie et en théologie. En 1666, il fut appelé à Venise pour y professer les langues grecque et latine, et la philosophie d'Aristote; en 1677, il alla à Padoue, où il professa successivement la logique d'Aristote, la philosophie, la rhétorique. Il garda cette dernière chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mai 1707. On a de lui quelques discours qu'il prononça en diverses circonstances. Il avait composé plusieurs autres ouvrages, dont il n'a été publié que les suivants : I. *De ludis scenicis mimorum et pantomimorum, edente M. A. Madero*, Padoue, 1713, in-4°., et dans le second tome du *Novus Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre. Ce traité, qui fait connaître le théâtre grec et romain mieux qu'on ne l'avait connu jusque-là, était resté dispersé parmi les papiers de l'auteur, qui était mort sans y avoir mis la dernière main ; le dernier chapitre est même demeuré imparfait. L'ouvrage est curieux, et mérite d'être lu. II. *De gladiatoribus; De suppliciis servorum; De Osiride; De sacris Eleusiniis eorumque mysteriis*. Ces quatre dissertations ont été publiées par le marquis Poleni, dans le 3e. volume de son supplément au *Thesaurus antiquitatum*. A. B—T.

CALLIAS. Il est question de plusieurs personnages de ce nom dans l'histoire d'Athènes. Le plus ancien que nous connaissions est Callias, fils de Phænippus, de la famille des Eumolpides. Il remporta le prix de la course des chevaux en la 54e. olympiade (564 av. J.-C.), et le second prix de la course des chars. Lorsque Pisistrate fut chassé d'Athènes, il fut le seul qui osa acheter ses biens, que le peuple avait mis en vente. Il avait trois filles, qu'il dota richement, et à qui il permit de choisir ceux qu'elles voudraient pour époux. Il eut un fils nommé *Hipponicus*, qui fut père d'un second Callias. Celui ci était dadouque (porte-flambeau), ce qui était la seconde dignité des prêtres d'Éleusis. Lorsque les Perses débarquèrent à Marathon, il se trouva au combat,

et un barbare le prenant pour le roi des Athéniens, à cause de sa longue chevelure et des bandelettes dont elle était ornée, lui demanda la vie, en lui montrant une fosse où il avait caché ses richesses; mais Callias le tua, et s'en empara, ce qui lui fit donner le surnom de *Laccoploutos* (puits d'or). Cette anecdote, qu'on trouve dans Plutarque, ne nous paraît pas plus vraie que celle qu'Athénée rapporte, et qu'on trouvera à l'article Hipponicus. Callias fut chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent à Suse, l'an 469 av. J.-C. Il y conclut avec Artaxercès cette paix célèbre, par laquelle ce prince s'engageait à laisser libres les villes grecques de l'Asie, à tenir ses troupes à une journée de distance des côtes, et à ne pas laisser naviguer ses vaisseaux dans les mers qui s'étendent depuis les roches Cyanées jusqu'aux îles Chélidoniennes. Il fut accusé, à son retour, de s'être laissé corrompre par les présents du roi de Perse; mais il fut absous à cet égard, et il fut seulement, en rendant ses comptes, condamné à payer cinquante talents, ce qui n'empêcha pas qu'on ne lui rendît les plus grands honneurs, et qu'on ne plaçât sa statue auprès de celles des éponymes (les héros dont les tribus avaient pris leurs noms). Il donna aussi le nom d'*Hipponicus* à son fils, qui fut père d'un troisième Callias, surnommé, suivant Plutarque, le *Riche* ou le *Prodigue*. Il fut dadouque comme ses ancêtres, et commandait les hoplites athéniens à la bataille où Iphicrates tailla en pièces un corps de Lacédémoniens (l'an 392 avant J.-C.). Le repas qu'il donna à l'occasion de la victoire au Pancrace que le jeune Autolycus avait remportée aux Panathénées, l'an 421 avant J.-C., sera à jamais célèbre par la description que Xénophon nous en a laissée dans son *Banquet*. Mais ce Callias se rendit surtout fameux par ses prodigalités; elles épuisèrent tellement sa fortune, que Lysias, dans un plaidoyer prononcé l'an 387 avant J.-C., dit qu'il lui restait à peine deux talents des deux cents que son père lui avait laissés. Il fut nommé, l'an 372 avant J.-C., chef de l'ambassade que les Athéniens envoyèrent à Sparte pour conclure la paix. Il avait alors environ quatre-vingt-huit ans, et ne dut pas vivre long-temps après; il ne faut donc pas croire ce que dit Athénée, qu'il tomba, sur la fin de ses jours, dans un tel dénûment, qu'il ne lui restait plus qu'une vieille femme barbare pour le servir, et qu'il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. Cela est démenti d'ailleurs par ce que dit Dion Chrysostôme, d'un procès qui s'éleva au sujet de sa succession. Il avait d'abord épousé une fille de Glaucon, dont il eut un fils nommé *Hipponicus*. Il épousa ensuite une des filles d'Ischomachus, et la mère, qui était veuve, étant venue demeurer avec lui, il entretint avec elle un commerce scandaleux, ce qui obligea son épouse à le quitter. Il chassa ensuite la mère, quoique enceinte, et, l'ayant reprise bientôt après, il reconnut son enfant. C'est ce 3e. Callias qui trouva, l'an 407 av. J.-C., le moyen d'extraire le cinabre des mines d'argent. C—r.

CALLIAS, poète dramatique grec, fils de Lysimaque, fut surnommé *Schœnion*, de la profession de son père, qui était cordier. Il composa des tragédies et des comédies, parmi lesquelles on comptait *les Cyclopes*, *Atalante*, etc. Voyez Suidas. — Callias, né à Syracuse, écrivit une *Histoire des guerres de Sicile*, souvent citée par les anciens. On croit qu'il vivait vers l'an 316 avant J.-C.

Diodore lui reproche d'avoir loué la piété et l'humanité d'Agathocle, qui viola si souvent les lois divines et humaines, mais qui combla Callias de présents. V—VE.

CALLIAS, architecte grec, était d'Arados, en Phénicie, et vivait dans la 118e. olympiade, 308 ans av. J.-C. Il fut employé par les Rhodiens, et exécuta sur les murs de Rhodes une espèce de grue avec laquelle on pouvait accrocher et enlever en l'air une hélépole, ou tour roulante, dont se servaient les assiégeants pour battre et ruiner les murailles des villes. Les Rhodiens, enchantés de cette découverte, transférèrent à Callias une pension sur le trésor public, qu'ils avaient accordée précédemment à Diognète, architecte de Rhodes. Sur ces entrefaites, Démétrius Poliocertes vint mettre le siége devant la ville; il amena un architecte d'Athènes, nommé *Epimachus* qui, pour détruire l'effet des machines de Callias, fit construire une hélépole si grande et si lourde, que Callias fut obligé d'annoncer aux Rhodiens qu'il ne pourrait ni l'enlever ni en arrêter l'effet. Il fallut avoir recours à Diognète, qu'on avait d'abord écarté avec mépris; mais, irrité de l'ingratitude de ses concitoyens, il refusa de les secourir; enfin, on lui députa les jeunes filles et les pontifes. Diognète se laissa toucher par leurs prières, et demanda seulement pour récompense qu'on lui accordât la propriété de l'hélépole, s'il parvenait à s'en rendre maître, ce qui lui fut promis. Aussitôt il fit mettre la main à l'œuvre à tous les habitants, et on dirigea tous les égoûts de la ville vers le terrain sur lequel l'hélépole devait passer. Suivant Vegèce, au contraire, on creusa une fosse souterraine qui affaiblit le terrain. Lorsque la machine fut arrivée à cet endroit, soit que la terre fut humectée par les eaux des égoûts, soit qu'elle fût minée, l'hélépole s'enfonça de manière qu'il fût impossible de s'en servir et Démétrius, privé de ce moyen, leva le siége. Diognète fut regardé comme le sauveur de sa patrie, et on ne parla plus de Callias. L—S—E.

CALLIBIUS, spartiate, se conduisit avec beaucoup d'insolence à Athènes, où Lysandre l'avait placé comme harmoste après la bataille d'Ægos Potamos. Il se permit de lever le bâton pour frapper l'athlète Autolycus (sur lequel Xénophon a composé son *Banquet*), qui, plus adroit que lui, le prit par les jambes et le jeta à terre. Lysandre, à qui il alla porter ses plaintes, lui dit qu'il ne savait pas gouverner les hommes libres; mais les trente tyrans firent mourir Autolycus pour le satisfaire, et Callibius leur témoigna sa reconnaissance, en approuvant les mesures sanguinaires qu'ils prirent contre ceux de leurs concitoyens dont les richesses tentaient leur cupidité. C—R.

CALLICLÈS, sculpteur grec, était de Mégare, et fils de Theoscome, qui s'était rendu célèbre par une statue de Jupiter, que les Mégariens regardaient comme le plus bel ornement de leur ville, et à laquelle Phidias avait travaillé. Calliclès soutint la réputation de son père. Un de ses meilleurs ouvrages était la statue de Diagoras, athlète vainqueur au pugilat. Ce sculpteur a vécu environ 420 ans avant J.-C. Pausanias en fait un grand éloge. — Il y eut un autre CALLICLÈS, peintre, qui ne peignait que de petits tableaux (ils n'avaient, dit-on, que trois pouces de circonférence), et qui, suivant Varron, aurait pu, dans de plus grandes compositions, s'élever au même rang qu'Euphranor. On croit que cet artiste florissait 320 av. J.-C. L—S—E.

CALLICRATES, architecte grec,

florissait à Athènes dans la 84e. olympiade, 444 ans avant J.-C. Le temple célèbre, dit le *Parthénon*, a immortalisé le nom de cet artiste, ainsi que celui d'Ictinus, qui coopéra à la construction de ce monument. Ce fut Périclès qui le fit élever dans l'Acropolis ou citadelle d'Athènes, et qui chargea Phidias d'en diriger la décoration et les sculptures. Ce temple, en forme de parallélogramme, était entouré d'une file de colonnes d'ordre dorique séparées du mur de la Cella, ou du corps du temple, par un léger intervalle. Les frontons des deux extrémités étaient supportés par huit colonnes, et ornés de bas-reliefs, dont l'un représentait *la Dispute de Minerve et de Neptune pour donner un nom à la ville d'Athènes*, et l'autre, *Jupiter présentant Minerve à l'assemblée des dieux*. Les métopes ou intervalles qui se trouvent entre les triglyphes de l'ordre dorique représentaient des combats de centaures, et sur la frise, qui régnait tout autour et à l'extérieur du mur de la Cella, on avait sculpté la procession mystérieuse des Panathénées. Les colonnes étaient sans base, et reposaient sur des marches qui entouraient tout l'édifice: il avait deux cent vingt-un pieds de long d'orient en occident, et quatre-vingt-quatorze de large. On avait employé, pour le bâtir, un marbre dont la blancheur éclatante relevait encore la majesté de l'architecture, l'élégance des profils et la perfection des sculptures. La construction était si soignée, qu'on apercevait à peine les fissures des blocs. Les siècles et les révolutions avaient respecté un ouvrage si parfait, et le chef-d'œuvre d'Ictinus et de Callicrates existait encore dans son entier en 1676. Il avait servi de temple aux Athéniens, d'église aux chrétiens, et de mosquée aux Turks; mais l'année suivante, pendant le siége d'Athènes par les Vénitiens, commandés par le providiteur Morosini, une bombe tomba sur le Parthénon, où étaient renfermées les poudres des assiégés; en un moment, cet ouvrage admirable ne fut plus qu'un monceau de ruines. On acheva de gâter les restes des bas-reliefs des frontons en voulant les emporter, et, depuis ce temps, les étrangers et les voyageurs n'ont cessé de dépouiller le Parthénon de ses riches débris. Une partie des colonnes, de l'entablement et des frontons, qui subsiste encore, suffit pour exciter l'admiration et pour faire juger de la magnificence de Périclès et du génie de Callicrates et d'Ictinus. — Il y eut un autre CALLICRATES, dont Pline, Plutarque, Élien et quelques autres ont parlé comme d'un habile sculpteur, mais auquel le bon goût refuse cette qualification. Il s'attachait à faire des ouvrages d'ivoire d'une délicatesse et d'une petitesse excessive; il avait gravé des vers d'Homère sur des grains de millet. De concert avec Mirmecydes, autre artiste dans le même genre, il fit un char attelé de quatre chevaux qu'on pouvait cacher sous une aile de mouche, et des fourmis dont on distinguait tous les membres. Il plaçait ces petits ouvrages sur de la soie noire, pour que l'œil les aperçût plus aisément. On ne s'étonnera pas que les chefs-d'œuvre de ces artistes ne nous soient pas parvenus; mais peut-être on sera surpris que l'histoire ait prolongé leur souvenir et leur réputation. L—S—E.

CALLICRATES, né à Léontium, ville de l'Achaïe, fut, par ses trahisons, l'un des principaux instruments de la ruine de la Grèce. Député à Rome, l'an 179 avant J.-C., pour plaider la cause des Achéens contre les exilés de Lacédémone, il exhorta au

contraire le sénat romain à ne pas permettre qu'on délibérât sur les ordres émanés de lui. Le sénat, déjà assez enclin à traiter les peuples alliés comme des sujets, suivit son conseil, et, en le congédiant, le recommanda aux Achéens comme un homme qui avait la confiance du peuple romain, ce qui le fit nommer préteur l'année suivante. Les Romains ayant défait Persée, et réduit la Macédoine en province, envoyèrent dix commissaires pour régler l'administration de ce pays, et les autorisèrent à prendre connaissance des affaires du reste de la Grèce, comme le faisaient les rois de Macédoine. Callicrates, s'étant rendu auprès d'eux, accusa les principaux Achéens d'avoir favorisé Persée. Deux de ces commissaires s'étant rendus dans l'Achaïe pour examiner la vérité de cette accusation, il eut l'audace d'en introduire un dans l'assemblée générale des Achéens, quoique cela fût défendu; et, soutenant ce qu'il avait avancé, il prétendit que ceux qui avaient été préteurs étaient tous compris dans son accusation. Xénon, l'un d'eux, qui jouissait de la plus grande considération, s'étant levé, répondit qu'il lui serait facile de se justifier, même devant le sénat romain, ce qu'il disait uniquement pour prouver son innocence; car les Achéens, en qualité d'alliés, ne pouvaient être jugés que par leurs concitoyens; mais le commissaire romain, saisissant cette ouverture pour empiéter sur les droits des Achéens, renvoya sur-le-champ à Rome tous ceux que Callicrates avait accusés; il y en avait plus de mille, et les Romains, les croyant déjà condamnés par les Achéens, les envoyèrent en exil dans la Toscane et dans d'autres parties de l'Italie, d'où ils ne purent faire entendre leurs réclamations qu'au bout de dix-sept ans, et on permit alors à ceux qui restaient (ils n'étaient pas plus de trois cents) de retourner dans leur patrie. Callicrates se vit en butte à l'exécration publique; mais il en fut dédommagé par l'amitié des Romains. Le sénateur Gallus, étant venu quelque temps après dans la Grèce, le chargea de juger une contestation qui s'était élevée entre les Argiens et les Lacédémoniens, au sujet de leurs limites. Les Oropiens, vers l'an 157 avant J.-C., ayant des sujets de plainte très graves contre les Athéniens, offrirent dix talents à Ménalcidas pour qu'il engageat les Achéens, dont il était alors préteur, à venir à leur secours. Ménalcidas, ayant promis la moitié de cette somme à Callicrates, entraîna, de concert avec lui, les Achéens dans une expédition contre les Athéniens : elle n'eut aucun succès. Ménalcidas ne s'en fit cependant pas moins payer, mais il ne voulut rien donner à Callicrates, qui, pour s'en venger, l'accusa, lorsqu'il fut sorti de place, d'avoir cherché à détacher les Spartiates de la ligue achéenne. Ménalcidas, ne pouvant se justifier, corrompit à prix d'argent Dinæus, son successeur, qui, pour le servir, entraîna les Achéens dans une suite de démarches toutes plus inconsidérées les unes que les autres. Ils se virent obligés d'envoyer, à ce sujet, une nouvelle ambassade à Rome, et Callicrates, qui en faisait partie, mourut en y allant, dans l'île de Rhodes, vers l'an 147 avant J.-C. C—R.

CALLICRATES. *Voy*. CALLIPPUS.

CALLICRATIDAS, Spartiate, commença à se faire connaître vers la fin de la guerre du Péloponnèse, où les Lacédémoniens l'envoyèrent à Éphèse prendre le commandement de leur escadre. Il eut beaucoup de désagréments à essuyer de la part de Lysandre, qui, mécontent de ce qu'on

lui avait donné un successeur, renvoya l'argent qui lui restait à Cyrus le jeune, qui avait fourni jusqu'alors aux dépenses de l'escadre, et dit à Callicratidas qu'il pouvait aller lui en demander. Il ajouta, en présence des alliés, qu'il lui laissait une escadre maîtresse de la mer. « Puisque cela » est, répartit Callicratidas, condui» sez-la à Milet, en laissant Samos à » gauche, et livrez-la moi dans cette » ville. » Lysandre s'en excusa sur ce qu'il n'avait plus le commandement. Après son départ, Callicratidas alla à Sardes pour demander de l'argent à Cyrus. Il se présenta à la porte du palais du prince, on lui dit qu'il était à boire: « J'attendrai qu'il ait bu, » répondit-il avec une simplicité vraiment spartiate, dont les Perses rirent beaucoup. N'ayant pas été plus heureux une seconde fois, il maudit ceux qui avaient mis les Grecs dans la nécessité de faire la cour aux barbares pour avoir de l'argent, et se promit bien, lorsqu'il serait à Sparte, de faire tous ses efforts pour réconcilier les Lacédémoniens et les Athéniens. Étant revenu à Milet sans argent, il décida les habitants de cette ville à fournir aux besoins de son escadre, et alla aussitôt attaquer Méthymne dans l'île de Lesbos, où il y avait une garnison athénienne. Ayant pris cette ville d'assaut, il la mit au pillage. On lui proposa de vendre les prisonniers qu'il y avait faits : « A Dieu ne plaise, » répondit-il, que tant que je com» manderai, un seul Grec devienne » esclave par mon fait! » Il se contenta donc de vendre les esclaves, et renvoya les autres. Il se mit ensuite à la poursuite de Conon, et, l'ayant joint, il le défit et le poursuivit jusqu'à Mytilène, où il l'assiégea. Les Athéniens, instruits de cet échec, envoyèrent sur-le-champ une escadre de cent cinquante vaisseaux pour le dégager. Callicratidas, quoique ses forces fussent bien inférieures, alla à leur rencontre, et voulut risquer le combat, malgré les représentations d'Hermon son pilote. Son devin lui ayant annoncé qu'il était menacé de périr dans le combat, il répondit qu'il serait beaucoup plus facile aux Spartiates de réparer la perte d'un général tel que lui, que d'effacer la honte qu'il y aurait à fuir devant l'ennemi ; ce qui était un propos de jeune homme, comme l'observent très bien Cicéron et Plutarque; le salut de l'armée, dans un jour de bataille, dépendant de celui de son général, et l'événement le prouva. Le vaisseau qu'il montait ayant été submergé sans qu'il pût se sauver, les Lacédémoniens furent complètement défaits. Callicratidas mourut l'an 406 avant J.-C. Il est un des derniers qui aient conservé l'ancien caractère spartiate, caractère qui s'était fort altéré pendant la guerre du Péloponnèse, par les habitudes que les Lacédémoniens contractèrent en combattant hors de leur pays, et la plupart du temps dans l'Ionie, dont les habitants, amollis par le luxe, étaient, suivant l'expression de Callicratidas, de très bons esclaves et de très mauvais citoyens. C—R.

CALLICRÉTÉ, fille de Cyané, dont on a fait dans un dictionnaire une fille savante dans la politique, était probablement quelque courtisane de l'Ionie. Anacréon parle, dans une de ses chansons, de l'art avec lequel elle savait tyranniser les cœurs. Platon fait allusion à cette chanson dans son *Théagès*, et c'est tout ce que nous en savons. C—R.

CALLIDIUS. *Voy*. LOOS.

CALLIER, ou CAILLIER (RAOUL), poète de la fin du 16e. siècle, né à

Poitiers, était neveu de Nicolas Rapin. Il composa, à son exemple, des vers français mesurés, qu'il fit imprimer avec ceux de Rapin, dont il fut l'éditeur. On trouve aussi des vers de sa composition dans les *Délices de la poésie française.* L'abbé Goujet lui attribue *les Infidèles fidèles, fable boscagère de l'invention du pasteur Calianthe*, Paris, 1603 et 1613. Cette pièce est très rare. Beauchamps n'en a pas connu l'auteur; il le désigne seulement de cette manière, *F, Q, D, B*, ou *le Pasteur Calianthe*. Ces lettres initiales ne peuvent convenir à R. Callier; mais les raisons données par l'abbé Goujet ne laissent aucun doute sur le véritable auteur de la pièce. Il avait assisté dans sa jeunesse aux grands jours de la célèbre Mme. Desroches de Poitiers, et il avait célébré par quelques vers français la *puce* trouvée sur l'épaule de cette dame. La Croix du Maine lui attribue un *Discours du rien*, un *de l'ombre*, un autre *du quatre*, et enfin un *de l'amour de soi-même*, en prose; un poëme intitulé *le Chat*, un autre *le Passereau*, et un troisième *les Abeilles*. Ces ouvrages n'ont point été imprimés. — CALLIER (Suzanne), sa parente, ou même sa fille, suivant Falconet, se mêlait aussi de poésie. On trouve d'elle quelques vers mesurés dans le recueil de ceux de Nicolas Rapin (*Voy.* RAPIN). W—s.

CALLIÈRES (FRANÇOIS DE), né à Thorigny en Basse-Normandie le 14 mai 1645, fut conseiller du roi, ministre plénipotentiaire à Ryswick en 1693, et l'un des signataires du traité, puis secrétaire du cabinet du roi. Il avait été précédemment envoyé en Pologne par la maison de Longueville, à laquelle son père et lui étaient attachés. Le 7 février 1689, il fut reçu à l'académie française à la place de Quinault. On a de Callières plusieurs ouvrages, dont voici les principaux: I. *Des mots à la mode*, 1692, in-12; II. *Traité du bon et du mauvais usage de s'exprimer, et des façons de parler bourgeoises*, 1693, in-12; III. *De la manière de négocier avec les souverains*, etc., 1716, in-12, dont on donna en 1750 une nouvelle édition en 2 vol. Le second est de l'éditeur et ne vaut pas le premier. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand et en italien. IV. *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les anciens et les modernes*, Paris, 1688, in-12, à l'occasion de la querelle entre Boileau et Perrault; V. *Panégyrique historique du roi Louis XIV*, Paris, 1688, in-4°. On trouve à la suite un *Discours au roi*, en vers. VI. *De la science du monde*, 1717, in-12; VII. *Du bel esprit*, 1695, in-12; VIII. *Des bons mots et des bons contes; de leur usage; de la raillerie des anciens; de la raillerie et des railleurs de notre temps*, 1692, in-12; 1699, in-12; IX. des *Poésies*, qui sont faibles. François de Callières mourut le 5 mai 1717. — Jacques de CALLIÈRES, son père, maréchal de bataille des armées du roi, et qui mourut commandant à Cherbourg en 1697, que d'Alembert appelle un homme d'esprit, avait publié les ouvrages suivants: I. *le Courtisan prédestiné*, ou *le Duc de Joyeuse capucin*, in-8°., 1661, 1672, 1682; II. *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François Ier. (1547) jusqu'à celle de ce maréchal* (1597), Paris, in-fol., 1661; III. *Lettre héroïque sur le retour de M. le Prince, à la duchesse de Longueville*, Saint-Lô, 1660, in-4°. A. B—T.

CALLIERGI, ou CALLOERGI

(Zacharie), né dans l'île de Crète, fut de bonne heure envoyé à Venise pour y faire ses études, et ne tarda pas à se faire remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances. C'est dans cette ville qu'aidé par son frère Antoine Calloergi, excellent helléniste, et par le savant Musurus, il publia son grand *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Venise, 1499, in-fol., ouvrage digne des éloges accordés à son auteur. Calloergi fut appelé à Rome pour être à la tête de l'imprimerie grecque élevée par les soins d'Augustin Chigi. De concert avec Corneille Begnigno de Viterbe, il publia une édition de Pindare, recherchée pour la correction, la beauté de l'impression et pour les scolies qui l'accompagnent. Les amateurs la préfèrent à celle qui avait été donnée par Alde Manuce deux ans auparavant. Calloergi fit encore sortir de ses presses une édition de Théocrite, Rome, 1516, in-4°., fort estimée pour la correction du texte; elle renferme les idylles et les épigrammes. — Un autre savant du même nom (George), contemporain d'Antoine et de Zacharie, et probablement de la même famille, fut professeur de grec à Venise, et passa pour l'un des plus savants hellénistes de son temps. R—t.

CALLIGÈNE, médecin de Philippe II, roi de Macédoine, servit utilement l'ambition de Persée, fils de ce prince, et qui, meurtrier de Démétrius, son frère aîné, avait été obligé de prendre la fuite. Philippe étant tombé malade, Calligène connut qu'il touchait à sa fin; il dépêcha des courriers à Persée, et, jusqu'à son arrivée, il cacha la mort du roi aux grands et au peuple de Macédoine. Par ce moyen, Persée s'empara facilement du trône, dont un odieux fratricide lui avait ouvert le chemin. Cet événement arriva l'an 179, avant Jésus-Christ (*Voy.* *Tite-Live*, liv. XL, c. 56. V—ve.

CALLIMACHUS - EXPERIENS (Philippe), historien, né à San Geminiano, bourg de la Toscane, dans le 15e. siècle, était de l'illustre famille des *Buonaccorsi*, nom qu'il changea ensuite pour celui de *Callimaco*, lorsqu'il forma, avec Pomponius Lætus et autres savants, une académie, dont les membres changèrent leurs noms en noms latins ou grecs. Le surnom d'*Esperiente* lui fut ensuite donné à cause de sa grande expérience dans les affaires. Paul II, ayant succédé à Pie II, en 1464, ne vit pas cette académie et ce changement de nom d'un œil aussi favorable que son prédécesseur. Il crut y apercevoir un mystère dangereux, et persécuta les membres de cette réunion avec beaucoup de vigueur. Callimaco eut le bonheur de se sauver, et, après avoir erré long-temps en diverses contrées, il parvint en Pologne vers 1473. Il y fut accueilli par l'archevêque de Léopol ou Lemberg, et mérita bientôt l'estime de Casimir III, roi de Pologne, qui lui confia l'éducation de ses enfants, et, quelque temps après, le fit son secrétaire. Il le chargea dans la suite de plusieurs négociations importantes à Constantinople, en 1475; à Vienne et à Venise, en 1486. En 1488, il eut le chagrin de voir sa bibliothèque consumée par un incendie. La mort de Casimir, arrivée en 1492, ne diminua en rien la faveur dont il jouissait. Jean Albert, fils et successeur de ce roi, et qui avait été disciple de Callimaco, mit en lui toute sa confiance, et lui fit partager son autorité. Ce haut point de gloire dura jusqu'à sa mort, arrivée à Cracovie, le 1er. novembre 1496. Tous les ouvrages historiques de Callimaco sont estimés: I. *Attila*, ou *De gestis At-*

tilæ, sans date (probablement Trévise, 1489), in-4°.; Haguenau, 1531, in-4°.; Bâle, 1541, in-8°., et dans le recueil latin des historiens hongrois de Bonfinius; II. *Historia de rege Uladislao, seu clade Varnensi*, Augsbourg, 1519, in-4°. Jean-Michel Bruto ne connaissait pas cette 1re. édition lorsqu'il en donna une nouvelle sur un manuscrit. Il l'intitula: *De rebus ab Uladislao Hungariæ et Poloniæ rege gestis ad Casimirum V libri III*, Cracovie, 1582, in-4°. Il y a joint une vie intéressante de Callimaco (*Voyez* BRUTO), réimprimée à Cracovie, 1584, in-4°. On retrouve encore cette Histoire dans celle de Pologne, de Martin Cromer, 1589, et dans le recueil de Bonfinius, cité ci-dessus. III. *De clade Varnensi epistola*, se trouve dans le 2e. tom. du *Chronicon Turcicum* de Lonicerus, Bâle, 1556, et Francfort, 1578, in-fol. IV. *Oratio de bello Turcis inferendo et historia de his quæ à Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis*, Haguenau, 1533, in-4°.; V. plusieurs ouvrages demeurés manuscrits, entre autres une histoire de ses voyages, des poésies latines, etc. C. T—Y.

CALLIMAQUE, capitaine athénien, qui fut le premier revêtu de la charge de polémarque (on donnait ce nom au 3e. archonte). Dans un conseil de guerre tenu avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant J.-C., Miltiade dit à Callimaque: « Le sort » de la patrie est entre vos mains; » un mot sorti de votre bouche va vous » égaler à Harmodius, à Aristogiton, » auteurs de la liberté dont jouit Athè- » nes, et décidera si désormais nous » serons libres ou esclaves. » Callimaque prononça ce mot, et la bataille fut résolue. Hérodote dit qu'il commanda l'aile droite, et qu'il combattit avec beaucoup de valeur. On raconte qu'après la victoire, il fut trouvé parmi les morts, percé d'un si grand nombre de traits, que son corps resta debout, quoique privé de vie, et les rhéteurs s'exercèrent à l'envi sur ce sujet. Il fut peint à Athènes dans le Pœcile. Pausanias rapporte qu'il paraissait, dans ce tableau, effacer tous les guerriers qui combattirent à Marathon.

V—VE.

CALLIMAQUE, sculpteur, peintre et architecte, naquit à Corinthe, et se rendit célèbre dans les trois arts qu'il cultiva. Vitruve lui attribue l'élégante invention du chapiteau corinthien, dont une rencontre singulière lui donna l'idée. Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice vint, suivant un usage touchant, déposer sur sa tombe un panier rempli des objets dont cette infortunée se servait habituellement. Une acanthe, espèce de chardon à larges feuilles, croissait à cette place. Les feuilles en grandissant entourèrent le panier, et, rencontrant la tuile qui le débordait, furent forcées de se réployer en volutes. Callimaque, qui passait dans ce lieu, fut frappé de la richesse et de la grâce de cet arrangement des feuilles et du panier, et imagina d'en transporter la copie sur les colonnes d'un temple qu'il était chargé de construire à Corinthe. On peut attribuer ce récit à l'imagination vive et mensongère des Grecs; mais l'honneur d'avoir créé l'ordre corinthien doit rester à Callimaque. Comme statuaire, il n'égalait pas les plus célèbres sculpteurs grecs; mais il portait dans ses ouvrages une finesse et une recherche que ses rivaux n'atteignaient point. Toujours mécontent de son travail, il ne cessait de retoucher ce qu'il avait fait. Ce goût difficile le tourmentait et l'agitait continuellement, au point qu'on l'avait sur-

nommé l'*ennemi de son art.* Ce fut sans doute à ce désir de perfection qu'il dut l'invention du trépan, instrument dont se servent les statuaires pour fouiller dans le marbre. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, Pausanias cite une lampe d'or qui brûlait jour et nuit devant la statue de Minerve, dans la citadelle d'Athènes. La mèche était composée d'une espèce d'amiante, et ne se consumait point. Au-dessus de la lampe, une palme de bronze s'élevait jusqu'à la voûte, et servait à conduire la fumée. On remarquait, entre autres statues de Callimaque, des Lacédémoniennes dansant, mais la recherche avait détruit la grâce dans cet ouvrage. Pline et Vitruve parlent du même artiste comme d'un peintre habile, sans désigner aucun de ses tableaux. Le nom de Callimaque se trouve sur un bas-relief antique du Capitole, qui représente un faune nu et trois bacchantes drapées, et qui semble appartenir au plus ancien style grec. On n'est pas d'accord sur le temps où vécut Callimaque; il est probable que ce fut vers la 83e. olympiade, 450 ans av. J.-C. L—S—E.

CALLIMAQUE, célèbre poète et littérateur (Γραμματικός), naquit à Cyrène, ville grecque de la Lybie. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Eleusis, petit bourg près d'Alexandrie. Ses talents l'ayant fait connaître, Ptolémée Philadelphe l'appela auprès de lui, et le plaça dans le musée qu'il avait fondé. Callimaque y continua de se livrer à l'enseignement, et il sortit de son école plusieurs hommes célèbres, entre autres le poète Apollonius de Rhodes, qui, dans la suite, se montra ingrat envers son maître. Celui-ci s'en vengea par un poëme en vers élégiaques, célèbre par sa virulence et son obscurité, où il le désignait sous le nom d'*Ibis* : ce poëme a été imité par Ovide. Callimaque mourut vers la 127e. olympiade, 270 av. J.-C. Grammairien érudit, critique profond et poète, il se distingua également dans des genres si divers. Il avait célébré l'*Arrivée d'Io en Egypte*, *Sémelé*, *les Colonies argoliques*, *Glaucus*, *l'Espérance*, *la chevelure de Bérénice*, traduite depuis en vers latins par Catulle. Il avait composé deux poëmes épiques, *Galatée* et *Hécalé;* des drames satiriques, des tragédies, des comédies, des élégies. Les hymnes et les épigrammes sont la seule portion de ses ouvrages que le temps ait épargnée; le reste ne nous est connu que par les titres, et par les nombreuses mentions qu'en font Athénée, Strabon, Etienne de Byzance, Élien, les grammairiens grecs, etc. L'érudit et le grammairien ne furent ni moins féconds, ni moins laborieux que le poète; outre un poëme en quatre livres, intitulé : *les Causes*, imité dans la suite par Marc. Varron, et l'*Ibis* dont nous avons parlé, on doit surtout regretter un catalogue, en cent vingt livres, de tous les auteurs célèbres en quelque genre que ce fût : il y donnait un abrégé de leur vie, le titre de leurs ouvrages, avec des remarques sur ceux qui leur étaient faussement attribués, et les jugements qu'on en portait. Callimaque avait également écrit sur la situation des îles, sur les fleuves, les vents, les poissons, les oiseaux; mais il est vraisemblable que c'étaient moins des ouvrages en forme, que de simples dissertations, des espèces de mémoires sur ces différents sujets, et que celui qui le premier avait dit « qu'un gros livre est un grand mal, » fit du moins les siens très courts, en les multipliant à ce point (1). Comme poète,

(1) Suidas dit formellement que Callimaque avait composé huit cents ouvrages. Bentley a donné

Quintilien le place à la tête des élégiaques grecs, et Properce n'ambitionnait que le titre de Callimaque romain. N'ayant plus que des fragments de ses élégies, nous ne sommes plus guère à portée d'apprécier son mérite à cet égard; mais les hymnes qui nous restent sembleraient prouver qu'il doit beaucoup plus au travail et à l'étendue de ses connaissances qu'à l'inspiration poétique (1); peut-être aussi le ton grave et solennel que le poète était obligé de prendre dans ces sortes de pièces, a-t-il contribué à y répandre cette obscurité religieuse qui en rend la lecture pénible, et qui a tant exercé la sagacité des commentateurs. On peut l'attribuer encore à cette foule de traits mythologiques assez peu connus; car sa diction est d'ailleurs simple et claire, quoique laborieuse. Ces hymnes étaient destinés aux solennités du culte public dans la Grèce et en Égypte, et, très précieux sous ce dernier rapport, ils sont un monument de l'état de la religion à cette époque dans ces contrées, et deviennent ainsi pour nous une source abondante de connaissances historiques et mythologiques. Aussi les savants les plus distingués ont-ils à l'envi consacré leurs veilles à l'étude, à l'interprétation de Callimaque, et il est peu de poètes anciens qui aient été plus souvent et plus heureusement commentés. La première édition des Hymnes et des Épigrammes fut donnée in-4°., à Florence, sans date, mais vers 1494, par Jean Lascaris. Sans parler des éditions d'Alde, d'Etienne et de Vulcanius, Mlle. Lefevre, depuis Mme. Dacier, en publia, en 1675, une édition in-4°. qui fait partie des *ad usum*, et dont le commentaire est estimé. Grævius les publia en 2 vol. in-8°., à Utrecht, 1697; mais la meilleure édition de ce poète est celle de Leyde, 1761, 2 vol. in-8°., donnée par Jean-Auguste Ernesti : on y trouve, ainsi que dans celle de Grævius, le commentaire de Spanheim sur Callimaque. Il faut y joindre les *Elegiarum fragmenta*, savamment expliqués par Valckenaer, Leyde, 1799, in-8°. L'édition de Lœsner, donnée à Leipzig, in-8°., 1774, n'est qu'une simple réimpression du texte d'Ernesti, avec la version latine, sans notes. Nous ne citerons celles de Bodoni, Parme, 1792, in-fol. et in-4°., que comme monuments de luxe typographique. Callimaque a été traduit en vers italiens par Salvini, Florence, 1763, in-8°., réimprimé à Vérone, en 1779; en anglais, par Prior et Dodd; en allemand, par Küttner, Altembourg, 1784; en prose française, par M. de la Porte du Theil, Paris, 1775, in-8°. (cette traduction fait partie de la collection de M. Gail); et, tout récemment enfin (1808), en vers latins, par M. le docteur Petit-Radel, qui a joint à ce travail une version française de ces vers latins. M. Poullin de Fleins a imité en vers français trois hymnes de Callimaque, Paris, 1776, in-8°., tirés à quarante exemplaires distribués en présent. — Pline attribue à un médecin grec du même nom, un Traité des bouquets et des couronnes dont on se servait dans les festins. Cet ouvrage fut composé dans l'intention de prouver que l'odeur des fleurs est nuisible à la santé, et que souvent elle attaque le cerveau. A—D—R.

CALLIMÉDON, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, bien moins célèbre par son éloquence que

le catalogue de ses poésies, a recueilli les fragments et les a expliqués; c'est un des plus beaux morceaux de ce savant.

(1) *Battiades semper toto cantabitur orbe*
Ingenio quamvis non valet, arte valet.

Stübel, dans son édition (Leipzig, 1741), cherche à prouver que ces vers d'Ovide sont un éloge complet de Callimaque.

par son goût pour la bonne chère, était connu sous le nom de *Carabus*, parce qu'il aimait beaucoup les crabes. Il était d'une société de soixante personnes, toutes célèbres par leurs talents pour la bouffonnerie, et qui se réunissaient dans le temple d'Hercule à Diomies, bourg de l'Attique. Philippe, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, qui aimait beaucoup les plaisanteries, leur envoya un talent pour qu'ils lui écrivissent ce qui se faisait ou se disait de risible dans leurs assemblées. Callimédon était du parti des Macédoniens; aussi fut-il exilé d'Athènes après la mort d'Alexandre. Il se rendit vers Antipater, qui l'envoya dans plusieurs villes de la Grèce, pour les retenir dans l'alliance des Macédoniens. Les Grecs ayant été défaits dans la Thessalie, il revint à Athènes, où il eut beaucoup de crédit; mais après la mort d'Antipater, Polyperchon ayant rendu la liberté aux Athéniens, le premier usage qu'ils en firent, fut de faire le procès à Phocion, à Callimédon et à tous leurs partisans. Callimédon échappa par la fuite, et le peuple étant revenu sur le compte de Phocion quelque temps après, il est probable que Callimédon fut aussi rappelé. C—R.

CALLINICUS (1), second fils d'Antiochus IV, dernier roi de Commagène, et de Jotapé, était encore jeune lorsque son père fut injustement accusé auprès de Vespasien, par Césennius Pœtus, gouverneur de Syrie, d'avoir abandonné le parti des Romains, pour embrasser celui des Parthes, et qu'il fut en conséquence obligé de renoncer au royaume de ses ancêtres. Caligula, qui l'y avait replacé l'an 37 de J.-C., le lui enleva quelque temps après. Claude le lui rendit l'an 41 (1). Néron l'augmenta d'une portion de l'Arménie, et il en fut entièrement privé par Vespasien vers l'an 72. Lorsque les troupes de Pœtus entrèrent dans la Commagène, Antiochus ne voulut faire aucune résistance, afin de prouver aux Romains qu'ils avaient eu tort de soupçonner sa fidélité. Il sortit de Samosate avec sa famille, alla camper à quelque distance de cette ville; et, voyant que Pœtus marchait contre lui, il se réfugia dans les provinces de Cilicie qui lui avaient été données par Caligula, et qui faisaient partie de ses états; mais ses deux fils, Epiphane et Callinicus, ne voulurent pas supporter cet affront sans se défendre; ils réunirent quelques troupes, et se battirent un jour entier avec beaucoup de valeur. Malgré les succès qu'ils obtinrent, Antiochus persista dans son dessein de ne point faire la guerre aux Romains, et ses soldats ayant appris qu'il avait renoncé à la couronne, et qu'il abondonnait ses états, perdirent courage et se rendirent. Callinicus et Epiphane traversèrent l'Euphrate, et se refugièrent auprès de Vologèse, roi des Parthes, qui les accueillit avec honneur, et comme s'ils eussent été dans la plus grande prospérité. Il adressa même à Vespasien des lettres en leur faveur. Cet empereur, apprenant que Pœtus avait fait arrêter Antiochus à Tarse, et qu'il le faisait conduire enchaîné à Rome, ne permit pas que son ancien allié, qui l'avait même secondé de tous ses moyens lorsqu'il parvint à l'empire, éprouvât un traitement aussi

(1) Callinicus et Épiphane son frère ne sont connus dans l'histoire que par ces surnoms. Il est à croire qu'ils portaient le nom d'Antiochus; Josephe le donne quelquefois à Épiphane. Comme leur histoire se trouve liée avec celle d'Antiochus leur père, et qu'il n'a été question de lui que très brièvement dans ce Dictionnaire, nous ne ferons ici qu'un seul article pour ces trois princes.

(1) Il existe une médaille d'Antiochus IV, avec la légende LYKAONON, ce qui indique qu'outre les états que ce roi avait en Asie, il possédait encore la Lycaonie, ou une partie de cette province.

dur. Il ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes, et que, sans l'obliger de venir à Rome, il demeurât à Lacédémone, où il lui assigna des revenus considérables. Ses deux fils, ayant connu chez les Parthes les bonnes dispositions de Vespasien à leur égard, obtinrent la permission d'aller à Rome. Bientôt après, Antiochus s'y rendit avec le reste de sa famille; ils y vécurent, quoique dans une condition privée, avec tous les égards dus à leur ancien rang. Ils étaient fort attachés aux Romains. Epiphane avait combattu pour Othon contre Vitellius, et avait été blessé à une première bataille qui eut lieu près de Crémone. Il avait puissamment secondé Titus au siége de Jérusalem. Les historiens donnent à ce prince le titre de roi; peut-être son père lui avait-il cédé cette partie de l'Arménie qui lui avait été donnée par Néron. Il avait été fiancé à Drusille, fille d'Agrippa-le-Grand, roi de Judée; mais il refusa de l'épouser, parce qu'on exigeait de lui qu'il embrassât la religion juive. Nous avons des médailles d'Antiochus, de Jotapé, d'Epiphane, et de Callinicus, avec leur portrait. Antiochus y prend les noms *d'Epiphane-le-Grand*, et la reine Jotapé celui de *Philadelphe* (aimant son frère), ce qui a fait présumer à plusieurs savants antiquaires qu'elle avait épousé son frère, comme cela se pratiquait souvent dans l'Orient. Cette princesse n'est connue que par les médailles. T—N.

CALLINICUS, sophiste et rhéteur, né dans la Syrie ou dans l'Arabie, vivait sous le règne de l'empereur Gallien, vers l'an 260 de J.-C. Il enseignait l'éloquence à Rome, et il écrivit un discours à la louange de cette ville, où il disait que celui qui ne l'avait pas vue était comme un aveugle qui n'a pas vu le soleil. Il ne nous reste de lui qu'un fragment de cette déclamation, qu'on trouve dans l'*Excerpta rhetorum et sophistarum*, de Leon Allacci. Suidas nous apprend que Callinicus avait composé dix livres de l'histoire d'Alexandrie. Il avait aussi écrit sur les sectes des philosophes, et sur la mauvaise imitation de l'art oratoire. C—R.

CALLINIQUE (CALLINICUS), architecte, naquit à Héliopolis en Egypte, dans le 7e. siècle de l'ère chrétienne; il se trouvait en Syrie en 670, à l'époque où le khalyfe Moavia menaçait Constantinople, à la tête d'une puissante armée et d'une flotte nombreuse. Callinicus passa secrètement dans le parti des Romains, et leur porta la célèbre invention du feu grégeois dont il était l'auteur. C'était un mélange de matières combustibles dont l'eau même ne pouvait éteindre la flamme. Des plongeurs attachaient ces feux à la quille des vaisseaux; Callinique brûla par ce moyen la flotte entière des Sarrasins, auprès de Cizique, et il paraît que cette découverte retarda de plusieurs siècles la chute de l'empire d'Orient (1), en donnant aux Grecs une arme terrible contre la valeur et le nombre de leurs ennemis (*Voyez* CONSTANTIN POGONAT.) L—S—E.

CALLINUS, orateur et poète grec, dont Stobée nous a conservé quelques

(1) Les Sarrasins s'approprièrent cependant ce procédé, et le perfectionnèrent même; car on voit par le sire de Joinville, qu'à la funeste croisade de S. Louis en Egypte, ce feu meurtrier était la terreur des chrétiens. « Ce secret perdu a été re- » trouvé de nos jours, disent les auteurs de l'*Art* » *de vérifier les dates*, et replongé aussitôt dans » l'oubli par un monarque ami de l'humanité. » Le nouvel inventeur était du Dauphiné, et se nommait Dupré. Après en avoir fait faire l'expérience à Versailles sur le canal, à Paris dans les cours de l'Arsenal, et dans quelques ports, Louis XV, alors en guerre avec l'Angleterre (1756), accorda une pension à Dupré pour qu'il ne publiât pas sa découverte. Dupré est mort depuis plus de trente ans; il a emporté son secret. On a annoncé, il y a quelques années, en Allemagne, une nouvelle découverte du feu grégeois (*Voyez* MARCUS GRÆCUS).

vers. Il était né à Ephèse. Athénée, Clément d'Alexandrie et Strabon font mention de ce poète élégiaque, sans assigner l'époque à laquelle il appartient. Vossius le range parmi ceux dont il ignore la date (*incertæ ætatis*). Cependant, Callinus avait écrit en vers élégiaques l'histoire de son temps, et il y parlait de l'irruption des Cimmériens, dont la prise de Sardes fut la suite; Paul Orose place cette irruption vers le commencement des olympiades, la 30e. année avant la fondation de Rome (1). L'interprète grec de Nicandre nomme Callinus *Callinoüs*, et lui attribue l'invention de l'élégie; mais il y a tant de nuages sur l'origine de ce petit poëme, qu'il faut laisser, comme Horace, cette grande question aux érudits de profession, qui ne savaient encore à quoi s'en tenir de son temps, et qui ne sont guère plus avancés aujourd'hui. Outre son poëme sur l'expédition des Cimmériens, Callinus avait décrit, suivant Strabon, l'histoire fabuleuse d'Apollon Sminthien, c'est-à-dire *destructeur des rats*. Le fragment de Callinus, inséré par Brunck dans ses *Analectes* (tom. Ier., pag. 49) est joint, on ne sait trop pourquoi, aux recueils de Tyrtée. A—D—R.

CALLIPATIRA, qu'on nomme aussi *Aristopatira*, *Phérénice* ou *Bérénice*, était fille de Diagoras de Rhodes, célèbre athlète. Mariée à Callianax, elle en eut deux fils, Euclès qui remporta le prix du pugilat aux jeux olympiques, et Pisirrhodus, qui était encore enfant lorsque son père mourut. Callipatira entreprit de le former elle-même aux exercices de la gymnastique, pour qu'il se distinguât dans la même carrière que Diagoras et ses fils. Lorsqu'il fut assez fort pour disputer le prix du pugilat, vers l'an 428 av. J.-C., elle le conduisit à Olympie, et, vêtue en maître d'exercice, elle se plaça dans l'enceinte destinée aux maîtres des jeux. Son fils ayant remporté le prix, elle se découvrit en franchissant la clôture, et on la reconnut pour une femme. Elle devait être mise à mort, d'après la loi qui interdisait aux femmes l'entrée d'Olympie pendant la célébration des jeux; mais les hellanodices, ou juges des jeux, considérant qu'elle était fille, sœur et mère de plusieurs athlètes, tous couronnés à Olympie, lui firent grâce, et ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres d'exercices assisteraient aux jeux, nus comme les athlètes. Quelques auteurs disent que, s'étant présentée aux hellanodices avant les jeux, elle demanda à y assister en exposant tous ses titres, et qu'on fit en sa faveur une exception à la loi; mais nous avons cru devoir nous en tenir au récit de Pausanias qui avait fait beaucoup de recherches sur l'histoire des jeux olympiques. C—R.

CALLIPIDAS, ou CALLIPIDÈS, acteur tragique, contemporain de Sophocle, quoique beaucoup plus jeune, jouit d'une très grande réputation. Myniscus, son devancier dans la même carrière, trouvait cependant son jeu trop affecté, et lui donna le surnom de *singe*. On prétendait aussi que ses mouvements n'étaient pas assez nobles; il se croyait néanmoins un grand personnage, et se vantait de pouvoir, à volonté, faire pleurer les spectateurs. Se trouvant un jour avec Agésilas, qui ne faisait pas grande attention à lui, il lui demanda s'il ne le connaissait pas: « Sans doute, dit » Agésilas, n'es-tu pas Callipidès l'his- » trion? » Lorsqu'Alcibiades revint à Athènes, il amena avec lui Callipidès

(1) M. Larcher, dans sa *Chronologie* d'Hérodote, place cette irruption à la 36e. olympiade, l'an 636 avant J.-C.

qui, revêtu de ses habits tragiques, donnait l'ordre aux rameurs. — Il ne faut pas le confondre avec un autre CALLIPIDÈS, bouffon de profession, qui s'était exercé à ne pas sortir de sa place tout en ayant l'air de courir. Son nom avait passé en proverbe pour désigner ceux qui se donnent beaucoup de mouvement pour ne rien faire. C—R.

CALLIPPUS, athénien, disciple de Platon, était ami de Dion de Syracuse, qui logeait chez lui lorsqu'il venait à Athènes. Dion étant parti pour rendre la liberté à sa patrie, Callippus le suivit à la tête de quelques troupes qu'il avait rassemblées, et le seconda dans ses entreprises. L'ambition le fit bientôt manquer à ses devoirs, et, ayant fait assassiner Dion par quelques soldats Zacynthiens, il s'empara de l'autorité; mais il n'en jouit pas long-temps; car, étant sorti avec ses troupes pour aller assiéger Catane, il perdit Syracuse, qui fut délivrée par les amis de Dion. Il fut ensuite défait devant Messine, et, ne trouvant plus dans la Sicile aucune ville qui voulût le recevoir, il s'empara de Rhégium en Italie. Il y fut bientôt en proie à la famine, et ses troupes s'étant mutinées, deux de ses soldats le tuèrent avec le même poignard qui avait servi à assassiner Dion. Il fut ainsi puni de son crime peu de temps après l'avoir commis; car il mourut, ainsi que Dion, l'an 351 av. J.-C. Cornélius Népos le nomme *Callicrates*, ce qui est sans doute une erreur. C—R.

CALLIPPUS, athénien, fils de Mœroclès, se distingua par sa valeur lorsque les Gaulois firent une invasion dans la Grèce, l'an 279 av. J.-C. Les Grecs, abattus par les guerres malheureuses qu'ils venaient de soutenir contre les rois de Macédoine, songeaient à peine à se défendre, lorsque les Athéniens, quoique les plus maltraités, ayant choisi Callippus pour général, mirent en mouvement tous les peuples qui étaient en dehors du Péloponnèse, et se rendirent sur-le-champ aux Thermopyles, pour arrêter les Gaulois au passage. Ceux-ci ayant retrouvé le sentier par où avait passé l'armée de Xercès, vinrent prendre à dos l'armée grecque, qui dut son salut à la prévoyance de Callippus: il avait en effet placé auprès des Thermopyles tous les vaisseaux des Athéniens, et les Grecs s'embarquèrent dessus. Nous avons très peu de détails sur la suite de cette expédition; mais il est très probable que Callippus et les Athéniens contribuèrent aussi à la défaite des Gaulois auprès de Delphes. Les Athéniens firent faire par Olbiades le portrait de Callippus, et le placèrent dans le sénat des cinq cents. C—R.

CALLISTE, ou CALLIXTE, était un affranchi en grande faveur sous Caligula. On a dit que, craignant pour ses jours et ses trésors, il entra dans la conspiration qui fit périr cet empereur. Sous Claude, il fut une puissance par son crédit et ses richesses. C'était lui qui protégeait Lollia Paulina, l'une des rivales d'Agrippine auprès de son oncle. « Adroit et fin, il croyait, dit Tacite, qu'il était plus sûr, pour se conserver, d'user de précautions que de mesures violentes. » Il mourut la 8e. année du règne de Claude. Q—R—Y.

CALLISTHÈNES, né à Olynthe, ville de Thrace, environ 365 ans av. J.-C., était parent d'Aristote, qui prit soin de son éducation, et le plaça auprès d'Alexandre, plutôt comme compagnon d'études que comme précepteur. Lorsque ce prince partit pour aller soumettre la haute Asie, Aristote, qui ne pouvait pas le suivre, donna des avis très sages à Callisthènes avant

de le quitter, et lui rappela l'ancienne maxime, qu'il faut ne parler que très rarement aux rois, ou ne leur dire que des choses agréables. Callisthènes parvint bientôt au plus haut degré de faveur, ce qu'il dut à l'emploi que lui donna Alexandre, d'écrire l'histoire de ses expéditions, et surtout à la manière dont il s'en acquitta. S'inquiétant peu de la vérité, il ne chercha qu'à flatter son héros, et remplit son ouvrage des fables les plus absurdes, pour accréditer le bruit qu'Alexandre cherchait à propager sur sa naissance divine. Il crut probablement que ce prince lui devait beaucoup de reconnaissance pour ses exagérations, et, ne se trouvant pas récompensé d'une manière proportionnée à ses talents, il se permit quelques sarcasmes, et se lia avec le parti macédonien, qui était mécontent des égards qu'Alexandre témoignait aux peuples vaincus et à leurs chefs. On dit que Philotas lui fit part de sa conspiration contre Alexandre, et qu'il ne chercha point à l'en détourner. On ne l'inquièta cependant pas pour cela; mais on découvrit bientôt après une autre conspiration qui avait pour chef Hermolaüs, disciple et ami intime de Callisthènes; cela fit concevoir contre lui des soupçons qui furent confirmés par les aveux de quelques accusés, et Alexandre le fit mettre aux fers. On n'est point d'accord sur la manière dont il mourut. Aristobule dit qu'on le conduisit enchaîné à la suite de l'armée, et qu'il mourut de maladie; mais, suivant Ptolémée, Alexandre le fit pendre, après qu'on lui eut donné la question; et comme ce fut Ptolémée qui découvrit la conspiration d'Hermolaüs, il a dû être mieux instruit que les autres de tous les détails qui y ont rapport. Cet événement est un de ceux qu'on a le plus souvent rappelés pour flétrir la mémoire d'Alexandre, et les philosophes, qui formaient déjà un parti considérable dans la Grèce, se déclarèrent de toutes parts contre lui. Ils prétendirent que la liberté avec laquelle s'exprimait Callisthènes, et le courage qu'il eut de s'opposer aux adorations qu'Alexandre voulait exiger, furent les véritables causes de sa mort; mais quelle idée peut-on se faire d'un écrivain qui avait prostitué son talent à prouver qu'Alexandre était fils de Jupiter, ainsi qu'on le voit par un fragment de son histoire que Strabon nous a conservé? Peut-on croire qu'il se fût exposé à toute la haine d'Alexandre, pour s'opposer à des adorations qui étaient une conséquence naturelle de l'opinion qu'il se vantait lui-même d'avoir accréditée? On doit le regarder comme un de ces vils sophistes qui s'attachent aux princes pour les servir dans toutes leurs passions, tant qu'ils y trouvent leur intérêt, et qui sont toujours prêts à conspirer contre eux, aussitôt que leur amour-propre se trouve blessé. La rivalité de Callisthènes avec Anaxarque, et les égards qu'Alexandre témoignait à ce dernier furent la véritable cause de sa liaison avec les ennemis de ce prince, et il ne mérite pas qu'on s'appitoie sur son sort, comme l'ont fait Sénèque et quelques autres écrivains. Son histoire d'Alexandre n'avait pas même le mérite de l'exactitude dans les événements ordinaires, comme on le voit par la critique qu'en fait Polybe. Il avait fait plusieurs autres ouvrages historiques, sur lesquels on peut consulter l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, de M. de Ste.-Croix, p. 34-38. Nous avons sous son nom un roman de la Vie d'Alexandre, en grec barbare, qui n'a jamais été imprimé et ne mérite pas de l'être. (*Voy.* le même ouvrage, p. 163-166.) C—R.

CALLISTHÈNES, orateur athénien, contemporain de Démosthènes, se signala comme lui par sa haine contre Philippe et tout le parti macédonien; aussi fut-il un de ceux qu'Alexandre voulut faire chasser d'Athènes, après la prise de Thèbes; mais on parvint à l'apaiser, et Callisthènes resta dans sa patrie. Il fut accusé par la suite d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus. On ignore ce qu'il devint. — Il ne faut pas le confondre avec un autre CALLISTHÈNES, général athénien, qui, après avoir vaincu Perdiccas, roi de Macédoine, et fait une paix avantageuse avec lui, fut condamné à mort par les Athéniens, et sans doute injustement; car Aristote dit dans sa *Rhétorique* qu'Ergophile, jugé le lendemain, fut sauvé, quoique coupable, parce que le peuple était fâché du jugement qu'il venait de rendre. C—R.

CALLISTRATE, fils d'Empédus, capitaine athénien, ayant été vaincu près du fleuve Asinarus en Sicile, se fit jour à travers les ennemis, arriva à Catane avec sa troupe, revint, par le chemin de Syracuse, fondre sur les vainqueurs qui pillaient son camp, en fit un grand carnage, et, se dévouant pour le salut des siens, périt glorieusement, après leur avoir donné le moyen d'échapper et de retourner chez eux, comblés de gloire (*Voy.* PAUSANIAS). V—VE.

CALLISTRATE, fils de Callicrate, athénien, fut l'un des plus célèbres orateurs de son temps. Démosthènes l'ayant entendu plaider contre Chabrias, qu'il accusait d'avoir laissé prendre Orope, fut si enchanté de son éloquence, qu'il abandonna toutes ses autres études pour se livrer à la carrière oratoire, et il convenait lui-même qu'il n'avait jamais pu égaler Callistrate pour le débit. Cet orateur fut député par les Athéniens à une assemblée générale des Arcadiens, où se trouva aussi Epaminondas, qui voulait les engager à faire une confédération commune avec les Thébains et les Argiens. Callistrate les sollicita de se liguer avec les peuples de l'Attique; mais Epaminondas répondit avec succès à ses déclamations. Timothée ayant été chargé, l'an 374 av. J.-C., d'aller au secours de Corcyre, Iphicrate et Callistrate l'accusèrent d'avoir mis trop de temps à faire ses préparatifs, et peu s'en fallut qu'ils ne le fissent condamner. Ils lui firent cependant ôter le commandement, et on le donna à Iphicrate, qui emmena Callistrate avec lui, sous prétexte qu'il avait besoin de ses conseils; mais, dans la réalité, pour qu'il ne pût pas l'accuser durant son absence. Callistrate fut aussi employé dans plusieurs ambassades. Il subit à la fin le sort commun à tous les démagogues d'Athènes, et fut exilé. Il se retira dans la Thrace, et y fonda une ville, nommée *Datus*, où il attira beaucoup d'Athéniens. Il osa par la suite revenir à Athènes sans être rappelé, et il fut mis à mort. — CALLISTRATE, sophiste, vivait, à ce que croit Heyne, un peu avant Philostrate l'ancien, vers la fin du 2e. siècle de notre ère. Nous avons de lui la description de seize statues, qui, bien qu'écrite d'un style de rhéteur, renferme des détails assez curieux pour l'histoire des arts. On trouve cet ouvrage dans toutes les éditions de Philostrate. Heyne a donné quelques observations sur cette description dans le 5e. volume de ses *Opuscules académiques*. Elle a aussi été traduite en français par Blaise de Vigenère. — CALLISTRATE, jurisconsulte, dont on trouve des fragments dans les *Pandectes*, vivait sous les empereurs Sévère et Antonin Caracalla; c'est tout ce que nous savons de lui. On a cru,

d'après un passage d'Ælius Lampridius, dans l'histoire Auguste, qu'il avait été disciple de Papinien, et ami d'Alexandre Sévère; mais il est reconnu que ce passage est une addition faite au texte par des copistes ignorants. On y nomme, en effet, comme disciples de Papinien, Alphenus, Celsus, Proculus, et d'autres jurisconsultes qui étaient morts bien longtemps avant lui. C—R.

CALLIXTE. *Voyez* CALIXTE et CALLISTE.

CALLON, sculpteur grec, vivait dans la 87ᵉ. olympiade, 432 ans av. J.-C. Il était de l'île d'Égine, et disciple de Tectée et d'Angélion, sculpteurs célèbres qui firent à Délos la statue d'Apollon. Callon avait sculpté en bois dans la citadelle de Corinthe, une *Statue de Minerve Sténiades.* On voyait aussi dans la ville d'Amyclée la *statue de Proserpine* avec un trépied de bronze, de la main de Callon. On croit que ce trépied était un de ceux que les Lacédémoniens envoyèrent en présent au temple d'Apollon Amycléen, après la victoire d'Egos Potamos. Il s'ensuivrait que Callon a vécu fort âgé, la bataille d'Egos Potamos ayant eu lieu dans la 93ᵉ. olympiade. Pline et Pausanias comptent parmi les sculpteurs contemporains de Callon, Agelades, Phragmon, Gorgias, Lacon, Myron, Pythagoras, Scopas, Perclius, Mœnechme, et Soidas de Naupacte. — Peu de temps avant, un autre statuaire du même nom, né à Élis, s'illustra, en jetant en bronze les statues de trente jeunes Siciliens qui se noyèrent dans le détroit, en passant de Messine à Reggio. On voyait à Élis une *Statue de Mercure portant un caducée*, de la main de ce même Callon, qui cependant fut moins célèbre que le sculpteur d'Égine. L—S—E.

CALLON DE ST.-REMI (SIMON-REMI), ancien secrétaire de l'ambassade du marquis de Senneterre à la cour de Turin, né à Reims en 1712, mort à Paris, le 10 septembre 1756, est auteur d'*Angelina*, ou *Histoire de don Mattheo*, Milan (Paris), 1752, 2 vol. petit in-8°. Ce roman bien écrit et bien dialogué, dépeint au naturel le caractère des Milanais. On y trouve une candeur de sentiments et une droiture de cœur qui fait l'éloge de l'auteur. Il est dommage que cette production ait été imprimée avec aussi peu de correction. Remi Callon était neveu de Jacques Callon, chanoine théologal de l'église de Reims, et directeur du séminaire de cette ville, né à Reims en 1626, mort le 2 juin 1714, âgé de quatre-vingt-huit ans. C'était un homme d'une grande piété, qui remplit avec distinction le ministère de la chaire, et qui prêchait avec une onction que ne déparait pas la cécité dont il avait été frappé dans un âge peu avancé. C. T—Y.

CALLOT (JACQUES), peintre, graveur et dessinateur, élève de Claude Henriet, naquit à Nanci en 1593, d'un gentilhomme, héraut d'armes de Lorraine. A l'âge de douze ans, son goût naturel pour les arts lui fit quitter la maison paternelle, son père voulant le contraindre d'embrasser une autre profession. Etant parti furtivement pour l'Italie sans aucun moyen d'existence, il se vit obligé, pour subsister en route, de se réunir à une troupe de bohémiens qui devaient passer par Florence. Arrivé dans cette ville, Callot fut accueilli par un officier du grand-duc, qui le plaça chez Cantagallina, où il s'appliqua à copier les ouvrages des grands maîtres. Reconnu par des marchands de Nanci, dans un voyage qu'il fit à Rome, il fut ramené chez son père. S'étant échappé de nou-

veau, et ayant été reconduit à Nanci par son frère aîné, qui l'avait retrouvé à Turin, il obtint enfin l'agrément de sa famille pour retourner en Italie. Après avoir passé quelque temps à Rome à étudier le dessin chez Jules Parigi, il se livra à la pratique de la gravure, sous la direction de Philippe Thomassin. Etant revenu à Florence, Callot fut présenté au grand-duc Côme II. Ce prince, protecteur des arts, le fixa près de sa personne. Après la mort du duc, cet artiste déjà célèbre retourna dans sa patrie, où Henri, duc de Lorraine, se l'attacha par ses bienfaits. Sa grande réputation le fit appeler en France en 1628, pour dessiner et graver la *Vue du siége de la Rochelle* et celle de l'*Attaque de l'île de Ré;* mais après la prise de Nanci, sollicité d'éterniser par la gravure le souvenir de cette conquête, Callot sut résister aux offres séduisantes du roi, ainsi qu'aux menaces des courtisans : « Je me couperais le pou-» ce, répondit-il, plutôt que de faire » quelque chose de contraire à l'hon-» neur de mon prince ou de ma pa-» trie. » Louis XIII, admirant le grand caractère de cet artiste, reçut son excuse; il lui offrit même une pension de 3,000 liv. pour l'attacher à son service; mais Callot, préférant la liberté à tous les trésors du monde, n'accepta pas cette offre. Epuisé par le travail, il mourut à Nancy, le 27 mars 1635, à l'âge de quarante-deux ans. Callot était d'un caractère si généreux, que C. Dervet, peintre médiocre, anobli par le grand-duc, et dans la plus haute faveur auprès de ce prince, jaloux des talents de cet artiste, ayant fait tout ce qu'il pouvait pour lui nuire, Callot s'en vengea en gravant son portrait et celui de son fils, et en le lui envoyant avec une douzaine de vers à sa louange. L'œuvre de ce maître contient environ seize cents pièces; les plus remarquables, sont : les *Supplices; les Malheurs et les Misères de la Guerre;* la *Grande* et la *Petite Passion;* le *Massacre des Innocents;* les *Gueux contrefaits;* les deux *Tentations de S. Antoine;* la *Grande Rue* ou la *Carrière*, et le *Parterre de Nanci;* la *Grande* et la *Petite foire de Florence;* le *Carrousel*, le *Pont-Neuf*, l'*Eventail*, etc. Quoique Callot ait gravé plusieurs morceaux au burin, surtout des portraits, il doit néanmoins toute sa célébrité à ses sujets gravés à l'eau forte. Doué d'un génie fécond, il était obligé de faire ses figures très petites, afin de pouvoir placer dans ses compositions tous les épisodes et les conceptions pittoresques que lui fournissait sa brillante imagination. Cet artiste paraît être le premier graveur qui ait employé, au moins avec succès, le vernis dur des luthiers, nommé par les Italiens, *vernice grosso de lignaiuoli*, ce qui lui a permis de donner à ses tailles plus de couleur et de fermeté qu'il ne l'eût fait avec le vernis ordinaire; mais aussi ce qui l'a peut-être empêché de mettre dans ses ouvrages autant de légèreté et de ragoût qu'en a mis Etienne de la Belle. Son œuvre, fort recherchée, surtout dans le siècle dernier, s'est vendu fort cher dans les ventes publiques. On en trouve la description dans le catalogue des estampes de M. de Lorangère, par Gersaint (Paris, 1744, in-12). Ses dessins sont aussi très recherchés; on y trouve encore plus d'esprit que dans ses gravures. On a des recueils de Jacques Callot, parmi lesquels nous citerons : I. *Vie de la vierge Marie, mère de Dieu, représentée par figures emblématiques, dessinées et gravées par Jacques Callot, et expliquées par des vers latins et français,* 1646, in-4°.,

quatorze pièces; II. la *Lumière du cloître représentée*, etc., 1646, in-4°.; III. *Monnaies de l'Empire en argent et en or*, *avec d'autres monnaies d'Angleterre*, *des Pays-Bas et d'Italie*, dessinées d'après les originaux avec leurs revers, en cent six pièces, sur dix cuivres; IV. *Trattato delle piante di Terra Santa*, ou *Représentation des saints édifices de la Terre-Sainte*, Florence, 1620, in-4°., quarante-huit morceaux exécutés sur trente-cinq planches; V. les *Images de tous les Saints et les Saintes de l'année*, *suivant l'ordre du martyrologe romain*, quatre cent soixante-seize sujets gravés sur cent dix-neuf planches, 1636; VI. *Varie figure gobbi di Jacopo Callot, fatte in Fiorenza a l'anno* 1616, vingt-une estampes; VII. la *Généalogie de la royale maison de Lorraine*, en trois grandes feuilles d'aigle, excessivement rare. Son dernier ouvrage est, dit-on, un *Nobiliaire de Lorraine*, contenant cent cinquante-six armoiries des principales familles de cette province. Il venait d'achever ce recueil peu de jours avant sa mort, et il en donna une épreuve à Marivin, commissaire-général des guerres en Lorraine. Cet exemplaire, que l'on croit unique, est maintenant dans la bibliothèque de Lyon, manuscrits, N°. 867. On n'en tira pas d'autres épreuves, les cuivres ayant été pillés et détruits par les Suédois qui ravageaient la Lorraine; mais cette histoire pourrait bien être apocryphe. L'*Eloge historique de Callot* a été fait par le P. Husson, cordelier, Bruxelles, 1766, in-8°. P—E.

CALLOT (François-Joseph), médecin, né à Nanci en 1690, reçu docteur à la faculté de Montpellier, se fit connaître d'abord avec avantage en 1720 et 1723, à l'occasion des concours pour des places de professeurs à l'université de Pont-à-Mousson. Nommé ensuite médecin ordinaire du duc Léopold, et médecin salarié de Rosières-aux-Salines, il fut envoyé, en 1726, pour remédier à une épidémie qui ravageait le territoire de St.-Dié. En 1729, le duc François le choisit pour son second médecin, et ce fut en 1737 qu'il vint habiter Nanci. Ce médecin est inscrit ici principalement pour deux dissertations latines, imprimées en 1715, dont l'une, sur le *diabètes*, mérite d'être consultée; l'autre est *sur la médecine*. On a encore de lui : l'*Idée et le triomphe de la vraie médecine*, Commerci, 1742, in-8°. On dit qu'il a laissé un traité d'hygiène manuscrit, et qu'il a aussi publié quelques poésies relatives à son pays et ses souverains. C. et A.

CALLY (Pierre), né sur la paroisse du Mesnil-Hubert, près d'Argentan, au diocèse de Seez, étudia la philosophie à Caen en 1655, et l'y professa en 1660. Quinze ans après, il fut nommé principal au collége des arts de cette ville, et en 1684 curé de la paroisse de Saint-Martin. Il s'était fait beaucoup d'ennemis en professant le premier en France la philosophie de Descartes; il s'en fit encore par les succès qu'eurent les conférences qu'il tint dans son presbytère pour la conversion des protestants. Cally fut en 1686 exilé à Moulins, et il ne fut rendu à sa cure qu'en 1688; il y mourut le 31 décembre 1709. Il avait été très lié avec le célèbre Huet. On a de lui : I. *Universæ philosophiæ institutio*, Caen, 1695, 4 vol. in-4°., ouvrage dédié à Bossuet; c'est une seconde édition, ou plutôt le développement d'un opuscule qu'il avait fait imprimer en 1674, sous le titre d'*Institutio philosophiæ*, in-4°. II. L'édition *Ad usum Del-*

phini, avec commentaires et notes, du traité de Boëce, *De consolatione philosophiæ*, 1680, in-4°.; III. *Durand commenté*, ou *l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation de l'Eucharistie*, Cologne (Caen), 1700, in-12. (*V.* DURAND DE SAINT-POURÇAIN.) Il y a des erreurs dans ce livre, et l'évêque de Bayeux le condamna par une instruction pastorale du 30 mars 1701. La rétractation de Cally est imprimée avec l'instruction pastorale. Non content d'avoir rétracté son livre, l'auteur en supprima tous les exemplaires qu'il rencontra. IV. *Discours en forme d'homélies sur les mystères, sur les miracles et sur les paroles de N. S. J.-C., qui sont dans l'Evangile*, Caen, 1703, 2 vol. in-8°. On trouve imprimé, sous le nom de Cally, un écrit intitulé : *Doctrine hérétique et schismatique touchant la primauté du pape, enseignée par les jésuites dans leur collége de Caen*, 1644. Si cet ouvrage est de Cally, il devait être bien jeune quand il le composa. A. B—T.

CALMET (DOM AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, l'un des savants les plus utiles et des plus laborieux qu'ait produit l'ordre de St.-Benoît, naquit le 26 février 1672 à Mesnil-la-Horgne, près de Commerci en Lorraine. Il fit ses premières études au prieuré de Breuil, où il puisa, avec le désir d'acquérir des connaissances, ce goût de la retraite et de la vie cénobitique qui décida de sa vocation. Après avoir prononcé ses vœux dans l'abbaye de St.-Mansui, le 23 octobre 1689, il alla faire son cours de philosophie à l'abbaye de St.-Evre, et celui de théologie à l'abbaye de Munster. Dans le même temps, une grammaire hébraïque de Buxtorf étant tombée entre ses mains, il forma le dessein d'apprendre cette langue, et se livra à cette étude avec une application et une constance qui lui en firent surmonter les premières difficultés sans le secours d'aucun maître : il se mit ensuite, avec la permission de ses supérieurs, sous la direction d'un ministre luthérien nommé *Fabre*, qui lui procura des livres hébreux et lui en rendit bientôt la lecture familière. Il étudia aussi la langue grecque, dont il avait appris les premiers éléments au collége, et s'y rendit fort habile. C'est ainsi qu'il se prépara à l'étude des Ecritures, où il fit des progrès si rapides, qu'au bout de quelques années, il fut chargé de les expliquer à ses confrères dans l'abbaye de Moyen-Moutier. De cette abbaye, il passa en 1704 à celle de Munster, où il continua à enseigner les jeunes religieux. Les leçons qu'il composait pour eux servirent de base aux *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, qu'il écrivit en latin. D. Mabillon et Duguet, à qui il les communiqua, lui conseillèrent de les traduire en français, afin d'en rendre la lecture possible à un plus grand nombre de personnes. D. Calmet suivit cet avis, et l'ouvrage parut de 1707 à 1716, en 23 vol. in-4°. Le savant Fourmont et Rich. Simon l'attaquèrent par quelques écrits dont l'autorité arrêta la publication, par la raison qu'une controverse sur de semblables matières n'était pas sans danger. D. Calmet, débarrassé de ses critiques, n'eut donc plus qu'à jouir du succès de son ouvrage, qui eut, en peu de temps, plusieurs éditions. Son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, et son *Dictionnaire de la Bible*, ajoutèrent à sa réputation. Il fut récompensé de ces grands travaux par sa nomination à l'abbaye de St.-Léopold de Nanci en 1718, d'où

il fut transféré dix ans après à celle de Sénones, où il passa le reste de sa vie laborieuse dans l'exercice des devoirs de son état et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. D. Calmet était encore plus modeste que savant; il écoutait les critiques et en profitait; il accueillait les jeunes gens qui montraient des dispositions, et les aidait de ses conseils et de ses livres. Le pape Benoît XIII lui offrit un évêché *in partibus*, qu'il refusa constamment, préférant les douceurs de la retraite aux honneurs qu'il aurait pu obtenir dans le monde. Considéré comme écrivain, on ne peut nier que ses ouvrages ne soient utiles, mais le style en est lourd, diffus, souvent incorrect : aussi sont-ils moins lus que consultés. Ce savant religieux mourut à Sénones le 25 octobre 1757. Dom Fangé, son neveu, a écrit sa *Vie*, 1763, in-8°.; on y trouvera la liste complète de ses ouvrages; nous nous contenterons d'indiquer les suivants, qui méritent seuls quelque attention : I. *la Bible en latin et en français* (de la traduction de Sacy), *avec un Commentaire littéral et critique*, Paris, 1707-16, 23 vol. in-4°., auxquels on ajoute un volume de *Nouvelles Dissertations*, Paris, 1720, in-4°.; 2e. édition, Paris, 1714-20, 26 volum. in-4°.; autre édition, la plus complète, Paris, 1724, 9 vol. in-fol.; il en existe des éditions latines imprimées à Venise, à Francfort et à Augsbourg. Les *Dissertations* et la préface de ces *Commentaires* furent réimprimées séparément à Paris en 1720, avec dix-neuf nouvelles *Dissertations* en 3 vol. in-4°. Il a été donné un Abrégé du *Commentaire* et des *Dissertations*, dans la Bible de Vence, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4°. (*Voy.* Rondet.) II. *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris, 1730, 4 vol. in-fol., fig., le meilleur et le plus utile de tous les ouvrages de l'auteur; on l'a traduit en latin, en allemand et en anglais; on y trouve une bibliographie ecclésiastique très étendue et qui n'est pas sans mérite : elle manque dans la première édition publiée de 1722 à 1728. III. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et des Juifs*, Paris, 1737, 4 vol. in-4°., ou 7 vol. in-12; IV. *Histoire universelle sacrée et profane, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (1720), Strasbourg et Nanci, 1735-71, 17 vol. in-4°., peu estimée; V. *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, Nanci, 1728, 3 vol. in-fol.; Paris, 1745-57, 7 vol. in-fol. : la *Bibliothèque de Lorraine* forme le quatrième volume de cette édition; les chartes et les preuves imprimées à la fin de chaque volume sont ce qu'il y a de plus utile dans cette compilation, qui aurait pu être plus intéressante. VI. *La Bibliothèque de Lorraine*, Nanci, 1751, in-fol. : l'auteur s'y montre prodigue d'éloges envers des hommes obscurs; mais cet ouvrage suppose beaucoup de recherches (*V.* Chevrier). VII. *Histoire généalogique de la maison du Châtelet*, Nanci, 1741, in-fol.; VIII. *Histoire de la maison de Salles*, Nanci, 1716, in-fol.; IX. *Dissertation sur les grands chemins de Lorraine*, Nanci, 1727, in-4°.; X. *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou revenants*, Paris, 1751, 2 vol. in-12, ouvrage qui a mérité avec raison à D. Calmet le reproche d'être trop crédule et de manquer de critique. Il s'était fait cette épitaphe :

Frater Augustinus Calmet
Natione Gallus, religione catholico-romanus,
Professione monachus; nomine abbas,
Multùm legit, scripsit, oravit
Utinam bene!

Voltaire a fait ce quatrain pour le portrait de D. Calmet :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité ;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

W—s.

CALMO (André), poète vénitien, qui n'écrivit que dans le dialecte de son pays, naquit à Venise vers 1510, et y mourut le 23 février 1571. Il avait le talent, non seulement de composer des comédies pleines de sel et de gaîté, mais de les jouer parfaitement. Il en a laissé six : *la Spagnola*, *il Saltuzza*, *la Pozione*, *la Fiorina*, *il Travaglia*, *la Rhodiana*. Cette dernière lui fut dérobée par des malveillants, et imprimée sous le nom du Ruzzante, son contemporain, et, comme lui, auteur et acteur comique (*Voy.* BEOLCO). Ces pièces, mêlées de padouan, de bergamasque et de vénitien, sont d'un comique bas et fort libre; le prologue de l'une de celles qui le sont le plus, *la Fiorina*, est fait par le curé de la paroisse (*il prete de la pieve*), qui dit qu'il va faire un petit voyage pendant que des choses si contraires au devoir se passeront, afin qu'on puisse dire dans l'avenir qu'il n'a point voulu y être présent. Calmo a laissé de plus quatre églogues ou pastorales en action, dont les personnages sont des paysans de l'état de Venise, du Bergamasque, etc. Elles sont divisées en scènes et même en actes. On a aussi de lui des *Rime pescatorie*, ou Poésies diverses, sonnets, stances, *canzoni*, *capitoli*, etc., sur des sujets de ce genre que Sannazar avait mis à la mode, et susceptible, comme la pastorale, de grâce et de naïveté. Enfin, nous avons de cet auteur facétieux et bizarre un recueil de lettres (Venise, 1572, in-8°.), intitulées *Piacevoli*, écrites en langage vénitien, comme ses poésies, et qui ne sont pas toutes aussi plaisantes que le titre le promet.

G—É.

CALOGERA (le Père ANGE), de l'ordre des camaldules, célèbre philologue et littérateur italien du dernier siècle, naquit à Padoue, le 7 septembre 1699, d'une noble et ancienne famille grecque de Corfou, mais qui suivait le rite latin. Il fit ses études sous les jésuites, et entra dès l'âge de dix-sept ans dans le monastère de St.-Michel de l'ordre des camaldules, situé dans une île entre Venise et Murano. Il s'y livra avec une nouvelle ardeur, non seulement aux études de son état, mais à celle des lettres. Envoyé, en 1721, à Ravenne, pour apprendre la théologie, il y trouva pour un autre genre d'instruction une riche bibliothèque, et un savant bibliothécaire, qui le dirigea si bien, qu'il acquit en peu de temps une grande connaissance des livres. Il conserva toute sa vie beaucoup de reconnaisssance pour ce bon religieux, et entretint avec lui jusqu'à sa mort une correspondance littéraire. Ce fut dans cette bibliothèque de Ravenne qu'il fit connaissance avec le célèbre cardinal Quirini, son concitoyen, qui conçut pour lui une vive amitié. Il n'aurait tenu qu'à lui d'en profiter pour sa fortune; mais, né sans ambition, après avoir passé quelques années à Venise et à Vicence, il retourna dans son couvent de St.-Michel, près Murano, et s'y fixa pour le reste de sa vie. Les devoirs de sa religion, les recherches et les travaux littéraires l'occupèrent tout entier. Les savants italiens regrettaient qu'il n'y eût en Italie personne qui recueillît et publiât les actes de leurs académies, comme en France, en Angleterre, en Allemagne et dans tout le Nord. Le

P. Calogerà conçut l'idée de donner un pareil recueil. Il fut aidé dans ce dessein par Pierre Catherin Zeno, frère du célèbre Apostolo Zeno, par Vallisnieri, Facciolati, Manni, Muratori, etc., et publia en 1729 les premiers volumes in-12 de sa collection, intitulée : *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, qui continua de paraître jusqu'en 1766, mais sous deux titres différents. La première collection contient cinquante-un volumes, y compris la table des matières et des auteurs; la seconde, sous le titre de *Nuova raccolta*, fut commencée par lui, en 1755, et continuée après sa mort par le P. Fortuné Mandelli, de la même congrégation. Le choix des opuscules, dans l'une comme dans l'autre collection, aurait pu être plus sévère; mais on y trouve en assez grand nombre des morceaux précieux et qui ne sont point ailleurs. Ce littérateur laborieux publiait aussi chaque année, en petits volumes in-8°., des notices littéraires en forme de lettres écrites, soit par lui, soit par ses amis, sous le titre de *Memorie per servire alla storia letteraria*; mais cette publication lui attira quelques désagréments qui l'engagèrent à l'abandonner au douzième volume, en 1758. Il la reprit l'année suivante avec un de ses amis; mais il ne donna que six volumes de ces *Nuove Memorie*, et y renonça tout-à-fait en 1761. Il eut part à plusieurs autres travaux, entre autres au journal intitulé : *la Minerva*, auquel travaillaient Apostolo Zeno et d'autres savants littérateurs, 1762-65, in-4°. On lui doit encore une traduction italienne du *Télémaque*, Venise, 1744, in-4°.; *il Nuovo Gulliver*, Venise, 1731, in-8°., et plusieurs opuscules biographiques. Il contribua beaucoup aussi à la nouvelle édition de la *Biblioteca volante* de Cinelli, donnée par Albrizzi. Il avait de plus à remplir les devoirs de *revisore de' libri*, emploi qui lui fut confié dès 1730, par les réformateurs de Padoue, et dont il s'acquittait avec autant d'application que d'intégrité. Il termina sa vie laborieuse le 29 septembre 1768. Il a laissé, outre quelques ouvrages inédits, une correspondance littéraire avec plusieurs gens de lettres de ses amis, qui ne comprend pas moins de soixante gros volumes. On en pourrait tirer un choix précieux pour l'histoire des lettres. G—É.

CALONNE (Charles-Alexandre de), né le 20 janvier 1734, à Douai, où son père était premier président du parlement. Après avoir fait ses études à Paris, où il suivit le barreau, le jeune de Calonne, destiné à la magistrature, fut d'abord avocat-général au conseil provincial d'Artois. De-là, il passa au parlement de Douai, en qualité de procureur-général. En 1763, il fut nommé maître des requêtes, et les rapports qu'il eut occasion de faire dans les affaires qui divisaient alors les parlements et le clergé, le firent connaître d'une manière avantageuse. On ne tarda pas à l'employer dans une occasion importante et délicate. Nommé procureur-général de la commission créée pour examiner la conduite de La Chalotais, il fut soupçonné d'avoir abusé de la confiance de l'accusé, en communiquant au vice-chancelier une lettre secrète, dont il était dépositaire. Calonne essaya de se justifier en disant qu'appelé un jour chez le ministre de la justice, il avait oublié un porte-feuille dans lequel cette lettre était renfermée : cette justification parut faible. Il est certain, au reste, que cette lettre n'était point une charge importante contre l'accusé (*voy.* l'écrit de Carra, intitulé : *M. de Calonne tout entier*);

d'ailleurs, Calonne était fort éloigné, par son caractère léger, de ce calcul de perfidie qu'on lui supposait. Enfin, on assure que La Chalotais lui-même, quelque temps avant de mourir, avoua que ses plaintes contre son juge avaient été fort exagérées. Ce qui ne peut être du moins révoqué en doute, c'est que le jugement de La Chalotais ne fut pas aussi rigoureux qu'on pouvait d'abord le craindre, et cette indulgence fut l'ouvrage de Calonne et Lenoir, les deux membres les plus influents de la commission (*Voy.* LA CHALOTAIS). En 1768, Calonne fut nommé à l'intendance de Metz, et ensuite à celle de Lille, où il se distingua par des talents supérieurs dans l'administration. Telle était sa position à la mort de Louis XV. Ses espérances d'élévation ne furent pas favorisées d'abord par le système du nouveau règne. L'ancien ministre Maurepas, revenu d'un long exil, dépositaire d'un pouvoir presque absolu, avait appelé successivement au ministère des finances Turgot et Necker, qui avaient été rapidement remplacés par Fleury et d'Ormesson; Calonne enfin succéda à celui-ci, le 3 novembre 1783. Maurepas venait de mourir. La confiance de Louis XVI reposait presqu'entièrement sur le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Il était consulté surtout dans les nominations ministérielles, et il contribua beaucoup à celle de Calonne. D'autres la virent avec déplaisir, nommément le garde des sceaux Miromesnil. La magistrature parlementaire sentit se réveiller d'anciennes défiances; le public se partagea; la cour accueillit avec transport le nouveau contrôleur-général, qui obtint bientôt le titre de ministre d'état. La paix de Versailles, qui venait d'être conclue, laissait à liquider le restant des dépenses de la guerre et de la marine. Indépendamment des emprunts et des arriérés accumulés sous les ministères précédents, il y avait 176 millions d'anticipations, au remplacement desquels il fallait pourvoir. Calonne ne se laissa point abattre par ces difficultés. Son système était de déguiser la détresse, et de prendre l'attitude de la prospérité. Il dédaigna la ressource des économies, solda l'arriéré du moment, soutint les effets publics par des avances secrètes, rapprocha le paiement des rentes sur l'état, obtint des bonifications considérables sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement, et osa exécuter une refonte des monnaies d'or, comme dans un temps de la plus profonde sécurité. Il suivit d'abord le même système d'emprunts adopté avant lui, et il dit à ce sujet dans sa lettre au roi, du 9 fév. 1789: « Je n'ai pas plus emprunté chaque année que mes prédécesseurs; je n'ai emprunté que ce qu'il fallait pour acquitter les dettes contractées avant mon ministère, etc. » Calonne estimait le montant des emprunts faits depuis 1776 jusqu'à la fin de 1786, à 1,250,000,000, et le déficit annuel à 115 millions, dont partie devait cependant s'éteindre dans le cours de plusieurs années, de manière qu'en 1797, ce déficit se serait trouvé réduit à 55 millions (*Voyez* son Discours à l'assemblée des notables). Il en résultait que les revenus de l'état, de 475 millions, où ils pouvaient s'élever alors, auraient dû être portés à 590 millions, pour atteindre le niveau. Tous ces calculs de Calonne ont été vivement contestés dans une multitude de pamphlets, auxquels il répondit par

la suite dans des écrits remarquables par la clarté, la méthode, et une certaine force de dialectique. Quoi qu'il en soit, le vide du trésor était immense. Les premières opérations de Calonne n'étaient que des ressources momentanées, dont le prestige s'évanouissait à la moindre réflexion. La dette de l'état ne reposait sur aucun gage assuré. Il n'y avait qu'un nouveau système de contributions qui en offrît le moyen, et Calonne le proposa. Ses deux leviers principaux étaient l'établissement de la subvention territoriale, payable en nature, et l'extension de l'impôt du timbre. Il se flattait d'y trouver le double avantage d'une augmentation de revenus et d'une répartition plus égale entre les contribuables. Ce plan, conçu long-temps avant lui, a été suivi constamment depuis, à l'exception de la prestation en nature, qui a été reconnue impraticable. Le mode d'exécution présentait alors de grandes difficultés; il fallait obtenir des deux premiers ordres de l'état des sacrifices inouïs jusqu'alors. Les parlements, qui étaient en possession d'autoriser la levée des impôts par la formalité de l'enregistrement, avaient souvent été divisés, tantôt avec le clergé, tantôt avec la noblesse, sur des points étrangers aux droits de la magistrature; mais il était vraisemblable qu'ils opposeraient une résistance concertée sur des intérêts qui leur étaient communs. Depuis long-temps, les ministres luttaient en vain contre les corps privilégiés; le garde des sceaux, Machault, trente ans auparavant, n'avait pas seulement pu obtenir la déclaration des biens du clergé; Turgot avait déplu à la noblesse et aux parlements par ses principes anti-féodaux, et par le projet des assemblées provinciales; et Necker, par l'extension qu'il voulait donner à ces nouveaux corps politiques. D'un autre côté, il était peut-être plus dangereux encore, dans un moment de crise, d'appeler intégralement la représentation nationale, qui aurait pu tenter de se mettre à la place de toute espèce d'autorité. Depuis cent soixante ans, la convocation des états-généraux était regardée, et non pas sans raison, comme le parti le plus funeste à la royauté. Placé entre les extrêmes, Calonne se détermina pour un terme moyen qui lui parut réunir toutes les conditions nécessaires pour faire approuver ses projets. Il proposa une assemblée de notables, choisis parmi les membres les plus distingués des deux premiers ordres de l'état, de la magistrature, et dans les chefs des principales municipalités. Ces réunions consultatives n'avaient aucun caractère légal pour délibérer; on en connaissait peu dans les fastes de la monarchie. Le plan de Calonne éprouva plus d'un obstacle dans le conseil. Ses contradicteurs les plus apparents furent Miromesnil et le baron de Breteuil. Celui-ci était devenu l'ennemi de Calonne, à l'occasion d'une intrigue des amis de Foulon, qui voulaient porter ce conseiller d'état au ministère des finances (Voyez l'*Histoire de la révolution* par Bertrand de Molleville). La lente et prudente politique du comte de Vergennes le fit hésiter quelque temps avant d'approuver des vues aussi hardies. Il se rendit enfin. Le roi, par un désir sincère du bien, adopta le plan, et la reine l'appuya, par prévention pour le ministre. Cependant, Calonne ne se dissimulait pas les dangers qu'il avait à courir. Il écrivait à un ami intime, le 16 août 1786: « Je viens de lire mon plan » au roi; il m'a bien entendu, bien » écouté, m'a tout promis; mais je

» me fais pitié à moi-même, lorsque » je pense au résultat qu'il peut avoir » pour moi. N'importe; je crois que » c'est le bien, le bonheur du roi et » du peuple; j'ai bon courage, je l'en- » treprendrai. » Ce fut sous ces faibles auspices de succès que commença l'assemblée des notables. Vergennes venait de mourir. C'était une puissante protection de moins pour Calonne, qui se trouva ainsi jeté presque seul dans l'arêne. La première séance eut lieu à Versailles, le 22 février 1787. On attendait avec impatience le compte du ministre des finances. Il l'exposa avec toute la dextérité dont il était capable; mais il ne put empêcher la mauvaise impression de ses fâcheuses révélations. Le déficit de 115 millions surpassa encore les craintes que l'on avait conçues. Calonne en fit remonter l'origine jusqu'au ministère de Terray, prétendit qu'il était dès-lors de 40 millions, qu'il s'était augmenté depuis 1776 jusqu'en 1783 d'une somme égale, et convint enfin de l'avoir accru lui-même de 35 millions jusqu'à la fin de 1786. Ces calculs étaient dans une contradiction trop directe avec ceux de Necker pour ne pas attirer une réponse très vive de la part de cet ex-ministre, dont les nombreux amis se liguèrent en sa faveur. On reprocha assez généralement à Calonne d'avoir attendu trois ans entiers pour dresser un état de situation aussi alarmant; on l'accusa même d'en avoir exagéré le triste tableau, qui contrastait si désagréablement avec les illusions précédentes; enfin, d'avoir confondu et bouleversé toute la comptabilité antérieure, dans le dessein de couvrir ses propres malversations. La première attaque qu'on lui livra fut la dénonciation de l'échange du comté de Sancerre, appartenant au comte d'Espagnac, où l'on prétendit que Calonne avait sacrifié les intérêts du roi à ceux d'un particulier, qu'il avait favorisé pour partager lui-même les bénéfices (*Voyez* les *Mémoires du comte d'Espagnac*, l'écrit de Carra, et la *Requête de Calonne au roi en* 1787). Le marquis de Lafayette se montra à la tête des accusateurs, et Miromesnil fut soupçonné d'être un des instigateurs secrets; mais le roi parut, dans ce premier moment, soutenir son ministre. Le garde des sceaux fut renvoyé. Cependant, ce triomphe ne fut pas de longue durée. Indépendamment des amis de Necker, un autre parti conspirait contre Calonne: c'était celui qui portait au ministère l'archevêque de Toulouse, Loménie-Brienne. La cour s'effrayait des longueurs de l'assemblée des notables, et de la fermentation qu'elle excitait. La reine, soit par crainte de l'opinion publique, soit par les insinuations de Breteuil, se laissa persuader d'abandonner Calonne, qui fut destitué et exilé en Lorraine. Il voulait à peine croire à un changement aussi subit, et se flattait que ce n'était qu'une feinte. Il se consolait par l'idée que ses plans seraient suivis, et qu'ils serviraient un jour à le rétablir en faveur. Sa disgrâce ne fut que trop réelle. On ne lui épargna ni les reproches ni les humiliations. Il fut obligé de se dépouiller de la décoration du cordon bleu, qu'il portait comme trésorier de l'ordre du St.-Esprit. Il s'expatria, et passa en Angleterre, où il reçut des consolations flatteuses. Catherine II lui écrivit en ces termes: « J'ai lu les mémoires » que vous avez donnés aux notables. » Les ennemis de la France doivent » se réjouir de votre retraite, ses » alliés doivent s'en affliger. Par cœur » et par caractère, j'aime les grandes » choses et les grands hommes. Si

» vous venez dans mes états, vous y » trouverez protection, et jouirez de » la considération due à vos talents » et à votre mérite. » Calonne, réfugié à Londres, s'occupa de repousser les accusations qui s'élevaient en foule contre lui. Ce fut l'objet spécial d'une requête adressé au roi, vers la fin de 1787, où il passe en revue toutes ses opérations ministérielles, et où il s'efforce de prouver qu'il n'en est pas une seule qui n'ait eu pour objet l'amélioration des finances. L'archevêque de Toulouse, son successeur, lui avait fait connaître par écrit le mécontentement personnel du roi; les parlements de Grenoble, de Toulouse, de Besançon, l'avaient dénoncé à l'animadversion publique; enfin, celui de Paris avait rendu formellement plainte contre lui. Calonne se défend contre toutes ces attaques; il supplie le roi de déclarer que, dans toutes les opérations de son ministère, il n'a jamais agi que par les ordres ou d'après le consentement de sa majesté, et, dans le cas du silence, il offre de venir se justifier dans les formes les plus solennelles, devant la cour des pairs, où il était accusé. Cet écrit, rendu public par la voie de l'impression, et remarquable par le ton animé, mais respectueux de la défense, fut vivement attaqué par une foule de pamphlets. A toutes ces inculpations, les amis de Calonne se contentaient d'opposer un fait, qui du moins a le mérite de la vérité, et ne laisse pas d'être de quelque importance auprès de gens non prévenus, c'est que Calonne sortit du ministère dans un tel dénûment, qu'il fut trop heureux d'accepter la main d'une amie généreuse, veuve d'un riche financier, qui s'empressa de le consoler des rigueurs du sort par le don de tous ses biens. Calonne ne fut pas mieux écouté dans une lettre en date du 9 février 1789, qu'il adressa également au roi. Celle-ci contient uniquement des réflexions politiques. Necker était rentré en place, et dirigeait tout vers ce système révolutionnaire qui eut de si fâcheux résultats pour l'autorité royale. Calonne combat toutes les opérations de son successeur; il essaie d'en démontrer au roi les funestes conséquences; il finit en annonçant le projet qu'il formait lui-même de venir se présenter comme candidat aux états-généraux. Il passa effectivement sur le continent, et se présenta à l'assemblée électorale de la noblesse de Bailleul; mais il dut renoncer à l'espoir de se faire élire, et retourna presque aussitôt à Londres, où il s'occupa de nouveau d'écrits polémiques sur la situation des affaires. Des événements d'un autre genre devaient occuper le reste de sa vie. La révolution était commencée. L'émigration des princes, frères du roi, appelait autour d'eux une foule de mécontents, dont la force principale devait être dans l'appui des cabinets étrangers. Calonne vit dans cet état de choses une occasion de reparaître sur le théâtre des événements. Il se lança dans ce nouveau tourbillon avec une ardeur qui semblait désormais au-dessus de ses forces. Ses négociations, ses voyages multipliés en Allemagne, en Italie, en Russie, son zèle, son dévouement, le rendirent précieux au parti dans lequel il s'était jeté. Il y déploya de nouveaux talents et l'esprit le plus fécond en ressources; il y dépensa la fortune qui lui restait de son second mariage; enfin, il y courut risque de la vie. Un jour, qu'il était près de rejoindre les princes à Coblentz, sa voiture fut précipitée dans le Rhin. L'abbé de Calonne, son frère, qui était à ses côtés, eut la présence d'esprit de se saisir du

portefeuille, et le tint élevé au-dessus de l'eau jusqu'à ce qu'on vînt à leur secours. Tant d'efforts et de sacrifices furent inutiles pour une cause malheureuse et mal défendue. Lorsque les moyens politiques furent épuisés, Calonne voulut encore la servir de sa plume, et ce fut dans cette intention qu'il composa son écrit intitulé : *Tableau de l'Europe en novembre* 1795. C'est un de ses ouvrages les plus remarquables par la chaleur du style et l'exposé fidèle des événements. Depuis cette époque, Calonne disparut de la scène politique, et vécut à Londres tranquille, et principalement occupé des beaux-arts, qu'il avait toujours cultivés avec goût. Il quitta l'Angleterre au mois de septembre 1802, et vint à Paris, où il mourut le 29 octobre suivant. Telle fut la carrière brillante et désastreuse d'un ministre plus imprudent que mal intentionné, qui donna le premier mouvement à la révolution de son pays. Il excita une tempête qu'il ne fut pas en son pouvoir de calmer. Il composa son assemblée de notables d'éléments discordants qu'il ne sut pas contenir. Il possédait à un très haut degré les qualités d'un grand administrateur; il avait une connaissance exacte de tous les détails ; il saisissait l'ensemble avec une précision admirable ; il se montra même capable de concevoir un plan vaste ; mais si la sagesse qui mûrit les pensées, si la prévoyance qui devine les obstacles, si l'esprit d'ordre et de suite qui prépare le succès de l'exécution, sont les parties constitutives d'un homme d'état, Calonne ne saurait prétendre à ce titre. Il n'avait pas étudié les hommes; il compta trop légèrement sur des promesses et sur des protections inconstantes, et la vanité l'aveugla sur le bord du précipice. Il mit d'ailleurs trop peu de dignité dans sa conduite personnelle, et de sévérité dans ses mœurs. La vie trop dissipée d'un homme en place semble autoriser des soupçons d'improbité; ils s'attachent surtout au ministre dépositaire des deniers publics. On lui a reproché avec raison du faste et de la prodigalité, de l'imprudence et de la précipitation ; mais son caractère était franc et généreux, et il conserva beaucoup d'amis dans sa disgrâce. Il joignait à d'heureuses dispositions, les avantages d'une éducation brillante ; son travail était facile, lumineux, et son application infatigable, même au milieu des amusements les plus frivoles. Sa physionomie était spirituelle, sa politesse aisée, ses manières séduisantes ; il parlait avec grâce ; il savait donner beaucoup de prix à ce qu'il accordait, et mettre beaucoup d'adresse et même d'obligeance dans ses refus. La reine lui demandait un jour une chose à laquelle elle attachait sans doute de l'importance, puisqu'elle ajoutait, de ce ton qui annonce qu'on ne veut pas être refusé : « Ce que je vous demande est peut-être bien difficile. — » Madame, répartit Calonne, si cela » n'est que difficile, c'est fait ; si cela » est impossible, nous verrons. » Son style, toujours élégant, souvent noble et animé, est quelquefois diffus et incorrect. Ses ouvrages méritent d'ailleurs d'être conservés comme documents historiques dans l'administration des finances. Ses discours et ses mémoires à l'assemblée des notables doivent être mis en première ligne. On a de lui : I. *Correspondance de Necker avec Calonne*, 1787, in-4°.; II. *Requête au roi*, Londres, 1787, in-8°.; III. *Réponse de Calonne à l'écrit de Necker*, Londres, 1788, 1 vol. in-4°., 2 vol. in-8°.; IV. *Lettre de Calonne au roi*, 9 *févr.* 1789, Londres, in-8°.; V. *Seconde lettre de Calonne au roi*,

5 *avril* 1789, Londres in-8°.; VI. *Note sur le mémoire remis par Necker au comité des subsistances*, Londres, 1789; VII. *De l'état de la France présent et à venir*, 1790, in-8°.; VIII. *De l'état de la France tel qu'il peut et qu'il doit être*, Londres, 1790; IX. *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4°.; X. *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste d'Allemagne*, 1791; XI. *Esquisse de l'état de la France*, 1791, in-8°.; XII. *Tableau de l'Europe en novemb.* 1795, etc., Londres, in-8°. Ce fut cet ouvrage qui attira à l'auteur une réponse de la part du conseiller d'état de Montyon, qui avait l'avantage d'une érudition immense, et qui montra beaucoup de ménagement pour la personne de son adversaire. Ce fut à cette époque que Calonne se brouilla avec les princes, dont il abandonna le parti. On trouve encore dans la liste de ses ouvrages : *Des finances publiques de la France*, 1797, in-8°.; *Lettre à l'auteur des considérations sur l'état des affaires publiques*, 1798, in-8°.; on lui attribue aussi une *Réponse à Montyon*, des *Remarques sur l'histoire de la révolution de Russie, par Rulhières*; enfin, un *Traité sur la police*, destiné à l'Angleterre. Il paraît qu'il a laissé en outre, sur différents sujets d'arts ou d'administration, quelques manuscrits qu'il n'a pas eu le temps de publier. L'édition des œuvres du poète Lebrun (Ecouchard) offre deux lettres de Calonne, dont l'une est remarquable par le style et par le sujet. Le ministre engage le poète à célébrer dans ses vers l'assemblée des notables et la révolution qui se prépare. — L'abbé de CALONNE, son frère, qui l'avait suivi dans tous ses voyages, mourut en 1799 à Londres, où il rédigeait un journal intitulé : *le Courrier de l'Europe*. D—s.

CALOV (ABRAHAM), en latin *Calovius*, théologien luthérien, né en 1612, à Mohrungen, en Prusse, fit ses études à Königsberg et à Rostock, fut professeur et prédicateur à Königsberg, recteur à Dantzig, et professeur de théologie à Wittemberg, où il mourut, le 25 fév. 1686. La plus grande partie de sa vie se passa en querelles avec les théologiens de son temps, tels que Jean Bergius, Henri Nicolaï, Jean Cæsar, George Calixte, et beaucoup d'autres. Ce fut contre Calixte qu'il s'éleva le plus fortement au colloque de Thorn. Calov y porta une aigreur et une animosité rares, même dans les querelles théologiques. Les dissertations, les pamphlets qu'il écrivit contre ses adversaires, les thèses qu'il soutint, les accusations, les réfutations qu'il publia, sont innombrables. On ne remarque guère aujourd'hui, parmi ses ouvrages, que : I. sa *Biblia illustrata*, où il attaqua les explications de Grotius; II. son *Systema LL. theol.*; III. son *Tractatus de methodo docendi et disputandi*, Rostock, 1637, in-8°.; IV. ses écrits contre les sociniens; V. ses *Considerationes arminianismi*, seul ouvrage où il ait montré quelque modération. G—T.

CALPHURNIUS (JEAN), savant critique du 15e. siècle, né à Brescia, d'une famille originaire du Bergamasque, fut professeur de langue grecque à Venise, et ensuite à Padoue, depuis l'an 1478 jusque vers 1502. Il a publié : I. une édition d'*Ovide*, 1474; II. l'*Heautontimorumenos* de Térence, avec un commentaire, Trévise, 1474, in-fol. Ce commentaire a été plusieurs fois réimprimé avec ceux que Donat nous a laissés sur les cinq autres comédies du même poète. Westerhove,

qui a joint ces commentaires à la belle édition qu'il a donnée de Térence (la Haye, 1726, 2 vol. in-4°.; ibid., 1732, in-8°.), soupçonne Calphurnius d'avoir tiré son commentaire de celui de Donat, qui existait peut-être encore de son temps, et d'en avoir ensuite supprimé le manuscrit. III. *Catulle, Tibulle, Properce*, et les *Sylves* de Stace, Vicence, 1481, in-fol. Il y joignit quelques poëmes latins de sa façon, dont un sur le martyre de S. Simon, enfant massacré par des juifs en 1474. IV. Un dialogue tenu aux Champs-Élysées entre son ame et celle de Lucius Calphurnius Pison, historien romain; V. des satires (*Voy.* la *Litteratura Brixiana* du cardinal Quirini). C. M. P.

CALPRENEDE (GAUTHIER DE COSTES, chevalier, seigneur DE LA), né au château de Tolgou, dans le diocèse de Cahors, à deux lieues de Sarlat, est moins connu aujourd'hui par ses ouvrages que par ces vers de Boileau:

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenède et Juba parlent du même ton.

Après avoir fait ses études à Toulouse, il vint à Paris vers l'an 1632, et entra en qualité de cadet dans le régiment des gardes, où il fut ensuite officier. Depuis, et peu après l'an 1650, il fut fait gentilhomme ordinaire de la chambre. En 1648, il épousa Madeleine de Lyée, veuve en premières noces de Jean de Vieux-Pont, seigneur de Compant, et, en secondes et dernières, d'Arnoul de Braque, seigneur de Vaular et de Châteauvert. La Calprenède étant, en 1663, au château de Mouflaine, y voulut faire voir aux dames des marques de son adresse au fusil; la poudre enflammée lui sauta au visage, et le défigura. Quelques mois après, revenant de Normandie, il fut blessé au front d'un coup de tête que lui donna son cheval, et mourut au mois d'octobre 1663. La Calprenède a fait des romans et des pièces de théâtre; ses romans sont: I. *Cassandre*, 1642, en 10 vol. in-8°.; réimprimés en 1731, 10 vol. in-12 (*Voy.* BOISSAT). Alexandre-Nicolas de La Rochefoucault, marquis de Surgères, en a donné un abrégé en 1752, 3 vol. in-12. II. *Cléopâtre*, 12 tom. en 23 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été traduits en italien. C'est dans le dernier que figure Juba, ridiculisé par Boileau. On a publié, en 1668, 3 vol. in-12, un abrégé de *Cléopâtre*; Lebret, en 1769, et M. Benoît, en 1789, en ont publié deux autres. III. *Faramond*, ou *l'Histoire de France*, 1661, 7 volumes in-8°. L'auteur n'ayant pas achevé cet ouvrage, Pierre Dortigue de Vaumorière en donna la suite en 5 volumes. Il y a eu deux éditions de *Faramond*, l'une faite à Paris, l'autre à Amsterdam; on préfère la première; le tome X en est très rare, parce qu'il a été brûlé dans un incendie au collége de Montaigu. M. de Surgères a donné, en 1753, un abrégé de *Faramond*, 4 vol. in-12. IV. *Silvandre*, qu'il composa étant cadet. On dit que, de l'argent qu'il en eut, il s'habilla d'une manière bizarre, et que, comme on lui demandait le nom de son étoffe, il répondit que c'était du *Silvandre*. Si ce fait était vrai, son *Silvandre* aurait été imprimé; cependant on ne sait ce que c'est; on présume que c'était un roman. V. *Les Nouvelles*, ou *les Divertissements de la princesse Alcidiane*, 1661, in-8°., publié sous le nom de sa femme, mais que Nicéron attribue à notre auteur. « Le meilleur » de ces romans, dit La Harpe, est, » sans contredit *Cléopâtre*, malgré » son énorme longueur, ses conversa» tions éternelles, et ses descriptions,

» qu'il faut sauter à pieds-joints ; la » complication de vingt différentes » intrigues, qui n'ont entre elles au- » cun rapport sensible, et qui échap- » pent à la plus forte mémoire ; ses » grands coups d'épée qui ne font ja- » mais peur, et que Mme. de Sévigné » ne haïssait pas ; ses résurrections, » qui font rire, et ses princesses qui » ne font pas pleurer. Avec tous ces » défauts, que l'on retrouve dans *Cas- » sandre* et dans *Faramond*, La Cal- » prenède a de l'imagination ; ses hé- » ros ont le front élevé ; il offre des » caractères fortement dessinés, et » celui d'Artaban a fait une espèce » de fortune ; car il a passé en prover- » be. » On a quelquefois attribué à La Calprenède le roman de *Bérénice*, qui est de Segrais. Les tragédies de La Calprenède sont : I. *la Mort de Mithridate*, 1637, in-4°. ; elle fut représentée, pour la première fois, le jour des Rois, ce qui donna lieu à une plaisanterie. A la fin de la pièce, Mithridate prend une coupe pleine de poison, et, après avoir délibéré quelque temps, il dit en l'avalant :

Mais c'est trop différer....

Un plaisant du parterre acheva le vers en disant :

Le roi boit ; le roi boit.

II. *Bradamante*, tragi-comédie, 1637, in-4°. ; III. *Jeanne d'Angleterre*, tragédie, 1638, in-4°. ; IV. *le Clarionte*, ou *le Sacrifice sanglant*, tragi-comédie, 1637, in-4°. ; V. *le Comte d'Essex*, tragédie, 1639, in-4°. Cette pièce fut jouée en 1638 ; il n'y avait que trente-sept ans que le comte d'Essex était mort. C'est la meilleure pièce de La Calprenède, et l'on en peut dire autant de celles que Thomas Corneille et Boyer firent jouer tous les deux en 1678, sous le même titre. Ils avaient l'un et l'autre profité de quelques idées de La Calprenède. De ces trois tragédies, celle de Corneille est seule restée au théâtre. VI. *La Mort des enfants d'Hérode*, ou *Suite de la Mariamne*, tragédie, 1639, in-4°. (la *Mariamne*, tragédie de Tristan l'Hermite, avait, en 1636, balancé les succès du *Cid*). VII. *Édouard, roi d'Angleterre*, tragédie, 1640, in-4°. ; VIII. *Phalante*, tragédie, 1642, in-4°. ; IX. *Hermenegilde*, tragédie en prose, 1643, in-4°. ; X. *Bélisaire*, tragi-comédie, non imprimée, jouée en 1659. A l'exception du *Comte d'Essex*, toutes ces pièces sont détestables. Il est étonnant que l'auteur, qui a, dans ses romans, fourni matière à tant d'ouvrages dramatiques, ait fait de si mauvaises tragédies. Le cardinal de Richelieu, quoiqu'admirateur indulgent de la médiocrité, ne put s'empêcher de dire, d'une des tragédies de La Calprenède, que le moindre de ses défauts était d'être écrite en vers lâches : « Comment lâches ! s'écria l'au- » teur ; cadédis, il n'y a rien de lâche » dans la maison de la Calprenède.

A. B—T.

CALPURNIE. *V.* César (Jules).

CALPURNIUS-FLAMMA (Marcus), a mérité d'être placé auprès des Curtius et des Décius, par un dévouement aussi généreux. L'an de Rome 494, dans la première guerre punique, le consul Atilius ayant engagé son armée dans un pays qu'il ne connaissait pas, l'avait mise dans le plus grand danger. Le général carthaginois, qui avait marché à sa rencontre, s'était saisi des hauteurs, et tenait les légions romaines assiégées dans le vallon qu'elles occupaient. Calpurnius, tribun militaire, épargna à son pays, par sa résolution et son courage, un désastre et une honte qui auraient rappelé les fourches Caudines. Il prit avec lui trois cents hommes, et alla s'emparer d'une

éminence, sans espoir de salut, mais enflammé, ainsi que sa troupe, par l'amour de la gloire et l'ambition de sauver l'armée. On rapporte qu'en conduisant son détachement, il lui dit: « Soldats, mourons, et, par notre » mort, arrachons aux Carthaginois » les légions qu'ils tiennent assié- » gées. » Il en arriva ainsi. Pendant qu'ils occupaient les ennemis, le consul eut le temps de dégager son armée. Calpurnius survécut aux siens comme par miracle; il fut trouvé au milieu des morts respirant encore. N'ayant point reçu de blessures mortelles, les soins qui lui furent donnés le mirent en état de servir encore son pays. Un seul auteur (M. Caton), au rapport d'Aulu-Gelle, attribue ce fait à un tribun appelé Q. Cæditius.

Q—R—Y.

CALPURNIUS (Titus Jule), contemporain de Némésien, natif de Sicile, vivait dans le 3e. siècle, et était très pauvre. On a de lui sept églogues ou idylles, qui ne sont pas sans mérite, et qui se rapprochent de celles de Virgile. Il les a dédiées à Némésien, son protecteur, que quelques savants même en croient l'auteur. Du temps de Charlemagne, on les mettait entre les mains des écoliers. La 1re. édition de Calpurnius se trouve dans celle de Silius Italicus, Rome, 1471, in-fol. Ses églogues ont été réimprimées la même année à la suite d'Hésiode. Elles ont été imprimées à Leipzig, 1803, in-8°., par les soins de M. Ch. D. Beck. On les trouve aussi dans les éditions de Némésien, notamment dans l'édition de Mittau, 1774, in-8°.; dans les *Poëtæ latini minores* donnés par Burmann, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°., et dont M. Wernsdorf a donné une nouvelle édition plus estimée, Altembourg, 1780-1799, 10 vol. in-8°. M. Mairault a fait une traduction de Calpurnius, qu'il publia sous ce titre: *les Pastorales de Némésien et de Calpurnius traduites en français, avec des remarques et un discours sur l'Églogue*, Bruxelles, 1744, in-8°. Cette traduction est estimée. Quelques auteurs portent à onze le nombre des églogues de Calpurnius. Ce poète a assez bien imité Théocrite et Virgile; cependant il a su ne pas donner à ses bergers la grossièreté des mœurs de ceux de Théocrite; il est quelquefois négligé et enflé, et est inférieur à Virgile pour l'élégance et la pureté.

A. B—T.

CALVART (Denis), peintre, naquit à Anvers en 1565. On l'appelle en Italie *Denis-le-Flamand*. Il vint très jeune à Bologne; il n'était encore que peintre de paysages. Pour apprendre à dessiner la figure, il fréquenta l'école de Fontana, et celle de Laurent Sabbatini, qu'il aida à Rome dans ses travaux au Vatican. Après avoir dessiné quelque temps les peintures de Raphaël, il revint à Bologne, et y ouvrit une école, dont il est sorti cent trente-sept maîtres, parmi lesquels il faut distinguer l'Albane, le Guide et le Dominiquin. Denis savait colorer à la manière des Flamands; aussi les Bolonais le regardent-ils comme un des restaurateurs de leur école en cette partie de la peinture, qui, chez eux, avait déjà commencé à dégénérer. Il possédait la connaissance des deux perspectives, de l'anatomie, et de l'architecture, comme on le voit dans un grand nombre de petits tableaux sur cuivre, représentant des faits de l'*Ancien-Testament*, et dont les religieuses de son temps avaient coutume de meubler leurs cellules. Augustin Carrache et Sadeler ont gravé une partie des ouvrages de Denis. On montre dans beaucoup de portefeuilles des

dessins de ce maître, qui sont, pour la plupart, à l'encre de la Chine ou à la pierre noire. On lui a reproché une sorte de manière et d'affectation qui était sans excuse chez un homme de ce mérite. Ses figures ont quelquefois des attitudes peu nobles et trop hardies. On attribue ce défaut au caractère de Calvart, qui était ardent et porté à la violence. Lanzi dit qu'il instruisait ses disciples avec patience et sagesse. Cependant, on sait qu'il eut un jour la brutalité de frapper le Dominiquin, parce que ce jeune artiste, alors son élève, copiait secrètement des estampes d'Augustin Carrache. Les meilleurs tableaux de Calvart sont un *S. Michel, à St.-Pétrone*, et son *Purgatoire, alle Grazie*, à Bologne. Les Carraches ont avoué qu'ils y avaient puisé beaucoup d'idées heureuses. Cet hommage sincère rendu par les Carraches est flatteur pour l'école flamande. Denis mourut à Bologne en 1619. Oretti rapporte l'inscription qui fut placée sur son tombeau dans l'église des Servites. A—D.

CALVERT (George), plus connu sous le nom de *comte de Baltimore*, naquit en 1578 à Kyplin dans le Yorkshire, d'une ancienne famille originaire de Flandre. Après avoir fait ses études dans l'université d'Oxford, et voyagé en différentes contrées du Continent, il devint secrétaire de lord Cécil, l'un des ministres de Jacques Ier. Ses vertus et ses talents lui méritèrent la confiance de ce prince, qui le fit successivement chevalier, lord d'Irlande, sous le titre de *baron de Baltimore*, et secrétaire d'état en 1619. Au bout de cinq ans, il déclara ouvertement au monarque qu'il était pressé par sa conscience de faire profession de la religion catholique, et lui remit les sceaux de sa place, qu'il avait tenus avec une intégrité et une capacité dignes de servir d'exemple. Jacques lui conserva sa confiance et son rang au conseil privé. Après la mort de ce roi, il alla prendre possession des terres qu'il lui avait concédées dans l'île de Terre-Neuve, où il forma une plantation qui commençait à prospérer, lorsque de Lavade se présenta avec trois vaisseaux de ligne et des troupes de débarquement qui ravagèrent les pêcheries. Calvert arma deux vaisseaux à ses dépens, donna la chasse aux Français, et rétablit les pêcheries. Voyant cependant qu'il ne pourrait point garantir sa plantation des insultes de l'ennemi, il l'abandonna, et repassa en Angleterre. Charles Ier., qui avait pour lui les mêmes sentiments que son père, lui accorda, et à ses descendants, en toute propriété, au nord de la Virginie, un vaste terrain, auquel ce prince donna le nom de *Maryland*, en l'honneur de la princesse Marie sa fille. Baltimore se disposait à aller prendre possession de ce pays, et s'y mettre à l'abri de la sévérité des lois contre les catholiques, lorsqu'il termina sa carrière le 15 avril 1632. Son fils partit d'Angleterre l'année suivante avec deux cents familles catholiques, qui furent bientôt après suivies d'un grand nombre d'autres, fuyant les lois pénales de leur pays natal contre leur religion. L'éducation que ces émigrés avaient reçue, le culte pour lequel ils s'expatriaient, les soins vigilants de leur chef, prévinrent les désordres, qui ne sont que trop ordinaires dans les états naissants. La nouvelle colonie vit les sauvages, gagnés par la douceur et par les bienfaits, s'empresser de concourir à sa formation. Le spectacle de la paix et du bonheur dont elle jouissait y attira une foule d'hommes qu'on persécutait ailleurs, ou pour la même croyance, ou pour d'autres. Elle devint, à la faveur

d'une tolérance très étendue, l'asile de toutes les sectes indistinctement. Les descendants du fondateur de cette intéressante colonie furent destitués de leur propriété sous Cromwell, réintégrés dans leurs droits sous Charles II, obligés, sous son successeur, de soutenir un procès dispendieux avec la couronne; enfin, sous Guillaume III, ils se virent sur le point d'être entièrement dépouillés; et ils ne trouvèrent d'autre moyen de conserver leur propriété qu'en renonçant à la foi catholique, pour entrer dans le sein de l'église anglicane. Le changement du chef n'en apporta aucun dans la croyance des habitants. Les catholiques y forment encore aujourd'hui une population plus nombreuse que celle de toutes les autres religions; la ville de Baltimore est même devenue, dans ces derniers temps, le centre de la catholicité de tous les États-Unis, par l'érection d'un siége épiscopal en 1789. Enfin Pie VII, en établissant quatre autres siéges épiscopaux dans les mêmes états, a donné à celui de Baltimore le titre et les droits de métropolitain. Le comte de Baltimore n'était pas seulement un homme d'état; plusieurs productions estimables attestent qu'il était encore homme de lettres. On connaît de lui : *Carmen funebre in D. Untonem*, 1599, in-4°.; *Lettres sur les affaires d'état; Discours prononcés au parlement*, pendant qu'il en était membre; *Relation du Maryland; Lamentations de l'Église*, 1642, in-4°., en anglais, etc. —CALVERT (Jacques), théologien non conformiste, natif d'York, élevé à Cambridge, mort en 1698, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Nephthali, seu colluctatio theologica de reditu decem tribuum, conversione Judæorum, et mens Ezekielis*, Londres, in-4°., 1672. T—D.

CALVI (LAZARE), peintre, né à Gènes en 1502, fils d'Augustin Calvi, qui fut le premier dans cette ville à substituer les fonds peints aux fonds d'or, étudia l'art sous son père, jusqu'à ce qu'il eut vu la belle manière de Périn del Vaga, dont il voulut être élève, quoique déjà âgé de vingt-cinq ans. Périn del Vaga s'attacha tellement à Lazare, qu'il lui dessinait les cartons de ses ouvrages et l'encourageait à accepter les commissions les plus difficiles. Lazare, de concert avec son frère Pantaléon, orna de belles fresques le palais d'Antoine Doria, la façade d'une maison sur la place Pinelli, et deux salles du palais de Grimaldi, près de l'église de St.-François. Sa réputation s'étant répandue en Italie, il fut appelé successivement à Monaco et à Naples. Il obtint dans cette dernière ville la permission d'ajouter une tête de Maure à ses armes. Au milieu de ces succès, cet artiste montrait un caractère ambitieux et porté à l'envie. Il aurait voulu être le premier de sa profession. Il entendait avec douleur les éloges qu'on pouvait donner aux autres maîtres. Cette dangereuse et cruelle maladie le porta à empoisonner un jeune artiste nommé Jacques Bargone, dont il était jaloux. Bientôt Calvi, s'étant vu préférer le Bergamasque et Luc Cambiaso pour des ouvrages qu'ordonnait le prince Doria, abandonna la peinture, et s'appliqua d'abord à la nautique, ensuite à l'escrime : il réussit particulièrement dans cet exercice, et prit alors l'habitude de porter sous son vêtement une jaque de mailles. Cette précaution singulière lui fut utile un jour qu'un assassin lui donna un coup de stilet. Lazare continua de négliger la peinture pendant vingt ans; mais, irréfléchi et bizarre, il se livra de nouveau à l'étude de cet art, et continua de peindre jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, tou-

jours avec une certaine sécheresse. Il ne fit plus ensuite rien autre de mémorable que de vivre jusqu'à cent cinq ans. Son frère Pantaléon était mort en 1595, en laissant quatre enfants, qui furent aussi peintres comme leur père et leur oncle. L'aîné, Marc-Antoine, s'éleva seul jusqu'à la médiocrité. Il excella dans l'art de connaître la main des meilleurs maîtres, art difficile, et pour lequel on ne fait pas assez d'études. Le second, Aurèle, devint un poète assez distingué. Les deux derniers, Benoît et Félix, tombèrent dans un état d'infirmité, qui les fit renoncer à la peinture. A—D.

CALVI (DONAT), vicaire-général de la congrégation de Lombardie de l'ordre de S. Augustin, né à Bergame, a publié un ouvrage rare et curieux, intitulé : *Scena letteraria de gli scrittori Bergamaschi*, Bergame, 1664, in-4°., divisé en deux parties, dont la première renferme la notice d'environ trois cents littérateurs de Bergame, avec soixante-trois portraits. La deuxième partie, consacrée à l'académie *degli Excitati*, donne la notice de trente-sept académiciens, avec sept portraits. (*V.* la *Bibliothèque curieuse* de David Clément.) — CALVI (Maximilien), auteur italien du 16e. siècle, a publié traité *De la Hermosura, y del Amor*, imprimé à Milan, 1576. — CALVI (Jean), né à Crémone, médecin de l'hôpital de Florence, et professeur de médecine à Pise dans le 18e. siècle, a donné en latin : I. *De l'état actuel de la médecine en Toscane*, Florence, 1748, fort estimé; II. en italien *Lettre sur l'efficacité du sublimé corrosif dans le traitement des maladies vénériennes*, Crémone, 1762, etc. C. M. P.

CALVIN (JEAN), second chef de la réforme au 16e. siècle, naquit à Noyon, le 10 juillet 1509. Son père, Gérard Cauvin, était tonnelier. Il le destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nous apprenons de Calvin lui-même, dans une épître qu'il adressa à Claude d'Hangest, abbé de St.-Éloi de Noyon, en lui dédiant son premier ouvrage, que c'est à la famille de cet abbé qu'il eut la principale obligation de ses premières études et de l'éducation libérale qu'il reçut : *De plebe homuncio.... domi vestræ puer educatus, primam vitæ et litterarum disciplinam familiæ vestræ nobilissimæ acceptam refero.* Il avait à peine douze ans, lorsqu'il fut pourvu d'un bénéfice simple dans la cathédrale de Noyon. Six ans après, il fut nommé à une cure qu'il permuta bientôt pour une autre. Ainsi, par un abus qui n'était pas rare alors, les protecteurs de Calvin lui avaient déjà fait conférer plusieurs bénéfices avant qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, et il jouissait du titre et des revenus d'une cure, quoiqu'absent et sans être engagé dans les ordres. Pendant qu'il continuait ses études à Paris, il y fit connaissance avec Pierre Robert Olivetan, né comme lui à Noyon, mais plus âgé de quelques années. C'est de lui qu'il reçut les premières semences de la doctrine nouvelle qui commençait à se répandre en France. Il fut détourné par-là de la vocation à laquelle semblait devoir l'attacher la possession anticipée de ses bénéfices. Il abandonna l'étude de la théologie, pour aller suivre d'abord à Orléans et ensuite à Bourges des leçons de droit. Il fit de grands progrès dans cette science, et étudia en même temps la langue grecque sous le professeur Melchior Volmar, qui fortifia le penchant qu'Olivetan lui avait donné pour les nouveautés. Il revint à Paris en 1532; et ce ne fut qu'alors qu'il se

démit de ses bénéfices. Il publia la même année un commentaire latin sur les deux livres de Sénèque *De clementiâ*. Quelques personnes ont cru voir dans le choix de ce sujet une intention marquée d'adoucir le sort de ceux qu'on persécutait pour les nouvelles opinions; il est impossible, en lisant ce petit écrit, d'y aperçevoir un tel but. Ce sont de simples remarques, grammaticales ou littéraires, sur le texte, et plus souvent encore une glose destinée à l'amplifier, sans y chercher aucune application aux circonstances. Son nom de *Cauvin*, latinisé dans le titre de ce commentaire (*Johannis Calvini.... commentarius*), fut dès-lors changé en celui de *Calvin*, qu'il porta toujours depuis, et qu'il a rendu si célèbre. Dans l'année suivante 1533, un des amis de Calvin, Michel Cop, recteur de l'université, ayant prononcé une harangue pleine de la doctrine des nouveaux réformateurs, fut recherché et poursuivi. Calvin, soupçonné d'avoir eu grande part à la composition de ce discours, fut enveloppé dans les mêmes recherches. Il logeait alors au collége de Fortet. On vint pour l'y saisir; mais on ne l'y trouva pas. Forcé de s'enfuir de Paris, après avoir erré pendant quelque temps et changé souvent d'asyle, il se retira en Saintonge, et y passa plusieurs mois caché dans la maison de Louis Du Tillet, chanoine d'Angoulême. C'était un frère de Du Tillet, greffier en chef du parlement de Paris, recommandable par ses connaissances et son amour pour les lettres. Là, il continua paisiblement ses études, et commença, à ce qu'on croit, à rassembler les matériaux de son ouvrage de l'*Institution chrétienne*, publié environ deux ans après. Plusieurs auteurs ont écrit que, pendant son séjour chez le chanoine Du Tillet, il sortit plus d'une fois de sa retraite pour aller prêcher la nouvelle doctrine dans les environs, et même à Poitiers, où il eut de très grands succès. Il se rendit ensuite à Nérac, auprès de Marguerite, reine de Navarre. La cour de cette princesse servait alors de refuge à plusieurs savants que leur penchant pour les nouvelles opinions avait forcés à s'éloigner de France. Marguerite était sœur de François Ier., et, comme lui, elle aimait les lettres et ceux qui les cultivaient. Sans avoir encore aucune inclination décidée pour les idées des réformateurs, elle recevait avec empressement ceux qui travaillaient à les répandre, parce qu'ils étaient, pour la plupart, des hommes distingués par leurs connaissances ou leurs talents. Calvin fut très bien accueilli chez la reine de Navarre, et c'est là qu'il connut pour la première fois plusieurs hommes qui, dans la suite, servirent utilement son parti. Il retourna de là à Paris. Bientôt il fut obligé d'en sortir de nouveau et même de quitter la France, en 1534. Il se retira à Bâle, où il s'occupa principalement de la composition de son *Institution chrétienne*. Il raconte lui-même quelle fut l'occasion et quel était le but de cet ouvrage. Les supplices de ceux qu'on brûlait en France pour cause de religion avaient excité partout au dehors une grande indignation. François Ier., qui avait intérêt de ménager les princes protestants d'Allemagne, voulut détruire ou atténuer auprès d'eux le mauvais effet des persécutions qu'éprouvaient dans son royaume les partisans de la réforme. Pour y parvenir, il fit répandre différents écrits, dans lesquels on assurait que les hommes traités en France avec une si impitoyable rigueur n'étaient pas des sectateurs de la réforme

adoptée dans plusieurs parties de l'Allemagne, mais des anabaptistes, non moins ennemis de tout ordre politique que de la religion elle-même. Calvin résolut d'exposer la doctrine de ceux qu'on poursuivait en France, et de montrer qu'ils n'étaient ni des anabaptistes, ni des séditieux. Dans ce dessein, il publia l'*Institution chrétienne* comme leur confession de foi. Aucun ouvrage plus étendu et plus méthodique n'avait encore paru depuis le commencement de la réforme. Calvin s'y éloigna bien plus que les réformés d'Allemagne des opinions professées par les catholiques. Il serait sans doute difficile d'expliquer ici assez brièvement, et avec une clarté suffisante comment il alla plus loin que Luther sur la matière du libre arbitre, de la *justice imputative* et du mérite des bonnes œuvres; mais ce qui est plus aisé à saisir que ces subtilités théologiques, ce qui frappa alors tous les esprits, ce sont les conclusions hardies qu'il tirait de ses principes. Il n'attaqua pas seulement la primauté du siége de Rome, comme on l'avait fait avant lui, mais l'autorité même des conciles généraux; il ne reconnaît pas plus le caractère d'évêque et de prêtre que celui de chef visible de l'Église; il n'admet d'autres vœux que ceux du baptême, d'autres sacrements que ceux du baptême et de la cêne, et ne veut pas même qu'on regarde ceux-là comme indispensablement nécessaires au salut. Il traite la messe d'impiété, et les honneurs rendus aux saints, de véritable idolâtrie. Cet ouvrage, écrit en latin, mais dont il donna, peu d'années après, une traduction française, fut imprimé à Bâle, in-fol. Cette première édition porte la date de 1536; mais elle est de la fin de 1535. L'*Institution chrétienne* reçut presqu'à chaque année des corrections et des développements considérables dans les éditions nombreuses qu'il en donna. La plus complète de toutes celles qui ont été publiées de son vivant est celle de Robert Étienne, Genève 1559. Dans toutes, on trouve à la tête de l'ouvrage une préface adressée au roi de France, *Præfatio ad Christianissimum regem quâ hic ei liber pro confessione fidei offertur.* C'est au nom des Français persécutés en exécution des édits de François Ier. qu'il s'adresse à ce prince, et qu'il lui fait une peinture vive et éloquente des maux qu'ils avaient à souffrir. Cette réclamation n'eut aucun effet, et ne fit pas éteindre les bûchers allumés en France de toutes parts. Ce n'est pas pourtant que François Ier. ou ses conseillers fussent emportés par un excès de zèle pour la conservation de la religion catholique. Ce prince, engagé dans des guerres continuelles, se crut toujours obligé de chercher des alliances pour lui-même, et de susciter des ennemis à ceux contre qui il avait à combattre. Le besoin de ménager Rome, et l'espoir que le titre de défenseur de la foi lui procurerait de nouveaux amis dictèrent presque tous ses édits. Ligné contre Charles-Quint avec les protestants d'Allemagne, il se voyait accusé de favoriser par-là l'établissement de la réforme, et, pour répondre aux inductions qu'on tirait de son alliance avec des protestants étrangers, il devint cruel et persécuteur envers ceux de ses états. Ses discours et sa conduite privée démentaient sans cesse cette rigueur politique, et laissaient paraître son attachement pour les principaux novateurs, parce qu'ils étaient hommes de lettres. Il semble même qu'il avait d'abord été favorable à l'introduction de la réforme, et avait protégé ses partisans contre les recherches et l'action

des tribunaux (*V.* BERQUIN). Calvin, en quittant Bâle, après la publication de son ouvrage, était venu à Ferrare, où il fut reçu avec beaucoup de distinction par la duchesse Renée de France, fille de Louis XII, et épouse d'Hercule d'Este. Cette princesse, qui dès-lors se montrait très favorable aux réformés, embrassa dans la suite leurs opinions avec beaucoup de zèle. Calvin s'arrêta peu de temps à Ferrare, et se rendit successivement dans quelques autres villes d'Italie pour y prêcher sa doctrine. C'est vers ce temps, suivant un passage de Muratori, qu'il fut contraint de sortir à la hâte de la cité d'Aost, où il fut découvert cherchant à répandre les nouvelles opinions. Cet historien ajoute qu'il s'enfuit de là à Genève; mais cette partie de son récit ne s'accorde en rien avec ceux des autres écrivains. On ne peut douter que Calvin, obligé de fuir d'Italie, ne soit revenu à Paris vers le milieu de l'année 1536. Ne pouvant y séjourner avec sécurité, il prit le parti de retourner à Bâle, et suivit, pour s'y rendre, la route de Genève. Il y avait alors un an que la réforme était établie dans cette ville, par un décret des magistrats, auquel l'assemblée générale des citoyens avait donné son adhésion. Cette révolution, commencée par des motifs purement politiques, avait ensuite été achevée par les prédications de Farel. Après avoir été pendant près de deux ans secondé par Viret, Farel se trouvait depuis plusieurs mois chargé seul de tous les soins de sa nouvelle Église. Ne pouvant suffire à ce travail, il demandait qu'on rappelât Viret auprès de lui. C'est dans ces circonstances qu'il vit arriver Calvin à Genève. Les écrivains protestants disent qu'il le retint avec autorité, sans vouloir permettre qu'il continuât sa route, et que Calvin, obéissant aux instances de Farel, comme à un ordre du ciel, ne songea qu'à consommer et consolider avec lui l'établissement de la réforme à Genève. Si le hasard seul fit que Calvin passa par Genève en voulant se rendre à Bâle, s'il eut besoin, pour s'y arrêter, d'être pressé par Farel, il faut avouer que la plus mûre réflexion ne lui aurait pas conseillé un autre parti, ni fait choisir une résidence plus conforme à son caractère et à ses projets. Il y a tout lieu de croire que Calvin nourrissait depuis plusieurs années le désir d'étendre la réforme, de lui donner un *nouveau tour*, selon l'expression de Bossuet, et d'en devenir le chef dans son pays. Déjà, en publiant l'*Institution chrétienne*, il avait présenté sa propre doctrine comme celle de tous les Français persécutés, et s'était rendu leur organe, comme s'il eût reçu d'eux une mission expresse. Sa prudence un peu timide ne lui permettant pas de rester en France, et d'y écrire ou d'y prêcher librement, où pouvait-il trouver un établissement plus sûr à la fois et plus favorable au succès de ses vues? La ville de Genève touchait aux frontières de la France; on y parlait notre langue; on n'y avait pas d'autres habitudes que les nôtres; il était facile de répandre de-là toute espèce d'écrits, d'entretenir des correspondances dans nos diverses provinces, et d'y envoyer les hommes les plus propres à s'emparer des esprits et de l'opinion. Après quelques agitations, la nouvelle doctrine se trouvait universellement adoptée à Genève. Jusqu'à l'établissement de la réforme, l'autorité y avait été légalement partagée entre l'évêque et les magistrats municipaux. L'exercice de ces deux pouvoirs rivaux se trouvait encore contrarié par les prétentions ou les attaques du duc de

Savoie; mais, dans ce moment, le peuple et ses magistrats étaient restés maîtres sans obstacle comme sans partage. L'évêque avait depuis longtemps quitté la ville, et ne songeait plus à y rentrer; les prêtres, les religieux, tous les citoyens qui étaient demeurés fidèles à la religion catholique, avaient fui pour ne plus revenir. Charles, duc de Savoie, s'était, à la vérité, avancé avec quelques troupes pour essayer de réduire la ville de Genève, et d'y rétablir l'ancien culte; mais François Ier., aveuglé par ses ressentiments contre ce prince et par l'espoir d'une conquête facile, avait fait marcher une armée contre lui, et l'avait forcé de se retirer au-delà des Alpes. Les Bernois, les Valaisans, les Fribourgeois, sous le prétexte de défendre les Genevois leurs alliés, avaient aussi pris les armes contre le duc de Savoie, et s'étaient emparés des diverses parties de ses domaines qui se trouvaient à leur convenance; tout le reste était tombé au pouvoir du roi de France. Ainsi les Genevois, délivrés de ce voisin dangereux, certains de l'alliance des cantons suisses et de la protection de François Ier., devenu chez eux le plus solide appui de la réforme qu'il persécutait si violemment dans ses propres états, n'avaient désormais rien à redouter, et Calvin pouvait chez eux se livrer avec sécurité à l'accomplissement de ses desseins. Peu de temps après son arrivée, il fut chargé de donner des leçons de théologie, ainsi qu'on le voit par les registres du conseil à la date du mois de septembre 1536. C'est la première fois qu'il est fait mention de lui dans les actes publics de Genève. Laissant à Farel le soin de la prédication, il s'adonna presque uniquement à l'enseignement. Non contents d'avoir changé le culte et réformé la doctrine, Calvin et Farel voulurent aussi réformer les mœurs des habitants de Genève. Cette entreprise, à laquelle ils associèrent un autre prédicateur aussi zélé, mais moins habile qu'eux, leur suscita un grand nombre d'ennemis puissants. Une faction se forma contre eux, et parvint enfin à les écarter. Voici quelle en fut l'occasion. L'église de Genève se servait de pain levé dans la communion, et avait ôté des temples les fonts baptismaux; elle avait aussi aboli toutes les fêtes, hors le dimanche. Ces innovations n'étant point adoptées en Suisse, et ayant même été improuvées dans un synode à Lausanne, les magistrats de Genève enjoignirent à Farel et à Calvin de se conformer aux usages pratiqués à Berne et à la décision du synode. Ils s'y refusèrent, et on saisit avidement ce prétexte pour les éloigner. Ils reçurent l'ordre de sortir dans trois jours de la ville. C'était au mois d'avril 1538, un peu moins deux ans après l'arrivée de Calvin à Genève. Il se retira d'abord à Berne. Le conseil de cette ville écrivit aux magistrats de Genève pour les engager à rappeler Calvin. Le synode de Zurich leur adressa de semblables instances. Tout fut inutile; le parti opposé à Calvin étant devenu plus fort après son départ, fit confirmer la sentence de son bannissement, dans une assemblée générale des citoyens, tenue le 28 mai suivant. Calvin se rendit de Berne à Strasbourg. Cette ville était une des premières où la réforme de Luther s'était établie; Bucer, qui l'y avait introduite, y dominait depuis dix ans. Il accueillit très bien Calvin, et le fit nommer professeur de théologie. Calvin eut aussi la permission d'établir une église française, qui devint bientôt très importante par le grand nombre de réfugiés qu'il y attira. Quoi-

qu'il fût traité avec une grande distinction à Strasbourg, ses regards ne cessaient de se tourner vers Genève. Peu de temps après qu'il en fut sorti, le cardinal Sadolet écrivit au conseil et aux habitants de cette ville pour les presser de rentrer dans le sein de l'Église. Calvin adressa à ce sujet deux lettres aux Genevois, et chercha à les confirmer dans les principes qu'ils avaient adoptés, et à combattre l'effet des exhortations du cardinal. Pendant son séjour à Strasbourg, Calvin composa et publia en français, en 1540, son *Traité de la sainte cène.* Cette question de la cène avait, dès les commencements de la réforme, causé d'étranges divisions entre les réformés. Luther, conservant aux paroles *Ceci est mon corps*, leur sens littéral, croyait que J.-C. est substantiellement présent dans le sacrement de la Cène; il niait seulement que le pain, après la consécration, devînt une simple *apparence* de pain et fût *réellement* le corps de J.-C., comme le disent les catholiques. Carlostad ayant soutenu que notre cêne n'était qu'une figure et une commémoration de celle de J.-C. avec ses disciples, Luther s'emporta avec excès contre lui, et publia à ce sujet un grand nombre d'écrits. Zwingle défendit l'opinion de Carlostad, qui fut embrassée par toutes les Églises de Suisse, par celle de Strasbourg, et même dans plusieurs parties de l'Allemagne. Cette querelle sur le sens littéral et le sens figuré devint une guerre civile qui coûta beaucoup de sang aux deux partis. Calvin n'écrivit sur cette question qu'après les grands troubles qu'elle avait excités. Il présenta une troisième opinion. Il nia que le corps de J.-C., qui est au ciel, pût être *substantiellement présent* sur la terre, comme le disaient les partisans de Luther et du sens littéral; mais il n'en soutint pas moins que, dans la cêne, l'homme est nourri de la propre substance de J.-C., qui, du haut du ciel, nous y fait participer, à peu près comme le soleil, malgré sa distance prodigieuse, nous communique, quand il nous éclaire, la substance même de ses rayons. Ainsi, selon lui, la cêne n'était pas une simple figure destinée à conserver le souvenir de la cêne de J.-C., mais une *cêne réelle*, où J.-C. se donne *véritablement* à nous. En osant s'élever, dans cette importante question, au-dessus de ceux que les deux partis regardaient comme leurs maîtres, et condamner également les deux opinions, Calvin fixa de plus en plus l'attention sur lui-même. Du reste, il abandonna dans la suite cette doctrine de son *Traité sur la sainte cêne*, et, dans une conférence qu'il eut avec les ministres de Zurich, en 1549, il déclara qu'il n'avait sur l'Eucharistie d'autre opinion que celle de Zwingle et des sacramentaires ou partisans du sens figuré. La relation de cette conférence a été imprimée en latin, à Zurich, en 1549, et à Genève, en 1554. Calvin était regretté à Genève. L'influence du parti qui l'en avait fait bannir s'était affaiblie, et ses amis obtinrent enfin qu'on lui écrivît pour l'engager à revenir. Calvin opposa les engagements qu'il avait pris avec la ville de Strasbourg. Le conseil de Genève envoya des députés aux magistrats de cette ville, pour les prier de rendre Calvin à son ancien troupeau; l'arrêt de bannissement fut unanimement révoqué dans l'assemblée générale des citoyens, du mois de mai 1541; mais quoiqu'il n'existât plus aucun obstacle au retour de Calvin, il ne put se rendre aux vœux des Genevois qu'après la tenue de la diète de Francfort, où il avait été député par la ville de Strasbourg: il fut même ob-

ligé, après la diète, d'assister à la conférence de Ratisbonne. Ce ne fut donc qu'au mois de septembre qu'il rentra à Genève. On peut juger, par toutes les circonstances qui avaient préparé son retour, quelle dut être dans cette ville l'autorité d'un homme qu'on y avait si vivement désiré. Peu de temps après son arrivée, Galvin présenta au conseil le projet de ses ordonnances sur la discipline ecclésiastique. Elles furent adoptées et publiées au mois de novembre suivant. D'après une de leurs dispositions, un tribunal se forma sous le nom de *consistoire*. C'était une commission mi-partie de laïcs et d'ecclésiastiques chargés de veiller « à la conservation de la saine doc« trine » et à la pratique des bonnes mœurs. Sa censure s'exerçait sur les moindres actions et sur les moindres discours. Aucun citoyen n'en était exempt par l'importance de ses fonctions; aucun n'était à l'abri des réprimandes de ce tribunal, ni de l'affront de les voir perpétuées sur les registres. Le consistoire n'avait pas, il est vrai, le pouvoir d'infliger des peines corporelles; mais il devait renvoyer au conseil les « cas les plus » graves » avec son avis. Les ministres avaient aussi l'obligation de déférer au magistrat civil « les incorrigi» bles qui méprisent les peines spiri» tuelles et ceux qui professent de » nouveaux dogmes. » Cette forme nouvelle de police rendit Calvin maître de toutes les habitudes, comme de toutes les opinions des Genevois. Son esprit régnait exclusivement dans le conseil comme dans le consistoire, et les juges ne balancèrent jamais à punir quiconque lui était opposé. Ainsi, un magistrat fut privé de ses emplois, et condamné à deux mois de prison, parce que « sa vie était déréglée, et » qu'il était lié avec les ennemis de » Calvin; » ainsi, Jacques Gruet eut la tête tranchée pour avoir écrit des « lettres impies et des vers libertins, » et pour avoir travaillé à « renverser » les ordonnances ecclésiastiques. » La sévérité n'était pas moins grande pour maintenir l'uniformité de la doctrine que pour empêcher la corruption des mœurs, et les opinions étaient jugées comme des délits. Tout le monde sait comment Michel Servet fut arrêté en passant à Genève, et brûlé vif, en 1553, sur l'accusation même de Calvin, pour avoir attaqué le mystère de la Trinité, dans un livre qui n'avait été ni composé ni publié à Genève. (*Voy.* SERVET). Nous ne parlerons ni du procès fait à Bolsec, pour avoir eu sur la *prédestination* d'autres idées que celles de Calvin, ni de la condamnation à mort de Valentin Gentilis, « pour hérésie volontaire, » et de sa rétractation, au moyen de laquelle la peine fut commuée en une amende honorable. Trop d'exemples déjà ont dû faire connaître quel usage Calvin fit de son influence. Tel fut l'effet de ce zèle aveugle et fanatique qu'il avait inspiré aux magistrats de Genève pour la conservation des bonnes mœurs et de ce qu'il appelait la *saine doctrine*. Dans les premiers temps qui suivirent la rentrée de Calvin à Genève, quelques citoyens avaient voulu se soustraire au joug des ordonnances ecclésiastiques, et conserver dans leur conduite privée la liberté dont ils jouissaient auparavant; Calvin ne cessa d'écrire et de prêcher contre eux, et de poursuivre cette faction, connue alors sous le nom de *libertins*, jusqu'à ce que la rigueur des censures et la terreur des supplices eurent fait disparaître entièrement les moindres restes d'opposition. C'est ainsi qu'il parvint à donner à ses sectateurs des mœurs austères et irréprochables, à

arrêter le progrès des innovations, et à prescrire des bornes à l'esprit d'examen. Après avoir réglé les mœurs et la doctrine, et donné à son église une nouvelle liturgie et de nouvelles prières, ses soins se portèrent à améliorer la législation civile des Genevois et les formes de leur gouvernement. Il fut aidé dans l'exécution de ce projet par quelques réfugiés français, et surtout par Germain Colladon, jurisconsulte très éclairé qu'il avait autrefois connu à Bourges. Il chercha aussi à faire fleurir les bonnes études à Genève, et c'est à lui qu'est dû l'établissement de cette académie si heureusement dirigée par son ami Théodore de Bèze (*Voy.* Bèze). Pour mieux répandre sa doctrine en France, soit par la lecture des livres, soit par la prédication et l'enseignement des ministres qu'il y envoyait, il n'avait pas seulement besoin d'excellentes écoles pour y former de nombreux disciples, il fallait encore qu'il eût à sa disposition un grand nombre de presses et de libraires. Il encouragea beaucoup de réfugiés français qui avaient besoin, pour vivre, de se livrer à quelque industrie, à embrasser la profession de libraire ou d'imprimeur. Genève, en devenant la métropole du culte réformé, devint ainsi le centre d'un commerce immense de librairie, et l'un des lieux de toute l'Europe où l'enseignement des lettres et des sciences eut le plus de succès. En lisant le détail de tout ce qu'a fait Calvin pendant son séjour à Genève, on ne peut comprendre comment il put suffire à tant de travaux. Il prêchait presque tous les jours, donnait trois leçons de théologie par semaine, assistait à toutes les délibérations du consistoire, à toutes les assemblées de la compagnie des pasteurs, était l'ame de tous les conseils. Consulté presque aussi souvent comme jurisconsulte que comme théologien, il répondait également à tous. Il contenait ou apaisait les troubles inséparables d'un gouvernement naissant, et trouvait encore le temps de suivre des négociations politiques au nom de la république de Genève. Tant d'occupations ne ralentirent jamais la correspondance qu'il entretenait dans toute l'Europe, et principalement en France, où il ne cessa de travailler, par toutes sortes de moyens, à étendre les progrès de la réforme. Il n'en publiait pas moins chaque année des ouvrages pour l'intérêt de son parti, ou pour la défense de ses opinions, et ces livres de controverse ou de circonstance ne forment pourtant que la moindre partie de ses écrits. Les plus considérables de tous sont ses *Commentaires sur l'Ecriture Sainte*. Il les publia successivement par parties séparées, mais presque toujours en latin et en français tout à la fois. Outre ses sermons imprimés, qui sont en très grand nombre, la bibliothèque de Genève en possède deux mille vingt-cinq en manuscrit. On y garde aussi plusieurs traités de théologie qui ne sont pas imprimés. D'autres sont conservés de même dans la bibliothèque de Berne. Ce sont, à ce qu'il paraît, des copies faites par quelques-uns de ses écoliers, qui écrivaient tout ce que Calvin prononçait à l'église ou dans son auditoire de théologie. Quoique l'église de Genève eût adopté, presque aussitôt après le retour de Calvin, une discipline particulière et une autre liturgie que celle des églises luthériennes, et qu'elle en différât sur plusieurs points essentiels de doctrine, ce ne fut cependant que fort tard qu'on regarda les protestants de Genève et ceux de France qui leur étaient unis, comme formant une secte distincte de celle de Luther. Ils sont nommés *Luthériens* dans presque tous

les édits de François Ier. et de Henri II, et même dans l'édit d'Écouen, en 1559. Calvin était bien considéré par ses sectateurs comme chef d'un nouveau parti ; mais ils ne parurent séparés formellement de ceux de Luther qu'après le colloque de Poissy, en 1561. Calvin n'assista point à cette conférence solennelle ; mais on voit par sa correspondance avec Bèze, et avec quelques autres députés des réformés de France, que rien ne fut fait ni accordé de leur part que d'après les instructions et la volonté expresse de Calvin. Le cardinal de Lorraine ayant demandé aux représentants des églises réformées s'ils adoptaient la confession d'Augsbourg, rédigée, comme on sait, en 1530, au nom des luthériens, Bèze et les autres députés, pressés par cette interpellation, qu'ils ne purent éluder, rejetèrent expressément l'art. 10, qui est relatif à la cène. La crainte de s'affaiblir, en cessant de faire cause commune avec les protestants d'Allemagne, leur fit d'abord ajouter qu'ils étaient prêts à signer tout le reste ; mais ils se montrèrent ensuite, sur d'autres articles, si éloignés de la doctrine des luthériens, qu'à dater de cette époque ils ne sont plus confondus avec eux, et forment une secte absolument distincte, sous le nom de *calvinistes*. Calvin, après avoir ainsi de son vivant donné son nom à un nouveau parti de la réforme, mourut à Genève le 27 mai 1564. Il n'avait pas encore cinquante-cinq ans; il était d'une constitution très faible, et avait été tourmenté pendant toute sa vie par diverses maladies. La migraine et la fièvre quarte étaient pour lui des maux habituels. Il fut sujet aussi à de fréquents accès de goutte, et, quelque temps avant sa mort, des douleurs atroces de gravelle s'étaient jointes à tant de maux. Il avait épousé à Strasbourg, en 1539, une veuve, nommée *Idelette de Burie* ; il en eut un fils, qui mourut jeune; il n'eut jamais d'autres enfants. Il perdit sa femme en 1549, et ne se remaria pas. Il écrivait à ce sujet l'année suivante, dans son traité *De scandalis*, qu'on ne pouvait lui faire le reproche adressé avec justice aux principaux personnages de la réforme, d'avoir fait la guerre contre Rome, comme les Grecs celle de Troie, pour l'amour des femmes: *Fingunt nos mulierum causâ quasi bellum Trojanum movisse ; me saltem ab hoc probro immunem esse concedant necesse est.* Érasme avait en effet remarqué très plaisamment que cette grande pièce de la réforme se dénouait par des mariages comme les comédies, et aboutissait le plus souvent à défroquer des moines et à leur faire épouser des religieuses. Rien de tel ne fut applicable à Calvin, qui jamais n'avait été engagé dans les ordres ni lié par aucun vœu religieux. Libre, il épousa une femme libre comme lui, et ne songea point, quand il l'eut perdue, à former un autre mariage. Il fut sobre et austère dans ses mœurs, mais d'une humeur triste et inflexible. Il ne connut jamais les douceurs de l'amitié, et n'eut d'autre passion que le besoin de dominer et de faire triompher ses opinions. Il y a peu d'exemples d'un désintéressement égal au sien. Son traitement annuel était de 150 francs en argent, quinze quintaux de blé et deux tonneaux de vin, et jamais il ne reçut rien au-delà. La valeur entière de sa succession, en livres, meubles, argent, etc., n'excéda pas 125 écus, d'après l'inventaire fait après sa mort (*Hist. litt. de Genève*, tom. I, pag. 235). Il sollicita plus d'une fois pour les autres, et son crédit auprès des princes d'Allemagne

procura des secours d'argent aux réformés de France, aux Vaudois du Piémont, aux malheureux échappés des massacres de Cabrières et Mérindol; mais jamais il ne demanda ni n'accepta rien pour lui ou pour sa famille. Son frère, qu'il avait attiré à Genève, y gagnait sa vie en faisant le métier de relieur. Calvin n'eut jamais, dans l'église de Genève, d'autre titre que celui de pasteur, et ne fut admis à la bourgeoisie qu'après un assez grand nombre d'années de séjour. Son caractère était impatient et ennemi de toute contradiction. « Je n'ai pas, écri» vait-t-il à Bucer, de plus grands » combats contre mes vices, qui sont » grands et nombreux, que ceux que » j'ai contre mon *impatience*. Je n'ai » pu vaincre encore cette bête féroce. » Aussi le ton de ses écrits polémiques est-il presque toujours dur et insultant; partout s'y montre un dédain amer contre ses adversaires, et bien souvent le titre seul est une grossière injure (1). Il cherche en vain à cacher le sentiment qu'il a de sa supériorité. Son orgueil, habituellement contenu, s'échappe de temps en temps comme par force, et lui fait écrire sur lui-même des choses qui n'ont pas de mesure. Comme théologien, Calvin fut au premier rang des hommes de son siècle par ses profondes connaissances, par sa sagacité, et, comme il s'en vantait, par l'art de *presser un argument*. Comme écrivain, il mérite de grands éloges. Ses ouvrages latins sont écrits avec beaucoup de méthode, de noblesse et de correction. Plusieurs de ceux qu'il publia en français ont précédé de sept ou huit ans les premières traductions d'Amyot; il n'est donc pas étonnant qu'on les trouve bien inférieurs. Calvin fut aussi un grand jurisconsulte et un politique très habile. Nos meilleurs publicistes ont vanté les ordonnances ecclésiastiques et les édits civils de Genève; mais ce n'est pas à tous ces titres qu'il doit sa plus grande célébrité : il est surtout connu comme chef d'un parti de la réforme. Ses *décisions* seules sur des points de doctrine n'auraient peut-être pas suffi pour en faire le chef d'une secte distincte, sans la hardiesse avec laquelle il rejeta dans la pratique toute espèce de cérémonies. Les luthériens avaient retenu celles qui n'étaient pas formellement en opposition avec leurs nouveaux dogmes; mais Calvin les proscrivit toutes comme une idolâtrie. Son culte, nu et dépouillé, parut, aux yeux de plusieurs, avoir élevé la religion au-dessus du vulgaire, en lui ôtant tout ce qui n'a pour objet que de frapper les sens. Ce motif lui concilia un grand nombre d'hommes d'un esprit distingué, tandis qu'une portion considérable des gens du peuple, entraînée par l'amour des nouveautés et par l'esprit de parti, trouva précisément dans cette absence de toutes cérémonies le moyen le plus commode de marquer sa séparation d'avec le parti opposé. Il était en effet bien plus aisé d'appeler idolâtres ceux qui vont à la messe, ou qui placent des images dans leurs temples, que de disputer avec eux sur la *foi justifiante* ou sur *la présence réelle*. Ainsi Calvin rendit l'hérésie plus facile et plus populaire que son prédécesseur. On a souvent comparé Luther et Calvin; nous nous contenterons de rappeler ici les principaux traits du parallèle que Bossuet a fait de ces deux hommes : « Luther eut quelque chose » de plus original et de plus vif; Cal» vin, inférieur par le génie, semble » l'emporter par l'étude. Luther triom-

(1) En voici quelques exemples : *Réformations pour imposer silence à un certain* BÉLÎTRE, 1556; *Contre la secte* FANATIQUE *et* FURIEUSE *des libertins qui se disent spirituels*, 1544.

» phait de vive voix ; mais la plume » de Calvin était plus correcte ; son » style plus triste est plus suivi et » plus châtié. Ils excellaient tous deux » à parler la langue de leur pays ; ils » étaient l'un et l'autre d'une véhé- » mence extraordinaire. Luther s'a- » bandonnant à son humeur impé- » tueuse, sans jamais se modérer, se » louait lui-même comme un emporté ; » les louanges que se donnait Calvin » sortaient du fond de son cœur, mal- » gré les lois de modération qu'il s'était » prescrites ...... Le génie de Cal- » vin eût été moins propre que celui » de Luther à échauffer les esprits et » émouvoir les peuples ; mais, après » les mouvements excités, il a pu s'éle- » ver au-dessus de lui. » On a vu en effet, par tout ce que nous avons rapporté, comment Calvin, en suivant une autre route, marchant constamment à son but sans être détourné par aucun événement ni par aucun obstacle, surmontant toutes les difficultés par la persévérance et par le travail, parvint à des résultats semblables à ceux qu'avait obtenus Luther, et s'est fait un nom égal au sien. La liste de ses ouvrages, dont nous avons fait connaître les plus importants, et de leurs diverses éditions, occuperait ici trop de place. On peut, sur ce point, consulter l'*Histoire littéraire de Genève*, t. Ier., pag. 248 et suivantes. Calvin fut souvent obligé, en les publiant, de prendre un autre nom que le sien, et ses adversaires lui ont amèrement reproché ces déguisements : ces pseudonymes sont depuis long-temps connus et rectifiés. La meilleure édition du recueil complet de ses œuvres est celle d'Amsterdam, 1667. On y trouve, dans le tome VIII, un grand nombre de lettres de Calvin, qui sont utiles à consulter pour l'histoire de sa vie, et quelquefois pour celle de son temps. Il en a été publié séparément plusieurs recueils, soit français, soit latins. On voit à la bibliothèque de Genève une collection considérable de lettres originales qui n'ont pas été imprimées. La Bibliothèque impériale (Nos. 8585 et 8586) et la plupart des grandes bibliothèques en possèdent aussi. La Vie de Calvin fut publiée en français, en 1564, par Théodore de Bèze, qui la traduisit en latin, et y fit plusieurs additions l'année suivante. Cet ouvrage manque absolument d'impartialité, et n'est pas exact même dans les faits indifférents, lorsqu'ils sont antérieurs à l'époque où Bèze fit connaissance avec Calvin, en 1549. Une foule d'autres écrivains ont depuis ce temps parlé avec beaucoup d'étendue de la vie, des ouvrages et de la doctrine de Calvin ; mais il y en a bien peu qui dans leurs jugements, ou même dans le simple récit, se soient montrés exempts de faveur ou de haine. L'éloge de Calvin, imprimé parmi les éloges, et sous le nom de Papire Masson, n'est pas de cet auteur, mais de Jacques Gillot, conseiller-clerc au parlement. B—E P.

CALVINUS (Jean), dont le vrai nom était *Kahl*, professeur à Heidelberg, a fait un *Lexicon juridicum* utile et estimé. Il comprend toutes les parties de la jurisprudence, dont il donne des définitions très claires et très exactes. La première édition est de Francfort, 1600, in-4°. Il y en a eu un grand nombre dans la suite. Les meilleures sont celles de Genève, 1730, 1734, 1759, 2 vol. in-fol. On doit au même auteur : *Themis hebræo-romana seu jurisprudentia mosaïca et Romana*, Hanau, 1595, in-8°., et quelques autres ouvrages de jurisprudence. B—I.

CALVISIUS (Seth.), astronome,

astrologue, musicien et poète saxon, né à Gioschleben en Thuringe le 21 février 1556, était fils d'un simple paysan. La musique, qu'il apprit de bonne heure, lui procura des ressources dont il profita pour aller étudier à Helmstædt. Il se rendit bientôt fort habile dans les langues, dans la chronologie et l'astronomie. Il fut directeur des écoles de musique à Pforte et à Leipzig, et mourut dans cette dernière ville le 23 novembre 1617, après avoir refusé la chaire de mathématiques qu'on lui offrait à Francfort et à Wittemberg. Il se laissa entraîner aux visions de l'astrologie, et crut lire dans le ciel qu'il était menacé d'un grand malheur un certain jour de l'an 1602. Troublé peut-être par l'excès même des précautions qu'il prit ce jour-là, il fit une chute, et se cassa une jambe, dont il demeura boîteux le reste de sa vie. C'est probablement à son goût pour l'astrologie qu'il dut la place qui lui fut donnée dans l'*Index librorum prohibitorum* de 1667, in-fol. Ses principaux ouvrages sont : I. *Opus chronologicum ex auctoritate potissimùm Sanct. Scripturæ et historicorum fide dignissimorum, ad motum luminarium cœlestium tempora et annos distinguentium*..., Leipzig, 1605, in-4°.; id., Francfort, 1685. On n'avait point encore fait de traité de chronologie aussi savant, et où cette science fût appuyée sur le calcul des éclipses. Calvisius suit à peu près les principes de Scaliger. Sa chronologie est aussi utile pour l'histoire d'Allemagne que pour l'histoire ancienne. L'édition de 1650 et celle de 1685 sont préférables à celles qui les avaient précédées. II. *Elenchus calendarii Gregoriani et duplex calendarii melioris formula*, Francfort, 1612, in 4°.; III. *Formula calendarii novi, calendario Gregoriano expeditior, melior et certior*, Heidelberg, 1613, in-4°. Quoique son projet de correction du calendrier ne fût pas sans mérite, aucun état protestant ne jugea à propos de l'adopter, et ils s'en tinrent tous à l'ancien style ou au calendrier julien, jusqu'à la paix d'Utrecht en 1713. IV. *Enodatio duarum quæstionum circà annum nativitatis et tempus ministerii Christi*, Erfurt, 1610, in-4°.; V. une traduction des *Psaumes* en vers allemands, Leipzig, 1618, in-8°.; VI. *Thesaurus latini sermonis ; Exercitatio musica*, Leipzig, 1611, in-8°., etc. — Son petit-fils, né à Quedlimburg en 1639, y exerça le ministère évangélique, et y mourut en 1698, après avoir publié des sermons et autres ouvrages ascétiques en allemand, et laissant un fils, Seth-Henri, qui fut second pasteur à Magdebourg en 1725, et se fit connaître par des sermons et d'autres ouvrages.

C. M. P. et V—ve.

CALVO (Marco-Fabio), médecin, né à Ravenne, vivait à Rome sous le pontificat de Clément VII, et mourut dans cette ville en 1527. C'est à lui que nous devons une des premières versions des ouvrages d'Hippocrate, faite par les ordres du pape Clément VII, sur un manuscrit grec du Vatican, Rome, 1525, in-fol. On lui doit aussi : *Antiquæ urbis Romæ cum regionibus simulachrum*, Bâle, 1558, in-folio. — Un autre Calvus (Félix), natif de Bergame, docteur en chirurgie de Padoue, mort à l'âge de soixante-treize ans en 1661, est auteur de plusieurs ouvrages de chirurgie sur l'anévrisme, les ulcères cancéreux, les plaies de tête, le squirre, etc. C. et A.

CALVO (Jean), médecin espagnol du 16e. siècle, professeur à l'université de Valence, fut un des premiers qui s'efforça d'imprimer aux écoles de

médecine de cette nation une bonne direction, et qui, dans cette vue, traduisit en espagnol la *Chirurgie française* de Guy de Cauliac, Valence, 1596, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages qui lui sont propres, savoir : I. *Libro de medecina y chirurgia*, Barcelonne, 1592, in-8°.; II. *Primera y segunda parte de la chirurgia universal y particular del cuerpo humano*, Séville, 1580, in-4°.; Madrid, 1626, in-fol., traduit en partie dans l'*Epitome des ulcères* de Brice Gay. — Un troubadour provençal du même nom, qui vécut dans le 13e. siècle à la cour d'Alphonse X, roi de Castille, a fait des *Sirventes*, dont il ne reste plus de traces. Z.

CALVO (Jean-Sauveur de), né à Barcelonne en 1625, connu sous le nom du *brave Calvo*, était au service d'Espagne, lorsqu'à la soumission des Catalans, il passa au service de France en 1641, et se trouva à tous les siéges, à toutes les actions de guerre qui eurent lieu en Catalogne jusqu'en 1655. Il obtint en 1654 un régiment de cavalerie de son nom, et concourut à la conquête de la Franche-Comté en 1668. Il fut nommé l'un des visiteurs généraux de la cavalerie en 1671, et se trouva à tous les siéges que le roi fit alors en personne. Il servit en 1673 sous les ordres du prince de Condé et du duc de Luxembourg, et combattit à Seneff. Employé en Lorraine sous le marquis de Rochefort, il fut créé maréchal-de-camp en 1675, et nommé pour commander à Maëstricht. Investi dans cette place le 7 juillet 1676, il dit aux ingénieurs : « Messieurs, je n'entends rien à la dé» fense d'une place; tout ce que je sais, » c'est que je ne veux pas me rendre.» Il se défendit pendant cinquante jours avec la plus grande valeur, fit tous les jours des sorties, qui étaient autant de combats, et donna le temps au maréchal de Schomberg de le secourir. Le prince d'Orange leva le siége. Calvo eut le gouvernement d'Aire, fut créé lieutenant-général, et conserva le commandement de Maëstricht jusqu'en 1679. En 1678, il surprit Leaw, s'empara, en 1679, de la ville et du duché de Clèves, et servit la même année à l'armée du Rhin sous le maréchal de Créqui. Employé en Catalogne sous le maréchal de Bellefonds en 1684, il passa le Ter à la nage, chargea les ennemis, et contribua à leur défaite. Il était à l'assaut de Girone. Le roi le nomma chevalier de ses ordres en 1688. Il commanda un corps séparé en Flandre sous le maréchal d'Humières en 1689. Destiné de nouveau à commander un corps séparé sous le maréchal de Luxembourg en 1690, il mourut à Deinse, peu de jours après, à la tête de ce corps, le 29 mai 1690. D. L. C.

CALVOER (Gaspard), théologien protestant, né à Hildesheim en 1650, fut principal inspecteur des écoles du Clausthal et surintendant de la principauté de Grubenhagen, et mourut le 11 mai 1725, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, un très grand nombre d'ouvrages théologiques estimés; nous ne citerons que ceux qui sont d'un intérêt plus général : I. *Saxonia inferior, antiqua, gentilis et christiana*, Gosslar, 1714, in-fol.; II. *Corona duodecim stellarum, sive anniversarium evangelico-epistolare dodecaglotton;* III. *De musicâ et sigillatim ecclesiasticâ*, Leipzig, 1702, in-4°.; IV. *Consultatio de pace ecclesiasticâ, inter protestantes ineundâ, cum mantissâ sub tit. Ramus olivæ*, Leipzig et Gosslar, 1708; V. *Fissura Sionis, hoc est de schismatibus ac controversiis quæ ecclesiam agitarunt*, Leipzig, 1690 : ce

livre est savant et peu connu en France; l'auteur n'avait que vingt ans quand il le publia. Sa vie a été écrite par Jean-Juste Fahsius, sous ce titre : *Memoria justi in pace*, 1727, in-4°. — Henning, ou Henri CALVOER, probablement fils du précédent, lui succéda en 1726 dans la direction des écoles du Clausthal, et fut pasteur à Altenau, où il mourut octogénaire, le 10 juillet 1766. On lui doit les trois ouvrages suivants : I. *Programma de historiâ recentiori Hercyniæ superioris mechanicâ*, Clausthal, 1726, in-4°.; II. *De domûs Brunsvicensis claritate et potentiâ ex infelici lapsu restitutâ*, 1727, in-4°.; III. *Acta historico-chronologico-mechanica circa metallurgicam in Hercyniâ superiori*, Brunswich, 1763, 2 part. in-fol. avec quarante-huit planches. C'est la description la plus complète des machines et des procédés employés à l'exploitation des mines dans le Hartz, dont son programme de 1726 ne donnait qu'un léger aperçu. Cet important ouvrage fait comme la suite de celui de Schlüter, sur la fonte des mines, que Hellot a traduit en français en 2 vol. in-4°., 1750-53. C. M. P.

CALZOLAI (PIERRE), religieux bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né au commencement du 16e. siècle à Bugiano, petite ville de Toscane, est principalement connu par une histoire des ordres monastiques, ouvrage auquel il travailla pendant vingt années, et qui exigea de sa part des recherches infinies. Cet ouvrage, écrit en italien, est intitulé : *Historia monastica in V libri divisa, trattati per modo di dialogo*. Il fut imprimé à Florence en 1561, in-4°., puis à Rome, 1575, même format, et l'auteur en préparait une 3e. édition, qui aurait été enrichie d'additions considérables, lorsqu'il mourut, avant d'avoir pu mettre à fin son projet, le 11 mai 1581, âgé de quatre-vingts ans. On a encore de lui deux dialogues en italien, concernant l'*Histoire de la ville de Padoue*, dont on conservait le manuscrit original dans la bibliothèque Ambrosienne. Il est utile de remarquer que cet auteur a été nommé quelquefois *Petr. Bugiano*, du lieu de sa naissance; *P. Florentinus*, parce qu'il était né dans les environs de Florence; et enfin *P. Ricordatus* (*le Réfléchi*), surnom qui lui avait été donné dans son ordre. W—s.

CAMANUSALI, aussi appelé *Alcana mosali*, et *Cenamusali*, arménien, pratiquait la médecine à Bagdhâd, lorsque cette ville fut prise par les Turks, en 1258. Il a écrit sur les maladies des yeux, et a recueilli tout ce qu'avaient dit sur cette matière les médecins arabes, chaldéens, juifs et indiens. Son ouvrage, souvent cité par Guy de Chauliac, a été traduit en latin, et imprimé à Venise en 1499, sous ce titre: *De passionibus oculorum liber*, avec la *Chirurgie* de Guy de Chauliac, puis l'année suivante avec celle d'Albucasis, sous un autre titre. Il y en a encore une édition de 1506, et une de 1513, toutes in-fol. S—V—Y.

CAMARA Y MURGA (CHRISTOPHE DE LA), savant prélat espagnol, né à Arciniega, près de Burgos, fut professeur d'écriture sainte à Tolède, évêque des îles Canaries, et enfin évêque de Salamanque, où il mourut en 1641, après avoir publié les *Constitutions synodales* de ce diocèse : c'est un ouvrage important, en ce qu'on y trouve la plus ancienne histoire que nous ayons des établissements espagnols dans les Canaries; il est intitulé : *Constituciones sinodales del Obispado de Canaria, su primiera fundation y translacion, vi-*

das de sus Obyspos y breve relation de las islas, Madrid, 1634, in-4°. Meusel a oublié ce livre curieux dans sa *Bibliothèque historique*; il est vrai que l'ouvrage de Nuñez de la Peña, et surtout celui de Viera y Clavijo, ont fourni des connaissances plus récentes et plus détaillées.— CAMARA (Lucius), est auteur du livre intitulé: *De Teate antiquo Marrucinorum in Italia metropoli libri tres*; Rome, 1651, in-4°.: c'est la première histoire de Téate, aujourd'hui Chieti, au royaume de Naples; elle est réimprimée au tome IX du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, de Burmann. C. M. P.

CAMARGO (ALPHONSE DE), capitaine espagnol, commandait une flotte de trois vaisseaux que l'évêque de Placentia avait fait équiper à ses frais pour arriver au Pérou par le détroit de Magellan. Quoique cet habile navigateur eût déjà fait connaître ce passage, des marins moins habiles, ou plus malheureux que lui, avaient échoué dans cette entreprise. Cependant, on ne perdait pas entièrement l'espérance de réussir. Camargo partit donc de Séville au mois d'août 1539; le 20 janvier de l'année suivante, il mouilla près du cap des Vierges, fort près de l'embouchure du détroit. Il vit même sur une élévation la croix plantée par Magellan. A peine était-il au second goulet, que le plus grand de ses vaisseaux fut brisé : l'équipage eut heureusement le temps de se sauver à terre. Quelques auteurs ont pensé que c'étaient ces Espagnols, qui, établis dans l'intérieur du continent, avaient donné naissance à un peuple appelé *Césaréens*, que l'on trouvait vers les 43 ou 44e. degrés de latitude; mais ce fait est d'autant plus douteux, que l'existence de cette colonie d'Européens, n'est pas même bien prouvée. Quant à Camargo, ayant enfin passé le détroit, il entra dans la mer du Sud, et vint aborder en très mauvais équipage au port d'Aréquipa dans le Pérou. (*Histoire des Voyages aux terres australes.*) M—LE.

CAMARGO (MARIE-ANNE CUPPI, dite) naquit à Bruxelles le 15 avril 1710, d'un maître de danse et de musique, dont le père avait épousé une Espagnole de la noble famille de Camargo. Mlle. Cuppi, après avoir pris trois mois de leçons de la D^{lle}. Prévost, revint à Bruxelles étonner toute la ville par son talent pour la danse; elle fut bientôt engagée à Rouen, puis appelée à Paris. Elle quitta l'Opéra en 1734, y rentra en 1740, se retira en 1751, avec une pension de 1500 livres, et mourut le 28 avril 1770. En montant sur le théâtre, elle avait pris le nom de *Camargo*, sa grand-mère. C'est sous ce nom qu'elle et Mlle. Sallé, célèbre danseuse de son temps, ont été chantées par Voltaire:

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle;
  Les Nymphes sautent comme vous,
  Et les Grâces dansent comme elle.

A. B—T.

CAMARIOTA (MATHIEU), né à Thessalonique, était professeur de philosophie à Constantinople, et comptait le patriarche George Scholarius au nombre de ses disciples. Il se trouvait dans cette capitale quand elle fut prise par les Turks en 1453. Il écrivit sur ce malheureux événement une très longue lettre qu'on trouve en grec et en latin dans le recueil de Crusius, intitulé: *Turco-Græcia.* On a aussi de lui deux discours sur le traité de Gémistius Pletho, *De Fato;* ils ont été imprimés à Leyde, 1722, in-8°., avec les notes de Reimar et une préface de J. Alb. Fabricius. Il a aussi

composé *Compendium rhetorices* et *Synopsis Hermogenis*, qui ont été publiés par Hœschel; mais son *Commentaire sur les Lettres de Synésius* est demeuré manuscrit, ainsi que ses autres ouvrages. C—R.

CAMBACERÈS (l'abbé), archidiâcre de l'église de Montpellier, naquit dans cette ville en 1721. Il était fils d'un conseiller de la cour des aides, comptes et finances du Languedoc. L'abbé Cambacérès fut toujours d'une constitution délicate. La faiblesse de sa santé lui servit de prétexte pour rejeter toute sorte d'études sérieuses, et ne s'occuper que de littérature. Placé dans un séminaire de Sulpiciens, le supérieur de cette maison, instruit qu'il passait une partie de la nuit à travailler, crut qu'il employait ses veilles à des études étrangères à son état; il chercha à le surprendre, et le trouva occupé de la lecture de S. Chrysostôme, qu'il lisait pour la septième fois. Après ses études, l'abbé Cambacérès se destina à la chaire. En 1757, admis à prêcher devant le roi, il parla avec beaucoup de hardiesse; il osa faire remarquer dans les progrès de l'irréligion le présage de la décadence de l'état. « Il n'a fait que son devoir, » dit Louis XV, que quelques courtisans croyaient irrité. Il prononça, en 1768, devant l'académie française, le panégyrique de S. Louis. L'admiration fut générale; on oublia que les applaudissements étaient interdits dans l'église : le talent du jeune orateur en obtint pour la première fois. Enhardi par ce succès, il prit d'abord Massillon pour modèle; mais il abandonna ensuite la méthode de ce célèbre orateur pour suivre celle de Bourdaloue, qu'il crut plus propre à l'instruction habituelle des chrétiens. Lié avec les littérateurs les plus distingués, il vécut toujours d'une manière modeste, et mourut le 6 novembre 1802. On a de lui : I. *Panégyrique de S. Louis*, 1768, in-4°.; II. *Sermons*, 1781, 3 vol. in-12. Il en donna en 1788, dans le même nombre de volumes, une nouvelle édition, en tête de laquelle on trouve un discours préliminaire, où toutes les preuves de la religion sont réunies avec tant de méthode, de clarté et de force, qu'il eût pu suffire à sa réputation. — Un autre CAMBACÉRÈS, docteur de Sorbonne, mort en 1758, avait composé un *Éloge de Pierre Gayet*, abbé de Villemagne (mort en 1752); cet éloge était conservé dans les registres de l'académie de Béziers. A. B—T.

CAMBDEN (GUILLAUME). *Voy.* CAMDEN.

CAMBERT, habile musicien, fut le premier qui fit entendre aux Français une comédie lyrique. Il était organiste de l'église St.-Honoré, et jouissait de l'estime publique. En 1659, François Perrin, introducteur des ambassadeurs près de Gaston, duc d'Orléans, imagina un nouveau genre de spectacle, qu'il intitula : *Première comédie française en musique;* il s'associa Cambert pour ce travail. La pièce fut représentée huit ou dix fois au mois d'avril de la même année, dans la belle maison que de Lahaye avait à Issy, par différents particuliers qui en firent les frais. Elle eut un si grand succès, que Louis XIV voulut l'entendre, et la fit exécuter à Vincennes. Mazarin, enchanté de ce nouveau spectacle, engagea Cambert et Perrin à se réunir pour composer d'autres pièces du même genre. En effet, en 1661, ils firent répéter à Issy, *Ariane*, ou *le Mariage de Bacchus*, seconde comédie française, dont la mort de Mazarin empêcha la représentation, mais qui, depuis, fut exécutée à Londres en 1673. La même année, ils achevè-

rent une tragédie, *la Mort d'Adonis*, qui ne fut ni représentée ni imprimée. L'académie royale de musique ayant été créée par lettres-patentes du 28 juin 1669, au privilége de Perrin, les deux auteurs y firent exécuter, en 1671, *Pomone*, opéra en cinq actes. L'année suivante, Cambert donna *les Peines et les Plaisirs de l'amour*, pastorale héroïque en cinq actes, dont les paroles étaient de Gabriel Gilbert. Cette même année, le privilége de l'Opéra ayant été ôté à Perrin, pour être donné à Lulli, Cambert se retira en Angleterre, où Charles II le fit surintendant de sa musique. Il y mourut en 1677. Z.

CAMBIASO (Luc), peintre, appelé improprement *Cangiage*, ou *Cabiazi*, naquit, en 1527, à Monéglia, état de Gênes. Il était fils de Jean Cambiaso, peintre, qui lui donna les premières leçons de dessin. Luc s'appliqua à dessiner d'après son père, et réussit merveilleusement dans les raccourcis. Dès l'âge de quinze ans, il peignit à fresque, avec lui, des sujets tirés des *Métamorphoses d'Ovide*, qu'on voyait, il y a cinquante ans, sur la façade d'une maison située place de l'Oratoire, à Gênes. Il peignit ensuite la voûte de la grande salle du palais d'Antoine Doria, conjointement avec Lazare Calvi, autre artiste gênois. Cette fresque représente *les Enfans de Niobé*. On y remarque des raccourcis d'une très grande hardiesse, et pleins de vérité. Luc n'avait alors que dix-sept ans. Il profita ensuite des conseils de Galéas Alessi, architecte de Pérugia, et changea sa première manière, qui était souvent exagérée (effet naturel de sa passion pour les raccourcis), en un style plus doux et plus harmonieux. On a beaucoup de dessins de Cambiaso, quoique sa femme et sa servante en aient brûlé une grande quantité pour allumer le feu. Un jour, Lazare Tavarone, son élève, entrant dans une salle de son appartement, en vit par terre un énorme paquet qu'on allait employer au même usage. Il s'en saisit sur-le-champ, et les emporta sous son manteau. Les dessins de Luc sont, la plupart, sur papier de qualité inférieure, de couleur grise, jaune, ou gris de fer. Valerio Corte, peintre, apporta plusieurs fois à Luc, son ami, de très beau papier; mais ce dernier ne voulut jamais s'en servir, disant qu'il ne fallait pas le gâter avec ses griffonnages. Ces mêmes dessins, que l'auteur estimait si peu, se vendent très cher à Gênes. On vante beaucoup la fresque de Luc, peinte dans la villa de Terralba; il y a représenté l'*Enlèvement des Sabines*. On remarque avec plaisir la hardiesse des Romains, l'indignation des Sabins, la crainte, mêlée d'une sorte de joie, des jeunes filles sabines; le dessin est pur, la distribution des figures est judicieuse, on regrette seulement d'y trouver une place ornée de palais et de monuments qui alors n'existaient pas à Rome (le Poussin lui-même est tombé dans ce défaut; mais il a cherché à le faire excuser, en plaçant au haut d'une tour des échafaudages de charpente qui annoncent qu'on n'avait pas fini de bâtir les édifices publics de Rome naissante). Quoi qu'il en soit, l'effet général de la fresque de Cambiaso est tel, qu'en la voyant, Mengs s'écria: « Voilà la première fois que » je retrouve les loges du Vatican hors » de Rome. » Luc fut aussi sculpteur. On a de lui une statue représentant *la Foi*; elle est drapée avec assez de goût. Bientôt il jeta le ciseau, et reprit les pinceaux avec un nouveau zèle. Ayant perdu sa femme, il invita sa belle-sœur à venir prendre soin de son ménage et de ses enfants. Peu après,

devenu amoureux d'elle, il conçut le projet d'aller offrir au pape deux beaux tableaux, et de lui demander en même temps des dispenses pour épouser sa belle-sœur; mais il ne put les obtenir. Le peintre Castello étant mort à Madrid, Philippe II invita Luc Cambiaso à venir le remplacer, pour continuer les fresques de l'Escurial. Luc partit de Gênes, en 1583, espérant que ce voyage apporterait quelque distraction à son amour. Le roi le reçut avec bonté. Il allait souvent le voir travailler. Un jour, Philippe le regardant peindre, lui fit observer qu'une Sainte Anne était trop jeune, et, au même instant, détourna les yeux pour donner un ordre à un page qui était auprès de lui. Le roi, aussitôt après, ayant reporté ses regards sur la fresque, vit avec étonnement que la tête de Sainte Anne était déjà changée, et si bien qu'elle était vieillie de plus de trente ans. Philippe ne cessa pas de lui témoigner de l'estime, ce qui le détermina à parler à ce prince du dessein qu'il avait d'épouser sa belle-sœur, et à lui demander une recommandation pour le pape; mais les ministres de Philippe cherchèrent à détourner Luc de ce projet, en lui disant que le roi ne consentirait pas à intervenir dans cette affaire. Cette réponse, faite sans ménagement, plongea Cambiaso dans une profonde tristesse. Il se forma sur sa poitrine un abcès, dont il mourut en 1585, âgé de cinqante-huit ans. Les élèves de Cambiaso sont Horace, son fils; François Spezzino, et J. B. Paggi. Ce maître était parvenu à peindre des deux mains : le Guide a gravé d'après lui. Cambiaso était un génie supérieur; il lui manquait cependant une connaissance plus approfondie de l'histoire; il n'est pas devenu un des premiers maîtres de l'Italie, parce qu'il se défiait trop de ses forces. Une sensibilité trop vive et une modestie déplacée ont nui à ses talents. A—D.

CAMBIATORE (THOMAS), né à Parme, vers la fin du 14e. siècle ou au commencement du suivant, se distingua particulièrement par ses connaissances et ses talents en jurisprudence et en poésie. On lui doit une traduction de l'*Enéide* de Virgile en tercets, ou *terza rima*. Cette version peu élégante n'aurait probablement pas vu le jour, si elle n'eût été revue, corrigée, et en grande partie refaite par Jean-Paul Vasio, qui la publia pour la première fois à Venise en 1532, en prévenant qu'elle avait été faite par Cambiatore. Le même Vasio en donna une seconde édition, avec de nouvelles corrections, Venise, 1538. Il n'y mit point le nom de Cambiatore, mais seulement le sien. C'est de cet éditeur que nous savons que Cambiatore fut couronné poète par les mains de l'empereur Sigismond. Cette cérémonie eut lieu à Parme, non en 1430, comme le dit Vasio, mais le 6 mai 1432. Cambiatore fut lié avec le célèbre Léonard Bruni d'Arezzo. Il n'était pas seulement poète et jurisconsulte, mais encore moraliste. Il laissa un traité : *De judicio libero et non libero*, dédié au marquis Léonel d'Este, et que possède en manuscrit la bibliothèque de Modène. R. G.

CAMBIS-VELLERON (JOSEPH-LOUIS-DOMINIQUE, marquis DE), d'une ancienne famille du comtat Vénaissin, né à Avignon en 1706, servit d'abord en qualité de capitaine dans un corps de dragons, puis obtint pour retraite la place de lieutenant-général de l'infanterie du Comtat, alors sous la domination des papes. De Cambis n'avait jamais cessé d'aimer les lettres et de les cultiver dans les loisirs que lui laissaient ses devoirs. De retour dans

sa famille, il s'occupa à rassembler les meilleurs livres, tant imprimés que manuscrits, et parvint à en former une collection vraiment intéressante, dont il publia le *Catalogue raisonné*, Avignon, 1770, in-4°. de 766 pag., tiré à un petit nombre d'exemplaires destinés à des présents. L'abbé Rive, dans la *Chasse aux Bibliographes*, relève avec amertume quelques erreurs échappées à Cambis, et cela avec d'autant moins de raison que ce catalogue doit être regardé comme l'ouvrage d'un amateur, et non d'un savant de profession, et que d'ailleurs il renferme des articles en grand nombre aussi exacts que curieux. Cambis se proposait de donner à la ville d'Avignon sa bibliothèque, sous la condition de la rendre publique; la mort, qui le surprit en 1772, l'empêcha de réaliser ce projet. On a de lui: I. la *Relation d'un miracle opéré à Rome en* 1742, *par l'intercession de S. François-Xavier*, traduit de l'italien, Paris, 1744, in-18; II. *Réflexions critiques et historiques sur le panégyrique de S. Agricole* (par le P. Eusèbe Didier, récollet), 1755, in-4°.; III. *Supplément servant de réplique à la réponse du P. Didier*, 1755, in-4°.; IV. *Additions au mémoire historique et critique* (de Secousse) *de la vie de Roger de St.-Lary de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Il a laissé les manuscrits suivants, conservés dans sa bibliothèque: *Vies de Mme. de Chantal, de S. Francois de Sales, et de l'hermite Gens; les Annales du comtat Venaissin*, 5 vol. in-fol., et l'*Histoire particulière de la ville d'Avignon*, in-fol. — Cambis (Richard-Joseph de), sieur de Fargues, a publié: I. un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12; II. *la Vie de S. Benezet*, Avignon, 1670, in-12. Il fit paraître cette Vie sous le nom de *Disambec*, anagramme de *De Cambis*, et laissa manuscrits des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivées dans Avignon depuis* 1661 *jusques et inclus l'année* 1665, in-fol. Richard-Joseph de Cambis avait été témoin des événements qu'il rapporte (Voy. *Catalogue raisonné des manuscrits de Cambis Velleron*, pag. 474). — Cambis (Marguerite de), baronne d'Aigremont, née en Languedoc, et morte vers la fin du 16e. siècle, cultiva les lettres, et publia: I. les *Devoirs du veuvage*, traduit de l'italien de J.-G. Trissino, Lyon, 1554, in-16; II. *De la consolation*, Lyon, 1556, in-16. C'est la traduction d'une lettre que Jean Boccace avait adressée à Pino de Rossi, qui était en exil.

W—s et V—ve.

CAMBOLAS (Jean de), président au parlement de Toulouse. Il fit un recueil des décisions de sa compagnie, très estimé dans l'ancien barreau. C'était un des plus savants arrêtistes de son siècle. Les premières éditions des *Décisions notables du parlement de Toulouse, recueillies par de Cambolas*, sont de 1671 et 1681. On les a réimprimées en 1735, in-4°. — Un autre Cambolas, prêtre, chanoine de St.-Sernin, à Toulouse, mourut avec la réputation de sainteté, le 12 mai 1668, âgé de soixante-neuf ans. Son portrait a été gravé in-8°. et in-4°. par Boulanger et Valet. B—i.

CAMBRIDGE (Richard Owen), né à Londres le 14 février 1714, étudia d'abord au collége d'Eton, ensuite à Oxford, et au collége de Lincoln, à Londres. Il eut toujours une forte passion pour l'hydraulique, et inventa un bateau double formé de deux bateaux de cinquante pieds de longueur et de dix-huit pouces seulement de largeur,

tuis parallèlement par un pont, à une distance de douze pieds : ce qui offre l'avantage de ne jamais être exposé à sombrer par un coup de vent. Ce bateau passe pour très bon voilier, et capable de porter un fort chargement. Les principaux écrits de Cambridge, en anglais, sont : I. *la Scribleriade*, poëme, 1744, in-8°.; II. l'*Histoire de la guerre de l'Inde, de* 1755 *à* 1761, *entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*, Londres, 1762, in-8°.: cette histoire est la continuation des *Mémoires du colonel Lawrence*, publiés par Cambridge avec plusieurs autres documents historiques sur la même guerre. M. Eidous a traduit le tout en 1766, 2 vol. in-12, sous le dernier titre. III. Vingt-un numéros du journal périodique intitulé : *The World*. Cambridge mourut en 1802. Ses œuvres ont été publiées en 1803, 2 volumes in-4°., avec sa vie, par son fils George Owen Cambridge. B—R J.

CAMBRY (JACQUES), né à l'Orient en 1749, prit d'abord l'habit ecclésiastique, sans toutefois être engagé dans les ordres, et fut instituteur des enfants de Dodun, receveur général des états de Bretagne, dont il épousa ensuite la veuve. Il fit, vers 1787, un voyage en Angleterre. Il était, en 1795, président du district de Quimperlé, département du Finistère, et fut chargé de parcourir les neuf districts de ce département. En 1799, il devint administrateur du département de Paris, et fut ensuite nommé préfet du département de l'Oise, fonction qu'il remplit jusqu'en 1803. Il avait été administrateur du Prytanée. Retiré des affaires publiques, il s'adonna tout entier aux lettres. L'un des fondateurs de l'académie celtique, il en fut le premier président, et mourut à Cachant, près de Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 31 décembre 1807, au moment où il venait d'être nommé président du collége électoral du département du Morbihan, et candidat au sénat conservateur. On a de lui : I. *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*, 1783, in-8°.; 2°. édition, an VII (1799), in-8°.; II. *Contes et proverbes, suivis d'une Notice sur les Troubadours*, 1784 in-18 (et non in-12 ni in-8°.). Les *Contes et Proverbes* avaient paru dans le *Journal de lectures*. La *Notice sur les Troubadours* est un recueil de traits épars dans Fauchet, Pasquier, Nostradamus, La Curne de Ste.-Palaye, Le Grand, Millot. Ce petit volume a été traduit en allem. par Ch. Fr. Schutze, Leipzig, 1791, in-8°. III. *Le Curé Jeannot et sa servante*, Bruxelles, 1784, in-12; IV. *Traces du magnétisme*, 1784, in-8°.; V. *Observations sur la compagnie des Indes*, 1784, in-8°.; VI. *Réponse au mémoire de M. de Calonne*, 1790; VII. *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, Quimper, an III (1795), in-4°. C'est le résultat de la mission qui lui avait été confiée dans ce département. Cambry y fait preuve de grandes connaissances; il est malheureux qu'il n'en ait pu corriger les épreuves; les erreurs typographiques y sont sans nombre. VIII. La *Mesure des rois*, brochure piquante, ne portant point de date, que l'on croit imprimée en 1797, mais qui peut l'avoir été avant. L'auteur a voulu imiter la manière de Voltaire dans ses romans, mais il en est resté bien loin. IX. *Rapport sur les sépultures*, 1799, in-4°.; X. *Voyage dans le Finistère, ou État de ce département en* 1794 *et* 1795, Paris, 1799, 3 volumes in-8°., fig.; XI. *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie*,

1800, 2 vol. in-8°.; XII. *Description du département de l'Oise*, 1803, 2 vol. in-8°., et un atlas de planches in-fol.; XIV. *Monuments celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, et suivies d'étymologies celtiques*, 1805, in-8°., fig. La moitié de cet ouvrage est de M. Éloi Johanneau, qui a aussi revu l'autre moitié. XIV. *Manuel interprète de correspondance, ou Vocabulaires polyglottes, alphabétiques et numériques en tableaux, pour le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le hollandais et le celto-breton*, 1805, en six tableaux, in-4°. oblong; ouvrage curieux, et qui met en pratique, quoique d'une manière très bornée, une méthode souvent proposée en spéculation (*voyez* BECHER et KIRCHER), et qui peut être de la plus grande utilité. XVI. *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, Paris, 1806, in-8°. Cambry a donné divers mémoires dans le recueil de l'académie celtique. Plusieurs bibliographes lui attribuent un ouvrage intitulé *Voyage en Angleterre*, de la première édition duquel ils n'indiquent pas la date, et dont ils indiquent la seconde à la date de 1787; il paraît que cet ouvrage n'existe pas, du moins sous le titre qu'on lui donne, et il pourrait n'être autre chose que le volume intitulé: *De Londres et de ses environs*, 1788, in-8°.

A. B—T.

CAMBYSE, fils de Cyrus, fils d'un autre Cambyse, fils d'Achæmenès, était roi des Perses, qui étaient alors dans la dépendance des rois de Médie; il épousa Mandane, fille d'Astyages, roi des Mèdes, et en eut un fils, qui fut le célèbre Cyrus (*Voy.* CYRUS). — CAMBYSE, fils de Cyrus et de Cassandane, fille de Pharaspe, devint roi des Perses et des Mèdes après la mort de son père, l'an 530 avant J.-C. Peu de temps après son avènement, il entreprit la conquête de l'Égypte. Hérodote dit que cette idée lui fut suggérée par Nitétis, fille d'Apriès, et voici comment il raconte la chose. Amasis, à qui Cambyse avait demandé une de ses filles en mariage, craignant qu'il ne voulût en faire sa concubine, et non sa légitime épouse, lui envoya la fille de son prédécesseur, qu'il avait déshonorée. Mais Cambyse n'étant monté sur le trône que dans la dernière année de la vie d'Amasis, qui avait régné quarante-quatre ans, la fille d'Apriès ne devait plus être assez jeune pour qu'il pût l'envoyer à Cambyse. L'ambition de ce prince fut donc la seule cause de cette guerre. Tandis qu'il faisait ses préparatifs, Amasis mourut, et Psamménite, son fils, ayant rassemblé une armée, se porta vers Péluse pour défendre l'entrée de son royaume; mais les Égyptiens, peuple peu belliqueux, furent défaits par les Perses, et Psamménite, qui s'était réfugié dans Memphis, avec les débris de son armée, ayant laissé prendre cette ville après une assez faible résistance, le reste de l'Égypte suivit le sort de la capitale. Cette conquête, qui n'avait pas exigé plus de six mois, étant terminée, Cambyse forma de nouveaux projets. Il voulait envoyer une escadre pour soumettre Carthage, conquérir l'Éthiopie, et s'emparer du temple de Jupiter-Ammon. N'ayant pu donner de suite au premier de ces projets, parce que les Phéniciens, qui formaient son escadre, ne voulurent pas aller attaquer une de leurs colonies, il envoya quelques troupes contre l'Oasis où était le temple de Jupiter-Ammon, et marcha lui-même contre l'Éthiopie avec des forces con-

sidérables. Ces deux expéditions furent on ne peut pas plus malheureuses ; l'armée qu'il avait envoyée contre les Ammonites se perdit dans les sables du désert, sans qu'il en revînt un seul homme, et celle qu'il commandait lui-même périt en grande partie par la famine, dans les déserts qui séparent l'Éthiopie de l'Égypte, ce qui l'obligea à revenir sur ses pas. En rentrant à Memphis, il trouva les Egyptiens célébrant des fêtes, parce qu'ils venaient de découvrir le bœuf Apis; il crut qu'ils se réjouissaient de ses désastres, et, s'étant fait amener ce bœuf, il lui donna à la cuisse un coup de sabre, dont il mourut, et il fit battre de verges les prêtres. Il était, dès son enfance, sujet à l'épilepsie, et le goût du vin, auquel il se livra pour faire diversion à ses chagrins, en ayant rendu les accès beaucoup plus fréquents, il perdit le peu de raison qui lui restait, et se livra à toutes sortes de cruautés. Il fit mourir Smerdis, son frère, sur des craintes qui lui furent inspirées par un songe; peu de temps après, Atosse, sa sœur et son épouse, alors enceinte, ayant témoigné du regret de cette mort, il lui donna dans le ventre un coup de pied, dont elle mourut. Prexaspe, son favori, lui ayant fait des représentations sur son goût pour le vin, il fit placer son fils à une certaine distance, et lui tira une flèche dans le cœur, pour prouver qu'il avait le coup-d'œil juste et la main sûre. Il voulut aussi faire mourir Crésus, qui lui donnait quelques avis; ceux qu'il avait chargés de cette exécution, pensant qu'il en serait fâché par la suite, se contentèrent de le cacher, et Cambyse ayant paru le regretter quelque temps après, ils lui avouèrent qu'ils n'avaient pas exécuté ses ordres, et firent reparaître Crésus. Il fut bien aise de le revoir; mais il n'en fit pas moins mourir ceux qui l'avaient sauvé, pour les punir de leur désobéissance. Ces actes de fureur ayant aliéné de lui tous les esprits; un mage qui avait quelque ressemblance avec Smerdis, que Cambyse avait fait tuer, mais dont on avait tenu la mort secrète, profita du mécontentement général pour usurper le trône. Cambyse se disposait à aller à Suse pour le punir, lorsqu'il se blessa à la cuisse avec son sabre. Il mourut peu de temps après à Acbatane, dans l'Assyrie, des suites de cette blessure, l'an 522 av. J.-C. Il ne laissa point d'enfants.

C—R.

CAMDEN (Guillaume), célèbre antiquaire, naquit à Londres, en 1551, de parents pauvres, et reçut une éducation gratuite, à ce qu'il paraît, dans l'hôpital de Christ. Les dispositions qu'il montra de bonne heure pour l'étude lui procurèrent, en 1566, une place à Oxford, où il fut soutenu par la générosité du docteur Thornton, l'un de ses maîtres. Soit, comme on l'a prétendu, que son attachement au protestantisme lui attirât l'animadversion des catholiques, qui avaient encore alors un parti assez fort dans les universités, soit par toute autre cause, il paraît que l'avancement de Camden ne répondit pas d'abord à son mérite; mais il trouva des protecteurs généreux, qui l'aidèrent de leur bourse et de leur crédit; et il fut enfin nommé, en 1575, second maître de l'école de Westminster. Ce fut alors que, dans les moments de loisir que lui laissaient les fonctions de sa place, il commença à se livrer à l'étude des antiquités de son pays, et forma le projet de son grand ouvrage, intitulé : *Britanniæ descriptio*, recueil qui est devenu la source où, depuis cette époque, ont puisé tous les historiens

d'Angleterre. Cet ouvrage, dont le perfectionnement a été l'occupation de toute sa vie, parut, pour la première fois, en 1586; c'était le fruit de plusieurs années d'études, de recherches, de voyages dans l'intérieur de l'Angleterre, entrepris pour la plupart avec le secours de ses amis, mais dont la durée était bornée par les devoirs de sa place. Le succès de la première édition lui donna les moyens de perfectionner les autres, en augmentant ses relations avec les savants de tous les pays. Il s'était particulièrement lié, dès l'année 1582, avec le président Brisson, chargé à cette époque, par la cour de France, d'une négociation en Angleterre (*Voy.* BRISSON). En 1593, il fut nommé premier maître de l'école de Westminster. Il avait déjà publié trois éditions de son ouvrage, 1586, 1587, 1590. En 1594, il donna la quatrième, avec de telles augmentations qu'elle formait, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage (1). Sa réputation était alors au plus haut degré. Il avait pour amis les hommes les plus puissants, ainsi que les plus savants du royaume, entre autres le lord trésorier Cécil. Il fut nommé, en 1597, roi d'armes de Clarence. Cette place lui laissa la liberté de se livrer entièrement à ses travaux, auxquels fut extrêmement utile l'intime amitié qui le liait avec sir Robert Cotton, fondateur d'une des plus célèbres bibliothèques d'Angleterre. Ce fut en 1606 qu'il entra en correspondance avec le président de Thou, et cette correspondance continua avec une grande activité pendant onze ans, c'est-à-dire, jusqu'à la mort du président, à qui les notes de Camden ont été fort utiles pour la composition de son histoire, relativement aux affaires d'Angleterre. En 1615, il publia la première partie de ses *Annales du règne d'Élisabeth*. Cet ouvrage eut un grand succès; mais l'histoire d'un temps si récent intéressait de trop près des familles alors existantes pour ne pas élever contre l'auteur un grand nombre de réclamations. Ce fut, dit-on, afin de ne pas s'y exposer davantage, qu'il se résolut à ne point publier de son vivant la seconde partie; on peut cependant penser qu'il ne prit pas cette résolution absolument de lui-même, puisque l'on voit dans ses lettres qu'il soumet cette seconde partie à la judicieuse censure de S. M. (le roi Jacques I[er].), selon le bon plaisir de laquelle elle sera ou imprimée, ou supprimée, ce qui lui est, dit-il, indifférent; et il ajoute: « Je n'ai pas de » répugnance à ce qu'elle soit imprimée de mon vivant, mais je n'en ai » pas le désir »; et les précautions qu'il prit pour qu'elle ne fût pas mutilée ou totalement supprimée indiquent quelque crainte à cet égard. Après avoir terminé cette seconde partie, en 1617, il fut plusieurs années indécis sur le choix de la personne à qui il confierait son manuscrit. Ses amis le pressaient de l'envoyer en pays étranger; mais gardant l'original, qui a été depuis déposé dans la bibliothèque Cottonienne, il en envoya une copie à Paris, à son ami Dupuy, qui, selon la promesse qu'il lui en fit alors, l'a fait imprimer à Leyde, en 1625, 2 vol. in-8°. Elle a été réimprimée à Londres en 1627, in-fol.; à Leyde, en 1639, in-8°., et plusieurs

(1) La cinquième édition est de 1600, in-4°.; la sixième et la meilleure a paru à Londres, 1607, in-fol.; une septième fut donnée à Francfort, avec une édition des *Annales du règne d'Élisabeth*, 1616, in-8°. Cet ouvrage a fait appeler Camden le *Varron*, le *Strabon*, le *Pausanias* anglais. La description qu'il donne de l'Angleterre est plus estimée que sa description de l'Écosse; et celle-ci plus estimée que sa description de l'Irlande; ce qui explique le distique suivant :

Perlustras Anglos oculis, Camdene, duobus,
Uno oculo Scotos, cæcus Hibernigenas.

fois depuis ; la meilleure édition est celle que Thomas Hearne a faite de l'ouvrage entier, sur une copie corrigée de la main de Camden (*Annales rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elizabethâ*, Oxford, 1717, 3 vol. in-8°.) Ces annales ont été traduites du latin en français, par Paul Belligent, avocat au parlement de Paris, Paris, 1627, in-4°., et du français en anglais, par un nommé d'*Arcy*. Cette dernière traduction est remplie de fautes : il y en a plusieurs autres, mais aucune de bonne. On a cru qu'un peu de complaisance pour Jacques Ier., fils de Marie Stuart, avait légèrement altéré l'exactitude de l'historien sur quelques faits relatifs à cette princesse. Burnet a prétendu, mais sans preuves, que plusieurs passages avaient été changés par ordre du roi Jacques, et que c'était pour échapper à de pareilles corrections que Camden avait envoyé son manuscrit dans un pays étranger. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage offre le même genre de mérite que les autres ouvrages de Camden, une fidélité généralement scrupuleuse, des recherches curieuses, beaucoup d'ordre et de clarté, un style simple et convenable, enfin, tout ce qui rend la science véritablement utile. Outre les ouvrages cités, Camden en a laissé plusieurs autres, dont les principaux sont : I. *Grammaticæ græcæ institutio*, etc., Londres 1597, in-8°., réimprimée en 1624 ; II. un recueil, en anglais, intitulé : *Restes* .... (1604, 1614, 1637, in-4°.), etc., qui contient ceux des matériaux qu'il avait rassemblés pour sa *Britanniæ descriptio*, et qu'il n'a pas cru devoir y faire entrer. Cet ouvrage, qu'il ne donne, dit-il, que comme *les balayures* de l'autre, et qu'il n'a signé que des lettres M. N., contient, parmi des choses insignifiantes, un grand nombre de particularités curieuses et piquantes. Il a composé pour la société des antiquaires plusieurs traités séparés sur les *antiquités anglaises*, dont quelques-uns ont été recueillis par Thomas Hearne, et d'autres se sont perdus. Il a composé aussi quelques vers latins, et fait, par ordre du roi Jacques, une relation de l'affaire concernant la conspiration des poudres. Il a donné une collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands, sous le titre d'*Anglica, Normanica, Cambrica à veteribus scripta*, etc., Francfort, 1602 et 1603, in-fol. Il mourut le 9 novembre 1623, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, à côté de Casaubon, et en face du tombeau de Chaucer. On lui a élevé un monument de marbre, sur lequel on voit sa statue, dont le nez a été cassé par un jeune homme, offensé de quelque passage des Annales d'Élisabeth, qu'il regardait comme contraire à la réputation de sa mère. On a encore de Camden, *Elogia Anglorum*, Londres, 1653, in-8°. ; *De ratione et methodo legendi historias*, Londres, 1623 ; *Reges, Reginæ, Nobiles*, etc., *in ecclesiâ B. Petri westmonasterii sepulti, usque ad annum* 1606, *unâ cum ejusdem ecclesiæ fundatione*, Londres, 1606, in-4°. ; *Guill. Camdeni et ad Camdenum epistolæ*, Londres, 1691, in-4°. On trouve dans ce volume une vie de Camden, par Thomas Smith. On publia à Oxford, immédiatement après la mort de Camden, un recueil intitulé : *Camdeni insignia*, 1624, in-4°. Ce recueil contient un discours sur la mort de ce savant, par Z. Townley, son éloge historique par D. Whear, et un grand nombre de pièces de vers à sa louange, composées par divers auteurs nationaux et étrangers. S—D.

CAMELI (François), chanoine de Rome, fut garde du cabinet des antiques de Christine, reine de Suède, pendant son séjour à Rome, jusqu'à ce que, devenu aveugle, il fut remplacé par Bellori. Il s'était lié avec le célèbre antiquaire Foy-Vaillant, dans les voyages que celui-ci fit en Italie pour visiter les cabinets de médailles. Cameli a publié : *Nummi antiqui, aurei, argentei, æreí, primæ, secundæ seu mediæ, minimæ et maximæ formæ, latini, græci, consulum, Augustorum, regum et urbium, in Thesauro Christinæ reginæ Suecorum asservati, à Francisco Camelo, ejusdem majestatis antiquario, per seriem redacti*, Rome, 1690, in-4°.; ce catalogue est rare, et c'est tout son mérite, quoique Vaillant appelle l'auteur *Princeps rei nummariæ*. Les descriptions n'y sont pas exactes, les légendes y sont tronquées, et plusieurs types omis. Cependant, si l'on veut connaître de quoi se composait le cabinet de la reine Christine, Cameli est bon à consulter, parce qu'Havercamp n'a décrit que les médailles de grand et moyen bronze des empereurs romains, et que Cameli indique toutes les médailles de cette collection. T—n.

CAMELIUS, ou CAMILLUS. *Voy.* Brutus (Décimus Junius).

CAMELLI, ou KAMEL (George Joseph), né à Brunn en Moravie, jésuite, missionnaire aux îles Philippines vers la fin du 17e. siècle, fit une étude particulière des plantes et de tous les objets d'histoire naturelle de ces différentes îles, et principalement de celle de Luçon, qui est la plus grande. Il est, de tous les voyageurs, celui qui en a le mieux fait connaître les diverses productions des trois règnes. Il les a décrites dans plusieurs mémoires envoyés à la société royale de Londres; quelques-uns ont été présentés à cette compagnie par Petiver, qui les avait rédigés d'après les notes et les objets qui lui avaient été envoyés par Camelli. Tous ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* (t. XXI à XXVII); mais ceux qui concernent les plantes ont été réunis et publiés par Ray, dans le tome III de son *Histoire universelle des plantes* en forme d'appendix, sous ce titre: *Herbarum aliarumque stirpium in insulâ Luzoni Philippinarum primariâ nascentium, syllabus*. L'auteur y décrit les propriétés économiques et médicinales de ces diverses plantes, et donne tous les noms indiens par lesquels les peuples indigènes les désignent. Linné a dédié à Camelli un genre de plantes sous le le nom de *Camellia*; ce sont de beaux arbustes du Japon. Camelli avait joint des figures à ses descriptions de plantes; mais Ray ne pouvant subvenir aux frais de leur gravure, elles sont restées manuscrites, et il en existe une copie dans le cabinet de M. de Jussieu; mais leur peu d'exactitude, surtout dans les parties de la fructification, est cause qu'on n'a pu en reconnaître jusqu'à présent qu'un petit nombre. D—P—s.

CAMERARIUS (Barthélemi), natif de Bénévent, après avoir professé le droit pendant vingt-quatre ans à Naples, devint, en 1529, président de la chambre royale. Voyant que le vice-roi Pierre de Tolède cherchait à le perdre dans l'esprit de Charles-Quint, il s'attacha au roi de France, qui le fit son conseiller, fut déclaré rebelle, et puni par la confiscation de ses biens. Il quitta la France en 1557 pour aller se fixer à Rome, où Paul IV le traita avec distinction, et le nomma commissaire général de l'armée pontificale. Lorsque la paix fut rétablie

dans le royaume de Naples, Camérarius retourna dans la capitale, où il mourut en 1564. Son profond savoir dans la théologie et dans le droit civil est attesté par les ouvrages suivants: I. *De prædestinatione, de gratiâ et libero arbitrio, contrà Calvinum*, Paris, 1556. Dans ce traité, écrit en forme de dialogue, il expose les variations de Calvin et traite le fond des questions d'après les principes de S. Augustin. II. *De jejunio, de oratione et eleemosinâ*, Paris, 1556, in-4°. Ce livre est adressé à Diane de Valentinois, qui, durant le séjour de l'auteur à Paris, l'avait consulté sur ces matières. Les décisions en sont sages, modérées, et contiennent la réfutation de la doctrine des protestants. III. *De purgatorio igne*, Rome, 1557; IV. *De prædicatione*; V. *De matrimonio*. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de simplicité, et supposent une grande lecture des Pères et de l'Écriture-Sainte. Camérarius a aussi composé divers traités sur les matières féodales, imprimés à Venise en 1576, etc. Il passa trois ans à purger les commentaires d'André d'Isernia, sur la même matière, des fautes nombreuses et grossières par lesquelles des copistes ignorants les avaient défigurés, au point qu'ils étaient devenus inintelligibles. T—D.

CAMERARIUS (GUILLAUME) *Voy.* CHALMERS.

CAMERARIUS (JOACHIM Ier.), littérateur et savant universel, l'un des grands hommes de l'Allemagne, et celui qui a le plus contribué aux progrès des sciences et des belles-lettres dans le 16e. siècle, par les bonnes éditions et les versions qu'il a données d'un très grand nombre d'auteurs grecs et latins, enrichies de commentaires, par divers ouvrages, dont la plupart ont été long-temps classiques et sont encore aujourd'hui fort estimés, et en donnant une nouvelle organisation aux universités de Leipzig, de Tubingue et au gymnase académique de Nuremberg. Il eut aussi une grande part aux affaires politiques et religieuses de son siècle, et fut chargé de négociations importantes. L'étendue de ses connaissances, la modération, la sagesse de ses principes et l'énergie de son caractère, son éloquence douce et persuasive, lui méritèrent l'estime de tous les personnages illustres, et particulièrement des empereurs Charles-Quint, Ferdinand et Maximilien II. Tous les savants tinrent à honneur d'avoir quelque part à son amitié. Nul homme de son siècle n'a possédé aussi parfaitement les langues grecque et latine, et n'a fait des traductions aussi fidèles et aussi élégantes. C'est le témoignage que lui ont rendu les plus érudits de ses contemporains, et qui a été confirmé depuis par plusieurs auteurs, et entre autres, par le savant Huet, évêque d'Avranches. Il était grammairien, poète, orateur, historien, médecin, agronome, naturaliste, géomètre, mathématicien, astronome, antiquaire, théologien. Joachim Camérarius naquit à Bamberg le 12 avril 1500, de Jean Camérarius, sénateur de cette ville. L'ancien nom de sa famille était *Liebhard;* mais il fut changé en celui de Camérarius, parce que ses ancêtres avaient possédé à la cour la charge de camérier, ou chambellan, que l'on appelle en allemand *Cammermeister*. Il commença ses études dans sa patrie, et il y fit tant de progrès en peu de temps, qu'il n'avait que treize ans lorsque son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Son père l'envoya ensuite à Leipzig. Richard Crocus, sous lequel il y étudiait la langue grecque, étant obligé de s'absenter, le chargeait quel-

quefois de faire la leçon à sa place, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Il avait, en effet, une passion extraordinaire pour cette langue, et il prit la peine de copier une grande partie d'Homère, d'Hérodote et de quelques autres auteurs. Dans un tumulte qui s'éleva à Leipzig contre les étudiants, il abandonna au pillage tout ce qu'il avait, et se contenta d'emporter sous son habit un Hérodote, de la première édition d'Alde. Après cinq années de séjour à Leipzig, il alla en 1518 à Erfurt, où il se lia avec Eobanus. En 1521, il quitta cette ville à cause des troubles qui l'agitaient et de la peste qui y faisait des ravages. La renommée de Luther et de Mélanchthon le détermina à aller à Wittemberg où ils résidaient. Mélanchthon, appréciant son mérite, lui accorda toute son amitié. Camérarius était âgé de vingt-quatre ans lorsqu'il publia son premier ouvrage : c'est la traduction en latin d'une harangue de Démosthène (la 1re. Olynthienne). Un an après, il publia des *Remarques sur les Tusculanes* de Cicéron, ce qui le mit en correspondance avec Erasme. En 1525, il quitta Wittemberg, à cause de la guerre qui désolait cette partie de l'Allemagne, et il fit un voyage en Prusse, où il reçut des marques de la plus haute considération. L'année suivante, Mélanchthon ayant été chargé par le sénat de Nuremberg de former un collége dans cette ville, engagea Camérarius à y enseigner les langues grecque et latine. La diète de l'Empire, qui se tenait à Spire en 1526, jugeant à propos d'envoyer une ambassade à l'empereur Charles-Quint, nomma Albert, comte de Mansfeld, et lui donna Camérarius pour secrétaire et interprète en langue latine. Celui-ci était fort aise de voir l'Espagne; mais il n'alla pas au-delà d'Eslingen, parce que l'ambassade fut remise à un autre temps. En 1530, le sénat de Nuremberg le nomma député à la diète d'Augsbourg. Il prit une grande part, avec son ami Mélanchthon, aux conférences de cette assemblée, à la suite desquelles ils rédigèrent l'acte célèbre, appelé la *Confession d'Augsbourg*, qui est l'exposé des principes de la communion luthérienne, et a été l'acte de sa garantie dans la constitution de l'empire germanique. Camérarius fut adjoint à d'autres membres de cette assemblée pour présenter cet acte à l'empereur. Quatre ans après, le sénat de Nuremberg le choisit pour secrétaire; mais il refusa cet emploi honorable et lucratif, persuadé qu'il serait plus utile au monde par l'enseignement et par ses travaux littéraires. Il fut appelé par le duc Ulrich de Wittemberg, pour donner une nouvelle impulsion à l'étude des belles-lettres dans l'université de Tubingen; et, dans ce but, il composa des *Eléments de Rhétorique*, Bâle, 1551, in-8°. Quelque temps après, il fut chargé par Henri, duc de Saxe, et par son fils Maurice, de donner une nouvelle organisation à l'université de Leipzig; il en rédigea les statuts et réglements avec Gaspard Borner, théologien. Il en fut longtemps le directeur et le doyen. En 1555, il fut député de nouveau à la diète d'Augsbourg, et il passa ensuite à Nuremberg avec Mélanchthon, pour y traiter des affaires de la religion. L'année suivante, il accompagna ce savant à la diète de Ratisbonne. En 1557, il perdit une de ses filles, nommée Marthe, qu'il aimait tendrement, et plusieurs de ses intimes amis, entre autres Mélanchthon. Il a publié en latin la vie de ce célèbre réformateur. Cette *Vie*, dont la meilleure édition est celle de G. T. Strobel, Halle, 1777, in-8°., renferme aussi l'*Histoire de la*

Réformation. Camérarius publia ensuite (Leipzig, 1569, in-8°.) les *Lettres de Mélanchthon*, avec lequel il avait été en correspondance pendant trente-huit ans; elles sont précieuses pour l'histoire de ce temps-là, et font connaître une foule d'événements qui changèrent la face de l'Allemagne, et auxquels l'un et l'autre avaient pris une grande part. Camérarius était âgé de soixante-huit ans, lorsque l'empereur Maximilien II l'invita à se rendre à Vienne pour conférer avec lui sur plusieurs points de doctrine, et pour apaiser les troubles religieux; ce prince le renvoya comblé de présents. Parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans, Camérarius fut attaqué d'une dysurie que l'on crut occasionnée par la pierre; mais quoiqu'il eût écrit sur l'anatomie et la médecine, il ne voulut pas souffrir l'opération, et il défendit même que l'on ouvrît son corps après sa mort, qui eut lieu à Leipzig le 17 avril 1574. Il avait eu neuf enfants, dont cinq fils: Jean, conseiller du duc de Prusse, qui mourut à Kœnigsberg; Joachim, médecin; Philippe, jurisconsulte et conseiller à Nuremberg; Louis, médecin, et Godefroi, officier de Richard, comte palatin. Melchior Adam dit qu'il était bien fait de sa personne, et adroit à toutes sortes d'exercices. Il a traduit en latin le traité de Xénophon *De re equestri.* Son *Hippocomicus* (1), ou *Art de dresser les chevaux* (Tubingen, 1539, in-8°.), a eu long-temps une assez grande réputation. Naturellement grave et sérieux, Camérarius ne parlait que par monosyllabes, même à ses enfants. Il avait une si forte aversion pour le mensonge, qu'il ne pouvait le souffrir même dans les railleries. Il était si assidu à l'étude, qu'il ne la discontinuait pas même en voyageant. Ce qu'il avait médité pendant la nuit ou à cheval, il le mettait ensuite par écrit. Aussi ses ouvrages sont au nombre de cent cinquante. On peut en voir le catalogue dans les *Mémoires* de Nicéron, t. XIX. Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, a relevé quelques erreurs de Nicéron. On peut aussi consulter la *Bibliotheca Græca*, de Fabricius, t. XIII; l'*Adparatus litterarius* de Freytag, tome III, et la *Bibliogr. historico-philologica critica*, de Bœcler. La plupart de ces écrits sont des traductions du grec en latin, d'Homère, d'Hérodote, Xénophon, Aristote, Théophraste, Archytas, Ésope, Sophocle, Thucydide, Démosthène, Théocrite, Lucien, Plutarque, Euclide, Ptolémée de Péluse (l'astronome), de Théon d'Alexandrie sur Ptolémée, de Galien, de Théodoret, évêque de Cyr, de Nicéphore, de S. Grégoire de Nysse, de Synésius de Cyrène, etc., enrichies de scholies et d'explications. On lui doit encore des *Commentaires* et des *Remarques* sur le *Nouveau Testament;* sur Plaute, Térence, Cicéron, Virgile, Quintilien, etc. Ses *Commentarii* des langues grecque et latine (Bâle, 1551, in-fol.) ont surtout été estimés : il y donne de grands détails sur les noms qui désignent les parties du corps. Quelques-uns de ses ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort par les soins de ses fils. On a aussi de lui des *Poésies* en grec et en latin; onze livres d'*Epîtres familières*, en latin, Francfort, 1583 et 1595, 3 vol. in-8°.; divers ouvrages historiques, etc. Camérarius avait du goût pour les beaux-arts. Il était l'ami d'Albert Durer, et a traduit en

(1) Cet ouvrage est réimprimé dans le tome XI des *Antiquités grecques* de Gronovius. Dans le tome IX de la même collection, il y a de Camérarius *Historia rei nummariæ sive de numismatis græcis et latinis*, et dans le tome VIII, un petit traité *De versibus comicis*. Ses *Symmicta problemata*, ou *Quæstiones promiscuæ*, ont été insérées dans le tome IV du *Thesaurus criticus* de Grüter.

latin ses deux ouvrages élémentaires (*Voy.* Durer). Cet artiste, de son côté, a peint ses illustres amis, Mélanchthon et Camérarius, dans un de ses tableaux historiques, qui est aujourd'hui au musée Napoléon. D—P—s.

CAMÉRARIUS (Joachim II), fils du précédent, né à Nuremberg, le 6 novembre 1534, est regardé comme l'un des plus savants médecins et des plus grands botanistes de son siècle. D'habiles précepteurs dirigèrent ses premières études dans la maison paternelle, d'où il passa à Wittemberg, dans la maison de Mélanchthon. Il apprit les éléments de la médecine à Wittemberg et à Leipzig, et alla ensuite à Breslau, pour entendre Jean Craton, l'ami de son père, et médecin de l'empereur. Il voyagea ensuite dans toute l'Italie, y suivit les leçons des plus savants professeurs, et fut reçu docteur à Bologne en 1562. De retour à Nuremberg en 1564, il s'y livra à l'exercice de son état avec le plus grand succès. Il abhorrait la multiplicité des médicaments, et, en général, il préférait les plus simples, surtout ceux qui sont tirés des végétaux. Jouissant à Nuremberg de la plus haute considération, il se servit de son crédit pour y faire des établissements utiles : il engagea les magistrats à fonder un collége de médecine, en 1592, et il en fut doyen le reste de sa vie. Plusieurs prince souhaitèrent de l'avoir pour médecin ; mais il résista à toutes les sollicitations. Aimant beaucoup la botanique, il avait fait le projet de composer plusieurs grands ouvrages sur cette science, et il ne voulut pas en être distrait par le tumulte des cours, ni par des fonctions, dont l'assiduité aurait été gênante. Il se forma un jardin particulier aux portes de Nuremberg, où il cultivait un grand nombre de plantes rares, dont les graines lui avaient été envoyées de différentes contrées de l'Europe, par des botanistes avec lesquels il était en correspondance, Joseph Casabona, de Florence ; Cortusus ; Prosper Alpin, de Padoue ; Dalechamp, de Lyon ; Clusius. Il instruisait et entretenait près de lui un ou deux jeunes gens, auxquels il reconnaissait du goût pour l'étude des plantes : c'est ainsi qu'il éleva son neveu, Joachim Jungermann, jeune homme plein de talents, mais qui fut enlevé par la peste, dans un voyage au Levant. Camérarius n'épargnait ni peines ni dépenses pour recueillir les matériaux qui pouvaient servir aux ouvrages qu'il méditait. Il acheta de Gaspard Wolf, médecin de Zurich, la précieuse bibliothèque botanique, et les manuscrits que Conrad Gessner lui avait légués, ainsi que la collection de toutes les figures de plantes gravées sur bois, au nombre de plus de quinze cents. Wolf, ne pouvant les publier, à cause de ses occupations, les lui vendit 150 florins. Camérarius ne tarda pas à en employer la plus grande partie dans un abrégé des Commentaires de Matthiole sur Dioscoride, qu'il fit paraître sous ce titre : *Epitome utilissima Petri Andreæ Matthioli, novis iconibus, descriptionibus plurimis diligenter aucta, accessit iter monti Baldi, Francisci Calceolarii*, Francfort, 1586, in-4°. Cet ouvrage renferme environ mille plantes représentées par autant de figures en bois, avec leur description abrégée en marge. La majeure partie a été copiée, ou imitée de Matthiole, et l'on y trouve même celles qu'on s'accordait alors à regarder comme supposées ; mais ces figures ont été souvent améliorées ; un petit nombre a été ajouté par Camérarius, et ce sont des plantes rares dont on lui doit la première connaissance. Il n'est pas

douteux que, pour les anciennes comme pour les nouvelles, il ne se soit servi des figures de Gessner, qu'il avait acquises, et il le déclare franchement, mais cependant il a été obligé d'en faire faire lui-même une assez grande quantité : c'est ce que prouvent plusieurs traits de sa préface; car d'abord il se plaint des graveurs qu'il a employés, en disant que, si on ne les surveillait pas continuellement, ils tendraient toujours à sacrifier la vérité aux formes pittoresques; en second lieu, il témoigne son regret d'être obligé de donner des figures trop réduites dans leurs dimensions, parce que, pour conserver l'uniformité, il ne pouvait se dispenser de suivre le module de planches adopté par Gessner; mais il aurait dû distinguer par un signe quelconque les planches qu'il avait ajoutées de celles empruntées de Gessner; c'est ce qu'il est impossible de faire maintenant. Trew et Schmidel n'ont pu en venir à bout, en publiant, en 1750, les ouvrages de botanique posthumes de Gessner. Au surplus, quel que soit l'auteur de ces figures, il a rendu un grand service à la botanique; car elles passent à juste titre pour les plus parfaites qu'on ait exécutées en bois; et, quoique généralement plus petites que nature, elles sont d'une telle exactitude, qu'on les reconnaît au premier coup d'œil, et la figure, détachée et de grandeur naturelle des fleurs et des fruits, placée à côté de la plante, sert d'échelle pour juger de sa grandeur réelle. C'est un des moindres avantages de cette innovation; elle eut les plus heureux résultats; elle fit faire un grand pas à la botanique, et on doit la regarder comme le commencement de la réforme qui s'est opérée plus tard dans cette science. Il n'est pas douteux que c'est à Gessner qu'on en doit l'idée et l'exécution; car Camérarius le dit expressément : c'était une suite du principe reconnu par ce grand naturaliste, savoir, que la fleur et le fruit étaient les seules parties d'où l'on devait tirer le caractère essentiel propre à déterminer l'affinité des plantes. Camérarius joignit à son ouvrage, comme un morceau curieux, la traduction latine du *Voyage de Calceolarius au mont Baldo*. Cet *Epitome* fut traduit en allemand par George Handsch, et parut à Francfort dans la même année 1586, in-fol.; il est connu sous le nom vulgaire de *Kræuter-buch*. Camérarius fit des corrections et des additions au texte, et il y joignit les planches qui avaient déjà servi dans l'*Epitome*. Cette traduction allemande eut successivement huit éditions jusqu'en 1626, à Francfort et ailleurs, sans aucun changement. George Handsch avait déjà traduit en langue allemande les *Commentaires de Matthiole sur Dioscoride*, Prague, 1563, in-fol., avec de grandes figures; ensuite il les publia avec les additions de Camérarius. On en fit aussi une traduction dans l'idiome de la Bohême, par les soins d'Adrien Bucher et de Daniel Adam, sous le titre d'*Herbarium Matthiolo-Camerarianum*, etc., Prague, 1596, in-folio. Camérarius publia ensuite un autre ouvrage, intitulé : *Hortus medicus et philosophicus. Item : Sylva Hercynica, sive catalogus plantarum spontè nascentium in montibus et locis plerisque Hercynicæ Sylvæ, à Joanne Thalio conscriptus*, Francfort, 1588, in-4°.; 1654, in-4°. C'est le catalogue des plantes de son jardin. Le fonds de l'ouvrage est extrait des ecrits de Gessner, de Cordus, d'Anguillara, de Rauwolf et de Clusius; il renferme beaucoup d'observations curieuses. Les planches, au

nombre de cinquante-sept, sont de la plus grande beauté ; neuf appartiennent à la *Sylva Hercynica* ; les autres représentent des plantes nouvelles. Camérarius en avait reçu les graines des botanistes avec lesquels il était en correspondance ; en sorte qu'il est évident qu'elles n'étaient pas connues de Gessner, ce qui suffit pour le justifier du reproche qu'on lui a fait un peu légèrement de n'avoir rien publié qui lui fût propre. Il y a, dans ce livre, un fait très remarquable pour le temps : c'est la figure exacte de la germination du palmier-dattier ; ce qui prouve que Camérarius était un bon observateur, et qu'il s'est élevé au-dessus de son siècle. On y trouve aussi la première figure qui ait été publiée de l'*agave* (ou aloès d'Amérique) en fleur ; le dessin lui en avait été envoyé de Florence, par Casabona. Son zèle pour la botanique le fit céder aux instances de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, qui l'invitait à se rendre dans sa capitale pour y diriger l'établissement d'un jardin de botanique. Ses ouvrages sont : I. *Symbolorum et emblematum centuriæ tres, quibus rariores stirpium, animalium et insectorum proprietates complexus est*, Nuremberg, in-4°. C'est une suite de traits puisés dans l'histoire naturelle, mais le plus souvent fabuleuse, représentés par des planches en cuivre assez bien exécutées, puisque, malgré leur petitesse, on y reconnaît très bien les objets. L'auteur, après les avoir expliqués dans le texte, en tire des leçons de morale. Chaque centurie est consacrée à une classe d'êtres. La première concerne les plantes ; elle parut en 1590. Une circonstance la rend seule digne d'attention : c'est qu'elle paraît être le premier essai de gravure en cuivre appliqué à la botanique. Celles du *Phytobasanos* de Fabius Columna, qui, jusqu'à présent, ont passé pour les premières, sont de deux ans plus récentes, puisqu'elles ne parurent qu'en 1592. La seconde centurie est destinée aux animaux terrestres ; elle parut en 1593. La troisième aux volatiles, en 1597. II. *Plantarum tam indigenarum quàm exoticarum icones*, Anvers, 1591. Séguier cite cet ouvrage d'après le catalogue de la bibliothèque de M. de Thou ; mais l'on doute s'il existe. III. *Eclecta georgica, sive Opuscula de re rusticâ*, Nuremberg, 1577, in-4°. ; 1596, in-8°. C'est un recueil très curieux d'opuscules sur la botanique et l'agriculture, avec le catalogue de tous les auteurs anciens et modernes qui avaient écrit sur ces deux sciences. On a souvent confondu cet ouvrage avec celui que Joachim Camérarius le père avait publié sous le titre d'*Encomium rei rusticæ*, etc., à la suite des *Économiques* de Xénophon, à Nuremberg, en 1539. IV. *De monocerote etiam sive unicornu*. Il traite de la licorne. V. *Synopsis quorumdam brevium, sed perutilium commentariorum de peste clarissim. virorum Donzellini, Ingrassiæ, Rincii ; adjectæ sunt sub finem Camerario authore, de bolo Armenâ, et terrâ Lemniâ observationes*, Nuremberg, 1583, in-8°. VI. *De rectâ et necessariâ ratione preservandi à pestis contagio*, Nuremberg, 1583, in-8°., avec la pièce suivante : *Constitutiones, leges et edicta tempore pestis, anno* 1576 *et* 1577, *publicè Venetiis composita*. C'est la traduction d'un ouvrage publié en italien par Ingrassias. On y trouve les réglements qui ont servi de modèle à ceux que l'on a faits depuis dans tous les ports de l'Europe, où l'on a établi des lazarets pour faire la quarantaine. Joachim Camérarius avait toujours eu le projet de publier les travaux de Gess-

ner; il commençait à s'en occuper plus activement, et avait arrêté le titre sous lequel il voulait les faire paraître : c'était celui de *Reliquiæ.....*, etc.; mais des événements vinrent y mettre obstacle. Il avait reçu des témoignages particuliers d'estime de Christian et d'Auguste, successivement électeurs de Saxe. Ce dernier, étant dangereusement malade, fit appeler Camérarius, qui lui rendit très promptement la santé. De retour à Nuremberg, il tomba malade, et mourut le 11 octobre 1598, à l'âge de soixante-huit ans. Ses manuscrits furent partagés entre ses trois fils : l'aîné, qui portait comme lui le nom de Joachim, eut en partage les travaux de Gessner; mais, quoiqu'il exerçât la médecine avec honneur, il n'en mit rien en lumière. A sa mort, arrivée en 1642, ces mêmes manuscrits passèrent entre les mains d'un quatrième Joachim. De là, ils tombèrent dans celles de Wolkamer, célèbre botaniste, qui ne put encore les faire paraître. Enfin, ils vinrent entre les mains de Trew, qui, par les soins de Schmidel, en a publié une partie, avec beaucoup de planches, dont quelques-unes doivent être de Camérarius, puisqu'elles représentent des plantes rapportées du Levant par Rauwolf, plusieurs années après la mort de Gessner. On voit que Camérarius a rendu des services réels à la botanique; mais peut-être ne sont-ils pas aussi nombreux qu'il eût pu le faire s'il eût publié plus d'ouvrages de son propre fonds et d'après ses idées. De-là sont venus les différents jugements que l'on a portés sur son compte. Tournefort l'a jugé trop sévèrement. Après avoir rapporté, dans son *Isagoge*, son éloge fait par Melchior Adam, il le détruit, en disant, qu'à le juger sur ce qui est resté de lui, il est fort inférieur à sa renommée. Mais ce n'était certainement pas par un motif de jalousie que le savant botaniste français a été entraîné dans sa critique au-delà de la vérité; son caractère devrait être assez connu pour le mettre à l'abri d'un pareil reproche. Cependant Heister le lui a fait d'une manière très dure dans sa préface de la nouvelle édition de la *Lettre de Burckhard à Leibnitz.* Il va jusqu'à dire que Tournefort n'a tant déprécié Camérarius, que pour détourner l'attention, et cacher, par ce moyen, les larcins que lui-même avait faits à cet auteur, et il met dans le nombre des larcins l'idée de représenter les caractères des genres par des figures détachées; mais, comme nous l'avons dit plus haut, le fonds appartenait à Gessner; et, de ce côté, personne n'a rendu une justice plus éclatante à ses découvertes que Tournefort; l'on peut même dire que c'est pour exalter davantage sa gloire qu'il lui a sacrifié Camérarius; mais Heister justifie lui-même, sans le vouloir, la sévérité de Tournefort, en disant qu'il y a apparence qu'il ne connaissait pas son meilleur ouvrage, le *Kræuter-buch*, parce qu'il était écrit en allemand. Plumier a consacré, sous le nom de *cameraria*, un nouveau genre de plantes aux savants qui ont porté ce nom : ce sont des arbustes de la famille des apocynées, qui n'habitent que les pays chauds. — CAMÉRARIUS (Philippe), frère du précédent, naquit à Nuremberg en 1537, étudia le droit, fut reçu docteur, et devint un célèbre jurisconsulte. Ayant fait un voyage en Italie, il fut arrêté et mis en prison à Rome par l'inquisition; mais, sur les réclamations de l'empereur et du duc Albert de Bavière, on lui rendit la liberté. Il fut conseiller de la ville de Nuremberg, où il mourut le 22 juin 1624, âgé de quatre-vingt-sept ans. On a de lui

un livre intitulé : *Horarum subcesivarum centuriæ tres*, souvent réimprimé; mais l'édition la plus complète est celle de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, qui est aussi connu sous le nom de *Meditationes historicæ*, fut traduit en anglais par John Molle, Londres, 1621, et en français par S. Goulart et Fr. de Rosset, Paris, 1608, 3 vol. in-8°.; sa vie a été écrite en latin par Jean-George Schelhorn, Nuremberg, 1740, in-4°. — CAMÉRARIUS (Louis-Joachim), fils de Joachim II, et neveu de Philippe, naquit à Nuremberg le 15 janvier 1566. L'exemple de son père et de son aïeul le porta à l'étude des sciences et de la médecine, et il y fit tant de progrès, qu'après avoir voyagé en Italie, dans les Pays-Bas, la Hollande et l'Angleterre, s'étant fixé dans sa patrie, il fut choisi pour être médecin de Christian, prince d'Anhalt; mais les sentiments que son père lui avait inspirés sur la vie des gens attachés au service des grands, et le goût qu'il prit pour un genre de vie plus tranquille et plus indépendant, le déterminèrent à quitter cette fonction, et à revenir à Nuremberg, où il fut plusieurs fois doyen du collége de médecine que son père avait fondé. Il y mourut le 13 janvier 1642, après avoir perdu tous ses enfants. C'est lui qui a publié une nouvelle édition de l'un des ouvrages de son père, intitulé : *Symbolorum et emblematum centuriæ tres*, avec l'augmentation d'une quatrième centurie consacrée aux animaux aquatiques, et qui n'avait pas encore été publiée, Francfort, 1605, in-4°. Les quatre centuries se trouvent réunies dans les éditions suivantes : Francfort, 1654 et 1661, in-4°.; Mayence, 1677, in-8°. D—P—s.

CAMÉRARIUS (JEAN-RODOLPHE), célèbre médecin, exerça son art avec beaucoup de succès, en Allemagne, au commencement du dix-septième siècle. Il a publié trois ouvrages : I. *Horarum natalium centuriæ II pro certitudine astrologiæ*, Francfort, 1607 et 1610, in-4°.; II. *Disputationum medicarum in illustri academiâ Tubingensi habitarum decas prima*, Tubingue, 1611, in-8°.; III. *Sylloge memorabilium medicinæ, et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ XII*, Strasbourg, 1624, in-12; 1624 et 1630, in-8°.; Tubingue, 1683, in-8°. Cette dernière édition est augmentée de huit centuries, dont quatre posthumes. Les centuries XIII, XIV, XV et XVI avaient déjà paru à Strasbourg, en 1652, in-12. — CAMÉRARIUS (Élie-Rodolphe), son fils, né à Tubingue, le 7 mai 1641, exerça la médecine dans sa patrie, et occupa la chaire de premier professeur dans les écoles de l'université, fut premier médecin du duc de Würtemberg, et reçu membre de l'acad. des curieux de la nature en 1669. Il mérita l'estime du public, et mourut le 7 juin 1695, à l'âge de 54 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages et dissertations académiques, où l'on trouve des vues neuves et des remarques intéressantes. Les principales sont : I. *Theoria physica de plantis*, Tubingen, 1676, in-4°.; II. *De palpitatione cordis*, ibid., 1681, in-4°.; III. *De clysmatibus*, ibid., 1688, in-4°.; IV. *Historia pleuritidis*, ibid., 1690, in-4°.; V. *De fracturâ cranii cum vulnere*, ibid., 1693, in-4°. D—P—s.

CAMERARIUS (RODOLPHE-JACQUES), fils d'Élie-Rodolphe, savant médecin et botaniste, contribua beaucoup à faire connaître la distinction du sexe des plantes, sur laquelle Linné a depuis établi son ingénieux système. Il

naquit à Tubingen, le 17 fév. 1665, étudia la philosophie et la médecine, et parcourut les principales villes de l'Allemagne, pendant l'année 1685. De l'Allemagne, il alla en Hollande, et s'arrêta quelque temps à Leyde, où il suivit avec assiduité les leçons des professeurs de l'université. Ensuite, il passa en Angleterre, et de là à Paris, où il demeura cinq mois dans la maison de Maréchal, alors chirurgien de la Charité, et, après un voyage en Italie, il retourna à Tubingen en 1687. Il fut reçu docteur peu de temps après. Son père fut chargé de lui en conférer le grade. En 1688, il fut nommé professeur extraordinaire et directeur du jardin de botanique. Dans le même temps, il fut aggrégé à l'académie des curieux de la nature. On lui donna en 1689 la fonction de professeur ordinaire de physique, qu'il exerça jusqu'en 1695. Son père étant mort cette année, il lui succéda dans la place de professeur primaire. Il mourut le 11 septembre 1721, âgé de cinquante-six ans. Il eut dix enfants; deux de ses fils cultivèrent les sciences et les belles-lettres; Alexandre fut médecin, et Henri s'appliqua uniquement à la philosophie. Haller dit que Rodolphe-Jacques Camérarius n'est pas un auteur vulgaire. Il a composé un grand nombre d'ouvrages; la plupart sont des dissertations sur la botanique, la physiologie végétale et les propriétés des plantes; on en trouve le catalogue dans la *Bibliothèque botanique* de Haller; mais celui qui lui a donné le plus de célébrité est intitulé : *De sexu plantarum epistola*, Tubingen, 1694, in-4°. C'est une lettre adressée à Valentin, qui l'inséra dans son ouvrage *De polychresta exotica;* elle a été aussi insérée dans les *Miscellanea nat. cur., dec. III, ann. II, appendix*, et réimprimée en 1749, in-8°., avec un opuscule de Gmelin. On voit, par cet ouvrage, qu'il est un des premiers qui aient constaté l'existence du sexe des plantes androgynes, et qui ait fait des expériences sur la fécondation de plantes dont les sexes sont séparés, soit sur les mêmes individus, soit sur d'autres. Il y a fait voir que les graines sont rarement fécondes et propres à reproduire les plantes, lorsqu'elles proviennent de fleurs qui ont été dépouillées de leurs étamines. Grew avait dit, quelques années auparavant, que les étamines étaient l'organe du sexe mâle, et le pistil celui du sexe femelle; Ray avait développé cette idée, et Camérarius avoue lui-même que c'est dans ses écrits qu'il l'a puisée; mais il a le mérite d'avoir beaucoup contribué à propager cette vérité importante, par la manière claire et précise dont il l'a présentée. Une découverte aussi brillante excita la verve d'un jeune poète allemand; il la célébra dans une ode latine qu'il adressa à Camérarius; celui-ci l'inséra dans sa lettre, avec laquelle elle a toujours été réimprimée. Nous citerons encore sa dissertation *De convenientiâ plantarum in fructificatione et viribus*, Tubingen, 1699, in-4°. Il y traite du rapport qu'il y a entre la forme extérieure des plantes et leurs propriétés, ce qui est indiqué par la ressemblance des parties de la fructification. Quoique cette question ait été agitée de nouveau par d'autres auteurs, on a peu ajouté à ce qu'avait dit Camérarius. D—P—s.

CAMÉRARIUS (ELIE), frère du précédent, professeur de médecine à Tubingue, membre de l'académie des curieux de la nature, où il prit le nom d'*Hector III*. Il naquit à Tubingue le 17 février 1673, et y mourut le 8 février 1734, à l'âge de soixante-un ans. Ce médecin avait beaucoup de

connaissances sur son état; mais il avait une grande singularité dans ses idées et dans ses opinions. Il a composé plusieurs ouvrages dans lesquels on en trouve la preuve : I. *Triga dissertatium*, Tubingen, 1694, in-8°.; ce sont trois dissertations sur l'abus du thé et du café. II. *Dissertationes Taurinenses epistolicæ medico-physicæ ad illustres Italiæ ac Germaniæ quosdam medicos scriptæ*, ib., 1712, in-8°. C'est un recueil de vingt lettres, écrites pendant son séjour en Italie, avec le prince Frédéric-Louis de Würtemberg, dont il était le médecin. Haller, qui avait étudié sous Elie Camérarius, dit qu'il affiche dans ces lettres un pyrrhonisme outré, qu'il refuse de croire ce que les meilleurs observateurs rapportent, et qu'il s'arrête, avec si peu de jugement, à ce qui se rencontre quelquefois de merveilleux dans les maladies, qu'il ne balance pas à les déclarer magiques et démoniaques. III. *Histoire d'une fièvre catarrhale épidémique*, Tubingue 1712 (en allemand); IV. *Specimina quædam medicinæ eclecticæ*, Francfort, 1714, in-4°. Il combat dans cet ouvrage la théorie des fièvres de Morton, celle de Vieussens sur la mélancolie, le systême de Baglivi sur la fibre motrice, celui de La Peyronie sur le siége de l'ame, et le sentiment de Leuwenhoeck sur les écailles de l'épiderme et les fibres du crystallin. V. *Medicinæ conciliatricis conamina*, Francfort, 1714, in-4°. On y retrouve toute la bizarrerie des opinions de l'auteur. VI. *Systema cautelarum medicarum circa prœcognita*, etc., Francfort, 1721, in-4°. C'est un abrégé de toutes les parties de la médecine. VII. *Dissertatio de betulá*, Tubingue, 1727, in-4°.; VIII. *De venenis*, ibid., 1728, in-4°. On a encore de lui quelques autres dissertations moins importantes, dont on peut voir le titre dans les bibliothèques de médecine. Ses écrits intitulés : *Magici morbi historia*; *Temerarii circa magica judicii exemplum*, *Mortui amico apparentis*, etc., indiquent seuls, par leur titre, le cas qu'on en doit faire. D—P—s.

CAMÉRARIUS (ALEXANDRE), fils de Rodolphe-Jacques, né en 1695, docteur en médecine, et membre de l'académie des curieux de la nature, sous le nom d'*Hector IV*, fut adjoint à son père, dans les deux fonctions de professeur de botanique et de directeur du jardin de Tubingue, et lui survécut jusqu'au 11 novembre 1736, où il mourut, âgé de quarante-un ans. Il a composé les ouvrages suivants : I. *De botanicá*, Tubingue, 1717, in-4°. C'est une dissertation sur les principes de la botanique, et sur ce qui doit constituer les genres et les espèces. II. *De motu elastico staminum amberboi* (*Éphem. natur. curios.*, IX, N°. 86). Ce mémoire fit connaître le mouvement élastique des étamines de la centaurée musquée ou amberboi : observation curieuse et alors très intéressante, parce qu'elle est la première que l'on ait faite sur l'irritabilité de certains végétaux. — CAMÉRARIUS ou CAMÉRER (J. Frédéric) a publié en allemand, vers le milieu du siècle dernier, un ouvrage en forme de lettres, qui contient la description de quelques objets remarquables qui se trouvent dans le Holstein, Leipzig, 1756, in-4°.; Flensbourg, 1758, in-8°. D—P—s.

CAMERATA (JOSEPH), peintre en miniature et graveur, né à Venise, y apprit les premiers éléments du dessin et de la gravure de Jean Cattini. S'étant rendu à Vienne en 1742, il y cultiva la peinture. Appelé à Dresde, en 1751, avec le titre de premier

graveur d'Auguste, roi de Pologne, il y fut employé à la gravure de différents sujets pour la collection des estampes de la galerie de ce prince, parmi lesquels on distingue ceux de *David tenant la tête de Goliath*, et de la *Parabole de la Dragme perdue*, d'après le Féti; l'*Assomption de la Vierge* et l'*Aumône de S. Roch*, d'après Annibal Carrache; *S. Roch secourant les pestiférés*, d'après Procaccini; différents portraits et des sujets d'histoire, d'après ses dessins où ceux de divers maîtres. Au commencement de la guerre de sept ans, à l'époque de l'invasion de la Saxe par le grand Frédéric, Camérata revint passer quelque temps en Italie, d'où il se rendit à Munich, où il séjourna jusqu'à la paix d'Hubertsbourg en 1763. Étant retourné à Dresde avec le prince électoral, il fut nommé professeur de gravure à l'académie de cette ville. Il ne jouit pas long-temps de cette faveur, étant mort l'année suivante, selon Fuëssli, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, ce qui ne s'accorde pas trop bien avec Basan et M. Huber, qui le font naître, le premier en 1728, et l'autre en 1724. Au reste, quoique Camérata ne fût pas sans talents, ses ouvrages n'offrent rien de supérieur ni pour le goût, ni pour la beauté du burin. P—E.

CAMERINO (François de), italien, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, et se distingua dans les missions orientales. Il se rendit à Avignon en 1333, avec un Anglais nommé *Richard*, et fit part au pape Jean XXII, du désir que témoignait l'empereur Andronic de se réunir à l'église romaine. Le pape fit ordonner Camerino archevêque de Vospro, ou du Bosphore. Richard fut aussi sacré évêque *in partibus*. L'un et l'autre furent envoyés en qualité de nonces à Constantinople. Le pape leur remit une instruction pour la réunion des Grecs à l'église latine, et des lettres adressées à Andronic, à l'impératrice Jeanne, sœur du duc de Savoie, élevée dans la religion catholique, et qui pouvait contribuer à éteindre le schisme; à un Gênois, nommé *Jean*, qui était du conseil de l'empereur; au patriarche de Constantinople et à son église : toutes ces lettres sont datées du 4 août 1333. L'année suivante, les deux nonces arrivèrent à Constantinople. Le patriarche, connaissant l'ignorance de la plupart des évêques grecs qui l'environnaient, et n'étant pas exercé lui-même à l'art de la parole, n'osait ouvrir avec les nonces des conférences que le peuple demandait. Enfin, il se décida à consulter Nicéphore Grégoras, qui fit au patriarche et à ses évêques un long discours qu'il n'a pas oublié d'insérer dans son histoire, et dont la conclusion était, que, seuls juges de leur doctrine, les Grecs n'avaient pas besoin de disputer avec les Latins sur la procession du Saint-Esprit. Les conférences ne furent donc point ouvertes, et le voyage de Camerino n'eut aucun résultat. V—VE.

CAMERON (Jean), théologien protestant, né à Glascow en Écosse, passa en France en 1600, étant alors âgé d'un peu plus de vingt ans. Il professa le grec et le latin à Bordeaux et à Bergerac, la philosophie à Sédan, et la théologie à Saumur, où il succéda au fameux Gomar, en 1618. Il retourna en Angleterre en 1620. Le roi Jacques Ier. le nomma principal du collége de Glascow et professeur de théologie. On le payait mal; les puritains le voyaient de mauvais œil; ces contre-temps l'obligèrent de revenir en France. Appelé en 1624 à Montauban, pour y oc-

cuper une chaire de théologie, il y déplut au parti dominant, par son opposition à ceux qui prêchaient la guerre civile. Forcé de se retirer à Moissac pour se soustraire aux mauvais traitements que son esprit pacifique lui avait attirés; il voulut profiter d'un moment de calme pour revenir à Montauban, où il mourut de chagrin et de langueur en 1625, ou au commencement de 1626, à l'âge de quarante-six ans. Cameron avait beaucoup d'esprit et de mémoire; il parlait grec avec facilité; mais il était peu versé dans la lecture des Pères. Il ne pouvait supporter l'intolérance et le despotisme des principaux ministres de sa secte, prenait à tâche de les contredire, se plaignait de ce que la même qualité dont il était revêtu l'empêchait de donner un libre essor à ses sentiments. Il trouvait beaucoup de choses à réformer dans la nouvelle réforme, et croyait qu'on pouvait faire son salut dans l'église romaine. On assure que ses conversations contribuèrent beaucoup à y faire rentrer La Milletière, son intime ami, qui, peu de temps après sa mort, se fit catholique. Cameron forma dans l'académie de Saumur un parti d'opposition à la doctrine rigoureuse du synode de Dordrecht, sur les décrets absolus et particuliers, en y enseignant une vocation et une grâce universelle offerte à tous les hommes. Cette doctrine, revêtue de diverses circonstances qui la rapprochaient de celle d'Arminius, fut mise dans un beau jour par son disciple Amyrault, adoptée par ses collègues La Place, Cappel, et par les plus habiles théologiens de la réforme, et s'étendit dans toute l'académie de Saumur, pendant que Du Moulin la combattait à la tête de l'académie de Sédan, et elle finit par triompher, malgré les censures des synodes, qui n'osèrent jamais la qualifier d'hérétique. On appela *universalistes* les partisans de cette doctrine, parce qu'elle étendait la miséricorde divine à tout le genre humain; *hypothétiques*, parce qu'ils supposaient la foi comme une condition préalable pour avoir part à cette miséricorde. Ce système conciliateur palliait plutôt qu'il ne faisait réellement disparaître ce que la doctrine du rigide calvinisme avait de révoltant; car on y représente Dieu comme désirant le salut de tous, et refusant néanmoins à plusieurs les secours nécessaires pour y parvenir. Cameron est auteur des ouvrages suivants: I. *Prælectiones theologicæ*, Saumur, 1626 et 28, 3 vol. in-4°., par les soins de Louis Cappel; Frédéric Spanheim les fit réimprimer quelques années après à Genève, in-fol., 1 vol., avec une préface de sa façon; II. *Amica collatio de gratiâ et voluntatis humanæ concursu invocatione*, Leyde, 1622: c'est la relation d'une conférence de quatre jours qu'il avait eue avec Tilenus près d'Orléans; III. *Myrothecium evangelicum*, publié par Cappel, Genève, 1632; ce sont des remarques savantes et judicieuses sur le *Nouveau Testament*, qui depuis ont été insérées dans les *Critiques d'Angleterre*. On a encore de Cameron sept *Sermons* sur le chapitre VI de l'Evangile selon S. Jean, Saumur, 1624, in-8°.; une *Défensio de gratiâ et libero arbitrio*, Saumur, 1624, in-8°.; *du Souverain juge des controverses en matière de religion*, Oxfort, 1628, in-4°.; ce dernier ouvrage est en anglais, etc., etc. T—D.

CAMERS (Jean), cordelier, est l'un des savants du 15e. siècle qui ont le plus contribué au rétablissement des bonnes études. Né à Camerino, en Italie, en 1448, il prit le nom latin

de *Camers*, pour désigner sa patrie; car son nom de famille était *Ricuzzi Vellini*. Il fut professeur de philosophie à Padoue, et provincial de son ordre. Appelé ensuite à l'université de Vienne, il y enseigna pendant vingt-quatre ans la théologie de Scot, et mourut, suivant Locher, en 1556, ou suivant Jacobillus, en 1546, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Il possédait à fond la langue grecque, et correspondait en cette langue avec Marc Musurus, archevêque de Malvasia. On connait peu les autres circonstances de sa vie; mais on lui doit un grand nombre d'éditions d'auteurs classiques, à la plupart desquelles il a joint des notes; les principales sont: Claudien (Vienne, 1510, in-4°.); Denys le Géographe, 1512; Florus et Sextus Rufus, Bâle, 1518, in-fol.; Solin, 1520; Justin, Eutrope, etc. Il a fait encore des *Tables* sur Pline et Pomponius Mela; des *Commentaires* sur Lucain, sur le *Tableau de Cébès*, et plusieurs autres ouvrages dont Adelung donne le détail dans son *Supplément au Dictionnaire de Jôcher*. Les notes de Camers ont été insérées dans le Florus *variorum* de Blancard, 1690 in-4°.; elles sont historiques en général, quelquefois critiques; il y a fait preuve d'érudition et d'exactitude. Son édition de Claudien est importante, mais elle n'a point de notes, quoiqu'il en promît dans la préface. C. M. P.

CAM-HI. *V.* KANG-HI.

CAMILLA (JACOMA-ANTONIA VERONÈSE, plus connue sous le nom de), naquit à Venise en 1735, et vint en France avec son père, qui remplit au Théâtre italien les rôles de Pantalon. Elle y débuta pour la danse, étant à peine âgée de neuf ans, et eut un succès prodigieux. Ce fut à elle que la comédie italienne dut celui de ses ballets. Le 1er. juillet 1747, elle parut comme actrice dans le canevas des *Deux Sœurs rivales*. Son début n'y fut pas moins heureux; mais c'était surtout dans l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, que Camilla montrait tout le naturel et la sensibilité d'une actrice consommée. On l'admirait également dans la jolie comédie des *Tableaux*, de Pannard. Après avoir fait pendant assez long-temps les délices du public, elle se retira du théâtre, et mourut à Paris en 1768. Z.

CAMILLE (MARCUS FURIUS CAMILLUS) fut créé tribun militaire l'an de Rome 353 (401 av. J.-C.), et prit part au long siége de Véies. Trois ans plus tard, il fut revêtu de la même dignité, et marcha contre les Falisques. Devenu censeur, il provoqua une loi qui enjoignait aux célibataires nubiles d'épouser les veuves de ceux qui avaient péri sur le champ de bataille. Les tribuns militaires L. Atilius et Cn. Génucius ayant été battus devant Véies par les Toscans, qui tuèrent ce dernier, et forcèrent son collégue à prendre honteusement la fuite, Camille fut créé dictateur. Il commença par s'engager solennellement à célébrer les grands jeux après la prise de Véies; ensuite il défit complètement l'armée des Falisques, des Capénates et des Toscans. Parvenu sous les murs de cette ville de Véies, assiégée depuis si long-temps, et qui était défendue par une armée entière, Camille fit creuser des galeries souterraines qui aboutissaient à la citadelle, et il parvint, par ce moyen extraordinaire, et dont il est alors question pour la première fois dans l'*Histoire romaine*, à se rendre maître d'une place qui avait bravé pendant dix ans les forces de la république. Le peuple, qui n'avait obtenu qu'une partie du butin, fit entendre des murmures. Ces murmures redoublèrent lorsque l'on vit

Camille, vainqueur peu modeste, triompher sur un char superbe, attelé de quatre chevaux blancs, et ayant le visage enluminé de vermillon. Cet ornement (si toutefois c'en était un), était alors réservé aux statues des dieux, et, depuis l'expulsion des rois, on n'attelait des chevaux blancs qu'au char de Jupiter et à celui d'Apollon. Avant de se livrer ainsi à une vanité ridicule, Camille venait de s'illustrer par un sentiment louable. A l'aspect du sort malheureux de Véies, il avait craint, selon une idée très répandue chez les anciens, que la cité victorieuse ne fût affligée de quelque grand fléau par des divinités malfaisantes, et avait souhaité que, si ce malheur arrivait, il ne tombât que sur lui seul. Le mécontentement des citoyens fut porté à son comble lorsque le dictateur leur redemanda, afin d'acquitter un vœu qu'il avait fait à Apollon pour le succès de la guerre, la dixième partie de leur part du butin. Après de longs débats, on convint que l'on offrirait au dieu une coupe d'or; mais l'or était alors fort rare, et les dames romaines furent obligées de porter au trésor public tous leurs bijoux. Le sénat honora leur piété par des distinctions. L'année d'après, Sicinius Dentatus, tribun du peuple, fit la proposition que le peuple allât s'établir à Véies; mais les sénateurs, et surtout Camille, s'opposèrent avec force à un projet qui ne tendait à rien moins qu'à réduire les forces de l'état en les disséminant. L'année suivante, Camille fut nommé tribun militaire. Il mit le siége devant Falériés, et ce fut alors que, charmés de sa générosité, les assiégés, qui avaient résolu auparavant de se défendre jusqu'à l'extrémité, se rendirent aux conditions qu'il voulut leur imposer. Un maître d'école avait eu la perfidie de lui livrer les enfants des principaux Falisques confiés à ses soins. Camille le renvoya dans la ville, dépouillé, les mains liées derrière le dos, et reconduit par les enfants, qui le frappaient de verges. Le sénat permit à Camille de disposer du sort des vaincus : il se contenta de leur faire payer la solde due à ses troupes pour cette année; et ses soldats, qui avaient compté sur le pillage de Falériés, augmentèrent le nombre déjà très grand de ses ennemis. On reproduisit alors la proposition d'envoyer à Véies la moitié des citoyens, et Camille la fit encore rejeter. Revêtu quelque temps de la dignité d'*interroi*, il fut en butte à toutes les persécutions de la haine. Le tribun du peuple Lucius Apuléius l'accusa d'avoir détourné une partie du butin. Camille pressentit qu'il serait condamné, et s'exila volontairement, quoique ses amis lui promissent de payer les 15,000 livres de cuivre qu'on lui demandait. Ce qui jette un grand nuage sur sa vertu, c'est que ces mêmes amis partagèrent l'opinion générale, et lui déclarèrent qu'ils ne pourraient s'empêcher de concourir à sa condamnation. Elle fut prononcée en son absence. On dit que, moins généreux qu'Aristide en une circonstance semblable, il demanda aux dieux d'obliger bientôt son ingrate patrie à le regretter. Si le fait est vrai, sa prière ne tarda pas à être exaucée. Brennus, à la tête d'une armée de Gaulois, battit les Romains, et s'empara même de Rome, à l'exception du Capitole (*Voy.* BRENNUS). Camille habitait alors Ardée depuis deux ans; toujours animé de cet amour pour la patrie, qui fut une des principales causes des succès des Romains, il engagea les Ardéates à fermer leurs portes aux Gaulois. Il fit plus : les vainqueurs de Rome, méprisant les habi-

tants d'une petite cité, vinrent camper sous les murs d'Ardée sans observer aucune discipline. Camille les attaqua et les défit. Les Romains, qui, après la funeste journée d'Allia, s'étaient retirés à Véies, prièrent Camille de se mettre à leur tête; mais, soit par respect pour les lois, soit pour mieux faire sentir aux Romains que leur principal espoir était désormais en un proscrit, Camille ne voulut accepter le commandement qu'autant que le peuple, assemblé par curies, le lui décernerait, et, par le mot de *peuple*, il entendait les défenseurs du Capitole. Pontius Cominius, jeune plébéien, eut le courage de se charger du message, et le bonheur de réussir. Camille, investi du pouvoir suprême en qualité de dictateur, d'après des suffrages unanimes, se vit bientôt à la tête de quarante mille hommes. Un assaut du Capitole, tenté par les Gaulois, ne réussit pas (*Voy.* MANLIUS); cependant, lorsque Camille prenait des mesures pour délivrer les assiégés, ceux-ci, pressés par la famine, conclurent un traité avec les Gaulois, qui consentirent à se retirer en recevant mille livres d'or (*Voy.* BRENNUS). Tandis que le chef des Gaulois se servait de faux poids, et joignait l'insulte à la fraude, le dictateur survint, et annula le traité: « C'est » par le fer, dit-il, non par l'or que » Rome doit être rachetée. » Il fallut alors en venir aux mains: les Gaulois battus quittèrent leur camp pendant la nuit. Le lendemain, Camille qui s'était mis à leur poursuite, les atteignit près de Gabies, à huit milles de Rome, et remporta sur eux la victoire la plus complète. Aucun n'échappa au massacre, et Camille rentra triomphant dans la ville, au milieu des acclamations du peuple et des soldats, qui lui donnaient les noms de Romulus, de père de la patrie, et de second fondateur de Rome. Rome, délivrée des Gaulois, n'était toutefois qu'un monceau de ruines, et les tribuns eurent plus d'opportunité que jamais de renouveler leur proposition d'habiter Véies. Ils cherchèrent même à faire craindre au peuple que Camille, ayant reçu le surnom de *Romulus*, ne cherchât à se faire roi; mais le sénat combattit leurs efforts, et Camille conserva la dictature. Un jour que le peuple était assemblé, on entendit un centurion dire à un de ses soldats: « C'est ici qu'il » faut planter votre enseigne. » Camille fit passer ce mot pour un augure, et détermina enfin les Romains à ne point quitter la ville à qui l'empire du monde avait été promis. Rome fut rebâtie, et Camille eut soin qu'on élevât un temple à un dieu inconnu, dont la voix prophétique avait, disait-on, annoncé l'arrivée des Gaulois. Les peuples voisins de Rome crurent que le moment était venu où ils pouvaient l'attaquer avec avantage. En conséquence, les Èques, les Volsques, les Etrusques, et même les Latins et les Herniques, anciens alliés de la république, se liguèrent contre elle. Camille, nommé pour la troisième fois dictateur, arma jusqu'aux vieillards, et courut au secours des tribuns militaires bloqués par les ennemis. A son arrivée, ceux-ci se retranchèrent; mais il mit le feu à leur camp, et abandonna ensuite à ses soldats le butin qu'ils furent obligés d'arracher aux flammes. Ils furent sensibles à une libéralité à laquelle ils ne s'attendaient pas. Camille prit ensuite la ville de Bole, capitale des Èques, soumit les Volsques, et força les Toscans d'abandonner Sutrie, ville alliée de Rome. Il triompha alors pour la troisième fois, et, sur le butin qui fut considérable, rendit aux dames romaines

ce qu'elles avaient donné pour acquitter son vœu. Camille, parvenu à ce haut degré de gloire, abdiqua la dictature, et rentra sans peine dans la classe des simples citoyens. Dans la suite, l'agression des Antiates le fit nommer l'un des tribuns militaires, et ses cinq collègues lui déférèrent le commandement suprême, de sorte qu'il redevint par le fait dictateur, quoiqu'il n'en eût pas le titre. Dans un moment où les soldats paraissaient effrayés du grand nombre de troupes qu'ils avaient à combattre, il les mena lui-même au combat, et jeta un drapeau au milieu des ennemis. Camille termina la campagne en faisant sentir la sévérité de la vengeance des Romains à quelques villes alliées qui avaient pris parti contre eux. Il fut ensuite en butte à la jalousie de Manlius, qui ne pouvait consentir à se voir éclipsé par lui. Le sénat, alarmé des projets de cet ambitieux, créa encore une fois Camille tribun militaire. Manlius périt, et le peuple, qui avait d'abord applaudi à son supplice, ne manqua pas ensuite de le regretter (*Voy.* MANLIUS). Il fut résolu qu'on attaquerait les Prénestins, alliés des Volsques, et Camille allégua vainement son grand âge pour se dispenser de paraître à la tête des armées; le peuple lui répondit que sa seule présence serait le gage de la victoire. Il marcha donc; mais voyant que les ennemis étaient plus nombreux que ses soldats, il agit avec circonspection, et parut vouloir éviter le combat. L. Furius, jeune homme que le sort lui avait donné pour collègue dans le commandement, le pressa de marcher à l'ennemi; mais tout ce qu'il put obtenir de Camille, ce fut de le laisser lui-même livrer la bataille, tandis que Camille, fameux par tant de victoires, se borna à commander un corps de réserve. L'inconsidéré Furius, entraîné dans une embuscade, vit ses troupes mises en désordre; Camille alors parut, adressa aux soldats des reproches mérités, et força l'ennemi à se retirer. Le lendemain il attaqua lui-même les Volsques: Furius eut la gloire de réparer sa faute en secondant dignement Camille, et en contribuant à sa victoire. On s'attendait que Camille se plaindrait au sénat de son collègue; mais il ne parla que contre les Tusculans. Il fut chargé de marcher contre eux, et on lui laissa le choix de son collègue pour cette nouvelle expédition. Chacun des tribuns militaires briguait cet honneur: Camille choisit Furius. Les Tusculans le fléchirent en ne lui opposant aucune résistance, et son sixième tribunat militaire fut surtout célèbre par un succès qui ne coûta de sang ni aux Romains, ni au peuple auquel ils rendirent leur amitié. Les troubles excités par Licinius et Sextius, tribuns du peuple, d'un esprit remuant, portèrent les patriciens à nommer Camille dictateur pour la quatrième fois; il accepta, en considération du bien public, mais avec répugnance, une autorité qu'il allait déployer contre des Romains, et non contre des ennemis. Les tribuns lui opposèrent une vive résistance, et le menacèrent de le faire comdamner à une amende de 5,000 dragmes lorsqu'il cesserait d'être en fonctions. Soit qu'il se ressouvînt de son exil, et craignît d'éprouver une seconde fois l'inconstance des jugements populaires, soit, comme l'assure Tite-Live, que, s'étant toujours montré très religieux, il ne crût pas pouvoir rester en charge, parce que, lors de sa nomination, il y avait eu un défaut dans la manière de prendre les auspices, il abdiqua, et on lui nomma un successeur. Camille était parvenu à l'âge de

quatre-vingts ans, lorsqu'on apprit qu'une armée formidable de Gaulois marchait vers Rome. Le sénat et le peuple, réunis par l'approche du danger, tournèrent encore une fois leurs regards vers celui qui les avait préservés d'un péril semblable, et la dictature fut, pour la cinquième fois, décernée à Camille. Malgré les glaces de l'âge, il se hâta de marcher aux ennemis, déjà parvenus aux bords de l'Anio. Profitant habilement de leur sécurité et de leur défaut de discipline, il les tailla en pièces, et les débris de leur armée s'enfuirent dans l'Apulie, d'où on assure qu'ils se répandirent en Grèce et dans l'Asie mineure. Vélitres se soumit ensuite au dictateur, qui, cette fois encore, obtint le triomphe. Les troubles recommencèrent, et les patriciens l'ayant engagé à ne pas abdiquer, il fut exposé aux insultes des tribuns. Un de leurs officiers osa même porter la main sur lui. Camille parvint à calmer l'effervescence populaire. Il avait auparavant fait vœu de bâtir un temple à la Concorde, lorsque les troubles seraient apaisés. On célébra *les grands jeux*, pour remercier les dieux du retour du calme, et le temple voté par Camille fut bâti auprès du Capitole. Vainqueur des ennemis, et pacificateur de ses concitoyens, Camille abdiqua la dictature, pour passer, dans un repos qu'il avait si bien mérité, le peu de temps qu'il avait encore à vivre. L'an 389 de Rome, 365 av. J.-C., la peste désola Rome, et la plus illustre victime de ce fléau fut Camille. Il fut pleuré de toute la république, et laissa des descendants qui soutinrent pendant quelque temps la gloire de son nom. Dans la suite, les hommes de sa famille tombèrent dans l'obscurité jusqu'au règne de Tibère, mais les femmes en furent long-temps recommandables par leurs vertus, ce qui est constaté par plusieurs passages d'une lettre de S. Jérôme, adressée à une dame de la famille Furia, digne héritière de cet illustre nom. D—T.

CAMILLE (FURIUS), étant proconsul d'Afrique sous le règne de Tibère, marcha contre Tacfarinas, qui commandait une troupe considérable de Numides et de Maures qu'il avait fait révolter contre les Romains. A la tête d'une seule légion et d'un petit corps d'auxiliaires, il défit en bataille rangée l'ennemi, dont les forces étaient très supérieures. Il passait auparavant pour novice dans l'art de la guerre. Tibère n'en fut que plus porté à relever sa gloire devant le sénat. Cette compagnie lui décerna les ornements du triomphe. Camille, par sa modestie, se fit pardonner cet honneur. Q—R—Y.

CAMILLE. *Voy*. SCRIBONIANUS.

CAMILLE DE LELLIS (S.) *Voy*. LELLIS.

CAMILLI (CAMILLO), poète italien, naquit à Sienne dans le 16e. siècle, et se fit connaître par les ouvrages suivants : I. un recueil d'épithètes dans la belle édition de l'*Orlando furioso*, de Venise, 1584, in-4°.; II. cinq chants pour servir de continuation à la *Gerusalemme liberata*, du Tasse, dans l'édition de Ferrare, 1585, in-12, et dans plusieurs éditions subséquentes : ils avaient paru à part à Venise, in-4°.; III. *Imprese illustri, di diversi, con discorsi*, Venise, 1586, 2 tom. in-4°.; les figures sont de Porro; IV. *le Epistole di Ovidio tradotte in terza rima*, Venise, 1587, in-12; V. une édition augmentée du *Vocabolario de las dos lenguas toscana y castellana*, ibid., 1591, in-8°. C. T—Y.

CAMILLO (JULES), surnommé *Delminio*, d'une ville de Dalmatie,

dont sa famille était originaire, naquit dans le Frioul vers 1479. Après avoir terminé ses études, il enseigna la logique à Bologne avec quelque réputation. Il vint ensuite en France, où il présenta à François Ier. un meuble divisé en un grand nombre de tiroirs, chacun desquels renfermait une règle de l'éloquence, avec les passages de Cicéron, de Quintilien et des autres rhéteurs qui y avaient rapport. François Ier. loua cette invention plus bizarre qu'utile, et qui prouvait plus de patience que de goût, l'exhorta à continuer ce travail, et lui donna 500 ducats pour l'y engager. Camillo, dit-on, était plus versé dans les langues orientales que dans la langue grecque, et avait plus étudié les prétendues sciences cabalistiques qu'il ne convient à un homme raisonnable. Il ne manquait cependant pas de talent. Le Ghilini assure que ses productions en vers et en prose peuvent aller de pair avec celles des plus fameux écrivains. Le Crescembéni n'en parle pas si avantageusement, et il prétend que Camillo était plus propre à enseigner les préceptes de l'art d'écrire qu'à les mettre lui-même en pratique. Ses OEuvres, en prose et en vers, recueillies par Thomas Porcacchi, ont été imprimées à Venise, 1552, 1579, 1581 et 1584, in-12; mais ce volume ne renferme pas tous les écrits de Camillo. On cite encore de lui : I. *Due trattati; l'uno delle materie che possono venir sotto lo stile dell' eloquente : l'altro della imitazione*, Venise, 1544, in-4°.; II. *le Idee overo forme della orazione da Ermogene considerate e ridotte in lingua italiana*, Udine, 1594, in-4°.; III. *Artificio dello scrivere, e giudicare le ben scritte orazioni*, Venise, 1602, in-4°.; IV. *Modo di ben orare, e del compor le orazioni*, etc., Venise, 1608, in-4°.; V. *Idea del theatro*, Florence, 1550, in-4°. Les Poésies latines de Camillo se trouvent dans les *Deliciæ poëtarum italorum*. Il mourut vers 1550, âgé de soixante-onze ans. W—s.

CAMINATZIN, neveu de Montezuma, empereur du Mexique, était souverain de Texcuco, qu'il tenait comme fief de l'empire. Indigné de voir sa patrie sous le joug de Cortez et d'une poignée d'Espagnols, il voulut en devenir le libérateur, et, par-là, se rendre encore plus digne d'une couronne à laquelle son rang et son courage lui donnaient des droits après la mort de Montezuma. Ayant disposé les esprits à la révolte, il rassembla ses amis et ses vassaux, dans le dessein de prendre les armes et de se mettre à leur tête; mais ce complot fut découvert; Cortez gagna les officiers de Caminatzin, qui fut arrêté et conduit prisonnier au général espagnol. Montezuma, qui était sous l'entière dépendance de Cortez, déclara son neveu coupable de trahison, et le déposa. Les Mexicains, s'étant ensuite révoltés, rendirent la liberté à Caminatzin. Ce jeune prince combattit long-temps avec courage, et périt les armes à la main au siége de Mexico, en 1521. B—P.

CAMINO (BIAQUIN DE), souverain de Trévise, d'une famille noble du parti guelfe, et qui avait acquis la souveraineté au commencement du 13e. siècle. Il était contemporain du féroce Ezzelin da Romano, et combattit contre lui pendant toute la durée du règne de Frédéric II. Albéric, frère d'Ezzelin, lui enleva Trévise, et en conserva la souveraineté jusqu'en 1260; mais à la chute de la maison de Romano, celle de Camino recouvra la

souveraineté de Trévise. Ghérard de Camino fut choisi en 1294 par le marquis Azzo d'Este, comme le plus distingué parmi les seigneurs lombards du parti guelfe, et c'est de lui qu'il voulut recevoir les ordres de chevalerie. — Richard de CAMINO, qui lui succéda, et qui réunissait les seigneuries de Trévise, Feltre et Bellune, fut tué en 1312 par un paysan qui l'attaqua avec une serpe, et qui fut immédiatement après mis en pièces par les gardes du seigneur, sans qu'on pût découvrir quel motif l'avait poussé à cet attentat. — Guccello de CAMINO succéda à son frère, et fut le dernier prince de cette maison, dépouillée de sa souveraineté en 1329 par Cane de la Scala. La petite cour des seigneurs de Camino est remarquable pour avoir été de bonne heure l'asyle des poètes et des troubadours provençaux, qui étaient honorés en Lombardie avant que la nation italienne eût elle-même une langue poétique et des hommes capables d'en tirer parti. S. S—I.

CAMMA, veuve de Sinatus, était célèbre par sa beauté : la Galatie lui avait donné le jour. Sinorix, qui habitait ce pays, étant devenu éperdument amoureux d'elle, avait fait périr secrètement son mari. Camma n'ignorait pas ce lâche assassinat; mais elle dissimulait son ressentiment. Sinorix eut recours aux prières et aux menaces pour obtenir la main de Camma; celle-ci, craignant que cet imprudent, égaré par sa passion, ne se livrât à quelque acte de violence, feignit de consentir à l'union qu'il sollicitait avec tant d'ardeur. Comme elle était attachée au culte de Diane, elle l'attira en secret dans le temple de cette déesse, sous prétexte de rendre plus solennelle l'union projetée. Camma, après avoir prononcé les paroles et fait le serment qui étaient en usage dans les sacrifices, prend en main le vase qu'elle avait rempli de poison, et, ayant avalé une partie du fatal breuvage, elle présente la coupe à Sinorix, qui boit le poison qui lui est offert. Camma ne pouvant alors dissimuler sa joie : « Je meurs contente, » s'écria-t-elle; mon époux est vengé! » Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet de sa tragédie de *Camma, reine de Galatie*, 1661. Jean de Hays en avait déjà composé une, en 1578, sur le même sujet; elle est remarquable par sa division en sept actes. B—RS.

CAMMAS. *V.* DUPUY DU GREZ.

CAMO (PIERRE), marchand, l'un des sept troubadours toulousains, fondateurs de l'académie des jeux floraux (1), qui s'assemblaient, au commencement du 14e. siècle, dans un jardin du faubourg des Augustines, hors de la porte St.-Étienne, et prenaient le titre de la gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse (*la Subregaïa companhia dels VII Trobadors de Tholosa*). En 1323, ils conçurent le dessein d'encourager la culture des lettres, dans le midi de la France, en proposant des prix aux poètes languedociens. Ils leur adressèrent, au mois de novembre, une lettre circulaire, écrite en vers, et les invitèrent à se trouver à Toulouse le premier jour du mois de mai, pour y faire la lecture de leurs ouvrages. Ils promettaient de donner une violette d'or à celui qui aurait le mieux traité un sujet pieux en l'honneur de Dieu, de la Vierge ou des saints. L'ouverture de ce premier concours littéraire

(1) Les noms des six autres sont : Bernat de Panassac, damoiseau (*donzel*); Guillem de Lobra, bourgeois (*bourguès*); Bérenguier de Sant Plancat, payeur ou banquier (*cambiaire*); Peyre de Mejanaserra (*idem*); Guillem de Gontaut, marchand (*mercadier*); et Bernat Oth, greffier de la cour du Vigier (*notari de la cort del Viguier de Tolosa*). *Voy.* les registres de l'académie.

connu attira un grand nombre de candidats. Les sept troubadours, réunis dans leur jardin, le 1er. mai 1324, avec les capitouls et les principaux personnages de la ville, écoutèrent les lectures faites par les poètes; le lendemain ils examinèrent les ouvrages soumis à leur décision, et le 3, ils adjugèrent le prix à Me. Arnaud Vidal de Castelnaudarri, pour un poëme composé en l'honneur de la Vierge (*Voyez* VIDAL). Ce prix était une violette d'or, qui est appelée, dans l'ancien registre de l'académie, la joie de la violette (*la Joya de la violetta*). La solennité de cette fête inspira aux magistrats le désir de la voir se renouveler pour la gloire des lettres et de leur patrie, et ils arrêtèrent que la violette d'or serait distribuée à pareil jour tous les ans, aux frais des deniers publics. Les sept troubadours, qui avaient un chancelier chargé de sceller les délibérations et les différentes lettres accordées par la *gaie compagnie*, dressèrent pour leur académie des statuts qui furent écrits en languedocien, sous le titre singulier de *Loix d'amour*. Ils sont conservés à l'hôtel-de-ville de Toulouse, dans un registre couvert de velours vert. On y trouve des règles pour la poésie, qui ne furent connues des poètes français que vers la fin du 16e. siècle. On voit dans cet ancien registre, qu'en 1355, les sept troubadours prirent le titre de *Mainteneurs*; que les capitouls ajoutèrent à la violette d'or une églantine et un souci d'argent; que le souci était appelé *la Joye*; et l'académie, *les Jeux d'amour*; que les sept troubadours dont elle était composée, créaient *docteurs* ou *maîtres en la gaie science* et *en rhétorique*, ceux qui avaient remporté les trois principales fleurs; que les lettres de bachelier et de docteur étaient expédiées en vers, etc., etc. En 1356, les sept troubadours transférèrent le lieu de leurs séances à l'hôtel-de-ville ou Capitole. Cette académie, qu'on appelait alors *Collége de rhétorique*, devint bientôt si célèbre, qu'en 1381, Jean, roi d'Arragon, fit demander par des ambassadeurs au roi de France Charles V, l'envoi de quelques poètes toulousains pour établir *la gaye science* dans ses états (*V.* CLÉMENCE ISAURE). V—VE.

CAMOENS (LOUIS), le plus célèbre des poètes portugais, naquit à Lisbonne en 1517. Son père était d'une famille noble, et sa mère, de l'illustre maison de Sà. Il fit ses études à Coimbre. Les hommes qui dirigeaient l'éducation dans cette ville n'estimaient en littérature que l'imitation des anciens. Le génie de Camoëns était inspiré par l'histoire de son pays et les mœurs de son siècle; ses poésies lyriques surtout appartiennent, comme les œuvres du Dante, de Pétrarque, de l'Arioste et du Tasse, à la littérature renouvelée par le christianisme, et à l'esprit chevaleresque, plutôt qu'à la littérature purement classique: c'est pourquoi les partisans de cette dernière, très nombreux du temps de Camoëns, n'applaudirent point à ses premiers pas dans la carrière. Après avoir fini ses études, il revint à Lisbonne; Catherine d'Attayde, dame du palais, lui inspira l'amour le plus vif. Les passions ardentes sont souvent réunies aux grands talents naturels. La vie de Camoëns fut tour à tour consumée par ses sentiments et par son génie. Il fut exilé à Santarem, à cause des querelles que lui attira son attachement pour Catherine. Là, dans sa retraite, il composa des poésies détachées qui exprimaient l'état de son ame, et l'on peut suivre le cours de son histoire par les différents genres d'impressions qui se peignent dans ses écrits. Dé-

sespéré de sa situation, il se fit soldat, et servit dans la flotte que les Portugais envoyèrent contre les habitants de Maroc. Il composait des vers au milieu des batailles, et, tour à tour, les périls de la guerre animaient sa verve poétique, et la verve poétique exaltait son courage militaire. Il perdit l'œil droit d'un coup de fusil devant Ceuta. De retour à Lisbonne, il espérait au moins que ses blessures seraient récompensées, si son talent était méconnu; mais quoiqu'il eût de doubles titres à la faveur de son gouvernement, il rencontra de grands obstacles. Les envieux ont souvent l'art de détruire un mérite par l'autre, au lieu de les relever tous deux d'un mutuel éclat. Camoëns, justement indigné de l'oubli dans lequel on le laissait, s'embarqua pour les Indes en 1553, et dit, comme Scipion, adieu à sa patrie, en protestant que ses cendres même n'y seraient point déposées. Il arriva dans l'Inde, à Goa, l'un des établissements les plus célèbres des Portugais. Son imagination fut frappée par les exploits de ses compatriotes dans cette antique partie du monde, et, bien qu'il eût à se plaindre d'eux, il se plut à consacrer leur gloire dans un poëme épique. Mais la même vivacité d'imagination qui fait les grands poètes, rend très difficiles les ménagements qu'exige une position dépendante. Camoëns fut révolté par les abus qui se commettaient dans l'administration des affaires de l'Inde, et il composa sur ce sujet une satire dont le vice-roi de Goa fut si indigné, qu'il l'exila à Macao. C'est là qu'il vécut plusieurs années, n'ayant pour toute société qu'un ciel plus magnifique encore que celui de sa patrie, et ce bel Orient, justement appelé le berceau du monde. Il y composa la *Lusiade*, et peut-être, dans une situation aussi singulière, ce poëme devrait-il être encore d'une conception plus hardie. L'expédition de Vasco de Gama dans les Indes, l'intrépidité de cette navigation qui n'avait jamais été tentée jusqu'alors, est le sujet de cet ouvrage; ce qu'on en connaît le plus généralement, c'est l'épisode d'Inès de Castro et l'apparition d'Adamastor, ce génie des tempêtes qui veut arrêter Gama lorsqu'il est près de doubler le cap de Bonne-Espérance. Le reste du poëme est soutenu par l'art avec lequel Camoëns a su mêler les récits de l'histoire portugaise à la splendeur de la poésie, et la dévotion chrétienne aux fables du paganisme. On lui a fait un tort de cette alliance; mais il ne nous semble pas qu'elle produise dans sa *Lusiade* une impression discordante; on y sent très bien que le christianisme est la réalité de la vie, et le paganisme la parure des fêtes, et l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même. Camoëns avait d'ailleurs des motifs ingénieux pour introduire la mythologie dans son poëme. Il se plaisait à rappeler l'origine romaine des Portugais, et Mars et Vénus étaient considérés non seulement comme les divinités tutélaires des Romains, mais aussi comme leurs ancêtres. La fable attribuant à Bacchus la première conquête de l'Inde, il était naturel de le représenter comme jaloux de l'entreprise des Portugais; néanmoins, cet emploi de la mythologie, et quelques autres imitations des ouvrages classiques, nuisent, ce me semble, à l'originalité des tableaux qu'on s'attend à trouver dans un poëme où l'Inde et l'Afrique sont décrites par celui qui les a lui-même parcourues. Un Portugais devrait être moins frappé que nous des beautés de la nature du midi; mais il y a quelque

chose de si merveilleux dans les désordres comme dans les beautés des antiques parties du monde, qu'on en cherche avec avidité les détails et les bizarreries, et peut-être Camoëns s'est-il trop conformé, dans ses descriptions, à la théorie reçue des beaux-arts. La versification de la *Lusiade* a tant de charme et de pompe dans la langue originale, que non seulement les Portugais d'un esprit cultivé, mais les gens du peuple eux-mêmes en savent par cœur plusieurs stances, et les chantent avec délices. L'unité d'intérêt de ce poëme consiste surtout dans le sentiment patriotique qui l'anime en entier. La gloire nationale des Portugais y reparaît sous toutes les formes que l'imagination peut lui donner. Il est donc naturel que les compatriotes de Camoëns l'admirent encore plus que les étrangers. Les épisodes ravissants dont la *Jérusalem* est ornée lui assurent un succès universel, et, quand il serait vrai, comme l'ont prétendu quelques critiques allemands, qu'il y eût dans la *Lusiade* une couleur historique plus forte et plus vraie que dans le Tasse, les fictions du poète italien rendront toujours sa réputation plus éclatante et plus populaire. Camoëns fut enfin rappelé de son exil à l'extrémité du monde ; en revenant à Goa, il fit naufrage à l'embouchure de la rivière *Mécon*, en Cochinchine, et se sauva à la nage, en tenant dans sa main hors de l'eau les feuilles de son poëme, seul trésor qu'il dérobait à la mer, et dont il prenait plus de soin que de sa propre vie (1). Cette conscience de son talent est une belle chose, quand la postérité la confirme: autant la vanité sans fondement est misérable, autant est noble le sentiment qui vous garantit ce que vous êtes, malgré les efforts qu'on fait pour vous accabler. En débarquant sur le rivage, il commenta, dans une de ses poésies lyriques, le fameux psaume des filles de Sion en exil (*Super flumina Babylonis*). Camoëns se croyait déjà de retour dans son pays natal, lorsqu'il touchait le sol de l'Inde où les Portugais étaient établis: c'est ainsi que la patrie se compose des concitoyens, de la langue, de tout ce qui rappelle les lieux où nous retrouvons les souvenirs de notre enfance. Les habitants du Midi tiennent aux objets extérieurs, ceux du Nord aux habitudes; mais tous les hommes, et surtout les poètes bannis de la contrée qui les a vu naître, suspendent, comme les femmes de Sion, leur lyre aux saules de deuil qui bordent les rives étrangères. Camoëns, de retour à Goa, y fut persécuté par un nouveau vice-roi, et retenu en prison pour dettes; cependant, quelques amis s'étant engagés pour lui, il put s'embarquer et revenir à Lisbonne en 1569, seize ans après avoir quitté l'Europe. Le roi Sébastien, à peine sorti de l'enfance, prit intérêt à Camoëns. Il accepta la dédicace de son poëme épique, et, prêt à commencer son expédition contre les Maures en Afrique, il sentit mieux qu'un autre le génie de ce poète, qui aimait comme lui les périls quand ils pouvaient conduire à la gloire; mais on eût dit que la fatalité qui poursuivait Camoëns renversait même sa patrie pour l'écraser sous de plus vastes ruines. Le roi Sébastien fut tué devant Maroc, à la bataille d'Alcaçar, en 1578. La famille royale s'éteignit avec lui, et le Portugal perdit son indépendance. Alors toutes ressources, comme toute espérance, furent perdues pour Camoëns. Sa pauvreté était telle, que, pendant

(1) On dit que César sauva ainsi ses tablettes (*libellos*), en regagnant à la nage ses vaisseaux auprès d'Alexandrie.

la nuit, un esclave qu'il avait ramené de l'Inde mendiait dans les rues pour fournir à sa subsistance. Dans cet état, il composa encore des chants lyriques, et les plus belles de ses pièces de vers détachées contiennent des complaintes sur ses misères. Quel génie que celui qui peut puiser une inspiration nouvelle dans les souffrances même qui devraient faire disparaître toutes les couleurs de la poésie! Enfin le héros de la littérature portugaise, le seul dont la gloire soit à la fois nationale et européenne, périt à l'hôpital en 1579, dans la 62e. année de son âge. Quinze ans après, un monument lui fut élevé. Ce court intervalle sépare le plus cruel abandon des témoignages les plus éclatants d'enthousiasme; mais dans ces quinze années, la mort s'était placée comme médiatrice entre la jalousie des contemporains et leur secrète justice. L'édition la plus estimée de ses œuvres a paru à Lisbonne en 1779-80, sous ce titre : *Obras de luis de Camoens principe dos poetas de Hespanha*, 4 tom. en 5 vol. in-12; idem, *seconda ediçaon*, ibid., 1782-83. Le tome 1er., divisé en deux parties, contient la vie de l'auteur et la *Lusiade*. Le dernier volume contient le Théâtre et les ouvrages attribués au Camoens (1). N. S. H.

(1) Matthieu Cardoso, jésuite, professeur de belles-lettres à Evora, composa l'épitaphe suivante, qui fut gravée sur le tombeau de Camoëns :

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo carmine Virgilius.
Ense simul calamoque auxit tibi, Lysia, famam :
Unam nobilitant Mars et Apollo manum.
Castalium fontem traxit modulamine ad Indos,
Et Gangi telis obstupefecit aquas.
Lysia mirata est, quando aurea carmina lucrum
Ingenii, haud gazas, ex oriente tulit.
Sic bene de patriâ meruit, dum fulminat ense,
At plus dum calamo bellica facta refert.
Hunc Itali, Galli, Hispani vertêre poëtam,
Quælibet hunc vellet terra vocare suum.
Vertere fas, æquare nefas, æquabilis uni.
Est sibi par nemo, nemo secundus erit.

Le Tasse fit un sonnet à la gloire de Camoëns, quelque temps après la publication de la *Lusiade*, et avant celle de la *Jérusalem délivrée*. Ce sonnet, qui honore également les deux grands poètes épiques de l'Italie et du Portugal, est adressé au héros de la *Lusiade*, Vasco de Gama, et terminé par ces vers :

Et hor quella del colto, è buon' Luigi
Tant' oltrè stende il glorioso volo
Che i tuoi spalmati legni andar' men lunge.

Und' à quelli, à cui s'alza il nostro polo,
Et à chi ferma in contra i suoi vestigi,
Per lui del corso tuo la fama aggiunge.

Du Perron de Castera parle de la beauté de Camoëns avec une ridicule exagération; il lui donne des *cheveux blonds*, des *lèvres de corail*, une *bouche bien meublée*, un *teint blanc*, *relevé d'un vermillon*, etc. D'autres biographes disent au contraire que Camoëns était roux et borgne; qu'il avait le front avancé, voûté, et un grand nez arrondi en globe par le bout. Indépendamment de la *Lusiade*, Camoens composa un grand nombre de poésies diverses, des sonnets, qui sont au nombre de soixante-six, des *cançones*, des *sextinas*, des odes, des élégies, des églogues, des stances, des *redondilhas*, des épigrammes, des satires, et deux comédies, intitulées : les *Amours de Philodéme*, et l'*Amphytrion*, imité de Plaute. Il y a beaucoup d'élévation dans quelques unes de ses odes, et beaucoup de fiel dans ses satires. Un savant Portugais disait à l'abbé de Longuerue, que l'auteur de la *Lusiade* avait inventé deux mille mots, qui tous avaient été reçus. (*Longueruana*, tom. II, p. 79). Les Portugais le regardent comme leur Virgile, leur Horace, leur Ovide et leur Martial. Les principales éditions de la *Lusiade* et des poésies diverses de Camoëns sont : 1°. *Os Lusiadas*, Lisbonne, 1547, in-4°.; 2°. *Lusiadas Comentadas por Manuel de Faria y Souza*, Madrid, 1639, 4 tom. en 2 vol. in-fol., fig., édition estimée et recherchée. Ce fameux commentateur publia en 1640 un gros volume in-fol. pour défendre son commentaire, et laissa, en mourant (l'an 1650), huit autres volumes d'observations et de remarques sur les Œuvres de Camoëns; 3°. *Obras do grande Luis de Camoes, com os Lusiadas Commentadas por Manoel Correa, com os argumentos do Joam Franco Barreto, escrita por Manoel de faria Severin*, Lisbonne, 1720, in-fol. Manuel Correa, qui publia la première édition de son commentaire, en 1613, donne à Camoëns le titre de *principe da poesia heroïca*. Cette édition est dédiée à D. Rodrigo d'Acunha, inquisiteur de Lisbonne. 4°. *Obras de Luis de Camoens*, Paris, Didot, 1759, 3 vol. petit in-12, fig.; 5°. *Rimas divididas in cinco partes*, Lisbonne, 1594, in-4°.; deuxième édition, *ibid.*, 1598, in-4°.; 6°. *Rimas varias commentadas por Manuel de Faria y Souza*, Lisbonne, 1685, in-fol. La *Lusiade* a été traduite en vers castillans par Luys Gomez de Tapia, avec des notes et des observations, Salamanque, 1580, in-8°.; *in otavas rimas*, par Benito Caldera, Alcala, 1580, in-4°., par Henri Garcès, Madrid, 1591, in-4°.; en français et en prose par Du Perron de Castera, avec une Vie de Camoëns et des remarques, Paris, 1735 et 1768, 3 vol. in-12;

CAMOSIO (Jean-Baptiste), Trévisan, naquit à Azolo, d'une ancienne famille, dans le 16e. siècle. Il professa la philosophie dans l'école espagnole de Bologne, et ensuite à Macerata. Il était, au jugement de De Thou et de Simler, l'un des

hommes de son siècle qui entendait le mieux le grec. Ayant été appelé à Rome par Pie IV, il fut chargé d'interprêter les Pères grecs de l'Église, et mourut en 1581, âgé de soixante-six ans. Indépendamment de plusieurs discours imprimés séparément et en divers temps, on a encore de Camosio : I. une version latine du Traité de Michel Psellus sur la *Physique* d'Aristote, Venise, 1554, in-fol.; II. des Commentaires grecs sur la *Métaphysique* de Théophraste, intitulés : *In primum metaphysices Theophrasti græcè*, Venise, 1551, in-fol.; III. une traduction latine de la *Métaphysique* d'Aristote ; IV. une autre des *Commentaires d'Olympiodore sur les météores ;* V. quelques Poésies grecques. De Thou dit que les ouvrages manuscrits de Camosio, dont on lui avait envoyé le catalogue d'Italie, étaient plus nombreux que ses ouvrages imprimés. V—VE.

CAMOUX (ANNIBAL), fameux centenaire, qui n'est guère connu que par son prénom, naquit à Nice le 20 mai 1638, la même année que Louis XIV, et mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de cent vingt-un ans et trois mois. Il servit sur les galères en qualité de soldat. L'exercice et la sobriété le préservèrent des infirmités qui suivent trop souvent la mollesse et l'intempérance. Il atteignit sa centième année sans avoir été malade, et sans qu'il se fût aperçu d'une diminution sensible dans ses forces. Louis XV lui accorda une pension de 300 francs. Il attribuait le phénomène de sa longévité à la racine d'angélique qu'il mâchait habituellement. Né dans une condition obscure, il se fit estimer par ses vertus. Il avait près de cent dix-sept ans lorsque le cardinal de Belloy fut nommé évêque de Marseille. Ce prélat aimait à s'entretenir avec lui ; il le visita sur son lit de mort, et Annibal lui dit : « Monseigneur, je vous lègue mon » grand âge. » Vers la fin de sa longue carrière, le cardinal se rappelait avec plaisir ce legs singulier, et disait, en riant, qu'il l'avait accepté. Vernet a peint Annibal dans une vue du port de Marseille qu'on voit au musée du Sénat conservateur. On a plusieurs portraits du même centenaire, dont l'un est peint par Viali, et gravé par Lucas. Sa vie a été imprimée in-12. V—VE.

CAMPANA (CÉSAR), gentilhomme de la ville d'Aquila, dans le royaume de Naples, mort en 1606 dans un âge avancé, fit de l'histoire sa principale étude. Il a publié : I. en deux volumes, *Istoria del mondo dal 1570 al 1596*, Venise 1591, 1599, in-4°.; ibid., 1607 : cette histoire commence à la fondation de Rome; II. *Alberi delle Famiglie, che hanno signoreggiato in Mantova*, Mantoue, 1590, in-4°.; III. *delle Famiglie di Baviera, e delle Reali di Spagna*, Vérone, 1592, in-4°. IV. *Vita del re Filippo II,* Vicence, 1608, 2 part. in-4°., et avec un supplément d'Augustin Campana, son fils, cinq parties, Venise, 1609, in-4°.; V. *Storia delle guerre di Fiandra*, Vicence, 1602, in-4°. Cette histoire s'étend de 1559 à 1600; elle fut réimprimée en trois parties, Vicence, 1622, in-4°. VI.

---

par La Harpe (et d'Hermilly), Paris, 1777, 2 vol. in-8°., fig.; en italien, par C.-A. Paggi, de Gênes, Lisbonne, 1659 : cette version est dédiée au pape Alexandre VII; en anglais par Rich. Fanshaw, Londres, 1655, et par G.-J. Mickle, Oxford, 1776, in-4°., etc. Un carme, nommé Thomas de Faria, évêque de Targa en Afrique, a traduit en latin la *Lusiade*, qui tire son nom des *Lusiades* (Portugais), ainsi nommés dans de vieilles et menteuses chroniques, de Lusus, dix-septième roi d'Espagne, ou de Lusus, fils ou compagnon du Bacchus indien. Ce poëme a été commenté par Gomez de Tapia, Manuel Correa, Pierre de Mariz, 1613, in-4°., Louis Silva de Britto, et Manuel Faria de Sousa. La vie de Camoëns a été écrite le par Pierre de Mariz, Manuel de Faria, et Du Perron de Castera. V—VE.

Assedio et Riaquisto di Anversa nell'anno, 1584, Vicence, 1595, in-4°.; VII. *Compendio istorico delle guerre successe tra christiani e Turchi e Persiani sin' all' anno* 1597, Venise, 1597, in-4°. — CAMPANA (Albert), dominicain de Florence, mort le 24 septembre 1639, a publié une traduction italienne de la *Pharsale* de Lucain, en vers libres, Venise, 1640, in-12. R. G.

CAMPANELLA (THOMAS), naquit à Stillo, bourg de la Calabre, le 5 septembre 1568. Ses parents ne négligèrent rien pour son éducation, et il répondit tellement à leurs soins, que, dès l'âge de treize ans, il écrivait avec une égale facilité en vers et en prose : aussi Baillet lui a-t-il accordé une place dans son livre des *Enfants célèbres*. A quatorze ans et demi, il entra dans l'ordre des dominicains, et ses progrès en théologie ne furent pas moins rapides que ceux qu'il avait faits dans les lettres. Bientôt son premier couvent, où d'écolier il était devenu maître, fut pour son génie un théâtre trop étroit. Il parcourut toute la Calabre. On a prétendu que, dans ses courses, il rencontra un rabbin qui l'initia dans l'art de Raimond Lulle, et lui rendit familiers, en quinze jours, les éléments de toutes les sciences. Quoi qu'il en soit, il ne tarda guère à saper les fondements de la philosophie d'Aristote, l'oracle de son siècle. Son dernier maître, qui devait aller disputer publiquement à Cosenza, étant tombé malade, les moines du couvent firent prendre sa place à Campanella, qui s'en acquitta avec un tel succès, que chacun, en l'écoutant, s'écriait que l'esprit du grand Tilesius s'était emparé de lui. Campanella ne connaissait point les ouvrages de ce philosophe. Il se procure son traité *De rerum naturâ*, le dévore, et bientôt entreprend de réfuter Antoine Marta, qui, dans un ouvrage contre Aristote, avait attaqué Tilesius. Quoique n'ayant que vingt-six ans, il composa son livre en onze mois, tandis que Marta avait mis onze ans à faire le sien. Ce fut à Naples, en 1591, qu'il publia ce premier ouvrage, intitulé : *Philosophia sensibus demonstrata*. Ce livre excita contre lui tous les partisans d'Aristote. Un vieillard, qu'il avait terrassé dans une dispute, l'accusa de magie. Campanella s'enfuit à Rome, puis à Florence, Venise, Padoue, Bologne. On lui vola tous ses manuscrits, qui furent déférés à l'inquisition. Il revint ensuite à Naples; de là, dans sa patrie; mais, bientôt, on lui imputa des délits plus graves. Il fut plongé dans les cachots comme criminel d'état, coupable de conspiration, et condamné à une détention perpétuelle : c'était en 1599. On l'accusait, en outre, d'être l'auteur du fameux livre *De tribus impostoribus* (*Voyez*, à ce sujet, la *Dissertation* de La Monnoye). On déterminerait difficilement aujourd'hui ce qu'il y eut de vrai dans la première des ces imputations. Gabriel Naudé, ami particulier de Campanella, lui prête, dans ses *Considérations politiques sur les coups d'état*, l'intention de se faire roi de la Calabre supérieure. Pietro Giannone, historien du royaume de Naples, dit formellement qu'il trama dans son pays une conspiration, se faisant appeler *le Messie*; que sa troupe était composée de prêtres, de moines, de bandits; qu'ils devaient massacrer tous les Espagnols, se déclarer indépendants, et former une république; que, pour réussir plus sûrement dans ses projets, Campanella avait fait alliance avec les Turks, dont la flotte aurait secondé son entreprise; mais qu'elle fut heureusement

déjouée par le comte de Lémos. Quoi qu'il en soit, le récit des tourments qu'endura dans sa prison notre Calabrois fait horreur. Il fut mis cinq fois en jugement, et subit jusqu'à sept fois la question. Sa détention dura vingt-sept ans entiers. Enfin, après plusieurs tentatives inutiles, il obtint sa liberté le 15 mai 1626, sur la demande expresse du pape Urbain VIII à Philippe IV, roi d'Espagne. Gabriel Naudé a célébré cet événement dans son *Panegyricus Urbano VIII dictus ob beneficia ab ipso in Campanellam collata*, Paris, 1644, in-8°. Après quelque séjour à Rome, redoutant toujours les embûches des Espagnols, Campanella prit la résolution de se retirer en France. Il partit secrètement en 1634, déguisé en minime, dans la voiture de l'ambassadeur de Noailles, et s'arrêta d'abord à Marseille, puis à Aix, où le célèbre Peiresc le reçut avec empressement, et lui fournit les moyens de se rendre à Paris. Louis XIII et Richelieu lui firent l'accueil le plus distingué. Ce dernier lui accorda, dit-on, une pension de 2,000 livres, et le consultait souvent sur les affaires d'Italie. Fatigué de ses malheurs, Campanella se retira dans le couvent de son ordre, rue St.-Honoré, où il termina tranquillement ses jours, à soixante-onze ans, le 21 mai 1639. On a prétendu que l'éclipse de soleil qui suivit sa mort de quelques jours lui en avait fait prédire l'époque. Les jugements que l'on a portés sur le mérite de ce philosophe, varient en raison des passions qui les ont dictés. Tobie Adami (1), son disciple, l'élève jusqu'aux nues; jouant sur le nom de Campanella, il s'écrie :

> Adpensa mundi tinniens in angulo,
> Dormire forte dum placet mortalibus,
> Multum sonando suscitat campanula.

Sorbière l'appelle *Monachum ineptissimum et indoctissimum, Cardani simiam*. César de Branchedor dit que, dans cet homme extraordinaire, le démon a voulu prouver tout ce que peut l'esprit humain. Grotius le nomme rêveur; Bœcler, *Hominem callidissimum et ad fraudem acutum, sine ullâ religione ac fide*. Naudé lui donne les plus grands éloges. On ne peut nier, en effet, que Campanella eût un esprit profond, une imagination vive et hardie; mais son asservissement aux rêveries de l'astrologie judiciaire, et la manie de l'argumentation qu'il emprunta de son siècle, nuisirent beaucoup au développement de ses lumières. Parmi ses principes de physique et de philosophie, on remarque les suivants : l'essence et l'existence des êtres sont une seule et même chose; le lieu est une substance primitive, incorporelle, immobile, propre à recevoir tous les corps; le froid et le chaud sont les deux grands agents de la nature : le premier a produit la terre, l'autre le ciel; la matière et toutes les parties possibles d'icelle, tant petites soient-elles, sont douées de sentiment; les trois grands attributs de la Divinité sont : puissance, amour, sagesse; c'est la triade principiante, de laquelle tout est émané, etc. Les ouvrages imprimés de Campanella sont : I. *Philosophia sensibus demonstrata; adversus eos qui proprio arbitratu, non autem sensatâ duce naturâ philosophati sunt : cum verâ defensione Bernardi Telesii*, Naples, 1591, in-4°.; l'auteur y traite

(1) Tobie Adami naquit à Werda le 30 août 1581, et mourut à Weimar, où il était conseiller aulique, le 29 novembre 1643. Dans sa jeunesse, il fit le voyage de la Terre-Sainte avec Bunau, dont il était le gouverneur. A son retour, il passa par Malte, puis par Naples, où il connut Campanella qui languissait dans les prisons; il y séjourna huit mois entiers. Campanella lui confia plusieurs ouvrages pour les faire imprimer, et jamais Adami n'abusa de sa confiance.

du principe des mixtes, de la formation du fœtus, du ciel, du monde, des éléments, du cours oblique du soleil, du mélange des éléments, de leurs qualités et du mouvement. II. *Prodromus philosophiæ instaurandæ, seu de naturâ rerum, cum præfatione ad philosophos Germaniæ*, Francfort, 1617, in-4°.; cette préface est de Tobie Adami, éditeur de l'ouvrage. III. *De sensu rerum et magiâ, libri IV, ubi demonstratur mundum esse Dei vivam statuam, beneque cognoscentem; omnes illius partes sensu donatas esse, quatenus ipsarum conservationi sufficit, et fere omnium naturæ arcanorum aperiuntur rationes*, Francfort, 1620, in-4°., publié par Tobie Adami; et Paris, Boullanger, 1636, in-4°., seconde édition donnée par Campanella lui-même, et dédiée au cardinal de Richelieu. Cet ouvrage, composé pendant sa détention, est un des plus curieux de l'auteur; il s'efforce d'y prouver que les êtres que nous regardons comme les plus insensibles, tous, jusqu'aux cadavres, sont doués du sentiment. On y trouve aussi l'opinion que le nombre des mondes est infini, que les planètes sont habitées, et que le soleil s'approche insensiblement de la terre, pour la brûler au jour du jugement. Le P. Mersenne et D.-G. Morhof s'élevèrent avec force contre ce livre. Ce fut aussi sur le même sujet qu'Athanase le Rhéteur, prêtre de Constantinople, composa en grec un *Anti-Campanella*, abrégé depuis par lui-même en latin, Paris, 1655, in-4°. IV. *Realis philosophiæ epilogisticæ partes IV cum Tob. Adami annotat. accedit appendix politicus, sub hoc titulo, Civitas solis, seu idea reipublicæ philosophicæ*, Francfort, Eumelius, 1620; Tampachius, 1623, in-4°.; ces quatre parties de la philosophie, sont la physique, la morale, l'économie et la politique; c'est à la dernière que se rattache la *Cité du Soleil*, espèce de roman utopique, que Campanella met lui-même fort au-dessus de la *République de Platon*, mais que Conringius trouve avec raison inférieur à celui de Thomas Morus. L'auteur y établit la communauté des femmes. L'ouvrage est terminé par des questions de Campanella contre les sectes anciennes et modernes. La *Cité du Soleil* a été plusieurs fois réimprimée; elle se trouve entre autres dans le *Mundus alter et idem*, de Mercurius Britannicus (Jos. Halle), Utrecht, 1643, 1648, in-12. V. *Apologia pro Galileo, ubi disquiritur utrum ratio philosophandi quam Galileus celebrat faveat scripturis sacris, an adversetur*, Francfort, Kempffer, 1622, in-4°., publiée par Adami; VI. *Astrologicorum libri VI*, Lyon, 1629, in-4°., et Francfort, 1630, in-4°., édition augmentée d'un 7e. livre *De fato syderali vitando*; l'auteur s'efforce d'y faire concorder les données de l'astrologie avec les doctrines de S. Thomas, d'Albert-le-Grand et de l'Ecriture-Sainte. VII. *Atheismus triumphatus, seu contrà anti-christianismum*, Rome, 1631, in-folio. Le premier titre fut donné à l'ouvrage par Scioppius; on a prétendu, peut-être sans beaucoup de fondement, que celui d'*Atheismus triumphans* lui conviendrait mieux, parce que Campanella n'y combat que faiblement les arguments qu'il prête aux athées. La deuxième édition de ce livre, plus recherchée que la première, est de Paris, Dubray, 1636, in-4°.; elle est augmentée des Nos. 11 et 12. VIII. *Monarchia Messiæ, ubi, per philosophiam divinam et humanam, demonstrantur jura summi pontificis super universum orbem*, Jesi,

Arnazzino, 1633, in-4°.; IX. *Discorsi della libertà e della felice suggetione allo stato eclesiastico*, ibid., 1633, in-4°.; ces deux ouvrages, extrêmement rares, que l'on réunit ordinairement, furent supprimés sur la demande de plusieurs souverains, et sont recherchés des curieux : Nicéron ne les a pas connus. X. *Medicinalium juxtà propria principia libri septem*, Lyon, Pillehotte, 1635, in-4°., publiés par Jacques Gaffarel. L'auteur s'y montre aussi confiant dans l'astrologie judiciaire que peu instruit en anatomie; il attribue la préparation de la bile à la rate. XI. *De gentilismo non retinendo, quæstio unica*, Paris, 1636, in-4°.; il examine dans ce livre s'il est permis de contredire Aristote, et de jurer *in verba magistri*. XII. *De prædestinatione, electione, reprobatione et auxiliis divinæ gratiæ, cento thomisticus*, Paris, 1636, in 4°.; il rejette les opinions de S. Augustin et de S. Thomas, pour suivre celle d'Origène. XIII. *Disputationum in suam philosophiam realem libri quatuor*, Paris, 1637, in-fol.; XIV. *Philosophiæ rationalis partes quinque*, Paris, 1638, in-4°.; ce livre avait été composé pendant sa détention. Les cinq parties de la philosophie rationelle sont : la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poétique et l'histoire. Il définit la rhétorique, l'art de conseiller le bien et de dissuader le mal, d'où il suivrait qu'un beau plaidoyer sur une mauvaise cause n'appartiendrait plus à cet art. XV. *Universalis philosophiæ seu metaphysicarum rerum libri XVIII*, Paris, 1638, in-fol.; XVI. *Ecloga in portentosam nativitatem Delphini Galliæ*, Paris, 1639, in-4°.; on voulut l'attaquer sur le choix du mot *portentosa*, que l'on prétendait ne se prendre qu'en mauvaise part, mais il prouva le contraire; XVII. *De monarchiâ Hispanicâ discursus*, Amsterdam, Elzevir, 1640, in-24; Harderwick, 1640; Amsterdam, 1653, in-12; traduit en italien, en anglais et en allemand, fort augmenté, par Besold. Campanella composa ce livre en prison; il y fournit au roi d'Espagne les moyens de parvenir à la monarchie universelle. XVIII. *De libris propriis et rectâ ratione studendi syntagma*, Paris, 1642, in-8°.; Gabriel Naudé fut l'éditeur de ce livre, que réimprimèrent Grotius dans son recueil *De studiis instituendis*, Amsterdam, Elzevir, 1645, in-12; et Th. Crénius dans le traité *De philologiâ*, Leyde, 1696, in-4°. Presque tous les ouvrages de Campanella sont rares, et portent au frontispice une clochette. On trouvera dans les *Script. ord. prædicatorum*, des PP. Quétif et Echard, deux autres indices de ces ouvrages; l'un formé d'après le traité *De libris propriis*, l'autre conforme au plan que donne Campanella pour une nouvelle édition de ses œuvres, en 10 vol. in-fol., à la fin de sa Philosophie rationelle. Les mêmes religieux donnent aussi le catalogue exact des ouvrages manuscrits de leur confrère, composé de plus de cinquante articles. La vie de cet homme célèbre a été écrite en latin par Ernest Salomon Cyprien, Amsterdam, 1705, 1722, in-8°. On peut aussi consulter sur le même sujet, Bayle, Chaufepié, Toppi, Nicodemo, Brucker (*Hist. philos.*, tom. V), Lorenzo Crasso, les *Mémoires* du P. Nicéron, tom. VII, et même l'*Encyclopédie*, où l'on trouve un court exposé de la philosophie de Campanella, tiré de Brucker. D. L.

CAMPANI (Jean-Antoine), fils d'une paysanne de Cavelli, qui accoucha de lui sous un laurier, na-

quit en 1427. Il prit son nom du mot latin *Campania*, qui désigne la Terre de Labour, où est situé le village de Gavelli. Orphelin dès son bas âge, Campani fut d'abord berger, puis passa au service d'un curé de campagne, qui, lui voyant quelques dispositions, lui enseigna la langue latine. Le disciple devenu plus habile que son maître, alla continuer ses études à Naples, et y fut précepteur. Dégoûté de cette profession, il partit pour aller étudier le droit à Sienne, et fut dévalisé par des voleurs. Il alla à Pérouse, où il s'appliqua à la philosophie, aux mathématiques, à l'éloquence, à la poésie et à l'étude de la langue grecque; mais, quoiqu'à l'école de Démétrius Chalcondyle, il renonça bientôt à cette langue. Jacques Piccolomini, depuis cardinal de Pavie, dont il fit la connaissance, l'introduisit à la cour du pape, où il composa deux petits Traités *De regendo magistratu* et *De dignitate matrimonii.* Pie II désira le connaître; il s'établit entre le souverain pontife et Campani une petite correspondance que le pape tenait lui-même. Pie II nomma Campani évêque de Crotone, puis de Téramo, et mourut au moment où il allait le créer cardinal. Paul II conféra à Campani l'archiprêtré de St.-Eustache, et l'envoya avec le cardinal de Sienne à Ratisbonne. Sixte IV, successeur de Paul II, avait été à Pérouse le professeur de Campani, et lui donna le gouvernement de Todi. Campani ne put apaiser les troubles qui y régnaient, et ne fut pas plus heureux à Foligno, ni à Città di Castello. Le pape résolut d'y envoyer des troupes; mais ces troupes ayant commis de grands excès à Todi et à Spolète, les habitants de Città di Castello fermèrent leurs portes, en représentant au pape qu'ils étaient prêts à lui obéir en tout, pourvu qu'il ne les forçât pas à recevoir des soldats. On fit alors le siége de cette place. Campani, gouverneur de la ville, écrivit à ce sujet au pape: « Si V. S. n'y met » point d'autre ordre, qu'est-ce que » tout ceci, sinon une cruauté digne » des Turks, et non une conduite » chrétienne, sacerdotale, ou qui » ressemble à celle du Sauveur? » Sixte IV ôta le gouvernement à Campani, qui ne put jamais rentrer en grâce, et fut même banni de l'état ecclésiastique. Campani alla à Naples, où le roi lui donna le titre de son secrétaire, et lui fit de grandes promesses. Ennuyé d'en attendre l'effet, il se retira à Téramo, puis à Sienne, où il mourut le 15 juillet 1477. Campani était très lié avec le cardinal Bessarion. Il était laid et mal fait; il avait les pieds crochus et les mains recourbées et velues, les narines larges et ouvertes, le front petit, le ventre très gros. Quelques personnes ont attaqué ses mœurs, et Politien, qui a fait son épitaphe, lui fait dire: *Placuit mihi uterque Cupido.* Cet *uterque Cupido* a été expliqué de diverses manières. Quelques critiques n'ont vu dans le second Cupidon que l'amour de Dieu; il est certain que, parmi les vers de Campani, une partie est érotique, et, comme il le dit lui-même, *quorum pars est amatoria.* L'édition de Tite-Live, Rome, 1471-72, in-fol., à laquelle il donna des soins, a fait croire à quelques personnes qu'il avait été correcteur d'imprimerie; c'est une erreur. Les œuvres de Campani ont été imprimées d'abord à Rome, 1495, in-fol., puis à Venise, par les soins de Ferno, qui y ajouta la vie de l'auteur. Les *Mémoires* de Nicéron, tom. X,

seconde partie, pag. 296, donnent le détail des ouvrages contenus dans cette édition; les principaux sont plusieurs *Harangues*, *Oraisons funèbres*, *Panégyriques*, etc.; *neuf livres d'Epîtres*; la *Vie de Pie II*; la *Vie d'André Braccio* (*Voy.* BRACCIO DE MONTONE); cet ouvrage a été imprimé à part, Bâle, 1545, in-8°.; la traduction italienne a paru en 1636; *huit livres d'élégies et d'épigrammes*. Jean Burchard Mencken a fait réimprimer les *Epistolæ et Poëmata*, Leipzig, 1707, in-8°. Le nouvel éditeur désirait qu'on réimprimât tous les ouvrages de Campani, et Fred. Ott. Mencken, son fils, fit imprimer un volume intitulé: *J. Ant. Campani opera selectiora*, Leipzig, 1734, in-8°. On y trouve la *Vie de Braccio*, la *Vie de Pie II*, trois *Livres contre l'ingratitude*, une *Description de Trasimène*, et les deux *Traités* dont il est question au commencement de cet article. Il ne paraît pas que les *Harangues* de Campani aient été réimprimées par les soins de l'un ou de l'autre Menken. Z.

CAMPANI-ALIMENIS (MATHIEU), natif du diocèse de Spolète, était curé d'une paroisse de Rome, sous le pontificat d'Alexandre VII, et employait ses loisirs aux travaux de l'optique et de l'horlogerie. Il a travaillé à une célèbre horloge de nuit qui fut exécutée à cette époque, au moyen de laquelle l'heure paraît distinctement peinte sur une surface blanche, éclairée par une lumière placée dans l'intérieur de l'horloge. Il est auteur d'un ouvrage latin intitulé: *Horologium solo naturæ motu atque ingenio dimetiens et numerans momenta temporis constantissimè æqualia; accedit circinus sphæricus pro lentibus telescopiorum tornandis et poliendis*, Rome, 1678, in-4°. Cet artiste, dans cet ouvrage dédié à Louis XIV, décrit une invention qu'il croit sûre, pour remédier à l'irrégularité provenant des altérations de l'air dans lequel se font les vibrations du pendule, et qui s'opposent à la précision des horloges. Il prétend aussi remédier à l'inégalité de ces mêmes vibrations, au moyen d'un pendule double. Huyghens avait déjà remédié, en partie, à cette inégalité, par l'application de la cycloïde au pendule. Campani est surtout célèbre par son adresse à tailler et polir des lentilles d'une convexité très peu sensible, et telles qu'il les fallait pour les lunettes astronomiques de la plus grande longueur. Il surpassa en ce genre tous les artistes de son temps, et, de toutes les parties de l'Europe, on lui demandait de ces lunettes. Louis XIV voulut en avoir pour son observatoire, et Campani lui en fit trois, dont la plus grande avait cent trente-six pieds de foyer: c'est par leur secours que Cassini découvrit les deux satellites les plus voisins de Saturne. Ces instruments gigantesques, d'un transport et d'un maniement si peu commode, ont cessé d'être employés depuis l'invention des télescopes à réflexion. — CAMPANI (Joseph), son frère, s'occupait aussi des instruments d'optique et d'astronomie. Il avait moins de patience et d'adresse que Mathieu pour tailler et polir les verres, mais il montait les lunettes et faisait lui-même des observations. Il a publié: I. *Ragguaglio di due nuove osservazioni, una celeste in ordine alla stella di Saturno, e terrestre l'altra in ordine a gl'instrumenti*, Rome, 1664, in-8°.; id., 1665, in-4°. Auzout écrivit sur cet ouvrage une lettre à l'abbé Charles, Paris, 1665, in-4°. de 62 pages; et on publia la même année une réponse de M. Hook aux considérations de M. Auzout, et quelques

ettres écrites de part et d'autre sur le sujet des grandes lunettes, traduites de l'anglais, Paris, in-4°. de 36 pages. II. *Lettera di Giuseppe Campani intorno alle ombre delle stelle Medicee nel volto di Giove, ed altri nuovi fenomeni celesti scoperti co' suoi occhiali*, Rome, 1665, in-fol. P—E et C. M. P.

CAMPANILE (PHILIBERT), napolitain, vivait au commencement du 17e. siècle. On a de lui : I. l'*Idee ò vere forme d'eloquentia secundo la dottrina di Hermogene e di altri retori antichi*, Naples, 1606, in-4°.; II. l'*Armi ò vero insegni de' nobili*, Naples, 1615, 1618 et 1681, in-fol. La 3e. édition est la plus ample et la seule recherchée. III. *Historia della famiglia di Sangro*, Naples, in-fol., 1615. — CAMPANILE (Jean-Jérôme), de la même famille, docteur en droit, évêque de Lacerdone, puis d'Isernie, mort à Naples en 1626, est auteur du *Diversorium juris canonici*, Naples, 1620, in-fol., et de quelques autres ouvrages moins importants. — CAMPANILE (Joseph), originaire de Diano, dans la principauté ultérieure, né à Naples vers 1630, se fit connaître par quelques productions agréables mais satiriques. Les *Lettres sur la noblesse*, qu'il publia en 1672, ouvrage dans lequel il citait plusieurs faits injurieux aux familles de Naples les plus recommandables, lui attirèrent un grand nombre d'ennemis. Arrêté sur leur demande, il fut convaincu d'avoir falsifié les titres dont il s'était servi pour appuyer ses calomnies, et mourut en prison, après deux années, en 1674. On a de lui : *Lettere capricciose*, Naples, 1660, in-12; *Prose varie*, 1666, in-12; *Dialogi morali*, 1666, in-12; et enfin le *Notizie di nobiltà, lettere*, Naples, 1672, in-4°. W—s.

CAMPANIUS (THOMAS), savant suédois, qui, piqué de voir que nulle part on ne faisait mention des efforts de ses compatriotes pour prêcher l'Évangile aux infidèles, résolut de les faire connaître. Il recueillit dans les mémoires de quelques ecclésiastiques suédois qui avaient exercé les fonctions du ministère évangélique auprès des communautés de cette nation, établies en Pensylvanie et en Virginie, les documents d'après lesquels il écrivit dans la langue de son pays un ouvrage intitulé : *Description abrégée de la province de la Nouvelle-Suède en Amérique, appelée aujourd'hui Pensylvanie*, Stockholm, 1702, in-4°., avec figures. Ce livre contient des considérations générales sur l'Amérique, et sur la manière dont elle a été peuplée, sur les voyages que les Européens y firent au 10e. siècle, époque à laquelle ils lui donnèrent le nom de *Vinland*. On y trouve aussi l'histoire particulière des établissements suédois, et le journal d'un voyageur de cette nation qui y séjourna en 1642; les causes qui firent perdre cette colonie à la Suède, et le détail des relations qui continuèrent à exister entre ce pays et la métropole, sous le rapport religieux ; enfin, un vocabulaire suédois et virginien. Cet ouvrage donne connaissance de particularités intéressantes, et l'auteur réfute les erreurs d'un certain F. D. Pastorius, qui, en 1700, avait publié en allemand un assez mauvais livre sur la Virginie. E—s.

CAMPANO (JEAN). Ce savant naquit à Novare en Milanais, et vivait dans le 13e. siècle. Il a écrit sur l'astronomie, sur le calendrier, sur les erreurs de Ptolemée dans ses calculs sur les mouvements de la lune et du soleil, sur la sphère, sur les signes du zodiaque, et sur la quadrature du cercle ; ce dernier traité se

trouvé à la fin de l'appendix de l'ouvrage intitulé : *Margarita philosophica*. On a encore de lui : *Euclidis data*, Venise, 1482, in-fol.; *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol. Il traduisit *Euclide* d'après la version arabe, le texte grec n'étant pas encore trouvé de son temps. Aussi cette version est-elle très fautive. C. M. P.

CAMPANUS (JEAN), disciple de Luther, naquit dans le duché de Juliers, et se mit à enseigner, vers l'an 1531, à peu près les mêmes erreurs que Servet. Suivant Cochlée, il condamnait le mot *homoousion*, c'est-à-dire, *consubstantiel*, et renouvelait ainsi l'arianisme. Il avait suivi pendant deux ans, à Wittemberg, les leçons du premier chef de la réforme; mais il s'écarta des opinions de son maître, principalement sur la cêne, et différa même sur ce point des sacramentaires. Il soutenait que le Fils et le Saint-Esprit n'étaient pas deux personnes différentes du Père. Il écrivit contre la Trinité et l'éternité du Saint-Esprit, et fut vivement réfuté par George Wicelius. On trouve une dissertation de Campanus dans le tome XI des *Amœnitates litterariæ* de Schelhorn. — CAMPANUS (François), savant humaniste, né à Colli, petit bourg de la principauté de Lucques, au commencement du 16e. siècle, est connu par un ouvrage dans lequel on reproche à Tucca et à Varus d'avoir supprimé au second livre de l'*Énéide* vingt-deux vers, suppression qui rend les passages suivants obscurs, et presque inintelligibles. Cet ouvrage est intitulé : *Quæstio Virgiliana, per quam poëta negligentiæ, quam Tucca et Varus ac cæteri hactenùs objecerunt absolvitur, et sine quâ, multa in divinâ Æneide ad hanc diem obscurissima loca, sed in secundo præsertim et sexto intelligi non possent*, Milan, 1540, in-4°.; Paris, 1541, in-8°., et à la suite de *Parrhasii liber de rebus per epistolam quæsitis*, Henri Étienne, 1567, in-8°. On a encore de Campanus : *Ad Adrianum sextum pontificem maximi oratio panegyrica*, Pavie, 1523, in-4°. Négri a parlé de cet auteur dans sa *Bibliothèque des écrivains de Florence*, p. 189. V—VE et W—S.

CAMPASPE. *Voy*. APELLES.

CAMPBELL (JEAN), second duc d'Argyle, naquit en 1678, et fut destiné par ses parents à la profession des armes. Son père lui procura d'abord un régiment à pied sous le roi Guillaume, et sous la reine Anne il se distingua dans la guerre de succession. En 1706, il signala sa valeur à la bataille de Ramillies, et, en 1708, il était à la tête de vingt bataillons à la bataille d'Oudenarde. Enfin, il seconda si bien le duc de Marlborough aux siéges de Lille et de Gand, et à la bataille de Malplaquet, qu'il fut décoré en 1710 de l'ordre de la jarretière. Dans l'intervalle de ces campagnes, il ne laissa pas d'aller plusieurs fois à Edimbourg, où la reine l'avait nommé, en 1705, son commissaire près le parlement d'Écosse. Il y fut le principal moteur de l'affaire de l'union, ce qui lui fit perdre de sa popularité. En 1711, il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur extraordinaire auprès de l'archiduc; mais il trouva les affaires de ce prince presque désespérées. Une fièvre qui le retint au lit, et la paix d'Utrecht qui se traita bientôt après, ne lui permirent pas d'y rien faire d'important. En 1712, il fut nommé commandant général des forces royales en Ecosse; mais il ne tarda pas à perdre la faveur des ministres, en se jetant dans le parti de l'opposition, et censurant ouvertement le traité d'Utrecht. Il cherchait à re-

gagner la faveur populaire, en se déclarant contre le bill qui assujétissait l'Ecosse à la taxe du *malt*, et en travaillant à faire dissoudre l'acte d'union dont il avait été le plus ardent promoteur. Cette versatilité lui fit perdre plusieurs fois les charges qu'il tenait de la cour. Il rentra en faveur à l'avènement de George Ier., et commanda en 1715 les troupes royales envoyées en Ecosse pour s'opposer au prétendant. Avec une armée très inférieure en nombre, mais mieux disciplinée, il arrêta à Dumblain les progrès du général Marr : les deux partis s'attribuèrent la victoire, mais le duc d'Argyle ayant reçu un renfort de dragons et de troupes hollandaises, força bientôt le prétendant à se rembarquer. Nommé pair de la Grande-Bretagne en 1718, avec le titre de duc de Greenwich, il se signala en 1739 par son opposition à l'administration de Robert Walpole. Après que ce dernier eut été écarté du ministère, le duc d'Argyle fut de nouveau replacé, mais il ne jouit pas longtemps de ses succès : il mourut d'une attaque de paralysie en septembre 1743, et fut enterré à Westminster, où on lui éleva un monument. Pope et Thomson l'ont célébré dans leurs vers, et Macpherson, dans son *Histoire d'Angleterre*, paraît s'être plu à le déprécier. C. M. P.

CAMPBELL (GEORGE), théologien écossais, né dans le comté d'Argyle, en 1696, et élevé à l'université de St.-André, où il fut nommé, en 1728, professeur d'histoire ecclésiastique. On a de lui un *Discours sur les miracles*, célèbre dans son pays, et traduit en français par Jean de Castillon (Utrecht, 1765, in-12), un *Traité sur la vertu morale*, et une *Défense de la religion chrétienne*, publiée en 1736, et qui, renfermant des opinions contraires au calvinisme, indisposa contre lui le clergé écossais ; en sorte que, malgré son mérite, il n'occupa jamais qu'une petite cure dans les montagnes de l'Écosse. Il mourut en 1757, âgé de soixante-un ans. — CAMPBELL (Colin), architecte, né dans le nord de l'Angleterre, mort en 1734, fut intendant des bâtiments de l'hôpital de Greenwich ; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Vitruvius Britannicus*, (Londres, 1715, 3 vol. in-fol. ; ibid. ; 1767-71, 5 vol. in-fol.) On cite plusieurs beaux édifices dans le comté de Kent, élevés d'après ses dessins, mais qui n'étaient que des copies du Palladio. X—s.

CAMPBELL (JEAN), écrivain distingué, né à Edimbourg en 1708. Sa mère se glorifiait de descendre du poète Waller. A cinq ans, il quitta l'Ecosse, qu'il ne revit jamais, fut emmené à Windsor, et, étant destiné à suivre la carrière du barreau, fut placé ensuite chez un procureur ; mais un goût exclusif pour la littérature le détourna de l'étude aride du droit. Déjà connu par quelques écrits de peu d'étendue, sa réputation s'accrut considérablement en 1736 par la publication de l'*Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, ornée de très belles cartes et figures gravées. Il s'engagea, peu de temps après, comme coopérateur de l'*Histoire universelle ancienne*, ce qui ne l'empêcha pas de donner au public un assez grand nombre d'ouvrages historiques et politiques, notamment les *Vies des amiraux et autres célèbres marins anglais*, in-4°., dont les deux premiers parurent en 1742, et les deux autres en 1744. Cet ouvrage eut un grand succès, et fut presque aussitôt traduit en allemand. Il en fut fait

trois éditions pendant la vie de l'auteur, et le docteur Berkenhout en a donné depuis une quatrième édition. En 1746 et en 1748 parurent les deux premiers volumes de la *Biographia Britannica*, ouvrage très estimé, dont les meilleurs articles sont du docteur Campbell, à qui l'on ne peut reprocher qu'une bienveillance de caractère qui prodigue trop généralement l'éloge. Il travailla également aux deux volumes suivants. En 1750, il publia séparément son *Etat actuel de l'Europe*, qui avait été imprimé d'abord en 1746 dans le recueil périodique intitulé *Museum*, et dont Dodsley était l'éditeur. Ce nouvel ouvrage de Campbell n'eut pas moins de six éditions; mais celle de ses productions qui fut le plus favorablement accueillie du public, et par laquelle il termina sa carrière littéraire, est son *Tableau politique de la Grande-Bretagne*, 1744, 2 vol. in-4°. Quoique cet ouvrage manque d'exactitude, il le regardait comme un monument qu'il laissait de son amour pour son pays, et en effet jamais écrit plus patriotique ne parut dans la langue anglaise, et peut-être dans aucune langue. Campbell s'était marié en 1736. Sa vie, partagée entre les lettres et la société, offre peu d'événements remarquables. Extrêmement sédentaire, on le voyait rarement hors de chez lui, où il se plaisait à rassembler le dimanche une société choisie principalement parmi les gens de lettres, et il ne se promenait guère que dans sa chambre ou dans son jardin. Nommé, en 1765, agent du roi pour la province de Géorgie dans l'Amérique septentrionale, il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 28 déc. 1775, vers la 68e. année de son âge. Outre les connaissances que font supposer ses ouvrages, il était versé dans les mathématiques, la médecine, la littérature sacrée, les langues anciennes, modernes et orientales. Son style, quelquefois un peu diffus, est en général clair, élégant et harmonieux. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages que nous n'avons point cités : I. *Voyages et Aventures d'Edouard Brown*, 1739, in-8°.; II. *Mémoires du bacha duc de Ripperda*, 1739, in-8°., et 1744, avec des changements; III. *Précis historique de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8°.; IV. *Hermippus ressuscité*, 1743, réimprimé avec de nombreuses additions, en 1749, sous ce titre : *Hermippus redivivus*, ou *le Sage triomphant de la vieillesse et du tombeau.* Campbell avait pris l'idée de cet ouvrage dans un livre du docteur Cohausen, publié à Coblentz sous le même titre en 1743, et que La Place a traduit en français (1789, 2 vol. in-8°.) V. *Voyages and Travels*, 1744, 2 vol. in-fol., recueil fait avec beaucoup de goût, sur le même plan que la collection des voyages publiée par le docteur Harris en 1705 : la préface de ce recueil est regardée comme un modèle en son genre; VI. une *Introduction à la chronologie* et un *Discours sur l'industrie et le commerce*, dans l'ouvrage imprimé par Dodsley, sous le titre du *Précepteur*; VII. l'*Histoire des établissements portugais, hollandais, espagnols, français, suédois, danois et d'Ostende dans les Indes orientales*, et l'*Histoire des royaumes d'Espagne, de Portugal, d'Algarve, de Navarre et du royaume de France depuis Clovis jusqu'en 1656.* Nous n'ajouterons pas ici les titres de quelques pamphlets et autres écrits du même auteur, de peu d'intérêt aujourd'hui, quoiqu'ils aient presque tous eu un

grand succès dans leur nouveauté. Nous disons presque tous; car on raconte l'anecdote suivante : quelqu'un vint un jour communiquer à Campbell un livre allemand supposé traduit du français, et lui demanda s'il ne serait pas à propos d'en donner une traduction anglaise. Campbell, après avoir examiné le livre, ne fut pas peu surpris d'y reconnaître un pamphlet qu'il avait publié quelques années auparavant, qui n'avait fait en Angleterre aucune sensation, et dont un traducteur infidèle avait fait sa proie en le donnant comme son propre ouvrage. X—s.

CAMPEGE, ou plus exactement CAMPEGGI (Laurent), cardinal, évêque de Bologne, issu d'une ancienne et illustre famille originaire du Dauphiné. Un de ses ancêtres ayant suivi, en 1265, Charles d'Anjou dans le royaume de Naples, s'établit à Bologne, où ses descendants tinrent toujours un rang distingué. — Jean Campege, père du cardinal Laurent, obligé de s'exiler de sa patrie pour éviter de suivre le parti des guelphes, devint professeur de droit à Padoue, s'acquit la réputation d'un des plus savants jurisconsultes de son temps, et composa plusieurs ouvrages, entre autres: *Consilia*, *Tractatus de statutis*, *De Immunitate*, *De dote*, etc. Il mourut en 1511, âgé de soixante-trois ans. Laurent, l'aîné de ses cinq fils, né en 1474, lui succéda dans sa chaire, et ne dégénéra point de sa réputation. Il se maria, eut plusieurs enfants. Devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique. Jules II le fit auditeur de rote, évêque de Feltri, nonce en Allemagne. Léon X l'éleva à la pourpre romaine, le chargea de plusieurs missions importantes, en Allemagne, pour tâcher de ramener Luther; en Angleterre, pour lever une décime destinée à faire la guerre aux Turks : il échoua dans l'une et l'autre; mais il sut tellement s'insinuer dans les bonnes grâces de Henri VIII, que sa dernière mission lui valut, en 1518, l'évêché de Salisbury. Sous Clément VII, il fut envoyé, en qualité de légat, à la diète de Nuremberg, où, n'ayant pu réunir les princes contre Luther, il publia, en 1524, des réglements pour la réforme du clergé; mais comme ces réglements ne tombaient que sur les abus du bas clergé, sans toucher à ceux du haut clergé, qui étaient bien plus grands, ils n'eurent point d'exécution; à celle d'Augsbourg, où fut présentée la fameuse confession de foi qui porte le nom de cette ville; en Angleterre, pour juger l'affaire du divorce de Henri VIII et de Catherine d'Arragon, conjointement avec le cardinal Wolsey. Il était porteur d'une bulle qui lui donnait les pouvoirs les plus étendus à cet égard. Ces pouvoirs ayant été révoqués, il fit d'inutiles efforts, d'abord pour engager le monarque à se désister de la poursuite du divorce, puis la reine à s'y prêter de bon gré, et à se retirer dans un couvent; enfin le pape, à satisfaire Henri, ce moyen lui paraissant nécessaire pour conserver l'Angleterre à l'église romaine; mais il ne recueillit de cette mission que la perte de son évêché de Salisbury, dont Henri le dépouilla en 1528. Ce cardinal joignait à une étude très étendue du droit canon, à une longue expérience dans les affaires, toute la dextérité d'un Italien. C'était d'ailleurs un caractère ferme, qui, dans celle du divorce, suivant le rapport de Du Bellay, promettait « qu'entièrement il suivrait sa conscience, et que, là où il pourrait connaître le divorce se pouvoir faire, il franchirait le sault, non aultrement. » Aussi déjoua-t-il constamment tous les piéges

que lui tendait Wolsey; il résista même à l'offre du riche évêché de Durham, pour se prêter aux vues de Henri VIII. S'il échoua dans plusieurs de ses missions, ce ne fut point par défaut de talent à les bien conduire, mais par l'effet des circonstances et par la nature des affaires qui n'étaient guère susceptibles de conciliation. Il n'en conserva pas moins sa haute considération et son influence dans les affaires jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 19 juillet 1539, étant alors archevêque de Bologne, sa patrie. Il avait composé quelques traités de jurisprudence, qui n'ont point vu le jour. Ses lettres, qui sont intéressantes pour l'histoire du temps, se trouvent dans le recueil intitulé: *Epistolarum miscellanearum ad Federicum Nauseam libri X*, Bâle, 1555, in-fol. — Alexandre CAMPÈGE, son fils, né le 2 avril 1504, se rendit recommandable par la douceur de ses mœurs, ses libéralités et son habileté dans les langues savantes. Paul III le nomma en 1541 coadjuteur de l'archevêque de Bologne. Ce fut dans son palais que s'assemblèrent les évêques du concile de Trente, que la contagion avait chassés de cette dernière ville. On y remarquait cinq prélats de sa famille, parmi lesquels était J.-B. CAMPEGE, son frère, évêque de Maïorque, savant prélat et célèbre orateur, dont on a une harangue prononcée dans le concile, *De tuendâ religione*, Venise, 1561, in-4°. Alexandre, étant vice-légat à Avignon, avait fait échouer les desseins d'un reste de vaudois, qui, à la faveur de la nouvelle réforme, cherchaient à envahir les terres de l'Eglise et à pervertir les peuples. Jules III le fit cardinal en 1551, et il mourut le 25 septembre 1554. On lui attribue un ouvrage intitulé: *De autoritate pontificis romani*, qui est peut-être le même que celui de Thomas Campège, sous le même titre. T—D.

CAMPÈGE (THOMAS), neveu du cardinal Laurent, qu'il accompagna dans plusieurs légations, et auquel il fut associé dans le gouvernement de Parme et de Plaisance. Paul III le nomma pour succéder à son oncle dans l'évêché de Feltri, et l'envoya en 1540, avec le titre de nonce, à la conférence de Worms, qui fut presque aussitôt rompue que commencée. Il se trouva en 1545 à l'ouverture du concile de Trente, et fit décider dans la seconde session qu'on traiterait ensemble des dogmes et de la réformation. Ce prélat mourut à Rome le 11 janvier 1564, à soixante-quatre ans. On a de lui plusieurs petits traités, où règnent une grande méthode, beaucoup de clarté dans les raisonnements, et moins de préventions que dans la plupart des autres théologiens ultramontains de son temps. Le plus considérable, le plus rare et le plus curieux de ces traités, est celui *De autoritate SS. conciliorum*, Venise, 1561. Il y suppose que le pape peut tomber dans l'hérésie, et être déposé pour cela dans un concile général; mais il soutient que, hors ce seul cas, dans quelque désordre qu'il tombe, le concile ne peut ni le déposer, ni lui imposer de loi, mais seulement lui résister et défendre de lui obéir dans ce qu'il commanderait au préjudice du bien de l'Eglise. Quoiqu'il enseigne que régulièrement c'est au pape à convoquer les conciles, il reconnaît qu'il y a des cas où, à son refus, ce droit est dévolu aux cardinaux, et que, si les cardinaux refusaient de le faire, le prince, comme protecteur des saints canons, pourrait y pourvoir, et même que les évêques seraient en droit de s'assembler de leur propre mouve-

ment. Considérant le pape comme supérieur au concile, il prétend que les décrets doivent être publiés au nom du pape lorsqu'il y est présent, et être confirmés par lui lorsqu'il est absent. Du reste, il ne reconnaît point d'infaillibilité pour les faits, ni dans le pape, ni dans le concile, mais uniquement pour les décisions de foi. Les autres principaux traités de Campège sont : sur l'*autorité et la puissance du pape*, d'après les mêmes principes; sur la *Résidence des pasteurs*, dont il prouve l'obligation sans la croire de droit divin; contre la pluralité des bénéfices et contre la simonie; sur les *Annates*, dont il attribue l'institution au concile de Vienne en 1311; sur les réserves des bénéfices, qu'il s'efforce de justifier; sur les mariages des catholiques avec les hérétiques, dont il admet l'indissolubilité, en reconnaissant toutefois dans le pape le droit d'établir un empêchement dirimant dans ce cas; sur le célibat ecclésiastique, pour prouver qu'on ne doit point abolir la loi qui oblige au célibat ceux qui sont dans les ordres sacrés, etc., etc. — Le comte Rodolphi Campège, de la même famille que les précédents, mort le 28 juin 1624, était renommé par ses connaissances en jurisprudence. Il a laissé des poésies en deux tomes, parmi lesquelles on distingue un poëme intitulé : *Lacrime di Maria Vergine*, et une épithalame sur le mariage de Christine de France avec Victor-Amédée, duc de Savoie, sous le titre d'*Italia consolata*. T—d.

CAMPELLO (Bernardin de' Conti), savant littérateur, négociateur habile, naquit à Spolète, le 28 mars 1595, d'une illustre famille, originaire de Bourgogne, établie dans cette ville depuis environ la fin du 9e. siècle. Après de brillantes études faites dans sa patrie, Campello se rendit à Rome en 1623. Grégoire XV, et particulièrement Urbain VIII, qui l'avait connu pendant qu'il était évêque de Spolète, lui procurèrent divers emplois honorables. Il fut d'abord auditeur du St.-Siège près les nonces du pape à Turin, à Madrid, à Florence et à Urbin; il s'acquitta avec autant de décence que de sagesse des différentes missions dont il fut chargé. Malgré ses grandes occupations, Campello trouva toujours des moments à donner à la culture des lettres. Son *Esame dell' opere del caval. Marini* prouve la justesse de son jugement et la pureté de son goût. L'Italie presque entière avait adopté la manière affectée et boursouflée de ce poète, dont le style formait une école ennemie du bon goût et même du bon sens. Campello eut le courage de s'élever contre cette mauvaise manière, et ne contribua pas peu à la faire tomber. Il fut en correspondance avec plusieurs célèbres personnages, tels que les cardinaux de Savoie, Fachinetti, Barberini, Rapaccioli et Carpegna; avec le grand-duc de Toscane, Cosme III; enfin, avec les premiers littérateurs de ce temps-là, tels que Redi, Loredano, les jésuites Sforza Pallavicini, Papebroch, Henschenius et plusieurs autres. Sur les derniers temps de sa vie, Campello retourna dans sa patrie, où il termina ses jours le 24 mars 1676, âgé de quatre-vingt-un ans. Il laissa plusieurs ouvrages en latin et en italien, dont les uns sont restés manuscrits dans sa famille et les autres ont été imprimés. On distingue parmi ces derniers : I. *Della storia di Spoleti, e suo ducato.* Le premier volume de cette histoire, publié à Spolète en 1672, in-4°., est divisé en vingt livres, qui vont jusqu'en 910. Les éloges accordés à cet ouvrage par

Apostolo Zeno, dans ses notes sur Fontanini, font vivement regretter que le second volume ne soit pas imprimé; également divisé en vingt livres, il terminerait cette histoire, qui joint aux agréments du style des recherches intéressantes et beaucoup d'exactitude dans les faits. II. Plusieurs tragédies, entre autres *la Teodora*, *le Scozzesi*, et *la Gerusalemme cattiva;* III. *Discorsi sacri*, Macerata, 1680. Les productions inédites de Campello consistent en diverses poésies, dont un poëme héroïque, des éloges, une histoire ecclésiastique de Spolete, des lettres, etc.

R. G.

CAMPELLO (PAUL DE' CONTI), fils du précédent, naquit à Spolète le 19 août 1643, et reçut le nom de Paul pour renouveler dans sa famille la mémoire d'un de ses aïeux, qui, dans le 12e. siècle, après avoir joué un grand rôle dans sa patrie, avait successivement rempli les places de podestat à Florence, lorsque cette ville était république, et de sénateur de Rome après Hugues de Lusignan, roi de Chypre. Dès sa plus tendre jeunesse, Campello fut conduit à Florence par son père; il y commença ses études, et les acheva dans sa patrie, où il s'appliqua, sous les plus habiles maîtres, aux mathématiques, à la philosophie, aux belles-lettres, et surtout à la poésie. De retour en Toscane, il reçut à Pise, en 1663, l'habit de l'ordre militaire et religieux de St.-Étienne, et parvint bientôt à obtenir dans cet ordre le plus grand crédit. Il fut d'abord nommé général conservateur, et ensuite chef du débarquement de l'expédition auxiliaire de la république de Venise contre les Turks, dans les années 1684 et 1685. L'année suivante, il fut élu grand prieur, et l'un des chevaliers du conseil; il jouit à ce dernier titre de la plus haute faveur auprès des grands-ducs Ferdinand II, Cosme II et Cosme III, qui l'employèrent dans les affaires les plus importantes. Campello avait des connaissances peu communes, non seulement dans les mathématiques en général, mais dans l'architecture pratique, dans la cosmographie, dans la musique, dans l'histoire et dans les belles-lettres. Il était aussi très habile dans les arts qu'on appelle *arti cavalleresche*, et dans toutes les questions relatives au point d'honneur. Il fut admis dans presque toutes les académies d'Italie, et lié avec les plus célèbres littérateurs de son temps, tels que Redi, Marchetti, Bellini, Manara, Zappi, Menzini, etc. Outre le grec et le latin, il possédait encore la langue française et l'espagnole. Il avait parcouru non seulement toute l'Italie, mais encore la France, l'Espagne et les îles adjacentes, une partie de l'Afrique et de l'Asie. Sur la fin de ses jours, il se retira dans sa patrie, et y mourut, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, le 14 janvier 1713, à l'âge de soixante-dix ans. Aucun de ses ouvrages n'a été publié; ils consistent en un *Traité sur le cours du Tibre*, des *comédies en prose*, des *tragédies en vers*, des *sonnets*, des *discours académiques*, etc. — François-Marie CAMPELLO, de la famille du précédent, se distingua par ses talents oratoires. Il était né à Spolète en 1665, et mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Il exerça long-temps la profession d'avocat, et s'y fit une grande réputation de lumières et de probité. Ses talents littéraires et poétiques le firent nommer membre de l'académie arcadienne, où il prit le surnom de *Logisto Nemeo*, et l'on

trouvé son éloge dans les mémoires historiques d'Arcadie, et dans les vies *degli Arcadi illustri.* — Jean CAMPELLO, Vénitien, se distingua dans le 17e. siècle par son talent pour la poésie latine; son meilleur ouvrage en ce genre est son poëme sur la chasse au chamois, intitulé: *Ibex, seu de caprâ montanâ, carmen venaticum*, Venise, 1697, in-8o., ibid., 1736, in-8o. Ce livre est rare et n'est point cité par MM. Lallemant dans la bibliographie qu'ils ont jointe à *la Chasse aux chiens courants*, par le Verrier de la Conterie. R. G.

CAMPEN (JEAN DE), ainsi nommé de la ville de Campen, dans l'Over-Yssel, où il naquit vers l'an 1490. Après s'être formé dans la littérature grecque et latine, il étudia l'hébreu sous le fameux Reuchlin, en donna des leçons particulières à Louvain, ce qui le conduisit à une chaire publique de cette langue, qu'il remplit avec distinction depuis 1519 jusqu'en 1531. Il se mit alors à voyager pour perfectionner ses connaissances en ce genre, s'arrêta à Venise, où il professa deux ans l'écriture sainte dans le texte original, eut des conférences suivies avec un savant juif sur la littérature hébraïque, parcourut l'Allemagne dans les mêmes vues, pénétra jusqu'en Pologne pour y conférer avec les rabbins qui étaient en grande réputation de science dans ce royaume, et se rendit à Rome, où il fut bien accueilli des hébraïsants et du pape, qui lui donna plusieurs bénéfices. Comme il revenait à Louvain pour y reprendre ses leçons, il mourut de la peste à Fribourg en Brisgau, le 7 septembre 1538. Campen sentait combien les points voyelles ont mis de confusion dans le texte original de la *Bible*, et combien ils embarrassent ceux qui leur donnent trop d'importance, pour saisir le véritable sens des livres saints. Il s'attacha à la doctrine du rabbin Élias Lévita, qui en avait démontré la nouveauté, et il se donna des peines infinies pour les réduire à une certaine méthode. Il publia pour cela un petit traité, *De naturâ litterarum et punctorum hebraicorum ex variis Eliæ Levitæ opusculis, libellus*, 1520, in-12. C'est une grammaire méthodique, dégagée d'une foule de minuties; elle a été souvent réimprimée. Ses autres ouvrages sont : I. *Psalmorum omnium juxtà hebraïcam veritatem paraphrastica interpretatio*, 1532, in-16, qui a eu plusieurs éditions successives, sous différents titres, a été traduite en flamand, en allemand, en anglais et en français. Cette dernière version est d'Étienne Dolet, sous ce titre : *Paraphrase, c'est-à-dire, claire translation faicte jouxte la sentence, non pas jouxte la lettre sur tous les psalmes*, in-16, Paris, 1534; ibid., 1542; Anvers, 1544. Dans cette paraphrase, qui essuya quelques critiques dans le temps, l'auteur saisit assez bien le sens des psaumes, et explique assez heureusement plusieurs difficultés. Théodore de Bèze, qui la trouvait défectueuse, entreprit d'y substituer la sienne; mais celle-ci eut moins de succès. II. *Paraphrasis in Salomonis Ecclesiasten*, qu'on trouve à la suite de la précédente, dans l'édition de Paris, 1532, séparée dans celle de Lyon, 1546; traduite en français avec celle des psaumes. III. *Commentarioli in epist. Pauli ad Rom. et Galatas*, Venise, 1534. Quelques critiques doutent que ce commentaire soit de Campen. T—D.

CAMPEN, ou KAMPEN (JACOB DE), un des chefs des anabaptistes, qui, chassés de la haute Allemagne, allèrent répandre dans les Pays-Bas

leurs monstrueuses erreurs sur la Trinité et sur l'Incarnation. En 1534, Bécold, dit *Jean de Leyde*, qui venait d'être couronné, dans un cimetière de Munster, roi de cette secte turbulente et sanguinaire, créa Jacob de Campen évêque d'Amsterdam, et fit partir avec lui Jean de Géléen, en le chargeant de soumettre cette ville et la Hollande au royaume de Sion. Mais Geléen échoua dans cette périlleuse entreprise; son complot fut découvert; il se retira dans une tour d'Amsterdam, et fut tué d'un coup de mousquet en se défendant. Campen se tenait caché depuis plus de six mois. Les magistrats promirent une somme considérable à celui qui le livrerait, et menacèrent en même temps de faire pendre ceux qui lui donneraient asyle. Le prétendu évêque fut enfin trouvé dans un amas de tourbes. On lui fit son procès, et il fut condamné à mort. On l'exposa d'abord sur l'échafaud, pendant plus d'une heure, aux railleries et aux insultes de la populace. Il portait en tête une mître de papier. Il eut ensuite la langue coupée, en punition des erreurs qu'il avait enseignées; sa main droite, qui avait rebaptisé, fut abattue par la hache; enfin, on lui trancha la tête; on livra son corps aux flammes, et l'on fit une publique exposition de sa tête et de sa main attachées au fer d'une lance. C'était venger d'horribles cruautés par d'horribles supplices. V—VE.

CAMPEN (JACQUES VAN), architecte et dessinateur, naquit à Harlem, d'une famille distinguée, et fut seigneur de Rambrock. Il fit un voyage à Rome pour se perfectionner dans la théorie de son art. A son retour, il reconstruisit, dans un style noble et majestueux, l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avait été consumé par les flammes. On prétend que cet édifice, le plus beau qu'il y ait en Hollande, coûta 78 millions. Van Campen bâtit plusieurs autres édifices à Amsterdam, et mourut en 1638. Il ne vendait ni ses tableaux, ni ses dessins; mais il en faisait présent, et c'était comme amateur qu'il cultivait les beaux-arts. V—VE.

CAMPER (PIERRE), médecin et naturaliste, né à Leyde le 11 mai 1722, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut élevé dans la maison de son père, ministre du St. Évangile, qui avait pour amis Boerhaave, s'Gravesande, Musschenbroeck et le chevalier Moor. Le jeune Camper suivit ses goûts dans les études, et d'abord il apprit le dessin de Moor père et fils. Bientôt, se destinant à la médecine, il eut pour maîtres Gaubius, van Rooyen et Albinus. Il avait le désir de voyager; ses parents très âgés ne purent consentir à se séparer de lui, et ce ne fut qu'après les avoir perdus, en 1748, qu'il partit pour l'Angleterre. Mead, Parsons, Pringle, Sharp, Smellie, Wincester et Larcher l'admirent à leurs entretiens. Il alla entendre Bradley à Oxford, et Smith et Walker à Cambridge. Revenu sur le continent, il visita à Paris Winslow, Astruc, Ferrein, Sanchez, Lorry, Ledran, Jean L. Petit, Quesnay, Réaumur, Buffon, Bernard de Jussieu, Rouelle, Montesquieu, Helvétius, d'Alembert, Diderot, J.-J. Rousseau. Il parcourut la Flandre, l'Allemagne, la Prusse, et se lia avec Zimmermann, Michaëlis, Heyne, Forster, Gmelin, Wrisberg, Blumenbach, Sömmering, Mendelsohn, Formey, Bode, Bloch et autres savants. Il fut très bien accueilli de Frédéric-le-Grand et du prince Henri. Les relations que Camper eut dans les pays étrangers avec tout ce qu'ils contenaient d'illustre dans les sciences indiquent le cas que l'on

faisait de lui. Il ne jouissait pas d'une moindre considération dans sa patrie. Il occupa successivement les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Franeker, d'Amsterdam, de Groningue. En prenant possession de ces chaires, il prononça, suivant l'usage de son pays, des discours qui furent tous remarqués par les connaissances étendues qu'elles annonçaient en physique, en médecine, en anatomie, et par un rare talent d'observation. Dans tous ses voyages, qu'il ne fit jamais qu'à petites journées, il tenait un journal où il notait, non seulement ses observations, mais encore, dit Vicq-d'Azyr, « les erreurs, les » vérités, les projets, les systêmes. » Doué d'un esprit très actif, il concourut souvent pour les prix proposés par les académies; l'académie des sciences l'avait couronné en 1772, et il y obtint l'accessit en 1776; l'académie de Dijon en 1779; celles de Lyon en 1773, de Toulouse en 1774; celles de Harlem, la société d'Edimbourg, lui adjugèrent des prix; l'académie de chirurgie lui en décerna trois d'hygiène; aussi n'a-t-il presque écrit que des mémoires: il avait commencé plusieurs grands ouvrages, il n'en acheva aucun. Les académies de Berlin, de Pétersbourg, etc., les sociétés royales de Göttingue et de Londres, le comptaient au nombre de leurs membres; l'académie des sciences de Paris le nomma en 1785 à l'une des huit places de ses associés étrangers, et il est, après Boerhaave, le seul hollandais qui ait eu cet honneur. A ses occupations littéraires, Camper joignit souvent des fonctions politiques; il fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies, et député à l'assemblée des états de la province de Frise. Lors de la révolution de 1787, par habitude ou par reconnaissance, il resta dans le parti du stathouder, sans en approuver cependant tous les actes; le triomphe de ce parti finit même par l'affliger, et la douleur abrégea ses jours. Il mourut le 7 avril 1789. Parmi les découvertes qu'il a faites, on doit remarquer celle de la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, découverte qu'il fit en 1771 à Groningue, et que le célèbre Hunter s'appropria en 1774. Camper a prouvé le premier que le singe dont les anciens ont donné des descriptions anatomiques, était de l'espèce du orang-outang, puisque cette espèce est la seule où le larynx est accompagné d'une double poche, dont chaque division y communique par une ouverture séparée. C'est Camper qui a observé que la courbure de l'urèthre est plus forte dans les enfants que dans les adultes. Ses mémoires sur l'opération de la taille, sur celle de la symphise, sur l'inoculation, ont répandu du jour sur ces matières. Il s'était beaucoup occupé de l'ostéologie comparée, et il croyait, ce que les grands travaux de M. Cuvier ont mis hors de doute, qu'il a réellement existé des animaux dont l'espèce est perdue aujourd'hui, tels que le mammouth, etc. Passionné même pour ces recherches, Camper, ordinairement froid et sévère, s'animait à l'aspect de ces objets de ses études et de ses goûts. Sa *Dissertation sur les variétés naturelles*, etc., est le premier écrit qui ait jeté un grand jour sur les variétés de l'espèce humaine, que l'auteur distingue par les formes osseuses de la tête. M. Adrien-Gilles Camper a publié un précis de la vie de son père. Condorcet et Vicq-d'Azyr en ont fait chacun un *Eloge*. M. Cuvier a honorablement mentionné Camper dans le *Discours* adressé à l'empereur *sur les*

progrès des sciences physiques depuis 1789. Vicq-d'Azyr a, dans son éloge, rapidement analysé tous les mémoires de Camper, dont on trouve la liste dans les notes mises à la réimpression faite en Hollande (1809, in-8°., à Amsterdam, chez Immerzel) du *Discours sur les Progrès des sciences, lettres et arts, depuis* 1789 *jusqu'à ce jour*. Nous ne citerons que les suivants : I. *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri duo*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; II. *Dissertatio de fractura patellæ et olecrani*, la Haye, 1789, ouvrage posthume publié par son fils; III. *Icones herniarum*, Francfort-sur-le-Mein, 1801, in-fol., publié par S. T. Sömmering; IV. *Sur l'organe de l'ouïe des poissons*, dissertation insérée dans le 7e. volume des *Mémoires de mathématiques et de physique*, présentés à l'académie des sciences en 1774; V. *De admirabili analogiâ inter stirpes et animalia*; VI. *De certo in medicinâ* : ces deux derniers opuscules sont des discours d'inauguration; VII. *Description anatomique d'un éléphant mâle*, ouvrage posthume publié par A. G., son fils, 1801, in-fol., et réimprimé au tome second des *Œuvres de P. Camper, qui ont pour objet l'Histoire naturelle, la Physiologie et l'Anatomie comparée*, traduites par Jansen (précédées de l'éloge de l'auteur par Condorcet), 1803, 3 vol. in-8°. Avant la publication de cette collection, nous possédions déjà en français : 1°. *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des divers âges*, etc., *suivie de Réflexions sur la beauté, particulièrement sur celle de la tête*, avec une *Dissertation sur la meilleure forme des souliers*, le tout traduit par Jansen, 1791, in-4°.; cette dernière dissertation fut faite d'après un défi : l'auteur y prouve tour à tour de grandes connaissances comme antiquaire, comme anatomiste, comme artiste; 2°. *Dissertation physique sur les différences réelles que présentent les traits du visage chez les hommes*, etc.; *sur le beau qui caractérise les statues antiques*, traduite par M. D. B. Quatremère-d'Isjonval, Utrecht, 1791, in-4°.; 3°. *Discours sur les moyens de représenter les diverses passions qui se manifestent sur le visage; sur l'étonnante conformité qui existe entre les quadrupèdes et les hommes*, traduit par le même, Utrecht, 1792, in-4°. A. B—T.

CAMPESANI (BENVENUTO DE'), né à Vicence vers 1260, était déjà célèbre à dix-neuf ans, et s'était fait connaître par diverses poésies. Il fut un des meilleurs poètes de son temps; l'historien Ferreto, son concitoyen, qui avait été son élève, lui donne les plus grands éloges, et a consacré à sa louange un grand nombre de vers que Muratori a insérés dans sa grande collection historique. Campesani était auteur d'un poëme héroïque en vers hexamètres, dans lequel il célébrait les victoires de l'empereur Henri VIII, qui, en 1311, délivra la ville de Vicence du joug des Padouans. Le manuscrit de ce poëme existait encore il y a un peu plus d'un siècle, mais il s'est perdu depuis. Pagliarini en fit beaucoup d'usage dans sa *Chronique de Vicence*, et en cite quelques vers. Muratori a mal placé la mort de ce poète en 1313; il était encore vivant en 1323, et il paraît probable qu'il mourut en 1324. R. G.

CAMPESANO (ALEXANDRE), naquit à Bassano en 1521, et fit de brillantes études à Padoue, sous la direction du savant Lazare Buonamico.

Après avoir pris le grade de docteur, il se rendit à Bologne, où il acheva son droit sous le fameux André Alciat. Ayant fini ses études en 1542, et à peine âgé de vingt-un ans, le sénat de Venise le nomma lecteur extraordinaire à une chaire de droit; cette chaire ayant été supprimée, Campesano se retira dans sa patrie, et cultiva en paix les lettres et l'amitié. Ses concitoyens le nommèrent aux premières places de la ville. Il mourut le 12 juin 1572. La notice de ses ouvrages est insérée dans le recueil des *Opusculi scientifici* de Calogerà (t. XVIII): on y trouve aussi son testament (tome XXII, pag. 267). Parmi les productions de Campesano, qui ont été publiées, on distingue: I. des poésies insérées dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*, Venise, 1576, in-4°., réimprimées en 1769, in-8°.; II. *Carmina*. On trouve aussi des vers latins de lui dans le recueil de ceux qui furent faits à la louange de Jeanne d'Arragon, publié par Ruscelli. III. Des lettres sur divers sujets, imprimées dans différents recueils. La vie de cet écrivain, écrite par J.-B. Verci, se trouve dans le tome XXX du *Nouveau Recueil d'opuscules*, par le P. Mandelli, continuateur de Calogerà, et dans les *Rime scelte de' poeti Bassanesi*. R. G.

CAMPHUYS (Jean), en latin *Camphius*, né à Harlem en 1634, fut apprentif orfèvre dans sa première jeunesse. A l'âge de vingt ans, il entra au service de la compagnie des Indes, et passa dans cette contrée, où, par ses talents et sa bonne conduite, il s'éleva de grade en grade, et, au bout de trente ans, il fut nommé à l'emploi de gouverneur-général à Batavia. Parvenu au comble des honneurs, il n'oublia point son origine, et fit mettre un marteau dans ses armoiries. Après une administration aussi sage que glorieuse, d'environ sept ans, il se démit de cette dignité en 1691, et se retira dans une magnifique maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Batavia. Il aimait la botanique, et il avait rassemblé dans ses jardins un grand nombre d'espèces d'arbres et de plantes. Il favorisa de tout son pouvoir l'étude de cette science dans les établissements hollandais, et principalement la connaissance des végétaux qui pouvaient être utiles et devenir un objet de commerce. Camphuys avait rassemblé beaucoup de matériaux pour une description du Japon, et il les céda au chirurgien Kæmpfer, qui les a employés dans la relation de son voyage, sans en nommer l'auteur. Il fut aussi lié d'amitié avec le célèbre Rumphe, gouverneur d'Amboine; il contribua à enrichir la collection de plantes des Moluques que ce dernier avait formée; et à l'exécution du précieux ouvrage qu'il composa, lequel fut recueilli après sa mort par la compagnie, et envoyé à Amsterdam, où il a été publié sous le titre d'*Herbarium Amboinense*. Camphuys est l'auteur d'un ouvrage très estimé: *Histoire de la fondation de Batavia*. Il mourut dans cette ville en 1695, âgé de soixante-un ans. Onnotevier (van Haren), a donné en hollandais la Vie de Camphuys.

D—P—s et D—g.

CAMPHUYSEN (Théodore-Raphelz), né à Gorcum en 1586, fut élève de Théodore Govertz: ses rares dispositions pour la peinture se développèrent rapidement. Camphuysen est placé avec raison au rang des plus fameux paysagistes; aucun peintre n'a mieux réussi que lui à représenter les après-midi, les soleils couchants et surtout les hivers. Sans employer la monotonie de la neige, et en évitant le blanc pur, le bleu et le noir, il a su

donner à ses tableaux la physionomie de la nature. On n'y trouve point ces couleurs froides qui dominent généralement dans les représentations des hivers; la composition en est aussi simple que l'effet en est séduisant; le givre, la glace et le dépouillement des arbres y sont rendus avec une étonnante vérité. Le pinceau de Camphuysen est gras et moelleux; ses tableaux sont exempts de cette sécheresse et de cette dureté dont van der Neer lui-même n'a pas toujours su se préserver; le style en est vrai et harmonieux. Le talent de Camphuysen est d'autant plus remarquable que ce peintre est le premier qui ait fait connaître à la Hollande la véritable manière de traiter le paysage; les Hollandais en avaient ignoré les principes jusqu'au moment où il leur en donna des modèles. Camphuysen sut encore peindre l'architecture moderne avec un talent remarquable. Ses ouvrages, dont les amateurs font un cas particulier, sont extrêmement rares. Il avait abandonné de bonne heure la peinture, qui lui promettait une gloire tranquille, pour l'étude de la théologie, qui arma contre lui l'envie et les persécuteurs. Il étudia à Leyde sous Arminius, s'attacha à la secte des mennonites, d'où il passa dans celle des sociniens. Il avoue dans une de ses lettres qu'il était assez disposé à vivre sans religion; mais qu'ayant trouvé que les sociniens débarrassaient l'esprit de la crainte de l'éternité des peines, il adopta leurs dogmes. On voit même, par une de ses lettres, qu'il trouvait assez édifiante l'opinion de ceux qui disent que les impies périssent, et qu'il n'y a point d'immortalité pour eux. Sur la fin de ses jours, il renonça à la qualité de ministre, et mourut à Worcum en 1627, laissant les ouvrages suivants: I. *Theologische Wercken* (*opera theologica*), Amsterdam, 1657, in-8°., 1660 et 1672, in-4°.; II. *Paraphrase des Psaumes en rimes flamandes*, in-12; III. *Cantilenæ sacræ*, 1680, in-12, mises en chant par Buthlerus, musicien d'Amsterdam: ces deux derniers ouvrages eurent grand nombre d'éditions; IV. *De statu animarum*, ou de l'état des morts et des peines des réprouvés après cette vie, suivant le système socinien: cet ouvrage est précédé d'un *Compendium doctrinæ socinianorum*; V. *Vale mundo*; c'est une exhortation à la fraternité en Jésus-Christ: la seconde édition est de 1650, in-4°.; VI. une version flamande du Traité de Fauste Socin, *De autoritate S. Scripturæ* et de ses *Lectiones sacræ*, avec des notes, 1666, in-4°.

A—s et T—d.

CAMPI, ou CAMPO (ANTOINE), peintre, architecte et historien de Crémone, y était né dans le 16e. siècle, et vivait encore en 1591. On lui doit l'ouvrage suivant: *Cremona fedelissima città e nobilissima colonia de' Romani rappresentata in disegno col suo contado, e illustrata d'una breve istoria delle cose più notabili appartenenti ad essa; e di ritratti naturali de' duchi e duchesse di Milano e compendio delle loro vite*, Crémone, 1585, in-fol (1). On voit que les plans et les portraits sont la partie essentielle, et qu'ils ne sont qu'accompagnés de notices historiques. Les

(1) Cet ouvrage, imprimé chez l'auteur, est de 1582, et non de 1585. Le chiffre 2 a été changé en 5, à la plume, dans presque tous les exemplaires. Ceux qui portent la date de 1582 ont quelque différence dans le titre, ainsi: *Cremona città fedelissima e nobilissima colonia de' Romani d'una breve istoria delle più segnalate cose di quella illustrata, e in disegno con diligenza rappresentata*, etc. On y trouve quelques autres légères différences dans la dédicace aux conseillers de Crémone, et dans le portrait de Philippe II, qui est ou tête nue et armé, ou coiffé d'une toque et en robe; mais, du reste, c'est une seule et même édition, dont la vraie date est de 1582. D. L.

gravures au burin, dessinées par Campi lui-même, sont d'Augustin Carrache, et donnent beaucoup de prix à cette édition. Elle est rare et chère. L'édition de Milan, 1645, in-4°., est commune et peu recherchée. — CAMPI (Pierre-Marie), chanoine de Plaisance dans le 17e. siècle, est auteur, I. d'une Histoire ecclésiastique de sa patrie, sous le titre de : *Dell' historia ecclesiastica di Piacenza*, 1651-1662, 3 vol. in-fol. C'est l'histoire des saints, des bienheureux et des évêques de Plaisance; II. d'une *Vie de Grégoire X*, en latin, Rome, 1655, in-4°. G—É.

CAMPI (BERNARDIN), peintre, né à Crémone en 1522, fut un maître du troisième ordre, que l'on estime assez en Italie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Parere soprà la pittura*, Crémone, 1580, in-4°.; réimprimé dans la même ville, 1584, in-4°. Suivant plusieurs lettres autographes de Bernardin, on sait qu'il vivait en 1590. Ces lettres sont datées de 1588, 1589, 1590. On les trouve dans les *Mémoires* d'Oretti. Le musée Napoléon a de ce maître un tableau représentant *la Vierge qui pleure la mort de son fils étendu à ses pieds*. Il ne faut pas confondre Bernardin Campi avec d'autres peintres crémonais qui ont porté le même nom : Galeazzo Campi, né en 1475, et mort en 1536; Jules, fils de Galeazzo, né en 1500, mort en 1572; le chevalier Antoine Campi, second fils de Galeazzo, et auteur de la *Cremona fedelissima città*, etc., et Vincent Campi, troisième fils de Galeazzo, mort en 1591. Les tableaux de Bernardin Campi ne sont pas très rares. A—D.

CAMPI (BALTHAZAR et MICHEL), deux frères, droguistes et parfumeurs à Lucques, vers le milieu du 16e. siècle. Ils avaient des connaissances fort étendues sur toutes les substances qui étaient l'objet de leur commerce, et s'appliquèrent surtout à reconnaître les plantes dont les anciens ont fait mention. Ce fut dans les écrits de Dioscoride et dans ceux des auteurs arabes qu'ils cherchèrent à s'instruire à cet égard; mais n'y ayant pas trouvé tout ce qu'ils désiraient, ils parcoururent plusieurs fois la chaîne des Apennins et d'autres contrées de l'Italie pour en observer les plantes. Ils publièrent le peu de découvertes réelles qu'ils firent dans un ouvrage intitulé : *Spicilegio botanico*. Ils en ont produit ensemble, et sous leurs noms réunis, plusieurs, dont voici les titres : I. *Discorso nel quale si dimostra qual sia il vero Mithridato, contra l'opinione di tutti li scrittori et aromatari; con un breve capitolo del vero aspalato*, Lucques, 1623, in-4°.; II. *Sopra il balsamo*, Lucques, 1639, in-4°. : c'est un traité sur le vrai baume de Judée ou de la Mekke; III. *Risposta ad alcune oggezioni fatte al libro suo del balsamo*, Lucques, 1640, in-4°.; 1649, in-4°.; IV. *Dilucidazione e confirmazione maggiore di alcune cose state da noi nella riposta al S. Gaspari*, etc., Pise, 1641, in-4°. : ce sont des explications et des réponses aux observations critiques qui avaient été faites sur le traité du baume; V. *Spicilegio botanico, nel quale si manifesta la conosciuta cinnamomi delli antichi*, Lucques, 1652, in-4°., 1654 et 1669, in-4°. Dans ce livre, ils ont fait connaître les plantes qu'ils avaient observées dans leurs voyages; mais leur objet principal est de prouver que la canelle des modernes est différente du cinnamome des anciens. D—P—S.

CAMPIAN (EDMOND), né à Londres en 1540, n'avait encore que

treize ans lorsqu'il fut distingué de tous ses condisciples de l'école de Christ-Church, pour complimenter en latin la reine Marie à son avènement. Il remplit la même fonction auprès d'Élisabeth, à Oxford, lorsque cette princesse alla visiter l'université, et il soutint une thèse en sa présence avec le plus brillant succès. Après avoir reçu les ordres sacrés, selon le rit anglican, il se réfugia en Irlande pour y faire profession de la religion catholique, s'y livra, pendant un an et demi de séjour, à l'étude de l'histoire de ce royaume, et recueillit des documents précieux. Ses relations avec les personnages de distinction qui désertaient journellement la nouvelle réforme, donnèrent de l'ombrage aux protestants : ce fut pour se soustraire à leurs recherches qu'il repassa en Angleterre, et de là sur le continent en 1570. Après avoir enseigné les humanités, puis la théologie au collége anglais de Douai, Campian alla en 1573 se faire jésuite à Rome. Ses supérieurs l'envoyèrent professer successivement la rhétorique et la philosophie à Prague. Il fut appelé à Vienne, où il se fit une brillante réputation par une pièce de sa composition, sous le titre de *Nectar et ambrosie*, représentée devant la famille impériale. Jusqu'à cette époque, la mission catholique d'Angleterre n'avait été confiée qu'à des prêtres séculiers. Le docteur Allen, qui en était regardé comme le chef, engagea le général des jésuites à y envoyer des membres de sa compagnie. Campian et Parsons furent mis à la tête de la nouvelle colonie. Ils abordèrent dans cette île en 1580. Le premier, peu de temps après son arrivée, publia un écrit intitulé : *Rabsacès romanus, seu decem rationes oblati certaminis in causâ fidei redditæ academicis Angliæ*. C'était un défi fait au clergé anglican d'entrer en dispute sur les dix points principaux qui séparaient les deux communions, rédigé avec autant d'élégance que de modération. Cet écrit fit du bruit; le succès de la mission en fit encore davantage. Le gouvernement s'alarma des conversions nombreuses qui s'opéraient journellement dans toutes les classes. L'ombrageuse Élisabeth, qui croyait voir des conjurés contre sa personne dans tous les catholiques qui abordaient en Angleterre, entretenait partout des émissaires pour les découvrir et les lui dénoncer. Le secrétaire d'état Walsingham mit des espions aux trousses de Campian et de ses compagnons. Campian fut arrêté à Lyford, dans le Berkshire, et conduit à travers une grande partie de l'Angleterre, portant un écriteau sur sa tête, qui annonçait son nom, son état, et les crimes dont on avait intérêt de le déclarer coupable. La populace de Londres, ameutée par cet appareil, l'accompagna jusqu'à la tour, en le chargeant d'imprécations. Cette disposition de la multitude fut alimentée par des pamphlets remplis d'invectives, où les nouveaux missionnaires étaient représentés comme les agents d'une ligue formée entre le pape et le roi d'Espagne contre l'Angleterre; et l'on finit par le mettre en jugement avec d'autres missionnaires. Leur acte d'accusation portait qu'ils avaient juré une obéissance sans bornes à l'évêque de Rome, comploté contre la vie de la reine, excité les peuples à la rebellion. On leur envoya des théologiens anglicans pour disputer avec eux, en leur refusant les moyens nécessaires pour soutenir une pareille controverse. La plupart des témoins à charge furent choisis parmi les dénonciateurs ou des apos-

tats. Des juges prévenus cherchèrent à les embarrasser par des questions captieuses, à les intimider par des menaces : on les mit à la torture sans pouvoir leur arracher l'aveu d'aucun crime. Campian protesta, au contraire, qu'il avait toujours prié pour le salut de la reine et pour sa conservation. « De quelle reine en- » tendez-vous parler, lui demanda » Howard? — C'est d'Élisabeth, votre » reine et la mienne, » reprit Campian. Le résultat de cette procédure fut une sentence de mort contre Campian et ses co-accusés. On leur offrit leur grâce et des bénéfices, s'ils voulaient renoncer à leur mission et reconnaître la reine comme chef suprême de l'église anglicane. Sur leurs refus, Campian et trois de ses complices présumés furent pendus à Tyburn, et coupés en quartiers le 1er. décembre 1581. Étant montés sur l'échafaud, ils prièrent à haute voix pour la reine et pour la prospérité de son gouvernement. Campian ne manqua pas d'apologistes parmi les catholiques. Sans parler du jésuite Bombino, son biographe (*V.* Bombino), qui l'appelle le *trois fois heureux Edmond Campian*, *prince des premiers martyrs anglais*, le cardinal Alan ou Allyn démontra son innocence et celle de ses compagnons, et prouva que leur mission n'eut jamais d'autre objet que de ramener les anglais à la religion de leurs pères, sans avoir fait la moindre démarche tendant à troubler l'état. On peut lire sur cela la lettre où Campian rend compte de cette mission à son général. On n'y trouve rien qui ait rapport à un complot. Il est encore reconnu qu'avant de partir de Rome, il avait obtenu de Grégoire XIV des modifications importantes à la bulle de Pie V, contre Elisabeth. Hume, trompé par Camden, dont on sait que l'ouvrage avait été altéré, avant l'impression, par Jacques Ier., prétend que Campian s'avoua coupable dans ses interrogatoires. Le contraire résulte évidemment des faits que nous avons rapportés. Au surplus, Camden, Collier, Hume et tous les historiens protestants ne lui ont jamais reproché que d'être catholique, et ils conviennent que cette exécution fut une mesure politique, pour calmer les inquiétudes des Anglais sur le projet de mariage du duc d'Anjou, alors à la cour de Londres, avec Élisabeth, projet dans lequel les zélés anglicans voyaient la tolérance du papisme. Wood observe qu'au jugement de tous les écrivains des deux partis, Campian, doux, modeste par caractère, était aimable en société, doué des plus rares talents, orateur éloquent, excellent dialecticien, prédicateur exact dans sa morale, savant dans le grec et le latin. Ces qualités brillent en effet dans ses ouvrages, dont les principaux, outre ceux déjà cités, sont : I. *Neuf articles adressés aux lords du conseil privé*, 1581; II. ses *Conférences à la tour* (en 1581), avec les théologiens anglicans qui lui furent envoyés, publiées par ses propres adversaires, Londres, 1583, in-4°., en anglais; III. *Narratio de divortio Henrici VIII ab uxore Catharinâ*, mise au jour par Richard Gibbons, jésuite, Douai, 1622, in-fol., avec l'*Histoire ecclésias. d'Angleterre*, de N. Hapsfeld, et Anvers, 1631; IV. *Epistolæ variæ ad Mercurianum generalem soc. Jesu*, ibid., même année; V. *Histoire d'Irlande*, en anglais, donnée au public par Jacques Ware, Dublin, 1633, in-fol. Hollingshed avait beaucoup profité de son manuscrit conservé dans la bibliothèque Cottonienne. VI. *Chronologia*

universalis; VII. *Orationes latinæ*, Anvers, 1631; VIII. *De imitatione rhetoricâ*, ibid., même année. Les *Orationes epistolæ* et *De imitatione rhetoricâ* ont été réunies en un vol. in-8°., à Ingolstad, 1602. T—D.

CAMPIGLIA (ALEXANDRE), auteur italien qui écrivait à la fin du 16e. siècle et au commencement du 17e., est principalement connu par une *Histoire des troubles de la France pendant la vie de Henri-le-Grand*, qui n'est en quelque sorte qu'une histoire de ce roi, depuis sa naissance jusqu'à l'époque de sa réconciliation avec l'église romaine, proclamée solennellement à Rome le 17 septembre 1595, par le pape Clément VIII. Le titre entier de l'ouvrage, qui comprend depuis 1553 jusqu'en 1594, et non pas seulement les années 1593 et 1594, comme le dit l'auteur de l'*Esprit de la ligue*, est : *Delle turbulenze de la Francia in vita del re Henrico il grande, d'Alessandro Campiglia, lib. X, ne' quali non sol si narra la nascità, l'educatione, la ragione di succedere alla corona, i travagli, le grandi imprese di quel re, le guerre, le leghe, le divisioni del regno, la pace e la libertà donata, ma si trattano politicamente gl' interessi ed i fini particolari ch' hebbero a quel tempo in principi dell' Europa*, Venise, 1614 et 1717, in-4°.; Augsbourg, 1616, in-4°. L'auteur, dans son épître dédicatoire au roi Louis XIII, dit qu'à la nouvelle de l'assassinat de Henri, l'Italie entière avait fondu en larmes, et que lui particulièrement, après s'être livré à sa douleur, avait conçu le projet de tirer vengeance de ce forfait, et, n'ayant point à sa disposition d'autre moyen, de faire la guerre avec sa plume au temps et à la mort. Cette épître offre plusieurs autres singularités. Entre toutes les raisons qui font regarder à l'auteur S. M. très chrétienne comme le plus grand roi de l'Europe, il compte le privilége d'être le berger des moutons à la toison d'or, qu'il peut tondre quand il lui plaît : *Perchè voi siete il pastore de' montoni dal vello d'oro i quali potete tosare qual hora a voi piace.* L'histoire est écrite de meilleur goût et avec plus de simplicité que l'épître dédicatoire. L'admiration de l'auteur pour la mémoire de Henri IV, et la dédicace même adressée à son fils et son successeur, disent assez quel en doit être l'esprit. Il serait tout-à-fait inexact de dire qu'il n'approuve ni ne blâme la St.-Barthélemi. Il raconte avec beaucoup de sincérité les intrigues de la cour qui amenèrent cette horrible journée, et ne dissimule pas que la reine mère en fut le principal auteur. Il dit que, dès le 22 du mois d'août, commença *la tragédie* par le massacre de l'amiral. Cette *sanglante* matinée, dit-il ailleurs, fut celle du jour consacré à S. Barthélemi. Il ne parle pas sans doute de cette boucherie du ton dont le ferait un Français; mais il lui donne aussi ce nom de *boucherie*, et, sans quitter ce ton impartial de l'histoire, il blâme peut-être autant ce grand crime, qu'il convenait à un étranger, dans la position où se trouvait alors en Italie un Italien écrivant sur les affaires de France. G—É.

CAMPIGNEULLES (CHARLES-CLAUDE-FLORENT-THOREL DE), né à Montreuil-sur-Mer, le 3 octobre 1737, trésorier de France à la généralité de Lyon, cultiva les lettres par goût, et s'essaya dans presque tous les genres, sans obtenir de succès décidé dans aucun. Il débuta par un ouvrage intitulé : *le Temps perdu*, ou *Histoire de M. de C.*, 1756, in-12. C'est un roman tel qu'on peut l'attendre d'un

jeune homme de dix-neuf ans, qui écrit avant de bien connaître les ressources de sa langue, et qui veut peindre le monde avant de l'avoir vu. Aussi a-t-on dit de ce livre, que ce qu'il y avait de meilleur, c'était le titre. Quelques années après, il entreprit une feuille périodique, intitulée : *le Journal des Dames*, qu'il rédigea depuis le mois de janvier 1759 jusqu'au mois d'avril 1761, ouvrage qui n'a jamais pu s'élever au-dessus du médiocre, bien que la direction en ait été confiée à des écrivains qui lui étaient très supérieurs. Il a encore publié : I. *Cléon, ou le Petit-Maître esprit fort*, 1757, in-12; II. *Essais sur différents sujets*, 1758, in-12; III. *Anecdotes morales de la fatuité, suivies de recherches et de réflexions sur les petits-maîtres*, 1760, in-12; IV. *le Nouvel Abailard*, ou *Lettres d'un singe au docteur Abadolf*, 1763, in-8°.; V. *Nouveaux Essais sur différents sujets de littérature*, 1765, in-12; VI. *Dialogues moraux*, 1768, in-12. La *France littéraire* lui attribue une *Suite du roman de Candide*. Campigneulles était membre des académies de Lyon, Angers, Villefranche, Caen, et des Arcadiens de Rome. Il est mort vers 1809. W—s.

CAMPILLO (DON JOSEPH DEL), l'un des ministres de Philippe V, à qui l'Espagne doit deux écrits pleins de sens et de raison, qu'il composa en 1742, et dont son pays aurait dû profiter plutôt. L'un est intitulé: *Ce qu'il y a de trop et de trop peu en Espagne ;* l'autre, *l'Espagne réveillée*. B—G.

CAMPION (DE), nom de trois frères distingués par leur esprit et leurs connaissances, et qui cependant ont été oubliés des biographes, jusqu'au moment où M. le général Grimoard a attiré sur eux l'attention, par une lettre adressée à M. Barbier, imprimée dans le *Magazin encyclopédique*, année 1808, tom. IV, p. 95. L'aîné, nommé ALEXANDRE, né en 1610, mort à l'âge de soixante ans, publia, en gardant l'anonyme, un volume intitulé : *Recueil de lettres qui pourront servir à l'histoire* (écrites depuis 1631 jusqu'en 1646), et *Diverses Poésies*, Rouen, 1657, in-8°. Ce recueil, dédié à Mme. de Fiesque, amie de l'auteur, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, est devenu assez rare. — HENRI, né le 9 février 1613, mort le 11 mai 1663, a composé des *Mémoires* que M. de Grimoard a publiés en 1806, in-8°., avec des notes. — NICOLAS, né le 6 mars 1616, entra dans l'ordre ecclésiastique. On a de lui : *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de politique et de morale*, imprimés après la mort de l'auteur, Paris, 1704, in-12, par les soins de Garambourg, chanoine d'Évreux. C'est probablement à l'aîné de ces trois frères que l'on doit *la Vie de plusieurs hommes illustres, tant Français qu'étrangers, par de Campion*, Paris, 1657, in-8°. W—s.

CAMPISTRON (JEAN-GALBERT DE), naquit à Toulouse vers 1656, d'une famille noble originaire du pays d'Armagnac, et fixée à Toulouse depuis le milieu du 16e. siècle, par la charge de capitoul et par celle de procureur-général à la chambre des eaux et forêts. Un duel où Campistron fut blessé dangereusement à l'âge de dix-sept ans, obligea ses parents à l'envoyer à Paris. Il crut s'y sentir des dispositions pour la poésie, obtint des conseils de Racine, et donna sa tragédie de *Virginie*, dont le succès éclipsa celui de *Téléphonte*, pièce fortement protégée par la duchesse de Bouillon. Pour n'avoir pas à lutter une

seconde fois contre la cabale puissante de cette dame, qui avait un moment fait préférer Pradon à Racine, il lui dédia *Arminius*, dont le succès fut plus grand encore; *Andronic* suivit de près : l'affluence fut telle que les comédiens se virent obligés de doubler le prix des places. Cette tragédie offre, sous d'autres noms, l'aventure funeste de dom Carlos, qu'il n'était pas permis de mettre sur la scène sans ce changement. Après *Andronic* vint *Alcibiade*, qui eut encore un plus grand nombre de représentations; le célèbre Baron fit singulièrement valoir cette pièce, en y jouant le principal rôle. Le duc de Vendôme, voulant donner une fête au dauphin, demanda à Racine les paroles d'un opéra. Racine, qui avait renoncé à travailler pour le théâtre, proposa Campistron, qui fit *Acis et Galathée*. La ville confirma les applaudissements que la cour d'Anet avait donnés à cet ouvrage. Deux autres opéras de l'auteur, *Achille* et *Alcide* eurent un sort bien différent; le dernier donna lieu à cette épigramme :

A force de forger, on devient forgeron;
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
Au lieu d'avancer, il recule :
Voyez *Hercule*.

Retourné au Théâtre français, il n'y fut pas d'abord aussi heureux qu'auparavant : *Phocion* ne reçut qu'un froid accueil; on en fit un beaucoup trop vif à *Phraate*, à cause des allusions qu'il offrait. L'auteur, effrayé de son succès, eut besoin de la protection de la dauphine pour faire cesser les représentations. La pièce ne fut point imprimée, et elle a été perdue, aussi bien que la tragédie d'*Aëtius*; celle d'*Adrien* fut peu suivie. Il n'en fut pas de même de *Tiridate*, qui obtint un succès prodigieux, et resta pendant assez long-temps au théâtre; c'est l'histoire d'Amnon, fils de David, amoureux de sa sœur Thamar, sujet traité sous des noms empruntés, comme celui de dom Carlos, également par des raisons de convenance. Il ne manquait à Campistron qu'un triomphe sur la scène comique, il l'obtint dans le *Jaloux désabusé*, pièce un peu froide, mais dont la conduite, les caractères et le style ne sont point sans mérite. Il avait fait une autre comédie, intitulée : l'*Amante amant*, pour consoler une actrice de ce qu'elle n'avait pu se montrer en habits d'homme dans la *Femme juge et partie* : il la désavoua, comme étant beaucoup trop libre; on ne l'en a pas moins insérée dans ses œuvres en 3 vol. in-12, Paris, 1750 (1), ainsi qu'une tragédie de *Pompéia*, qu'on croyait perdue, et dont la perte n'aurait pas été très regrettable. Il s'occupait, sur la fin de sa vie, d'une tragédie de *Juba*, dont on a retenu ces deux vers :

Tu verras que Caton, loin de nous secourir,
Toujours fier, toujours dur, ne saura que mourir.

Le duc de Vendôme, n'ayant pu faire accepter une gratification à l'auteur d'*Acis et Galathée*, le fit son secrétaire des commandements, comme avait déjà fait, à son égard, le prince de Conti, et, de plus, le nomma secrétaire-général des galères. Il se trouva souvent à côté du prince au milieu des batailles. A Steinkerque, celui-ci le voyant tout près de lui, dit : « Que faites-vous ici, Campistron? — Monseigneur, répondit-» il, voulez-vous vous en aller? » La réponse plut au héros. Sur le champ de bataille de Luzzara, le roi d'Espagne récompensa son courage en lui donnant l'ordre de St.-Jacques de l'Epée et la commanderie de Ximenès. Le duc de Mantoue lui donna le marqui-

(1) Cette édition, qui est la meilleure, fut donnée par De Bonneval, et Gourdan de Bacq, parent de l'auteur.

sat de Penango, dans le Montferrat. Après trente ans de service, il demanda sa retraite au duc de Vendôme; cette démarche fut ridiculement taxée d'ingratitude. Il n'était plus jeune, et il avait acquis le droit de se reposer. Il épousa Mlle. de Maniban de Cazaubon, sœur de l'archevêque de Bordeaux, et cousine du premier président du parlement de Toulouse. Il eut de ce mariage six enfants, et mourut presque subitement à Toulouse le 11 mai 1723, âgé de soixante-sept ans. La cause de sa mort fut un abcès au poumon, et non, comme on l'a dit, un excès de gourmandise, ou un accès de colère contre des porteurs de chaise, qui refusaient de le porter à cause de sa grosseur. Il avait été reçu à l'académie française en 1701. « On » a loué, dit La Harpe, la sagesse de » ses plans : ils sont raisonnables, il » est vrai; mais on n'a pas songé » qu'ils sont aussi faiblement conçus » qu'exécutés. Campistron n'avait de » force d'aucune espèce, pas un ca» ractère marqué, pas une situation » frappante, pas une scène appro» fondie, pas un vers nerveux. Il » cherche sans cesse à imiter Ra» cine; mais ce n'est qu'un apprenti » qui a devant lui le tableau d'un maî» tre, et qui, d'une main timide et » indécise, crayonne des figures ina» nimées. La versification de cet au» teur n'est que d'un degré au-dessus » de Pradon; elle n'est pas ridicule, » mais, en général, c'est une prose » commune assez facilement rimée. » Il s'est fait néanmoins dix éditions de ses œuvres. A—G—R.

CAMPISTRON (LOUIS DE), frère du précédent, entra dans l'ordre des jésuites, cultiva les lettres, suivit aussi le duc de Vendôme dans ses campagnes d'Italie, et mourut à Toulouse, dans la maison professe, au mois de mars 1737, âgé de soixante-dix-sept ans. Professeur de rhétorique, orateur et poète, il mit en vers plusieurs pensées de Sénèque, composa une tragédie d'*Absalon*, qui est perdue; et prononça les *Oraisons funèbres* des deux dauphins fils et petit-fils de Louis XIV, imprimées à Toulouse en 1711 et 1712, in-4°. On trouve dans les recueils de l'académie des jeux floraux plusieurs pièces de poésie de Louis de Campistron : une ode sur *le Jugement dernier*, une idylle sur *la Mer*, l'*Éloge de l'Amitié* et le *Portrait du Sage*. On remarque dans ses vers, comme dans ceux de son frère, plus de facilité que de verve, et point de coloris. V—VE.

CAMPO (ANTONIO). *Voy.* CAMPI.

CAMPOLONGO (EMILE), né à Padoue en 1550, y étudia la médecine, et devint, à l'âge de vingt-huit ans, professeur de médecine dans l'université de cette ville. Il conserva cette place jusqu'à sa mort, en 1604. Ses principaux ouvrages sont : I. *De Arthridide liber unus*; *De variolis liber alter*, Venise, 1586 et 1596, in-4°.; II. *Nova cognoscendi morbos methodus, ad analyseos Capivaccianæ normam expressa*, Viterbe, 1601, in-8°., publié par Jean Jessen; III. *De lue venerea libellus*, Venise, 1625, in-fol., avec les discours de Paul Benius; IV. *De vermibus; De uteri affectibus deque morbis cutaneis*, Paris, 1634, in-4°., avec la *Médecine pratique* de Fabricio d'Aquapendente : ces deux derniers ouvrages n'ont paru qu'après la mort de l'auteur. S—V—Y.

CAMPOMANES (D. PEDRO RODRIGUEZ, comte DE), célèbre ministre espagnol, directeur de l'académie royale, fondée en 1738 par Philippe V, et grand'croix de l'ordre de Charles III, naquit dans les Asturies,

au commencement du 18e. siècle. Il servit et illustra sa patrie par ses talents et son érudition, par ses vues élevées en administration et en politique, en même temps que ses ouvrages étendirent sa réputation dans toute l'Europe, et le mirent au premier rang des écrivains de sa nation. Il fut nommé correspondant de l'académie des belles-lettres de Paris, et, sur la présentation de Francklin, membre de la société philosophique de Philadelphie. Les auteurs espagnols du 18e. siècle louent à l'envi ses talents, sa probité, sa bienfaisance. Cabarrus disait qu'il n'avait jamais vu un homme plus instruit, ni qui fût doué d'une plus étonnante mémoire. « Quelle louange, » dit Cavanilles, n'est point au-dessous » de celle qu'a méritée cet excellent ci- » toyen, ce grand magistrat, ce savant » si éclairé! Voyez-le, comme directeur » de l'académie de l'histoire, donner » l'exemple, dans ses ouvrages, du » bon goût et de la critique. Voyez » l'homme d'état et le patriote ins- » truire le peuple, encourager son in- » dustrie par les écrits les mieux pen- » sés; démontrer aux uns leur intérêt » dans les progrès de l'agriculture et » des fabriques, prouver aux autres » l'abus d'un genre de culture ou de » commerce, et leur apprendre à en » substituer un autre plus utile. Con- » sidérez-le enfin comme magistrat, et » lisez les ouvrages qui l'immortali- » sent. » (*Observations sur l'article Espagne de l'Encyclopédie*, Paris, 1784, p. 61 et suiv.). Les étrangers ne furent pas moins justes envers Campomanès. Bougainville, qui travaillait sur le *Périple* d'Hannon lorsque le savant Espagnol en publia une traduction en 1756, parla de ce travail avec beaucoup d'éloges. Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, juge en ces termes les écrits de Campomanès sur l'économie politique : « Il » y a peu d'auteurs, même parmi les » nations les plus versées dans le com- » merce, qui aient poussé si loin leurs » recherches, avec une connaissance » aussi approfondie de ces différents » objets, et avec un plus parfait mé- » pris pour les préjugés nationaux et » populaires, ou qui aient uni plus » heureusement le calme des recher- » ches philosophiques avec le zèle ar- » dent d'un citoyen animé par l'amour » du bien public. » (Tom. IV, p. 415, note 98). Campomanès s'éleva par son propre mérite. Il s'était acquis la réputation du jurisconsulte le plus habile et le plus désintéressé de toute l'Espagne, lorsque Charles III le nomma, en 1765, fiscal du conseil royal et suprême de Castille. Ce fut par ordre de ce conseil qu'il publia plusieurs discours et mémoires, entre autres ceux qui ont pour titre : *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, Madrid, 1774, in-8°., et *Discurso sobre la education popular de los Artisanos y su fomento*, Madrid, 1775, in-8°. Robertson dit, en parlant de ces deux ouvrages : « Presque tous les » points de quelque importance tou- » chant la police intérieure, les im- » pôts, l'agriculture, les manufactu- » res, le commerce, tant domestique » qu'étranger, s'y trouvent discutés. » Campomanès rédigea aussi, par ordre du conseil, un *Mémoire sur les approvisionnements de Madrid*, 1768, 2 vol. in-8°., et un autre *Mémoire relatif aux abus de la mesta* (1), Ma-

(1) On appelle *mesta* la réunion d'environ dix mille bêtes à laines, mises sous la conduite d'un mayoral, qui a sous lui cinquante bergers et cinquante chiens. Chaque mesta est divisée en dix compagnies, dont les mérinos qui les composent appartiennent à différents propriétaires. On fait remonter à douze cents ans l'usage de faire voyager les mestas deux fois par an. Elles font de cent vingt à cent quarante lieues, enlèvent cinquante mille hommes à l'agriculture, et causent des dévastations considérables sur les propriétés particulières. Bourgoing et M. de Laborde évaluent à cinq mil-

drid, 1791. Ce fut encore par un ordre du conseil que Campomanès publia un *Mémoire en réponse aux lettres écrites par Isidore de Carvajal, évêque de Cuença*, Madrid, 1768, in-fol. Ce prélat avait écrit à l'archevêque de Thèbes, confesseur de Charles III, que l'église d'Espagne était attaquée dans ses biens, dans ses immunités et dans ses ministres. Campomanès confondit aisément le zèle inconsidéré de l'archevêque. Il avait déjà publié, en 1765, un savant *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1 vol. in-folio, et avait démontré, par l'histoire, l'intervention constante de l'autorité civile pour empêcher les aliénations illimitées en des mains mortes. Cet ouvrage, à la suite duquel on trouve une notice des lois publiées à ce sujet en Espagne depuis les Goths, fut traduit en italien, par ordre du sénat de Venise, et il en parut la même année, en 1777, deux éditions, l'une à Venise, 2 vol. in-4°., l'autre à Milan, 3 vol. in-8°. Campomanès avait secondé le comte d'Aranda dans la difficile entreprise de l'expulsion des jésuites d'Espagne. Il avait aussi fait établir la liberté du commerce des grains, en publiant à Madrid en 1764 un mémoire sur ce sujet. Il s'était occupé des impôts, en rédigeant un mémoire sur les abus existants dans leur répartition, Madrid, 1757, in-4°. Il avait travaillé à détruire la mendicité, en faisant imprimer, en 1763 et 1764, deux mémoires sur la police relative aux Bohémiens; sur les moyens d'employer utilement les vagabonds et autres gens sans aveu. A l'avènement de Charles IV, en 1788, Campomanès fut nommé président du conseil de Castille, et ensuite ministre d'état. A cette époque, il présida les cortès du royaume, et son crédit paraissait établi sur des bases inébranlables; mais lorsque le comte de Florida-Blanca s'éleva dans la faveur du roi, Campomanès fut écarté du conseil et perdit tous ses emplois. Il supporta sa disgrâce avec courage et dignité, et mourut dans les premières années du 19e. siècle, et non en 1788, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*, tout en lui faisant d'ailleurs composer un livre en 1791. Il nous reste à faire connaître quelques autres ouvrages de Campomanès : I. *Dissertation historique sur l'ordre et la chevalerie des Templiers*, Madrid, 1747. L'auteur traite de l'origine, des progrès, des règles et de l'extinction de cet ordre. On trouve, dans le même ouvrage, des recherches historiques sur les ordres de St.-Jean-de-Jérusalem, de St.-Jacques, de Calatrava, d'Alcantara, de Montesa, de Christ, etc. II. *Antiquité maritime de la république de Carthage, avec le Périple d'Hannon, traduit du grec, avec des notes*, Madrid, 1756. Campomanès a traduit le *Périple* d'Hannon sur l'édition d'Hudson, 1698. Il réfute, dans les notes, Henri Dodwell, qui a nié l'authenticité de l'ouvrage du capitaine carthaginois, et donne une notice de toutes les éditions qui en ont été faites en Espagne et ailleurs. III. *Noticia geografica del reyno y caminos de Portugal*, Madrid, 1762, in-8°. IV. *Itinéraire des routes de poste, tant d'Espagne que des pays étrangers*, Madrid, 1762, in-8°., composé par ordre du roi Charles III; V. *Appendice à l'éducation des artisans*, Madrid, 1775-77, 4 vol. in-8°. Campomanès expose dans cet ouvrage les motifs qui ont occasionné la décadence des arts et des métiers en Espagne.

lions le nombre des moutons voyageurs. Les cortès ont toujours en vain demandé la suppression des mestas.

Le gouvernement envoya un grand nombre d'exemplaires des écrits de l'auteur sur l'industrie populaire et l'éducation des artisans aux évêques et aux gouverneurs de province, en leur ordonnant de les propager. VI. *Avis sur la formation des lettres*, Madrid, 1778. Campomanès, réfléchissant sur le mécanisme des lettres, crut reconnaître qu'elles pouvaient toutes se réduire à ces quatre signes, *I*, *C*, *J*, *S*, et cette observation devint la base de son traité. On a encore de lui un *Discours historique* sur les droits de l'infante Marie à la couronne de Portugal, et sur ceux qui en émanaient en faveur de Charles III; un discours sur la chronologie des rois Goths; une *Dissertation* latine sur l'établissement des lois et sur l'obligation de s'y conformer. Ce dernier ouvrage fut adressé à l'académie de Bastia en Corse, où il ne parvint qu'après la clôture du concours : il obtint cependant une mention honorable. Campomanès traduisit encore de l'arabe, en 1751, avec D. Miguel Casiri, deux chapitres d'Ebn-el-Auam sur l'art de cultiver la terre. Il publia depuis une traduction du *Traité des dieux et des hommes*, attribué à Salluste, préfet des Gaules dans le 4e. siècle. Il donna une édition des ouvrages du célèbre bénédictin Feijoo, dont il a écrit la vie, et une édition, avec des notes, du *Projet économique* de Bernard Ward. Enfin, il a laissé manuscrite une *Histoire générale de la marine espagnole*. Tous ses ouvrages sont estimés, mais on préfère ceux qu'il composa sur l'économie politique. V—VE.

CAMPRA (ANDRÉ), musicien célèbre, naquit à Aix le 4 décembre 1660. Nommé maître de la chapelle du roi, il s'acquit une grande réputation par ses motets, qui lui méritèrent la place de maître de musique de la maison professe des jésuites, et ensuite la maîtrise de la métropole; mais bientôt, trouvant les bornes de la musique sacrée trop étroites pour son génie, il s'unit aux premiers poètes de son temps, et travailla pour l'Académie royale de musique, dont il fut un des plus fermes soutiens. On a de lui : I. des *Cantates françaises*, long-temps estimées; II. Recueils de *motets* à une, deux et trois voix, 1706, 1710, etc.; III. (tragédies-opéras) *Hésione*, 1700; *Tancrède*, 1702; *Télémaque*, 1704; *Alcine*, 1705; *Hippodamie*, 1708; *Iphigénie en Tauride*, 1711 (en société avec Desmarets); *Idoménée*, 1712; *Télèphe*, 1713; *Camille*, 1717; *Achille et Déidamie*, 1735; IV. les ballets suivants : l'*Europe galante*, le *Carnaval de Venise*, le *Destin du nouveau siècle*, *Aréthuse*, *fragments de Lulli*, le *Triomphe de l'Amour*, les *Fêtes vénitiennes*, les *Amours de Mars et de Vénus*, les *Ages*, la *Fête de l'Isle-Adam*, les *Muses rassemblées par l'Amour*, et le *Jaloux désabusé*. Intermédiaire entre Lulli et Rameau, Campra ne contribua pas moins puissamment qu'eux à tirer de la barbarie la musique française. Ses compositions, sans être aussi savantes que celles du créateur de l'harmonie, ont plus de naturel, plus de vérité que celles du florentin, et présentent un progrès sensible vers le but indiqué au génie. Aujourd'hui, elles seraient illisibles. Campra mourut à Versailles, le 29 juillet 1744, âgé de quatre-vingt-quatre ans. D. L.

CAMPS (FRANÇOIS DE), né à Amiens, le 31 janvier 1643, fut élevé auprès de son parent, M. de Serroni, premier archevêque d'Albi, qui le choisit pour son grand-vicaire, et lui procura ensuite l'évêché de Pamiers;

mais n'ayant pu en obtenir les bulles, il en fut dédommagé par l'abbaye de Signy, diocèse de Reims. Il mourut à Paris le 15 août 1723, âgé de quatre-vingt-un ans. Appliqué de bonne heure aux études historiques, sous la direction de Bouteroue, de Du Cange, du P. Le Cointe, et de dom Mabillon, il commença à se faire connaître par sa *Dissertation sur une médaille d'Antonin Caracalla*, Paris, 1677. Le succès de cette dissertation le détermina à se livrer tout entier à l'étude des médailles; il en fit une collection, qui devint bientôt une des plus belles de la France, et qui passa ensuite au maréchal d'Estrées, et de là au cabinet du roi (*Voy*. DE BOZE). Vaillant a publié l'explication des plus beaux médaillons en grand bronze de ce cabinet, sous ce titre : *Selecta numismata in œre maximi moduli*, Paris, 1693, in-4°. L'abbé de Camps a été l'éditeur des *Entretiens effectifs de l'ame avec Dieu, sur les cent cinquante psaumes*, composés par de Serroni, auxquels il a joint un éloge de ce prélat (Paris, 1688, 3 vol. in-8°.; ibid., 1702, id.) Il avait aussi beaucoup travaillé sur l'histoire; on a de lui un grand nombre de dissertations, soit imprimées, soit manuscrites, sur l'histoire de France, et dont un grand nombre ont paru dans les *Mercures* : la dernière édition de la *Bibliothèque historique de la France* en donne un catalogue qui en contient quatre-vingt-onze, mais on en trouve la liste la plus complète dans l'*Histoire littéraire d'Amiens*, par le P. Daire; elle y occupe huit pages in-4°. C.M.P.

CAMPULE. *Voy*. LÉON III.

CAMPY. *Voy*. PLANIS CAMPY.

CAMULOGÈNE, général gaulois, dont César parle dans ses *Commentaires* (livre VIII). Il commandait en chef les Parisiens, dont le chef-lieu était Lutétie, lorsque Labiénus, lieutenant de César, s'approcha de cette ville. Camulogène, alors avancé en âge, mais ayant la réputation d'un habile capitaine, rassembla une armée nombreuse, et se couvrit d'un grand marais qui était sur la gauche de la Seine, et versait ses eaux dans cette rivière, au-dessus de Lutétie. Labiénus n'ayant pu forcer le passage, marcha sur *Melodunum* (Melun), dont la plupart des habitants étaient accourus à la défense de Paris, et se trouvaient dans l'armée de Camulogène. Le lieutenant de César passa la Seine à Melun, remonta la rive droite, et s'avança de nouveau vers Lutétie. Décidé à ne pas sortir de son camp, et craignant que Labiénus ne se fortifiât dans Lutétie, Camulogène mit le feu à la ville, en fit rompre les ponts, et garda sa position défendue par le marais, n'étant séparé des Romains que par le fleuve. Cependant, quelque temps après, on en vint aux mains. La bataille se livra dans la plaine d'Issy et de Vaugirard. Les Gaulois combattirent avec un grand courage : Camulogène leur en donnait l'exemple, et, malgré son grand âge, se portait partout où était le danger. Le combat fut vif et opiniâtre; mais enfin le chef des Gaulois tomba dans la mêlée, et périt les armes à la main. V—VE.

CAMUS DE BEAULIEU (N. LE), succéda au seigneur de Giac dans la faveur de Charles VII. Loin d'être effrayé de la fin tragique de son prédécesseur, que le connétable de Richemont avait fait enlever et exécuter sans forme de procès, il abusa de son crédit avec une insolence inouïe, au point que les princes et les courtisans, indignés de l'arrogance du nouveau favori, prièrent le connétable de les en délivrer. Le Camus de Beaulieu fut

assassiné près de Poitiers en 1426, et Richemont, servant son souverain malgré lui-même, et le défaisant, dit le président Hénaut, d'une manière à la vérité bien audacieuse, des mauvais sujets dont il se laissait obséder, lui dit, pour toute justification, qu'en faisant bonne justice de Giac et de Le Camus, il n'avait eu en vue que le bien de l'état et la gloire du roi. V—VE.

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Belley, né à Paris le 3 novembre 1582, d'une famille originaire d'Auxonne, et connue par le surnom de *Pont-Carré*. Il se déclara hautement et avec courage contre les moines, à une époque où il n'était pas sans danger de les attaquer, puisqu'ils avaient des protecteurs puissants à la cour, et pour appui un homme du caractère de Richelieu. L'évêque de Belley, ami de S. François de Sales, et qui se faisait gloire d'être son disciple, n'était ni assez adroit, ni assez courtisan pour calculer la direction la plus convenable à ses intérêts. Il était témoin des désordres où vivaient alors la plupart des moines mendiants; il connaissait leurs mauvaises mœurs et leur ignorance absolue, et il n'écouta que son zèle en criant contre ces abus; mais ce même zèle l'emporta au-delà des bornes que la charité aurait dû lui prescrire. Dans ses écrits contre les moines, il montra beaucoup d'aigreur et de passion; il les accablait de railleries et même de turlupinades, suivant le mauvais goût du temps; il les comparaît, avec leurs courbettes, à des cruches qui se baissent pour mieux s'emplir. « J.-C., disait-il, avec cinq » pains et trois poissons, ne nourrit » que trois mille personnes, et qu'une » seule fois en sa vie; S. François, » avec quelques aunes de bure, nour» rit tous les jours, par un miracle per» pétuel, quarante mille fainéants. » Les titres seuls des livres que Camus publia contre les moines annoncent qu'il ne les ménageait pas plus dans ses écrits qu'en chaire et dans la société. C'étaient : *le Rabat-joie du triomphe monacal; la Désappropriation claustrale; le Traité de l'ouvrage des moines; le Directeur désintéressé*, etc. Ceux-ci lui répondirent par des injures; et, de-là, une lutte qui ne finit que par l'intervention du premier ministre. « Je ne trouve au» cun autre défaut en vous, lui dit le » cardinal, que cet acharnement que » vous avez contre les moines; sans » cela je vous canoniserais. — Plût à » Dieu, répliqua le pieux évêque; » nous aurions l'un et l'autre ce que » nous souhaitons : vous seriez pape, » et je serais saint. » Cette réponse peint le caractère de Camus, et suffirait pour le faire connaître. L'évêque de Belley écrivait avec une facilité étonnante; et, malgré les devoirs multipliés de son ministère, qu'il remplissait tous exactement, il trouva encore le temps de composer, sur différents sujets, des ouvrages, dont le nombre s'élève au-delà de deux cents. Son style se ressent de la précipitation avec laquelle il écrivait; mais il est abondant, vif, animé, plein de métaphores, aussi ne manquait-il pas de lecteurs. Connaissant le goût de la multitude pour le merveilleux et les aventures où le cœur est intéressé, dans l'intention de remédier au mal occasionné par la lecture de ces sortes de livres, il écrivit des romans spirituels, qui eurent un très grand succès dans le temps; ils sont intitulés : *Dorothée*, *Alcime*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis*, etc. Ce dernier est en 6 gros vol. in-8°. On avait proposé à Camus plusieurs évêchés, qu'il refusa constamment : « La » petite femme que j'ai épousée, ré-

» pondait-il, est assez belle pour un » Camus. » Après vingt années de travaux dans son évêché, il s'en démit, de l'agrément du roi, qui lui fit accepter, en échange, l'abbaye d'Aunay en Normandie, où il se retira. Mais l'archevêque de Rouen, de Harlay, qui connaissait le zèle apostolique de Camus, le détermina à quitter sa solitude pour prendre la direction du diocèse avec le titre de vicaire-général. Il recommença la vie laborieuse qu'il avait menée à Belley, visitant les pauvres, consolant les malades, tenant des conférences, établissant des missions, et prêchant lui-même très souvent. Ses sermons se ressentent de sa facilité et du mauvais goût qui, de son temps, déshonorait la chaire, et dont Bourdaloue eut tant de peine à la purger. Les compilateurs d'anecdotes en citent plusieurs traits, dans le nombre desquels nous choisirons le suivant. Il prêchait pour une prise d'habit, et il commença son sermon de cette manière : « Messieurs, on re» commande à vos charités une jeune » demoiselle qui n'a pas assez de bien » pour faire vœu de pauvreté. » Camus, sentant renaître en lui le goût de la retraite, vint établir sa demeure à l'hôpital des incurables de Paris, dans le dessein d'y consacrer le reste de ses jours au service des pauvres; mais le roi l'ayant nommé à l'évêché d'Arras, il se soumit à cet ordre, et se disposait à se rendre dans son nouveau diocèse, lorsqu'il mourut le 26 avril 1652, âgé de soixante-dix ans. Il fut inhumé dans l'église des Incurables, comme il l'avait demandé. On a reproché à Camus de manquer de jugement; mais il était le premier à en convenir, avec cette candeur qui lui était naturelle. Un jour, S. François-de-Sales se plaignait à lui de son peu de mémoire : « Vous n'avez pas, lui » dit Camus, à vous plaindre de vo» tre partage, puisque vous avez la » très bonne part, qui est le *juge» ment.* Plût à Dieu que je pusse vous » donner de la mémoire, qui m'afflige » souvent de sa facilité (car elle me » remplit de tant d'idées que j'en suis » suffoqué en prêchant et même en » écrivant), et que j'eusse un peu de » votre jugement; car de celui-ci je » vous avoue que j'en suis fort court! » A ce mot, S. François-de-Sales se mit à rire, et l'embrassant tendrement, lui dit : « En vérité, je connais main» tenant que vous y allez tout à la » bonne foi. Je n'ai jamais trouvé » qu'un homme avec vous qui m'ait » dit n'avoir guère de jugement; car » c'est une pièce de laquelle ceux qui » en manquent davantage, pensent en » être les mieux fournis. » Les ouvrages de Camus ne méritent pas, pour la plupart, d'être tirés de l'obscurité; on en trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. XXXVI, pag. 105-138. Nous nous contenterons d'indiquer, comme les plus remarquables : I. *les Evénements singuliers*, 6e. édition, Paris, 1660, in-8o.; II. *l'Avoisinement des protestants de l'Eglise romaine*, Paris, 1640; Rouen, 1648, in-8o., réimprimé sous le titre de *Moyens de réunir les protestants avec l'Eglise romaine*, Paris, 1703, in-12, par les soins et avec des additions de Rich. Simon. « L'ouvrage en lui-même, dit Nicéron, est le meilleur qu'ait fait l'auteur. » (1) III. *L'Esprit de S. François de Sales, évêque de Ge-*

(1) Richard Simon, qui n'aimait pas Bossuet, insinua, dans son édition, que ce prélat, dans l'*Exposition de la foi catholique*, n'était guère que le copiste de l'évêque de Belley, quoique les deux auteurs n'eussent d'autre ressemblance que d'avoir travaillé sur le même sujet et dans les mêmes vues. L'objet de Camus est de prouver que la réunion n'est pas impossible, et de présenter les moyens d'y parvenir. Les remarques de Richard Simon sont curieuses et intéressantes.

nève, Paris, 1641, 6 vol. in-8°.; on doit donner la préférence à l'édition abrégée de 1727, 1 vol. in-8°., réimprimé plusieurs fois; elle est dégagée de tout ce qui était étranger au sujet, et l'éditeur (M. Collot, docteur de Sorbonne) a rendu un véritable service aux personnes pieuses, en leur facilitant la lecture d'un livre utile et agréable. Camus prononça trois discours devant les états-généraux de 1614; ils furent imprimés à Paris, 1615, in-8°.; ce livre singulier et curieux est fort peu connu aujourd'hui, et n'est pas même indiqué dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de la France*, ni dans le Moréri de 1759, quoiqu'on y trouve une longue liste des ouvrages de Camus. W—s.

CAMUS (Etienne le), cardinal, évêque de Grenoble, né à Paris en 1632, d'une illustre famille de robe, qui a produit un célèbre lieutenant civil, plusieurs procureurs-généraux et présidents à la cour des aides, mena une vie galante et dissipée à la cour, où il était attaché par une charge d'aumônier du roi. « On a, remarquait-il dans » la suite, dit de moi plus de mal que je » n'en avais fait alors, et depuis, plus » de bien que je n'en mérite. » En quittant la cour, il se mit sous la direction de M. Pavillon, évêque d'Aleth, et il songeait à aller faire pénitence dans la retraite, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Grenoble en 1671. Son premier mouvement le portait à refuser, mais ses amis lui représentèrent sa promotion comme une faveur de la Providence, qui lui offrait ce moyen de réparer le scandale que sa vie pouvait avoir donné. Il se rendit à leurs conseils. L'arrivée du nouveau prélat dans son diocèse fut marquée par des actes de désintéressement, et il se livra sans réserve au salut du troupeau qui lui était confié, se mit à la tête des missions, visita chaque année, pendant trois mois, environ cent paroisses, sans être rebuté par la difficulté des chemins, dans un pays rempli de montagnes escarpées et de gorges presque impénétrables. Il animait tout par son zèle, pénétrait les cœurs par l'onction de ses sermons, portait la paix dans les familles par un esprit de conciliation qui terminait tous les différends, répandait d'abondantes aumônes qui excédaient souvent le revenu de son évêché. Sa vie domestique retraçait celle des évêques de la primitive église. Il couchait sur la paille, portait un cilice, jeûnait une grande partie de l'année, faisait une abstinence continuelle, ne vivait que de légumes, quoiqu'il fît servir de la viande pour les autres personnes qui étaient à sa table. Il fallut qu'Innocent XI l'obligeât à manger du poisson, et que les médecins le forçassent de se nourrir avec de la viande pour le besoin de sa santé, pendant les cinq dernières années de sa vie. Il fut fait cardinal en 1686. Le chapeau avait été demandé pour M. de Harlay, archevêque de Paris. Innocent XI, qui n'aimait pas ce prélat, l'envoya, de son propre mouvement, à l'évêque de Grenoble (1). On le manda en cour. M. de Harlay était avec Louis XIV, lorsque le nouveau cardinal parut devant ce prince. Le monarque ayant voulu lui faire des reproches, l'évêque de Grenoble, qui se tirait toujours d'affaire par quelque plaisanterie, lui dit, en montrant

(1) Les mémoires du temps ont débité à cette occasion plusieurs anecdotes suspectes, au moins dans leurs circonstances. L'abbé de Choisi raconte qu'au lieu d'attendre de recevoir la barette des mains du roi, il la prit *impatiemment* de la main de l'abbé Servien, chargé de la lui porter directement, et que, dès ce même jour, il s'en était *paré en mangeant ses carottes*. Il serait possible que l'épigramme des carottes eût amené l'anecdote de l'impatience, peu croyable de la part d'un prélat qui n'accepta le cardinalat que sur le conseil d'Arnauld et de Nicole.

son compétiteur : « Sire, voilà le cardinal camus, et voici le cardinal Le Camus, » en se montrant lui-même. Cette plaisanterie fit rire Louis XIV, et la chose n'eut pas d'autre suite. Un de ses curés se plaignait un jour à lui de ne pouvoir empêcher ses paroissiens de danser les dimanches et fêtes : « Eh! monsieur, répondit le prélat, laissez-leur au moins la liberté de secouer leur misère. » Le Camus mourut à Grenoble le 12 septembre 1707 : les pauvres furent ses héritiers. Il avait fondé deux séminaires ; l'un dans sa ville épiscopale, pour les ordinants ; l'autre à St.-Martin-de-Miseré, pour les jeunes gens qui se destinaient à la cléricature. La mémoire de ce saint évêque se conserve encore avec vénération dans le diocèse qu'il édifia par ses vertus et qu'il vivifia par son zèle. Il avait fait imprimer à Grenoble l'ordonnance du cardinal Carpegna, vicaire du pape, contre le luxe des femmes. Ce fut à sa sollicitation que Genest, depuis évêque de Vaison, composa la *Théologie morale de Grenoble*. On a de lui un recueil d'*Ordonnances synodales* estimées, une *Défense de la virginité perpétuelle de la mère de Dieu*, Lyon, 1680, in-12 ; un *Traité de l'Eucharistie*, pour l'instruction d'une personne de la religion réformée qui pensait à se faire catholique (*Voyez* CLAUDE). On trouve huit de ses *Lettres* parmi celles du docteur Arnauld. M. Lallouette a donné l'abrégé de sa vie (Paris, 1760, in-12 de 67 pag.) M. Gras-Duvillard, chanoine de St.-André de Grenoble, a publié : *Discours sur la vie et la mort de M. le cardinal Le Camus*, accompagné d'une épître qui contient l'état des fondations et legs du cardinal dans son diocèse, et un extrait de ses lettres, avec des notes critiques et historiques, Lausanne (Grenoble), 1748, in-12. Ce discours est une oraison funèbre du cardinal, prêchée à huis clos par le P. Molinier de l'Oratoire, dans un couvent de religieuses, parce que Le Camus avait défendu qu'on lui décernât aucun éloge public après sa mort. Cette oraison funèbre a été mutilée en divers endroits par l'éditeur. T—D.

CAMUS (JEAN LE), frère cadet du cardinal, conseiller de la cour des aides, puis maître des requêtes, intendant en Auvergne, et enfin lieutenant civil au Châtelet de Paris, exerça pendant quarante ans cette dernière charge avec la réputation de l'un des plus intègres et des plus habiles magistrats de son siècle. Il mourut le 28 juillet 1710, âgé de soixante-treize ans. Il a fait des notes sur la coutume de Paris, dont Ferrières enrichit la seconde édition de sa compilation de tous les commentateurs de cette coutume, 4 vol. in-fol., 1714. Le Camus publia aussi les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont Denisart donna une nouvelle édition, avec des notes, 1769, in-4°. B—I.

CAMUS DE MELSONS (CHARLOTTE LE), de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, est au nombre des femmes qui ont cultivé avec succès la poésie française ; elle mourut le 22 juin 1702. Ses poésies, qui se trouvent éparses dans divers recueils ou dans les journaux du temps, n'ont jamais été réunies ; on en trouve quelques-unes dans l'*Histoire littéraire des Femmes françaises*, Paris, 1769, 2e. partie, pag. 122. André Le Camus, son mari, était conseiller d'état. — CAMUS (Nicolas), docteur et professeur en droit à l'université de Paris, était natif de Troyes en Champagne. On connaît de lui : I. *Academiæ Parisiensis pro assertione juris sui adversùs mancipum factionem postulatio, ad Pomponium Bellevræum*

ejusdem res gestas carmine panegyrico exponens, Paris, 1658, in-4°. C'est une requête en vers latins qu'il avait adressée au premier président Pompone de Bellievre, pour soutenir quelques droits de l'université de Paris. II. *Ad Joan. Bapt. Colbert Elegia*, ib., in-fol., sans date; III. il a été l'éditeur du *Térence, ad usum Delphini*, Paris, 1675, in-4°.; Londres, 1688, 1709, in-8°. Les notes et commentaires qu'il y a joints font encore un peu rechercher cette édition.

C. M. P.

CAMUS (François Joseph des), né le 14 septembre 1672, à Pichomé, village près de St.-Mihel, en Lorraine, fit ses premières études sous les jésuites, à Bar-le-Duc, et obtint ensuite, par le crédit de ses parents, une bourse au collége de la Marche, à Paris. Son cours de philosophie achevé, il entra au séminaire de Verdun, et en sortit au bout de deux ans, pour retourner à Paris, où il commença à se livrer à son génie pour la mécanique. Quelques machines de son invention, entre autres un carrosse qui avait ceci de remarquable, qu'il ne pouvait pas verser, et que les cahots y étaient insensibles, furent approuvées par l'académie des sciences, qui ouvrit ses portes à Des Camus en 1716. Encouragé par cet honneur, il publia, en 1722, in-8°., Paris, un *Traité des forces mouvantes*, ouvrage rare et curieux, dont on trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque de Lorraine*, pag. 219-223. Le marquis de Serbois attaqua quelques-uns des principes que Des Camus y énonce sur le mouvement des corps, par une lettre imprimée dans le *Journal des Savants*, février 1723. Il lui répondit dans le même *Journal*, juillet 1724. Des Camus eût part à la nouvelle édition de *la Mécanique* de Varignon, donnée par de Beaufort, Paris, 1725, 2 vol. in-4°. On a encore de lui un *Traité du mouvement accéléré par des ressorts et des forces qui résident dans les corps en mouvement*, imprimé dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1728. Des Camus, qui n'avait d'autre ressource qu'un bénéfice peu considérable, passa en Hollande, pour y faire l'essai d'une machine propre à soulager les rameurs; il en fut rappelé quelque temps après; mais, ne recevant aucune récompense de ses travaux, il partit pour l'Angleterre en 1732, dans l'espoir d'y trouver un emploi plus utile de ses talents, et y mourut, sans qu'on sache précisément à quelle époque. Il avait été exclus de l'académie, pour cause d'absence, le 4 décembre 1723. W—s.

CAMUS (Charles-Étienne-Louis), né à Cressy en Brie, le 25 août 1699, montra dès son enfance un goût naturel pour les mathématiques. Ses parents, malgré la modicité de leur fortune, cédèrent à ses instances en l'envoyant faire ses études à Paris. Il entra au collége de Navarre: en très peu de temps il surpassa tous ses condisciples. Après les devoirs de la classe, il trouvait encore le loisir de cultiver les mathématiques, et les progrès qu'il fit dans cette science l'ayant mis à même d'en donner des leçons, au bout de deux années il fut en état de se passer des secours de ses parents. A sa sortie du collége, il apprit la géométrie sous Varignon. En 1727, il concourut pour le prix proposé par l'académie des sciences, sur *la manière la plus avantageuse de mâter les vaisseaux*. Bouguer remporta le prix; mais le mémoire de Camus annonçait un talent si décidé, que la société qui n'avait pu le couronner s'empressa d'en recevoir l'auteur. Assidu aux séances de l'académie, il y

lut plusieurs mémoires intéressants, dont les plus remarquables sont celui *sur les forces vives* et celui *sur les dents des roues et les ailes des pignons*, imprimés dans le recueil de l'académie, années 1728 et 1733. Camus fut du nombre des académiciens envoyés dans le Nord pour déterminer la figure de la terre. De retour en 1737, il s'occupa d'un ouvrage sur l'*Hydraulique*, qu'il communiqua à sa compagnie en 1739. Des travaux si importants furent enfin récompensés par la place d'examinateur des écoles du génie et de l'artillerie. La science des mathématiques avait fait d'immenses progrès depuis un siècle, et les livres élémentaires devenaient insuffisants. Camus sentit de quelle utilité serait pour les élèves du génie et de l'artillerie, un ouvrage de ce genre, et ce fut pour eux qu'il composa son *Cours de mathématiques*, livre utile, mais effacé par ceux qui ont paru depuis, et dont la meilleure édition est celle de Paris, 1766, 4 vol. in-8°. La société royale de Londres avait nommé Camus l'un de ses membres dès l'année précédente : il était déjà professeur de géométrie, et secrétaire perpétuel de l'académie d'architecture. Il mourut le 2 février 1768, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits dont on ignore le sort. Grandjean de Fouchy prononça son éloge, imprimé dans le recueil de l'académie des sciences, année 1768.

W—s.

CAMUS (Antoine le), docteur régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, né dans cette ville en 1722, jouit pendant sa vie d'une assez grande réputation, due à la fois à ses formes aimables, à quelques talents littéraires, au caractère original de quelques-uns de ses ouvrages de médecine, et enfin à son talent pratique. Il fit ses premières études à Clermont, les acheva au collége d'Harcourt, à Paris, et, à dix-sept ans, était déjà maître-ès-arts à l'université. Étant devenu alors disciple de Ferrein, en 1742, il fut reçu bachelier à la faculté de médecine de Paris. Les épreuves de son baccalauréat eurent cela de remarquable, qu'elles fournirent au jeune Le Camus prétexte à satisfaire son goût pour la poésie. Quelques-unes furent remplies en vers français. Reçu docteur, il débuta de même par dédier à la faculté un petit poëme sur l'amphithéâtre que cette compagnie venait d'élever à ses frais : *Amphitheatrum medicum, poëma*, Paris, 1745. Il se chargea ensuite de la partie medicale dans le *Journal œconomique* (de 1753 à 1765), et la traita avec beaucoup de talent. Le Camus devint célèbre ; les académies de la Rochelle, Châlons-sur-Marne, Amiens, etc., se l'associèrent. En 1762, il fut appelé à professer dans les écoles ; il prononça alors un discours latin sur les moyens de faire avec succès la médecine à Paris. En 1766, chargé de professer la chirurgie française, il ouvrit aussi son cours par un discours français tendant à prouver que la chirurgie n'est pas un art difficile. Il mourut à Paris le 2 janvier 1772, dans sa 50e. année, après avoir publié, outre les ouvrages que nous avons déjà cités : I. *la Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; ibid., 1769, in-4°. et 2 vol. in-12 ; II. *Abdeker*, ou l'*Art de conserver la beauté*, Paris, 1754, 1756, 4 vol. in-12 ; III. *Mémoires sur différents sujets de médecine*, Paris, 1760, in-12 ; IV. *Projet d'anéantir la petite vérole*, Paris, 1767, in-4°. et in-12 ; V. *Médecine pratique, rendue plus simple, plus sûre et plus méthodique*, Paris, 1769, in-12 :

il y en a un tome second, avec son éloge par Bourrel, 1772 : il y a aussi une édition in-4°.; VI. *Maladies du district du cœur*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, ouvrage posthume qui devait être suivi des *Maladies du domaine de l'estomac*, et de celles des téguments ; VII. *l'Amour et l'Amitié*, comédie, 1763, in-4°. Il avait publié, en 1757, *les Amours pastorales de Daphnis et Chloé, traduites du grec de Longus, par Amyot, avec une double traduction*, Paris, in-4°. Cette double ou seconde traduction est de Le Camus. Il fit, avec Dreux du Radier, Lebeuf et Jamet, l'*Essai historique, critique, philologique, moral, littéraire et galant, sur les lanternes*, Dole, Lucnophile, 1755, in-12. — LOUIS FLORENT, son frère, né le 4 juillet 1723, publia *le Négociant*, feuille périodique, depuis le 15 novembre 1762, jusqu'au 15 mars 1763, et *la Bergère*, pastorale, 1769, in-12. C. et A.

CAMUS DE MÉZIÈRES (NICOLAS LE), né à Paris le 26 mars 1721, architecte, a publié sur son art plusieurs ouvrages utiles, et dont quelques-uns méritent d'être consultés : I. *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*, Paris, 1769, in-fol., rare ; II. *Dissertation sur les bois de charpente* (avec Babuty-Desgodets), Paris, 1763, in-12 ; III. *le Génie de l'architecture, ou l'Analogie des arts avec nos sensations*, Paris, 1780, in-8°.; IV. *le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, 1781, 2 vol. in-8°.: le but de l'auteur est de mettre les particuliers en garde contre les architectes qui leur font adopter des plans ruineux; V. *Traité de la force des bois*, Paris, 1782, in-8°. On lui attribue encore l'*Esprit des almanachs, analyse critique et curieuse des almanachs, tant anciens que modernes*, publié sous le masque de *Wolf d'Orfeuil*, Paris (1782), 2 vol. in-12. Le Camus de Mézières est mort à l'âge de soixante-huit ans, le 27 juillet 1789. La halle au blé de Paris a été construite sur les dessins et sous la direction de Le Camus de Mézières. Un ouvrage de cette importance devait donner à son auteur une grande et durable réputation ; mais on a reconnu qu'il aurait dû lui donner une étendue proportionnée aux besoins d'une ville immense. Alors le milieu du monument serait resté libre pour les voitures. Nous devons ajouter que, sous le rapport de la solidité, l'architecte ne s'y est pas montré assez instruit dans la science de la construction, puisque le gouvernement ayant été depuis obligé de couvrir ce milieu de la halle, et ayant désiré d'y faire exécuter une coupole en pierres, on a constaté les déchirements déjà manifestés dans les voûtes et dans les plates-bandes et les arcades des murs extérieurs. On peut consulter sur cela M. Viel, l'un des architectes nommés pour en faire l'examen, dans son ouvrage, art. *des voûtes*, tom. 3, page 73, Paris, 1809, sur la halle au blé. W—s.

CAMUS (ARMAND-GASTON), né à Paris le 2 avril 1740, avait fait dans sa jeunesse une étude approfondie des lois ecclésiastiques. Devenu avocat du clergé de France, l'électeur de Trèves et le prince de Salm-Salm le choisirent aussi pour leur conseiller. Cependant, il ne se livra pas aux espérances de fortune qui lui étaient offertes. Partageant son temps entre les devoirs de son état et la lecture des grands écrivains de l'antiquité, il aspirait à obtenir une réputation par les lettres. Buffon venait de publier son *Histoire naturelle*, et tous les es-

prits semblaient se tourner vers l'étude de cette science; la traduction de Pline par Poinsinet avait été favorablement accueillie; Camus pensa qu'une traduction de l'*Histoire des animaux*, d'Aristote, qui manquait encore à notre langue, ne pouvait paraître dans des circonstances plus heureuses, et il en forma l'entreprise sans être effrayé des difficultés, ni rebuté des longueurs d'un pareil travail : il y réussit, sinon parfaitement, du moins de manière à mériter des éloges. Cette traduction estimée lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Avec un caractère froid et des dehors sévères, Camus était cependant enthousiaste. Il embrassa avec force les principes de la révolution. Député de la ville de Paris aux états-généraux, il fut nommé l'un des secrétaires du bureau chargé de la vérification des pouvoirs des députés. La salle d'assemblée de ce bureau ayant été fermée pour les préparatifs de la séance royale, Camus en enleva les papiers, se joignit à ses collègues réunis au Jeu de paume, et prêta, l'un des premiers, le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une constitution (*Voy.* Bailly). Durant la session, il parut souvent à la tribune, présenta différents projets de finance, dénonça le *Livre rouge* où étaient inscrites les pensions payées par le trésor royal, eut la plus grande part à la constitution civile du clergé, la défendit avec force, et devint par-là en butte à tous ceux qui professaient des sentiments opposés, et qui ne lui épargnèrent ni les injures ni le ridicule. Les travaux de l'assemblée constituante terminés, il se renferma dans les devoirs de la place d'archiviste à laquelle il avait été nommé, et rendit un service important aux lettres, en prévenant la dilapidation des papiers et des livres des corporations supprimées. Député du département de la Haute-Loire à la convention, il s'y annonça par des mesures rigoureuses, provoqua un décret d'accusation contre les ministres, auxquels il attribua le désordre des finances, fut envoyé en mission dans la Flandre, et, à son retour, nommé membre de comité de salut public. Le 30 mars 1793, il proposa de mander Dumouriez à la barre, pour y rendre compte de sa conduite, et fit décréter que cinq commissaires seraient envoyés à l'armée avec le pouvoir de suspendre et de faire arrêter les généraux suspects. Camus fut lui-même un des commissaires; mais, prévenu par Dumouriez, il fut arrêté avec ses collègues et livré aux Autrichiens. Détenu successivement à Maëstricht, Coblentz, Kœnigingratz et Olmütz, il parvint à se procurer du papier et des livres, et adoucit les ennuis de sa captivité en traduisant le *Manuel d'Epictète*. Échangé contre la fille de Louis XVI, le 25 décembre 1795, il entra au conseil des cinq-cents, et en fut élu président. Nommé par le directoire au ministère des finances, il refusa cette place, resta au conseil, y parla en différentes circonstances, et en sortit le 20 février 1797. A cette époque, il reprit ses travaux littéraires qui ne furent plus interrompus. Il avait été nommé membre de l'institut, à la création de ce corps destiné à remplacer les académies supprimées. Assidu aux séances de la classe à laquelle il appartenait, il y lut plusieurs dissertations, et fut chargé par cette société de faire un voyage dans les départements réunis, pour y recueillir les manuscrits les plus importants pour l'histoire de France. L'opposition qu'il montra à l'établissement du gouverne-

ment consulaire n'eut aucune influence sur son sort. Confirmé dans la place d'archiviste, il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1804, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il s'était cassé une jambe quelques mois auparavant, et n'était point encore rétabli. Camus apporta dans toutes les fonctions publiques une grande probité et des intentions droites; mais il fut entraîné au-delà du but par la force des circonstances et la sévérité de son caractère. Il faut avouer que son opiniâtreté et son excès de confiance dans ses propres moyens justifient quelques-uns des reproches qui lui ont été faits. Il était d'ailleurs d'une piété sévère, et avait toujours dans sa chambre un crucifix de hauteur d'homme. Très attaché aux principes du jansénisme, il montra dans toutes les occasions son opposition à la cour de Rome. Ce fut lui qui contribua le plus à la réunion du Comtat Vénaissin, et qui fit ôter au pape les annates et tous les autres avantages pécuniaires qu'il avait en France. Camus a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I. *Code matrimonial*, Paris, 1770, in-4°. Le Ridant en avait donné une première édition in-12, en 1766. Les additions qui se trouvent dans la seconde, sont en grande partie de Camus. II. *Lettres sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1772, in-12; 1777, même format; 1805, 2 vol. in-12. Cette édition est la plus complète d'un ouvrage estimé pour la partie bibliographique. L'auteur étant mort pendant l'impression, ce fut M. Boulard, notaire, qui surveilla l'impresssion des dernières feuilles. III. *Histoire des animaux d'Aristote*, traduite en français avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol. in-4°. Le texte a été revu sur plusieurs manuscrits. Les savants n'estiment pas beaucoup la traduction, mais elle est recherchée parce qu'il n'en existe pas d'autres (*Voy.* ARISTOTE). IV. *Manuel d'Epictète et Tableau de Cébès, présent d'un père captif à ses enfants*, Paris, 1796, 2 vol. in-18; 2e. édition, 1803, même format; V. *Notice d'un livre imprimé à Bamberg en* 1462 (*V.* PFISTER), Paris, an VII (1799), in-4°., fig., et dans le 2e. vol. des *Mémoires de l'institut*, classe de littérat.; VI. *Mémoires sur la Collection des grands et petits Voyages* (*Voy.* BRY), *et sur la Collection des Voyages de Melchisedec Thevenot*, Paris, 1802, in-4° : ces mémoires sont curieux et bien faits; quelques exemplaires ont été imprimés format in-fol.; VII. *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8°., et t. 3e. des *Mém. de l'institut*, curieux; VIII. *Mémoire sur un livre allemand intitulé : Theuer Danck*, 1 vol. in-4°., et tom. 3e. des *Mémoires de l'institut* (*Voy.* Melch. PFINTZING); IX. *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, Paris, 1803, 2 vol. in-18, ou 1 vol. in-4°., intéressant pour l'histoire littéraire : c'est la relation de la mission que lui avait donnée l'institut. Camus a eu part à la *Nouvelle édition de Denisart*, 1783-90, 9 vol. in-4°.; à celle de la *Bibliothèque historique de France*, et au *Journal des savants*. On peut consulter les *Tables du Moniteur*, qui contient ses rapports et ses discours aux différentes assemblées législatives.

W—S.

CAMUSAT (JEAN), célèbre imprimeur-libraire sous Louis XIII, avait pris pour devise la Toison-d'Or, avec ces mots : *Tegit, et quos tangit inaurat*. C'était, pour un auteur, un titre à la faveur publique, lorsque Camusat

s'était chargé de son manuscrit. Il dut à sa réputation de ne publier que de bons ouvrages, d'être choisi, par l'académie française, pour son libraire, lors de sa première organisation au mois de mars 1634. En cette qualité, il était tenu d'assister aux séances, et d'y servir comme d'huissier. Les académiciens s'assemblèrent plusieurs fois chez lui, avant d'être reçus au Louvre. Plusieurs fois, il fut chargé de faire pour l'académie des compliments ou des remercîments, et il s'en acquitta fort bien. C'est le seul libraire sans doute par l'organe duquel un corps littéraire ait cru pouvoir s'expliquer dignement lorsqu'il ne le faisait pas lui-même. Camusat publia le recueil suivant : *Négociations et traité de paix de Câtau-Cambresis, et ce qui s'est passé en la négociation de ladite paix, en* 1559, Paris, 1637, in-4°. On y trouve une *Remontrance faite sur l'injuste occupation de la Navarre par les rois d'Espagne*, et l'*Instruction et ambassade de Jacques Savary de Lancosme en Turquie, par Henri III, en* 1585 (*Voy.* de BRÈVES). Camusat mourut en 1639. Il fut arrêté qu'on lui ferait un service, dit Pélisson dans son *Histoire de l'académie française*, « et » ce fut, ajoute-t-il, l'honneur que » cette compagnie rendit à son librai- » re. » C'était le second service funèbre que l'académie faisait célébrer (*Voy.* Pierre BARDIN). Le cardinal de Richelieu fit alors demander la place de libraire pour Cramoisy; mais l'académie osa résister à la volonté de son protecteur, et nomma la veuve Camusat, qui fut représentée par son parent Du Chesne, docteur en médecine. Ce dernier prêta serment pour elle, et « fut exhorté, dit Pélisson, d'imi- » ter la discrétion, les soins et la dili- » gence du défunt. » V—VE.

CAMUSAT (NICOLAS), chanoine de Troyes, où il naquit en 1575 et mourut le 20 janvier 1655. C'était un prêtre vertueux, dont toute la vie fut partagée entre l'étude et les devoirs de son état. Il était simple dans son maintien, charitable envers les pauvres; la recherche des antiquités de son pays fut surtout l'objet de ses travaux. On en a la preuve dans les ouvrages suivants : I. *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* 1220, *cum appendice usque ad annum* 1223, Troyes, 1608, in-4°. Cette chronique, assez exacte, mais plus utile pour l'histoire de France que pour celle des autres royaumes, est l'ouvrage d'un religieux prémontré, nommé *Robert*. L'abbé Lebeuf en a fait imprimer deux suppléments dans ses *Pièces justificatives pour l'histoire d'Auxerre*. Les prémontrés de Lorraine en avaient promis une édition plus exacte que celle de Camusat, mais elle n'a point vu le jour. II. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, etc., ibid., 1610, in-8°. Cette collection contient des pièces curieuses et de savantes notes. Pour l'avoir complète, il faut qu'il y ait à la fin un *Auctuarium*, qui manque dans la plupart des exemplaires. On reproche à Camusat de n'y avoir pas suivi l'ordre chronologique. III. *Historia Albigensium, seu sacri belli in eos, anno* 1209 *suscepti*, etc., ibid., 1615, in-8°. L'auteur de cette histoire, publiée par Camusat, est un moine de Cîteaux, nommé *Pierre des Vaux de Cernai*, témoin oculaire des événements qu'il rapporte. Sorbin a donné une traduction française de cette histoire. IV. *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités*, etc., *pour servir à l'histoire, depuis* 1390 *jusqu'en* 1580, ibid., 1619, in-8° : il y a des exemplaires qui por-

tent la date de 1644; mais c'est la même édition. Cette collection renferme des pièces curieuses, parmi lesquelles on distingue les deux suivantes : *Recueil sommaire des propositions et conclusions faites en la chambre ecclésiastique des états de Blois de* 1576, par Guillaume de Taix, doyen de l'église de Troyes. L'auteur, ennemi des factions, y découvre les vues secrètes de l'assemblée, et remarque que, parmi les membres du clergé, les seuls évêques demandèrent la publication du concile de Trente, et que les chapitres, abbés et communautés s'y opposèrent. L'autre pièce est intitulée : *Mémoires militaires du sieur de Mergey*, gentilhomme champenois. C'était un bon et franc huguenot, qui écrivait simplement, en 1613, ce qu'il avait vu. Il y a des détails curieux sur la Saint-Barthélemi, où l'auteur avait couru de grands risques. Camusat publia les *Mémoires divers touchant les différends entre les maisons de Montmorenci et de Châtillon*, etc., composés par Christophe Richer, ambassadeur de François Ier. et de Henri II en Suède et en Danemark, Troyes, 1625, in-8°., livre curieux et estimé. Il a fourni à Du Chesne, à d'Achery et à d'autres savants, beaucoup de pièces qui ont été insérées dans leurs collections. Charles V, en considération du P. de Villiers, dominicain, son confesseur, depuis évêque de Troyes, avait enrichi la bibliothèque des jacobins de cette ville d'un grand nombre de manuscrits précieux, et obtenu de Grégoire XI une bulle d'excommunication contre ceux qui les détourneraient ou les altéreraient; malgré cette précaution, un prieur, qui en ignorait le prix, les vendit à un papetier qui les mit dans la cuve; Camusat, instruit, mais trop tard, de ce vandalisme, ne put sauver du naufrage que des fragments de S. Prudence, et la charte de l'ancien Coûtumier de Champagne, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

T—D.

CAMUSAT (Denis-François), né à Besançon en 1695, était fils d'un avocat au parlement de cette ville, et il étudia pendant quelque temps le droit, pour se mettre à même de suivre la profession de son père. Il s'en dégoûta promptement, son caractère inconstant ne lui permettant pas de se livrer à rien qui exigeât de la suite. En 1716, à peine âgé de vingt-deux ans, il fit paraître une *Histoire des journaux imprimés en France*. Cet ouvrage, faiblement écrit, supposait cependant dans son auteur des connaissances variées, et du moins cette espèce d'érudition qui consiste à savoir les titres et la date des livres; une seconde édition de cet ouvrage acheva d'en faire connaître l'auteur. Il vint alors à Paris, où il fut accueilli par quelques personnes de distinction, et nommé bibliothécaire du maréchal d'Estrées, qui l'envoya en Hollande pour acheter des livres. Camusat s'y lia avec des libraires, qui l'engagèrent à se fixer dans ce pays, pour y faire valoir ses talents. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il ne se passa pas une année sans qu'il fît paraître quelques nouveaux ouvrages. Tous se ressentent de la précipitation avec laquelle il les a composés; mais il n'en est pas un seul qui ne décèle un homme d'esprit. Camusat était prompt à former des projets, mais il les abandonnait facilement, et il n'a même jamais terminé son *Histoire critique des journaux*, celui de ses ouvrages auquel il paraît avoir tenu davantage, et le seul qui lui ait survécu. Il est mort à Amsterdam le 28 octobre 1732, dans sa

37e. année, et dans un état voisin de l'indigence. On lui doit : I. *Bibliothèque française*, ou *Histoire littéraire de la France*, Amsterdam, 1723 et suiv., 3 vol. in-12 ; Dusauzet, Goujet et Granet ont continué cet ouvrage qui a aujourd'hui 50 vol.; II. *Mémoires historiques et critiques* (pour l'année 1722), Amsterdam, 1722, 2 vol. in-12. Bruzen la Martinière a eu part à cet ouvrage; c'était une sorte de journal qui se distribuait tous les quinze jours. On y trouve divers morceaux de littérature qu'on chercherait vainement ailleurs, et beaucoup d'anecdotes ignorées. Quelques bibliographes donnent trois volumes à cet ouvrage; nous n'en avons vu que deux, et Poullin de Fleins assure qu'il n'a en effet que deux volumes. III. *Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de Chapelain*, Paris, 1726, in-12 ; IV. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV, par feu l'abbé de Choisy*, cinquième édition, Utrecht, 1727, 3 vol. in-12: Camusat a fait la préface et a retranché du manuscrit ce qu'il a jugé à propos; V. *Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France et plusieurs autres sujets curieux, par François-Eudes de Mézeray*, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. Mézeray s'y explique avec beaucoup de liberté sur des matières délicates. Camusat, qui a composé la préface de cet ouvrage et une partie du second volume, a encore renchéri sur Mézeray, ce qui a fait proscrire cette édition en France. VI. *Poésies de Chaulieu et de La Fare, nouvelle édition*, la Haye, 1731, in-12 : cette édition est précédée d'une lettre fort curieuse de Camusat à Dorville, professeur à Amsterdam, *sur les poètes qui ont chanté la volupté*; elle a été réimprimée dans la plupart des éditions suivantes de ces deux poètes. VII. *Alfonsi Ciacconii bibliotheca, cum notis*, Paris, 1731, in-fol. (*Voy.* CIACCONIUS). VIII. *Histoire critique des journaux*, 1734, 2 vol. in-12, publiés par Bernard. L'auteur, en 1716, avait fait imprimer un essai de cet ouvrage à Besançon, in-4°., et l'avait fait réimprimer avec quelques augmentations en 1719, in-8°. ; les deux volumes publiés en 1734 ne parlent que du *Journal des Savants*, du *Mercure galant*, des *Mémoires de l'académie des sciences*, des *Mémoires de l'académie des belles-lettres*, et de quelques livres qui ont du rapport aux journaux. L'*Histoire du Mercure galant* et les deux notes sur *Vertot* et *Fontenelle* sont de l'éditeur. Il est fâcheux que cet ouvrage n'ait pas été continué; il est plein de recherches curieuses, et contient des notes précieuses sur plusieurs savants. Boucher d'Argis a donné l'*Histoire des journaux français de jurisprudence*. (*V.* BOUCHER D'ARGIS). On a fait imprimer depuis, *Essai sur le journalisme, depuis 1735 jusqu'à l'an 1800*, Paris, octobre 1811, in-8°. Le nouvel auteur s'accuse d'avoir travaillé, non pour son siècle, mais pour les siècles : c'est se donner un tort qu'il n'a pas. Camusat laissa la liste des ouvrages qu'il avait publiés et de ceux qu'il comptait publier jusqu'en l'année 1759, à laquelle vraisemblablement il voulait terminer sa carrière littéraire. L'un de ces ouvrages devait avoir pour titre : *De re futuariâ veterum*, et former deux volumes in-12; un autre, intitulé : *Système de la religion chrétienne*, aurait eu 4 vol. in-12. Les *Lettres sérieuses et badines* que le *Catalogue Falconnet* attribue à Camusat, sont de La Barre de Beaumar-

chais (*Voy*. Barre), mais Camusat y a eu quelque part. La *Critique de la charlatanerie des savants*, que quelques personnes attribuent à Camusat, paraît être de mylord Carle. On attribue à Camusat une édition de Racine, précédée d'un *Discours sur le Théâtre ancien et moderne*. Il annonçait lui-même comme terminé un *Dictionnaire historique*, pour faire suite à celui de Bayle; mais, à sa mort, il ne laissa, dit Bernard, que « des » recueils en beau papier blanc, où » l'on trouvait de temps en temps quel- » ques lignes qui marquaient la meil- » leure intention du monde. » W—s.

CAMUTIUS (André), médecin italien de Lugano, élève de l'école de Pavie, fut quelque temps professeur de physique et de médecine à cette université, pratiqua la médecine à Milan, fut nommé, en 1564, médecin de l'empereur Maximilien II, et mourut en 1578. Il est auteur de quelques ouvrages oubliés aujourd'hui, et dont on peut voir la liste dans les bibliothèques de médecine. Z.

CAMUZ, ou CAMUS (Philippes), un des plus féconds auteurs ou traducteurs de nos anciens romans de chevalerie, florissait en Espagne dans le 16e. siècle. Lenglet-Dufresnoy présume que c'était un français ou un wallon qui s'était réfugié en Espagne. Voici les titres de ses ouvrages: I. *le Roman de Clamades et de la belle Claremonde, livre excellent et piteux, translaté de ryme du roi Adenez*, Lyon, Jean de La Fontaine, 1488, in-4°., gothique; ce roman fut réimprimé avec quelques changements dans le titre, à Paris et à Troyes, sans date, in-4°.; et à Lyon en 1620, in-8°. Duverdier dit que Camuz translata ce roman de l'espagnol, à la requête et commandement de Jean de Crouy, sieur de Chimay. II. *L'Histoire d'Olivier de Castille et Artus d'Algarbe, son loyal compagnon, et de Héleine, fille au roi d'Angleterre, et de Henry, fils dudit Olivier, qui grands faits d'armes firent en leurs temps, translaté du latin*, édition in-fol., gothique; idem, Lyon, 1545, in-4°.; idem, Paris, 1587, in-4°. Quoique le titre annonce, et que la Croix du Maine et Duverdier disent ce roman traduit du latin, La Monnoye observe qu'on a faussement prétendu que les originaux d'Olivier, de Lancelot, de Tristan, etc., avaient été écrits en cette langue. III. *La Historia de la linda Magalona, y el esforzado cavallero Pierro*, Baeça, 1628, in-8°.; IV. *Libro del esforzado cavallero D. Tristan de Leonisy, de su grandes hechos in armas*, Séville, 1528, in-fol. Lenglet-Dufresnoy croit que ce roman de Tristan est une traduction de l'anglais, faite par Camuz; V. *La Coronica de los notables cavalleros Tablante de Ricamonte y Jofre hijo del conde de Nason, sacada de las coronicas francesas*, Séville, 1629, in-fol.; VI. *la Vida de Roberto el Diablo, despues de su conversion llamado hombre de Dios*, Séville, 1629, in-fol.; le roman de *Robert le Diable* est très ancien; il fut imprimé en français gothique à Paris, dans le 15e. siècle, et à Lyon en 1496, in-4°.; il fait maintenant partie de la *Bibliothèque bleue*. La plupart des romans de Camuz, ou attribués à Camuz, sont anonymes. M. Barbier parle, dans son *Dictionnaire*, d'un Philippe Camuz, poitevin, qui a traduit de Buchanan l'*Histoire de Marie, reyne d'Ecosse*, Edimbourg, 1572, in-12. V—ve.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

